L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE (1400-1600)

1. L'AVÈNEMENT DE L'ESPRIT NOUVEAU (1400-1480)

HISTOIRE COMPARÉE DES LITTÉRATURES DE LANGUES EUROPÉENNES SOUS LES AUSPICES DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

A COMPARATIVE HISTORY OF LITERATURES IN EUROPEAN LANGUAGES SPONSORED BY THE INTERNATIONAL COMPARATIVE LITERATURE ASSOCIATION

VOLUME I
EXPRESSIONISM AS AN INTERNATIONAL LITERARY PHENOMENON
(ED. ULRICH WEISSTEIN)

VOLUME II
THE SYMBOLIST MOVEMENT IN THE LITERATURE OF EUROPEAN LANGUAGES
(ED. ANNA BALAKIAN)

VOLUME III
LE TOURNANT DU SIÈCLE DES LUMIÈRES 1760-1820
LES GENRES EN VERS DES LUMIÈRES AU ROMANTISME
(DIR. GYÖRGY M. VAJDA)

VOLUME IV
LES AVANT-GARDES LITTÉRAIRES AU XXe SIÈCLE : HISTOIRE
(DIR. JEAN WEISGERBER)

VOLUME V
LES AVANT-GARDES LITTÉRAIRES AU XXe SIÈCLE : THÉORIE
(DIR. JEAN WEISGERBER)

VOLUME VI
EUROPEAN LANGUAGE WRITING IN SUB-SAHARAN AFRICA (I-II)
(ED. ALBERT GÉRARD)

VOLUME VII
L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE 1400-1600
1. L'AVÈNEMENT DE L'ESPRIT NOUVEAU (1400-1480)
(DIR. TIBOR KLANICZAY, EVA KUSHNER, ANDRÉ STEGMANN)

L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE 1400-1600

PREMIER VOLUME

L'AVÈNEMENT DE L'ESPRIT NOUVEAU (1400-1480)

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

TIBOR KLANICZAY EVA KUSHNER ANDRÉ STEGMANN

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST 1988

507539

Comité de Coordination de l'Histoire Comparée des Littératures de Langues Européennes
Coordinating Committee of a Comparative History of Literatures in European Languages

1980-1983

Nadežda Andreeva-Popova, Milan V. Dimić, Aleksandar Flaker, Claudio Guillén, Adrian Marino, Henry H. H. Remak, János Riesz, Rien T. Segers, Anthony Thorlby, György M. Vajda, Walter Veit, Jacques Voisine, Frank J. Warnke, Robert Weimann, Jean Weisgerber, René Wellek

1983-1986

Membres d'honneur/Honorary members : Henry H. H. Remak, György M. Vajda, Jacques Voisine.
Membres/Members : Nadežda Andreeva-Popova, Pierre Brunel, Paul Chavy, Paul Cornea, Milan V. Dimić, Aleksandar Flaker, Albert S. Gérard, Claudio Guillén, Lowry Nelson, Jr., Angel Rama (†), János Riesz, Rien T. Segers, Mihály Szegedy-Maszák, Walter Veit, Frank J. Warnke, Jean Weisgerber

1986-1989

Membres d'honneur/Honorary members : Henry H. H. Remak, György M. Vajda, Jacques Voisine.
Membres/Members : Paul Chavy, Yves Chevrel, Paul Cornea, Milan V. Dimić, Itamar Even-Zohar, Albert S. Gérard, Claudio Guillén, Virgil Nemoianu, Rien T. Segers, Mihály Szegedy-Maszák, Frank J. Warnke, Jean Weisgerber, Viktor Zmegač

Publié sur la recommandation du Conseil International de la Philosophie et des Sciences Humaines avec le concours financier de l'UNESCO

MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

ISBN 963 05 4130 0

Printed in Hungary

M. TUD. AKADÉMIA KÖNYVTÁRA
Példányszám 112 33 /1988

TABLE DES MATIÈRES

Introduction *(Tibor Klaniczay — Eva Kushner — André Stegmann)* 7

I. Les mutations politiques 17

L'Europe en 1400 *(† Myron P. Gilmore)* 19
Révoltes et mouvements insurrectionnels *(René Pillorget)* 33
Évolution des législations *(† György Bónis)* 42
La nouvelle diplomatie *(De Lamar Jensen)* 51
L'essor des nationalismes *(Péter Kulcsár)* 63

II. L'univers de la nouvelle civilisation 73

Le capitalisme bancaire et commercial *(Jacques Heers)* 75
Le nouvel urbanisme *(Maurizio Bonicatti — Livia Carloni)* 84
Connaissance du monde *(André Stegmann)* 93
De l'astrologie à l'astronomie *(William Shea)* 106

III. Les supports de la nouvelle culture 115

La nouvelle latinité et la connaissance du grec *(Johannes Irmscher)* 117
Les bibliothèques humanistes *(Csaba Csapodi)* 126
Les débuts de l'imprimerie *(Henri-Jean Martin)* 137
Les arts graphiques et le livre imprimé *(Christin Scheffler)* 147
Ecoles, universités, pédagogues *(Jacques Verger)* 156

IV. Le nouvel esprit humaniste 169

Le « test philologique » de l'homme nouveau *(André Stegmann)* 171
La définition de l'homme nouveau *(Cesare Vasoli)* 185
La nouvelle philosophie et ses courants *(Maurice de Gandillac)* 205
La nouvelle conception de l'amour *(Olga Pugliese)* 215
La rhétorique dans la formation des intellectuels *(Pierre Jodogne)* 226

V. Le renouveau spirituel 237

La diffusion de la connaissance de la Bible *(Hana Jechová)* 239
Les courants mystiques *(Maurice de Gandillac)* 250
La *Devotio moderna* *(Léon-E. Halkin)* 261
Le Hussitisme *(György Székely)* 269
L'appel à la réforme *(Francis Oakley)* 282

VI. La révolution artistique 295

La révolution de la troisième dimension *(Samuel Y. Edgerton, Jr.)* 297
Nouvelle expressivité et sensibilité dans les arts *(Samuel Y. Edgerton, Jr.)* 306
Le renouveau architectural *(Gábor Hajnóczi)* 314
La musique : permanence gothique *(Jean-Michel Vaccaro)* 325

VII. Diffusion et réfraction du savoir 335

Les encyclopédies *(William Melczer)* 337
Evolution de l'historiographie traditionnelle *(Péter Kulcsár)* 348
La littérature religieuse en formes vulgarisées *(Rose-Marie Bergmann)* 356
La littérature didactique et moralisante *(François Rigolot)* 372
L'esprit satirique et le développement de la satire *(Eva Kushner)* 384

VIII. L'héritage littéraire médiéval : persistances et mutations 403

Le dernier âge de la chevalerie *(Michel Stanesco)* 405
Les épopées chevaleresques en prose *(Jean Miquet)* 420
L'héroïsation folklorique *(Hana Jechová)* 432
La tradition de l'amour courtois *(Lucie Brind'Amour)* 446
Le conte et la nouvelle *(Michel L. Bareau)* 460

IX. Essor de la littérature savante 473

Héritage et fortune des grands modèles *(† Paul Renucci)* 475
Les traductions humanistes *(Paul Chavy)* 485
La poésie latine humaniste — le principe de l'imitation *(Jozef IJsewijn)* 495
Le premier théâtre humaniste *(Antonio Stäuble)* 510
Les débuts de l'historiographie humaniste *(Donald R. Kelley)* 519
Le culte humaniste des grands personnages *(Tibor Klaniczay)* 531

Bibliographie générale 546

Index des noms 563

INTRODUCTION

Dans son ensemble, la collection intitulée *Histoire comparée des littératures de langues européennes* repose sur un certain nombre de présupposés théoriques et de choix méthodologiques. Nous les avons acceptés, tout en les adaptant aux besoins particuliers de l'étude de la Renaissance, objet des quatre volumes dont voici le premier. Un peu partout, depuis un certain nombre de décennies, le primat accordé à la connaissance « intrinsèque » des textes littéraires et de leur rôle communicatif a mis en question l'historiographie littéraire nourrie de faits « externes » relatifs aux auteurs, aux mouvements intellectuels et artistiques, aux conditions présidant à la genèse des œuvres. En réagissant à l'excès contre les carences inhérentes aux approches dites génétiques, les études littéraires risquaient toutefois de se priver de quelques-unes des ressources indestructibles de l'histoire, à commencer par la mise en situation rigoureuse des textes qui interdit, lorsqu'on s'interroge sur leur sens, d'extrapoler hors des significations possibles pour une époque et pour un lieu. L'histoire littéraire que nous préconisons est, avant tout, une histoire attentive aux textes et aux relations qui s'engendrent entre eux, sans que soient oubliées les conditions exactes de leur production et de leur réception.

Mais quels textes? Comment oser définir le vocable « littérature »? Aussi bien ne s'agit-il pas de le définir, mais de le manifester par une pratique et une théorie susceptibles de profiter des acquis de la pensée actuelle, sans perdre de vue ce que l'homme de la Renaissance pouvait considérer comme « poésie », c'est-à-dire création littéraire au sens large. Ce dernier critère n'est pas, il faut l'avouer, le seul que nous ayons utilisé. Comme il a d'ailleurs évolué au cours des deux siècles étudiés par nos quatre volumes, il ne nous est pas loisible de le considérer, à un moment quelconque, comme univoque pour l'Europe entière. Parce que la représentation « immanente » de la création littéraire relève d'une conscience littéraire qui, précisément, se constitue peu à peu, les critères d'inclusion ne seraient pas les mêmes pour le quinzième siècle que pour le seizième. On pourrait, il est vrai, se fonder uniquement sur les genres littéraires codifiés; l'on se heurte alors à l'usure, voire au tarissement de ceux-ci, dans plusieurs pays, au cours du quinzième siècle: Grande Rhétorique et Meistersang cultivent un art de plus en plus technique, dont la virtuosité même leur sera reprochée par leurs successeurs comme une insuffisance de littérarité. Le dérimage des grands récits chevaleresques déconstruit leur architecture formelle pour tenir plus longtemps en haleine leurs lecteurs; le théâtre foisonne en grands spectacles religieux avec leurs composantes ou leurs contreparties comiques; mais l'on peut se demander où, dans ces productions collectives, finit la fête et où commence la responsabilité individuelle d'un auteur, — garantie, elle aussi, de « littérarité ».

Si, d'autre part, comme l'on tend de plus en plus à le penser aujourd'hui, la réception constitue également un critère, tous ces changements de forme sont autant de choix esthétiques correspondant à de nouveaux « horizons d'attente »; mais il leur manque le sens exalté de la création personnelle, de l'« inventio », seule capable, par l'unique intervention du poète mariant l'idée au procédé, d'aspirer à la Beauté formelle telle que la moulera, peu à peu, le seizième siècle. Enfin, celui-ci donnera le goût de concilier l'utile et l'agréable à de vastes secteurs du discours auparavant voués à la seule recherche du vrai, que ce soit en homilétique, en histoire, en philosophie ou dans le domaine scientifique.

Non que le souci de la forme ait été absent antérieurement. L'homilétique médiévale, par exemple, en est imprégnée; mais c'est dans la mesure exacte où elle souhaite atteindre, voire subjuguer efficacement son auditoire. A cet égard l'humanisme œuvrera, en Italie d'abord, puis dans d'autres pays, au fur et à mesure de sa pénétration, en deux sens opposés et étrangement complémentaires. A l'efficacité et à l'habileté formelles — à tout ce qui partout, en fin de compte, se range sous la multiforme rhétorique — l'humanisme infusera le souci de la parole responsable et créatrice, ordonnatrice et humanisante. La littérature annexera un grand nombre de champs nouveaux, pour la simple raison que l'humaniste aspire à créer de la beauté en tous domaines, pensée et action, dans le même temps que cette beauté le crée en tant qu'*homme*.

La littérarité conquiert donc des terrains nouveaux, tandis que s'atrophient les genres traditionnels, en attendant leurs « renaissances » respectives au contact des genres antiques. Mais un autre facteur mérite également considération : c'est la présence de la littérature dite populaire, suite rénovée d'une longue tradition. Au quinzième siècle surtout, comment exclure les Bibles historiales, les hagiographies, les cantiques, les légendes héroïques, les chansons, tout ce qui atteint des publics beaucoup plus vastes que ceux des écrivains de cour? Il ne s'agit pas de combiner artificiellement ces deux champs littéraires, mais de tenir compte de leur existence parallèle et commune. En fait, au quinzième siècle, la littérature tend à coïncider avec l'ensemble du discours social, la conscience du littéraire et de sa spécificité ne se faisant jour que graduellement, au cours des siècles suivants, avec d'importants décalages chronologiques selon les pays.

Notre conception du *texte d'époque* a dépassé même cette gamme, pourtant très étendue, des œuvres pouvant être considérées comme « littéraires ». Plusieurs raisons ont milité en faveur de cet élargissement. La première et la principale touche à la nature du champ d'exploration dont la responsabilité nous est dévolue au sein de l'*Histoire comparée des littératures de langues européennes*. Il s'agissait d'inventorier et de décrire d'une manière aussi complète que possible le domaine des lettres à travers cette vaste tranche chronologique nommée, à titre d'hypothèse de travail, la Renaissance. A l'intérieur de cette tranche chronologique de deux siècles, 1400-1600, il ne pouvait être question de prendre pour base une conception figée de ce qui est littéraire, en raison des variations diachroniques et des différences d'évolution culturelle d'un pays à l'autre. Par ailleurs, la Renaissance littéraire plonge de toutes ses racines dans un mouvement intellectuel, spirituel, historique et social qui est sa raison d'être et l'explication de sa vigueur, et sur lequel elle exerce à son tour une importante rétroaction. Nous ne pouvions que prendre en considération cette osmose, dans la mesure où elle s'est effectuée à travers les écrits de l'époque.

Par-delà l'histoire littéraire et l'histoire dite générale s'étend en effet l'immense domaine des idées et des mentalités que ces disciplines exploitent chacune à leur manière. Aux yeux des

spécialistes de la Renaissance cette communauté d'intérêts a toujours été chose acquise; elle ne s'est pourtant pas uniformément reflétée dans la conception historiographique des manuels littéraires. Nous avons privilégié ce terrain en sollicitant la collaboration de nombreux historiens. Mais il ne fallait pas non plus perdre de vue l'histoire des formes, responsabilité propre de cette série littéraire. Nous y avons veillé, optant toutefois, en ce qui concerne la conception d'ensemble des quatre volumes, non pour un plan qui eût été fondé sur un système littéraire pan-européen, encore imparfaitement inventorié et qu'il s'agissait précisément de mettre en lumière et d'articuler, mais pour un plan largement historique et culturel permettant à ce système littéraire de se manifester d'une manière dynamique. Disons-le clairement : le plan résulte du fait que nous avons pris pour objet l'ensemble du discours social au cours de la tranche chronologique qui nous était confiée. Ce n'était pas primordialement dans le dessein de mettre en œuvre, par une telle extension de la notion de littérature, une histoire littéraire d'un style nouveau (bien qu'il ne soit pas impossible que notre synthèse soit, pour la Renaissance du moins, une des premières applications des théories récentes de l'historiographie littéraire; il ne nous déplairait pas d'avoir innové de cette manière). Principalement, toutefois, nous avons cherché à laisser surgir, de la masse des textes les plus divers, organisés en secteurs de l'activité humaine, le phénomène de la Renaissance littéraire jusque dans ses aspects formels.

Le lecteur jugera si l'ouvrage atteint à la véritable interdisciplinarité; il y a eu collaboration de spécialistes de lettres, prêts à mettre à l'épreuve l'élargissement des critères faisant partie de notre programme, et d'historiens qui acceptèrent, malgré la place exiguë allouée à chaque sous-chapitre, de s'appuyer sur des textes d'époque, laissant parler ceux-ci autant que possible. Nous sommes-nous rejoints? La critique le dira.

Un tel essai d'historiographie littéraire ne pouvait être que collectif. L'entière collection intitulée *Histoire comparée des littératures de langues européennes* procède collectivement. En effet, qui se propose d'entreprendre l'inventaire aussi complet que possible des textes littéraires écrits en Europe en une période donnée n'a guère aujourd'hui d'autre choix que le travail en équipe : même le plus polyglotte des « comparatistes » ne saurait rendre compte des littératures de *toutes* les langues européennes, particulièrement de celles de moindre diffusion. Le travail en collaboration constitue, pour ces langues et littératures, la meilleure garantie de représentation équitable au sein de l'ouvrage.

Que résulte-t-il d'un tel travail d'équipe? Est-il même concevable qu'il aboutisse à une vision unifiée de l'époque et du corpus en question? Alors même qu'on admet depuis longtemps, en histoire générale, que l'esprit de l'historien intervient dans le processus de transformation des *res gestae* en *historia rerum gestarum*, il faut avouer que dans le cas de l'historien littéraire cet apport personnel est rendu plus déterminant encore par sa composante esthétique. Comment, dès lors, harmoniser en une histoire unique tant de visions individuelles de phénomènes divers? Le résultat pourrait bien n'être qu'une suite d'articles indépendants montrant sans vergogne leur diversité. Il n'en constituerait pas moins une contribution utile à l'histoire comparée des littératures dans la mesure où ces articles se répartiraient entre eux toute la matière encore inexplorée : chaque partie de la mosaïque serait, à une échelle réduite, une monographie. Ce serait alors au lecteur de créer, dans la mesure du possible, une unité entre les pièces du procès.

Sans avoir pu ni souhaité imposer un moule uniforme qui n'eût donné à notre ouvrage qu'une apparence d'unité, nous avons du moins tenté de le doter d'une vision conjointe de l'histoire littéraire. A l'intérieur de chaque sujet, il ne pouvait non plus être question d'insister,

d'un auteur à l'autre, sur une périodisation rigide ou sur une conception univoque de la période. Il n'y a donc pas uniformité parmi les réponses apportées par chacun des auteurs selon les problèmes confiés à ses soins. Il y a, toutefois, convergence des questions posées, donc espoir d'obtenir des séries homogènes, susceptibles d'une certaine comparabilité. C'est dire que nous avons mené *inductivement* l'inventaire aussi bien que la description du corpus. Une seule hypothèse fondamentale : c'est que la tranche chronologique allant de 1400 aux alentours de 1600 englobe pour la grande majorité des pays européens le déroulement de leur Renaissance littéraire.

Parce que souvent, même lorsqu'elle se veut internationale, l'étude de la Renaissance emprunte ses critères aux pays qui donnèrent le signal du mouvement, et notamment à l'Italie, à la France et à l'Allemagne, le choix de la tranche chronologique paraît une évidence. Il ne l'est plus, pourtant, dès que l'on cesse, où que ce soit, d'examiner les genres, les courants, les formes et les idées les plus novateurs, pour considérer l'ensemble de la production. Sans jeu de mots, la naissance de la Renaissance est dialectique, car elle se développe au milieu de forces qui lui sont opposées. C'est parmi les continuités qu'apparaissent les ruptures, promesses de renouvellement. L'Europe de la Guerre de Cent Ans et de la résistance contre les Turcs est aussi celle où l'appel humaniste se fait entendre; il s'agissait de cerner les modes de co-existence de tels phénomènes.

En outre, l'évidence du choix de notre tranche chronologique s'amenuise à mesure qu'on s'éloigne de l'Ouest vers l'Est de l'Europe. Est-ce à dire qu'à la limite l'étude comparative des lettres renaissantes est impossible? Nullement, mais il fallait cesser de poursuivre les ressemblances superficielles et tenter d'identifier d'authentiques relations fonctionnelles. En d'autres termes, il fallait « construire un modèle » et dégager ainsi l'ensemble des critères et des fonctions constituant la Renaissance dans un pays donné. Dès lors, quels que soient le rythme du développement ainsi que les dates du début du mouvement et de sa fin, on peut affirmer que la Renaissance a eu lieu dans un pays lorsque toutes ses fonctions s'y seront déployées: aspirations à imiter en rivalisant avec elle une littérature ancienne — grecque, romaine, byzantine; volonté d'enrichir et d'illustrer pour cela la langue nationale; exigence de beauté en poésie et art s'ajoutant à l'exigence de vérité, et harmonisation de ces deux exigences. Ces tendances sont ordinairement précédées ou accompagnées d'un apprentissage de l'examen critique des textes anciens, tant sacrés que profanes; et l'habitude de la lecture critique, une fois prise, stimule la pensée critique et expérimentale dans tous les domaines : histoire, vie politique, philosophie, science, religion. Dans un sens plus large, le mouvement renaissant est également lié au surgissement des nations, au développement de la bourgeoisie sur les ruines du système féodal ou du moins de l'emprise nobiliaire. Enfin, la Renaissance s'est partout accompagnée d'un humanisme : humanisme au sens « professionnel », qui privilégie les attitudes philologiques — ferments d'une nouvelle éducation, d'une vision renouvelée de l'individu et de la société, d'une méditation philosophique tournée vers le *hic et nunc*; humanisme aussi au sens moral, exaltant la dignité et la responsabilité de l'homme au sein de l'univers et devant Dieu.

L'unité et la problématique d'ensemble de notre ouvrage proviennent de la recherche de telles manifestations partout et toutes les fois qu'elles se produisent. A tous les collaborateurs, il a été demandé de garder à l'esprit les grands thèmes affirmés de la Renaissance. A vrai dire, ce sont ces thèmes, plutôt que les auteurs individuels, les genres littéraires ou les littératures nationales, qui apparaissent comme les personnages principaux de cette histoire. C'est donc

un réseau de convergences que nous avons essayé de constituer; pour chaque phénomène donné, l'inventaire des noms et des œuvres dans les littératures nationales en jeu forme le substrat nécessaire des sous-chapitres, même si, par besoin de condensation, tout n'y figure pas. Erasme, Arioste, Montaigne, Shakespeare, n'ont pas de « cases » qui leur soient réservées : ils sont présents dans le tissu de l'ouvrage comme dans celui de l'histoire.

Les conséquences pratiques des principes que nous venons d'exposer pourraient se décrire ainsi :

1. A l'intérieur d'une même tranche chronologique (c'est-à-dire dans chacun des quatre volumes), il convenait de faire état des divergences et décalages existant entre différentes zones culturelles et de les rendre explicites. On évite ainsi toute assimilation hâtive d'un cas à l'autre et la recherche de « tournants » dans les secteurs où se font jour des continuités.

2. Le plan de chaque volume devait être articulé de manière à rendre manifestes tous les genres actifs, toutes les tendances, traditions et innovations en présence, aussi bien que les survivances, et à déceler les dominantes. Une fois de plus, l'historien se trouvait forcé de réexaminer les articulations existantes.

3. Périodiser, c'est en effet articuler. Les limites chronologiques choisies, toujours arbitraires, n'ont de sens que là où les auteurs sont en mesure de démontrer une cohérence à l'intérieur d'une unité de temps.

4. Il importait enfin de respecter les réalités géographiques. L'idéal de l'inventaire complet incitait les auteurs à ne négliger aucun pays où se fait jour le phénomène étudié; et à réaliser ainsi la dimension internationale et interlinguistique de l'entreprise.

La division de l'ouvrage en quatre volumes correspondant à quatre périodes provient, tout comme l'articulation intérieure de chaque volume, de notre volonté d'atteindre à une relative cohérence interne résultant des dominantes observées. Il ne s'agit pas d'une opération cosmétique éliminant tout ce qui déparerait la belle ordonnance du modèle, mais d'une hypothèse de travail, toujours prête à admettre ce qui la modifie à la lumière de données nouvelles, si divergentes soient-elles. Nous espérons donc que ce cadre laisse, à l'occasion, émerger les continuités et discontinuités réelles.

Le premier volume que voici, *L'Avènement de l'esprit nouveau (1400-1480)* tente de saisir sur le vif les rapports qui s'instaurent en Europe entre les grandes mutations sociales et politiques, en particulier l'essor des principaux nationalismes, mais aussi l'expansion géographique, scientifique et commerciale du monde connu, et le discours littéraire au sens le plus large. La culture dispose de supports sans précédent: renouvellement de la latinité, connaissance du grec, fondation de bibliothèques de type humaniste, débuts de l'imprimerie, contribution des arts graphiques, institutions d'enseignement d'esprit humaniste.

Les manifestations du nouvel esprit humaniste éclatent puissamment en Italie et se différencient selon les pays et les moments précis, s'exprimant par une vision renouvelée de l'homme, du monde, de l'amour, et par un idéal nouveau de formation intellectuelle. Mais « l'avènement de l'esprit nouveau » au quinzième siècle n'est pas une fête de l'intelligence seulement, prise isolément. On a également à tenir compte de la spiritualité et de son développement à travers l'état et la transmission des connaissances bibliques, des courants mystiques et des mouvements qui donnent à cette spiritualité du quinzième siècle son visage spécifique : Devotio moderna, Hussitisme, ainsi que tout ce qui au sein de l'Eglise peut se résumer sous le titre d'« appel à la réforme ». D'autre part, d'importantes innovations se font

jour dans le domaine artistique, en particulier la découverte de la troisième dimension et les nouveaux horizons de l'architecture et de l'urbanisme ouverts par l'esprit humaniste. Au sein de ce bouillonnement culturel trois grands ensembles se dessinent: celui des écrits de grande diffusion, à prédominance didactique (ouvrages encyclopédiques, historiographie apologétique, écrits religieux en langue vulgaire avec leurs compléments iconographiques, écrits moralisateurs, sans oublier l'omniprésente satire); celui des genres et thèmes littéraires traditionnels qui, dans tous les pays, se renouvellent par leur dynamique propre (tradition courtoise, tradition chevaleresque, épopée en prose, chants et récits en l'honneur des héros, essor du conte et de la nouvelle); celui enfin de la littérature savante et humaniste, phénomène élitiste peut-être, mais à coup sûr phénomène de pointe : l'héritage de Dante, Pétrarque et Boccace, les traductions, la poésie en latin, le théâtre humaniste, la nouvelle historiographie savante, le culte des grands personnages. Il apparaît que les littératures nationales, tout en s'affirmant comme telles, s'approprient l'humanisme là où il répond à leurs aspirations; et que l'humanisme fut à sa manière une tentative sans précédent — et à bien des égards sans lendemain — pour rapprocher vie et littérature.

Le deuxième volume, *La nouvelle culture (1480-1520)* dépeint le demi-siècle qui développe et intensifie les acquis de l'âge précédent, notamment ceux du premier humanisme italien, lequel a déjà touché l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Hongrie et la Pologne. Sur le plan artistique et littéraire, l'Italie garde sa primauté, et, malgré la concurrence du latin, plus que jamais langue dominante, véhiculant l'humanisme international, l'essor rapide des langues vernaculaires marque partout un renouveau, sans abandonner les traditions nationales fortement ancrées partout. Le phénomène majeur demeure toutefois l'extension et les revendications de l'humanisme, dont Erasme devient le porte-drapeau autant que l'animateur personnel. Il agit sur tous les terrains: politique, religieux, culturel et établit un réseau européen qui réduit la part de l'Italie. Les transformations politiques et sociales, les foyers culturels, que reflète, en les jugeant, l'essor de l'imprimerie, conditionnent les orientations multiples de la littérature. La littérature, guide et miroir des mentalités ambiantes, outre la génèse personnelle des auteurs et malgré les forces conscientes des traditions nationales, n'en demeure pas moins axée sur une curiosité élargie à l'investigation de toutes les forces naturelles et une exaltation esthétique de la vie. L'échange accru des hommes et des idées facilite les osmoses entre toutes les formes des expressions artistiques. La grande bataille, momentanément réussie, crée le mythe de la Renaissance, qui ne doit pas masquer les réalités durables des progrès culturels de cette période. Sur des bases scientifiques plus solides, avec une autorité accrue et la diffusion d'une imprimerie décuplée, vulgarisée par la gravure, le combat contre les hommes obscurs, sur un front encore uni, trouve son apogée dans la décennie 1510-20 à la veille de la Réforme. Des foyers de résistance, conduits par des hommes soucieux de progrès, mais déjà inquiets de débordements possibles, apparaissent, qui iront s'accentuant. Une civilité nouvelle, que l'on théorise, se traduit dans toutes les réalités de la vie sociale, littéraire, artistique. Elle s'exprime sous les formes multiples d'un hédonisme philosophique, dont l'expression formelle balance entre un madrigalisme pétrarquisant et des tendances vers l'héroïsation des passions, des individus et des grands moments de l'histoire, non sans le contre-point obligé de la satire. Les transformations techniques entraînent une vision différente de l'univers, l'élargissement géographique des grandes découvertes, préparent une nouvelle anthropologie et une sociographie transformée, traduites en de nouveaux rapports entre art et nature. En dernier

ressort se dégage, non sans un excès d'optimisme, souvent contrebalancé par un désengagement personnel ou un sentiment de crise, le mythe d'une parfaite harmonie : espérance religieuse, socio-politique, image embellie de l'Antiquité, apogée de la philosophie de l'amour. Période relativement brève, entre réalité et mythe, à laquelle certains réservent exclusivement le terme de Renaissance.

Le troisième volume, *Maturations et mutations (1520-1560)* débute sous l'impact des grands mouvements religieux de cette tranche chronologique comme producteurs de littérature et comme réacteurs à l'histoire événementielle. Il s'agit de la Réforme elle-même avec ses composantes tant luthériennes que calvinistes, ainsi que des multiples tendances évangéliques que ne sous-tendait aucune église organisée, qu'elles fussent radicales, libertines ou simplement hétérodoxes d'une manière ou d'une autre. La ferveur évangélique renouvelle la pédagogie, inspire un vaste secteur de la poésie, influence le théâtre et se manifeste parallèlement dans les arts plastiques et en musique; on songe également à la ferveur catholique là où elle en est le contre-coup. Cette tranche chronologique est aussi celle où les écrivains de nombreux pays d'Europe prennent conscience de l'importance de «défendre» et d'«illustrer» leur langue nationale par la production de grammaires et de lexiques, la traduction de la Bible en langue vernaculaire, l'affirmation des droits de la poésie et en général le culte de la langue comme telle. On constate une floraison littéraire sans précédent sous l'effet combiné des littératures anciennes et de la prise de conscience nationale. C'est la pleine Renaissance littéraire, qui à travers les questions de la femme, de l'amour, de la vie cultivée, souvent avec des moyens d'expression issus de Pétrarque et pénétrés d'une vision néo-platonicienne, édifie en fait un art de vivre où les relations interpersonnelles sont transformées par la pensée et par l'imagination. C'est aussi le moment de la prise de conscience du fait artistique comme tel : l'écrivain et l'artiste se définissent fortement au sein de la société, la théorie littéraire revit en retrouvant Aristote, les genres littéraires cherchent passionnément leur essence propre et leur fonction exacte. Cette prodigieuse vague de création littéraire s'accompagne d'un humanisme érudit que favorisent académies, cercles divers, et d'autre part l'activité des grands imprimeurs eux-mêmes érudits. Les sciences traversent elles aussi une Renaissance, que ce soit dans la connaissance de la terre, du cosmos, du corps humain ou dans leurs applications technologiques et médicales. La culture de la Renaissance, pénétrant toutes les couches sociales, produit des formes populaires également, comme les Volksbücher, la commedia dell'arte, les chants héroïques, la poésie madrigalisante. Enfin on revient aux tourments historiques de cette époque, tels les soulèvements populaires, le sac de Rome, la chute de Florence, la misère sociale, l'expansion de l'empire ottoman, pour aboutir à la crise des mentalités (pensée sceptique, croyances chiliastiques et apocalyptiques, conflits sociaux manifestés en poésie et au théâtre, problématisation de la beauté idéale), car l'équilibre de la Renaissance fut éphémère et instable, menacé dans ses assises même par l'immensité de ses aspirations dans un monde si peu préparé pour l'accueillir.

La dernière période, celle dont traite le volume quatrième, *Crise et essors nouveaux (1560-1600)* présente une image particulièrement complexe. En Italie, en France, en Espagne, aux Pays-Bas la crise de la Renaissance se fait déjà sentir de façon prononcée, tout comme sa manifestation caractéristique, le maniérisme. En même temps entrent en jeu les forces qui, à la suite du Concile de Trente, de la Contre-Réforme, de la pénétration de la scolastique dans les églises protestantes, de la consolidation de la société seigneuriale et nobiliaire d'une part et de

l'absolutisme d'autre part, préparent déjà l'époque suivante. Mais tandis que la Renaissance est à son déclin sur une grande partie de l'Europe, dans plusieurs pays, tels l'Angleterre, la Pologne ou la Hongrie, elle atteint son apogée précisément dans cette période. Toutefois, malgré ce décalage, sa crise est inéluctable dans ces pays aussi, et une nouvelle rupture survient dans l'évolution préparant le triomphe d'un nouveau système de valeurs. Au point de vue socio-culturel les principaux foyers de la littérature et de la vie intellectuelle sont les Cours où la nouvelle civilité et l'art de la représentation avec son décor artistique et musical ne tardent pas à s'épanouir, et où la poésie est d'un raffinement excessif. Les grands mythes de la Renaissance survivent encore dans cette période, plus exactement dans l'univers des Cours, mais non sans certains décalages et modifications : le culte de la gloire nationale et de l'héroïsme chrétien anticipe déjà sur le Baroque; à côté de l'idéalisation de la femme on voit apparaître la critique de la théorie de l'amour platonique; les rêves pastoraux atteignent leur apogée et l'attrait de l'aventure et de l'exotisme ne cesse de croître. Parallèlement l'érudition humaniste connaît un regain qui se manifeste dans le travail philologique, dans le culte des emblèmes, dans la poésie et le théâtre latins. A côté de la prédominance de la culture courtoise, les principales caractéristiques de l'époque sont la richesse et la polyphonie des expériences et des tâtonnements de la philosophie et de la science. Toute une série de grands représentants de la philosophie politique travaillent à cette époque qui développent ou combattent les théories politiques de Machiavel et de ses contemporains; ils mettent en valeur la perspective politique et sociographique dans l'historiographie et dans l'histoire du droit tout en utilisant les expériences auxquelles a abouti la découverte de peuples et de sociétés exotiques. C'est aussi l'époque des derniers grands représentants d'une vision magique du monde, qui préparent la voie à la théorisation et l'expérimentation dans le domaine de la nature visible et invisible, des composantes physiologiques et psychologiques de l'homme et de l'étude du cosmos. La crise de la Renaissance, l'intention de sauvegarder les anciennes valeurs, en même temps que la déception causée par celles-ci, ou l'attitude critique vis-à-vis d'elles, tout cela fit naître les aventures intellectuelles les plus hardies, aussi bien sur le plan religieux que sur le plan laïque et philosophique (mouvements hérétiques et hétérodoxes, scepticisme, néostoïcisme, dernière vague de l'hermétisme, etc). La crise morale se manifestant de cette manière se traduit aussi par de nouveaux genres littéraires et de nouvelles formes d'expression. C'est alors que naît la littérature du repentir, la poésie méditative, le culte de la cruauté et la représentation du monde renversé dans le théâtre et la nouvelle. En face de cet ensemble de phénomènes surgit une puissante vague de renouveau spirituel, manifeste dans la littérature et l'art mystique et dévot, et par ailleurs dans une vision métaphysique du monde. Cette dernière période de la Renaissance est celle d'un épanouissement inouï d'ouvrages dans le domaine de la théorie littéraire, de la poétique et de la critique. En effet, le maniérisme est l'un des âges d'or de la réflexion sur l'art et sur la littérature. Les phénomènes et manifestations de la Renaissance et du maniérisme ne disparurent pas du jour au lendemain ; dans plus d'un pays ils survécurent jusqu'en plein XVIIe siècle, intégrés au système et aux valeurs de la nouvelle époque historique et artistique : le baroque.

*

Que l'on nous permette enfin d'exprimer notre reconnaissance à tous ceux qui ont bien voulu nous offrir aide, conseils, critiques et sans qui notre projet n'aurait pu être mené à bien. Ce furent en tout premier lieu les éminents spécialistes suivants : †Marcel Bataillon (Paris), Miguel Battlori (Rome), Maurice de Gandillac (Paris), Eugenio Garin (Florence), †Myron Gilmore (Cambridge, Mass.), †V.-L. Saulnier (Paris), Paul Zumthor (Montréal).

Le manuscrit du volume présent a été lu par le regretté professeur Myron Gilmore, et plus tard par les professeurs Johannes Hösle (Ratisbonne) et Paul Chavy (Halifax). Nous leur savons un gré infini des conseils si utiles qu'ils nous ont prodigués en vue de son perfectionnement, et tout particulièrement à M. Chavy, qui a veillé également sur l'aspect formel du volume. Nous avons reçu une aide importante en vue de la traduction, des bibliographies et de la révision du volume de différents collaborateurs de nos instituts respectifs, entre autres de Mmes Marie-Hélène Adrien, Sylvie Bédard, Louise Guillemet (McGill, Montréal), M. József Kormányos (Budapest), Mmes Josiane Micner, Jocelyne Régnier, Paule Samson-Finidori (McGill, Montréal), Mlle Teréz Sántha (Budapest), Mme Andrée Vigier (Tours). Mme Éva R. Szilágyi (Budapest) nous a prêté dans le stade final de la rédaction et dans le contrôle des travaux d'imprimerie un concours indispensable. C'est elle qui a aussi mis au point l'index des noms. Nous leur exprimons à tous nos chaleureux remerciements.

Tibor Klaniczay (Budapest) — *Eva Kushner* (Montréal) — *André Stegmann* (Tours)

I

LES MUTATIONS POLITIQUES

Dans la plus grande partie de l'Europe, la transition entre le quatorzième siècle et le quinzième se fit dans une atmosphère que continuaient à affecter la dépression économique séculaire et, à presque tous les niveaux, l'absence de confiance en l'ordre existant. Dans les pays occidentaux, l'année 1400 vit, en une contemporanéité quasi symbolique, une rivalité exacerbée entre les deux prétendants à la Papauté, la déposition d'un Empereur et d'un roi d'Angleterre et la folie d'un roi de France. Les deux institutions qui aspiraient à une autorité uinverselle étaient en crise l'une et l'autre ; le pouvoir effectif de la Papauté et de l'Empire avait décliné à un point tel que les penseurs qui avaient le plus sérieusement à cœur le destin commun commencèrent à mettre en doute les fondements même de leurs juridictions respectives.

La Papauté et l'Empire

Au sein de l'Eglise le grand schisme, qui avait débuté par l'élection contestée de 1378, avait continué à maintenir en Avignon les Papes soutenus par la France et d'autre part leurs rivaux de la lignée romaine, divisant entre eux l'allégeance des Etats séculiers de l'Europe.

Désespéré de constater les conséquences de l'existence de deux Papes rivaux, le roi de France Charles VI, à la demande instante de son haut clergé réuni à Paris, décida, lors d'une assemblée de l'été 1398, de retirer son obédience au Pape d'Avignon, Benoît XIII. Cette décision fut prise comme application immédiate des théories des principaux conciliaristes, dont la majorité avait des liens avec l'université de Paris. Elle n'eut aucun effet immédiat, du fait que Benoît XIII fut en mesure de se ménager assez de soutien par ailleurs pour pouvoir maintenir sa position à l'encontre de son rival romain. En conséquence, on vit continuer les effets destructeurs de l'existence de deux Papes rivaux revendiquant chacun le gouvernement de l'Eglise universelle, et le désordre qui en résultait pour la collation des bénéfices, la perception des impôts dus au Pape, et le fonctionnement des plus hautes cours ecclésiastiques. Bientôt la situation empira encore lorsque le Concile de Pise se réunit en 1409 en réponse aux réclamations persistantes de Pierre d'Ailly et des autres réformateurs conciliaires. Certes, cette assemblée décréta la déposition du Pape de Rome aussi bien que de celui d'Avignon, et l'élection d'un Pape nouveau ; mais ni Rome ni Avignon n'acceptèrent la décision, et en conséquence, la chrétienté se trouva face à face avec trois Papes rivaux.

Un seul siècle s'était écoulé depuis que Boniface VIII avait publié l'énoncé classique de la *plenitudo potestatis* de la Papauté dans la bulle *Unam Sanctam*. Pendant ce siècle, la position de l'Eglise avait été sapée par trois sortes d'attaques.

Une première catégorie d'attaques provenait de ceux qui réagissaient aux abus caractéristiques de l'époque en proclamant la nécessité d'une régénération spirituelle de l'individu. C'était là le message prôné par de nombreux membres des ordres mendiants et par certains Franciscains spirituels. Dans le Nord, ce point de vue prit corps en Allemagne dans la prédication et les écrits mystiques de Meister Eckhart et d'Heinrich Suso et en Hollande, dans la vie et l'œuvre de Jan Ruysbroek et dans le mouvement connu sous le nom de *devotio moderna*. Ce mouvement recherchait une religion plus intérieure, plus directement en contact avec Dieu indépendamment de la hiérarchie établie de l'Eglise. Parfois, le mystique trouvait dans son expérience non seulement la confirmation da sa propre croissance spirituelle mais encore des raisons de critiquer la société et de tenter d'imprimer à celle-ci une direction nouvelle ; ce fut par exemple le cas de Catherine de Sienne.

Un second groupe de critiques pourrait être appelé celui des révolutionnaires. Ceux-ci prenaient pour point de départ la proposition selon laquelle la corruption de la société tenait aux défauts de sa structure institutionnelle. A leurs yeux une véritable réformation ne pouvait s'accomplir sans qu'il y ait eu au préalable des changements radicaux, y compris, par exemple, l'abolition totale des institutions héritées. On peut inclure dans cette catégorie tous ceux qui critiquaient la richesse matérielle de l'Eglise et son pouvoir politique ainsi que le contrôle exclusif qu'elle prétendait exercer sur les moyens d'atteindre le salut. Parmi ces critiques les principaux furent, au quatorzième siècle, Marsile de Padoue, Guillaume d'Ockham et John Wycliffe. Marsile écrivit en 1324 le *Defensor pacis* pour contrer les revendications de Jean XXII et appuyer le pouvoir séculier. En analysant le pouvoir de l'Eglise il choisit la voie révolutionnaire qui consistait à nier purement et simplement que l'Eglise possédât un pouvoir de juridiction quelconque. La hiérarchie ne détenait, selon ses affirmations, que la *potestas ordinis*, c'est-à-dire le pouvoir d'administrer les sacrements et d'enseigner la vérité ; mais c'est au législateur humain qu'appartenait toute juridiction coercitive. Ockham et Wycliffe opposaient également l'Eglise invisible, la *congregatio fidelium*, à l'Eglise visible, militante et triomphante.

Un troisième type de critiques provenait de ceux qui, rejetant les programmes révolutionnaires dont se réclamait Marsile, cherchaient à réformer les abus viciant le système en vigueur sans mettre en danger le système lui-même. A ce groupe appartenaient les grands réformateurs conciliaires tels que Pierre d'Ailly, Jean Gerson, Heinrich Langenstein, qui formulaient un programme destiné non seulement à enrayer la crise créée par le Schisme mais encore à répondre aux plaintes plus généralisées qui s'élevaient au sujet de l'administration de l'Eglise, surtout pendant la période où la Curie se trouvait en Avignon. C'est ce groupe qui énonça la proposition selon laquelle un concile général est supérieur au Pape et chercha à faire prévaloir une solution constitutionnelle dans l'organisation de la hiérarchie ecclésiale.

Vers la fin du quatorzième siècle, ces trois sources avaient produit, ensemble, une vaste accumulation d'attaques critiques rendant totalement ineffective l'autorité de la parole officielle proférée par le pontife un siècle auparavant.

Un désordre semblable régnait, au tournant du siècle, au sein de l'autre grande institution œcuménique de l'ordre politique médiéval, c'est-à-dire de l'Empire. Le grand Empereur de la maison de Luxembourg, Charles IV, était mort en 1378, année où débutait le Schisme. Ce fut son

fils aîné Wenceslas, son incompétent successeur, qui hérita du royaume de Bohême et du titre de roi de Rome. Malgré le nombre considérable de territoires qui avaient été réunis sous la royauté de son père, Wenceslas dut faire face à une attristante série de conflits entre ligues de villes et ligues de grands seigneurs, conflits qui parfois atteignaient l'intensité de guerres civiles et n'en finissaient pas de diminuer l'autorité impériale. Ses accès d'ivrognerie étant devenus de plus en plus fréquents, un groupe d'électeurs tenta à plusieurs reprises de le déposer, et y réussit enfin en 1400. Wenceslas refusa d'accepter la décision et se retira en Bohême d'où il tenta de maintenir son faible reste d'autorité jusqu'à sa mort survenue dix-neuf ans plus tard.

Son successeur Robert, comte palatin, fut porté au trône en un vote minoritaire par trois électeurs ecclésiastiques et s'avéra encore plus impuissant que Wenceslas. Il mourut en 1410 et, cette fois, l'élection impériale fut disputée entre deux candidats, Sigismond, frère puîné de Wenceslas, et son cousin Jobst, margrave de Brandebourg. Comme Wenceslas continuait à se réclamer de son titre, il n'y avait maintenant pas moins de trois prétendants à l'Empire pour faire équilibre au triple schisme au sein de la Papauté, fruit du Concile de Pise qui avait eu lieu l'année précédente. C'est Sigismond qui émergea vainqueur et sut devenir un des personnages les plus significatifs de sa génération. Il avait de nombreuses qualités mais il était aussi assiégé de plus de problèmes qu'un seul homme, quelles que fussent ses capacités, ne pouvait en résoudre. Il fut roi de Hongrie dès 1387 et devint roi de Bohême après la mort de Wenceslas ; sa position est peut-être comparable à celle de Charles-Quint au moment de la Réforme, dans la mesure où celui-ci eut à faire face à l'avance du péril turc aussi bien qu'au péril intérieur de l'hérésie, et au problème des princes et des villes de l'Allemagne aussi bien qu'à une crise au sein de l'Eglise. Il affirma sa primauté en 1413 dans les sommations qu'il adressa au Concile de Constance ; il promit au rebelle Jan Hus un sauf-conduit pour s'y rendre, mais ne lui tint pas sa promesse, puisque Hus fut jugé par le Concile et condamné au bûcher. Quand enfin le Concile termina ses délibérations, au début de l'année 1418, il s'avéra que le mouvement qui avait sévi en Bohême était réprimé et que le schisme était guéri, bien que la troisième partie du programme du Concile, la réforme de l'Eglise dans sa tête et ses membres, n'eût fait pour ainsi dire aucun progrès. De plus, malgré l'exécution de Hus et de son compagnon Jérôme de Prague, et la condamnation de leur doctrines, le mouvement hussite continua pendant de nombreuses années à bouleverser puissamment la Bohême.

Tout en divergeant de ses décrets, c'est du Concile de Constance que date la reconstruction de la Papauté sous la forme qu'elle allait assumer durant la Renaissance, c'est-à-dire celle d'une monarchie papale en Italie jouissant de pouvoirs diminués sur les Eglises nationales. De son côté, l'Empire émergea de la crise de 1400 nanti d'une nouvelle politique de succession, puisque le titre impérial passa au gendre de Sigismond, Albert de Habsbourg, et demeura acquis ensuite à sa famille.

Les monarchies occidentales

Les institutions politiques des Etats de l'Europe occidentale s'étaient formées au cours d'une longue évolution dont les débuts remontaient à l'aube du Moyen Age. Au treizième siècle, les principales monarchies étaient parvenues à un haut degré de prestige et de stabilité grâce à des souverains tels que Saint Louis en France, Edouard 1er en Angleterre et Alphonse le Sage en

Castille. Mais, avant que ne s'achevât le quatorzième siècle, ces grandeurs avaient commencé à s'effriter et les Etats se mirent à manifester des conditions de désordre et d'instabilité fort semblables à celles que nous avons observées dans le cas de la Papauté et celui de l'Empire.

Dans la péninsule ibérique, à cette époque, la maison de Castille avait produit une succession de souverains chez qui la cruauté alternait avec la médiocrité. Leurs règnes duraient relativement peu de temps et se distinguaient par des luttes internes entre le roi et la noblesse féodale, et par les tentatives que faisaient les souverains pour améliorer leur position, soit en concluant des traités avec l'Angleterre, soit en poursuivant leurs prétendus droits sur le Portugal. Au tournant du siècle le souverain était Henri III (1390-1407). Encore mineur lorsqu'il accéda au trône, il tenta au moment de sa majorité d'inverser la politique de ses prédécesseurs, en vertu de laquelle des dons considérables de terres et de privilèges avaient été accordés à la noblesse féodale. Il tenta aussi de rehausser le prestige de sa couronne, en envoyant des ambassadeurs auprès des puissants souverains orientaux qu'étaient le sultan ottoman et le redoutable Timour. Henri mourut prématurément en 1407, laissant comme héritage un désordre féodal qui devait continuer pendant près de soixante-dix ans, jusqu'à l'avènement d'Isabelle en 1474.

Quant au royaume d'Aragon, la royauté y eut à s'inquiéter, tout au long du XIVe siècle, de ses possessions des îles Baléares, de Sardaigne, de Sicile et du duché d'Athènes. Le souverain le plus marquant parmi les rois aragonnais de cette période, Pierre IV, fut constamment en relation d'hostilités avec son contemporain Pierre le Cruel de Castille, et eut à faire face dans son propre pays aux mêmes problèmes de rapports avec la noblesse féodale et avec les communes. Lorsqu'il mourut en 1387, il laissa pour successeur son faible fils, Jean 1er, qui ne régna que sept ans, et fut suivi par son frère Martin 1er, dont le décès en 1410 fut l'occasion d'une querelle de succession. Les Cortès de Catalogne, d'Aragon et de Valence, sans la participation de la Sicile et de la Sardaigne, résolurent la question en élisant Ferdinand 1er, neveu de Martin 1er. Le fils de Ferdinand, Alphonse le Magnanime, devint roi d'Aragon, de Sicile, et de Naples, dont il prit possession par la voie des armes après avoir été adopté par Jeanne II. Naples devint le lieu de résidence préféré de ce prince de la Renaissance. Lorsque celui-ci mourut en 1458, il divisa ses possessions, léguant l'héritage napolitain à son fils naturel Ferdinand (Ferrante) et l'Aragonnais à son frère Jean II, et par la suite au fils de Jean, Ferdinand II, dont le mariage avec Isabelle de Castille réalisa l'unité des royaumes d'Espagne sous un seul souverain.

A la fin du Moyen Age, le Portugal fut constamment en danger d'être absorbé par les souverains de Castille. Ce danger culmina en 1385 lorsque Jean 1er, fils naturel d'un roi précédent, chassa la régente qui avait été la maîtresse de son prédecesseur. Les Cortes de Coïmbre voulaient bien le proclamer roi ; mais sa position fut attaquée par les Castillans qui à deux reprises envahirent le Portugal et assiégèrent Lisbonne. Jean finit toutefois par emporter une victoire décisive sur ses ennemis à la bataille d'Aljubarotta, en 1385, laquelle établit et l'indépendance du pays et celle de la dynastie des Aviz dont il était membre. En 1386, par le traité de Windsor, Jean s'allia avec l'Angleterre et épousa la fille de John of Gaunt, duc de Lancaster. C'est un fils issu de ce mariage, Henri le Navigateur qui fut le principal instigateur des voyages de découverte commandités par le Portugal. La première aventure majeure à laquelle participa Henri, à l'âge de 21 ans, fut la capture de Ceuta en Afrique du Nord, en 1415 ; ainsi s'ouvrait devant les Européens un horizon nouveau à l'heure même où les Turcs ottomans leur fermaient l'accès de l'Est de la Méditerranée.

En France, le tournant du XIVe au XVe siècle fut marqué par une période de décadence, entre les succès politiques et militaires de Charles V et l'héroïque et tardif rétablissement qui se produisit au temps de Charles VII, Jeanne d'Arc et Louis XI. Charles V, le Sage, mourut en 1380, laissant un fils mineur qui tomba sous le pouvoir rapace de ses oncles, les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry. Ceux-ci entretenaient des cours d'une grande magnificence en une période de détresse économique et de révoltes urbaines. La situation de la monarchie se détériora encore lorsque le roi subit sa première crise de folie et que s'intensifia la rivalité entre Louis d'Orléans, son frère, et les Bourguignons, pour s'emparer du gouvernement. Cette rivalité atteignit son point culminant dans l'assassinat du duc d'Orléans par Jean sans Peur de Bourgogne en 1407, qui inagura la guerre civile entre les Armagnac (Orléans) et les Bourguignons et divisa le royaume d'une manière qui allait faciliter sa conquête par les Anglais. Profitant de l'occasion, les Anglais reprirent la guerre et mirent totalement en déroute les forces royales françaises à Azincourt, en 1415. Au traité de Troyes que les Français furent forcés à accepter en 1420, Henri V d'Angleterre fut reconnu héritier du trône de France et le Dauphin, le futur Charles VII, fut relégué au statut de « roi de Bourges ». C'est alors que la monarchie française fut au point le plus bas de toute la période de plusieurs siècles durant laquelle se développa le pouvoir royal.

En Angleterre également, le XIVe siècle avait été témoin d'une crise de la monarchie, à la veille des événements qui en France lui offrirent l'occasion d'une conquête inattendue. La révolte paysanne de 1381 avait été le résultat d'une tentative de la noblesse rurale pour imposer à nouveau les impôts du servage, intensifiée par le fait que les doctrines religieuses de Wycliffe gagnaient en importance devant l'opinion. Wycliffe prônait une église invisible, niait la transubstantiation et affirmait la nécessité de la grâce pour justifier le pouvoir. Ses doctrines se répercutèrent en Bohême parmi les Hussites ; et ses disciples en Angleterre, les Lollards, continuèrent longtemps à défier les autorités établies de l'Eglise.

Richard II, fils du Prince Noir et petit-fils d'Edouard III, ne possédait aucune des qualités de chef que nécessitait la situation. Son conflit avec le Parlement, lorsque celui-ci exigea de lui des comptes sur son administration financière, aboutit à la conspiration du cousin de Richard, Henry of Bolingbroke, fils exilé de John of Gaunt, qui fit débarquer une armée, s'empara de Richard et le força à abdiquer en 1399. C'est ainsi que débuta le règne des trois souverains de la dynastie des Lancaster. Les gains réalisés en France par Henri V furent dissipés par son successeur Henri VI ; le règne troublé de celui-ci mena à la guerre des Roses entre les maisons de Lancaster et de York, qui se termina en 1485 par l'accession au trône de Henri Tudor.

Tout au Nord, les royaumes scandinaves de Norvège, de Suède et du Danemark étaient caractérisés, au XIVe siècle, intérieurement par les luttes entre monarques élus et noblesse féodales, et extérieurement par les guerres qu'ils menaient les uns contre les autres et avec la Ligue hanséatique. Par une série de coïncidences dynastiques ils furent unis sous la souveraineté de Marguerite de Danemark de 1387 à 1412 ; mais cette union laissa indépendant le gouvernement interne de chacun des trois royaumes ; et malgré la personnalité imposante de la souveraine, elle ne s'avérera point être le prélude de la formation d'un royaume scandinave unique.

La commune dotée d'une charte qui garantissait de précieuses libertés compte parmi les institutions médiévales les plus caractéristiques. Ces communes défendaient jalousement leurs privilèges contre les empiétements impériaux, royaux ou féodaux. Il y eut trois zones en Europe où des cités-états ou des ligues de cités-états tentèrent de constituer des associations politiques plus étendues.

Dans la région de la Baltique, les villes situés sur les routes commerciales formèrent tôt des associations destinées à assurer la protection mutuelle de leurs marchands. Alliées d'abord pour des raisons économiques et pour la défense de leurs privilèges, ces villes s'orientèrent peu à peu vers des formes d'association plus politiques. Au XIVe siècle déjà la ligue des villes hanséatiques put dicter ses conditions au roi du Danemark par le traité de Stralsund (1389), et d'autres souverains furent également obligés de reconnaître la réalité du pouvoir détenu par cette ligue de villes. A partir de cette apogée de son prestige au XIVe siècle la ligue déclina au XVe, devenant de moins en moins capable de s'adapter aux réalités nouvelles des monarchies nationales et territoriales. Bien que son organisation durât jusqu'au XVIe siècle, elle perdit de plus en plus sa pertinence pour un monde européen qui commençait à faire du commerce avec l'Amérique et les Indes.

Un second exemple d'association de ville-états, géographiquement beaucoup plus restreinte, c'est la Confédération suisse. Les trois cantons forestiers d'Uri, de Schwyz et d'Unterwalden s'étaient accordés pour former une union de résistance au pouvoir impérial; à la fin du treizième siècle leur indépendance était déjà formellement reconnue. Au cours du siècle suivant, de nouveaux adhérents et de nouvelles communes contrôlant des territoires plus vastes, se joignirent à la Ligue et les confédérés s'accordèrent, par le traité de Sempach (1393), sur le partage de leurs obligations militaires et sur les occasions où ils pourraient se trouver obligés d'entreprendre une action diplomatique commune. Le fondement d'une des composantes les plus stables du système étatique européen venait d'être posé.

Le troisième exemple du rôle des villes-états, et de loin le plus important, se trouvait en Italie où les communes lombardes avaient commencé dès le XIIe siècle à contester les droits impériaux. Au lieu de se constituer en association temporaire ou permanente comme la Hanse et la Suisse, les villes italiennes devinrent des ville-états indépendantes, impliquées dans un système de rivalités mutuelles et d'alliances changeantes.

Le centre d'intérêt en Italie, en cette fin du XIVe siècle, c'est le Nord où les trois villes-états, Venise, Milan et Florence, étaient parvenues à occuper une position dominante. De nombreuses villes telles que Gênes, Ferrare, Mantoue, Pise, Lucques, Sienne co-existaient avec celles-ci, maintenaient une indépendance précaire et s'alliaient tantôt avec un pouvoir, tantôt avec un autre, dans une lutte continuelle et intensive pour atteindre une position dominante et sûre. Au cours des premières années du quinzième siècle ce secteur du Nord de l'Italie fit preuve d'une plus grande vitalité politique, économique et intellectuelle qu'aucune autre région de l'Europe; ce fut le foyer de la Renaissance italienne.

Très tôt, Venise avait développé un gouvernement stable qui fut considéré par les théoriciens politiques des époques ultérieures comme le modèle parfait de la constitution mixte, le Doge représentant le principe monarchique, le Sénat le principe aristocratique, et le grand Conseil le principe démocratique. En fait, par suite de la suppression du grand Conseil à la fin du

XIIIe siècle, le contrôle réel du gouvernement vénitien devint l'apanage d'une étroite oligarchie. Le groupe au pouvoir se montra toutefois libéral dans la distribution des offices mineurs et des bénéfices économiques dérivant du commerce vénitien; il en résulta que pendant plusieurs siècles Venise maintint un gouvernement extraordinairement stable. Les avantages de l'hégémonie à l'extérieur contribuaient à la tranquillité intérieure; dès le début du XIVe siècle Venise dominait le commerce de l'Adriatique et possédait de nombreuses colonies au Levant. Au cours de ce siècle, Gênes fut sa principale rivale dans la concurrence pour dominer la Méditerranée; au milieu du siècle, les Vénitiens subirent une défaite partielle de la part de leurs ennemis ligures. Dans la décisive guerre de Chioggia, qui fut livrée entre 1378 et 1381, Venise, d'abord presque vaincue, finit par vaincre; Gênes ne se remit jamais, et Venise demeura dorénavant maîtresse du Levant et de l'Adriatique.

Après la guerre de Chioggia, les événements les plus dramatiques de ce secteur furent ceux qui résultèrent de l'expansion milanaise. Milan, avec tout le prestige de son passé lié à Rome et au christianisme primitif, et le grand rôle qu'elle avait joué au sein de la Ligue lombarde contre l'Empereur allemand, fut une des premières communes à succomber à la domination d'une signoria, c'est-à-dire d'une famille régnante. Les Visconti commencèrent par s'établir dans des charges électives et finirent par devenir seigneurs à perpétuité de la commune, aussi bien que des territoires environnants. Au cours du dernier quart du siècle l'héritier de ce fief, qui avait su se débarrasser sans scrupules et sans gêne de parents susceptibles de devenir ses rivaux, fut Gian Galeazzo Visconti, une des personnalités les plus remarquables de sa génération. Il se lança dans une politique d'expansion brutale, formant des alliances internationales en mariant ses filles aux maisons royales de France et d'Angleterre, soudoyant l'empereur Wenceslas pour obtenir le titre de duc héréditaire, et se servant tour à tour de la diplomatie et des armes pour annexer les villes-états et territoires voisins dans le but de se tailler un royaume dans le Nord de l'Italie. La rapidité de ses succès étonna les observateurs contemporains et terrifia ses ennemis. En 1386 il avait déjà acquis toutes les villes principales du Nord de l'Italie, de Bergame à Vérone et Padoue. En 1397 il entrait en Toscane pour annexer Pise, Sienne et Lucques. En 1400 et 1401 ses armées firent campagne à l'ouest aussi bien qu'au sud et s'emparèrent de Pérouse, Assise en Ombrie et finalement de Bologne en Emilie. Bien entendu, toutes ces villes et Etats ne furent pas intégrés au domaine milanais. Dans la plupart des cas, Gian Galeazzo laissa plutôt les libertés locales intactes, simplifiant le système des conseils et déléguant un fonctionnaire de son administration, un inspecteur en qui il avait confiance, pour s'assurer que les délibérations des instances locales ne s'orientent pas dans une direction contraire aux intérêts des Visconti. L'entreprise semblait vouée au succès, lorsque le Duc fut emporté par la peste hors des murs de Milan le 3 septembre 1402. La principauté qu'il venait de former commença aussitôt à se désagréger. Venise, préoccupée des problèmes de son empire méditerranéen, n'avait pas souhaité entrer dans un mouvement quelconque de résistance contre les Visconti. Mais, devant leur malheur, elle était plus que prête à acquérir tout butin provenant de la désagrégation de leur territoire; et c'est aussi par l'acquisition des villes du nord de l'Italie que commença le fatal engagement de Venise vers l'intérieur de l'Italie. Florence, de son côté, avait opposé à la tyrannie des Visconti la résistance la plus acharnée; Gian Galeazzo lui-même estimait que les lettres de propagande du chancelier Salutati pour la défense de la cause florentine valaient à elles seules dix mille soldats. Aussi, une fois que Florence fut libérée d'une manière inattendue de la menace d'assujettissement

qui pesait sur elle, il n'était que naturel qu'elle se considérât comme le défenseur attitré de la *libertas Italiae*.

L'histoire constitutionnelle de Florence avait été marquée par des crises successives depuis le meurtre de Buondelmonte au début du XIIIe siècle. En tout et pour tout, la tradition avait maintenu fièrement une forme républicaine de gouvernement dans laquelle le pouvoir de la vieille noblesse féodale avait progressivement diminué tandis que naissait un intense esprit de ferveur patriotique pour la commune. Pourtant Florence ne fut pas, au cours de la majeure partie de son histoire, plus démocratique que la république de Venise. C'est au cours de la révolte des ouvriers de la laine à Ciompi en 1378 que les revendications pour une participation plus large au gouvernement se firent entendre énergiquement. Mais ce début de révolution échoua, et dès 1384 l'oligarchie contrôlait fermement le gouvernement à travers une organisation politique fondée en grande partie sur les guildes les plus puissantes. Ce système continua pendant le demi-siècle suivant, qui vit se déployer la période la plus brillante de la première Renaissance florentine sur le plan des lettres et des arts, de l'éducation et de la pensée philosophique.

D'autres communes en Toscane, en Lombardie, en Vénétie, en Emilie Romagne et dans les Marches connurent une floraison culturelle semblable au cours des mêmes années. Dans certains cas elle fut stimulée par le mécénat d'un despote tel que Gian Galeazzo Visconti ou Cangrande della Scala tandis que dans d'autres cas elle fut favorisée par les citoyens de régimes républicains comme celui de Sienne.

Le gouvernement des Etats pontificaux du centre de la péninsule, ainsi que ceux des provinces des Marches et de l'Emilie Romagne, avaient été cruellement éprouvés par la longue absence des Papes et par le Schisme. La plupart des seigneuries et des villes situées à l'intérieur des Etats de l'Eglise étaient gouvernées nominalement par les vicaires des Papes, mais en réalité c'étaient les *signori* locaux qui gouvernaient les villes et territoires comme s'ils avaient été indépendants. Urbin, Cesena, Imola, Faenza et Bologne constituent des exemples de cette situation. L'indépendance de ces villes subit quelques restrictions lorsqu'en 1357 le Cardinal Albornoz, envoyé d'Avignon par Innocent VI pour mettre un certain ordre dans les Etats papaux, promulgua les Constitutions Egidiennes. Après la résolution du Schisme ces constitutions, qui durèrent jusqu'au dix-neuvième siècle, furent mises en vigueur et permirent aux Papes d'établir un gouvernement plus efficace parmi les possessions dont l'Eglise se réclamait dans la péninsule italienne.

Les monarchies de l'Est

D'une manière générale, le principe de la monarchie élective prévalait dans les Etats de l'Europe de l'Est. La Russie, la Lituanie, la Pologne et la Hongrie étaient toutes caractérisées par une structure politique et sociale au sein de laquelle, en fait, les princes locaux et les grands propriétaires féodaux tendaient à contrôler le pouvoir central en voie d'émergence. Souvent les rivalités qui sévissaient parmi ces principautés locales avaient pour résultat l'arrivée au pouvoir d'un souverain éphémère; mais dans d'autres cas, une dynastie locale ou un prince étranger réussissait à établir un contrôle permanent, et à assimiler les provinces voisines.

En Russie, au Moyen Age, la conquête tartare avait fait du grand Khan le suzerain des princes russes qui devaient lui payer leur tribut. Au quatorzième siècle les princes de Moscou

commencèrent à assumer la direction de la collecte du tribut et à affirmer une plus grande indépendance vis-à-vis de leurs souverains mongols. Dimitri Donskoï, prince de Moscou, gagna en 1380 la bataille de Kulikovo contre le Khan Mamaï; cette victoire prépara la voie du long règne de Basile Ier (1389-1425) pendant lequel la principauté de Moscou s'agrandit par l'annexion de Nijni Novgorod. La suprématie de Moscou fut confirmée au quinzième siècle avec le règne d'Ivan III le Grand qui adopta l'idéologie de la « troisième Rome », lors de son mariage avec la nièce du dernier Empereur de Byzance. La Russie demeura fidèle à l'Eglise orthodoxe grecque, malgré les concessions faites par le patriarche Isidore au Concile de Ferrare-Florence en 1438. Ces concessions furent répudiées par les Russes, comme elles l'avaient été par les sujets de l'Empereur de Byzance.

Les frontières du royaume de Pologne ainsi que celles du grand duché de Lituanie avaient connu de nombreuses fluctuations au cours du XIVe siècle, partiellement à cause de la progression continuelle des chevaliers teutoniques dans les provinces du littoral baltique, et partiellement à cause des relations changeantes des deux Etats, qui oscillaient entre l'hostilité réciproque et l'union personnelle. Le plus grand souverain polonais de cette période fut Casimir III qui régna de 1333 à 1370. Il abandonna, il est vrai, les provinces du Nord à la colonisation allemande et aux chevaliers teutoniques; mais il créa par ailleurs un régime efficace dans le Sud, régla les privilèges de la noblesse et établit l'université de Cracovie qui devint le grand centre d'érudition pour l'Europe de l'Est, capable de rivaliser même avec l'université créée à Prague par Charles IV. Lorsque par la suite il se choisit pour successeur Louis d'Anjou, roi de Hongrie, Casimir visait à consolider et à accroître le pouvoir effectif de la monarchie. Louis, cependant, avait tant d'autres engagements qu'il ne put consacrer beaucoup de temps aux affaires de la Pologne. Son acte le plus important fut la convention de Kassa (Košice) qui fortifia les droits de la noblesse polonaise et détermina la succession au trône, dans laquelle les nobles polonais eurent désormais voix au chapitre. Lorsque Louis mourut en 1382 il y eut un interrègne de deux ans, pendant lequel ses filles concoururent pour le droit à la succession. C'est en 1384 que la crise se résolut, les nobles s'étant mis d'accord sur Hedwige, fille cadette de Louis de Hongrie.

En Lituanie, les différentes principautés groupées dans le Grand Duché avaient lutté tout au long du siècle entre elles, avec la Russie, et avec les chevaliers teutoniques. Le membre le plus capable de la dynastie la plus en vue était Jagellon. Bien que certaines parties de la Lituanie eussent embrassé le Christianisme catholique au treizième siècle, les princes de la lignée de Jagellon étaient demeurés païens jusqu'à la conversion de celui-ci, qui le conduisit à chercher en Pologne un allié susceptible de l'aider à vaincre les princes rebelles et à convertir le reste du pays au christianisme. De leur côté, les Polonais se rendirent compte des avantages d'une telle alliance, et en 1386 Jagellon et Hedwige se marièrent, établissant par cette union dynastique un Etat polono-lituanien plus important, qui au cours du long règne de Jagellon continua (sous le nom Vladislas II) à étendre sa suzeraineté sur de nouvelles provinces vers le sud.

A la différence de plusieurs de ses voisins, le royaume de Hongrie jouit au quatorzième siècle d'une période de prospérité et d'hégémonie considérables. La politique de Louis Ier consista à faire prédominer l'influence hongroise dans les Balkans, en forçant les principautés serbes et bulgares à plier devant lui et en s'acquérant, au nord, la couronne de Pologne. Le règne de Louis, commencé en 1342, dura jusqu'en 1382; il réussit dans toutes ses entreprises, sauf dans sa tentative pour gagner le contrôle de Naples. Il se distingua en outre comme mécène des arts et des lettres. On appelle son règne l'âge d'or de l'idéal chevaleresque en Hongrie. Lors de sa mort

la lutte pour la succession au trône reprit. Bien que la lutte pour la couronne aboutît, en fin de compte, en faveur de Sigismond, l'empire créé par Louis avait considérablement diminué lorsque Sigismond emporta la succession. Le grand problème de la monarchie hongroise au cours des dernières années du XIVe siècle fut la nécessité de résister à la menace d'une conquête ottomane.

L'Empire ottoman et Byzance

Le quatorzième siècle fut témoin d'une montée rapide du pouvoir des Turcs ottomans en Asie Mineure et dans les Balkans. Elle débuta avec un petit groupe frontalier de guerriers religieux, dont le succès est, en partie du moins, attribuable à leur zèle fanatique, et à la bonne fortune qu'ils eurent d'avoir à leur tête une succession de chefs de grande envergure qui surent assurer l'organisation des institutions militaires et politiques et en faire, bientôt, un Empire.

Au milieu du siècle ils avaient déjà traversé le Bosphore pour pénétrer en Europe, où les appelait l'Empereur de Byzance, Jean VI Cantacuzène, pour l'aider à appuyer ses revendications contre celles d'un rival. En 1365, sous Mourad Ier, ils capturèrent Andrianople et commencèrent dès lors à utiliser les prisonniers de guerre, et plus tard des levées d'enfants chrétiens, pour constituer le célèbre corps des Janissaires. La période de gloire du royaume médiéval de Serbie s'était terminée avec la mort du Tsar Dušan en 1355 et il n'y eut plus dans la péninsule balkanique aucune puissance capable d'arrêter l'avance turque. Sofia ainsi qu'une partie du territoire serbe tombèrent en 1385; mais c'est à Kossovo, le 20 juin 1389, que fut livrée la bataille décisive pour le contrôle des Balkans. L'armée de Mourad mit en déroute une coalition de Serbes, de Bulgares, de Bosniens et de Roumains. Mourad lui-même fut assassiné par un Serbe aussitôt après la bataille; mais ce fut son fils Bajazet (Bayazid) Ier qui, lui ayant succédé, poursuivit sa politique d'expansion en Asie Mineure, et entreprit le premier siège de Constantinople.

Par suite de ces conquêtes, l'Empire de l'Est sous Manuel II (1391-1425) se réduisit à la ville de Constantinople et à la province du Péloponnèse en Grèce avec une précaire enclave à Salonique, en Macédoine. C'est à cette époque que l'expansion ottomane commença à préoccuper l'Occident. De toute évidence elle menaçait les intérêts commerciaux de l'Italie; par ailleurs, ce qui restait encore du zèle pour la croisade se manifesta tout au long du siècle sous la forme de faibles tentatives d'activité militaire diversionnaire. Amédée VI, comte de Savoie, s'étant croisé en 1365, reçut du Pape la permission de faire campagne contre les Turcs, à condition d'obtenir de l'Empereur de l'Est, Jean Paléologue, une garantie de la soumission de l'Eglise grecque à l'Eglise romaine. Amédée réussit à prendre Gallipolli mais ne fit plus aucun progrès; au bout de deux ans, il rentra en Europe, après quoi Gallipolli fut immédiatement reprise par les Turcs. Une autre croisade diversionnaire fut entreprise en 1390 contre la côte d'Afrique du Nord par Louis de Bourbon, oncle du roi de France Charles VI. Si futile que s'avérât cette expédition, un autre oncle du roi de France, Philippe le Bon de Bourgogne ne s'en offrit pas moins, pour des raisons qui de toute évidence n'étaient pas entièrement d'ordre religieux, à ajouter l'énorme poids de son soutien et de ses ressources au projet d'une nouvelle croisade organisée en réponse à l'appel de Sigismond de Hongrie. Aux exhortations lancés par Philippe en grande pompe et cérémonie, ce furent les représentants des plus nobles maisons de

France et de Bourgogne qui répondirent. Lorsque l'armée des croisés conduite par Sigismond commença à s'assembler, à Buda, au printemps de l'année 1396, elle groupait des volontaires provenant d'Angleterre, d'Ecosse, des Flandres, de Lombardie, de la Savoie et de toutes les régions de l'Allemagne et de l'Autriche. C'est à juste titre que l'on considère cette croisade comme la dernière grande entreprise internationale de la chevalerie féodale de l'Europe. Jean sans Peur, fils aîné du duc de Bourgogne, était en titre le chef du contingent français; mais parce qu'il n'avait que vingt-deux ans, ce fut le Sieur de Coucy, un des plus célèbres chevaliers de toute la chrétienté, qui assura le commandement réel.

Cette expédition internationale, singulièrement mal préparée à contrer les forces ottomanes, avança à travers les Balkans en mettant partout à sac les localités chrétiennes qu'elle trouvait sur son chemin et parvint en septembre 1396 devant la forteresse de Nicopolis sur le Danube. Le sultan Bajazet, qui s'était occupé du siège de Constantinople, vint à la rencontre de l'expédition avec une armée comptant parmi ses 25 000 hommes le corps déjà célèbre des Janissaires. Ignorant les conseils de Sigismond, les chevaliers français se précipitèrent en avant pour charger contre les Musulmans. Les avant-postes turcs reculèrent et les chevaliers, se croyant en train de remporter une grande victoire, continuèrent à avancer jusqu'au moment où tout à coup ils se virent encerclés par l'élite des combattant turcs, et anéantis. Ainsi périrent sur le champ de bataille de nombreux héritiers de noms qui comptaient parmi les plus nobles d'Europe, tandis que d'autres restaient comme otages en attendant leur rançon. Sigismond et le Grand Maître de Rhodes s'enfuirent sur un petit bateau le long du Danube et rentrèrent dans leurs pays avec un navire vénitien.

Après cette victoire décisive le sultan Bajazet se consacra à nouveau au siège de Constantinople; et durant la toute dernière année du siècle, l'empereur Manuel Paléologue fit, en désespoir de cause, un voyage en Occident pour y implorer des secours. Il arrivait au moment le moins propice, vu l'état de l'Empire comme celui de la Papauté, aussi bien que les rivalités endurcies, voire l'hostilité qui régnait parmi la plupart des Etats de la chrétienté latine. Ce qui en fin de compte sauva Constantinople pour cinquante ans encore et maintint en échec les Turcs, ce ne fut pas, loin de là, une aide occidentale, mais bien l'incursion inattendue, parmi les territoires conquis par les Turcs, des armées de Timour. Ce chef, descendant des khans mongols, monta sur son trône à Samarcande en 1369, et en trente ans réussit à se rendre maître de la plus grande partie du monde musulman. Au tournant du siècle, ses intérêts entrèrent en conflit avec ceux des Turcs. Après que ses armées eurent assiégé et détruit la forteresse de Sivas en Asie Mineure, tout compromis devint impossible. Bajazet leva le siège de Constantinople, et envoya ses forces contre celles de Timour. Au cours de la grande bataille qui eut lieu à Angora en juillet 1402, Bajazet fut capturé et son armée mise en déroute.

Immédiatement après Angora, l'Empire ottoman put sembler prêt à se dissoudre dans la lutte que se livrèrent les fils de Bajazet pour lui succéder; mais bientôt la vigueur fondamentale des institutions créées par Mourad II dans la péninsule balkanique prévalut sur les éphémères conquêtes de Timour. Après la mort de ce dernier en 1405 ses possessions se réduisirent jusqu'à rentrer dans les frontières de la Perse orientale et du Transoxus; quant à la mainmise ottomane sur l'Asie Mineure, elle fut assez vite restaurée, ce qui prépara la voie à la défaite ultime de l'Empire byzantin en 1453 lors de la prise de Constantinople, et aboutit à la domination complète de la Méditerranée orientale par les Turcs.

Quelle conclusions d'ensemble peut-on tirer de ce rapide survol des unités qui entraient dans l'organisation politique de l'Europe chrétienne à la fin du Moyen Age?

Aux yeux d'un observateur qui en serait éloigné dans le temps et dans l'espace, l'ensemble de l'Europe apparaîtrait comme une péninsule relativement petite s'écartant timidement de l'immense masse de terre qu'est l'Asie, et entourée au nord ainsi qu'à l'ouest par l'Océan Atlantique, et au Sud par la Méditerranée.

Un des caractères les plus frappants de la vie politique de cette péninsule, c'est la multiplicité des Etats capables d'y maintenir une existence durable. Le fait qu'il y eût des institutions pouvant se réclamer d'une autorité œcuménique, tant dans le secteur ecclésiastique que dans le secteur séculier, ne refoulait ni ne diminuait le développement d'une variété considérable d'organisations politiques. La plupart de ces organisations recherchaient un certain degré d'indépendance, et réussissaient à l'obtenir. Depuis les cantons suisses et les communes italiennes jusqu'aux royaumes de Portugal et de Pologne, ces unités résistaient au contrôle que cherchaient à leur imposer, tantôt un supérieur, tantôt des égaux.

Cette affirmation d'indépendance s'exprimait par des devises de caractère juridique, telles que « rex est imperator in regno suo », et « civitas non recognoscens superiorem ». Toutefois, ces déclarations ne signifiaient pas que le souverain, qu'il fût roi ou dirigeant républicain, pût disposer d'un pouvoir arbitraire. Le premier devoir du roi était l'administration de la justice, y compris le maintien de la vraie religion. Les monarques étaient pour la plupart soumis aux « leges imperii » lois fondamentales, telles que la Loi Salique en France qui interdisait la succession aux femmes.

Le gouvernement était soumis en outre à une autre limitation — celle qui relevait de la grande question des droits du monarque sur la propriété de ses sujets. On a pu dire que les notions politiques les plus vivantes du Moyen Age finissant s'expriment le mieux par la maxime de Sénèque : « aux rois appartient l'autorité sur tout; aux particuliers, la propriété ». Une croyance remontant aux institutions médiévales voulait qu'« un roi subsistât par ses propres moyens » et que seules certaines urgences justifiaient qu'il demandât des octrois à ses sujets. Les monarques du quatorzième siècle se trouvaient constamment et durement pressés par les nécessités financières auxquelles ils devaient répondre et, en conséquence, ils avaient recours à toutes sortes d'expédients pour remplir leurs trésors. Mais la tradition était si enracinée que force leur était de mendier et de marchander partout auprès des grands domaines, les villes et de tous les corps sociaux de leurs royaumes. Dans cette période nous ne voyons que le commencement d'une évolution qui devait plus tard aboutir à l'Etat « absolu », caractéristique d'une période ultérieure de l'Europe.

Il se créa ainsi au sein de la société occidentale une tradition à tendance déjà constitutionnelle, inconnue aux grands empires des Turcs, des Perses, ou encore à l'Inde et à la Chine. Les théoriciens politiques qui eurent pour tâche d'élaborer la distinction entre une monarchie de type royal et de type seigneurial comprenaient bien cette différence. Le conflit d'intérêt entre le gouvernement, fût-il ecclésiastique ou séculier, et le droit des sujets à la propriété, fait partie intégrante du patrimoine européen; que les rois ne devaient pas transgresser ce droit, sinon dans des circonstances exceptionnelles, ce fut des sources de la vitalité créatrice d'une Europe pluraliste, par opposition à une Asie monolithique.

Au sein même de la chrétienté il existait en outre une division entre royaumes héréditaires et royaumes électifs, ces derniers prédominant en Europe de l'Est. Dans la catégorie héréditaire, le principe dynastique se voyait parfois astreint à opérer à l'intérieur des limites territoriales que lui imposait un nationalisme naissant; à d'autres moments, il permettait à une maison régnante d'acquérir provinces, comtés, duchés comme autant de morceaux de propriété immobilière hérités ou achetés par une famille particulière. Ainsi, des maisons royales et impériales telles que celles d'Aragon, d'Anjou et de Habsbourg présidaient aux destinées de vastes formations territoriales composées d'unités multi-nationales et multi-culturelles, tandis que leurs vis-à-vis d'Angleterre et de France gouvernaient des royaumes qui commençaient à éprouver à un degré beaucoup plus élevé le lien collectif du nationalisme.

Il n'existe aucune réponse satisfaisante à la question de savoir pourquoi ce sens d'une appartenance commune établissait dans certains cas des liens permanents et dans d'autres ne réussissait pas à en créer. C'est ainsi qu'en médecine nous ne comprenons pas pourquoi certaines cellules sont transplantables et peuvent reformer un organisme sain, tandis que d'autres sont rejetées. Parmi les corps politiques du quatorzième siècle, les pays scandinaves se rassemblèrent sous la domination personnelle de Marguerite de Danemark, mais cette union n'évolua pas vers la formation d'un Etat scandinave de la manière dont plus tard, au quinzième siècle, une connection dynastique entre l'Aragon et la Castille donna lieu à l'existence d'un royaume d'Espagne durable. Fait curieux dans cette même péninsule ibérique : le Portugal, malgré ses liens avec la Castille et toutes les tentatives d'annexion qui s'étaient produites, demeura indépendant.

Parmi les unités politiques moins étendues, il existe des anomalies semblables. Les cantons suisses, qui étaient en fait de petites villes contrôlant les contrées environnantes, formèrent ensemble avec succès une confédération capable d'assimiler de nouveaux membres et de devenir un petit Etat fédéral. Par ailleurs, les cités-états d'Italie, qu'elles fussent réunies par la force, comme ce fut le cas brièvement sous les Visconti, ou par la diplomatie, au sein du système d'alliances qui prévalut durant la seconde moitié du quinzième siècle, ne parvinrent à l'unité nationale que beaucoup plus tard dans l'histoire de l'Europe.

Nul observateur placé à un point fixe de l'histoire européenne ne réussit jamais à voir très loin dans l'avenir. De fait, en l'espace d'une seule génération il se produisit des changements si profonds, et si imprévisibles, qu'ils peuvent aspirer à l'appellation de miracles historiques. Certes un observateur bien informé aurait pu en 1400 prédire le déclin continuel du véritable pouvoir de la Papauté et de l'Empire; mais, en contemplant la condition des royaumes de l'Europe, il eût été incapable de prévoir la splendeur des monarchies de la Renaissance au seizième siècle. La majeure partie de l'histoire politique de cette période peut être qualifiée d'histoire événementielle; la guerre de Cent Ans, la guerre des Deux Roses, les rivalités de la Castille et de l'Aragon, causèrent d'immenses dégâts, mais n'infléchirent en rien le cours du développement institutionnel. Si l'on devait rechercher dans cette période des dates-clefs d'une signification permanente pour l'histoire de l'Europe dans le secteur politique et militaire, celle de la bataille de Nicopolis en 1396 apparaîtrait sans doute comme la plus importante. Cette victoire turque scella la conquête des Balkans et mit fin à trois cents ans d'histoire des croisades européennes contre l'Islam, à l'exception de quelques tentatives velléitaires et limitées qui allaient encore se produire au quinzième siècle. L'Europe était désormais coupée de ce lien avec l'Orient qui au treizième siècle avait été si productif, tant sur le plan économique que sur le plan

culturel, en même temps qu'au Portugal commençait ce mouvement d'expansion vers le sud et l'ouest, qui devait ouvrir des horizons insoupçonnés et mener l'Europe à dominer le monde durant quatre cents ans.

† *Myron P. Gilmore*
Harvard University
Cambridge (Mass.)

Bibliographie essentielle

N. B. Aux ouvrages fondamentaux cités ci-dessous il faudra joindre ceux mentionnés dans la Bibliographie générale.

ABBOTT (W. C.), *The Expansion of Europe: a Social and Political History of Modern World (1425-1789)*, London, 1925, 2 vols.
CREIGHTON (M.), *A History of Papacy during the Period of Reformation*, Tome I: The Great Schism, London, 1882.
FERGUSON (Wallace K.), *Europe in Transition 1300-1520*, Boston, 1962.
GILMORE (Myron P.), *The World of Humanism, 1453-1517*, New York, 1952; 1962.
GUENÉE (Bernard), *L'Occident aux XIVe et XVe siècles. Les Etats*, Paris, 1971.
HASSINGER (Erich), *Das Werden des neuzeitlichen Europa, 1300-1600*, Braunschweig, 1957; 1966.
HEERS (Jacques), *L'Occident au XIVe et XVe siècles. Aspects économiques et sociaux*, Paris, 1963.
HILL (Jayne), *A History of Diplomacy in the International Development of Europe*, New York, 1905-1914, 3 vols.
MARTINES (Lauro), *Power and Imagination. City-States in Renaissance Italy*, New York, 1979.
POTTER (G. R.), ELTON (G. R.), WERNHAM (R. B.) éd., *The New Cambridge Modern History*, Tome I, Cambridge, 1957.
ROMANO (Ruggiero), TENENTI (Alberto), *Alle origini del mondo moderno (1350-1500)*, Milano, 1967.
VALERI (Nino), *L'Italia nell'età dei principati (1343-1516)*, Milano, 1949.
VAUGHAN (Dorothy M.), *Europe and the Turk. A Pattern of Alliances (1350-1700)*, Liverpool, 1954.

RÉVOLTES ET MOUVEMENTS INSURRECTIONNELS

Le XIVe siècle et les premières décennies du XVe sont marqués de nombreux mouvements insurrectionnels, parce qu'à une phase d'expansion économique de longue durée succède une phase de dépression amorcée par la crise fromentaire de 1315-1316. Ce retournement de conjoncture se prolonge durant près d'un siècle et demi.

La conjoncture sociale devient mauvaise, d'abord dans certaines campagnes éprouvées par la durable faiblesse des prix céréaliers, parce qu'on ne s'y livrait pas à d'autres cultures, demeurées, elles, rémunératrices; puis, dans les villes où le marasme des affaires touchant certaines branches (ainsi, dans les Pays-Bas, le textile) abaisse le niveau de vie des humbles et leur donne un sentiment aigu de la précarité de leurs ressources. Dans certains pays, parfois même dans des royaumes entiers, cette conjoncture sociale est aggravée par des difficultés politiques. Elles obligent, ainsi en France, les gouvernants à se procurer davantage de numéraire pour conduire la guerre, en un temps où la majeure partie de la population ne dispose que de ressources amenuisées. La fiscalité durcit, devient de plus en plus impopulaire, surtout lorsque la nécessité d'accroître son rendement amène les gouvernants à porter atteinte aux privilèges (c'est-à-dire aux statuts) des diverses communautés d'habitants. Mais les mouvements insurrectionnels qui se déroulent ainsi dans différents pays d'Europe ne se laissent pas enfermer dans un schéma unique.

Luttes des groupes sociaux

Tout d'abord, il en est qui mettent aux prises des représentants de groupes diversement placés dans la hiérarchie sociale; qui expriment l'opposition des paysans et de leur seigneur, des compagnons et des maîtres de métiers, du « menu peuple » et des « plus apparens », des pauvres et des riches; en somme, l'existence de groupes sociaux dont la solidarité apparaît fondée sur la similitude des conditions matérielles de vie ou l'existence d'une division « horizontale » de la société. Ces oppositions et ces solidarités se manifestent très souvent dans un cadre étroit : ville ou seigneurie rurale. Par exemple, en 1410, profitant de l'insécurité générale, des paysans de la région parisienne s'en prennent aux châteaux : le comte de Roussy est assiégé dans celui de Pontarcy, l'archidiacre de Brie dans la tour d'Andely. Lorsqu'à Louviers, vers la même époque, les drapiers soucieux d'économie remettent en état un ancien moulin à foulon et provoquent du chômage, les ouvriers les menacent de les en empêcher « par voie de faict » d'y envoyer leurs

draps; épisode passager, mais révélateur d'un conflit entre main d'œuvre et machinisme. Celui qui éclate à Wrocław en 1418 est plus violent et socialement plus large : l'ensemble des métiers se révolte, plusieurs magistrats sont tués, les chefs du petit peuple entrent dans un nouveau Conseil de ville. Très vite écrasé par l'Empereur Sigismond, il ne déborde pas les limites de la ville.

Mais d'autres mouvements font brusquement tache d'huile, se développent sur une aire relativement vaste, menaçant de s'étendre encore davantage, suscitant la crainte et bientôt les réactions des autorités. Très caractéristique à cet égard apparaît le soulèvement des paysans d'Appenzell contre l'abbé de Saint-Gall. Après la prise de la forteresse de Klanx et la victoire des insurgés à Vogelinsegg (1403) on assiste à une extraordinaire contagion des troubles en Thurgovie, dans le Vorarlberg. Un peu partout, les châteaux y sont attaqués. « En ces temps-là » dit une chronique, « une sorte de rage s'était emparée des paysans; ils voulaient tous être Appenzellois et personne ne pouvait leur résister. . . » Les insurgés réussissent à constituer une « ligue d'au-dessus du lac » *(Bund ob dem Bodensee)* que la ville de Constance et les seigneurs souabes ne réussissent à vaincre qu'après de longs efforts (1408). La lutte des paysans du Haut-Valais contre leur seigneur l'évêque de Sion relève du même type de conflit; et ce sont les Bernois, craignant que la subversion ne s'étende à leur territoire, qui y mettent fin en 1420.

Mais le soulèvement paysan dont l'expansion territoriale apparaît la plus étonnante est celui du Kent. Il éclate en mai 1450, en un temps où la perte de la Normandie et le désordre des finances royales provoquent une crise politique. Les paysans révoltés se donnent pour chef non pas un pauvre, mais un moyen propriétaire, Jack Cade. Leurs effectifs, estimés à 40 000 hommes, sont certainement supérieurs à ceux de l'armée royale. Ils la battent en juin à Sevenoaks et le 3 juillet parviennent aux portes de Londres. Cade dénonce le mauvais gouvernement et la corruption des conseillers d'Henri VI. Il n'est, en fait, guère révolutionnaire : il demande le retour de Richard d'York, héritier du trône, alors envoyé en Irlande dans un demi-exil; un gouvernement de « vrais barons »; une réforme de la justice, et surtout l'abolition du second *Statute of Labourers,* qui prétendait bloquer les salaires et les prix. Mais il fait décapiter le trésorier du roi et le shériff du Kent; et sa tentative de lever des contributions de guerre achève de lui aliéner les Londoniens. Ils lui ferment leurs portes lorsque son armée doit faire retraite sur Southwark, le 5 juillet. Le gouvernement faisant, habilement, quelques concessions et le roi accordant un large pardon, beaucoup de Kentishmen rentrent chez eux. D'ailleurs, le temps de la moisson approche. Cade, qui n'a plus qu'une poignée d'hommes à ses côtés, est tué, et il ne reste rien de son équipée. On voit dans tout cela, après coup, un signe annonciateur des événements beaucoup plus graves des années suivantes.

Il arrive que ce soit dans le monde de l'artisanat, dans une ville, que se produise l'incident qui donne naissance à l'émoi de toute une région. Par exemple, maîtres et compagnons cordonniers s'affrontent fréquemment, vers 1400, dans les villes de Haute-Alsace. Et le bailli d'Ensisheim publie une ordonnance interdisant aux compagnons toute action unilatérale. Mécontents de leur rétribution, ils n'en font pas moins une grève qu'ils s'efforcent d'élargir par une double solidarité : ils prévoient une assemblée générale à Rouffach de leurs confrères cordonniers d'Alsace et de Bade, ainsi que celle de compagnons d'autres métiers — tailleurs, selliers, chaudronniers. Les autorités réussissent à empêcher cette réunion, ainsi qu'une autre, prévue à Haguenau, en 1408. Puis, une assemblée officielle tenue à Sélestat sous la présidence du bailli impérial interdit toutes les confréries de valets dans la vallée du Rhin, de Hauenstein à Mayence. De fait, il existe alors des groupements permanents d'ouvriers : les compagnonnages,

camouflés parfois en confréries religieuses ou charitables, qui obligent tous les compagnons à verser une cotisation qui alimentera la caisse commune, ainsi qu'à respecter une stricte discipline. Formés d'abord sur le plan local, les compagnonnages des villes voisines s'unissent et certains d'entre eux ont un rayon d'action régional, voire interrégional. Ce qui explique sans doute que certains mouvements fassent tache d'huile assez rapidement. La menace d'agitation demeure latente dans la région rhénane. En 1421, et surtout en 1436, des conflits plus graves éclatent. Face à un mouvement général des compagnons de tous métiers, préparant une organisation commune, les autorités municipales de toutes les villes, de Bâle à Mayence, décident, sur l'initiative de Strasbourg, de tenir à Brisach une réunion destinée à élaborer un statut des compagnons.

Hostilités et solidarités inter-groupes

Cependant, quelle que soit l'importance des troubles nés de l'opposition de strates sociales « horizontales », elle ne saurait faire oublier l'existence de groupes humains composés de personnes ou de familles dont les conditions et les fortunes sont très inégales — grands ou petits seigneurs, riches marchands, artisans, gens de peu —, mais qui se trouvent unis par de multiples liens familiaux, sentimentaux, religieux, économiques; groupes sociaux dont la solidarité apparaît fondée sur l'interdépendance des intérêts matériels et moraux, et qui expriment l'existence d'une division « verticale » de la société. Dans les villes italiennes les factions qui s'affrontent les armes à la main rassemblent des familles de toutes conditions sociales autour d'*alberghi* comptant des membres de toutes conditions sociales. Ainsi, celles qui, à Milan, au temps de Gian Galeazzo Visconti, prolongent l'antagonisme des Guelfes et des Gibelins. Et lorsqu'à Florence, en 1434, les Albizzi sont exilés et Cosme de Médicis rappelé d'exil, l'événement — même s'il est applaudi par les adversaires du régime oligarchique des *grassi* — apparaît bien le résultat d'une lutte de factions « verticales », non celui de l'affrontement de strates « horizontales ».

Il en est de même en ce qui concerne un autre conflit, qui se déroule dans un cadre d'une toute autre ampleur, celui des Armagnacs et des Bourguignons. Il a des raisons d'ordre économique et fiscal, mais qui passent après les motifs politiques : les ambitions de clans familiaux nobiliaires, servis par d'imposantes clientèles, et celles des riches bouchers parisiens n'utilisant le commun et les marginaux que comme masse de manœuvre. Les solidarités « verticales » prennent le pas sur les solidarités « horizontales », — celles qui tiennent les compagnons entre eux, par exemple, et ceci en dépit de l'essor des compagnonnages.

Toutes les communautés d'habitants comportent des tensions internes, des rivalités qui ont pour enjeu l'argent, le pouvoir et les honneurs. Il est des moments de crise, au cours desquels s'affrontent, passagèrement, strates « horizontales » ou factions « verticales ». Mais il arrive — bien plus souvent — que les oppositions internes de toutes natures se trouvent neutralisées et les passions infléchies par l'urgence des nécessités du bien commun, et que la communauté d'habitants constitue une sorte d'« union sacrée », face à un danger extérieur. Au début du XVe siècle, les excès de la domination anglo-bourguignonne donnent lieu, en particulier en Île-de-France et en Normandie, à de multiples soulèvements paysans. Ils sont le fait de groupes que les chroniqueurs favorables aux Bourguignons ont appelés *Brigands* vers 1417, *Ecorcheurs* un peu

plus tard. Révoltes populaires? certes, mais animées surtout par l'hostilité à l'ennemi et réunissant tous les hommes d'un même canton rural, du chevalier aux paysans les plus pauvres. Le lien d'homme à homme unissant les tenanciers à leur seigneur a pris le pas sur les désaccords qui pouvaient le séparer de lui. Et le développement des solidarités « verticales » aboutit à donner une forte cohésion morale à des communautés humaines d'importances très diverses, depuis la ville jusqu'à la nation. Dans les Flandres, tous les artisans, maîtres et compagnons d'une ville, ainsi que les autres citadins dont les intérêts sont liés à leur prospérité, savent s'unir pour renforcer l'exclusivisme urbain et le monopole des métiers, et ruiner la draperie des petits centres et des villages. Dans les villes catalanes, la population tout entière s'oppose aux paysans, riches et pauvres, du plat-pays lorsqu'ils s'insurgent, en 1409 et au cours des années suivantes. Plus le danger semble grave, plus, à l'intérieur de la communauté, la cohésion devient grande, généreuse, exaltée, — sans qu'il puisse être, cela va de soi, question d'unanimité, tout groupe humain comportant des prudents, des lâches et des indifférents et parfois aussi des traîtres ou des dissidents.

Cependant, il est un cas où la cohésion morale d'une communauté devient particulièrement forte, c'est lorsque l'Etat menace de la pressurer, ou simplement d'intervenir dans sa vie. En 1413, une demande de subsides accompagnée du retour d'un impopulaire lieutenant du roi, précédemment destitué, provoque la révolte de Carcassonne. Sur la liste des « séditieux » les plus en vue, on note des travailleurs agricoles, des brassiers, mais aussi un laboureur, des ouvriers du textile, des artisans indépendants, des bouchers, des marchands, des ecclésiastiques. Et les officiers royaux et les Consuls ont participé, eux aussi, mais pour un temps seulement, au mouvement. Semblable cohésion est sensible à Lyon, où les « effrois » se renouvellent à l'occasion de levées d'impôts, en 1420, 1424, 1430, 1435, année où les commissaires royaux doivent fuir devant l'émeute; en 1436, enfin, année où une assemblée tenue aux Cordeliers charge « dix élus et commis du peuple » d'organiser une « rebeyne » contre la gabelle. Elle l'est également à Bruges, révoltée en 1440 pour défendre ses privilèges contre l'autorité croissante de l'Etat bourguignon.

Mouvements nationaux

Enfin, la cohésion morale, la solidarité agissante de toutes les catégories sociales d'une communauté peut se manifester à l'échelle d'une région ou d'une nation. C'est le cas, en particulier, de la révolte du pays de Galles, qui éclate en 1400, et qui se situe à la limite du mouvement de défense des privilèges locaux et de la guerre d'indépendance nationale. Son chef est un seigneur local, Owen Glendower. Il tient les châteaux d'Harlech et d'Aberystwyth, réunit des parlements. Les Anglais doivent faire de gros efforts militaires, couronnés de succès après 1409, mais prolongés jusqu'en 1416, pour parvenir à mettre fin à la révolte.

Plus nettement que la précédente, l'insurrection suédoise de 1434 constitue le premier épisode de la lutte d'un peuple qui se refuse à accepter une domination étrangère. Marguerite, reine de Danemark, avait réussi, en 1397, à réaliser l'union sur une seule tête des trois royaumes scandinaves. Après sa mort, en 1412, son petit-neveu et successeur Erik VII, dit de Poméranie, s'efforce de transformer la Suède en une contrée vassale du Danemark, notamment en la faisant administrer par des baillis danois. Or, la fiscalité a constitué un phénomène encore plus précoce

en Scandinavie que dans les autres pays, l'Angleterre exceptée : dès 1280, les Suédois étaient mécontents des privilèges fiscaux des nobles. Aussi les paysans de ce pays, qui ont un sentiment d'indépendance plus vif que leurs contemporains de contrées plus méridionales, voient dans l'impôt leur ennemi principal et traditionnel. Il est, après 1412, d'autant plus détesté qu'il est perçu par des étrangers. Les maladresses et les duretés des baillis danois, puis le fait que les guerres menées par Erik dans le Holstein entraînent un blocus hanséatique et l'arrêt des exportations de fer, donnent lieu à des troubles en Dalécarlie à partir de 1432, puis à une révolte générale des paysans. Elle est dirigée par un noble dalécarlien, Engelbrekt Engelbrektsson. Véritable mouvement national, appuyé par de nombreux nobles ainsi que par l'évêque Thomas de Strängnäs, l'insurrection conquiert les principaux points d'appui des Danois. En janvier 1435, Engelbrekt réunit le premier Riksdag où soient représentés les quatre ordres de la nation : clergé, noblesse, bourgeoisie, paysannerie. En février 1436, une autre révolte paysanne éclate à Oslo et chasse de Norvège les fonctionnaires danois, tandis que le capitaine de Korsholma, Erkki Puke, soulève la Finlande. Toutefois, les Suédois se divisent. Engelbrekt est assassiné. Au parti national, de recrutement démocratique, encadré par de petits nobles, s'oppose un parti favorable à une reconstitution de l'Union, composé de certains nobles, de bourgeois, d'une fraction du clergé.

Le cas hussite

Quant à la crise hussite, dont le déroulement s'étend sur plus de quarante ans, elle apparaît beaucoup plus complexe encore que les insurrections galloise et suédoise. Son originalité réside dans le fait que cette révolte nationale prend naissance dans un conflit d'ordre religieux et donne lieu à un mouvement de revendication sociale qui s'étend bien au-delà des frontières de la Bohême. Jan Hus, maître à l'Université de Prague, stigmatise en chaire la corruption du clergé. Or ce dernier en Bohême est fort riche et ses prélats sont en général des Allemands. Les rancunes des Tchèques contre la minorité germanique entrent pour beaucoup dans le succès de sa prédication. Porté à la tête de l'Université, il élargit son audience et devient le maître spirituel de la grande majorité des Tchèques. Il ne réclame pas seulement la communion sous les deux espèces : sa doctrine, qui a subi l'influence des thèses de Wycliffe, se trouve sur certains points en contradiction avec le dogme catholique. Appelé au Concile de Constance il est abandonné par le roi Wenceslas, convaincu d'hérésie et brûlé (1415). La nouvelle de son supplice mue la fermentation des esprits en une violente révolte anti-cléricale et anti-allemande, dont la noblesse autochtone prend la tête. Mais à mesure que le mouvement se développe, il tend à se diviser. Aux côtés de Hussites « utraquistes » (partisans de la communion sous les deux espèces) et anti-allemands, on voit apparaître des éléments radicaux, aux aspirations essentiellement révolutionnaires sur le plan social. Fin juillet 1419, les métiers de Prague enlèvent à la haute bourgeoisie, surtout d'origine germanique, le gouvernement de la ville. En dehors de la capitale, la tendance radicale recrute d'abord parmi les marginaux — chômeurs, vagabonds, manœuvres. Mais de nombreux paysans s'y rallient, exaspérés par la réaction seigneuriale qui amenuise leurs droits depuis le début du siècle. Leurs aspirations sont confuses et diverses. Ils sont d'autant plus hostiles à la noblesse et à la dépendance paysanne qu'ils les croient des institutions spécifiquement germaniques. D'autre part, une tendance millénariste, déjà présente en Bohême,

s'exaspère en eux. Le prêtre Martinek Húska, en particulier, prêche l'abolition du Mal, pour préparer le Millennium : villes et villages doivent être purifiés par le feu, comme Sodome. Les éléments radicaux fondent au printemps 1420, près d'Ústí, une ville nouvelle appelée Tábor, d'un nom biblique, — d'où le nom de *Taborites* donné aux représentants de cette tendance. Ils dénient toute autorité aux princes, proclament l'abolition de tous les liens de dépendance, celle de tous les droits seigneuriaux, et tentent une expérience de vie communautaire.

Grâce à leur chef militaire Jan Žižka, ils réussirent à créer très vite une armée révolutionnaire redoutable. Les extrémistes les plus fanatiques, les Adamites, qui apparaissent aux Taborites comme un danger social et moral, sont traqués et exterminés par Žižka. Pour une dizaine d'annés la direction du mouvement hussite passe aux mains des Taborites qui, avec Žižka et après sa mort son successeur Prokop le Grand, remportent plusieurs victoires sur l'armée de Sigismond, sucesseur et frère de Wenceslas. Plusieurs fois ils pénètrent en Allemagne et en Hongrie. Le Concile alors réuni à Bâle finit par négocier avec les Hussites. En échange de diverses concessions les Utraquistes acceptent de reconnaître Sigismond. Ils écrasent à Lípany (1434) les Taborites qui refusaient la paix. Mais Tábor ne tombe qu'en 1452. Le droit à la communion sous les deux espèces est reconnu aux Tchèques par les *Compacta* de 1436. (Cf. aussi chap. V. Le Hussitisme.)

La « contagion » hussite

Le taborisme a fait tache d'huile; en Hongrie notamment, où Sigismond régnait déjà avant de devenir roi de Bohême. Pour conserver la fidélité de la haute noblesse, il a publié en 1408 une ordonnance lui accordant un droit de justice sur ses tenanciers et accroissant les redevances paysannes. Le mécontentement demeure limité dans son expression durant près de trente ans. Mais il éclate lorsque les idées égalitaires pénètrent en Hongrie. En 1437, les paysans hongrois et roumains de Transylvanie, avec pour chef Antal Budai Nagy, se révoltent contre l'Eglise et contre les seigneurs. Ils reçoivent l'appui de la bourgeoisie et de certains nobles, hostiles à un clergé qui possède alors 12% du territoire. Mais la grande noblesse demeure toute entière unie contre les révoltés. La prise de Kolozsvár (Cluj), ville ralliée à l'insurrection dès son début, marque la fin des troubles (1438). En Pologne, l'épiscopat et les magnats ont obligé le roi Vladislas Jagellon à promulguer en 1424 un édit sévère contre les Hussites, ce qui n'empêche pas, l'année suivante, un soulèvement extrémiste d'éclater en Silésie, avec la participation du prince Sigismond Korybut, neveu du roi. Après la mort de Vladislas, la régence de Zbigniew Olešnicki, évêque de Cracovie, marque le début d'une période de domination exclusive des grands magnats sur le pays, en particulier des grandes familles qui tirent leurs richesses de la Ruthénie, de Halicz et de la Podolie. Situation qui mécontente le reste de la noblesse. Et les paysans s'agitent, sous l'influence des courants radicaux issus de la Bohême. Un projet d'expédition militaire conçu par la reine douairière Sophie et par la Cour pour placer un prince polonais sur le trône de Bohême provoque en 1439 une grave crise. Sous la direction de Spytko de Melsztyn, hussite convaincu, une partie de la noblesse proclame à Nowy Korczyn son opposition à Sophie et à Zbigniew Oleśnicki. Beaucoup de paysans se joignent à Melsztyn, ce qui effraie certains de ses alliés. Les deux camps ne s'en affrontent pas moins à Grotniki, sur la Nida. Le Hussitisme polonais y est brisé. Les magnats en profitent pour imposer à la Cour l'abandon de ses projets dynastiques en Bohême.

La contagion hussite se répand également en Allemagne. On lui attribue notamment un certain nombre d'émeutes survenues à Mayence, Weimar, Constance. En Autriche, elle donne lieu à des massacres de Juifs, accusés de collusion avec les Hussites, — collusion bien improbable, étant donné que les insurgés tchèques procédaient, eux aussi, à des pogroms. Mais surtout, dans certaines régions, un courant souterrain de millénarisme subsiste, maintenant dans la mentalité populaire l'idée d'un retour de l'âge d'or. En Bavière, notamment, des « prophètes » apparaissent de temps à autre, transmettant des éléments d'exaltation eschatologique aux générations futures.

Déclin progressif des révoltes paysannes

Cependant, le milieu du XVe siècle marque un tournant décisif. A partir d'une date qui varie d'un secteur économique à l'autre, et d'un pays à l'autre, le mouvement dépressionnaire de longue durée commencé vers 1315-1316 fait place à une nouvelle phase d'expansion, — aux alentours de 1450 dans les pays du Nord, plus tôt sans doute dans ceux du Midi. A la ville comme à la campagne les difficultés s'estompent ou perdent de leur acuité. D'autre part, lorsque l'on considère l'Europe, globalement, on constate que les guerres étrangères ou civiles y sont beaucoup plus rares qu'au cours de la première moitié du siècle. Dans les troubles qui ont lieu après 1450, la part de la conjoncture, économique ou politique, apparaît mineure.

Certes, il arrive toujours que des paysans se soulèvent contre leur seigneur. En Catalogne, une agitation commencée en 1462 se prolonge quelque vingt-cinq ans, et ne prend fin qu'après une médiation royale. Il est vrai que les seigneurs de la péninsule ibérique ont développé des droits d'usage au profit de leurs immenses troupeaux au détriment de ceux des paysans, et même relevé d'anciennes redevances. D'autre part, il est possible que cette agitation ait été teintée de quelque mysticisme, à mettre en relation avec les prédications de Saint Vincent Ferrier : l'ordre naturel ayant été gravement troublé, il faut revenir à l'équilibre de jadis entre riches et pauvres. Passé 1450, cependant, on ne relève guére de soulèvements paysans importants, en dehors de la péninsule ibérique, qu'en Carinthie (1470); à Niklashausen, dans la région de Würzbourg, où, vers 1476, Hans Böhm, le joueur de cornemuse, probablement disciple des taborites, prêche l'abolition des corvées et l'égalité sociale, avant d'être brûlé comme hérétique; en Alsace, en 1486, où les insurgés ont à leur tête un gentilhomme, Anselme de Massmünster.

Vers la fin du siècle, on diffuse à travers l'Allemagne un apocryphe intitulé *La réforme de l'Empereur Sigismond*, qui prêche l'égalité sociale. En 1491, les paysans de l'Allgau révoltés contre l'abbé de Kempten arborent un signe de ralliement appelé à connaître un grand succès : le *Bundschuh*, le gros soulier paysan lacé. En 1493, près de Sélestat, des insurgés proclament : « A l'avenir le peuple ne paiera d'impôts que lorsque cela lui conviendra. Chaque commune aura son tribunal particulier, les Juifs seront dépouillés et expulsés du pays, les prêtres n'auront plus droit qu'à un seul bénéfice. L'année jubilaire sera proclamée, elle annulera toutes les dettes. » La pointe d'antisémitisme n'est pas spécifiquement allemande : en Arles, en 1448, à Aix, Tarascon et Marseille en 1485, à Manosque en 1495, il se produit des soulèvements dirigés contre les Juifs. Toutefois, les incidents nés de la conjoncture sont, dans l'ensemble, moins nombreux et moins graves que dans la première moitié du siècle. C'est que la paysannerie vit moins mal, — à l'exception des contrées d'enclosures en Angleterre et de certains pays méridionaux où les agri-

culteurs souffrent des excès du pâturage. D'une manière générale, à partir de 1475/1480, les produits de la terre se vendent mieux. Et en dépit d'un renouveau démographique indéniable, la famine de terres ne menace plus que de rares régions. Dans le monde de l'artisanat, les relations entre maîtres et compagnons ne sont pas toujours bonnes. On relève des faits significatifs. Ici, des valets qui boycottent un maître particulièrement dur, ailleurs une ville où les salaires sont trop bas : ainsi, les pelletiers mettent Sélestat à l'index en 1463. Mais ni les grèves ni les violences des compagnons ne sont aussi nombreuses et aussi graves qu'autrefois. Les artisans ressentent leur situation comme plus supportable, au fur et à mesure du déclin du chômage et de l'essor économique.

Revendications politiques

Les troubles qui se produisent en France vers la fin du règne de Charles VII et sous Louis XI en 1465, ainsi qu'en Angleterre la guerre des Deux Roses, ont pour protagonistes non des strates sociales mais des clans nobiliaires, suivis de vastes clientèles. Ils sont politiques. Il en est de même d'un certain nombre de mouvements insurrectionnels dont l'origine apparaît liée à un fait de structure, le développement de la puissance de l'Etat. Dans une grande partie de l'Europe, toute une évolution s'affirme alors, dirigée depuis les capitales par des juristes imbus des idées de loi universelle, par des serviteurs du prince qui ont conscience des nécessités qu'impose le désir de la force militaire; qui veulent un Etat fort, donc une obéissance générale et une fiscalité efficace. De là des réactions violentes. De là des rébellions qui tendent au maintien des situations existantes, voire à un retour au passé; de là le culte des privilèges du canton, de la province ou de la ville, ainsi que leur défense acharnée, voire fanatique. C'est pour tenter de les sauvegarder que Dinant se révolte en 1466; c'est par refus de se laisser intégrer dans l'Etat bourguignon que Liège s'insurge deux ans plus tard. A Brisach, en 1474, les bourgeois font mettre à mort Peter von Hagenbach, grand-bailli imposé par Charles le Téméraire, coupable d'avoir porté atteinte aux privilèges du pays. Après la mort du duc, tandis que l'on célèbre le Carnaval de 1477, une foule de soldats suisses démobilisés, originaires des cantons primitifs, se réunit à Arth et à Weggis. La fête devient un soulèvement, la « folle vie » *(Saubannerzug)*, et se prolonge en une marche sur Fribourg, qui exprime le refus des cantons ruraux d'accepter les prétentions des cantons-villes à diriger la confédération. Et l'année suivante, la vallée de l'Entlebuch, mécontente que le gouvernement de Lucerne restreigne continuellement ses franchises, se révolte contre lui.

En 1478 également, on retrouve en France cette même réaction de défense locale. Louis XI surveillait Angers d'autant plus attentivement qu'elle appartenait, en droit, au roi René. Il y impose comme maire un homme qui lui est dévoué, Guillaume de Cerisay. Ce dernier remplit les offices municipaux de ses créatures. Les notables en sont mécontents, se plaignent que l'Hôtel-de-ville soit aux mains de « gens de basse condition », de « roturiers et cordonniers ». A l'occasion de nouvelles élections, ils provoquent une émeute contre eux. Louis XI envoie alors un commissaire, escorté par des archers et un bourreau : vingt-six notables sont arrêtés, maltraités, certains meurent en prison. Frappée d'une lourde amende, l'oligarchie locale n'ose plus bouger jusqu'à la fin du règne.

Avec le renversement de la conjoncture, la réussite du renforcement de l'Etat constitue l'une des causes majeures de la raréfaction des soulèvements populaires. A l'exception de l'Angleterre au temps de la guerre des Deux Roses, il ne se produit pas, au cours de la seconde moitié du siècle, de vacance du pouvoir suffisante pour encourager d'éventuels rebelles. Le roi de France et, après 1485, celui d'Angleterre, savent se faire obéir. L'évolution est analogue en Espagne, en Autriche, en Italie, où l'on voit se constituer des Etats d'une certaine consistance territoriale. Elle apparaît facilitée par la nouvelle conjoncture : les impôts demeurent lourds, ils sont même accrus, mis on peut les payer plus facilement. L'essor de l'Etat est peu apprécié des élites locales : des décisions prises dans les capitales ou sur place, par des officiers de basse origine, portent atteinte à leur pouvoir; elles s'insinuent entre le fidèle et son protecteur, le client et son patron, le vassal et son seigneur. Elles tendent à distendre des liens traditionnels, personnels et familiaux. Cependant, l'essor de l'Etat apparaît un bien relatif au plus grand nombre, et en particulier à tous ceux qui, des strates inférieures, aspirent à s'élever dans la société. Ils voient dans le service de l'Etat une possibilité de promotion. D'autres apprécient l'ordre, en soi. Aussi ne se laisse-t-on plus aussi facilement qu'autrefois emporter par la colère ou inciter à d'éventuelles révoltes par les membres de l'élite sociale ou par les marginaux. En Allemagne, pays plus morcelé que ses voisins, et anarchique dans certains de ses aspects, les signes précurseurs de la guerre des paysans peuvent être décelés. Mais ailleurs, en particulier en Europe occidentale, l'Etat en pleine croissance apparaît un facteur d'ordre et de conciliation.

René Pillorget
Université de Lille
&
Institut Catholique
de Paris

Bibliographie essentielle

FOURQUIN (Guy), *Les soulèvements populaires au Moyen Age*, Paris, 1972.
GUGGENBÜHL (Gottfried), *Geschichte der schweizerischen Eidgenossenschaft*, T. I, Zürich, 1948.
Handbuch der deutschen Geschichte, T. I, éd. Bruno Gebhardt, 9e éd. Stuttgart, 1970.
HEERS (Jacques), *Le clan familial au Moyen Age*, Paris, 1974.
MACEK (Josef), *Jean Hus et les traditions hussites. XVe-XIXe siècles*. Paris, 1973.
MOLLAT (Michel), WOLFF (Philippe), *Ongles bleus, Jacques et Ciompi*, Paris, 1970.
MUSSET (J.), *Les peuples scandinaves au Moyen Age*, Paris, 1952.
SZÉKELY (György), *Antal Budai Nagy et la guerre paysanne de Transylvanie*, in *Etudes historiques hongroises 1980*, Budapest, 1980, Tome I, pp. 85-99.
Violence and Civil Disorder in Italian Cities 1200-1500, éd. Lauro Martines, Los Angeles—London, 1972.
ZOLLNER (E.), *Histoire de l'Autriche*, s.l., 1965.

L'ÉVOLUTION DES LÉGISLATIONS

L'Europe du XVe siècle se composait d'Etats souverains jouissant de droits égaux. Le principe : *rex est imperator in regno suo* prévalait depuis longtemps contre les prétentions de la Papauté et de l'Empire à un règne universel. La souveraineté des Etats se manifestait d'une part dans le fait qu'ils étaient les maîtres de la vie et de la mort de leurs sujets, réglementant les relations de ces derniers par le moyen de la législation; et d'autre part dans le fait qu'ils fixaient à leur gré leurs rapports réciproques, sans l'intermédiaire d'un quelconque pouvoir étranger : le souverain de l'époque est depuis longtemps *superiorem non recognoscens*. Au XVe siècle la source commune de l'histoire de la législation et du droit international, c'est la souveraineté.

Le fait que le souverain prescrivît, et que ses prescriptions fussent d'une validité universelle n'était pas l'invention de ce siècle. Sur une base aristotélicienne, Saint Thomas d'Aquin avait opéré une synthèse de la théorie de *ius positivum* dans le domaine de la philosophie du droit. L'Empereur Frédéric II, Alphonse X de Castille, Edouard Ier, Magnus VI de Norvège avaient montré en pratique quels résultats peut donner la législation. Nous ne devons souligner ici que les faits qui sont apparus seulement au XVe siècle ou bien ceux qui ressortent du développement important des antécédents, tels que les collections systématiques (codification); la participation plus active des juristes dans la législation; l'impression des lois; la restauration des droits citadins.

Les codifications

Aux XIIIe et XIVe siècles des collections systématiques s'étaient déjà constituées, mais leur composition a pris au XVe siècle un nouvel élan, et même, dans certains pays, leur systématisation a englobé aussi les coutumes. Pour citer Maitland, « la codification était dans l'air ». En Catalogne, en 1413, à la sollicitation des *cortes* de Barcelone et en vertu de l'ordre de Ferdinand Ier, un comité de juristes a systématisé et traduit en langue vulgaire les deux codes anciens *(Usatges de Barcelona, Constitutions de Cathalunya)*; cette collection de dix livres, complétée ensuite par des lois supplémentaires, a paru en 1495. On a même entrepris deux fois (1425, 1457) de codifier le droit en Ecosse; ce furent deux échecs. En Aragon la codification des règles juridiques a partagé le sort de ce dernier. En 1428, à la demande des *cortes* de Teruel, Alphonse V d'Aragon a nommé six juristes, le Grand-Justicier Diez en tête, qui, huit ans après, ont présenté les neuf livres des *Observantiae consuetudinesque regni Aragonum*... Mais à cause de la discorde entre le roi et le Grand-Justicier, cette œuvre ne fut jamais sanctionnée malgré sa

publication. Le droit ancien du Frioul fut complètement transformé après la conquête vénitienne; le gouverneur Marco Dandolo a promulgué en 1429 le *novum volumen* qui, à la fin de ce siècle, fut également imprimé.

Un des codes les plus importants du siècle est celui des *Decreta (Statuta) Sabaudise*, édicté en 1430 pour le duché de Savoie et en 1434 pour le comté du Piémont par Amédée VIII. L'œuvre a permis aux habitants de Vaud et du val d'Aoste de conserver leurs coutumes « bonnes et louables », mais elle a annulé des statuts anciens de la Savoie ceux qui n'étaient pas incorporés dans les cinq livres. Le duc se réservait des droits d'interprétation et de modification : « Salva etiam et perpetuo reservata nobis et nostris in nostra ducali dignitate successoribus plena et libera facultate huiusmodi statuta nostra declarandi, impetrandi, corrigendi, mutandi eisque addendi minuendi... » Le code avait pour but explicite d'unifier les systèmes juridiques des provinces réunies sous la Maison de Savoie. Cependant, les deux parties de la Bourgogne conservaient leur législation autonome. Pour la Franche-Comté, Philippe le Bon fit composer en 1440 la *Compendieuse compilation*, reconnue même par le Parlement de Dôle, mais qui n'acquit force de loi qu'après la collection de 1451. Etant donné que ces codes ne prétendaient pas se substituer aux ordonnances anciennes, ils ne peuvent être considérés comme de véritables codifications.

Au Portugal se déploya une intense activité dans le domaine de la législation; l'œuvre du roi Jean Ier fut continuée par le roi Duarte. L'achèvement de la collection (1454) dénommée d'après le roi d'alors *Ordenacões Alfonsinas*, a été suivi de l'activité collective d'experts après une période de travaux personnels. Il est à remarquer que nous ne savons rien sur la promulgation du plus important code portugais du Moyen Age. Les *Ordenacões*..., à défaut des prescriptions de lois nationales et de coutumes, ont permis l'usage subsidiaire (dans cet ordre) du droit romain, du droit canonique, de la glose d'Accurse et de l'avis de Bartole. Dans le royaume de Castille-Léon la reine Isabelle et les *cortes* de Tolède ont chargé eux aussi un juriste savant de préparer la *Copilación de Leyes* systématique (1480) qui, dès 1484, connut vingt-deux éditions. En 1487, le prince-évêque de Liège donna lui aussi à sa province une collection systématique laquelle, connue sous le nom de *la Paix de Saint-Jacques*, est partiellement en vigueur encore aujourd'hui.

La célèbre ordonnance instituée à Montils-les-Tours (1454) par Charles VII ne concernait pas les lois anciennes, mais les us et coutumes si importants en France. Dans son article 125 elle prescrit que, en vue d'abréger les procès et d'améliorer la sécurité légale, les « coustumes, usages et stiles de tous les pays de nostre royaume » doivent être recensés; ensuite, le roi les ferait censurer et les promulguerait au Grand-Conseil ou au parlement. Dès lors d'autres coutumes ne peuvent être citées à la cour. L'effet direct de l'article 125 fut le recensement des coutumes de la Touraine (1462), dont les résultats véritables ne se manifestèrent qu'au XVIe siècle. Les ducs de Bourgogne (1458) et d'Anjou (1463) ont suivi, en faisant recenser les coutumes de leurs provinces, l'exemple du roi de France.

Le rôle des juristes

L'autre trait caractéristique de l'époque c'est la part plus active que prirent à la législation les juristes de formation universitaire. Des juristes ont également joué un rôle important dans les pays basques qui appartenaient à la Castille : les rédactions multiples des lois de Vizcaya,

d'Alava et de Guipuzcoa ont été exécutées par des docteurs et des licenciés. C'est depuis 1433 qu'en Sicile les docteurs en droit romain prennent part à la législation, et exceptionnellement quelques canonistes avec eux. En Hongrie, le *Decretum Maius* (1486) de Mathias Corvin, qui se veut impérissable, donne l'impression qu'un juriste y a mis la main. Dans les années 1480, les premières éditions des lois de Pologne ont été classées et ordonnées aux fins de la publication par le secrétaire de l'archevêque de Gniezno, qui avait étudié à l'Université de Bologne.

Autre trait : là où les juristes savants arrivaient au premier plan de l'administration de l'Etat, la législation prenait un élan plus intense. Dans les provinces de l'Empire allemand nous pouvons apercevoir ce fait au cours des années quarante du siècle. C'est dans les pays occidentaux et méridionaux que les juristes savants se firent entendre le plus tôt. Ainsi, après l'insignifiante législation antérieure des landgraves, une série de « statuts de l'Etat et de la Cour » a paru tout d'abord en Thuringe (1446), ensuite en Hesse-Kassel (1455), en Bavière-Landshut (1474), dans le Palatinat (1480 à peu près), sans compter de nombreuses autres provinces encore. L'intensification de l'activité législatrice contribua à son tour à la consolidation intérieure des Etats territoriaux.

Promulgation des lois

Si l'Etat de la fin du Moyen Age voulait exercer ses lois dans la pratique, il se voyait forcé de les divulguer plus intensément qu'elles ne l'avaient été. Traditionnellement, cela se faisait au moyen de la lecture publique des prescriptions. Dans le cas du volumineux code de coutumes de l'Anjou et du Maine (1463), la lecture se prolongea plusieurs jours : « Nous avons fait lire de mot à mot au parcquet de iceulx nos Grans Jours publiquement par divers jours par nostre amé et feal conseillier maistre Jehan Breslay licencié en lays, juge ordinaire de nostredit pais d'Anjou, en presence des gens de tous estaz presens en iceulx tant d'Eglise, nobles, gens de conseil et praticiens dudit pais que autres. » Les *Law Readings*, en usage dans les corps de juristes anglais (Inns of Court) dès la première moitié du XVe siècle, peuvent être considérés comme une des formes de la divulgation. C'est en outre ce siècle qui a inventé un moyen de propagation des lois jusqu'alors inconnu : l'imprimerie. Grâce à elle, les textes juridiques furent accessibles à tous ceux qui pouvaient acheter les livres les contenant. La Landesordnung tchèque (1500) indique clairement le but de sa publication : « ut tam dives quam pauper hunc librum habere posset ». Des possibilités jusqu'alors impensables se présentèrent pour la divulgation — et par là pour la mise en vigueur — de la loi. Il n'est donc point surprenant que les Etats territoriaux, et même les villes qui aspiraient à la sécurité légale, aient imprimé sans arrêt leurs lois ou leurs statuts.

La série des codes imprimés de cette époque — d'après Armin Wolf — commence par celui des Etats pontificaux. Le Pape Paul II a restauré les anciens statuts de la ville de Rome, et en 1471, les *Statuta Urbis* sortirent des presses, suivis quelques quatre ans plus tard par l'édition des statuts de Bologne. A la fin du siècle, seize villes italiennes avaient déjà leurs codes imprimés. En 1474-75, au royaume de Naples, trois codes parurent dont l'un était le célèbre *Liber Augustalis* de Frédéric II. Le *Fori Aragonum*, également un code du XIIIe siècle, a paru en 1476-77 en Aragon, complété par la synthèse déjà mentionnée du comité de Diez *(Observantiae...)*. Les statuts de Venise, traduits en langue vulgaire, ont été publiés également en 1477. Au cours des années 80, c'est dans la péninsule ibérique que l'édition des codes a connu une période de

prospérité. L'ancien code de Valence, traduit lui aussi en langue vulgaire *(Furs)*, a paru en 1482, et la synthèse officielle de la Castille *(Copilation de Leyes)* en 1484. L'édition du code des lois d'Angleterre qui embrasse un siècle et demi est contemporaine de cette dernière. Le premier code imprimé de l'Empire allemand (la Bulle d'or et la *Reformatio* de Frédéric III) a vu le jour en 1485.

Dans l'édition des lois, les Etats de l'Europe septentrionale et centrale n'étaient pas en retard sur les autres régions. Le code ancien *(Jyske Lov)*, qui était en vigueur pour le territoire de Jutland au Danemark, fut imprimé en 1486 en langue bas-allemande. En Hongrie, Mathias Corvin a édicté au cours de cette même année son *Decretum Maius* «impérissable» déjà mentionné, qui dans les années suivantes connut deux éditions. Certaines lois de Pologne *(Syntagmata)* sortirent de presse au cours des mêmes années, et elles aussi en deux éditions. Il faut remarquer que le typographe de Leipzig a gardé le frontispice gravé sur bois du code de Hongrie pour l'édition des lois de Pologne, ne changeant que les armoiries. Partout, on réclamait si vigoureusement des textes imprimés qu'en 1486, même Ditmarschen, petite province de l'Empire allemand, fit imprimer son «droit général».

La restauration des droits citadins

Enfin, un des traits caractéristiques, sinon tout à fait nouveau, de la législation de cette époque, c'est la restauration, *reformatio*, des droits citadins. En 1405, Sigismond, dans son rôle de roi de Hongrie, convoqua les délégués des villes royales, des bourgs et des communes rurales et, les ayant entendus, il édicta une loi citadine synthétique par laquelle il prétendait détruire les abus, améliorer les coutumes et surtout élaborer une législation tout à fait nouvelle. *Les quatre articles de Prague* promulgués par les Hussites (1420) se présentaient formellement comme les statuts de la ville, mais dans leur essence ils visaient la transformation complète du régime féodal et de l'Eglise médiévale; leur influence dépasse la ville, et même les frontières de la Bohême. En 1415, les autorités de Florence ont confié à un comité qui comptait deux juristes et neuf notaires la réforme du droit ancien de leur ville *(Statuta Populi et Communis Florentiae)*. A mesure que Venise s'emparait de certaines villes de la région de l'Italie du Nord, elle modifiait tôt ou tard leurs statuts aussi; c'est ce qui se produisit à Padoue (1420), à Vicenza (1425), à Vérone (1450), à Bergame (1453) et à Brescia (1465-70). La Maison d'Este procéda de la même façon à sa résidence de Ferrare (1456), et encore à Modène et à Reggio. Les statuts d'Avignon, ville pontificale, furent modifiés (1441) par le cardinal légat Pierre de Foix. Nous avons déjà mentionné le cas de Rome et de Bologne. Généralement ces prescriptions étaient créées grâce à la collaboration de juristes savants. D'autre part la récapitulation des droits citadins était également aidée par le pouvoir seigneurial.

Parmi les ordonnances royales concernant les villes de France, la plus importante est l'*Ordonnance de Paris* (1415) avec ses sept cents articles qui réglementent, hors de l'enceinte de la ville, la juridiction du prévôt des marchands et des échevins de Paris. Bâle, ville de l'Empire, édicta deux règlements judiciaires importants (1411, 1457). Au sein de l'Empire allemand les changements sociaux ont abouti à la modification réitérée du droit citadin de Brême (1428, 1433); et les réclamations en faveur d'une synthèse eurent pour résultat la formulation des statuts de Cologne (1437). Dans les dernières décennies du siècle, les «réformes» du droit

citadin des villes allemandes se succédèrent à un rythme rapide. La ville de Nuremberg fit formuler la première de celles-ci par un comité de juristes (1479); cette « réforme » s'est diffusée ensuite dans plusieurs villes moins importantes, et enfin elle a été imprimée en 1484. Les autres réformes (celles de Hambourg et de Worms) n'apparurent que tout à la fin du siècle. Après s'être séparé de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques, et en conformité avec l'autorisation du roi de Pologne, Dantzig créa son premier statut, sous le titre de *Willkür* (1455). Celui-ci a été suivi par le statut en langue latine de Poznań (1462) et par le statut en langue allemande de Cracovie (1489).

Cheminements du droit international

Le droit international était, même avant sa formulation classique, le « droit de la guerre et de la paix ». Ses objets, comme nous avons dit plus haut, étaient des Etats autonomes et de droits égaux qui, en possession de *suprema potestas,* ne reconnaissaient *(superiorem non recognoscens),* en vue de la gestion des affaires de ce monde, ni la supériorité du Pape, ni celle de l'Empereur. L'alliance hanséatique se conduisait elle aussi en pouvoir souverain qui, en matière de navigation maritime, tenait pour obligatoire le droit maritime de Wisby. A ces Etats souverains, des pouvoirs moins importants se rattachaient à leur tour par des contrats ou par des liens féodaux. D'après le juriste hollandais, Philippe de Leyde (1382) : « . . . dux, comes vel baro potest dici princeps in sua iurisdictione et in suo territorio. » Que ce fût en temps de paix ou en temps de guerre, les rapports des Etats souverains entre eux étaient réglementés par des prescriptions traditionnelles.

Giovanni da Legnano, juriste de Bologne, fut le premier à systématiser le droit de la guerre. Le Français Honoré Bonet, prieur augustin, a beaucoup contribué à l'humanisation de ce droit par son œuvre intitulée *Arbre des batailles* (vers 1385). Le problème principal du droit de la guerre était celui de la guerre juste examinée du point de vue moral. Les fondements de cette doctrine ont été posés par Gratien et Saint Thomas d'Aquin; les deux siècles suivants ne les modifièrent guère. Angelus de Clavasio par exemple (mort en 1495), dans sa très importante *Summa* destinée à l'usage des confesseurs, présume, s'accommodant de la réalité de l'époque, que la guerre est juste si elle est menée par un souverain (l'Empereur, le Pape, les rois de France et d'Espagne) « qui ne reconnaît aucune supériorité », mais qu'elle est injuste si elle est menée par un seigneur de plus bas étage sans le consentement de l'un de ces premiers. Si le clergé ne peut pas prendre part à la guerre, il peut exhorter les laïques à défendre la patrie. On ne peut pas causer de dégâts aux non-belligérants, même si la guerre menée par leur seigneur est injuste. La défense est toujours juste, et l'attaquant doit poser les armes au temps du jeûne, des fêtes de l'Eglise et de la *treuga.* Dans la pratique de la guerre la ruse, toutefois, est permise.

Contrairement à l'opportunisme d'Angelus, les œuvres des canonistes polonais qui, au début du siècle s'exprimaient sur cette question, montrent un sens moral développé. Stanislaw de Skarbimierz, professeur de droit canonique et recteur de l'Université de Cracovie, dans son discours de 1410, professe qu'une guerre est juste si elle est entreprise par « l'autorité du *princeps* » (soit par l'Empereur, soit par le roi), mais il ajoute : s'ils ont *iusta causa.* Celle-ci peut être une offense dont la réparation, « à l'avis des hommes honnêtes » a été refusée. Sa thèse selon laquelle la guerre juste doit être menée en faveur de la paix, les païens eux-mêmes ayant le droit

de reconquérir les territoires occupés et de défendre leur patrie, est particulièrement à remarquer. Un autre recteur de Cracovie, Paweł Wlodkowic de Brudzewo (Paulus Vladimir), dans sa discussion avec l'Ordre des Chevaliers Teutoniques au concile de Constance et aussi dans son œuvre, professait des principes semblables. Comme point de départ il prenait, lui aussi, l'indépendance de chaque pays à l'égard du pouvoir pontificial et impérial. Il affirmait que le but de la guerre juste est la paix, la reconquête des biens enlevés et la défense de la patrie. A son avis, la guerre de rapine est un crime. Il récriminait avec force contre la christianisation forcée. Il a été observé à juste titre que certaines des idées défendues par Wlodkowic et qui nous paraissent les plus saisissantes avaient été au moins amorcées avant lui par Francesco Zabarella, dont il avait écouté les leçons à Padoue aux environs de 1404 et auquel d'ailleurs il se refère expressément dans l'un de ses développements. Cette constatation ne diminue pas d'une manière sensible l'importance de son intervention.

Outre la guerre, les représailles sont aussi des moyens de contrainte vis-à-vis des violateurs du droit : la saisie des biens des sujets ennemis, leur arrestation le cas échéant, le blocage de leur commerce et de leur navigation. Le principe sous-jacent à ces représailles est que le souverain et tous ses sujets doivent prendre la responsabilité du compatriote qui a violé le droit. La doctrine des représailles a été déjà formulée par Bartole (*Tractatus repressaliarum*, 1354). La personne dont la juste revendication n'est pas satisfaite par le citoyen d'un autre pays, ou bien à qui ce dernier a fait subir un coup d'autorité, doit d'abord s'adresser au tribunal compétent du citoyen coupable. Si ce tribunal ne lui donne pas la satisfaction, il doit s'adresser à l'autorité supérieure à celui-ci, ou bien, à défaut d'une telle instance, à ses propres autorités. La personne lésée doit demander des *lettres de marque* (le nom prend son origine dans les conflits des zones frontières — *marca* — qui étaient particulièrement en désordre) à son propre pays contre n'importe quel citoyen de l'Etat du violateur du droit, par lesquelles il peut s'acquérir le remboursement des dommages subis, prenant des biens disponibles de n'importe quel compatriote du débiteur (ou bien du coupable). La manière de se défendre contre de telles représailles, c'est de solliciter une lettre de dispense si l'on se propose de voyager à l'étranger.

Les conflits et les menaces de guerre devaient être apaisés traditionnellement par le moyen de l'arbitrage. L'arbitre devait agir, à l'avis du canoniste Guillaume Durand, ou bien selon les prescriptions du droit *(arbiter)*, ou bien indépendamment du droit *(arbitrator, amicabilis compositor)*. A cette époque, l'*arbitrium* — si cela se pouvait — était plus fréquemment appliqué qu'auparavant; souverains, villes, ordres de chevalerie recouraient à ce moyen. En 1435, le Pape lui-même, en chef d'Etat, accepta l'arbitrage dans son différend avec le prince de Milan. Citons quelques autres exemples : en 1409, les ducs de Bourgogne et de Berry mirent fin à l'état de guerre entre Louis d'Anjou, comte de Provence, et le comte de Savoie. En 1419, Sigismond, roi « romain » et hongrois, intervenait en faveur de la paix entre le roi de Pologne et les Chevaliers Teutoniques. Dans la guerre de la Hollande, de la Zélande et de la Frise occidentale contre six villes hanséatiques en 1411, ce fut le roi du Danemark qui déclara la trêve; les problèmes à résoudre le furent par les quatres délégués choisis respectivement dans dix villes des deux parties. En 1473, le roi d'Angleterre, en prolongeant pour deux ans son contrat avec le Danemark, acceptait, en cas de violation du contrat, l'arbitrage du roi d'Ecosse et du duc de Bourgogne. Dans les contrats internationaux, les clauses compromissoires étaient assez fréquentes mais, plus rarement, on rencontre aussi des traités d'arbitrage.

Dans l'arbitrage, une position privilégiée était celle du Pape qui, en vertu de la clause

compromissoire ou bien, à défaut de celle-ci, en raison de son autorité juridique suprême, la revendiquait. Par exemple, le contrat de Péronne entre Louis XI et Charles le Téméraire en 1468 confiait au Pape la surveillance de l'exécution. Le Pape avait assez souvent le titre de sur-arbitre, tout comme Pierre Dubois l'avait désiré. Les bulles *Aeterni regis* (1481) et *Inter cetera divinae* (1493), arbitrages pontificaux circonscrivant les frontières des colonies espagnoles et portugaises, sont généralement connues. C'était le Pape qui auparavant avait consolidé « la paix éternelle » favorable à l'intérêt du Portugal (1479). Mais son rôle suprême n'était pas perçu partout avec une égale bienveillance. Les canonistes polonais, en réfléchissant sur la question de la guerre juste, avaient leurs raisons pour négliger, dans leur conception, la médiation du Pape (et de l'Empereur); et Georges de Poděbrady, roi de Bohême, dans son projet de paix, l'omettait également.

Les moyens traditionnels d'assurer la paix, surtout dans l'Empire allemand, étaient les *Landfrieden*. Dans ces traités, les participants s'engageaient par serment à ne pas recourir à la vengeance et aux actes de justice personnels, et à poursuivre et châtier officiellement les violateurs de la paix. Le roi d'Allemagne (l'Empereur) promulgua pour sa part comme loi cet engagement sanctionné par serment. Mais à cette époque toutes les tentatives pour signer un traité de paix valable pour tout l'Empire échouèrent. Les princes électeurs réunis pour élire Albert de Habsbourg acceptèrent sans lui la paix (1438) valable pour leurs territoires respectifs. L'Empereur Frédéric III édicta à Francfort, en 1442, le diplôme de la paix de l'Empire *(Reformatio Friderici)*, suivi de plusieurs modifications dont la dernière est la « paix éternelle de l'Empire » de l'Empereur Maximilien, édictée à l'assemblée impériale de Worms (1495). La législation de Moravie amena l'acceptation de huit diplômes de paix au cours du siècle. Au Danemark, la paix générale de Christophe de Bavière (1442) s'étendit sur tout le pays. Le même roi établit des lois semblables en Norvège qui, sous le règne de Christian Ier, ont abouti à la « paix éternelle » de Kalfsund (1455).

Le projet, déposé entre 1462–1464 par Georges de Poděbrady, souverain de Bohême, « roi hussite », comportait plus de perspective *(Tractatus pacis toti christianitati fiendae)*. Le document cherche dans le manque d'unité la cause de la décadence de la chrétienté et de l'expansion de l'Islam. Son but est de réaliser et d'assurer la paix entre les Etats chrétiens. Pour cette raison, il veut leur faire contracter une alliance *(confoederatio)* qui établirait un tribunal international *(generale consistorium)*. C'est l'alliance qui rendra son verdict, par décision unanime ou majoritaire, sur la guerre contre les Turcs; elle pourra même renoncer à l'attaque militaire si le pouvoir turc assure la paix des pays chrétiens voisins. Les rouages de cette organisation de la paix seront : l'assemblée générale des mandataires des souverains *(congregatio)*, le conseil des princes *(consilium)*, le tribunal international *(sindicus)*, le procureur fiscal (pour les problèmes financiers), la caisse, les archives et le personnel de l'administration. Sa personnalité civile est exprimée par ses armoiries et son sceau. L'assemblée générale n'admet de nouveaux membres dans ses rangs que s'ils s'engagent, par écrit, à observer les prescriptions de l'organisation. « Item volumus etiam, quod congregatio nostra debeat habere omnimodam et liberam facultatem quoscunque reges, principes et magnates cristianos, qui de presenti huic unioni incorporati non fuerint, ad presentem nostram pacem, unionem, caritatem et fraternitatem accipiendi et sese nomine nostro, quemadmodum nos ipsi fecimus, obligandi et reciproca vicissitudine obligationes accipiendi litteris opportunis, ultro citroque datis et acceptis, hoc tamen adiecto, quod mox acceptatione tali facta congregatio ipsa nobis

omnibus significet, ut acceptos ad nos fraternali affectione, ut decet, perpetrare valeamus et possimus. » (C. 12.) Il est caractéristique que le projet ne tient aucun compte de la position privilégiée du Pape et de l'Empereur; au Pape, il donne le rôle de couvrir, par les rentrées des propriétés de l'Eglise, les dépenses des guerres contre les Turcs, et il ne considère l'Empereur que comme l'un des souverains allemands.

C'est sans doute la chute de Constantinople, choc pour l'Europe entière, qui a amené la première formulation de ce projet de paix. La victoire à Belgrade (1456) de János Hunyadi, grand capitaine hongrois, a montré que le redoutable pouvoir ottoman n'était pas invincible. C'est un chevalier de Grenoble, Antoine Marini, ingénieur et diplomate, qui suggéra au roi de Bohême le projet d'une union internationale contre les Turcs. En 1461-62, de la part du roi Georges, il négociait à ce sujet auprès de plusieurs cours de l'Europe. Mais quand le Pape Pie II, au printemps de 1462, révoqua les *Compactata* de Prague (cessions données auparavant aux Hussites), le roi Poděbrady eut besoin d'une union internationale plus large pour consolider sa propre position. Avec la coopération de Martin Mair, juriste allemand (à qui l'on doit d'avoir puisé dans le droit romain l'idée de cette organisation), il formula le puissant projet d'une organisation générale de la paix en Europe; il l'envoya en 1463 à Casimir IV, roi de Pologne, et la fit connaître, dans ses grandes lignes, à Mathias Corvin, roi de Hongrie. De la part de ces trois souverains, une délégation fut envoyée à Louis XI pour lui demander la convocation d'un congrès des nations. Mais le roi de France et son conseil reconnurent que le projet était dirigé contre le Pape, c'est pourquoi ils n'acceptèrent pas le rôle qui leur était destiné. Peu après, Pie II convoquait le roi Georges à Rome, puis en son absence, il le déclara hérétique et le détrôna. Tout ceci n'empêche pas que le projet grandiose de la cause de la paix *(cultus pacis)*, fruit de la pensée renaissante, ait conçu des idées que le droit international n'a su réaliser qu'au cours de notre siècle.

† György Bónis
Centre de Recherches de la Renaissance
Budapest

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

GAGNÉR (Sten), *Studien zur Ideengeschichte der Gesetzgebung*, Stockholm—Uppsala—Göteborg, 1960.
GANSHOF (François-L.), *Le Moyen Age*, in *Histoire des relations internationales*, Tome I, éd. Pierre Renouvin, Paris, 1953.
HEYDTE (Friedrich August Frh. von der), *Die Geburtsstunde des souveränen Staates. Ein Beitrag zur Geschichte des Völkerrechts, der allgemeinen Staatslehre und des politischen Denkens*, Regensburg, 1952.
REIBSTEIN (Ernst), *Völkerrecht. Eine Geschichte seiner Ideen in Lehre und Praxis*, Tome I, Freiburg—München, 1958.
WOLF (Armin), *Gesetzgebung*, in *Handbuch der Quellen und Literatur der neueren europäischen Privatrechtsgeschichte*, Tome I, éd. Helmut Coing, München, 1973.

Précédents

CUTTINO (G. P.), *English Diplomatic Administration 1259-1339*, London, 1940.
GAUDEMET (JEAN), *Le rôle de la Papauté dans le règlement des conflits entre Etats aux XIIIe et XIVe siècles*, in *La paix*, Tome II, Bruxelles, 1961, pp. 79-106 (Recueils de la Société Jean Bodin, XV).
PLUCKBETT (Theodore F. T.), *Legislation of Edward I*, Oxford, 1959.

BIERZANEK (Remigiusz), *Les conceptions de paix chez les auteurs polonais de la fin du Moyen Age et de la Renaissance*, in *La paix*, Tome II, pp. 171-197.

FILHOL (René), *La rédaction des coutumes en France aux XVe et XVIe siècles*, in *La rédaction des coutumes dans le passé et dans le présent*, éd. John Gilissen, Bruxelles, 1962, pp. 63-85.

GERNHUBER (Joachim), *Staat und Landfrieden im Deutschen Reich des Mittelalters*, in *La paix*, Tome II, pp. 22-77.

HUBRECHT (Georges), *La juste guerre dans la doctrine chrétienne*, *ibid.*, pp. 107-123.

PREISER (Wolfgang), *Völkerrechtsgeschichte*, in *Wörterbuch des Völkerrechts*, Tome III, éd. H.-J. Schlochauer, Berlin, 1962.

SCHULZ (E.), *Paulus Vladimiri und das Jagiellonische Polen. Eine Untersuchung zu den Wirkungen der italienischen Wissenschaft auf den Jagiellonischen Staat*, Göttingen, 1951.

The Universal Peace Organization of King George of Bohemia. A Fifteenth Century Plan for World Peace 1462-1464, éd. František Kavka, Vl. Outraka, Josef Polišenský, Prague, 1964.

VANĚČEK (Václav), *Deux projets tchèques des XVe et XVIIe siècles relatifs à l'organisation universelle de la paix : projets du roi Georges de Poděbrady et de J. A. Komenský*, in *La paix*, T. II, pp. 199-218.

Les différents éléments qui se sont combinés pour produire la nouvelle diplomatie de l'Europe du quinzième siècle émanent de trois formes distinctes d'organisation politique : l'Empire, la nation et la cité-état. Chacune de ces formes a contribué, par ses propres traits distinctifs, à la théorie diplomatique, à son organisation et à sa pratique, les combinant, vers la fin du siècle, en un système complexe de diplomatie internationale qui, malgré maints essais, rectifications et changements, a persisté presque jusqu'à nos jours.

Au sein de l'Europe médiévale, la notion d'Empire assume plusieurs formes. L'idée générale d'une *respublica christiana*, idée selon laquelle la multitude d'entités politiques qui, représentant les divisions de l'Europe, constituait une seule société ou une famille de nations unifiées par des liens religieux, linguistiques et légaux, avait fleuri dans l'esprit européen depuis le dixième siècle. Certes, l'unité politique de la chrétienté était loin d'être réalisée; c'était pourtant, déjà, beaucoup plus qu'une chimère, particulière à quelques théoriciens de la politique. Des prélats aux paysans, les Européens avaient un sentiment d'appartenance à une communauté chrétienne unique, dotée d'attitudes, de buts et d'intérêts communs, même s'ils étaient régis par des souverains différents et sujets à de nombreux et différents systèmes de lois et de coutumes. D'une certaine manière, au-dessus du désordre du régime féodal et du provincialisme mesquin des gouvernements médiévaux, il existait une loi plus haute à laquelle tous étaient assujettis et une autorité supérieure envers laquelle ils avaient quelque sentiment d'allégeance. Cette unité était symbolisée par les institutions de la Papauté et du Saint Empire romain germanique en Europe latine et par l'Empire byzantin au Proche Orient.

La diplomatie des puissances universelles

Les intérêts impériaux de la monarchie papale, avec sa juridiction internationale et sa prétention à la *plenitudo potestatis*, qui la menait fréquemment à des querelles et conflits avec le domaine séculier, forçaient les Papes à cultiver une diplomatie active et systématique. Dans ce but, ils utilisaient un secrétariat central, la Curie, fortement développé au XVe siècle et en déléguaient leur autorité à de nombreux légats pontificaux qu'ils envoyaient dans toute la chrétienté. La diplomatie papale était étroitement liée aux fonctions pastorales et ecclésiastiques et il est parfois difficile de démêler celle-là de celles-ci. Les cardinaux légats envoyés en France par le Pape comme *legati a latere*, par exemple, n'étaient pas seulement les ambassadeurs

personnels du Pape en tant que monarque territorial, mais ils possédaient habituellement, aussi une entière autorité en matière de questions épiscopales, fiscales et juridiques, selon le droit canon. Par dessus tout, ils étaient censés être des ambassadeurs de la paix, du bien-être général et du bien public. Leur fonction, comme celle des émissaires séculiers, était de promouvoir la justice et l'ordre dans la *respublica christiana*.

Ironiquement, le développement le plus complet de la diplomatie papale résulta de la rivalité du Pape avec le chef d'une autre institution impériale, le Saint Empire romain germanique. Bien que l'étendue géographique de l'Empire fût moins qu'universelle et le pouvoir de l'empereur plus symbolique que réel, la notion unificatrice de « Saint Empire », l'alliance de l'autorité civile et religieuse, symbolisée par le sceptre de l'Empereur et le crucifix du Pape, exerçait une influence profonde sur l'esprit médiéval. Pour toute la chrétienté, l'Empereur représentait l'épée séculière de Dieu tout comme le Pape représentait son épée spirituelle. Cependant, malgré ce lien étroit, (ou peut-être à cause de lui), Empire et Papauté se heurtèrent violemment sur des questions de juridiction civile et ecclésiastique. Pendant ce conflit, les instruments de diplomatie internationale furent à la fois multipliés et rendus plus efficaces, à mesure que s'intensifia la rivalité et que de grandes parties de l'Europe se trouvèrent entraînées dans cette longue lutte pour la suprématie universelle, lutte dont l'Empire et la Papauté sortirent tous deux sérieusement affaiblis.

Pendant ce temps, l'Empire d'Orient, avec ses traditions culturelles grecques et ses conceptions romaines du gouvernement et de la loi, avait vu son pouvoir et son prestige décliner considérablement. Pourtant, l'un des nombreux legs de l'Empire byzantin était l'étendue de son organisation et de son expérience en matière de diplomatie. On pourrait appeler Constantinople l'école de diplomatie pour les rapports avec l'Ouest. Des relations vitales avec les nombreux Etats qui entouraient Byzance avaient donné lieu à un développement précoce de la machine diplomatique, comprenant un vaste corps d'ambassadeurs compétents et expérimentés, un cérémonial complexe précisé dans un *Livre des Cérémonies*, et l'équivalent médiéval d'un secrétariat aux affaires étrangères.

Transformations de la diplomatie

Cependant, la représentation diplomatique n'était pas réservée aux seuls Papes et Empereurs. Les rois, princes et villes, les seigneurs féodaux et même les plus petites villes, les universités et les corporations envoyaient et recevaient un assortiment d'agents diplomatiques, en un tout cérémoniel qui en même temps leur permettait de se créer des alliances. Tandis que le féodalisme cédait à contrecœur devant la suprématie royale des monarchies nationales dans l'Ouest, la théorie et la pratique de la diplomatie se transformèrent. Au début du quinzième siècle, l'interprétation du droit d'ambassade devint plus étroite; il fut réservé seulement à ceux qui étaient reconnus souverains dans leur propre domaine : en d'autres termes, les dirigeants de gouvernements « justes et valables » et ce, d'après la distinction faite par Bartole de Sassoferrato, plus tard affinée par Martino Garati da Lodi dans le *De legatis maxime principum*. Il allait falloir longtemps pour en arriver à un accord sur ce qui constituait exactement un gouvernement juste et valable, mais cette limitation vague du droit d'ambassade suffit pour suggérer une nouvelle vision de la nature et des buts de la diplomatie.

Dans son *Ambaxiator brevilogus* de 1436, Bernard du Rosier de Toulouse définissait comme principaux (possédant légitimement le droit d'ambassade) les grands princes séculiers, les gouvernements de certaines villes (se référant probablement à celles qui, comme les cités libres impériales, jouissaient d'indépendance vis-à-vis des seigneurs féodaux) et les trois états de certains royaumes. Cette définition, bien qu'encore très vague, s'accompagnait d'une distinction plus précise concernant les catégories d'agents diplomatiques et les buts de leur mission. Gonzalo de Villadiego, professeur de droit à Salamanque et plus tard commissaire aux affaires espagnoles à la Cour papale de la Rota, examina, dans son *Tractatus de legato* (1485), la question de savoir qui était autorisé à envoyer des ambassadeurs, à qui, et si oui ou non, des ecclésiastiques pouvaient servir d'agents aux princes séculiers — question à laquelle il répondit par l'affirmative. Dans le *De dignitate et potestate legati*, Jean Bruneau, docteur en droit canonique à Orléans, discute semblablement de la nature des devoirs, droits et privilèges des représentants pontificaux. Bientôt, les souverains nationaux furent largement représentés par des ambassadeurs tant séculiers qu'ecclésiastiques, envoyés principalement pour maintenir et promouvoir les intérêts de leurs Etats respectifs, plutôt que pour développer le bien-être général de la *Respublica christiana*.

Rôle historique de la diplomatie

Cependant, avant même que ce mode de représentation ne se fût répandu, une autre dimension nouvelle fut ajoutée à la diplomatie par les cités-états italiennes où le coût élevé et l'incertitude des armées de *Condottieri* ainsi que la menace d'une domination de la péninsule par un pouvoir unique menèrent à un usage plus systématique et plus intensif de la diplomatie.

Le quinzième siècle s'ouvrit sur une gigantesque lutte pour le pouvoir en Italie du Nord, lorsque Gian Galeazzo Visconti de Milan menaça de soumettre tout le Centre et le Nord de l'Italie. Il est significatif que les réalisations de Gian Galeazzo n'étaient pas seulement dues aux succès de ses armées et des *Condottieri*. Egalement importante était l'efficacité de sa diplomatie qu'il utilisait pour « diviser et déconcerter ses ennemis et victimes comme prélude, accompagnement et conclusion à chacune de ses triomphantes et agressives attaques subites, et comme un abri derrière lequel amasser de la force pour le prochain coup » (Mattingly). Sous le grand duc, une chancellerie bien organisée remplissait certaines des fonctions qui seraient plus tard celles dévolues aux ministères des affaires étrangères; et un semblant de service civil diplomatique fut créé. Il mit en place un noyau d'agents diplomatiques formés en jurisprudence et extrêmement dévoués, qu'il détacha dans plusieurs cités-états voisines, parfois comme ambassadeurs semi-permanents. Le réseau diplomatique compliqué des Visconti ne mourut pas avec Gian Galeazzo, mais fut ranimé et étendu par son ambitieux fils, Filippo Maria Visconti, qui gouverna de 1412 à 1447 et qui envoya des ambassades au-delà de la péninsule à Alphonse d'Aragon, Philippe le Bon de Bourgogne et même à Sigismond, roi de Hongrie et Saint Empereur romain. Réciproquement, Sigismond assigna son propre ambassadeur à Milan.

Sigismond aurait difficilement pu se permettre de ne pas répondre car sa propre situation était à tout le moins précaire. Ses tentatives en vue de créer une zone défensive d'Etats satellites ou dépendants dans les Balkans s'étaient effondrées vers 1428, et la menace turque s'aggrava soudain. Sigismond se trouva aussi au bord d'une guerre avec Venise. L'Empereur byzantin

Jean VIII Paléologue demanda de l'aide à l'Ouest, et Sigismond répondit aux ouvertures de Milan. L'ambassadeur milanais, Benedetto Folco da Forli, ne se contenta pas d'arranger un accord avec l'Empereur; il négocia aussi une trêve entre Sigismond et le Sultan, bien que cet acte ait eu plutôt pour but d'isoler Venise que de stabiliser les Balkans.

Après la mort de Sigismond (en 1437), les Turcs envahirent des parties de la Serbie et de la Hongrie, mais furent temporairement contenus par János Hunyadi, le noble transylvanien. En 1444, une croisade des forces hongroises et polonaises fut organisée, faiblement appuyée par quelques Albanais, Serbes, Bosniaques, Bulgares et Valaques, et appuyée par le Pape. Cette disparate armée de croisés de quelques 25 000 hommes rencontra les Turcs à Varna, sur la côte de la Mer Noire, mais fut totalement défaite. Deux ans plus tard, le Sultan envahit la Grèce et, en 1448, écrasa les chrétiens à la seconde bataille de Kosovo. Constantinople se retrouvait encerclée et dépourvue de défenses autres que ses propres murs redoutables et l'aide qu'elle pouvait espérer obtenir de l'Ouest.

La diplomatie byzantine accéléra son activité. Des ambassadeurs furent envoyés à de nombreuses cours occidentales pour demander de l'aide et l'Empereur Constantin XI fit directement appel au Pape Nicolas V, se montrant même d'accord, en échange d'un soutien politique, pour rendre effective l'impopulaire union ecclésiastique négociée par son frère en 1438-1439, au concile de Ferrare-Florence. Cela ne servit à rien. La menace turque était géographiquement trop éloignée pour alarmer le moins du monde les monarques occidentaux. L'Espagne était occupée par ses propres croisades; l'Angleterre et la France continuaient à se consumer mutuellement dans leur Guerre de Cent Ans qui menaçait de devenir chronique; l'Allemagne était déchirée par des dissensions internes tandis que l'Empereur, Frédéric III de Habsbourg, collectionnait des oiseaux et des pierres précieuses et s'adonnait à l'astrologie; et l'Italie était ébranlée par les guerres milanaises. Seul un chargement de volontaires gênois, une poignée de Vénitiens et deux cents mercenaires pontificaux arrivèrent à temps pour participer à l'héroïque défense de Constantinople, qui tomba aux mains des Turcs à la fin du mois de mai 1453. L'Empire byzantin cessait d'exister.

Avant la chute de Constantinople, la menace turque semblait encore éloignée pour les Occidentaux. Mais le danger d'une domination milanaise de l'Italie était imminent et il stimula l'activité diplomatique et militaire de la part d'autres cités-états. Florence réorganisa sa chancellerie et commença prudemment à renforcer ses liens avec Venise et la Papauté; le Pape commença à reconstruire le prestige politique pontifical; et Venise lança sur le continent une contre-offensive concertée contre Milan. Inévitablement, ces trois puissances formèrent une alliance anti-milanaise en 1434, espérant ainsi empêcher l'expansion de Filippo Maria Visconti et recouvrer certains de leurs propres territoires perdus. Mais l'alliance n'était qu'un instrument expérimental, sujet à de nombreuses pressions extérieures. Pendant encore vingt ans, la situation demeura fluide parmi les pressions politiques qui s'élevaient puis retombaient, des coalitions qui ne se formaient que pour se dissoudre; l'institution distinctement italienne d'ambassadeurs permanents se répandit parmi les cités-états. Après la mort de Filippo Maria en 1447, Francesco Sforza réussit, par les armes et la diplomatie, à devenir souverain de Milan. Les armes les plus utiles de Sforza étaient ses habiles ambassadeurs dont le succès le plus important fut de former une grande alliance entre Milan, Florence, Gênes, Bologne et Mantoue contre la ligue de Venise, Sienne et Naples. La péninsule fut de nouveau ébranlée par la guerre jusqu'en 1454, lorsqu'une paix séparée fut signée à Lodi entre Milan et Venise, et s'élargit en une pacification générale.

La paix de Lodi marqua un tournant majeur dans l'histoire diplomatique de l'Italie. Menacées par l'intervention immédiate de la France, hantées par le spectre d'une attaque turque à la suite de la chute de Constantinople, les anciennes coalitions rivales resserrèrent leurs rangs et conclurent une alliance générale connue sous le nom de Ligue italienne. D'autres cités-états furent invitées à s'y joindre, jusqu'à ce qu'il se créât une concertation virtuelle de toute l'Italie, dont l'intention était de garantir la paix tout en maintenant le *status quo* dans le système italien. Cependant, la paix permanente ne s'ensuivit pas, il s'instaura pendant quarante ans un fluctuant équilibre des forces et des intérêts conflictuels, équilibre qui permit de maintenir dans la péninsule une stabilisation du pouvoir précaire, mais efficace. C'était un équilibre fait de jalousies mutuelles; pourtant, grâce au raffinement et à l'expansion de la nouvelle machine diplomatique, il eut pour résultat d'éviter un conflit majeur ou une intervention extérieure jusqu'en 1494.

Les rouages de la diplomatie italienne étaient centrés sur l'institution de l'ambassadeur résident, représentant pleinement accrédité par un chef ou un gouvernement auprès d'un autre pour une longue période, dans le but de maintenir des relations diplomatiques continues, de négocier lorsqu'il était autorisé à le faire, et de fournir une constante source d'informations nécessaires à la formulation de la politique étrangère. Avec l'ambassadeur résident émergea un système hautement développé de cérémonial et de protocole, en partie hérité de la pratique byzantine médiévale et en partie émergeant de l'« étatisme » de la Renaissance. Les ambassadeurs résidents représentaient les intérêts de leurs Etats respectifs et promouvaient ces intérêts par tous les moyens mis à leur disposition. Ils défendaient la cause de leur chef à la cour étrangère, ils étaient les représentants de ses désirs, à la fois dans les négociations et, lorsque l'occasion s'en présentait, dans les activités quotidiennes du gouvernement qui les accueillait. Pour la plupart, les ambassadeurs recueillaient des informations qu'ils transmettaient, habituellement sous forme de dépêches codées, à leur propre gouvernement et ce, à intervalles fréquents pendant leur résidence.

Bien entendu, les ambassadeurs permanents ne remplaçaient pas les ambassades *ad hoc* et spéciales. Les négociations primaires en vue de traités et d'alliances étaient encore menées par des envoyés spéciaux, munis de pouvoirs plénipotentiaires. Mais désormais ces ambassadeurs extraordinaires recevaient l'assistance des ambassadeurs résidents, pour les aider à conclure les accords les plus avantageux possible. La nouvelle diplomatie était l'instrument des jaloux et agressifs Etats italiens pour promouvoir chacun leur conservation et leur politique de conquête. La relative efficacité de la machine diplomatique, quand il s'agissait de détecter rapidement les déplacements de pouvoir et d'alerter les gouvernements de ces changements (ou d'autres), facilitait des réponses rapides et permettait de préserver un précaire équilibre du pouvoir. Les tensions persistaient, mais, grâce au réseau d'ambassadeurs résidents qui s'étendit dans toute l'Italie après 1454, la concurrence diplomatique remplaça le conflit militaire continuel.

Rome ne devint pas seulement le centre du nouveau système diplomatique en tant que foyer d'information de la péninsule; la Papauté prit également la tête du mouvement de résistance face à l'avance continue des Turcs derrière le Sultan Mehmet II, « le Conquérant » (1451-1481).

Espérant que la Paix de Lodi permettrait aux Etats italiens de poursuivre une politique plus

unie et plus agressive contre les turcs, le Pape Calixte III (1455-1458) mobilisa toutes les ressources à sa disposition, spirituelles, financières et diplomatiques, pour combattre le péril grandissant. Il étendit ses efforts au reste de l'Europe, grâce aux sermons passionnés du frère Jean de Capistran, mais ne réussit pas à réunir plus de quelques centaines de fidèles qui aidèrent à alléger le siège de Belgrade en 1456. L'avance ottomane continuait; la Serbie était soumise; la Bosnie et l'Herzégovine suivirent bientôt; la Hongrie était sérieusement menacée et le danger pour l'Italie elle-même devenait réel. Et pourtant, les gouvernants chrétiens refusaient de faire cause commune. Le Pape Pie II (1458-1464) fit directement appel au roi de France et au duc de Bourgogne, ainsi qu'à l'Empereur et aux Etats italiens; il se porta même volontaire pour mener en personne l'armée croisée. Mais nulle armée ne vint. Pie II et ses successeurs n'eurent pas plus de succès que leurs prédécesseurs à détourner les Etats de leurs propres rivalités jalouses et de leurs préoccupations immédiates.

Pendant les premières années de la Ligue italienne, le praticien le plus assidu de la nouvelle diplomatie permanente fut Francesco Sforza de Milan. Entre 1450 et 1466, Sforza établit des relations permanentes et semi-permanentes avec Florence, Rome, Gênes, Venise, Naples, la France et même avec les Turcs. Partout ses agents s'affairaient à promouvoir les intérêts milanais et, lorsque cette compatibilité n'était pas manifeste, ils s'occupaient de la cause de la Ligue italienne. Pourtant, l'alliance de Sforza avec la France était compliquée par de nombreuses difficultés car, grâce à cette alliance, il espérait à la fois miner les prétentions angevines sur Naples, où il avait ses propres ambitions, et empêcher la France de bouleverser l'équilibre délicat de l'Italie. Cependant, un ambassadeur résident milanais demeura à la Cour française pendant tout le règne de Sforza et fut sporadiquement maintenu pendant le reste du siècle.

La diplomatie florentine était moins formalisée sous Cosme et Laurent de Médicis, mais elle ne fut pas moins efficace lorsqu'il s'agissait de s'adapter aux fréquents changements de vents politiques, ou de promouvoir les intérêts de Florence. Les agents de la banque Médicis déjà établis dans les principaux Etats italiens, rendaient moins nécessaires pour Florence des ambassadeurs permanents. Le trait principal de la politique de Cosme et de Laurent était de maintenir l'alliance avec Milan et Rome et d'empêcher une expansion excessive de Venise. De longue date amis de la France, les Médicis craignaient moins une intervention française que l'expansion vénitienne, et c'est en grande partie l'influence florentine qui empêchait Milan de briser l'alliance française et d'ouvrir les portes à l'invasion.

Venise faisait en effet problème pour de nombreux Etats italiens, et également pour d'autres. Placée au croisement de l'Est et de l'Ouest, elle empêchait que les fluctuations politiques ne portent atteinte à ses intérêts et à son influence. Puissance navale depuis longtemps établie en Méditerranée, rivale des Turcs, Venise était maintenant également devenue une puissance terrestre en expansion. Depuis 1402, la fière république avait ajouté à ses vastes territoires dalmates et istriens le continent italien, en allant des Alpes vers le sud jusqu'à l'Adige, et de ses propres îles et lagunes de l'Adriatique, dans la direction nord-est, jusqu'à l'Isonzo (au-delà d'Udine), et aussi loin dans l'Ouest que Bergame et la rivière Adda. Venise représentait une menace pour ses voisins non seulement à cause de son expansion continentale mais aussi parce que son gouvernement judicieux et efficace constituait une menace psychologique pour ses voisins instables et mal gouvernés.

Vers la fin du quinzième siècle, c'est Venise qui employait le plus consciencieusement et le

plus systématiquement les nouvelles méthodes diplomatiques. La République de Saint Marc occupait une place à part, non seulement par l'étendue de sa représentation diplomatique auprès des Cours étrangères (y compris un agent permanent auprès du Sultan ottoman), mais plus particulièrement par l'ordre et l'efficacité de son organisation diplomatique, acquise en grande partie au cours des années de contact étroit avec l'Empire byzantin. Le fait que les Vénitiens aient attaché une grande importance à leur service diplomatique se manifeste dans le soin et la pondération avec lesquels ils choisissaient, pour les représenter à l'étranger, les hommes les mieux éduqués et les plus qualifiés parmi les patriciens. Servir l'Etat à titre de diplomate était considéré comme une haute et respectable vocation méritant de fortes récompenses. D'un autre côté, refuser une mission d'ambassade, ou échouer à la mener loyalement à bonne fin, pouvait donner lieu à une punition sévère. Les procédures et la conduite des ambassadeurs vénitiens étaient fixées par une série de règlements établis par le Sénat et le Grand Conseil. Les ambassadeurs résidents étaient affectés à leur poste pour une période régulière et dûment spécifiée, et ils devaient envoyer à leur pays des dépêches hebdomadaires contenant toute l'information qu'ils avaient recueillie sur la Cour auprès de laquelle ils étaient accrédités et sur tout autre sujet qui pouvait avoir un intérêt quelconque. Ces dépêches étaient lues à haute voix et discutées par le Doge et le Conseil, et elles constituaient la principale source d'information d'après laquelle était formulée la politique vénitienne. Afin de maintenir tous leurs ambassadeurs au courant des événements et du climat politique des autres Cours, des conseils *(avvisi)* faits de nouvelles brèves sur toutes les parties de l'Europe et du Levant étaient régulièrement inclus dans les communications du Doge aux ambassadeurs. Puis, à la fin de leur mandat, les ambassadeurs vénitiens étaient tenus de soumettre un rapport sommaire destiné à être présenté oralement devant le Doge et le Sénat. A cause de leurs riches détails sur chaque aspect de la vie — intellectuel, religieux et culturel autant que politique et économique, accompagnés de vives descriptions de la géographie, du climat et des coutumes, et de perspicaces portraits écrits de plusieurs des personnalités de premier plan — ces *relazioni*, soigneusement préservées dans les archives d'Etat de Venise, constituent encore l'une des sources documentaires les plus valables pour les historiens des débuts de l'Europe moderne.

La plus claire formulation contemporaine de la nature et des fonctions d'ambassadeur résident fut rédigée par un Vénitien noble et érudit qui avait à la fois servi comme envoyé spécial et comme ambassadeur résident à Milan et à Rome. Tandis qu'il était en poste à Rome, au début des années 1490, Ermolao Barbaro écrivit un court traité de pratique diplomatique intitulé *De officio legati*. Dans ces brèves pages, Barbaro définissait dans les grandes lignes les devoirs d'un ambassadeur qui aux yeux des historiens allaient former le profil même d'un ambassadeur de la Renaissance : acquérir et maintenir des alliés pour son propre Etat, représenter les intérêts de celui-ci là où il était en poste et y recueillir les informations utiles à son gouvernement. Pour arriver à ce but, Barbaro recommandait que l'ambassadeur soit observateur, résolu, intelligent et honnête. Il devait soutenir l'honneur et le prestige de son pays et, par-dessus tout, « exécuter les ordres et mener à bonne fin, scrupuleusement et à l'extrême, les politiques de son gouvernement, quelles qu'elles soient, et même si elles contredisent totalement ses propres convictions politiques ou sentiments personnels ». Giovanni Bertachini da Fermo était moins explicite dans son *Ambasiator* sans pour autant laisser de doute sur le devoir principal d'un ambassadeur : servir son employeur, — l'Etat.

Pendant ce temps, la nouvelle diplomatie se développait en Italie dans un contexte européen plus large; celui-ci subissait en même temps un changement qui allait le mener à une étroite relation avec les cités-états, avec pour résultat une transformation de part et d'autre. Pendant la plus grande partie du quatorzième, et la première moitié du quinzième siècle, les puissances européennes ne furent pas dans une position meilleure pour intervenir de manière décisive dans les affaires italiennes qu'elles ne l'avaient été pour arrêter l'avance turque. L'Empire n'était pas seulement disloqué du fait de sa longue dissension avec la Papauté, il était également perturbé par les guerres hussites et autres désordres civils, et paralysé par un esprit régionaliste et une anarchie interne. La France et l'Angleterre furent, de même, neutralisées jusqu'après le milieu du siècle; et pendant trente ans encore les nobles anglais allaient être occupés à s'exterminer dans la guerre des Deux Roses. L'anarchie féodale en Castille atteignit son apogée sous le règne d'Henri IV (1454-1474); après 1415, le Portugal fut entièrement tourné vers ses explorations et ses exploitations le long de la côte africaine.

De toutes les puissances européennes limitrophes, seul l'Aragon fut étroitement impliqué dans les affaires italiennes et dans celles de l'Empire ottoman avant le dernier quart du siècle. En 1442, le roi d'Aragon, Alphonse le Magnanime (1416-1458) devint roi de Naples, où il transporta immédiatement son trône et sa Cour, laissant son frère Jean (futur Jean II) gouverner l'Aragon comme vice-roi. A Alphonse succéda, en 1458, son fils Ferdinand (Ferrante) qui dirigea Naples de manière flamboyante jusqu'à l'année fatidique de 1494. Ferdinand essaya de raffermir sa position dans la péninsule par des liens diplomatiques, d'abord avec Milan, puis avec le Pape Sixte IV, et finalement avec Laurent de Médicis après 1480.

A cette date déjà, des relations diplomatiques s'étaient manifestées entre l'Italie et plusieurs grandes puissances européennes. Les relations les plus anciennes que l'on puisse documenter avec une certaine continuité sont celles de la France avec Milan, qui débutent en 1450 avec l'ascension de Francesco Sforza au titre ducal. Les dix premières années de ces relations furent caractérisées par les tentatives du roi de France Charles VII pour « utiliser » Sforza afin de faire réussir le protectorat français à Gênes et en même temps favoriser les revendications angevines au trône de Naples. Cependant, la politique italienne de Charles VII fut affaiblie par son échec dans le maniement des techniques de la diplomatie italienne, et par son engagement stérile dans les guerres civiles anglaises. Pour aussi longtemps que ce fut possible après son avènement à la royauté de la France, le calculateur Louis XI (1461-1483) continua à raviver l'alliance avec Milan, grâce à laquelle il espérait finir par dominer complètement l'Italie. Les liens diplomatiques étroits entre Laurent de Médicis et la France donnaient, eux aussi, beau jeu à Louis.

L'ascension de la France de Louis XI fut compliquée par plusieurs problèmes dont le moindre n'était pas le pouvoir indépendant et menaçant de la maison de Bourgogne. Le duc Philippe le Bon de Bourgogne avait accordé l'asile à Louis lorsque celui-ci, dauphin, s'était rebellé contre son père. Ensuite, la tentative de Louis XI pour « surveiller » le duc mena à des frictions et à un conflit éventuel. La rivalité atteignit son point culminant quand le fils audacieux et ambitieux de Philippe, Charles le Téméraire, fut devenu duc en 1467. La Bourgogne n'était pas une vassale ordinaire de la couronne française. Outre le duché de Bourgogne, les possessions du duc comprenaient le comté de Bourgogne (la Franche-Comté), le Luxembourg, les Flandres,

l'Artois, le Hainaut, le Brabant, la Hollande et la Zélande; et Charles avait hâte d'y ajouter la Champagne, l'Alsace et la Lorraine. De plus, il entretenait une vague alliance avec Mathias Corvin de Hongrie, avec l'archevêque de Cologne et le comte palatin du Rhin. En 1475, il s'allia aussi à Edouard IV d'Angleterre, prétendant à la couronne de France.

Charles le Téméraire était de toute évidence un ennemi dangereux. Mais son manque de prudence lui aliéna bientôt de nombreux amis, anciens ou en puissance, et le mit à la merci de l'encerclante toile diplomatique de Louis XI. En soutenant secrètement les Suisses, le duc de Lorraine et même L'Empereur, tous alarmés et mis en éveil par les manœuvres impétueuses de Charles, Louis contribua directement à la défaite finale du duc. Après la mort de celui-ci en 1477, Louis s'empara du duché de Bourgogne ainsi que de l'Artois et d'autres territoires du nord. Le reste de l'héritage bourguignon passa à la maison des Habsbourg par le mariage de la fille de Charles à Maximilien d'Autriche, union qui allait avoir de nombreuses répercussions par la suite.

Une autre phase de cette jonction avec les Habsbourg se déroula dans la péninsule ibérique, où les deux plus grands royaumes se réunirent par le mariage, en 1469, de leurs souverains respectifs : Ferdinand II d'Aragon et Isabelle de Castille. Institutionnellement ces deux royaumes demeuraient séparés, mais par la vigoureuse direction de leurs souverains, ces institutions furent mises au service de buts monarchiques communs. Dans les affaires étrangères, Ferdinand était le partenaire dominant et il mobilisa toutes les ressources à sa disposition pour réaliser ses objectifs. Il semble avoir été le premier dirigeant, hors d'Italie, à apprécier et à adopter les nouvelles méthodes de la diplomatie italienne. Dès le tout début de son règne, Ferdinand développa une diplomatie active et créa un corps solide de diplomates expérimentés. Il gouvernait déjà la Sicile et la Sardaigne lorsqu'il devint roi d'Aragon et, avec son cousin Ferdinand (Ferrante) de Naples, fut intimement impliqué dans la politique italienne. Il établit immédiatement une ambassade permanente à Rome, qui lui servit d'œil et d'oreille dans la péninsule; il l'étoffa de nombreux agents extraordinaires pour des missions diplomatiques particulières.

C'était la France qui donnait le plus de craintes à Ferdinand. La force des institutions, des ressources et des revenus du monarque français faisait de lui la principale menace contre le statu quo en Italie, et le plus formidable adversaire de Ferdinand, dont les propres ambitions en Méditerranée et le long de la frontière franco-aragonaise pouvaient être menacées par une France puissante. Le Roi Catholique entreprit donc un encerclement systématique de la France dans une série d'alliances maintenues par une équipe compétente d'ambassadeurs résidents. Il sollicita d'abord le roi de Naples en vue d'un mariage entre les deux branches de leurs familles. Peu de temps après, il fit des ouvertures à Maximilien d'Autriche pour créer une alliance anti-française et proposer un mariage entre leurs deux maisons. Un autre émissaire fut envoyé comme résident chez le duc le Bretagne pour renforcer sa décision de résister à l'empiètement français. Un troisième fut envoyé au Portugal pour arranger le mariage avec le prince du Portugal d'Isabelle, fille aînée de Ferdinand et de la reine Isabelle, et y rester en tant qu'ambassadeur résident. Et un quatrième émissaire, le célèbre Dr Rodrigo Gonzales De Puebla fut envoyé en Angleterre, où il devait explorer les possibilités d'une alliance avec le nouveau roi anglais, Henri VII, fondateur de la dynastie des Tudor. Le traité de Medina del Campo qui en résulta marqua les fiançailles de la benjamine de Ferdinand et d'Isabelle, Catherine, avec le fils d'Henri, Arthur, Prince de Galles. Il inaugura aussi la période de vingt ans pendant lesquels le

Dr De Puebla fut ambassadeur permanent en Angleterre et posa les fondements des relations anglo-espagnoles pour trois-quarts de siècle.

La crainte éprouvée par Ferdinand d'une intervention française en Italie était parfaitement justifiée. Le système d'alliances italiennes de Louis XI, qui comprenait Milan, Florence et la Savoie fut porté à son apogée en 1477 par le traité de Venise, garantie virtuelle d'une invasion française. Cette possibilité devint plus concrète encore lorsque la guerre de 1478-1480 entre le Pape Sixte IV, et son allié Ferdinand de Naples contre Laurent de Médicis, soutenu par Milan et Venise, occupa les principaux Etats italiens. Mais avant que les Français n'aient pu intervenir, l'équilibre italien se réajusta comme il l'avait fait plusieurs fois depuis 1454, et Florence et Naples en arrivèrent à un accord qui mit fin aux hostilités. La mort de Louis XI amoindrit pour quelque temps la menace d'une intervention française, jusqu'à ce qu'elle fût ravivée par son fils, Charles VIII, une décennie plus tard.

La massive invasion française de l'Italie en 1494 marqua un tournant majeur dans l'histoire de l'Europe. Ses effets sur l'art, la littérature et les idées furent cruciaux; son impact sur la politique, la guerre et la diplomatie fut permanent. L'équilibre italien était détruit à jamais; l'Italie devint une scène de guerre européenne, d'intrigue et de dévastation, tandis que les invasions et contre-invasions successives aspiraient la France, l'Aragon, la Castille, l'Angleterre, l'Empire Allemand et même les Turcs ottomans vers le champ de bataille italien. Au cours de ce processus, les institutions et méthodes de la nouvelle diplomatie, qui s'étaient tout d'abord développées au quinzième siècle en Italie, s'étendirent à toute l'Europe et furent graduellement adoptées par toutes les puissances, en vue de leur propre préservation ou de leur désir d'expansion.

De Lamar Jensen
Brigham Young University
Provo (Utah)

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

FIGGIS (J. N.), *Respublica Christiana*, in *Transactions of the Royal Historical Society*, Sér. 3, V (1911), pp. 63-88.
GANSHOF (François-L.), *Le Moyen Age*, in *Histoire des relations internationales*, Tome I, éd. Pierre Renouvin, Paris, 1953, pp. 237-306.
GENET (Raoul), *Traité de diplomatie et de droit diplomatique*, Paris, 1931-1932, 3 vols.
HILL (David J.), *A History of Diplomacy in the International Development of Europe*, London, 1906, 3 vols.
KRAUSKE (Otto), *Die Entwicklung der ständigen Diplomatie*, Leipzig, 1885.
MAULDE LA CLAVIERE (René de), *La diplomatie au temps de Machiavel*, Paris, 1892-1893, 3 vols.
MATTINGLY (Garrett), *Renaissance Diplomacy*, Boston, 1955.
NYS (Ernest), *Les origines de la diplomatie et le droit d'ambassade jusqu'à Grotius*, Bruxelles, 1884.
QUELLER (Donald E.), *The Office of Ambassador in the Middle Ages*, Princeton, 1967.
SCHAUBE (Adolf), *Zur Entstehungsgeschichte der ständigen Gesandschaften*, in *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung*, X (1889), pp. 501-552.
VAN DER ESSEN (Léon), *La diplomatie*, Bruxelles, 1953.
ZELLER (Gaston), *Les relations internationales au temps de la Renaissance*, in *Revue des cours et conférences*, XXXVII (1935-1936), Sér. 1, pp. 35-48, 182-192, 227-236, 354-365, 647-657; Sér. 2, pp. 69-82.

Sources

Traités théoriques

BARBARUS (Hermolaus), *De officio legati*, in Vladimir E. Hrabar éd., *De legatis et legationibus tractatus varii*, Dorpat, 1906, pp. 1-28.
BARBATIA (Andreas), *De cardinalibus legatis a latere*, in *Tractatus universi iuris, duce et auspice Gregorio XIII*, Venetiae, 1584, Tome XIII, P. 2, ff. 131v-142v.
BARTOLUS, *Opera quae nunc extant omnia*, Basileae, 1588-1589.
BERTACHINUS (Joannes), *Ambasiator*, in Hrabar, *op. cit.* pp. 71-76.
BOERIUS (Nicolaus), *De potestate legatis a latere...*, in *Tractatus universi iuris*, Tome XIII, P. 2, ff. 131v-142v.
BRUNELLUS (Joannes), *De dignitate et potestate legati, ibid.*, ff. 230v-258.
GAMBARUS (Petrus Andreas), *De officio, atque auctoritate legati de latere, ibid.*, ff. 150v-230v.
GARATUS LAUDENSIS (Martinus), *De legatis principum, ibid.*, Tome XVI, ff. 212v-213v.
ROSERGIO (Bernardus de), *Ambaxiator brevilogus...*, in Hrabar, *op. cit.* pp. 1-28.
VILLADIEGO (Gundisalvus de), *Tractatus de legato*, in *Tractatus universi iuris*, T. XIII, P. 2, ff. 258-282v.

Documents

ALBERI (Eugenio) éd., *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato*, Firenze, 1839-1862, 15 vols.
DESJARDINS (Abel) éd., *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, Tome I, Paris 1854. pp. 62-422.
DUMONT (J.) ed., *Corps universel diplomatique du droit des gens*, Amsterdam, 1726, Tome III, P. 1, p. 202.
KENDALL (Paul), ILARDI (Vincent), éd., *Dispatches with Related Documents of Milanese Ambassadors in France and Burgundy, 1450-1483*, Athens, 1970- (en cours).
MANDROT (B. de), SAMARAN (C.) éd., *Dépêches des ambassadeurs milanais en France sous Louis XI et François Sforza*, Paris, 1916-1923, 4 vols.
TORRE (Antonio de la), *Documentos sobre relaciones internacionales de los Reyes Católicos*, Barcelona, 1949-1952, 4 vols.

Études particulières

Papauté

SCHMUTZ (Richard A.), *Medieval Papal Representatives : Legates, Nuncios and Judges-Delegate*, in *Studia Gratiana : Post Scripta*, XV (1972), 443-463.

États italiens

ANDREAS (Willy), *Staatskunst und Diplomatie der Venetianer*, Leipzig, 1943.
ID., *Italien und die Anfänge der neuzeitlichen Diplomatie*, in *Historische Zeitschrift*, CLXVII (1942-1943), pp. 259-284, 476-496.
ANTONIO (Federico), *La pace di Lodi e i segreti maneggi che la prepararono*, in *Archivio storico Lombardo*, Sér. 6, VII (1930), pp. 233-296.
BASCHET (Armand), *La diplomatie vénitienne*, Paris, 1862.
ILARDI (Vincent), *The Italian League, Francesco Sforza and Charles VII*, in *Studies in the Renaissance*, VI (1959), pp. 129-166.
MATTINGLY (Garrett), *The First Resident Embassies : Mediaeval Italian Origins of Modern Diplomacy*, in *Speculum*, XII (1937), pp. 423-439.
QUELLER (Donald E.), *Early Venetian Legislation of Ambassadors*, Genève, 1966.
REUMONT (Alfred von), *Della diplomazia italiana dal secolo XIII al XVII*, Firenze, 1857.
SOLDI RONDININI (Gigliola), *Ambasciatori e ambascerie al tempo di Filippo Maria Visconti*, in *Nuova rivista storica*, XLIX (1965), pp. 313-344.

France

DEGERT (Antoine), *Louis XI et ses ambassadeurs*, in *Revue historique*, CLIV (1927), pp. 1-19.
GUASTI (Cesare), *Delle relazioni diplomatiche tra la Francia e la Toscana*, in C. G., *Opera: Scritti storici*, Prato, 1854, Tome I, pp. 195-253.
KENDALL (Paul Murray), *Louis XI*, New York, 1971.
VAUGHAN (Richard), *Charles the Bold*, London, 1973.

Espagne

DOUSSINAGUE (J. M.) *La politica international de Fernando el Católico*, Madrid, 1944.
KONETZKE (Richard), *Die Aussenpolitik König Ferdinands des Katholischen von Spanien*, in *Historische Zeitschrift*, CLXXV (1953), pp. 463-487.
MATTINGLY (Garrett), *The Reputation of Doctor De Puebla*, in *English Historical Review* LV (1940), pp. 27-46.
ID., *Catherine of Aragon*, Boston, 1941.

La question turque

VAUGHAN (Dorothy M.), *Europe and the Turk*, Liverpool, 1954.

L'ESSOR DES NATIONALISMES

C'est à l'époque de la Renaissance que l'Europe prend le tournant décisif vers la formation des nations modernes. L'évolution urbaine et bourgeoise crée des unités territoriales et économiques, en instaurant des marchés nationaux (France, Angleterre, Pays-Bas). Dans quelques pays se forme une large couche de petite et moyenne noblesse qui, en luttant pour le pouvoir, impose à la société une conscience nationale très nette (Pologne, Hongrie). La libération des parties du territoire national occupées par des étrangers, expulsion des Anglais de France, refoulement des Tartares en Russie ou Reconquista espagnole exigent le ralliement des forces du pays, de même qu'en Hongrie, en Albanie et dans les deux principautés roumaines la nécessité de se défendre contre l'agresseur turc. Les Tchèques luttent contre l'influence allemande, les Suédois pour la séparation avec le Danemark. Les cadres politiques se renforcent; le continent revêt peu à peu l'aspect d'une mosaïque composée d'Etats nationaux. En conséquence, le pouvoir central se stabilise dans tous les pays, à peu d'exceptions près. Une nouvelle forme institutionnelle de l'Etat s'impose, dotée d'une administration moderne et d'un nouveau type d'armée: la monarchie centralisée.

C'est le moment où le nationalisme se manifeste dans la littérature de l'époque par la langue, par la forme et par le contenu.

La patrie et le peuple

La *Lex Salica* célébrait déjà la gloire des Francs, la *Chanson de Roland* évoquait déjà la «douce France», et le respect des traditions était prescrit par Saint Etienne, premier roi de Hongrie. Ce qui est entièrement nouveau au XVe siècle, c'est l'intégration de plusieurs éléments jadis dissociés : des peuples ayant même origine, habitant la même patrie et parlant la même langue deviennent des communautés économiques. On insiste de plus en plus sur la légitimité d'une existence autonome pour tel ou tel territoire, telle ou telle unité politique, telle ou telle culture. La patrie, la langue, la communauté ethnique, ainsi que la tradition, commencent à se manifester chez les penseurs et les écrivains comme des valeurs spécifiques dont la glorification est un devoir.

C'est en Italie que dès le XIVe siècle, apparaissent les premiers signes de la naissance d'une nation. Cola di Rienzo et Pétrarque en sont les promoteurs. L'idée de ressusciter l'antique république romaine est à l'origine de la pensée nationale de Cola di Rienzo quand, en 1347, il

proclame la pacification et l'unification « de la sainte Italie entière ». Le jeune nationalisme italien s'exprime encore mieux dans les écrits de Pétrarque, avant tout dans son poème qui débute par *Italia mia* (vers 1345) et appelle, de ses vœux, au nom de l'amour de la patrie, la fin des guerres intestines, la libération de l'Italie du joug des étrangers barbares. Ce sont aussi des considérations nationales qui marquent les efforts de Pétrarque et de Sainte Catherine de Sienne pour faire revenir le Pape à Rome. Mais la réussite de ce projet ne stimula pas l'unification de l'Italie, au contraire : l'Etat pontifical consolidé au cours du XVe siècle devint, comme Machiavel le reconnut plus tard, un des obstacles à l'unité italienne. Au premier siècle de la Renaissance, ce furent plutôt les tendances particularistes qui se renforcèrent au détriment des efforts nationaux. La plupart des écrits « patriotiques » chantèrent la gloire des cités plutôt que celle de l'Italie entière. Les habitants qui jouissaient des avantages de telle ou telle particularité d'une région ou d'une ville en tiraient des motifs de fierté et en chantaient les louanges. Un genre spécial apparut ainsi, l'éloge de la ville (laudatio urbis), dont le plus bel exemple est fourni par la *Laudatio Florentinae urbis* de Leonardo Bruni, glorification des institutions de la république et de la liberté florentine. Les monuments et les grands hommes de Padoue sont exaltés par Michele Savonarola *(Libellus de magnificis ornamentis regie civitatis Patavii)*; Sabellico illustre la gloire unique de Venise *(De Venetae urbis apparatu panegyricum carmen)*, d'autres chantent d'autres villes et un très grand nombre chantent Rome. Cependant ces écrits ne sont pas entièrement dépourvus d'une vision d'ensemble de l'Italie : l'*Antonius* de Giovanni Pontano en évoque les villes les unes après les autres; Flavio Biondo donne un tableau panoramique de tout le pays dans son *Italia illustrata* (1453).

La beauté sans pareille et la douceur d'une région, la facilité avec laquelle on y exerce telle ou telle activité, la fécondité de celle-ci et les mérites de son peuple sont autant de sujets que les différentes littératures commencent à découvrir. La littérature exalte les vertus propres à la nation. Alfonso de Palencia célèbre la gloire militaire espagnole (*Tratado de la perfección del triunfo militar,* 1460), Janus Pannonius s'enthousiasme en voyant la poésie s'installer dans sa patrie sur les bords du Danube (*Laus Pannoniae,* vers 1460); Georges Chastellain fait l'éloge des Français : « . . . en labeur sont prompts et actifs, disposés à la peine. Ont corps agile, non charnu, non somnolent, non paresseux ne tardif, mais toujours en œuvre, soit des mains, soit du sens, soit de parole et de fait. » *La Description des pays* (1445) de Gilles le Bouvier, dit le Héraut Berry atteste qu'il existe une nette conscience de la différence des peuples qui voient justement dans cette différence une confirmation de leurs particularités. En peinture, la représentation stylisée du paysage, propre au Moyen Age, commence à céder la place à une évocation plus réaliste des paysages du pays natal, comme en témoignent les tableaux de nombreux peintres italiens du Quattrocento, ceux, aux Pays Bas, de Rogier Van der Weyden et de Hans Memling, ou les miniatures des *Livres d'heures* français.

Essor des langues nationales

Le problème de la communication entre les groupes qui, durant le processus de la formation des nations, se sont rapprochés de plus en plus, se pose assez tôt. Une langue littéraire, homogène et nationale commence à prendre corps face au latin ou à d'autres langues étrangères ainsi que face aux dialectes régionaux. Bien que l'humanisme ait maintenu, voire

accentué l'autorité du latin dans la littérature savante, les œuvres écrites en langue vernaculaire se multiplient partout.

En Italie, Dante et Pétrarque déclanchèrent ce processus qui, à la fin du XVe siècle, élève le dialecte toscan au rang de langue littéraire pour le pays entier. C'est en Italie, terre natale de l'humanisme, que le latin classique se répandit le plus dans la littérature au cours du XVe siècle, mais dès la fin du siècle, l'italien reprit le dessus avec en particulier la poésie de Laurent de Médicis et de Politien. A ce moment existe déjà la première grammaire de l'italien : *Regole della lingua fiorentina* (1443) de Leon Battista Alberti. En France, le dialecte de l'Ile de France, devenu langue de la chancellerie, a commencé à se répandre dès le XIIIe siècle, et triomphera définitivement en 1339 (édit de Villers-Cotterets). En Angleterre, la langue nationale remplace le latin à l'école et le français dans les conversations de la société cultivée au milieu du XIVe siècle. C'est en anglais que John Wycliffe écrit ses traités de théologie et avec Chaucer, c'est le moyen anglais qui triomphe en littérature.

En Espagne, par suite de l'importance politique croissante du royaume de Castille, le dialecte dominant sera le castillan. Auparavant celui-ci avait plutôt été la langue de la poésie populaire, tandis que l'élite écrivait des œuvres poétiques en dialecte galicien proche du portugais; mais dès le début du XVe siècle, c'est le castillan qui occupe la place prépondérante. Les grands poètes espagnols d'alors (le Marquis de Santillane, Juan de Mena, Jorge Manrique) écrivent en cette langue qui, après l'italien, sera la première langue nationale à avoir, grâce à Antonio de Nebrija, sa grammaire (*Gramática sobre la lengua castellana,* 1492) et son dictionnaire (*Interpretatio dictionum ex sermone latine in hispaniensem,* 1492).

En Allemagne, ce fut la chancellerie de l'Empire, transférée en 1440 de Prague à Vienne, qui joua un rôle décisif dans la formation d'une langue littéraire unifiée, acceptée dans tout le pays. Au début du siècle, malgré la riche poésie médiévale de langue allemande, la position du latin fut ici plus forte que dans les autres pays occidentaux. Dans la seconde moitié du XVe siècle cependant, les œuvres écrites en langue maternelle se multiplièrent. Une vaste littérature de traduction apparaît à son tour : Heinrich Steinhöwel traduit Esope et Boccace; Nikolaus von Wyle Pétrarque, Pogge, et Enea Silvio Piccolomini, d'autres traduisent des œuvres des Pères de l'Eglise et des grands théologiens du Moyen Age (Bonaventure, Thomas d'Aquin, Gerson, . . .), ainsi que les manuels scolaires médiévaux les plus populaires.

C'est peut-être en Bohême que la poussée de la langue nationale fut la plus spectaculaire, grâce au Hussitisme qui allait assurer la victoire définitive du tchèque face au latin et à l'allemand. Le chef du mouvement, Jan Hus non seulement rénova la religion, mais il réforma aussi l'orthographe tchèque et en définit les principes, qui sont restés valables jusqu'à nos jours.

Bien que le nombre des œuvres littéraires écrites en langue nationale se soit multiplié dans tous les pays, dans certains cas ce processus a été relativement lent. En Pologne et en Hongrie le latin reste tout au long du XVe siècle la langue de l'administration, de l'enseignement, et aussi de l'essentiel de la littérature. Dans ces pays, tout comme en Scandinavie, il faudra attendre le XVIe siècle pour qu'un changement décisif survienne en faveur de la langue maternelle, grâce, avant tout, à l'influence de la Réforme.

L'essor des langues maternelles va de pair avec l'intérêt pour le passé national. On commence par réunir et par moderniser les traditions et les légendes médiévales, et dans la seconde moitié du siècle on les diffuse par la voie de l'imprimerie. L'historiographie humaniste, formée sur les exemples de l'Antiquité, qui s'intéressait déjà aux causes et aux relations réciproques des événements et cherchait à se fonder dans la mesure du possible sur des sources authentiques, ne s'implanta d'abord que dans les villes italiennes, à la suite de l'initiative de Leonardo Bruni *(Historiarum Florentini populi Libri XII)*.

La plupart des pays d'Europe préféraient le charme d'un passé légendaire. Le même trésor de légendes sert à renforcer la conscience historique de plusieurs nations. L'Anglais Sir Thomas Malory compose un recueil sur le cycle du Roi Artus, la *Morte d'Arthur*, publié par William Caxton (1485) qui souligne que le héros est né en terre anglaise. En Allemagne, Ulrich Füetrer recueille les thèmes du cycle d'Artus dans le *Buch der Abenteuer* (vers 1487). Toujours en Allemagne, Kaspar von der Rhön donne une collection de la littérature épique primitive dans *Heldenbuch* (1472), et en 1477, l'édition imprimée de *Parzival* de Wolfram von Eschenbach commence son durable essor.

En France, le nombre des compilations historiques grandit également, assurant la vogue de « la manière de France ». Les thèmes du cycle de Charlemagne revivent, séparés ou enchevêtrés et souvent fécondés par l'imagination moderne, dans toute une série de romans de chevalerie dont le nombre de rééditions témoigne d'une popularité exceptionnelle (*Galien restoré, Garin de Montglane, Renaud de Montauban, Mabrian, la Conqueste de Trebisonde*, etc.). Dans le domaine de l'historiographie, *Les Annales et chroniques de France* (1492) de Nicole Gilles seront un exemple typique de l'intérêt porté au passé légendaire, avec leur attirail traditionnel : descendance troyenne, duel de Roland et Ferragut, Roncevaux, etc.

Aux côtés du passé légendaire, la mise au jour des vieilles chroniques se poursuit. En 1406, Andrew Wyntoun prépare une *Originale chronicle of Scotland*, suivie en 1461 de la *Chronicle of England* par John Capgrave. Au Danemark, le moine Niels rédigea vers 1436 *Den danske Rimkrønike* qui allait être en 1495 le premier livre imprimé du pays. Le premier livre imprimé en Hongrie fut la *Chronica Hungarorum* (1473), clef de voûte de l'activité des chroniqueurs du Moyen Age. En Russie, dès la fin du XIVe siècle, les collections composées d'œuvres appartenant à l'ancien genre « letopis' » sont devenues de plus en plus nombreuses. Le Castillan Juan de Mena recueille les histoires du passé héroïque de l'Espagne. En Belgique, le premier exemple du genre est le *Magnum Chronicum Belgicum* (1475). Aux Pays Bas, l'initiative de J. van Naaldwyck (*Die Cronike van Hollant*, 1478) sera reprise par le *Divisiekroniek* (1512) de Cornelius Aurelius de Gouda.

Dans ces travaux de compilation et de synthèse foisonnent, non sans bénéficier d'un certain crédit officiel, les traditions médiévales qui font descendre la nation de tel ou tel peuple glorieux ou redouté de l'Antiquité. L'idée d'une ascendance romaine, grecque, germanique, troyenne, hunnique, réelle ou imaginaire, devient une arme favorite du nationalisme, quelquefois même une idéologie étatique au service du pouvoir.

Les Italiens se vantent de leur ascendance romaine. Sans qu'on puisse considérer l'intérêt archéologique pour les antiquités comme une manifestation exclusive du nationalisme, son rôle dans l'affermissement du sentiment national italien est indiscutable. Les énormes compilations

de Flavio Biondo constituent dans les années 40 et 50 une mise au point solidement documentée des recherches historiques et archéologiques, ainsi qu'une première tentative pour parcourir l'histoire de Rome depuis son ancienne grandeur en passant par sa décadence jusqu'à sa renaissance contemporaine. L'historiographie byzantine de l'époque cherche elle aussi, à renforcer la jeune pensée nationale grecque en l'enracinant dans l'hellénisme antique. Laonikos Chalcocondylas, dans son histoire de Byzance emploie les noms antiques dans l'exposé des événements récents et se considère comme l'héritier d'Hérodote et de Thucydide. Il souligne que l'Empire byzantin n'est pas une institution romaine, mais un Etat proprement grec, comme dans son glorieux passé.

Les Allemands découvrent, à la fin du XVe siècle, leur gloire ancestrale dans le sillage de la *Germania* de Tacite. Les idéaux de liberté, d'innocence et d'héroïsme germaniques révélés par ces pages justifient, aux yeux des historiens et des penseurs du tournant du siècle, la supériorité allemande par rapport à l'Italie «dégénérée». Contrairement à cette idée d'ascendance, exagérée par le nationalisme, les Français et même les Anglais brandissent la légende de leur origine troyenne, bien qu'elle ait déjà été mise en doute par les historiens sérieux de la fin du siècle, Paul-Emile pour les Français. Polydor Vergil pour les Anglais : ce n'est pas un hasard s'ils sont tous les deux Italiens. C'est le même instinct nationaliste qui pousse les Polonais à se considérer comme les descendants des Sarmates, et les Hongrois ceux des Huns d'Attila. Cet effort pour s'enraciner dans le passé a fait germer et fleurir des mythes patriotiques dont le rôle émotionnel subsistera malgré la réfutation que leur apporte l'historiographie moderne et savante.

Mythes, héros, idéologies

La création de mythes, corollaire habituel du nationalisme, est donc étroitement liée à l'attachement aux traditions de l'ascendance, réelle ou mythique, des peuples, c'est-à-dire au culte des vertus des ancêtres. Le passé, le patrimoine national deviennent un élément particulièrement important du nationalisme quand la formation de la nation se heurte, dans la réalité, aux forces extérieures : le mythe compense. Ainsi, dans l'Empire byzantin, la formation de la nation grecque, à peine commencée, fut interrompue pour des siècles. Le nationalisme y apparut avec Gémiste Pléthon et Chalcocondylas, refusant toute identification avec Rome. Pour Pléthon, le peuple du Péloponnèse était le dépositaire des vertus grecques de l'Antiquité, qui devaient le rendre capable de défendre sa terre natale; il voit les conditions d'une nouvelle unité politique dans la langue ancestrale, dans la culture et dans la patrie communes. L'invasion turque ayant détruit ses espoirs, il ne restait plus aux représentants de la conscience grecque moderne, comme Doukas, que la foi dans une renaissance nationale. Les savants grecs venus en foule en Occident, surtout après la chute de Constantinople, Jean Argyropoulos, Théodore Gaza, Constantin Lascaris et d'autres, se firent les apôtres non seulement de la culture grecque, mais aussi de la nation grecque mythifiée. Cela est particulièrement vrai pour le cardinal Bessarion, disciple de Pléthon, qui, outre l'organisation des croisades, outre la traduction de Démosthène orientée contre les Turcs, chercha avant tout à sauvegarder et à réunir dans sa bibliothèque l'héritage spirituel des Grecs, garant d'une renaissance nationale ultérieure.

C'est à cette même époque que l'on voit surgir les héros nationaux, incarnations des

meilleures caractéristiques de la nation. L'exemple par exellence est celui de Jeanne d'Arc dont l'intervention changea le cours de la guerre contre les Anglais et provoqua la prise de conscience des forces nationales françaises. Les œuvres littéraire, telles le *Ditié à la Pucelle* (1429) de Christine de Pisan, écrit en l'honneur de la « vierge des combats », ou le *Tractatus de Puella Aurelianensi* (1429) de Gerson ne sont qu'une modeste contribution des lettres à la renommée que le peuple fit à son héroïne. Les Tchèques trouvèrent leur héros national en la personne de Jan Žižka, chef d'armée invincible, célébré par les cantilènes populaires. L'Europe entière exalta le héros albanais Skanderbeg, véritable fléau des Turcs, dont l'image fut dressée en exemple par l'humaniste Marin Barletti. Il encouragea le jeune patriotisme albanais, recueillit les vieilles légendes d'un passé glorieux, et son œuvre *(Historia de vita et gestis Scanderbegi)* fut à l'origine du mythe de l'ennemi terrible des Turcs. Un autre grand héros, le Hongrois János Hunyadi, dont la victoire à Belgrade en 1456 arrêta pour plus d'un demi-siècle la progression turque en Europe centrale, devint le fondateur d'une nouvelle dynastie, et une biographie de l'humaniste Pietro Ransano lui fut consacrée de son vivant même. Le même Hunyadi devint parallèlement le héros national des Serbes qui, luttant aussi contre les Turcs, l'ont chanté dans nombre de poèmes héroïques populaires. Le souvenir du héros national écossais, Sir William Wallace, chef de la résistance contre les Anglais, fut immortalisé par le poète Henry the Minstrel vers 1490 ou 92.

Toutes les nations s'interrogeaient alors sur leur place particulière au sein de la communauté humaine. Les Etats menacés par les Turcs : Byzance, l'Albanie, la Hongrie, les principautés roumaines de Valachie et de Moldavie et la Pologne, de même que la Russie en lutte contre les Tartares, se posèrent en défenseurs de la civilisation chrétienne contre les « païens ». De même l'Italie, quand les puissances étrangères, française, puis allemande et espagnole commencent, à la fin du siècle, à s'immiscer dans les affaires de la péninsule, proclame son rôle de défenseur de l'héritage romain et de la culture ressuscitée contre les « barbares ». Le nationalisme hussite de Bohême lutta à son tour pour les idéaux de l'Eglise primitive. Aux yeux des Portugais et des Espagnols, la colonisation était une mission sacrée, véritable bénédiction pour des barbares qui allaient devenir les sujets de conquérants cultivés, braves, pieux et magnanimes.

Nouvelles dynasties, tendances centralisatrices

Le passé mythifié, le culte des héros et la conscience d'une mission nationale sont, sans doute, du point de vue idéologique, les éléments les plus importants du nationalisme de cette époque. C'est par eux que ce sentiment, de tendance instinctive et spontanée, devient une idéologie d'Etat visant des buts politiques immédiats. Dans tous les pays, ce processus a été lié à la prise du pouvoir par une nouvelle dynastie, ou à une réforme dynastique faite par un grand souverain. Ce furent ces dynasties et ces souverains qui avaient surtout intérêt à renforcer le nationalisme comme support de leurs efforts centralisateurs. Ainsi, au Portugal, la prise du pouvoir de la dynastie Aviz (1385), en Pologne celle des Jagellon (1385), en Hongrie celle de Mathias Corvin, fils du héros Hunyadi, en France l'avènement de Louis XI (1461), en Russie d'Ivan III (1462), en Espagne de Ferdinand le Catholique (1479), en Angleterre l'arrivée des Tudor (1485) font date.

L'absence de centralisation et d'une dynastie capable d'unifier le pays caractérise par contre l'Italie : bien que là soient apparus les premiers signes de la naissance d'une nation, cette évolution fut arrêtée pour longtemps. L'Allemagne, elle aussi, représente un cas particulier, car son Empereur eut son siège, durant presque un siècle, non pas en territoire de langue allemande, mais à Prague (Charles IV, Wenceslas) ou à Buda (Sigismond). A partir de 1440, quand Vienne devint le siège impérial et administratif, les partisans de la centralisation s'unirent pour défendre et « germaniser » l'Empire. A cette fin, ils donnèrent une nouvelle interprétation de l'idée impériale : le Saint Empire cessa d'être le représentant des intérêts universels pour devenir l'organisation politique des Allemands. Elle tient dans la devise : Heiliges Römisches Reich Deutscher Nation. On s'appropria ce qui, dans l'héritage de l'Empire romain, pouvait servir de base idéologique aux aspirations expansionnistes. Le sigle de Frédéric III laisse paraître ses arrière-pensées : A.E.I.O.U. c'est-à-dire : Austriae est imperare orbi universo.

Dans la péninsule ibérique, c'est l'esprit national portugais qui se développa le plus tôt pour rendre légitime la dynastie Aviz, avec son fondateur Jean Ier (1385-1433). Gomes Eanes de Zurara et Rui de Pina fournirent des modèles de vaillance qui allaient être étendus à la nation entière et servir de base morale à la colonisation de l'Afrique. Rui de Pina resta jusqu'à la fin du XVe siècle partisan de l'enthousiasme patriotique dont Fernão Lopes, fondateur de l'historiographie portugaise moderne, fut le premier représentant.

En Espagne, c'est Hernando del Pulgár qui, inspiré par le succès de la Reconquête, introduisit la nouvelle tendance, car il voyait renaître des vertus anciennes chez ses contemporains. Ferrán Pérez de Guzmán rassembla les exemples de la bravoure espagnole; Juan de Mena cultiva la poésie patriotique. Dans ses œuvres lyriques, satiriques et dans ses pamphlets politiques, Gómez Manrique propose aussi un Etat unifié.

En France, malgré les troubles des premières décennies du XVe siècle, l'idée que la France unie est invincible se maintient, comme le montre le *Livre de la paix* de Christine de Pisan. Les Bourguignons alliés à l'Angleterre deviendront par conséquent ennemis, tandis que Louis XI qui chasse définitivement les Anglais et réunit la Bourgogne à la couronne de France prendra sa place dans l'histoire comme créateur de l'unité nationale et de la monarchie centralisée. Sans taire sa cruauté et sa perfidie, Philippe de Commynes, dans son analyse historique de ton prémachiavélien, voit en lui le modèle du grand monarque et, avec Mehmet II et Mathias Corvin, un « des trois plus grands hommes qui aient régné depuis cent ans ».

En Angleterre, l'esprit national gagna du terrain dans la mesure où la préoccupation première était de sauver la « merry England », ravagée par de sanglantes luttes intérieures. Pour y parvenir, on proposa des réformes constitutionnelles et on insista pour que soit créée une monarchie absolue (Sir John Fortescue, Edmund Dudley et d'autres). En historiographie cette idée fut mise en valeur surtout par Polydor Vergil, originaire d'Urbino, dont l'œuvre latine, qui allait servir de base à l'historiographie future, fut récrite en langue anglaise.

A l'Est aussi, l'existence de l'Etat était en question : la monarchie centralisée y était considérée, avant tout, comme une garantie de survie, le progrès social et l'essor économique restant au second plan.

En Russie, les tentatives de centralisation commencèrent à la fin du XIVe siècle. Leur première expression littéraire fut la *Zadonščina*, poésie imprégnée de patriotisme et modelée sur la *Chanson d'Igor*. L'auteur, inconnu, identifie la principauté de Moscou à la Russie entière et

parle au nom de « tout le pays russe ». Du point de vue idéologique, la *Troickaja Letopis'*, la *Simeonovskaja Letopis'*, la *Letopis' Avraamki*, la *Suzdalskaja Letopis'* et beaucoup d'autres compilations historiques procèdent du même esprit. Leur plus grande nouveauté est de refléter des points de vue pan-russes et de placer au centre le grand duché de Moscou, même lorsqu'elles sont rédigées ailleurs. La pensée pan-russe connaîtra son plus grand essor sous le règne d'Ivan III (1462-1505), grand-duc de Moscou, le premier à se nommer « grand-duc de toute la Russie ». Il annexa de nombreuses principautés et remporta une victoire définitive sur les Tartares. Le porte-parole de sa politique, Vassian Rylo, archevêque de Rostov, plaida dans son pamphlet *Poslanie na Ugru* (Epître à Ougra) pour la Russie unifiée et pour les efforts centralisateurs. Les grands thèmes de la littérature patriotique traitent de la lutte contre les ennemis du pays, les Tartares, les Polonais, les Chevaliers Teutoniques et de l'évincement des boyards et des princes, ennemis internes de la nation unifiée.

En Pologne, l'historien Jan Długosz, évoquant dans ses ouvrages l'héroïsme d'un passé légendaire, attaque les Hongrois, les Tchèques et les Prussiens, ainsi que l'oligarchie, élément de division nationale, soutenant ainsi les tentatives du roi Casimir IV. Jan Ostroróg, d'autre part, exige la consolidation du pouvoir royal et la centralisation des affaires militaires. Le Hongrois János Thuróczy joue le même rôle aux côtés de la maison Hunyadi et regarde les rivaux internes de la dynastie, au même titre que les Turcs, Allemands, Hussites et Polonais, comme les ennemis de tous les Hongrois. Il évoque les anciennes vertus hunniques et considère dans sa *Chronica Hungarorum* (1488) Mathias Corvin comme un « deuxième Attila ». Ses initiatives seront reprises par deux Italiens résidant à Buda, Pietro Ransano et Antonio Bonfini; ce dernier reste le plus grand représentant de l'historiographie hongroise d'inspiration nationale. Fait caractéristique, Filippo Buonaccorsi, diplomate et historiographe des Jagellon tire également profit de la prétendue descendance hunnique des Hongrois, mais c'est pour rappeler le retour de la barbarie des Huns, visant ainsi la politique expansionniste de Mathias Corvin.

Dans les principautés roumaines, tel ou tel Voïvode puissant, Vlad l'Empaleur (1456-1462) en Valachie ou Etienne le Grand (1458-1504) en Moldavie, organisa avec succès la résistance contre les Turcs. Le second surtout obtint d'importants résultats; renforçant sa position face aux Polonais et aux Hongrois, il fit de son pays une puissance considérable. Mais la présence des Turcs pendant plusieurs siècles, et la dégradation de la Valachie, puis de la Moldavie en Etat vassal dépendant des Turcs ralentirent considérablement le processus de la constitution en nation du peuple roumain. Dans les pays occupés entièrement par les Turcs (Bulgarie, Serbie), la formation d'une nation était irréalisable, et l'activité littéraire y régressa. Confiné dans la tradition orale, le nationalisme y resta à un stade primitif, replié sur l'évocation d'un passé héroïque et d'anciennes victoires. (Cf. aussi chap. VII. Evolution de l'historiographie et VIII. L'héroïsation folklorique.)

Péter Kulcsár
Bibliothèque Universitaire
Budapest

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

HEROD (Charles C.), *The Nation in the History of Marxian Thought*, The Hague, 1976.

HERTZ (Frederick), *Nationality in History and Politics*, New York, 1944.

HUIZINGA (Johan), *Patriotism and Nationalism in European History*, in J. H., *Men and Ideas : Essays in History, the Middle Ages, the Renaissance*, tr. James S. Holmey, New York, 1970.

LEMBERG (Eugen), *Nationalismus*, Reinbek bei Hamburg, 1964, 2 vols.

SZÜCS (Jenő), *Nation und Geschichte*, Budapest, 1981.

Aspects nationaux

ELEKES (Lajos), *Essai de centralisation de l'Etat hongrois dans la seconde moitié du XVe siècle*, in *Etudes historiques*, Budapest, 1960, Tome I, pp. 437-467.

HALECKI (O.), *Das Nationalitätenproblem im alten Polen*, Krakau, 1916.

HUGELMANN (Karl Gottfried), *Stämme, Nation und Nationalstaat im deutschen Mittelalter*, Würzburg, 1955.

IRMSCHER (Johannes), *Bessarion als griechischer Patriot*, in *Miscellanea Marciana di Studi Bessarionei*, Padova, 1976, pp. 175-185.

KARDOS (Tibor), *Zentralisation und Humanismus in Ungarn des 15. und 16. Jahrhunderts*, in *La Renaissance et la Réforme en Pologne et en Hongrie*, Budapest, 1963, pp. 397-414.

LEONI (Francesco), *Origini del nazionalismo italiano*, Napoli, 1970.

LUR'E (Ja. S.), *Ideologičeskaja bor'ba v Russkoj publicistike konca XV — načala XVI vv.* (Lutte idéologique dans les pamphlets russes à la fin du XVe et au début du XVIe siècles), Moskva—Leningrad, 1960.

MANN (Nicholas), *Humanisme et patriotisme en France au XVe siècle*, in *Cahiers de l'Association internationale des Etudes Françaises*. XXIII (1971), pp. 51-66.

MARAVALL CASESNOVES (José Antonio), *El concepto de España en la Edad Media*, Madrid, 2e éd., 1964.

ID., *Estudios de historia del pensiamento español*, Madrid, 2e éd., 1973.

MASAI (François), *L'œuvre de Georges Gémiste Pléthon*, Bruxelles, 1954.

PERFETTI (Francesco), *Nazionalismo italiano dalle origini alla fusione del fascismo*, Bologna, 1977.

STĂNESCU (E), *Mittelalterliche Voraussetzungen des rumänischen Nationalbewusstseins*, in *Studii. Revista de istorie*, XVII (1964), pp. 967-1000.

TIEDEMANN (N.), *Tacitus und das Nationalbewusstsein der deutschen Humanisten*, Berlin, 1913.

Voprosi formirovanja russkoj narodnosti i nacii (Les questions de la formation de la nationalité et de la nation russe), éd. N. M. Družinin, L. V. Čerepnin, Leningrad, 1958.

WINGFIELD-STRATFORD (Esmé), *The History of English Patriotism*, London, 1913, 2 vols.

II

L'UNIVERS DE LA NOUVELLE CIVILISATION

LE CAPITALISME BANCAIRE ET COMMERCIAL

Le développement considérable de la circulation monétaire, le maniement plus aisé de l'argent, l'évolution des techniques financières et comptables, l'emploi toujours plus souple du capital provoquent évidemment une profonde transformation de la structure des associations ou, plutôt, des compagnies de commerce et de banque; celles-ci deviennent de plus en plus complexes et s'organisent selon des schémas tout différents; elles annoncent le grand capitalisme que les auteurs du siècle dernier situaient seulement bien plus tard, à Anvers et même, plus tard encore, à Amsterdam.

D'autre part, la mise au point des transports de masses, l'abaissement spectaculaire des prix de revient, surtout des frets et de l'assurance, les techniques de vente permettant l'écoulement rapide de quantités considérables des produits, la recherche toujours plus hardie de nouveaux marchés, soit, en profondeur, pour atteindre des couches plus humbles de la société, soit dans l'espace, pour annexer des villes et des contrées plus lointaines, provoquent la mise en place de forts réseaux commerciaux; d'où l'essor de marchés d'entrepôts et de redistribution; d'où souvent la concentration du trafic en quelques points privilégiés, étroitement contrôlés par les hommes et les nations les plus actifs, les mieux au fait des techniques et des marchés.

Cette distribution très particulière des activités fait que tous les pays, et même, dans un seul pays, toutes les villes, n'ont pas atteint le même stade d'évolution. L'Europe occidentale offre, de ce point de vue, plusieurs images fortement contrastées : ici des techniques alertes, souples, des investissements considérables, des compagnies fortement structurées étendant leurs réseaux d'agents à l'ensemble du monde connu, usant largement du crédit international et vouées même à une spéculation financière dangereuse; là, au contraire, des négociants encore attachés à d'anciens procédés, très liés au monde rural, peu enclins à s'associer en dehors de leur propre famille, voyageant peu et n'installant pas de commis à l'étranger, ne rassemblant, sur chaque affaire, que des capitaux modestes; ces marchands de France et d'Angleterre surtout, considèrent souvent l'exercice des affaires comme une simple étape de leur propre ascension sociale ou de celle de leur famille : le véritable but est l'acquisition des terres, d'importantes charges publiques et, en fin de compte, l'accès à la noblesse.

Aussi le capitalisme bancaire et commercial présente-t-il des visages fort variés.

Dans les pays les plus actifs, essentiellement en Italie, la banque symbolise cet extraordinaire essor et le triomphe du grand capitalisme financier et commercial. Les deux activités, en effet, sont, à cette époque, toujours étroitement liées. Pas de trafic de l'argent sans celui des marchandises; les principaux agents des Médicis, constamment hésitent, dans les lettres et les compte-rendus qu'ils adressent à leurs patrons de Florence, entre les deux secteurs d'activité : lequel est le plus profitable, le moins risqué et aussi, ce qui n'est pas sans importance, le plus honorable, susceptible de servir davantage le renom de la Compagnie?

Le mot de « banque » ne doit pas faire illusion. A l'origine, dans les années 1300 déjà, le banquier était tout simplement un homme qui tenait, dans la rue ou sur la place, un banc; il y recevait les clients et y effectuait toutes sortes de transactions : prêt, change, assurance maritime, courtages de toutes natures. Par la suite le banquier s'est, certes, davantage intéressé aux multiples trafics de l'argent : il tient un livre de comptes ouvert à tous ses clients et effectue des virements de comptes qui évitent d'importantes manipulations de monnaies métalliques, il consent des prêts aux particuliers, aux villes et aux princes. Cependant ces banquiers et ces compagnies bancaires, capables d'investir d'importants capitaux dans de multiples entreprises, effectuent d'importants commerces : ils importent des produits coûteux de l'Orient, ils dominent les grands circuits marchands du monde occidental, ils spéculent sur les variations des cours des marchandises, ils contrôlent de vastes régions pour leur ravitaillement en produits du sol; dans les grandes villes, leurs palais, situés en plein quartier des affaires, s'ouvrent sur la rue et, dans les boutiques, leurs commis détaillent au petit peuple des mesures de toiles et de draps, des boisseaux de grains, quelques drogues. Cette extrême diversité des affaires, le refus de toute spécialisation, est une règle absolue pour l'entreprise individuelle, comme pour la très grande Compagnie.

La tendance du temps est, d'autre part, dans ces mêmes pays d'Italie et d'Allemagne du Sud, à la constitution de fortes sociétés marchandes et bancaires bien au-dessus des petites associations traditionnelles qui rassemblaient, par exemple, un marchand voyageur et un bailleur de fonds ou de marchandises. Ces associations traditionnelles ne duraient que peu de temps (celui d'un voyage dans le Levant) et ne mettaient en cause que des capitaux médiocres. La Compagnie italienne du Quattrocento est, au contraire, une très forte affaire, complexe, rassemblant, à des titres divers, de nombreux hommes et mettant en jeu des moyens considérables. Ceci, certes, n'est pas tout à fait une nouveauté; dès les années 1300, les grandes Compagnies italiennes, celles des Bardi, des Peruzzi, des Acciaiuoli dominaient le monde occidental. Cependant cette tendance gagne d'autres milieux urbains.

A Florence, dès les années 1430-1440, s'impose une nouvelle génération de grandes Compagnies, destinées à un brillant avenir : les Médicis, les Strozzi, les Guardi. Leurs chefs et leurs responsables ont, sans doute, tiré quelque leçons des grandes faillites des années 1343-1360 et laissent plus d'indépendance à leurs comptoirs de l'étranger. La grande Compagnie florentine, couvre toujours l'ensemble du monde occidental : elle est installée dans plusieurs villes italiennes, à Avignon, à Paris, à Bruges et à Londres, puis à Lyon. Cependant ces comptoirs ne sont plus, comme autrefois, de simples succursales étroitement solidaires de l'ensemble et dont les difficultés financières pouvaient, en chaîne, entraîner un désastre général; la Compagnie est, en fait, formée de plusieurs filiales; dirigées certes par le même homme,

recevant toutes des directives fort précises et soumises à un étroit contrôle, portant aussi le même nom, elles étaient formées cependant de capitaux distincts sous leur propre responsabilité. Ces précautions furent, semble-t-il, peu efficaces (elles n'ont pas évité les retentissantes faillites des Médicis à la fin du siècle); elles n'en témoignent pas moins d'une autre conception de l'association bancaire et marchande, d'un nouveau stade dans la mise sur pied de structures plus complexes.

En tout état de cause, ces grandes Compagnies toscanes ou lombardes gardent une forte originalité et des caractères bien particuliers.

Ce sont des associations essentiellement familiales. Le nom est celui de la famille ou des deux familles engagées dans l'affaire. Les capitaux sont fournis par des membres de cette famille. Les directeurs des filiales sont des alliés. Ceci implique une étroite solidarité, un gouvernement très autoritaire de l'entreprise et, aussi, une sorte d'exclusivisme : très rares sont les associés qui investissent de l'argent en dehors de la Compagnie ou exercent d'autres activités.

D'autre par la Compagnie toscane paraît, résolument, de structure capitaliste. Le capital de fondation est, ici, apporté par quelques individus, des parents; les bénéfices sont répartis au prorata de ces investissements. De plus, la Compagnie reçoit de très nombreux dépôts des particuliers : d'où une réserve monétaire considérable qui permet de consentir des prêts importants aux souverains; d'où, aussi, la fragilité de tout l'édifice, car ces prêts ne sont que rarement remboursés et les dépôts sont, eux, remboursables à vue : à la moindre alerte les retraits se précipitent et c'est la catastrophe. Tout ceci entretient un climat de spéculation et même d'insécurité, une certaine méfiance générale, parfois aggravée par les rivalités entre les directeurs de filiales et les grands commis.

C'est aussi à cette époque que s'organisent les Compagnies allemandes de l'Allemagne du Sud qui devaient dominer les marchés miniers et monétaires de l'Europe occidentale et centrale, même, dans une certaine mesure, de l'Amérique espagnole, pendant plus d'un siècle. Leur fortune repose surtout, à l'origine, sur l'entrepôt et l'exploitation des produits des mines et de l'artisanat : métaux de l'Allemagne centrale, tels le cuivre et l'argent, toiles de lin et de chanvre, futaines tissées dans les campagnes de Souabe. Dans les pays miniers, l'évolution des techniques paraît décisive : machines pour assécher les puits qui permettent de creuser plus profond, grands soufflets doubles mûs mécaniquement pour activer le feu des forges, marteaux plus puissants, fourneaux de grande capacité à la façon suédoise, enfin procédé chimique de l'amalgame pour épurer le minerai d'argent. Cette évolution entraîne de plus forts rendements et un changement des structures : aux petites entreprises domaniales succèdent maintenant de grandes sociétés minières et marchandes. Ainsi s'est affirmé un véritable capitalisme urbain, tout puissant; c'est le temps des Fugger à Augsbourg, des Meuring et des Fűrer à Nuremberg; ces villes allemandes « regorgent d'or ».

Tout d'abord vouée au trafic des toiles, la Grande Compagnie de Ravensbourg étend ses activités à quantité de secteurs fort variés et offre, dans les années 1480, l'image parfaite de la grosse société bancaire et marchande de structure capitaliste. Le siège social est à Ravensbourg, près du Lac de Constance, dans une grande maison de pierre à plusieurs étages qui abrite des salles de réunions, des chambres pour les commis, des entrepôts et des magasins pour la vente au détail. Cette maison établit de nombreux comptoirs dans tout l'Occident, en Allemagne, en Italie, en France et en Espagne; elle envoie de très nombreux commis visiter les foires et les bourgs; elle concurrence les marchands de Nuremberg sur tous les marchés allemands; au sud

de Valence, elle possède un vaste domaine voué à la culture de la canne à sucre, type achevé de la grande exploitation coloniale capitaliste avec sa main-d'œuvre servile, son moulin et sa raffinerie. Les capitaux de la Grande Compagnie avaient d'abord été rassemblés par trois familles de trois villes différentes : de Ravensbourg, de Constance et de Büchorn; ces familles tiennent toujours la majeure partie des investissements, mais elles acceptent et recherchent aussi les petits placements : entre 1380 et 1500 plus de 300 associés, appartenant à 120 familles différentes, leur ont ainsi confié leur argent. Chaque année la Compagnie épure ses comptes et répartit ses bénéfices au cours d'une longue réunion fort animée de tous les participants, véritable fête sociale ponctuée de grandes beuveries.

A la même époque, Gênes, grande place bancaire et capitale du change, met sur pied des associations qui permettent un emploi bien plus souple du capital, d'allure tout à fait nouvelle. Au-delà des associations temporaires et des sociétés de type familial, s'affirment les sociétés dites « a carati ». Ce sont de véritables sociétés anonymes par actions. Généralement fondées pour l'exploitation d'un monopole concédé par un prince étranger, elles ne s'intéressent qu'à un seul trafic : l'alun de Turquie puis de Cività-Vecchia, le corail de Tunis, le liège du Portugal, le sucre et les fruits du royaume de Grenade, le mercure de Castille. Activité très spécialisée donc, qui vise à contrôler entièrement un secteur particulier; ici la Société met tout en œuvre pour éliminer les concurrents : concentration du trafic, politique des prix, action diplomatique, sinon militaire par l'intermédiaire de la Commune. Parfait exemple aussi de concentration verticale : exploitation des mines, achats des produits bruts, entrepôt, transports, ventes en gros ou au détail. Une autre originalité de ces sociétés tient à leur structure même. Pas de noyau familial ici. Les capitaux viennent de tous les horizons familiaux et sociaux. En principe le capital de fondation était divisé en 24 parts égales (24 carats); mais ces parts sont bientôt divisées et subdivisées sans aucune limite, jusqu'à de très petites fractions de carats; de plus, elles sont négociables par un simple acte de vente; elles peuvent être aussi hypothéquées. Ainsi la ville de Gênes voit-elle se développer, dès les années 1460, un véritable marché des valeurs mobilières, une bourse où sont cotées et négociées toutes sortes de titres de ces sociétés auxquels s'ajoutent, bien entendu, les titres bien plus nombreux de la dette publique, en particulier ceux de la très célèbre Casa di San Giorgio, elle-même grande puissance bancaire, marchande et coloniale.

L'essor de ces sociétés « a carati » introduit ainsi un type nouveau d'hommes d'affaires, un véritable capitaliste, plus financier que marchand. Aucune solidarité familiale ici, aucune contrainte. Cet homme peut diviser son capital et l'investir dans de multiples entreprises différentes; il équilibre ses risques et n'est plus à la merci d'une faillite retentissante. Cet homme ne participe pas forcément d'une façon active aux affaires; il ne travaille pas dans les magasins ni même aux comptes; il n'entretient pas de correspondance avec ses agents; il ne vient pas sur le port guetter l'arrivée des navires. Son travail essentiel est de bien investir son argent, de choisir le bon moment pour acheter ou vendre telle ou telle part de société; il spécule et il s'informe. Il mène donc une vie toute différente de celle des « marchands » d'autrefois; il peut même vivre une bonne part de l'année en dehors de la ville, sur ses terres, dans une villa de plaisance; il a, en tout cas, beaucoup de loisirs, de temps libre pour ses curiosités personnelles.

D'autre part, du point de vue social, ces sociétés favorisent les investissements de petites sommes; ainsi se développe une sorte de « capitalisme populaire » : de petites gens, des artisans, des religieux, des institutions charitables placent leur argent en achetant des fractions de parts de telle ou telle société. Ces pratiques existaient, semble-t-il, dès les premières entreprises

marchandes en Méditerranée : associations engageant de très faibles sommes, petits prêts d'argent; plus tard : assurances maritimes où le risque et les couvertures sont divisées en un grand nombre de personnes, souscriptions aux banques publiques, sortes de Caisses d'Epargne. La société génoise « a carati », de ce point de vue, s'inscrit dans une longue tradition : le capitalisme bancaire ou commercial n'est pas seulement le fait des puissants; il intéresse une part importante de la population active des cités. D'où une forte résonance sur les mentalités de l'époque.

Les mentalités capitalistes : spéculation et information

La conduite des affaires et même, simplement, d'heureuses spéculations exigent dès lors une information toujours renouvelée, des connaissances nouvelles, en somme une « culture » particulière et de plus en plus spécialisée, voire abstraite.

L'apprentissage traditionnel se fait toujours, pour les jeunes gens, par la pratique du métier, par la fréquentation assidue des boutiques et des entrepôts sur le port, par de longs voyages et des séjours à l'étranger, par de longs stages aux écritures et aux tâches subalternes. Mais, pour appuyer et compléter ces connaisances pratiques, l'homme d'affaires consulte des livres techniques, spécialisés, tels les fameux « manuels » ou « pratiques » de la marchandise rédigés par dizaines en Italie dès les années 1340 et largement diffusés dans tous les comptoirs et les officines; ces manuels — ainsi celui très célèbre de Pegolotti — indiquent les différentes qualités des produits rares, la façon de les reconnaître; ils donnent aussi des équivalences fort précises entre les différentes mesures et les différents poids, à travers tout le monde prospecté par les marchands; ils indiquent les taxes et les douanes sur tous les marchés; ils précisent les conditions de la fonte des monnaies et du change; ils montrent, ici et là, les variations saisonnières du marché de l'argent; enfin, pour le commerce très lointain, par exemple vers la Chine à travers l'Asie centrale, ils citent les étapes, les difficultés du chemin et les pratiques. Ces manuels marchands témoignent d'une mentalité nouvelle; sous une forme évidemment très concise, très sévère, ils manifestent une curiosité pour le monde que nous retrouvons dans d'autres livres, apparemment plus étrangers au milieu des marchands.

Les récits de pélerinage en Terre Sainte furent, pendant longtemps une simple suite, souvent stéréotypée, d'indications lapidaires sur la configuration des Lieux Saints et, surtout, sur les bénéfices que pouvait en espérer le pélerin; ce n'étaient, au sens restreint du terme, que des Guides de pélerinage. Dès les années 1400 ce genre littéraire évolue d'une façon décisive : le récit s'enrichit de nombreuses indications précises, parfois même chiffrées, sur les produits du sol, sur les marchés, sur les mœurs et les structures politiques ou sociales, sur les conditions de sécurité et les façons de voyager; l'auteur se montre alors observateur attentif de l'économie et de la société de tous les pays qu'il visite; la note personnelle, pittoresque, l'emporte sur le simple énoncé des rites et des indulgences; c'est déjà la marque d'un certain humanisme.

Cette culture et ces curiosités, le jeune homme, fils de marchand, pouvait l'acquérir dans des écoles particulières, gérées non plus par l'évêque mais par la Commune. L'école municipale marque alors toute la civilisation italienne et introduit de nouvelles connaissances, de nouvelles formes de pensée. Les marchands s'y intéressent de très près, les entretiennent et les dotent largement, font venir des maîtres étrangers payés sur le budget de la ville. En 1452, les plus

importantes Compagnies marchandes de Milan demandaient à la Duchesse Bianca Maria Visconti de maintenir dans la ville l'enseignement du calcul pour les fils de marchands et les jeunes « nobles » et, un peu plus tard, en 1473, un prêteur notoire de cette même cité, usurier, donnait une maison et des terrains pour construire et maintenir une école qui puisse instruire 250 « fils du peuple, besogneux et intelligents ». Ainsi se sont développées et affirmées les grandes écoles, puis les universités de Salerne, de Bologne, de Pavie.

Cet enseignement organisé et dirigé par les hommes d'affaires rompt avec les anciennes curiosités. Le jeune homme y est initié, non plus au droit canon ou à la théologie, mais au droit civil et commercial. Surtout il apprend le calcul, le maniement de l'abaque que l'évolution des techniques financières, les exigences du change et du prêt rendent si nécessaires. Alors s'affirme une véritable prise de conscience des mesures et des heures; l'homme apprend à tout mesurer et à tout compter; il vit dans l'émerveillement et dans l'obsession, parfois, du chiffre : les actes de vente indiquent clairement les dimensions des parcelles de terre, les notaires précisent exactement l'heure du jour à laquelle ils rédigent leurs contrats; dans leurs Livres de raison et leurs journaux intimes, les hommes d'affaires notent non seulement l'année et le jour de naissance de tous leurs enfants, mais aussi l'heure exacte... et parfois même la fraction d'heure!

Apprentissage des langues aussi. Les négociants italiens sont bien les seuls à s'intéresser aux langues étrangères, à les pratiquer et à les apprendre. Dès les années 1300 les Génois établissaient et diffusaient un lexique commercial en trois langues : latin, persan et couman (langue parlée aux environs de la mer Noire). Les lexiques latin-arabe étaient fort nombreux. En Orient nos marchands pratiquaient évidemment le grec et l'arménien. Enfin, les associés et facteurs des grandes Compagnies toscanes, responsables de la perception des dîmes pontificales en pays slaves, connaissaient bien le polonais. De plus, désireux de correspondre et de trafiquer dans tous les pays, certains milieux marchands ont sans doute imaginé une langue universelle, si utile à leurs affaires. Ceci, du moins pour le monde méditerranéen. En Orient les Italiens établis à Chypre et dans toute la Romania parlaient une sorte de sabir, une « lingua franca », faite de multiples emprunts au latin, au grec, sur un fonds italien. Les Génois traitaient toutes leurs affaires en latin : actes notariés, livres de comptes, lettres commerciales sont, alors, toujours, rédigés en un latin facile, truffé de néologismes, aux formes grammaticales dégradées, d'une syntaxe fort directe; c'est dans cette langue que Christophe Colomb, à la fin de sa vie, écrit aux magistrats de sa ville d'origine. Cet universalisme de la langue, imposée certes par les affaires, est bien aussi une marque d'intérêt au Monde, un signe d'un nouvel humanisme.

D'ailleurs cette culture marchande, dans les écoles mêmes, atteint souvent un certain degré de désintéressement; elle n'est pas seulement axée vers l'utile et le profit immédiat. Il est fort exagéré d'affirmer qu'alors toute la culture grecque nous aurait été transmise, en Occident, par l'intermédiaire des Arabes. Les Italiens, installés en Orient, se sont passionnés pour cette culture; dès la fin du XIIIe siècle, un Burgundio da Pisa séjournait longtemps à Constantinople et en rapportait des traductions fort nombreuses de traités de théologie, de droit civil, de sciences philosophiques et exactes, de médecine, d'œuvres littéraires. Il est également fort exagéré de prétendre que la culture grecque ne s'est diffusée en Occident qu'après la chute de Constantinople : bien avant, des maîtres de grec enseignaient leur langue aux jeunes gens de Venise, de Gênes et de Florence.

Cette culture nouvelle s'affirme aussi par la pratique même des affaires, en particulier par la recherche d'une information plus précise, de plus en plus complète. Le lien esssentiel entre les

marchands, entre les filiales ou les comptoirs d'une même compagnie est la lettre marchande; sur elle repose toute la marche de l'entreprise; elle apporte les ordres, les annonces d'expéditions, les bilans, les justifications; elle apporte surtout les nouvelles. Cette lettre, source souvent de profits ou d'avantages de toutes sortes, vaut de l'argent, elle permet les spéculations rapides, les réalisations heureuses des stocks, les achats et les ventes dans les meilleures conditions des biens et des titres de sociétés. C'est pourquoi les grandes sociétés de commerce, les compagnies toscanes en particulier, furent les premières à organiser d'une façon rationnelle et régulière le transport des lettres; elles avaient leurs postes privées et envoyaient, à dates fixes, des courriers chargés de messages. Elles acceptaient, contre paiement, les missives des marchands isolés ou même des compagnies rivales moins fortunées; mais le prix de la nouvelle était tel que chaque correspondant avait l'ordre de ne délivrer les lettres aux étrangers à la compagnie que vingt-quatre heures après l'arrivée du courrier.

Ces lettres comportaient d'abord des indications chiffrées, éparses et occasionnelles, sur les mouvements de fonds et de marchandises, sur les stocks, sur les prix. Mais, très souvent, elles apportaient une véritable documentation chiffrée, systématique, répondant à une enquête mûrie, établie à l'avance. Chaque lettre marchande se terminait, après l'invocation à Dieu et après la signature, par une série de prix des changes : la valeur des principales monnaies étrangères en monnaie du pays. De plus, les hommes d'affaires et leurs commis joignaient à leur correspondance ordinaire deux types de formules chiffrées, parfaitement au point, expédiées par centaines, et dont le magnifique fonds de l'Archivio de Francesco Datini, à Prato, offre un bel exemple. C'était, en premier lieu, de longues mercuriales qui, à dates relativement rapprochées, donnaient le prix de deux ou trois centaines de produits divers en différentes places étrangères, d'Alexandrie d'Egypte à Londres. A cela s'ajoutaient des relevés de cargaisons des navires quittant tous les ports du monde connu; certaines de ces listes détaillaient même les chargements des caravanes de chameaux arrivant au Caire ou à Damas. Ces longues bandes de papier rédigées par des facteurs, des amis, ou sans doute achetées à des correspondants étrangers, experts, spécialistes de l'information économique, finissaient sur la table de l'homme d'affaires qui, ainsi, prenait une idée précise, une sorte d'évaluation chiffrée du mouvement des marchandises et des capitaux, de la conjoncture dans telle ou telle partie du monde. Cette information dépassait de beaucoup le cadre des propres affaires et des intérêts immédiats. Francesco Datini était à la tête d'une Compagnie d'importance fort moyenne et ne possédait aucun comptoir en Orient : son information en provenance du Levant est, cependant, considérable; elle témoigne bien d'une curiosité toujours en éveil, désintéressée.

De la même façon, les lettres elles-mêmes font état de tous les événements politiques, militaires ou diplomatiques capables d'influencer les affaires, susceptibles d'orienter les spéculations. Les hommes d'affaires sont ainsi au courant de tout. Ils savent prévoir le succès des entreprises humaines. Ce sont les meilleurs observateurs de leurs temps. Le souci d'une information exacte et précise les a conduit à mieux connaître leur monde, à pratiquer une forme d'humanisme. D'autant plus que les nouvelles structures des sociétés, que la conduite des affaires, que le rythme très lent des transactions leur accordaient beaucoup de loisirs, de multiples possibilités de s'intéresser aux arts et aux lettres.

Ces grandes sociétés ne restent évidemment pas en marge de la vie politique. Elles cherchent par tous les moyens à s'assurer des marchés avantageux, des privilèges, au moins des garanties. Les prêts largement consentis aux souverains sont, le plus souvent, à fonds perdus, sans espoir de remboursement; en échange les Compagnies obtiennent d'abord une protection de leurs personnes et de leurs biens, puis des avantages fiscaux, des charges de toutes sortes, comme les fermes des impôts. Elles interviennent ainsi, de plus en plus, dans la vie nationale. D'où, souvent un vif mouvement de mécontentement chez les gens du pays, une xénophobie exacerbée; ainsi en Angleterre où le roi doit prévenir ou réprimer des soulèvements « populaires », en fait conduits par les marchands, contre les Italiens ou les Hanséates. Les grandes compagnies capitalistes ont ainsi favorisé le développement d'un certain nationalisme économique, du protectionnisme, du mercantilisme, parfois même d'une certaine prise de conscience nationale.

Dans leur propre pays, les hommes d'affaires tentent aussi de concilier le pouvoir politique; ils mènent souvent de front une carrière marchande et les charges publiques, soit dans le cadre municipal, soit dans celui du royaume. Jacques Cœur fut officier de l'Hôtel de Charles VII. En Italie, les villes et même les Etats sont de plus en plus gouvernés par de grandes dynasties marchandes ou par leurs alliés. A partir de 1460 les célèbres mines d'alun de Tolfa, situées en territoire pontifical, si nécessaires à toute l'industrie drapante d'Occident, étaient affermées à de grandes compagnies bancaires, tantôt florentines; nous imaginons l'âpreté des conflits et des luttes d'influences; l'élection des Papes même ne pouvait y rester étrangère et deux Papes génois (Sixte IV et Innocent VIII) occupèrent le trône de Rome : fortune heureuse mais non fortuite.

A Florence même, les Médicis prennent, pacifiquement et par toutes sortes de pressions occultes, le pouvoir dans leur cité; ils y installent une dictature inébranlable : à la « tyrannie » guerrière des Sforza à Milan répond ainsi, peu après, celle, marchande, des Médicis en Toscane. La « République » vénitienne est bien une tyrannie collégiale de grands marchands.

Jacques Heers
Université de Paris-Sorbonne

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

FOURQUIN (Guy), *Histoire économique de l'Occident médiéval*, 2e éd., Paris, 1971.
HEERS (Jacques), *L'Occident aux XIVe et XVe siècles : Aspects économiques et sociaux*, 4e éd., Paris, 1973.
IMBERT (Jean), *Histoire économique (des origines à 1789)*, Paris, 1965.

Ouvrages particuliers

DE ROOVER (Raymond), *The Rise and Decline of the Medici Bank, 1397-1494*, Cambridge, Mass., 1963.
DOLLINGER (Philippe), *La Hanse (XIIe-XVIIe siècles)*, 2e éd., Paris, 1971.
FANFANI (Amintore), *Le origini dello spirito capitalistico in Italia*, Milano, 1933.
HEERS (Jacques), *Gênes au XVe siècle : Activité économique et problèmes sociaux*, Paris, 1961; 2e éd. abrégée, Paris, 1971.

LESTOCQUOY (Jean), *Les villes de Flandre et d'Italie sous le gouvernement des patriciens (XIe-XVe siècles)*, Paris, 1952.
MELIS (F.), *Aspetti della vita economica medievale*, Siena, 1962 (Studi nell'Archivio Datini di Prato, I).
POWER (E.), POSTAN (M. M), *Studies in English Trade in the Fifteenth Century*, London, 1933.
POWER (E.), *Medieval English Wool Trade*, London, 1941.
RENOUARD (Yves), *Les hommes d'affaires italiens au Moyen Age*, 2e éd. Paris, 1968.
SAPORI (Armando), *Le marchand italien au Moyen Age*, Paris, 1962.
SCHULTE (Aloys), *Geschichte der grossen Ravensburger Handelsgesellschaft (1390-1530)*, Stuttgart—Berlin, 1923, 3 vols.
THRUPP (Sylvia L.), *The Merchant Class of Medieval London, 1300-1500*, Chicago, 1950.

LE NOUVEL URBANISME

La démographie urbaine, dans les recherches les plus récentes, nous éclaire peu sur l'urbanisme des grandes capitales européennes au cours du XVe siècle. Le chiffre approximatif de 60 000 relatif à la population de Londres à la fin de ce siècle présente des oscillations dépendant du périmètre urbain qu'on attribue à la capitale anglaise et de l'acception que l'on accorde à la notion de faubourg, pas encore définie dans cette phase de l'industrie textile. Quant à la ville de Paris, à la même époque, les données sociométriques sont encore plus fluctuantes, bien qu'on puisse noter un écart démographique sensible en passant du XVe au XVIe siècle. Fait singulier, et inhabituel du point de vue culturel : en ce qui concerne ces capitales, la documentation qui subsiste au sujet des manufactures est communément considérée comme plus sûre que celle qui porte sur l'architecture civile ou la planification urbaine. Bruges au cours du XVe siècle, Anvers au cours du siècle suivant, malgré leur monopole financier sur les échanges extérieurs et l'extraordinaire floraison des arts figuratifs, ont conservé des index d'évaluation incomparables en ce qui concerne la construction privée.

Dans l'ensemble la décroissance démographique des grandes cités européennes entre le milieu du XIVe et celui du XVe siècle s'accompagne d'un marasme de l'urbanisme. Une exception notable : celle de la Renaissance italienne à laquelle, pour cette raison, notre étude sera spécifiquement consacrée : elle s'articulera sur les phénomènes saillants de la planification urbaine conçue en fonction des présupposés des sociétés urbaines.

A la fin du XIVe siècle, la société médiévale est en pleine évolution. Néanmoins les refontes sociales et les découvertes techniques ne suffisent pas à détruire le système urbain du passé; c'est la poussée de l'humanisme qui le fera. La riche réflexion sur le thème de la cité que nous trouvons dans l'Italie du XVe siècle, où la civilisation est essentiellement urbaine, n'a pas d'égale ailleurs en Europe. Ce qui prédomine dans l'humanisme italien, c'est l'idée d'un espace et d'une société qui possèdent des fondements rationnels et historiques.

La cité humaniste

La cité humaniste est dans son ensemble, idéalement, l'Antiquité ressuscitée, le Moyen Age réduit à des proportions formelles, et un modèle de vie naturelle et laïque. Au sein du premier humanisme, celui qui se termine très tôt à la mort de Coluccio Salutati en 1406, engagement culturel et idéal civique ne doivent pas, selon l'historiographie récente, être disjoints d'une idéologie solidement républicaine; et l'élan vers la cité idéale s'identifie au désir concret

d'intégrer au présent l'idéal de « libertas » de la « polis » antique, sur la base historique de la commune libre. Dès le début, toutefois, dans les différentes « laudationes » humanistes, revient le thème platonicien de la division de la cité en cercles concentriques et en classes. La Florence transformée de Cosme de Médicis accomplit dans ses murs une série de travaux, qui terminèrent le cycle des travaux entrepris au Moyen Age et donnèrent à la cité un visage nouveau, répondant à de nouvelles divisions au sein des arts et aux nouvelles hiérarchies survenues entre eux.

C'est Brunelleschi qui réalise cette opération, en créant une série d'objets architectoniques qui cerneront l'espace urbain, le présentant sous toutes les virtualités sociales et spatiales possibles. C'est-à-dire que l'architecte conteste dans la cité le principe d'une « croissance intérieure supplémentaire », en proposant une structure rationnelle opposée à l'ancienne. Ce faisant, Brunelleschi, notamment par l'exploit exceptionnel que constitue la construction de la coupole de Santa Maria del Fiore, instaure pour l'intellectuel un nouveau rôle comportant spécifiquement des devoirs de chef, et brise ainsi l'unité du chantier médiéval. Il y a là, en fait, le commencement d'un processus historiquement irréversible, qui voit dans l'artiste d'avant-garde le novateur en matière de technologie et, d'une façon générale, le créateur en matière d'art, avec, pour conséquence, la réduction des corps de métiers au rôle d'exécutants purs et simples, qui cessent de participer à la conduite des travaux. Mais le programme de Brunelleschi allait tellement au-delà de l'attente de ses commanditaires eux-mêmes que les Médicis ne le continuèrent pas.

C'est L.-B. Alberti (*De re aedificatoria*, composé vers 1450), le personnage-clef de la culture architecturale renaissante, aux yeux duquel l'activité politico-morale coïncide avec la planification urbaine. Alberti développe sur l'architecture et, par extension, sur la cité et la vie publique, son discours critique en l'orientant de manière à les libérer toutes deux de la tradition médiévale et à les rationaliser, en effectuant une récupération contemporaine, à la fois lexicale et stylistique, de la conception antique (dont, par exemple, la construction de Santa Maria Novella et du Malatestiano sont des relectures critiques). Ce langage universel, interprète d'un humanisme progressiste, adapté aux besoins nouveaux de la bourgeoisie italienne, est, pour ce qui est du thème de la ville, une filiation platonicienne *(République, Lois)* et vitruvienne. Alberti laisse transparaître dans sa cité la notion platonicienne d'« animans » (en paraphrasant le *Timée*, où le mot est attribué à l'univers) : corps physique et social, donc, organique et organisé, définissable et contrôlable selon la nouvelle certitude mathématique d'un espace fondé sur la perspective, homogène et mesurable. Si d'une part Vitruve (dont les dix livres redécouverts par Poggio étaient, d'ailleurs, déjà connus à l'époque médiévale), Végèce et Cicéron constituaient les pôles rhétoriques autour desquels était construite l'image de la cité et — selon une équation typiquement humaniste — celle de la société parfaite, la « grande maison » dont parle Alberti, tirée de Vitruve par une méthode rationaliste et inspirée de l'Antiquité, n'est pourtant pas dépourvue d'un réalisme nettement anti-utopique. Cité concrète structurée selon le modèle de la famille, intégrée à la campagne environnante, divisée en quartiers polyfonctionnels, mais dans son ensemble circulaire et concentrique, facilement déchiffrable selon les typologies et les diverses hiérarchies de ses institutions, elle est en réalité l'expression et l'instrument d'une société rigidement stratifiée. Il faut observer à quel point la double utilisation rhétorique des sources classiques et de la tradition platonicienne permet — au moins théoriquement — de faire disparaître de la société parfaite tout élément de déséquilibre social, justifiant rationnellement la ségrégation, dans la ville historique comme dans la ville future.

La ville entière se présente en microcosme, assimilable, étant donné l'identité homme-monde, au corps humain parfait et à la perfection de l'univers divin (déjà l'*Homo ad circulum* de Vitruve contenait peut-être une allusion cosmique), selon une chaîne symbolique qui englobe le thème pythagoricien, mathématique et harmonique du cercle. Etant donné la complexité des thèmes, tirés d'hypothèses concrètement typologiques, d'analyses politiques et historiques de la société contemporaine, de projections du cosmos, les idées d'Alberti sur la ville n'aboutissent à aucun modèle figuratif concret.

Les traités suivants, ceux de Francesco di Giorgio Martini et de Filarete, sans s'écarter beaucoup des prémisses d'Alberti, référence théorique obligatoire pour la culture ultérieure, tendent à se constituer en modèles (la théorie de la ville idéale est issue d'eux).

Le *Trattato di architettura* d'Antonio Averlino, dit le Filarete, dont la composition peut être située entre 1461 et 1464, est le plus proche de la problématique d'Alberti; écrit en un premier temps pour Francesco Sforza, dédié après la mort de celui-ci à Pierre de Médicis, il contient des allusions concrètes à la politique sforzienne de l'absolutisme éclairé, à laquelle Filarete collabora avec la construction d'un hôpital, une des réalisations les plus modernes de l'Europe de cette époque. La cité de Sforzinda — ainsi nommée en l'honneur de son maître — a comme plan la forme d'une étoile à huit branches, inscrite dans un cercle, — avec au centre la place où se trouvent la résidence seigneuriale et l'église — et distingue clairement tous les autres édifices par leurs typologies. Au sein de la ville, les fonctions économiques du gouvernement, ainsi que les fonctions religieuses, sont pensées et situées; les places à caractère commercial ne manquent pas, ni les canaux. Nous retrouvons à Sforzinda tous les thèmes humanistes de la ville-édifice conçue comme forme plutôt que comme formation. A la notion de la forme préétablie est lié le thème néo-platonicien de la cité idéale. La forme de Sforzinda donne lieu à des suggestions exotiques et fantaisistes offrant plusieurs sens, vestiges de l'art figuratif médiéval, typiques de couches culturelles d'origine pythagorico-astrologique (dans Sforzinda les nombres sont utilisés dans un sens purement qualitatif) et magique, présents de différentes manières au sein de l'humanisme et remis en honneur au cours de ces années quand se renouvellent les contacts avec le monde oriental, par suite des conciles de Ferrare—Florence (1438-1439), de la chute de Constantinople (1453) et à la fin du siècle sous l'influence du néo-platonisme, hermétique chez Marsile Ficin (traduction imprimée du *Corpus hermeticum* en 1471) et cabalistique chez Pic de la Mirandole. Par sa complexité culturelle, le traité de Filarete, à la limite d'une imagerie utopique et grandiose des structures parfaites et d'un plan concret, est un signe de crise du réalisme humaniste.

Dans ce même milieu milanais le plan créé par Léonard de Vinci pour Ludovic le More (dans le codex B et le codex Atlantique, env. 1490), s'apparente d'un côté au premier humanisme, et reflète néanmoins les exigences de la cité-état italienne. C'est Léonard qui, parvenu au sommet même de la technique, effectue la construction scientifique d'une ville selon les lois des mathématiques et de la raison. Les propositions de Léonard revêtent un caractère moins abstrait qu'expérimental; elles mettent l'accent sur une ville spacieuse, innervée de canaux, salubre et bien équilibrée; comportant deux niveaux de trafic et séparée en deux zones, l'une pour les gouvernants, l'autre pour les travailleurs. Conformément au postulat léonardien de l'identité art-science, la ville idéale de Léonard de Vinci est une ville réelle, bâtie selon la raison, planifiée et développée selon la nature de l'artiste.

Le traité de Francesco di Giorgio Martini *(Trattati di architettura, ingegneria e d'arte militare)* fut composé avant 1482 à la Cour d'Urbin, et exprime les instances modernistes de cette cour; il est généralement considéré comme un digest, une somme de typologies différenciées, et le prototype des traités de défense militaire qui allaient suivre. Les villes proposées par Martini s'adaptent aisément au terrain; et si le plan radial et le périmètre en forme d'étoile y sont conservés, selon les données de symétrie et de proportion, on dirait d'ailleurs qu'elles ont été tracées sur un échiquier. A part un expérimentalisme diffus comportant une certaine érosion critique du thème albertien de la ville idéale, on note de complexes implications symboliques, surtout dans l'homologie métaphorique entre figure humaine, édifices sacrés, ville, citadelle, (implications qui se trouvent aussi bien dans le texte écrit que dans les dessins). Le microcosme anthropomorphique comportera, dans les traités ultérieurs, un surcroît d'ambiguïté provenant de l'élaboration d'un modèle social statique et cristallisé. (Cf. aussi chap. VI. Le renouveau architectural.)

Cités italiennes

Les réalisations urbaines du début du Quattrocento en Italie (par exemple la Piazza Maggiore à Bologne, la Piazza dell'Annunziata à Florence (1421), la Piazza et la Piazzetta Saint-Marc à Venise) sont nées par morceaux, dans la mesure où la tendance générale était aux innovations et restructurations partielles, à la régularisation, en quelque sorte, de cet héritage médiéval qu'on identifie nostalgiquement à la commune libre, à laquelle vise, par exemple, Leonardo Bruni en l'opposant à l'Etat unitaire des Visconti. Urbanisme et architecture y sont en outre partiellement dissociés; l'urbanisme est toujours associé à la politique, lié à la participation civique : s'explique, ainsi par exemple la signification nouvelle de la place assumant le rôle de forum et la disparition de la position centrale de l'église; l'architecture provient d'une matrice philosophique conçue pour la Cour; elle a tendance à faire contraste avec l'environnement. En raison du changement politique survenu au cours de la période qui va de la paix de Lodi (1454) à l'invasion de Charles VIII (1494), et du renforcement des oligarchies commerçantes et financières, on peut tenter une approche plus coordonnée et moins fragmentée dans l'étude de la ville là où le processus historique de transformation de l'oligarchie bourgeoise en principauté se trouvait le plus avancé.

S'il est vrai qu'alors des hypothèses universalistes à tendance optimiste, liées à la notion humaniste du microcosme (identité corps humain — corps social de la ville), selon une correspondance inspirée de l'harmonie pythagoricienne et de l'hermétisme, passent du stade du traité théorique (Francesco di Giorgio et Filarete) à celui de la réalisation, il faut toutefois observer que les réalisations concrètes ne se manifestent en Italie que lorsque le climat républicain est déjà presque dissipé; que ces réalisations ne se rapportent que partiellement à l'élan humaniste vers la ville parfaite; que la forme d'ensemble des villes reste presque toujours celle du passé (la seule ville de construction totalement nouvelle fut Cortemaggiore, 1470-81) parce que les théoriciens eux-mêmes raisonnent dans leurs traités à partir des modèles de référence concrets et universels que furent toujours Florence, Rome et Venise. En outre, parallèlement au processus de transformation des communes libres en seigneuries et principautés, le centre visuel de ces opérations est presque toujours la résidence du seigneur et le

siège du pouvoir. Le rapport entre l'architecte-artiste et le mécène évolue en quelque sorte vers l'exaltation de ce dernier, ultime incarnation de l'idéal antique de perfection politique et morale; cependant la gloire viendra sceller et couronner cette activité concrète à moins que l'incertaine fortune n'y fasse obstacle (signe authentique du platonisme de la fin du quinzième siècle : un doute concernant la valeur de l'activité concrète au cours de l'histoire s'insinue dans les esprits puisque même les cités antiques les plus parfaites ont, elles aussi, péri).

A Rome, Nicolas V, à la suite du Schisme, réintègre la capitale religieuse et confie sans doute à Alberti, vers 1450, la restructuration de la ville, vite réalisée, et reprise avec un élan renouvelé par Sixte IV (pont Sixte, via Sistina, etc. . .). Le plan tend à remettre en valeur la zone située autour de Saint-Pierre en reconstruisant l'agglomération et les palais du Vatican, et surtout à réunifier la ville par des liaisons routières, tout en distinguant dans sa configuration la ville sacrée de la ville profane. L'idéal de la *Restauratio urbis Romae* naît donc en accord avec l'activité concrète ayant pour but de donner des fondements nouveaux au pouvoir politique et spirituel de la Papauté; c'est seulement dans le sillage de cette activité politiquement réaliste, qui met fin à l'effort religieux du néo-platonisme florentin, qu'a pu s'effectuer la reprise erronée, parce que partielle et classicisante, de quelques-unes des idées typiques d'Alberti sur la ville; par exemple l'idée de la cité-palais, qui se traduit à Rome par l'instauration symbolique de la zone du Vatican en citadelle sacrée (ce qui est expliqué plus tard par le programme de la chapelle Sixtine) et par la volonté expresse de réunifier la ville, parce que — c'est l'idée d'Alberti — en milieu urbain les divisions physiques sont causes de discorde sociale. Dans *De re ædificatoria* Alberti envisageait la décentralisation de la ville en quartiers centrés chacun sur un lieu public, à l'intérieur d'une configuration globale circulaire, concentrique (déduite du livre VI des *Lois* de Platon) et unificatrice, organisée certainement pour faciliter le contrôle des masses, en évitant les divisions, mais également pour intégrer dans un même quartier des couches sociales et des professions diverses, par une grandiose volonté humaniste de faire participer tout le monde, de ne pas distinguer la ville des riches de celle des pauvres, ni une zone ouvrière d'une zone résidentielle.

A Milan, entre 1450 et 1466, sous l'égide de Francesco Sforza, et grâce à l'œuvre de Giovanni da Milano, puis de Filarete et de Bartolomeo Gadio, le palais ducal progressa; situé à la lisière de la ville, il était détaché du tissu urbain et conçu comme une citadelle (par analogie avec Rome). L'intervention aragonaise projetée par Alphonse le Magnanime et Alphonse II de Naples, qui songeaient à un projet hardi reprenant les tracés classiques et médiévaux et à la création d'équipements et de services sanitaires nouveaux, est restée fragmentaire, centrée, en fin de compte, sur la reconstruction du château des Anjou, conformément à l'idée du palais-citadelle.

Si Rome et Milan présentent des compositions fermées, avec une opposition bien nette entre une citadelle et une ville libre d'accès, les cas de reconstruction globale d'Urbin et de Pienza, due à deux mécènes, membres de l'avant-garde humaniste, Federico da Montefeltro et le Pape Pie II, visent à l'intégration fonctionnelle et politique entre la résidence du seigneur et la population, intégration qui s'exprime clairement par l'aspect géométrique des plans.

A Urbin les travaux furent encouragés par Federico da Montefeltro, duc de 1444 à 1482; il se poursuivirent en phases successives à partir de 1447, avec le concours d'Alberti, de Laurana, de Francesco di Giorgio Martini, et peut-être aussi de Piero della Francesca, dans un climat culturel des plus progressistes; ces travaux se concentrèrent sur le palais ducal pris comme

enceinte, laquelle est tournée vers l'occident en direction de Rome. C'est dans cette direction également que la ville se développa et c'est ainsi que se réalisa, comme l'a bien vu Castiglione, une profonde osmose palais-ville, illustrée par la place-cour à l'intérieur du palais et par le fait que ce dernier s'ouvre simultanément sur la ville en deux places contiguës, ce qui montre beaucoup de sensibilité à l'environnement préexistant.

La perfection absolue de chaque épisode architectural — le fronton des tourelles, le *studiolo*, le jardin suspendu, à échelle réduite — tout cela compensa fort bien l'irrégularité de l'ensemble. La culture liée à une perspective fondant entre elles diverses expériences, le règne de l'empirisme dans les détails, d'inspiration flamande, et la rigueur géométrique des grands ensembles, manifestent ici, pour la première fois, la capacité de se rattacher à la ville historique réelle. La validité de l'opération est limitée par le fait qu'il faut tenir compte du rapport particulier qui s'instaure à Urbin entre le mécène et l'artiste, de la relative stabilité du pouvoir de Federico à cette époque, et de la notion de la ville comme opération architecturale à planifier d'un seul jet, parachèvement méta-historique d'un humanisme de cour raréfié, inapplicable ailleurs.

A la même époque Pie II Piccolomini chargea en 1459 Bernardo Rossellino de rebâtir le bourg de Corsignano où il était né : ainsi surgit Pienza, fiché sur un espace central de forme trapézoïdale, limité par les façades des palais Piccolomini, Vescovile, Comunale et par le Duomo, au langage plus subtil. En ce qui concerne le rapport dialectique entre le quartier médiéval et la campagne, il est important de noter que l'intégration ville-campagne s'est perdue en tant qu'expérience historique à la fin du XIIIe siècle, en faveur de la classe bourgeoise et marchande, ce qui s'incarne à Florence par la troisième ceinture de murs; l'opposition s'atténue au XVe siècle, où Bruni et Alberti deviennent les théoriciens de l'intégration. Néanmoins, on n'assiste ici, comme à Urbin, à la réussite du savoir humaniste que dans la mesure où il abandonne les fins civiques et entreprend de célébrer le mécène.

A la fin du XVe siècle, Florence et Ferrare sont des villes hiérarchisées. Florence, avec un pouvoir ébranlé, les arts affaiblis, un mode de vie polarisé par les facteurs de production, souffre d'un déséquilibre social qui rompt l'unité de la ville : elle se décentre; vers la périphérie, marchands et banquiers (Strozzi, Rucellai, Médicis) font construire des édifices privés dans des quartiers qui sont à la fois lieux de résidence et de travail.

A Ferrare, le plan de Borso d'Este, qui date de 1451, et surtout celui d'Hercule I (à partir de 1491) confié à Biagio Rossetti, sont conçus en rythmes indéterminés, une fois assurés les grands axes perpendiculaires du Corso degli Angeli et de la Strada San Benedetto, et le filet à mailles octogonales, qui constitue un cas unique de planification polyfonctionnelle et élastique.

A Venise et à Gênes, les déséquilibres sociaux furent plus limités ce qui eut pour résultat une certaine homogénéité figurative; à Venise on continue, au cours du Quattrocento, à procéder empiriquement, et l'on met en chantier durant cette période les premiers éléments de la Piazza et Piazzetta San Marco avec les vieilles *Procuratie*, et la façade du palais ducal.

Graduellement les difficultés des mécènes au pouvoir — oligarchies mercantiles ou Cours du Nord — viennent limiter les possibilités d'interventions. A la fin du siècle, le réalisme des interventions du Quattrocento, lié à l'engagement civique, tend à disparaître; avec l'avènement des *Signorie*, la conscience civique décroît ainsi que la possibilité même d'une large participation politique; aussi de plus en plus, la ville est-elle gérée par une élite. Après 1470, l'idée de ville planifiée et prospective devient inactuelle et demeure à l'état d'abstraction dans les traités : c'est

une ville idéale — produite d'une classe désormais — qui se prête, en général, à certaines applications : plans de défense, purs caprices formels (Sabbionetta), petites unités militaires, et, à la limite, utopies.

Autres pays d'Europe

Dans le reste de l'Europe, ce ne sera qu'au cours du XVIe siècle que l'humanisme prendra à son compte les modèles classiques de ville, adoptant la position centrale dominée par le palais royal et tenant compte des exigences prioritaires d'un contrôle politique et militaire, conformément à l'affermissement des nouveaux Etats (p. ex. la ville proposée par Dürer en 1527).

Paradoxalement, la réflexion humaniste sur la ville est exportée hors d'Italie et traduite en un code figuratif international au moment même où elle atteint le degré maximum de formalisation, d'abstraction, d'éloignement historique par rapport à la période qui l'a produite; c'est-à-dire quand, en dernière analyse, elle devient inactuelle.

Dans le climat humaniste, la production de l'urbanisme italien se différencie nettement de celle du Moyen Age, qui prévalait encore dans le reste de l'Europe, aussi bien par la précocité des initiatives que par la réflexion théorique. Il faut noter que l'Italie n'avait pas été touchée par le conflit international qui avait bouleversé le XIVe siècle, c'est-à-dire la guerre de Cent Ans, qui avait ailleurs, par exemple, déterminé le besoin de construire des villes militaires et des villes destinées aux réfugiés.

De plus, les régions du Centre et du Nord de la péninsule avaient remarquablement bien résisté à la destructuration générale qui avait ébranlé l'Europe du XIVe siècle, tant sur le plan social que sur le plan économique; celle-ci se manifeste par le dépeuplement des campagnes par suite, entre autres causes, des famines et d'une brusque réduction des échanges commerciaux; et par la décroissance de la grande industrie textile (qui traditionnellement, en dehors de l'Italie, était forte dans les Flandres). Tout cela eut pour conséquences des phénomènes nouveaux, tels que le déclin de la propriété féodale et de grands soulèvements paysans, à la suite desquels se forma un véritable prolétariat agricole. Celui-ci réussit parfois à s'imposer sur le plan économique (p. ex. par ses initiatives dans le domaine du textile) et celui des droits civiques; mais il ne contribue pas à améliorer d'une manière sensible l'ensemble des conditions de l'existence. Cette stagnation économique à l'échelle globale est indiscutablement présente au XIVe siècle et dure jusque vers le milieu du XVe siècle, mais, paradoxalement, on relève dans la deuxième moitié du siècle un accroissement de la population urbaine, aux dépens de celle des campagnes. Toutefois la fondation de villes nouvelles telles que les bastides françaises, ainsi que le développement des villes déjà existantes, planifié ou conçu par englobements à l'intérieur du tissu urbain, se trouvent presque partout arrêtés comme la victoire de la bourgeoisie marchande précapitaliste sur les travailleurs salariés. Pour comprendre l'essor ou le déclin de telle ou telle ville à la fin du XVe siècle au détriment de telle autre (Bruges et Genève) ou par exemple la prospérité de Lyon, qui deviendra au cours du XVIe siècle un des centres les plus brillants de la Renaissance européenne, la fortune économique et urbaine d'Anvers, et celle de Séville, de Lisbonne, d'Amsterdam et de Londres, il faut tenir compte d'importants phénomènes qui demeurent encore liés à ceux du XIVe siècle; par exemple, la décadence de certaines foires,

comme celles de Champagne, aboutissant au déclin du réseau routier qui avait rayonné de France à travers l'Europe. Par suite de ce changement, les communications allaient s'effectuer désormais par la voie maritime (de Gênes ou Venise jusqu'à Londres ou Bruges); ou par la voie fluviale du Rhin, tandis que les villes hanséatiques, Lubeck en tête, tendent à se fermer aux Flandres et à chercher des débouchés en Allemagne même (Francfort, Nuremberg).

C'est au XVIe siècle seulement que le modèle humaniste d'architecture urbaine s'imposera en Europe. Les réalisations italiennes n'eurent pas, toutefois, de répercussions immédiates, et la thématique de la ville idéale n'influencera concrètement que les fortifications et l'assiette spatiale des capitales, selon un cheminement idéologique déjà évident en germe dans les constructions entreprises, en France, par Charles VIII à Amboise, en Espagne par Enrique de Egas qui construisit des hôpitaux, et en Hongrie par Mathias Corvin. D'une manière générale, on rejette au delà des Alpes le « monumentum » humaniste, ainsi que le principe d'un plan d'ensemble de la ville (la cité-symbole); on préfère les ajouts (murailles, quartiers) qui permettent de rester fidèle soit à la conception de la ville gothique de type centralisé, soit à une conception corporative des pouvoirs consolidés, d'après une logique fonctionnelle sensible aux raisons démographiques et économiques de chaque pays. Dans cette optique seulement il est permis de parler de nouveautés urbaines : ainsi l'important développement de Paris est déjà évident au début du XVe siècle, avec l'essor commercial de la rive droite et la construction de l'Hôtel de Ville et des Halles, extension du noyau préexistant.

L'autre pôle culturel du XVe siècle, hors d'Italie, se situe dans les Flandres où, tout comme en Italie, les concepts sont transposés de toute évidence en formes artistiques de grande signification esthétique, philosophique et religieuse. S'opposant à l'optimisme élitiste de l'art des seigneuries italiennes, l'art flamand assume une dimension essentiellement mystique ouverte à tous les problèmes sociaux. L'exemple de Bruges peut servir à illustrer pourquoi cet art n'a abouti à aucune expression théorique ou pratique, en matière d'urbanisme. Fondée sur les puissants privilèges commerciaux du port d'Anvers, la grande prospérité de la ville de Bruges se traduit entre les XIVe et XVe siècles par la construction d'un nouvel Hôtel de Ville et de nombreux hôtels particuliers (ceux des Portinari, des marchands hanséatiques, des Van der Beurs); ces entreprises sont strictement liées au pouvoir économique qui détermine, ici comme ailleurs, le caractère de la ville. A la fin du siècle le déclin de ce pouvoir entraîne avec lui le déclin de la ville.

Maurizio Bonicatti — Livia Carloni
Università di Roma

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

CHASTEL (André), KLEIN (Robert), *L'âge de l'humanisme*, Paris, 1963.
DELUMEAU (Jean), *La civilisation de la Renaissance*, Paris, 1967.
GARIN (Eugenio), *L'educazione in Europa 1400-1600*, Roma—Bari, 1976.
ID., *Scienza e vita civile nel Rinascimento italiano*, Bari, 1965.
HAUSER (Arnold), *Storia sociale dell'arte*, Tome II, Torino, 1956.

ROMANO (Ruggiero), TENENTI (Alberto), *Alle origini del mondo moderno (1350-1550)*, Milano, 1967.
TAFURI (Manfredo), *L'architettura dell'umanesimo*, Bari, 1969.
WITTKOWER (Rudolf), *Architectural Principles in the Age of Humanism*, London, 1949.

Ville et urbanisme

ASTENGO (Giovanni), *Urbanistica*, in *Enciclopedia Universale dell'Arte*, Tome XIV, Venezia—Roma, 1966, pp. 541—642.
CURL (J. S.), *European Cities and Society*, London, 1970.
FRANCHETTI PARDO (V.), *Storia dell'urbanistica dal Trecento al Quattrocento*, Roma—Bari, 1982.
GUIDONI (E.), MARINO (A.), *Storia dell'urbanistica. Il Cinquecento*, Roma—Bari, 1982.
GUTKIND (E. A.), *International History of City Development*, London—New York, 1964—1972, 8 vols.
LAVEDAN (Pierre), *Histoire de l'urbanisme : Renaissance et temps modernes*, Paris, 1959.
LUGLI (P. M.), *Storia e cultura della città italiana*, Bari, 1967.
MARCONI (Paolo), *La città come forma simbolica*, Roma, 1972.
MORINI (M.), *Atlante di storia dell'urbanistica*, Milano, 1963.
MUMFORD (Lewis), *The City in History*, Harmondsworth, 1966.
ROSENAU (Helen), *The ideal City*, New York, 1965.

La ville de la Renaissance

ARGAN (Giulio Carlo), *The Renaissance City*, New York, 1969.
BENEVOLO (Leonardo), *La città italiana del Rinascimento*, Milano, 1969.
ID., *Storia dell'architettura nel Rinascimento*, Bari, 1968, 2 vols.
BONICATTI (Maurizio), *Dürer nella storia delle idee umanistiche fra Quattrocento e Cinquecento*, in *The Journal of Medieval and Renaissance Studies*, I(1971), pp. 131-250 (Celebration of the Quincentennial of the Birth of A.D.).
FIRPO (Luigi), *La città ideale del Rinascimento*, Torino, 1974.
MURATORE (Giorgio), *La città rinascimentale*, Milano, 1976.
ZEVI (Bruno), *B. Rossetti, architetto ferrarese*, Torino, 1960.

Si cette période est dominée par l'essor des grandes découvertes menées systématiquement après 1450 par les Portugais le long des côtes africaines, d'inappréciables progrès se réalisent vers une meilleure connaissance de la géographie et des mœurs de l'Ouest, voire de l'Extrême-Orient, ainsi que des contrées mal connues du Nord de l'Europe et de la Moscovie.

La réflexion critique sur les seules bases possibles, les textes antiques de Ptolémée, Strabon, Solin, Elien et surtout Pomponius Mela et Pline, complétés par les journaux des missionnaires médiévaux et de Jean de Mandeville, n'est qu'une part de l'information. Marins et marchands développent une expérience essentiellement orale, dont le contrôle demeure difficile.

Du moins est-on sûr que la Papauté et les princes occidentaux, dont la vague turque sur l'Est de l'Europe a ravivé l'inquiétude, s'intéressent à l'Afrique et à l'Asie pour des raisons qui ne sont pas seulement économiques, mais d'intérêt national et missionnaire.

Les ambassades du XVe siècle à Venise, à Rome, Avignon ou Paris, puis l'arrivée des princes africains au Portugal permettent des contacts directs qui soutiennent la curiosité générale. Sur ce point, il faut faire une place à part à Marco Polo, dont les récits fabuleux n'éveillent pas chez tous la même méfiance et participent à l'élaboration définitive des grandes découvertes.

Le XVe siècle est l'étape décisive vers les voyages de Colomb, Vasco de Gama et Albuquerque.

Les textes antiques

Le *De situ orbis* de Pomponius Mela (Ier siècle ap. J. C), dont soixante manuscrits depuis le IXe siècle mesurent la diffusion, connaîtra longtemps encore une vague sans défaillance. C'est une base sûre, et le rationalisme ultérieur du savant des Pays-Bas n'émettra que peu de réserves sur certaines données prodigieuses du géographe. L'Afrique est connue dans toute sa partie Nord, jusqu'aux sources du Nil. Au Sud, c'est l'*Antichtonum terra*. Le Proche-Orient jusqu'à l'Inde et au Turkestan est largement décrit. La rotondité de la terre est connue : la mer ceint entièrement le globe.

Ptolémée (IIe siècle ap. J. C.), suivant les données mathématiques d'Eratosthène (IIIe siècle av. J. C.), en donne la dimension presque exacte, et permet le calcul de latitudes et longitudes. Ses *Tables géographiques* (26 cartes, dont 10 pour l'Asie), aboutiront à la carte en couleur de

Castorius (IVe siècle) base essentielle de celle de Peutinger (1465-1547). Il étudie, sur un journal de voyage d'un certain Gardafus à Zanzibar, les sources du Nil; il connaît Taprobane (Ceylan), le golfe du Gange, Malacca... Traduite en latin dès 1143, sa *Planisphère* demeure le cadre fondamental des études géographiques.

Strabon (Ier s. ap. J. C.) le complète, dans un tout autre esprit. Il ne fournit aucune donnée nouvelle mais, voyageur averti — il a parcouru tout le Proche-Orient, de l'Arménie à l'Egypte — il s'intéresse essentiellement aux mœurs, aux climats, aux ressources du sol. Surtout, il souligne l'intérêt *politique* de cette connaissance exacte des productions et civilisations voisines. Sa *Géographie*, largement diffusée au Moyen Age en traduction latine fut parmi les premiers textes imprimés à Rome vers 1470.

Ses visées économiques et philosophiques lui assurent un rôle plus important que ceux de Pomponius Mela et Ptolémée. Les historiens grecs et latins contribuèrent à orienter les esprits en ce sens.

Justin (IIe siècle ap. J. C.), édité à Venise dès 1470, après des dizaines de manuscrits du IXe au XVe siècle, fournit un répertoire commode et complet d'histoire ancienne : l'Asie, la Syrie, l'Arménie, l'Egypte, Carthage, la Grèce, théâtres successifs des luttes romaines, présentent une vue évolutive simplifiée mais juste du monde antique, autour des grandes figures d'Alcibiade, Philippe, Antiochus, Ptolémée, Mithridate, Tigrane, Orode.

Les compilations moralisantes de Valère Maxime et Quinte-Curce (Ier siècle ap. J. C.) — tous deux édités dès 1471 (Strasbourg, Mayence, Venise) — illustrent les vertus antiques. L'intérêt du premier est de montrer, en distinguant les peuples, des exemples de vertus et de vices exemplaires chez tous, tempérant par là les images conventionnelles de l'Oriental ou de l'Africain cruel, libidineux ou efféminé. Le second, notamment dans sa geste d'Alexandre, donne une série de tableaux colorés des climats, de la faune ou des mœurs des peuples qu'il décrit : glaces de Scythie, végétation luxuriante peuplée d'oiseaux inconnus en Inde, déserts d'Egypte et d'Arabie, Océan mystérieux, sacrifices humains à Tyr... Volonté tenace et goût du merveilleux fleurissaient au cœur des lecteurs de ces historiens populaires.

Pline l'Ancien (Ier siècle ap. J. C.) n'en reste pas moins la source la plus importante. L'ampleur de son information a fait de son *Histoire naturelle* un monument inégalé : malgré bien des affirmations étranges, on hésitera, même à la fin de la Renaissance, à mettre en doute son esprit critique : les historiens de la flore et de la faune continueront à chercher auprès de lui, après les grandes explorations océanes, la plante ou l'animal qu'il décrivait au Ier siècle.

Deux cents manuscrits témoignent de l'ampleur de son utilisation et il n'est pas surprenant de voir Venise en faire la première édition dès 1469.

En géographie, il bénéficia de périples exécutés sous Auguste et Juba : ainsi évoque-t-il la Belgique et le Jutland, les Canaries (Junonia, Palma, Capraria), le pic neigeux de Ténériffe (Nivaria).

Il décrit des bêtes, chiens et lézards, de dimensions insolites, des arbres aux produits inconnus, surtout des plantes hallucinatoires ou euphorisantes de l'Arabie ou de l'Inde. Il connaît les usages médicaux de l'hélianthe, de l'œthiopis ou de l'absinthe. Il signale les gisements d'or et d'argent — au demeurant bien illusoires — pour les gens du XVe siècle, puisqu'il s'agissait du Pactole et du Gange pour l'or, de l' Espagne pour l'argent. Plus sérieuses étaient ses informations sur les teintures, les pierres précieuses de l'Orient ou le sel rouge de Memphis...

Inlassable à combattre les superstitions religieuses et à tourner l'homme vers la terre, confirmé par les voyageurs médiévaux et les premiers explorateurs africains, Pline ne fut pas seulement l'autorité scientifique qui contrôlait l'élargissement des horizons, il excita l'imagination et l'appétit terrestre des découvreurs.

L'apport médiéval

Des raisons religieuses et politiques avaient développé au Moyen Age les contacts avec le Grand Nord et l'Orient.

De l'installation des Vikings en Islande (874), d'Erik le Rouge au Grœnland (985), dont un évêché survécut du XIIe au XIVe siècle, de l'exploration du mystérieux Vinland, l'Europe ne sut rien : pas de témoignages, d'autant que la colonie disparut entièrement vers 1350.

Le Pape reçut-il vraiment un denier de Saint Pierre du Grœnland en 1418? Seul, Nicolas V invite en 1448 les évêques islandais à réévangéliser le Grœnland, sans que des expéditions maritimes ultérieures (John Skolp, Hans Pothurst) parviennent au but. Connut-on, dans les cercles européens, l'extraordinaire enquête faite en 1173 par le Navarrais, Benjamin de Tudela? Son *Journal de voyage*, rédigé en hébreu, et qui sera traduit et édité en latin par Arias Montano en 1575, est l'inventaire de tous les Juifs du monde oriental. Après avoir parcouru le Moyen-Orient jusqu'en Perse où il dénombre vingt-huit synagogues à Bagdad et dénombre 28 000 Juifs au Nord de Goa et dans l'Ile Chaurai, il rentre par l'Arabie, descend jusqu'à Zabid, en face d'Aden, parcourt l'Abyssinie, remonte la vallée du Nil et rentre par l'Italie et l'Allemagne. Il recueille nombre de témoignages oraux, à peine mentionnés, mais sait par exemple que, pour aller d'Inde en Chine, il faut quarante jours de mer. Ce témoignage, ignoré de la tradition écrite, en dit long sur l'importance de la tradition orale au Moyen Age.

Les Croisades durent l'intensifier considérablement, sans que voyageurs ou occupants occidentaux aient éprouvé le besoin de nous transmettre leurs connaissances.

De nombreux contacts avaient été pris avec l'Asie au XIIIe siècle. En 1237, quatre Dominicains envoyés par le roi de Hongrie Béla IV partirent en quête de la « Grande Hongrie ». Un seul, le frère Julien, parvint à ce mystérieux territoire entre le Volga et le Sud de l'Oural, pour y retrouver des frères de langue.

Huit ans plus tard, Innocent IV envoie cinq Franciscains vers Bajatnay (Batny), prince des Tartares. Plan-Carpin et N. Ascelin rédigèrent deux récits différents de leur mission, qui dura plus de trois ans. Dans celui de Plan-Carpin 16 chapitres sont consacrés au voyage et à la réception du Cham (Khân), 8 aux mœurs des Tartares : il insiste sur la puissance de leur Empire, leurs forces militaires, leurs dissentiments avec leurs voisins et les moyens de leur résister ou de les exploiter par une alliance : les intentions de prendre l'Islam à revers et de résister à la puissance turque grandissante trahissent les intentions du moine. Le texte d'Ascelin a pour principal intérêt de donner la teneur des lettres présentées par le Pape et la réponse du prince. Ce texte fut largement diffusé, puisqu'il forme le 32e livre de Vincent de Beauvais.

Circulait sans doute aussi, dans des cercles plus restreints, l'apport de missions ultérieures, franciscaines également, de Guillaume de Rubruk (Rubruquis), envoyé par Saint Louis depuis Saint Jean d'Acre vers les princes tartares. Bien accuellis durant leur séjour à Karakoroum par les Khans Sartak et Batou, son père, et Mangou, leur supérieur hiérarchique, les Franciscains disputèrent avec des Nestoriens. A son retour à Tripoli en 1255, Guillaume ne put se rendre en

France et fit parvenir à Saint Louis une longue lettre latine manuscrite, éditée seulement à la fin du XVIe siècle, traduite en anglais, par Hakluyt. Elle fournit de nombreux renseignements, en particulier sur les souvenirs lointains de chrétiens nestoriens, la tolérance entre religions bouddhiste et musulmane, quelques renseignements sur la civilisation chinoise, et des détails précis sur l'excellente organisation administrative de l'Empire Mongol. On ne dut avoir que de vagues échos, et dans le seul milieu monastique, malgré son importance, de l'extraordinaire aventure de Giovanni da Montecorvino, envoyé de Nicolas IV, premier vrai missionnaire de l'Orient. Installé quelques années en Perse et en Inde, puis pour plus de trente ans à Khan-Balikh (Pékin), il y construisit une église et laissa 6000 convertis. On ne sait rien de ses quelques compagnons ni de son successeur désigné, Nicolas. L'expulsion des Mongols et Européens, la fermeture de la Chine à tout étranger en 1368 mit fin à l'aventure, reprise deux siècles plus tard par François Xavier.

Un autre Franciscain, Andrea da Perugia, créé évêque de Zayton, en 1326, ne jugea pas utile non plus d'informer l'Europe de ses activités.

Seuls, deux récits du XIVe siècle apporteront une meilleure connaissance de l'Inde.

C'est la vie religieuse tibétaine qui intéressa Odorico da Pordenone, envoyé en Extrême-Orient en 1318.

Le Dominicain Jourdain Cathala de Séverac, premier évêque de Quilon (1329) dans la région de Madras, s'enthousiasma devant la flore et la faune indiennes (cocotiers, manguiers, crocodiles, éléphants, oiseaux de paradis) ainsi que des ressources fournies depuis longtemps par les caravanes (gingembre, cannelle, perles). Ses *Mirabilia descripta* renforcent l'attrait de l'exotique aux yeux du public et confirment Marco Polo.

La plus remarquable de ces relations est celle de frère Haiton, parent du roi d'Arménie, bien informé de l'histoire des Tartares, notamment par celle d'Arménie écrite par son oncle, et par sa longue expérience personnelle; mais sa relation ne connut qu'une diffusion limitée.

Envoyé en mission auprès du Pape, il se fit franciscain à Poitiers en 1303. C'est là qu'il dicta à Nicolas de Salcon un long récit destiné à Clément V. Ainsi circulèrent quelques manuscrits français et latins, mais il fallut attendre Ramusio pour voir paraître une édition imprimée.

Cette mission coïncide avec les échanges qui eurent lieu de 1285 à 1305 entre les Tartares Mongols et Philippe le Bel. Une lettre d'Argona, Khan de Perse, fut remise au roi de France par le gênois Buscarello Ghisolfi; puis ce fut l'ambassade d'un chrétien nestorien, né à Pékin, Rabban Cauma, dont une lettre proposait une paix commune. Ces contacts répétés ont le même double enjeu : missionnaire, pour la réintégration de ces chrétiens séparés; politique, pour menacer le Turc sur ses arrières et éviter l'invasion en Europe : clairvoyance que l'avenir vérifiera.

Ce contexte explique la teneur du texte d'Haiton : les douze chapitres de la fin (sur 60) sont une préparation minutieuse d'une croisade à partir de l'Asie. Pour confirmer l'alliance tartare, Haiton remonte au Xe siècle pour expliquer la lutte séculaire entre l'Islam et les Mongols, surtout après le baptême de Mangou, vainqueur de la Perse. Pour le reste du Moyen-Orient, Haiton ne donne que des indications sommaires sur les différences de race, de mode de vie et de religion.

Outre ces renseignements précieux et originaux il démystifie au passage la barbarie tartare, les monstres orientaux et la mythomanie de Marco Polo. Il ne le contredit pas pourtant, évoquant dans les mêmes termes la richesse, la civilité et le splendide isolement chinois.

C'est lui en effet qui demeure le plus lu de l'époque que nous étudions. En 1298, dans sa prison de Gênes, à son retour d'un périple de vingt-quatre ans, dont 17 chez le Grand Khan, le Vénitien, descendant de riches marchands, était un objet de curiosité : les visiteurs l'écoutaient narrer ses aventures extraordinaires et un de ses compagnons de geôle, le Pisan Rustichiello recueillit ses propos. Le récit, repris en français en 1307 par Charles de Valois, fut diffusé dans une centaine de manuscrits. L'imprimerie s'en empara dès les origines et des éditions virent le jour à Nuremberg (1477), Augsbourg (1481), Zwolle (1483), Anvers (1485) — abrégé latin de Fra Pipino da Bologna (Anvers 1482).

Dans les milieux réputés savants, on l'ignora. Pierre d'Ailly, Marino Sanudo, les *Chroniques* de Bergame ne prirent pas au sérieux celui qu'on surnommait « Monsieur Million », pour les chriffres fabuleux d'îles, de distances, de richesses qu'il avançait. L'imprécision de sa nomenclature géographique fit hésiter les cartographes, qui, exception faite de la *Carte catalane* de 1375 donnée à Charles VI et celle du Vénitien Fra Mauro en 1450, l'ignorèrent jusqu'au milieu du XVe siècle.

Mais les textes que nous avons cités, et sans doute plus encore les récits des marins gênois et toute une tradition orale de voyageurs que nous ignorons, assurèrent dès avant l'impression un succès tout autre que romanesque. Il est sûr, en tous cas, que Colomb annota aussi soigneusement le résumé donné par Fra Pipino qu'il l'avait fait pour Pline. Deux éléments intéressèrent Colomb : le calcul erroné des distances, repris du géographe grec Maxime de Tyr, qui rendait accessible la côte extrême-orientale (l'Amérique absente) de la côte atlantique de l'Europe; l'appât économique, autre que le commerce des épices et de la soie. Il note partout : or, argent, perles.

Pour la majorité de ses innombrables autres lecteurs, ce fut le *Devisement du monde* ou le *Livre des merveilles :* « Seigneurs empereurs et rois, ducs et marquis, comtes et bourgeois, qui voulez connaître les diverses races des hommes et les diversités des diverses régions du monde, prenez ce livre. . . » Vision élargie des civilisations, image de l'homme dans sa *diversité*, tels sont bien les traits majeurs d'une rupture avec le Moyen Age et le programme sociographique de la Renaissance.

C'est l'Asie entière qui prend figure, exacte et stylisée : distances, richesses du sol, nourriture et vêtements, religion, cadre politique, mœurs particulières, mais sans recherche du pittoresque gratuit. Marco Polo note ce qui est singulier, et ne peut pas ne pas frapper le voyageur. Fils de marchand, suivant la route des caravanes commerciales, il trouve d'abord partout industrie et trafic. Européen fier de l'être, il constate l'infériorité intellectuelle, technique ou politique de la plupart des contrées qu'il traverse : idolâtrie signifie pour lui pauvreté, cruauté et superstitions médiocres. Mais il note que les maris, à Camul, tiennent à honneur de laisser les hôtes jouir de leurs femmes, qu'à Malabar celles-ci s'offrent en holocaustes vivants aux funérailles; comment le Grand-Khan, Koublaï, pratique une étiquette rigoureuse avec sa tribu de concubines; comment les hommes, aux naissances, reçoivent au lit, pendant que les accouchées vaquent à leurs travaux. . .

La Chine qu'il connaît beaucoup mieux et où il reçut de grands honneurs a retenu toute son attention, et particulièrement son organisation politique : despotisme totalitaire, mais éclairé; les bonzes dominent la masse du personnel administratif, qui exerce toutes fonctions de justice,

de police et de finances. Il note l'usage de papier-monnaie, l'efficacité de la poste, le luxe des auberges, l'aide sociale aux indigents, aux paysans en difficulté. Il s'intéresse, sommairement, aux pratiques culturelles du bouddhisme, des « sarasins », des divers « idolâtres ». Il trouve à Tchen-Kiang-fou des Nestoriens, à son avis installés de fraîche date.

Livre des merveilles? Certes, elle ne manquent pas, sans avoir la meilleure part du récit. On n'a pas toujours su éliminer les interpolations épico-romanesques de Rustichiello; beaucoup ne lui sont pas particulières et viennent d'une mauvaise interprétation; les fantômes du désert de Lob sont un effet acoustique; arbres-lune, hommes à tête de chien ou à queue sont mal interprétés; les cheveux d'Adam qu'on lui donne sont une croyance locale; les licornes et les griffons africains lui ont été confirmés par oui-dire.

Mais il a vu des « enchanteurs » en Chine, en Inde, en Arabie pratiquer des choses étranges, dont il ne livre qu'une part. Il relate sans les prendre à son compte les prétentions de quelques-uns d'être maîtres du vent ou de la mer... Mais il a vu des écureuils volants, des clôtures faites de cornes de bêtes, la grande muraille, le luxe grouillant de la Cour de Pékin...

Là sont les merveilles : comment croire à 2000 serviteurs permanents, des cortèges de 100 000 chevaux, un palais en or massif, un immense pont de marbre sur le Yang-Tsé, un lac aux centaines de palais, des rubis gros comme le bras, 12 000 ponts et monuments à Quinsai (Hang-Tchéou)? Exagérations évidentes, que Marco Polo doit à coup sûr aux manies grossissantes des chroniqueurs chinois eux-mêmes...

Il y a loin en outre de cette approche directe, mais sommaire, purement descriptive et visuelle, aux grandes enquêtes expérimentales jésuites de la fin du XVIe siècle, en particulier de P. Semedo.

Marco Polo ne s'intéresse ni à l'histoire ni aux mécanismes institutionnels ni aux connaissances et croyances de la Chine; il en méconnaît les vraies grandeurs comme les faiblesses. Mais c'était déjà un grand pas dans la connaissance du monde et l'histoire des mentalités.

Les progrès en Asie

Deux Vénitiens firent progresser les connaissances du monde asiatique et leurs deux longues expériences furent tôt divulguées.

Niccolò dei Conti (Niccolò Veneto, lat. de Comitibus) était à Damas en 1419 et apprenait l'arabe. De Babylone à Bessorah, il atteignit Ormuz et le port perse de Calatra où il s'initie au persan; il affrète un navire et gagne Ceylan, puis Taprobane (Sumatra). En remontant lentement le Gange, puis le fleuve Ava, il atteint à son tour le Catai (Mangi), puis Pékin. Il redescendra le fleuve Ava et atteindra les deux Javas : dans ce long voyage mal daté de 25 ans, on sait du moins qu'il y séjourne neuf mois. Puis il s'en retourne pour le trajet mi-terrestre, mi-maritime traditionnel de Malabar, Calicut, l'île de Secatora, Aden, l'Ethiopie, l'Egypte.

Rentré en 1444 à Venise, il dut en dire plus long de ses connaissances et de ses expériences que le récit officiel demandé par la Sérénissime à Poggio Bracciolini ne le laisse entendre. Des manuscrits circulèrent et on en fit une traduction portugaise pour Manuel Ier. Marco Polo et les marins portugais se trouvaient une fois encore confirmés.

Peut-être sur les données de Conti en 1473, Ambrogio Contarini est envoyé en mission auprès du roi de Perse, après une première ambassade de Giosafat Barbaro. Par le trajet

traditionnel des caravanes (Russie méridionale, Crimée, Mer Noire) qu'il traverse en bateau, il parvient en août 1474 à Tauris, puis en octobre à Ispahan, où il séjourne 10 mois. Son retour est retardé par la guerre turque. Non sans divers déboires avec quelques potentats du Moyen-Orient, notamment à Astrakan, où il est maltraité par les Tartares, il atteint Moscou où il séjourne plusieurs mois, puis la Pologne de Casimir IV et retourne à Venise en avril 1477, après 4 ans d'absence. Il revient avec une promesse des princes persans d'attaquer les Turcs : confirmation des buts de son voyage et de la continuité des ambassades depuis le Moyen Age. Son *Voyage* fait l'objet d'une belle édition in-folio vénitienne en 1487.

Ajoutons finalement un épisode intéressant de la découverte de l'Orient, qui est le voyage en Inde du marchand russe, Afanasij Nikitin, originaire de la ville de Tver. Il vécut pendant six ans (1466-1472) en Inde où il s'intégra au milieu autochtone et s'assimila plus ou moins à l'Islam. Son récit de voyage intitulé *Chozenie za tri morja* (Voyage au delà de trois mers) est un mélange pittoresque d'observations précises et d'élément fantastiques, et reflète curieusement la mentalité des Slaves orthodoxes sensiblement différente de celle des voyageurs occidentaux.

La pénétration de l'Afrique

Navigation et cartographie avaient progressé au XIIIe et XIVe siècle et, du côté de l'Océan Indien, la côte africaine était mieux connue. Au Sud du Nil, l'« Inde moyenne » descendait jusqu'à Zanzibar. Marco Polo en parle et fait mention de Madagascar « à 1000 milles au Sud de Scotra... L'île l'une des plus grandes du monde, car elle a bien environ 4000 milles de tour... »

Les Canaries étaient connues de longue date, désignées dans l'Antiquité sous le nom d'Iles Fortunées. Dès 1312 (et il n'était pas le premier) le Gênois Lanzaroto Mallucello débarque et s'installe sur la grande île qui porte encore son nom. Il fut chassé vingt ans après par les indigènes. D'autres Gênois envoyés par Alphonse IV de Portugal ramenèrent en 1341 des Guanches... Clément VI, pape d'Avignon, fit l'amiral de France Louis de la Cerda « prince de La Fortune » en 1344, mais les Canaries restèrent sans possesseur officiel jusqu'en 1479, cependant que marchands et missionnaires s'y installaient. Les marchands étaient de tous pays — vénitiens, gênois, catalans — tous trafiquaient de tout, y compris des esclaves...

Deux aventuriers français, Jean de Béthencourt et Galifer, appuyés cette fois par le Pape de Rome, prirent possession de Lanzarote : les malheureux Guanches, issus de l'expansion berbère, vivaient en primitifs sans défense. Béthencourt se fit reconnaître du roi de Castille et évinça Galifer, favorable à un rattachement à la France. Béthencourt agit en fait en despote indépendant, recruta 160 personnes du pays de Caux, pratiqua à son tour sans scrupule depuis la Normandie durant treize ans la traite des Guanches et des Noirs et, ruiné en 1418, abandonna sa possession à la Castille, qui dut la céder aux Portugais en 1479, au traité d'Alcacovas.

Les récits de la pénétration intérieure sont peu nombreux, mais significatifs.

Des marchands gênois, installés en Tunisie et au Maroc au début du XIVe siècle, commerçaient avec les « Philistins » et le témoignage d'un prêtre gênois, Giovanni di Carignano, nous informe déjà de la route des caravanes à travers le Sahara. On a retrouvé au XXe siècle une lettre d'un autre Gênois, Malfante, écrite de l'oasis du Touat en 1447, chez le cheik de Tamentit. Il décrit les Touaregs et confirme l'exclusivité du commerce exercé par les juifs polyglottes à l'intérieur comme dans les ports : peaux, céramiques, esclaves, et l'or — le mystérieux or de « l'île

des Paillettes » (c'était l'or du Soudan). Malfante, messager d'une banque gênoise, n'en eut pas le secret, dont la possession aurait résolu la grave crise monétaire issue de la guerre de Cent ans. C'est alors que Gênes proposa l'étalon-or comme base du change. Mais, de l'autre côté les Portugais obtenaient de l'Espagne l'exclusivité du commerce en Haute Guinée...

En 1413, un Toulousain, Anselme d'Ysalguier, rentrait du Niger qu'il avait atteint sans doute comme prisonnier des pirates du désert, après s'être embarqué vers les Canaries et avoir subi un engagement près du cap Bojador : il resta huit ans à Gao, amoureux de la Musulmane noire Casais, qu'il ramena à Toulouse, ainsi qu'un glossaire de l'arabe, du targui et du somhaï africain. Ils firent souche au château de Pinsaguel et un eunuque noir figure dans le cortège du dauphin Charles en 1420. Nouveau témoignage d'une tradition orale isolée, recueillie partiellement plus tard et dont on ignore l'exacte portée. Cette tradition orale explique seule la précision des cartes majorquaises décrivant l'Afrique jusqu'au Niger.

Autre énigme, celle du « prêtre Jean », dont une mystérieuse lettre à la fin du XIIe siècle révélait la puissance monarchique. Marco Polo croyait l'avoir rencontré en Asie, au Nord du Turkestan. Un ambassade du Négus, David Ier à Venise, l'identifia avec le roi d'Ethiopie. Les résultats furent les mêmes qu'en Asie : retour du chrétien au giron de l'Eglise, axe commercial de Venise à Axoum, possibilité d'un encerclement de l'Islam. La France, l'Espagne et le Pape intervinrent : en 1441 des religieux éthiopiens furent invités au Concile de Florence. On envoya des missionnaires qui permirent à Fra Mauro d'enrichir sa carte de 1460 d'une description précise de l'Ethiopie : ils dessinèrent eux-mêmes montagnes, villes, fleuves et lacs.

Des artistes circulaient. Le roi de l'or soudanais, Moussa Ier, fit venir un artiste andalou pour construire la mosquée de Gao. Un peintre vénitien vint vers 1450 décorer les églises éthiopiennes... Minces échanges certes, par lesquels progressait lentement, dans le double sens de la rationalité et de la tolérance, un Occident ouvert aux deux grands continents voisins, non encore gâté par l'exaspération des rivalités nationales et l'appétit de l'or.

L'épopée portugaise

L'Italie, la France, l'Espagne, les deux Papautés de Rome et d'Avignon s'étaient trouvées engagées, à des titres divers, durant deux siècles, dans les relations avec l'Afrique et l'Asie.

Les puissances maritimes du Nord — Vikings ou ligue hanséatique — non seulement maintenant le statu quo de leur commerce strictement européen, mais régressaient, frappées par les rivalités monétaires, la crise économique, la fermeture ou la réduction des terminaux européens des grandes caravanes — Russie, Venise ou Gênes...

En outre, milieux strictement marchands, les Nordiques ne se souciaient guère de divulguer à l'Occident leurs connaissances des autres civilisations, s'ils s'en étaient jamais souciés.

Comment expliquer l'essor à la fois subit et patient du Portugal?

Les conditions techniques

Il est d'abord de caractère technique. Des éléments complexes entrent en jeu : tous les peuples semblaient également préparés à la réussite dans laquelle les Portugais prirent les devants : universités et banquiers germaniques pouvaient faire bénéficier de leur avance scientifique et de leurs capitaux qui ils voulaient; la France comptait de solides ports et des

MAGYAR
TUDOMÁNYOS AKADÉMIA
KÖNYVTÁRA

marins réputés, normands, bretons, poitevins, basques, que tous les voisins venaient discrètement consulter; Vénitiens et Gênois avaient les plus larges expériences du commerce et de la mer et de solides institutions, capables d'intensifier les investissements; l'Espagne bénéficiait des meilleurs cartographes, d'excellents marins... Intellectuellement, l'Europe entière avait la curiosité des empires nouveaux et l'inquiétude du péril turc. Les Papes, sans moyens propres, tenaient la balance égale, mais ne croyaient sur le plan spirituel qu'aux ordres missionnaires; sur le plan politique à l'unité de la croisade : les efforts des Papes du XVe siècle, à cette aube de la Renaissance, marquent une volonté continue, en ce sens, en y ajoutant l'espérance invraisemblable d'une conversion des chefs d'empire : le XIVe siècle leur avait, il est vrai, fourni l'exemple de princes arméniens, mongols et tout fraîchement, éthiopien. Pourquoi pas Mehmet ou Soliman? Il y manquait, semble-t-il, l'alliance des connaissances techniques et une volonté politique. L'Angleterre et la France étaient empêtrées à la fois dans leur rivalité et leurs guerres intestines; l'Espagne, non unifiée, songeait d'abord à la *reconquista*; Venise et Gênes demeuraient de faibles puissances, guettées par les principautés voisines, voire par l'Empire ou l'Aragon.

L'essor du Portugal est l'action tenace d'un seul homme, à la fois mystique et pratique, Henri le Navigateur.

Sa réussite est d'avoir en premier lieu réuni tous les moyens du monde connu : bibliothèque cosmographique, cartographes surtout catalans, recrutement plus systématique de marins gênois (on a vu qu'ils servaient déjà partout en Europe, Portugal inclus), capitaines nationaux fortement motivés, et surtout perfectionnement de la caravelle dans un chantier naval créé par lui, Sagres.

La caravelle, connue dès le XIIIe siècle, se substitue à la *barque* ibérique, utilisée encore par les Portugais en 1434 pour doubler le cap Bojador et au *barinel* à deux mâts qui la remplaça d'abord. Ce seront cinq caravelles latines et dix nefs de transport que Gama équipera en 1502. Mais la première caravelle, sans rivale par la suite, emporte Nuño Tristan en 1441 au Cap Blanc, puis Alvise da Mosto.

La caravelle *portugaise*, à faible tirant d'eau, à dunette courte, dont Henri le Navigateur renforce la voilure en la gréant à trois ou quatre mâts, éclipse tous les autres modèles par sa vitesse, sa maniabilité, sa capacité ultérieure à supporter des canons.

Les nefs de *carrega*, de création espagnole, pour de longues distances qui jaugeaient 1000 tonneaux, selon un rapport de proportions, développent au début de XVe siècle leur résistance et leur puissance. A la fin du siècle leur type est fixé : deux ponts et quatre mâts, avec voilures carrées.

Les *galées* méditerranéennes, introduites au Portugal au début du XIVe siècle par le Gênois Manuel Pezagno, créé amiral de la flotte, continueront de servir jusqu'au XVIIe siècle aux transports de grand tonnage, une fois assurés les comptoirs.

Les étapes de la conquête

La flotte portugaise atteignit Madère en 1418, les Açores (re-découvertes) en 1430, tôt peuplées de Portugais et de Flamands, en raison de l'alliance matrimoniale avec Philippe le Bon de Bourgogne; en 1436 le Rio de Ouro, qui allait leur ouvrir le commerce de l'or du Soudan; en

1445 l'île d'Alguin, le cap Blanc et l'embouchure du Sénégal. Deux cents quatre-vingt captifs, Maures et Noirs, furent ramenés à Lagos. Inhumanité du procédé, l'apparition concrète du continent africain en Europe et perte d'une nouvelle tradition orale : tel est le bilan de l'opération. Ils firent souche et un jeune garçon se fit plus tard Franciscain : première approche du missionariat indigène, base un siècle plus tard de celui de François Xavier aux Indes.

En 1455, Alvise da Mosto, Vénitien et Antonio da Noli (Usodimare), Gênois, fixèrent la conquête, en utilisant tour à tour le caractère pacifique des seuls agriculteurs, les commerçants mendingues et les chefs de tribus, soucieux d'appui militaire contre leurs rivaux. En 1460, Antonio da Noli, atteint les îles du Cap Vert. La conquête maritime marque alors un temps d'arrêt pour bien des raisons : Henri meurt. On poursuit l'exploration intérieure du continent noir, surtout des légendes tenaces détournent les marins de leur poursuite vers le Sud. Le tracé de la côte s'infléchissant vers l'Est, ils croyaient à une région diabolique, où les génies infernaux assaillaient et coulaient les navires. La base de la légende était juste : les témoignages des marins concordaient pour affirmer le danger particulier de la mer. Il fallut toute la ténacité, la contrainte et les offres mirifiques de Jean II, après la mort d'Henri, pour poursuivre la conquête du Sud. En 1487, Bartolomé Diaz doublera le cap des Tempêtes (Bonne-Espérance) : la route de l'Inde est ouverte.

Cependant, on installait comptoirs et missionnaires dans les terres conquises, avec un inégal bonheur. On importait dans les îles le vin, le blé, on plantait la canne à sucre. On construit en 1482 la forteresse de San Jorge d'Elmira, sur la côte de l'or, on apprend les coutumes et les institutions fort diverses des populations africaines.

L'Europe connut-elle ces découvertes? Une ambiguïté plane encore, à propos d'un *secret* avoué dont s'entouraient les explorations : il ne s'agissait que des expéditions et des routes maritimes. Les témoignages oraux circulaient, puisqu'en 1480, un Tournaisien, Eustache de La Fosse, se fait traiter pour la lèpre au Cap Vert. Louis XI, qui s'en croyait atteint, fait chercher en 1483 les grandes tortues curatives. Le célèbre M. Behaim ira à Lisbonne en 1484 : nouvelle conjonction de l'expérience livresque et de la pratique maritime, qui n'avait d'ailleurs pas cessé, puisque notamment en 1451, dix navires chargés de bons astrologues « bons connaisseurs des routes selon les étoiles et le pôle » se rendent de Lisbonne à Pise...

Toutefois, à la différence des textes des voyageurs terrestres, on ne diffuse les récits des découvreurs portugais qu'au début du XVIe siècle, une fois remportée la victoire définitive, et plus encore après les exploits d'Albuquerque (1503-1515); mais alors, systématiquement et abondamment, et dès le début du XVIe siècle, sans attendre la découverte des civilisations américaines, on discuta passionnément de l'Afrique et de l'Asie.

*

On voit la complexité des origines de ces multiples expéditions et les progrès importants du XVe siècle.

La lutte d'hégémonie commerciale entre Venise, Gênes, l'Espagne et le Portugal n'est ni l'unique motif ni même le motif essentiel. Les échanges de personnes et de connaissances de l'Europe commerciale et savante, sans prouver nécessairement le contraire, limitent l'acuité de ces rivalités.

L'esprit d'aventure n'a qu'une part fort restreinte, quand on mesure la continuité et la préparation minutieuse des voyages tant maritimes que terrestres.

Si les éléments légendaires — quête des Îles Fortunées ou d'autres îles imaginaires comme la célèbre île de Saint-Brandan, quête du prêtre Jean — jouent un rôle certain, les éléments rationnels et techniques n'en restent pas moins prépondérants.

Si l'on ne peut faire que des hypothèses sur la tradition orale, on la pressent considérable, mais la multiplication des manuscrits et l'importance des publications dans les années 1470-1490, dès l'aube de l'imprimerie, témoignent de l'intérêt européen pour l'Afrique et l'Asie.

Les considérables progrès de la cartographie sont le fruit d'une véritable coopération internationale : Juifs et Arabes y jouent un rôle important, malgré une avance relative certaine prise par l'« école » catalane, elle-même tributaire des expériences voisines.

Les progrès de l'astronomie ne jouent qu'un faible rôle : la navigation « astronomique » naît seulement à la fin du XVe siècle : on se règle avec l'astrolabe sur les étoiles, voire sur des nuages, et l'expérience des marins illettrés, avec des « trucs » plus ou moins connus, compense leur ignorance scientifique.

Il n'est pas exact non plus de lier l'essor des explorations à la naissance du capitalisme international, italien ou germanique. Déjà au XIIIe siècle, Portugais ou Gênois contrôlent pour une bonne part le commerce maritime européen. L'équipement des navires atlantiques — les caravelles en particulier — n'exigent que de petits investissements, qui seront d'ailleurs essentiellement un fait national portugais. Les chantiers navals s'établissent hors des grands ports commerciaux, Venise, Gênes, Bristol, Londres, Anvers et les grandes Compagnies médiévales restent étrangères à l'essor du XVe siècle. Les nouveaux chantiers sont de petits centres artisanaux.

Mais un certain nombre de facteurs historiques jouèrent un rôle non moins décisif : par delà le légendaire prêtre Jean, présence de nombreux foyers nestoriens en Asie et en Afrique orientale; désir de la réunion des Eglises d'Orient à Rome, réalisé en 1439; expansion continue de l'Islam; dangers croissants des princes tartares et de la puissance ottomane; fermeture des routes commerciales de l'Orient; guerre de conquête de Timour qui meurt en 1405, après avoir écrasé les Mamelouks et repris Bagdad, avec pour conséquence la fin du commerce terrestre entre la Russie et la Chine en 1395; invasions redoutables de Bajazet; perte de la Thessalie, de la Serbie, de la Valachie, dont Boucicaut à Constantinople (1397-1399) confirme les redoutables menaces; échec de la croisade de 1444 (Varna); nouveaux assauts de Mourad II en Serbie, à Chypre; avance reprise, après les héroïques exploits de János Hunyadi et Skanderbeg (1468), qui vient à Rome et, malgré l'appui relatif d'Eugène IV, ne réussit pas à émouvoir l'opinion européenne.

La prise de Constantinople en 1453 redonne vigueur à la nécessité de la lutte contre l'Islam. On vit à Rome Thomas Paléologue, dont la fille Zoé épouse en 1472 Ivan III Vassilievitch; Charlotte de Lusignan, qui mendia du secours de Rome à Venise, cependant que Mehmet II (1451-81) poursuit l'occupation turque en Bosnie, Herzégovine, Valachie, dans des régions de mines d'or et d'argent.

En outre les temps heureux de la tolérance et de l'accueil favorable, voire, de la protection de la part des khans mongols à la fin du XIIIe et au début du XIVe siècle étaient révolus : de violentes poussées nationalistes éclataient en Chine, au Turkestan, en Perse.

De là la double nécessité de lutter contre l'Empire Turc et l'Islam et de réétudier les voies maritimes.

Pour ces raisons fort complexes, savoir et curiosité se sont fortement développés tout au long du XVe siècle avec pour résultat une meilleure connaissance du monde : la diversité des mœurs et des races y ont plus de place que le commerce.

Cette diffusion s'est opérée dans des milieux fort divers : marins et marchands surtout, certes; mais aussi princes et Papauté; milieux universitaires multiples, et pas seulement les secteurs scientifiques de Salamanque ou de Nuremberg, avec les lectures d'un Pierre d'Ailly ou d'un Vincent de Beauvais mis à jour; milieux plus larges et hétérogènes, avec les récits médiévaux des voyageurs terrestres.

Le célèbre envoi de la carte de Toscanelli à Colomb en 1474 n'est qu'un épisode exemplaire d'une longue histoire continue que, parallèlement à l'aventure de Colomb, les voyages de Bartolomé Diaz par mer, et, parallèlement à lui, ceux de Pedro de Carvalho au Zambèze et vers l'or de Sofala, mèneront en trente ans jusqu'à à une connaissance quasi intégrale de l'Insulinde et de l'Extrême-Orient.

André Stegmann
Centre d'Études Supérieures de la Renaissance
Tours

Bibliographie essentielle

N. B. Voir aussi : *Encyclopédie de l'Islam* et les articles isolés de l'*Encyclopaedia Universalis*.

Vue d'ensemble

CORTESÃO (Jaime), *Os descobrimentos portugueses*, Lisboa, 1960, 2 vols.
DESPREZ (E.), *Travaux pour l'histoire des voyages et des grandes découvertes. Bibliographie (1912-1931)*, Paris, 1937.
ERRERA (Carlo), *L'epoca delle grandi scoperte geografiche*, Milano, 3e éd. 1926.
HENNING (Richard), *Terrae incognitae*, Tome IV : 1416-1497, Leiden, 1938.
LANGLOIS (Charles Victor), *La connaissance de la nature et du monde au Moyen Age*, Paris, 1911.
LANNOY (Charles de), VAN DER LINDEN (Herman). *Histoire de l'expansion coloniale des peuples européens*, Bruxelles, 1907.
LA RONCIERE (Charles de), *Histoire de la découverte de la terre*, Paris, 1939.
MACHADO (F.), *História da expansão portuguesa no mundo*, Lisboa, 1937.
NEWTON (A. P.), *Travel and Travellers of the Middle Ages*, London, 1939.
WRIGHT (John K.), *The Geographical Lore of the Time of the Crusader*, New York, 1925.

Explorations atlantiques

ALMAGIA (Roberto), *I primi esploratori dell'America : gli Italiani*, Roma, 1937.
GAFFAREL (Paul), *Les Français au delà des mers. Les découvreurs français du XIVe au XVIe siècle*, Paris, 1928.
LARSEN (Sofus), *The Discovery of North America 20 Years before Columbus*, Copenhague, 1924.
ID., *La découverte de l'Amérique septentrionale par les Danois et les Portugais*, Coïmbra, 1926.
MAGALHAES GODINHO (Vitorino), *A expansão quatrocentista portuguesa*, Lisboa, 1944.
MAUNY (Raymond), *Les navigations médiévales sur les côtes africaines antérieures à la découverte portugaise*, Lisboa, 1960.
MORISON (Samuel Eliot), *Portuguese Voyages to America in the XVth Century*, Cambridge, Mass., 1940.
PEREIRA (Carlos), *La conquète des routes océaniques* (tr. fr. R. Ricard), Paris, s.d.

Problèmes techniques

BENSAÚDE (Joaquim), *L'astronomie nautique au Portugal à l'époque des grandes découvertes*, Berne, 1912.
COUTINHO (Gago), *A náutica dos descobrimentos*, Lisboa, 1952.
LANE (F. C.), *Venetian Ships and Shipbuilders of the Renaissance*, Baltimore, 1934.
LA RONCIERE (Charles de), *Histoire de la marine française*, T. II, Paris, 1914.
MOLLAT (Michel) éd., *Aspects internationaux de la découverte océanique*, Paris, 1966.
ID. éd., *Choix de documents pour servir à l'histoire du commerce maritime. XVe-XVIe siècles*, Paris, 1958 (Mél. Soc. Histoire de Normandie).
MOTA (A. Teixeira da), *A evolução da ciencia nautica durante os séculos XV-XVI*, Lisboa, 1961.

Questions économiques

Cambridge Economic History of Europe, éd. M. Postan, H. J. Habakkuk, Tome IV, Cambridge, 1967.
DOLLINGER (Philippe), *La Hanse (XIIe-XVIIe siècles*, Paris, 1964.
HEERS (Jacques), *Gênes au XVe siècle*, Paris, 1961.
COSTA LOBO (António), *História da sociedade em Portugal no século XV*, Lisboa, 1903.
MOLLAT (Michel) et alii, *L'économie européenne aux deux derniers siècles du Moyen Age*, Rome, 1955.
PIRENNE (Henri), *Histoire économique de l'Occident médiéval*, Paris, 1951.
POWER (E.), POSTAN (M. M.), *Studies in English Trade in the Fifteenth Century*, London, 2e éd. 1951.
QUINN (David B.), *Port Books of Southampton (1469-1483)*, Southampton, 1937-1939, 3 vols.
RENOUARD (Yves), *Les hommes d'affaires italiens au Moyen Age*, Paris, 1950.
SOTTAS (Jules), *Les messageries maritimes de Venise au XIVe et XVe siècle*, Paris, 1938.
VICENS VIVES (Jaime), *La economia de los paeses de la Corona en la Baja Edad Media*, Madrid, 1957.

Afrique

BEAZLEY (C. Raymond), *Prince Henry the Navigator*, London, 1895.
BLAKE (John William), *Europeans in West Africa (1450-1560)*, London, 1942, 2 vols.
CORNEVIN (Robert), *Histoire du Congo*, Paris, 1962.
ID., *Histoire du Dahomey*, Paris, 1963.
DA COSTA (A. Fontoura), *Descobrimentos africanos dos portugueses em D. Henrique, D. Afonso V, D. Joao II*, Lisboa, 1938.
LA RONCIERE (Charles de), *La découverte de l'Afrique au Moyen Age*, Le Caire, 1925-1927, 3 vols.
RICARD (Robert), *Les Portugais et le Sahara atlantique au XVe siècle*, in *Hesperis*, XI(1930), pp. 97-110.

Asie

BERGERON (Pierre) éd., *Voyages faits principalement en Asie dans les XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles*, La Haye, 1735, 2 vols.
Cambridge history of India, Tome IV, éd. Richard Burn, Cambridge, 1937.
CHARRIERE (Ernest), *Négociations de la France dans le Levant*, Tome, I, Paris, 1848.
DA COSTA (A. Fontoura), *As portas da India em 1484*, Lisboa, 1939.
LE GENTIL (Georges), *Les Portugais en Extrême-Orient*, Paris, 1947.
SYKES (Sir Percy), *A la recherche du Cathay* (tr. fr. R. Godet), Paris, 1938.
VOLGIN (V. P.) et alii éd., *Choženie za tri morja Afanasija Nikitina (1466-1472)* (Voyage au delà de trois mers de Afanasij Nikitin), Moskva—Leningrad, 1958.
YULE (Sir Henry), CORDIER (Henri) éd. *The Book of Ser Marco Polo, the Venetian, concerning the kingdoms and marvels of the East*, London, 1903, 2 vols.
IDD. éd. *Cathay and the Way Thither, Being a Collection of Medieval notices of China*, London, 1913-1916, 4 vols.

DE L'ASTROLOGIE A L'ASTRONOMIE

Astrologie et astronomie

Le christianisme avait privé les astres de leur caractère de dieux propices ou malveillants mais ils n'en étaient pas pour autant conçus comme des phénomènes totalement indépendants de l'histoire des hommes. On leur reconnaissait généralement une valeur qualitative et une influence sur la physique et la biologie. En agissant sur les « humeurs », la lune cause les marées mais elle fait aussi des « lunatiques ». La plus belle planète, Vénus, répand, à son lever du matin ou à son lever du soir, une rosée féconde qui non seulement fertilise la terre mais stimule la fécondation des animaux.

A la fin de la période qui nous intéresse, soit les deux dernières décennies du quinzième siècle, nous assistons à un renouveau des croyances astrologiques, voire à une renaissance de la religion astrale. La nature est déclarée magique et les astres redeviennent des divinités providentielles qui remplacent les anges et les démons. Vers eux se tournent les questions angoissées des astrologues et les prières des savants qui écrivent indifféremment comme mots de même valeur : Dieu, les dieux, la nature ou les astres. Ce n'est qu'au dix-septième siècle que l'astronomie deviendra une simple mécanique et son langage celui de l'horlogerie. Les astres perdront leur incorruptibilité lorsque Tycho Brahé annoncera la naissance d'une nouvelle étoile en 1573, mais Tycho lui-même se fera toujours le champion de l'astrologie. Il faudra attendre 1610 et la publication par Galilée de tout un faisceau de découvertes rendues possible par la lunette astronomique pour que l'astrologie soit définitivement atteinte. Le cri de Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie » n'est possible que dans un univers où les astres se sont tus.

Antécédents

D'une manière générale le quinzième siècle a été laissé en friche par les historiens de l'astronomie bien qu'ils reconnaissent que Nicolas de Cues et l'école astronomique de Vienne ont préparé, chacun à leur façon, la révolution astronomique du siècle suivant.

Jusqu'au quinzième siècle, l'astronomie s'est développée selon les principes qu'elle avait reçus de la civilisation antique et qui étaient déjà explicites chez Platon. Ces principes portaient à la recherche, dans le monde des corps célestes, de la rigueur et de la simplicité qui caractérisent la géométrie du cercle et de la sphère. L'univers était borné par une vaste surface sphérique dont le centre était celui du monde. En ce centre résidait la terre, corps absolument immobile. Les astres

étaient autant de sphères parfaites. La marche du centre de chacune de ces sphères s'accomplissait, d'un mouvement uniforme, sur la circonférence d'un cercle très exact, où cette marche était le résultat d'une combinaison simple et précise de tels mouvements. Tout, dans cette astronomie, présentait l'image de l'ordre rigoureux et de l'absolue précision.

Nicolas de Cues

A cet idéal de précision et de rigueur, Nicolas de Cues substitua l'idée d'une approximation indéfiniment croissante. Sa doctrine de « l'ignorance savante » vise, entre autres choses, à montrer que rien, dans l'univers créé, ne peut réaliser l'absolu. Tout être se trouvant compris dans une série, il y a toujours un terme avant lui et un autre terme après lui. Il ne saurait donc y avoir dans le monde de corps parfaitement immobile ou de sphère plus grande que toutes les autres. Il ne saurait non plus y avoir de mouvement circulaire entièrement précis, puisqu'un mouvement circulaire étant donné il y en aura toujours un autre qui décrira plus exactement le cercle, puis un autre plus exact encore, et ainsi de suite. Nicolas de Cues peut donc affirmer dans sa *Docta ignorantia* que la terre n'est pas au centre du monde puisque le monde n'a pas de centre. « Et de même que le monde n'a pas la terre pour centre, il n'a pour circonférence ni la sphère des étoiles fixes ni aucune autre sphère. » La terre, comme tous les autres corps, est soumise à la relativité du mouvement :

« Iam nobis manifestum est terram istam in veritate moueri : licet nobis hoc non appareat cum non appraehendimus motum nisi per quandam comparationem ad fixum, si em quis ignoraret aquam fluere et ripas non videret : existens in navi in medio aquae quomodo appraehenderet nauem moueri? et propter hoc cum semper cuilibet videatque que sive ipse fuerit in terra sine sole aut alia stellaque que ipse sit in centro quasi immobili et que alia omnia moueant... Unde erit machina mundi quasi habens ubique centrum et nullibi circumferentiam, quoniam circumferentiam et centrum deus est. » (f. XXIv.)

Cette analogie du vaisseau et du rivage se retrouvera chez Copernic qui cite le vers de Virgile « Provehimur portu terraeque urbesque recedunt » (III, 72) mais les perspectives sont tout à fait différentes. Copernic visera à remplacer un système astronomique, la géocentrisme, par un autre système astronomique, l'héliocentrisme, tandis que Nicolas de Cues cherche à montrer que la constitution d'une astronomie exacte dépasse les forces de l'homme. Aux yeux de Nicolas de Cues la terre se meut et même d'un mouvement circulaire, mais elle ne tourne pas autour du soleil. « Ni le soleil, ni la lune, ni la terre, ni aucune autre sphère ne saurait dans son mouvement décrire un cercle véritable, puisqu'elle ne se meut point sur quelque centre fixe. » Comme toute l'astronomie repose sur l'hypothèse d'un corps central immobile, puisqu'un tel corps n'existe pas et ne saurait exister, la science des mouvements célestes en son entier s'écroule de par son principe même.

Cette conviction de Nicolas de Cues se manifesta dès 1436 lorsqu'il présenta au Concile de Bâle son *Traité de la réforme du calendrier*. Cette réforme, qui allait occuper la chrétienté pendant tout le quinzième et le seizième siècle, ne pouvait être effectuée de façon valable si l'on ne possédait une exacte détermination de la durée de l'année tropique, c'est-à-dire de l'intervalle de temps séparant deux équinoxes de printemps successifs. Or les *Tables alphonsines*, qui faisaient autorité depuis leur compilation sous Alphonse X de Castille au treizième siècle,

donnaient des évaluations discordantes entre lesquelles il était permis d'hésiter. Cette hésitation, nombre d'astronomes l'avait reconnue, mais ils en concluaient simplement que la théorie des mouvements célestes était encore imparfaite ou que les observations n'avaient pas toujours été faites de manière rigoureuse. Ils gardaient l'espoir que de nouvelles recherches permettraient de déterminer la véritable grandeur de l'année. Nicolas de Cues déclare cet espoir illusoire : la connaissance exacte des mouvements astronomiques est comme l'évaluation du rapport entre la circonférence du cercle et le carré du rayon; l'esprit humain peut s'en approcher de plus en plus près, mais jamais il ne saurait l'atteindre exactement. Quelques années plus tard, il reprendra une image analogue pour définir l'« ignorance savante » (docta ignorantia) :

« Intellectus igitur qui non est veritas : nunque veritatem adeo praecise compraehendit quin per infinitum praecisius compraehendi possit habens se ad veritatem sicut polygonia ad circulum, quae quanto inscripta plurium angulorum fuerit tanto similior circulo : nunque tamen efficitur aequalis etiam si angulos usque in infinitum multiplicauerit nisi in identitatem cum circulo se resoluat. » (f. IIr.)

Ce « scepticisme » de Nicolas de Cues ne l'empêcha pas de se pencher sur certains aspects proprement expérimentaux de la science de la nature. On lui doit la première méthode pratique pour déterminer la force d'un aimant et l'humidité de l'air à l'aide d'une balance. Il proposait de mesurer la vitesse d'un corps en chute libre en pesant la quantité d'eau recueillie pendant la durée de la chute, ce qui sera la méthode utilisée par Galilée. Il suggéra également de peser une quantité de terre et d'y laisser croître des plantes en n'ajoutant que de l'eau. Les plantes seraient ensuite brûlées et leurs cendres pesées avec la terre. Le poids additionnel révélerait le montant de l'élément eau transformé en l'élément terre. Cette expérience fut réalisée au dix-septième siècle par Van Helmont et elle joua un rôle important dans l'argumentation que Robert Boyle dirigea contre les alchimistes dans son *Sceptical Chymist* de 1661.

En attribuant à la terre un mouvement semblable aux planètes, Copernic allait heurter les doctrines généralement reçues des physiciens. En effet, on était déjà tout naturellement conduit à regarder la terre et les planètes comme des corps de même nature, à ne plus prendre les astres errants pour sphères d'une cinquième essence entièrement distincte des quatre éléments, à penser que chacun de ces astres possédait, comme notre globe, sa terre, son eau, son air et son feu. L'hypothèse de Copernic aurait donc de meilleures chances d'être acceptée là où la croyance en la pluralité des mondes s'était déjà installée. Nicolas de Cues, pour la première fois dans la chrétienté latine, n'hésita pas à prôner que les astres, comme la terre, pouvaient recevoir des habitants. Il se permit même de spéculer sur les tempéraments des habitants du soleil et de la lune, initiant de la sorte un genre littéraire dont, bien plus tard, les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) de Fontenelle seront sans doute l'exemple le mieux connu.

« Nous soupçonnons que les habitants du soleil sont plus solaires, plus éclairés, illuminés et intellectuels; nous les supposons plus spirituels que ceux qui se rencontrent dans la lune et qui sont plus lunatiques; sur la terre, enfin, ils sont plus matériels et plus grossiers; en sorte que les êtres de nature intellectuelle qui se trouvent dans le soleil sont beaucoup en acte et peu en puissance, tandis que les habitants de la terre sont plus en puissance et moins en acte; quant aux habitants de la lune, ils flottent entre ces extrêmes. Ces opinions nous sont suggérées par l'influence du soleil, qui est de nature ignée, par celle de la lune, qui est à la fois aqueuse et aérienne, par la matérielle lourdeur de la terre. Il en est semblablement des régions des autres étoiles, car aucune d'elles, croyons-nous, n'est privée d'habitants. »

Une telle supposition remettait en question la théorie du lieu naturel et de la pesanteur qu'Aristote avait développée. La tendance propre de chaque élément ne devait plus être de venir occuper une place déterminée d'une manière absolue entre le centre de l'univers et l'orbe de la lune. Il fallait seulement que les divers éléments destinés à composer un même astre tendent à prendre une certaine disposition relative, à former des couches sphériques superposées dans l'ordre des densités décroissantes sans se soucier aucunement de la place absolue que leur ensemble occupe dans l'univers. Cette nouvelle théorie de la pesanteur se trouve déjà formulée dans le traité de Plutarque, *Sur le visage qui se voit dans le disque de la lune*, et bien que Nicolas de Cues s'explique peu à ce sujet, c'est à cette théorie qu'il semble se rallier.

L'œuvre de Nicolas de Cues a exercé une puissante influence à la fin du quinzième siècle et tout au long du seizième. Pour l'historien de l'astronomie, son lecteur le plus important est Johannes Kepler qui a puisé chez le Cusain une part non négligeable de son inspiration et qui rédigera lui aussi un essai sur la pluralité des mondes sous le titre de *Somnium sive De mundo lunari*.

Peuerbach, ses sources, son œuvre

Il faut aussi reconnaître à Nicolas de Cues le mérite d'avoir encouragé la recherche astronomique chez ses contemporains et d'avoir appuyé Georg von Peuerbach, le plus illustre des astronomes de l'Ecole de Vienne. Nous connaissons la carrière de Peuerbach et de son disciple Johannes Müller surnommé Regiomontanus grâce à la notice que Gassendi publia à la suite de sa très importante *Vie de Tycho Brahé*.

Né à Peuerbach, non loin de Linz, en 1423, Peuerbach prit à Vienne sa maîtrise ès-arts, puis se mit à voyager à travers l'Europe. Il vint en Italie où il fit la connaissance du Cardinal de Cues et de Giuseppe Bianchini qui enseignait l'astronomie à Ferrare. Après avoir professé l'astronomie pendant quelque temps à Ferrare, à Bologne et à Padoue, il revint à Vienne où l'éclat de son enseignement lui valut la constante protection de Ladislas V, roi de Hongrie, et de l'Empereur Frédéric III. Peuerbach se proposa d'améliorer les tables trigonométriques indispensables pour le calcul des positions des astres et de rédiger un exposé plus lucide des doctrines astronomiques reçues.

A l'époque trois traités formaient le fondement de l'enseignement astronomique. C'étaient le *Tractatus de sphaera mundi* de Jean de Sacrobosco (env. 1250), ouvrage très élémentaire qui ne donnait que quelques notions de cosmographie, la *Théorie des planètes* de Gérard de Crémone, qui présentait les rudiments de la doctrine des excentriques et des épicycles et, enfin, l'*Almageste* de Ptolémée. Cette dernière œuvre, la plus importante de l'antiquité classique, était disponible dans la traduction latine que Gérard de Crémone avait donné de la version arabe mais elle fourmillait d'erreurs et de passages obscurs. Peuerbach jugea opportun de porter remède à cette situation en substituant aux *Théories des Planètes* de Gérard de Crémone une initiation plus correcte au système de Ptolémée qu'il complèta en 1460 et qui connut une large diffusion sous le titre de *Theoricae novae planetarum*. Peuerbach se rendit également compte de la nécessité de corriger la traduction défectueuse de l'*Almageste*, mais comme il ne connaissait pas le grec il ne pouvait pas recourir au texte même de Ptolémée. Il crut cependant qu'il était en demeure de composer un ouvrage intermédiaire entre ses *Théoricae novae planetarum* et l'*Almageste*. Il

entreprit ainsi son *Epitome in Claudii Ptolemaei magnam compositionem,* mais il n'en avait composé que les six premiers livres lorsqu'il mourut en 1462. Il confia à son disciple Regiomontanus le soin de terminer son ouvrage.

Regiomontanus et les milieux humanistes

Johannes Müller, connu sous le nom de Regiomontanus du nom latin de sa ville natale Kœnigsberg en Franconie, était né en 1436. Il s'était mis à l'école de Peuerbach après avoir fait ses premières études universitaires à Leipzig. Le cardinal Bessarion lui fit comprendre qu'il ne pourrait mener à bien l'abrégé de l'*Almageste* tant qu'il n'aurait pas acquis la connaissance de la langue grecque. Regiomontanus partit donc pour l'Italie en compagnie de son éminent protecteur. Il se rendit d'abord à Rome afin de rencontrer Georges de Trébizonde qui s'occupait de traduire l'*Almageste* de Ptolémée. En étudiant le grec avec les héllénistes romains il compléta l'*Epitome*. Il fit également de nombreuses observations astronomiques dont trois devaient le frapper particulièrement : ce sont trois éclipses de la lune qui eurent lieu le 3 septembre 1457, le 3 juillet 1470, et le 28 décembre 1470. Elles lui firent constater l'écart considérable entre la réalité et les prévisions des *Tables Alphonsines*. Plus tard, Regiomontanus partit pour Ferrare pour y rencontrer l'astronome Bianchini, qui avait été l'ami de Peuerbach mais surtout pour entrer en relation avec le traducteur Théodore de Gaza et prendre des leçons de grec auprès de Guarino da Verona. Entre 1463 et 1467 il se rendit à Venise et à Padoue où il donna quelques conférences. Il compléta la rédaction d'un important ouvrage de trigonométrie, le *De Angulis omnimodis,* où il démontre entre autres choses que Nicolas de Cues s'était mépris en croyant donner la quadrature du cercle. De nouveau, il vint à Rome. Sa maîtrise du latin jointe à ses connaissances du grec lui permirent de constater que Georges de Trébizonde avait commis des erreurs en interprétant Ptolémée et Théon d'Alexandrie. C'était le moment où les moindres désaccords entre humanistes italiens donnaient lieu à de violents libelles. Regiomontanus lança une violente attaque contre Georges de Trébizonde dans un pamphlet dont les premiers mots révèlent le ton acerbe : « Impudentissime atque pervississime blaterator » (Bavard plein d'impudence et de perversité). Après un court séjour à Vienne, Regiomontanus se rendit (1467) en Hongrie à l'invitation de l'archevêque humaniste János Vitéz pour devenir professeur de la nouvelle université fondée par ce dernier à Pozsony (Bratislava), mais il fut bientôt invité par le roi Mathias Corvin à la cour de Buda et y devint son astronome officiel. Au quinzième siècle, qui disait astronome disait astrologue, et Regiomontanus fut consulté par les médecins de la Cour lors d'une maladie du roi. La guérison de Mathias Corvin fut attribuée à l'excellence de ses horoscopes et son prestige en fut considérablement accru. Pendant son séjour en Hongrie, il rédigea ses *Canones LXIII in tabulam primi mobilis* qu'il dédia au roi ainsi que d'autres écrits qu'il plaça sous le patronage de János Vitéz. En 1471, Regiomontanus rentra en Allemagne où il s'installa à Nuremberg.

Regiomontanus fut l'un des premiers à comprendre l'importance de la grande découverte de Gutenberg et grâce à l'appui d'un riche mécène, Bernhard Walther, il songea à faire de Nuremberg un centre de diffusion d'ouvrages scientifiques. En tête de sa liste il plaça les *Theoricae novae planetarum* de son maître. En 1473, il fit paraître un catalogue des œuvres qui devaient être imprimées à Nuremberg, sous sa direction. Cette liste, qui nous a été transmise par

Gassendi, contient entre autres les travaux de Ptolémée, de Théon d'Alexandrie, d'Euclide, de Proclus, d'Archimède et d'Aristote. Regiomontanus se proposait de mettre tous les grands ouvrages scientifiques de ces auteurs, et d'autres auteurs encore de l'Antiquité et du Moyen Age à la disposition de ses contemporains.

Malheureusement son projet ne put être réalisé. Sixte IV l'appela à Rome afin qu'il travaillât à la réforme du calendrier qui continuait de préoccuper la Papauté. Il quitta Nuremberg en juillet 1475. Moins d'un an plus tard, le 6 juin 1476, il mourait à Rome où le Pape le fit ensevelir dans le Panthéon.

Influence de Peuerbach et Regiomontanus

Regiomontanus laissa une œuvre astronomique importante mais on aurait tort d'y voir, comme il arrive parfois, les prodromes de la révolution copernicienne. Regiomontanus et son maître Peuerbach firent avancer l'astronomie, sans s'écarter pourtant du géocentrisme que Ptolémée avait légué à la pensée médiévale. Ils étaient conscients de la nécessité d'améliorer les tables qui permettent de déterminer d'avance l'état du ciel à un moment donné et ils comprirent que pour réaliser ce dessein il fallait devenir géomètre. Il surent s'habituer au maniement des formules trigonométriques et Regiomontanus consacra une grande part de ses labeurs au perfectionnement de la trigonométrie. Peuerbach et son disciple reconnurent également l'importance des instruments qui servent à déterminer les coordonnées des astres; ils en répandirent l'emploi. Regiomontanus prôna l'usage du bâton de Jacob ou arbalestille et c'est son disciple, Martin Behaim, qui en fit connaître l'usage aux marins portugais qui s'en servirent au cours de leurs voyages de découverte.

Peuerbach et Regiomontanus firent œuvre de professeurs, non de novateurs. Les *Theoricae novae planetarum* de Peuerbach sont destinés à des étudiants qui connaissent peu l'astronomie. L'*Epitome in magnam compositionem Ptolemaei* se veut un résumé de l'*Almageste*. Aucune réflexion ne vient enrichir ce que Ptolémée avait maintenu, par exemple sur la possibilité du mouvement de la terre. La brève section où l'hypothèse est écartée accuse même un retard par rapport à la discussion qu'en offraient un Nicole Oresme et un Jean Buridan au siècle précèdent :

« Quod terra localem motum non declarare. Ex superioribus constat : terre non accidere motum rectum, sic enim medium mundi relinquere cogeretur : quod antehac perhibuimus. Oporteret denique terram velocissime moveri mole sua id agente, unde reliquorum corpora minus gravia terre adiacentia in aere relinquerentur : si omnia gravia ad unum niterent terminum : quod nusquam apparet. Terra demum circularem non habet motum. Si enim circa axem mundi moveretur ab occidente ad orientem: omnia quae in aere moverentur semper versus occidentem moveri viderentur, non enim possent consequi motum terre, cuius contrarium in nubibus motis atque avibus sepenumero experimur. » (p. 68.)

D'aucuns ont cru toutefois que Regiomontanus était un partisan de la rotation diurne de la terre. Cette opinion repose sur le témoignage de Johann Schoner, qui avait passé la plus grande partie de sa vie à Nuremberg où il était professeur de mathématiques. Il était donc bien placé pour recueillir les souvenirs de ceux qui avaient connu Regiomontanus. Or dans un traité de géographie publié en 1533 à Nuremberg, Schoner déclare : « Joannis de Monte Regio disputatio est quod terra moveatur, quia per motum terrae circularem omnia salvari possunt quae in astris apparent. Igitur si dicamus terram moveri et caelum quiescere ullum apparet inconveniens. »

Schoner veut sans doute dire que Regiomontanus savait qu'en faisant tourner la terre d'occident en orient autour de son axe on sauve le mouvement diurne tout aussi bien qu'en faisant tourner la sphère des étoiles fixes d'orient en occident. Que Regiomontanus ait tenu pareil langage paraît probable, puisque tous les astronomes reconnaissaient l'équivalence *géométrique* des deux représentations. De là à conclure que Regiomontanus avait surmonté les arguments *physiques* contre le mouvement de la terre, il y a sans doute méprise.

Peuerbach et Regiomontanus ont néanmoins préparé, par leur souci de rigueur et d'exactitude, un climat de recherche qui devait se révéler favorable à l'éclosion de la découverte de Nicolas Copernic.

Dépassement de l'astrologie par l'astronomie

On aurait tort de croire que l'astrologie cèda le pas à l'astronomie au quinzième siècle. Nous avons déjà parlé du rôle que Regiomontanus joua à la Cour du roi de Hongrie. A Florence, l'astronome Pozzo Toscanelli était régulièrement consulté par les autorités civiles sur le moment opportun pour prendre une décision qui avait trait au bien public. Les assises de l'astrologie seront ébranlées en 1496 avec la publication des *Disputationes adversus astrologiam divinatricem* de Pic de la Mirandole, mais l'astronome sera perçu comme astrologue jusqu'au début du dix-septième siècle.

En Orient, le mathématicien persan Al-Kashi se consacra à l'établissement de tables astronomiques et à la rédaction de manuels qui lui valurent une grande renommée dans le Moyen Orient. En 1420 il parvint à Samarcande où Ulug Beg l'accueillit et l'invita à se joindre aux savants qu'il avait réunis autour de lui. Ulug Beg créa entre 1420 et 1424 un observatoire muni d'un quadrant gigantesque d'un rayon de 4012 qui permit aux astronomes de dresser un catalogue de 1018 étoiles et de construire les fameuses tables de *zij Ulug Beg*. En Europe, un observatoire plus modeste mais doué du même type d'instruments fut fondé en 1418 par Henri le Navigateur à Sagres au Portugal. Les voyages d'exploration qui se multiplieront au cours du quinzième siècle sensibiliseront un nombre croissant de personnes à l'importance de l'astronomie et à la nécessité de tables précises pour faciliter la navigation en haute mer.

William Shea
McGill University
Montréal

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

BOAS (Marie), *The Scientific Renaissance 1450-1630*, London, 1962.
DREYER (J. L. E.), *A History of Astronomy from Thales to Kepler*, New York, 1953.
DUHEM (Pierre), *Le système du monde*, Paris, 2e èd. 1954-1959, 10 vols.
KOYRÉ (Alexandre), *From the Closed World to the Infinite Universe*, Baltimore, 1957.
PANNEKOEK (Anton), *A History of Astronomy*, London, 1961.
PEDERSEN (O.), PEHL (M.), *Early Physics and Astronomy, A Historical Introduction*. London, 1974.
ZINNER (Ernst), *Entstehung und Ausbreitung der Copernicanischen Lehre*, Erlangen, 1943.

Textes

CUSANUS (Nicolaus), *De docta Ignorantia,* in N. C. *Opera,* éd. J. Faber, Paris, 1514, Tome I; réimpr. Frankfurt, 1962.
DE MONTE REGIO (Ioannes), *Epytoma... in almagestum Ptolomei,* in I. Regiomontanus, *Opera collectanea,* fac-s. éd. Felix Schmeidler, Osnabrück, 1972 (Milliaria X, 2).
FONTENELLE (Bernard), *Entretiens sur la pluralité des mondes,* éd. Alexandre Colame, Paris, 1966.
SCHONERUS (Johannes), *Opusculum geographicum ex diversorum libris ac cartis summa cura et diligentia collectum,* Norimbergae, 1533.

Études particulières

BUTTERFIELD (H.), *The Origins of Modern Science 1300-1800,* London, 1949.
CROMBIE (A. C.), *Augustine to Galileo. The History of Science A. D. 400-1650,* London, 1952.
GARIN (Eugenio), *Ritratto di Paolo Dal Pozzo Toscanelli* in *Belfagor,* XII (1957), pp. 241-257.
HAMANN (Günther), éd., *Regiomontanus-Studien,* Wien, 1980.
NAGY (Zoltán), *Ricerche cosmologiche nella corte umanistica di Giovanni Vitéz,* in *Rapporti veneto-ungheresi all'epoca del Rinascimento,* Budapest 1975, pp. 65-93
SARTON (George), *The Appreciation of Ancient and Medieval Science during the Renaissance.* Philadelphia, 1955.
THORNDIKE (Lynn), *Science and Thought in the Fifteenth Century,* New York, 1929.
TOULMIN (S.), GOODFIELD (J.), *The Fabric of the Heavens.* London, 1961.

III

LES SUPPORTS DE LA NOUVELLE CULTURE

LA NOUVELLE LATINITÉ ET LA CONNAISSANCE DU GREC

En ce qui concerne ces deux langues anciennes, deux évolutions saillantes ont marqué le XVe siècle. On assista d'une part à la condamnation du bas-latin et à un retour progressif à la langue classique, ce qui risquait de faire passer le latin à l'état de langue morte. D'autre part, le grec s'implanta. Tant qu'il avait été utilisé par les Grecs, et malgré certaines tendances archaïsantes, c'était un idiome bien vivant, mais il devint langue morte à partir du moment où il ne fut plus cultivé que par les érudits humanistes qui imposèrent la prononciation dite érasmienne et, partant, consommèrent la rupture avec la réalité.

Etat du latin au Moyen Age

Le bas-latin de la fin du Moyen Age n'était plus une langue vivante au sens propre du terme qui, tout au plus, pouvait s'appliquer à la langue parlée à l'époque carolingienne. Dès lors, on dut apprendre à l'école non seulement le latin classique mais aussi l'idiome utilisé à l'église, dans la diplomatie, l'administration et dans bien des domaines littéraires, c'est-à-dire le bas-latin qui, adaptable et accommodable, manifestait une vitalité étonnante. Grâce à ces qualités qui en faisaient le latin scolastique, véhicule parfait des enseignements théologiques et philosophiques de l'époque, le bas-latin réussit jusqu'au déclin de l'époque féodale à résister à la progression des langues vulgaires, en nette expansion depuis les XIIe et XIIIe siècles. Le passage à la latinité humaniste était donc bien préparé; non brusque résurgence, mais évolution continue. Celle-ci découlait du seul fait que les auteurs romains du Bas-Empire et notamment les Pères de l'Eglise continuaient à faire autorité et à jouir d'un grand prestige. Elle résulta également de ce que les grands redécouvreurs de l'Antiquité tels Pétrarque et Boccace ne prenaient pas les auteurs classiques pour de simples modèles. Ils cherchaient plutôt, et en premier lieu, à en exprimer la saveur interne et, en dépassant la forme extérieure, à les mettre en valeur. Lié à sa polémique contre le mauvais latin monastique, le style volontaire et original de Pétrarque, qui confronte le barbarisme du latin scolastique avec l'élégance cicéronienne, en est un témoignage éloquent.

Mais pour faire pénétrer largement le nouvel idéal culturel, il fallait l'introduire à l'école. En Italie cet enseignement fut exclusivement aristocratique. Les contenus philosophiques et pédagogiques faisant l'objet d'études ultérieures (cf. chap. III. Ecoles, universités, pédagogues), c'est l'organisation des exercices de grammaire qui sera abordée ici.

Au Moyen Age, le cours de grammaire dispensé à l'école avait laissé la priorité à la langue de l'Eglise. La méthode pédagogique en était la répétition intensive qui s'appuyait sur le *Doctrinale* versifié d'Alexandre de Villedieu. Ce manuel, adapté aux besoins du clergé, ne fut mis à l'écart que très lentement. Depuis l'édition princeps parue vers 1470 à Venise, il connut quelque cinquante réimpressions. La méthode traditionnelle suffisait pour donner accès à la fois aux docteurs de l'Eglise et aux auteurs classiques. Avec ces derniers se créaient des relations comparables à la conversation menée dans une langue vivante : de là l'ampleur que la latinité humaniste naissante allait prendre dans le domaine littéraire.

La problématique grammaticale ne se manifestait alors que par le biais de l'étude et de la rédaction des vieux manuscrits. Au fil des pages, l'orthographe y témoignait du grand arbitraire des copistes, voire d'un vaste relâchement que le matériel didactique médiéval s'avérait insuffisant à pallier. Les cercles restreints des érudits n'étaient point les seuls où l'on débattait de savoir s'il fallait écrire *litera* ou *littera*, *lachryma* ou *lacrima*, *michi* ou *mihi*, et quel était le nombre de diphtongues que les Anciens avaient connues puisqu'on pouvait très bien se tirer d'affaire avec deux; combien de mètres l'Antiquité avait utilisé; laquelle des grammaires anciennes était la plus recommandable? Pour que l'enseignement à tous les échelons pût tirer profit des résultats issus des débats, on créa le *De orthographia*, littérature spécialisée — manuscrite au début, imprimée par la suite — qui répondait aux besoins de l'époque et incluait les termes empruntés au grec, pertinents à la discussion en cours. Les contributions de Coluccio Salutati, Niccolò Niccoli, Leonardo Bruni, Gasparino Barzizza, Guarino da Verona et Giovanni Tortelli en constituent les diverses étapes. L'instruction grammaticale et ses composantes tendaient à réduire la matière à enseigner, à moderniser les méthodes didactiques, à passionner les élèves pour la lecture des auteurs qui faisaient figure à la fois de centre et d'objectif de l'enseignement des langues. Rédigée en fonction des principes énoncés et destinée à l'enseignement en classe, la grammaire de Guarino da Verona, professeur prodigieusement actif et influent dans plusieurs villes d'Italie où il enseigna avant d'aller se fixer à Ferrare (de 1429 jusqu'à sa mort survenue en 1460) et les manuels complémentaires, furent largement répandus par ses auditeurs et souvent réimprimés. Les *Rudimenta grammatices*, écrits en 1468 par l'évêque Niccolò Perotti, satisfaisaient à des prétentions plus élevées. Il y faisait entrer la rhétorique. Réédité à maintes reprises, ce livre finit par supplanter le *Doctrinale*. Il passe pour être la première grammaire de l'ère moderne. La seule œuvre qui lui soit comparable en valeur et en rayonnement est *De elegantia linguae latinae* de Lorenzo Valla. Commencé en 1440, celui-ci fut publié pour la première fois en 1471 à Rome. La matière n'y était pas présentée de façon systématisée, mais plutôt sous forme d'une collection de *Miscellanea Latina* portant sur divers problèmes de grammaire, de stylistique et de rhétorique, tout en posant la question : quel est le bon usage? Quelles sont les altérations ultérieures? Répondant à cette question d'ordre linguistique, l'auteur faisait preuve, dans ce domaine, d'un grand discernement historique, manifeste également dans ses travaux de critique philologique. Il écarte délibérément la méthode adoptée par ses contemporains, qui ne faisaient que condamner les barbarismes. Il tient également à établir des différences en fonction des temps et des styles, à mettre en valeur le style d'un Quintilien, des juristes et autres auteurs de l'époque impériale; l'infériorité, pour lui, ne commençait qu'avec Isidore de Séville. Aussi peut-on dire que Valla n'était point partisan

d'un cicéronianisme exclusif; mais la réputation qui s'attachait à sa personne et à son œuvre eut pour conséquence que celle-ci devint l'acte de naissance du néo-latin; elle ne donna pas, à l'encontre de ce qui aurait été concevable, l'impulsion vers l'analyse historique de l'évolution du latin.

Stylistique, rhétorique, poétique

Si le latin classique était devenu le moyen de communication obligatoire entre érudits — dans l'usage oral, lors des échanges scientifiques, en poésie — l'enseignement de la stylistique, de la rhétorique et de la poétique des auteurs classiques surgit à côté du cours de grammaire et ne tarda pas, ce qui était dans la logique des choses, à prendre de l'envergure. A l'image de la pensée qui brisait les fers de la contrainte, la langue devait rejoindre le même niveau de pureté et de beauté. Le *stilus ornatus*, mis à la mode, ne ménageant ni fleurs de rhétorique, ni finesses classiques, ni réminiscences désuètes, tendait uniquement à l'imitation des Anciens. L'esthétique contemporaine voulait que l'élément ordinaire fût traduit par l'extraordinaire, le présent par le canal de l'Antiquité. La grandiloquence et l'emphase passaient pour des vertus, même si elles gênaient l'élan et les sentiments. Coluccio Salutati peut être considéré comme l'un des meilleurs représentants du *stilus ornatus*. Mais l'aisance légère de Gasparino Barzizza, pouvait à juste titre, elle aussi, s'autoriser de Cicéron. Son style poli et facile apparaissait toutefois trop sec aux yeux de ses contemporains, de sorte que la façon plus libre, plus insouciante à l'égard des règles classiques, de Pogge, de Filelfo, d'Enea Silvio Piccolomini réussit un certain temps à supplanter le cicéronianisme rigoureux qui, bien représenté et défendu par Bembo, Politien, Sadolet et d'autres finit par l'emporter définitivement au seuil du XVIe siècle.

La querelle du cicéronianisme

L'épître étant devenue le principal genre en prose où la fonction de l'information s'associait bien aux tâches incombant aujourd'hui aux revues et périodiques littéraires — les actes utilitaires de l'actualité étant rédigés en langue vulgaire —, la théorie épistolographique gagna considérablement en valeur. Elle était fondée sur la correspondance de Cicéron, redécouverte par Pétrarque et Salutati, et sur les lettres de Sénèque, mais moins sur celles de Pline le Jeune. Elle admettait même le tutoiement en usage pendant l'Antiquité. Aussi dans la pratique, les correspondances humanistes ne présentaient guère de différences entre elles. Gasparino Barzizza put donc rédiger, à l'usage des écoliers, des modèles épistolaires — lettres antiques fictives — et son recueil trouva des imitateurs : on composa des œuvres fictives, comme les *Epistolae principum et illustrium virorum* (imprimées seulement en 1644 à Amsterdam), adressées à toutes sortes de héros anciens et contemporains. On publia également des livres de préceptes et des manuels plus volumineux d'épistolographie. En ce qui concerne la rhétorique dans son sens strict, on préférait profiter directement des livres *De inventione* et de l'*Auctor ad Herennium* au lieu de rédiger des manuels nouveaux. Notons toujours l'*Enchiridion* — peu répandu, semble-t-il — de Gasparino Barzizza, la *Rhétorique* de l'auteur grec Georges de Trébizonde, œuvre souvent réimprimée et qui s'appuyait moins sur Cicéron que sur Hermogène et sur Aristote et finalement

les *Artis rhetoricae praecepta*, recueil se fondant sur Gasparino et rédigé par Enea Silvio Piccolomini en 1456.

A cette poussée vers le purisme cicéronien s'opposait cependant un mouvement inverse non négligeable qui réussit à se maintenir jusqu'au XVIIe siècle et qui exerça une influence sensible sur la structuration définitive du néo-latin. Les protagonistes de ce courant n'étaient pas à court d'arguments. L'archaïsation excessive, disaient-ils, les contraignait à avoir recours à des tournures périphrastiques souvent incompréhensibles, voire absurdes. Puis, ajoutaient-ils, l'activité pratique ne saurait se limiter à l'imitation de Cicéron et créerait ainsi un style où en réalité les pigments seraient plus intéressants que les idées appelées à être énoncées en paroles. Les représentants les plus marquants de ce courant appartiennent cependant déjà aux périodes suivantes.

Que le cicéronianisme rigoureux restât maître du champ de bataille ou que l'attachement aux modèles classiques devînt plus souple, peu importe; au cours de l'époque humaniste le latin finit par devenir langue morte. Et le grotesque de l'histoire, c'est que ce processus fut déclenché par l'action de personnages qui avaient eu la ferme intention d'éveiller ce latin même à une vie nouvelle et durable. Les langues vulgaires par contre, que les érudits faisaient passer pour des idiomes barbares, tout au plus pour du latin dépravé — par exemple le français et l'italien — prenaient un essor inattendu, à la suite du dépérissement du latin scolastique. Plus elles s'imposaient dans tous les domaines de l'existence quotidienne et des belles-lettres, plus le latin fut refoulé dans l'isolement de sa structure nouvelle et cantonné dans la sphère, assez vaste, il est vrai, de l'érudition et des sciences. Cette position, il l'a maintenue, réduite peu à peu, jusqu'au XIXe, voire au XXe siècle, à côté de la latinité de l'Eglise catholique qui, évoluant à part, est demeurée vivante jusqu'à nos jours, malgré un recul récent.

Popularité et enseignement du grec

Si, grâce à la Renaissance et au mouvement humaniste, le latin subissait des transformations essentielles en structure et en fonction, le grec ne faisait qu'apparaître à l'horizon occidental. Cependant, ce serait une erreur de croire que l'Occident médiéval avait ignoré cette langue. Rappelons les vastes territoires de la Magna Graecia, notamment la Calabre qui, au XIe siècle, subissaient l'influence linguistique, ecclésiastique et culturelle de l'Empire byzantin. Cette influence se prolongea des siècles durant, et, même après la conquête arabe, la civilisation gréco-byzantine demeura intacte en Sicile, si bien que les rois normands qui y prirent la relève décrétèrent que le latin, le grec et l'arabe seraient les langues de chancellerie et traitées sur un pied d'égalité. Au XIIe siècle, les lettrés pisans profitaient du quartier que leur ville tenait à Constantinople pour étudier les philosophes grecs et les docteurs byzantins de l'Eglise. Des milliers de marchands vénitiens possédaient le grec courant; Jacques de Venise traduisit l'*Ethique* d'Aristote en latin. Enfin, le grand tournant fut la quatrième croisade qui se termina par la conquête de Constantinople et la fondation de l'Empire latin d'Orient (1204-1261). Elle ouvrit Byzance à la civilisation occidentale et stimula la promotion des études latines, ainsi que l'action des traducteurs, attachée essentiellement au nom et à la personne de Maxime Planude. En Occident d'autre part, l'intérêt pour les idées gréco-byzantines et les contacts à établir avec les promoteurs de celles-ci allait en croissant. Partant d'Italie, le réorientation vers l'Antiquité

accéléra ce processus. Alors que Pétrarque acquérait le texte d'Homère sans pour autant savoir le lire, Boccace, s'assurant l'aide de Leontius Pilatus, lettré calabrais, fournissait la première version latine de l'*Iliade* en prose. C'est ainsi que le mouvement de reprise du grec, avec le concours d'érudits byzantins, se transforma en fleuve. On collectionna des livres grecs puis on se mit à apprendre la langue grecque. La faiblesse de l'Etat byzantin qui, après le rétablissement en 1264, et jusqu'à la conquête ottomane en 1453, n'était plus que l'ombre du grand Empire d'antan, profita à la culture italienne. Bon nombre d'intellectuels byzantins, demeurés sans champ d'activité dans leur patrie appauvrie, harcelée par l'ennemi, territorialement de plus en plus réduite, préféraient accepter une invitation venue d'outre-mer, bien que cette décision entraînât l'abandon de l'orthodoxie et ne permît que rarement d'accéder à un rang plus élevé dans la hiérarchie sociale. L'afflux principal d'érudits grecs en Italie, tout comme l'afflux majeur de manuscrits grecs, se situe en tout cas avant 1453. Rares étaient les immigrés postérieurs venant des territoires passés sous la domination ottomane. Ils arrivaient plutôt des régions occupées par les Vénitiens, en particulier de la Crète.

Les grands humanistes hellénisants

Le chef de file des humanistes byzantins fut Manuel Chrysoloras. Elève de Démétrios Cydonès, il avait appris le latin et s'était initié aux traductions que son maître avait faites des œuvres d'Augustin et des auteurs scolastiques. Enseignant la rhétorique dans sa ville natale, il s'attira une réputation si grande que Guarino da Verona et d'autres rallièrent le groupe de ses élèves et répandirent sa gloire en Occident. Envoyé en mission diplomatique par Manuel II, il y échoua. Converti au catholicisme, il ne tarda pas à accepter l'invitation à venir à Florence et à y enseigner le grec. Le vieux chancelier Coluccio Salutati voulut être parmi ses auditeurs (1396). L'un des points culminants du Rinascimento, le séjour quadriennal de Chrysoloras à Florence, lui amena bon nombre d'élèves dont Leonardo Bruni, Palla Strozzi, Giannozzo Manetti, Carlo Marsuppini. Au cours des années suivantes, le Grec changea souvent de domicile, soit qu'il fût en mission diplomatique, soit qu'il enseignât, sans pour autant faire renaître le rayonnement de la période florentine. Le 15 avril 1415, il mourut à Constance où il travaillait à la préparation du Concile. L'influence qu'il exerça était due surtout à sa personnalité et à son action d'enseignant, plutôt qu'à ses *Erotemata* (Problèmes de la langue grecque), premier manuel humaniste du grec, témoignant encore d'inexpérience et pourtant souvent réimprimé; ou à sa version latine, littérale, de la *République* de Platon, terminée par son élève Uberto Decembrio.

Allumée, la flamme ne s'éteignit plus. D'abord, trois Italiens se firent remarquer : Guarino da Verona, Giovanni Aurispa, Francesco Filelfo. Ils avaient fait des études à Constantinople et y avaient acquis des livres; puis, ils passèrent une partie de leur vie errante à Florence où ils enseignèrent le grec. Guarino avait été l'élève de Chrysoloras à Constantinople. De retour, il gagna ses galons dans plusieurs villes et fut bientôt appelé à Florence. Toutefois, quelques années plus tard, il quitta la ville, reprit sa vie nomade, s'arrêta ici et là et finit par se fixer à Ferrare où il mourut en 1460. Il remania la grammaire de Chrysoloras et, bon styliste au sens de l'humanisme, traduisit en latin Strabon, puis quelques ouvrages d'Isocrate, de Plutarque, de Lucien. Le Sicilien Aurispa qui, en 1423, avait ramené de Constantinople 238 volumes d'auteurs classiques grecs, ne s'arrêta lui aussi que peu de temps à Florence. Après un temps à Ferrare, il ne

tarda pas à s'établir à Rome où il devint secrétaire apostolique. Son influence demeura modeste. Quant à Francesco Filelfo, il séjourna à Venise avant de partir pour Constantinople où il prit la fonction de secrétaire auprès du baile vénitien, puis de Jean VIII, avant-dernier des empereurs d'Orient. Il suivit des cours de grec avec des enseignants renommés, et épousa Théodora Chrysolora, une Grecque dont il vantait le langage pur et cultivé. Après divers séjours, il s'arrêta bientôt à Florence où il se mit à l'enseignement. Il était réputé pour être le meilleur helléniste et le latiniste le plus élégant du pays. Il compta plusieurs centaines d'auditeurs et parmi eux des notables âgés, des étudiants de France, d'Espagne, d'Allemagne. C'est sous l'aspect rhétorique qu'il présentait les classiques grecs et latins qui servaient aussi de modèles à la versification et à la rédaction de lettres en grec. Filelfo enseigna aussi à Sienne, à Milan, à Rome.

Si les savants italiens se chargeaient de plus en plus de l'enseignement du grec et que souvent ils le maîtrisaient mieux que les Byzantins sur le plan pédagogique, les professeurs d'origine grecque étaient toujours recherchés, et ceci d'autant plus que leurs connaissances de latin humaniste étaient également meilleures. Les représentants les plus en vue de la génération qui suivit Chrysoloras furent Georges de Trébizonde, Théodore Gaza, Jean Argyropoulos. Georges de Trébizonde, d'origine crétoise — la famille avait abandonné la patrie pontique —, joua un rôle équivoque : ses services littéraires et politiques, il les offrit également au sultan Mehmet II. Jeune homme encore, il enseigna à Florence, puis à Venise et à Rome, devant un auditoire nombreux, la grammaire grecque, la rhétorique latine, la dialectique, la logique. Ardent aristotélicien, il combattait le platonisme que ses compatriotes Pléthon et Bessarion avaient acclimaté en Italie. Ses nombreuses traductions de classiques grecs (Platon, Aristote, Ptolémée) et de docteurs de l'Eglise (Eusèbe, Basile, Grégoire de Naziance, Jean Chrysostome) facilitèrent le développement de la pensée grecque, malgré leur médiocre qualité. Théodore Gaza, l'un de ses adversaires, lui était supérieur sur le plan du caractère et de la science. Né à Salonique, il entra dans l'enseignement supérieur à Constantinople où il se lia d'amitié avec Filelfo. Vers 1440, on le trouve en Italie. Il enseigna le latin et donna des cours à Pavie, Mantoue, Ferrare, Rome, Naples. Imprimée à plusieurs reprises entre 1495 et 1540, son *Institutio grammatica* était la première grammaire du grec à l'usage des étrangers. En publiant son discours *De litteris Graecis*, il voulait encourager les lecteurs à s'initier à la langue et la littérature grecques. Ses traductions, qui ressemblent plutôt à des paraphrases, donnaient accès aux œuvres d'Aristote et de son école, à l'auteur militaire Elien, à Jean Chrysostome. Il essaya aussi à traduire des ouvrages latins en grec. Enfin, Jean Argyropoulos n'allait quitter Constantinople, où il avait fait de bons cours de rhétorique et de philosophie, qu'après la chute de la ville. Il se rendit en Italie et, de passage en 1455 à Padoue, s'établit pour quinze ans à Florence. Là, fort soutenu par les Médicis, il déploya une activité intense et brillante à la fois, parce qu'on l'estimait non seulement comme helléniste mais aussi comme philosophe. Plus tard, Sixte IV le fit venir à Rome où son rayonnement allait bientôt faiblir; toujours est-il que Reuchlin compta parmi ses élèves. Argyropoulos, lui aussi, traduisit en latin bon nombre d'ouvrages d'Aristote. Il eut de grands mérites comme participant à l'essor qui, vers la fin du siècle, permit à Politien d'attribuer à la ville de Florence le nom de « nouvelle Athènes », à une époque où, en Grèce, la culture grecque était éteinte depuis longtemps.

C'est à dessein que nous avons placé au premier plan la Florence médicéenne puisque pendant la première moitié du XVe siècle et encore vers le milieu de celui-ci la ville était le centre de la culture humaniste, notamment de la culture helléniste. C'est vers ce centre que s'orientaient les savants byzantins même si, au début, ils avaient trouvé abri et champ d'action ailleurs, dans des séjours temporaires dont la République de Venise. Pendant les derniers siècles de l'Empire byzantin, Venise eut, de toutes les puissances européennes, les rapports politiques et économiques les plus étroits avec celui-ci; à plusieurs reprises, des Byzantins savants étaient venus en mission officielle dans la ville des lagunes : vers la fin du XIIIe siècle, Maxime Planude, théologien et philologue, poète et chercheur; vers la fin du XIVe, Démétrios Cydonès, premier ministre byzantin, enseignant de la scolastique occidentale; enfin Chrysoloras, venu en mission politique en Italie, avant d'entrer dans la carrière d'enseignant et d'écrivain. Toutefois, l'ascendant de Florence s'avérait supérieur à celui de Venise quoique certains éléments de la noblesse vénitienne aient accordé aide et promotion aux études grecques. Il fallut attendre la fin du XVe siècle pour voir se produire le tournant qui amorça et instaura une tradition se prolongeant jusqu'au XIXe siècle. En effet, Johannes de Spira, imprimeur allemand, avait implanté la typographie en 1469 à Venise. Dès 1486 paraissait le premier livre grec, la *Batrachomyomachie* pseudo-homérique, imprimé par le Crétois Laonicos, élève de Michel Apostolos, copiste, théologien et compilateur de proverbes. Et quand, vers 1494, Alde Manuce fonda son imprimerie et se spécialisa dans la publication d'œuvres grecques, il fit appel à des correcteurs savants qui, réunis en Académie, ne tardèrent pas à faire rayonner l'action de celle-ci bien au-delà du domaine vénitien; rappelons les noms de Marcos Mousouros qui, à cette époque même, enseignait également à l'Université de Padoue; d'Arsène Apostolos, fils de Michel Apostolos déjà cité; de Zacharie Calliergis, d'abord imprimeur et concurrent de Manuce à Venise, puis grâce au pape Léon X, établi à Rome; de Démétrios Doukas qui implanta l'hellénisme en Espagne et collabora à l'édition de la *Biblia complutensis*. Que le cardinal Bessarion ait légué sa bibliothèque à la Seigneurie de Venise, fut par ailleurs un fait crucial pour les études grecques. Elle devint, de ce fait, le noyau de la Bibliothèque Saint-Marc.

La phase décisive dans la vie de cet homme savant, ecclésiastique et politique, qui avait gagné l'Occident en passant par Venise sans pour autant avoir abandonné son patriotisme grec, se déroula cependant à Rome, à une époque où l'étoile des érudits byzantins à Florence allait en pâlissant et où sa position extraordinaire permit au cardinal grec de fonder dans la ville éternelle un cercle savant. Le Crétois Lauro Quirini qui retourna plus tard dans sa patrie, Gasparo da Volterra, secrétaire de Bessarion, Platina, auteur d'une histoire des Papes, Niccolò Perotti, qui consacra sa vie à la fois à la diplomatie et l'administration ecclésiastiques et à une activité littéraire de grande envergure et finalement les adversaires littéraires Georges de Trébizonde et Théodore Gaza ainsi que Constantin Lascaris, professeur de langues, qui savait exprimer, en termes éloquents, la misère des émigrés; tels étaient les membres les plus marquants de ce cercle qui se distinguait bien davantage par ses œuvres littéraires que par son action pédagogique.

La littérature byzantine, dans sa totalité, est placée sous le signe de la controverse opposant les défenseurs de la langue littéraire cristallisée par la tradition classique, aux partisans d'un idiome évolué, vivant, qui s'approchait de la langue populaire. Bien que, depuis la 4e croisade, la littérature en langue populaire eût gagné en volume et en qualité, la littérature officielle de

l'époque des Paléologues insistait expressément sur l'imitation de la forme classique; et les érudits immigrés en Italie faisaient figure d'adeptes austères de ce courant, même s'ils se servaient parfois — comme Théodore Gaza et Bessarion — de l'idiome populaire dans des lettres privées à des compatriotes. En dépit de toute tendance archaïsante qu'ils appliquaient dans leur usage, celui-ci n'apparaissait pas assez pur aux yeux de leurs partenaires et commettants italiens qui ne cherchaient pas la contemporanéité byzantine mais l'attique pur de l'Antiquité classique. Filelfo par exemple pensait qu'il devait ses connaissances bien moins à ses professeurs byzantins qu'à ses propres études classiques ainsi qu'à son épouse Théodora qui était de souche noble; car ce milieu qui ne se mêlait guère au peuple, était le seul, pensait-il, à conserver la langue dans sa pureté originelle; ailleurs par contre, au Péloponnèse par exemple dans l'entourage du grand réformateur Gémiste Pléthon, la diction était absolument barbare. Tout comme leurs enseignants byzantins, les humanistes italiens n'avaient pas le sens de l'évolution historique de la langue.

Cette approche — en dehors des réalités historiques — se répercuta nécessairement sur les traductions faites à l'époque. (Cf. aussi chap. IX. Les traductions humanistes.) Le seul fait que l'on cherchât à traduire d'une langue morte dans une autre est digne de considération; car les traductions du grec en langue vulgaire faisaient presque totalement défaut. Puis, on se réclamait de l'idéal d'éloquence cicéronienne et partant on était enclin à rejeter la faute sur le traducteur si les œuvres grecques, rendues accessibles, ne paraissaient guère conformes à cet idéal. Aussi est-il facile d'imaginer que les traducteurs qui — pour emprunter une expression contemporaine — travaillaient le plus souvent « sous l'impulsion d'une rémunération en perspective », adaptaient fréquemment leurs versions latines à cette stylistique tout en altérant l'esprit de l'original. Bien souvent encore, les traductions de la Renaissance laissaient à désirer quant à l'intelligence linguistique; c'était dans la logique des choses puisque les traducteurs manquaient d'éléments de travail vraiment utilisables sur les plans grammatical, lexicographique et stylistique. On ne saurait donc blâmer ni la forme incidente du texte traduit ni l'excès de liberté qui apparaissent dans les traductions. Il faudrait plutôt les admettre comme étant des travaux de pionniers grâce à qui le patrimoine helléniste contribua progressivement à créer la culture de la bourgeoisie montante en Europe. Au début du XVIe siècle, l'érudition grecque faiblit sensiblement en Italie; mais, bien lancées par les préludes italiens, les études grecques prirent un essor d'autant plus important dans les humanismes français et allemand, puis néerlandais et anglais.

Johannes Irmscher
Akademie der Wissenschaften der DDR
Berlin

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

NORDEN (Eduard), *Die antike Kunstprosa vom VI. Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, 5e éd. Darmstadt, 1958, 2 vols.

SABBADINI (Remigio), *Storia del ciceronianismo e di altre questioni letterarie nell'età della Rinascenza*, Torino, 1885.

SANDYS (John Edwin), *A History of Classical Scholarship*, 4e éd. New York, 1958, 3 vols.

SETTON (Kenneth M.) *The Byzantine Background to the Italian Renaissance*, in *Proceedings of the American Philosophical Society*, C (1956), pp. 1-76.

VOIGT (Georg), *Die Wiederbelebung des klassischen Alterthums oder das erste Jahrhundert des Humanismus*, 4e éd. Berlin, 1960, 2 vols.

Textes

GARIN (Eugenio) éd., *Prosatori latini del Quattrocento*, Milano—Napoli, 1952.
MIGNE, *Patrologia Graeca*, Tome 19 (Gaza); Tome 156 (Chrysoloras); Tome 158 (Argyropoulos); Tome 160 (Pléthon); Tome 161 (Bessarion, G. de Trébizonde, Gaza).
MOHLER (Ludwig) éd., *Aus Bessarions Gelehrtenkreis*, Paderborn, 1942.
VALLA (Laurentius), *Opera omnia*, Basileae, 1540-1543; réimpr. Torino, 1962.

N. B. Pour les autres éditions de texte cf. : *Tusculum-Lexikon griechischer und lateinischer Autoren des Altertums und des Mittelalters*, 3e éd. Wolfgang Buchwald, Armin Hohlweg, Otto Prinz, München, 1982.

Monographies

BERTONI (Giulio), *Guarino da Verona*, Genève, 1921.
CAMMELLI (Giuseppe), *Giovanni Argiropulo*, Firenze, 1941.
ID., *Manuele Crisolora*, Firenze, 1941.
Il Cardinale Bessarione nel V Centenario della morte, Roma, 1974.
DE ROSMINI (Carlo), *Vita di Francesco Filelfo da Tolentino*, Milano, 1808, 3 vols.
GAETA (Franco), *Lorenzo Valla. Filologia e storia nell'umanesimo italiano*, Napoli, 1955.
MANCINI (Girolamo), *Vita di Lorenzo Valla*, Firenze, 1891.
Miscellanea marciana di studi bessarionei, A coronamento del V centenario della donazione nicena, Padova, 1976 (Medioevo e umanesimo, 24).
MOHLER (Ludwig), *Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann*, Paderborn, 1923-1942, 3 vols.
MONFASANI (John), *George of Trebizonde. A Biography and a Study of his Rhetoric and Logic*, Leiden, 1976.
SABBADINI (Remigio), *Vita di Guarino Veronese*, Genova, 1891.
SCHWEYEN (Renate), *Guarino Veronese. Philosophie und humanistische Pädagogik*, München, 1973.
SHEPPARD (L. A.), *A Fifteenth-Century Humanist : Francesco Filelfo*, London, 1935.

LES BIBLIOTHÈQUES HUMANISTES

Même aux époques les plus arides qui suivirent la chute de l'Empire d'Occident, le collectionnement et la copie de livres, la fondation de bibliothèques et la lecture des auteurs classiques n'avaient jamais complètement cessé.

L'enseignement, la vie monastique, la liturgie de l'Eglise ne pouvaient exister sans livres. Quoi d'étonnant à ce que, dans toutes les régions de l'Europe médiévale, on trouve une quantité de bibliothèques épiscopales et monastiques. On les rencontre quelquefois à la cour des souverains; plus tard encore elles deviennent l'assise indispensable des académies et des universités. Ce sont souvent des collections précieuses très importantes aussi bien par le nombre que par le contenu des livres. Et pourtant, de toute évidence, c'est l'époque de la Renaissance qui est l'âge d'or du culte des livres et des bibliothèques.

Présence du livre

Jamais peut-être, le livre et la bibliothèque n'ont été si intimement liés à la totalité de la vie intellectuelle. Le livre y devient quelque chose de central, l'objet d'une curiosité passionnée; il influence d'une manière fondamentale toute la vie intellectuelle de l'époque. Il ne s'agit plus de l'apparition isolée, dans le temps et dans l'espace, d'un goût livresque chez quelques érudits, ou chez des souverains pour qui les livres sont un luxe parmi d'autres. Il ne s'agit pas non plus d'affirmer que la bibliothèque est simplement un objet de la vie quotidienne dans les domaines de la culture, de l'enseignement, de l'étude et de l'activité ecclésiastique. Cette fois c'est le rapport de l'homme au livre qui change, si bien qu'au cours d'une longue époque et dans un domaine entier de la civilisation le livre devient central. Dépositaire et véhicule principal de l'héritage de la littérature et de la science antiques, le livre est considéré comme le trésor des trésors. On doit découvrir, ramasser, copier tout ce qui a survécu aux ravages des catastrophes historiques et à la négligence de la barbarie ténébreuse (exigence de la bibliothèque « complète »). La bibliothèque devient le milieu le plus authentique pour les hommes épris de la vie intellectuelle, le foyer du travail intellectuel et des colloques. C'est là que les textes inaccessibles en raison de leur langue (textes grecs) doivent être rendus accessibles par la traduction; ceux qui sont corrompus doivent être corrigés (émendation); le contenu des textes ainsi que leur structure linguistique doivent être expliqués (commentaires); les manuscrits doivent être dotés d'une forme digne de leur contenu (enluminure, reliure de luxe) et gardés dans un cadre digne d'eux (bibliothèques

somptueuses). La recherche et la conservation des manuscrits ne pouvaient rester l'affaire personnelle de quelques-uns; chaque manuscrit retrouvé allait devenir le trésor et le plaisir du monde entier des érudits. On doit attirer l'attention sur une telle trouvaille (correspondance). Les textes doivent être rendus accessibles à toute la république des érudits (prêts, bibliothèques publiques), et on doit veiller à ce que le résultat de tout cet immense travail de collectionnement ne disparaisse pas à la mort du collectionneur (bibliothèque permanente).

L'activité des humanistes

C'est à Avignon, lieu de rencontre des deux zones les plus importantes de la civilisation médiévale, l'italienne et la française, que débuta le collectionnement des livres et la fondation des bibliothèques de l'époque humaniste. A côté de Paris et de Bologne, c'est là qu'on trouve le plus grand marché de livres du XIVe siècle et la plus importante collection de livres de l'époque, celle des Papes d'Avignon (2105 volumes en 1364). C'est là que Pétrarque s'émerveille de la richesse des manuscrits et commence son travail passionné de chercheur et de collectionneur.

Avec lui débute l'enthousiaste labeur des collectionneurs-chercheurs qui, dans les années 1430, aboutit à la découverte, à quelques exceptions près, de tout ce que nous connaissons aujourd'hui de la littérature latine classique; ainsi se constitueront les principes d'un nouveau traitement du livre et ceux qui sous-tendront les grandes bibliothèques futures. Pétrarque est le premier des modernes d'un autre point de vue également : dans sa personne, on peut déjà découvrir les traits fondamentaux du collectionneur humaniste. Pour lui le livre n'est pas seulement moyen d'acquisition du savoir, mais instrument de culture intellectuelle désintéressée, « omnis fere laborum quies et solatium vitae ». A son avis, quand on lit un livre, « versaberis cum sanctis, cum philosophis, cum poëtis, cum oratoribus, cum historicis ». La seule pensée que l'époque barbare avait anéanti le livre, le truchement le plus important de la pensée de l'Antiquité, lui causait une souffrance personnelle profonde. C'est pourquoi la conservation de ce qui subsiste encore du trésor ne peut pas avoir lieu selon lui dans un isolement égoïste, « qui obtentu librorum avaritiae inserviant, pessimi omnium, non librorum vera pretia, sed quasi mercium aestimantes ». En vrai bibliophile, il se souciait beaucoup de la beauté extérieure de ses livres, mais il cherchait avant tout des textes corrects, et il corrigeait lui-même les manuscrits copiés. Il fut le premier à vouloir fonder à partir de sa propre collection une bibliothèque permanente et publique. Son projet n'aboutit point mais l'idée elle-même reparaît avec persistance dorénavant jusqu'à sa réalisation.

A partir de Pétrarque, un des traits fondamentaux de l'homme humaniste sera son enthousiasme pour les manuscrits contenant les textes classiques de l'Antiquité. Le dévouement des chercheurs était illimité, et le résultat des découvertes était le plaisir commun au monde des érudits. En outre, les manuscrits ne sont plus des textes venus d'ailleurs et morts : on les corrige et on les complète. C'est avant tout Boccace qui a conservé l'esprit de Pétrarque dans ses recherches, découvrant, dans la bibliothèque négligée de Mont-Cassin, les livres XI-XVI des *Annales* de Tacite et cinq livres des *Historiae*. Coluccio Salutati était, lui aussi, disciple de Pétrarque, non seulement par sa passion de collectionneur, mais aussi par son idée de la bibliothèque publique. Plus tard encore un long cortège d'humanistes italiens fouilla avec persévérance les bibliothèques de l'Italie.

Hors d'Italie, ce fut le Concile de Constance (1414-1418) qui offrit des possibilités sans précédent pour le collectionnement et pour de grandes découvertes de nouveaux manuscrits dans les cloîtres français et allemands. Parmi les humanistes italiens qui prirent part au Concile, le chercheur le plus efficace fut Poggio Bracciolini. Les bibliothèques s'ouvraient, l'une après l'autre, devant lui et devant ses compagnons dont la curiosité égalait la sienne, tels que Bartolomeo Aragazzi da Montepulciano, Cencio de'Rustici, Sozomeno (Zomino) da Pistoia, etc.; et les nouvelles arrivaient en Italie : on a retrouvé les lettres inconnues de Cicéron, découvert de Silius Italicus, Lucrèce, Ammien Marcellin, etc.

Evidemment, la recherche et le collectionnement ne cessèrent pas vers les années 1430, au contraire : c'est précisément à ce moment-là que le Concile de Bâle (1432-1440) leur donna un nouvel élan. Les tentatives visant à l'exploration de la matière classique reprennent dans les cloîtres de l'Allemagne et de la Suisse. Jacopo Sannazzaro, Politien, Giorgio Merula parviennent jusqu'au Danemark, en Espagne et en Suède. Pour eux il ne resta guère de matière inconnue.

A cette époque, le début de collectionnement de la littérature grecque et l'accroissement de son importance dans les bibliothèques sont un phénomène beaucoup plus marquant. A l'exception de quelques traductions latines de Platon et d'Aristote et des Pères de l'Eglise grecs, l'Europe occidentale n'avait guère connu la littérature grecque classique avant les premières décennies du XVe siècle. En dehors des cloîtres basilites de l'Italie du Sud, on trouvait rarement dans les bibliothèques des manuscrits grecs. (Dans l'énorme bibliothèque d'Avignon, en 1369, il n'y en avait que six.) Il aurait été vain de les conserver puisque la connaissance de la langue grecque avait disparu presque entièrement des territoires occidentaux. Ce furent d'abord des érudits grecs qui, s'enfuyant en Italie devant l'expansion turque à partir de la fin du XIVe siècle, y apportèrent leurs livres grecs; plus tard on commença à faire des voyages de collectionnement dans les territoires byzantins en vue d'acquérir des manuscrits grecs. Envoyé par Salutati, Jacopo Angeli da Scarperia fut le premier voyageur à rapporter des manuscrits grecs. Guarino da Verona apporta beaucoup de livres; Giovanni Aurispa et Francesco Filelfo encore davantage. C'est alors que Démosthène, Xénophon, Strabon, Arrien, Lucien deviennent connus en Italie, et qu'on commence à les traduire quasi en masse, et naturellement dans le cadre des bibliothèques. Grâce à ces traductions, l'Italie connut dès la deuxième partie du XVe siècle la littérature grecque mais ce fut rarement d'après les textes originaux. La matière grecque des bibliothèques n'augmente que peu à peu, et seulement par endroits.

En 1426 il n'y avait que 4 livres grecs dans la bibliothèque des Visconti. En 1443 dans la bibliothèque du Vatican sous le Pape Eugène IV, sur 340 volumes deux seulement étaient grecs, dont un Psautier bilingue. Mais en 1455 on y trouve déjà 353 livres grecs sur 1160 volumes, en 1484 à peu près 1000 sur 3656. Enfin, la première bibliothèque grecque humaniste s'est constituée en Italie lorsque, en 1468, le cardinal Bessarion offrit à la ville de Venise sa propre bibliothèque contenant 482 manuscrits grecs, et seulement 264 latins : «ut libri...ad communem hominum, tam Graecorum, quam Latinorum utilitate servarentur».

Grâce à l'acitivité enthousiaste des collectionneurs humanistes, deux types de bibliothèque se formèrent : la bibliothèque particulière laïque, indépendante des institutions ecclésiastiques (celles de Pétrarque, Boccace, Salutati, Niccolò Niccoli et beaucoup d'autres), et la bibliothèque des souverains humanistes. C'étaient de part et d'autre des foyers de travail intellectuel et de vie littéraire.

La première grande bibliothèque appartenant à un souverain en Italie, celle des Visconti et des Sforza, à Pavie, dut son origine non pas encore à l'humanisme italien mais à une impulsion française. Les rapports traditionnellement étroits entre Lombards et Français, la propagation des romans chevaleresques, le lien familial étroit noué avec la famille bibliophile de Charles V par le mariage de Gian Galeazzo Visconti avec Isabelle de France, voilà autant de raisons pour l'essor de la magnifique activité bibliophilique des Visconti et des Sforza. Après la mort de Gian Galeazzo, ses fils Giovanni Maria et Filippo Maria développèrent progressivement la bibliothèque paternelle qui comptait, selon le registre fait en 1426, 988 volumes. Quant au contenu, ce n'est pas encore celui d'une bibliothèque humaniste, mais plutôt d'une bibliothèque de type médiéval, de caractère français. Elle contenait à peu près 90 livres en langue française, et bien que les classiques latins y fussent représentés en grand nombre, cette matière dépassait à peine l'échelle médiévale. Il y avait 81 Bibles, 44 livres liturgiques, 43 ouvrages sur le droit canonique, 17 hagiographies. On y trouve déjà en grand nombre les œuvres de Pétrarque et de Boccace, mais très peu d'autres œuvres humanistes. C'est Francesco Sforza qui donna ensuite à la bibliothèque son caractère humaniste : il l'enrichit avant tout d'œuvres des auteurs contemporains qui lui recommandaient leurs livres. Il y fit donner à ses enfants une éducation humaniste; c'est pourquoi dans les nouvelles acquisitions de la bibliothèque la matière médiévale ne figure guère. (La collection subsista jusqu'à la fin du XVe siècle et ne se dispersa qu'au cours de la campagne de Louis XII, roi de France.)

Fondée plus tard et beaucoup plus petite, la bibliothèque des Este à Ferrare (aujourd'hui à Modène) eut une vie plus longue. Bien que Ferrare ait été dès le début du XVe siècle l'un des principaux centres humanistes de l'Italie, la bibliothèque de Nicolas III, qui ne comptait en 1436 que 274 volumes, manifeste encore une forte influence française (56 livres en langue française, en majorité des romans chevaleresques). Mais son fils Lionello (1441-1450) était déjà un prince vraiment lettré qui, en développant sa bibliothèque, n'aspirait pas seulement, comme son père, à acquérir de beaux livres, mais aussi à posséder des textes corrects. Il ne confiait pas la copie des manuscrits à des scripteurs ignorants mais à des humanistes cultivés. Borso Ier (1450-1471) fut, à son tour, plutôt un bibliophile s'intéressant surtout à la beauté fastueuse des manuscrits. Mais il y donnait accès très généreusement. Son fils, Hercule Ier (1471-1505), qui avait une bibliothèque privée dans son cabinet de travail, attachait, lui aussi, plus d'intérêt à la beauté qu'au contenu des livres. Il est à noter qu'en 1495 la bibliothèque de Ferrare, déjà d'une ampleur considérable, ne contenait toujours que deux manuscrits grecs.

La bibliothèque de Naples eut une histoire mouvementée. C'est ici que les traits d'une bibliothèque humaniste se manifestèrent le plus tôt, dans la collection de Robert le Sage, où le bibliothécaire Paolo da Perugia, éminent chercheur de manuscrits, s'occupait déjà de manuscrits grecs. Seulement, les initiatives du roi Robert n'eurent aucune suite pendant tout un siècle. Le développement magnifique auquel était promise la bibliothèque de Naples ne

commença qu'au milieu du XVe siècle, grâce à Alphonse d'Aragon (1442-1458) qui traitait la littérature avec la curiosité universelle du dilettante. Le catalogue de sa bibliothèque ne s'étant pas conservé jusqu'à nos jours, c'est avant tout d'après les manuscrits subsistants que nous pouvons conclure à une forte présence de la littérature humaniste et classique. D'autre part, des témoignages contemporains nous renseignent sur la merveilleuse richesse de la bibliothèque et de ses reliures dorées.

Au XVe siècle, le centre italien de la culture renaissante du livre est Florence, ville des Médicis, lieu de la découverte et centre de la copie d'anciens manuscrits précieux. (Via dei librai, et surtout l'atelier de Vespasiano da Bisticci.)

Pourtant, la première grande bibliothèque créée par l'humanisme florentin n'est pas l'œuvre des Médicis mais celle de Niccolò Niccoli qui, sans même avoir des moyens matériels suffisants, collectionnait les manuscrits avec une persévérance admirable, et qui par ses connaissances bibliographiques sans pareilles soutenait encore d'autres savants dans leurs efforts. Au moment de sa mort, en 1437, il possédait 800 volumes dont il avait eu l'intention de faire le fondement d'une bibliothèque publique. Son projet s'est réalisé grâce à Cosme de Médicis. La « Marciana » fut ouverte dans le cloître dominicain Saint-Marc à Florence, en 1441, dans la salle de bibliothèque construite par Michelozzo.

Cosme fonda également une autre bibliothèque importante dans la Badia à Fiesole, près de Florence. La fondation se fit avec une grande vitesse et beaucoup d'énergie par l'atelier puissant de Vespasiano, qui fournit 200 volumes, moyennant le travail de 45 copistes pendant 22 mois.

Le fondateur de la véritable grande bibliothèque des Médicis fut Laurent de Médicis (1469-1492). Janus Lascaris y rapporta de Grèce, sur mission spéciale, un grand nombre de manuscrits grecs. La bibliothèque était ouverte pour les humanistes les plus remarqués de l'époque dont l'activité, ainsi que celle de l'Académie platonicienne de Florence, aurait été impensable sans ce lieu de travail.

Parmi les nombreuses bibliothèques appartenant aux souverains italiens on ne peut pas passer sous silence celle de Federico da Montefeltro, duc d'Urbin, dont la bibliothèque, aménagée par l'atelier de Vespasiano, selon le bibliothécaire Lorenzo Astemio « nullam in toto terrarum orbe pulchriorem esse testatur ». Cette brillante collection de manuscrits comptait, en 1482, 1120 volumes, dont aucun livre imprimé.

Mais, sur le plan des proportions, toutes ces bibliothèques étaient surpassées par la bibliothèque du Vatican. Même avant l'exil d'Avignon, les Papes avaient édifié des bibliothèques bien que ce ne fût pas d'une manière constante. Comme les livres de Rome ne furent pas transférés en Avignon, la Cour pontificale, lors de son retour, n'apporta qu'une partie négligeable de son immense collection. La bibliothèque du Pape Eugène IV, en 1443, ne contenait toujours que 340 volumes et presque exclusivement des œuvres de théologie et de droit canonique.

La situation changea d'un seul coup lorsque, dans la personne de Tommaso Parentuccelli, un vrai collectionneur humaniste monta sur le trône pontifical sous le nom de Nicolas V. Son activité de collectionneur ne prend pas sa source à Rome, mais dans la Florence des Médicis. Jeune encore, on le considérait déjà comme la personne possédant les plus grandes connaissances bibliographiques; ainsi c'était lui que Cosme de Médicis chargea de faire la liste des livres à acquérir pour la bibliothèque de Badia. Cette liste devint dès lors le modèle de toute collection de livres à l'époque.

Ses exigences de collectionneur avaient d'abord dépassé de beaucoup ses moyens matériels. Mais quand il monta sur le trône pontifical, et surtout lorsqu'il eut à sa disposition les considérables revenus du jubilé de 1450, des possibilités quasi illimitées s'ouvrirent devant lui, et il se mit à réaliser ses projets de jeunesse avec une hâte fiévreuse. Son but était de fonder une bibliothèque scientifique complète au sens humaniste, donc une collection qui contiendrait toute la matière subsistante, c'est-à-dire retrouvable, des littératures latine et grecque de l'Antiquité, et qui, comme bibliothèque publique, serait à la disposition de tous les érudits : «Jamdiu decrevimus — écrit-il en 1451 — atque ad id omni studio operam damus, ut pro communi doctorum virorum commodo habeamus librorum omnium tum Latinorum tum Graecorum bibliothecam.» Pour les besoins de cette cause il donna carte blanche à son bibliothécaire dans la gestion financière des acquisitions, et il employa toute une foule de copistes. C'est pourquoi il envoyait ses agents à l'étranger. Comme l'écrit Manetti : «Multos librarios tum Graecos tum Latinos ad transcribendum et intra et extra Urbem annuis mercedibus conduxit, multos exploratores doctos homines non per universam Italiam solum, sed usque ad extraneos etiam Germaniae ac Britanniae angulos ad investigandum indagandumque transmisit, multos in Graeciam ipsam.»

Il aurait voulu voir dans sa bibliothèque toute la littérature grecque en traduction latine; dans ce but, il mit à contribution les traducteurs les plus éminents de l'époque. Il n'eut que huit ans (1447-1455) pour réaliser son immense objectif. Même ainsi ce fut à l'époque l'acte le plus important dans le domaine du développement des bibliothèques que d'augmenter la collection du Vatican, de 340 volumes en 1443, à 1160 volumes en 1455, et de léguer aux Papes suivants, au lieu de deux, 353 livres grecs.

Après des interruptions transitoires (même Enea Silvio Piccolomini, le Pape Pie II, n'était pas un «vrai» collectionneur de livres), l'œuvre de Nicolas V fut continuée par Sixte IV (1471-1484) qui, à la fin de son gouvernement, pouvait se considérer comme le propriétaire de la plus importante collection de livres. La bibliothèque du Vatican comptait alors 3650 volumes, dont 1000 manuscrits grecs. Il donna également à la bibliothèque son organisation définitive et l'ouvrit au public.

Développement des bibliothèques hors d'Italie

Dans les régions cisalpines, le développement d'une nouvelle façon de manier les livres, celle des bibliothèques et du collectionnement de type humaniste, fut lié, comme tout autre aspect de la civilisation de la Renaissance, aux traditions et aux tendances des pays récepteurs. Là où la culture livresque du pays récepteur était particulièrement vigoureuse et avait ses propres traditions, les résultats de l'influence humaniste ne se manifestèrent que lentement. Mais la bibliothèque de type humaniste s'enracine peu à peu même là où les rapports antérieurs avec l'Italie étaient faibles, et les bases intellectuelles étrangères sinon hostiles à celle-ci.

Comme dans tous les domaines de la civilisation médiévale, la France a joué un rôle de premier plan dans le domaine des bibliothèques. Très tôt on y rencontre des phénomènes qui évoquent le collectionnement humaniste des livres (la cour de Charlemagne, Loup de Ferrières). Cependant, ces efforts sont encore fortuits, éphémères, liés à des individus particuliers et à de brèves époques, et ne sont pas inhérents à un grand mouvement intellectuel

généralisé gagnant de plus en plus de terrain et de force, comme dans le cas du culte de la Renaissance pour le livre.

En France, dès le XIIIe siècle, le collectionnement et la bibliophilie furent surtout l'apanage des rois. Cependant, cette activité n'avait pas pour moteur l'admiration de l'Antiquité, et le désir d'en découvrir les vestiges; il ne manifestait aucune prétention scientifique; c'était simplement un aspect accessoire de la vie seigneuriale. Ses traits caractéristiques étaient le culte de la beauté des livres, leur contenu amusant et le rôle croissant de la langue française au détriment du latin. Parmi les membres de la famille royale, Charles V le Sage (1364-1380) aménageait déjà une bibliothèque immense de quelques 1000 volumes dans une salle somptueusement meublée du Louvre. Ce n'était pas la bibliothèque d'un humaniste mais celle d'un laïque cultivé : la plupart des livres appartenaient aux belles-lettres de langue française, ou se rangeaient parmi les ouvrages de vulgarisation scientifique traduits du latin en français, et les livres religieux (il y avait 40 bréviaires).

Les frères de Charles V fondèrent eux aussi des bibliothèques familiales d'un caractère semblable. Celle de Jean de Berry (†1416) était moins remarquable par la quantité des ouvrages (elle contenait environ 300 volumes) que par la beauté de ses manuscrits. L'autre frère, Philippe le Hardi (1342-1404) a fondé en Bourgogne une bibliothèque semblable qui a connu son âge d'or sous Philippe le Bon (1396-1467). Les splendides livres gothiques appartenant à ce dernier sont parmi les plus belles créations de l'art du livre de l'époque chevaleresque. Mais ce n'est pas non plus une bibliothèque humaniste. La même activité caractérise le troisième frère, Louis d'Anjou (†1384). De toute la famille royale c'était René d'Anjou (†1480), comte de Provence et roi de Naples, qui possédait la bibliothèque la plus moderne, la plus conforme à l'esprit de l'humanisme italien, et remarquable par la variété de son contenu. A côté des œuvres des Anciens elle contenait également celles des humanistes, et à côté des manuscrits latins, des manuscrits grecs et orientaux.

A l'exception de la collection de René d'Anjou, mi-italien, mi-français, l'ensemble des bibliothèques françaises continua fermement, jusqu'à la fin du XVe siècle, les grandes traditions de la culture française du livre. L'influence de l'humanisme italien ne se fait guère sentir dans le domaine des bibliothèques. Les bibliothèques majeures ne sont pas celles des souverains mais les bibliothèques ecclésiastiques, et le rôle principal est assumé toujours par le « studium », la bibliothèque de la Sorbonne, qui, en 1331, possédait déjà une telle quantité de livres (1722) qu'elle surpassait, à quelques exceptions près, toutes les bibliothèques du XVe siècle affectées par l'esprit Renaissance et appartenant à des souverains.

En dehors de l'Italie, les deux autres pays de langue romane, l'Espagne et le Portugal, n'ajoutent pas de nuances spéciales au développement des bibliothèques au sein de la culture de la Renaissance. L'ère des fondations de grande envergure ne s'ouvrira dans ces pays qu'au XVIe siècle.

En Angleterre, pays de l'auteur du *Philobiblon*, Richard Angerville de Bury, on ne trouve pendant longtemps aucune trace de la bibliothèque Renaissance. Bury qui, étant son contemporain, connaissait bien Pétrarque, était un homme de culture religieuse. Chaque ligne de son *Philobiblon* reflète un amour passionné des livres, mais l'objet de cet amour n'est pas la littérature classique de l'Antiquité. Il lisait Cicéron et Tite-Live, mais il ne se passionnait pas pour l'Antiquité. Il regrettait son ignorance de la langue grecque pour la seule raison qu'elle l'empêchait de lire dans l'original les Pères grecs de l'Eglise. Il voulait assurer la permanence de

sa collection, et la rendre disponible aux autres savants, mais non dans l'esprit de Pétrarque et de Niccoli. C'était la culture ecclésiastique qu'il voulait servir en projetant la fondation d'un collège à Oxford et en voulant mettre sa bibliothèque à la disposition des étudiants. Mais son idée resta toujours à l'état de projet.

A cause de la distance et de l'évolution interne particulière résultant de l'isolement géographique, pendant la plus grande partie du XVe siècle les mouvements intellectuels issus de l'Italie ne touchaient guère l'Angleterre, et les érudits anglais ne prirent aucune part à la recherche passionnée de manuscrits menée par les Italiens. La curiosité bibliophilique qui caractérisait toute la famille royale française n'apparut que plus tard et par intervalles parmi les membres de la maison royale de l'Angleterre. Ici Humphrey, duc de Gloucester (1392-1447), frère de Henri V, fut seul à ressembler aux souverains italiens de la Renaissance. C'était un mécène à l'égard des érudits et des poètes; les humanistes italiens lui recommandaient leurs œuvres, et il faisait copier lui-même leurs manuscrits en Italie. Le renforcement des rapports anglo-italiens dans la deuxième moitié du siècle ne produisit qu'un effet très faible dans le domaine des bibliothèques. En Angleterre ce sont toujours les bibliothèques des cathédrales et celles des universités et collèges universitaires qui restent les plus importantes : Oxford, Cambridge.

Qu'en fut-il de l'Allemagne? Les antagonismes politiques et affectifs qui existèrent pendant plusieurs siècles entre les territoires allemands et italiens n'étaient pas faits pour produire des conditions dans lesquelles les initiatives humanistes italiennes auraient pu rencontrer dans l'Empire une réception plus large et plus profonde. Ainsi, bien que les riches bibliothèques des cloîtres allemands aient figuré parmi les terrains de chasse les plus fructueux qui fussent à la disposition des humanistes italiens, les Allemands eux-mêmes ne prirent pas part à ces recherches, et même le type de la bibliothèque humaniste du souverain ne s'y propagea pas. Les rapports personnels de Pétrarque avec l'empereur Charles IV et l'activité humaniste précoce du chancelier Johann von Neumarkt à la Cour impériale résidant à Prague auraient pourtant bien pu servir de point de départ.

Toutefois, rien ne porte à croire que l'empereur Charles IV (1346-1378) fondateur de l'Université de Prague (1348), personnage d'ailleurs très cultivé, ait manifesté le moindre intérêt humaniste pour l'héritage livresque de l'Antiquité classique. Son fils, Wenceslas (1378-1400), fut par contre un bibliophile renommé. Ses manuscrits resplendissaient de la richesse enivrante de l'art gothique, grâce à des enlumineurs de premier ordre. Mais ce que nous connaissons aujourd'hui de sa bibliothèque dispersée ne dénonce aucune influence humaniste. Son successeur et frère cadet, l'Empereur Sigismond (1410-1437), ne se soucia pas davantage du travail fiévreux déployé dans la recherche des livres par les humanistes italiens, à l'époque du Concile de Constance. Il hérita de magnifiques manuscrits de Wenceslas, et plusieurs humanistes italiens lui recommandèrent leurs œuvres; et pourtant Sigismond se détourna des livres pour se vouer entièrement aux complications de la politique de l'Eglise, des guerres hussites et aux divertissements de la Cour chevaleresque.

Les effets de l'activité d'Enea Silvio Piccolomini à la chancellerie impériale et les résultats culturels de sa mission en Allemagne ne se firent sentir que lentement et dans un milieu bien restreint. Le flegmatique Empereur Frédéric III ne s'intéressait qu'à l'argent, aux pierres précieuses, à l'horticulture et aux animaux domestiques; au fond, il resta insensible à la science et aux livres. Il avait des livres, mais non encore une bibliothèque (parmi ses 56 manuscrits

connus 16 sont des livres de prières). Son fils, Maximilien Ier, fut le premier des Habsbourg pour qui le livre représentait une expérience personnelle; mais il appartient déjà à l'époque de l'humanisme allemand du début du XVIe siècle.

Parmi les souverains allemands, seuls quelques princes électeurs du Palatinat furent des collectionneurs conscients. Toutefois la nouvelle mentalité ne se fait sentir pour la première fois que dans la collection de Frédéric le Victorieux (1449-1476). L'esprit de l'humanisme se manifeste déjà vigoureusement dans la bibliothèque de Philippe le Sincère (1476-1508) avec cette caractéristique cependant qu'il collectionnait surtout des manuscrits de langue allemande. C'est au cours des premières décennies du XVIe siècle que les collections de livres des humanistes laïques et ecclésiastiques allemands commenceront à se développer avec une extrême rapidité. Au XVe siècle Nicolas de Cues compte encore pour un phénomène exceptionnel.

Nous sommes relativement mal renseignés sur les bibliothèques du bas Moyen Age dans les Etats scandinaves, territoires germaniques plus éloignés. Peu de leurs manuscrits ont subsisté après la Réforme. Ce qui est certain c'est que, à l'exception des bibliothèques des cathédrales (p. ex. celle d'Uppsala) et des monastères, aucune collection considérable ne s'y constitua avant la fin du XVe siècle. La bibliothèque d'Uppsala, fondée en 1477, et celle de l'Université de Copenhague, fondée deux ans plus tard, étaient alors d'une importance médiocre.

Hors des territoires européens de langues romanes et germaniques il ne reste à mentionner que la Bohême, la Pologne et la Hongrie. En Bohême, pays déjà mentionné à propos des bibliothèques de Charles IV et de Wenceslas, à Prague, les mouvements et les guerres hussites rendirent pour longtemps impossible tout rapport avec l'Italie. En conséquence, la culture humaniste du livre n'y arriva qu'à l'époque des Jagellon (1471-1526). Mais ici il ne se forma pas non plus de bibliothèque humaniste créée par un souverain. Le roi Vladislas n'était point curieux des livres. Après la mort du roi Mathias, devenu aussi roi de Hongrie, il résida plutôt à Buda; ce fait l'empêcha de fonder à Prague une collection plus importante. Mais, au lieu de développer la bibliothèque Corvina qu'il avait héritée, il la négligeait plutôt. C'est sous son règne que la décomposition de la bibliothèque a commencé.

En Bohême, tout comme en Angleterre ou en France, à l'exception des bibliothèques appartenant aux cathédrales et aux monastères, les bibliothèques de l'université (Prague) et des collèges l'emportaient sur les autres collections de livres. Vers le milieu du XVe siècle, la bibliothèque du Collège Tchèque de l'Université de Prague comptait déjà 1900 volumes. L'activité grandiose des collectionneurs humanistes laïques et ecclésiastiques de la Bohême (p. ex. Bohuslav Hasištejnský de Lobkovic) se déploya à la fin du XVe siècle et au début du siècle suivant.

Dès le XIVe siècle, la Pologne avait de bonnes relations avec l'Italie, d'une part directement, et de l'autre, par l'intermédiaire de la Hongrie; c'est pourquoi l'humanisme y survint relativement tôt par rapport aux autres pays cisalpins. Le rôle de Grzegorz de Sanok et de Mikołaj Lasocki qui, pendant leurs longs séjours en Italie, connurent de près la nouvelle culture, fut dominant. Des étudiants polonais recevaient la nouvelle littérature directement de sa source, à des universités italiennes et à l'école de Guarino à Ferrare. Le séjour en Pologne de Buonaccorsi donna un nouvel élan au développement de l'humanisme polonais. Ainsi on peut comprendre que déjà en 1466 le grand historien polonais Jan Długosz ait acquis « toto nisu de Italia, ubi Latina est ipsius scientiae scaturigo, plures libros in eadem magno pretio ». Dans son

cas il s'agit déjà d'une vraie bibliothèque humaniste digne d'un érudit. Mais chez les rois Jagellon on ne rencontre point de vraie bibliothèque humaniste.

Au Nord des Alpes, la première et la plus grande des bibliothèques humanistes royales de type italien fut celle du roi Mathias, connue sous le nom de Corvina. Ce fait n'est pas dû au hasard, mais résulte de la convergence de maintes circonstances favorables. En premier lieu la Hongrie avait continuellement, au cours des siècles du Moyen Age, les relations politiques, dynastiques et culturelles les plus étroites avec l'Italie. Les régions du sud-ouest de l'empire hongrois du Moyen Age, la Slavonie, la Croatie, la Dalmatie, avaient toujours donné libre passage aux influences italiennes. Au cours de tout le XIVe siècle, les relations familiales des rois descendant de la maison d'Anjou de Naples ont évidemment accru d'une manière très forte la possibilité de relations culturelles. Ensuite ce fut un événement de grande importance que l'avènement de Sigismond, roi de Hongrie, au trône de l'Empire romain germanique, avec pour conséquence un resserrement des liens entre la chancellerie hongroise et les humanistes du Concile de Constance. C'est ainsi que Pier Paolo Vergerio s'installe en Hongrie. Sa bibliothèque devait servir d'exemple pour la fondation de la bibliothèque de János Vitéz, chancelier et évêque de Várad (plus tard archevêque d'Esztergom). Dans l'épiscopat Vitéz était le successeur de l'Italien Andrea Scolari qui avait créé à Várad un milieu authentiquement italien. On comprend facilement que ce soit là que s'est formée la première bibliothèque humaniste hongroise de grande valeur, dont la richesse faisait dire à Vespasiano : « una bellissima libraria », « in ogni facultà » dans laquelle « erano pochi libri nella lingua latina, ch'egli non avesse ».

C'est János Vitéz qui rendit possible à Janus Pannonius ses études en Italie et son éducation à l'école de Guarino à Ferrare. Janus Pannonius revint en Hongrie, poète transformé jusqu'au fond de son être en humaniste italien; il fut nommé évêque de Pécs, et y fonda la deuxième grande bibliothèque humaniste épiscopale de la Hongrie. D'après Vespasiano, la particularité de la bibliothèque était son caractère bilingue, gréco-latin : « una degnissima libraria in greco ed in latino » : c'est donc la première bibliothèque au Nord des Alpes où le collectionnement des manuscrits de langue grecque fût significatif.

C'est grâce à ces précédents que se créa la bibliothèque du roi Mathias Corvin (1458-1490). L'éducateur de Mathias était János Vitéz qui, avec Janus Pannonius, le soutint au début de son règne. Lui qui, enfant, connaissait déjà le latin au point de pouvoir servir d'interprète dans les négociations de son père, János Hunyadi, commença naturellement très tôt à s'intéresser aussi aux livres et à la littérature. Comme Mathias l'écrit lui-même, dès sa première jeunesse il se délectait à lire Silius Italicus. Le premier modèle de la Bibliothèque Corvina pouvait être la bibliothèque de Vitéz. Lorsque plus tard, après l'échec et la mort de Janus Pannonius, la bibliothèque de celui-ci eut été confisquée pour le compte du roi, les nombreux manuscrits grecs y appartenant suggérèrent à Mathias de développer sa collection en une bibliothèque gréco-latine, et de la compléter par un collectionnement en Grèce. Le bibliothécaire Ugoleto, excellent helléniste, devait y être pour beaucoup.

Le rôle éminent que joua cette bibliothèque dans le monde cisalpin, ses dimensions imposantes, la richesse de son contenu, la beauté de ses manuscrits italiens de la Renaissance, et enfin sa destruction tragique sous l'occupation turque, tout cela l'enveloppa d'un prestige fabuleux aux yeux des savants des époques ultérieures. On s'en souvenait comme d'une bibliothèque de dimensions inouïes qui comptait 50 000 manuscrits. Ce nombre est évidemment loin de la réalité, mais on peut supposer qu'elle contenait à peu près 2000-2500 volumes (dont

peu de livres imprimés) ce qui lui assurait le deuxième rang après la bibliothèque du Vatican. Selon Bartolomeo della Fonte, sa richesse en manuscrits grecs servit d'exemple à Laurent de Médicis lui-même « adeo quaedam excitavit insignes viros, ut apud nos Laurentius Medices nobilem Graecam et Latinam paret bibliothecam ». La richesse du contenu de la bibliothèque et sa splendeur extérieure sont également célébrées dans l'ouvrage, unique dans son genre, de Naldo Naldi, son *Epistola* dont nous possédons l'exemplaire original dédié au roi Mathias; c'est, après une préface en prose, un compte rendu et catalogue de la bibliothèque, en quelques 600 vers.

A côté des bibliothèques de János Vitéz, de Janus Pannonius et d'autres évêques humanistes hongrois, la Corvina fut donc en Hongrie le sommet d'une évolution continuelle des bibliothèques pendant un important demi-siècle de la première Renaissance; et, au XVe siècle, elle le fut du même coup pour toute l'Europe centrale. Paradoxalement, elle ne commença à jouer un rôle important dans l'histoire de la civilisation universelle que par son déclin après la mort du roi Mathias (1490), lorsque, sous le règne des faibles successeurs de celui-ci, des humanistes étrangers réussirent à en retirer un nombre assez élevé de manuscrits, entre autres beaucoup de manuscrits grecs. L'importance historique de la Corvina réside surtout dans le fait que, après l'initiative de Janus Pannonius, ce fut le collectionnement de manuscrits grecs effectué par le roi Mathias qui fit mieux connaître le monde grec inconnu à l'humanisme de l'Europe centrale du XVIe siècle.

Csaba Csapodi

Bibliothèque de l'Académie Hongroise

Budapest

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

BÖHMER (Aloys), WIDMANN (Hans), *Von der Renaissance bis zum Beginn der Aufklärung*, in *Handbuch der Bibliothekswissenschaft*, Tome III, éd. Fritz Milkau, Georg Leyh, 2e éd., Wiesbaden, 1955-1957, pp. 505-559.

CHRIST (Karl), KERL (Anton), *Das Mittelalter*, *ibid.*, pp. 243-498.

THOMPSON (James Westfall), *The Medieval Library*, New York, 1957.

Bibliothèques particulières

CSAPODI (Csaba), CSAPODI-GÁRDONYI (Klára), *Bibliotheca Corviniana. La bibliothèque du roi Mathias Corvin de Hongrie*, Budapest, 1982.

CSAPODI (Csaba), *The Corvinian Library. History and Stock*, Budapest, 1973.

CSAPODI-GÁRDONYI (Klára): *Die Bibliothek des Johannes Vitéz*, Budapest, 1984.

Delle condizioni e delle vicende della Libreria Medicea Privata dal 1494 al 1508, in *Archivio storico Italiano*, Sér. 3, XIX (1874), pp. 101-129, 254-281; XX (1874), pp. 51-94.

DE MARINIS (Tammaro), *La biblioteca napoletana dei re d'Aragona*, Milano, 1947-1952, 4 vols.

FAUCON (Maurice), *La librairie des Papes d'Avignon, sa formation, sa composition, ses catalogues (1316-1420)*, Paris, 1886-1887, 2 vols.

FAVA (Domenico), *La Biblioteca Estense nel suo sviluppo storico*, Modena, 1925.

KRÁSA (Josef), *Die Handschriften König Wenzels IV*, Praha, 1971.

MÜNTZ (Eugène), FABRE (Paul), *La bibliothèque du Vatican au XVe siècle*, Paris, 1887 (Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, 48).

NOLHAC (Pierre de), *Pétrarque et l'humanisme*, nouv. éd., Paris, 1965, 2 vols.

PELLEGRIN (Elisabeth), *La bibliothèque des Visconti et des Sforza, ducs de Milan, au XVe siècle*, Paris, 1955.

SFORZA (G.), *Ricerche su Niccolò V*, Lucca, 1884.

ZAREBSKI (Ignacy), *La corrente italiana nel primo umanesimo polacco*, in *Italia, Venezia e Polonia tra umanesimo e rinascimento*, éd. Mieczysław Brahmer, Wrocław—Warszawa—Kraków, 1967, pp. 35-57.

LES DÉBUTS DE L'IMPRIMERIE

On sait que le quatorzième et le quinzième siècles virent se développer en Europe les premiers Etats au sens moderne du terme. Les scribes devinrent dès lors sans cesse plus nombreux dans les chancelleries et les gens de loi jouèrent dans la société un rôle grandissant. En même temps, les techniques commerciales imposèrent de plus en plus aux marchands de tenir des comptes relativement compliqués et d'entretenir des correspondances fréquentes et nombreuses. Dans le monde ecclésiastique, d'autre part, à côté des théologiens et des docteurs, beaucoup de simples prêtres et de moines commencèrent à posséder une culture notable.

Conditions sociales et culturelles favorables à l'imprimerie

Nul doute dans ces conditions que l'instruction élémentaire se soit alors développée selon des processus que l'on connaît malheureusement encore mal. Nul doute également qu'un besoin croissant de textes se soit fait sentir. Au moment où précisément, Gutenberg commence ses recherches, entre 1430 et 1440, grammaires et livres d'initiation à la langue latine font l'objet d'une telle demande qu'on paraît avoir exécuté au moins de ces derniers des éditions manuscrites de plusieurs centaines d'exemplaires. Un peu partout, en même temps, séculiers et réguliers recherchent sermonnaires, livres de spiritualité ou petits traités susceptibles de les aider à s'instruire et à exercer leur ministère. A Paris, mais aussi par exemple dans les Flandres, on produit en séries des livres d'heures destinés non seulement à de grands personnages, mais aussi à de simples bourgeois. Férus de beau langage, recherchant l'exactitude de l'expression, les scribes de chancellerie et les « fonctionnaires » du temps, d'autre part, n'apprécient pas seulement la littérature en langue vulgaire, mais se tournent volontiers aussi vers les œuvres classiques. En Italie, de grands ateliers de copistes reproduisent les textes de l'Antiquité grecque et latine et fournissent à l'occasion une bibliothèque complète à un prince ou à un grand seigneur humaniste. Enfin, les progrès de la bureaucratie entraînent souvent la nécessité de produire en série la même lettre ou le même acte, et un trafic tel que celui des lettres d'indulgences, suscite la levée et l'entretien d'une armée de copistes.

Ainsi se développe, au sein d'une société de mentalité encore essentiellement orale, une culture élitaire fondée sur l'écrit. Cependant, la peste et les guerres avaient dévasté l'Europe : mais les deux grands conflits qui avaient déchiré celle-ci — la Guerre de cent ans et le Grand Schisme — prenaient fin. Par ailleurs, l'exploitation accrue des mines en pays germaniques

commençait à renverser lentement une conjoncture longtemps défavorable et la métallurgie connaissait en ces mêmes pays un essor dont l'invention de l'imprimerie est un des aspects. Cette invention apparaît donc au total suscitée par le besoin de textes écrits en un monde en mutation et recourant volontiers à des innovations techniques pour un « nouveau départ ».

Conditions techniques nécessaires à l'imprimerie

Déjà, la technique était venue au secours à la fin du treizième siècle, lorsque l'industrie du papier de chiffon, née en Chine au premier siècle de notre ère et pratiquée par les Arabes à partir du huitième, avait pris pied en Europe. Avec la croissance des villes et l'apparition des premières universités, les écrits avaient déjà commencé à se multiplier et c'est très vraisemblablement parce que l'on ne pouvait plus se contenter dès lors des quantités forcément limitées de parchemin, fait de peaux de bêtes dont on pouvait disposer, que des marchands avaient eu l'idée d'implanter dans la région de Fabriano, près d'Ancone, des moulins à papier. (Des moulins fonctionnèrent peut-être avant cette date en Espagne, mais on a tout lieu de penser qu'ils étaient équipés à la mode arabe c'est-à-dire que les essieux des roues n'étaient pas garnis de lèves susceptibles d'actionner des maillets, ce qui permit aux Européens d'effectuer la trituration de la chiffe dans des cuves et donc d'obtenir un papier de meilleure qualité.) Bientôt, de nouveaux centres de fabrication du papier s'étaient constitués, d'abord en Italie, près de Gênes et autour du lac de Garde. Puis avaient été atteints le Comtat-Venaissin, la région champenoise où d'importantes foires attiraient en particulier les marchands italiens, et les abords de grandes villes comme Paris, Nuremberg, Strasbourg ou Bâle. Dès lors, l'idée était venue de recourir au nouveau support non seulement pour faire des brouillons, tenir des comptes, mais aussi pour reproduire des images, en utilisant une technique déjà largement employée pour décorer les étoffes : la gravure sur bois en relief ou xylographie; ainsi apparurent les premières estampes à la fin du quatorzième siècle. Puis on avait mis au point des procédés de gravure sur cuivre en creux (1425-1450). Bientôt aussi, on avait accompagné ces images de courtes légendes, d'abord manuscrites, puis gravées elles aussi. Rarissimes de nos jours, les images ainsi réalisées durent être de leur temps répandues par millions, et, parmi elles, les plus nombreuses furent sans doute celles qui représentaient les portraits des saints, des scènes de la vie du Christ, ou encore les suites de planches qui enseignaient l'art de mourir pieusement — soit au total ce qui pouvait nourrir la piété traditionnelle. (Cf. aussi chap. III. Les arts graphiques...)

Sans doute, cette industrie donna-t-elle l'idée de mettre au point une technique plus perfectionnée pour multiplier les textes. En ce domaine, pourtant, les recherches partirent non point des milieux d'artisans qui s'adonnaient à la xylographie, mais des spécialistes du métal. Et cela se conçoit fort bien : le principe de base de la technique typographique consiste à réaliser de petits bâtonnets de métal portant en leur extrémité les divers signes typographiques, les caractères, composer des textes en alignant ceux-ci, encrer convenablement la *forme* ainsi obtenue et reproduire le texte en question sur des feuilles de papier mises en contact avec la forme grâce à une *presse*. En fait, et quoi qu'on ait pu écrire jadis, seules les techniques du métal pouvaient permettre d'obtenir en séries des caractères de dimensions identiques : pour cela, il fallait d'abord graver à l'extrémité d'une tige de métal très dur (acier) le signe typographique; ayant ainsi réalisé le *poinçon*, on imprimait le signe en question en creux dans un petit bloc de

métal moins dur (cuivre) : la *matrice*; puis, on insérait celle-ci dans un moule dans lequel on introduisait un mélange de métal en fusion (plomb, étain et antimoine). On fabriquait ainsi des caractères exactement semblables que l'on pouvait reproduire en série.

Le rôle de Gutenberg

Au centre des essais qui aboutirent à la mise au point de ce procédé surgit une forte personnalité, dont les documents d'archives nous permettent de suivre assez bien la vie : celle de Johann Gensfleisch dit Gutenberg (du nom d'une maison à l'enseigne de la Bonne Montagne, *zu guten Bergen*, que sa famille possédait). Gutenberg était né à Mayence entre 1394 et 1399. Son père, orfèvre de profession, exerçait dans cette ville les fonctions de maître des monnaies de l'archevêque électeur, si bien que le jeune Johann avait pu s'exercer dès sa jeunesse à la taille et à la fonte du métal. Mais, à la suite de conflits opposant les patriciens et les corporations, il lui avait fallu quitter sa cité natale, vers 1428. On le retrouve en 1436 à Strasbourg où il verse cent florins, somme relativement considérable pour l'époque, à un orfèvre de Francfort pour des choses relatives à l'action d'imprimer *(trücken)*; là, il s'associe d'autre part à trois bourgeois de la ville, dont l'un est propriétaire d'un moulin à papier, pour mettre au point un certain nombre de secrets techniques et, selon toute probabilité, il imprime sans doute déjà des livres. Mais l'association se trouve rompue et nous perdons en 1444 la trace de notre homme. Après une éclipse de quatre ans, il réapparaît dans sa ville natale (1448). Il s'y associe rapidement avec le banquier Fust qui lui avance des sommes considérables pour ses expériences typographiques jusqu'au jour où un procès vient marquer la rupture de leur société (1455). Fust s'associe alors avec son gendre Schöffer pour fonder une officine qui mettra au jour le premier livre signé de ses typographes, le célèbre Psautier de 1457. Gutenberg, pour sa part, travaille peut-être un temps à Bamberg. En 1465, il est en tout cas ennobli par l'archevêque-électeur de Mayence, Adolphe II de Nassau qui ordonne de lui fournir chaque année un costume de cour, vingt *matter* de blé et deux foudres de vin; puis il meurt en 1468 en laissant un matériel d'imprimerie qui montre qu'il continuait à exercer l'art qu'il avait probablement inventé. Nous n'évoquons pas ici, faute de place, le problème du processus technique de l'invention de l'imprimerie.

Malgré une documentation relativement abondante, bien des inconnues subsistent dans cette histoire.

On doit d'abord se demander si Gutenberg et ses divers associés furent les seuls à tenter de mettre au point une technique typographique. Une tradition qui ne s'appuie peut-être pas sur grand-chose voudrait d'une part qu'un habitant de Harlem en Hollande, Laurens Janszoon, dit *Coster* (le sacristain) ait poursuivi et fait aboutir ses propres recherches; d'autre part, des actes notariés irréfutables nous apprennent qu'en 1444-1448, un orfèvre de Prague, Prokop Waldfoghel, s'était engagé à apprendre à des juifs d'Avignon un *ars scribendi artificialiter* dont on imaginerait difficilement qu'il puisse être autre chose qu'un procédé d'impression. Tout cela peut laisser penser que plusieurs chercheurs tentèrent de mettre au point une technique dont le besoin se faisait sentir, mais il est en tout cas certain que c'est à partir de Mayence que l'imprimerie se répandit à travers l'Europe, et à peu près aussi certain que Gutenberg fut l'initiateur de la révolution ainsi réalisée.

Il convient de souligner en second lieu que les premiers typographes ne signèrent pas leur

production : on ne possède en particulier aucune publication portant le nom de Gutenberg. Dans ces conditions, les spécialistes se penchent depuis plus d'un siècle sur les assez nombreuses impressions primitives qui semblent être sorties des premières presses — lettres d'indulgences parvenues jusqu'à nous à plusieurs dizaines d'exemplaires, grammaires primitives dites de Donat, calendriers astronomiques ou encore, par exemple Bibles à 42 et à 36 lignes. Le nombre de ces réalisations, leur qualité inégale, la diversité des caractères employés ont conduit la plupart des érudits à imaginer que plusieurs ateliers fonctionnèrent simultanément à Mayence et aussi peut-être en Hollande avant 1455. Actuellement, cependant, les arguments raisonnables développés par M. G. Painter conduisent à penser que ces diverses publications sortirent soit de l'atelier de Gutenberg et Fust, soit des officines que dirigèrent ces deux hommes chacun de son côté après la rupture de leur association.

Restait, pour compléter l'invention de l'imprimerie, à mettre au point une technique permettant de combiner texte et illustration. Tandis que commençaient à paraître des livres typographiques, les spécialistes de la xylographie entreprenaient de mettre au jour des livrets évoquant parfois quelque peu les bandes dessinées d'aujourd'hui, où le texte se trouvait au service de l'image — par exemple des Apocalypses figurées qui s'apparentaient plus ou moins aux fameuses tapisseries d'Angers et aux manuscrits illustrés qui traitaient de ce sujet, ou encore des « Bibles des pauvres », héritières d'une longue tradition didactique, où scène du Nouveau Testament se trouvait jouxtée sur chaque page de deux « préfigures » tirées de l'Ancien et où des banderolles sortant de la bouche de chacun des quatre grands prophètes contribuaient à expliquer les thèmes ainsi évoqués. Mise au point vraisemblablement autour de 1450, cette technique eut sa grande vogue vers 1460-1470 notamment dans les Pays-Bas et en Allemagne du Sud où Dominicains, Franciscains et Augustins semblent l'avoir largement utilisée. Dès 1460-1462, pourtant, un imprimeur de Bamberg, Albrecht Pfister, mariant gravure sur bois et imprimerie, avait publié les premiers livres typographiques à figure connus. Mais, les fabricants de xylographes semblent s'être appuyés sur les corporations de charpentiers de certaines villes pour tenter de faire interdire le nouveau procédé et ce n'est qu'à partir de 1472-1473 que les imprimeurs d'Ulm et d'Augsbourg réussirent à triompher de cette résistance et purent lancer la mode du livre illustré.

Progrès européens de l'imprimerie

Très vite, l'imprimerie se répandit à travers l'Europe. Dès 1458, Mentelin, ancien enlumineur et notaire de l'évêque, créait une officine à Strasbourg. Peu après, semble-t-il, les premiers compagnons de Gutenberg, Fust et Schöffer, commencent à quitter Mayence, peut-être à la suite de troubles survenus dans cette cité. Munis d'un matériel léger, ils vont de ville en ville, au gré des commandes, suscitant à leur tour des émules, jusqu'au jour où ils trouvent un lieu propice pour s'établir définitivement. C'est ainsi qu'en 1464, l'imprimerie apparaît à Cologne. Puis viennent notamment le tour de Bâle et d'Augsbourg (1468) ou de Nuremberg (1470) et le mouvement s'étend de telle manière que, vers 1480, toutes les villes germaniques de quelque importance disposent de leur atelier. En même temps, deux Allemands, Konrad Sweynheym et Arnold Pannartz, gagnent dès 1464 l'Italie pour faire paraître au monastère de Subiaco, près de Rome, les premiers livres imprimés dans ce pays. D'autre part, Johannes de

Spira, venu lui aussi d'Allemagne, donne en 1469 à Venise les *Epistolae ad familiares* de Cicéron. En 1470, le mouvement gagne la France et trois typographes d'origine germanique installent une presse dans un bâtiment appartenant au collège de Sorbonne, à l'appel de deux dignitaires de cette maison, Guillaume Fichet et Jean Heynlin, qui souhaitent diffuser des textes de bonne latinité. Trois ans plus tard, en 1473, un bourgeois de Lyon, Barthélemy Buyer, accueille dans sa maison le typographe liégeois Guillaume Le Roy. En même temps, l'imprimerie gagne les Pays-Bas et la Hongrie où les premiers livres datés qu'on y connaisse furent imprimés à Utrecht et Alost en 1473 ainsi qu'à Buda. En 1474 une officine fonctionne à Cracovie. Puis, en 1476, un ancien marchand devenu traducteur et copiste, qui avait appris la typographie à Cologne et fait fonctionner une presse à Bruges, passe en Angleterre et installe une officine à Westminster. Si bien qu'au total, des ateliers typographiques ont fonctionné dans une dizaine de localités en 1470, dans plus de cent dix en 1480, dont une trentaine en Allemagne, une cinquantaine en Italie, cinq en Suisse, deux en Bohême, neuf en France, huit en Hollande, cinq en Espagne, une en Pologne et en Hongrie et quatre en Angleterre. Et, en 1490, il en va encore de même pour une douzaine de nouvelles villes espagnoles, une quinzaine d'italiennes, neuf françaises, cinq flamandes et une vingtaine au moins de cités d'Allemagne et des pays de l'Est et du Nord du continent.

Un essor aussi rapide ne s'explique que par le déclenchement d'un processus économique. Si le matériel typographique d'alors était peu coûteux, une édition n'était rentable que lorsqu'elle était tirée à un nombre suffisant d'exemplaires; de tirages réduits (200 à 350 exemplaires), on fut donc amené à passer à des tirages relativement considérables (500 et parfois jusqu'à 1000 exemplaires). Mais, pour se lancer dans de telles entreprises, il fallait disposer de capitaux importants, et, pour écouler tant de volumes en un temps où les liseurs étaient relativement peu nombreux et épars, il convenait de recourir à des réseaux commerciaux organisés. Aussi, nos typographes, qui sont souvent attirés dans leurs pérégrinations par des ecclésiastiques — chanoines ou évêques — désireux de multiplier bréviaires et missels, ou par des mécènes humanistes souhaitant avant tout promouvoir une meilleure connaissance des lettres anciennes, finissent par passer tôt ou tard sous la coupe d'hommes d'affaires qui se font marchands-libraires, lorsqu'ils ne trouvent pas de capitaux pour assumer eux-mêmes ce rôle. D'autre part, les officines qui s'installent en des lieux d'accès facile, d'où l'on peut faire venir aisément du papier et à partir desquels on peut faire circuler sans difficultés ces marchandises lourdes et fragiles que sont les balles de livres, se trouvent tout naturellement avantagées. Ces quelques faits expliquent pourquoi les trois plus grands centres d'édition européens furent dès 1490 Venise, riche port marchand, porte de l'Italie, d'où l'on accédait facilement en Allemagne, Paris, grande cité intellectuelle et marché incomparable, mais aussi Lyon, ville de foires où l'argent abondait, nœud de communications routières et fluviales.

A partir de tels centres, les livres récemment édités sont répandus en quelques semaines à travers tout l'Europe et cela d'autant plus que l'industrie de transformation qu'est l'imprimerie permet d'équilibrer les créances entre centres commerciaux. Bien plus, les libraires utilisent volontiers, comme tant de marchands de leur temps, le système du troc et reçoivent souvent, en échange de leur production, les « sortes » de leurs partenaires. Ainsi s'opère une révolution dont il convient de souligner les conséquences : tandis que les manuscrits étaient recopiés à l'intention de petits groupes, dont chacun avait son écriture propre et ses centres d'intérêt particuliers, le livre imprimé tend à briser les cloisons, à unifier les publics, à accélérer la circulation des idées.

Sur le plan national, il tend de même à unifier la langue pour uniformiser le marché. Marchandise coûteuse, cependant, il n'atteint que les classes dominantes qui accèdent ainsi plus complètement à la culture écrite, mais dont l'opposition avec les dominés, restés de culture orale, s'accentue du même coup.

Les publics et les succès

On peut sans doute évaluer le nombre des habitants de l'Europe du milieu du quinzième siècle à environ cent millions. Mais, parmi eux, combien d'illettrés, et combien ayant une culture suffisante pour accéder au livre? Assurément, le nombre des liseurs d'alors n'excédait pas quelques millions, au maximum. Or, le nombre des éditions antérieures au 1er janvier 1501 qui sont parvenues jusqu'à nous dépasse les 40 000 — ce qui représente quinze à vingt millions d'exemplaires, dont la moitié environ est antérieure à 1490.

Les années 1470-1490 sont donc marquées par une invasion de l'écrit, mais aussi par un début de rupture. Les imprimeurs et leur entourage sélectionnent et adaptent certains textes répandus en manuscrits, et commencent à en faire rédiger d'autres directement pour la presse. Ainsi apparaît en une génération une littérature largement renouvelée, que la technique nouvelle imposera définitivement à l'avenir, tandis que les œuvres manuscrites alors négligées sont vouées à un oubli quasi-définitif.

Si l'on s'en tient aux volumes parvenus jusqu'à nous, les éditions latines dominent largement (77% des éditions incunables, à côté de 7% en italien, 5 à 6% en langue germanique, 4 à 5% en français et un peu plus de 1% en flamand); mais l'on ne doit pas oublier que les textes les plus courants en langue vulgaire ont disparu bien plus souvent que les traités savants en latin. Par ailleurs, près de la moitié de la production conservée est constituée de textes religieux; on publie, certes, un certain nombre de Bibles ou de livres séparés de l'Ancien et du Nouveau Testament (près de 150 éditions incunables), mais on préfère souvent aux textes sacrés eux-mêmes des récits tels que la *Vita Christi* de Ludolphe le Chartreux. Innombrables sont par ailleurs les ouvrages liturgiques — en particulier les missels et les bréviaires — qui sortent alors des presses et il en va bientôt de même pour les livres d'heures dont les imprimeurs parisiens vont se faire une spécialité. Parmi les « best sellers » du temps figurent également le *Manipulus curatorum* de Guy de Montrocher (plus de cent éditions avant 1501) de même que d'autres traités du même type destinés à aider les ecclésiastiques dans leur ministère. Il est probable par ailleurs que ceux-ci utilisaient pour les mêmes fins de petits livrets xylographiques qui connurent alors la grande vogue, comme la Bible des pauvres, le *Speculum humanae salvationis* ou l'*Exercitium super Pater noster*. De même, les sermonnaires se multiplient à l'intention des prédicateurs. Surtout, la spiritualité rhéno-flamande se diffuse largement par l'intermédiaire d'ouvrages tels que le *Speculum perfectionis* de Hendrik Herp, l'*Horologium aeternae sapientiae* de Heinrich Suso ou l'*Imitation de Jésus-Christ*. Cependant, des œuvres des Pères, on retient d'abord les écrits spirituels comme la *Cité de Dieu* de Saint Augustin, les *Soliloques*, les *Méditations* et les *Entretiens de l'âme avec Dieu* qu'on lui attribuait alors, ainsi que certains écrits de Saint Bernard ou qu'on tenait pour être de lui. De même, on trouve les noms de Gerson, Sainte Brigitte ou Sainte Catherine de Sienne au début de bien des livrets.

Naturellement, les ouvrages d'un accès plus facile remportent un succès plus grand encore

et atteignent largement les laïcs. Mentionnons, outre la *Vita Christi* de Ludolphe le Chartreux, la *Légende dorée* de Jacques de Voragine (Varazze) dont on a pu dénombrer près de deux cents éditions incunables parvenues jusqu'à nous. De plus, toute une littérature didactique, pieuse ou simplement moralisante, issue souvent des presses d'Ulm ou d'Augsbourg, est volontiers traduite en diverses langues et notamment en français et se trouve ainsi répandue à travers l'Europe.

En revanche, l'imprimerie n'accorde qu'une diffusion restreinte aux textes universitaires traditionnels. Certes, des traités usuels de droit canon comme le *Rationale divinorum officiorum* de Guillaume Durand peuvent constituer des succès de librairie, mais il n'en va guère de même par exemple des *Sentences* de Pierre Lombard ou des grandes œuvres de la scolastique. En revanche, les *Auctoritates Aristotelis* rencontrent un réel succès, sans doute parce qu'elles s'avèrent commodes pour préparer un examen ou briller à peu de frais.

Mais surtout, au premier rang des succès de librairie de ce temps, figurent de nombreux livres d'instruction élémentaire; ce sont tout d'abord des grammaires, telles que celles de Donat ou d'Alexandre de Villedieu, revues et annotées par divers pédagogues, que les presses des Pays-Bas, de Venise ou d'ailleurs réimpriment sans cesse (356 éditions incunables connues de l'*Ars minor* de Donat et 280 du *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu); ce sont aussi des recueils de textes servant à l'initiation au latin comme les *Auctores octo* ou le *De Consolatione philosophiae* de Boèce (plus de 70 éditions antérieures à 1501); par ailleurs, les grands textes classiques latins sont largement répandus dès avant 1490 soit dans des éditions humanistes issues des presses italiennes et notamment des presses milanaises, soit dans des éditions de caractère plus directement scolaire hors de la péninsule; en ce domaine, les auteurs préférés restent encore ceux que le Moyen Age n'a pas oubliés — c'est-à-dire des poètes comme Virgile ou Ovide, mais aussi Juvénal et, à un moindre degré, Perse, ou des historiens comme César et Tite-Live auxquels on peut joindre Végèce dont l'*Art militaire* n'apparaît pas démodé, Lucien (en latin), Esope, dont le succès dans sa version en langue vulgaire est immense, ou encore, par exemple, Térence (vers la fin du siècle surtout). Mais surtout, l'inévitable Cicéron affirme son emprise, et ses œuvres, réimprimées des centaines de fois apparaissent évidemment comme le grand modèle de style et de pensée.

L'imprimerie et les langues vernaculaires

Destinées à un public seulement national, les œuvres en langues vernaculaires font l'objet d'un moins grand nombre d'éditions que les latines. Il n'en est pas moins frappant d'observer que chaque pays affirme déjà sa personnalité.

On traduit volontiers en pays germaniques des textes religieux : Bible, livres de spiritualité ou œuvres plus simples allant jusqu'au *Bélial* de Giacomo da Teramo dont le succès, on l'a vu, atteint d'autres pays; on donne parfois aussi la version allemande de chroniques, en des éditions parfois somptueusement illustrées comme celle de la *Chronique de Nuremberg* d'Hartmann Schedel, parfois moins luxueuses comme celles du *Fasciculus temporum* de Rolewinck; souvent aussi, on édite en langue nationale des romans comme la *Mélusine, Pontus et Sidoine, Flore et Blancheflore* ou *Tristan et Iseult*, par exemple. De même, dans les Pays-Bas, où les imprimeurs se sont largement spécialisés dans la production de livres d'études, on publie à côté de livres pieux,

une cinquantaine de romans ou d'ouvrages littéraires comme le *Griseldis*, le *Lancelot* ou l'*Histoire de la destruction de Troie*.

De 1476 à sa mort en 1491, d'autre part, Caxton accomplit en Angleterre une œuvre considérable dans le domaine qui nous intéresse ici; sur 90 ouvrages qu'il publie, 74 sont en anglais, parmi lesquels on dénombre une majorité de traductions, dont une vingtaine sont l'œuvre du libraire lui-même; dans tout cela, des versions anglaises de textes religieux comme la *Légende dorée*, de romans de chevalerie comme le *Godefroy de Bouillon*, de livres moralisateurs comme le *Doctrinal de sapience*, de textes d'Esope, de Virgile et de Cicéron — mais aussi des œuvres nationales comme les *Canterbury Tales* ou les poésies de John Lydgate, alors très célèbres.

Bien plus importante numériquement, plus belle et fort variée est la production française à la même époque. On y relève, outre la traduction de nombreux textes religieux, dont beaucoup, on l'a vu, sont venus d'Allemagne, l'impression fréquente du *Roman de la rose* dont le succès se prolongera au seizième siècle, celle du *Champion des Dames* de Martin Le Franc, du *Doctrinal de cour* de Pierre Michault, de l'*Abusé en cour* ou encore d'œuvres de Christine de Pisan ou d'Alain Chartier auxquelles viennent se joindre vers la fin du siècle les *Lunettes des princes* de Meschinot ou le *Chasteau de labour* de Pierre Gringore. En même temps, les libraires multiplient là comme ailleurs la littérature romanesque traditionnelle avec la *Mélusine*, *Fierabras*, la *Conquête du grand Charlemagne*, les *Faits et gestes de Godefroy de Bouillon* ainsi que, par exemple *Merlin*, *Pierre de Provence*, *Lancelot* ou *Tristan*. D'autre part, tout ce qui touche à l'histoire légendaire de Troie semble passionner les esprits tout comme en Flandres et en Angleterre; et de somptueuses chroniques comme la *Mer des histoires* trouvent un public d'amateurs. Enfin, des récits moraux ou moralisateurs comme les *Quinze joies de mariage* ou le *Doctrinal des filles mariées* semblent séduire une clientèle de plus en plus populaire — la même sans doute qui recherche le *Pathelin*, le *Mystère de la Passion* de Jean Michel, les *Danses macabres*, les *Arts de mourir* et surtout le *Calendrier des bergers* qui commence alors la brillante carrière que l'on sait.

Toute autre, on s'en doute, est la production littéraire italienne. Les presses de la péninsule et singulièrement celles de Venise, qui multiplient les textes des classiques latins et les œuvres traditionnelles du droit romain et du droit canon, publient aussi les œuvres d'écrivains plus récents ou contemporains. Mentionnons parmi les mineurs les noms de Cecco d'Ascoli (dix éditions de l'*Acerba*), Federico Frezzi (le *Quadrigio*), Fazio degli Uberti (le *Dittamondo*), Leonardo Bruni et du Pogge *(Histoires florentines)*, de Luigi Pulci (le *Morgante maggiore*) de Boiardo (l'*Orlando inamorato*), d'Alberti *(Ippolito e Diana)* ou encore le roman *Guerino il Meschino*. Mais il faut surtout souligner en ce domaine le très large succès des grands maîtres de la littérature nationale : la *Commedia* de Dante est réimprimée à dix reprises au cours du quinzième siècle et Pétrarque et Boccace le sont bien plus souvent encore, qu'il s'agisse de leurs œuvres en latin ou en italien; celles-ci sont de plus réimprimées dans leur texte latin à travers toute l'Europe ou traduites d'italien en français, en espagnol et en anglais — mais non en allemand.

*

Au total, l'action de la presse à imprimer commencera seulement à se faire sentir en 1490 et la génération qui la première a senti réellement son impact n'est pas encore arrivée à maturité. Si on a adapté à la presse la littérature traditionnelle, ceux qui ont accompli cette œuvre n'en ont pas moins été formés par l'étude et le contact des manuscrits. Il n'en reste pas moins que la multiplication des textes rend désormais l'écrit de plus en plus familier à de larges couches de la population : l'ère de la lecture rapide commence peut-être alors. Cependant, la production reste encore fort diversifiée selon les pays; l'Allemagne apparaît comme le bastion du livre religieux et joue en ce domaine un rôle moteur par le jeu des traductions, mais elle peut peut-être sembler, à travers son abondante production, littérairement attardée. La France, elle, se montre plus éclectique, plus littéraire aussi et sans doute plus curieuse de nouveautés; elle impose à une grande partie de l'Europe sa littérature romanesque mais commence à subir l'ascendant de l'Italie. Celle-ci, enfin, est évidemment la championne de la latinité et de l'humanisme. Grâce aux échanges entre libraires, ses éditions imprimées commencent à être largement diffusées. Reste que la leçon de la révolution ainsi amorcée n'est pas encore assimilée; les textes acquis n'ont pas leur aspect moderne, leur correction laisse à désirer, bien des cloisons subsistent; il faudra, pour achever ce qui est commencé, la venue des imprimeurs humanistes.

Henri-Jean Martin
École des Chartes
Paris

Bibliographie essentielle

N. B. Nous renvoyons en ce qui concerne la bibliographie des répertoires d'incunables à FEBVRE, MARTIN, cf. *infra*, pp. 482-484, mais nous signalons ici l'intérêt présenté en ce qui concerne l'étude de l'évolution de la production imprimée dans chaque pays par les préfaces des différents volumes du *Catalogue of Books Printed in the XVth Century now in the British Museum*, London, 1908-1970, 9 vols. (en cours).

Généralités

AUDIN (Maurice), *Imprimerie*, in *Histoire générale des techniques*, Tome II, éd. Maurice Daumas, Paris, 1965, pp. 640-691.
BUHLER (Curt F.), *Authors and incunabula*, in *Studies in Art and Literature for Belle da Costa Greene*, Princeton, 1954.
FEBVRE (Lucien), MARTIN (Henri-Jean), *L'apparition du livre*, 2e éd., Paris, 1971 (bibliographie méthodique).
GUIGNARD (Jacques), *Gutenberg et son œuvre*, 2e éd., Paris, 1970.
HAEBLER (Konrad), *Handbuch der Inkunabelkunde*, Leipzig, 1925.
Handbuch der Bibliothekswissenschaft, éd. Fritz Milkau, Georg Leyh, Wiesbaden, 1952-1961, 4 vols.
HIRSCH (Rudolf), *Printing, reading and selling, 1450-1550*, Wiesbaden, 1967.
PAINTNER (George D.), *Gutenberg and the B 36 Group. A Re-consideration*, in *Essays in Honour of Victor Scholderer*, Mainz, 1970.
RUPPEL (Aloys), *Johannes Gutenberg, sein Leben und sein Werk*, 2e éd., Berlin, 1947.
SCHOTTENLOHER (Karl), *Bücher bewegten die Welt*, Stuttgart, 1951-1952, 2 vols.

Ouvrages généraux par pays

BORSA (Gedeon), *Clavis Typographorum Librariorumque Italiae 1465-1600*, Budapest — Baden-Baden, 1980, 2 vols.
BÜCHLER (Eduard), *Die Anfänge des Buchdrucks in der Schweiz*, Bern, 1951.
CAMPBELL (Marinus Frederik), *Annales de la typographie néerlandaise au XVe siècle*, La Haye, 1874.
CLAUDIN (Anatole), *Histoire de l'imprimerie en France*, Paris, 1900-1905, 4 vols.

FITZ (József), *A magyar nyomdászat, könyvkiadás és könyvkereskedelem története* (Histoire de l'imprimerie, de l'édition et du commerce du livre en Hongrie), Tome I, Budapest, 1959.
GELDNER (Ferdinand), *Die deutschen Inkunabeldrucker, ein Handbuch der deutschen Buchdrucker des XV. Jahrhunderts nach Druckorten*, Stuttgart, 1968-1970, 2 vols.
HAEBLER (Konrad), *Die deutschen Buchdrucker des XV. Jahrhunderts im Auslande*, München, 1924.
PLOMER (Henry R.), *A Short History of English Printings 1476-1898*, London, 1900.
ULEWICZ (Tadeusz), *Wsród impresorów krakowskich doby renesansu* (Etudes sur les imprimeurs cracoviens de la Renaissance), Kraków, 1977.
VINCENT (A.) et alii, *Histoire du livre et de l'imprimerie en Belgique, des origines à nos jours*, Bruxelles, 1923-1934, 6 vols.
VINDEL ANGULO (Francisco), *El arte tigoprafico en España durante el siglo XV*, Madrid, 1945-1951, 9 vols.

Les livres imprimés par l'atelier de Gutenberg en sortaient sans ornements; ceux-ci y étaient peints après coup, à la main, par le rubricateur et l'enlumineur. Mais il ne fallut pas longtemps aux imprimeurs pour apprendre à se servir des presses afin de doter les livres d'initiales richement ornées, de rinceaux et d'images. Au XVe siècle, les techniques graphiques d'illustration du livre comprenaient la gravure sur bois, la gravure sur métal et la taille-douce.

La xylographie

La technique d'art graphique qui réussit le plus au XVe siècle fut la xylographie, pratiquée en relief comme l'impression du livre lui-même, et pouvant le plus commodément être combinée avec celle-ci. L'image à graver est dessinée à l'envers sur une plaque de bois bien polie, de telle sorte que toutes les lignes à imprimer ressortent en relief, tandis que les parties qui ne sont pas à imprimer sont enlevées à l'aide d'un couteau aiguisé. La gravure sur bois avait été précédée par la gravure sur étoffe, que les Européens avaient apprise de l'Orient au temps des Croisades. Dès la fin du XIVe siècle les premières gravures sur bois étaient déjà, en Europe, imprimées sur papier; les premiers exemplaires authentiquement datés sont de 1418 et 1423. Ce sont des feuilles séparées provenant d'ateliers qui imprimaient et ornaient des cartes de vœux. Les premiers tailleurs de formes étaient souvent des menuisiers. Ces ateliers produisaient des portraits de saints, des images pieuses, des représentations de la Passion, des feuilles de protection contre la peste, des souvenirs de pèlerinage, des calendriers et des jeux de cartes. On collait ces feuilles séparées à l'intérieur de la couverture des livres, aux murs et aux portes des chambres; on en décorait même l'intérieur des coffres. Cet art graphique de consommation était l'œuvre d'artistes anonymes qui ne fournissaient que des contours, en un style dépourvu d'artifices; ce n'est qu'une fois les images imprimées qu'on les coloriait, à l'aide de peintures à l'eau, de couleurs vives produisant côte à côte un effet criard, typique de ces gravures individuelles. Par voie de contraste, on trouve dans les enluminures de manuscrits de la même époque des couleurs nuancées de la manière la plus raffinée; car les enlumineurs travaillaient alors pour des cercles restreints d'amateurs exigeants. En comparaison, la gravure sur bois avec son style linéaire produit un effet primitif. Elle ne vit que par la ligne, ligne que l'art gothique a voulu abstraite, dépourvue même de hachures. Seule, la ligne donne à la gravure sur bois sa forme et son expressivité. Le XVe siècle nous a légué de nombreuses gravures individuelles où le

rythme richement ornemental des lignes se hausse à une éclatante force d'expression. Images de Saint Sébastien, de Saint Georges, de Saint Christophe, de Sainte Véronique; images de la Vierge et représentations du Christ — autant d'objets de piété témoignant d'une religiosité personnelle au sein de vastes couches de la population.

A partir de son contenu la gravure individuelle se développa en une série; à l'image se joignit le texte, d'abord inscrit dans la gravure, puis imprimé à l'aide de caractères d'imprimerie; et c'est ainsi que naquit le livre xylographique, premier type de livre qui sortit encore des presses de Gutenberg.

Le livre xylographique

Une série de gravures sur bois, tirées par frottage, les versos restés blancs étant ensuite collés dos à dos, rassemblés et reliés, telle est l'origine du livre xylographique. Après l'impression on inscrivait de brefs textes à la main dans la gravure (procédé chiroxylographique); plus tard on se mit à graver le texte à l'envers dans la plaque de bois, de telle sorte que l'on pouvait tirer d'un seul coup le texte et l'image du même bloc (procédé xylographique). Peu de livres xylographiques nous ont été transmis; ceux-ci sont aujourd'hui conservés dans les bibliothèques comme des objets d'une rare valeur. Aucun d'eux ne comporte de page de titre ou de colophon susceptible d'indiquer la date et le lieu de leur origine; on en est encore aux conjectures pour expliquer cette forme originelle. C'est à Theodor Musper que l'on doit les données les plus décisives. On distingue aujourd'hui parmi les livres xylographiques un groupe allemand et un groupe néerlandais, ce qui, toutefois, n'indique rien sur l'origine du genre. La bibliothèque universitaire de Heidelberg en possède sept, qui proviennent probablement tous du même atelier allemand. Cette collection contient : *Biblia pauperum, Symbolum apostolicum, Decalogus, Septimania poenalis*; une *Danse des morts*; un *Livre des planètes*; une *Fable du Lion malade*.

La *Biblia pauperum*, dont l'exemplaire de Heidelberg est une impression chiroxylographique, fut au Moyen Age un livre très répandu, servant à l'éducation et à l'édification; on en trouve en un grand nombre de manuscrits à partir du XIIIe siècle. Du point de vue typologique ce livre est empreint de la croyance que dans le Nouveau Testament les prophéties de l'Ancien se sont réalisées de façon rédemptrice. C'est ainsi que l'on réunissait en une même page de la *Biblia pauperum* des scènes des deux Testaments qui, de par leur contenu, pouvaient être mises en un rapport mutuel sur le plan prophétique. Ces rapports et cette élucidation réciproque des deux Testaments sont représentés d'une manière impressionnante en une série de gravures sur bois de grand format. Les livres xylographiques servaient donc à rendre manifestes ces paroles souvent citées de Saint Augustin : « Novum Testamentum in vetere latet, vetus in novo patet. » Pour la plupart les textes ajoutés sont en latin; l'usage de ces livres présupposait donc certaines connaissances linguistiques. Ils servaient probablement de manuels scolaires au bas clergé.

Les tout premiers livres xylographiques imprimés en Allemagne sont en style doux. Les gravures sont caractérisées par une technique linéaire, presque entièrement dépourvue de hachures. Musper fait remonter les premières éditions de la *Biblia pauperum* aux années 1420-30. La première *Biblia pauperum* portant une indication de date fut publiée à Nördlingen en 1470. C'est dire qu'on produisait encore des livres xylographiques à l'aide de plaques de bois alors que depuis longtemps on imprimait par ailleurs à la presse avec des caractères de métal. On en

produira jusqu'en 1520-30, et on les rééditera en regravant sur de nouvelles plaques de bois l'image déjà existante pour remplacer la plaque originelle usée. Il est souvent difficile de déterminer si on possède la première édition d'un titre; et laquelle de deux éditions est la plus ancienne. La continuité du livre xylographique s'explique par le fait qu'on pouvait le reproduire à peu de frais sans l'installation coûteuse d'un atelier d'imprimerie.

Du point de vue artistique les livres xylographiques néerlandais sont supérieurs à ceux d'Allemagne. Très tôt Laurens Janszoon, dit Coster de Haarlem se mit à en produire et on peut penser que proviennent d'Haarlem les ouvrages suivants : *Apocalypse, Biblia pauperum, Ars moriendi, Canticum canticorum, Speculum humanae salvationis*. Musper constate que la *Biblia pauperum* la plus ancienne aux Pays-Bas, composée de 40 feuilles, date de 1420-30; l'*Apocalypse* (50 feuilles) remonterait à 1420. Toutes deux relèvent du procédé xylographique, reproduisant texte et image ensemble. La Bibliothèque Herzog August de Wolfenbüttel possède un exemplaire de l'*Apocalypse*. Le brun clair caractéristique de ces premiers livres xylographiques rappelle l'encre utilisée pour les dessins à la plume datant de cette époque. Ce n'est qu'ultérieurement que l'on se mit à utiliser l'encre noire développée en vue de l'impression à l'aide de caractères métalliques.

La Bibliothèque nationale de Paris possède un exemplaire chiroxylographique de l'*Exercitium super pater noster* datant probablement du premier quart du XVe siècle; les inscriptions sont en flamand. La Bibliothèque royale de Bruxelles conserve un livre xylographique en couleurs qui porte sur la légende de Saint Servais et dont les inscriptions sont en français. La Bibliothèque de Nuremberg s'enorgueillit d'un livre xylographique d'origine italienne sur la vie et la passion du Christ, édité à Venise vers 1450. En tout, trente-trois titres différents sont connus aujourd'hui, relevant surtout de la littérature d'édification. Mais même la petite grammaire de Donat fut propagée sous forme xylographique, ainsi qu'une *Mirabilia Roma* (vers 1475), guide de Rome pour pèlerins, enrichi de 184 planches gravées. Calendriers ornés d'images des mois et de figures de saints, livres des planètes, *Chiromancie* du Dr. Hartlieb illustrée de 44 planches, un livre de lutte : autant de livres xylographiques (cf. Schreiber, *Handbuch*, vol. VII).

La xylographie et le livre imprimé

C'est vers 1450 que Gutenberg imprima à Mayence ses premiers textes à l'aide de caractères métalliques mobiles et de la presse typographique. Jusqu'en 1460 ses livres furent imprimés sans images; l'enlumineur ajoutait celles-ci après coup. Les premiers livres contenant des images imprimées furent produits par Albrecht Pfister entre 1460 et 1464. En 1461 Pfister imprima l'*Ackermann aus Böhmen* (GW 193) de Johannes von Tepl, écrivain officiel de la ville de Prague : texte en langue allemande issu de l'humanisme tchèque de la toute première époque, illustré de plusieurs gravures aux dimensions de la page. Texte et gravure sur bois sont imprimés pour la première fois sur une même page dans l'*Edelstein* de 1461 (GW 4839) du dominicain Ulrich Boner, recueil de fables écrites déjà vers 1330. Pfister avait encore dû imprimer le texte et les gravures séparément, intégrant les gravures dans les espaces laissés libres à l'intérieur du texte. De toute évidence il fut d'abord difficile d'amener les caractères métalliques et les blocs de bois exactement à un niveau tel que texte et gravure puissent être imprimés du même coup. Pfister maîtrisa rapidement cette technique, puisque la seconde édition de l'*Edelstein* ne révèle plus

aucune trace des problémes rencontrés lors de la première. En 1462, Pfister imprima une *Biblia pauperum* allemande, en 1463 une version latine de celle-ci. A Augsbourg, au cours des années 70, Günther Zainer prit la relève; c'est à Augsbourg et à Ulm que l'incunable illustré atteint l'excellence.

En 1471 Zainer imprima à Augsbourg le *Heiligenleben*, traduction allemande de la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine. Texte et illustrations y sont encore imprimés séparément. Le *Speculum humanae salvationis* que Zainer imprima en 1473 avec 192 gravures sur bois manifeste déjà une belle harmonie entre texte et illustration; la technique d'impression simultanée s'était perfectionnée. Vers 1475 Zainer achève l'impression de la première Bible à décoration xylographique (GW 4298); gravées sur bois, les grandes initiales y sont ornées de scènes bibliques. A la même époque Jodocus Pflanzmann imprimait à Augsbourg une Bible allemande ornée de 55 gravures (GW 4297). Il est difficile de discerner laquelle des deux fut imprimée avant l'autre. Quoi qu'il en soit, elles marquent le début d'une riche tradition dans l'illustration de la Bible, dont la Bible de Cologne (vers 1478, GW 4307) et celle de Lübeck (1494, GW 4309) constituent pour le XVe siècle les plus beaux exemples.

On n'illustrait pas les ouvrages scientifiques; les gravures sur bois ornaient plutôt les livres en langue vulgaire et les éditions qui prétendaient au prestige. Johann Bämler imprima à Augsbourg les romans d'*Alexandre*, de *Troie*, de *Mélusine* et d'*Apollonius*, tous enrichis de gravures sur bois. A Augsbourg également, Anton Sorg imprima entre 1475 et 1493 plus de cent livres illustrés! Son chef-d'œuvre est l'impression, achevée en 1483, de la *Chronik des Konzils von Konstanz* par Ulrich von Richenthal. Avec ses 1100 gravures, ce livre est un véritable album de la vie du Moyen Age finissant et un document d'histoire culturelle d'une richesse exceptionnelle. Erhard Ratdolt d'Augsbourg imprima à Venise jusqu'en 1482; son édition d'Euclide (1482) comporte même des figures géométriques gravées sur bois. Ce qui fit la renommée de l'atelier de Ratdolt, ce furent ses belles bordures et initiales gravées sur bois et entrelacées de plantes; on nommait ces lettrines *litterae florentes*. C'est Zainer qui pour la première fois avait imprimé, à Augsbourg, des initiales gravées sur bois. Pour remplacer le frontispice absent de ces incunables, les imprimeurs, souvent, ornaient richement la première page d'initiales et de rinceaux somptueux, où animaux, fruits, grotesques et scènes allégoriques animaient les bordures florales. L'un des plus beaux et plus célèbres exemples de cette pratique au temps de l'incunable, est l'édition d'Esope par Johan Zainer à Ulm (vers 1476-77, GW 351). La traduction allemande est de Heinrich Steinhöwel, médecin attitré de la ville d'Ulm. Le riche décor figuratif formé par les gravures sur bois et la vigoureuse typographie en ronde gothique s'y allient en une admirable unité. Après 1470 on avait appris en peu d'années, à Augsbourg et à Ulm, l'art d'insérer des illustrations xylographiques. L'édition d'Esope, en particulier, fit école non seulement en Allemagne mais également à Bâle, pour étendre son influence sur l'illustration du livre français, et jusqu'en Angleterre, comme on peut le voir par l'édition d'Esope que publia William Caxton en 1484.

Lienhart Holle imprima en 1482 une cosmographie de Ptolémée pourvue de 32 cartes géographiques; c'est la première série de cartes gravées sur bois.

A Strasbourg, l'imprimeur Johann Grüninger était un illustrateur inventif des ouvrages qu'il éditait. Il sciait les plaques déjà utilisées en morceaux qu'il recomposait en images nouvelles. Ses illustrations se distinguent par une abondance de variations sur les motifs individuels.

C'est Peter Schöffer qui en 1484 à Mayence imprima une des flores médicinales favorites du XVe siècle; on trouve dans cet *Herbarius latinus* 150 gravures de plantes exécutées avec simplicité et exactitude. Un an plus tard apparaissait l'édition allemande de cet ouvrage sous le titre de *Gart der Gesundheit*; ses 379 gravures représentant des plantes se distinguent par le jeu élégamment décoratif de leurs lignes, sans que celles-ci trahissent jamais la forme typique des plantes.

Le premier graveur sur bois que l'on connaisse par son nom est Erhard Reuwich. A Mayence en 1486 il imprima et illustra par de nombreuses et admirables gravures la *Peregrinatio in terram sanctam* (GW 5075) du chanoine Bernhard von Breydenbach. Accomplissant un pèlerinage à Jérusalem quelques années auparavant, celui-ci avait pris pour compagnon de voyage l'artiste Erhard Reuwich, qui croqua sur nature villes, hommes, animaux et plantes. C'est d'après ces croquis que de retour à Mayence il créa les gravures destinées à illustrer le journal de voyage du chanoine. Abandonnant tout modèle préexistant, l'artiste produisit d'après la seule nature, une remarquable série de gravures qui furent extrêmement appréciées. Topographiquement ses villes sont d'une exactitude encore jamais atteinte. Sa vue de Venise est un dépliant composé de plusieurs gravures. Le livre devint rapidement très populaire dans plusieurs pays d'Europe. Outre l'édition latine on en vit paraître des traductions en allemand, en néerlandais et en espagnol.

Le plus célèbre imprimeur du XVe siècle, et commercialement le plus doué, était Anton Koberger de Nuremberg. C'est dans ses imprimeries, capables d'un rendement élevé, que sera lancée en 1493 l'entreprise d'édition la plus hardie du siècle; il s'agit de l'édition latine et allemande de la *Chronique du monde* de Hartmann Schedel en un somptueux in-folio. Financé par de riches patriciens de Nuremberg, ce monumental ouvrage était orné de presque 2000 gravures. Michael Wolgemut et Wilhelm Pleydenwurff, créateurs de ces somptueuses illustrations, étaient nommés dans le colophon. A partir de 1486 Albert Dürer, qui allait devenir le grand maître de la gravure sur bois, fit son apprentissage chez Wolgemut. En 1498 Koberger imprima une version latine et allemande de l'*Apocalypse* à laquelle Dürer contribua 15 gravures de grand format et où la couleur ne devait pas entrer. La richesse fortement différenciée de la pure ligne graphique, dans une gravure simplement partagée entre le noir et le blanc, avait supplanté la couleur médiévale. Les jeux de la lumière et de l'ombre, les tons de tous les matériaux, Dürer savait les exprimer par la ligne graphique. C'est ainsi que la gravure atteignit à la fin du XVe siècle son apogée. Il est probable que Dürer ait collaboré aux gravures illustrant le *Narrenschiff* de Sebastian Brant paru à Bâle en 1494 (GW 5041). Son *Apocalypse* est l'œuvre la plus mûre du genre xylographique.

En Italie, le premier livre orné de gravures sur bois fut produit par l'imprimeur allemand Ulrich Han à Rome en 1467; ce sont les *Meditationes* du cardinal G. de Turrecremata. Ce n'est qu'au cours des années 80 que se développa une illustration xylographique spécifique à l'Italie; elle allait connaître une brillante floraison au cours des années 90 dans l'imprimerie vénitienne. Les initiales, les rinceaux et les images elles-mêmes manifesteront à la fin du XVe siècle la claire linéarité de la Renaissance. On considère comme le plus bel exemple de la gravure de l'époque des incunables la *Hypnerotomachia Poliphili* de 1499, imprimée à Venise par Alde Manuce, et dans laquelle des motifs architecturaux antiques étaient gravés sur bois.

En France, l'illustration du livre par la gravure s'épanouit tard. L'art hautement développé du manuscrit influençait le goût des lecteurs en matière d'illustration. Pendant longtemps au

XVe siècle on enlumina des livres imprimés. A Paris, le premier livre orné de gravures sur bois fut un missel publié en 1481. Duprés imprima vers 1483-84 une traduction française du *De casibus* de Boccace, premier livre xylographique publié à Paris en langue vulgaire. A Lyon la gravure avait trouvé son emploi quelques années auparavant avec l'impression en 1478, par Mathias Huss, du *Miroir de la rédemption*. Les bois gravés qui servirent à orner de gravures cette édition provenaient de Bâle, où ils étaient déjà utilisés en 1476. Dans l'imprimerie parisienne, la gravure sur bois n'atteignit son plein développement qu'au cours des années 80 et 90. L'éditeur le plus important de la littérature de langue française était Antoine Vérard, qui faisait orner ses éditions de gravures magnifiques. Les *Chroniques de France* en trois volumes, de 1493, le *Lancelot du Lac* de 1494, également en trois volumes, un Tristan et une édition de Térence seront ses meilleures réalisations. C'est dans le livre d'heures que la gravure sur bois trouva, en France, sa plus belle expression. Ces éditions coûteuses étaient ornées de rinceaux, d'initiales et de scènes aux formes d'une richesse féerique. Pour plus de somptuosité on en imprima des exemplaires sur parchemin et on peignit les gravures de couleurs délicates. Vérard imprima ses livres d'heures à partir de 1485, Simon Vostre à partir de 1487. Aucun autre pays n'a créé à cette époque de livres de prières aussi enchanteurs.

En Angleterre, William Caxton illustra pour la première fois un incunable en 1481 d'une multitude de petites gravures; c'est le *Mirrour of the world*. Ce n'est qu'au cours des années 90 que la gravure sur bois atteindra en Angleterre sa pleine valeur artistique; mais on y continuera encore beaucoup à s'appuyer sur les modèles français et néerlandais.

En Espagne, c'est à partir de 1480 que l'on trouve des gravures sur bois illustrant des livres pour la plupart encore imprimés à l'étranger. Des motifs islamiques et gothiques s'y mêlent aux effets ornamentaux des rinceaux et des initiales.

La gravure sur métal

Comme la gravure sur bois, la gravure sur métal est un procédé d'impression en relief; au lieu d'une plaque de bois, on utilise une plaque de laiton. Ici également les parties à imprimer ressortent tandis que celles qui doivent être laissées en blanc sont en creux. Les lignes sont souvent très fines; le fond est travaillé au poinçon afin de le rendre plus clair; c'est à ces points, qui ressemblent à de la menue grenaille, que l'on reconnaît surtout la gravure sur métal. Dans de nombreux exemples, le dessin apparaît en blanc sur fond sombre. C'est pourquoi on appelle parfois « gravures sur métal » les gravures à lignes blanches. Il y eut dans ce genre une riche production de gravures isolées; on s'en servit rarement pour l'illustration du livre. Les initiales qui ornent les premières indulgences imprimées à Mayence sont gravées sur métal. A Mayence également les somptueuses initiales du *Psautier* de 1457 en deux couleurs sont gravées sur métal. On retirait de la composition les parties des initiales destinées à être imprimées en rouge et bleu et on les y réintégrait après les avoir coloriées. On pouvait donc dès 1457 imprimer d'un seul coup en trois couleurs : le noir du texte, et le rouge et bleu des initiales. La marque d'imprimerie de cette édition de 1457, qui provient de l'atelier de Fust et Schöffer, est certainement gravée sur métal elle aussi. A Mayence encore, l'imprimeur Johannes Neumeister orna en 1479 de 34 magnifiques gravures son édition des *Meditationes* du cardinal G. de Turrecremata; c'est une des plus belles œuvres qu'ait produites cette technique. La plupart des livres illustrés de gravures

sur métal proviennent de Cologne; quelques-unes de Mayence et de Leipzig; Strasbourg et Speyer nous ont légué un exemplaire respectivement. Les ouvrages ornés de gravures sur métal furent produits pour la plupart au cours de la brève période qui va de 1450 à 1480; en France, le livre d'heures en occasionne une floraison tardive vers 1500.

La taille-douce

La taille-douce se pratique en creux. Le dessin est taillé sur une planche de cuivre; on enduit les lignes ainsi creusées de couleur, et l'on transfère les lignes sur papier en exerçant une pression beaucoup plus forte que celle exigée par l'impression du texte. Pour orner un livre par le procédé de la taille-douce il faut donc deux presses différentes; l'impression se fait en deux temps, ce qui exige plus de temps et rend par conséquent plus coûteuse la production du livre. L'intégration très précise de la gravure dans le texte posait également de graves problèmes au début; d'où la relative rareté des exemples de cet art, qui hérite sa technique et ses outils de l'orfèvrerie médiévale. A la différence de la gravure sur bois considérée comme un art populaire, la taille-douce fut donc toujours auréolée de distinction. Aux tirages souvent très élevés que connut la gravure sur bois s'oppose la circulation limitée de la taille-douce, réservée à un public choisi. Le premier exemple connu est une *Passion* néerlandaise de 1446; mais il y a en Allemagne et en Flandre des gravures de ce type plus anciennes. En Italie, la taille-douce fut souvent utilisée durant la seconde moitié du siècle pour reproduire des tableaux célèbres.

C'est dans l'édition du *Monte santo di Dio* (GW 2204) d'Antonio Bettini produite à Florence en 1477 par l'imprimeur allemand Nicolaus Laurentius que nous trouvons les premières tailles-douces illustrant un livre. Lorsque la deuxième édition parut en 1491, elle était illustrée de gravures sur bois. Il est fréquent, au XVe siècle, de voir ainsi les tailles-douces d'éditions originales remplacées par des gravures sur bois lors d'éditions ultérieures. Les premières présentant trop de difficultés techniques, on préférait avoir recours aux secondes. Nicolaus Laurentius osa encore une fois illustrer un livre de tailles douces : c'était la *Divine comédie* de Dante, et chacun des cent cantos devait être illustré d'une gravure. C'eût été un des ouvrages les plus richement ornés du siècle, comme en témoignent les espaces laissés libres à cet effet; mais aucun exemplaire ne fut complété : dans quelques-uns on trouve, tout au plus, 19 gravures. On opta vite pour un procédé plus simple : imprimant les tailles-douces sur un papier spécial, puis les découpant avec soin, on les colla dans les espaces libres; on réussit ainsi à circonvenir le problème. Certains exemplaires de cette édition de Dante furent imprimés sur parchemin et luxueusement ornés d'enluminures.

A Milan également l'illustration du livre commence avec la taille-douce. En 1479 y paraît la *Summula de pacifica conscientia* de Pacifico da Novara, illustrée de trois gravures. C'est dans l'impression de cartes géographiques que ce procédé donna toute sa mesure. En 1478 Arnold Bucking imprima à Rome la première édition de la *Cosmographia* de Ptolémée; elle contenait 27 cartes à la taille-douce. Dans le domaine des cartes géographiques ce sont les plus belles réalisations de leur siècle. L'imprimeur allemand Konrad Sweynheym avait longuement surveillé la gravure des cartes, à Rome, avant sa mort en 1477. C'est à lui que revient la place d'honneur dans l'histoire de l'impression cartographique. A Augsbourg en 1472, dans une édition des *Etymologiae* d'Isidore de Séville on avait encore publié sous forme de gravure sur

bois une carte circulaire à la manière médiévale. Sur cette carte surannée, le disque terrestre apparaît entouré par le *Mare oceanum* tandis que le *Mare magnum sive mediterraneum*, en forme de T, divise la terre en trois continents : l'Asie, l'Europe et l'Afrique. La mappemonde de Ptolémée fut publiée pour la première fois en Allemagne à Ulm en 1482, mais également sous forme xylographique. C'est ainsi que la Renaissance avait redécouvert la représentation antique de la Terre, avant de la préciser au cours des décennies suivantes et de la compléter par les parties du monde nouvellement découvertes. Les éditions de Ptolémée issues de Florence, Rome et Venise contiennent toutes des cartes à la taille-douce. En Allemagne la cartographie emploiera jusqu'au XVIe siècle le procédé xylographique.

Mais l'imprimerie allemande n'en utilisa pas moins la taille-douce dans l'illustration du livre. En 1476 à Cologne Nicolaus Goetz adjoignit deux tables astronomiques imprimées par ce procédé à son *Kalendarium*. A Wurzbourg Georg Reyser utilisa le procédé pour illustrer un *Breviarium herbipolense* et un missel; à Eichstätt Michael Reyser l'employa pour illustrer des textes liturgiques. Toutefois, l'un et l'autre remplacèrent la taille-douce par la gravure xylographique dans les éditions suivantes.

En France, la taille-douce fournit l'illustration, à Lyon en 1488, d'une adaptation de la *Peregrinatio in terram sanctam* de Breydenbach par Nicolas Le Huen. Les gravures sur bois de Reuwich, avec les images de villes tirées de l'édition de Mayence de 1486, et tant appréciées du public, furent reprises à Lyon sous forme de tailles-douces; on imprima les gravures à partir de plusieurs plaques de cuivre et on les réunit pour en faire des dépliants de grand format.

Aux Pays-Bas, Colard Mansion imprima à Bruges en 1476 une édition française du *De casibus virorum illustrium* de Boccace dans laquelle il colla des tailles-douces, procédé déjà utilisé à Florence lors de l'édition de Dante.

A Florence, Milan, Wurzbourg, Eichstätt, Lyon et Bruges on s'en tint aux expériences individuelles; on laissa aux siècles suivants le soin de généraliser le procédé.

Christin Scheffler
Klingspor-Museum
Offenbach

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

HIND (Arthur M.), *An Introduction to a History of Woodcut with a Detailed Survey of Work Done in the Fifteenth Century*, London, 1935; réimpr. New York, 1963, 2 vols.
KRISTELLER (Paul), *Kupferstich und Holzschnitt in vier Jahrhunderten*, 4e éd., Berlin, 1922.
LIPPMANN (Friedrich), *Der Kupferstich*, 4e éd., Berlin, 1914.
MUSPER (H. Theodor), *Die Holzschnite in fünf Jahrhunderten*, Stuttgart, 1964.
POLLARD (Alfred W.), *Early Illustrated Books*, London, 1917.
REIMER (Imre), Woodcut [Wood Engraving. A Contribution to the History of Art, St. Gall, 1947.
SCHRAMM (Albert), *Der Bilderschmuck der Frühdrucke*, Leipzig, 1922-1943, 23 vols.
SCHREIBER (Wilhelm Ludwig), *Handbuch der Holz- und Metallschnitte des XV. Jahrhunderts*, Leipzig, 1926-1930, 8 vols.
WESTHEIM (Paul), *Das Holzschnittbuch*, Potsdam, 1921.

Editions

Biblia Pauperum. Faksimileausgabe des vierzigblättrigen Armenbibel-Blockbuches in der Bibliothek der Erzdiözese Esztergom, Hanau, 1967.

BONER (Ulrich), *Der Edelstein,* Faksimileausgabe der ersten Druckausgabe Bamberg 1461, Einleitung : Doris Fouquet, Stuttgart, 1972.

ESOPUS, Übersetzt von Heinrich Steinhöwel, gedruckt von Günther Zainer in Augsburg um 1477/78, Faksimileausgabe, Nachwort : Ernst Vouillième, Potsdam, 1921.

HEITZ (Paul) éd., *Einblattdrucke des 15. Jahrhunderts,* Strassburg, 1899-1942, 100 vols.

MUSPER (H. Theodor), *Die Urausgaben der holländischen Apokalypse und Biblia pauperum,* Textband und 2 Faksimilebände, Stuttgart, 1961.

WERNER (Wilfried) éd., *Die zehn Gebote,* Faksimile eines Blockbuchs von 1455/1458 aus dem Codex Palatinus Germanicus 438 der Universitätsbibliothek Heidelberg, Zürich, 1971.

Ouvrages particuliers

BENZ (Richard), *Geist, Schrift und Bild im Buch des 15. Jahrhunderts,* in *Imprimatur* (Hamburg), V/1934, pp. 9-40.

BERVE (Maurus), *Die Armenbibel. Herkunft, Gestalt, Typologie,* Beuron, 1969.

BLUM (André), *Les origines de la gravure en France. Les estampes sur bois et sur métal. Les incunables xylographiques,* Paris—Bruxelles, 1927.

ID., *Les origines du livre à gravures en France. Les incunables typographiques,* Paris-Bruxelles, 1928.

Catalogue d'une collection d'anciens livres à figures italiens. Appartenant à Tammaro de Marinis, Milano, 1925.

DONATI (Lamberto), *Osservazioni sui libri xilografici,* in *Studi di bibliografia e di storia,* Verona, 1964, pp. 207. sqq.

FISCHEL (Lilli), *Bilderfolgen im frühen Buchdruck. Kunstgeschichtliche Studien zur Inkunabel-Illustration in Ulm und Strassburg,* Konstanz, 1963.

GROSJEAN (Georges), KINAUER (Rudolf), *Kartenkunst und Kartentechnik vom Altertum bis zum Barock,* Bern—Stuttgart, 1970.

HODNETT (Edward), *English Woodcuts 1480-1535,* 2e éd., Oxford, 1973.

KAUTZSCH (Rudolf), *Die Holzschnitte der Kölner Bibel von 1479,* Strassburg, 1896.

KOCH (Ursula), *Holzschnitte der Ulmer Äsop-Ausgabe des Johann Zainer,* Dresden, 1961.

KRISTELLER (Paul), *Early Florentine Woodcuts. With an Annotated List of Florentine Illustrated Books,* London, 1968.

KUNZE (Horst), *Geschichte der Buchillustration in Deutschland,* Tome I, Frankfurt, 1975.

KURZ (M.), *Handbuch der iberischen Bilddrucke des 15. Jahrhunderts,* Leipzig, 1931.

LANAM (E.), *The First Engraved Atlas of the World: the Cosmographia of Claudius Ptolemy, Bologna 1477,* Jenkintown, 1941.

LEHMANN-HAUPT (Hellmut), *Die Buchillustration der Frühdruckzeit,* in *Klimschs Jahrbuch* (Frankfurt am Main), XXII(1929), pp. 17-33.

LIPPMANN (Friedrich), *The Art of Wood-engraving in Italy in the Fifteenth Century,* London, 1888.

MARTIN (A.), *Le livre illustré en France au XVe siècle,* Paris, 1931.

MAZAL (Otto), *Buchkunst der Gothik,* Graz, 1975 (Buchkunst im Wandel der Zeiten, 1).

MUSPER (H. Theodor), *Aus der Werkstatt der Holzschnittforschung,* in *Hundert Jahre Kohlhammer 1866-1966,* Stuttgart, 1966, pp. 324-336.

MUTHER (Richard), *Die deutsche Bücherillustration der Gotik und Frührenaissance (1450-1530),* München, 1922, 2 vols.

RATH (Erich von), Die Kupferstichillustration im Wiegendruckzeitalter, in *Die Bibliothek und ihre Kleinodien,* Festschrift zum 250jährigen Jubileum der Leipziger Stadtbibliothek, Leipzig, 1927, pp. 58-68.

RONDOT (N.), *Les gravures sur bois et les imprimeurs à Lyon au XVe siècle,* Paris, 1896.

SCHRETLEN (M. J.), *Dutch and Flemish Woodcuts of the Fifteenth Century,* London, 1925.

WEIL (Ernst), *Der Ulmer Holzschnitt im 15. Jahrhundert,* Berlin, 1923.

WORRINGER (Wilhelm), *Die altdeutsche Buchillustration,* München, 1912.

ZEDLER (Gottfried), *Die Bamberger Pfisterdrucke und die 36zeilige Bibel,* Mainz, 1911 (Veröffentlichungen der Gutenberg-Gesellschaft, X-XI).

Au début du XVe siècle, l'Europe possédait déjà un réseau assez complexe d'institutions d'enseignement.

Au niveau supérieur, on trouvait les universités *(studia generalia)*. A la date de 1400, 34 universités, selon H. Rashdall, avaient une activité effective : 12 en Italie, 7 en France, 6 dans la Péninsule ibérique, 5 dans l'Empire, 2 en Angleterre, 1 en Pologne, 1 en Hongrie. Réseau assez homogène car ces universités avaient toutes, en gros, la même organisation. Fondations pontificales, et donc institutions d'Eglise, elles regroupaient chacune, en théorie au moins, quatre facultés : la faculté préparatoire des arts, les facultés supérieures de théologie, de droit (civil et canonique) et de médecine. Dans chaque faculté, l'enseignement était distribué sous la forme de deux types fondamentaux d'exercices — la *lecture* commentée des textes du programme, la *dispute* scolastique des *questions* ou problèmes difficiles — et menait aux grades successifs de bachelier, licencié et docteur (ou maître). Enfin les universités étaient pourvues de statuts et privilèges qui réglaient leur fonctionnement autonome et garantissaient leur indépendance vis-à-vis des pouvoirs séculiers.

Les universités et les écoles vers 1400

Ceci dit, seules quelques universités, généralement les plus anciennes, avaient une réputation vraiment internationale, capable d'attirer plusieurs milliers d'étudiants venus de toute la chrétienté : Paris pour les études de philosophie et de théologie, Bologne et Orléans pour celles de droit, Montpellier pour celles de médecine. Leur autorité intellectuelle universellement reconnue permettait même à ces universités de jouer en tant que telles un certain rôle dans toutes les grandes affaires politiques et religieuses du temps. Les universitaires parisiens, par exemple, n'hésitaient pas à donner des conseils au roi de France et, depuis 1378, s'employaient activement à trouver une solution à la crise du Grand Schisme.

Les autres universités n'avaient ni le rayonnement intellectuel ni le rôle social et politique de ces centres majeurs. Ne datant généralement que du XIVe siècle, elles avaient presque toujours été créées à l'instigation d'autorités laïques, princes ou communes, qui avaient obtenu de la Papauté les bulles de fondation nécessaires. Elles étaient donc d'abord destinées à former les fonctionnaires et les clercs dont les princes et les villes avaient besoin pour leurs administrations et le clergé des églises locales. Par suite, les facultés de droit avaient toujours, dans ces

universités, une grande importance; celles de théologie attiraient avant tout des religieux mendiants, « professionnels » de la prédication. Par suite aussi, le niveau de l'enseignement, dans ces universités récentes, était très inégal. On n'y recevait souvent qu'une formation médiocre, dépourvue d'originalité et de profondeur, aboutissant à des grades qui ne garantissaient que la maîtrise d'un minimum de connaissances et de quelques techniques scolaires indispensables dans les carrières envisagées par les étudiants; bref, un enseignement conçu dans la stricte perspective de son utilité sociale immédiate. Ajoutons enfin que les effectifs de ces universités récentes étaient généralement assez réduits — quelques centaines d'étudiants — et leur recrutement avant tout national, voire régional. Il faut cependant apporter à ce tableau quelques nuances géographiques. Dans les pays méridionaux (Italie, Midi de la France, Espagne), la prépondérance des facultés de droit au sein des universités était particulièrement nette; cela explique à la fois la tendance à la laïcisation assez précoce de ces universités et la fermeture de leur recrutement social ; la grande majorité des étudiants, spécialement ceux qui accédaient aux grades les plus élevés (et, par suite, aux plus belles carrières), appartenaient à la bourgeoisie et à la noblesse; quant aux professeurs, ils faisaient figure de notables plus ou moins riches mais toujours soucieux de s'intégrer aux élites locales; le renchérissement constant des droits et frais d'examen que l'on constate dans ces universités à la fin du Moyen Age, traduit clairement cette volonté des classes dirigeantes de limiter étroitement, à leur profit, l'accès aux grades universitaires supérieurs. Dans les pays du Nord en revanche, les universités créées au XIVe siècle (Prague, Vienne, Cologne etc.) gardaient des caractères plus démocratiques; leurs facultés des arts et de théologie attiraient toujours de très nombreux étudiants, souvent pauvres; et si l'espoir de faire carrière dans l'Eglise ne leur était pas étranger, ils n'en étaient pas moins ouverts aux grands débats philosophiques et théologiques du temps; à la suite et à l'image de Paris et Oxford, ces universités voyaient donc s'affronter « réalistes » et « nominalistes » (ces derniers le plus souvent majoritaires vers 1400); même si cela n'était plus toujours très neuf, c'était le gage d'un incontestable dynamisme intellectuel.

En dessous des universités, on trouvait des écoles de toutes sortes. Tout d'abord, des écoles proprement religieuses. Les couvents — spécialement ceux des religieux mendiants — avaient souvent leurs *studia* d'arts et de théologie, destinés aux membres de leur ordre mais également ouverts à des auditeurs extérieurs. De nombreuses églises cathédrales et collégiales, parfois même quelques paroisses, entretenaient une école à l'usage non seulement de leurs futurs clercs mais aussi de jeunes laïques; on y apprenait la lecture et l'écriture (i.-e. le latin), le chant, voire quelques rudiments de calcul et de logique.

Il existait aussi des écoles laïques dans beaucoup de bourgs et de villes. Engagés aux frais des communes ou installés à titre purement privé, des maîtres d'école, aidés de leur famille et de quelques adjoints, y donnaient des leçons élémentaires de lecture et de grammaire. Ces « petites écoles » semblent s'être multipliées dans la seconde moitié du XIVe siècle, ce qui traduirait une forte hausse de la « demande » en matière scolaire. Signalons enfin l'existence d'écoles plus spécialisées : écoles de marchands dans les villes italiennes, où les fils d'hommes d'affaires apprenaient les mathématiques commerciales et les langues vivantes — écoles élémentaires de droit, surtout dans les pays de droit romain, où notaires et praticiens de rang modeste pouvaient acquérir, sans la sanction de titres universitaires, quelques notions juridiques et la connaissance des formulaires et des procédures.

Au total, il faut cependant constater que ce réseau d'écoles — d'ailleurs encore très mal

connu — restait vers 1400 assez incomplet et précaire; et surtout, ces écoles ne semblent pas avoir joui, dans la mentalité du temps, d'une grande considération; vivant dans des conditions matérielles très médiocres, plus ou moins abandonnées à des initiatives particulières, elles ne faisaient en tout cas l'objet d'aucune réflexion, d'aucun projet pédagogique d'ensemble; plus encore que les universités, elles étaient ainsi vouées à distribuer un enseignement essentiellement utilitaire, technique et donc vite routinier, répétitif, rébarbatif, sans souci de la formation humaine générale de ceux qui les fréquentaient.

Avènement de la pédagogie humaniste en Italie

De 1400 à 1480, les institutions dont nous venons de dresser le tableau se sont transformées et de nouveaux types d'établissement d'enseignement sont apparus. Cette évolution n'a pas eu lieu partout au même moment ni de la même manière.

C'est en Italie — Italie du Nord et Toscane surtout — qu'elle a été la plus précoce et la plus profonde, sous l'influence évidemment de l'humanisme né dans ces régions dans la seconde moitié du XIVe siècle. A l'origine, il est vrai, l'humanisme a surgi en dehors des milieux universitaires et scolaires et souvent même en réaction contre l'esprit et les méthodes qui y régnaient. Cependant les humanistes n'ont pas tardé à aborder les problèmes de la pédagogie et de l'enseignement. Le goût croissant de leurs contemporains pour des formations de type scolaire autant que leur propre désir de donner à l'homme les moyens d'un épanouissement complet de sa personnalité, les y poussaient.

Les premiers traités systématiques de pédagogie humaniste furent, vers 1402, le *De ingenuis moribus et liberalibus adolescentiae studiis* de Pier Paolo Vergerio et, vers 1422-29, le *De studiis et litteris* de Leonardo Bruni. Ils se multiplièrent par la suite et presque tous les humanistes italiens du Quattrocento nous ont laissé, plus ou moins développées, leurs idées sur l'éducation et l'école. On peut dire, globalement, que cette réflexion pédagogique a été dominée par deux idées nouvelles.

D'abord, l'idée que l'éducation devait avoir comme fin la formation complète et harmonieuse de l'homme, l'épanouissement de son « humanité » pleine et entière, la révélation vis-à-vis de lui-même et de ses semblables de toutes les virtualités dont il était porteur. Cet idéal d'une formation globale de l'homme ne pouvait donc s'accommoder de méthodes d'enseignement visant seulement à façonner des spécialistes habiles du droit ou de la théologie, rompus aux techniques de leur discipline. Il lui fallait une pédagogie s'adressant à l'homme tout entier, capable d'éveiller les dispositions vertueuses de sa nature. Ceci étant, les humanistes du XVe siècle ne proposaient pas d'innover radicalement. Comme les hommes du Moyen Age, ils restaient persuadés que les textes de l'Antiquité (et la Bible, naturellement) étaient la source fondamentale, voire unique, de toute science et de toute sagesse et que l'étude des arts libéraux en ouvrait l'accès. Depuis la fin de l'Antiquité ceux-ci se divisaient communément en *trivium* (grammaire, dialectique, rhétorique) et *quadrivium* (arithmétique, géométrie, astronomie, musique). Mais, selon les humanistes, la perspective utilitaire et technicienne de l'enseignement médiéval, ainsi que le rationalisme étroit de la scolastique avaient complètement dévoyé cette étude des Anciens; on n'utilisait plus qu'un latin barbare, le grec était ignoré, les textes mêmes des auteurs antiques étaient lus dans des manuscrits très fautifs ou, pis encore, négligés au profit

de manuels, florilèges, répertoires, gloses, compilations de toutes sortes qui n'offraient plus du savoir des Anciens qu'une image desséchée et rébarbative. Si donc on voulait faire servir les œuvres des auteurs de l'Antiquité à une véritable formation humaine, non pas en en tirant une collection disparate de « recettes » intellectuelles, mais en faisant saisir à l'élève ce que, à travers la beauté de leur langue et de leur style, l'élévation morale de leur inspiration, la grandeur des héros dont ils nous ont conservé le souvenir, ces textes contenaient de vérité et d'« humanité » éternelles, de vertu, tant individuelle que civique, il était urgent de bannir des écoles les vieux manuels médiévaux et de remettre les élèves en contact direct, vivant, familier, avec les textes mêmes des poètes, historiens, orateurs et philosophes latins et grecs et de recréer chez eux l'amour de l'éloquence, le souci de la pureté du style. Vergerio définissait excellement cette nouvelle conception humaniste des arts libéraux en posant qu'on pouvait les dire « libéraux en ce sens que leur étude rend les hommes libres ».

Le second grand thème de la pédagogie humaniste fut la spécificité de l'enfance et de l'adolescence par rapport à l'âge adulte et donc l'impossibilité d'envisager la formation intellectuelle des jeunes gens sans se soucier en même temps de l'ensemble de leurs conditions de vie. L'école médiévale avait ignoré cette exigence; à tous les niveaux, elle semble avoir connu une étonnante variété d'âges et, sur les bancs des facultés, les adolescents côtoyaient les hommes mûrs; d'autre part, en dehors des cours, les élèves étaient laissés à eux-mêmes et jouissaient d'une totale liberté qui pouvait être source d'excès (mendicité, rixes, beuveries). Les humanistes, au contraire, pensaient que les études intellectuelles ne pouvaient porter leurs fruits et permettre l'épanouissement humain de l'élève que si celui-ci bénéficiait par ailleurs d'un encadrement constant, adapté à son âge et à son caractère, capable à la fois de mettre cet être encore fragile à l'abri des dangers du monde et d'éveiller les aspects de sa personnalité (équilibre physique, sensibilité artistique, sociabilité) que ne sollicitaient pas directement les exercices scolaires. D'où la nécessité d'introduire dans les programmes d'éducation des exercices physiques, des divertissement artistiques, de sains loisirs et aussi de veiller à la formation morale et religieuse de l'élève par une discipline constante, d'ailleurs légère, fondée avant tout sur la persuasion et l'exemple. En pratique, les humanistes concluaient que le régime de l'internat était le plus souhaitable pour la formation des jeunes gens et que le rôle moral du maître, son aptitude à créer entre lui-même et le ou les élèves dont il avait la charge, une relation personnelle confiante, étaient des éléments capitaux dans la réussite d'une entreprise pédagogique.

Influence des idées nouvelles sur les universités italiennes

Les universités firent, dans l'ensemble, assez bon accueil à l'humanisme. La plus ouverte fut celle de Florence, créée en 1349 seulement, où le poids d'anciennes traditions scolastiques ne pesait donc pas trop. Boccace y avait donné des cours sur Dante dès 1373. Le byzantin Manuel Chrysoloras y tint une chaire de grec en 1396. Au XVe siècle, les principaux humanistes italiens et byzantins du temps (Ambrogio Traversari, Aurispa, Guarino da Verona, Filelfo, Jean Argyropoulos, Demetrios Chalcocondylas) furent invités, à un moment ou un autre de leur carrière, à venir y professer les belles lettres latines ou grecques. A Bologne aussi, la faculté des arts s'était très tôt ouverte à certains enseignements humanistes : éloquence avec Pietro di Muglio (de 1371 à 1382), grec avec Aurispa (en 1424) puis Guarino et Filelfo. Même chose à

Padoue. En 1450-55, le cardinal Bessarion réforma profondément, en tant que légat pontifical, les universités de Padoue et Bologne. On sait que ce prélat byzantin de haute culture, installé en Occident depuis le début du concile de Florence (1438) et devenu un des principaux cardinaux, joua un rôle essentiel dans le développement de l'humanisme italien, surtout pour la connaissance des lettres et de la philosophie grecques, grâce à la fois à sa très riche bibliothèque et à ses œuvres dans lesquelles il exposait et défendait un platonisme chrétien face aux tenants de l'aristotélisme intégral. A Bologne, non seulement il réforma les statuts de l'université et établit de manière plus solide sa situation matérielle (bâtiments, salaires professoraux) mais il recruta des professeurs humanistes, en particulier Niccolò Perotti pour la chaire de rhétorique; à partir de cette réforme, des enseignements humanistes furent assurés en permanence à Bologne et Padoue, spécialement à la faculté des arts, c'est-à-dire dans le domaine des belles lettres et des sciences. Moins célèbres, les autres universités italiennes n'en attirèrent pas moins elles aussi, au moins quelques années, des humanistes réputés : Lorenzo Valla enseigna l'éloquence à Pavie, Guarino contribua à la réforme de l'université de Ferrare, le Pape Eugène IV appela à celle de Rome des hellénistes éminents, tels Filelfo et Théodore Gaza.

Cependant cette pénétration de l'humanisme dans les vieilles structures universitaires resta partielle. Beaucoup d'enseignements humanistes, liés à la présence personnelle de tel ou tel professeur, manquèrent de continuité. Dans l'ensemble, si les facultés des arts s'ouvrirent largement aux nouveautés (enseignement de la rhétorique et de la poésie; développement des études scientifiques — physique et mathématiques —, par ex. à l'université de Pavie à partir de 1440 autour de G. Marliani), les disciplines des facultés supérieures — théologie, droit, médecine — ne furent, avant 1480, que très partiellement touchées par l'humanisme. Les maîtres traditionnalistes gardèrent généralement ici la prépondérance. A Padoue, jusqu'à la fin du XVe siècle, les doctrines les plus en vogue, les plus enseignées, restèrent typiquement médiévales : averroïsme, nominalisme. A Pavie, en 1433, les docteurs en droit et en médecine obligèrent L. Valla, qui couvrait de sarcasmes leur enseignement sclérosé, à abandonner précipitamment sa chaire et à s'enfuir de la ville.

Les collèges humanistes

En fait, c'est dans des institutions tout à fait nouvelles — les « écoles » ou « collèges *(contubernia)* humanistes » — qu'il faut chercher la meilleure application des nouveaux idéaux pédagogiques.

A dire vrai, ces écoles furent généralement fondées par des hommes qui, tel Guarino da Verona, avaient d'abord étudié et enseigné dans des universités. Ils gardèrent donc, dans l'organisation de leurs établissements, certains traits des collèges universitaires et les cadres généraux des programmes des facultés des arts; ils firent cependant œuvre très originale.

Le premier collège humaniste fut sans doute celui que Gasparino Barzizza de Bergame fonda à Padoue en 1408, pour de jeunes nobles vénitiens. Mais ce fut Guarino da Verona, helléniste éminent (il s'était perfectionné par un long séjour à Constantinople), qui mit vraiment au point ce type d'institution. A l'appel des communes ou des princes, Guarino créa des écoles humanistes à Venise, Vérone et Ferrare. Ces écoles étaient des internats où Guarino, sa famille

(dont son fils Battista qui lui succédera) et ses adjoints vivaient en communauté avec leurs élèves, dans une atmosphère familiale et sereine. Le prix de la pension était élevé et le recrutement surtout aristocratique. C'est une limite incontestable de l'œuvre de Guarino. Car, par ailleurs, Guarino avait organisé pour ses élèves un emploi du temps harmonieux : promenades, exercices physiques, méditations entrecoupaient les études. Celles-ci suivaient une gradation rationnelle : cours élémentaire de lecture — cours de grammaire, théorique d'abord puis fondé sur la lecture des œuvres elles-mêmes — cours de rhétorique enfin qui se terminait par des leçons de philosophie sur Platon et Aristote. Guarino se souvenait donc de l'ancienne structure du *trivium* mais donnait le premier rang à la rhétorique et, s'il utilisait encore certaines grammaires médiévales, il se servait surtout de manuels rédigés par lui-même ou d'autres humanistes. Il enseignait non seulement le latin mais aussi le grec. Son idéal était de faire accéder ses élèves, par une fréquentation directe et constante des textes anciens — lus, recopiés, appris par cœur —, à une véritable familiarité avec le style et la pensée de leurs auteurs, à une assimilation intime des valeurs d'humanité dont ils étaient riches.

L'école ouverte à Mantoue par Vittorino da Feltre dans la *Casa giocosa* fut un autre bel exemple de *contubernium* humaniste. Vittorino, qui avait créé ses premières écoles à Padoue et Venise, s'inspira largement de Guarino. Son originalité résida dans son souci d'avoir un recrutement moins uniquement aristocratique, dans la place encore plus grande faite chez lui au grec et aux disciplines scientifiques, et surtout dans son souci constant de la formation religieuse et morale de ses élèves, dans une atmosphère assez austère, quoique sans excès. Aucun pédagogue humaniste n'eut plus que Vittorino le sens de sa mission : mettre ses disciples à l'abri des périls du monde qui les entourait, faire s'épanouir en eux, dans l'harmonie et le respect de leur personnalité, toutes leurs aspirations vertueuses afin d'en faire pour l'avenir des hommes plus libres et des citoyens plus conscients de leurs responsabilités.

Dans la seconde moitié du XVe siècle, d'autres écoles humanistes s'ouvrirent dans la plupart des villes d'Italie centrale et du Nord. Comme celles de Guarino et Vittorino, elles s'adressaient principalement à des jeunes gens de l'aristocratie et assuraient leur éducation complète, en insistant surtout sur la formation littéraire générale. Elles empiétaient donc largement, en pratique, sur le domaine des facultés des arts, même si elles s'en défendaient. Comme au même moment se créaient les premières académies (telle l'académie néo-platonicienne de Marsile Ficin à Florence), cercles d'humanistes où s'élaborèrent les œuvres majeures de la philosophie et de la littérature nouvelles, hors de toute préoccupation scolaire, force est de noter qu'en Italie, après 1450, les universités, tout en restant très actives, se trouvaient dépouillées de leur ancienne prépondérance, tant pour l'élaboration de la culture savante que pour sa diffusion, et de plus en plus cantonnées dans un rôle de formation professionnelle supérieure de certains spécialistes de la théologie, du droit ou de la médecine.

L'évolution hors d'Italie

Hors d'Italie, l'évolution des institutions d'enseignement et des idées pédagogiques s'est faite avec un net retard. Les universités ont donc gardé ici, tout au long du XVe siècle, une primauté et un prestige incontestés. Les plus fameuses (et avant tout celle de Paris) continuèrent à attirer des milliers d'étudiants et à jouer volontiers un rôle politique, sinon toujours heureux,

en tout cas de premier plan : interventions de l'Université de Paris pendant les dernières phases de la guerre de Cent Ans en faveur des Anglo-Bourguignons, contre Charles VII et Jeanne d'Arc; rôle de l'Université de Prague dans le mouvement hussite, etc. Mieux, un goût nouveau du faste et du décor vint imprégner la vie universitaire et manifester aux yeux de tous que les universités et les universitaires appartenaient bien à l'élite dirigeante de la société dont ils partageaient les modes de vie; bâtiments imposants, cérémonies somptueuses (pour la réception des nouveaux docteurs par exemple), étiquette complexe, etc. vinrent se substituer à la simplicité qui avait jusqu'alors caractérisé la vie universitaire.

Non seulement les universités existantes gardèrent leur rôle mais on en créa de nouvelles, indice incontestable de la vitalité de l'institution. Si de 1400 à 1480 n'apparurent en Italie que les universités périphériques de Turin (1405) et Catane (1444), il n'y eut pas moins de 27 fondations effectives dans le reste de l'Europe : 9 en France (Aix-en-Provence en 1409, Dôle en 1422, Poitiers en 1431, Caen en 1432, Bordeaux en 1441, Valence de 1452 à 1459, Nantes en 1460, Bourges en 1464); 11 dans l'Empire (Wurzbourg en 1402, Leipzig en 1409, Rostock en 1419, Louvain en 1425, Trèves de 1454 à 1473, Fribourg-en-Brisgau en 1455, Greifswald en 1456, Bâle en 1459, Ingolstadt de 1459 à 1472, Mayence en 1476, Tubingen de 1476 à 1477); et les autres dans des royaumes jusque-là marginaux par rapport à l'essor culturel européen et qui se dotèrent alors d'universités nationales — St. Andrews (1410) et Glasgow (1450) en Ecosse; Barcelone (1450) et Saragosse (1474) en Aragon; Pozsony (Bratislava, 1467) en Hongrie; Uppsala (1477) en Suède; Copenhague (1478) au Danemark. Comme celles du XIVe siècle, ces créations furent toutes dues à l'initiative d'autorités civiles, princes ou villes, la Papauté n'intervenant que pour accorder les privilèges canoniques indispensables. Par suite, ces nouvelles universités furent elles aussi strictement contrôlées par les pouvoirs politiques, liées aux classes dirigeantes, vouées au premier chef à un rôle de formation professionnelle des élites et, donc, à un rayonnement national ou régional; la tendance à la fermeture du recrutement social, déjà notée, ne fit que s'y accentuer, même si elles offrirent toujours certaines possibilités d'ascension sociale à des étudiants pauvres.

Indices de déclin

Il est généralement admis que, malgré leur succès persistant, les universités européennes étaient en déclin au XVe siècle. Ce jugement mérite d'être non pas rejeté mais fortement nuancé.

Certes, les universités du XVe siècle, surtout les plus anciennes et les plus prestigieuses, spécialement celle de Paris, présentent d'incontestables indices de déclin. Les institutions mêmes qui avaient fait leur originalité et les privilèges qui garantissaient leur autonomie, se disloquaient sous la pression des Etats dont l'autorité se renforçait et qui ne pouvaient plus admettre que les universités y échappassent dans une large mesure. A Paris, les privilèges de l'Université furent malmenés par les rois Charles VII et Louis XI qui la soumirent à la juridiction du Parlement et intervinrent fréquemment dans son fonctionnement interne (p. ex. pour interdire l'enseignement du nominalisme en 1474). L'université de Coïmbre perdit en 1414 le droit de se donner des statuts et de gérer ses propriétés, au profit du roi de Portugal lui-même, « protecteur » de l'université. D'autre part, des abus de toutes sortes se multipliaient : absentéisme des professeurs, non-respect des durées statutaires d'études, corruption des jurys d'examen,

troubles de tout genre parmi les étudiants; cela entraînait une baisse du niveau intellectuel et créait une atmosphère de désordre chronique, aggravée encore par les guerres civiles et étrangères. Particulièrement touchées par ce genre de troubles, certaines grandes universités, comme celles de Paris ou de Prague, perdirent une bonne partie de leurs étudiants, surtout les étrangers, qui se détournèrent d'elles au profit d'universités nouvellement créées, plus petites et plus calmes. Et naturellement, ces désordres ne firent que renforcer la méfiance des pouvoirs politiques à l'endroit des privilèges et libertés universitaires. Enfin, il y avait indubitablement sclérose des méthodes et du contenu de l'enseignement (que la désorganisation des institutions, la perte de l'autonomie, la fermeture du recrutement social ne pouvaient évidemment qu'accélérer). La scolastique ne se renouvelait plus; la dispute, exercice jadis si fécond, devenait purement académique; on négligeait de plus en plus les textes mêmes qui étaient les sources du savoir au profit d'innombrables manuels, gloses, compilations. Si on ne composait plus guère d'encyclopédies, on continuait à utiliser largement, surtout dans les facultés des arts, celles datant des XIIe et XIIIe siècles (l'*Elucidarium* d'Honorius Augustodunensis, le *Speculum majus* de Vincent de Beauvais, le *De Proprietatibus Rerum* de Barthélémy l'Anglais, le *De Naturis Rerum* de Thomas de Cantimpré, etc.). Tant en théologie qu'en droit et en médecine, on répétait inlassablement les mêmes doctrines, on débattait toujours des mêmes problèmes. Les plus intelligents finissaient par s'en tenir à un éclectisme teinté de scepticisme. Il y eut cependant à la fin du Moyen Age un courant de théologie « moderne », le nominalisme, illustré par Guillaume d'Ockham et ses successeurs; au XVe siècle, le nominalisme était, dans la plupart des universités (Paris, Prague, Cracovie, Vienne, etc.), la doctrine la plus répandue, provoquant d'ailleurs parfois la réaction des tenants des doctrines « anciennes » (thomisme, scotisme). Le jugement négatif généralement porté sur le nominalisme (tendance à l'abstraction, au formalisme, à la ratiocination, au simple jeu de concepts coupés de toute réalité) doit être nuancé; chez les meilleurs, de Gerson à Gabriel Biel, le nominalisme était aussi appel à une religion plus humble et plus fervente, moins embarrassée de pseudo-certitudes et de hiérarchies immuables. Mais l'enseignement nominaliste ne fut pas toujours de cette qualité et, de toute façon, il débouchait plutôt sur des préoccupations extra-universitaires (le développement de la dévotion et de la pastorale) que sur le renouveau des facultés de théologie.

De ces facteurs de déclin, certains contemporains eurent plus ou moins claire conscience et tentèrent d'y remédier. Pour donner plus de régularité à l'enseignement, on s'efforça d'assurer à la vie universitaire des conditions matérielles convenables : création de nouveaux collèges pour l'hébergement des étudiants, dotation des universités en bâtiments et en revenus réguliers, institution de salaires (payés par la commune ou le prince) pour les professeurs ou de prébendes réservées à leur usage. Tout cela ne fut pas négligeable mais renforça la dépendance des universités vis-à-vis des pouvoirs civils. Il y eut même dans plusieurs universités, au XVe siècle, des tentatives de réorganisation générale. En 1452, le cardinal-légat Guillaume d'Estouteville, aidé de commissaires royaux, promulgua un grand statut de réforme de l'université de Paris; nous avons vu que Bessarion avait fait de même à Bologne et Padoue, dans les mêmes années; on trouve des tentatives analogues à Orléans, Avignon, Salamanque, etc. Au total cependant, ces réformes n'eurent qu'une portée limitée. Pour relever le niveau des études et le sérieux des grades, on chercha beaucoup plus à remettre en honneur les pratiques traditionnelles qu'à introduire des nouveautés pédagogiques. Et cette tentative même était d'autant plus vaine qu'on ne rendit pas en même temps aux universités l'autonomie et la relative démocratie interne qui

avaient jadis favorisé l'essor de la scolastique. Les réformateurs du XVe siècle veillèrent au contraire à renforcer l'ordre et la hiérarchie dans les universités; à Salamanque, l'assemblée générale des étudiants fut pratiquement écartée du gouvernement de l'université par les statuts de 1422, au profit d'un collège beaucoup plus restreint de maîtres et d'étudiants nobles; à Paris, le cardinal d'Estouteville rendit obligatoire pour tous les étudiants (sauf les nobles) le régime de l'internat, soit dans un collège, soit dans une « pédagogie » (pension tenue par un maître), pour mettre fin aux désordres créés par les étudiants libres (les « martinets »).

Indices de renouveau

Parler uniquement de sclérose et de déclin donnerait cependant une idée inexacte de l'activité intellectuelle des universités européennes au XVe siècle. Tout d'abord, nous l'avons vu, le nominalisme, malgré ses dangers, pouvait stimuler un renouveau théologique et, d'autre part, favoriser le développement des études scientifiques dans le sens de l'empirisme, puisqu'en détachant la science « physique » d'un savoir globalisant de l'univers et de Dieu, il revalorisait, sinon l'expérience, du moins l'étude concrète des phénomènes sensibles. Par ailleurs, ces universités ressentirent l'influence de courants intellectuels nouveaux, qui leur étaient certes extérieurs et dont elles n'avaient donc pas eu l'initiative, mais qu'elles surent recevoir, au moins partiellement, et intégrer à leurs disciplines. L'humanisme italien ne fut pas ignoré dans les universités au Nord des Alpes, quoique sa diffusion y ait toujours été tardive, partielle et ralentie par l'hostilité plus ou moins déclarée des maîtres traditionalistes. Humanistes italiens invités hors d'Italie, prélats humanistes envoyés en mission par la Papauté dans toute l'Europe (ex. : Nicolas de Cues), universitaires amenés à se rendre à Avignon, Rome ou Bâle (au temps du Concile) et y entrant en contact avec des humanistes de la Curie, furent les agents de cette diffusion de l'humanisme italien. Les conséquences pratiques en furent le renouveau de l'étude des lettres antiques, la création de bibliothèques riches en œuvres d'auteurs anciens et d'Italiens contemporains (ex. : la bibliothèque du *Collegium Amplonianum* fondé à Erfurt en 1433 par le recteur Amplonius Ratingk; la bibliothèque léguée à la faculté de théologie d'Oxford par le duc de Gloucester en 1439-43), l'ouverture d'imprimeries universitaires (à la Sorbonne, avec G. Fichet et J. Heynlin, en 1470; à Louvain en 1474) d'où sortiront des éditions humanistes, l'apparition de nouveaux enseignements de grec, de rhétorique, de poésie, soit par des maîtres italiens invités (Gregorio da Città di Castello dit Tifernate inaugura une chaire de grec à Paris en 1458), soit par des professeurs autochtones ayant voyagé en Italie (ex. : G. Fichet et R. Gaguin qui enseignèrent la rhétorique à Paris; Rodolphe Agricola qui, après un long séjour en Italie, vint enseigner à Heidelberg où il composa en 1484 son *Libellus de formando studio,* parfait résumé des conceptions pédagogiques humanistes).

Un second facteur de renouveau fut l'impact en milieu universitaire de divers courants de réforme religieuse assez spécifiques de l'Europe du Nord; le plus connu est celui de la « Dévotion moderne », dont nous reparlerons. Un certain attrait — d'ailleurs prudent — pour la mystique ou, au moins, la dévotion, le refus de la vieille théologie rationnelle au profit d'une religion plus sensible au cœur, la volonté enfin de réformer les structures civiles et ecclésiastiques caractérisent ces mouvements; ils furent d'autant mieux reçus dans les universités qu'ils faisaient écho à certaines préoccupations de la théologie savante et de l'humanisme. Le meilleur

témoin de cette tendance réformatrice en milieu universitaire fut incontestablement Jean Gerson. Sa carrière fut une carrière universitaire modèle : élève du collège de Navarre en 1377, maître ès arts en 1381, maître en théologie en 1392, il devint chancelier de l'université de Paris en 1395 et le resta jusqu'à son départ pour le Concile de Constance en 1415; puis, proscrit par les Anglo-Bourguignons, il ne put revenir à Paris et mourut en exil à Lyon. Gerson exprima toujours un grand attachement à son université et il pensait qu'elle pouvait jouer un grand rôle tant dans l'Eglise que dans le royaume de France. Mais en même temps, il déplorait la mentalité de la plupart de ses collègues et était très réservé vis-à-vis de la scolastique traditionnelle à qui il reprochait de faire régenter la théologie par la logique et la philosophie; sensible à la fois aux thèmes humanistes (il était en relations épistolaires suivis avec le milieu franco-italien des humanistes avignonnais) et à ceux des auteurs mystiques et dévots de l'Europe du Nord, il voulait rendre son primat à la théologie et donc à l'étude directe du texte sacré lui-même, s'adresser au cœur autant qu'à la raison.

A dire vrai, l'action de ces divers facteurs de renouveau ne se fit pas sentir partout de la même façon.

Dans les universités les plus anciennes, spécialement celle de Paris, le poids des traditions resta très lourd et les nouveaux courants intellectuels ne pénétrèrent que difficilement. Si, vers 1400, les œuvres de Pétrarque et Boccace étaient connues à Paris et certains universitaires parisiens, en relation avec l'humanisme italien par l'intermédiaire d'Avignon, ces contacts prometteurs périclitèrent avec les convulsions politiques qui agitèrent la France et spécialement l'université de Paris de 1407 jusque vers 1450. Après cette date, les influences de la « dévotion » flamande et de l'humanisme italien se firent à nouveau sentir à Paris à travers des hommes comme R. Ciboule, G. Fichet, R. Gaguin, mais tout en restant marginales. En droit et en théologie surtout, le gros des maîtres demeurait fidèle aux doctrines médiévales traditionnelles.

C'est dans les universités des pays d'Empire et d'Europe orientale (Pologne, Hongrie) que les courants nouveaux purent le mieux s'épanouir, ce qui n'est d'ailleurs qu'un aspect de l'essor général de ces régions à la fin du Moyen Age. Récentes (puisqu'elles dataient des XIVe et XVe siècles), attirant de nombreux étudiants, dont beaucoup d'origine modeste, recrutés dans des régions sans tradition universitaire antérieure, ces universités surent à la fois redonner une nouvelle vigueur aux doctrines médiévales ailleurs sclérosées, surtout le nominalisme, et s'ouvrir aux influences humanistes. Même si le niveau atteint ne fut pas toujours très élevé, on sent partout un réel dynamisme intellectuel. Si, après un essor rapide dans la seconde moitié du XIVe siècle, l'université de Prague se fourvoya au XVe dans les vicissitudes politiques du mouvement hussite, les universités d'Allemagne méridionale et centrale — Bâle, Vienne, Erfurt, Heidelberg — créèrent après 1450 des enseignements de rhétorique et de poésie; à Vienne, Enea Silvio Piccolomini, le futur Pape Pie II, alors secrétaire impérial, donna en 1447 des cours de poésie antique qui firent sensation dans une université restée jusque-là très proche de son modèle parisien; après lui, des humanistes italiens vinrent en permanence y enseigner; même chose à Pozsony, l'université de la Hongrie créée en 1467. La conception et l'enseignement du droit et de l'histoire en Allemagne se ressentirent aussi de l'influence italienne. Rappelons enfin le remarquable essor des disciplines scientifiques dans ces universités, qui marqua la transition entre les maîtres nominalistes parisiens du XIVe siècle (Buridan, Oresme), et les savants de la Renaissance; l'exemple le plus connu est celui de l'université de Cracovie, réorganisée en 1400 : on y enseigna les mathématiques, la médecine et surtout l'astronomie avec des savants comme

Marcin de Przemyśl et Marcin Bylica dont l'œuvre préparait celle de Copernic (sans oublier que Cracovie était aussi un centre majeur d'enseignement nominaliste avec Benedykt Hesse et Pawel de Worczyn). Les universités allemandes formèrent elles aussi des savants et des astronomes tels Georg Peuerbach et Johannes Müller dit Regiomontanus, auteur de plusieurs traités de trigonométrie, qui enseigna aux facultés des arts de Vienne et Pozsony.

La devotio moderna et le nouveau type d'école

Le dynamisme culturel de l'Europe du Nord à la fin du Moyen Age se marqua enfin par le développement, hors du cadre universitaire, d'un nouveau type d'institution d'enseignement.

Au départ, le mouvement dit de la « Dévotion moderne » (cf. chap. V. La Devotio moderna), né aux Pays-Bas à la fin du XIVe siècle sous l'impulsion de Geert Groote, se traduisit par l'apparition de communautés de « Frères de la Vie commune », communautés mixtes de clercs et de laïcs dont les membres, désireux d'accéder à une vie religieuse plus intériorisée et plus intense, partageaient leur temps entre les exercices de dévotion et diverses activités manuelles et intellectuelles. Parmi celles-ci, les activités scolaires prirent une place croissante. Se contentant à l'origine de donner pension aux élèves des écoles urbaines, les Frères en vinrent à enseigner eux-mêmes. Dans leurs écoles régnait une discipline assez austère car les Frères avaient pour souci primordial la formation morale et religieuse de leurs élèves. Néanmoins, leur enseignement n'était pas sans valeur ni originalité. A l'image de leur fondateur Geert Groote, ils se défiaient de la scolastique universitaire, de son rationalisme desséchant, de ses manuels rébarbatifs; ils voulaient au contraire, par des exercices simples et pratiques, mettre leurs élèves en contact direct avec les textes à étudier, la Bible surtout et les Pères, dont ils s'efforcèrent même, plus ou moins habilement, de procurer des éditions critiques. Tout cela n'était pas sans rappeler les idées des pédagogues italiens, quoique dans une atmosphère très différente, beaucoup moins laïcisée. Vers 1450, certaines écoles des Frères avaient acquis une notoriété bien supérieure à celle de simples écoles élémentaires; ainsi l'école de Deventer où Rodolphe Agricola commença sa formation, et celle de Louvain, dotée d'une magnifique bibliothèque, et dont les maîtres, souvent issus de l'université de la même ville, étaient d'un haut niveau. On peut en rapprocher l'école ouverte à Sélestat vers 1450 par Dringenberg, où se formèrent de nombreux humanistes allemands.

Hors de cette aire géographique, on trouve, avant 1480, beaucoup moins d'écoles de ce type. Le besoin en était pourtant ressenti par un homme comme Gerson qui, ayant en tant que chancelier de Notre-Dame la responsabilité de toutes les écoles du diocèse de Paris, s'intéressa aux problèmes pédagogiques en général et leur consacra plusieurs opuscules. Son thème favori était celui de la spécificité de l'enfance et de l'adolescence; pour assurer à l'enfant une éducation chrétienne dans un monde corrompu, il fallait le mettre à l'abri des tentations par une surveillance individuelle et une discipline stricte, spécialement sur le plan de la morale quotidienne, et lui proposer des exercices simples adaptés à son âge. Proche en cela des Frères de la Vie commune et des humanistes, Gerson souhaitait donc d'une part la multiplication d'écoles de grammaire et de rhétorique indépendantes des facultés des arts, organisées selon le système de l'internat, d'autre part, à l'intérieur même des universités, le développement des « collèges ». Sur ce dernier point, ses vœux correspondaient assez bien à l'évolution contemporaine des

institutions. On sait que les premiers collèges universitaires, créés au XIIIe siècle à Oxford, Cambridge, Paris (collège de la Sorbonne vers 1257), étaient simplement des fondations pieuses destinées à l'hébergement d'étudiants pauvres; pour l'enseignement, ceux-ci allaient, comme les autres étudiants, dans les facultés. Puis, tant les anciens collèges que ceux qui furent fondés aux XIVe et XVe siècles, se transformèrent. On y admit des étudiants plus aisés, les conditions de vie y devinrent confortables, sous réserve, il est vrai, d'une discipline assez stricte; surtout, pourvus de bibliothèques et de leur propre corps de régents, certains collèges devinrent des centres d'enseignement autonomes, accueillant, en plus de leurs membres, des auditeurs extérieurs; les cours des facultés furent peu à peu désertés. Au milieu des troubles qui affectèrent beaucoup d'universités aux XIVe et XVe siècles, les collèges purent souvent apparaître comme des îlots de tranquillité et de régularité dans l'enseignement, dont les étudiants constituaient une élite. Leur organisation, leur discipline permettaient de plus aux collèges, conformément aux nouvelles conceptions pédagogiques, de choisir leur recrutement, d'encadrer strictement leurs élèves, de leur proposer de nouveaux types d'exercices, d'inviter des professeurs humanistes. La réforme du cardinal d'Estouteville sanctionna cette place de premier plan prise à Paris par les collèges. Il en alla de même ailleurs. Tout en se situant à l'intérieur des universités, les collèges, tels qu'ils se présentaient à la fin du XVe siècle, en transformaient donc complètement l'esprit, condamnant à terme les facultés traditionnelles (surtout celle des arts) et les anciens exercices scolastiques à n'être plus que des formes vides. On peut donc les ranger, à côté des *contubernia* humanistes d'Italie du Nord et des écoles des Frères de la Vie commune, parmi ces nouveaux établissements d'enseignement qui se multiplièrent en Europe au XVe siècle, précipitant le déclin des anciennes universités et inaugurant les types d'institutions dans lesquels sera conçue, jusqu' au XVIIIe siècle et au-delà, l'éducation de l'homme moderne.

Jacques Verger
École Normale Supérieure,
Paris

Bibliographie essentielle

N. B. Bibliographie limitée à quelques ouvrages récents contenant eux-mêmes des indications développées, à l'exclusion des ouvrages anciens et des articles.

Les universités

DELUMEAU (Jean), *La civilisation de la Renaissance*, Paris, 1967, pp. 403-446.
GUENÉE (Simone), *Bibliographie de l'histoire des universités françaises des origines à la Révolution*, Paris, 1978-1981, 2 vols.
IRSAY (Stephen d'), *Histoire des Universités françaises et étrangères des origines à nos jours*, Tome I : Moyen Age et Renaissance, Paris, 1933.
LE GOFF (Jacques), *Les intellectuels au Moyen Age*, Paris, nouv. éd., 1985.
RASHDALL (Hastings), *The Universities of Europe in the Middle Ages*, Nouv. éd. par F. M. Powicke, A. B. Emden, Oxford, 1936, 3 vols.
STELLING-MICHAUD (Sven), *L'histoire des Universités au Moyen Age et à la Renaissance au cours des vingt-cinq dernières années*, in *Rapports du XIe Congrès international des Sciences historiques*, Stockholm, 1960, Tome I, pp. 97-143 (tr. ital. avec bibliographie mise à jour in *Le origini dell' Università*, éd. Girolamo Arnaldi, Bologna, 1974).
Les Universités à la fin du Moyen Age (Actes du Congrès international de Louvain), éd. Jacques Paquet et Jozef Ijsewijn, Louvain, 1978.

Università e Società nei secoli XII-XVI, Pistoia, 1982.
Les Universités européennes du quatorzième au dix-huitième siècle. Aspects et problèmes (Actes du colloque international à l'occasion du VIe Centenaire de l'Université Jagellone de Cracovie), éd. Sven Stelling-Michaud, Genève, 1967.
VERGER (Jacques), *Les Universités au Moyen Age*, Paris, 1973.

La pédagogie humaniste italienne

GARIN (Eugenio), *L'éducation de l'homme moderne. La pédagogie de la Renaissance (1400-1600)*, Paris, 1968.
MÜLLER (Gregor), *Bildung und Erziehung im Humanismus der italienischen Renaissance. Grundlagen — Motive — Quellen*, Wiesbaden, 1969.
SCHWEYEN (Renate), *Guarino Veronese. Philosophie und humanistische Pädagogik*, München, 1973.

L'Europe du Nord

Antiqui und Moderni. Traditionsbewusstsein und Fortschrittsbewusstsein im späten Mittelalter, Berlin-New York, 1974 (Miscellanea Mediaevalia, 9).
The Late Middle Ages and the Dawn of Humanism outside Italy, éd. G. Verbeke, J. Ijsewijn, Louvain, 1972.
ORME (Nicholas), *English Schools in the Middle Ages*, London, 1973.
POST (Regnerus R.), *The Modern Devotion*, Leiden, 1968.
SIMONE (Franco), *Il Rinascimento francese*, Torino, 1965.

LE NOUVEL ESPRIT HUMANISTE

LE « TEST PHILOLOGIQUE » DE L'HOMME NOUVEAU

A partir des ruptures et des directions affirmées au siècle précédent par Pétrarque et Boccace, déjà célébrés comme des maîtres, le début du XVe siècle marque une étape décisive dans l'élaboration de la nouvelle mentalité humaniste.

Soucieux de couvrir tous les domaines du savoir et conscient de ses applications immédiates en vue d'une réforme profonde de la société, grâce à un changement de perspective, particulièrement dans les domaines logique, philosophique, civique et pédagogique, le nouvel humanisme songe à définir ses méthodes et ses visées autant qu' à les illustrer. Le principe commun est le renouveau de la philologie, qui englobe la recherche de manuscrits anciens, leur étude critique et celle de leurs implications socio-culturelles, l'élargissement des domaines d'investigation, une volonté de synthèse encyclopédique. L'humaniste se fera donc d'abord philologue, éditeur maniant toutes les méthodes critiques, traducteur et commentateur, voire copiste, et, à la fin du siècle, prote dans les ateliers de la nouvelle invention typographique. Parti d'Italie avec Bruni, Salutati et Valla, tôt renforcé par l'arrivée des Grecs immigrés (Chrysoloras, G. de Trébizonde, Th. Gaza), le mouvement s'étendra vite à l'Europe occidentale et centrale presque entière (Allemagne, Espagne, France, Hongrie, Pologne) à l'occasion des conciles de Constance (1414-1418) et de Bâle (1431-1439), puis de la prise de Constantinople (1453). La circulation des professeurs, les échanges entre cours et entre universités, les circuits commerciaux, les correspondances humanistes seront ses principaux moyens d'expansion.

La quête des manuscrits

Grâce aux Grecs d'abord et à la générosité des Paléologues, chez qui se rendirent plusieurs Italiens, puis à une quête systématique et passionnée dans les archives ecclésiales, les monastères, les bibliothèques des villes, on découvrit à un rythme surprenant, dès les années 1415-25, une foule de textes oubliés. Evêques, cardinaux, princes encouragèrent les voyages. On retrouva sur place au Mt. Cassin, à Lodi, Rome, Venise, Ravenne de précieux manuscrits; les monastères allemands et suisses (Fulda, Cologne, St. Gall), de modestes réserves françaises (Cluny, Langres) mirent à jour des textes de Cicéron jusque là ignorés, douze pièces de Plaute, les œuvres de Démosthène, Eschyle, Lucrèce; mais aussi des textes moins littéraires qui changèrent la connaissance du monde antique : Columelle, Frontin, Ammien Marcellin, Manilius; et de précieux commentaires linguistiques d'Asconius, Donat, Festus, Nonius Marcellus. (Cf. chap. III. Les bibliothèques...)

C'était d'ailleurs poursuivre la tradition des Papes d'Avignon au siècle précédent, en contact avec les Eglises d'Orient. La bibliothèque pontificale s'était enrichie d'Esope, Pline, Sénèque, de plusieurs traités de Cicéron, pour le plus grand bénéfice de Pétrarque.

Mais maintenant, les deux différences capitales étaient la compétence des découvreurs de manuscrits et l'ampleur du champ hellénique. Le Pogge copiait lui-même ce qu'il trouvait : Quintilien, Stace, Valerius Flaccus, Columelle, Végèce... Comme le Pogge, Cencio de' Rustici, Filelfo, Lapo da Castiglionchio avaient appris le grec.

Si l'un des initiateurs des études helléniques, Georges de Trébizonde, qui enseigna successivement à Vicence (1420), Venise (1439), Rome (1444), finit par être congédié pour la médiocrité de ses traductions, Chrysoloras († 1415), Th. Gaza, J. Argyropoulos, Constantin puis Janus Lascaris, Demetrios Chalcocondylas, Andronicus Callistus, qui formèrent tout au long du siècle des étudiants pour l'Europe entière, en dehors de leurs nombreuses publications et de leurs travaux de copistes, traducteurs et commentateurs, surent mener à bien l'exploitation des textes découverts : test philologique de l'homme nouveau.

Editions, traductions, foyers d'humanisme

Initiateur compétent et célèbre, C. Salutati, en possession en 1392 des *Lettres familières* de Cicéron, en propose l'examen critique à la fois par la collation des manuscrits, l'explication des points difficiles et l'élucidation de la valeur philologique et esthétique des mots. A. Traversari, excellent helléniste, se consacra à la Patristique. Il édita Basile, Jean Chrysostome, et le Pseudo-Denys. Palla Strozzi, qui joua comme Salutati un rôle politique important à Florence, ne se contenta pas de faire rechercher des manuscrits, d'entretenir chez lui A. Callistus et Argyropoulos, en leur faisant expliquer Aristote et les Pères grecs : il traduisit lui-même plusieurs opuscules. N. Niccoli se constitua une large bibliothèque grecque et latine, quasi toute copiée de sa main. G. Aurispa, le meilleur découvreur de manuscrits avec le Pogge, avait rapporté de Constantinople 250 textes, parmi lesquels Aristophane, Eschyle, Sophocle, Apollonios de Rhodes. Considéré dès 1431 comme un des maîtres de l'hellénisme, il eut seulement le temps de traduire, au milieu de ses nombreuses ambassades au service d'Eugène IV, quelques textes de Lucien et de Plutarque. Un autre secrétaire apostolique, mort à 33 ans, Lapo da Castiglionchio, profita des vicissitudes du Concile de Florence pour traduire des textes de Plutarque, Lucien, Théophraste, Démosthène, Isocrate et Flavius Josèphe, les *Economiques* de Xénophon — traductions pour la plupart inachevées. (Cf. chap. IX. Les traductions...)

On pourrait croire que les Grecs étaient à même de jouer un rôle majeur dans le perfectionnement philologique. Ce ne fut pas le cas de la première génération, à l'exception de Bessarion. M. Chrysoloras et G. de Trébizonde avaient formé de bons élèves mais semblent n'avoir pris conscience ni des exigences philologiques ni des orientations nouvelles qu'elles impliquaient.

Avec Argyropoulos, Th. Gaza et D. Chalcocondylas, sous l'impulsion personnelle et grâce aux efforts méthodiques de Nicolas V, éditions et traductions se firent plus sérieuses, efficaces et cohérentes. Constantin et Janus Lascaris eurent surtout pour mérite de porter hors d'Italie la nouvelle culture.

Parmi cette avalanche de manuscrits, la réapparition de Platon et le renouveau d'Aristote marquèrent des étapes importantes. Dès le début du siècle, Salutati cherche chez Platon une

philosophie plus sensible, et le sens politique : il glose le *Phédon* et la *République*, déjà traduits par Chrysoloras de 1400 à 1429. L. Bruni traduisit en latin le *Phédon*, le *Gorgias*, *Phèdre*, le *Criton*, *L'Apologie de Socrate*... Ses libertés suscitèrent une longue polémique (1430-37) avec Alonso García de Cartagena, évêque de Burgos. Conflit sérieux entre un solide philologue, peu philosophe, et le solide aristotélicien espagnol.

De son côté le patriarche Gennadios, effrayé des audaces de Gémiste Pléthon, platonicien déviationniste, qui, dans sa *Différence entre Platon et Aristote* (1439), avait opposé les deux philosophes au détriment d'Aristote, prit la défense du Stagyrite (1443). G. de Trébizonde, voulant confondre l'étrange culte de Mistra proposé par Pléthon, reprit l'inévitable parallèle en 1455, tentant de démontrer que Platon est à l'origine de toutes les hérésies religieuses et politiques avec l'immoral communisme de la *République*! Le cardinal Bessarion remit les choses au point dans son *In calumniatorem Platonis* (vers 1458).

Sous un aspect plus littéraire l'amélioration de la connaissance de Platon se poursuivit par les traductions du *Parménide* par Th. Gaza, du *Gorgias* par Vergerio, des *Lois* par G. de Trébizonde à l'invite de Nicolas V, en attendant l'avènement de l'œuvre complète, reméditée, par Ficin. Aristote ne subit aucun dommage et continua, rendu à la pureté de sa pensée première, à dominer la philosophie du XVe siècle. Après les éditions et traductions partielles de L. Bruni (*Ethique* en 1419, *Economiques* en 1420, *Politique* en 1435), qui furent attaquées par Alonso García; celles, médiocres, de G. de Trébizonde et celles, isolées à Florence, de G. Manetti *(Ethique, Magna moralia)*, Nicolas V entreprit de réaliser une traduction latine complète d'Aristote. Il confia à Th. Gaza, aussi solide philosophe que philologue, qui enseignait à la Sapience depuis 1451, le traité des *Animaux*, à Gregorio Tifernate les deux Morales (à Nicomaque, à Eudème), à Decembrio la *République*; Bessarion enfin eut la lourde charge de la *Métaphysique* qu'il termina en cinq ans (1450-55).

Ces traductions relancèrent les querelles philosophiques, — et c'est là une des grandes raisons de leur importance, les arguments s'appuyant sur l'interprétation du texte. Th. Gaza, aristotélicien sans réserve, dans un *De fato*, en fait composé en grec, concilia subtilement Aristote et Platon sur le problème du libre-arbitre et de la nécessité (1460). Là où Bessarion avait hésité, il prenait nettement parti en faveur d'Aristote sur le problème de l'origine des idées; la querelle fut prolongée par le platonisant Michel Apostolos, auquel répondit A. Callistus en défendant Gaza.

Pléthon étant toujours à l'arrière-plan, on disputa de nouveau sur l'idée de substance. Gaza répondit en conciliateur aux attaques dirigées par Pléthon contre Aristote; Bessarion, plus modérément engagé dans les autres querelles, entreprit une dernière fois, dans un *De natura et arte*, d'accorder les deux philosophes antiques, non sans platoniser un peu trop Aristote. L'importance de ces combats philosophiques et critiques, et le prestige de Bessarion, expliquent que ses deux traités aient été parmi les premiers ouvrages imprimés à Rome, dès 1469.

Mais le vaste effort de traduction entrepris sous Nicolas V va au-delà d'Aristote et de Platon. On entreprit la traduction des historiens : Diodore de Sicile, Polybe, Hérodote, Appien, Thucydide — ces deux derniers commis à Valla; des orateurs : Isocrate, Démosthène; des Pères grecs : Basile, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome, Origène; et, fragmentairement, d'Homère : fragments du livre IX traduits en prose par Leonardo Bruni; traduction très partielle, en prose aussi, de Valla. Enfin, fixant Manetti à Rome en 1453, Nicolas V lui confie la traduction complète de la Bible.

L'exemple romain n'est pas isolé. On travailla avec la même ardeur dans presque toutes les Cours italiennes, ainsi qu'aux universités, particulièrement à Bologne et à Florence. Même si la traduction vers le latin se limite alors à l'Italie, les autres aspects du phénomène nouveau : copie de manuscrits, discussions critiques, s'étendirent à tout l'Occident. Des universités nouvelles se créèrent, surtout en Espagne, en France, en Angleterre, en Allemagne. Inversement, les étudiants affluent vers les cités italiennes; à Ferrare par exemple, Guarino da Verona formera des humanistes venus de l'Europe entière.

Missions, ambassades, voir exils volontaires, comme jadis celui de Pétrarque, occasionneront maintes rencontres fructueuses. C'est ainsi qu'Isidore, métropolite de Kiev, circula en Allemagne et en Orient; il avait constitué une importante bibliothèque, hellénique surtout, et, retiré à Rome, ne cessa d'exploiter la Vaticane.

Mais le principal progrès collectif, et la rapidité de la diffusion des tendances nouvelles, reposent sur les échanges épistolaires, activité fondamentale et consécration du nouvel humanisme. Guarino était lié avec le patriarche de Kiev, ainsi qu'avec un certain nombre de correspondants polonais, allemands et hongrois, ses anciens élèves. Lapo da Castiglionchio correspondait avec Nicolas de Cues, familier aussi du cardinal Cesarini; celui-ci s'entourait de lettrés, dont il partageait les travaux. Toutes les correspondances humanistes insistent sur la nécessité première du travail personnel en vue d'une lecture critique des textes, menant de l'*eruditio* à l'*eloquentia*, pour arriver à la double fin de l'instauration des bonnes lettres et de leur insertion dans la vie civile.

Les cours de prélats furent des centres d'activité humaniste. Le cardinal Branda Castiglioni multipliait de jour les conversations savantes, et le soir travaillait lui-même sur les manuscrits exécutés par son équipe de copistes. Durant sa légation en Hongrie (1411-14), il tenta d'établir une Université à Buda. Alvaro Alfonsi, évêque d'Evora, devenu momentanément à Rome, sous Pie II, régent de la Chancellerie, se consacre aux travaux juridiques.

Quant aux cours princières, l'importance de leur rôle est bien connue : l'activité de celle d'Alphonse d'Aragon à Naples, des Montefeltro à Urbin, de Mathias Corvin à Buda, débordait sur l'Europe entière; et il faudrait encore parler des cours de Ferrare, Mantoue, Rome, Milan, Florence.

Enfin, l'essor rapide de l'imprimerie, tôt tournée vers la publication des ouvrages gréco-latins, notamment à Subiaco, Rome, Venise, Paris, Cologne, Cracovie, Bâle, fit des ateliers typographiques des cercles de rencontres et d'ardentes discussions.

Le nouvel esprit critique

L'étude philologique, renforcée par la naissance de l'archéologie (monuments, inscriptions, médailles), a pour première conséquence un réexamen des principes de travail et de la finalité de la connaissance. En analysant, afin de l'épurer, le latin classique du droit romain, on aboutit en fait à un renouveau philologique. Dès Salutati, *philologia* a le sens que lui donnera Budé : l'étude de la sainte philosophie, en vue d'une compréhension juste et droite de la vérité. Sur le plan pratique, certains ouvrages obtiendront un succès durable : le *De verborum significatione* (1433) de M. Vegio et le traité de Donat ne compteront guère après l'attrayante présentation des *Elegantiae* de Valla (1444) ou des *Facéties* (1438-52) et des *Dialogues* du Pogge.

L'esprit critique ne se contente pas d'analyser les textes et de multiplier les sources : il cherche un enracinement culturel dans l'histoire. Il est peu d'humanistes qui n'aient consacré la part la plus importante de leur activité aux études historiques, étudiant tantôt de vastes étendues chronologiques, tantôt, en témoins privilégiés, leur propre temps. L. Bruni, E. S. Piccolomini, M. Palmieri ne se contentent pas de dévoiler les mécanismes de l'histoire contemporaine; ils en dégagent la part de responsabilité individuelle, les aspects passionnels et raisonnés, et un code moral pour la vie civile, en même temps qu'ils dotent l'historiographie d'une nouvelle écriture élégante et colorée. (Cf. aussi chap. IX. Les débuts de l'historiographie...)

Pour l'histoire florentine, le Pogge analyse le dernier siècle et ses lourdes vicissitudes. S'il n'en saisit pas les causes internes profondes, du moins s'instaure-t-il en juge des princes, dont l'individualisme obscurantiste est responsable des mésententes, des injustices et des guerres. L. Bruni remonte aux origines romaines : il élargit les sources, utilise des documents d'archives et cherche dans la longue durée la continuité d'une histoire. Sabellico et Merula en font autant pour Venise. Cyriaque d'Ancône, qui durant la première moitié du siècle avait circulé dans tout le bassin méditerranéen, ainsi que Marcanova dans le *De antiquitatibus* (1465) inaugurèrent largement la science épigraphique, en partie pratiquée aussi par Vegio et le Pogge.

E. S. Piccolomini élargit le champ géographique de l'histoire. Une *Cosmographie*, inachevée en raison de son élection au trône de Saint Pierre, avait entrepris une description historico-géographique du monde.

Les deux œuvres les plus réussies demeurent celles de Biondo et de Platina. Biondo, dans ses *Décades* (1439-53), remontant le temps depuis Martin V jusqu'aux origines du monde, tente une analyse complète des nombreuses sources qu'il cite; malgré ses erreurs encore nombreuses, il est déjà à bien des égards un modèle de précision et de clarté. L'*Italia illustrata* (1453) rassemble les éléments politiques, géographiques, littéraires et artistiques qui caractérisent le nouvel esprit humaniste. Les deux Romes, *Roma instaurata* et *Roma triumphans* (1457) tentent, à travers une analyse critique, de retrouver la véritable antiquité de Rome dans ses institutions privées et publiques.

Platina (B. Sacchi), impliqué avec P. Leto et Filippo Buonaccorsi (Callimachus) dans la « conjuration » de l'Académie romaine en 1468, rédigea une histoire complète de la Papauté. Commandée par Sixte IV, elle n'en est pas moins libre dans son expression. Omission faite de son injustice envers son « persécuteur », Platina critique l'orgueil du haut clergé, les vices de certains cardinaux, les interventions temporelles de l'Eglise, le luxe abusif de la cour romaine. Il rejette comme apocryphe la donation de Constantin...

Valla l'avait précédé dans cette voie en 1440, sur un mode plus sarcastique : une simple analyse méthodique du prétendu document suffisait à montrer, à l'aide d'arguments historiques et philologiques étayés par une étude littérale du texte, l'impossibilité du baptême, et de la *translatio imperii* à Constantin par le Pape Sylvestre.

Sans posséder l'esprit caustique d'un Platina ou d'un Valla, des personnages pieux préparaient par la voie philologique de sérieuses remises en question. Cyriaque d'Ancône, familier du futur Eugène IV, comparant des manuscrits grecs du Nouveau Testament avec la Vulgate, par ordre pontifical, en souligna les divergences. Le pieux Manetti, hébraïsant, composa ses *Commentaires sur la Bible* après discussion avec des Grecs et des rabbins.

Par leur esprit philologique tous ces travaux modifiaient l'ensemble du climat intellectuel. Les humanistes devenaient consciemment juges et guides des esprits, d'autant que, loin qu'ils

fussent enfermés dans leurs cercles savants, leurs fonctions civiles et leur prestige personnel leur permettait de proposer un nouvel ordre moral et politique : sur ce point les hommes comptèrent plus que leurs traités. Ici encore, les correspondances semi-publiques jouèrent un rôle déterminant.

Salutati, chancelier de Florence, donne l'impulsion : sa libre correspondance avec les princes, les dignitaires de l'Eglise, ses protégés grecs et italiens enseigne la liberté de pensée et de parole, la dignité de la vie terrestre, la nécessité d'une conscience civique; il montre le gain personnel d'une authentique culture fondée sur la patiente méditation des Anciens sans qu'il faille renoncer à la foi ni à la vie contemplative. De son côté le Pogge, dans sa correspondance, insiste principalement sur le caractère actuel des textes du passé.

En s'écrivant on cherche aussi des modèles (Socrate, Alexandre, Scipion, Sénèque) que l'on confronte aux contemporains (Alphonse d'Aragon, Federico da Montefeltro, Mathias Corvin).

A la fin de l'âge que nous étudions (1480-90), Vespasiano da Bisticci, qui, pendant de nombreuses années, avait copié des manuscrits grecs et latins, consacra une studieuse retraite forcée à dresser le bilan de l'époque. Plutôt que sur les biographies il insiste sur l'activité humaniste, à base philologique, de la nouvelle génération; et d'autre part il attire l'attention sur la place accordée aux instaurateurs des bonnes lettres de modeste origine, aux côtés des princes et des prélats, leurs mécènes.

Exigences nouvelles

Cette longue fréquentation de l'Antiquité élargie conduit les humanistes à des exigences nouvelles, et assigne une nouvelle finalité à la connaissance. On a exagéré leur culte du passé. Si l'Antiquité reste un modèle irremplaçable, elle est jugée critiquement. Ni les idées politiques, ni les mœurs, ni la pensée elle-même ne peuvent valoir telles quelles pour les temps modernes. Biondo, le plus grand apologiste du monde antique, instaure un parallèle des Anciens et des Modernes. En matière de mœurs, l'antiquité suscite un véritable renouveau dans l'organisation des maisons (Vitruve), dans les gestes de la vie quotidienne (Xénophon), dans la culture (Hésiode, Virgile). En philosophie, le prestige d'Aristote, sans disparaître, est contrebalancé ou tempéré par la renaissance du platonisme, l'attention que portent à l'Islam Ramon Lull et Nicolas de Cues entre autres; ou simplement par le syncrétisme de Cicéron.

Le cicéronianisme qui régnait en maître au XIVe siècle est revu et corrigé. Si Barzizza ou G. de Trébizonde s'attachent encore au problème de la composition, on critique le purisme abusif et la facilité du style cicéronien : Cicéron donne des armes contre lui-même sur le plan de l'exigence en matière de vocabulaire et de concision. La querelle s'intensifia à la fin du siècle autour de Politien. Le Pogge préconise un cicéronianisme sans imitation.

Surtout, la nouvelle culture veut former un citoyen apte à remplir toutes les fonctions, donc avant tout un *orateur*. Ecrits et paroles recherchent un style nouveau : Salutati fournit celui de la chancellerie, Valla, peu cicéronien, celui de la discussion philosophique, Alberti celui des techniques artistiques, Manetti celui de la morale pratique. « A l'école des Anciens, les hommes s'étaient aussi libérés de leur autorité et l'humanisme de ses chaînes rhétoriques. » (E. Garin.)

Leurs visées, leur position sociale ou leur expérience personnelle amènent naturellement presque tous les humanistes à l'expression politique. Gerson et Salutati, secrétaires et dataires

romains, confrontent leur expérience avec un passé enrichi d'histoire récente et avec les modèles antiques. Acciaiuoli se contente d'illustrer la *Politique* d'Aristote dans la préface de l'édition qu'il en donne; Biondo dégage tour à tour le sens des institutions romaines et l'unité spirituelle et politique du civisme; Platina compose un traité *De optimo cive*. Surtout, la *Vita civile* de M. Palmieri, qui fut gonfalonier de Florence, eut un succès durable par son caractère concret, accessible à tous. Fusion de sa pratique personnelle et de ses lectures humanistes, le traité tire ses règles avant tout de Plutarque, Cicéron et Quintilien.

Mais les traités transcendent les exemples antiques en créant le type nouveau de l'humaniste, théoricien et praticien de toutes les formes de la vie active. Celui-ci analyse critiquement les cadres du pouvoir, les institutions, s'adressant surtout au maître ou coordinateur de l'Etat, au prince; il définit mieux le rôle des magistrats et tente d'humaniser la vie militaire : les vertus civiles apparaissent comme spécifiques, aux côtés des vertus morales. Les notions de bien public se précisent, présageant certains aspects de Machiavel. La nouveauté résulte ici à la fois d'un retour à l'unité, dans une rencontre entre philosophie, histoire, théologie et droit, et d'une volonté de vulgarisation, capable d'atteindre la conscience individuelle et de fonder une opinion publique responsable de ses devoirs et de ses droits.

L'Espagne, toujours fortement enracinée dans son passé médiéval et marquée d'influences françaises, exploita de préférence Gilles de Rome et Saint Thomas (Eiximenis et Gómez Manrique). La France, dans la tourmente de la Guerre de Cent ans, fonda sur l'actualité son auto-critique : Christine de Pisan et Alain Chartier, marqués d'ailleurs par l'Antiquité latine et par Dante autant que par Aristote et Saint Thomas, reconsidèrent d'abord les rapports des classes dans l'Etat, visant, en authentiques humanistes, à moraliser et humaniser celui-ci.

La méthode philologique et l'esprit critique des humanistes furent implantés de bonne heure en Hongrie grâce aux séjours des humanistes italiens (Branda Castiglioni, Vergerio, Filelfo, Traversari, Cesarini) à la cour du roi et Empereur Sigismond. Les épîtres et discours politiques de János Vitéz, élève de Vergerio, témoignent d'une imitation magistrale des auteurs latins de l'Antiquité; ses lettres, dès 1451, font objet d'une étude critique : Paulus Ivanich les réunit et y joint des commentaires philologiques. Dix ans plus tard, Janus Pannonius introduit déjà les études grecques en Hongrie.

La Pologne, avec l'*Historia polonica* (1455-80) de Długosz et Callimachus, demeure fortement liée à son passé propre par idéal à la fois politique et religieux; mais elle a subi le test philologique de l'esprit nouveau, dans ses trois caractéristiques essentielles : une sévère méthode critique des manuscrits et des archives, une ouverture intellectuelle vers le reste de l'Europe, et l'exploitation du substrat antique, ici le modèle livien dans son esprit républicain et sa forme classicisante.

Luttes humanistes

Les exigences nouvelles engagèrent les humanistes dans de perpétuels combats : « contre le lettré et le pédant, contre l'étude grammaticale des langues mortes, devenues une fin en soi, contre les bibliothèques remplaçant l'expérience » (E. Garin).

Ce n'est pas le moindre paradoxe de la vie de ces hommes que d'être si ancrés dans la philologie, et si peu hommes de cabinet. Au-delà des querelles issues du schisme des Eglises et de

la double Papauté se développe un mouvement d'épuration de la Foi, de réflexion sur la vraie vie contemplative, sur la christologie. Dans ses excès rationalistes, son évacuation de la spiritualité et sa langue impropre et barbare, la scolastique est un des pôles majeurs de ces attaques. A la suite de Salutati et de Valla, les plus incisifs, il n'est guère d'humaniste qui n'évoque ses griefs personnels sur un de ces trois fronts.

A Naples, l'élégant Pontano, imprégné de culture gréco-latine, retrouve la verve cynique de Lucien pour attaquer dans son *Charon* (impr. 1491) les superstitions, abus et ridicules de l'Eglise. Tout un courant lucianesque, avec Guarino, le Pogge, Aurispa, Alberti, trouva pour exercer son rôle satirique une expression fine, faussement innocente.

La Cour d'Avignon et le Concile de Constance accélèrent la critique d'une Eglise toute imprégnée de *libido dominandi*. L. Marsili, Le Pogge et Platina, qui ventile ainsi ses rancunes personnelles, malmenèrent durement moines et évêques; en France Christine de Pisan, Chastellain et Molinet le font en langue vernaculaire; et c'est en catalan que Turmeda, converti à l'Islam, compose sa féroce *Dispute de l'âne* (1417).

Gémiste Pléthon va plus loin : persuadé de la fin imminente du Christianisme, il compose, dans un syncrétisme étrange, un système néo-platonicien, métaphysique et politique qui lui est personnel et attaque, à travers Aristote, les bases thomistes de la foi chrétienne. La réplique de Georges de Trébizonde dénie au contraire le platonisme comme source de toutes les déviations hétérodoxes.

Les carences de l'enseignement traditionnel sont également un terrain d'affrontement. Surgissant le plus souvent hors des universités, même si la plupart de ses propagateurs y enseignent, l'humanisme, soucieux d'élargir et d'unifier une culture mieux fondée en méthode, s'en prend à toutes les formes figées et cloisonnées de la pédagogie. La lutte contre la scolastique vise son vide spirituel et les mécanismes trop rationalisés des facultés de théologie. C'est au nom d'une vie contemplative authentique qu'Ambrogio Traversari, Palmieri, Pierre d'Ailly ou Gerson s'en prennent à Pierre Lombard. Salutati reproche aux facultés de décret et de médecine leur caractère étroitement pragmatique et l'inutile amas des gloses *(De nobilitate legum et medicinae)*. Dans la tradition de Pétrarque pour la finalité, dans la ligne de la nouvelle philologie pour le réexamen d'Aristote, Pline et Théophraste, R. Agricola réoriente l'étude de la nature et des sciences *(De formando studio)*.

L'assaut des facultés des arts est plus facile, plus rapide, plus complet : dans leur méthode, leur contenu, leur destination, toutes les études s'ouvrent aux *humaniores litterae*. Des cadres nouveaux, disciples des Grecs émigrés, de Guarino, de Vittorino da Feltre, vont vers l'Allemagne, la France, l'Espagne, la Hongrie et la Pologne pour former à leur tour des *oratores* capables de toutes les carrières mais orientés surtout vers la vie civile.

Sans sortir de leur fonction spécifique de juristes, Pierre d'Ailly et Saint Antonin réforment l'esprit du droit canon en réexaminant ses limites par rapport au droit commun et en tournant sa finalité vers plus de justice sociale.

Mode de réflexion et d'expression à la fois, la philologie exercera surtout son action sur le plan du langage. Dès 1420, L. Bruni dans le *De studiis et litteris*, Gasparino Barzizza dans le *De compositione* et Alberti dans le *Philodoxus*, une des premières comédies latines, précisent les théories d'une réforme déjà réalisée en pratique chez Salutati. M. Vegio, E. S. Piccolomini, Perotti élargiront cette théorie dans le cadre d'une pédagogie réformée. Deux traités, destinés à un succès durable, joindront théorie et pratique dans un exemplarisme amusant. Les *Elegantiae*

de L. Valla (1444), pur ouvrage de philologie, reconstruisent à partir des seuls modèles latins les parties du discours, le bon usage des cas ou des conjonctions et réexamine les étymologies pour fixer l'exactitude des tournures synonymiques, mais surtout pour rechercher les élégances propres à chaque genre. La *Cornucopia* (1478) de Perotti glose le texte, particulièrement riche et vivant, de Martial, et l'illustre d'un vaste bouquet de synonymes et de maximes antiques.

La philologie et ses exigences suscitent des polémiques entre le Pogge, Merula, professeur d'éloquence à Venise de 1468 à 1482, Perotti, et un jeune rival à grand succès dans le circuit romain, D. Calderini.

Mais, ici encore, les vastes correspondances humanistes de tout le siècle furent les meilleures défenses et illustrations de ce renouveau linguistique par la rigueur et l'élégance.

Meditatio

La philologie, patiente habitude d'examiner critiquement un texte et de l'annoter, fait de l'humaniste un méditatif en le mettant à même d'entrer en contact direct avec les grands penseurs de l'Antiquité, Aristote, Platon, Augustin, Jérôme. Elle conduit donc en premier lieu à un renouveau métaphysique. Sans être un philosophe de premier ordre, Salutati approfondit Aristote à l'aide des commentateurs antiques et médiévaux; mais il lui préfère Cicéron et Saint Augustin, « prince de toute humaine philosophie ». Le considérable travail philologique qu'il effectue sur les textes dénonce « les blessures graves de l'ignorance ».

A. Traversari, tout entier aux lettres sacrées, outre ses éditions purifiées de Basile, Jean Chrysostome, le Pseudo-Denys l'Aréopagite, Origène, auxquels il restitue leur sens théologique, fit de nombreux disciples tant au cercle lettré du couvent des Anges que parmi ses correspondants européens. Manetti, qui fut son élève, devenu aussi habile hébraïsant, associa dans une refonte personnelle *La Cité de Dieu,* les épîtres de Paul et l'*Ethique* d'Aristote; il accomplit également un travail critique sérieux sur le texte biblique.

Nicolas de Cues alla plus loin. Outre son action de réformateur par la parole vivante, il repensa toute la philosophie dans la perspective de l'unité du savoir. Doute méthodique et règles du raisonnement logique donnent à la métaphysique les bases nouvelles des mathématiques. Mais la visée essentielle du cardinal est d'instaurer une certaine tolérance religieuse par un pèlerinage aux sources. La *Concordantia catholica* (1433) et le *De pace fidei* (1453) reposent d'abord sur un syncrétisme issu de la philologie, unissant Pythagore, présocratiques, néoplatoniciens, Scot Erigène, Lull et la mystique rhénane.

Ce sommet métaphysique de l'humanisme n'est pas l'affaire de tous, alors qu'il n'est guère d'humaniste qui n'ait visé à transformer le sens de la vie individuelle et à repenser la morale. Le pseudo-Sénèque médiéval des quatre vertus fait place au Sénèque éclectique des *Lettres à Lucilius,* ou des authentiques traités. Grâce à Salutati, Plutarque entre à ses côtés, laissant le champ plus libre à la réflexion personnelle sur les *Vies des hommes illustres.* L'*Ethique à Nicomaque,* restituée par Bruni, donne lieu à une vive polémique avec l'évêque de Burgos, Alonso García (1430-37), celui-ci défendant l'esprit plutôt que la lettre : le texte d'Aristote conserve longue vie comme réflexion philosophique sur la base personnelle de la vie morale. Le lien avec l'acquisition des lettres apparaît très clairement chez Traversari. Aux yeux de Bernardin de Sienne également « l'étude est utile pour toi, ta famille, ta cité »; et, bien avant

Montaigne, il considère la lecture comme un dialogue vivant avec les hommes du passé. Dans un sermon de Bâle (1459), Nicolas de Cues prenait le titre provocateur d'une parole de Saint Jean : « Et toi, qui es-tu? » sans hésiter à y introduire les nourritures théologiques les plus substantielles.

Ce sont des modèles élevés, mais humains, que proposent Manetti (Socrate, Sénèque), M. Vegio (Saint Augustin, Saint Bernardin) ou Vespasiano da Bisticci, le « roi des libraires » de Florence, qui fut à la fin de sa longue vie biographe de tous les grands contemporains, après B. Accolti dans son *De praestantia vivorum sui aevi* (1461). Mais le plus souvent les humanistes, écoutant leur propre expérience, insistaient sur la dualité du bien et du mal, les vicissitudes de la Fortune, la fragilité de la condition humaine. Les nombreux dialogues du Pogge se réfèrent constamment à ces déterminations de la vie humaine; Landino, Bruni, Piccolomini y reviennent à maintes reprises, non dans un sentiment pessimiste ou stoïcien, mais pour réorienter la morale vers son unique finalité : la dignité de l'homme, qu'il faut réaliser dans une vie active, fondée sur la fierté sans orgueil du mérite personnel.

Malgré des différences importantes, trois œuvres eurent plus d'échos que toutes les autres. Valla, dans son *De vero falsoque bono* s'oppose agressivement à l'ascétisme de la vie contemplative; il vise à former des êtres « courtois, humains, libéraux, constants, réglés et forts », définissant le souverain bien comme le plaisir. Pour Manetti, dans *De dignitate et excellentia hominis* (1432) une fois reconnue l'unité des contrastes, inhérents à la nature humaine, entre vice et vertu, action et contemplation, la dignité de l'homme ne peut que répondre à son aspiration première, essentielle : au spirituel. M. Palmieri dresse un système complet d'éducation morale dans son traité *Della vita civile*, tout orienté vers la vie active et le souci du bien public.

Les trois traités ont en commun d'être les fruits de la culture philologique de leurs auteurs, nourris d'exemples, d'anecdotes et de modèles antiques. Dans un bel éclectisme, les philosophes, Aristote, Platon, Cicéron y rejoignent les moralistes plus familiers, Plutarque ou Xénophon; mais l'illustration poétique y tient la plus large place.

Il ne faudrait pas considérer ces traités, même celui de Valla, comme totalement réductibles à une orientation laïque. Valla cite les plus beaux passages de Saint Paul sur les vertus cardinales, qui selon lui sont mal interprétées lorsqu'on les met en opposition avec la vie ordinaire, au lieu d'en faire le substrat du vrai bien. Manetti est trop profondément augustinien pour opposer les vertus des païens aux sources chrétiennes. Palmieri, qui semble le plus paganisant, achève son livre sur une citation de Saint Paul, et son autre ouvrage, la *Città di vita*, inspiré de Dante, témoigne davantage d'une spiritualité visionnaire que d'un rationalisme positiviste.

Du côté espagnol, Juan de Lucena traduit la *Vita nuova* de Dante (1462), et Rodericus Zamorensis publie, à Rome, il est vrai, son *Speculum vitae humanae*. Une forte tradition religieuse nationale, réimprégnée d'influences françaises et en particulier de celle de Saint Bernard, rend l'Espagne peu perméable à cette réorientation venue d'Italie. En Allemagne, le Chartreux Nikolaus Kempf, dionysien, mystique et iréniste, suit non seulement la tradition franciscaine rhéno-flamande, mais intègre Proclus et Platon. Malgré certaines différences, sa *Théologie mystique* va dans le même sens que Nicolas de Cues.

La France est déjà plus libérée de la scolastique que l'on tend à le croire; sous les premières influences de la *devotio moderna*, de la tradition des spirituels du XIIIe siècle, des assauts doctrinaires de Scot et d'Ockham, les humanistes que sont Nicolas de Clamanges, Pierre d'Ailly

et surtout Gerson y ressourcent la spiritualité dans un sens mystique, ce dernier sans négliger, dans sa *Théologie morale*, l'éducation des enfants, des adolescents et du Prince, ainsi qu'une manière de vivre pour tous les fidèles. Cette première tradition traversera tout le siècle. Ce n'est que sporadiquement et à la fin de celui-ci que, sur ce point, interviendra le renouveau italien, d'autant qu'un des représentants les plus marquants de l'esprit nouveau préconise un humanisme indépendant de Bologne et de l'Italie. Dans son *De studio theologico*, il propose de vivre, non de discuter; d'agir, et non d'enseigner; de se régler sur l'amour, non sur les débats d'école.

En troisième lieu, la *meditatio* du nouveau philologue s'attache, avec un souci réaliste, à la vie quotidienne, ne négligeant rien qui aide à organiser celle-ci dans la dignité, l'ordre et le plaisir. Cette attention plus savante aux choses de la vie est stimulée par l'édition de textes antiques de caractère familier, tels que la *Cyropédie* de Xénophon, ou les œuvres de Columelle, Aratos, Varron et Palladius, par les traductions et commentaires que l'on donne des *Géorgiques* ou d'Hésiode, par la publication des petits traités réalistes de Lucien et de Plutarque, et peut-être surtout par une réévaluation sérieuse de l'œuvre de Pline l'Ancien. Un épicurisme légitime et modéré transparaît tout au long des correspondances de Salutati, de Valla, de Panormita, du Pogge, de Campano. Si, dans leurs traités pédagogiques. Vergerio, Guarino, Vittorino da Feltre insistent sur l'orientation culturelle des études, et des mécanismes de l'intelligence, ils ne négligent ni les conseils pratiques, ni le contact avec la nature, ni le rôle formateur du jeu. Tous latinistes et hellénistes, les philologues ne cessent de recommander et d'utiliser les Anciens dans la formation morale et civique.

Un point les retient particulièrement : la famille et le mariage. Le premier, Vergerio, utilisé par Guarino, en fait l'axe de l'éducation des adolescents. Dans son *De re uxoria* (1416), F. Barbaro, associant le rôle de la femme et l'éducation des enfants, se fonde presque exclusivement sur des exemples tirés de Plutarque, Cicéron ou Tite-Live, illustrés par Virgile ou Homère. Guiniforte Barzizza, en 1439, insiste surtout sur les vertus féminines; A. von Eyb, dans son *Ehebüchlein* (1472), conçu selon des modèles italiens, introduit son expérience juridique et un désir personnel de vie joyeuse et libre. Le mariage devient « ein fröhliches, lustbares und süsses Ding », renforçant le lien solide qui doit unir les parents aux enfants. Deux traités latins de 1459 avaient précédé, dans un sens déjà féministe, ce chaleureux éloge de la vie familiale. L'œuvre la plus homogène, au succès le plus durable sur ce point, est celle d'Alberti. Déjà, dans les *Intercenali*, il avait fait une satire des mœurs qui était la meilleure des leçons morales pour la vie quotidienne, et donné dans l'*Uxoria* ainsi qu'au troisième livre du *Della famiglia* ses vues sur le mariage. L'ensemble de ce traité systématique, qu'il reprend sous un autre angle dans le *De oiciarchia* (Du gouvernement de la maison), sa dernière œuvre (1470), vise à former un homme complet, modéré, modeste dans sa conscience de la fragilité humaine, mais poussé par une volonté tenace et souriante à être bon père, bon mari, bon ami, bon citoyen. Tout rempli de sa propre vie et de celle de Florence, l'ouvrage n'en a pas moins pour armature un centon d'exemples pris à Quintilien, Xénophon, Plutarque et Cicéron. Ennemi du luxe, de l'hypocrisie, de l'ignorance, de l'héroïsme inutile et vaniteux, son modèle, homme d'action d'abord, solidement formé « aux choses divines et humaines », ne cessera toute sa vie de lire. Alberti fait intervenir un sentiment nouveau qui lui est propre : le goût, voire l'esthétisme. Sensible à tout ce qui est harmonieux : spectable de la nature, animal, maison au vêtement, il se laissera guider par cet instinct autant que par la conscience jusque dans les questions de comportement moral. Ecrit

en langue vernaculaire et sous la forme vivante du dialogue, le *Della famiglia* sera le bréviaire de l'honnête homme du XVe siècle.

Dans la lignée de Pétrarque et de Boccace, la vogue des hommes illustres tend moins à satisfaire des visées historiques qu'à produire des exemples vivants. Valla déclare que son *Histoire de Ferdinand d'Aragon* vise à une « sagesse civile », reprenant à Cicéron la formule « magister vitae », les *Vies* de Plutarque, dans les traductions successives de Fr. Piccolomini, L. Giustiniani, Guarino et Lapo da Castiglionchio seront parmi les premiers textes imprimés et réimprimés dès les origines, à Rome, Venise ou Brescia. D. Acciaiuoli avait ajouté à trois vies significatives (Scipion, Hannibal, Démetrios), celle de Charlemagne. Le souci d'actualiser les vies des grands hommes du passé et d'y adjoindre des contemporains conduit Fazio dans son *De viris illustribus* (1456) à rassembler poètes, juristes et orateurs dans une vraie défense des modernes. P. Cortesi conduit sa liste du *De hominibus doctis* de Dante à son temps (Cf. chap. IX. Le culte humaniste...)

Enfin, la *meditatio* n'est pas sans liens avec le développement des sciences appliquées. Le XVe siècle connut en Allemagne et en Italie, un grand essor technique. Les traités illustrés de Kyeser, Taccola, Valturio, Alberti, Ghiberti répondaient non seulement aux besoins militaires des princes — Mathias Corvin en fut un grand collectionneur, en créant des armes et des machines nouvelles, — mais poursuivaient en outre un effort de recherche théorique sur les sources d'énergie, particulièrement de l'énergie « hydraulique » et sur d'autres secrets de la nature.

Les « théâtres de machines » proposaient des systèmes de transmission nouveaux, des machines à soulever, des grues pivotantes, des foreuses, des meules à polir. Le confort et la fantaisie avaient leur part : établissements de bains, vapeurs odoriférantes, automates, feux d'artifice, appareils phosphorescents. Qu'ils soient l'œuvre d'artistes comme Ghiberti et Filarete ou d'humanistes reconnus comme Valturio, Alberti ou von Eyb, ces travaux ne sont pas l'œuvre d'expérimentateurs empiriques, mais de penseurs appliquant des réflexions théoriques dont beaucoup viennent de l'Antiquité. Déjà Kyeser cite Végèce, qui demeurera, avec Frontin ou Vitruve, la source essentielle. Léonard de Vinci bénéficiera de toutes ces expériences : il sera lui aussi plus technologue que technicien.

L'unité des connaissances

Le système médiéval d'enseignement tendait à l'unité des connaissances et, dans les programmes, le *trivium* et le *quadrivium* ne seront pas modifiés. Logique et dialectique depuis Abélard et Ockham restaient liées à l'étude de la philosophie et de la théologie; mais les méthodes s'étaient sclérosées et les garants — les auteurs recommandés — étaient trop peu nombreux en tous domaines. L'esprit nouveau souffla d'abord hors des universités et contre elles pour y pénétrer enfin par l'intermédiaire des écoles des Arts. Séparées aux origines, les deux voies de la philosophie et de la théologie d'une part, de l'histoire, de la poésie et de la rhétorique d'autre part, retrouvent leur unité quand les mêmes hommes les étudient ensemble, dans le même esprit recentré sur l'homme et sur son destin terrestre.

Aussi, même si, hormis Nicolas de Cues, il n'est pas de système véritablement nouveau, c'est l'ensemble de la grande tribu humaniste qui, unie dans l'action par-delà ses innombrables querelles, fait surgir les *humaniores litterae*. Ce renouveau unificateur est l'œuvre de la

philologie. Après avoir amassé tout le savoir possible, copié les textes et les avoir élagués, elle les médite et en cherche la synthèse possible dans une nouvelle confrontation.

Dans la synthèse effectuée par Nicolas de Cues, ce qui compte ici plus que ses bases mathématiques essentielles, c'est la position de la *docte ignorance*. A l'égard d'une vérité transcendante inaccessible, les connaissances humaines forment une trame unique, dont toutes les approches mènent à des conjonctures intuitives et logiques suffisantes pour rendre compte de toutes les formes du réel : inversion radicale du dogmatisme médiéval, moins en matière théologique que sur le plan scientifique; « nescience » qui, une fois affirmée l'inaccessibilité du supra-rationnel, laisse se réorganiser toutes les sciences.

Sans en rechercher la cohésion interne, Salutati, par une série de combats successifs, dénonce les méthodes trop étroites et cloisonnées, les discours purement théoriques, et tente dans ses brefs traités ou dans des lettres qui sont elles-mêmes des traités, une synthèse éclectique d'« exempla » pris indiffféremment à Aristote ou Platon, Cicéron ou Sénèque, Jean Damascène ou Grégoire de Nysse. Surtout, il ramène toutes les questions morales à un pragmatisme immédiatement applicable et ne cesse de prôner l'élargissement des horizons intellectuels, œuvre de la philologie; et pour l'expression, la quête d'une *eloquentia* à laquelle il donne le sens le plus extensif possible.

Valla, qui marque un certain recul par rapport à ce large pragmatisme, exerce en revanche plus de rigueur dans l'application de la méthode critique à des problèmes scientifiques. Il n'en demeure pas moins soucieux, notamment dans le *De vero falsoque bono*, de la même vision unitaire du monde extérieur et intérieur, avec le maximum de rationalité, de beauté et d'utilité. Alberti fait de son *De re aedificatoria* moins un traité d'architecture qu'une encyclopédie des techniques, conçue comme un programme d'urbanisme, donc fortement liée aux modes de vie, dans l'unité du fonctionnel et de l'esthétique. Œuvre de théorie et de réflexion philosophique nourrie d'une large culture, le *De re aedificatoria* incarne à merveille les perspectives nouvelles des *humaniores litterae*.

*

L'apparition massive de l'imprimerie dans toute l'Europe au cours des années 70 et 80 intensifiera la diffusion des ouvrages humanistes, aux côtés des œuvres utilitaires de l'époque médiévale, lentes à disparaître. Le terrain est prêt pour de nouvelles générations, pour les Ficin, Politien, Pic, Léonard, Lefèvre d'Etaples, Colet, More, Erasme, Pirckheimer, Reuchlin, Melanchthon, qui feront mûrir l'humanisme en se soumettant d'abord, à leur tour, au test philologique de l'homme nouveau.

André Stegmann
Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance
Tours

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

AVANZI (Giannetto), *Libri, librerie, biblioteche dell'umanesimo*, Roma, 1951.
BILLANOVICH (Giuseppe), *I primi umanisti e le tradizioni dei classici latini*, Fribourg, 1953.
BOLGAR (R. R.), *The Classical Heritage and Its Beneficiaries*, Cambridge, 1954.
BUCK (August), *Das Geschichtsdenken der Renaissance*, Krefeld, 1957.
DILTHEY (Guglielmo), *Concetto e analisi dell'uomo nei secoli XV e XVI*, Venezia, 1927.
GARIN (Eugenio), *La cultura del Rinascimento*, Bari, 1967.
ID., *Il pensiero pedagogico dell'umanesimo*, Firenze, 1958.
GEIGER (L.), *Renaissance und Humanismus in Italien und Deutschland*, Berlin. 1882.
GEANOKOPLOS (Deno John), *Greek Scholars in Venice*, Cambridge, Mass, 1962.
GILMORE (Myron P.), *The World of Humanism*, New York, 2e éd. 1962.
GUIRAUD (Jean), *L'Eglise et les origines de la Renaissance*, Paris, 1902.
ROSSI (Vittorio), *Il Quattrocento*, Milano, 5e éd. 1953.
SABBADINI (Remigio), *Il metodo degli umanisti*, Firenze, 1920.
SANDYS (John Edwin), *A History of Classical Scholarship*, Cambridge, 1931, 3 vols.
SPINGARN (Joel E.), *A History of Literary Criticism in the Renaisance*, New York, 2e éd. 1908.
ULLMAN (Berthold Louis), *The Origin and Development of Humanistic Science*, Roma, 1960.
VESPASIANO da Bisticci, *Le vite*, éd. Aulo Greco, Firenze, 1970-1976, 2 vols.
WEISS (Robert), *Humanism in England during the Fifteenth Century*, Oxford, 1945.
WOODWARD (W. H.), *La pedagogia del Rinascimento*, Firenze, 1923.

Monographies

CAMMELLI (Giuseppe), *Giovanni Argiropulo*, Firenze, 1941.
CAMPANA (A.), *Giannozzo Manetti*, Roma, 1909-1912.
DE ROSMINI (Carlo), *Vita di Francesco Filelfo da Tolentino*, Milano, 1808, 3 vols.
GAETA (Franco), *Lorenzo Valla. Filologia e storia nell'umanesimo italiano*, Napoli, 1955.
GANDILLAC (Maurice de), *La philosophie de Nicolas de Cues*, Paris, 1942.
HERRMANN (R.), *Albrecht von Eyb und die Frühzeit des deutschen Humanismus*, Berlin, 1893.
KNÖS (Börge), *Un ambassadeur de l'hellénisme : Janus Lascaris et la tradition gréco-byzantine dans l'humanisme français*, Uppsala—Paris, 1945.
MASAI (François), *Pléthon et le platonisme de Mistra*, Paris, 1956.
MICHEL (Paul-Henri), *Un ideal humain au XVe siècle, La pensée de Léon Baptiste Alberti*, Paris, 1930.
PARARELLI (Gioacchino), *Enea Silvio Piccolomini (Pio II)*. Bari, 1950.
SABBADINI (Remigio), *Vita di Guarino Veronese*, Genova, 1891.
SAULAIROL (J.), *Ramon Lull*, Paris, 1951.
ULLMAN (Berthold Louis), *The Humanism of Coluccio Salutati*, Padova, 1963.
VAST (Henri), *Le cardinal Bessarion*, Paris, 1878.
WALSER (Ernst), *Poggius Florentinus*, Leipzig. 1914.

LA DÉFINITION DE L'HOMME NOUVEAU

Le premier fait qui se présente avec évidence lorsqu'il s'agit de définir la nouvelle image de l'homme, c'est le caractère novateur de la culture humaniste : quoi qu'on fasse, celle-ci ne peut jamais être réduite à ses antécédents médiévaux ou assimilée à une des si nombreuses manifestations de l'éternelle dialectique entre les « idées » et les « lettres ». Mais c'est peut-être un autre point qui fut déterminant, à savoir le fait que les protagonistes de cette transformation culturelle qui changea en peu de temps les lignes de développement de la vie intellectuelle en Europe sont presque tous issus d'une « nouvelle » classe d'intellectuels; souvent liée à la fortune politique des bourgeoisies urbaines, cette élite est composée d'hommes qui fréquemment exercent des fonctions d'une importance capitale dans la structure politique et administrative des Etats italiens.

Rénovation de la culture : les « studia humanitatis »

Etrangers pour la plupart à la routine de l'éducation scolastique, ces « lettrés » étaient souvent formés par la praxis des études juridiques, la connaissance des grands exemples antiques d'éloquence et de poésie et l'exercice de l'enseignement grammatical et linguistique, crucial pour la formation de cette jeune génération de « citoyens ».

C'est pourquoi, en dépit de leurs formations intellectuelles différentes, tous les représentants majeurs des « studia humanitatis » avaient en commun un trait fondamental : leur détachement résolu, et souvent polémique, vis-à-vis de la culture officielle des universités et des « scolae » : aux intérêts théologiques, métaphysiques et scientifiques propres aux « magistri » de leur temps ils opposaient une dimension « historique » nouvelle de l'expérience et du savoir humains; celle-ci allait les rendre capables de retourner aux sources les plus anciennes de la culture occidentale et de la dégager de la corruption inévitablement entraînée par une longue période de décadence. Mais cette « réforme » ou « rénovation » devait coïncider avec la naissance d'un modèle différent de formation de l'homme; aussi les humanistes des premières générations repoussèrent-ils d'un commun accord l'idéal d'une connaissance purement spéculative, enfermée dans sa propre perfection, celui d'une doctrine incapable de susciter chez les hommes et entre eux les progrès de leurs plus hautes capacités créatrices. Au contraire, le thème de controverse le plus récurrent parmi ces humanistes, c'est, sans qu'il y ait là un hasard, l'apologie des « arts » utiles à la vie civique, à la conduite morale et politique, à l'éducation

d'esprits qui pourraient enfin se libérer de toutes les « barbaries », anciennes ou récentes. C'est là aussi le sens du constant éloge des « studia humanitatis » qui, révélant à tous les hommes leur intime nature, les rendent libres et maîtres d'eux-mêmes, leur permettant d'acquérir une méthode et une orientation intellectuelle déjà tournées vers la confrontation critique avec les orientations du passé et néanmoins ouvertes à l'appréciation de problèmes et d'événements que la méditation antique et médiévale avait soit ignorés, soit discutés dans un contexte historique différent. En somme, l'appel aux paradigmes des Anciens ne porte pas seulement l'empreinte des connaissances spécifiques aux humanistes (et souvent riches en intérêts philosophiques et scientifiques), mais encore, plus en profondeur, celle de leur volonté de réaffirmer le pouvoir de la raison humaine à étendre son domaine propre, à recréer un patrimoine de vérité et de sagesse dont on puisse toujours éprouver l'incessante actualité. A bien y regarder, même l'insistance humaniste sur les valeurs de persuasion du langage, sur les méthodes de l'argumentation rhétorique et sur le discours de type oratoire que la lecture des Anciens restitue aux philosophes eux-mêmes est beaucoup plus sérieuse et mieux fondée que l'on ne pense communément. Car elle a pour origine la conscience d'une crise des valeurs qui désormais a remis en jeu un grand nombre de croyances, de principes et de certitudes jadis intouchables, ôtant ainsi aux modèles anciens eux-mêmes et aux « images » de l'homme leur dimension intemporelle, les plaçant, pour toujours, parmi les événements — par définition précaires et changeants — du monde qui est le nôtre.

C'est toujours vers l'homme, individu en même temps que membre d'une société, que se tourne la pensée de ces intellectuels, sûrs de la valeur suprême de la « libertas » et de la « dignitas », admirateurs d'une vertu opérante dans le monde, victorieuse de tout destin et tout obstacle que lui opposent la fortune et le temps. Leur conviction profonde se révèle à la fois par l'enthousiasme avec lequel ils cherchaient dans tous les témoignages du passé et du présent la manifestation du vouloir humain — vouloir guidé certes par une providence transcendante, mais libre de ses propres décisions — et l'idéal de perfection formelle dans la « parole », auquel tendent tous leurs écrits. Ce n'est pas souvent que, faisant confiance au pouvoir régénérateur de la « renaissance » des « lettres », une culture a pu être aussi radicalement changée, le destin humain aussi intégralement renouvelé, la vie aussi parfaitement transformée sous toutes ses formes, morale, politique, religieuse, artistique, qu'au cours de ces premières décennies de l'humanisme.

Histoire humaine et destin personnel

Une telle attitude, non seulement révèle la rapidité avec laquelle a mûri cette conception neuve de la fonction de l'intellectuel, mais elle éclaire également l'extraordinaire capacité des humanistes à traduire en idées morales structurées et en modèles culturels d'une grande efficacité leur dessein réformateur. Et pour citer d'emblée une des figures exemplaires de la nouvelle tradition humaniste, il convient de recourir au témoignage de Coluccio Salutati, l'homme qui sut si bien unir sa « mission » de maître des études nouvelles avec son office de chancelier de la république florentine et de défenseur énergique de la « libertas » civile, au cours des dures années de lutte contre le Pape et contre Gian Galeazzo Visconti. A ses yeux, l'homme et le savant véritable, ce n'est pas l'érudit qui s'enferme dans sa contemplation solitaire, mais celui qui met

au service d'autrui son propre savoir et sa propre « virtù », servant ainsi, dans l'âpre combat d'ici-bas, Dieu qui l'a destiné à ce rôle. Tous les écrits de Ser Coluccio, depuis ses lettres jusqu'à ses traités moraux et au *De laboribus Herculis,* exaltent l'œuvre de l'homme se réalisant dans la vie commune de la « societas », l'infatigable et fécond effort d'amélioration de soi-même et d'autrui, qui manifeste au plus haut degré possible la divine dignité de l'homme. Aussi, les pages dans lesquelles, à la suite de Pétrarque, sa méditative foi chrétienne est la plus vivante, ne s'opposent-elles pas à une méditation lucide sur les problèmes humains que ne cesse de poser l'étude du passé, sur les « arts » que les hommes doivent créer pour « bien vivre », sur une philosophie qui, au lieu d'être un ensemble de sophismes, donnerait conscience de son propre devoir, sur les leçons de l'histoire qui, en révélant ce qu'ont fait les hommes d'autrefois, enseignerait à gouverner et à se gouverner. C'est pourquoi, contrant le traditionnel primat de la vie contemplative, Coluccio peut affirmer la supériorité de l'action : « Melior est contemplativa, fateor, non tamen semper nec omnibus eligibilior. Inferior est activa, sed aliquando multotiens preferenda. Nam cum illa sit voluntatis, hec necessitatis, nec tam annexa colligataque cum esse, qoud etiam non curet et consideret bene esse, credis istam vitam et viam ad celum aditum non habere? Forte etiam, cum beatitudo eterna sit actus, non habitus et in amando, intuendo fruendoque versetur et in ea cesset omnis speculationis contemplationisque discursus, quoniam videbimus sicut est, non fuerit inconveniens dicere quod sicut contemplativam actu precedit activa quoniam illam producat et gignat. » Et, à Pellegrino Zambeccari qui soupirait après le calme du cloître et de la religion, il rappelle que « fugere turbam, evitare blandum rerum aspectum, concludere se in claustro vel in eremo » n'est pas la vie juste menant à la « perfection ». Ce n'est qu'en revenant du monde et de la vie active vers le silence le plus intime de la conscience que l'âme conquiert son « titre à la perfection ». Semblablement l'humaniste, qui pourtant affiche le dédain des louanges « vaines, corruptibles et passagères » et le désir de la seule « gloire céleste », affirme que la recherche de la vérité et la pratique de la vertu peuvent du moins offrir un gage de l'immortalité à venir.

On peut comprendre ainsi pourquoi Salutati exalte le primat de la volonté et voit en la simple et essentielle méditation sur la vie humaine le seul réconfort contre la pensée, toujours présente, de la mort qui ne soit pas illusoire. Face à la certitude d'une fin inévitable, et en confrontation avec la faiblesse de notre nature et la portée transitoire de l'aventure humaine, on voit en fait tomber toute illusion consolatrice et même le noble rideau des doctrines les plus illustres. Or c'est précisément parce que la vraie philosophie n'est pas science abstraite mais vivante réflexion sur nous-mêmes que la justification du destin de l'homme passe par le « dur chemin de la vertu », par « l'âpre sentier qui entre les écueils du monde nous guide vers le doux repos du ciel ». L'image de l'homme que trace Salutati au cours de ces pages émouvantes, c'est donc celle du « citoyen », engagé dans la société, la famille, les devoirs civiques et politiques, mais surtout bien résolu à faire valoir la supériorité de la « virtus » humaine face à tout événement et en toutes circonstances; et l'image de cette vertu trouve sa parfaite expression classique dans la figure mythique d'Hercule, héros qui se dresse pour combattre les monstres les plus anciens de la grande forêt du monde, fondateur de la première civilisation qui ait par sa volonté fait plier la fortune aveugle. Cette image connaîtra une immense renommée pendant toute l'époque de la Renaissance, nourrissant une iconographie toujours plus riche et plus chargée de significations philosophiques, religieuses et politiques.

A l' affirmation résolue d'une telle notion de la « virtus » s'ajoute l'apologie de la poésie avec

laquelle elle est étroitement liée et qui, concluant l'œuvre littéraire de Coluccio Salutati, parachève également la figure idéale du nouveau « sage ». Car la poésie, loin de constituer un simple exercice littéraire, est à ses yeux la voie la plus ouverte pour accéder à la vraie sagesse et pour mener les hommes vers l' « humanitas » qui leur est nécessaire, en leur révélant, dans les choses sensibles même, la secrète vérité spirituelle qu'elles expriment. Seul celui qui sait pénétrer au-delà de l'élégance extrinsèque des formes poétiques jusque « sub cortice verborum hominum » peut réellement comprendre quelle profonde et altière doctrine est enchâssée dans les accents délectables de la « rhetorica in musica posita ». Voilà pourquoi les « studia humanitatis », conçus comme arts et sciences du « sermo », sont aux yeux de Coluccio le fondement véritable de la personnalité humaine; la sagesse ne saurait être communiquée sans la médiation de la parole et l'usage réfléchi de la persuasion « éloquente ».

C'est aussi pourquoi, dans sa controverse avec Giovanni Dominici, toujours si soupçonneux à l'égard du culte « profane » des lettres, Salutati répond en réaffirmant la valeur humaine et civique de la poésie antique comme modèle et instrument de la formation morale. Il n'hésite pas à rappeler au pieux Dominicain que l'Ecriture sainte elle-même est poésie, puisque Dieu a parlé à tous les hommes sous la forme d'analogies poétiques, utilisant leur potentiel émotif dans la force invincible du discours. Mais plus que la défense des « studia humanitatis » — inévitable lieu commun de toute la tradition humaniste — ce qui nous frappe dans l'attitude du chancelier florentin c'est la soudaine cristallisation du lien entre son image de l'homme et l'éloge d'un type de culture sachant transformer la connaissance des grands documents littéraires et historiques du passé en guides permettant d'œuvrer avec sagesse dans le présent. La voie des « lettres » est en fait le chemin le plus direct vers la compréhension des « lois », principes éternels qui dominent l'ordre naturel, tant au sein du monde que parmi les hommes. C'est précisément à cette connaissance, inhérente à l'étude du droit et à la mémoire historique, que Salutati se réfère explicitement lorsqu'il affirme : « Leges in verbo suo Deus tradidit... lex autem est ex equitate que sit invariabilis constituta ». Comme on lit dans *De nobilitate legum et medicinae*, écrit pour revendiquer contre les prétentions de la médecine la suprématie du droit, les lois, dont les « principia... non in rebus extra, sed in nobis sunt, insertaque naturaliter in mentibus nostris tali certitudine sunt que nobis non possunt esse non nota » représentent l'unique fondement sur lequel on puisse construire sainement la « science » de la « communauté civique » et, au sein de celle-ci, ce bien général et commun qui d'une certaine manière fait de tous les hommes les véritables co-ouvriers de Dieu. Mais il est assez significatif qu'à cet émouvant éloge des lois répond un éloge analogue des arts du discours et de la grammaire considérés comme des voies nécessaires pour saisir le sens des règles immuables régissant le « misticum corpus, quod hominum efficit multitudo, qualia sunt familiae, regiones, civitates, gentes et regna regnumque regnorum imperium ». C'est à cette science, considérée depuis longtemps comme « ancilla », qu'il incombe de restaurer la juste prééminence d'un savoir qui remonte de la connaissance des langues et de leurs formes vers des enseignements très anciens, qui déchiffre les fables par lesquelles ils se sont exprimés et qui en tire des leçons encore valables, soudant la recherche « philologique » du « literatus » avec la méditation sur le passé et sur les documents et témoignages qui le conservent.

C'est vers l'histoire et sa finalité à la fois éducative et pragmatique que se tourne en fait la pensée de Salutati, insistant fortement sur cet aspect de la vocation intellectuelle du « nouveau » savant. Bien des fois, mais spécialement dans l'*Epistolarium*, le souvenir des grands historiens de

l'Antiquité et le rappel de la « virtù » de Tite-Live ou de Tacite se transforment en un jugement plus profond sur l'efficacité de l'enseignement historique, sans lequel il ne serait jamais possible de reconquérir le patrimoine antique ou de restaurer la grandeur perdue d'Athènes et de Rome. Mais si l'on veut comprendre à fond l'attitude du chancelier florentin quand il met en relation le savoir historique et le type humain qu'il préfigure, on doit de préférence se baser sur un des monuments les plus intéressants de sa pensée : les lettres qu'il échangea en 1392 avec Juan Fernandez de Heredia. A ce noble et docte Espagnol, qui partageait avec lui l'amour des historiens antiques, Salutati écrivait que la connaissance des œuvres historiques était d'une nécessité capitale pour le « vir civilis », parce qu'elle seule pouvait éclairer d'une lumière limpide toutes les circonstances de la vie et nous apprendre avec une certitude entière à nous comporter dans l'action publique ou privée. Le souvenir de la devise cicéronienne « historia magistra vitae » transparaît à coup sûr dans ces paroles, dont on a déjà fait remarquer l'allure indiscutablement oratoire. Mais on peut supposer que Ser Coluccio voulait proposer une idée vraiment nouvelle en affirmant qu'aucune « secte de philosophes » n'était capable d'enseigner mieux que les historiens la pratique d'un « jugement juste », le sens civique qui maintient les Etats et préserve les lois de la ville. L'histoire, écrivait-il, est l'unique principe capable d'éclairer « fortunas hominum et invictas fatorum leges, renovationes gentium vertiginesque regnorum » et de préparer les événements présents ou futurs. C'est pourquoi, si les « recentiores » veulent encore se vouer aux enseignements abstrus et impénétrables de la métaphysique et de la logique scolastiques, les vrais savants doivent chercher dans l'œuvre des historiens la grande vérité enseignée par le temps, source et origine de tout savoir. Mieux encore : si l'on prive l'Ecriture — *et la science théologique qui en dérive — de leur élément historique, l'*« histoire sainte » devient une série de narrations arides, incapables de convaincre ou d'émouvoir. Et il ne pourra jamais renaître une connaissance active, opérante et féconde, comme celle qu'exalte Ser Coluccio, sans cette nouvelle relation avec le passé, identifiable, en substance, avec la vocation même de la culture humaniste.

Au cours de ces mêmes années, il est vrai, et souvent dans les mêmes villes, les maîtres scolastiques, tenaces et sévères, s'attacheront à opposer à ces arguments la valeur supérieure de la connaissance de la nature et la primauté de la spéculation pure, ultime refuge de la vraie « sapientia ». Mais l'idée d'une philosophie « humaine », née de l'expérience de la « vita civile » et du colloque passionné avec les Anciens, fut le guide des générations nouvelles qui changèrent radicalement les bases de l'enseignement et donnèrent une forme concrète à l'image humaniste de l'homme.

A Milan et à Pavie, à Padoue et à Venise, des enseignants d'un prestige exceptionnel éduquaient les jeunes non seulement au culte des nouvelles « lettres d'humanité », mais à l'exercice de cette liberté critique et de cette connaissance du monde humain d'où devait émerger, avec une force croissante, le grand mythe historique de la « Renaissance ». Mais ce fut surtout dans ce coin de la vallée du Pô, situé entre Vérone, Mantoue et Ferrare, que la réforme des méthodes et des programmes pédagogiques se transforma en une convergence spontanée de l'éducation morale, de le formation littéraire et de la piété, voies diverses et cependant toujours liées par le désir de construire une personnalité harmonieuse et complète. Naturellement il n'y a pas lieu ici de parler de la « révolution » pédagogique réalisée par de grands éducateurs tels que Pier Paolo Vergerio, Guarino Guarini da Verona ou Vittorino da Feltre, qui firent tant pour stimuler de nouvelles énergies morales et affirmèrent d'une manière si tenace la notion d'une

éducation qui serait conquête progressive de la « dignité » innée chez tout individu. On ne saurait toutefois comprendre la raison de la rapide fortune des idéaux humanistes sans se rappeler également que ces expériences se déroulaient dans des milieux profondément pénétrés par la lecture de Pétrarque et de Salutati, qui poursuivaient alors la difficile construction d'un modèle de vie intellectuelle destiné à influencer longtemps l'histoire de la civilisation européenne.

Problèmes éthiques et politiques des sciences humaines

A Florence même un disciple de Salutati, qui devait lui succéder en 1427 comme chancelier de la République, s'avéra du reste fort conscient de toutes ces responsabilités intellectuelles : ce fut Leonardo Bruni, d'Arezzo. Son œuvre (liée surtout aux événements florentins, aux problèmes moraux et politiques et à la pratique d'un enseignement philologique toujours plus raffiné) se voue en fait, non à de subtiles analyses métaphysiques, mais à ces « disciplines physiques » permettant à l'homme, « faible animal qui ne se suffit point à lui-même », d'atteindre la seule perfection possible ici-bas, sans jamais s'aliéner de la solidarité qui le lie à ses semblables. Dans *Isagogicon moralis disciplinae,* Leonardo peut ainsi poursuivre l'idéal d'une forte connaissance morale, tournée vers la conquête du « bien commun », et, comme telle, bien plus valable que toute autre science. Il ne se limite pas à souligner les aspects « pratiques » de la réflexion aristotélicienne, montrant dans l'*Ethique à Nicomaque* et dans la *Politique* les fondements les plus sûrs de la conduite individuelle et du gouvernement civil, mais cherche dans une consonance entre toutes les écoles philosophiques de l'Antiquité la notion d'un « bonheur honnête », fruit de l'accord de la « virtus » et de la « voluptas ». Dans ce but, que ce soit dans les *Dialogi ad Petrum Istrum,* œuvre de jeunesse, ou dans les préfaces de ses traductions d'Aristote, Bruni exalte — en un verbe proche de celui de Ser Coluccio — la primauté de la pratique, et oppose à la science sophistique des dialecticiens modernes la sagesse limpide, concrète et persuasive des Anciens.

Pourtant, le polémiste des *Dialogi*, en indiquant que la cause de la décadence du savoir se trouve dans la profonde corruption de la science scolastique officielle, n'a aucune peine à accepter aussi les valeurs positives de la culture pré-humaniste, incarnées à ses yeux en certaines personnalités exceptionnelles, que l'on peut continuer à proposer comme exemples et modèles d'humanité. Il est également fort significatif que sa profonde admiration pour la haute dignité stylistique et littéraire de Pétrarque cède devant son exaltation de Dante, le poète « citoyen », magistrat et guerrier, qui au lieu de s'isoler dans sa gloire de lettré a participé au sort de son peuple jusque dans la défaite la plus amère. « Mi giova riprendere l'errore di molti ignoranti, i quali credono niuno essere studiante, se non quelli che si nascondono in solitudine ed in ozio », écrit-il pour cette raison dans sa *Vita di Dante*; « straniarsi e levarsi dalla conversazione è al tutto di quelli che niente sono atti col loro basso ingegno ad apprendere ». Ce sont là des paroles qui concordent pleinement avec ce qu'il affirme également dans sa *Vita Aristotelis* et réitère dans le *De studiis et litteris,* œuvre où résonne continuellement l'éloge de la connaissance agissante qui ne prétend pas franchir les limites naturelles des possibilités humaines ni les confins du consensus civil; et où est réaffirmé une fois de plus l'accord parfait entre les « studia humanitatis » et la « vérité » inhérente à l'Ecriture et aux Pères de l'église.

Le conflit entre études littéraires et foi chrétienne que certains contemporains continuaient

à dénoncer d'un ton hargneux, n'a en réalité aucun sens pour cet humaniste convaincu de ce que seuls les esprits formés à l'harmonie et à la beauté peuvent surmonter les troubles impulsions des passions et accéder de la sagesse des poètes à la sagesse même de Dieu. « Mentem divinam inesse poëtis sapientissimi veterum tradidere vatesque unde nuncuparunt », lisons-nous en un passage du *De studiis et litteris* où l'apologie humaniste des lettres s'unit à une profonde méditation concernant le programme d'études qui s'accorderait le mieux avec la juste formation de l'homme chrétien. Mais Bruni n'ignore point que même la conquête d'une conscience harmonieuse et libre resterait stérile si l'on ne sait joindre à la « peritia litterarum » l'expérience vivante de la réalité et la connaissance effective de l'ordre de la nature et du monde. Certes, la connaissance des choses risque de rester « impervia et obscura » s'il lui manque la beauté d'une expression concise et éloquente. Mais la perfection littéraire peut à son tour être stérile et vide si elle n'est soutenue par la trame solide des « connaissances réelles », c'est-à-dire de ces notions et réalités en vue desquelles l'active présence de l'homme est nécessaire sur la terre.

A cet appel à un savoir « réel » et « concret » répond, du reste, l'œuvre de l'historien qui non seulement nous a légué dans les *Historiae florentini populi* un document illustre des méthodes historiographiques de l'humanisme, mais a également proposé un modèle nouveau de connaissance du passé, nourri d'une vive conscience philologique, capable de discerner dans la forêt confuse des traditions le vrai du faux, et le possible de l'absurde, et cherchant à présenter tous les faits humains comme processus historique effectif et terrestre. Ainsi le traducteur d'Aristote, désireux d'atteindre à une lecture du philosophe « non per enigmata et deliramenta, sed de facie ad faciem », peut souligner le caractère historique d'une conscience humaine prenant en considération les souvenirs et les documents d'une ère illustre et ceux d'un temps plus obscur pour retrouver la certitude de sa propre vocation.

Vertus civiles et humaines

Avec des attitudes foncièrement semblables Poggio Bracciolini, célèbre philologue qui a restitué à la culture occidentale des œuvres capitales telles que les *Institutiones oratoriae* de Quintilien et le *De rerum natura* de Lucrèce, discute des problèmes éthiques et religieux de son temps, les affrontant avec une liberté dépourvue de préjugés et traçant une image de l'homme souvent opposée à celle de la tradition. Dans *De varietate fortunae* il reprend et développe, d'une manière particulièrement efficace, le thème si cher à la littérature humaniste du perpétuel conflit entre la vertu et l'aveugle fortune, entre la fatalité du hasard et la volonté humaine aspirant à s'affirmer elle-même. D'autre part, dans *Contra hypocritas,* il reprend à son compte d'une manière plus percutante la sourde polémique anti-monastique de Salutati, la transformant en une condamnation tonnante des « hypocrites et parasites qui vont et viennent, réclamant de la nourriture au nom de la religion, sans se fatiguer et sans travailler, tout en prêchant aux autres la pauvreté et le mépris des biens »; il suscite ainsi un topos littéraire qui fournira de multiples arguments à l'ironique critique d'Erasme, à la protestation sarcastique de Hutten et aux contestations des écrivains réformés. A notre avis toutefois, l'aspect le plus original de sa méditation sur l'homme est contenu dans le *De avaritia,* où il défend le « juste » désir des richesses et la valeur du labeur terrestre qui cherche dès cette vie sa récompense. Reconnaissant la nécessité sociale de la richesse, l'humaniste considère, en fait, « suprêmement utiles » ces

hommes aspirant aux richesses et qui sont vraiment « la base et le fondement » de la société. C'est ainsi qu'il oppose à l'idéal ascétique d'un modèle de vie voué à la répression de ses propres besoins et au refus de tout plaisir mondain la désolante vision d'une ville peuplée de « larves inutiles », privée de « splendeur,. . . de beauté, d'ornement », assoupie dans la mortelle quiétude d'une contemplation inerte. Tout à l'opposé, se trouve l'idéal de Bracciolini lui-même voyant dans la richesse le signe d'un succès bien mérité, et du secours divin qui ne saurait manquer à qui engage son esprit et ses forces dans le service de ses semblables. Voilà pourquoi, tandis que des craintes et des scrupules religieux perturbaient encore les âmes des marchands et des banquiers restés victimes de leurs préjugés, l'humaniste exaltait la recherche d'un « bonheur honnête », qui doit suivre logiquement l'âpre fatigue du travail. Puis, dans *De nobilitate,* défendant la thèse selon laquelle la vraie noblesse est toujours « fille » de la vertu personnelle et non d'une hérédité ancienne et opulente, il réaffirme l'image humaniste de l'homme « faber suae fortunae » capable de conquérir par ses œuvres jusqu'au droit à la « gloire ».

La vertu s'exerçant dans la cité et dans le monde, et capable de conférer gloire et noblesse, constitue aux yeux de Bracciolini une fin de l'existence humaine, indépendante même de l'aspiration au bonheur ultime de l'au-delà. Mais l'humaniste, résolu ainsi à sauvegarder le caractère « laïc » de l'expérience morale, n'en repousse pas moins l'image traditionnelle de la noblesse du sage, imbue d'elle-même et enfermée dans sa perfection stoïque. « Nam quae nobilitas inerit vel philosopho, qui suis studiis contentus latebit in bibliothecula sibiipsi pene ignotus, vel ei qui sobrie, pie, caste, sapienter vivens, abditus in villula, nullis hominum sermonibus celebris. Huic virtutem concesserim, sed nullam adesse nobilitatem, studiosum virtutis, non nobilem appello. » N'est donc pas « noble » la vocation conduisant à la solitaire cellule du moine ou du philosophe, mais la vertu qui s'exerce dans les offices, les « fondachi » et les boutiques, pour accroître et enrichir grâce aux fruits de ses propres arts la société qui est notre destin même ici-bas.

Il y a ici indubitablement le témoignage d'un homme de grande culture qui interprète et traduit dans son élégant latin d'humaniste les aspirations très profondes des classes sociales émergeant au sein de sa cité, et confiantes encore dans le pouvoir et les capacités des individus et des « familles ». Ses paroles réaffirment l'inconditionnelle certitude de la valeur centrale de l'homme, dont le lieu privilégié dans l'ordre cosmique est confirmé précisément par la fécondité de ses œuvres. Que cette conception de la vie ne soit pas seulement caractéristique de la première génération d'humanistes mais continue à inspirer les intellectuels florentins, bien au-delà du milieu du siècle, voilà qui est confirmé par l'œuvre de Giannozzo Manetti, un des documents les plus intéressants de la culture nouvelle. Formé dans un milieu où le souvenir de l'enseignement de Salutati était resté vivant, Manetti avait d'étroits rapports avec Bruni et avec les autres représentants majeurs de la tradition philologique, historique et morale désormais enracinée à Florence, et savait unir à une intense foi chrétienne une longue méditation sur les textes d'Aristote et de Platon tout en acceptant librement et de tout cœur le nouvel horizon que l'humanisme ouvrait sur sa société et sur le monde. Opposé, autant que ses maîtres, à l'image traditionnelle du savant « solitaire et monastique », Manetti, dans ses *Vitae* de Sénèque et de Socrate, fait à son tour sienne la figure idéale du philosophe « moral » qui place sa propre sagesse et sa propre vie, jusqu'au martyre, au service de son prochain. Mais sa contribution à la naissance d'une notion nouvelle des devoirs de l'homme réside plutôt dans les quatre livres du *De dignitate et excellentia hominis* qu'il écrivit pour Alphonse V d'Aragon, entre 1451 et 1452, à

Naples où l'exilait son opposition à la dictature mal dissimulée de Cosme l'Ancien. Dans cet ouvrage, destiné à rencontrer des résonances si profondes au sein du monde humaniste, y compris les très célèbres pages de Pic de la Mirandole, Manetti veut, en fait, célébrer les arts qui permettront à l'homme de subjuguer la nature et d'en faire l'instrument de sa volonté. Mais il va plus loin : loin de se limiter à faire appel à Cicéron comme à un éloquent témoin de la supériorité de l'homme sur toute autre réalité du monde, il reprend à Lactance le vieux thème hermétique du « Theos-Anthropos », point central de l'univers entier, lieu de l'union entre l'ordre inférieur du monde physique et l'éternelle sagesse incréée.

Sur ce motif, qui connaîtra plus tard des développements bien plus importants dans la pensée de Marsile Ficin, Manetti insiste tout particulièrement, manifestant la maturation d'exigences spirituelles déjà différentes de celles qui avaient inspiré les premières générations humanistes. Mais plus qu'aux éléments platonico-hermétisants de ce texte, il faut à notre avis s'attacher au caractère novateur du *De dignitate*, c'est-à-dire à la célébration de l'esprit humain, créé par Dieu à son image et à sa ressemblance, de son pouvoir à connaître et agir, des « œuvres merveilleuses » dans lesquelles s'exprime le « grand miracle de l'homme ». La peinture, la sculpture, l'architecture, aussi bien que l'histoire, l'astronomie, le droit, la poésie et la philosophie, tous les arts, toutes les disciplines et toutes les sciences sont, aux yeux de Giannozzo, autant de facultés et de puissances permettant à l'homme de compléter l'œuvre de la création et d'imprimer son « sceau » à la nature entière.

Justement parce qu'il n'existe rien au monde qui n'ait été changé ou transformé par l'homme, qui ne porte la marque de sa pensée ou n'ait connu son travail, Manetti peut appeler la totalité du réel à témoigner de notre « dignité ». C'est dans le labeur fécond, dans le dur ouvrage quotidien que se réalise la vocation humaine qui fait de tout homme un « fils de Dieu » et un continuateur de son œuvre éternelle, aspirant à édifier rationnellement son propre « royaume ».

Ces paroles de Manetti sont de celles qui, par leur rhétorique mesurée, ont fixé certains « loci » désormais typiques du discours humaniste, destinés à réapparaître dans de nombreux documents philosophiques et littéraires des deux siècles de la Renaissance, accompagnant un changement profond dans la sensibilité et les modèles philosophiques et qui devait trouver son expression la plus complète, au cours des vingt dernières années du Quattrocento, dans le platonisme ressuscité de l'Académie. C'est déjà, en réalité, un contemporain de Manetti, l'apothicaire florentin Matteo Palmieri qui offre par sa propre évolution intellectuelle un bel exemple de la rapidité avec laquelle a changé cette image de l'homme que nous avons vue se dégager des pages de Salutati et de Bruni ainsi que d'une résurgence significative de motifs ésotériques mettant en relief la valeur « cosmique » des choix et des actes des hommes. Il est vrai que dans ses premières œuvres, les livres de *Della vita civile* qu'il écrivit durant sa jeunesse, il se réclame lui aussi de l'esprit et de la tradition des grands maîtres humanistes; et qu'avec une éloquence inchangée il exalte la vertu et le savoir que l'homme juste, bon citoyen et bon père, met au service de sa famille et de sa ville. Toutefois, ce même penseur qui reconnaît « nulla opera essere più optima che provedere alla salute della patria, conservare la città e mantenere l'unione e la concordia delle bene radunate moltitudini », revêt déjà de couleurs platoniciennes sa morale « civique » à la saveur cicéronienne et aristotélicienne. Ce n'est pas par hasard que dans la conclusion de cet écrit transparaît une allusion au mythe platonicien d'Er et au *Songe de Scipion*; et que l'exaltation de Dante, citoyen et guerrier (si chère déjà à Leonardo Bruni) se résoud dans le cadre d'une vision singulière, riche de significations ésotériques et symboliques.

Vingt-cinq ans plus tard, autour de 1465, Palmieri terminait un ample poème philosophique, *La Città di vita*, où l'image du sort humain est désormais résolument rattachée à des conceptions franchement platoniciennes, pythagoriciennes et origéniennes. En fait la vie moderne y est représentée comme un champ de bataille assigné par Dieu aux âmes des hommes, qui sont les anges « ignavi », ceux qui au moment de la rébellion de Lucifer ne prirent parti ni pour lui, ni pour Dieu. A ces âmes enfermées dans la prison « incarnée » des corps, il a toutefois été permis de subir une dernière épreuve et de décider de leur propre sort à l'occasion de la lutte quotidienne qui se livre au monde :

El padre che non fu da questi udito
quando da tutti domandò risposta
nella lor purità nel primo invito,
a la seconda pruova vuol sia posta
lor libertà, ma sia con tal compagno
mostri la voglia ch'hanno in lor risposta.

Il peut sembler que Palmieri, en faisant coïncider la condition de notre salut et de notre immortalité avec le pouvoir humain de choisir et d'œuvrer, entend transposer les thèmes habituels de l'apologie humaniste de l' « homo faber » au niveau d'une intense finalité religieuse. Nous croyons toutefois que la signification du mythe évoqué dans *La Città di vita*, et dont certaines résonances rappellent Origène, apparaît plus clairement lorsqu'on observe que la patrie éternelle des hommes vertueux y est décrite avec les attributs platoniciens les plus typiques, dans le cadre d'une vision cosmique, toujours nourrie de réminiscences franchement platoniciennes :

Vita infinita questa tutta gira
contiella tutta, e salda unisce e lega,
si ch'ogni parte in ogni parte tira...
Questo modo dal sommo cielo scende
tutto legando in fin che giunge al fondo,
è la catena che Platone intende.

Conception qui semble préluder, par son indubitable caractère métaphysique, à la célébration d'une autre image, et bien différente, de la vertu humaine : celle du sage « qui ne s'adonne à aucune activité pratique précise, se tient à l'écart de toute affaire publique et privée, se consacre à la quête des choses suprêmes, poursuivant des recherches et confiant à ses écrits ce qui, selon nature, est utile et honnête »; image qui dominera, dix ans plus tard, dans les *Camaldulenses disputationes* de Cristoforo Landino.

Bases philosophiques d'un radicalisme critique

Nous avons particulièrement insisté sur les modèles d'humanisme proposés par le milieu le plus important du Quattrocento italien, celui de Florence, à cause de leur influence et de leur efficacité exceptionnelles, dont témoigne la durée de leur fortune européenne. Mais la culture de ce siècle abonde en expressions et solutions, en images et programmes moraux révélateurs d'influences philosophiques encore plus radicales et novatrices. La personnalité la plus

représentative de la grande fonction critique exercée par l'humanisme est à cet égard Lorenzo Valla, philologue romain qui dans *De voluptate* (commencé vers 1429 et repris plus tard sous le titre *De vero falsoque bono*) nous a légué non seulement un document capital pour la connaissance de l'épicurisme du Quattrocento, mais encore la réévaluation la plus énergique des dimensions naturelles qu'offre le monde à l'expérience humaine.

La diffusion de l'épicurisme au quinzième siècle n'est pas attestée seulement par la circulation du *De rerum natura* de Lucrèce (retrouvé par Bracciolini) ou de la version latine de Diogène Laërce effectuée vers 1432-33 par le moine camaldule Ambrogio Traversari, mais aussi par d'autres textes et documents encore plus significatifs. Ce n'est pas par hasard qu' à peu près aux mêmes dates où Valla commençait la réélaboration du *De voluptate,* un humaniste de Crémone, Cosma Raimondi, écrivait à Ambrogio Tignosi une lettre défendant Epicure, « le plus sage des hommes », contre les traditionnelles accusations des stoïques et des chrétiens à son égard. Raimondi exalte la doctrine du doux sage de Samos qui « met le bien dans le plaisir » sachant que l'homme a été formé par la nature dans le but d'assouvir pleinement son désir de bonheur. Il insiste avec force sur le fait que la nature humaine étant constituée par l'union totale et indivisible du corps et de l'âme elle est par là même incompatible avec l'âpre et rigide vertu des stoïques qui ne tient aucun compte de ses exigences les plus profondes. Donc, la doctrine la mieux adaptée à notre vie, c'est la doctrine épicurienne du « bonheur », dans laquelle l'humaniste faisait ressortir la légitimité d'un honnête plaisir, « modéré par la raison » et résultant de la jouissance d'une vie sereine, joyeuse et tranquille.

Ces idées de Raimondi, qui apparaissent également chez d'autres penseurs humanistes, montrent comment la nouvelle évaluation du plaisir a été un motif profondément lié à l'image nouvelle de l'homme que l'on voit alors émerger. Mais c'est assurément Valla qui, avec sa finesse de philologue et de psychologue, pouvait le mieux interpréter la signification de ce tournant et affronter le grand problème historique posé par la nouvelle perception morale de la « naturalità » de l'homme. Composé peut-être comme riposte au *De felicitate* du célèbre canoniste Francesco Zabarella, le *De voluptate* est en fait une apologie limpide et rationnelle de la bonté et de la beauté de la nature, et de sa « fécondité » de « ministra Dei » perpétuant l'œuvre de la création. Mais l'exaltation de la structure ordonnée et vivante du monde n'est que le présupposé d'une sévère condamnation de toute forme de morale ascétique et très particulièrement de la morale stoïque, laquelle, justement, condamne les instincts humains les plus naturels. Défendant la « majesté » parfaite et immuable de la nature, Valla écrit que seul le plaisir, et le désir honnête et modéré d'un bonheur présent et futur, sont les mobiles de toute notre activité et singulièrement des arts; et que c'est justement à la poursuite de la « voluptas » que visent les recherches de la science, les inventions techniques, la nécessaire fatigue du travail comme aussi l'« ornement » que produisent les arts eux-mêmes. « Quid commemorem,— lisons-nous dans *De voluptate* — tot innumerabiles artes, praeter illas quas vocant liberales, sive ad rerum necessitatem, sive ad elegantiam vitae ornatumque spectantes, ut agriculturam (est enim ars ut Varro testatur), ut architecturam, texturam, picturam, naviculariam, statuariam, purpurariam. An earum aliqua quippiam de honestate somniavit. Quid ipse liberales? An numeri, an mensura, an cantus virtutes honestatis informant? Quid medicina, cui qui student nil aliud petunt quam aliorum sanitatem et suum lucrum, licet et sibi medici sint? » Lorenzo ne manque pas d'opposer à la stérile et froide vertu des stoïques une idée différente de la « virtù », conçue comme la capacité d'établir un ordre juste parmi les plaisirs et un lien rationnel entre

ceux-ci et un comportement véritablement « naturel ». Une telle vertu ne répudie pas,, mais au contraire reconnaît et accepte intégralement, les joies de l'existence, sans toutefois entrer en contradiction avec les règles d'une discipline morale sensée. Bien plus : Valla veut distinguer l'acceptation spontanée des biens que la nature nous offre spontanément d'avec la recherche angoissée d'un plaisir toujours troublé et insatisfait, capable seulement de gâter l'équilibre nécessaire à l'âme. Conçu comme la juste récompense de l'activité humaine et comme la libre jouissance d'une vie acceptée dans son intégralité, le plaisir dont il parle est donc un pur témoignage de la correspondance intime entre notre nature et l'œuvre parfaite de son créateur. C'est ainsi que le même appel à la tradition épicurienne peut tout à coup se trouver allié au thème chrétien de la longue ascension graduelle qui mène l'homme du bonheur d'ici-bas au bonheur céleste; celui-ci, loin d'exiger ou d'imposer le renoncement à la « voluptas » naturelle, lui infuse encore des valeurs nouvelles pour en faire un apaisement sans fin.

Ceci explique pourquoi Valla condamne aussi résolument les doctrines d'origine stoïque qui, particulièrement à travers Boèce, ont profondément dénaturé et corrompu la vraie vocation morale du christianisme, déformant son message originel. A la louange de la nature, revêtue dans le dialogue par le Panormita de l'expression la plus libre et dépourvue de préjugés, succède, dans les paroles attribuées à Niccolò Niccoli, l'appel à la béatitude éternelle qui attend tout chrétien au-delà de la félicité terrestre. Ce bien éternel constitue « l'escalier par lequel nous pouvons parvenir à la béatitude dont jouit l'âme délivrée de ses membres mortels près du Père de toutes les choses duquel elle est descendue ». Mais c'est pourtant toujours une « voluptas », car la contemplation de Dieu est aussi un plaisir, ineffable certes et incommensurable, et qui serait tout à fait assimilable aux honnêtes plaisirs de la vie terrestre n'était-ce sa suprême perfection. Convaincu de ce que ce n'est pas honorer et aimer Dieu que de repousser, par un faux ascétisme, les biens qu'il nous a accordés à travers la nature, Valla veut voir l'homme jouir intégralement de toutes les beautés et de toutes les joies en vue desquelles ont été formés nos corps et nos âmes. Aimer Dieu, affirme-t-il, implique que l'on aime également la réalité créée par lui et dont la perfection s'exprime justement dans la beauté, qui sait dominer les passions et les sentiments. Il n'est pas fortuit que ce soit précisément la beauté (que Valla glorifie dans sa nature sensuelle et corporelle) qui soit le stimulant de l'amour, de l'acte physique par excellence permettant au genre humain de se continuer et de se propager. Mais l'amour, impulsion et sentiment intrinsèque à la nature de l'homme, n'est pas seulement une réalité vivante en ce monde et en cette vie : car dans son sens le plus élevé l'amour est aussi le sentiment qui vainc toutes les raisons abstraites des philosophes et des théologiens pour identifier la vie de l'individu au prodige éternel de la création et la conduire enfin vers son épanouissement le plus complet au contact de la bonté divine.

Il a semblé à certains savants que cette image du destin de l'homme tracée par Valla dans des pages d'une forte argumentation et d'une rare éloquence, est absente d'un autre de ses écrits, le *De libero arbitrio*, achevé vers 1439, presque en même temps que la seconde version du *De voluptate (De vero falsoque bono)*. Plusieurs tiennent que les idées exposées dans ce dialogue sont de la part du philologue romain un expédient habile pour masquer ses opinions hétérodoxes à l'aide d'un fidéisme de surface. En réalité, il s'établit plutôt entre les deux écrits un étroit rapport de continuité et de parenté. Car la polémique de Valla contre une théologie qui tente inutilement de rejoindre par la voie de l'argumentation logique la connaissance des mystères divins se trouve soudainement conjointe à un appel impérieux à l'amour, à la foi

immédiate et spontanée permettant à notre nature de reconnaître sa propre origine et sa propre fin dernière. Renonçant à une science vaine « qui nous rend sots », Valla insiste sur l'impossibilité qu'il y a pour l'esprit humain à pénétrer les secrets de la volonté divine et à comprendre les voies mystérieuses par lesquelles un croyant est fortifié dans la « pietas » et la « fides » tandis que d'autres sont endurcis dans le péché. Mais le fait d'opposer une humble croyance et une foi selon Saint Paul aux propositions téméraires des philosophes, qui discutent de tous les sujets sacrés et voudraient pénétrer les vérités célestes les plus secrètes ne signifie nullement que Valla entende méconnaître ou diminuer les droits de la raison humaine. Convaincu de ce que la révélation n'est pas commensurable avec les instruments de la raison naturelle, il est tout aussi résolu à revendiquer pour tout croyant l'exercice de son propre jugement en matière d'autorité purement humaine, ou de doctrine systématisée, toujours si éloignés de la foi chrétienne primitive. Il n'est donc pas étonnant que sa condamnation des théologiens « présomptueux » de son temps se transforme en une critique de fond de toute une tradition — la tradition scolastique qui a trop souvent mêlé la vérité de l'Ecriture avec les arguments d'Aristote, et en un appel au retour vers le pureté doctrinale des Pères, source pure de la « veritas » chrétienne alors qu'elle adhérait encore à ses origines évangéliques.

Applications et limites du rationalisme humaniste

On pourrait insister longuement sur l'image de l'homme émergeant de cet ouvrage et des autres ouvrages de Valla, sur le rapport étroit entre ses réflexions, morales et religieuses et la fonction critique d'une philologie désireuse de faire passer par son filtre toute la tradition littéraire, philosophique, théologique et historique du passé. Il faudrait aussi souligner l'impact et la fortune de son œuvre en Europe, l'émergence d'une nouvelle coutume intellectuelle et d'une attitude visant à examiner par une analyse rigoureuse et systématique tout « document » ou forme de transmission de la vérité. Or il est difficile de comprendre le « type » intellectuel, vraiment caractéristique, de l'humaniste et de ses modèles culturels sans se rappeler que le développement des techniques philologiques a coïncidé avec la naissance d'une « méthode » capable d'étendre à tous les contextes du savoir et de la réflexion morale, politique et historique les mêmes instruments critiques mis au point en vue de l'interprétation et de la reconstitution des documents majeurs de la civilisation antique. Il est vrai que l' « épicurisme » de Valla n'assume jamais le ton de polémique anti-chrétienne voilée, typique du milieu humaniste de l'Académie Romaine et, en particulier, de ses représentants principaux, Pomponio Leto et Callimaco Esperiente à qui l'on attribuait des attitudes de caractère « libertin ». Il reste que l'exemple des écrits de Valla n'a pas dû être étranger au développement de certaines tendances plus radicales au sein de la culture humaniste de la deuxième moitié du siècle, comme celle que représente Galeotto Marzio, le médecin et homme de lettres dont la critique va de pair avec son adhésion à des doctrines philosophiques très polémiques vis-à-vis de la tradition théologique, ainsi que cela se manifeste dans *De doctrina promiscua* et dans *De incognitis vulgo*.

C'est d'une manière tout à fait différente, qu'il faut parler d'une autre importante personnalité du siècle — Leon Battista Alberti, artiste, scientifique, homme de lettres et philosophe, sur le compte de qui des jugements assez contradictoires continuent à se faire jour. Sans aucun doute, ses origines et quelques-unes des idées prédominantes des livres du *Della*

Famiglia, un de ses ouvrages les plus lus, ont induit certains historiens à le désigner comme l'auteur qui a le mieux exprimé à propos de l'homme et de sa vie civique la conception la plus typique de la tradition humaniste florentine. Mais si l'on se donne la peine de réfléchir à la richesse et à la complexité des thèmes présents dans son œuvre et de passer en revue la difficile histoire des événements de sa vie personnelle, on est conduit à évaluer d'une autre manière la signification de cette figure inquiétante et énigmatique. En effet ce descendant illégitime d'une famille de riches marchands parmi les « popolani » contraints à l'exil par l'« oligarchie » florentine et formé ensuite dans les grands centres d'études de la vallée du Pô, a eu, dès le début, une expérience intellectuelle sensiblement divergente par rapport à celle, typique, des autres intellectuels florentins ou toscans. Cette formation et le caractère même de son activité artistique favorisèrent ses rapports avec les milieux des artisans, des savants et des techniciens, hommes tous destinés, en somme, à jouer dans la société de leur temps un rôle de plus en plus important. Lui, pendant ce temps, tirait de ces expériences cette idée, toujours si présente à sa méditation, de la nature conçue tout ensemble comme force éternellement vivante, comme harmonie des formes et comme ordre rationnel intelligible à la raison humaine.

Ceci ne signifie point que l'image de l'homme proposée par Alberti prenne pour modèle les schèmes humanistes développés dès les premières décennies du siècle ou qu'elle reproduise les motifs déjà canoniques de la « dignitas ». Au contraire, son œuvre, toujours tissue d'allégories et de mythes, d'allusions ironiques et de jugements aussi lucides que percutants sur les puissants de son temps, peut réellement être considérée comme un tournant dans l'histoire culturelle du quinzième siècle, précisément à cause de son clairvoyant pessimisme et de la manière, dénuée de toute concession rhétorique, dont il voit les vicissitudes fatales attachées à tout événement naturel ou humain.

Cette attitude se manifeste déjà non seulement dans ses écrits de jeunesse (et notamment dans *De commodis litterarum et incommodis*) mais plus clairement encore dans ses *Intercoenales,* dont la composition dura longtemps, entre ses études à Bologne et 1440, et qui devaient connaître une fortune exceptionnelle en Italie et dans l'Europe humaniste du XVIe siècle. Déjà, les thèmes qui sont au centre même de la méditation d'Alberti y sont fixés : la vaine fatigue guettant la vie humaine, l'absurdité de nos multiples tentatives toujours vouées à la défaite, l'indifférence de la nature face aux besoins et aux désirs de l'homme, l'absence de tout dessein providentiel dans un monde qui semble guidé uniquement par le jeu capricieux de la Fortune. Ainsi, Alberti est amené à considérer la vertu et la liberté elles-mêmes comme identifiées au froid détachement de celui qui connaît sa profonde faiblesse et se sait menacé par la puissance supérieure de forces incontrôlables et sujettes aux ironiques artifices du hasard. On connaît la page assez célèbre des *Intercoenales* où il a donné une expression emblématique à cette idée sous la forme de la Vertu humiliée et ridiculisée par la Fortune triomphante, parmi le silence et la dérision des dieux. Aux yeux d'Alberti, par conséquent, l'illusion d'une « domination » que l'homme serait destiné à exercer sur le monde ne résiste pas à la confrontation avec la dure réalité des événements toujours dominés par des lois mystérieuses et étranges; comme si tous nos appels à la puissance divine, sereinement impassible devant toutes nos misères et nos méprisables soucis, ne servaient de rien. Comme unique moyen de défense de la vertu il reste donc à l'homme la ressource de reconnaître l'inévitable absurdité de la vie et, en même temps, de s'engager moralement et intellectuellement, sans renoncer à contrer l'obscure violence du Destin.

Il s'agit bien entendu d'une notion de l'homme et de sa « virtus » tirée par Alberti d'une longue tradition antique, incarnée par de nombreux textes de Plutarque ou de Cicéron, mais qui trouve maintenant une vigueur exceptionnelle dans la description critique et désenchantée d'un monde tissé de contradictions, de souffrances, d'angoisses et de mensonges. Et en effet, on ne peut facilement démentir ces pages du *Teogenio* (sans doute écrites en 1441) où l'homme, « animale irrequieto e impazientissimo di suo alcuno stato o condizione », est considéré comme l'objet d'une constante et absurde illusion, plongé comme il l'est en une réalité souillée jusqu'aux racines par le songe ou la folie, prêt à adultérer, dans sa stupidité, l'ordre sacré de la nature et à devenir un être sauvage « mortale agli altri uomini e a se stesso ». Inversant, pourrait-on dire, quelques-uns des thèmes les plus chers aux premières générations humanistes (tels qu'ils s'expriment par exemple dans l'éloquence de Manetti) Alberti écrit que l'homme, par son insurmontable débilité, est incapable de produire quoi que ce soit d'indestructible par l'action du temps; et que pourtant il s'illusionne en attribuant la pérennité à ce qui, en fait, n'est qu'événement négligeable et passager. Ainsi, il ne s'aperçoit pas que toute la vie n'est que douleur et que toutes les fables à l'aide desquelles il s'efforce d'expier sa propre misère ne servent de rien. Plus tard, dans le *Momus*, terminé en 1450, il insistera sur la fragilité de toute œuvre humaine, sur les risques qui menacent toutes nos entreprises, sur l'insécurité constante qui guette, à la fois, les vivants et les morts, les mortels et les immortels, les puissants de la terre et leurs mythiques caricatures célestes. Il prononcera un jugement sans appel contre les philosophes qui se targuent de connaître la vérité sur l'homme et sur son destin et contre tous ceux qui, ne tenant aucun compte de la parfaite leçon de Socrate, croient pouvoir l'emporter sur les lois inflexibles du monde. Surtout, Alberti, face à l'image d'un monde privé de finalité et de sens providentiel, revendiquera la sagesse supérieure d'un discours ironique et allusif, de la force d'une imagination fabulatrice qui tout en dissolvant le faux sérieux des doctrines et des croyances remplit la vie d'images harmonieuses, d'ornements pleins de fantaisie, et d'architectures ordonnées et rationnelles.

Cette image de l'homme que trace Alberti, si riche de réminiscences antiques et si éloignée de toute tradition ascétique issue de l'Antiquité aussi bien que du « contemptus mundi » médiéval, semblait et semble assez éloignée des conclusions du *Della Famiglia*, ouvrage si souvent considéré comme le témoignage typique de la nouvelle conception humaniste de la destinée humaine. Il n'est donc point étonnant que les historiens aient souvent discuté des rapports entre cette œuvre d'Alberti et les autres, et du contraste qui apparaît entre la vision « rassérénante » et « harmonieuse » émanant de ces pages et le profond pessimisme de textes contemporains ou légèrement postérieurs. Certes, le projet humain visible dans cette œuvre se rapproche davantage de l'émouvante apologie de Manetti que des conclusions amères du *Teogenio* ou de l'« éloge de la folie », d'une saveur quasi érasmienne, qui parcourt les fables du *Momus*. Dans le *Della famiglia*, écrit d'un jet entre 1433 et 1434, l'homme est considéré capable de s'imposer « una buona e santa disciplina del vivere », et de gouverner et de se gouverner « secondo arte e volontà ». Mais il suffit de lire plus attentivement les textes de ce chef-d'œuvre d'Alberti pour comprendre comment l'édifice en apparence si solide de la « famiglia » est continuellement sapé par une incontrôlable précarité, par des lois et des forces dont on ne comprend pas encore la nature historique, mais qui s'imposent à une volonté toujours incapable de les contrôler complètement. Et sans aucun doute, il plane même sur le portrait ainsi idéalisé

d'une famille florentine du début du Quattrocento l'ombre d'un avenir obscur et effrayant, réalisé, du reste, dans la défaite politique de ses membres.

Ceci dit, il serait absolument erroné de croire qu'Alberti s'attache à répéter la vieille lamentation sur la caducité de tous les biens terrestres et à conseiller la résignation et la quiétude face au défi de la Fortune. Plutôt, de même qu'il est inutile de déplorer ou d'incriminer des fautes et des erreurs librement commises, il est également absurde de se plaindre de maux qui ne dépendent point de nous, et que nous devons affronter avec une volonté résolue, sans vainement vitupérer contre le jeu malin du hasard : « Scorgo multi per loro stultizia scorsi ne' casi sinistri, biasimarsi della fortuna, e dolersi d'essere agitati da quelle fluctuosissime sue onde nelle quali stolti se stessi precipitarono », écrit Alberti en une page vraiment centrale de *Della Famiglia*. Il n'est point étonnant dès lors qu'il considère la Fortune comme une « limitation » négative et adverse avec laquelle la « virtù » de l'homme doit toujours se mesurer; et en même temps comme une loi absolue gouvernant toutes nos œuvres, avec son rythme qui alterne perpétuellement entre croissance et décadence, prospérité et chute. Mais, même si la Fortune pèse d'un poids aussi décisif dans les affaires humaines, cela ne diminue pas la valeur réelle de la « virtus », force rationnelle et bénéfique aspirant à « former », selon les justes lois de la proportion, les familles et la ville, la vie des individus et celle des institutions. On comprend ainsi pourquoi « l'industria, le bone arti, le ragionevoli expectazioni » sont, même pour l'auteur de *Della famiglia*, les instruments dont le « sage » doit user s'il veut vraiment affirmer son pouvoir sur le cours tumultueux du devenir. Le travail, qui impose une règle humaine à la nature et à la société, le talent qui projette et construit, luttant contre l'indifférence et la malfaisante hostilité du sort, voilà autant d'emblèmes de la dignité humaine, toujours supérieure à toute défaite et même d'autant plus altière que les forces braquées contre elle sont plus invincibles. « Escludete da voi ogni lentezza e tardività effeminate : vinca l'animo generoso e virile » : tel est l'accent de l'exhortation albertienne si souvent évoquée comme exemple de la nouvelle image humaniste de l' « homo faber suae fortunae ». Et voici qu'il se dégage justement, face à ce qui est pourtant la certitude de la vanité finale de toute œuvre, la vision d'un destin de « vertu » que n'importe qui, marchand ou artiste, homme politique ou homme de lettres, peut réaliser dans son combat quotidien. Qui connaît les « ragioni e ordine delle cose », qui sait apercevoir, par-delà la confuse succession des faits et des phénomènes une loi plus profonde et des règles et relations plus rationnelles, peut en fait, sinon déjouer les caprices du sort, du moins utiliser à ses propres fins l'ordre nécessaire du monde. Car, comme l'écrit ailleurs Alberti, « non è potere di fortuna, non è come alcuni sciocchi credono così facile vincere chi non voglia esser vinto. Tiene giogo la fortuna solo a chi se gli sottomette ». Capable de supporter toute fatigue et toute adversité, de faire front à n'importe quel « impetus » du destin, habitué à vaincre la douleur et à ne pas craindre la mort, l'âme vertueuse saura du moins dans chaque cas vaincre « malvagità e stoltezza » et racheter ainsi la fragilité de sa nature débile. Celui qui sera vraiment persuadé de ce que l' « uomo nacque non per attristirsi in ozio, ma per adoperarsi in cose magnifiche et ample », réussira à conquérir le seul bonheur promis à qui sait vivre « con ragione e virtù ».

Autour des textes d'Alberti ont fleuri, on le sait, des interprétations et exégèses de tout genre qui y voient des documents exemplaires de la « morale bourgeoise » naissante et d'une première « mentalité capitaliste »; et d'autres, tout à l'opposé, qui par contre insistent sur les limites historiques et idéologiques d'une culture encore liée au monde clos de la commune indépendante et, par conséquent, à un milieu historique caractérisé par des compromis continuels entre les vieilles forces sociales et les nouvelles, et incapable de développements décisifs. Il n'est pas difficile pour l'historien, l'économiste et le sociologue de citer des passages qui paraissent être des expressions classiques d'un nouveau modèle de comportement moral et social; et d'autres passages où fourmillent tous les lieux-communs (bestialité et stupidité des « rustici », « follia » du peuple, préoccupation obsédante avec la « masseria » et la « roba ») typiques d'une idéologie étroite, conditionnée par un horizon économique et social extrêmement limité et toujours lié au passé médiéval encore proche. Mais, une fois bien établis les caractères et aussi les limites historiques propres à la civilisation italienne du premier âge de l'humanisme, il reste encore à reconnaître que les images de l'homme proposées par les intellectuels du quinzième siècle ont constitué d'effectives « nouveautés » historiques, dessinant des conceptions et des modèles idéaux destinés à une longue fortune dans l'histoire de plusieurs cultures européennes.

Dès le quinzième siècle toutes ces idées connurent une diffusion rapide et fortunée hors d'Italie, atteignant quelques-uns des centres intellectuels les plus importants d'Europe. On connaît bien les rapports qui se formèrent entre les humanistes de Florence et des intellectuels « parisiens » tels que Jean de Montreuil et Nicolas de Clamanges, qui prirent part si activement à la renaissance des « studia humanitatis » dans la capitale de la France; et l'on sait l'importance des influences italiennes dans une ville telle qu'Avignon, destinée selon Simone à « svolgere una funzione mediatrice tra due dei più attivi e fiorenti mercati commerciali di Europa » et à être, en conséquence, un point de rencontre entre des expériences extrêmement riches et novatrices, manifestées par quelques-uns des intellectuels issus de leurs écoles, à commencer par Guillaume Fichet. Semblablement en Angleterre, au cours des trente premières années du siècle, le séjour prolongé du Pogge (1418-22) et ensuite d'autres humanistes importants, Pietro del Monte, Tito Livio de' Frulovisi et Antonio Beccaria, favorisa la pénétration dans ce pays des méthodes et conceptions nouvelles, qui trouvèrent un mécène éclairé dans la personne du duc Humphrey de Gloucester, correspondant de Bruni et de Pier Candido Decembrio. Mais en Espagne également, et surtout à la cour d'Alphonse V d'Aragon (1416-58) et de Jean II de Castille (1405-54), l'influence humaniste fut vaste et profonde. Alphonse, qui durant une partie importante de son règne vécut à Naples, nouvelle conquête de la couronne d'Aragon, fut également un des princes les plus splendides de l'Italie du Quattrocento; et si quelques-uns des plus grands humanistes italiens passèrent par sa cour, en revanche, les contacts étroits entre Naples et le royaume d'Aragon favorisèrent la diffusion de l'enseignement et de l'idéologie humanistes parmi les classes les plus élevées de l'Etat catalano-aragonnais. Jean II, à qui Pier Candido Decembrio envoya quelques-unes de ses traductions du grec, fit également de sa cour un centre littéraire fort important. Ainsi il fleurit en Espagne, avant d'autres pays de l'Europe occidentale, une littérature philosophique influencée par l'humanisme, et qui eut parmi ses auteurs les plus importants Pedro Diaz de Toledo, Fernandez de Córdoba, sans parler d'Alonso García de Cartagena qui tint une intéressante discussion avec Bruni à propos de sa version de l'*Ethique*.

Du reste, les écoles humanistes italiennes devinrent très vite centres d'attraction même pour les intellectuels d'Europe centrale et orientale, à qui la culture nouvelle doit d'être devenue véritablement un grand phénomène général à l'échelle de l'Europe, s'étendant de la péninsule ibérique aux lointains confins du royaume de Pologne et de Hongrie. Il ne nous est pas loisible de parler ici des détails; notons du moins qu'en 1469 arriva en Italie, pour y séjourner dix ans et étudier à Pavie et à Ferrare, le Frison Roelf Huusman (ou comme il voulut se nommer en latin, Rodolphus Agricola) qui joua par la suite un rôle quasi décisif dans la réforme des études parmi les villes de la Rhénanie, de l'Allemagne méridionale et des Pays-Bas, exerçant également son influence sur le jeune Erasme, et ensuite sur Melanchthon.

Naturellement, ce nom n'a qu'une valeur symbolique car il resterait encore beaucoup à dire sur la présence des idées humanistes dans le monde allemand et, par ailleurs, sur l'histoire des centres intellectuels majeurs de la Bohême, de la Hongrie et de la Pologne, sur les universités, les cours royales, princières et ecclésiastiques qui, tout le long du Quattrocento, furent conquises à cette culture par des Italiens tels que Pier Paolo Vergerio (Buda), Enea Silvio Piccolomini (Vienne), Filippo Buonaccorsi (Cracovie), ou des savants formés dans les écoles de l'Italie, tels que János Vitéz, Janus Pannonius et Peter Garázda. Concluons plutôt cette esquisse d'un événement de l'histoire culturelle européenne qui eut des conséquences irréversibles, en disant qu'à la fin du siècle l'humanisme, avec ses doctrines morales, ses méthodes pédagogiques, ses techniques philologiques et ses attitudes critiques était profondément implanté et formait des élites intellectuelles fort différentes de celles qui continuaient à sortir des vieilles universités traditionnelles.

Bientôt, à l'orée du siècle nouveau, ces personnalités — Erasme, Jacques Lefèvre d'Etaples, Konrad Celtis, Johann Reuchlin, Antonio de Nebrija, John Colet parmi d'autres — imprimeront à la culture européenne une direction véritablement nouvelle, enrichissant de formes toujours plus originales l'image humaniste de l'homme.

Cesare Vasoli
Università di Firenze

Bibliographie essentielle

Pensée philosophique

CASSIRER (Ernst), *Individuum und Kosmos in der Philosophie der Renaissance*, Leipzig, 1927.
GARIN (Eugenio), *La cultura filosofica del Rinascimento italiano*, Firenze, 1961; 2e éd. 1979.
ID., *Storia della filosofia italiana*, Torino, 1966; 2e éd. 1978.
ID., *L'umanesimo italiano*, Bari, 1952; 5e éd. 1973.
GENTILE (Giovanni), *Storia della filosofia italiana*, éd. Eugenio Garin, Firenze, 1969.
HELLER (Agnes), *L'uomo del Rinascimento*, Firenze, 1977.
KRISTELLER (Paul Oskar), *The Classics and Renaissance Thought*, Cambridge, Mass., 1957.
ID., *Renaissance Thought*, New York, 1961-1965, 2 vols.
ID., *Studies in Renaissance Thought and Letters*, Roma, 1956; 2e éd. 1969.
LEVIN (Harry), *The Myth of the Golden Age in the Renaissance*, London, 1969.
TENENTI (Alberto), *Il senso della morte e l'amore della vita nel Rinascimento*, Torino, 1957; 2e éd. 1977.
VASOLI (Cesare) et alii, *La filosofia moderna : dal Quattrocento al Seicento*, Milano, 1976 (Storia della filosofia, 7).

Conscience humaniste

FERGUSON (Wallace K.), *Humanist Views of the Renaissance*, in *American Historical Review*, XLV (1939-1940), pp. 1-28.
ID., *Renaissance Studies*, Evanston-London, 1963.
SIMONE (Franco), *La coscienza della rinascita negli umanisti francesi*, Roma, 1949.
ID., *Il Rinascimento francese. Studi e ricerche*, 2e éd., Torino, 1965.

Esprit politique et civique

BARON (Hans), *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, Princeton, 1955; 1966.
ID., *Humanistic and Political Literature in Florence, Venice at the Beginning of the Quattrocento*, Cambridge, Mass., 1955.
ID., *From Petrarch to Leonardo Bruni. Studies in Humanistics and Political Literature*, Chicago, 1968.
GARIN (Eugenio), *Scienza e vita civile nel Rinascimento*, Bari, 1965; 2e éd. 1972.
GILMORE (Myron P.), *Humanists and Jurists. Six Studies in the Renaissance*, Cambridge, Mass., 1963.
HERDE (P.), *Politik und Rhetorik in Florenz am Vorabend der Renaissance*, in *Archiv für Kulturgeschichte*, XLVII (1965), pp. 141-220.
HOLMES (G.), *The Florentine Enlightenment*, London, 1969.
MARTINES (Lauro), *The Social World of the Florentine Humanists*, Princeton, 1963.
SEIGEL (J. E.). *Rhetoric and Philosophy in Renaissance Humanism. The Union of Eloquence and Wisdom : Petrarch to Valla*, Princeton, 1968.
VARESE (C.), *Storia e politica nella prosa del Quattrocento*, Torino, 1961.
WILCOX (Donald J.), *The Development of Florentine Humanist Historiography in the Fifteenth Century*, Cambridge, Mass., 1969.

Auteurs : textes et études

Salutati (Coluccio)

ID., *De laboribus Herculis*, éd. Berthold Louis Ullman, Padova, 1951.
ID., *De nobilitate legum et medicinae*, éd. Eugenio Garin, Firenze, 1947.
ID., *Epistolario*, éd. F. Novati, Roma, 1891-1905.
Atti del convegno su Coluccio Salutati, Buggiano, 1981.
DE ROSA (D.), *Coluccio Salutati. Il cancelliere e il pensatore politico*, Firenze, 1980.
KESSLER (Eckhard), *Das Problem des frühen Humanismus. Seine philosophische Bedeutung bei Coluccio Salutati*, München, 1968.
WITT (Ronald G.), *Coluccio Salutati and his public letters*, Genève, 1976.
ID., *Hercules at the Crossroads. The Life, Works, and Thought of Coluccio Salutati*, Durham, N. C., 1983.

Bruni (Leonardo)

ID., *Dialogi ad Petrum Istrum*, in *Prosatori latini del Quattrocento*, éd. Eugenio Garin, Milano—Napoli, 1950, pp. 39-99.
ID., *Epistolarium libri VIII*, éd. Laurentius Mehus, Florentiae, 1741.
ID., *Historia florentini populi*, éd. Emilio Santini, Città di Castello, [1927] (Rerum Italicarum Scriptores, N. S., XIX/3).
ID., *Humanistisch-philosophische Schriften*, éd. Hans Baron, Leipzig—Berlin, 1928, réimpr. Wiesbaden, 1970.
ID., *Laudatio florentinae urbis*, éd. V. Zaccaria, in *Studi medievali*, 1967, pp. 529-554.
BALEY (C. C.), *War and Society in Renaissance Florence. The « De militia » of Leonardo Bruni*, Toronto, 1961.
GARIN (Eugenio), *Dal Rinascimento all'Illuminismo, Studi e ricerche*, Pisa, 1970, pp. 21-42.
LUISO (F. P.), *Studi su l'Epistolario di Leonardo Bruni*, éd. Lucia Gualdo Rosa, Roma, 1980.
VASOLI (Cesare), *Bruni, Leonardo*, in *Dizionario biografico degli Italiani*, T. XIV, Roma, 1972, pp. 618-633.

Bracciolini (Poggio)

ID., *Opera omnia*, éd. R. Fubini, Torino, 1964-19.., 4 vols.
ID., *Lettere*, éd. H. Hart, I-II, Firenze, 1984.
BIGI (Emilio), PETRUCCI (Armando), *Bracciolini, Poggio*, in *Dizionario biografico degli Italiani*, T. XIII, Roma, 1971, pp. 640-646.
Poggio Bracciolini. 1380-1980, Nel VI centenario della nascita, Firenze, 1982.
TATEO (Francesco), *Poggio Bracciolini e la dialoghistica del Quattrocento*, in *Tradizione e realtà dell'Umanesimo italiano*, Bari, 1967.
WALSER (Ernst), *Poggius Florentinus. Leben und Werke*, Leipzig, 1914.

Manetti (Giannozzo)

ID., *Das Corpus der Orationes*, éd. Heinz Willi Wittschier, Köln, 1968.
ID., *De dignitate et excellentia hominis*, éd. E. R. Leonard, Padova, 1975.
BADALONI (Nicola), *Filosofia della mente e filosofia delle arti in Giannozzo Manetti*, in *Critica storica* I(1963), pp. 295-450.
DE PETRIS (Alfonso), *L'« Adversus Judeos et gentes di Giannozzo Manetti*, in *Rinascimento*, Sér. 2, XVI(1976), pp. 193-205.

Palmieri (Matteo)

ID., *La città di vita*, éd. M. Rooke, Northampton, Mass.—Paris, 1927-1928.
ID., *La vita civile*, éd. Gino Belloni, Firenze, 1982.
BUCK (August), *Matteo Palmieri (1406-1475) als Repräsentant des Florentiner Bürger-humanismus*, in *Archiv für Kulturgeschichte*, XLVII(1965), pp. 77-95.

Valla (Lorenzo)

ID., *Opera*, Basileae, 1540-1543; réimpr. Torino, 1962, 2 vols.
ID., *De libero arbitrio*, éd. M. Anfossi, Firenze, 1934.
ID., *Repastinatio Dialecticae et Philosophiae*, éd. G. Zippel, Padova, 1982.
ID., *Epistole*, éd. O. Besomi, M. Regoliosi, Padova, 1984.
CAMPOREALE (Salvatore I.), *Lorenzo Valla. Umanesimo e teologia*, Firenze, 1972.
DI NAPOLI (Giovanni), *Lorenzo Valla. Filosofia e religione nell'umanesimo italiano*, Roma, 1971.
GAETA (Franco), *Lorenzo Valla, Filologia e storia nell'umanesimo italiano*, Napoli, 1955.
GERL (Hanna-Barbara), *Rhetorik als Philosophie. Lorenzo Valla*, München, 1974.
FOIS (M.), *Il pensiero cristiano di Lorenzo Valla nel quadro storico-culturale del suo ambiente*, Roma, 1969.
MANCINI (Girolamo), *Vita di Lorenzo Valla, Firenze, 1891.*
RADETTI (Giorgo), *La religione di Lorenzo Valla*, in *Medioevo e Rinascimento. Studi in onore di Bruno Nardi*. Firenze, 1955, II, pp. 595-620.

Alberti (Leon Battista)

ID., *Alcune « intercenali » inedite*, éd. Eugenio Garin, Firenze, 1965.
ID., *De commodis litterarum atque incommodis*, éd. L. Goggi Carotti, Firenze, 1976.
ID., *Momus*, éd. G. Martini, Bologna, 1942.
ID., *Opere volgari*, éd. Cecil Grayson, Bari, 1960-1973, 3 vols. (Scrittori d'Italia).
Atti del convegno internazionale linceo per il centenario della morte di Leon Battista Alberti, Roma, 1972.
GADOL (J.), *Leonbattista Alberti, Universal Man of Renaissance*, Chicago, 1969.
GRAYSON (Cecil), *Alberti, Leon Battista*, in *Dizionario biografico degli Italiani*, T. I, Roma, 1960, pp. 702-709.
Leon Battista Alberti. Studi nel V° Centenario della morte, in *Rinascimento*, Sér. 2, XII(1972) (volume spécial).
Miscellanea di studi albertiani, Genova, 1975.
MICHEL (Paul-Henri), *Un idéal humain au XVe siècle. La pensée de Léon Baptiste Alberti*, Paris, 1930.
SANTINELLO (Giovanni), *Leonbattista Alberti. Una visione estetica del mondo e della vita*, Firenze, 1962.

Louant en 1469 Nicolas de Cues, dont il a été le secrétaire, Jean André de Bussi — dans un texte où apparaît, semble-t-il, pour la première fois, sous la forme latine *media tempestas*, l'expression « moyen âge » — note que son maître et ami n'ignorait ni les livres anciens ni les « plus récents », ni davantage ceux de la « période intermédiaire ». Et il est vrai que la pensée cusaine, malgré des novations indiscutables, doit beaucoup à des traditions antiques, patristiques et médiévales. Quant à l'Académie florentine, encore que Ficin ait fréquenté saint Thomas et que Pic apprécie le style scolastique des Parisiens, leur « renaissance » se veut surtout retour à un très ancien héritage, réveil en quelque sorte de la Belle au bois dormant grâce au cycle historique que détermine le mouvement des astres.

Bon nombre des philosophes du XVe siècle sont encore des clercs; très peu de ceux qu'on va ici considérer furent professeurs. Ce n'est pas à dire que l'enseignement des Universités ait perdu alors toute vigueur, car notamment les meilleurs esprits de la « voie moderne » y développent une analyse du langage que défendra encore à Paris — au temps même d'Erasme — l'Ecossais John Mair et dont nous savons aujourd' hui toute la pertinence, dissimulée toutefois sous un vocabulaire qui rebutait les humanistes. Et depuis les premiers disciples d'Ockham, les « terministes » s'intéressaient aussi aux mathématiques, à la physique et à l'astronomie.

Jusqu'à Jean Raulin et à Lefèvre d'Etaples on commentera Aristote, en continuité avec le passé scolastique, mais il serait trop simpliste de ne retenir de cette tradition que ses éléments passéistes. En vérité, dans l'évolution du temps, les influences respectives de l'Académie et du Lycée se laissent malaisément peser. Envisageant l'« expansion européenne » — qui s'affirme dès la fin du XIIe siècle, mais se trouve ensuite retardée par les grandes épidémies et par le déclin démographique, — un historien comme Chaunu la rattache à la prédominance de l'aristotélisme, véhicule d'un certain « rationalisme » et surtout contrepoids au mépris du monde sensible que semblait justifier la tradition platonicienne. Il n'est pas douteux que plusieurs des doctrines condamnées par Tempier en 1277 témoignent d'une autonomie croissante de la quête physique ou métaphysique par rapport aux régulations de la foi (avec, à l'horizon, la fameuse doctrine de la « double vérité » imputée aux averroïstes latins, sinon le thème des « trois imposteurs » qui courait depuis Frédéric II), mais aussi des progrès d'une éthique naturaliste : évidente dans la deuxième partie du *Roman de la Rose*, cette référence aux droits de la nature va se manifester, en 1417 ou 1418, au seuil de notre période, avec la *Lamentacio humane nature* du juriste Guillaume Saignet, contre le célibat des prêtres, laquelle se heurtera, elle aussi, à la vive réaction de Gerson.

N'oublions cependant pas que, si Jean de Meung professe un mépris de la chasteté qui eût

scandalisé Alain de Lille (et Saignet un souci de « repopulation » qui n'était pas encore d'actualité au XIIe siècle), c'est bien du *De planctu nature* que s'inspirent ces défenseurs de la nature. Bien avant le triomphe de l'aristotélisme, l'Occident latin avait vu célébrer Physis. Abélard ne doutait pas que le désir d'un fruit savoureux ou d'une belle femme fût par lui-même innocent, puisque Dieu avait ordonné les choses en sorte que certaines fussent délectables et donc senties comme telles. Et le Platon du *Timée* inspirait moins aux Chartrains le dégoût du sensible que l'intérêt pour ces mathématiques selon lesquelles fut ordonné le monde visible. Certes la Nature, pour Alain notamment, est fille et servante de Dieu, mais dès la fin du XIe siècle le progrès des inventions techniques permet une action progressive de l'homme sur les choses, que signalent sans s'en inquiéter Hugues et Richard de Saint-Victor, et c'est justement dans certains monastères cisterciens, voués à la contemplation, mais non à l'oisiveté, que s'édifient moulins et forges, connexes au développement d'une agriculture déjà plus productive.

Courants du Moyen Age tardif

Inversement, averroïstes et thomistes sont bien d'accord pour préférer la théorie à la pratique. Si les uns, à la différence des autres, présentent comme conformes à l'examen de la raison — non pourtant comme vraies — des doctrines incompatibles avec la foi et, en ce sens, annoncent des temps nouveaux, mais étant bien noté que la ligne est continue de Siger de Brabant et de Boèce de Dacie à Pomponazzi, en revanche leur attachement presque superstitieux à celui que Dante nommait « le maître de ceux qui savent » retarde plutôt qu'il ne promeut le mouvement scientifique. Les ockhamistes se réclament, eux aussi, du Stagirite, mais avant tout de sa critique du platonisme, qu'ils poussent logiquement jusqu'au rejet de tout universel qui serait plus qu'une désignation d'individus considérés « ensemble ». D'autre part ils professent en commun avec les scotistes (mais de façon plus radicale) une théorie de la *potentia absoluta* qui leur interdit de sonder rationnellement les desseins du créateur. En revanche ils se soucient de découvrir et de recenser les « habitudes de la nature », usant à cet effet de l'observation et prévoyant les applications possibles du calcul, par exemple pour la mesure des flux qualitatifs comme ceux de la chaleur. Buridan, Oresme et leurs disciples sont bien des « précurseurs » du Cusain, de Vinci et même de Copernic, car ils tendent à unifier la physique du supralunaire et celle du sublunaire, au point de concevoir la Terre comme mobile et les révolutions des astres comme le résultat d'un jeu de forces mécaniques.

Reste que ces influences nominalistes, indéniables chez Nicolas de Cues, se combinent chez lui, comme dans toute la « philosophie nouvelle », avec un néoplatonisme transmis tout ensemble par Augustin, Proclus et le Pseudo-Denys, ensuite par Jean Scot (ou Erigène), les Chartrains, Albert le Grand, jusqu'au bout éclectique, et qui croyait aristotélicienne une Pseudo-Théologie en réalité plotinienne. A cet égard il faut souligner l'importance de maître Eckhart, de Tauler, de Seuse, dont les formulations paradoxales — qui trois siècles plus tard se retrouveront chez Angelus Silesius — lient à l'affirmation d'une transcendance, poussant à l'extrême les réquisits de la théologie négative, la certitude d'une présence de l'infini à la pointe (incréée) de l'âme.

Le schème de la procession et du retour à l'Un — qui commandait encore le plan des deux Sommes thomistes — reste l'ossature de la *Summa creaturarum* composée, au seuil de notre

période, par Raymond de Sebonde, dont Montaigne écrira la très ambiguë *Apologie*. Né à Barcelone dans le dernier tiers du XIVe siècle, ce théologien qui fut aussi médecin est mort à Toulouse en 1436. En imprimant son ouvrage en 1480, on l'intitulera abusivement *Théologie naturelle*. Certes l'auteur entend montrer l'accord entre l'Ecriture sainte et le « Livre du monde », et il est vrai aussi que l'homme joue ici un rôle central, mais c'est l'homme innocent, puis pécheur et finalement racheté. La mise en lumière des convenances rationnelles du donné de foi est moins originale chez Sebonde que chez un autre Raymond, également catalan, dont l'influence sera très sensible sur Nicolas de Cues.

Lull

Comme son contemporain Roger Bacon dès le XIIIe siècle Ramon Lull annonçait des temps nouveaux. La rigueur de son système logique se combinait à une amoureuse ferveur et, soucieux de comprendre ceux qu'il voulait convertir, ce missionnaire attendait plus de la raison que du glaive. L'existence d'une sorte d'école lullienne est attestée dans le premier tiers du XVe siècle simultanément à Padoue où, en 1433, le Catalan Joan Balous disserte chez Fantini Dandolo sur l'art de son illustre compatriote et à Paris, où la Sorbonne, depuis un siècle, avait recueilli l'*Electorium Raymundi*, résumé du lullisme par Thomas Le Myésier, l'un des hommes qui avaient connu le Majorquin à la Chartreuse de Vauvert.

Etudiant à Padoue de 1417 à 1423, Nicolas de Cues a peut-être rencontré Dandolo et ses amis, mais beaucoup plus sûrement attestée est sa relation à Cologne, en 1425-1426, avec Heymericus de Campo, qui avait vécu à Paris dans le temps même où Gerson dénonçait comme *vana curiositas* l'intérêt croissant pour l'art de Lull. L'étude des œuvres d'Heymericus suggère que ce Flamand n'aurait été pleinement lulliste qu'après 1431. Il semble aujourd'hui démontré que le Cusain, qui recherchait des manuscrits à Laon en 1428, continua son voyage jusqu' à Paris où les chartreux de Vauvert lui communiquèrent des textes de Lull.

Quoi qu'il en soit, les points par lesquels il se rattache à cette tradition sont, d'après Colomer, un usage caractéristique de termes comme concordance et différence, l'usage du comparatif pour désigner ce qui appartient au monde, le superlatif étant réservé à l'infini divin l'idée d'un *transcensus* de l'intelligence, — mais qui chez Nicolas, non chez Ramon, devient dépassement explicite du principe de non-contradiction, — le goût des « figures » et du mot *ars*, la référence (dès les premiers sermons et jusqu'aux dernières œuvres) à des ternaires comme *amans-amabilis-amare* ou *deificans-deificabile-deificare*, quelques aspects de la doctrine trinitaire et surtout de la christologie, peut-être aussi des principes mathématiques utilisables pour la « quadrature du cercle ». Quant à l'idée d'une confrontation pacifique des religions — non pour mettre subtilement en doute qu'aucune soit authentique, comme le suggère, dans le *Décaméron*, la fable des trois anneaux, mais pour montrer qu'au-delà des différences apparentes, toutes se rejoignent dans la vraie, à condition de la bien entendre, — il se peut qu'elle ait trouvé appui dans le *Libro del Gentil* dont plusieurs formules sont, en effet, assez proches de celles de *De pace fidei*, mais un projet analogue est déjà plus qu'esquissé dans le *Dialogus* d'Abélard, lequel met en scène un juif, un chrétien et un « philosophe » qui, par plusieurs traits, paraît un musulman.

Nikolaus Krebs est né en 1401 à Cues, sur la Moselle, au nord de Trèves. Docteur en droit, prêtre à Coblence, il se fait connaître au Concile de Bâle par le *De concordantia catholica* (1433), où il applique à l'Eglise comme à l'Empire les notions maîtresses de consensus (s'exprimant par le pacte social), d'élection, de collégialité, de confédération. Retour, pense-t-il, aux origines et moyen aussi de rétablir l'unité entre Latins et Grecs. Face aux hussites Nicolas défend le thème de l'unité dans la variété, mais l'impuissance du Concile le persuade que l'Esprit Saint se manifeste mieux pour l'instant en *Petrus* (le Pape) qu'en *petra* (la communauté ecclésiale); c'est au nom d'Eugène IV qu'il se rend à Constantinople pour accueillir le basileus, le patriarche et les délégués byzantins au Concile de Ferrare-Florence. Là il rencontre Gémiste Pléthon et Bessarion, qui va devenir son ami. Sur le bateau qui le ramène en Europe il reçoit, dit-il, comme par un don divin, l'idée centrale de sa philosophie, la méthode de la « docte ignorance ».

Le traité qui porte ce titre paraît en 1441. Usant d'images mathématiques comme moyens d'accès à une plus haute vérité (et pour ce faire se réclamant de Pythagore), dans un latin rocailleux qu'il juge lui-même barbare, se faisant presque scrupule de dédier l'œuvre au cardinal Cesarini dont il apprécie l'humanisme, l'auteur montre qu' à la limite, dans un cercle de diamètre infini, la circonférence deviendrait ligne droite. La « coïncidence des opposés » (rectitude et curvitude, froid et chaud, mouvement et repos, maximum et minimum, mais non point fini et infini, créateur et créature, absolu et relatif) est le principe de l'intellection, au delà de la simple rationalité (dans ses œuvres suivantes, Nicolas parlera plutôt de « supra-intellectualité »). Dieu est un infini où plus grand et plus petit ne font qu'un; l'univers est un indéfini (ou « infini réduit ») et le lien entre les deux ne peut venir que de l'homme, horizon du créé et de l'incréé, copule de la matière et de l'esprit (comme l'a vu Jean Scot dans le *De divisione*), mais à condition d'être porté à sa limite infinie dans la personne du Christ, en sorte que l'Incarnation devient ici une sorte d'exigence métaphysique et cosmologique.

D'autre part, au deuxième livre du *De docta ignorantia* — franchissant une étape essentielle dans le mouvement qui conduit d'Oresme à Bruno et à Galilée — Nicolas de Cues écrit que ni la Terre ni aucun corps ne peut constituer le « centre » d'un univers illimité et qui n'a pas non plus de « circonférence ». Où que se situe l'observateur, il se croira en position centrale. L'auteur tient également que rien n'est immobile et que les astres ne sont pas plus « nobles » que notre propre globe; sans doute chacun a ses habitants, avec leurs vertus propres et leurs défauts.

Evoquant plus tard une perspective analogue, Pascal souhaitera que le libertin s'en effraye. Rien de tel chez le Cusain qui à l'éclatement de l'ancien cosmos juxtapose la fonction ordonnatrice de l'esprit humain. En 1448, devenu cardinal, et bientôt évêque de Brixen, il compose les quatre dialogues de l'*Idiota,* mettant en scène, face au philosophe et à l'orateur, le personnage d'un simple artisan qui symbolise le bon sens (presque à la manière cartésienne). Mais ce fabricant de cuiller est aussi un mathématicien et, au quatrième dialogue, un *mechanicus* qui invente une série d'instruments et imagine toutes sortes d'expériences pour « mesurer » les différences, autrement indiscernables, entre les eaux, les pierres, les métaux, pour « peser » l'air, la force de l'aimant et même celle du feu. Trois ans plus tard, alors que l'union des Eglises conclue à Florence n'est plus qu'un souvenir et que les Turcs entrent à Constantinople, tandis que Piccolomini pleure en pur humaniste sur la fin de l'Hellade, Nicolas (tout en se livrant à des recherches mathématiques) écrit le *De pace fidei.* Devant le scandale des guerres de religion, il

imagine (dans une sorte de « vision ») que les représentants de toutes les sectes sont convoqués au ciel pour préparer les bases d'un congrès d'union, qui devra se tenir ensuite à Jérusalem.

Rappelant avec Abélard que les enfants ont la religion de leur nourrice et que, dans un monde où la majorité des humains, menant une vie de labeur et de peine, tiennent pour vérité une longue accoutumance, il pense que, sous diverses formulations, tous sans le savoir reconnaissent le même principe à la fois un et triple (car l'unité, l'égalité et le lien, ou synthèse, se trouvent, inséparables, en toute opération où se manifeste la fécondité de l'infini). La différence des rites, et même celle des formulations doctrinales, devient secondaire si tous comprennent que l'*homo maximus* contient, à l'état de *complicatio*, ce qu'explicitent diversement les « Lois » religieuses, sans en exclure le Coran, que le Cusain étudiera en 1461, convaincu que le rôle de Mahomet fut de préparer les rudes Arabes à la réception d'une plus haute vérité en l'exprimant pour eux sous une rédaction simplifiée. Mal renseigné par les franciscains de Constantinople, Nicolas croit que les plus sages musulmans, lisant entre les lignes de leur saint livre l'Incarnation et même la Trinité, sont déjà virtuellement (et peut-être secrètement) chrétiens. Rien de surprenant à ce que, devenu à Rome vicaire du Pape pour les affaires temporelles, il se montre réticent à l'égard des projets de Croisade que nourrit encore Pie II.

Le *De Beryllo* en 1458 précise les merveilleux usages qu'attend le Cusain du traitement des coïncidences; en 1460 le *De possest* veut éclairer l'unité en Dieu de l'acte et de la puissance; en 1462 le *De non aliud*, formulant en termes négatifs la plus haute identité, s'inspire de Proclus pour énoncer la dialectique du même et de l'autre. L'année suivante, dans le *De ludo globi*, à propos d'un jeu de boules, l'auteur propose des formules qui annoncent le principe d'inertie, et son *De venatione sapientiae* souligne la variété des champs d'application pour sa méthode. Mort en 1464, il laissait une œuvre qui eut moins d'influence immédiate que ne l'a cru Cassirer. Il semble notamment que Ficin ne l'ait guère connue. Lefèvre d'Etaples l'éditera, sans en saisir toute la portée, Agrippa ne se fera pas vergogne de la piller dans son *De vanitate*, mais à partir de quelques passages de la *Docte ignorance* interprétés de façon sceptique. L'« art des oppositions » de Bovelles semble une caricature des procédés cusains. Bruno comprendra mieux l'apport du *divino Cusano*, poussant ses suggestions jusqu'à des conséquences qu'eût désavouées le cardinal (autant que la lecture rationaliste du *De pace fidei* au temps de l'Aufklärung).

Gémiste Pléthon et Bessarion

Mort douze ans avant le Cusain, Pléthon était sensiblement son aîné puisque, dès 1407, on trouve ce fils de pope « juge général » à Mistra, rêvant de restaurer le prestige de l'ancienne Hellade par une politique d'inspiration platonicienne. Brûlée comme païenne sur l'ordre du patriarche Gennadios, son œuvre majeure, *Les Lois*, n'est plus connue que par des fragments. En fait le platonisme de Gémiste (Pléthon, comme autrefois Plotin, est un pseudonyme assimilateur) se teinte d'éléments zoroastriens et fait place également à un vocabulaire issu du Portique. Parmi les « notions communes » qui, selon lui, s'imposent à tout esprit attentif, figure un polythéisme qu'il oppose aux « dogmes particuliers » des juifs, chrétiens et musulmans. Très optimiste, il tient que les dieux, n'ayant aucune raison de se cacher aux hommes, se font connaître, non par les imaginations des poètes, mais à travers les œuvres divines telles que les interprètent les sages. Cependant, le traité sur *Les Différences entre Aristote et Platon*, écrit pour

les Italiens au moment du Concile de Florence, semble assimiler ces dieux aux Idées, elles-mêmes subordonnées à l'Un suressentiel du néoplatonisme. Causes formelles, les Idées façonnent la matière et peuvent ainsi passer pour créatrices, mais d'après *Les Lois* (où l'auteur s'exprime davantage à découvert) la cause finale unique est le Destin, appelé aussi Zeus, maître d'un monde éternel où tout est rigoureusement déterminé (la principale erreur d'Aristote étant de laisser place à la contingence).

Gémiste admet néanmoins que, sans que personne soit volontairement méchant, certains hommes manquent leur but et deviennent esclaves de leurs passions. Mais il ne professe pour autant aucun mépris du corps, refuse le célibat monastique et, plutôt qu'une immortalité de l'âme séparée, conçoit récompenses ou punitions sous forme de métensomatose. Lui-même se considérait peut-être comme une réincarnation de Platon. Et Bessarion, qui avait été son élève de 1431 à 1436, parle de lui, après sa mort, tout cardinal qu'il est, presque comme s'il croyait vraiment à ce mythe du *Plato redivivus*.

Un prestigieux passé semblait revivre en la personne de celui que Sigismondo Malatesta allait bientôt ramener de Morée, laissant pourtant ses restes à l'extérieur de la cathédrale de Rimini, car toute la tradition d'« hellénisme », discernable à travers l'histoire byzantine, restait, non sans raison, suspecte de paganisme.

Le paradoxe est que Bessarion, l'ami de Nicolas de Cues et à très peu près son contemporain (il est né à Trébizonde en 1403 et mourra en 1470), resta jusqu'au bout fort attaché à Pléthon, dont il avait suivi l'enseignement de 1431 à 1436. Sans doute, au temps du Concile, on ignorait généralement, même en Grèce, la pensée secrète du maître de Mistra, et ses rapports avec la « phratrie » païenne, animée par le Byzantin Juvénal, grand admirateur de l'« apostat » Julien. Mais à sa mort, en 1450 — peu après le supplice infligé à Juvénal, — il semble que le masque fût tombé.

Conciliateur par tempérament, Bessarion avait accepté le chapeau de cardinal, et il fut l'un des rares Orientaux à refuser de rompre l'union fragile scellée à Florence. Ni son traité sur « la nature et l'art », ni son pamphlet contre Georges de Trébizonde, « calomniateur de Platon », ni sa correspondance avec Pléthon sur l'« analogie de l'être » (où se marque le souci d'une partielle concordance entre l'ontologie du Lycée et celle de l'Académie), moins encore ses importantes activités au Sacré Collège (où il s'acquit assez d'estime pour que deux fois on ait envisagé de l'élire Pape), ne laisseraient soupçonner une quelconque connivence avec le paganisme des *Lois* s'il n'existait deux lettres écrites à la mort de Pléthon et qui dépassent quelque peu le ton de la conventionnelle condoléance.

La première, adressée aux enfants du défunt, n'évoque, il est vrai, qu'à titre hypothétique (« si l'on accepte la doctrine de Pythagore et de Platon ») une réincarnation en Gémiste du vieux maître athénien; pour son compte Bessarion se contente de formules dithyrambiques sur l'impérissable renommée du disparu. Mais la deuxième, à son ami Sekoudinos, glisse parmi trop d'éloges ampoulés une petite phrase où d'aucuns, rappelant avec M. Masai, que « sophiste » pour Pléthon signifie souvent théologien, voient comme le mot de passe d'une clandestine fraternité : « Jamais je n'ai trouvé personne qui se tînt plus éloigné du bavardage et du piège de la sophistique. »

De son côté, Ficin, bien qu'attaché toute sa vie à la christianisation du platonisme, inquiètera plus d'un ami par le rôle qu'il accorde aux esprits intermédiaires et au langage des signes astraux. Lui qu'un Politien loue d'avoir ramené des enfers l'Eurydice platonicienne, il évoque volontiers la rencontre providentielle, en 1439, entre Gémiste Pléthon et Cosme de Médicis ainsi que, quarante ans plus tard, son propre contact avec le jeune « héros » Pic de la Mirandole que lui envoya, dit-il, l'« âme héroïque » de Cosme pour l'inviter à traduire les *Ennéades*. Né en 1433, Marsile était le fils d'un médecin de Figline, plus tard installé à Florence et protégé par les Médicis. Sa première formation fut aristotélicienne et, quand il aborda le platonisme — par l'entremise d'Apulée et de Boèce, — ses *Institutions* de 1456 parurent décevantes à Cosme comme à Cristoforo Landino. L'influence de Lucrèce est sensible dans le *De voluptate* de 1457, au point que l'évêque Antonin s'inquiète et le renvoie à saint Thomas. Il le lira effectivement, mais de 1459 à 1462 c'est la médecine qu'il étudie (sans doute à Bologne).

Sa vraie vocation ne s'affirme qu'à partir de 1463, lorsque Cosme (qui mourra l'année suivante, dix jours avant Nicolas de Cues) installe Marsile à Careggi, assurément pour traduire et commenter Platon mais sans programme limitatif puisque notre helléniste (au reste plus ou moins autodidacte, mais à présent très familiarisé avec le grec) s'attaque d'abord aux textes prétendument orphiques et hermétistes, et qu'en 1466 il donnera une version toscane du *De monarchia* de Dante (entreprise politique liée à la lutte de Florence contre le Saint-Siège). Après le bref passage aux affaires de Pierre, c'est Laurent de Médicis qui va préciser le projet d'une authentique Académie. Du moins les hôtes de Careggi font brûler une lampe devant le buste de Platon et, par un banquet annuel, célèbrent la naissance et la mort du fondateur de l'ancienne Académie. Mais ces rites demeurent bien en deçà du vœu qu'avait formé le Magnifique et que rappelle encore Ficin en 1484 sur un mode optatif : une communauté où se rassemblent des hommes de trois âges, les jeunes pour s'initier « de façon plaisante et facile » aux « préceptes moraux » comme à l'« art de disserter », les adultes pour apprendre la « discipline » tant de leurs affaires privées que de la « chose publique », les vieillards enfin pour se préparer à la vie éternelle. En tout cela il n'est aucunement question des femmes, et quand Marsile parle de Giovanni Cavalcanti comme de son Achate (au moment même où il commente le *Banquet*), on songe à une pédérastie, très probablement sublimée.

Faut-il admettre que l'accession de Ficin à la prêtrise, en 1474, coïncide avec une réaction religieuse, marquée par la rédaction du *De christiana religione*? En fait la *Theologia platonica*, rédigée antérieurement, n'est ni plus ni moins orthodoxe, et les commentaires de Porphyre et de Jamblique datent de la période 1486-1489. Pour l'auteur de la *Concordance de Moïse et de Platon*, assortie d'une *Confirmation du christianisme par le socratisme*, toutes deux écrites en 1481, la conciliation entre Athènes et Jérusalem était d'autant plus aisée que son Platon était censé reproduire, autant qu'Hermès et Zoroastre, toute une gnose juive. A l'Augustin hongrois, Joannes Pannonius, qui s'inquiète de sa faiblesse pour les signes astraux, il répondra, non seulement que les astres inclinent sans nécessiter (c'est la doctrine de l'Aquinate), mais que le mérite du platonisme est d'enseigner une sagesse universelle, « genre même de la religion » dont le christianisme n'est que « l'espèce la meilleure ».

Si certains textes suggèrent une conquête de la nature par l'art, les techniques humaines ne produisent cependant pour Ficin que des imitations de l'œuvre divine, et l'on ne peut espérer

faire mieux qu'en ces temps légendaires « où naissait Moïse », où — simultanément — « florissait l'astronome Atlas, frère du physicien Prométhée, aïeul maternel de l'ancien Mercure, de qui le petit-fils fut Mercure Trismégiste » qu'on a nommé à bon droit « le fondateur de la théologie » (préface à la traduction du *Poimandres*, 1463). Lorsque plus tard Marsile découvre Zoroastre, il tient que Mithra, Ormuzd et Ahriman sont « les trois principes que Platon nomme Dieu, esprit et âme » (commentaire du *Banquet*). Comme Pléthon, en effet, il élimine de la tradition iranienne ses éléments dualistes pour présenter une « unique religion », où s'annoncent, croit-il, les mystères de la « foi nouvelle », mais sans que l'accent chez lui soit mis jamais sur le péché ni sur la grâce, ni qu'il souligne les souffrances de la Passion.

Optimiste, il fait confiance à l'« amitié » entre planètes et éléments, source de cette *caritas* que prescrivent prophètes et prêtres. Plutôt que révolte, le mal est à ses yeux affaiblissement de la lumière venue d'en haut. Et dans la *Théologie platonicienne* la continuité s'avère de la multiplicité corporelle à l'unité divine par les intermédiaires de la qualité, de l'âme et des hiérarchies angéliques. Par sa beauté immanente, l'âme humaine tend d'elle-même vers la « splendeur du Souverain Bien ». Pour y accéder, le médecin Ficin donne — dans son *De triplici vita* de 1482 — d'utiles (et prosaïques) conseils d'hygiène, de diététique et d'écologie. Sa propre vieillesse cependant ne sera guère sereine. Après la mort de Laurent viendra l'épisode tragique de Savonarole, qui forcera Ficin à des prudences proches parfois de la lâcheté. Lui-même, en 1499, laisse inachevé un commentaire de saint Paul; l'un de ses exécuteurs testamentaires sera Amerigo Vespucci, moine à Saint-Marc, mais rien n'indique que Marsile se soit intéressé aux découvertes de Colomb.

Pic de la Mirandole

Pic était mort depuis six ans, après une carrière beaucoup plus brève. Né en février 1463, ce fils de condottière, comte de Mirandola et de Concordia, fut un modèle de précocité. Aux universités de Bologne, de Ferrare et de Padoue, il apprit droit, philosophie et théologie, puis s'initia à une Kabbale christianisée auprès de deux juifs convertis. Dès 1482 il entend concilier Aristote et Platon et bientôt, à Paris, s'accordera avec Lefèvre d'Etaples. Sa formation scolastique est très sensible dans les fameuses *Conclusiones* de 1486, celles que Pic proposait de défendre contre tout objectant qui accepterait le défi. L'année suivante, lorsque le Pape convoque l'imprudent et le soumet à la censure d'un tribunal ecclésiastique, ni Ficin ni Laurent ne peuvent intervenir. Pic doit s'enfuir et chercher refuge en Savoie. Arrêté cependant, et transféré au donjon de Vincennes, il sera libéré par l'action conjointe de Charles VIII et de la Sorbonne. Installé à Fiesole, il écrira un *De ente et uno* que Marsile trouve trop aristotélicien. Passionné par la prédication de Savonarole, il va se tourner de plus en plus vers une spiritualité fervente.

Ce qu'on avait reproché aux *Conclusiones* est surtout l'utilisation de la Kabbale, voire de la magie, pour « certifier la divinité du Christ ». Plusieurs propositions reprenaient la thèse origéniste selon laquelle aucune peine ne peut être éternelle; d'autres critiquaient l'interprétation trop « réaliste » de la transsubstantiation, mais rien de tout cela ne permet de voir en Pic un Préréformateur. Lui aussi, tout autant que Ficin, est fasciné par le passé, même dans le célèbre *Discours sur la dignité de l'homme*, véritable catalogue de tout ce qu'ont dit de

l'être humain les sagesses et les religions anciennes. C'est à elles, en effet, que l'auteur emprunte la définition de l'homme comme « copule » du monde, créé le dernier (selon la Bible et selon le *Timée*) pour « admirer et comprendre l'ordre de l'univers ». Suivant à la fois les leçons de Diotime et celles des mystiques chrétiens, il sait que l'âme purifiée peut s'élever jusqu'à une sorte de déification, mais disciples de Pythagore et mages chaldéens lui ont appris que l'infidélité à la vocation humaine fait redescendre l'individu au rang de la bête ou de la plante. Le Christ, comme chez Nicolas de Cues, est bien l'homme parfait, lien entre toutes les choses et sauveur par amour, mais dont seule la clé kabbalistique permet de bien entendre l'œuvre humano-divine.

Pic est mort à trente deux ans avant d'avoir réussi une véritable synthèse de ses lectures si variées. Son souci de « concorde » (qu'un de ses noms préfigurait symboliquement, l'autre évoquant l'idée de merveille et le plus court celle de pointe ou d'aiguillon) se manifeste par le projet d'une *Symphonia Platonis et Aristotelis* qu'il envisagera en commun avec Lefèvre pendant l'hiver 1490-1491, mais déjà le *De ente et uno*, en décrivant, au-dessus des « transcendentaux », un dépassement mystique des mots et des concepts, intègre la tradition dionysienne dans le double héritage de l'Académie et du Lycée. Il arrive que Pic rejoigne certains ockhamistes lorsqu'il ne juge point convaincante *de necessitate* l'argumentation selon laquelle « parmi les causes essentiellement ordonnées on ne peut aller à l'infini », mais l'auteur des *Conclusiones* s'intéresse peu aux mathématiques appliquées, et la magie naturelle qu'il évoque plusieurs fois ne doit pas servir pour lui à une mainmise technique de l'homme sur le monde, car tout son effort d'interprétation se subordonne à la « théologie supérieure ».

Perspectives chronologiques

A l'heure où disparaît Pic de la Mirandole, Savonarole est à Florence depuis douze ans; prieur de Saint-Marc il annonce les grandes catastrophes que mérite à la ville son impiété. En 92, accueillant le roi de France, il l'adjurait de se faire l'instrument de Dieu. En 94 le dominicain annonce que sur le tard l'auteur des *Conclusiones* s'est repenti et qu'on peut espérer pour lui le Purgatoire. Agé de vingt-cinq ans, Machiavel n'a encore exercé aucune fonction; il appartient au groupe de ceux qui s'opposeront aux entreprises du « prophète désarmé » sans être pour autant l'ami des Médicis. Commynes — qui passe tout au contraire pour leur agent — utilise la retraite où l'a réduit la mort de Louis XI pour rassembler, à quarante-sept ans, ses souvenirs et ses réflexions politiques dans des *Mémoires* qui souvent préfigurent la lucidité machiavélienne.

Contemporain du futur secrétaire de la deuxième chancellerie, Erasme est encore boursier au collège de Montaigu, cependant que More, son cadet de huit ans, apprend le grec à Oxford tout en étudiant les mécanismes boursiers et commerciaux de la City. Au collège du Cardinal Lemoine, Lefèvre, déjà quadragénaire, entreprend son édition commentée de textes aristotéliciens, mais l'influence de Pic est sensible dans un manuscrit de 1493 que le maître parisien garde prudemment secret. Sans suivre son jeune ami Charles de Bovelles dans une approche, vite déçue, de l'ésotérisme trithémien, Lefèvre défendra courageusement Reuchlin, son cadet de cinq ans, contre la Sorbonne qui l'accuse de judaïser. A Padoue la tradition « averroïste » va prendre un nouveau cours, plus proche parfois d'Alexandre d'Aphrodise, avec Pomponazzi, professeur de médecine depuis 1487, et que Nifo rejoint en 1492, l'année même où se découvre, outre-Atlantique, un monde neuf. A cette époque, Vinci a quarante ans, mais Luther dépasse tout juste l' âge de discrétion, Agrippa n'est qu'un bébé et Paracelse n'est pas né.

Ces brefs rappels chronologiques visent à montrer seulement, aux dernières limites de notre période, ou un peu au-delà, le foisonnement de tendances qui presque toutes s'enracinent, mais avec certaines révolutions virtuelles, dans la « nouvelle philosophie » dont nous avions ici à brosser les grands traits.

Maurice de Gandillac
professeur honoraire à l'Université de Paris I

Bibliographie essentielle

Les précurseurs

CHAUNU (Pierre), *L'Expansion européenne du XIIIe au XVe siècle*, Paris, 1969.
GANDILLAC (Maurice de), *Le XIVe siècle*, in *Histoire de l'Eglise*, Tome 13, éd. Augustin Fliche, Eugène Jarry, 2e éd., Paris, 1956, pp. 349-512.
GARIN (Eugenio), *Moyen Age et Renaissance*, Paris, 1969.
GRÉVY-PONS (Nicole), *Célibat et Nature. Une controverse médiévale. A propos d'un traité du début du XVe siècle* [La « Lamentacio humane nature adversus Nicenam constitutionem interdicentem conjugatis sacerdotium », de Guillaume Saignet], Paris, 1975.
KRISTELLER (Paul-Oskar), *Le Thomisme et la pensée italienne de la Renaissance*, Montréal—Paris, 1967.

Le lullisme et Nicolas de Cues

COLOMER (Eusebio), *Nikolaus von Kues und Raimund Lull*, Berlin, 1961.
ID., *Zu dem Aufsatz von Rudolf Haubst : Der junge Cusanus war im Jahre 1428 zu Handschriften-Studien in Paris*, in *Mitteilungen und Forschungsbeiträge der Cusanus-Gesellschaft* (Mainz), XV (1982), pp. 57-72.
GANDILLAC (Maurice de), *Nikolaus von Kues*, Düsseldorf, 1953.
HAUBST (Rudolf), *Die Christologie des Nikolaus von Kues*, Freiburg i. Br., 1956.
JASPERS (Karl), *Nikolaus Cusanus*, München, 1964.
MEUTHEN (Erich), *Nikolaus von Kues, Skizze einer Biographie*, Münster i. W., 1964.
PLATZECK (Erhard Wolfram), *El arte luliano en las obras del cardenal Nicolás Krebs de Cusa*, in *Revista Española de Teología*, I (1941), pp. 730-765.
ID., *Doctrinas teológicas y filosóficas de Raimundo Lulio en las obras de Nicolás de Cusa*, *ibid.*, II (1942), pp. 257-324.
VANSTEEBERGHE (Edmond), *Le Cardinal Nicolas de Cues*, Paris, 1920.

Néoplatonisme

CHASTEL (André), *Marsile Ficin et l'art*, Genève—Lille, 1954.
FESTUGIERE (Jean)), *La Philosophie de l'amour de Marsile Ficin*, Paris, 1941.
GARIN (Eugenio), *Giovanni Pico della Mirandola*, Firenze, 1937.
KRISTELLER (Paul-Oskar), *The Philosophy of Marsilio Ficino*, New York, 1943.
LUBAC (Henri de), *Pic de la Mirandole*, Paris, 1975.
MARCEL (Raymond), *Marsile Ficin*, Paris, 1958.
MASAI (François), *Pléthon et le platonisme de Mistra*, Paris, 1956.
MOHLER (Ludwig), *Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann*, Paderborn, 1923-1942, 3 vols.

LA NOUVELLE CONCEPTION DE L'AMOUR

Locus classicus des écrits littéraires et philosophiques du début de la Renaissance, et tout particulièrement en Italie, le thème de l'amour ne représente pas une simple distraction raffinée ou une simple évasion hors de la réalité. La croyance des humanistes selon laquelle l'homme est le point central de l'univers mettait l'expérience amoureuse au rang d'une préoccupation essentielle; même aux yeux de certains des plus hardis penseurs de l'époque, l'amour était perçu comme partie intégrale de la condition humaine. Pendant le Quattrocento, les nouvelles réflexions sur l'amour furent caractérisées par la remise en question implicite des systèmes *a priori*, au profit d'une analyse directe, et tirée de l'expérience, portant sur le phénomène de l'amour lui-même en réponse aux problèmes fondamentaux de l'existence.

Il est devenu habituel de considérer que les débuts de la Renaissance furent une période d'angoisse. Avec l'effritement des vieilles structures et le développement d'un nouveau sens immanent du temps, plus ouvert et plus urgent, naquit un sentiment d'*insecuritas* qui amena les penseurs à s'engager dans une nouvelle quête du sens de la vie. Et c'est précisément dans ce contexte que l'évolution de la théorie de l'amour assume sa vraie signification.

Tandis que durant tout le quinzième siècle, les théoriciens comparaient les notions classique et médiévale de l'amour avec la nouvelle réalité et le système de valeurs de la Renaissance, un grand éventail d'idées se développa. On les a traditionnellement classées dans des catégories fixes, selon qu'elles traitaient de la morale de l'amour et des préceptes de l'art amoureux; ou des définitions psychologiques ou des descriptions physiologiques de l'amour; ou des structures métaphysiques de l'univers qui entoure l'amour; ou selon qu'elles prônaient des idéologies épicurienne et aristotélicienne, platonicienne et pétrarquisante ou morales et religieuses.

Cependant, lorsqu'on cherche à identifier les étapes du développement de la théorie de l'amour, on comprend mieux les penseurs du Quattrocento si, abandonnant les classifications rigides, on adopte une approche plus empirique. C'est en examinant les différentes conceptions de l'amour, telles qu'elles sont exposées dans des textes représentatifs, en regardant le type de relations envisagées pour essayer de surmonter l'état de séparation chez l'homme, la présence ou l'absence de didactisme amoureux, les références à l'espace et au temps et, finalement, la structure de base et le style des œuvres, que nous verrons comment le thème de l'amour se modifia. Ce thème subit des transformations après les humanistes civiques du début du siècle, lorsque l'on cessa d'insister autant sur les activités terrestres pour se réfugier davantage, et tristement, sans doute pour des raisons politiques, économiques et religieuses, dans des espoirs supra-terrestres, en compagnie des néoplatoniciens.

Il deviendra cependant évident que l'évolution de la théorie de l'amour qui accompagne ce mouvement emprunte une voie paradoxale. Le début du Quattrocento avait coupé la terre de l'au-delà; pourtant, une satisfaction fondamentale concernant la vie terrestre permettait d'accepter l'angoisse inhérente à la condition et aux sentiments humains et permettait une vision négative de l'amour même. Inversement, le désespoir qui s'installa plus tard quant à la condition de l'homme sur terre devait se manifester par l'occultation délibérée de l'angoisse et par une glorification sans réserve de l'amour de type surnaturel. Le traitement que l'on accordait à l'amour était en fait inversement proportionnel à la vision du monde qui était celle de l'époque : il était souvent négatif en un âge d'optimisme relatif, et indiscutablement positif en un âge de pessimisme.

Alberti

Des plus importants théoriciens de l'amour de la première moitié du siècle, c'est Leon Battista Alberti qui représente le mieux le point de vue des premiers humanistes. Alberti souhaite aussi intensément l'équilibre harmonieux de l'âme humaine, que celui de l'ordre social, à tel point qu'il considère généralement l'amour comme une passion néfaste qui éloigne l'homme de ses intérêts civiques, confond sa raison, et en vient à le dégrader et à lui causer des tourments personnels.

Dans deux traités didactiques du début des années 1430, l'*Ecatonfilea* et la *Deifira,* Alberti donne des conseils sur la manière de faire face à l'amour, ou mieux encore, sur la manière de l'éviter complètement. Bien que, comme chez Boccace, l'amour pour Alberti soit un sentiment tout-puissant et parfaitement naturel, échangé spontanément et humainement entre des êtres humains nobles, l'idéal d'Alberti qui consisterait à pouvoir jouir de l'amour dans l'harmonie et dans la paix semble une impossibilité d'ordre pratique. (Dans une nouvelle des années 1430 attribuée à Alberti, *Istorietta amorosa,* l'amour est conçu de manière romantique comme un phénomène humain inévitable qui a le pouvoir d'unir les familles en discorde et de surmonter même la peur de la mort.) Ce que ses personnages racontent, dans la tradition de Boccace, ce sont surtout des histoires où la situation amoureuse est malheureuse car, ainsi que le dit l'un d'entre eux : « ove possiamo, non vogliamo, e sempre vogliamo quello che ci è difficile potere ». (*Ecatonfilea, Opere volgari,* III, p. 215). C'est précisément pour surmonter l'adversité de ce sentiment générateur de mélancolie qu'Alberti essaie, tout comme Ovide, d'établir un art de l'amour fondé sur une tactique presque « machiavélique » dont le but est de gagner et de garder pour soi la personne aimée. Le critère favorable aux activités amoureuses est d'ordre utilitaire : comme objet de leur amour, les femmes devraient choisir des hommes vertueux dont les moyens sont modestes, qui se trouvent à l'apogée de leur maturité, des hommes de lettres surtout qui pourraient les immortaliser dans leurs œuvres. De la même manière, on ne doit pas rester fidèle seulement pour être fidèle mais pour éviter la calomnie et les querelles.

Guidé par des préoccupations d'ordre social, Alberti préconise avec persistance la poursuite idéale de l'honneur et de la gloire et déconseille que l'on s'engage dans des liens amoureux. Son *De amore* (1436-1437) est une diatribe contre l'amour, écrite pour dissuader un ami d'aimer, au détriment de ses études, une femme qui n'en vaut pas la peine. Cependant, pour contrer ce point de vue misogyne d'Alberti, la protagoniste d'un autre dialogue polémique,

Sofrona (1437), demande une plus grande liberté, une meilleure éducation et un statut égal pour les femmes. Elle montre les contradictions évidentes des gens de lettres qui font par écrit la satire des femmes et qui pourtant adorent celles-ci dans la vie réelle.

Eugenio Garin a récemment montré qu'Alberti, observateur très pénétrant, était profondément conscient de l'ambivalence des choses et que par conséquent, en tant qu'écrivain, il s'était engagé dans une dialectique poussée. Cette interprétation est confirmée par la manière dont Alberti traite de l'amour, car en exprimant des tensions internes et des points de vue conflictuels, il réussit à rendre la complexité de cette émotion humaine. Pourtant, son analyse de l'amour n'est pas métaphysique; c'est plutôt une quête phénoménologique du sens de l'amour placé dans un contexte réel. En extériorisant ses doutes les plus profonds, Alberti passe en revue le pour et le contre de l'amour. Il le fait parfois à l'intérieur des limites d'un seul traité, dans lequel il adopte la forme dialoguée typiquement humaniste, ou encore, comme c'est le cas dans *De amore* et *Sofrona*, sous la forme d'une relation dialogique entre deux œuvres qui contiennent d'abord une assertion et ensuite un désaveu.

La relativité génératrice d'angoisse reflétée dans cette évaluation hypercritique et ambivalente de l'amour est due en partie à l'aspect temporel de la vie. Sur le plan psychologique, la notion de temps affecte l'analyse que fait Alberti de l'amour en ce sens que l'amour est décrit soit comme un souvenir heureux du passé dans les récits narratifs, soit comme une illusion projetée dans le futur, lorsqu'Alberti donne des règles sur la manière de remédier au malheur présent. Au présent, toutefois, seule une aspiration perpétuelle de type romantique semble possible, mais non le bonheur en amour. En fait, toutes les explosions directes de passion — qui impliquent le temps immédiat — sont des expressions de malaise.

Insistant sur la temporalité externe et sur les âges de l'homme, un concept qui place fermement celui-ci dans un monde en évolution lié au temps, le chef-d'œuvre d'Alberti, *I libri della famiglia* (d'environ 1433-1443), tout comme sa *Deifira*, exprime son approbation pour la passion chez les jeunes à travers les arguments de Battista mais il conseille, à travers son porte-parole Lionardo, un contrôle plus raisonnable des instincts et le culte de l'amitié pour la période plus tardive de la vie. Cet amour plus mûr constitue une partie de la *virtù*, ou la capacité de faire face aux vicissitudes provoquées par la *fortuna*.

C'est à cet égard qu'Alberti contribue au débat du Quattrocento sur le célibat et le mariage, du côté de l'institution mondaine. En fait il montre, même si c'est d'une manière problématique, une forme d'amour conjugal typiquement orienté vers la société, loué dans le *De re uxoria* (1415-1416) de Francesco Barbaro et la *Vita di Dante* (1436) de Leonardo Bruni, et qui reflète ce que les historiens ont appelé le développement de la famille « nucléaire » (ou restreinte). Tout en ayant une préférence personnelle pour une vie studieuse et tranquille, il était opposé à l'ascétisme. Il acceptait la libido humaine en soi et ne la mettait au service d'aucune transcendance métaphysique. Pour lui, l'amour n'est pas le symbole d'une force cosmique; il implique uniquement une relation entre des individus vivant sur terre. De la même manière, le mariage, avec ses connotations terrestres et non sacramentelles, offre un moyen pratique d'accéder à la modération et au contrôle rationnel des instincts humains.

La notion, chez Alberti, d'un amour né sur la terre et lié à celle-ci trouve sa véritable expression dans le style simple et direct de ses traités amoureux du début dans lesquels abondent des comparaisons originales tirées de la nature et de la vie familiale. De plus, pour former le cadre des situations amoureuses réalistes qu'il examine, Alberti recrée des circonstances

quotidiennes dans des contextes urbains dynamiques, où ont lieu des conversations qui semblent tirées de la vie réelle. Pour peindre les sentiments intimes de l'homme, il nous emmène, de manière très appropriée, dans la chambre de ceux qui sont frappés par l'amour et qui sanglotent, seuls dans le noir, pendant de longues nuits d'insomnie.

Les petits traités amoureux d'Alberti connurent une popularité considérable dans l'Europe de la Renaissance, sauf *De amore* et *Sofrona* qui ne furent pas publiés avant le dix-neuvième siècle. On sait qu'ils ont influencé les auteurs italiens de traités d'amour du seizième siècle, tels Alessandro Piccolomini, Tullia d'Aragon et Bartolomeo Gottifredi.

Valla

Lorenzo Valla, très connu pour ses pensées radicales en matière de religion, propose une vision de l'amour qui est à la fois plus positive et plus épicurienne. C'est par rapport à la question du bien suprême, souvent discutée après que *L'Ethique à Nicomaque* d'Aristote ait été traduite, que Valla, au début de sa carrière, considéra la relation que l'amour terrestre entretenait avec le vice, la vertu et le meilleur type de vie possible pour l'homme. Vers 1444, il terminait la version finale de son *De vero falsoque bono* qui fut publié dans les pays nordiques et y connut un succès considérable.

Dans le premier de trois dialogues heuristiques par le biais desquels il cherche la vérité, Valla oppose un épicurien à un stoïque afin de démystifier l'échelle des valeurs stoïciennes défendues par Catone Sacco; celui-ci conseille à ses compagnons de réprimer leurs appétits amoureux, ainsi que d'autres soit-disant « vices », argumentant que, bien que naturels, ils empêchent l'homme d'être vertueux. Sa peur des choses naturelles le conduit à prôner l'usage exclusif de la raison, au point de préférer un mode de vie contre nature.

D'autre part, le plus léger et le plus pragmatique « amator voluptatis », Maffeo Vegio, prend la défense du plaisir car celui est une partie essentielle de la nature réelle de l'homme. L'amour étant jugé naturel, le narrateur se lance dans un hymne émotif à la beauté féminine créée par la nature. Il pousse l'excès jusqu'à trouver acceptables l'adultère, la prostitution et le viol, alors que la chasteté seule est condamnable. Pour apaiser ses lecteurs inquiets, il montre qu'un certain utilitarisme, inhérent à l'homme, est un bon moyen de maîtrise de soi.

Plutôt qu'une véritable adhésion, la position épicurienne de Valla est surtout polémique; elle est destinée à combattre les opinions qui trahissent l'expérience concrète de l'homme et l'ordre naturel. En fait, les figures guerrières dénotent son approche combative. Bien que la forme dialoguée, antidogmatique d'une pensée en voie de formation rende difficile l'évaluation des positions personnelles de Valla, il est évident que ses sympathies vont du côté de la position plus attentive au *hic et nunc* qui occupe le centre structurel du traité et une place plus large dans le débat.

Toutefois, la victoire de l'épicurien sur le stoïcien ne clôt pas le texte; Valla se met à réconcilier sa position avec la vérité chrétienne, à l'aide du troisième interlocuteur, Fra Antonio Raudense; celui-ci suggère que l'amour terrestre doit avoir son complément dans une contrepartie céleste, lors de la vie future. La nature et le plaisir étant des dons de Dieu, les apprécier ici-bas doit être compatible avec le bien. Pourtant, nous nous élevons à un type d'amour supérieur en passant du jardin terrestre (« in ortulos peramenos », *De vero falsoque*

bono, p. 92) au paysage paradisiaque habité par des anges dansants et toute une population de bienheureux, dont la Vierge et Dieu le Père lui-même, qui accueille avec affection les âmes humaines. Cependant, même au ciel, le plaisir implique à la fois l'âme et le corps.

Une telle solution, qu'on l'appelle « épicurienne chrétienne » ou paulinienne, est fondée sur un sens joyeux de la vie et, comme telle, n'exige aucun renoncement mais seulement une distanciation, puisque, comme chez Alberti, il y a une progression séquentielle de l'expérience humaine. Certes, une ascension est envisagée, mais elle diffère de la version sublimatrice qui viendra plus tard avec Ficin. D'un autre côté, Valla ne semble jamais quitter la sphère terrestre du temps et de l'expérience. Il se concentre sur les relations horizontales de la *caritas*, à la fois sur terre et au ciel. Dans sa foi en la communication humaine, il offre une intéressante théorie du mouvement intersubjectif du plaisir et de l'amour. C'est l'amour qui unit les hommes et les rend sociables et c'est l'amour qui confère un sens à l'objet du désir, puisque, sans cette appréciation de l'amoureux, l'objet de l'amour serait pratiquement inexistant. Ainsi, l'amour semblerait justifier l'existence même de l'homme et du monde.

Enea Silvio Piccolomini

Une vision de l'amour plus angoissée que celle de Valla fut exposée par l'un de ses contemporains : en 1444, date à laquelle on pense que Valla termina son *De vero*, Enea Silvio Piccolomini, le futur Pape Pie II, composa un récit épistolaire, *Historia de duobus amantibus* dont la gloire se répercuta jusqu'en Hongrie.

Tout comme Alberti, Enea Silvio est d'abord sensible au conflit entre l'idéal typiquement humain de l'amour et la rude réalité de l'expérience : attitudes conflictuelles personnifiées par deux des protagonistes du triangle amoureux, Lucrezia et Eurialo. Chez Enea Silvio le constant désir d'amour peut mener à la mort, comme dans le cas de Lucrezia, abandonnée, et conquise par un pouvoir invincible; ou bien il apparaît comme un stimulus qui prépare à une vie de succès, sur terre, dans le domaine des armes et des lettres; c'est ce qu'Eurialo démontre et c'est ce que l'auteur lui-même énonce dans une lettre de 1443 sur l'amour qui complète l'*Historia*. Alors que plus tard, avec les néo-platoniciens, l'amour conduira directement l'homme hors de la vie, ici il peut certainement engendrer la tristesse. Pourtant, il a également des fonctions terrestres favorables.

Dans le domaine temporel, Enea Silvio est différent de ses deux prédécesseurs. Peu concerné par le temps chronologique et l'âge qui convient à l'amour, ainsi que par le temps théologique et l'éternité de la béatitude, il insiste sur l'immédiateté du sentiment amoureux subjectif. Ayant recours, à l'occasion, au langage mythologique traditionnel (par exemple, les flèches de Cupidon), il en arrive à une étude introspective de l'agitation de l'esprit et du cœur. Sans nier les dangers de l'amour, il est plutôt sensible à son aspect doux-amer. Son expression remarquablement vive de l'amour dans ses compositions épistolaires a peut-être occasionné que les premières éditions étaient d'ordinaire bien illustrées pour capter le rêve éphémère de l'amour.

L'épître latine de 1446, connue en langue vernaculaire sous le titre de *Rimedio d'amore* (d'après Ovide) est une sorte de palinodie dans laquelle l'auteur attaque l'amour et les femmes, et offre un antidote au mal d'amour. Des circonstances atténuantes expliquent ce revirement : le but de l'auteur était de dissuader un ami d'aimer une prostituée et il mit son conseil sur papier

l'année même où il devait entrer dans l'ordre ecclésiastique. Retour à la tradition : l'amour conjugal et l'amour de Dieu redeviennent seuls acceptables.

Son concept avait également des connotations anthropologiques. Dans la lignée du Pogge, qui avait avancé une interprétation mythique de la liberté sexuelle régnant dans les pays plus ou moins lointains (voir sa lettre sur les bains de Baden, 1416; et son *India recognita*, 1441-1448), Enea Silvio — à présent Pie II — offrit dans ses *Commentarii* (1462-1464) autobiographiques un compte-rendu des coutumes amoureuses des peuples qu'il avait connus dans le Nord, fondé davantage sur l'expérience.

Ficin

Une importante révolution dans la refléxion sur l'amour à la Renaissance survint avec le renouveau de la philosophie platonicienne émanant surtout de l'œuvre de Marsile Ficin, qui menait une vie studieuse grâce au mécenat des Médicis. Ficin systématisa tôt le thème de l'amour dans son *Commentarium in convivium Platonis de amore* de 1469, connu dans la propre version italienne de l'auteur sous le titre *Sopra l'amore* et dont on dit qu'il fut le livre le plus populaire et le plus influent de la Renaissance. La pensée de Ficin s'affermit de manière définitive dans sa *Theologia platonica de immortalitate animorum* (1469-1482).

Dans la formulation de sa notion de l'amour, de son origine, sa nature et ses conséquences, Ficin combine plusieurs traditions — néo-platonicienne, mystique-chrétienne, littéraire et hermétique — et c'est sur cette base qu'il établit une définition et une description de l'amour qui sont une véritable métaphysique de l'Eros. Et c'est peut-être le désir de structures absolues et formelles, en une époque où la liberté diminuait, qui pousse Ficin à chercher des solutions dogmatiques et à limiter le domaine des questions et du doute.

Il regarde l'amour de deux points de vue principaux : l'un universel, l'autre personnel. Sur le plan cosmologique, l'amour, responsable d'avoir poussé le Dieu chrétien lui-même à créer l'univers, est également perçu comme la force de cohésion qui unit le cosmos. Les créatures des quatre catégories de l'échelle de l'être ou des quatre cercles concentriques représentant les anges, l'âme, la nature et la matière tirent leur origine de la même source divine, Dieu, quintessence ou centre des cercles de l'être. Leur origine commune explique leur sympathie mutuelle, les rais de beauté issus du Dieu de lumière qu'ils reflètent tous et qui fondent l'attrait s'exerçant entre eux.

Ficin reprend la définition platonicienne selon laquelle l'amour est un désir de beauté; mais, modifiant la position strictement platonicienne qui voyait l'amour au niveau individuel, comme un manque, il le transforme en une force active et bénéfique. Dans l'amour d'une autre créature, l'homme, indirectement, désire Dieu; l'amour devient donc une force magnétique qui attire tous les êtres et les renvoie à Dieu. Il est clair que pour Ficin, l'amour n'est pas simplement une expérience émotive; il coïncide aussi avec une expérience philosophique et religieuse car, en revenant à Dieu par l'amour, l'homme en vient à connaître simultanément la vérité et son créateur.

L'homme occupe la place centrale ou la troisième place dans la hiérarchie universelle de Ficin, il possède donc des qualités, à la fois mortelles et immortelles. Cette nature médiane lui ouvre un large horizon de possibilités, mais elle le met dans un constant état de devenir et de désir. L'homme veut inévitablement atteindre l'être véritable et une paisible immobilité afin

d'arriver à l'ubiquité parfaite et de devenir éternel, à l'instar de Dieu, qui est au-delà de l'espace et du temps. Une agitation mélancolique domine donc la constitution psychologique de l'homme, ainsi que Ficin le montre en détail dans *De mente* (1476).

Néanmoins, Ficin donne une méthode sûre pour surmonter la mélancolie et l'angoisse qui accompagnent l'expérience de l'homme : il surimpose à la vie un système philosophique, qui voile toutes les incertitudes et résoud les tensions grâce à un classement catégorique.

Analysant l'amour du point de vue de l'expérience (qui vient en seconde position après le point de vue cosmologique), Ficin le divise en deux types fondamentaux. D'après ses distinctions, l'amour peut impliquer la partie la plus basse de l'âme et les sens inférieurs reproduisant ainsi la beauté, par la procréation, chez d'autres êtres; ou il peut rendre active la partie la plus élevée de l'âme, à savoir les sens de la vue et de l'ouïe, en un acte d'élévation contemplative. Bien que Ficin semble renforcer la position humaniste d'un homme complet, lorsqu'il recommande que l'homme, — maillon microcosmique de la chaîne de l'être —, ne renonce ni à l'âme ni au corps (*Theologia platonica de immortalitate animorum*, III, 2), il est évident qu'aucun compromis réel n'est possible entre la Vénus terrestre — née de Jupiter et de Junon — et la Vénus céleste, fille du seul Uranus. La liberté de choix n'est pas non plus permise. Ecrivant pour un cercle choisi, Ficin exalte l'amour spirituel ou « platonique », comme il fut le premier à l'appeler et tel qu'il était pratiqué par lui-même et ses disciples à l'Académie platonicienne de Florence. Selon Paul Oscar Kristeller : « Ficin est le seul penseur des temps modernes à avoir essayé de fonder une école philosophique qui établisse une communion intellectuelle et morale entre le maître et les élèves » (p. 285). Ce n'est pas seulement la philosophie, mais tous les arts, affirme Ficin, qui ont une dette envers la Vénus céleste pour l'harmonie et l'ordre qui leur sont inhérents.

Cette expérience d'élite, dont les visées sont diamétralement opposées à la relation universelle et à la relation terrestre, envisagées par les théoriciens précédents, conduit l'homme hors du domaine naturel en une ascension verticale de l'échelle de l'amour. De l'amour d'un corps particulier ou d'une beauté externe on passe à l'amour d'une âme individuelle ou de la bonté intérieure. Cela mène alors à une prise de conscience du bien universel et, en dernier ressort, à une union mystique avec le Dieu d'Amour.

En peignant l'expérience amoureuse individuelle, Ficin adapte fréquemment le langage technique de la poésie médiévale à sa propre philosophie. Les tremblements de l'amoureux, l'alternance des sensations de chaud et de froid que Pétrarque avait décrits sont maintenant attribués à la crainte respectueuse qu'engendre la présence du divin chez l'être aimé. De la même manière, la joie ressentie dans un amour réciproque est comparée à la renaissance qui a lieu quand l'âme, mourant dans le corps de l'amant, trouve une image d'elle-même dans le cœur du bien-aimé et y renaît. Par contre, la tristesse d'un amour non partagé amène la mort de l'âme. Comme remède à l'amour, Ficin préconise que l'on évite de rencontrer le regard de l'autre, afin d'arrêter le passage des rayons de lumière dans le cœur de l'amoureux.

Cette physiologie pseudo-scientifique ainsi que le recours à l'astrologie pour trouver, par exemple, une explication de la compatibilité, font partie des aspects artificiels et fortement intellectualisés dont Ficin use pour traiter de l'amour. L'espace de l'amour, dans le factice schéma de Ficin, est particulièrement abstrait. C'est dans une âme détachée, dépourvue de son support corporel, que l'amour trouve sa demeure. Ce lieu est peut-être encore une résidence terrestre mais il a été dépouillé du paysage naturel et de l'environnement urbain actif, qui

l'avaient jadis enveloppé, dans les conceptions de Valla et d'Enea Silvio Piccolomini. Tandis que les théoriciens des décennies précédentes avaient fait de l'amour la clef de l'explication de la condition humaine, Ficin transforme l'amour en un instrument de division qui impose à l'homme de transcender son état terrestre. Il rejette toute la fluidité intrinsèque à l'expérience humaine en choisissant, pour représenter l'amour, un schéma rigide. C'est là le mobile caché sous le soin assidu qu'il prend à faire entrer tous les phénomènes de l'amour dans les contraintes de son système métaphysique.

Ficin se démarque par rapport à la pratique précédente qui utilisait des images naturelles en choisissant plutôt d'incarner sa théorie dans un langage symbolique et dans des mythes littéraires. Ainsi, le mythe de l'Androgyne sert à souligner l'intense désir que l'homme éprouve de la totalité. Même le cadre de discussion du *Commentarium* est une technique artificielle, puisque Ficin assigne arbitrairement leur rôle aux locuteurs, sans aucune considération pour leur personnalité. Leurs discours ne sont que l'exposé impersonnel d'un livre de Platon faisant autorité plutôt que l'expression humaine d'une expérience vécue. Ils agissent tous, sans exception, comme de simples porte-paroles du point de vue dictatorial de Ficin.

Pic de la Mirandole

Les tendances à l'abstraction qui dominent chez Ficin furent accentuées encore par son disciple Pic de la Mirandole dont on peut interpréter la théorie de l'amour comme une tentative pour transcender la situation apocalyptique et tendue qui existait à Florence vers la fin du quinzième siècle. Les dialogues d'un humanisme ouvert, tels que ceux d'Alberti dans sa quête d'une explication de l'amour, ne sont plus réalisables. En fait, le *Commento alla canzone d'amore di Girolamo Benivieni* (1486) de Pic de la Mirandole est une composition exégétique qui, par sa nature même, implique le dogmatisme. Montrant peu d'intérêt pour les dimensions psychologiques de l'amour, il intellectualise les mythes concernant l'Eros pour étayer sa propre philosophie syncrétiste.

Pic de la Mirandole conçoit trois types d'amour ou trois façons de désirer la beauté, qui correspondent aux trois mondes de sa cosmogonie hierarchisée : le monde angélique, le monde rationnel et le monde matériel. L'amour physique, qui repose sur la beauté sensorielle et mène à l'union des corps, est jugé répréhensible. Les plus hauts types d'amour sont ceux qui impliquent une vision. L'amour raisonnable est une union d'esprits nobles et Pic le réserve presque uniquement aux hommes. De cet état moyen, il voudrait que l'homme s'élève vers une appréciation de la beauté céleste qui inspire l'amour angélique (« uno amore eterno e sustanziale », III, 4) et par la suite l'union mystique. Le moment ultime de l'extase est décrit d'une manière énergique : « Così lui da tutte le sorde del terreno corpo espurgato e in fiamma spirituale dalla amorosa potenzia trasmutato, insino allo intelligibile cielo volando, nelle braccia del primo padre felicemente si riposa » (III,2). Ce Dieu impersonnel est très éloigné du père céleste plein d'affection qui attend les bienheureux du traité de Valla. Celui-ci avait également conçu une dualité de l'amour, terrestre et céleste, en étapes distinctes. Mais, alors que Valla avait insisté sur le dénominateur commun terrestre, chez Pic de la Mirandole tout est maintenant axé sur le divin.

Les images utilisées par Pic de la Mirandole fournissent des indices sur la fonction

qu'occupe l'amour dans sa philosophie. L'union mystique, scellée par le baiser de la mort, qui symbolise le départ de ce monde et la reddition au surnaturel, offre un havre de sécurité que cette vie orageuse ne peut atteindre. Pic mentionne plusieurs fois le mouvement insupportable et continuel du monde inférieur; il le compare à l'eau qui coule et à un navire sans pilote.

N'acceptant plus de manière tranquille la fugacité du temps terrestre à laquelle Alberti, au contraire, avait pu faire carrément face, il ne peut concevoir l'harmonie et le bonheur que dans le retour à Dieu, dans l'au-delà. N'étant plus situé dans le domaine terrestre, le lieu de l'amour est sublimé; l'expérience de l'amour prend maintenant place dans un vide supraterrestre qui oblitère l'éclatant paradis peint par Valla et la délicieuse ascension des âmes que même Ficin avait permis d'entrevoir.

Cette conception de l'amour chez Pic n'entre pas en contradiction avec sa croyance en une potentialité plurielle de l'homme, microcosme miraculeux, telle qu'elle est exprimée dans son traité sur la dignité de l'homme, composé la même année que le *Commento*. Pour lui, l'un des principaux éléments de la grandeur de l'homme est précisément sa capacité de transcender le monde par des élans d'amour néo-platonique.

De la part de théoriciens tels que Pic de la Mirandole, ce renoncement à donner des conseils concrets sur la vie et l'amour prouve un désenchantement croissant vis-à-vis de la réalité, survenant à la fin du siècle. Le fait qu'à partir de ce moment, dans la culture de la Renaissance italienne, l'amour néo-platonique soit devenu un thème stéréotypé que les auteurs élaboraient de diverses manières, peut faire conclure à un divorce fondamental d'avec le monde empirique.

Avant cette rupture, c'est-à-dire jusqu'à la fin du quinzième siècle, les Italiens furent pratiquement les seuls à analyser le sens de l'amour. Bien que la plus grande nouveauté dans la conception de l'amour ait été atteinte par des théoriciens, d'Alberti à Pic de la Mirandole, il est également vrai que, dans la littérature d'imagination, surtout italienne, la gamme entière des genres participe à l'épanouissement du thème de l'amour. (Cf. aussi ch. IV. La nouvelle philosophie...)

La diffusion du thème de l'amour dans la littérature

L'amour était exprimé en termes sensuels et naturalistes provenant du *Decameron* de Boccace, dans les contes de Gentile Sermini, Masuccio Salernitano et Sabadino degli Arienti, ainsi que dans les *facetiae* d'auteurs tels que le Pogge et Arlotto Mainardi. Dans le domaine théâtral, les pièces religieuses retenaient de l'amour tantôt son aspect coupable, tantôt une force conduisant à l'héroïsme; les églogues allégoriques soulignaient le rêve sensuel et l'imaginaire; quelques tragédies le peignaient comme un supplice intérieur. Les récits épiques de Boiardo et de Luigi Pulci restaient dans un cadre très humain, idyllique, sentimental ou réaliste. L'intriguant ouvrage, *Hypnerotomachia Poliphili*, attribué à Fra Francesco Colonna, fait la transition entre les vues terrestres de l'amour et la théorie néo-platonienne.

La poésie lyrique altérait ou mêlait des conceptions traditionnelles et nouvelles. Les courants médiévaux, — courtois, *stilnovo* et pétrarquien — ainsi que la conception passionnée et lascive des classiques, furent ranimés dans la poésie latine du Quattrocento. Avec la venue du concept ficinien, le mouvement reçut une nouvelle impulsion. Laurent de Médicis, qui chantait aussi l'amour sensuel et religieux, reprit, dans *Altercazione*, *Selve* et *Comento*, des thèmes néo-platoniciens, tels que le double Eros et la renaissance par l'amour.

La théorie ficinienne de l'amour s'étendit dans et hors d'Italie, marquée des traditions locales et du génie individuel. On en trouve des traces au Portugal et en Espagne et, très tôt, par exemple, chez le poète croate Šiško Menčetić. Des amis hongrois de Ficin, le poète humaniste Janus Pannonius reçut un exemplaire du *Commentarium* peu après sa composition.

A l'époque suivante, l'Angleterre retint plutôt l'amour divin, exalté par Ficin et Pic, comme ce fut le cas pour John Colet, l'humaniste d'Oxford. En France, la conception néo-platonicienne de l'amour inspira partiellement Lefèvre d'Etaples. Symphorien Champier fut de toute évidence inspiré par Ficin lorsqu'il composa son *Livre de vraye amour* (1503), probablement le premier ouvrage théorique sur l'amour écrit hors d'Italie. Plus tard enfin, en des sens divers, Marguerite de Navarre, Antoine Héroët, Maurice Scève et la Pléiade elle-même en subirent l'influence.

La longue liste de ceux qui imitèrent et adaptèrent les conceptions italiennes de l'amour prouve l'influence significative qui rayonna à partir de l'Italie et s'étendit sur toute l'Europe de la Renaissance, modelant la pensée des écrivains et philosophes de l'amour. Cette influence généralisée, a peut-être été attribuée d'une manière trop exclusive à Ficin et à Pic. Il semblerait cependant que toutes les possibilités de dérivation à partir des premiers théoriciens n'aient pas été totalement explorées. Contrairement à ce que la popularité littéraire peut indiquer, la théorie de l'amour du quinzième siècle est bien plus qu'une interprétation néo-platonicienne. En fait, ce qui distingue la conception de l'amour au Quattrocento, c'est précisément cette variété et cet éclecticisme généralisé qui reflètent une nouvelle quête à la fois spirituelle et réaliste du sens de l'existence humaine.

Olga Pugliese
University of Toronto

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

MEYLAN (Edouard F.), *L'évolution de la notion d'amour platonique*, in *Humanisme et Renaissance*, V(1938), pp. 418-442.
NELSON (John Charles), *Renaissance Theory of Love*, New York—London, 1958.
ROBB (Nesca A.), *Neoplatonism of the Italian Renaissance*, London, 1935.
TONELLI (Luigi), *L'amore nella poesia e nel pensiero del Rinascimento*, Firenze, 1933.
TRINKAUS (Charles), *In our Image and Likeness : Humanity and Divinity in Italian Humanist Thought*, London, 1970, 2 vols.
VALLESE (Giulio), *La filosofia dell'amore dal Ficino al Bembo, da Leone Ebreo ai minori*, in *Studi di umanesimo*, 2e éd., Napoli, 1972, pp. 43-89.
VASOLI (Cesare), *Temi mistici e profetici alla fine del Quattrocento*, in C. V., *Studi sulla cultura del Rinascimento*, Manduria, 1968, pp. 180-240.

Textes

ALBERTI (Leon Battista), *Opere volgari*, T. III, éd. Cecil Grayson, Bari, 1973.
Autobiografie e vite de'maggiori scrittori italiani, éd. Angelo Solerti, Milano, 1903.
BENIVIENI (Girolamo), *Opere*, Firenze, 1519.
FICIN (Marsile), *Commentaire sur le banquet de Platon*, éd. et tr. Raymond Marcel, Paris, 1956.
ID., *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes*, éd. et tr. Raymond Marcel, Paris, 1964.
PICCOLOMINI (Enea Silvio), *Storia di due amanti e Rimedio d'amore*, tr. Maria Luisa Doglio, Torino, 1973.

Prosatori latini del Quattrocento, éd. Eugenio Garin, Milano—Napoli, 1952.
VALLA (Lorenzo), *De vero falsoque bono*, éd. Maristella de Panizza Lorch, Bari, 1970.
ID., *Scritti filosofici e religiosi*, éd. Giorgio Radetti, Firenze, 1953.

Monographies

AURIGEMMA (Marcello), *L'Ecatomfila, la Deifira e la tradizione rinascimentale della scienza d'amore*, in *Atti e memorie dell'Arcadia*, Sér. 3, V(1972), pp. 119-171.
BUCK (August), *Der Platonismus in den Dichtungen Lorenzo de' Medicis*, Berlin, 1936.
CAMPOREALE (Salvatore I.), *Lorenzo Valla : Umanesimo e teologia*, Firenze, 1972.
CRAVEN (William G.), *Giovanni Pico della Mirandola Symbol of His Age : Modern Interpretation of a Renaissance Philosopher*, Genève, 1981.
DI NAPOLI (Giovanni), *Lorenzo Valla : filosofia e religione nell'umanesimo italiano*, Roma, 1971.
GARIN (Eugenio), *Il pensiero di L. B. Alberti e la cultura del '400*, in *Belfagor*, XXVII(1972), pp. 501-521.
KRISTELLER (Paul Oskar), *The Philosophy of Marsilio Ficino*, New York, 1943.
MICHEL (Paul-Henri), *Un idéal humain au XVe siècle. La pensée de L. B. Alberti (1404-1472)*, Paris, 1930.
MITCHELL (Rosamond J.), *The Laurels and the Tiara : Pope Pius II, 1458-1464*, London, 1962.
PONTE (Giovanni), *Leon Battista Alberti, umanista e scrittore*, Genova, 1981.

Aspects nationaux

GREEN (Otis H.), *Spain and the Western Tradition*, Madison, 1963.
HUSZTI (Giuseppe), *Tendenze platonizzanti alla corte di Mattia Corvino*, in *Giornale critico della filosofia italiana*, XI(1930), pp. 1-37, 135-162, 220-236, 272-287.
JACK (R. D. S.), *The Italian Influence on Scottish Literature*, Edinburgh, 1972.
MARCEL (Raymond), *Introduction et succès du platonisme en France à l'aube de la Renaissance*, in *The Late Middle Ages and the Dawn of Humanism outside Italy*, éd. G. Verbeke, J. Ijsewijn, Louvain, 1972.
MERRILL (Robert Valentine), CLEMENTS (Robert J.), *Platonism in French Renaissance Poetry*, New York, 1957.
ROSSI (Giuseppe Carlo), *La letteratura italiana e la letteratura di lingua portoghese*, Torino, 1967.
SEARS (Jayne), *Ficino and the Platonism of the English Renaissance*, in *Comparative Literature* IV(1952), pp. 214-238.
TORBARINA (Josip), *Italian Influence on the Poets of the Ragusan Republic*, London, 1931.

LA RHÉTORIQUE DANS LA FORMATION DES INTELLECTUELS

Détourner les intellectuels des artifices de la rhétorique scolaire pour les convertir au culte de l'éloquence antique fut l'une des premières tâches et peut-être l'une des principales qu'aient assumées les humanistes du XVe siècle, spécialement en Italie. Les éducateurs du Moyen Age avaient confiné l'ample enseignement de la rhétorique classique dans une branche du Trivium, après l'avoir réduit à un ensemble de règles formelles utiles à la composition de lettres ou de sermons. Cette matière figurait entre la grammaire, qu'elle complétait, et la dialectique, dont elle apparaissait tantôt comme la sœur, tantôt comme la rivale. Les disciples de Pétrarque, héritiers d'une conception rénovée de la parole, s'employèrent à restaurer l'idéal romain de l'orateur. Ils montrèrent en celui-ci le type de l'homme accompli, capable d'agir, par l'usage d'une langue maîtrisée, non seulement sur l'esprit, mais aussi sur la volonté des autres hommes, et d'étendre ainsi, par un discours soit oral, soit écrit, l'empire de la vérité politique, morale ou religieuse. Ils travaillèrent en conséquence à rétablir la connaissance du latin classique, outil de culture et de communication par excellence.

C'est pour des raisons d'ordre esthétique et surtout d'ordre religieux que Pétrarque avait dénoncé la dégradation de la langue de Rome dans l'usage médiéval, et qu'il avait préconisé, donnant personnellement l'exemple, le retour aux modèles de la grande rhétorique, autrement dit de l'éloquence authentique. Mais, si la leçon du Père de l'Humanisme fut si rapidement entendue (nonobstant des retards plus ou moins importants hors d'Italie) et si profondément assimilée (en dépit de quelques oppositions vives de la part de théologiens et d'universitaires), c'est aussi, sans aucun doute, parce que les conditions de la vie politique dans les cités et dans les seigneuries avaient provoqué, dès la fin du XIVe siècle, un développement particulier des communications et des échanges, de sorte que la société avait un besoin sans précédent d'hommes instruits capables de s'exprimer en latin et de bien s'exprimer, connaissant mieux que jamais l'« artem recte et bene dicendi ». Ainsi, lorsque la société du XVe siècle désigne l'éloquence comme l'objectif premier de la formation des intellectuels, elle obéit, semble-t-il, à une triple exigence : pratique, esthétique et philosophique.

Valeur instrumentale de l'éloquence

De leur habileté dans le maniement de la rhétorique les hommes du XVe siècle escomptent d'abord des avantages personnels, d'ordre matériel, que souligne par exemple ce quatrain de

Johannes von Tepl, au début du siècle :

> Si honorificis adhaerere
> et abundantia vis vigere,
> tunc rhetoricam bene discas
> et assidue ad hanc tendas.

Les bénéfices pratiques de la rhétorique furent encore rappelés, vers la fin du siècle, par Politien, dans la conférence introductive à son commentaire de l'*Institution oratoire* de Quintilien : « Itaque ut quod sentio amplectar brevi : nulla unquam profecto vitae pars, nullum tempus est, nulla fortuna, nullae aetates, nullae denique nationes, in quibus non cum maximas dignitates summosque honoris gradus oratoria consecuta sit. »

Le système éducatif du Moyen Age plaçait la rhétorique parmi les disciplines du premier cycle (Trivium) de la Faculté des Arts. Dans le courant du XIVe siècle, elle avait fini par accaparer l'attention des universitaires. Martianus Capella, Isidore de Séville et Bède fournissaient la matière fondamentale de cette rhétorique scolaire, déchue du rang prestigieux qu'elle avait occupé dans l'Antiquité. Les clercs l'étudiaient en vue de leurs fonctions d'épistoliers ou de prédicateurs. Leurs *Artes dictandi* et leurs *Artes praedicandi* sont en effet des manuels de technique épistolaire ou oratoire, des recueils de préceptes provenant principalement de deux traités antiques : la *Rhetorica vetus* (*De inventione* de Cicéron) et la *Rhetorica nova* (*Rhetorica ad Herennium* de Cornificius, attribuée encore à Cicéron). Ces *Artes* diffusaient le goût d'un certain ornement extérieur, mais leur enseignement restait exclusivement pratique et leurs perspectives littéraires très limitées.

Par ailleurs les transformations économiques et politiques subies par la société européenne dans son ensemble au cours du XIVe siècle accroissent considérablement l'importance de la parole et de l'écriture dans la vie publique. Le rôle des laïcs instruits devient prépondérant. L'intensification des échanges diplomatiques, le recours plus fréquent aux négociations dans les conflits, les assemblées internationales, telles que les conciles, le développement des villes et la croissance de l'activité commerciale exigent des hommes beaucoup mieux préparés au discours sous toutes ses formes que ne l'avaient été les clercs des siècles antérieurs; chanceliers, secrétaires, ambassadeurs occupent des postes plus en vue. Dans la vie de la cité, l'orateur est désormais un personnage central. La conviction se répand que l'éloquence, art capable de conduire la volonté d'autrui, peut être, en certaines circonstances, une arme plus efficace que les armes matérielles, qui ne touchent que les corps. F. Filelfo compare l'éloquence à un poignard, Politien à une épée. E. S. Piccolomini rappelle que le duc de Milan redoutait davantage une invective de C. Salutati, chancelier de Florence, qu'une armée rangée en ordre de bataille. Il observe de même que les chanceliers que choisit la République florentine, avant d'être bons juristes, devaient être excellents « orateurs ». Evoquons en effet C. Salutati, L. Bruni et Poggio Bracciolini. Ces deux derniers furent également secrétaires apostoliques. Il est probable, par ailleurs, que l'éloquence d'E. S. Piccolomini ne fut pas sans favoriser son élection au trône de Saint Pierre. Pour illustrer la puissance de la parole, les humanistes, précédés par Pétrarque, citèrent souvent l'exemple d'Orphée, qui par son chant adoucissait les bêtes sauvages ou inclinait vers lui les arbres, parallèlement à l'histoire d'Amphion, lequel, sans toucher une pierre, par le seul charme de sa musique, éleva les murs de Thèbes. Le dieu de l'éloquence est Mercure, messager de l'Olympe. Vénus aussi protège les orateurs.

Il était naturel, dans ces conditions, que la maîtrise de la langue et du style devînt une source nouvelle de prestige, un moyen de promotion sociale incomparablement plus efficace que par le passé. Les humanistes donnent des leçons publiques où se pressent nobles et bourgeois. Ils occupent aussi les chaires de rhétorique dans les universités et leur rendent un éclat depuis longtemps perdu. Le renom des grands pédagogues italiens, tous maîtres d'éloquence, s'étendit bien au-delà des Alpes et leurs écrits sur la langue latine furent diffusés sans retard, manuscrits d'abord, puis, très vite, imprimés, dans les écoles des autres pays d'Europe, où ils furent à la base de l'enseignement rénové. Les principales figures furent Gasparino Barzizza, Pier Paolo Vergerio, Guarino da Verona, Vittorino da Feltre et Maffeo Vegio. A Ferrare, Guarino, « cuius domus officina eloquentiae merito potuit appellari » (selon Ludovico Carbone), professa pendant une trentaine d'années avec un tel succès qu'il fut entouré d'étudiants de toutes nations. De « barbares » qu'ils étaient, Guarino les renvoyait chez eux transformés en véritables « Latins » : « Quot homines natura barbaros a loquendi barbarie liberavit eosque in patriam lingua et arte Latinos factos remisit! » Parmi ses disciples anglais, William Grey devint évêque d'Ely et Robert Flemmyng doyen de l'église de Lincoln. La plupart des élèves de ces maîtres italiens furent appelés, en effet, à occuper des postes de premier plan dans la société laïque ou ecclésiastique de leurs pays. (Cf. aussi chap. III. Écoles, universités...)

La valeur de l'éloquence ne parut pas moins grande, aux humanistes, dans le domaine de la transmission du savoir que dans celui des relations publiques. La science, pour progresser et pour être diffusée, exige que l'outil de la connaissance, la langue, soit un outil de qualité. L. Valla, dans la préface de ses *Elegantiae,* affirma, avec une conviction particulière, que la restauration de la langue latine devait favoriser la restauration de toutes les disciplines : « qua vigente [i. e. lingua latina], quis ignorat studia omnia disciplinasque vigere, occidente occidere? » L'éloquence clarifie la pensée, la rend assimilable par autrui. Tous, théologiens, philosophes, juristes, médecins, spécialistes des sciences naturelles comme des sciences humaines sont tenus d'user de la langue la plus soignée. Les traductions du grec doivent par conséquent faire l'objet d'une attention spéciale. Dans la première moitié du siècle, L. Bruni, traducteur de Démosthène, de Xénophon, de Plutarque, de Platon et d'Aristote, fut le plus conscient de cette exigence, qu'il avait d'ailleurs héritée de son maître Salutati.

Valeur esthétique de l'éloquence

L'homme instruit du XVe siècle aime être complimenté sur le style de ses épîtres, sur la force de sa parole publique et sur l'agrément de sa conversation privée. « Eloquentissimus », « facundissimus » ou « disertissimus », tel se veut et tel désire apparaître l'intellectuel à la mode. La société cultivée recherche les occasions d'écouter un orateur de renom, elle suscite les longues causeries, elle se réunit pour lire et commenter des écrits sortis de la plume des imitateurs de Cicéron. Elle y goûte un plaisir d'ordre esthétique, charmée qu'elle est par la solide architecture des phrases « à l'antique » et par le choix raffiné des vocables latins les plus purs. De France, Jean de Montreuil sollicita des copies de lettres de C. Salutati. Dans les pays germaniques, où il fut nonce, E. S. Piccolomini découvrit des auditeurs enthousiastes, qui s'inspirèrent ensuite de son style classique. Les Italiens s'enorgueillirent de la qualité de leur latin comme d'une prérogative nationale, ce qui n'alla pas sans irriter les intellectuels des autres nations. Les Français, tout particulièrement, relevèrent ce défi. Pétrarque avait écrit : « Oratores et poetae extra Italiam non

quaerantur». Jean de Hesdin le premier protesta par une épître dans laquelle il défend la tradition littéraire de son pays.

Ce goût pour l'éloquence dérive naturellement du goût, général à l'époque, pour le luxe du décor et pour l'élégance de la vie dans toutes ses manifestations. Même les polémiques sont suivies par un public très large, que les humanistes, auteurs féconds d'invectives, se gardent bien de négliger. C. Salutati et A. Loschi, Poggio Bracciolini et F. Filelfo, A. Politien et G. Merula savent en effet se disputer en employant les grands moyens de la rhétorique. Marsile Ficin put donc placer l'art oratoire parmi les arts qu'il loua son siècle d'avoir restaurés, à côté notamment de la peinture et de l'architecture.

L'utilité de l'éloquence dans les relations publiques ou dans la propagation des idées ne suffit pas, on s'en rend compte, à expliquer le succès mondain des orateurs. Il naît aussi de l'enthousiasme des intellectuels du XVe siècle pour toutes les formes d'art consciemment inspirées de l'Antiquité. Il est évident que l'éloquence des humanistes n'est pas le produit d'une exploitation plus ample des recettes codifiées au Moyen Age. Elle se distingue dans son principe même de la rhétorique des siècles précédents. Pétrarque le premier avait critiqué l'aliénation que la langue latine avait subie tant dans les écoles, où elle était réduite à l'état de jargon, que dans les chancelleries, où elle était encombrée d'ornements tels que les «couleurs de rhétorique» ou les rythmes du «cursus». Salutati se moque des écrivains de son temps qui chargent leur prose d'«inepties sonores» et qui se soucient d'en compter les syllabes ou d'en travailler les clausules. Ces modernes sont des «gothiques». A ses yeux, les Français surtout sont coupables d'avoir corrompu le latin. Quant aux compilateurs médiévaux de traités de rhétorique, il faut en rejeter les ouvrages. Isidore de Séville, dans l'estime de L. Valla, est «indoctorum arrogantissimus». E. S. Piccolomini engage ses disciples viennois à oublier les préceptes et les exemples détestables de certain manuel de rhétorique en circulation dans leur entourage. L'abandon du latin au profit des langues vernaculaires dans l'usage littéraire fut également déploré par les humanistes, du moins dans la première partie du siècle.

La langue qu'il s'attachent à sauver est la langue de Rome, langue authentique de la plus haute culture. L'éloquence humaniste, quête érudite et artistique de l'«eloquentia prisca», est donc un retour à la source, à l'enseignement des Anciens eux-mêmes : «in fonte potius fuerit quam in rivo potandum» observa E. S. Piccolomini dans son *De eruditione puerorum*, traité dédié à Ladislas V de Hongrie. S'élevant ainsi contre des siècles qu'ils jugeaient responsables de l'avilissement du latin («nimis etate nostra eloquentie studia negliguntur» déclarait C. Salutati), les humanistes introduisirent un sentiment de rupture dans le cours de l'histoire culturelle de l'Europe; ils fondèrent l'époque moderne.

Restaurer la langue latine dans la pureté de son vocabulaire et de sa grammaire, comme dans l'éclat de son style, fut une œuvre longue et militante qui débuta avec Pétrarque, s'approfondit et s'élargit avec C. Salutati, connut sa pleine maturité avec Valla et s'éleva à un degré de raffinement particulier avec A. Politien. Les grands pédagogues exercèrent, dans ce domaine, une influence capitale, grâce à leurs explications de textes, mais aussi grâce aux exercices grammaticaux et stylistiques auxquels ils soumirent leurs élèves. Avant l'arrivée de Guarino à Ferrare, dit encore L. Carbone, personne ne connaissait non seulement les règles de l'éloquence, mais celles mêmes de la bonne langue : «Nemo erat, non dicam qui oratoriam facultatem nosceret, qui rhetoricam profiteretur, qui graviter et ornate diceret et in publico aliquo conventu verba facere auderet, sed qui veram grammaticae rationem cognosceret, qui

vocabulorum proprietatem vimque intelligeret, qui poetas interpretari posset. » La poésie ne fut pas négligée, mais la prose fut estimée, étudiée, pratiquée bien davantage. C. Salutati ne cacha pas sa préférence : « magnum, fateor, versibus scribere, sed maximum, crede mihi, prosaico style cum laudibus plenisque sententiis exundare [...] quantum flumen a pelage differt, tantum carmina prosis credito fore minora. Maxima res est eloquentia. »

La restauration de l'éloquence commença par celle de la grammaire. Il n'est pas jusqu'aux minuties de l'orthographe qu'un Salutati ne voulût traiter avec sérieux. Les questions de vocabulaire furent naturellement les plus discutées. L'« elegantia », autrement dit la correction de la langue sous tous ses aspects, fit l'objet des recherches passionnées de L. Valla et après lui d'Agostino Dati et de bien d'autres, auteurs dont les ouvrages se répandirent aussitôt dans l'Europe entière. Quant au style, condition même de l'éloquence, il fut dès lors forgé d'après les plus grands modèles et tout spécialement d'après Cicéron, dont plusieurs écrits, inconnus du Moyen Age, — lettres ou discours — avaient été remis en lumière, avec une ferveur incomparable, par les humanistes. Barzizza notamment fut l'apôtre du culte « tullien », ranimé déjà par Pétrarque. Pas ailleurs, L. Bruni traduisit, entre autres, les discours de Démosthène et F. Filelfo la *Rhétorique* d'Aristote, tandis que Poggio Bracciolini découvrait un exemplaire complet de l'*Institution oratoire* de Quintilien. Se comparant à des abeilles, les rénovateurs de l'éloquence composèrent le miel de leur prose en feuilletant « d'une main diurne et nocturne », non plus les anthologies médiévales, mais les textes mêmes des Anciens. L'enseignement universitaire de la rhétorique en fut transformé. La rhétorique, au XVe siècle, dans les centres ouverts à l'humanisme, ne complète plus la grammaire, elle la domine. Les humanistes s'appliquèrent par ailleurs à rendre plus solidaires qu'auparavant les trois branches du Trivium, consacrées toutes à la formation du discours.

Idéalement, l'éloquence nouvelle doit donc se distinguer à la fois par son emploi scrupuleux de la meilleure langue latine et par une force émanant de l'expression même de la pensée. Malheureusement, les propagateurs de cette rhétorique rénovée n'évitèrent pas toujours le danger d'un nouveau formalisme, issu d'une imitation trop guindée de Cicéron.

En Europe, la diffusion de la conception nouvelle de l'éloquence suivit les chemins de l'Humanisme. La France, grâce à l'action de Pétrarque lui-même en Avignon, fut stimulée assez tôt. Jean de Montreuil et Nicolas de Clamanges, entre autres, éveillèrent l'attention de leurs contemporains au problème de la langue et du style. Toutefois, la restauration de l'art oratoire n'y connut pas une progression régulière. Ce n'est que dans le dernier tiers du siècle, grâce à G. Fichet et à R. Gaguin, que le goût de l'éloquence triompha définitivement. Il est remarquable que les deux premiers livres publiés par les presses de la Sorbonne, installées en 1470, furent les *Epistolae* et l'*Orthographia* de Barzizza. Des mêmes presses, dès l'année suivante, sortirent notamment la *Rhetorica* de Fichet, les *Eloquentiae praecepta* d'A. Dato, l'*Orator* de Cicéron et les *Elegantiae* de L. Valla. L'Allemagne dut atteindre, pour entreprendre sa restauration de l'éloquence, la venue d'E. S. Piccolomini. Sous son influence, Johann Tröster et Bernhard von Kraiburg, par exemple, écrivirent des lettres d'un style nouveau. Le second composa même une *Rhétorique* et subit les attaques du Bénédictin Johann Schlitpacher. (Cf. aussi chap. III. La nouvelle latinité...)

A l'époque où cette rénovation linguistique et stylistique s'approfondissait en Italie et gagnait les autres régions d'Europe, les langues vernaculaires connaissaient presque partout un développement particulier, qu'il convient d'examiner à part. On trouve alors, en France, en

Bourgogne, en Allemagne, en Angleterre, dans la Péninsule Ibérique, une littérature que l'on peut appeler « flamboyante », caractérisée par un usage savant et recherché des recettes de la rhétorique traditionnelle. L'écrivain du XVe siècle se donne volontiers le titre de « rhétoricien ». Les *Arts de rhétorique* et les *Arts de seconde rhétorique* (réservés à la composition en vers), rédigés soit en latin, soit en langue vulgaire, se multiplient. Les œuvres les plus représentatives sont de nature aristocratique. Elles traduisent un réflexe de défense de la classe noble face à la montée de la culture bourgeoise. Les recherches de l'artifice, du rare et du précieux y sont poussées à l'extrême. Le milieu le plus favorable à ce genre de production fut sans aucun doute la Cour de Bourgogne au temps de Philippe le Bon (1419-1467) et Charles le Téméraire (1467-1477). Les œuvres formellement très élaborées de G. Chastellain et de son successeur J. Molinet, historiographes officiels et poètes, admirateurs tous deux d'Alain Chartier, furent imitées dans les différentes régions de langue française. L'Angleterre aussi eut une production de « rhétoriciens ». Citons Reginald Pecock pour la prose et John Lydgate pour la poésie. En Allemagne, *Der Ackermann aus Böhmen* de Johannes von Tepl est l'œuvre typique du début du siècle. En Catalogne, l'école de Valence se distingua elle aussi par ses raffinement formels. (Cf. aussi chap. VII. La littérature didactique...).

Le phénomène apparut moins net en Italie, où la langue vulgaire, après un épanouissement remarquable au XIVe siècle grâce aux « trois couronnes », traversa une période de crise, due en grande partie à la remontée du latin. On ne peut nier que la littérature « flamboyante » s'inscrit encore dans la tradition médiévale, dont elle exaspère certaines tendances et dont elle représente sans doute le dernier développement. Mais on peut se demander aussi dans quelle mesure cette littérature n'a pas subi l'influence indirecte de la réhabilitation de l'éloquence par les humanistes. Le grand respect manifesté par les « rhétoriciens » pour la fonction d'orateur et leur souci constant de latiniser soit le vocabulaire soit la syntaxe peuvent être allégués comme des signes de leur sympathie pour les efforts des humanistes et comme une preuve de leur appartenance, marginale mais réelle, à l'« âge de l'éloquence ». Comment en eût-il été autrement dans une Europe où les discours, les lettres et les traités des humanistes circulaient de main en main, où la culture était toujours bilingue et où les usagers du latin restauré ne cessaient de côtoyer ceux de la langue vernaculaire, quand la même personne ne pratiquait pas les deux instruments linguistiques, alternativement. Ce n'est toutefois que tardivement que les différentes littératures en langue vernaculaire rompirent avec la rhétorique médiévale et s'engagèrent décidément dans les chemins tracés par l'humanisme. Les écrivains de langue française, par exemple, n'abandonnèrent les « épiceries » pour se mettre à l'école directe des auteurs antiques que dans le second quart du XVIe siècle. En Italie, cependant, la crise de la langue vulgaire à laquelle nous avons fait allusion, prit fin vers le milieu du XVe siècle, grâce, en particulier, à l'action réfléchie d'un humaniste tel que L. B. Alberti. Celui-ci produisit—notamment dans ses livres *Della famiglia* — une prose italienne d'un type nouveau, fondée sur le modèle latin. Mais l'inspiration latine conduisit un Francesco Colonna à créer, dans son *Hypnerotomachia Poliphili*, une langue italienne savante, entièrement artificielle, une langue d'archéologue. Le XVe siècle apparaît donc, en ce qui concerne les langues vernaculaires, comme un siècle de croissance. Après avoir été menacées par la restauration du latin, ces langues s'affirment en développant un style extrêmement recherché, soumis encore à la tradition de la rhétorique médiévale. Par ces moyens archaïques, elles répondent d'une certaine manière, paradoxalement, aux sollicitations de l'humanisme.

En ce qui concerne les relations de la rhétorique et de la philosophie, rappelons qu'elles furent depuis Pétrarque au centre d'un débat qui suscite, encore vers 1480, un important échange de lettres entre Ermolao Barbaro (champion de la thèse humaniste affirmant que ceux qui privent la philosophie de l'éloquence ne peuvent être que des philosophes grossiers) et Pic de la Mirandole (porte-parole des « barbares », selon qui la philosophie, soucieuse uniquement de découvrir et de démontrer la vérité, n'a pas à s'orner des couleurs de la rhétorique).

Le débat sur la nécessité de l'éloquence dans les écrits philosophiques datait bien de Pétrarque, lequel l'avait ouvert en considérant, plus généralement, les rapports de la langue avec la pensée morale et religieuse. On se doit de le rappeler, car la réhabilitation de la rhétorique par cet auteur de traités moraux et religieux fut l'événement initial et capital du mouvement humaniste. Augustinien, Pétrarque était attaché à une théorie non pas intellectualiste, mais volontariste de l'entendement. Contre les raisonnements rébarbatifs des théologiens scolastiques, il recommandait de gagner la raison par la voie du cœur, en rendant à la parole son pouvoir émotif. Pour toucher l'âme et animer la volonté, il faut que la vérité soit présentée, portée, soutenue par une parole persuasive. Sans doute, explique-t-il, Aristote montre bien en quoi consiste la vertu, mais Cicéron conduit plus efficacement à la pratiquer : « plus Aristotilem docere, plus Tullium animos movere; plus in illius moralibus libris acuminis, plus in huius efficacie inesse. Ille docet attentius quid est virtus; urget iste potentius ut colatur virtus. » *(Invectiva contra eum qui maledixit Italie.)* L'action, pour Pétrarque, l'emporte sur la connaissance. Pour décider les âmes à choisir le bien, l'éloquence est donc indispensable. A ceux qui s'offusquent de voir le message chrétien véhiculé par une langue moulée sur celle des auteurs païens, Pétrarque répond en invoquant les arguments mis en avant par Saint Augustin lui-même dans le *De doctrina christiana.* Saint Augustin, Saint Jérôme, Saint Basile, Saint Cyprien, Lactance demeurent en général, au cours du XVe siècle, les grands apologistes et les auteurs chrétiens les plus souvent appelés à la rescousse contre les adversaires du courant humaniste. Saint Paul même est présenté comme un orateur. La défense de la rhétorique classique coïncide ici avec celle de la poésie et des belles-lettres en général. Les polémiques de C. Salutati contre Giovanni da San Miniato et surtout contre Giovanni Dominici, religieux traditionalistes, adversaires de la lecture des écrivains profanes, furent à cet égard les plus caractéristiques. En France, la défense des belles-lettres fut assumée par les représentants de la première génération d'humanistes, en particulier par Jean de Montreuil, secrétaire royal, et par Nicolas de Clamanges, chancelier de l'Université de Paris, qui revendiqua le mérite d'avoir fait resurgir dans son pays l'étude de l'éloquence depuis longtemps délaissée. L. Valla ne manqua pas de rappeler la position des humanistes dans sa préface du livre IV des *Elegantiae* : « qui ignarus eloquentiae est, hunc indignum prorsus qui de theologia loquatur existimo ». Sa conclusion fut : « non modo non reprehendum est studere eloquentiae, verum tamen reprehendum non studere ».

L'une des phrases les plus fréquemment citées par les humanistes pour justifier leur culte de l'éloquence est extraite de l'introduction du *De inventione,* livre lu, rappelons-le, pendant tout le Moyen Age, mais relu avec des yeux plus attentifs et surtout plus pénétrants depuis l'intervention de Pétrarque : « ac mihi quidem videntur homines, cum multis rebus humiliores et infirmiores sint, hac re maxime bestiis praestare, quod loqui possunt. Quare praeclarum mihi

quiddam videtur adeptus is, qui, qua re homines bestiis praestent, ea in re hominibus ipsis antecellat. » Si les humanistes attachent tant d'importance à l'art de la parole, ce n'est donc pas exclusivement pour des motifs d'utilité pratique ou de mode esthétique, c'est aussi et c'est peut-être avant tout parce qu'ils sont persuadés que la parole fonde leur dignité d'homme. La perfection de leur discours sera pour eux le signe le plus évident de la perfection de leur humanité. La parole, manifestation de l'âme, fait par conséquent l'objet de tous leurs soins. La conception — formulée par Cicéron et Quintilien — selon laquelle l'orateur idéal est le type d'homme le plus accompli, est approfondie par la méditation de Pétrarque et de ses successeurs en vue de fonder une anthropologie nouvelle. Devenir homme, c'est donc accéder à la parole. Etre civilisé, c'est, grâce à la possession d'une langue, se montrer capable d'exprimer sa pensée et de la communiquer pour susciter celle d'autrui. Cultiver l'éloquence, c'est obligatoirement cultiver l'homme tout entier. D'où la valeur pédagogique de l'art oratoire. S'efforcer d'écrire ou de parler mieux que les gens du commun, c'est user d'un privilège essentiel pour s'élever dans l'ordre social, certes, mais avant tout dans l'ordre de l'être. L'éloge fait à l'éloquence d'un orateur ou d'un écrivain acquiert donc une dimension morale; à l'origine, il va beaucoup plus loin qu'un simple compliment de caractère esthétique. On comprend dès lors l'empressement des intellectuels du XVe siècle à s'initier à cet art devenu primordial. On appréciera de même à sa juste valeur un hommage tel que Poggio Bracciolini en rendit à la fière éloquence déployée par Jérôme de Prague devant le tribunal de Constance : « Fateor me neminem vidisse unquam, qui in causa dicenda praesertim capitis magis accederet ad facundiam priscorum, quos tantopere admiramur. »

Cette conception nouvelle, plus profane, de la dignité de l'homme amena les humanistes à mettre en évidence les deux fonctions principales du langage humain : sa fonction sociale et sa fonction logique.

La parole naît de la communication, puis la fonde à son tour, dialectiquement. Favorisant la rencontre humaine, elle est à l'origine même de la société. S'il n'existe pas d'humanité muette, il n'existe pas non plus, naturellement, d'humanité solitaire. La parole institue l'échange entre les hommes à tous les niveaux : entre les individus, c'est l'amitié (d'où l'importance des lettres dans la naissance et l'entretien d'un commerce amical); entre les familles, c'est l'organisation de la cité (d'où l'audience des discours et des écrits politiques); entre les cités, entre les Etats, c'est la possibilité d'alliances, c'est l'établissement de la paix (d'où le prestige de l'orateur chargé d'ambassades). « Cedant arma togae, concedat laurea linguae » (*De officiis*, I, 77) : ici encore Cicéron proclame le pouvoir de l'éloquence. Mieux qu'un empire militaire, l'homme de culture peut créer une communauté de civilisation. Les mots magnifiques de L. Valla, dans la préface de ses *Elegantiae*, ne cesseront de résonner dans la conscience des humanistes de l'Europe entière : « ibi namque Romanum imperium est, ubicumque Romana lingua dominatur ». D'autre part, la parole permet des relations entre des hommes éloignés dans le temps. Pétrarque n'hésita pas à s'adresser directement, par une épître, à la postérité. Aussi les princes et les puissants considèrent-ils les humanistes comme les plus sûrs appuis de leur gloire de leur vivant et après leur mort. L'homme s'accomplissant dans l'échange verbal, la littérature humaniste en prose est constituée avant tout de dialogues : traités conçus sous forme de conversations amicales, épîtres composées en fonction d'une lettre reçue ou d'une réponse attendue, harangues destinées à être prononcées comme des appels. L'intellectuel du XVe siècle vit avec et devant d'autres intellectuels. Il ne trouve son identité qu'au sein d'une société cultivée. Son attachement à

l'éloquence le situe pratiquement en dehors de la perspective transcendantale du Moyen Age. Le propre de l'homme était auparavant d'avoir une âme. C'est désormais d'avoir une langue et d'en user pour le bien public. L'humaniste crée ainsi non seulement la République des Lettres, mais la Cité terrestre gouvernée par l'accord d'hommes responsables. La fonction sociale de la parole ne peut évidemment s'exercer que grâce à sa fonction logique. La parole exprime et provoque la pensée. Pétrarque et ses plus grands disciples eurent l'intuition d'un lien constitutif entre le langage et la vie de l'esprit. Il ne peut certes y avoir d'éloquence authentique sans sagesse, autrement dit sans philosophie. Le rhéteur, en effet, se perd dans la mer des mots, il abuse de la parole, il finit par causer la ruine de la cité. Mais il ne peut y avoir non plus de philosophie sans éloquence. Cela parce que la pensée n'émerge que dans une forme de langage et qu'elle ne prend vraiment corps que dans une forme parfaite. Impossible, dès lors, de dissocier forme et fond. La sagesse, comme Minerve, naît toute armée de mots. Ni jargon philosophique, ni vains ornements extérieurs : une éloquence transparente, l'éloquence même d'une pensée mûre. La comparaison de la parole avec le vêtement (qui suppose que la pensée nue s'habille à son gré d'un langage) est encore répandue au XVe siècle; toutefois, l'union des mots et des idées apparaît plus intime à ceux qui réfléchissent sur le langage. Pour arriver à la pensée, donc à la vérité, il faut passer par la parole. La philosophie a donc besoin de l'éloquence. Pareille thèse ne fut pas acceptée sans difficulté. A preuve, rappelons-le, le débat qui opposa E. Barbaro, partisan d'une philosophie servie par l'éloquence, et Pic de la Mirandole, porte-parole des scolastiques, fidèles à une philosophie servie par une langue technique. Quoi qu'il en fût, la thèse des humanistes ne fut pas sans influence sur l'évolution de la dialectique.

Cette très haute conception de l'éloquence (nom de la rhétorique restaurée dans son antique valeur civilisatrice) n'a donc presque plus rien de commun avec celle de la rhétorique enseignée dans le cadre du Trivium. C'est la conception philosophique de l'éloquence — manifestation plénière de l'homme pensant — qui justifie en fin de compte son prestige aux yeux des humanistes. C'est cette conception qui fonde l'utilité de l'éloquence dans la vie publique ainsi que dans les écrits scientifiques, moraux et religieux; c'est elle qui fonde sa véritable beauté et qui crée l'urgence de rétablir la langue et le style des orateurs antiques; c'est enfin cette découverte du pouvoir ennoblissant de l'éloquence qui explique l'importance primordiale que l'art oratoire revêt pour l'intellectuel au XVe siècle, au cœur d'une époque où la science de l'homme l'emporte à nouveau sur les sciences de la nature.

Avec Pic de la Mirandole nous touchons à la fin de notre période, nous la dépassons même et entrevoyons le moment de perplexité qui traversera la pensée humaniste en ce qui concerne notamment la valeur de la rhétorique.

Pierre Jodogne
Université Libre de Bruxelles

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

BALDWIN (Charles Sears), *Renaissance Literary Theory and Practice : Classicism in the Rhetoric and Poetic of Italy, France and England, 1400-1600*, New York, 1939.

Etudes de Rhétorique, Tome I, Nancy, 1969 (Cahiers du Centre de Recherches et d'Applications Linguistiques, 1ère série, n° 11).

GARIN (Eugenio) éd., *Il pensiero pedagogico dell'umanesimo*, Firenze, 1958 (I Classici della pedagogia italiana).
ID. éd., *Prosatori latini del Quattrocento*, Milano—Napoli, 1952.
SEIGEL (Jerrold E.), *Rhetoric and Philosophy in Renaissance Humanism*, Princeton, 1968.
VASOLI (Cesare), *L'estetica dell'Umanesimo e del Rinascimento*, in *Momenti e problemi di storia dell'estetica*, Tome I, Milano, 1959, pp. 325-433.

Aspects nationaux

BENNETT (H. S.), *Chaucer and the Fifteenth Century*, Oxford, 1948.
KOHUT (Karl), *Las teorías literarias en España y Portugal durante los siglos XV y XVI*, Madrid, 1973 (Anejos de Revista de Literatura, 36).
RUPPRICH (Hans), *Die Frühzeit des Humanismus und der Renaissance in Deutschland*, Leipzig, 1938.
ID., *Humanismus und Renaissance in den deutschen Städten und Universitäten*, Leipzig, 1935.
SCHIRMER (Walter), *Der englische Frühhumanismus. Ein Beitrag zur englischen Literaturgeschichte des 15. Jahrhunderts*, Leipzig, 1931.
SIMONE (Franco), *Il Rinascimento francese, Studi e ricerche*, Torino, 1961.
WEISS (Robert), *Humanism in England during the Fifteenth Century*, 2e éd., Oxford, 1957.

V

LE RENOUVEAU SPIRITUEL

En 1454 ou 1455 fut imprimée la célèbre Bible dite « à quarante-deux lignes », qui est non seulement est un chef-d'œuvre de l'art de Gutenberg, mais un témoignage insigne de la faveur dont l'Ecriture jouissait alors. Par la suite, de nombreuses Bibles furent imprimées en latin, ainsi qu'en langues vernaculaires. Si des monarques, des riches, ou de pieux fidèles continuèrent parfois à se procurer des transcriptions manuscrites partielles ou intégrales de l'Ecriture en langue latine, les traductions de la Bible en langues vernaculaires apparaissent de plus en plus nombreuses et jouent un rôle important, tant du point de vue religieux que du point de vue culturel, dans la formation de plusieurs littératures nationales. Manuscrites ou imprimées, ces traductions provoquent parfois des réactions violentes de la part des autorités ecclésiastiques ou civiles; c'est ainsi qu'en 1408, le synode d'Oxford interdit la version de la Bible entreprise par Wycliffe à la fin du XIVe siècle et complétée plus de vingt ans après sa mort par ses collaborateurs.

En fait, l'attitude de l'Eglise envers les traducteurs de la Bible n'a jamais été aussi simple que les Réformateurs ont voulu le faire croire. Depuis des siècles, les autorités ecclésiastiques hésitaient entre la recommandation d'une connaissance directe et approfondie de la Bible, et la crainte d'ébranler par des transcriptions divergentes et des traductions infidèles l'unité de la croyance chrétienne, et sur le plan moral, par le « scandale » de textes de l'Ancien Testament.

Omniprésence de la matière biblique

L'Ecriture joue un rôle important dans toutes les littératures dès avant le XVe siècle et, sous des formes différentes, elle pénètre non seulement parmi les élites, mais aussi parmi le peuple dont elle marque profondément la vie émotive et morale.

Les études universitaires, dont une partie importante était orientée vers la connaissance de l'Ecriture sainte, suscitaient d'innombrables commentaires des textes bibliques. Par ailleurs la Bible inspirait les visionnaires mystiques. En se servant d'images tirées de l'Apocalypse, les prédicateurs effrayaient leur auditoire et créaient une atmosphère d'angoisse ou d'enthousiasme religieux. Les hérétiques de toutes provenances justifiaient leurs conceptions théologiques et sociales par des citations tirées de l'Ecriture sainte. Fresques dans les églises, enluminures dans les manuscrits représentaient des scènes et des personnages bibliques. Les textes chantés au

cours de la messe avaient pour origine des passages de l'Evangile. Des scènes puisées dans la Bible, ou liées à la symbolique de l'Ancien ou du Nouveau Testament, étaient reprises — ou défigurées — dans les obscénités des farces et dans les figures monstrueuses sculptées aux murs des cathédrales.

Sous tous ces aspects, le XVe siècle se rattache à la tradition des époques précédentes. Sans doute, certaines des formes de présentation des textes bibliques disparaissent-elles au XVe siècle. Par exemple, les traductions juxta-linéaires ou glosées ne jouent plus un rôle primordial à une époque où se multiplient les traductions intégrales du Nouveau et souvent de l'Ancien Testaments. Cependant, divers dictionnaires, manuels et aide-mémoires destinés à éclairer l'Ecriture sainte survivent encore au XVe siècle presque sous la même forme. Parmi les premiers livres imprimés on trouve les *Mammotrectus,* par exemple l'édition du *Mammotrectus* de J. Marchesinus (composé vers 1300) par Elias Holye von Laufen en 1470. Pendant le Concile de Bâle, les concordances, les interprétations lexicales de la Bible ainsi que les diverses encyclopédies, partiellement fondées sur des récits bibliques, dont les premières rédactions remontent aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles, comptent encore beaucoup; il en paraîtra longtemps des remaniements manuscrits ou imprimés.

Cependant, à l'aube de la Renaissance éprise d'études linguistiques et de critique textuelle, on examine et on corrige les anciennes traductions latines; on cherche à établir le texte exact de l'Ecriture, assez flou encore à l'époque et contenant, dans diverses versions, des livres différents. Ceci n'est point nouveau : on se souviendra des «correctoria» des siècles précédents, notamment de ceux du Dominicain Hugues de Saint-Cher et du Franciscain G. Brito.

La Bible, objet sacré

La diffusion de l'Ecriture se fait d'une manière internationale. Les frontières entre les différentes zones culturelles sont floues; ceci s'applique particulièrement au domaine de la spiritualité. Le mariage du roi de Bohême Wenceslas avec Sophie de Bavière (1389) a donné lieu, par exemple, à une traduction de la Bible en allemand, dont le manuscrit, somptueusement enluminé, fut un exceptionnel cadeau de noces. Le livre, réalisé en Bohême entre 1389 et 1400, est un des chefs-d'œuvre de l'enluminure tchèque.

Les Bibles richement reliées et enluminées devinrent objets d'art ou reliques précieuses. Ainsi, l'Evangéliaire de Reims, dont la première partie, en caractères cyrilliques, fut attribuée à Saint Procope, alors qu'il s'agit d'un manuscrit du XIIe siècle originaire de Russie. La deuxième partie, en caractères glagolitiques, fut rédigée en 1395 par les moines que Charles IV fit venir de Croatie à Prague, au couvent d'Emmaüs. Au XVe siècle, l'ouvrage parvient en Turquie, probablement comme cadeau de la délégation tchèque qui proposait au patriarche de Constantinople l'union des Calixtins de Bohême avec l'Eglise byzantine. Au fil des siècles, le texte devint incompréhensible pour ses nouveaux propriétaires, et le livre acquit la valeur d'un objet sacré; cent ans plus tard, l'archevêque de Reims, Charles de Lorraine, plus tard cardinal et connu sous le nom de Cardinal de Lorraine, acheta le manuscrit et l'apporta en France. Le manuscrit prit place parmi les joyaux de la couronne, sur lequel les rois de France, lors de leur avènement, allaient prêter serment.

Au XVe siècle, les savants qui possédaient des Bibles étaient souvent en déplacement; ils

changeaient de pays et de mécènes, et pour gagner la faveur de ceux-ci, ils leur apportaient des livres précieux. Leurs propres bibliothèques, dont les manuscrits étaient originaires de pays divers, demeuraient souvent dans la ville de leur dernier séjour, bien loin de leurs origines. Ces pérégrinations continuèrent aux siècles suivants : Comenius exilé apportera un fragment de la Bible polonaise du XVe siècle en Hongrie. Les frontières ne semblent pas exister dans l'interprétation et la diffusion de l'Ecriture.

Traductions bibliques et mouvements nationaux en Europe Centrale et Orientale

Pourtant, dès le début du Moyen Age, les tentatives pour faire passer le message sacré dans les langues vernaculaires sont si étroitement liées au développement des cultures nationales que l'on peut juger de la situation culturelle et peut-être politique d'un pays par le niveau et le rôle de ces traductions. Presque partout apparaissent de nouvelles versions et de nouvelles transcriptions de fragments bibliques. Tous les peuples développés voient du prestige dans la possession d'une traduction intégrale. Il semble cependant que ce soient avant tout les peuples «atteints par l'hérésie», et soucieux de la réforme de l'Eglise, qui s'efforcent le plus de s'approcher de l'Ecriture. Ils ne se contentent plus des Bibles historiales, mais cherchent à se procurer la transposition textuelle du message sacré. L'héritage du traducteur anglais de la Bible Wycliffe, trouve un accueil favorable dans une Bohême agitée par la fermentation spirituelle et morale qui aboutit au Hussitisme. Comme le théologien anglais, les hérétiques tchèques propageaient largement la connaissance directe de la Bible. C'est à la fin du XIVe et au début du XVe siècles, dans le mouvement annonçant une réforme, que les traductions séparées de textes bibliques, préparées antérieurement par Wycliffe, ont été réunies en Bohême dans une compilation monumentale de tout l'Ancien et Nouveau Testament. Au cours du XVe siècle, on trouve en Bohême quatre versions de la Bible dont la deuxième fut attribuée, sans preuves suffisantes d'ailleurs, à Hus lui-même. Il subsiste aujourd'hui vingt-cinq manuscrits de texte intégral de la Bible, à côté de plusieurs fragments et traductions partielles, surtout du Nouveau Testament, des Psaumes et des Evangiles. La traduction tchèque du Nouveau Testament fut imprimée pour la première fois vers 1475; le texte intégral de la Bible le fut en 1488 et 1489, puis plusieurs fois encore au début du XVIe siècle. La Bible pénètre à travers toutes les couches de la société; c'est ainsi que le manuscrit de Padeřov (1432-35), si richement enluminé, appartenait à un «hetman» hussite; et que, selon une légende peu fondée, une meunière serait l'auteur d'un autre manuscrit.

En Bohême toujours, l'enthousiasme réformateur avait partie liée avec des tendances patriotiques et parfois même avec un début de sentiment d'appartenance à une communauté slave, dont les fondateurs seraient les frères missionnaires venus de Salonique, Cyrille le Philosophe et Méthode. Il est significatif qu'un des manuscrits de la Bible ait été écrit en caractères glagolitiques, mais en tchèque, (vers 1416-17), au couvent d'Emmaüs où les tendances réformatrices étaient très vivantes à l'époque : dès 1419, les religieux d'Emmaüs sont associés au mouvement hussite.

L'intérêt que suscite la Bible en Bohême rayonne vers les pays voisins. La première Bible polonaise, celle dite de la reine Sophie (1455), fut influencée d'une manière décisive par les

traductions tchèques. La première Bible magyare est attribuée aux prêtres Thomas et Valentinus, anciens étudiants de l'université de Prague et propagateurs de l'hérésie en Hongrie méridionale. Pour échapper à la persécution contre les Hussites hongrois menée par l'inquisiteur Franciscain St. Jacques de Marchia, ils s'enfuirent en 1439 en Moldavie, où ils achevèrent leur traduction. Une seconde version hongroise (vers 1470), selon la tradition, est l'œuvre d'un ermite de l'ordre de Saint Paul, László Bátori, adhérant aux idées joachimites.

On constate que, malgré son profond patriotisme, la Bohême hussite coopère étroitement avec l'Allemagne. Un des précurseurs du nouveau mouvement fut Konrad Waldhauser, que Charles IV fit venir de Vienne à Prague : la fermentation idéologique traversait les barrières linguistiques. La Bohême devint, à la fin du XIVe et au début du XVe siècles, un centre culturel qui attirait les savants et inspirait une intense activité littéraire et philosophique. Ce n'est pas par hasard que « la Bible de Wenceslas » fut réalisée en Bohême. La première traduction allemande de la Bible, *die Augsburger Bibel,* date d'environ 1350, mais ne contient que le Nouveau Testament; plusieurs savants considèrent comme la première traduction allemande de la Bible celle de Wenceslas, réalisée à Prague, mais qui ne contient toutefois que l'Ancien Testament. D'autres manuscrits de textes sacrés en langue allemande naquirent dans des couvents situés en territoire tchèque : ainsi, le Codex Teplensis (fin XIVe), issu du couvent des Prémontrés de Teplá.

En Allemagne même, l'intérêt pour l'Ecriture se manifeste dans toutes les régions; de nombreux manuscrits de traductions intégrales ou, plus souvent, partielles, apparaissent dans des couvents, et sur commande de personnages puissants. Au cours de la seconde moitié du siècle, l'esprit de réformation est étroitement lié à un accroissement d'intérêt pour la Bible, dont la première édition imprimée date de 1466 et dont le texte intégral fut publié en Allemagne quatorze fois encore, avant la fin du XVe siècle, tandis qu'étaient réalisées de nombreuses traductions partielles.

Le désir de connaître directement tous les livres sacrés se fait jour également dans d'autres pays. Aux XIVe et XVe siècles, des savants russes se rendirent à Constantinople pour y traduire l'Ecriture; et, à la fin du XVe siècle, Gennadij, archevêque de Novgorod, réunit les traductions fragmentaires de la Bible en slavon et les fit compléter : ainsi prit naissance la première traduction en slavon de l'Ancien et du Nouveau Testament, présentée selon la disposition de la Vulgate.

A cette époque le slavon, éloigné déjà des langues slaves parlées mais plus compréhensible pour les peuples slaves que le latin, était considéré comme la langue liturgique non seulement dans les Eglises orthodoxes mais parfois aussi chez les Slaves de rite latin; on trouve dans plusieurs pays slaves des traductions partielles de la Bible en slavon, parfois écrites en caractères glagolitiques et parfois en caractères cyrilliques; un psautier en caractères cyrilliques, trahissant l'influence de la langue tchèque, fut imprimé en 1481 à Cracovie pour l'Eglise orthodoxe et l'Eglise uniate. Mais la liturgie en slavon selon le rite latin se développe surtout parmi les Croates qui, dès le Xe siècle, furent obligés de défendre le slavon comme langue liturgique, à l'encontre de la Papauté désireuse d'implanter dans les Eglises slaves le latin. C'est également en Croatie que l'on trouve le plus grand nombre de bréviaires et missels en slavon, modifiés selon la langue du pays. La langue parlée pénétrait cependant dans ces livres sacrés, notamment par les rubriques, rédigées en vernaculaire. Le premier missel croate fut imprimé en 1483 à Venise, en caractères glagolitiques.

Dans la plupart des pays d'Europe occidentale, il existait déjà depuis plusieurs siècles des traductions partielles, et parfois intégrales, de la Bible. A l'époque de transition entre le Moyen Age et la Renaissance on chercha en général à divulguer la connaissance des traductions anciennes, corrigées et modifiées, tant sous la forme de manuscrits richement illuminés que de livres imprimés. Ce n'est qu'au commencement du XVIe siècle qu'apparaîtra, grâce en particulier à Erasme, une nouvelle vague de traductions critiques préparées selon de nouvelles méthodes philologiques.

Caractéristique déjà du passage du Moyen Age vers la Renaissance est la *Bible polyglotte* dont le cardinal Jiménez commença à préparer l'édition dès la seconde moitié du XVe siècle mais qui ne fut publiée qu'au début du XVIe. Cette édition incarne, d'une part, l'achèvement des tendances du XVe siècle, réunissant les résultats de toutes les études scripturaires des siècles précédents; d'autre part elle inaugure une ère nouvelle où l'interprétation critique de la Bible se fondera sur l'analyse approfondie des textes originaux.

Par ailleurs, le XVe siècle fut l'époque des hérésies et des soupçons. Les traductions de la Bible en langues vernaculaires sont suspectes, parfois interdites; il arrive même qu'elles soient détruites si systématiquement que presque rien n'en a survécu jusqu'à nos jours. Tel fut le sort de la Bible catalane de Bonifacio Ferrer, imprimée selon le texte du XIVe siècle, en 1478, à Valence. L'Inquisition la condamna en 1498, presque tous les exemplaires en furent brûlés à l'époque, et ce qui put être sauvé du désastre se détériora au cours des siècles postérieurs à tel point qu'on ne peut plus aujourd'hui reconstituer son contenu réel.

En France, les traductions partielles de la Bible apparaissent dès le XIIe siècle; le texte intégral avait déjà été translaté en langue vernaculaire sous le règne de Saint Louis : il s'agit de la Bible dite de Paris, dont on situe la rédaction dans le second quart du XIIIe siècle. Toutefois, les lecteurs français du XVe siècle semblent préférer un texte complété et remanié de l'Ecriture à une traduction textuelle. Les paraphrases de l'*Historia scholastica* de Petrus Comestor (Pierre de Troyes) connurent plus de faveur que la traduction fidèle de la Bible. C'est sur le texte de Comestor que Guyard des Moulins base à la fin du XIIIe siècle sa Bible historiale; complétée, celle-ci sera parmi les premiers ouvrages imprimés en France. La Bible historiale remplace la présentation hétérogène contenue dans la Vulgate par une narration suivie de l'histoire humaine depuis la création du monde jusqu'à l'époque des Actes des Apôtres. Les livres poétiques de la Bible en sont éliminés. Par contre, les données relatives à l'histoire des hommes, que l'Ecriture présente d'une manière discontinue, y sont complétées par des indications provenant d'autres sources, notamment de Flavius Josèphe.

En Espagne également, au Moyen Age, les Bibles historiales, complètes ou partielles, tendent à remplacer la traduction textuelle de l'Ecriture. Le XVe siècle voit cependant naître une tentative pour revêtir le message sacré d'une forme plus rigoureuse. Savants chrétiens et juifs collaborent à cette tâche. Il s'agit en premier lieu de la révision de l'Ancien Testament, fondée non seulement sur le texte latin mais aussi sur les textes hébraïques, et commandée en 1422 par Luis de Guzmán, maître de l'ordre de Calatrava. On l'appelle parfois Bible du duc d'Albe. Elle porte témoignage de la remarquable culture qui résultait en Espagne — et à Tolède en particulier avec le plus de splendeur — de la coexistence de l'érudition juive et chrétienne. La révision de l'Ancien Testament y est l'œuvre du rabbin Moses Arragal.

Parce qu'en Italie le latin est assez proche de la langue parlée, le besoin de traduire la Bible ne s'y fait pas sentir avant le XIIIe siècle. Apparaissent alors les premières traductions de textes bibliques, qui suivent soit la Vulgate soit des remaniements français de celle-ci. Au XIVe siècle pourtant on s'intéresse de plus en plus à la traduction de la Bible. Plusieurs manuscrits nouveaux apparaissent; la traduction intégrale de la Bible prend place, à côté de traductions partielles, parmi les premiers incunables imprimés en Italie. Imprimée pour la première fois en 1471, elle fut souvent rééditée. L'édition la plus populaire en fut celle de Niccolò Malermi, qui fut imprimée dix fois avant 1500. Hans Rost cite également une autre traduction italienne imprimée en 1471, mais dont l'auteur est inconnu.

En Hollande, on connaît également des traductions de la Bible antérieures au XVe siècle : c'est d'une part la présentation rimée de la Bible historiale selon Comestor par Jacob Van Maerlant (vers 1235—vers 1300), et d'autre part une version en prose du XIVe siècle. A l'approche de la Renaissance, l'intérêt des lecteurs pour l'Ecriture s'accroît encore. La Hollande est un des rares pays à posséder, avant 1500, plusieurs traductions partielles imprimées — à côté de la célèbre Bible de Delft. Celle-ci n'est cependant pas complète, et certains théoriciens ne la considèrent pas comme une traduction intégrale de l'Ecriture; V. Kyas par exemple maintient que seuls l'allemand, le français, l'italien, le catalan et le tchèque possédaient avant 1500 une Bible sous forme de livre imprimé. Dans d'autres pays encore, la possession de fragments plus ou moins étendus et complets de la Bible en langue vernaculaire varie selon le niveau de la culture nationale; mais tous les pays tentent de s'en procurer. Ce sont en premier lieu des parties du Nouveau Testament ainsi que des psautiers, apparaissant tantôt sous la forme de manuscrits ornés et tantôt comme premiers textes imprimés dans les langues nationales. Il est toutefois des pays — l'Angleterre par exemple — où paraphrases et traductions de la Bible avaient joué un rôle important aux siècles précédents et allaient de nouveau en jouer un plus tard, mais point, précisément, au XVe siècle. L'Ecriture n'en inspire pas moins les auteurs anglais du XVe siècle aussi. Mais, après la condamnation de Wycliffe, il faut attendre, pour voir une nouvelle traduction vraiment marquante, que paraisse celle de Tyndale (1525 et 1530).

Formes et fonctions populaires des traductions bibliques

Pour la plupart, les textes bibliques étaient traduits en vue de la messe et en général du culte religieux; et, comme aux époques précédentes, c'étaient les missels, les bréviaires et les évangéliaires qui contenaient le plus de traductions fragmentaires. Souvent, les livres sacrés étaient traduits ou du moins transcrits à l'intention de couvents de femmes. Par exemple, la transcription de la première Bible tchèque intégrale, celle de Leskovce (vers 1375) est même attribuée à une religieuse de la famille de Leskovce; on pense qu'elle prit naissance au couvent où vécut cette religieuse.

Dès le Moyen Age, la Bible est souvent accompagnée de commentaires, dont les plus célèbres sont contenus dans l'œuvre du Franciscain français Nicolas de Lyra (1270-1340), *Postillae perpetuae in Vetus et Novum Testamentum*, texte plusieurs fois transcrit, traduit, remanié, imité et imprimé au cours du XVe siècle. On lit avec prédilection les explications de textes bibliques, notamment de ceux utilisés au cours de la messe; les meilleurs théologiens et écrivains de l'époque participent à leur diffusion, tantôt sous forme de sermons prononcés

d'abord puis transcrits pour les lecteurs, tantôt comme œuvres destinées d'emblée à la lecture. Par exemple, tous les réformateurs tchèques, pour s'approcher du peuple, écrivent des explications de l'Ecriture (postillae). Les sermons de Jan Hus furent diffusés parmi le peuple sous forme tant orale qu'écrite. Souvent les explications de la Bible étaient rédigées en latin avec de copieux commentaires en langue vernaculaire : les prédicateurs composaient leurs sermons en latin, mais ils les prononçaient dans la langue du peuple. Il est caractéristique qu'au début du XVe siècle le latin cède le pas, dans la prédication, à la langue du peuple, surtout dans les pays atteints par le mouvement de réforme. Les premiers sermons de Jan Hus sont en latin; à la fin de sa vie il ne prêche plus — à l'église — qu'en tchèque. Quant aux précurseurs du Hussitisme, c'est en latin qu'ils composaient le plus souvent leurs explications (à l'exception de quelques écrivains dont Tomáš Štítný). En pleine période d'enthousiasme hussite on préféra aller entendre en personne un prêche enflammé que de lire tranquillement chez soi des explications scripturaires. Ce n'est qu'au déclin du mouvement qu'apparurent les deux commentaires majeurs de la Bible en langue tchèque : celui de Petr Chelčický, père spirituel des Frères Moraves, et celui de l'évêque utraquiste Jean de Rokycany, un des plus célèbres orateurs de l'époque.

Dans d'autres pays, notamment en Allemagne, on retrouve ce genre de commentaire biblique en abondance. Parmi les premiers monuments de la littérature polonaise on rencontre deux recueils de sermons, l'un du XIVe, l'autre du XVe siècle (*Kazania Świętokrzyskie* [Sermons de la Sainte Croix], *Kazania Gnieźnieńskie* [Sermons de Gniezno]). On les lit, dans les couvents et en famille, pendant les repas, et l'on en discute; ce type de lecture témoigne à coup sûr de l'ambiance spirituelle d'un XVe siècle désireux de mieux connaître le message sacré et cherchant, en des temps agités et incertains, une consolation dans la parole de Dieu.

Traductions textuelles et commentaires théologiques n'incarnent cependant qu'une partie de la présence de l'Ecriture dans la vie des peuples. A cette époque, la frontière entre traduction et paraphrase était souvent incertaine. Les Bibles historiales se transforment peu à peu en chroniques du monde dont les auteurs ajoutent quelquefois à la description du passé puisée dans la Bible, et à l'*Historia scholastica*, des événements appartenant à des siècles ultérieurs. C'est le cas de la *Weltchronik* de Heinrich von München, écrite au XIVe siècle mais très en faveur encore au XVe. Les œuvres de ce genre sont tantôt en prose, tantôt en vers. Il arrive qu'elles se rapprochent des Bibles rimées dont la plus célèbre fut l'*Aurora* de Petrus de Riga (†1209). A côté de plusieurs versions latines de la Bible en vers on trouve bientôt aussi des tentatives de transposition de celles-ci en langues vernaculaires. Les Bibles rimées étaient donc déjà en faveur aux époques précédentes, mais ont encore leur place dans la poésie religieuse du XVe siècle : le texte publié au XXe siècle sous le titre *A Middle English Metrical Paraphrase of the Old Testament* en fournit un exemple. En Allemagne, s'il est vrai que des fragments en vers de la Bible apparaissent dès le XIe siècle, la première Bible rimée complète ne nous est connue que par un manuscrit du XVe siècle provenant de Heidelberg. Au début du Moyen Age les fragments de la Bible en vers jouaient un rôle important comme genre spécifique de poésie religieuse que l'on rencontre surtout dans les littératures anglaise, allemande et irlandaise (voir par exemple, Caedmon). Au XVe siècle par contre les événements bibliques racontés en vers n'attirent plus d'une manière aussi incontestable l'attention des poètes et du public. Les Bibles rimées servent à des buts mnémotechniques plutôt que poétiques. Dans les épopées historiques de l'époque, la forme versifiée met une certaine distance entre le contenu de l'œuvre et la conscience du lecteur. La forme poétique s'y prête mieux à exprimer la part de fiction que celle de vérité objective. Pour

le lecteur de l'époque, la forme épique versifiée convenait peut-être mieux à la création d'œuvres d'imagination telles que les romans courtois et chevaleresques qu'au récit d'événements réels ou considérés comme tels et dont la réinterprétation était justement en train de créer de vastes remous dans la vie politique et spirituelle des peuples.

Les livres dits poétiques de la Bible, par contre, se prêtent davantage à être traduits en vers; la forme versifiée qu'ils empruntent dans les genres lyriques coïncide mieux avec le message du texte et aide le lecteur à s'identifier avec celui-ci. Ce n'est pas par hasard qu'une paraphrase rimée de l'Apocalypse apparaît en Allemagne au XVe siècle, et que les Psaumes reçoivent, les premiers, en traduction, une forme versifiée quelquefois amalgamée à des prières en vers, tradition qui sera largement continuée aux siècles suivants.

Mais les sujets bibliques abondent aussi dans les œuvres en prose. Le plus souvent cependant ils ne sont pas tirés directement de la Bible, mais d'œuvres latines (ou plus rarement grecques) remaniées et d'Apocryphes parmi lesquels l'Evangile de Nicodème eut la plus grande vogue. Parfois on met en prose des œuvres antérieurement versifiées telles que la *Vie d'Adam et d'Eve* dont les fragments rimés en langue tchèque datent du début du XIVe siècle. Cette œuvre fut mise en prose à la fin du XIVe siècle, et imprimée vers 1498. De nombreux apocryphes, adaptés au XVe siècle sous forme de contes, ont pu jouer un rôle assez important dans la formation de certaines littératures nationales, comme par exemple le récit polonais de la vie de la Vierge Marie et de l'enfance de Jésus-Christ (*Rozmyślania przemyskie*, transcription de la fin du XVe ou du début du XVIe siècles). De toute évidence, toutes ces proses religieuses aspirent à édifier tout en divertissant.

L'Ecriture a donc été partout une source exceptionnellement féconde d'inspiration; néanmoins, les attitudes des artistes et des lettrés de divers pays devant le message sacré n'étaient rien moins qu'uniformes. Les peuples slaves, par exemple, ne connaissent pas à cette époque la Bible rimée. Les traducteurs cherchent à transmettre textuellement les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament; l'*Historia scholastica* n'est pas confondue avec la Bible. Ainsi, la traduction tchèque de Comestor, qui date du tournant du XIVe au XVe siècles et qui nous est parvenue, outre un exemplaire incomplet en caractères glagolitiques, en quatre manuscrits, possède dans la conscience populaire une existence bien distincte de celle des traductions bibliques.

En France, au contraire, ainsi qu'en Italie, en Espagne et en Angleterre, le message sacré prit souvent la forme d'une compilation de la Bible, de l'*Historia scholastica* et d'autres documents encore.

La représentation visuelle de la Bible

Pour l'homme des siècles précédents, l'église était le lieu de la prière et de la méditation mais aussi le centre de la vie sociale et culturelle. Comme, au cours de l'Antiquité, le culte était dans une certaine mesure lié à la représentation théâtrale. Aux yeux des croyants, la messe résumait le mystère de la vie et de la résurrection du Sauveur. Plus tard le public, ne voulant plus se contenter de la liturgie, souhaita assister de plus près aux scènes les plus émouvantes de l'Ecriture. La participation des fidèles ne se limite plus au rite; de l'intérieur de l'église le spectacle se transporte sur le parvis et englobe souvent des éléments humoristiques et même

obscènes. Ce phénomène est plus fréquent à l'apogée du Moyen Age qu'à son déclin, où une plus grande variété d'œuvres dramatiques, de fêtes et de spectacles signale déjà l'approche de la Renaissance. Les mystères n'en sont pas moins très en faveur encore au XVe siècle, puisque l'œuvre la plus importante dans ce domaine, le *Mystère de la Passion* d'Arnoul Gréban date de cette période. Souvent somptueux, les spectacles attiraient vers les couvents des pélerins riches et célèbres. Le nombre des acteurs pouvait s'élever jusqu'à six cents. Les mystères témoignent de la splendeur de l'Eglise mais aussi de l'esprit sceptique et bouffon faisant contrepoids aux visions mystiques dans des scènes qu'animaient des diables ou divers types de personnages populaires d'un réalisme tout médiéval. Plus tard ces éléments comiques se transmuèrent en farces populaires, comme par exemple dans l'œuvre de Hans Sachs. Ce type de représentation des scènes bibliques ne put pourtant, on s'en doute, trouver un accueil favorable dans l'atmosphère tourmentée des querelles religieuses. C'est pourquoi l'on rencontre des pièces religieuses assez vertes dans la littérature tchèque du XIVe siècle, mais non plus dans celle de la période hussite.

Les scènes puisées dans l'Ecriture représentent le plus souvent des motifs liés à la Nativité et à la Passion, et moins fréquemment d'autres motifs comme celui des vierges folles et sages qui apparaît en Allemagne en 1428. Elles étaient jouées à Noël, mais plus souvent encore à Pâques; aujourd'hui encore, leurs marques subsistent dans l'imagination populaire.

Mais le message sacré se transmettait aussi par des moyens non verbaux. Les Bibles étaient abondamment et richement enluminées; les initiales des chapitres enchâssaient souvent des motifs liés aux contenus qu'elles introduisaient; de riches illustrations complétaient le texte et parfois prenaient la première place, comme dans la *Biblia pauperum* où les dessins représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testaments n'étaient commentés que par des passages d'une discrète brièveté. Somptueusement ornés d'enluminures dont la beauté est indéniable, ces Bibles n'étaient pas destinées à ceux qui souffraient de misère matérielle mais aux « pauvres en esprit », à qui appartiendra le Royaume de Dieu; par des moyens picturaux elles mettaient la doctrine chrétienne à la portée des analphabètes. (Il faut se garder de confondre cette *Biblia pauperum*, fondée sur la représentation picturale de l'Ecriture, avec un autre genre de Bible destinée, elle, aux *étudiants* pauvres et résumant, en schémas simples, la doctrine chrétienne.) C'est probablement au XIIIe siècle qu'avait pris naissance ce type de Bible composée d'images. Il existe en plusieurs manuscrits commentés soit en allemand, soit en latin, soit dans les deux langues; avant 1500, la *Biblia pauperum* fut imprimée en Allemagne trois fois.

D'autres présentations picturales d'épisodes tirés de l'Ecriture, et notamment des Evangiles, visaient plutôt à rappeler au lecteur-spectateur les scènes les plus importantes du texte sacré sous une forme symbolique condensée. Ainsi, l'Evangile est présenté sous une forme visuelle dans les quinze feuilles de l'*Ars memorandi notabilis per figuras evangelistarum hic et post descriptas, quam diligens lector legat et practicet per signa localia, ut in practica explicitur.*

Pourtant la représentation picturale de la Bible ne relevait pas uniquement de buts mnémotechniques et didactiques. Ce sont leurs propres visions bibliques que les meilleurs artistes de l'époque cherchaient à exprimer dans leurs œuvres; l'Apocalypse en particulier ne cesse d'attirer ces esprits sensibles au désastre et désireux de pénétrer l'impénétrable. Tableaux, fresques, vitraux, tapisseries, sculptures en bois aux portes des cathédrales, cloches, sont autant de lieux d'expression des motifs bibliques. Il n'en est pas moins vrai que dans certains domaines l'inspiration biblique commençait à céder le pas à d'autres impulsions philosophiques et

esthétiques; on s'intéressait déjà à l'Antiquité païenne, au fantastique et au folklore; mais, simultanément, l'homme restait entouré de toutes parts d'objets marqués par la Bible.

Toujours inhérent aux expressions de la religiosité, le mélange du surnaturel et du quotidien est particulièrement présent au XVe siècle. Les deux éléments sont également mis en relief; et, plutôt que de se compléter, comme il advient au cours des siècles chrétiens les plus harmonieux, ils entrent en conflit l'un avec l'autre, reflétant par là la tension spirituelle et idéologique qui est au cœur de cette époque annonciatrice de la Renaissance et incapable pourtant, dans la plupart des pays, de surmonter l'héritage médiéval. La présence de la Bible dans la vie des peuples est marquée de la même tension. La Bible continue à être le plus précieux des livres. Elle est rangée parmi les trésors des rois; elle continue à être diffusée parmi les croyants avides d'entendre la parole de Dieu; mais elle devient aussi l'objet d'études qui ouvrent une ère nouvelle pour la philologie et l'exégèse. On propage avec enthousiasme sa connaissance directe; mais on hésite à la mettre ainsi à la disposition de tous, de crainte d'accroître les possibilités d'expansion des hérésies. Toutefois l'Ecriture, que ce soit sous la forme de traductions textuelles ou celle de paraphrases, de remaniements, ou encore d'ensembles picturaux, pénètre tous les domaines de l'activité et de l'émotivité humaines, sans que quiconque échappe tout à fait à son influence.

Hana Jechová
Université de Paris IV

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

The Cambridge History of the Bible, éd. G. W. H. Lampe, Cambridge, 1969, 2 vols.
COPINGER (W. A.), *Incunabula Biblica, or the First Half Century of Latin Bible*, London, 1892.
KAULEN (Franz), *Geschichte der Vulgata*, Mainz, 1868.
ROST (Hans), *Die Bibel im Mittelalter*, Augsburg, 1939.

La Bible en langue vernaculaire

Anglais

FRISTEDT (Sven L.), *The Wycliffe Bible*, Stockholm, 1953-1973, 3 vols.
LECHLER (D. D.), *John Wycliffe and his English Precursors*, London, 1904.
LINDBERG (Conrad), *Earlier Versions of the Wycliffite Bible*, Stockholm, 1959-1973, 6 vols.
A Middle English Metrical Paraphrase of the Old Testament, éd. Urban Ohlander, in *Acta Universitatis Gothoburgensis*, LXI (1955), 2, pp. 1-111.

Tchèque

KADLEC (Jaroslav), *Die Bibel im mittelalterlichen Böhmen*, in *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen Age*, XXXI(1964), pp. 89-109.
KYAS (Vladimír), *Dobrovského třídění českých biblických rukopisů, ve světle pramenů*, (La classification des manuscrits bibliques tchèques faite par Dobrovský, à la lumière des sources), in *Josef Dobrovský, 1753-1953*, Praha, 1953, pp. 227-300.
ID., *První český překlad Bible* (La première traduction tchèque de la Bible), Praha, 1972, (Rozpravy ČSAV, LXXXI).
MERELL (Jan), *Bible v českých zemích od nejstarších dob do současnosti* (La Bible en Bohême de l'époque la plus ancienne jusqu'à nos jours), Praha, 1956.

BERGER (Samuel), *La Bible française au Moyen Age*, Paris, 1884.

Biblia Królowej Zofii (Szaroszpatacka) wraz z staroczeskim przekładem Biblii (La Bible de la reine Sophie [de Sárospatak] avec la traduction en vieux tchèque de la Bible), éd. Stanisław Urbańczyk, Vladimír Kyas, Wrocław, 1971.

DELITZSCH (F.), *Studien zur Entstehungsgeschichte der Polyglottenbibel des Kardinal Ximenez*, Leipzig, 1871.

KARDOS (Tibor), *A huszita biblia keletkezése* (Sur l'origine de la Bible hussite hongroise), in *A Magyar Tudományos Akadémia Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei*, III(1952), pp. 127-177.

KRÁSA (Josef), *Die Handschriften König Wenzels IV*, Praha, 1971.

LÉGER (Louis), *L'Evangéliaire slave de Reims*, Reims, 1899.

WALTHER (Wilhelm), *Die deutsche Bibelübersetzung des Mittelalters*, Braunschweig, 1892.

Il y a sans doute quelque gallocentrisme à présenter la première moitié du XVe siècle comme dominée spirituellement par la figure du chancelier Gerson. En fait, mis à part son rôle important dans les conflits liés au Grand Schisme et dans les débats du Concile de Constance, quelque prix que l'on doive accorder à son double combat contre le « naturalisme » (celui du *Roman de la rose* ou de la plus récente *Lamentatio humanae naturae*, de Saignet) et contre les formes bégardes ou post-eckhartiennes de la mystique d'union — les deux inquiétudes de notre infatigable censeur se conjuguant dans le cas de Ramon Lull, dénoncé constamment (du *Contra vanam curiositatem* de 1402 au *Super doctrinam Raimundi* de 1425) comme le rationaliste qui « logicie » le dogme et comme une sorte de fou de Dieu —, il faut convenir que la position même de Gerson, à travers tant de sermons et de traités, en latin et en langue vernaculaire, reste souvent indécise. Significative pourtant est la lente évolution, lexicale et doctrinale, dont Combes a minutieusement décrit toutes les étapes, jusqu'à ce mois d'octobre 1425 où, dépassant l'opposition (jusqu'alors pour lui essentielle) entre l'intelligence et le sentiment, l'adversaire de Ruysbroek en vient à considérer le Pseudo-Denys et toute la tradition qui se réfère à lui avec un regard beaucoup moins réticent, rejoignant même, à la fin de sa vie, des attitudes spéculatives assez proches de celles d'un Denys le Chartreux (Dionysius van Rijkel) ou d'un Nicolas de Cues.

Gerson, mystique

En 1399, lorsqu'il adresse à Clantier sa première mise en garde — la plus catégorique — contre les illusions d'un état mystique dans lequel la créature risque de « perdre son être », Gerson a 36 ans, et sa carrière universitaire paraît des plus brillantes; mais son information n'est pas sans défauts, et l'on doute qu'il ait lu avec une suffisante attention les textes qu'il condamne sévèrement. Sans doute ému par la défense des *Noces spirituelles*, solidement argumentée, que fait valoir contre lui Jan van Schoonhoven, neuf ans plus tard, dans une deuxième épître au même correspondant, Gerson sans doute refuse encore de justifier Ruysbroek; du moins lui trouve-t-il quelques « excuses », compte tenu de ce qu'en plusieurs passages de ses autres œuvres, le spirituel brabançon a dénoncé de façon nette les abus d'un certain langage unitif. Il n'est pas sûr que pour autant le chancelier ait très sensiblement perfectionné sa connaissance des *Noces* mêmes, car au chapitre 4 du livre II, à côté des appels au « silence », au « délaissement », au « non savoir », il aurait pu lire (en termes curieusement presque hégéliens) la péremptoire

condamnation d'une formule littéralement eckhartienne qui renverrait à un statut pré-ontologique du créé dans la pensée divine ou, pour mieux dire, dans l'indicible abîme d'une « Déité » transcendante à toute distinction personnelle : « Fût-il par impossible possible que la créature s'anéantît au point de se faire aussi disponible qu'elle fut avant d'être, alors elle ne serait ni plus sainte ni plus bienheureuse qu'une pierre ou un morceau de bois ».

Une position analogue — condamnation de principe, avec admission de circonstances atténuantes — se retrouverait dans plusieurs autres textes gersoniens un peu plus tardifs, mais on constate que, dès 1399, l'année même de la première lettre à Clantier, dans un sermon du jeudi-saint *(A Deo exivit)*, destiné, il est vrai, à un auditoire averti de théologiens, le censeur de Ruysbroek dépassait très sensiblement le plan de la simple « dévotion » (et de la « vie de grâce ») qui avait été le sien jusqu'alors (et qui allait le rester dans les opuscules composés les mois suivants pour les sœurs du chancelier, cette *Montagne de contemplation* et cette *Mendicité spirituelle* que Pierre Pascal, les rééditant en 1943, présente à tort comme une sorte d'« initiation à la vie mystique »). Commentaire d'un verset johannique, le sermon de 1399 refuse certes toute autre présence originaire de la créature en Dieu que sous la forme d'une *esse ideale* (l'expression même marque d'ailleurs les limites du « nominalisme » communément prêté à Gerson) et en ceci il ne s'écarte guère de l'exégèse admise par la plupart des interprètes de l'eckhartisme, mais il souligne — dans la ligne, typiquement néoplatonicienne, du *Livre des causes* — le rôle médiateur de l'homme, constitué de corps et d'âme, situé ainsi à l'horizon du temps et de l'éternité et destiné, en vertu même de cette position, à faire revenir toutes choses jusqu'à leur source divine.

En dépit de cette fonction cosmologique, l'opération ainsi évoquée se présente comme une *contemplatio* qui ne doit d'aucune manière, pour l'opérateur, porter atteinte à la permanence ontologique du créé. Et, une fois encore, de façon plus technique que dans la lettre à Clantier, Gerson reproche au langage ruysbroekien de suggérer, au terme du *reditus* mystique, une réunification substantielle proche de l'apocatastase érigénienne, voire origénienne (double référence d'ailleurs absente de la polémique gersonienne, le chancelier paraissant davantage hanté par l'hérésie « manichéenne »). Néanmoins, dans un sermon français de 1402, et dans son panégyrique de saint Bernard (prononcé soit cette même année, soit l'une des deux suivantes), il professe une doctrine assez hardie de l'amour unifiant grâce auquel l'âme peut former avec Dieu « un seul esprit » ou devenir, du moins, le « pur miroir » où se reflète la Trinité.

Dans les textes de cette période, le Pseudo-Denys est plus souvent cité et Gerson lui consacre des cours. Il ne craint pas de parler d'« étincelle », de « fine pointe », de « syndérèse », pour désigner cette *mens* virginale où mystiquement s'enfante l'image du Père. Thème cher aux Rhénans lorsqu'ils glosaient le symbolisme des trois messes de Noël, mais que l'auteur ici réfère à saint Bernard — tout en recommandant de lire « avec précaution » l'*Epître aux Frères de Mont-Dieu*, œuvre du cistercien Guillaume de Saint-Thierry, que l'on croyait alors bernardienne, et où telle formule, mal entendue, peut induire en erreur, notamment celle qui montre le mystique devenant non certes Dieu lui-même, mais en quelque sorte « ce qu'est Dieu » (§ 104).

Gerson, bien entendu, évite de tels excès, mais dans le sermon *Ad Deum vadit* (postérieur à la *Montagne de contemplation*, datée de 1401) il qualifie de *science* une expérience d'ordre affectif, ici présentée comme source de lumière plutôt que comme entrée dans la ténèbre. Malgré certains emprunts lexicaux, il est plus proche des victorins et de saint Bonaventure que des théoriciens de la théologie négative. L'extase pour lui n'est pas un arrachement, mais davantage un appel vers le haut, une « force appétitive de l'âme ». Au-dessus de la *cogitatio* (qui reste au

niveau des sens), au-dessus de la *meditatio* (limitée à l'exercice de la raison), Gerson définit une *contemplatio* qui, en principe, doit ressortir à l'intellect et que pourtant il nomme « dilection extatique » ou encore « amour qui ravit, unit et satisfait », entraînant l'être entier, corps et âme vers le *spiritus* qui *assimilatur Deo.*

En 1407, séjournant à Gênes où il prépare en vain une rencontre qui aurait dû mettre fin au Grand Schisme, le chancelier achève la seconde partie — *la practica* — d'une *Theologia mystica* qui, en dépit de son titre, n'est guère dionysienne. S'adressant aux fidèles des deux sexes qui vivent dans le monde, et bien qu'elle pose d'emblée l'aptitude contemplative comme un pur don de grâce, elle décrit une méthode ascétique qui — à la différence de la *devotio moderna* dont on l'a souvent rapprochée — n'exige point la solitude et le retrait de la vie active. Il s'agit d'abord d'*attendere vocationem Dei,* ce qui ne veut pas dire attendre passivement l'appel de Dieu, mais bien plutôt y être attentif ou même tendre vers lui. Et il importe à cet effet de se connaître soi-même, de bien savoir sa « complexion », comme son propre « office » et son véritable « statut ». Gerson insiste sur la variété des vocations, sur la nécessité d'une série de voies personnelles s'adaptant à chacun des cas. Pour lui l'action n'exclut pas plus la contemplation que celle-ci ne s'oppose à celle-là; seule importe la fuite des « vaines » occupations, des inutiles « curiosités », condition préalable — tant pour les gens mariés que pour les évêques — de cet *affectus cordis* qui est indifféremment appelé *ars amandi* ou *amandi scientia.*

Les problèmes posés par les Cabochiens et par les décevantes péripéties d'un Schisme interminable ralentissent beaucoup la production du chancelier, sur le plan spirituel, entre 1408 et 1415. A la Pentecôte 1416, dans un sermon *Spiritus Domini,* peut-être effectivement prononcé devant les pères de Constance, en tout cas écrit à cette date, Gerson met l'accent sur l'unité visible de l'Eglise, visant moins les arguties juridiques quant au pouvoir respectif du Pape et du Concile que les exigences du Corps Mystique. Partant du texte de *Sag.,* I, 7 : « L'Esprit du Seigneur a rempli l'orbe des terres », l'orateur compare l'homme lui-même à l'*orbis terrarum*; retrouvant ainsi le thème du microcosme et le schéma *exitus-reditus,* il montre la créature revenant par l'amour à l'unité première, passant ainsi de l'*abundantia* (perfection contemplative) à une *redundantia* ou *supereffluentia* qui ne fut totale que dans le Christ, mais qui se manifeste aussi, par l'effusion de l'Esprit, dans la Vierge et dans les apôtres, chargés de la répandre à leur tour sur la Terre entière. Et là encore nous retrouvons le motif de l'« ambidextre », du héros spirituel exercé *in utraque vita, activa simul et contemplativa.* Il ne s'agit pas de la « vie mixte » dont parlaient saint Augustin et saint Thomas, mais d'une fonction proprement « angélique », celle qui impose aux supérieurs de transmettre au-dessous d'eux la lumière reçue. Motif assurément dionysien (et d'une certaine façon plotinien, si l'on songe à l'indissolubilité, dans l'Ame du monde, de deux aspects complémentaires : *theoria* et *poièsis*). Mais aussitôt corrigé ou précisé par la critique des « philosophes », de ceux qui croient que Dieu agirait par nécessité, comme le Soleil et le feu, et qui, par conséquent, ignorent et la valeur de la prière et la puissance des larmes.

La liste des huit opérations que présente Gerson est assez artificielle; on peut en retenir le passage d'une *consideratio* (par quoi l'esprit de l'homme se reconnaît petit et déficient), à travers les étapes de la *devotio* et de la *conjunctio* (dont le symbole — hérité d'une longue tradition — est la fusion du métal ou l'effusion de la lumière), jusqu'à l'extatique *defectio* (celle de l'alouette qui, au plus haut de son chant, tombe en pâmoison), annonce d'une simplification déifiante que Gerson désigne comme *absorptio,* usant d'un terme qui, sous la plume de Ruysbroek, quelques

années plus tôt lui paraissait inacceptable. Il est vrai qu'ici l'état d'union parfaite apparaît comme une limite, le projet du sermonnaire étant surtout d'orienter l'active progression de l'âme dévote qui peu à peu, telle une diligente abeille, engrange les rayons de miel.

Et l'on ne s'étonne pas non plus qu'il insiste sur le poids de l'« horloge d'amour » qui doit entraîner le contemplatif au service de son prochain. Certes les lecteurs d'Eckhart savent aujourd'hui que, dans son *Discours du discernement*, au chapitre X (*Deutsche Werke*, V, p. 221) le maître thuringien exige en termes exprès que quiconque atteint à l'état de *raptus*, revienne à lui dès que frappe à son huis le pauvre qui a besoin d'une « petite soupe »; mais au temps de Gerson ces textes ne circulaient guère et il était inévitable que — même de bonne foi — l'on assimilât le vide intérieur des mystiques rhéno-flamands à cette « liberté » bégarde ou turlupine, dont plus d'un spirituel sans doute a pu s'autoriser pour se croire impeccable et pour se dispenser de toute action charitable.

Dans son *Admonitio brevis* de 1425, à propos de l'*Arbor vitae* du franciscain Ubertino da Casale, Gerson liera ces formes de quiétisme à la prédication joachimite de l'*Evangile éternel*, encore que l'auteur de l'*Arbor* se soit expressément désolidarisé de ceux qui annonçaient un Troisième Règne. L'usage de ces « amalgames », commun à tous les inquisiteurs, doivent nous rendre méfiants quant aux turpitudes morales, mais aussi quant aux doctrines prêtées par leurs ennemis aux membres des sectes marginales. Les allusions répétées de Gerson confirment du moins la présence et la vitalité de ces groupes dans la première moitié du XVe siècle. Par Pierre d'Ailly qui, comme archevêque de Cambrai, les avait cités en 1411 devant son tribunal, le chancelier parisien connaissait notamment la propagande de ceux qu'avaient rassemblés autour de lui le carme Guillaume de Hildernissem et qui se présentaient comme « hommes de l'intelligence ».

Gerson leur oppose avant tout l'exigence impérieuse d'une action de l'homme dans le monde pour la prédication de la vérité et pour la défense de la justice. A la fin du sermon *Spiritus*, il ne craint pas de renvoyer à Avicenne pour évoquer les effets de la magie naturelle. La force qu'exerce le microcosme sur le macrocosme est référée par le prédicateur à la thaumaturgie christique; il pense que les âmes des chrétiens, par une sorte de synergie avec l'universel monarque, peuvent échapper en partie aux « maléfices » de la matière et participer ainsi à l'action cosmique du Dieu qui décréta le Déluge, anéantit Sodome et fit trembler la terre au jour de la Passion.

Un très curieux sermon de septembre 1416, *Jacob genuit Joseph*, nous importe moins par une « joséphologie » que Gerson devait développer dans toute une série de textes (pour lui Joseph, l'homme vierge, purifié dès le sein de sa mère, participe à l'enfantement du Christ en tant qu'époux de Marie, en vertu du droit matrimonial) que parce que le prédicateur reprend ici, avec une vigueur accrue, le thème eckharto-taulérien de l'âme tout ensemble fille et mère qui, dans sa portion inviolable (dite syndérèse), visitée, fécondée, gratifiée par l'esprit, toute proche de la Sagesse incréée et participant à la Déité, donne proprement naissance au Verbe. Texte trop négligé, et dont l'audace ne se retrouve que fort atténuée dans les traités des années suivantes, qui s'adressent à un public moins averti (sur la « perfection du cœur », sur la « pierre précieuse », etc.), et guère davantage dans le *De consolatione theologiae*, écrit de circonstance, composé très probablement à Melk, chez les bénédictins, en 1418, alors que les Anglo-bourguignons sont les maîtres de Paris. Les malheurs du temps autorisent Gerson à valoriser le scandale de la Croix et

la traversée du désespoir, au point que d'aucuns ont cru flairer dans cet opuscule quelque saveur déjà luthérienne.

Ces pages insistent assurément — thème fort classique — sur la fragilité de la créature abandonnée à ses propres forces, mais l'espérance à laquelle l'auteur exhorte les pénitents se situe dans une vision philosophique et théologique (la bonté foncière du monde créé) qui semble assez loin des thèses réformées. S'il est vrai que la *theologia mystica* n'est évoquée que brièvement à la fin, en termes d'ailleurs dionysiens — comme une *abnegatio* tendant à une *simplificatio* — et assortie d'une mise en garde contre la présomption de ceux qui, n'ayant d'yeux que pour le ciel, tombent facilement dans les puits d'ici-bas, il reste que Gerson, tout en réitérant ses critiques contre les Béghards, tout en fustigeant au passage l'orgueil stoïcien, reprend ici — un peu en sourdine — un motif fort étranger à Luther : celui d'une conformation du vouloir humain à la Volonté divine qui le fait en quelque manière participer au gouvernement du monde.

A Lyon, où il séjourne de 1419 à 1424, Gerson réédite sans modifications sa *Theologia mystica* de 1408, il n'a donc pas le sentiment d'une évolution manifeste dans sa propre doctrine. Pourtant son *Elucidatio* de 1424 contient d'expresses corrections, destinées à prémunir le lecteur contre une lecture « pélagienne » des textes qui laissaient trop de place à l'*industria* humaine. En même temps, sans y réussir complètement, il s'efforce de préciser le rapport entre l'amour et la connaissance. Tout en admettant qu'il puisse y avoir une dilection sans savoir préalable (telle serait, dans l'ordre naturel, l'attraction du premier ciel par le premier moteur), l'auteur tient que tout amour authentique s'accompagne d'une *verissima cognitio*; ici Gerson rencontre le thème de l'*idiota*, le simple profane qui quelquefois parvient plus vite que les professeurs à une expérience mystique qui est en même temps une connaissance, celles que procurent les sens spirituels, véritable *modus contemplationis* capable d'atteindre la vérité divine *sine hic et nunc, sine continuo et tempore, sine commixtione fantasmatorum*. Tel serait le *raptus* commun aux platoniciens et à saint Paul lui-même sur le chemin de Damas. A quoi le *Tractatus de oculo* ajoute, vers le même temps, que les hommes au cœur pur peuvent connaître Dieu « dans un concept propre et absolu », formule qui s'applique, en tout cas, à Paul et à Marie, et que jusqu'alors Gerson avait délibérément rejetée.

Le temps était venu pour le chancelier de prendre enfin pleine conscience de son évolution (Combes dit, en forçant les termes, de sa « conversion »). Il le fait en octobre 1425, dans cette même *Admonitio* qui censure Ubertino, Ramon Lull et d'autres théologiens trop « subtils » (notamment Bradwardine, Duns Scot, Ockham, Jean de Ripa), mais en même temps confesse l'erreur qu'il a longtemps commise en ce qui concerne le terme dernier de toute perfection. Déjà le traité *De una pretiosa margarita*, à peine antérieur, affirme l'univocité ontologique entre Dieu et la créature, au niveau de l'être, entendu lui-même « de façon simple, positive, formelle et de première intention ». Là se trouve dépassée l'opposition entre la connaissance et l'amour, objet de tant de vaines polémiques; le *tertium quid* est un *nescio quid*, formule chère à Pétrarque et qui désigne pour Gerson l'intuition par laquelle s'« ouvre le mystère », au-delà de l'*illuminatio intellectus* et de la *dulcoratio affectus*. Retrouvant le vocabulaire même de Guillaume de Saint-Thierry, il interprète l'union conjugale décrite par le *Cantique* comme une *actualis conjunctio cum divinis*, par laquelle l'esprit humain devient *deiformis*...

Dans les quatre dernières années de sa vie, Gerson va multiplier les formules pour exprimer ce qu'il nomme à présent une « union expérimentale et gratuite » : *mentis alienatio, unio mentis*

cum Patre luminum, actualis perceptio Dei, etc. Il y voit une « prégustation » de la béatitude éternelle, gage et arrhes de la « gloire », habitus d'une grâce gratifiante, « susception transformatrice », et, se recommandant abusivement du Pseudo-Denys, la croit offerte à tous les chrétiens, lesquels, dès lors qu'ils ne font point obstacle à l'effusion gracieuse, pourraient atteindre finalement à l'« essence » même de Dieu par l'entremise de cette « portion ou puissance de la créature rationnelle » qui est « devenue capable de Dieu », et qui maintenant semble dépasser la *scintilla* ou la *syndérèse* des textes plus anciens. Le *Collectorium super Magnificat,* achevé en 1428, lie cette union à l'*ignorantia,* forme de l'humilité mariale, et précise qu'elle se situe au delà de tout *affectus mentis.*

La même année, l'*Anagogicum de Verbo* souligne l'accord parfait de Gerson avec l'Aréopagite, qu'il vient de relire et de méditer. Pour lui désormais les trois vertus théologiques débouchent ensemble sur la « ténèbre ». Certes cette mystique nocturne ne peut être pur nihilisme, *cognitionis privatio* et *amoris defectio*; elle est participation à ce Dieu philanthrope (expression dionysienne) qui agit directement sur l'âme dépouillée et ne la fait passer par le vestibule de la ténèbre que pour la conduire jusque dans son propre « tabernacle ». A présent Gerson précise qu'il a eu tort, dans sa propre *Theologia mystica,* de refuser une « doctrine dure » qui a effrayé bien des commentateurs du Pseudo-Denys, et selon laquelle, dans la vision béatifique (à laquelle conduit l'extase offerte à tous les baptisés), la Déité elle-même est la « forme » des créatures admises à la totale union.

Querelle de Tegernsee

C'est justement cette dernière étape de l'évolution gersonienne qu'un quart de siècle après la mort du chancelier (survenue en 1429, sans qu'il ait eu le temps de mettre au point son commentaire du *Cantique*) le chartreux Vincent, ancien prieur d'Aggsbach, refuse délibérément. Le paradoxe est que cet exalté — qui vit dans l'attente des miracles et favorise de nouvelles croisades d'enfants — se veut disciple presque exclusif de Denys Aréopagite, le privilégié qui reçut, croit-il, les secrets de Paul après son ravissement. Mais son exégèse de la *Theologia mystica* reste purement affective; Vincent reprend et pousse à l'extrême une définition d'Hugues de Balma qui parlait d'un « amour unitif, au-dessus de toute fonction de l'intellect, au sommet de l'affection »; dans son écrit contre Gerson (1453), le chartreux évoque une sorte de pure adoration, exclusive de toute vision. Aussitôt qu'il a connaissance de l'ouvrage, le prieur de Melk, Johann von Weilheim, l'envoie à son confrère de Tegernsee, Bernhard von Waging, souhaitant qu'il lui procure, pour vérification doctrinale (et, si possible, conciliation), les textes d'Hugues de Saint-Victor et de Robert Grosseteste concernant la mystique dionysienne. Faute de trouver ces textes, Bernhard interroge Nicolas de Cues dont il apprécie l'œuvre au point, dans son *Laudatorium doctae ignorantiae* (1451), de vouloir identifier la coïncidence des opposés avec le *raptus* mystique, que le Cusain pourtant situe expressément au delà de toute affirmation et de toute négation, à un niveau supérieur dont il confesse n'avoir jamais fait l'expérience, ne visant lui-même qu'à faciliter l'*initium ascensionis* (*Apologia doctae ignorantiae,* éd. Klibansky, p. 6). (Cf. chap. IV. La nouvelle philosophie...)

Ainsi se tissent d'une génération à l'autre, de la fin du XIVe siècle au milieu du XVe, les liens d'une tradition, et les successifs épisodes d'une polémique autour de l'Aréopagite, qui repose en même temps le problème de Jean Scot, dit l'Erigène. Installé à Munich après 1434, l'humaniste

viennois Johann Keck, écrivant à Nicolas en 1450, affirme que, si les théologiens de l'époque carolingienne avaient connu l'art des coïncidences, ils n'auraient jamais condamné l'auteur du *De divisione naturae*. Le Cusain, qui est déjà en relation avec l'abbaye de Tegernsee (et apprécie les poissons du lac) se réfère, dans sa réponse, à la traduction nouvelle du Pseudo-Denys par Ambrogio Traversari et même, prétend-il, au texte grec. Son verdict est sans appel : Vincent a tort; il n'a pas compris que le passage par la ténèbre débouche sur une authentique vision.

Gerson se trouve ainsi justifié; il est probable pourtant que le chancelier parisien aurait jugé un peu étrange le traité sur « la vision de Dieu » que Nicolas envoie, la même année 1453, à ses amis bénédictins pour leur indiquer « le plus simple et le plus commun » des modes par lesquels on peut ici-bas s'approcher « continûment » de l'« inaccessible Lumière » et connaître de la sorte une « prégustation expérimentale » de l'éternel banquet auquel est appelé tout homme *in Verbo vitae*. L'opuscule tout entier porte sur le symbolisme d'une figure du Christ, peinte par Rogier Van der Weyden et qui se trouvait alors au palais de justice de Bruxelles. Grâce à un artifice technique, utilisé aussi par Quentin Metsys pour sa Véronique d'Anvers, en quelque lieu de la pièce que se situe l'observateur, de quelque manière et à quelque vitesse qu'il se déplace, il a toujours l'impression que le visage divin le regarde droit dans les yeux. Image, dit le Cusain, de ce regard infini que Dieu porte « sur tous et sur chacun ». Ce qui se révèle, en effet, dans la ténèbre est proprement « une Face au-dessus de tous les voiles », et d'autant plus distinctement que plus opaque fut l'obscurité (*De visione Dei*, ch. 6, éd. de Bâle, p. 186).

La saisie de l'infini, unité parfaite « où tout est contenu implicitement sans altérité » (ch. 14, p. 195), peut seule assouvir un désir lui-même indéfini, celui qui tend vers un « trésor sans nombre et inépuisable » (ch. 16, p. 197). Les paradoxes de ce « passage à la limite » avaient conduit les ennemis du futur cardinal de Cues, notamment Johannes Wenck dans son *De ignota litteratura*, à prétendre trouver chez lui l'affirmation d'une véritable coïncidence entre le créateur et la créature, entre le modèle et l'image, entre la cause et l'effet. En se défendant, dans son *Apologia*, l'auteur de la *Docte ignorance* avait du même coup disculpé maître Eckhart (cent ans après la condamnation du dominicain par ses juges avignonnais). Refusant de le confondre avec les Béghards (ceux que Suso appelait les « hommes sauvages »), Nicolas de Cues reconnaissait toutefois que la lecture de certaines de ses œuvres pouvait être indigeste, voire périlleuse, pour des « estomacs » trop jeunes et mal préparés. Et dans la liste des auteurs qui prêtent ainsi à contresens et ne peuvent être abordés qu'après une propédeutique, à côté de Denys, de Jean Scot, de Marius Victorinus, il cite étrangement David de Dinant, dont les textes avaient été depuis longtemps éliminés, mais chez qui le Cusain soupçonne une doctrine profonde, mal entendue par des théologiens trop sourcilleux.

Pour sa part, s'il est du côté de Gerson (sans connaître entièrement le profil d'une évolution que n'a pu retracer Combes que sur une base documentaire récente), c'est parce que, dans la série variée de ses « conjectures » et de ses « approximations », il entend ne jamais séparer l'*affectus* de l'*intellectus* (*Apologia*, p. 34), le sommet de l'ascension restant pour lui tout ensemble une *essendi necessitas* et une *simplicitas intelligentiae*. Dans le *De quaerendo Deum*, de 1445 il développe l'image significative de l'arc-en-ciel, faisceau de couleurs exprimant dans leur variété même la transcendance d'une lumière qui est au delà de tout chromatisme. Assurément, la mortification de la chair, le mépris du monde, exercices préparatoires à l'ascension, n'ont sens et valeur que par référence à l'amour, mais l'important reste le *spiritus intellectualis* qui seul possède la vertu du feu (éd. de Bâle, p. 297).

Dans un sermon prononcé à Brixen en 1455 (éd. de Bâle, pp. 503-506), le Cusain se réfère à saint Thomas (ce qui chez lui est assez rare), mais également à l'*Elucidatorium mysticae* de Marquart Sprenger, autre ami de Tegernsee, qui, lui aussi, venait de prendre position contre Vincent d'Aggsbach, refusant que — du moins *de lege ordinata*, c'est-à-dire sous la seule réserve d'une intervention exceptionnelle de la *potentia absoluta* — l'âme humaine puisse jamais éprouver pour Dieu une authentique dilection *sine cognitione praecedente vel concomitante*. Mais contre tous ces assauts le chartreux Vincent tient bon. Dans une lettre de décembre 54, réunissant le début de trois noms (Gerson, Chusanus, Marquard), il fustige le monstre tricéphale, Gerschumar, qui a confondu la sagesse, don de l'Esprit Saint, avec cet amour extatique qu'ont défini le Pseudo-Denys, au chapitre 7 des *Noms divins*, et saint Bonaventure, dans son commentaire du *Livre des Sentences*, III, 24. De son côté, dans un nouveau *Defensorium* (1459), Bernhard von Waging continuera d'interpréter la docte ignorance, au delà de la mathématique et de la métaphysique, comme une véritable voie mystique conduisant — inséparablement — à l'amour et à la connaissance de l'Etre qui à la fois est tout en tout et n'est rien de rien. Ce qui fera de nouveau réagir Vincent, mais cette fois sur un ton plus aimable; et il faut convenir que, dans sa *Replicatio*, il voit juste, non point sans doute en soupçonnant le Cusain, maintenant cardinal, de mener à la curie romaine une vie peu compatible avec l'expérience mystique, ce qui était faux et de toute manière hors de la question, — du moins en dissociant d'une telle expérience vécue les constructions théoriques de la *Docta ignorantia*, eussent-elles été inspirées, comme le disait l'auteur, par un « don divin ». Waging répondra une dernière fois, dans son *De cognoscendo Deo*, en invoquant contre les thèses trop « affectives » de Vincent l'autorité de saint Bernard qui avait écrit : *absque eruditione dilectio erraret*. La polémique tournait en rond; elle s'apaisa bientôt, surtout grâce à l'action conjuguée de Johann von Weilheim et de Thomas, nouveau prieur d'Aggsbach.

Les Frères de la Vie Commune et Dionysius van Rijkel

Encore que Geert Groote ait connu Ruysbroek, et qu'il ait vécu deux ans chez les chartreux, on ne peut guère considérer que la congrégation de Windesheim — dont l'étude appartient au chapitre de la « devotio moderna » (cf. chap. V. La Devotio moderna) — fût proprement orientée vers la vie mystique. Certes les Frères de la Vie Commune pratiquaient la méditation quotidienne et, parmi les livres, très nombreux, qu'ils copièrent, figure l'œuvre de Tauler (y compris, sous le nom du Strasbourgeois, plusieurs sermons et traités d'Eckhart), mais l'*Imitatio Christi* ne dépasse guère le niveau de la pieuse ascèse. Lorsque Thomas a Kempis écrit, par exemple, *Quidquid Deus non est pro nihilo computari debet*, c'est une leçon d'humilité qu'il donne, et de renoncement au monde; il n'entend pas plonger le néant métaphorique de la créature dans l'abîme du Nihil supra-divin. La connaissance de soi qu'il recommande, dans la ligne du socratisme chrétien, est avant tout pour le sujet conscience de sa misère; lorsque Thomas la situe au-dessus des plus doctes spéculations (*Humilis tui cognitio certior via est ad Deum quam profunda scientiae inquisitio*), il pense décrire la plus sûre attitude préparatoire à la réception de la grâce, non point une méthode d'union et d'illumination.

Un peu plus intéressant pour notre propos est Dionysius van Rijkel, dit Denys le chartreux, qui fut à Deventer vers 1417 l'élève des Frères, peut-être en même temps que Nicolas de Cues dont il devint plus tard le correspondant et l'ami. Comme Tauler, ce Denys apprécie

l'œuvre de Proclus; dans son commentaire de l'Aréopagite, il cite 130 fois l'*Elementatio theologica*, et 70 fois le *Livre des causes*. Tout en croyant à l'antériorité du Pseudo-Denys sur le maître néoplatonicien, c'est à Platon lui-même qu'il réfère le schéma fondamental des trois moments : *effluxio, reditio, conformatio*. Certes il souligne la différence entre une mystique naturelle, telle que l'ont connue les païens, et l'expérience surnaturelle d'une réception de grâce, capable de conduire dès ici-bas au seuil de la « gloire ». Pour lui cependant les mécanismes structurels de la *theologia* dionysienne ont été décrits aussi par les platoniciens « subtils » et d'un « esprit élevé », et il ne manque pas d'apercevoir (en essayant de les atténuer) les aspects trop procliens de la hiérarchie telle que la concevait l'Aréopagite, là notamment où Denys déclare que toute illumination se fait par l'entremise des Anges, Rijkel précise — en s'appuyant sur la *Theologia mystica* qui, sur ce point, complète et précise la *Hiérarchie céleste* — que Dieu reste toujours maître d'éclairer, d'enseigner et d'exhorter *immediate* et *per se* n'importe quelle créature humaine.

Par certains de ces aspects, le chartreux annonce la *Theologia Platonica* de Marsile Ficin, mais il faut convenir que sa doctrine est le plus souvent éclectique. Parfois (dans le *De perfecto mundi contemptu*) il est tout proche de l'*Imitation*, en dépit d'un style diffus et oratoire, et de toutes les citations d'Aristote et de Platon. D'autres fois (en particulier dans le *De fonte lucis*), à côté de conseils sur la lutte quotidienne, qui relèvent évidemment de la *via purgativa*, il suit de près le Pseudo-Denys, mais sans prendre parti sur la querelle entre *affectio* et *intellectus*. On notera pourtant que, comme Gerson, au moment où il évoque les abîmes de la *deificatio*, citant Ruysbroek il introduit une discrète mise en garde contre un langage qui prête aux malentendus. Dans certains passages du *De fonte*, il accumule des triades qui pourraient être d'inspiration lullienne *(essentia-potentia-operatio; esse-posse-agere)*, d'autres plus proches du Cusain *(actus-potentia-utriusque connexio)*. Jugeant « heureux » ceux qui « dans la patience sont maîtres de soi », il considère comme « plus heureux » ceux qui « se fient à la volonté divine », les *felicissimi* étant ceux qui, « pour ainsi dire ensevelis dans la très profonde miséricorde », se trouvent « ravis, en esprit d'ardeur, jusqu'aux richesses de la gloire ». Formules rhétoriques et imprécises, et que n'éclaire que de façon ambiguë le triple exemple de ces *felicissimi* : Roger Bacon, Gilles de Rome et saint Bonaventure.

Quelques mystiques orthodoxes

Sainte Colette de Corbie, réformatrice des religieuses de Sainte Claire, fut plus écoutée aux Pays-Bas et en Espagne. Son souci de réforme intérieure se traduisit dans les églises, dont elle bannit la décoration somptueuse, et dans la maison de l'ordre, d'une austère pauvreté. La branche distincte des franciscaines qui se fonda à sa mort (Colétans) disparut dans la réunification de l'ordre en 1517, sous Léon X, après une querelle interne entre conventuels et « réformés » chez les Frères Mineurs qui avaient adopté les statuts de sainte Colette.

Théologien, prédicateur autant que mystique, saint Bernardin de Sienne réorienta surtout la piété intérieure vers la christologie. Instigateur tenace d'un culte spécifique du Saint Nom de Jésus, il encourut de durables attaques contre cette piété jugée « superstitieuse », et dut faire imposer silence deux fois à Rome, par Martin V et Eugène IV, aux attaques — bien différentes! — du Pogge et du dominicain Manfredi da Vercelli. Il préconisait une vénération particulière à

la Vierge et à saint Joseph; en ce sens, il prépara un courant de piété durable, mais on vit surtout dans sa vie un modèle de piété intérieure et d'active charité.

Le dominicain saint Antonin fut prieur de divers couvents, vicaire général de Lombardie, puis de Toscane, archevêque de Florence en 1444, conseiller jusqu'à sa mort de Nicolas V. Son œuvre personnelle de prédication, d'assistance aux pauvres, d'instruction du clergé, de réforme des églises et des monastères, compte autant que ses ouvrages. A l'égard des règles de vie chrétienne contenues dans sa *Source théologique*, qui veut rendre accessible la *Somme* de saint Thomas, il insiste sur la grâce et la vie contemplative, sources indispensables de la véritable action du chrétien et sur la pureté intérieure, renouvelée par la confession, qui joue un grand rôle également dans ses autres traités. Il écrivit pour la femme de Laurent de Médicis une *Opera a ben vivere*, ainsi qu'une *Regola di vita cristiana*, préparant les voies à François de Sales et à la piété féminine dans le monde. Mais il n'encouragea guère Ficin dans son souci de rénover par le platonisme la spiritualité chrétienne.

Mystique et hérésie

L'influence de John Wycliffe (mort en 1384) réformateur radical, qui contesta l'autorité des conciles et de Rome, les sacrements, la présence réelle et divers aspects de la liturgie fondamentale, dont 45 propositions furent condamnées à Prague en 1403, et celle de ses disciples, Jan Hus et Jérôme de Prague, condamnés au bûcher au cours du Concile de Constance, exercèrent une influence souterraine — et parfois ouverte — en Ecosse, en Angleterre, en Allemagne et plus particulièrement en Bohême. (Cf. chap. V. Le Hussitisme.).

Sans qu'on puisse déceler des liens précis entre ces différents courants mystiques déviationnistes, ni mesurer leur influence exacte, on doit noter que Cathares, Lollards, Millénaristes plaçaient très haut la relation directe au divin, la quête de la perfection dans une vie intérieure épurée et une austérité morale fondée sur l'abstinence et la chasteté.

Les Cathares, répandus dans tout le Midi de la France, étaient restés très organisés. Les « purs », consacrés par le sacrement initiatique du *consolamentum*, exerçaient un véritable ministère de prédication, organisaient écoles et ateliers. Les adeptes pratiquaient volontiers la vie communautaire.

Différents dans leur organisation et une part essentielle de leur doctrine, les Vaudois du Dauphiné et du Piémont allaient plus loin dans la critique de la hiérarchie et dans la pratique communautaire de la pauvreté évangélique. Orthodoxes, à l'origine, ils furent influencés par les nouveaux réformateurs et se rapprochèrent occasionnellement, dans leur opposition à l'orthodoxie romaine, des autres sectes durement persécutées au Moyen Age, avant de se rallier massivement, plus tard, au calvinisme.

Malgré sa condamnation formelle au 4e Concile de Latran, Joachim de Flore, dont Gerardo da Borgo san Donnino fixa la doctrine dans son *Introduction à l'évangile éternel*, conserva des adeptes, au moins partiels, dans les milieux franciscains — et à travers eux, dans le peuple, avec qui ils avaient, de tous les ordres religieux, les contacts les plus étroits. Ils rejoignaient les autres tendances mystiques dans le double sens d'une réforme de l'Eglise hiérarchique et la pratique plus réfléchie du message évangélique.

Maurice de Gandillac
professeur honoraire à l'Université de Paris I

Bibliographie essentielle

ALESSIO (F.), *Storia di S. Bernardino da Siena e del suo tempo*, Mondovi, 1899.

BLOOMFIELD (Morton W.), *Joachim of Flora*, in *Traditio*, XIII(1957), pp. 249-312

COMBES (André), *Jean Gerson, commentateur dionysien*, Paris, 1940.

ID., *La Théologie mystique de Gerson*, Rome, 1963-1964, 2 vols.

CONOLLY (J. L.), *John Gerson, Reformer and Mystic*, Louvain, 1928.

DEVAUX (G.), *Vie de Sainte Colette*, Paris 1923.

DOVIE (D. L.), *The Nature and Effects of the Heresy of Fraticelli*, Manchester, 1932.

DUPRÉ THESEIDER (Eugenio), *Introduzione alle eresie medievali*, Bologna, 1954.

FACCHINETTI (Vittorino), *S. Bernardino da Siena, mistico sole del secolo XV*, Milano, 1933.

HOFER (Johannes), *Johannes von Capestrano. Ein Leben in Kampf um die Reform der Kirche*, Innsbruck, 1936.

MORO (G.) *S. Antonino in relazione nella riforma cattolica nel secolo XV*, Firenze, 1899.

NICOLAS DE CUES, *Lettres aux moines de Tegernsee*, traduction par M. de Gandillac, Paris 1984.

REDLICK (Virgil), *Tegernsee und die deutsche Geistesgeschichte im XV. Jahrhundert*, München, 1931.

STIGLMAYR (Josef), *Neoplatonismus bei Dionysos dem Karthäuser*, in *Görresgesellschaft Historisches Jahrbuch*, XX(1899).

VANSTEENBERGHE (Edmond), *Autour de la docte ignorance*, Münster, 1915.

La *Devotio moderna* n'est pas étrangère à l'histoire des littératures, puisqu'elle a engendré un courant de pensée assez puissant pour se traduire dans des écrits très nombreux. De ces écrits, beaucoup sont sans valeur littéraire; quelques autres ne peuvent nous laisser indifférents; un seul — l'*Imitation de Jésus-Christ* — suffirait à assurer à la *Devotio moderna* une place de choix dans l'histoire des lettres religieuses.

Dans la langue du Moyen Age, la « dévotion » est le service de Dieu, et le vocable « dévot » n'a encore aucun sens péjoratif. Cette dévotion est dite « moderne », dès le début du XVe siècle, parce qu'elle convient particulièrement, de l'avis de ses champions, au milieu qui l'a vu naître.

La *Devotio moderna* désigne l'idéal spirituel vécu et enseigné à partir du XIVe siècle aux Pays-Bas, par Geert Groote et ses disciples, c'est-à-dire par les Frères de la Vie Commune, comme par les Chanoines de Windesheim. Les tenants de la *Devotio moderna* privilégient la piété personnelle — la vie intérieure —, en réaction contre tout ce qui ravale ou dépasse la condition commune du chrétien fervent. Pour ce faire, ils accordent une large place à l'ascèse, à la méditation et à la prière.

La *Devotio moderna*, du XVIe siècle à nos jours, a fait l'objet de longues recherches et d'études nombreuses (voir notre bibliographie). On a voulu d'abord identifier l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Ensuite, l'intérêt s'est plus judicieusement réparti entre les fondateurs et les fondations, les écrivains et les écoles.

Auteurs principaux·

Geert Groote (†1384), fils d'un notable de Deventer, suit les cours de la faculté de Droit de Paris. Lorsqu'il se convertit, il fait abandon de sa maison à un groupe de pieuses filles — premières Sœurs de la Vie Commune — et lui-même se retire dans une Chartreuse. Il en sort après quelques années, il se fait ordonner diacre afin de pouvoir prêcher et il inaugure une brillante carrière de missionnaire. Geert Groote veut éduquer chrétiennement les hommes et les femmes, les prêtres et les laïques. Bien qu'il n'ait pas le génie d'un Ruysbroek ou d'un Gerson, il exerce une influence profonde sur son temps. La large diffusion de ses œuvres atteste leur succès, particulièrement la traduction néerlandaise des *Heures* du bréviaire à l'usage des simples, épris de piété liturgique. Enfin, le fait que l'on ait attribué à Geert Groote la paternité de l'*Imitation* permet de mesurer son crédit.

Floris Radewijns (†1400) a un rayonnement égal, sinon supérieur à celui de Geert Groote. Prêtre, il suscite et soutient l'institution des Frères de la Vie Commune, disciples de son maître. Pour répondre à l'opposition des moines mendiants, Floris Radewijns entreprend la fondation d'une congrégation de chanoines réguliers. La première maison est établie à Windesheim, non loin de Zwolle, en 1387. D'autres couvents sont fondés ou agréés par Windesheim. A la fin du XVe siècle, la Congrégation compte cent maisons. Son influence s'étendra en Allemagne grâce à Johannes Busch et même en France par l'entremise de Standonck qui y introduit le Windesheimien Jan Mombaer. Les ouvrages de Radewijns sont des anthologies *(rapiaria)* composées pour servir de thèmes aux méditations des Frères.

Gérard Zerbolt (†1398), dit parfois de Zutphen, Frère de la Vie Commune, est pour les Frères ce que Radewijns a été pour les Chanoines. Il reste aussi le théoricien qui met en forme les enseignements de ses prédécesseurs. Ses écrits ont une vaste audience; particulièrement ses *Ascensions spirituelles*.

Gerlach Petri ou Peters (†1411) d'abord Frère de la Vie Commune puis chanoine de Windesheim, est un bon écrivain spirituel. Son meilleur ouvrage est le *Soliloque*, ou entretien fervent de l'âme avec son Dieu.

Hendrik Mande (†1431), frère lai de Windesheim, a écrit de courts traités en néerlandais, dans lesquels se conjuguent l'influence de Groote et celle de Ruysbroek. Il passe pour un des inspirateurs de l'*Imitation*.

Jan Theodorici ou Dirks, dit aussi de Schoonhoven (†1432), prieur de Groenendael, près de Bruxelles, ouvre largement sa maison à l'influence de Windesheim. Il est célèbre surtout pour son apologie de Ruysbroek contre les critiques de Gerson.

Avec Thomas a Kempis (†1471), nous nous trouvons devant l'écrivain le plus connu du groupe. Il a beaucoup écrit, mais c'est l'*Imitation de Jésus-Christ* qui fait sa gloire, comme nous le verrons.

Johannes Busch (†vers 1479), est le chroniqueur fidèle de Windesheim et de tout le mouvement de la *Devotio moderna*. Son œuvre principale est la *Chronique des Chanoines réguliers de la Congrégation de Windesheim*.

Johann Wessel Gansfort (†1489) a été à l'école des Frères de la Vie Commune et, en 1486, il publie une *Scala meditationis*, méthode en vingt-trois degrés dédiée aux Chanoines réguliers qui l'accueillent avec enthousiasme. Il est aussi un des premiers à unir dans sa vie la *Devotio moderna* et l'amour des lettres anciennes.

Enfin, Jan Mombaer, de Bruxelles (†1501), Chanoine de Mont-Sainte-Agnès, près de Zwolle, est le dernier écrivain notable de la Congrégation de Windesheim. Il en annonce déjà le déclin. Avec lui, la méthode envahit tout le champ de la spiritualité et atteint une importance quelque peu artificielle qui ne semble plus pouvoir être dépassée. Son *Rosetum exercitiorum spiritualium* est une somme des doctrines, principes et pratiques de la *Devotio moderna* au terme de son évolution.

Il serait impossible de ne pas remarquer une convergence d'inspiration entre ces écrivains et les spirituels allemands, français ou flamands du bas Moyen Age. Eckhart, Tauler et Suso d'une part, Gerson, Ruysbroek et leurs disciples de l'autre, lisent les Pères, Saint Bernard et Saint Bonaventure. Geert Groote et les siens font des lectures semblables et les routes des uns et des autres se sont croisées.

Rayonnement de la Devotio moderna

La *Devotio moderna* correspond à une sensibilité particulière mais point particulièrement hollandaise ou même nordique, puisqu'elle affectionne l'introspection et la componction, la simplicité et la gravité, la mesure et la discrétion. Son rayonnement s'explique surtout par le rejet d'une piété confinant à la superstition. Geert Groote et ses disciples mettent l'accent sur la vie intérieure par opposition aux observances extérieures et sur l'amour actif du prochain comme seule preuve d'un amour vrai pour Dieu.

Les Frères de la Vie Commune, — appelés aussi Hiéronymites ou Jérômites — ne prononcent pas de vœux, mais vivent une authentique vie religieuse : prière personnelle, lecture de la Bible, copie de textes édifiants, constitution de pieux florilèges, examen de conscience et austérité dans le vivre et le couvert.

Lorsque les Frères se font maîtres d'école, ils accueillent avec prédilection les pauvres et ils s'efforcent de faire partager à ceux-ci leur idéal ascétique. Parmi les tentations de l'orgueil figure le désir du sacerdoce et des titres ecclésiastiques : ceci explique l'apparence « laïque » et marginale des Frères. Les Windesheimiens n'assurent aucun service pastoral, ils ne prêchent que dans leurs églises, pour eux-mêmes ou pour leurs sœurs, les Chanoinesses. Leur exemple n'en a pas moins porté des fruits parmi les prêtres et les laïcs, et même dans divers ordres religieux à travers les Pays-Bas et l'Empire. Ce rayonnement se maintiendra durant près de deux siècles, avec des alternances de succès et de crise, la crise finissant par emporter le mouvement.

Les Chanoines et les Chanoinesses de Windesheim, intellectuellement plus évolués que les Frères ou les Sœurs, ont reçu de Floris Radewijns un élan semblable, entraînant tant les avantages que les inconvénients de la vie hors du monde. La clôture de leurs monastères est stricte et leur pauvreté réelle. Ce sont des contemplatifs, parfois des écrivains spirituels de talent comme Jan de Schoonhoven, Johannes Busch et surtout Thomas a Kempis.

Le XIVe siècle a vu naître la *Devotio moderna*. Le XVe siècle est le siècle de son épanouissement. Le XVIe siècle sera l'époque de son déclin. La Réforme protestante balaie dans les Pays-Bas du Nord et en Allemagne les maisons des Frères et celles des Chanoines. Le message de la *Devotio moderna* passe en d'autres mains, reçoit d'autres noms : la jeune Compagnie de Jésus recueille et absorbe l'héritage spirituel de Geert Groote. Les *Exercices* de saint Ignace doivent quelque chose à l'*Imitation de Jésus-Christ*, aux *Ascensions* de Zerbolt et au *Rosetum* de Mombaer. Le nom de *Devotio moderna* disparaît. La doctrine, assimilée par la Compagnie, demeure.

L'Imitation de Jésus-Christ

Thomas Hemerken, dit a Kempis, religieux et poète, est le représentant le plus complet et le plus insigne de la *Devotio moderna*. Il est né en 1379 ou 1380, à Kempen, petite bourgade située aujourd'hui en Allemagne rhénane. Il fait ses études latines à Deventer, où il bénéficie de l'influence spirituelle de Floris Radewijns et de l'exemple stimulant des Frères de la Vie Commune. Chanoine régulier au monastère de Mont-Sainte-Agnès, il passe la majeure partie de son existence à l'abri du monde. C'est là qu'il écrit ses livres et forme les novices. C'est là qu'il meurt le 25 juillet 1471, dans la quatre-vingt douzième année de son âge, la soixante-troisième de sa vie religieuse et la cinquante-huitième de son sacerdoce.

Au cours de cette longue carrière, Thomas a Kempis a beaucoup écrit : lettres, sermons, petits traités. Les quatre livres de l'*Imitation de Jésus-Christ* sont au nombre de ces petits traités. Ils ont été sans doute composés à des époques différentes — dans la première moitié du XVe siècle —, puis revus et remaniés pour constituer un tout original, sous le titre nouveau qui a fait leur fortune. De cette œuvre inégalée, il subsiste aujourd'hui des centaines de manuscrits, des milliers d'éditions, des centaines de milliers d'exemplaires dans toutes les langues.

Malgré l'existence d'un manuscrit autographe de l'*Imitation* — achevé en 1441 —, on a longtemps discuté et l'on discute encore pour savoir qui en est le véritable auteur. Les passions nationales ne sont pas restées étrangères au débat. La France a longtemps défendu les titres de Gerson, tandis que l'Italie réclamait l'*Imitation* pour un certain Gersen, abbé de Verceil au XIIIe siècle... Aux Pays-Bas et en Belgique, Geert Groote eut son heure de faveur, mais le bon sens a fini par l'emporter : Thomas a Kempis est aujourd'hui reconnu généralement comme l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Comment a-t-il travaillé? Il est vraisemblable que Thomas a utilisé des notes de lecture, des anthologies — celles de ses aînés et les siennes —, ce qui donne à son livre la richesse d'une expérience plusieurs fois séculaire. Cette expérience, l'auteur veut la communiquer d'abord à ses Frères et à ses novices.

Tout un chapitre (le dix-septième du premier livre) est consacré à la vie religieuse : *De monastica vita*. De nombreux passages attestent le souci de ramener l'institution monastique à la ferveur de ses débuts (livre I, chap. XVIII, 5; livre III, chap. XIII, 1; chap. XXXII, 2; etc.). Le religieux contemplatif a choisi de vivre dans sa cellule et non de faire des pèlerinages (Livre I, chap. XXIII, 4). Enfin, le dernier livre insiste, à diverses reprises, sur la responsabilité du prêtre, ministre de l'Eucharistie.

Les quatre livres ont chacun leur titre. Le premier a été souvent appelé *Qui sequitur me*, d'après ses premiers mots. Il est désigné habituellement sous le titre : « Avis utiles pour la vie spirituelle. » Il compte vingt-cinq chapitres qui constituent un véritable « traité du mépris du monde », comme le Moyen Age les aimait.

Le second livre — « Conseils pour la vie intérieure » — est le plus bref. Ici, plus que dans le livre précédent, se remarque une progression dans la démarche de l'auteur selon un plan bien établi. La lutte contre le formalisme et la fausse dévotion est continuée par l'éloge de la liberté de l'âme aimante.

Le troisième livre, le plus long des quatre, est intitulé « De la consolation intérieure ». C'est le plus poétique, le plus lyrique, nourri de dialogues entre Dieu et le fidèle qui l'écoute.

Dans le dernier livre, consacré tout entier à l'Eucharistie, comme l'indique son titre (« Du Sacrement »), dix-huit chapitres développent une doctrine de piété fervente et traditionnelle, où se reconnaît, entre autres, l'influence de Suso. On y chercherait en vain l'allure quelque peu autobiographique que l'on distingue parfois dans les autres livres. Tout le quatrième livre est d'ailleurs rédigé avec moins de soin et d'élégance, les phrases y sont plus longues, les rimes plus rares.

Le style de l'*Imitation*, réserve faite du dernier livre, utilise toutes les ressources d'une prose cadencée, rythmée, parfois rimée, avec des recherches de clausules accentuées, d'allitérations et d'assonances, des répétitions voulues et une préférence marquée pour les formules concises.

Le latin de Thomas a Kempis est le latin ecclésiastique, une langue encore vivante, à laquelle il y aurait mauvaise grâce et quelque ridicule de reprocher de n'être point classique et

figée. La langue poétique du Moyen Age, écrivait Rémy de Gourmont, « est au latin classique ce que Notre-Dame est au Parthénon », et le style de l'*Imitation* rappelle parfois celui de Saint Bernard en ses plus beaux poèmes religieux.

Thomas a Kempis est un écrivain qui surveille et contrôle les élans de son inspiration poétique. Par ailleurs, ses dons d'observation révèlent un fin psychologue. Sa pondération est manifeste dans ses jugements sur l'homme chrétien, sa force et sa faiblesse, ses aspirations et ses limites. Il peut être incisif, comme dans sa critique de la science, et il devient éloquent lorsqu'il parle, avec abondance et enthousiasme, de l'amour.

La science et les savants n'ont pas de place dans l'*Imitation*. Le livre n'en parle que pour mettre en garde ses lecteurs contre la science qui enfle l'esprit, nourrit l'orgueil et flatte la vanité. « La science, sans la crainte de Dieu, que vaut-elle? Un humble paysan qui sert Dieu est certes bien meilleur qu'un philosophe orgueilleux qui, se négligeant lui-même, observe le mouvement des astres. Modère en toi le trop grand désir de savoir, car tu n'en retireras qu'une grande dissipation et une grande illusion » (Livre I, chap. II, 1-2). « A quoi servent ces disputes subtiles sur des choses cachées ou obscures? Que nous importent les genres et les espèces? » (Livre I, chap. III, 1-2).

Pourquoi cette mise en garde répétée? « Parce que plusieurs s'appliquent davantage à savoir qu'à vivre dans le bien » (Livre I, chap. III, 4). « Mieux vaut peu de savoir, avec humilité et intelligence modeste, que de grands trésors de science, avec vaine complaisance » (Livre III, chap. VII, 3).

La science est humaine, donc limitée et vulnérable, sans comparaison avec la pédagogie divine : « C'est moi, dit Jésus au fidèle qui, en un instant, élève l'esprit humble et le fait pénétrer dans la vérité éternelle, plus profondément que celui qui aurait étudié dix ans dans les écoles. Moi, j'enseigne sans bruit de paroles, sans heurt d'opinions, sans étalage d'honneurs, sans conflit d'arguments » (Livre III, chap. XLIII, 3).

La science est humaine, même celle qui a Dieu pour objet. Un théologien qui ne cherche dans ses écrits que sa satisfaction personnelle prend sa propre gloire pour la gloire de Dieu, ce qui est une perversion du jugement : « Que te sert de discuter profondément sur la Trinité, si tu manques d'humilité, par quoi tu déplais à la Trinité? J'aime mieux sentir en moi la componction que d'en connaître la définition » (Livre I, chap. I, 3). « C'est la vérité qu'il faut chercher dans les Saintes Ecritures, non l'éloquence » (Livre I, chap. V, 1). « Beaucoup ont perdu la dévotion en scrutant des mystères au-dessus de leur intelligence » (Livre IV, chap. XVIII, 2).

Thomas a Kempis, s'adressant à des religieux, dénonce la théologie des raisonneurs et le prestige des beaux esprits. On en a conclu trop vite qu'il était fermé à toute science et particulièrement à toute science théologique. Il suffit cependant de le lire attentivement pour constater que, même si elle doit quelque chose au nominalisme, sa critique reste classique; elle est moins dure que celle de Suso. Thomas admet que « tout homme est naturellement curieux de savoir » (Livre I, chap. II, 1), il fait l'éloge de la raison (Livre III chap. VII, 2) et même de la science : « Il ne faut pas incriminer la science ou la simple connaissance des choses, car, prise en elle-même et soumise à Dieu, elle est bonne » (Livre I, chap. IV, 4). Toute sa défiance va à « la vaine science du siècle » (Livre III, chap. XLIII), ce siècle auquel les religieux ont voulu renoncer. Son pessimisme — comme celui de la Bible et des Pères — humilie la nature, pour l'élever au-dessus d'elle-même. Son optimisme enthousiaste est celui de la grâce, qui balaie tous les obstacles (Livre II, chap. VIII, 5).

Ce livre inépuisable a polarisé des discussions sans fin, des thèses contradictoires, charriant le meilleur et le pire. Pour les uns, c'est un chef-d'œuvre sans une ride, une réussite littéraire incomparable, la quintessence du christianisme le plus authentique. Pour d'autres, c'est un ouvrage sans charme et sans originalité, un manifeste de l'anti-intellectualisme, voire de l'antihumanisme ou, pourquoi pas? de l'obscurantisme, le livre d'un rêveur fermé à la dimension sociale de l'Evangile et précurseur de la Réforme, une méditation étrangère à l'ecclésiologie de notre temps et à son esprit liturgique.

La lecture toute simple de l'*Imitation* permet de se faire une opinion plus raisonnable. Ce petit livre garde en effet une résonance qui le rend toujours actuel. Chaque génération, depuis cinq siècles, y a trouvé force et consolation. Les hommes d'action recueillent les leçons d'un contemplatif. Les religieux apprécient l'équilibre de la dévotion personnelle et de la piété communautaire. Aucune démonstration n'alourdit ces pages d'une lecture aisée, riches de déclarations, d'exclamations, de sentences, de méditations, de prières et d'effusions. Les citations sont bien choisies et toujours adaptées au dessein de l'auteur. L'*Imitation* parle au cœur sans jamais verser dans la sensiblerie. Elle invite à la pénitence et à l'abnégation, mais il n'y est jamais question de haire ou de cilice : la mortification est intérieure, comme la componction et l'humilité. Sachant que toute prière est un dialogue, et connaissant la difficulté de cette conversation avec Dieu, l'auteur y conduit ses lecteurs par d'admirables dialogues entre le Maître et le fidèle. Ces dialogues sont prolongés par de nombreuses prières qui reposent l'esprit et dilatent le cœur.

L'intimité avec Jésus, au prix d'un incessant combat spirituel, est le thème central et majeur de l'*Imitation*. Thomas a Kempis y revient sans cesse; il ne se met jamais en avant, il ne se donne jamais en modèle. Son livre est le journal d'une âme particulièrement discrète dans sa ferveur ascétique et mystique. Toutefois, c'est un livre exigeant, radical dans ses options, le livre que l'on découvre avec ravissement dans sa jeunesse, au temps où le plus difficile paraît le plus beau et que l'on retrouve avec nostalgie au-delà de l'âge mûr.

L'auteur de ce livre ne s'embarrasse pas de précautions oratoires et il demande tout. C'est le livre des novices, des séminaristes, des retraitants. Sa parole si simple s'est montrée singulièrement active et persuasive au cours des âges. Depuis cinq siècles, l'*Imitation* connaît la suprême consécration qui fait d'elle un des grands classiques de la spiritualité occidentale : son message a été assimilé par des milliers de lecteurs, toujours sensibles au langage de la consolation intérieure et de l'amour victorieux.

Accueil européen de l'Imitation

Un mouvement de pensée aussi vaste et aussi profond que la *Devotio moderna* devait retentir bien au-delà de la clientèle de ses pieux lecteurs.

Les rapports de la *Devotio moderna* et de la Réforme protestante sont surtout extérieurs, faits d'affinités apparentes et sans influence doctrinale bien marquée. On ne peut voir dans la spiritualité de Geert Groote et de Thomas a Kempis un élément annonciateur de la Réforme que si l'on s'en fait une idée fausse, si l'on y met le mépris de la liturgie, un piétisme avant la lettre et, surtout, la perte du sens ecclésial au profit de l'examen personnel.

Par contre, il est assez visible que la *Devotio moderna* a joué un rôle dans la Réforme catholique. Nous savons tout ce que lui doivent Saint Ignace de Loyola et la Compagnie de Jésus. Nous avons vu combien fermement et durablement l'*Imitation* s'est imposée à la spiritualité catholique.

Les considérations qui précèdent ne sont pas étrangères au problème des rapports, difficiles à définir, entre la *Devotio moderna* et l'humanisme. Il est plus aisé de sentir ces rapports que de les définir.

Ce sont là deux phénomènes contemporains, mais géographiquement séparés à leur origine : Geert Groote vivait au temps de Pétrarque; il ne l'a pas connu. L'humanisme venu d'Italie n'est arrivé dans le Nord de l'Europe qu'au siècle suivant. Les rencontres historiques les plus nettes se situeront au XVIe siècle.

Certes, les ressemblances peuvent précéder les contacts. Les Frères de la Vie Commune ont voulu instruire les jeunes gens qui se confiaient à eux. Ils ont donc étudié et enseigné les arts libéraux. Certains s'y sont distingués. Parmi leurs maîtres et leurs élèves, nous voyons de vrais humanistes, possédés par la passion du retour aux sources. Par ailleurs, des similitudes ont aussi été remarquées entre l'attitude critique des disciples de la *Devotio moderna* et celle des humanistes à l'égard de la théologie de leur temps : théologie abstraite et ratiocinante, génératrice d'une spiritualité pauvre et sans virtualité. Ces observations sont incontestables mais peu démonstratives. D'une manière générale l'érudition, quand elle se remarque chez les Frères de la Vie Commune ou chez les Chanoines, reste étrangère à l'humanisme au sens strict.

Il est cependant un ancien élève des Frères — et le plus illustre d'entre eux — qui est devenu un humaniste, le prince des humanistes : Érasme de Rotterdam fut élève des frères de Bois-le-Duc avant de devenir Chanoine régulier de Steyn.

Érasme est-il un humaniste grâce à l'enseignement des Frères? A l'entendre, il doit peu de choses à ces disciples de Saint Jérôme, si différents, dit-il, de leur patron. Chanoine, Érasme reste dans le sillage de la *Devotio moderna,* puisque son monastère n'a pas échappé à l'influence de Windesheim. Lorsqu'il dit adieu à la vie canoniale, il s'abandonne à son amertume et ses jugements sur les Chanoines sont aussi sévères que ceux qu'il a portés sur les Frères de la Vie Commune.

Il est pourtant excessif de dire que, tournant le dos à son enfance et à sa jeunesse, Érasme a rompu totalement avec les Frères comme avec les Chanoines réguliers. Dans ses publications religieuses, en effet, Érasme trahit une étonnante parenté — parenté d'idées et d'expressions — avec le mouvement de Windesheim qu'il ne cite jamais, et particulièrement avec l'*Imitation de Jésus-Christ*. L'humanisme chrétien des Pays-Bas aurait eu une autre coloration s'il n'avait pas reçu, sans toujours le percevoir, l'héritage de la *Devotio moderna*.

Léon-E. Halkin
Université de Liège

Bibliographie essentielle

ACQUOY (J. G. R.), *Het klooster te Windesheim en zijn invloed*, Utrecht, 1875-1880, 3 vols.
AXTERS (St.), *Geschiedenis van de vroomheid in de Nederlanden*, Tome III : De Moderne Devotie, Antwerpen, 1956 (avec une bibliographie systématique).

ID., *La spiritualité des Pays-Bas*, Louvain, 1948.
COGNET (Louis), *De la Dévotion moderne à la spiritualité française*, Paris, 1958.
DEBONGNIE (P.), *La Dévotion Moderne*, in *Dictionnaire de spiritualité*, Tome III, Paris, 1957.
DOLS (J. M. E.), *Bibliographie der Moderne Devotie*, Nijmegen, 1935-1941, 3 vols.
HALKIN (Léon-E), *La Devotio Moderna et l'humanisme*, Montpellier, 1976.
HYMA (A.), *The Christian Renaissance : A History of the Devotio Moderna*, 2e éd., Hamdem, 1965.
JAPPE ALBERTS (W.), *Moderne Devotie*, Bussum, 1969.
LOURDAUX (W.), PERSOONS (E.), *Petri Trudonensis catalogus scriptorum Windeshemensium*, Leuven, 1968.
Monasticon Windeshemense, Bruxelles, 1976.
Monasticon Fratrum Vitae Communis, Bruxelles, 1977-1979, 2 vols.
PERSOONS (E.), *Recente publicaties over de Moderne Devotie (1959-1972)*, (dactylographié), Leuven, 1972.
ID., *Oude en nieuwe vormen van religieus leven (1384-1512)*, in *Algemene geschiedenis der Nederlanden*, Tome IV, Haarlem, 1980, pp. 396-404.
POST (Regnerus R.), *The Modern Devotion*, Leiden, 1968.
STEGGINK (O.), *De religieuze en mystieke literatuur (1380-1520)*, in *Algemene geschiedenis der Nederlanden*, Tome IV, Haarlem, 1980, pp. 421-425.

LE HUSSITISME

Au XVe siècle, outre les tentatives de réforme ecclésiastique et les mouvements réclamant le renouvellement de l'Eglise, il a existé parallèlement une véritable révolution spirituelle sous forme d'oppositon ouverte à l'Eglise, de rupture avec elle ou d'expansion de doctrines radicalement hérétiques. Au cours de ce siècle, les hérésies médiévales parviendront à leur apogée dans l'Hussitisme, mouvement hérétique de grande envergure, dans le cadre duquel se profile plus d'un trait caractéristique de l'aube de la Renaissance.

Les antécédents

Les conditions sociales et idéologiques qui prévalaient dans la Bohême du XIVe siècle donnèrent lieu à une critique camouflée, puis de plus en plus ouverte contre l'Eglise catholique. Les opinions critiques auparavant professées d'une manière clandestine dans les sectes (hérésie des Vaudois par exemple) se manifesteront désormais du haut des chaires et dans la littérature. Parmi ces précurseurs du Hussitisme, le premier fut Konrad Waldhauser (Conradus de Austria), chanoine régulier, augustin et orateur éminent. Les copies de ses sermons popularisèrent les jugements acerbes qu'il prononçait contre le clergé de l'époque. Il critiquait les croyants qui, au lieu de secourir les pauvres, soutenaient des moines gras et bavards possédant des biens superflus. Son chef-d'œuvre *(Postilla studentium sanctae Pragensis universitatis)* trouva des échos parmi les étudiants de l'université, nouvelle et importante institution tchèque. Dès le XIVe siècle, il fut traduit en langue tchèque.

L'influence de Jan Milíč de Kroměříž (Mylicius) fut encore plus étendue. Cet orateur réformiste morave était, depuis 1358, l'employé de la chancellerie de Charles IV et, dès 1356, chanoine de Prague. Ses doctrines sur l'Antéchrist, sa rigueur envers l'usure, ses efforts pour reconduire à l'Eglise les femmes perdues, sa critique de l'enseignement universitaire, puis ses doctrines sur la communion fréquente et sa dénonciation de l'avarice du clergé (les deux derniers sujets étant destinés à devenir les plus importants par la suite) irritèrent le clergé : en effet, ce n'était pas les prêtres qu'il considérait comme dépositaires de la nouvelle doctrine, mais les gens du peuple privés d'instruction : « ce sont les simples, les innocents, les ignorants qui se lèvent, qui prêchent la vérité simple et retissent l'ancien filet en suivant les pêcheurs de l'Evangile... Les ignorants parlent une langue nouvelle et ils conquièrent le ciel. » *(Gratia Dei)*.

L'œuvre de Milič fut continuée et développée par Matěj de Janov, issu d'une famille de la

petite noblesse tchèque; il fut étudiant en lettres à Paris puis, dans les années 1381-88, prédicateur à l'église Saint-Nicolas dans la cité de Prague. Il tient en haute estime la Bible qu'il considère depuis sa jeunesse comme la source sacrée de la connaissance, de la piété et de l'espoir. Ses discours et ses écrits attaquaient le culte abusif des images et des reliques, et mettaient les fidèles en garde contre les tentations de l'idolâtrie. Il proposait d'enlever des églises les images et les statues, même de les détruire. Ses traités sociaux discutaient ouvertement des problèmes de base de la société féodale. Au sein de l'Eglise, les activités du prêtre qui prie, du paysan qui laboure et garde les troupeaux et de l'artisan qui produit étaient à ses yeux de valeur égale; il proclamait même que ce ne sont pas ces derniers et les chevaliers qui sont là pour les prêtres, mais, au contraire, les prêtres sont là pour les paysans et les chevaliers (*Regulae Veteris et Novi Testamenti*, 1389-93).

Cette mentalité spirituelle fut un terrain d'élite fort réceptif pour accueillir les doctrines d'un mouvement parallèle qui se faisait jour en Angleterre. Les doctrines sur la prédestination de Thomas Bradwardine, professeur à Oxford, et l'activité critique de John Wycliffe à l'encontre de l'Eglise fournirent de nouveaux arguments aux intellectuels de Bohême. Les rapports dynastiques et la fréquentation des universités étrangères permettaient à ceux-ci de transplanter la littérature universitaire à Prague, où professeurs et étudiants, préoccupés des mêmes problèmes, montraient beaucoup d'intérêt pour les écrits d'Oxford. Au tournant du siècle, Jérôme de Prague passa deux années à Oxford; il fut à son retour un des interprètes majeurs des œuvres de Wycliffe. Dans le débat du réalisme et du nominalisme, le premier avait déjà fait beaucoup de prosélytes à l'université de Prague, même avant l'arrivée des œuvres de Wycliffe. La prédisposition à recevoir ces œuvres était donc déjà assurée, tandis que les nominalistes de Prague regardaient avec méfiance les doctrines du professeur anglais. Arriva même jusqu'en Bohême, au tournant du siècle, une copie du commentaire sur l'Apocalypse d'un prédicateur lollard emprisonné.

Dans l'immédiat, ni les précurseurs tchèques ni les œuvres anglaises n'exerçaient alors d'influence en dehors des milieux intellectuels. Dans les milieux populaires de la Bohême, tout comme en Allemagne et en Hongrie, l'hérésie resta, pour un temps, l'affaire d'une petite secte. Ce mouvement qui préservait l'héritage vaudois et épousait les luttes sociales urbaines et villageoises de l'époque, commença à se propager dans les milieux bourgeois et paysans, au tournant du XIVe et du XVe siècles et, sur le plan idéologique, rendit beaucoup plus facile la compréhension et l'acceptation de l'hérésie, maintenant prêchée du haut de la chaire. L'hérésie des Vaudois professait déjà des opinions qui seront plus tard celles du Hussitisme : leurs fidèles ne se confessaient pas aux prêtres officiels de l'Eglise mais à leurs propres frères; ils n'honoraient pas la Vierge et les Saints et n'attendaient pas leur aide; ils ne croyaient plus au purgatoire, et niaient que l'Eglise puisse secourir les âmes qui y souffrent.

L'œuvre de Jan Hus

L'activité de Maître Jan Hus (Jan z Husince de son vrai nom) englobe de différentes dimensions spirituelles et universitaires. Il commença ses études autour de 1390 à l'Université de Prague où, étudiant en théologie, il eut des maîtres excellents, dont surtout Stanislas de Znojmo, à qui il s'attacha profondément. A l'université, il se familiarisa avec les doctrines de Jan Milíč et

de John Wycliffe. En 1398, il copia plusieurs ouvrages du théologien anglais *(De individuatione temporis, De ydeis, De materia et forma, De veris universalibus)*, concevant pour lui une grande admiration. Dans un de ses sermons de cette année-là, nous trouvons un exemple de raisonnement en tchèque et une conception philosophique réaliste. Sa carrière universitaire fut fortement influencée par le fait qu'en 1400 il fut ordonné prêtre et devint prédicateur de plusieurs églises à Prague. C'était l'année de la nouvelle indulgence pontificale d'après les paroles critiques du chroniqueur de l'époque *(Chronicon breve regni Bohemiae saec. XV.)* : « la cupidité des prêtres est trop répandue et les grands pécheurs reçoivent facilement l'absolution moyennant finances ». Dans la pensée de Hus, ces événements ont donné un contenu nouveau aux propos critiques des précurseurs tchèques et de leur maître anglais contre l'Eglise. En 1401, Hus devint doyen de la faculté des lettres; en 1402, il fut nommé prédicateur de la chapelle de Bethléhem où la langue de célébration du culte était le tchèque. Là, il exerce une forte influence sur les croyants et prend connaissance de leurs opinions. Cette chapelle devint jusqu'en 1413 un des centres d'activités réformatrices, l'autre restant à l'université, où Hus gardait encore sa chaire. Dans son sermon prononcé à l'occasion du service divin à la mémoire du fondateur, Charles IV *(Abiciamus opera tenebrarum)*, Hus a marqué en 1404 son opposition aux défauts du clergé : simonie, recherche avide des prébendes, rapacité, immoralité. A cause de ces abus, « il y a très peu de prêtres qui gagnent le salut ». Sa critique s'étend ensuite à la foi dans les miracles et surtout aux abus que celle-ci occasionne : par exemple le miracle du saint sang de Wilsnack en 1405 *(De sanguine Christi glorificato)*. Pour atteindre un public plus large, Hus dut abandonner son activité littéraire en latin et chercher à se faire entendre en sa langue maternelle. Ainsi, il s'orienta vers les traductions de Bible, déploya une intense activité linguistique; en particulier, il proposa une simplification de l'orthographe présentée, vers 1406, dans un manuel scolaire : *Orthographia bohemica.*

En ce temps-là la doctrine de Hus dépassait déjà sensiblement les vues sociales de Wycliffe et la sévérité de sa critique contre le clergé à cause de ses établissements et de son train de vie plus somptueux même que celui des grands seigneurs, à cause de la misère des pauvres et de la vente des sacrements, commença à se traduire en prises de position concrètes; mais en même temps il exigeait que les paysans paient la dîme à l'Eglise et les cens aux seigneurs, que les journaliers, les moissonneurs et les artisans travaillent consciencieusement et que les corvées soient dûment accomplies. Tout cela a été exposé en 1407-8 dans l'*Explication du Décalogue (Výklad desatera)*. Par ailleurs, dans ce même sermon, il soulignait encore que les taxes seigneuriales devaient être consacrées, sans aucune rapacité, au bien commun. Dans une de ses lettres adressée à un gentilhomme, il réprouve l'abus des amendes. Dans l'un et l'autre de ces textes, il s'élève contre les abus survenant lorsque des paysans osaient quitter leur territoire (*O braní odúmrtí, vers* 1407). Ces dissertations, conçues dans un esprit d'équité, marquent bien que Hus n'allait point au-delà de la doctrine médiévale de la tripartition des peuples et ne prenait pas énergiquement position contre l'exploitation féodale. Ses sermons (*Sermones de sanctis*, 1407-8) dont par exemple celui sur Judith tuant Holopherne, provoquèrent toutefois une forte résistance. Au cours de ces mêmes années, son collaborateur, le Maître Jakoubek de Stříbro (Jacobellus de Mysa) éleva sa voix contre le culte des images. En 1408 encore, Hus exige l'admonestation sévère des prêtres fautifs qui doit se dérouler, en cas de malveillance, d'hypocrisie et de péchés publics, devant le clergé et même devant le grand public *(De arguendo clero)*.

Hus, par prudence, évitait les questions dogmatiques, ne voulant point fournir à ses adversaires l'occasion de l'incriminer d'hérésie. Jusqu'au moment où ses adversaires — dont les professeurs allemands et ceux des autres universités, puis Štěpán de Dolany, prieur des Chartreuses et auteur de l'*Antiwiklef* — entrèrent en conflit avec Wycliffe, Hus garda son orthodoxie. En 1409, en plein milieu de la crise de la Papauté, survint la transformation de l'université de Prague et l'élection de Maître Hus, selon les nouveaux statuts, aux fonctions de recteur, rallia une forte majorité de Tchèques. Bien que ce changement arrivât par décision royale (le *Décret de Kutná Hora*) et correspondît exactement aux organisations universitaires de Paris et d'Italie, aux yeux des maîtres allemands et nominalistes, Hus devint alors le bouc émissaire. La rencontre des deux camps survint à Prague dans les années suivantes. La crise éclata lorsque Zbyněk de Hazmburk, archevêque de Prague, fit brûler tous les exemplaires retrouvables des œuvres de Wycliffe, y compris les exemplaires confisqués à Maître Hus lui-même. Le jour du 16 juillet 1410 fut celui de l'anéantissement de plus de 220 manuscrits. La protestation de l'université et les entraves légales du roi restèrent inefficaces. Les personnes lésées engagèrent un procès contre l'archevêque; le tribunal alloua une indemnité qui, elle aussi, fut sanctionnée par le roi. Faits plus importants encore : le 29 juillet, le professeur Simon de Tyssnow défendait un traité de Wycliffe *(De probationibus propositionum)* tandis que Hus, deux jours auparavant, s'adressant aux fidèles de la chapelle de Bethléhem, avait fait l'apologie d'un autre *(De trinitate)* : « En vérité, il nous faudrait ceindre nos épées et défendre la loi de Dieu. » Un défilé des mécontents chantant des chants en langue nationale protesta contre l'incinération de ces livres.

Les événements de Prague influencèrent également les étudiants universitaires hongrois. Ils furent nombreux à rentrer dans leur pays en Hussites profondément convaincus (voir *Blasii de Zalka et continuatorum eius cronica fratrum minorum de observantia provinciae Bosnae et Hungariae)*. Ces événements eurent aussi des échos dans d'autres pays, et le 8 septembre, l'anglais Oldcastle adressait une lettre à un noble hussite de Bohême et l'exhortait à la lutte contre l'Antéchrist. Cette année troublée vit encore paraître l'ouvrage de Hus sur les péchés, plus spécialement sur la simonie : *De peccato originali, veniali et mortali et praesertim de simonia.* L'ouvrage accuse le Pape et ses cardinaux d'être fréquemment coupables dans la vente des biens spirituels. L'affaire fut portée devant la Cour pontificale; mais pour l'instant, Hus pouvait encore compter sur l'appui du roi et de sa Cour. Peu après, cependant, la conviction des professeurs de l'université commença à s'ébranler. En 1411 la discussion de thèmes libres n'était acceptée que par Hus. Même Simon de Tyssnow y renonça. Par l'exemple du rapport des empereurs romains à leurs prêtres, le raisonnement de Hus qui embrassait d'ailleurs une quantité fascinante de matières *(Quodlibet)*, démontrait que le pouvoir civil a bien le droit de s'approprier les biens de l'Eglise, et surtout les possessions illégitimes des prêtres infidèles. Dans son discours, il soulignait le rôle et les mérites de Prague et de l'Université. En cette même année, il prononça encore plusieurs sermons importants dans la chapelle de Bethléhem. Les premières victimes du mouvement furent celles des conflits déclenchés autour de la vente des indulgences en 1412, quand trois manifestants furent décapités, ce qui montre que le conseil de la cité commençait à se retirer des événements. En revanche, les pauvres gens de la ville devenaient de plus en plus radicaux. Pierre de Dresde parcourait la ville brandissant des images qui

représentaient la pauvreté de l'Eglise des apôtres et le luxe de l'Eglise de l'époque. Nicolas de Dresde, lui, interpellait vivement les seigneurs laïcs, les artisans et leurs corporations et défendait les pauvres. Hus fut frappé d'anathème; en sa présence, les célébrations furent suspendues. Ainsi, il trouvva préférable de quitter la capitale, gardant toutefois la possibilité d'y retourner de temps à autre, de trouver asile dans les forteresses de campagne et de s'adresser au peuple des petites villes et des villages. Dans une de ses lettres adressée aux habitants de Pilsen il met sur le même pied le latin et la langue nationale, et s'élève contre ceux qui interdisaient de lire la Bible en tchèque ou en allemand. Cet intervalle lui permit de faire le point : c'est dans son exil qu'il prépara son catéchisme *(Výklad víry)* et qu'il rédigea son opuscule sur la simonie *(O svatokupectví)* et son recueil de sermons *(Postilla)*. Il dénonce la Cour pontificale, où on paie en or les dignitaires, et les prêtres dont les richesses ne font que s'accroître. Dans son ouvrage le plus puissant sur l'Eglise *(De ecclesia)* il discrédite l'autorité du Pape et expose ses vues sur l'administration de l'Eglise. Ce dernier traité fut également envoyé à Prague et lecture en fut faite devant le public de la chapelle de Bethléhem. Il est clair qu'en vue de la rédaction de son ouvrage, Hus avait à portée de main les manuscrits de Wycliffe dont beaucoup d'extraits y sont insérés; toutefois ses thèses sont différentes de celles du maître anglais, et son raisonnement est original. Ses sermons adressés aux paysans dénoncent les seigneurs et les prêtres.

Vers Constance

Après son départ, la chapelle de Bethléhem devint pour un temps le terrain du radicalisme transitoire de Jakoubek de Stříbro, de plus en plus orienté vers des problèmes religieux (la question de l'utilisation du calice) à mesure qu'il s'éloignait de la critique du féodalisme. Toutefois, à l'étranger, c'est au pays de Hus qu'on croyait assurée la réalisation de la réforme; ainsi Peter Payne, cité à la fin de 1413 devant le tribunal des hérétiques en Angleterre, s'y réfugia. Petr Egliš (l'Anglais) devint un personnage familier à l'université de Prague. Dans la ville même, l'opposition et l'indécision croissaient parallèlement. Ainsi, en 1414, les fidèles de l'église de Saint-Martin-dans-le-Mur reçurent pour la première fois la communion sous les deux espèces. Mais ce fut encore en cette même année que le professeur Štěpán Palec, très honoré auparavant par Hus, écrivit son *Antihus*. Le chef de la réforme, trompé par le laissez-passer impérial, se rendit au Concile de Constance pour y soutenir ses thèses. Là, il fut mis en prison, un procès s'engagea contre lui et enfin, comme hérétique obstiné, il fut mis au bûcher (le 6 juillet 1415). Sa noble conduite et son plaidoyer sont attestés par le compte-rendu de Petr de Mladěnovice *(Historia)* et par sa riche correspondance.

Le mouvement hussite

Le martyre de Hus et de ses successeurs ne marqua point l'anéantissement du mouvement. En Bohême, le Hongrois Briccius de Buda s'élevait contre la persécution des hérétiques. Un autre signe de l'opposition contre l'Eglise catholique fut que le maître Jakoubek défendait la communion sous les deux espèces, c'est-à-dire l'emploi du calice, d'où la dénomination «utraquiste» ou «calixtine» du mouvement. Cette pratique devint parmi eux un usage, et

explique que le traité de Jakoubek de Stříbro sur la communion sous les deux espèces ait été conservé dans beaucoup de manuscrits *(M. Jacobi de Mysa Tractatus de communione spirituali sacramentali integra sub duplici forma panis et vini communitatem plebium concernente; Sermo Mgri Jacobelli super Bibite ex hoc omnes; Argumenta pro communione sub utraque specie)*. Les principes de cette pratique furent débattus au Concile de Constance par Nikolaus von Dinkelsbühl, adversaire des Hussites.

Après le bûcher de Constance, la Bohême resta relativement tranquille. Mais progressivement les prêtres furent remplacés par des laïcs qui désormais chantaient en tchèque, s'adressaient au peuple et administraient les sacrements. A Prague, d'après les renseignements du chroniqueur, la différence de l'Eglise catholique et de l'Eglise de Wycliffe, l'une utilisant le latin, l'autre le tchèque, devint ainsi visible *(Chronicon Procopii notarii Pragensis)*. Les revendications hussites sur la suppression du pouvoir laïc des prêtres se firent jour progressivement, puis elles furent rédigées *(Quatre articles de Prague)*. Etant donné que Jérôme de Prague périt sur le bûcher à Constance et que les maîtres de Dresde se voyaient expulsés, Jakoubek de Stříbro, qui prêchait à l'église de Týn sur la grande place de la cité, assuma la tête du mouvement en 1417. Il s'élevait lui aussi, de nouveau, contre le culte des images, onéreuses, somptueuses et superflues. La continuation du Hussitisme par de voies pacifiques semblait impossible. En 1418, les messages du roi d'Allemagne, Sigismond, exhortaient la Bohême à abolir la réforme de Wycliffe et à exterminer tous les Hussites.

Guerre et compromis

Lorsqu'elle survint, la guerre hussite manifesta tout l'élan vers le progrès social qui avait caractérisé les mouvements paysans et urbains du Moyen Age. Différentes tendances du Hussitisme dont les commencements étaient déjà visibles à l'étape de la formation du mouvement se cristallisèrent alors. Vavřinec de Březov, étudiant en lettres et en droit à l'université de Prague, décrit l'histoire des antécédents et du commencement de la guerre *(Chronicon annorum 1414-1422)*. Le recueil des sermons de Jan Želivský, pasteur de Prague, constitue, il faut le souligner, un document important. Dans son sermon du 17 avril 1419, il rappelle que la Bohême est accusée d'incitation à la révolte comme le Christ le fut par le grand-prêtre. Mais ensuite, le 30 juillet, il se mit à prêcher l'extension du soulèvement de Prague : « Que la ville de Prague puisse devenir en ce temps un exemple pour tous les fidèles . . . que les paroles du Seigneur puissent se répandre sur le monde entier. » Il interpellait vivement les maîtres perfides et les conseillers pusillanimes, et ce fait — étant donné qu'en 1419-20 la majorité du conseil municipal était du parti des Hussites — atteste bien l'existence, dans le cadre de l'Hussitisme, de deux factions : l'une modérée, l'autre radicale. Au cours des luttes, surtout après 1421, il se constitue dans l'Eglise hussite une orthodoxie. Une faction opportuniste existe également, surtout parmi les maîtres de l'université, dont p. e. le maître Přibram; celui-ci, tout en approuvant le soulèvement, arriva, en formulant différentes réserves, à l'opportunisme. En tout cas, la Papauté prit le Hussitisme, dès sa naissance, pour un mouvement homogène qu'il fallait écraser. C'est en ce sens qu'en 1422, le Pape Martin V faisait remarquer à Sigismond que le Hussitisme, après avoir violé les droits divins, bouleversait les droits civils et détruisait le régime politique (« post divina violata, humana jura confundit et regimen politicum tollit »).

Dans les années 1430, la division est déjà perceptible même aux yeux de l'étranger. La proclamation des Taborites, préparée avec la collaboration de Peter Payne, laquelle embrassait les thèses de Hus et portait aussi sur les Orphelins (fidèles de Jan Žižka), soutenait la légitimité de la traduction de la Bible en allemand, italien, tchèque et hongrois. Le *Poème sur la victoire de Domažlice* qui célébrait la bataille de 1431, un des plus insignes faits d'armes des Hussites, exprimait en même temps leur désir de paix. Le *Journal (Liber diurnus)* de Petr de Žatec et la prise de parti synodale de Peter Payne *(Petri Payne Anglici Positio, replica et propositio in concilio Basiliensi)* sont consacrés aux négociations des Hussites et du Concile de Bâle en 1433. Au cours des négociations de 1434, Jan Příbram et Křišťán de Prachatice, qui fut cinq fois recteur de l'université au cours des guerres acceptèrent les exigences du Concile. Jan de Rokycany hésitait entre le Concile et les armées paysannes. A la fin de la guerre, le propriétaire foncier Oldřich de Rožmberk et les citadins de Tábor se rapprochèrent dans l'espoir de rétablir ensemble le commerce. Ainsi la guerre hussite prit fin par un compromis entre le Concile et les Hussites *(Compactata)* et par la liquidation de la faction radicale.

Poursuite de l'activité hussite

L'échec militaire ne marqua point l'interruption de l'activité hussite. Dans des conditions beaucoup plus difficiles et plus compliquées, le mouvement, bien que déchiré par des conflits de factions, n'en continua pas moins sa lutte contre le catholicisme, dans les domaines de la vie de l'Eglise, de la littérature et de la politique. La revendication continuelle d'une réforme ecclésiastique, le souvenir de la lutte avortée, le changement réel survenu parmi les forces sociales, au cours de la guerre, autant de points d'appui pour la continuation du mouvement. En Bohême, l'Eglise catholique perdit la majeure partie de ses propriétés; l'impôt et les redevances ecclésiastiques furent supprimés. Les Calixtins ne considéraient plus la Bohême comme soumise aux Etats pontificaux. Les communautés hussites n'étaient assujetties qu'aux seigneurs féodaux laïcs et à la bourgeoisie urbaine. Avec l'expropriation des biens de l'Eglise, la noblesse obtenait de vastes terrains agricoles qu'elle garda désormais, qu'elle fût catholique (sous prétexte de «défense» de la propriété ecclésiastique) ou hussite (par contestation des propriétés ecclésiastiques). Ainsi, pour un temps, les difficultés furent aplanies même pour la couche inférieure de la noblesse. Les seigneurs enrichis employèrent leurs nouvelles acquisitions à consolider leur pouvoir politique. Quant à la bourgeoisie, elle parvint, pour un temps, à garder ses acquisitions mais, au cours du XVe siècle déjà, elle perdra progressivement son influence politique et au XVIe siècle elle sera dominée, même dans le domaine économique, par les seigneurs.

Ces changements sociaux permettent de comprendre comment, dans le cadre du mouvement hussite, ce fut la faction modérée qui prit le dessus. Les Taborites à leur tour, tout en perdant les Orphelins, leurs alliés et avec eux leur hégémonie dans le mouvement, devinrent une faction minoritaire. L'église des Calixtins, avec l'archevêque Jan de Rokycany à sa tête, consolidait l'organisation ecclésiale des Hussites et, tout en voulant élargir ses rangs pour la lutte contre le catholicisme, ordonnait les prêtres taborites qui se détournaient de leur radicalisme (Koranda, Mikuláš Biskupec de Pelhřimov). Mais ces factions ne fusionnèrent jamais, et en 1443 les prêtres taborites dont Mikuláš de Pelhřimov de la ville de Písek écrivirent

une lettre au synode hussite de Kutná Hora, adressée à Jan de Rokycany. Contre les thèses des prêtres taborites, ce dernier rédigea un écrit polémique intitulé *Traité sur l'existence du corps de Christ dans l'Eucharistie, contre les thèses des prêtres taborites, et particulièrement Mikuláš de Pelhřimov*. L'apologie latine qui date de 1444 et qui s'intitule *Les péchés du maître Jan de Rokycany* exprime bien l'antagonisme des prêtres taborites et des maîtres de Prague, tout en montrant, simultanément, son fond social réel : « . . . le maître de Jan de Rokycany » y lit-on, « se ralliant au pouvoir laïc (brachio seculari) et en coalition avec lui, convoquait et faisait convoquer en justice des personnages du royaume qui, dans les affaires ecclésiastiques, ne tombaient pas sous sa juridiction; et, ce qui est à déplorer, c'est qu'il ne l'ait pas fait d'une manière fraternelle et charitable mais, au contraire, de façon à faire naître l'hostilité, c'est-à-dire par des mandats de comparution émis par des seigneurs laïcs. . . » L'attaque de Jan Příbram contre les Taborites va encore plus loin dans son *Traité sur l'Eucharistie contre Mikuláš de Pelhřimov, évêque des Taborites* où il identifie ce qui reste de ces derniers aux Picards et désire vivement leur dispersion par la providence divine. En 1444, tandis que vivait encore Ptáček, chef militaire de la Bohême de l'Est, les Calixtins condamnèrent officiellement à une assemblée générale les thèses des Taborites et déclarèrent seule valable la doctrine des Calixtins de Rokycany. Quand, cette même année encore, Ptáček mourut, les circonscriptions de la région élirent Georges de Poděbrady chef militaire. Ainsi la répartition des forces devenait toujours plus favorable aux modérés, ce à quoi la capitulation de la ville de Tábor en 1452 contribua dans une grande mesure. L'accession de cette ville à la coalition de Poděbrady privait l'Eglise taborite de son soutien, et la victoire de la faction de Rokycany devenait claire. *L'apologie contre les 76 thèses erronées des fidèles de Wycliffe, des Picards et des Taborites* de Jan Příbram atteignit jusqu'aux milieux hussites les plus modérés; on en conserve un manuscrit qui date de 1463.

Extension à l'étranger

La suprématie absolue des Calixtins fut assurée en outre par l'émiettement des autres groupes hussites. En octobre 1438 fut arrêté pour conjuration laïque et ecclésiastique contre le royaume bohémien d'Albert de Habsbourg « le prêtre anglais de Wycliffe », Peter Payne, qui parvint toutefois à s'évader et à occuper la ville de Louny; c'est de là qu'en janvier 1439, à la tête de 400 hommes à cheval, il mena des attaques contre la région. Peu après, il dut fuir et quitter le pays qui devint possession des Habsbourgs. Il passa par la Moldavie et, en même temps que deux Hussites, Thomas et Valentin y préparaient la traduction hongroise de la Bible, il y prêcha les doctrines de Wycliffe. Ainsi, ce n'était pas l'effet du hasard que le *Traité des docteurs hongrois contre la communion sous deux espèces* et la *Réponse aux sots hongrois* de Peter Payne se trouvent après 1445 l'un à côté de l'autre dans un même manuscrit. C'est que, d'une part, c'était justement en Moldavie roumaine que l'activité de Payne avait une grande résonance parmi les Saxons et les Hongrois; et, d'autre part, ce fut encore ici que le Hussitisme entra en relation avec l'orthodoxie grecque. En 1451-52, un document hussite arriva même à Constantinople, signalant des succès contre la Papauté en Moldovalachie, en Bohême et en Angleterre. Semblablement il arriva de Constantinople aux Calixtins de Prague, et surtout aux milieux universitaires, un document synodal orthodoxe-hussite attaquant la Papauté (signé par l'érudit grec Georgios Scholarios et préparé par « l'Anglikos »); il était accompagné d'une *Ekthésis* contenant les dogmes de

l'orthodoxie élaborés par un synode grec. En automne 1452, l'archevêque de Rokycany répondit à Byzance qui allait succomber à la conquête ottomane.

En Europe de l'Est, les rapports avec la Grèce avaient en outre leur rôle à jouer dans la formation des opinions critiques sur l'Eglise. Ainsi dans l'Eglise orthodoxe russe, Nil Sorski forma la communauté des « non-possédants » qui prenait parti contre toute intervention dans les affaires religieuses, se méfiait de liaisons trop familiales entre l'Eglise et l'Etat, et approuvait le rapprochement de toutes les autres tendances de l'orthodoxie. Il séjourna pour un temps au mont Athos et on suppose qu'il eut aussi des rapports spirituels avec les hésuchistes. Nil et ses successeurs refusaient la possession de propriétés terriennes et la surveillance des serfs parce que, à leur avis, ces activités ne sont pas compatibles avec la pauvreté monastique.

Séquelles du Hussitisme en Bohême

Entre temps le catholicisme, soutenu par le pouvoir des Habsbourgs, essayait de reconquérir du moins partiellement ses anciennes positions. Jean de Capistran s'engageait en une véritable mission sur les territoires de Bohême et de Moravie. En 1451, il passa à peu près six mois en Moravie, adressant aux grandes foules ses sermons traduits en allemand et en tchèque. Outre le succès de missionnaire, son séjour eut pour fruit la reprise de la polémique entre lui et quelques chefs ecclésiastiques et laïcs du Hussitisme. Parmi ces derniers, la part du lion revient à Jan de Rokycany. La lettre du chef de l'Eglise calixtine adressée en 1451 à Capistran et la réponse du missionnaire écrite à Eger (Cheb) en 1452 se trouvent, l'une à côté de l'autre, dans la tradition manuscrite du XVe siècle. Capistran, qui connaissait bien les affaires religieuses de l'Europe du Sud-est, pose la question, avec une allusion claire â l'archevêque des Calixtins : « Enfin, Jan, es-tu chrétien ou païen, catholique ou hérétique et schismatique, fidèle ou infidèle? » Il range donc le Hussitisme à côté de l'orthodoxie grecque.

Le grand penseur et écrivain de l'époque du Hussitisme fut Petr Chelčický, gentilhomme campagnard, vivant parmi les paysans, dont il connaissait bien la mentalité. Eloigné des événements de la guerre hussite, mais excellent observateur de ses effets sur la classe paysanne, il passa les premières années du soulèvement à Prague, puis dans la commune de Chelčice. A l'encontre du soulèvement hussite, il condamne toute sorte de violence et c'est par la lutte spirituelle qu'il croit avoir accès à la société idéale dont l'image est conforme dans ses grandes lignes à celle des radicaux pauvres de Prague et des Taborites (*O boji duchovním*, 1421). Faisant front aux principes sociaux du catholicisme et du mouvement calixtin en voie de formation, il attaquait vivement les réalités sociales de l'Etat et de l'Eglise de son époque. Le principe de la division hiérarchique sous-tend la division des reponsabilités entre ceux qui règnent, ceux qui prient et ceux qui travaillent (« Tu rege, tu ora, tuque labora »). Chelčický, qui connaissait bien les difficultés des habitants de la campagne, présentait une variante, bien plus fidèle au réel, de cette division tripartite du peuple. (*O trojím lidu — Des trois groupes sociaux*, 1424). Contre les propriétaires fonciers ecclésiastiques et laïcs du côté catholique et les seigneurs calixtins du côté hussite qui prétendaient au pouvoir, il soulignait que ce sont les serfs, les derniers de la communauté qui sont les vrais membres de l'Eglise et élevait sa voix en leur faveur : « . . . les grands seigneurs traitent les humbles et les méprisés comme des chiens; ils ne tarissent pas de nouvelles façons de les humilier; ils les qualifient de beaux mufles, de vers, de jolies brutes, de

viles canailles... » Les *Postillae* sont le recueil de ses sermons. Tant que leur auteur se tint à l'écart des conflits armés, ces sermons n'attirèrent pas de grandes foules de lecteurs, mais, après l'échec, ses doctrines parurent exprimer la foi en l'avenir des paysans trompés dans leur attente et leur opposition à la classe dominante catholique et calixtine qui s'éloignait du peuple. C'est alors que les doctrines sociales de Petr Chelčický, dont l'exposé le plus remarquable porte le titre de *Filet de la vraie foi* (Síť víry, vers 1440) devinrent de plus en plus compréhensibles au grand public. L'auteur refuse la résistance à main armée et la remplace par un ascétisme radical; le but à atteindre est à ses yeux l'égalité totale et la possession commune des biens. Bien que sa doctrine ne fût qu'une utopie, son raisonnement reste toujours en contact avec la réalité : il affirme que la naissance nobiliaire n'est que pure invention païenne, que la noblesse appauvrie se trouve au même rang que les paysans et, étant donné qu'elle tient le travail pour déshonorant, elle est dans la misère, il soutient qu'une vie riche et oisive conduit beaucoup de nobles à la carrière ecclésiastique. Son œuvre, propagée sous forme de manuscrit, démasquait les prêtres, les nobles et les bourgeois aux yeux des paysans. Sa communauté, qui garda au commencement l'incognito caractéristique des sectes, parut en 1444 sur la scène des débats publics, avec la dispute du Mikuláš Biskupec et de Petr Chelčický au concile de Kutná Hora. A côté de l'Eglise catholique dont les cadres administratifs survivaient aux changements, et de la communauté calixtine dirigée par le consistoire et élevée en Eglise hussite, l'alliance fraternelle basée sur les doctrines de Chelčický et comptant quelques dix mille adhérents émergeait une sorte de troisième Eglise (Jednota bratrská, c'est-à-dire Union des frères tchèques, 1457). Domiciliée dans une commune de Bohême de l'Est, elle se recrutait parmi les paysans et les artisans. Un grand nombre des fidèles de la fraction taborite, dispersée par Georges de Poděbrady, se retira dans la communauté des frères tchèques. Les membres de la communauté s'isolaient de la société et ne devaient ni remplir de fonctions judiciaires ni se livrer au commerce. La résistance passive suffit à provoquer leur persécution de la part de Poděbrady et de Rokycany. Autour de 1475, paraît encore un écrit polémique calixtin contre cette alliance fraternelle tchèque.

Outre la répartition des forces dans le cadre de l'Eglise, l'intégration des Calixtins dans l'administration de l'Etat tchèque a aussi beaucoup contribué à leur supériorité définitive. Le mouvement spirituel des Calixtins s'engagea alors dans la vie politique, avec, à sa tête, l'archevêque Jan de Rokycany, homme politique et prédicateur de talent. Ce dernier se proposait de créer un programme spirituel homogène. Ainsi la faction des Calixtins s'organisait en Eglise basée sur les *Compactata* et épousait l'idéologie de l'opposition hussite des villes. Elle était la manifestation de l'alliance de la noblesse et de la bourgeoisie, aspirant à des réformes modestes conciliables avec les intérêts féodaux; dans les questions théologiques, elle évitait d'attiser la discorde avec l'Eglise catholique; elle allait jusqu'à embrasser les dogmes de cette dernière. Par la suite, dans les questions idéologiques, le maître Jan de Rokycany fut le compagnon de Georges de Poděbrady. Tout en clarifiant les réformes de celui qui fut chef puis roi hussite, Jan de Rokycany aida beaucoup le gouvernement à maintenir la tranquillité publique parmi les habitants des villes. Ce n'est pas par hasard que le consistoire utraquiste, corps dirigeant de l'Eglise calixtine, avait sa résidence dans la capitale tchèque. La maison du consistoire était un bâtiment d'angle sur la grande place de la cité, à côté de l'école de Týn. Le cloître d'Emmaüs dans la Ville Neuve restait, lui aussi, entre les mains des Hussites, et devint en 1446 le seul cloître des Calixtins. Jan de Rokycany, après avoir renforcé ainsi les cadres sociaux et politiques de son Eglise, déploya une activité littéraire grandiose. Dans un manuscrit de son

Apologie contre les six propositions frivoles contestant la communion des fidèles sous les deux espèces, où l'auteur part de l'indivisibilité de la Trinité pour aboutir à la communion en Christ sous les deux espèces, nous retrouvons les notes marginales de ses adversaires : « Propos hérétiques! Ne les lis pas, mais si tu les a déjà lus, n'y crois pas! » Un autre de ses écrits, L'*Apologie contre les docteurs au sujet de la communion sous les deux espèces*, est également adressé aux adversaires du Hussitisme. Rédigé en langue tchèque, son *Discours sur la réception du sang du Seigneur* traite ce même principe comme base des Calixtins. En 1450, il fit dans un sermon l'apologie du chant liturgique en langue populaire. Ses instructions, dont l'observation était obligatoire sous peine d'amende pour tous les prêtres, montrent bien son activité administrative dans l'Eglise. Le manuscrit de ses *Postilla* fera l'objet de copies jusqu'au début du siècle suivant. Son activité prêta à de vives répliques de la part de ses adversaires : François de Tolède, Václav de Krumlov, entre autres, lui adressèrent leurs apologies, dont les manuscrits sont conservés dans les établissements catholiques de la Bohême. Tous cela marque très bien qu'au cours du XVe siècle déjà, l'idéologue calixtin passait pour un personnage illustre et autonome bien qu'il se référât aux anciens Hussites modérés. Son *Traité sur l'existence du corps de Christ dans l'Eucharistie* cite par exemple les thèses « du prédicateur et maître de divine mémoire, Jacobellus de Mysa », pour combattre les erreurs de son propre temps.

Les luttes internes entre les différentes tendances du Hussitisme, et la polémique que ce mouvement engagea contre le catholicisme se reflètent bien dans la littérature et les arts de cette époque; elles inspirèrent, en effet, des œuvres capitales du point de vue du développement de la langue et du style tchèques. La *Chronicon Taboritarum* de « Nicolaus Episcopius » est l'histoire des Taborites écrite dans leur propre perspective; l'auteur de cette chronique latine est Mikuláš Biskupec de Pelhřimov, grand connaisseur des tendances idéologiques et participant aux luttes de cette époque, dont l'ouvrage, méconnu jusqu'à un passé récent, fut conservé dans la bibliothèque de Václav Koranda. Le texte des *Anciennes Annales de Bohême* rédigé au cours du XVIe siècle récapitule les souvenirs des événements du mouvement hussite. Les traductions de la Bible sont les monuments impérissables de l'activité littéraire hussite. La *Bible de Kunštát* du milieu du XVe siècle contient les livres de Moïse, celui de Josué, des Juges, des Rois et des prophètes, de Judith, de Job, des Psaumes, des proverbes, de l'Ecclésiaste, des petits prophètes (dont Amos), de Daniel, des Maccabées puis les quatre évangiles, les épîtres de Saint Paul et le livre de l'Apocalypse. La traduction complète en tchèque de l'exemplaire de Vienne se rattache au mouvement des Taborites; elle fut préparée en 1435 et est en rapport avec la Bible taborite en tchèque de la Bibliothèque Morgan, préparée en 1456. Les antiphonaires (d'Esztergom, de Litoměřice) conservent les mélodies hussites du XVe siècle. Les miniatures des ouvrages, d'esprit hussite et catholique, reflètent également les vues sociales et les aspirations antiféodales de l'époque. En 1447, une Bible latine, dont l'inscription annonçait encore la division traditionnelle des fonctions sociales (« Exora, protege, tuque labora! ») représente l'évêque avec la mitre, le roi avec la couronne et l'épée, et la paysan botté, levant la houe. Au milieu du XVe siècle, le peintre Skrzicziek, miniaturiste du manuscrit *Glossa super decretum* évoquait la hiérarchie féodale ecclésiastique et laïque : tout en haut, il représente le Christ entouré des anges; plus bas, on voit une figure de saint sur son trône, donnant le livre au cardinal et l'épée à l'empereur devant qui sont assis les évêques et les nobles. Le manuscrit du *Miroir de la chrétienté entière*, écrite en 1464 en langue tchèque, reflète la perspective contraire : ses dessins bâclés faits à la plume soulignent

l'antithèse littéraire du Christ et de l'Antéchrist. L'influence de l'activité des miniaturistes hussites sera encore sensible jusqu'au début du siècle suivant, et elle atteindra son sommet dans les images d'antithèse de Janíček Zmilelý de Písek.

György Székely
Université de Budapest

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

BRETHOLZ (Berthold), *Geschichte Böhmens und Mährens*, Tome I, Reichenberg, 1924.
HUSA (Václav), *Geschichte der Tschechoslowakei*, Praha, 1963.
Přehled dějin Československa (Vue d'ensemble de l'histoire de la Tchécoslovaquie), éd. Jaroslav Purš, Miroslav Kropilák, Tome I-II, Praha, 1980-1982.

Sources et textes

Geschichtsschreiber der hussitischen Bewegung in Böhmen, Tome I, éd. K. Höfler, Wien, 1856 (Fontes Rerum Austriacarum. Scriptores, II/I).
HUS (Johannes), *Positiones, recommendationes, sermones*, éd. Anežka Schmidtová, Praha, 1958.
ID., *Quodlibet*, éd. Bohumil Ryba, Pragae, 1948.
ID., *Tractatus de ecclesia*, éd. S. Harrison Thomson, Cambridge, 1956.
MATĚJ z Janova, *Regulae veteris et novi testamenti*, éd. VI. Kybal, O. Odložilík, Praha, 1926.
Prameny k synodám strany pražské a táborské (vznik husitské konfese) v létech 1441-1444 (Les sources synodales des partis praguois et taborite des années 1441-1444 : la naissance de la confession hussite), éd. Zdeněk Nejedlý, Praha, 1900.
Staročeské zpracování Postily studentů svaté university Pražské Konrada Waldhausera (Postilla de K. W. à l'intention des étudiants de l'Université de Prague), éd. František Šimek, Praha, 1947.
Výbor z české literatury doby husitské (Anthologie de la littérature tchèque de l'époque du Hussitisme), éd. Bohuslav Havránek, Josef Hrabák, Jiří Daňhelka, Praha, 1964.

Antécédents

McFARLANE (K. B.), *John Wycliffe and the Beginnings of English Nonconformity*, London—Aylesbury, 1952.
WOSTRY (Wilhelm), *Ein deutschfeindliches Pamphlet aus Böhmen aus dem 14. Jahrhundert*, Prag, 1915 (Mitteilungen des Vereines für Geschichte der Deutschen in Böhmen).

Hus et l'Hussitisme

BARTOŠ (František Michálek), *Husitská revoluce* (La révolution hussite), Praha, 1965-1966, 2 vols.
ID., *Literární činnost M. Jakoubka ze Štříbra* (L'activité littéraire du Maître Jakoubek de Štříbro), Praha, 1925.
ID., SPUNAR (P.), *Soupis pramenů k literární činnosti M. Jana Husa a M. Jeronýma Pražského* (Relevé des sources de l'activité littéraire de Jan Hus et de Jérôme de Prague), Praha, 1965.
Dekret kutnohorský a jeho místo v dějinách. Sborník k oslavě 550. výročí Dekretu kutnohorského (Le décret de Kutna Hora et sa place dans l'histoire. Mélanges à l'occasion du 550e anniversaire du décret de Kutná Hora), Praha, 1959 (Acta Universitatis Carolinae. Philosophica et Historica, 2).
FRIEDENTHAL (Richard), *Ketzer und Rebell. Jan Hus und das Jahrhundert der Revolutionskriege*, München, 1942.
KAMINSKY (Howard), *A History of the Hussite Revolution*, Berkeley-Los Angeles, 1967.
KAVKA (František), *Magister Johannes Hus et Universitas Carolina*, In J. Hus, *Positiones, recommendationes, sermones*, Praha, 1958.
KROPÁČEK (Pavel), *Malířství doby husitské* (La peinture de la période hussite), Praha, 1946.

KYBAL (Vlastimil), *Jan Hus, života a učení* (Jan Hus, la vie et l'œuvre), Praha, 1913-1926, 4 vols.
MACEK (Josef), *Jean Hus et les traditions hussites (XVe-XIXe siècles)*, Paris, 1973.
ID., *Narodnostní otázka v husitském revolučním hnutí* (Le problème de la nationalité dans le mouvement révolutionnaire hussite), in *Československý Časopis Historický*, III (1955), pp. 4-30.
ID., *Villes et campagnes dans le Hussitisme*, in *Hérésies et sociétés dans l'Europe pré-industrielle, XIe-XVIIIe siècles*, éd Jacques Le Goff, Paris-La Haye, 1968, pp. 243-256.
MACHOVEC (Milán), *Husovo učení a význam v tradici českého národa* (La doctrine de Hus et son importance dans la tradition de la nation tchèque), Praha, 1953.
SEIBT (Ferdinand), *Hussitica. Zur Struktur einer Revolution*, Graz, 1965.
ŠMAHEL (František), *La révolution hussite, une anomalie historique*, Paris, 1985.
VISCHER (Melchior), *Jan Hus, sein Leben und seine Zeit*, Frankfurt a. M., 1940.

Diffusion

KALIVODA (Robert), *Die hussitische Revolution und die Podiebrader Epoche*, in *Cultus Pacis*, éd. Václav Vaněček, Prague, 1966, pp. 167-186.
KARDOS (Tibor), *A huszita biblia keletkezése* (Sur l'origine de la Bible hussite hongroise), in *A Magyar Tudományos Akadémia Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei*, III (1952), pp. 127-177.
ODLOŽILÍK (Otakar), *The Hussite King. Bohemia in European Affairs 1440-1471*, New Brunswick, N. J., 1965.
ŠMAHEL (František), *Podjebrad György* (Georges de Poděbrady), Budapest, 1967.
SZÉKELY (György), *A huszitizmus és a magyar nép* (Le Hussitisme et le peuple hongrois), in *Századok*, XC (1956), pp. 331-367, 556-590.
TÓTH-SZABÓ (Pál), *A cseh-huszita mozgalmak és uralom története Magyarországon* (L'histoire des mouvements et du règne des Hussites tchèques en Hongrie), Budapest, 1917.
VANĚČEK (Václav), *Eine Weltfriedensorganisation nach den Vorschlägen des böhmischen Königs Georg von Podiebrad und nach den Ideen des Johannes Amos Comenius*, Berlin, 1963.
ZERNOV (Nicholas), *Il cristianesimo orientale*, Milano, 1962.

L'APPEL A LA RÉFORME

Au cours des premières années du quinzième siècle, presque tous les auteurs qui traitaient de questions ecclésiastiques étaient convaincus de ce qu'une certaine réforme de l'Eglise était vitale. Empruntant les mots de Saint Bernard de Clairvaux, Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai, écrivait en 1402-1403 : « Serpit hodie putrida tabes per omne corpus Ecclesiae... » Et il ajoutait : « Si haec a Beato Bernardo dicta sunt, nunc multo magis dici possunt; quia ex tunc Ecclesia de malis ad pejora processit. » *(Tractatus de materia concilii generalis.)* « Chacun sait », proclamait le prédicateur au Concile de Constance en 1417, « que la réforme de l'Eglise Militante est nécessaire; le clergé le sait et tous les chrétiens le savent. Les cieux, les éléments et avec eux les pierres même réclament ardemment une réforme » *(Oratio in concilio Constantiensi)*.

Il n'y avait d'ailleurs rien de nouveau ou d'inhabituel dans de telles critiques. (Ainsi dans le sermon que Giovanni da Ragusa prononça au Concile de Sienne le 31 octobre 1423 : « Reformabit corpus humilitatis nostre ».)

Le même sujet est abordé avec insistance dans toute une série d'écrits, allant d'un tout premier pamphlet réformiste, *De modo concilio generalis celebrandi*, travail de défrichement par Guillaume Durand, évêque de Mende, pour le Concile de Vienne (1311-12), au programme de réforme rédigé pendant le Cinquième Concile du Latran (1512-17) par deux moines camaldules, Tommaso Giustiniani et Vincenzo Quirini dans leur *Libellus ad Leonem X*.

Pendant ces siècles, dans les écrits des poètes, comme dans ceux qui traitent de sujets d'intérêt public, dans les textes des prélats comme dans ceux des propagandistes, il est question avec la plus grande insistance des maux du pluralisme et de la non-résidence, de l'ignorance cléricale et de la superstition laïque, des élections faussées par la simonie, de la négligence des devoirs pastoraux, due à l'ingérence épiscopale dans les affaires temporelles, de la confusion juridictionnelle créée par les promotions et exemptions pontificales, du relâchement de la discipline monastique, encouragé par l'octroi trop facile de privilèges compromettants par les officiels de la Curie papale. Le clerc vivant en concubinage et le frère vénal, le moine indolent et la religieuse ambivalente, le cardinal corrompu et le prélat en état de luxure, le Pape débauché ou épris de pouvoir, ces types nous ont été rendus trop familiers par la littérature pour qu'il soit besoin d'en multiplier les exemples.

Nul doute que tout ceci a existé; il suffit, pour s'en persuader, de consulter les compte-rendus faits lors des tournées des évêques et légats; ou encore les canons décrétés par les synodes provinciaux de l'époque. Mais, si les preuves de la corruption et du laisser-aller sont nettes, celles du développement constant des abus pendant ces siècles et celles d'un déclin simultané et

continu de la ferveur morale et du zèle religieux sont bien moins convaincantes. Les critiques accablantes de la vie cléricale peuvent sans doute être le reflet d'une attente qui allait en grandissant tout autant que de performances déclinantes. La constante répétition de ces critiques peut aussi renvoyer l'écho inconsidéré des stéréotypes destinés à la propagande, autant que la persistence obstinée des prétendus abus condamnés. Si Pierre d'Ailly, comme tant d'autres écrivains du quinzième siècle pouvait citer, en les approuvant, les lamentations de Saint Bernard sur la corruption du clergé, rappelons que c'est sur le délabrement de l'Eglise du *douzième* siècle que le saint se lamentait. De plus, l'opinion de d'Ailly selon laquelle les choses avaient gravement empiré était elle-même en quelque sorte un bien commun, nourri par le mythe très répandu d'un âge d'or de la pureté apostolique et qui devait par la suite gagner un soutien accru dans les formulations de réformateurs humanistes, tels que Gilles de Viterbe, Général des Ermites augustins et ce, à partir d'une « métaphysique ou métahistoire du déclin » ressuscitée, si courante dans le monde de la haute Antiquité, et selon laquelle on concevait la réalité en voie de déclin et de moins en moins consciente, à mesure qu'elle s'éloignait de sa source originelle.

Cependant, quelle qu'ait été la vérité historique, la conviction contemporaine et répandue, selon laquelle l'Eglise avait succombé à une corruption sans espoir, devait s'avérer déterminante pour la montée de l'impulsion réformatrice si caractéristique du siècle. La force de cette impulsion se répartit inégalement et suivit deux routes différentes. La première était parfaitement contenue dans les limites traditionnelles de l'orthodoxie; la seconde traversait un territoire nettement hérétique dans sa topographie.

La voie hérétique

Bien que nous devions nous préoccuper de l'une et de l'autre de ces deux routes, nous aurons peu à dire de la seconde. Elle était bien moins fréquentée par les réformateurs ecclésiastiques que la première. Et pour de bonnes raisons : à l'exception du mouvement hussite en Bohême, le quinzième siècle ne vit apparaître aucun nouveau courant hétérodoxe puissant. Il fut même témoin, au cœur de l'Europe occidentale et centrale, d'un déclin notable dans la vigueur et le pouvoir de survie de la dissidence hérétique. Toutefois, pendant la première moitié du siècle, nous trouvons en Italie et en Provence des groupes de « Spirituels » franciscains qui, avec des membres de ces autres groupes franciscains habituellement connus sous le nom de *Fraticelli,* mêlèrent à leur propre interprétation rigoriste de l'enseignement franciscain sur la pauvreté des éléments extraits de la pensée traditionnelle émanant, en dernier lieu, des écrits de Joachim de Flore, mais plus immédiatement tirés de l'interprétation hérétique donnée à ces écrits par le jeune Franciscain Gerardo da Borgo San Donnino, en 1284. Cela les amena à faire une distinction entre « l'Eglise charnelle » et « l'Eglise spirituelle », identifiant la première à Rome et la montrant composée des favoris de l'Antéchrist, tout en se considérant comme membres de la seconde, eux qui vivaient, avec un impatient désir, pour la défense de leur doctrine de pauvreté évangélique et pour l'avènement d'un ordre du monde nouveau et purifié, par lequel ils accompliraient leur destin : restituer au Christ l'Eglise entière. En Angleterre, au cours de ces mêmes années, les « Lollards », disciples de l'Evangile selon John Wycliffe — privés de chefs qui auraient exercé un certain ascendant, après que Sir John Oldcastle eût organisé sa marche désastreuse sur Londres en 1414, et démunis des derniers restes de leur tradition

académique — en vinrent de plus en plus à mettre l'accent sur un programme de réforme à tendance morale et pratique, tout en conservant l'enseignement eucharistique hétérodoxe de Wycliffe. Selon leurs arguments, la Bible devait être accessible en anglais à tout le monde, même à ceux qui ne possédaient aucune éducation; les membres du clergé devaient se préoccuper davantage de la prédication que des sacrements; il ne fallait pas adorer les images; il ne fallait pas accorder aux prêtres pécheurs le pouvoir d'administrer les sacrements. Et ainsi de suite. Leur profond souci de l'idéal apostolique et de la simplicité évangélique suggérait fortement qu'il existait une affinité spirituelle entre eux-mêmes et les hérétiques vaudois; ces derniers faisaient remonter leur origine, par une succession continuelle, jusqu'aux disciples immédiats de Pierre Valdo ou Valdès (vers 1175), disciples qui s'obstinaient à vivre la vie de l'Evangile telle qu'ils l'appréhendaient eux-mêmes, directement. Et cette vie, ils la concevaient comme une vie de rigueur, de simplicité et de pauvreté. C'est au cœur même de cette vie que se déroulait la lutte pour le maintien de l'exigeant idéal moral que Jésus lui-même avait professé et que, selon eux, l'Eglise établie avait depuis longtemps laissé engloutir par une tradition « pharisaïque » que l'on ne pouvait plus considérer comme véritablement chrétienne. Le mouvement vaudois persista jusqu'au seizième siècle en Italie, en France méridionale et en Europe centrale et, comme les Lollards en Angleterre, les Vaudois devaient instaurer, dans certaines régions, un climat de réceptivité aux idées plus nouvelles des réformateurs protestants.

Cependant, le plus puissant courant d'énergie réformatrice chemina le long de la première route, celle de l'orthodoxie, et distribua sa force, pour ainsi dire, dans deux directions différentes, aboutissant à deux points d'arrivée qui sont d'une part, la Réforme de la tête et des membres, et d'autre part, la Réforme partielle au niveau local et régional.

La voie orthodoxe : la réforme de la tête et des membres

C'est dans les premières années du quatorzième siècle que débuta l'appel à la réforme de la tête et des membres, c'est-à-dire la réforme de l'appareil ecclésiastique central de Rome aussi bien que celle des églises locales disséminées dans les provinces de la chrétienté; cet appel, émanant des églises provinciales, et qui avait déjà été sondé en 1245 et en 1274 au Premier ainsi qu'au Second Concile de Lyon, commença pour la première fois à acquérir une crédibilité si répandue et à prendre un ton si hostile qu'il finit par remettre en question toute la position de suprématie juridictionnelle que la Papauté en était venue à occuper dans l'Eglise universelle. Elle avait atteint cette position grâce au commandement efficace que les Papes du onzième siècle tardif et du douzième siècle avaient donné à la fois au mouvement de réforme et de croisade. Au début du quatorzième siècle, il y avait longtemps que la Papauté n'était plus capable d'assurer ce genre de commandement et le tollé qui s'éleva au Concile de Vienne était plus qu'une simple plume au vent. Mais, à Vienne, cette agitation en faveur de la réforme n'aboutit à rien. Le plus de demi-siècle qui suivit fut marqué par les efforts — couronnés de succès — des pontifes avignonais pour consolider et étendre leurs prérogatives fiscales et leurs pouvoirs juridiques. Ce n'est qu'après le retour de la Papauté d'Avignon à Rome en 1377, après l'élection papale contestée de l'année suivante, après le Schisme différé qui en résulta entre les rivaux d'« obédience » avignonaise et romaine — loyaux à leur Pape respectif —, après l'échec des tentatives renouvelées pour y mettre fin, ce n'est qu'après tout ceci qu'un appel effectif fut lancé

une fois de plus pour réunir un concile général et pour tenter de poser de nouveau le problème d'une réforme de l'Eglise tout entière.

Au début, beaucoup de ses partisans voyaient le concile comme un forum propice à décider de l'élection papale contestée. Cependant, à la suite d'un désenchantement croissant quant aux intentions des Papes rivaux, un vaste ensemble d'idées émergea, que les historiens ont appelées « conciliaires », et qui dominèrent le mouvement pour la réforme pendant la plus grande partie du quinzième siècle. De cet ensemble d'idées, on peut discerner trois aspects principaux : la théorie conciliaire stricte, l'exigence d'une réforme tant de la tête que des membres de l'Eglise, et la conviction qu'une telle réforme ne pouvait être réalisée que par des conciles généraux régulièrement réunis Ces trois lignes de pensée étaient distinctes de par leur origine et de par leur fortunes ultérieures mais elles étaient, pendant la première moitié du quinzième siècle, momentanément et fatalement réunies en une puissante configuration historique. (Notre ouvrage, *Council over Pope?*, 1969, rend compte d'une manière plus complète du développement et de la fortune de la théorie conciliaire, et des grands conciles du XVe siècle.)

La première de ces lignes de pensée, la stricte théorie conciliaire, a souvent été mal interprétée. Loin d'être une ecclésiologie non-orthodoxe de type révolutionnaire imposée à l'Eglise par d'aussi dangereux esprits radicaux que Marsile de Padoue et Guillaume d'Ockham, elle était en fait enracinée dans la pensée de certains juristes en droit canon eux-mêmes. Au cœur de cette théorie, il y avait la croyance selon laquelle le Pape n'était pas un monarque absolu mais plutôt, en un certain sens, un souverain constitutionnel, qu'il possédait une autorité purement ministérielle qu'on lui avait déléguée pour le bien de l'Eglise, et que l'autorité suprême de l'Eglise (tout du moins dans certains cas critiques) n'émanait pas de lui mais du corps tout entier des fidèles ou de leurs représentants réunis en concile général.

Les Conciles

Pour répondre à cette croyance, les Conciles de Pise (1409) et de Constance (1414-1418), assemblés pour mettre un terme au schisme, et les conciliaires du Concile de Bâle (1431-1449) défièrent sans y réussir l'autorité d'un Pape dont la légitimité dans la charge qu'il occupait était au-delà de toute contestation. A ces Conciles, ainsi qu'au Concile avorté de Pavie-Sienne (1423-1424), la stricte doctrine conciliaire fut étroitement épousée par des hommes de l'« establishment » de l'Eglise aussi importants que Pierre d'Ailly, Jean Gerson, Francesco Zabarella, et Nicolas de Cues ainsi que par une foule de personnages moins importants dont Dietrich von Niem, Giovanni da Ragusa, Juan de Segovia, Nicolaus de Tudeschis (Panormita), Heymericus de Campo, Gregor Heimburg et Enea Silvio Piccolomini, le futur Pie II (1458-1464).

Liée, dans l'esprit de ces hommes, à la stricte théorie conciliaire, il y avait la seconde de ces trois lignes de pensée contribuant à composer le Conciliarisme, c'est-à-dire une conviction depuis longtemps établie, selon laquelle, si une quelconque réforme véritablement viable devait être effectuée dans l'Eglise, elle devait impliquer une réforme de la direction papale et de tout l'appareil de la Curie romaine, de même qu'une réforme des membres subordonnés composant les niveaux inférieurs de la hiérarchie cléricale. Et l'accompagnant, il y avait la troisième ligne de pensée dont le message lugubre était qu'une telle réforme ne pouvait être accomplie que par

l'intermédiaire du concile général. Cette conviction était en fait si profondément enracinée que le théologien allemand Heinrich von Langenstein avait, dans son *Epistola concilii pacis* (1381), émis la spéculation selon laquelle Dieu aurait bien pu permettre ce Schisme afin que le clergé «soit pour ainsi dire réveillé, et que, dans un concile réuni à cet effet, l'Eglise... puisse être réformée».

C'était donc un mélange complexe d'idées et qui n'avait des chances de garder sa stabilité que dans la mesure où il pouvait offrir une promesse raisonnable : celle de trouver une voie hors de l'impasse dans laquelle était tombée l'Eglise du début du quinzième siècle, divisée et non réformée. En avril 1418, cette promesse semblait près d'être exaucée, au moment où finissait le Concile de Constance. Sans la large acceptation que les idées conciliaires avaient acquises, il serait difficile d'imaginer que le Concile ait pu, en 1415, se mettre d'accord pour passer un décret aussi controversé que *Haec sancta synodus*; ce décret, en déclarant que le Concile agissant seul était, dans certains cas critiques, supérieur au Pape, ouvrit la voie au jugement conciliaire et à la déposition des prétendants rivaux, ainsi qu'à l'élection ultérieure de Martin V (1417-1431) comme Pape indubitablement légitime. La partie principale du décret est la suivante :

«Haec sancta synodus Constantiensis generale concilium faciens, pro exstirpatione praesentis schismatis, et unione ac reformatione ecclesiae Dei in capite et in membris fienda, ad laudem omnipotentis Dei in Spiritu sancto legitime congregata, ad consequendum facilius, securius, uberius et liberius unionem ac reformationem ecclesiae Dei ordinat, diffinit, statuit, decernit, et declarat, ut sequitur.

Et primo declarat, quod ipsa in Spiritu sancto legitime congregata, generale concilium faciens, et ecclesiam catholicam militantem repraesentans, potestatem a Christo immediate habet, cui quilibet cuiuscumque status vel dignitatis, etiam si papalis exsistat, obedire tenetur in his que pertinent ad fidem et exstirpationem dicti schismatis, ac generalem reformationem dictae ecclesiae Dei in capite et in membris.

Item, declarat, quod quicumque cuiuscumque conditionis, status, dignitatis, etiam si papalis exsistat, qui mandatis, statutis seu ordinationibus, aut praeceptis huius sacrae synodi et cuiuscumque alterius concilii generalis legitime congregati, super praemissis, seu ad ea pertinentibus, factis, vel faciendis, obedire contumaciter contempserit, nisi resipuerit, condignae poenitentiae subiiciatur, et debite puniatur, etiam ad alia iuris subsidia, si opus fuerit, recurrendo.» (Alberigo éd., p. 385.)

Sans la prévalence de ces idées, on pourrait difficilement comprendre pourquoi le Concile fut d'accord, en 1417, pour endosser le décret *Frequens*; celui-ci, en instituant l'assemblée des futurs conciles à intervalles convenus et réguliers, semblait à la fois garantir le changement d'équilibre de la constitution de l'Eglise, voulu par les conciliaires, et l'abrogation du programme de réforme de la tête et des membres que le Concile de Constance lui-même avait déjà amorcé.

Mais parce qu'il ne réussit pas à se mettre d'accord sur les priorités, ce ne fut rien de plus qu'un début : il n'institua que quelques décrets comportant des dispositions destinées à empêcher un schisme futur et à imposer au Pape des restrictions à son exploitation du contrôle des bénéfices ecclésiastiques supérieurs et autres. En effet, *Frequens* était lui-même le plus important décret de réforme à être promulgé par Constance, et le sort de Pavie—Sienne et Bâle, les deux Conciles ultérieurs qui furent réunis selon ses dispositions, devait montrer à quel point étaient illusoires les espoirs dont on les avait investis. Si le nouveau Pape Martin V lutta pour

rétablir l'ordre dans les opérations de la Curie romaine, parrainant à cet effet des réformes administratives, son ambition était clairement de replacer la Papauté à la haute position qu'elle avait occupée avant les années désastreuses du Schisme et il ne sympathisait pas avec la réforme conciliaire ou avec les sentiments conciliaristes qui en résultaient. La pression de l'opinion publique obligea Martin V à réunir le Concile de Pavie—Sienne en 1423, et après l'intervalle stipulé de sept ans, à convoquer le Concile suivant à Bâle. Mais il prononça à la hâte la dissolution de Pavie—Sienne avant que ce Concile ait pu passer de législation importante, et il mourut avant que le Concile de Bâle ne se réunît en juillet 1431.

Donc, quand ce Concile débuta, il était d'avance chargé de l'énorme poids que représentaient les espoirs de réforme. Il était déjà, également, encombré en la personne d'Eugène IV (1431-1447), par un successeur qui partageait toute l'hostilité de Martin V envers la réforme conciliaire, mais qui était dépourvu du jugement et de l'habileté qui avaient permis à ce pontife d'y faire face. Ainsi, la tentative — mal pesée, hâtive et sans succès — qu'il fit pour dissoudre le Concile, en décembre 1431, avant d'avoir pu accomplir quoi que ce soit en vue d'une réforme, cette tentative ne fit qu'aliéner la majorité des pères conciliaires. Elle déclencha une séquence compliquée et déplorable d'événements qui devaient mener, de la part du Pape, à la convocation du Concile rival de Ferrare—Florence, au renouveau du schisme, et à la création d'un état de choses qui devait rendre impossible au Concile l'accomplissement d'une réforme de l'Eglise vraiment significative et durable.

Non que le Concile n'ait réussi, à ses débuts, à décréter des mesures d'envergure comme la restriction des pouvoirs du Pape en matière de fiscalité et de nomination, ou comme le passage des décrets *Haec sancta* et *Frequens* avec la vision « constitutionnaliste » que ces décrets contenaient. Cependant, la crédibilité du concile lui-même fut progressivement estompée, par ses propres désaccords internes, par son accaparement des fonctions judiciaires et administratives qui appartenaient en propre à la Curie romaine, par son implication avide dans le trafic des bénéfices, par son interprétation unilatérale de la réforme de la tête et des membres qui ne signifiait plus qu'une réforme de la tête, par la nature de plus en plus radicale de ses politiques et par sa dépendance croissante envers les princes pour ce qui était de la réalisation de ces politiques. On peut considérer comme un signe révélateur de l'ultime faillite du Concile le fait que des conciliaristes convaincus et des avocats de la réforme tels Nicolas de Cues, Enea Silvio Piccolomini ou même le cardinal Cesarini, aient abandonné leurs anciens alliés à Bâle et se soient ralliés à Rome (Cesarini, en tant que légat pontifical lui-même situé au centre de l'opposition, avait apporté un appui solide aux précédents efforts de réforme du Concile). D'abord sous la direction d'Eugène IV et ensuite de son successeur Nicolas V (1447-1455), la Papauté pouvait maintenant échapper à la menace de changement constitutionnel que le conciliarisme avait créée, pouvait réaffirmer sa propre autorité et ignorer ou du moins émousser les aspects tranchants des réformes de Bâle; mais elle n'y arriva qu'au prix de concessions préjudiciables faites aux dirigeants temporels de l'Europe et de sa propre transformation en une principauté italienne.

Survie de la théorie conciliaire

Sous la pression et la tension de cette série d'événements conciliaires importants mais en dernière instance décevants, allant de Pise à Constance et de Pavie—Sienne à Bâle, cet ensemble d'idées finement tissées qui constituaient l'étoffe du conciliarisme commença à s'effilocher. La désillusion de nombreux réformateurs en puissance à l'égard des politiques de Bâle ne signifiait pas nécessairement un éloignement total par rapport à la théorie conciliaire stricte et à son insistance sur la supériorité du Concile sur le Pape. Néanmoins, au fur et à mesure que les années passaient et que l'appel au Concile général (interdit sans effet notable en 1460 par Pie II dans la bulle *Exsecrabilis*), devenait de plus en plus un pur procédé tactique faisant partie de l'arsenal diplomatique princier et utilisé pour intimider la Papauté, ceux qui croyaient que la nécessaire réforme de la tête et des membres ne pouvait être accomplie que par un concile général, s'abstinrent de plus en plus d'invoquer la théorie conciliaire stricte. Du même coup, les plus ardents défenseurs de cette théorie n'étaient plus ceux qui nécessairement s'intéressaient à la réforme. Lorsqu'un Concile dissident se réunit finalement à Pise en 1511, la réforme fut à peine mentionnée dans les traités de ses plus sérieux apologistes, tels que Jacques Almain et John Major. Et, bien que dans ses déclarations formelles le Concile essayât de donner une impression différente, les contemporains ne doutaient pas qu'ils devaient la convocation du Concile à des considérations politiques, que celui-ci n'existait que pour faire pression sur Jules II (1503-1513) et pour servir les intérêts diplomatiques du roi français.

Pendant le siècle qui suivit le Concile de Bâle, ce qui resta de ce vaste ensemble d'idées conciliaires fut une sensation douloureuse : alors que les stipulations du décret *Frequens* — selon lesquelles les conciles devaient maintenant se réunir tous les dix ans — manquaient évidemment de réalisme, le refus narquois des Papes de la Renaissance qui outrepassaient ces dispositions n'était clairement ni moins dangereux ni moins malsain. Et ce, remarquons-le, non pas pour des raisons constitutionnelles, mais plutôt parce que survivait la croyance obstinée et fondamentale en l'idée que la réforme tant désirée de la tête et des membres ne pouvait être accomplie que par l'intermédiaire d'un concile général légitimement réuni, mais un concile, cette fois, au sein duquel le Pape et les autres participants travailleraient en harmonie pour promouvoir la réforme. Cet engagement prit de la force pendant les années qui suivirent la mort de Pie II en 1464, quand les Papes qui lui succédèrent ne réussirent pas à mener le combat pour la réforme; la force de cet engagement devint évidente après mars 1512, de par l'enthousiasme avec lequel des réformateurs de l'envergure de Gilles de Viterbe, Giustiniani et Quirini, des hommes qui avaient fui l'assemblée conciliaire de Pise, réagirent à la convocation du Cinquième Concile du Latran (1512-1517) lancée par Jules II. L'échec monumental de ce Concile, lorsqu'il s'agit d'imposer des mesures réformatrices efficaces et profondes, ne réussit même pas à atténuer la ferveur de cet engagement. L'eût-il réussi qu'il serait difficile d'imaginer comment le Concile de Trente aurait pu se réunir en 1545.

La réforme partielle au niveau local et régional

En l'absence d'une réforme globale de l'Eglise universelle, on avait depuis longtemps envisagé la possibilité de réformer des parties spécifiques de cette Eglise. Déjà à l'époque du Concile de Pavie—Sienne, dans un sermon de Carême prononcé à Florence *(Il rispetto dalle cose*

sacre), Saint Bernardin de Sienne avait fortement conseillé de concentrer l'attention sur une réforme partielle. Et qu'il ait agi ainsi est parfaitement logique car il n'aurait pas été ce qu'il était sans les progrès qu'une telle réforme faisait à l'intérieur de certains secteurs de son ordre franciscain. Pendant sa propre vie, le relâchement et le déclin que connaissaient maisons monastiques et ordres religieux devaient être parfaitement évidents. Mais le désir de vie monastique n'était pas lui-même en train de mourir; le fait que les Chartreux, les plus rigoureux de tous les ordres, aient connu leur plus important développement à cette époque prouve la vitalité de ce désir. Ce dernier était également évident, à partir du quatorzième siècle tardif, de par la fondation de nouveaux ordres ou groupements monastiques ou quasi-monastiques tels que les Brigittines en Scandinavie, les Alexians en Flandre, les Hiéronymites en Espagne, les Minimes et les Jésuates en Europe méridionale et, surtout, les Frères et Sœurs de la Vie Commune aux Pays-Bas et en Europe du Nord-Ouest. Presque tous ces regroupements étaient d'étendue régionale et presque tous émanaient de confréries laïques; ils tendaient à relier leur effort pour atteindre la satisfaction personnelle à un apostolat de bonnes œuvres envers leurs coreligionnaires chrétiens, et cherchaient à créer un juste milieu entre les formes de vie préconisées par les ordres monastiques traditionnels et les modes de vie communautaire moins formels, modes populaires à la fin du treizième et au début du quatorzième siècles chez ces communautés de laïques connues sous le nom de Béghards et Béguines. De tous ces groupements, le plus célèbre et le plus influent fut, bien sûr, celui des Frères et Sœurs de la Vie Commune dont les maisons se multiplièrent au cours du quinzième siècle jusqu'à ce qu'on les trouve partout aux Pays-Bas et également dans une bonne partie de l'Allemagne de l'Ouest, et qui cultivaient cette forme de piété affective et méditative à laquelle ils donnèrent eux-mêmes le nom de *devotio moderna* : elle trouva son expression classique dans l'*Imitatio Christi* de Thomas a Kempis. (Cf. aussi chap. V. La Devotio moderna.) L'esprit monastique ayant été suffisamment vivant pendant cette période pour créer ces nouvelles orientations authentiques, il aurait été curieux qu'il ne se manifestât pas par la préoccupation de renouveau et par le besoin d'observance stricte des règles que l'on peut voir à l'œuvre chez les plus anciens ordres établis, et surtout chez les Dominicains, les Franciscains, les Bénédictins et chez les Augustins. (Martin Luther devait lui-même appartenir à la congrégation observantine des Ermites de Saint Augustin.) Il ne faut pas plus exagérer qu'ignorer les succès réels obtenus en Italie, en France, en Espagne, au Portugal, en Angleterre, en Allemagne et en Pologne et en Hongrie, succès souvent obtenus malgré l'âpre opposition d'une majorité moins zélée. La progression de l'amélioration se faisait par étapes. Dans presque chaque cas, le point de départ consistait en une tentative pour retrouver l'idéal de perfection spécifique à l'ordre concerné. Dans certaines maisons religieuses, la ligne de conduite devait tendre à réaliser cet idéal par un retour souvent douloureux à l'observance précise et inconditionnelle du règlement dans toute sa rigueur originelle.

Il suffit de rappeler les grandes missions itinérantes de prédication entreprises par le Dominicain Saint Vincent Ferrier, par les Franciscains Saint Bernardin de Sienne et Jean de Capistran tous frères de l'Observance, ou les travaux pastoraux de cet autre frère de l'Observance, Saint Antonin, alors qu'il était archevêque de Florence, pour comprendre que ces vagues de réforme, à l'intérieur même des ordres religieux, ne pouvaient manquer d'avoir un impact sur le monde plus vaste et moins cloîtré des laïcs et du clergé séculier. Parmi ceux qui firent des efforts pour obtenir une réforme locale ou nationale, nous trouvons impliqués des hommes qui furent le produit de l'Observance, dont, en France, Jan Standonck membre de la

congrégation de Windesheim, des canons augustins; Jérôme Savonarole en Italie, Dominicain de l'Observance; et en Espagne le cardinal Jiménez de Cisneros, Franciscain de l'Observance. Et, chez Jiménez du moins, ces efforts montraient également une préoccupation de nature clairement humaniste touchant aux études bibliques et aux buts éducatifs.

L'action missionnaire de Nicolas de Cues

Cependant, tous ces efforts visant à une réforme régionale eurent lieu au cours de la dernière décennie du quinzième siècle ou des premières années du seizième. Dans les limites de la période qui nous est fixée, la tentative la plus frappante de réforme partielle avait été faite beaucoup plus tôt, au cours de la légation entreprise en Allemagne et aux Pays-Bas en 1451-1452 par Nicolas de Cues, naguère de persuasion conciliariste. Survenant après le triomphe de la Papauté et après la mort du Concile de Bâle, cette mission présente un intérêt particulier, comme l'une des missions les plus fondamentales que le Pape nouvellement élu, Nicolas V, initia en 1450. Maintenant que la Papauté avait éloigné la menace que le programme de réforme conciliaire de la tête et des membres faisait peser sur ses propres prérogatives, il restait à voir quelle foi on pouvait ajouter à l'alternative que représentait sa propre déclaration selon laquelle la Papauté pouvait imposer une réforme par l'exercice vigoureux de ces prérogatives mêmes.

A première vue, semblait-il, beaucoup : lui conférant le haut rang de *legatus a latere* le Pape chargea Nicolas, entre autres choses, de « réformer des Eglises individuelles . . . séculières ainsi que régulières, jouissant ou non de l'exemption » et ce en Allemagne, aux Pays-Bas et en Bohême. Fort de ces instructions, il quitta Rome la veille du Nouvel An de 1450 et, en avril 1451, sa mission officiellement terminée, il était allé jusqu'aux Pays-Bas et en était revenu, parcourant quelques 2800 miles; il avait tenu quatre conciles provinciaux et plusieurs synodes de diocèses, avait promulgué quelque treize décrets de réforme (y compris une interdiction immédiate, à Wilsnack, du culte traditionnel de « l'hostie transpercée »), avait fait plus de quatre-vingts visites, avait prêché plus de cinquante sermons, avait tâché d'être médiateur dans des querelles juridiques, en persuadant, en admonestant, en suspendant, en déposant et, à mesure que la mission avançait et que la résistance locale devenait plus ferme, en ayant recours à de sinistres menaces d'excommunication, d'interdiction et de sanctions exercées par le bras séculier.

Dans l'ensemble, ce fut un effort extraordinaire et, qui plus est, marqué par des succès indéniables, surtout dans le domaine de la réforme monastique où Nicolas de Cues arriva à utiliser habilement les énergies réformatrices apportées par les représentants des réformes « Observantines » de Windesheim, Bursfeld et Melk. Cependant, ce qui est le plus caractéristique de sa mission c'est de voir à quel point ses décrets de réforme (y compris la prohibition du culte de Wilsnack et les sanctions imposées aux religieux coupables de simonie, aux moines indisciplinés ou aux ecclésiastiques vivant en concubinage) restèrent lettre morte après son départ. Dans une certaine mesure, c'est Nicolas lui-même qu'il faut blâmer pour ces échecs. Il y a, par exemple, des curieuses disjonctions entre la vision de réforme sublimement spirituelle évoquée dans son *De concordantia catholica* (1433) ou dans le *Reformatio generalis* (1459) plus tardive et la nature étroitement « légaliste » d'une grande partie de ses activités pratiques visant à une réforme; entre ses propres exhortations à la modération dans le travail de réforme, et le recours croissant à l'intimidation et à la menace d'employer la force armée, qui

marquèrent les dernières étapes de sa mission et devaient rendre ses efforts largement infructueux lorsqu'il devint évêque de Brixen (1452-1461).

Mais cette sévérité, croissante et intempestive, peut n'avoir été qu'une réaction compréhensible aux obstacles et aux déceptions que Nicolas avait sans cesse rencontrés au cours de son épuisante mission. Il n'avait aucun contrôle sur ces obstacles et déceptions. En fait, certains tiraient leurs racines des conditions de vie de l'Allemagne du haut Moyen Age ou des caprices de l'histoire qui avaient transformé les principaux prélats allemands en de grands princes terriens, souvent plus enclins à faire usage de leur autorité spirituelle pour promouvoir leurs intérêts que l'inverse. Toutefois, d'autres obstacles montrent simplement à quel point il était peu réaliste de s'attendre à ce que les Papes, dans l'agitation qui prévalait encore après le Concile de Bâle, fussent en mesure d'exercer sur le clergé en place le type de pression possible, si l'on voulait aboutir à une réforme durable.

Bien qu'il se sentît sans aucun doute concerné par la réforme, Nicolas V se trouva pris, comme Eugène IV avant lui, dans un engrenage paralysant qui consistait à tenter d'établir une base solide pour la Papauté, en transformant les Etats de celle-ci en une principauté italienne consolidée, tout en essayant de réaffirmer l'autorité papale de plus en plus ténue sur l'Eglise tout entière et ce, au prix, si besoin en était, de concessions préjudiciables faites aux chefs temporels de l'Europe. Or, en Allemagne, c'étaient des concessions faites aux princes-évêques entre autres. D'où le refus réitéré de Nicolas V d'entériner les sentences et condamnations prononcées par son propre légat, après que les appels de ceux qui en avaient été frappés aient été interjetés à Rome. Nicolas V devait aussi faire face au fait que l'idée même d'une réforme qui serait imposée par l'autorité pontificale engendrait une amère opposition, et ce pour des raisons conciliaires, de la part de certains de ceux qui étaient le plus fermement convaincus qu'un profond besoin de réforme existait. Ainsi, faisant remarquer à Nicolas de Cues que certains de ses décrets de réforme étaient très semblables à ceux de Bâle, l'un de ses critiques disait que si ces décrets étaient acceptés à cause de l'autorité dont il jouissait en tant que légat pontifical, cette autorité « semblerait plus grande que celle d'un concile général. Ce qui ne serait pas conforme à la vérité » (Anonyme, document imprimé dans Walch, *Monumenta*, I, fasc. 1).

Ainsi, si l'on peut penser que la mission de Nicolas de Cues représente le type de réforme émanant de la Papauté que les pontifes de l'époque du renouvellement envisageaient et, moins fréquemment, entreprenaient, c'était une réforme qui se trouvait davantage dépendre (quels qu'aient été ses modestes succès) de la coopération consciencieuse et de l'appui local de ceux qui étaient déjà eux-mêmes spontanément impliqués dans le travail de réforme partiel, que d'un quelconque exercice vigoureux de la direction papale. Et par ce manque de direction, l'impulsion réformatrice qui se manifesta si fréquemment dans la vie ecclésiastique du quinzième siècle n'arriva jamais à engendrer l'immense poussée qui aurait pu conduire à la réforme, si ardemment désirée, et par tant d'hommes.

Francis Oakley
Williams College
Williamstown (Mass.)

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

ALBERIGO (Giuseppe) et alii éd., *Conciliorum Oecumenicorum Decreta*, Basel—Roma, 1962.
AUBENAS (Roger), RICARD (Robert), *L'Eglise de la Renaissance : 1449-1517*, Paris, 1951.
DELARUELLE (Etienne), LABANDE (Edmond-René), OURLIAC (P), *L'Eglise au temps du Grand Schisme et de la crise conciliaire : 1379-1449*, Paris, 1962-1964, 2 vols. (Histoire de l'Eglise, 14).
HALLER (J), *Papsttum und Kirchenreform*, Berlin, 1903.
JEDIN (Hubert), *Geschichte des Konzils von Trient*, Tome I, Freiburg i. Br., 1949.
OAKLEY (Francis), *The Western Church in the Later Middle Ages*, Ithaca N. Y.—London, 1979.
RAPP (Francis), *L'Eglise et la vie religieuse en Occident à la fin du Moyen Age*, Paris, 1971.
WALCH (Christian) éd., *Monumenta medii aevi*, Göttingen, 1757-1763, 2 vols.

Thèmes particuliers

ALBERIGO (Giuseppe), *Chiesa Conciliare : Identità e significato del conciliarismo*, Brescia, 1981.
BRANDMÜLLER (Walter), *Das Konzil von Pavia—Siena : 1423-1424*, Münster, 1968-1973, 2 vols.
BROSSE (Olivier de la), *Le Pape et le Concile : La comparaison de leurs pouvoirs à la veille de la Réforme*, Paris, 1965.
CROWDER (C. M. D.) éd., *Unity, Heresy and Reform, 1378-1460 : The Conciliar Response to the Great Schism*, London, 1977.
GILL (Joseph), *The Council of Florence*, Cambridge, 1959.
ID., *Eugenius IV, Pope of Christian Union*, Westminster Md., 1961.
JACOB (E. F.), *Essays in the Conciliar Epoch*, 3e éd., Manchester, 1963.
LEFF (Gordon), *Heresy in the Later Middle Ages: The Relation of Heterodoxy to Dissent c. 1250 — c. 1450*, Manchester, 1967, 2 vols.
McFARLANE (K. B.), *John Wycliffe and the Beginnings of English Nonconformity*, London, 1952.
OAKLEY (Francis), *Council over Pope?* New York—London, 1969.
ID., *Conciliarism at the Fifth Lateran Council?* in *Church History*, XLI (1972), pp. 452-463.
POST (R. R.), *The Modern Devotion : Confrontation with Reformation and Humanism*, Leiden, 1968.
THOMSON (John A. F.), *The Later Lollards : 1414-1520*, London, 1965.
TIERNEY (Brian), *Foundations of the Conciliar Theory : The Contribution of the Medieval Canonists from Gratian to the Great Schism*, Cambridge, 1955.
ID., *Pope and Council: Some New Decretist Texts*, in *Mediaeval Studies*, XIX (1957), pp. 197-218.

Auteurs : textes et études

Ailly (Pierre d')

ID., *Propositiones utiles*, in Jean Gerson, *Opera omnia*, Tome II, pp. 112-113. cf. *infra* Gerson (Jean)
ID., *Tractatus de ecclesiastica potestate*, *ibid.*, Tome II, pp. 925-960.
ID., *Tractatus de materia concilii generalis*, in Oakley, cf. *infra*, App. III, pp. 224-342.
McGOWAN (J. P.), *Pierre d'Ailly and the Council of Constance*, Washington, D. C., 1936.
OAKLEY (Francis), *The Political Thought of Pierre d'Ailly*, New Haven—London, 1964.
SALEMBIER (Louis), *Le Cardinal Pierre d'Ailly*, Tourcoing, 1931.
TSCHACKERT (Paul), *Peter von Ailli*, Gotha, 1877.

Almain (Jacques)

Aurea clarissimi et acutissimi doctoris theologi Magistri Jacobi Almain Senonensis opuscula, Paris, 1518.
OAKLEY (Francis), *Almain and Major : Conciliar Theory on the Eve of the Reformation*, in *American Historical Review*, LXX (1965), pp. 673-690.
ID., *Conciliarism in the Sixteenth Century : Jacques Almain Again*, in *Archiv für Reformationsgeschichte*, LXVIII (1977), pp. 111-132.
VILLOSLADA (Ricardo García), *La Universidad de Paris durante los estudios de Francisco de Victoria, O. P.*, Roma, 1938, pp. 165-179.

Bernardin de Sienne (Saint)

BERNARDINO da Siena (San), *Le prediche volgari inedite*, éd. Dionisio Pacetti, Siena, 1935, Tome II.

Cues (Nicolas de)

ID., *Opera*, éd. J. Faber, Paris, 1514; Basel 1565.
ID., *Opera omnia* (édition critique), éd. E. Hoffman, R. Klibansky et alii, Leipzig—Hamburg, 1932-1963, 14 vols.
GANDILLAC (Maurice de), *La philosophie de Nicolas de Cues*, Paris, 1941.
SIGMUND (Paul E.), *Nicholas of Cusa and Medieval Political Thought*, Cambridge, Mass., 1963.
SULLIVAN (Donald), *Nicholas of Cusa as Reformer : The Papal Legation to the Germanies, 1541-1542*, in *Mediaeval Studies*, XXXVI (1974), pp. 382-428.
VANSTEENBERGHE (Edmond), *Le Cardinal Nicolas de Cues*, Paris, 1920.

Dietrich von Niem

ID., *De Schismate*, éd. G. Erler, Leipzig, 1890.
ID., *Dialog über Union und Reform der Kirche* (De modis uniendi et reformandi ecclesiam in concilio universali), éd. H. Heimpel, Leipzig—Berlin, 1933; réimpr. 1961.
HEIMPEL (H.), *Dietrich von Niem (c. 1340-1418)*, Münster, 1932.
JACOB, *Essays*, ch. II.

Durand (Guillaume)

ID., *Tractatus de modo generalis concilii celebrandi*, Paris, 1545.

Gerson (Jean)

ID., *Opera omnia*, éd. Louis Ellies Dupin, Antverpiae, 1706, 5 vols.
ID., *Œuvres complètes*, éd. P. Glorieux, Paris, 1960-, 10 vols parus.
CONNOLLY (J. L.), *John Gerson, Reformer and Mystic*, Louvain, 1928.
MEYJES (G. H. M. Posthumus), *Jean Gerson : zijn kerkpolitik en ecclesiologie*, 's-Gravenhage, 1963.
MORRALL (John B.), *Gerson and the Great Schism*, Manchester, 1960.
PASCOE (Louis B.), *Jean Gerson : Principles of Church Reform*, Leiden, 1973.

Giovanni da Ragusa

BRANDMÜLLER, *Das Konzil von Pavia—Siena*, Tome II, pp. 89-190 (trois sermons de G. da Ragusa).
BINDER (K.), *Der Tractatus de Ecclesia Johanns von Ragusa und die Verhandlungen des Konzils von Basel mit den Hussiten*, in *Angelicum*, XXVIII (1951), pp. 30-54.

Giustiniani (Tommaso), Quirini (Vincenzo)

ID., *Libellus ad Leonem X*, in *Annales Camaldulenses*, Tome IX, éd. B. Mittarelli, A. Costadoni, Venetiae, 1773, pp. 612-719.

Heimburg (Gregor)

ID., *Admonitio de injustis usurpationibus Paparum Romanorum ad Imperatorum, reges et principes Christianos*, in *Monarchia S. Romani Imperii*, éd. Melchior Goldast, Frankfurt, 1614, Tome I, pp. 557-563.
ID., *Appellatio . . . a Domini Pii Papae Secundi breve contra eum emissio, ibid.*, Tome II, pp. 1592-1595.
ID., *Apologia . . . contra detractiones et blasphemias Theodori Laelii, ibid.*, Tome II, pp. 1604-1623.
JOACHIMSON (Paul), *Gregor Heimburg*, Bamberg, 1891 (Historische Abhandlungen aus dem Münchener Seminar, I).
WATANABE (Morimichi), *Duke Sigmund and Gregor Heimburg*, in *Festschrift Nikolaus Grass*, éd. Louis Carlen, Fritz Steinegger, Innsbruck, 1974-1975, Tome I, pp. 559-734.

Heymericus de Campo

ID., *Disputatio . . . de potestate ecclesiastica in Basiliensi concilio*, MS Cusanus-Bibliothek, Bernkastel—Kues, Cod. Cus. 106, ff. 89r-185v.
ID., *Tractatus de potestate papae et concilii generalis*, MS Bibl. Univ., Uppsala, Cod. C. 610, ff. 148r-153v.
BLACK (Antony), *Heimericus de Campo : The Council and History*, in *Annuarium Historiae Conciliorum*, II (1970), pp. 78-86.

Juan de Segovia

ID., *Amplificatio disputacionis*, incorporée dans son *Historia gestarum generalis synodi Basiliensis*, XVII, cap 25-60, éd. C. Stehlin, in *Monumenta conciliorum generalium seculo decimi quinti, Concilium Basiliense Scriptorum*, Vienna—Basel, 1857-1935, Tome III, pp. 695-941.

BLACK (Antony), *Council and Commune : The Conciliar Movement and the Fifteenth Century Heritage*, London, 1979.

Langenstein (Heinrich von)

ID., *Epistola concilii pacis*, in Gerson, *Opera omnia*, Tome. II, pp. 809-840.

Major (John)

ID., traités d'ecclésiologie, in Gerson, *Opera omnia*, Tome II, pp. 1121-1163.

BURNS (James H.), *New Light on John Major*, in *Innes Review*, V (1954), pp. 83-100.

ID., *'Politia regalis et optima' : The Political Ideas of John Mair*, in *History of Political Thought*, II (1981), pp. 31-61.

DURKAN (John), *John Major : After 400 Years*, in *Innes Review*, I (1950), pp. 131-139.

OAKLEY (Francis), *On the Road from Constance to 1688 : The Political Thought of John Major and George Buchanan*, in *Journal of British Studies*, I (1962), pp. 1-31.

Nicolaus de Tudeschis (Panormitanus)

ID., *Commentaria in quinque Decretalium libros*, Lyon, 1551; Venetiae 1617.

NÖRR (K. W.), *Kirche und Konzil bei Nicolaus de Tudeschis*, Köln—Graz, 1964.

Piccolomini (Enea Silvio)

ID., *Opera quae extant omnia*, Basel, 1551, 1571; réimpr. Frankfurt, 1967.

ID., *De gestis Concilii Basiliensis Commentariorum libri II*, éd. Denys Hay, W. K. Smith, Oxford, 1967.

ADY (Cecilia M.), *Pius II, The Humanist Pope*, London, 1913.

PAPARELLI (Gioacchino), *Enea Silvio Piccolomini, Pio II*, Bari, 1950.

VOIGT (Georg), *Enea Silvio de' Piccolomini als Papst Pius der Zweite und sein Zeitalter*, Berlin, 1856-1863, 3 vols.

Zabarella (Francesco)

ID., *De ejus temporis schismate tractatus*, Argentorati (Strasbourg), 1609 (publié aussi dans S. Schardius, *De jurisdictione ... imperiali ac potestate ecclesiastica*, Basileae, 1566, pp. 688-711).

KNEER (A.), *Kardinal Zabarella. Ein Beitrag zur Geschichte des grossen abendländischen Schisma*, Münster, 1891.

ULLMANN (Walter), *Origins of the Great Schism*, London, 1948, pp. 191-231.

VI

LA RÉVOLUTION ARTISTIQUE

LA RÉVOLUTION DE LA TROISIÈME DIMENSION

Que veut-on dire au juste par « révolution de la troisième dimension », tout particulièrement dans le contexte du XVe siècle? Veut-on dire que l'apparition de la perspective linéaire — événement bien attesté qui se produit à Florence, vers 1425 — fut une « découverte », au même titre que la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb ou la découverte par Copernic de la rotation de la terre autour du soleil? Ou bien est-ce dire que la perspective dans les tableaux de la Renaissance ne fut qu'une « invention », c'est-à-dire une simple convention exprimant les besoins particuliers d'une culture à un moment donné? Comment fonctionne le processus visuel humain? Est-il possible à quiconque, fût-il un artiste de la Renaissance, de trouver un mode de représentation picturale qui reproduise exactement ce que voit l'œil?

La perspective : problème scientifique ou culturel?

Pendant les XVIIIe et XIXe siècles, il était à la mode de parler de la perspective à la Renaissance comme d'un progrès, non seulement dans les arts mais dans les sciences, et comme du degré ultime de l'illusion tridimensionnelle obtenue sur le plan d'un tableau. Aujourd'hui encore, de nombreux savants sont de cet avis. Cependant, les historiens de la civilisation et certains psychologues pensent de plus en plus que la perspective linéaire, malgré toute sa pertinence scientifique, a été aussi une convention purement cultureile dans la mesure où elle répondait à un concept de la réalité particulière à la tradition de la Renaissance en Europe occidentale.

En fait, il faudrait appeler « évolution » cette révolution de la troisième dimension qui fut un événement marquant de l'histoire de l'art; son épanouissement au XVe siècle fut moins une rupture vis-à-vis du Moyen Age qu'une continuation et même d'une certaine façon un retour en arrière. Examinons certains aspects de l'art et de la vie dans l'Europe médiévale et voyons comment ils ont pu contribuer à cette nouvelle manière de peindre, qui, pour n'être pas un acte révolutionnaire, en donne pourtant l'impression aujourd'hui.

Il est intéressant de constater que la perspective linéaire est une réalisation unique en son genre, propre au monde occidental. Aucune autre culture ne s'en est préoccupée. Elle apparut en Europe au moment même où ce continent entrait dans l'ère des découvertes et d'une véritable révolution scientifique. Il ne serait pas absurde de dire que la perspective, cette manière

occidentale de voir et de représenter, a contribué à créer une nouvelle attitude scientifique et qu'elle est peut-être la principale raison psychologique qui a, depuis, donné à la civilisation occidentale sa primauté dans le monde.

La peinture comme fenêtre

Au cours du XIVe siècle, les artistes, en France, dans les Flandres et en Italie, commencèrent à répondre à une nouvelle forme de mécénat; celui-ci, tout en restant fermement attaché aux vertus chrétiennes traditionnelles, subissait l'influence d'un nouveau système économique qui, beaucoup plus qu'auparavant, mettait l'accent sur les biens de ce monde.

On demande de plus en plus aux artistes de prendre comme motifs de leurs tableaux des personnes et des choses, aussi bien que de célébrer Dieu et ses œuvres — ce qui fait naître une notion nouvelle de la nature même de la peinture. Jusqu'au XIIIe siècle environ, il était généralement admis qu'un tableau n'était rien de plus qu'une surface plane sur laquelle l'artiste disposait des formes et des couleurs qui, simultanément, plaisaient à l'œil et symbolisaient des vérités chrétiennes. Puis, vers le milieu du XIIIe siècle, cette conception céda devant l'idée qu'un tableau pourrait plutôt jouer le rôle d'une fenêtre ouverte dans un mur, un panneau ou une page manuscrite, de sorte que le spectateur ait l'impression de regarder une scène réelle, une vivante reconstitution des histoires sacrées, avec des gens et des objets qui auraient l'air naturel dans un espace tridimensionnel convaincant. Sans doute cette nouvelle idée fut-elle le plus spectaculairement mise en évidence vers la fin du XIIIe siècle, dans l'église Saint-François, à Assise en Italie. Les peintres italiens, y compris le fabuleux Giotto, paraissent avoir voulu rivaliser avec les vitraux des cathédrales gothiques du Nord, quand ils couvrirent les murs de peintures qui semblaient percer à jour la maçonnerie et donnaient l'impression de laisser entrer le ciel bleu. En passant d'une fresque à l'autre, le spectateur avait le sentiment d'être véritablement le témoin des miracles du saint nouvellement canonisé. Autour des peintures narratives, les artistes peignirent même des cadres en trompe-l'œil qui rappelaient les ouvertures d'une loggia de manière à renforcer chez le spectateur l'impression qu'il était en train de regarder dans une autre pièce.

Cependant, cette nouvelle conception du tableau considéré comme une fenêtre était encore fondée non sur des principes géométriques, mais sur ce que les psychologues modernes de la perception nomment la vision « empirique ». En d'autres termes, les artistes de l'époque — et cela comprend les merveilleux enlumineurs de manuscrits des Cours de France et de Bourgogne, ainsi que les peintres de fresques en Italie — essayaient de peindre un monde visuel qui ferait appel au sens du mouvement et du toucher aussi bien que de la vue. Tout en considérant leurs tableaux comme des fenêtres, ils n'acceptaient pas encore les limites qu'une telle conception impose à l'artiste et au spectateur, à savoir que l'œil doit rester fixe pour que tous les objets au-delà de la peinture-fenêtre soient disposés en relation géométrique par rapport à ce point de vue. L'artiste du XIVe siècle voulait pour ainsi dire traverser le miroir et se mêler aux objets qui l'intéressaient, s'offrant une merveilleuse multiplicité de points de vue, sans se plier à la discipline de l'optique géométrique.

Néanmoins, ces artistes du XIVe siècle avaient une compréhension remarquable de la lumière et de l'ombre, de la perspective atmosphérique et des nuances du monde naturel que l'art

occidental ne connaissait plus depuis les Grecs et les Romains. Ainsi que l'a remarqué Erwin Panofsky, ces artistes n'organisaient pas systématiquement leurs peintures, mais ils les composaient, détails naturalistes mis à part, d'une manière esthétique.

On peut alors se demander ce qui a poussé ces peintres de l'Europe occidentale à passer d'un style naturaliste qui avait du succès (on l'appelle parfois le style gothique international) à une façon de peindre qui exigeait la stricte mathématisation de la perspective linéaire.

L'optique et son aspect moral

La réponse à cette question n'est pas satisfaisante si on la cherche uniquement dans l'histoire de l'art. Plutôt que dans une idée purement artistique, la vraie raison se trouve dans l'attitude médiévale chrétienne envers la science. La science la plus impliquée dans cette question était l'optique, qui étudie comment l'œil voit. Les premiers à explorer ce domaine furent les Grecs, dont le plus important est Euclide qui démontre que l'image de gros objets peut être, d'après les lois de la géométrie, projetée en petit dans l'œil. La vision, pensait-il, est produite par d'innombrables « rayons visuels » qui passent de l'œil à l'objet perçu, tout comme des lignes droites dessinées sur du papier et formant un triangle (ou un cône). Tous les rayons visuels, sauf un, sont obliques par rapport à la membrane sensible de l'œil et sont réfractés lorsqu'ils viennent impressionner le nerf optique. Seul le rayon central passe du centre de l'objet perçu au centre de l'œil en faisant un angle droit avec la surface sensible. Il n'est donc pas réfracté, et les anciens spécialistes d'optique croyaient qu'entre tous les rayons celui-ci apportait le plus clairement et le plus distinctement au cerveau sa partie d'image. De plus, lorsque l'optique fut reprise par les chrétiens du Moyen Age, on donna même un *imprimatur* moral à ce rayon visuel central. Ce qu'il permettait de voir n'était pas seulement plus clair et plus distinct; il faisait aussi la plus grande impression morale sur le cerveau; d'où l'idée que l'on reconnaît un honnête homme à ce qu'il vous regarde droit dans les yeux!

Cette idée de la casuistique chrétienne reliant la géométrie de la vue à la moralité était si enracinée et si répandue au Moyen Age que l'on se servait de ce même modèle optique pour expliquer comment Dieu répand sa grâce divine à travers tout l'univers. Le bon passe par des lignes droites et exerce son pouvoir perpendiculairement, alors que le mauvais voyage obliquement.

Au XIVe et au début du XVe siècles, l'art plus ou moins hédoniste du style gothique international fut examiné attentivement par les docteurs de l'Eglise. Dès le XIIIe siècle même, le moine franciscain anglais Roger Bacon avait insisté sur l'idée que les artistes devaient appliquer la géométrie à leur peinture afin que « le spirituel soit rendu plus littéral ». Au début du Quattrocento en Italie, un certain nombre de puissants prélats, tel le cardinal dominicain Giovanni Dominici, commencèrent à demander publiquement que les peintures recherchent moins une ornementation liée au simple plaisir. Elles devaient au contraire servir de modèle sévère à la dévotion chrétienne. « Peignez les églises en l'honneur de Dieu » ... écrivait-il. « N'habillez pas sur le mur Eve (terme curieux qu'il emploie pour la Vierge Marie) d'or et de bel azur, alors que vous laissez sa fille de chair mourir de froid et de faim. » L'admonition de Dominici fut reprise encore plus durement quelques années plus tard par l'austère archevêque de Florence, Saint Antonin. Celui-ci blâmait explicitement les artistes du style international; il

semble avoir songé à Gentile da Fabriano, qui peignit l'*Adoration des Mages* pour la chapelle de la famille Strozzi, en l'église de la Sainte-Trinité (1423) : « Dans les récits de la vie des saints ou dans les églises, il semble vain et superflu de peindre des bizarreries, qui ne suscitent pas la dévotion mais provoquent le rire et la vanité, tels que des singes ou des chiens poursuivant des lièvres ou de vaines fioritures dans les vêtements. »

L'art de Gentile est particulièrement bien représenté par le tableau décorant l'autel des Strozzi; c'est un art effectivement plein de « vaines ornementations » et de « vanités » selon l'expression de Saint Antonin; un art qui paraissait moderne et qui fut en faveur à Florence pendant la première moitié du siècle. Gentile était un maître des effets naturalistes tels que les nuances, les scènes nocturnes, la perspective atmosphérique et l'observation du monde visible dans tous ses charmants détails, mais il ne montra jamais le moindre intérêt pour une organisation qui suivrait les règles de l'optique géométrique. Il y a là une certaine ironie, car l'œuvre de Gentile plaisait particulièrement aux humanistes florentins de sa génération, à ceux-là qui, pendant les premières années du XVe siècle, ouvrirent la route à l'érudition grecque et latine et à un gouvernement républicain fondé sur Rome et Athènes. On les considère aujourd'hui comme les fondateurs de la Renaissance, car ils ont perçu un nouveau rapport entre l'homme et le monde qui s'écarte de la superstition et du mysticisme du Moyen Age. Ces mêmes humanistes considéraient *l'Adoration* de Gentile de Fabriano comme une peinture fidèle au style de représentation pratiqué par les Anciens qu'ils admiraient tant!

Les peintres se trouvèrent pris alors dans une situation paradoxale et embarrasante. Devaient-ils suivre le modèle d'un maître aussi fameux que Gentile, ou devaient-ils prendre garde aux avertissements des puissants prélats qui dénonçaient un tel style comme contraire à ce que devait être la peinture religieuse?

La question se posait ainsi : fallait-il décrire ce qui est dans le monde « naturel » (c'est-à-dire le monde empirique) ou bien soumettre la vue à une discipline géométrisée, et peindre ce que l'œil voit « réellement », ainsi que l'infaillible optique géométrique le décrivait? Et si oui, comment le faire? Jusqu'alors, personne, peintre ou savant, n'avait saisi comment la science optique pouvait s'appliquer à la peinture.

L'image réduite des choses visibles

Les anciens savants en optique, Arabes et Chrétiens du Moyen Age, s'étaient seulement attachés à expliquer le processus visuel. Ils n'avaient jamais essayé de comprendre, par exemple, la justification géométrique de l'étrange phénomène de la convergence des lignes parallèles. En optique pure, ce phénomène est facilement ignoré, car il se produit seulement lorsque quelqu'un regarde devant lui sans bouger. On peut facilement prouver que les lignes ne sont pas convergentes en allant marcher entre elles. En fait, le savant en optique abordait alors la question de la convergence apparente, non comme un artiste qui observait des rails de chemin de fer, mais comme un mécanicien de train, qui, si les rails étaient vraiment convergents, pourrait craindre d'avoir des ennuis!

L'artiste au contraire tenait à connaître le secret de ce phénomène visuel particulier. Puisque sa peinture était considérée comme une illusion de fenêtre, lui et ses spectateurs devaient relier les scènes peintes dans cette fenêtre à la position fixe de l'œil placé en face d'elle. Si la

« réalité » de l'optique géométrique devait mettre sa peinture en harmonie avec la loi de Dieu, il devait découvrir le secret de la convergence, ce que nous appelons maintenant le point de fuite.

De plus, puisque le tableau était une fenêtre, on pouvait le considérer comme l'« intersection » du cône visuel par un plan, tout comme la membrane sensible de l'œil intercepte les rayons visuels et reçoit là une image réduite dans des objets perçus. Pour comprendre ceci, nous nous référons de nouveau à la science optique médiévale; d'après celle-ci, chaque rayon visuel, convergeant de chaque point de la surface des objets vers l'œil, implante un point semblable sur la surface antérieure de la lentille de l'œil, avant de rejoindre les autres rayons sur le nerf optique. On croyait que cette lentille était le foyer intime de la vision, et qu'elle recevait, point par point, une parfaite réplique en miniature des objets réels à la base du cône visuel. Tous les spécialistes de l'optique étaient d'accord : cela se produisait à cause de la proposition d'Euclide sur les triangles semblables; quand deux triangles sont construits de manière que la base du plus petit coupe les côtés du plus grand et soit aussi parallèle à sa base, les proportions entre la base, la hauteur et les côtés restent constantes.

Ainsi donc, en mathématiques au moins, sinon en physique, il existait une raison pour expliquer comment un objet aussi grand qu'un chameau ou une montagne pouvait entrer dans la petite pupille de l'œil. Mais comment le démontrer physiquement? Comment l'artiste pouvait-il à son tour réduire point par point la scène devant lui, afin de pouvoir la peindre de manière réaliste? là était la difficulté. Vers la seconde moitié du XIVe siècle un certain nombre d'artistes avaient tenté une telle réduction d'une surface jusqu'à l'illusion ultime; plus particulièrement Pietro Lorenzetti dans sa *Naissance de la Vierge* maintenant conservée au musée Opera del Duomo (Sienne) et Taddeo Gaddi dans ses fresques pour la chapelle Baroncelli à Florence. Les maîtres italiens s'acharnaient à chercher la possibilité d'une solution toute géométrique, tandis que ceux du Nord de l'Europe continuaient à suivre la voie empirique; ils espéraient qu'en affinant l'observation du moindre détail naturaliste ils pourraient par surcroît arriver au même effet : donner l'illusion d'une fenêtre. Cependant à la fin du XIVe et au début du XVe siècles, et quel qu'ait été leur point de vue, les artistes du Nord et du Sud des Alpes n'avaient pas encore su saisir l'art mystérieux de reproduire l'image exactement comme le fait l'œil.

La découverte de Brunelleschi

C'est un Florentin, remarquable sculpteur, architecte, artisan et ingénieur, mais non peintre, Filippo Brunelleschi, qui sut enfin résoudre le problème. Nous ne savons pas qui l'y intéressa, ni même pourquoi il s'y intéressa, mais d'après plusieurs rapports presque contemporains il est clair qu'il fut le premier homme de la Renaissance à discerner les règles de ce que nous prenons pour acquis, c'est-à-dire la perspective linéaire « réaliste ». Très probablement, cela arriva en 1425. Les premières peintures de Brunelleschi n'existent malheureusement plus, mais nous avons un compte rendu assez vivant de ce qu'elles étaient et de la démonstration dont elles firent l'objet. Ce compte rendu fut écrit plus tard dans le Quattrocento, par Antonio di Tuccio Manetti, ami et biographe de Brunelleschi.

Apparamment, l'ingénieuse solution de Brunelleschi au problème de la perspective est liée à deux autres problèmes mathématiques qui se posaient alors à Florence. Le premier provenait de l'apparition récente d'un nouveau système de cartographie. Nouveau pour Florence et l'Europe

de l'Ouest, car on le trouvait déjà au IIe siècle avant Jésus-Christ dans la *Geographia* du savant grec Ptolémée d'Alexandrie; il était connu depuis des siècles des Arabes et des Chrétiens de Byzance, mais ignoré par l'Occident.

Le second problème était celui du miroir plat. Des savants s'étaient demandés comment les images se forment à la surface d'un miroir; mais, comme les miroirs plats étaient rares dans l'Europe médiévale, leur mystère n'avait pas encore intrigué de nombreux esprits. Jusqu'à cette époque, les miroirs étaient habituellement convexes et réservés à l'usage domestique. L'image réfléchie était donc déformée. Vers la fin du Moyen Age cependant, des progrès réalisés dans la verrerie rendirent possible la production de miroirs plats, dont la taille et la quantité permettaient une large distribution. A partir du XIVe siècle, ces miroirs plats commencèrent à intriguer à la fois les artistes et les opticiens.

Les premiers, naturellement, s'aperçurent vite que l'image réfléchie pouvait servir de modèle en peinture. Les seconds furent intéressés, car le principe du miroir était semblable à la manière dont la lentille de l'œil reçoit une image réduite.

La *Géographie* de Ptolémée était le résultat fortuit de la nouvelle mode humaniste : l'étude du grec. Quand son livre arriva à Florence vers 1400, on découvrit que l'ancien Alexandrin avait mis au point une méthode intéressante pour dessiner la surface de la terre. Il l'avait conçue comme une sphère réticulée, divisée en latitudes et en longitudes espacées de manière égale. Puis il avait fait une série de constructions grâce auxquelles ce globe tridimensionnel pouvait être représenté sur une carte plate, de manière à obtenir un minimum de distorsion. L'une des méthodes de Ptolémée était tout bonnement un plan de perspective linéaire. Que les anciens artistes aient connu ou non la perspective, cela prouvait que les mathématiciens grecs au moins la comprenaient. Or, Brunelleschi a pu consulter l'atlas de Ptolémée et obtenir une certaine connaissance de ses complexes schémas cartographiques.

On ne peut qu'imaginer l'élan que donna à Brunelleschi ce nouvel intérêt des Florentins pour la cartographie. Celle-ci était en tout cas d'un intérêt dévorant pour son grand ami Paolo del Pozzo Toscanelli qui, d'après tous les biographes de Brunelleschi, eut souvent d'ardentes discussions avec le célèbre architecte sur des sujets mathématiques, y compris probablement l'optique et la projection cartographique.

C'est ainsi que, comme l'a montré Manetti dans sa célèbre vignette, Brunelleschi peignit deux tableaux : l'un représentant le Baptistère de Florence, l'autre le Palazzo Vecchio. Il semble que le premier ait été une expérience de perspective frontale (vers un point) et le second de perspective oblique (vers deux points). Dans les deux cas, Brunelleschi y montra pour la première fois dans l'histoire de l'art ou de la science comment le point de fuite fonctionne géométriquement sur le plan d'un dessin. (La méthode de la perspective de Ptolémée ne donnait aucune référence précise à ce sujet.) Brunelleschi y parvint en unissant la science de la réflexion dans les miroirs avec la traditionnelle notion optique d'un rayon visuel élémentaire central. En regardant dans un miroir plat, il observa que le rayon central allant de l'œil au miroir marquait, dans l'espace virtuel de ce miroir, l'endroit où avait lieu le phénomène du point de fuite. Afin de souligner cette remarquable découverte, il perça juste à cet endroit un petit trou dans la toile, puis demanda à un spectateur de tenir le tableau du côté non peint juste contre son œil. De l'autre main, le spectateur devait tenir le miroir. Ainsi, il ne voyait pas la véritable peinture du Baptistère mais son reflet. En regardant par le trou, il pouvait remarquer que son œil, lui aussi réfléchi, marquait, dans le tableau, le point de fuite de toutes les lignes perpendiculaires et

transversales convergentes. C'était là une façon « scientifique » de maintenir la tradition optique médiévale de la primauté morale de l'axe visuel central. Sans aucun doute, Brunelleschi rappelait à ses spectateurs qu'en regardant par le trou ce que reflétait le miroir, ils ne voyaient pas simplement ce que l'œil voit mais comment l'œil voit, d'après les principes de base de la science antique et médiévale.

Tout comme le rayon central montre la vérité de l'illusion qu'est le point de fuite, la surface du miroir reçoit l'image du tableau comme la lentille de l'œil. (Les écrivains médiévaux traitant d'optique en parlaient souvent métaphoriquement comme d'une surface pareille à un miroir.)

Applications

Quel fut l'effet immédiat des nouvelles règles de Brunelleschi sur la perspective? Au début, seuls quelques artistes les suivirent toutes. Apparemment, Brunelleschi ne refit jamais lui-même de tableaux fondés sur la perspective. Mais les quelques artistes qui en firent, tels Donatello, Masaccio, Masolino et Fra Angelico, commencèrent certainement à avoir beaucoup d'influence sur leurs condisciples.

C'est peut-être Masaccio qui utilise le plus efficacement les nouvelles règles. Malgré la brièveté de sa vie et le peu d'œuvres qui nous restent de lui, on peut dire qu'il révolutionna l'art italien. Par son application de la perspective, il transforma le courant hédoniste, la représentation gothique internationale en un style de peinture imitant de très près la sculpture sévère et monumentale. Ses fresques de la chapelle Brancacci, qu'il peignit, avec son partenaire Masolino, vers 1427, dans l'église Santa Maria della Carmine à Florence, devinrent vite la Mecque des artistes. Même Michel-Ange, trois quarts de siècle plus tard, devait y faire des croquis.

Il faut cependant remarquer que les artistes qui appliquèrent au départ les règles de Brunelleschi ne le firent pas pour s'évader, par parti-pris anti-médiéval, vers la troisième dimension, c'est-à-dire vers une appréhension purement physique, au sens moderne, des espaces et volumes rationnels, opposés aux formes plates et aux surfaces dorées, symboliques de la métaphysique médiévale. Au contraire, leur contenu pictural était aussi profondément pieux qu'il n'avait jamais été, et même davantage. En fait, l'intention de ces artistes était de faire honneur à leur sujet religieux, en le traitant d'une manière qui cadrerait avec les lois géométriques selon lesquelles Dieu avait ordonné l'univers.

Perspective et « istoria »

Au cours du XVe siècle, la déclaration la plus claire en faveur des nouvelles règles de la perspective fut faite, non par un peintre, mais par un savant humaniste de la haute société, Leon Battista Alberti. Issu de l'une des plus nobles familles de Florence, Alberti passa ses trente premières années hors de cette ville, son père étant exilé politique, et reçut une excellente éducation à Padoue et Bologne. Finalement, avec l'avènement des Médicis en 1434, il eut le droit de rentrer chez lui et de contempler « sa » ville devenue un lieu privilégié des arts. On peut imaginer son émotion lorsqu'il aperçut les nouvelles splendeurs de la peinture, de la sculpture

et de l'architecture florentines. Enthousiasmé par les récentes fresques de Masaccio, par les sculptures de Donatello, de Ghiberti, de Luca Della Robbia et par le dôme de Brunelleschi coiffant la cathédrale, il décida d'écrire un livre sur la peinture. Ce traité en deux versions (*Della pittura* en italien et *De pictura* en latin) parut en 1435 et 1436. Il était dédié à tous les artistes mentionnés ci-dessus, bien que Masaccio fût mort peu auparavant. Le livre comprenait trois parties : la première traitait de géométrie, d'optique et de perspective linéaire pour les peintres; la seconde de ce qu'il appelait *istoria*, et la troisième de la conduite et de l'éducation du peintre.

Le traité d'Alberti sur la peinture est le premier à avoir jamais abordé le sujet comme un discours intellectuel et non pas simplement comme une technique de décoration. Le but de ses remarques sur la perspective n'était pas de montrer comment copier la nature; c'était un moyen spécifique de justifier sa raison d'écrire, qui était d'expliquer et de développer l'*istoria*.

Indubitablement, Alberti faisait découler ses règles sur la perspective des expériences de Brunelleschi qui avaient eu lieu dix ans auparavant, mais avec une différence significative. Brunelleschi avait entrepris sa démonstration pour prouver qu'un artiste pouvait faire la réplique exacte de n'importe quel objet. En d'autres termes, le spectateur pouvait comparer le résultat peint et l'objet réel placé devant ses yeux. Alberti au contraire présentait sa perspective comme la création totalement abstraite d'un pur espace géométriquement organisé. Celui-ci était parfaitement rationnel et facile à imaginer, mais n'était spécifiquement relié à rien. Alberti considérait cet espace de la perspective, régi comme chez Brunelleschi par un point de fuite central déterminé par l'axe visuel (et qu'Alberti appelait le « prince des rayons ») comme n'étant que le théâtre de son *istoria*.

Comme nous allons le voir dans l'essai suivant, les peintres italiens postérieurs à Alberti s'intéressèrent tout particulièrement à l'*istoria*. A la base, cela voulait dire peindre des tableaux à portée didactique. Alberti voulait que l'artiste peigne des personnages nobles accomplissant des actions nobles, avec des gestes et des expressions nobles. Sa perspective fournissait un accord géométrique entre ces personnages et leur cadre narratif. Fait plus important encore, la perspective ne conférait pas seulement un « réalisme » optique à l'*istoria*; elle donnait également l'impression que les actions dépeintes et leur signification didactique se trouvaient une fois de plus en harmonie avec la loi morale et l'univers.

Samuel Y. Edgerton, Jr.
Williams College
Williamstown (Mass.)

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

EDGERTON (Samuel Y., Jr.), *The Renaissance Rediscovery of Linear Perspective*, New York, 1975.
GOMBRICH (Ernest H.), *Art and Illusion*, Princeton, 1960.
PANOFSKY (Erwin), *Die Perspective als 'symbolische Form'*, in *Vorträge der Bibliothek Warburg*, IV (1924-1925), pp. 367-378.
ID., *Renaissance and Renaissances in Western Art*, Uppsala, 1960.
PIRENNE (M. H.), *The Scientific Basis for Leonardo da Vinci's Theory of Perspective*, in *The British Journal for the Philosophy of Science*, III (1952-1953), pp. 169-185.
WHITE (John), *The Birth and Rebirth of Pictural Space*, London, 2e éd., 1967.

Textes

ANTONINUS (Sanctus), *Summa Theologica*, Graz, 1959 (réimpr. de l'éd. de 1740).
BACON (Roger), *The Opus Majus*, éd. John Henry Bridges, London, 1897.
ID., *The Opus Majus*, tr. Robert Belle Burke, Philadelphie, 1928, réimpr. 1962.
DOMINICI (Giovanni), *Regola del governo di cura familiare*, éd. Donato Salvi, Firenze, 1860.
MANETTI (Antonio di Tuccio), *The Life of Brunelleschi*, éd. Howard Saalman, tr. Catherine Engaas, University Park, Pa.-London, 1970.

Études particulières

BAXANDALL (Michael), *Giotto and the Orators : Humanist Observers of Painting in Italy and the Discovery of Pictorial Composition, 1350-1450*, Oxford, 1971.
EDGERTON (Samuel Y., Jr.), *Alberti's Perspective : a New Discovery and a New Evaluation*, in *The Art Bulletin*, XLVIII(1966), pp. 367-378.
ID., *Brunelleschi's First Perspective Picture*, in *Arte Lombarda*, XVIII(1973), pp. 172-195.
GILBERT (Creighton E.), *The Archbishop and the Painters of Florence*, in *The Art Bulletin*, XLI(1959), pp. 75-89.
LINDBERG (David C.), *John Pecham and the Science of Optics*, Madison, 1970.
PARRONCHI (Alessandro), *Studi su la dolce prospettiva*, Milano, 1964.

NOUVELLE EXPRESSIVITÉ ET SENSIBILITÉ DANS LES ARTS

Au début du XVe siècle, les deux centres européens du capitalisme nouveau, l'Italie et les Flandres, devinrent aussi les centres d'une expressivité et d'une sensibilité nouvelles dans les arts visuels. Il est cependant intéressant de voir que les artistes de ces deux régions ont abordé la peinture de deux points de vue différents. En Italie par exemple, les peintres essayèrent de dépeindre le monde visuel comme s'il était organisé a priori d'après des lois géométriques uniformes, c'est-à-dire d'après les règles de la perspective linéaire. En Flandres au contraire, les artistes ne semblent pas avoir été du tout intéressés par la perspective exacte. Ils privilégiaient la représentation de la « réalité » en ajoutant détail sur détail d'une minutie précise, même si, collectivement, ces détails n'étaient conformes à aucun modèle d'unité géométrique.

Italiens et Flamands : opposition et complémentarité

En d'autres termes, on peut dire que les peintres italiens commencèrent par la notion de totalité, préférant doter leurs tableaux de formes homogènes, tandis que les peintres flamands s'attachèrent à l'individualité des parties. Dans une certaine mesure, la différence des techniques et des matériaux utilisés par les artistes de ces deux régions souligna cette opposition de leurs conceptions picturales. En Italie par exemple, les peintres avaient l'habitude de mélanger leurs couleurs à du jaune d'œuf, appelé tempera, et de peindre à fresque, c'est-à-dire avec des couleurs à l'eau sur du plâtre humide. Ces techniques exigeaient toutes les deux une exécution rapide vu la vitesse avec laquelle la peinture séchait. Cela obligeait l'artiste à travailler d'une traite, et ne lui permettait pas d'élaborer beaucoup les détails ou de faire des corrections.

Au nord cependant, les maîtres flamands mélangeaient leurs couleurs à l'huile de lin, lente à sécher. Cela leur permettait de peindre de fins vernis transparents plutôt que des couches opaques, comme c'est le cas dans la technique à l'œuf. Ils pouvaient aussi peindre sur une surface encore humide puisque l'huile séchait lentement, ce qui leur donnait la possibilité de travailler et de retravailler chaque détail, de rendre les ombres et les nuances les plus subtiles, ainsi que les reflets de la lumière, l'éclat du métal et des bijoux et d'étonnantes représentations de tissus. La minutieuse exécution de tels détails fascinait les marchands et les princes européens qui semblaient associer ces peintures à leur passion croissante pour les biens de ce monde, les pierres précieuses, l'or et les riches tissus, fondements commerciaux du nouveau mercantilisme. En fait, la technique flamande influença même les maîtres italiens, se frayant un chemin vers le sud,

jusque dans la péninsule au début des années 1400. Les tableaux flamands eux-mêmes devinrent des objets d'échange convoités par les hommes d'affaires italiens vivant à l'étranger.

Cependant, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, le style italien plaisait presque autant à la nouvelle mentalité des gens d'affaires de l'Europe de l'Ouest. Tandis que le mode flamand plaisait aux sens, la perspective italienne exprimait un univers fait d'ordre, presque synonyme des critères de netteté que les hommes d'affaires exigent en matière de comptabilité et d'échanges commerciaux. Cependant, quelle qu'ait été sa motivation séculière, la peinture, au nord et au sud des Alpes, demeura en général liée à des sujets religieux. Les mécènes du XVe siècle pensaient encore que la peinture était importante pour son contenu didactique, en tant qu'auxiliaire à leur salut éternel et exemple de leurs vertus civiques en ce monde. C'est seulement vers la fin du Quattrocento qu'ils commencèrent à collectionner les toiles pour leur valeur esthétique et que les artistes se virent moins comme de simples artisans et davantage comme des intellectuels, au même rang que les poètes, les écrivains et les musiciens.

Fin du style gothique international

Au début du XVe siècle, la peinture du Nord était certainement plus « avancée », c'est-à-dire orientée vers la Renaissance, que la peinture italienne. Malgré les grandes réussites de Giotto, Duccio et des Lorenzetti au cours du Trecento, on peut affirmer que l'art italien, vers la fin des années 1300, était devenu plutôt conventionnel, utilisant surtout les formes du style gothique international. Les fonds dorés plaisaient encore beaucoup, et les personnages étaient peints dans des poses plutôt affectées avec des drapés et des expressions du visage stylisés et peu convaincants.

En Flandres et même en France, les peintres, surtout les enlumineurs de manuscrits, utilisaient déjà d'une manière expérimentale la perspective atmosphérique plutôt que linéaire dans la représentation de paysages. Un célèbre livre de prières illustré, les *Très riches heures*, peint par les frères Limbourg en 1413 pour le Duc de Berry en Bourgogne, est le sommet de la réussite flamande. Les douze pages de calendrier, montrant les travaux propres à chaque mois et les plaisirs du Duc, sont tous des chefs-d'œuvre de cette sensibilité entièrement nouvelle envers la nature. A l'encontre de l'attitude médiévale envers le monde naturel qui considérait celui-ci comme une toile de fond inchangeable et intemporelle par rapport aux enseignements du Christ, les artistes des *Très riches heures* peignirent, presque pour la première fois dans l'histoire de l'art, de la neige et des feuilles d'automne, des ombres et autres détails naturels.

Pendant ces années, l'Italie ne jouissait pas de conditions aussi paisibles que celles qui semblent dépeintes dans les *Très riches heures*. Florence, tout particulièrement, connaissait de graves crises. En cette première année du nouveau siècle, elle se trouvait le dos au mur, assiégée par un conquérant potentiel, l'ambitieux Duc de Milan. Heureusement, ou providentiellement pourrait-on dire, la crise se termina l'année suivante avec la mort prématurée du Duc. Florence était sauvée, mais elle allait connaître, quelques années plus tard, une menace tout aussi dangereuse en la personne du Roi de Naples. Comme par un miracle, cela lui fut aussi évité. L'historien Hans Baron et l'historien de l'art Frederick Hartt ont éloquemment avancé que Florence avait subi un tel traumatisme à la suite de ces lourdes menaces qu'elle en ressortit dans un état d'euphorie menant à un nouvel élan de créativité artistique.

La sculpture à l'avant-garde

En sculpture particulièrement, le vieux style gothique international devenu léthargique fut soudain abandonné et remplacé par une vigoureuse nouvelle affirmation d'individualisme. Pendant le premier quart du Quattrocento, les sculpteurs Brunelleschi, Ghiberti, Donatello et Nanni di Banco firent équipe en vue d'une série de projects civiques au service de la ville, et créèrent une image de l'homme d'un héroïsme encore plus péremptoire que par le passé, image qui découlait de leur observation personnelle, de la réaffirmation de l'héritage ancien et de leur sentiment religieux. L'ensemble monumental des *Quatre saints martyrisés*, sculpté par Nanni di Banco vers 1415 pour la guilde des maçons et charpentiers de Florence, est le prototype de ce soudain renouveau de la sculpture. Il se trouvait face à la rue, dans une niche de la façade de l'église Orsanmichele. Les quatre personnages se dressent comme de puissants patriarches, en un léger hémicycle, les deux personnages de devant dépassant légèrement ceux de l'arrière, d'une manière très peu semblable à l'alignement frontal habituel des statues gothiques. Ils ne suggèrent pas seulement que l'artiste voulait donner l'impression d'une relation spatiale, mais qu'il voulait aussi suggérer au passant, par le mélange particulier des sources classiques, de l'expression individuelle toscane et de l'identité religieuse traditionnelle, que des héros comme ceux-ci avaient vraiment sauvé Florence des tyrans de Milan et de Naples. A coup sûr, Nanni di Banco et ses compagnons, sculpteurs de Orsanmichele et de projets semblables, atteignirent un style remarquable et susceptible de communiquer une beauté plus qu' abstraite. Ils parvinrent à se servir du patriotisme et de l'amour-propre immenses des Florentins de ce temps pour traduire ces attitudes en une présentation sculpturale capable de soulever les citoyens de Florence vers une nouvelle foi en leur rôle d'héritiers, désignés par Dieu, d'Athènes et de Rome antiques.

On peut sans doute comprendre que ce furent les sculpteurs, et non les peintres de Florence, qui se trouvèrent à l'avant-garde. A partir du XIIIe siècle en Italie, on s'était mis à exiger, en matière d'arts plastiques, qu'un tableau ressemblât à une fenêtre : on devait faire paraître les objets dépeints pour ainsi dire comme dans l'arène, correctement éclairés et nuancés, à la manière des sculptures elles-mêmes. En fait, dans les quelques traités sur la peinture datant de cette époque, on demandait aux lecteurs de copier la *sculpture* s'ils voulaient réussir à peindre.

Finalement, pendant la décennie de 1420, certains peintres italiens commencèrent à créer des tableaux qui s'approchaient de très près de la sculpture : particulièrement les Florentins Masaccio, Masolino et Fra Angelico. Pendant la même décennie, les artistes flamands entrèrent dans leur plus importante période de production, surtout les frères Jan et Hubert Van Eyck, ainsi que Robert Campin, dit maître de Flemalle.

Réalisme et spiritualité dans la peinture flamande

Il serait instructif à présent de comparer un tableau de la Florence de ce temps à un exemple contemporain provenant des Flandres. A Florence par exemple, Masaccio peignit vers 1425 sa dramatique fresque représentant la *Trinité* dans l'église Santa Maria Novella. Presque au même moment, Robert Campin commença le triptyque de Merode qui se trouve à présent dans les Cloisters (Metropolitan Museum of Art) de New-York. L'Autel flamand de Merode par exemple montre l'*Annonciation* et les panneaux latéraux dépeignent les donateurs ainsi que Saint

Joseph fabriquant une souricière et un pressoir, rappels du miracle de l'Incarnation. La peinture est remplie de détails domestiques, chacun d'entre eux réalisé de manière presque microscopique, grâce à la merveilleuse qualité de la peinture à l'huile. Ainsi, la Vierge reçoit l'ange Gabriel dans sa chambre, réplique parfaite d'une chambre qu'on aurait pu trouver en Flandre, au XVe siècle, dans une maison de la classe moyenne. Un pot de fleurs et une bougie sont sur la table, une cuvette et une serviette sont accrochées au mur et sur le côté, on voit une cheminée noircie. Cependant, ainsi que l'a montré Erwin Panofsky, ces objets courants, dépeints avec un soin particulier, ne sont pas simplement là pour produire un effet en trompe-l'œil mais y sont aussi en tant que symboles, chacun d'eux possédant une signification sacrée pour la vie de la Vierge, l'Annonciation et la Passion de Jésus, qui se profile dans le futur. C'est là sans doute que se trouve la réussite la plus remarquable des peintres flamands du XVe siècle : leur capacité de juxtaposer un étonnant réalisme dans le détail au traditionnel symbolisme religieux du Moyen Age, accroissant ainsi chez le spectateur une vision des choses telles qu'elles sont, physiquement, en ce monde mais toujours en accord avec ce qu'elles représentent sur le plan métaphysique.

Malheureusement, pendant les siècles suivants, le premier aspect de cette vision fut de plus en plus prédominant ce qui eut pour effet de diminuer chez l'occidental, le désir d'une compréhension d'ordre spirituel. Ce qui avait été facilement compréhensible aux contemporains dans la peinture flamande du XVe siècle se perdit, jusqu'à ce que la recherche moderne nous le fasse redécouvrir.

Perspective et ordre moral dans la peinture italienne

Par contre, la *Trinité* de Masaccio n'a pas le charme double de l'*Annonciation* de Merode de Campin. Dans une peinture à fresque, l'artiste aurait eu du mal à prodiguer une richesse de détails comme dans une œuvre à l'huile. Ce que cette peinture italienne possède c'est une dignité monumentale et une austérité qui manquent au tableau flamand. En fait, la perspective linéaire de l'art italien communiquait un sens de la moralité. Masaccio fut le premier peintre italien à traduire les réalisations originelles de la sculpture florentine en langage pictural. Il réussit ainsi à faire sentir aux spectateurs que le dur volume des personnages, raccourcis d'après des lois géométriques strictes, était synonyme de droiture civique, en harmonie avec la loi naturelle de Dieu.

Comme il a été dit au chapitre précédent, c'est Leon Battista Alberti qui articula le mieux cette nouvelle évaluation italienne de la sculpture, de la peinture et de l'uniformité géométrique. Dans son traité sur la peinture de 1435-1436, il se référait à l'*istoria* : à ses yeux la peinture devait être didactique, enseignant au spectateur à devenir plus noble par l'exemple de l'ordre caractéristique de la perspective linéaire et par les gestes d'un effet sculptural des personnages, imprégnés de bienséance *(decoro)*. Les sujets devaient toujours être héroïques, d'inspiration antique et, par implication, il ne fallait aborder que des thèmes religieux. Il fallait éviter d'encombrer le tableau de personnages et de détails foisonnants, ainsi que les artistes flamands et ceux du style international aimaient le faire. Il fallait moduler les couleurs avec soin, maintenir l'équilibre entre le noir et le blanc de manière à obtenir un ton d'ensemble assez sobre.

Alberti pensait que l'excès de couleur ne faisait qu'exciter les émotions en éloignant le spectateur du plus important : le message intellectuel. A partir de ce moment, dans l'Italie du

Quattrocento, les peintres allaient insister sur le *disegno* ou dessin; ils se sentaient de plus en plus contraints de modeler leurs personnages à l'image de la sculpture et de composer le fond du tableau d'après la perspective linéaire. En général, on évita d'exploiter la couleur. Il faudra attendre le XVIe siècle, à Venise, pour que les peintres portent de nouveau une attention soutenue à la couleur.

Les idées d'Alberti et le peintre sur lequel il les fonda surtout, Masaccio, commencèrent bientôt à influencer la peinture partout en Italie. A Florence, Fra Angelico et Domenico Veneziano suivirent son exemple de très près. D'autres, comme Fra Filippo Lippi, Paolo Uccello, Masolino et Andrea del Castagno suivirent des styles plus personnels. Mais le modèle d'Alberti, bien qu'il l'ait exprimé par des mots et ne fût pas un peintre lui-même, annonçait bien l'avenir. Encore plus qu'à Florence même, les idées d'Alberti étaient exprimées par des artistes travaillant dans d'autres cités-états d'Italie. A Sienne, qui était depuis longtemps un bastion du style gothique international, l'influence d'Alberti sur Domenico di Bartolo et Vecchietta révolutionna la peinture presque du jour au lendemain. A Padoue, les idées d'Alberti donnèrent son essor au génie d'Andrea Mantegna. Mais le peintre qui donna le meilleur exemple de l'idéal d'Alberti fut sans doute Piero della Francesca, lorsqu'il travailla dans le petit duché d'Urbin, pendant les années 1470 et 1480, sous le patronage bienveillant du duc Federigo da Montefeltro.

Le duc Federigo croyait encore en la chevalerie médiévale. Il voulait donc établir une Cour, qui ne reflétât pas simplement le goût violent de l'époque pour les choses antiques mais aussi les manières polies et les actions pleines de grâce des chevaliers, telles qu'elles étaient pratiquées au Nord, chez son contemporain le duc de Bourgogne. Dans le traité d'Alberti, il avait pressenti la clef de cette réalisation dualiste, et en son peintre de cour, Piero della Francesca il trouva la personne parfaite pour exprimer cet idéal en peinture.

Piero peignit pour le duc, vers 1475, une très belle *Madone à l'enfant* entourée de saints, (actuellement à la galerie Brera de Milan). A l'avant se tient Federigo lui-même, dans une armure d'apparat, agenouillé devant la Vierge et devant un espace vide qui représente l'endroit où sa femme bien-aimée mais récemment décédée aurait aussi dû s'agenouiller. Tous ces personnages, et c'est typique chez Piero della Francesca, paraissent vides d'expression, presque comme d'abstraits solides géométriques, rappelant les formes cubistes de l'art moderne. Derrière eux, l'artiste a construit un abside d'église élaboré et froidement classique, dans le style architectural le plus avancé de la Renaissance. Ces arches classiques, ces caissons, ces pilastres et ces panneaux sont un complément magnifique aux formes purement géométriques des personnages humains. Cette peinture est l'exemple par excellence du désir, typique au cours du Quattrocento italien, de combiner l'aspect monumental classique, l'objectivité géométrique et l'inspiration religieuse médiévale, créant ainsi les nouvelles formes de la Renaissance qui devaient inciter le spectateur à monter vers un niveau d'existence morale de plus en plus élevé. Suspendu à cette architecture peinte en guise de fond, le peintre ajouta un détail subtil, un œuf d'autruche! En fait, ce petit solide géométrique merveilleusement rendu semble être une métaphore de toute la Renaissance de cette époque. Ce n'est pas seulement un exemple charmant de la capacité de l'artiste à peindre l'illusion de la troisième dimension; en outre l'œuf lui-même est un vieux symbole médiéval de la résurrection et de la réincarnation.

Le duc Federigo faisait aussi travailler à sa Cour quelques artistes flamands et il semble que Piero della Francesca ait appris de ceux-ci certaines des possibilités de la peinture à l'huile.

Le milieu du siècle : expressivité et conscience sociale

Malgré ces courants dominants, le XVe siècle, au nord et au sud des Alpes, ne fut nullement monolithique. En fait vers le milieu du siècle, on peut discerner en Italie et en Flandres, certains changements artistiques, encore une fois similaires. On peut noter par exemple, dans les deux régions, une tendance vers des formes plus conventionnelles, un détachement par rapport à l'observation brute, mais vivifiante de la nature qui avait caractérisé l'art de Masaccio et de Nanni di Banco en Italie, et de Campin et Jan Van Eyck au Nord; et cela, en faveur d'une sensibilité et d'une affectation plus grandes que j'ai choisi d'appeler « laïcisation bourgeoise », c'est-à-dire du désir des artistes de moins faire appel à la moralité foncière qui avait inspiré la génération précédente qu'aux valeurs superficielles des mécènes de la classe moyenne à présent bien établie. Les Italiens et les Flamands de la deuxième moitié du XVe siècle n'avaient certainement pas moins le sens de la moralité que leurs prédécesseurs immédiats mais beaucoup semblaient préférer des formes picturales plus bénignes et plus apaisantes, sans être moins secoués par des idées révolutionnaires et perturbantes.

Les peintres Hans Memling en Flandre ainsi que Benozzo Gozzoli et Domenico Ghirlandaio en Italie sont représentatifs de ce courant de la fin des années 1400. On ne doit certainement pas les considérer pour autant comme des peintres moins significatifs. Cependant, ils réagissaient envers leur mécène de la même manière que ceux qui illustrent les revues familiales et féminines d'aujourd'hui. Ils semblaient toujours montrer la pose ou le geste parfaits qui devaient satisfaire la vanité de leurs spectateurs. En d'autres termes, leur peinture visait à être socialement acceptable et ne devait pas mettre au défi les valeurs de la classe moyenne ascendante.

Présence d'un mysticisme médiéval

Néanmoins, une réaction presque opposée à ce point de vue existait en son sein. Ce courant artistique n'avait pour but de célébrer ni la moralité géométrique ni la futilité mondaine de la bourgeoisie. Il semble plutôt avoir été une sorte de retour au mysticisme médiéval. Au nord et au sud des Alpes encore et simultanément, certains peintres suivirent cette inspiration même si leurs motivations individuelles étaient fort différentes. En Flandre, cette attitude affecta particulièrement Rogier Van der Weyden. Son grand diptyque de la *Crucifixion* (env. 1455, maintenant à Philadelphie) nie presque la conquête de l'espace pictural que l'on avait si laborieusement réalisée pendant la plus grande partie du siècle. Les personnages se tiennent « debout » au premier plan, sur une petite avancée de terrain qui leur laisse tout juste assez de place. En échange, la scène entière se situe devant un mur sans relief et une rigide tenture rouge qui pend derrière le Sauveur, les personnages se trouvant pratiquement poussés hors du tableau, comme si le manque de relief pictural, caractéristique du gothique, était réaffirmé. Les personnages eux-mêmes et leurs vêtements semblent poussés moins par une force physique que par quelque mystérieuse puissance éthérée. Quelles raisons un peintre comme Rogier pouvait-il avoir pour jeter ainsi un regard en arrière, vers le XIIIe siècle?

Une explication, peut-être plus pertinente pour l'Italie que pour les Flandres, réside dans le réveil religieux qui a lieu durant cette fin du siècle. Au cours du XVe siècle, l'insistance sur les

choses profanes avait été de nature à effrayer beaucoup de gens et à leur faire redouter une vengeance divine. D'importants hommes d'Eglise tels que Saint Bernardin de Sienne et Saint Antonin de Florence annonçaient déjà, depuis des décennies, dans leur prédication de tels châtiments, leur influence atteignit son apogée, comme on le sait, avec la montée au pouvoir de Savonarole à Florence, au cours des années 1480 et 1490. Nous savons que le peintre florentin Sandro Botticelli fut très influencé par les sermons de Savonarole avec leurs tonnantes menaces d'enfer et qu'il déposa même certains de ses propres tableaux sur le bûcher des « vanités » qu'avait inspiré l'ascétique prédicateur. De bien des façons Botticelli fut, en Italie, la contrepartie stylistique de Rogier Van der Weyden. Comme ce dernier, il avait tendance à aplatir le fond des tableaux, à éviter la perspective linéaire et il développa un style qui semblait nier le volume en faveur d'une bi-dimensionnalité curviligne. Cependant, bien avant l'entrée en scène de Savonarole, Botticelli avait déjà défini ce style qui allait à l'encontre du monde physique. On a souvent dit qu'il avait adopté cette attitude pour répondre à l'intérêt que les Médicis portaient, à cette époque, au néo-platonisme.

Le néo-platonisme et ses conséquences artistiques

Le néo-platonisme se développa en Italie vers 1460. Philosophie inspirée des travaux de Platon, que l'on avait pu se procurer récemment, elle représentait l'effort de concilier certains aspects de la mythologie et de la philosophie antiques avec le christianisme. Malgré son absence d'unité spécifique, le néo-platonisme était particulièrement attirant pour les chrétiens conservateurs qui avaient la passion de l'antiquité classique, comme Cosme de Médicis; il leur offrait la possibilité de réconcilier l'irréconciliable. Laurent le Magnifique, petit-fils et successeur de Cosme, était particulièrement fasciné par les inventions du néo-platonisme et, en homme plus intéressé par la poésie et la philosophie que par les affaires et la comptabilité, il s'entoura de gens moins « terrestres », entre autres Botticelli.

Vers 1480, Botticelli peignit sa *Primavera,* probablement pour l'une des villas des Médicis, aux environs de Florence. Ce tableau (maintenant aux Offices), traite, ainsi qu'on l'a souvent remarqué, d'un thème parmi les plus profonds du néo-platonisme et montre une Vénus qui représente simultanément l'amour charnel, humain (ou « platonique ») et divin. C'était un sujet cher aux poètes et philosophes de la Cour de Laurent; quelle différence d'avec l'humanisme simple et réaliste de la première moitié du Quattrocento! Botticelli a magnifiquement ajusté son style à ce thème secret, en minimisant la perspective et le volume. Ses personnages prennent des poses hiératiques qui tout en remontant à des sources antiques semblent rappeler davantage le mode de représentation médiéval que le « réalisme » géométrique de la Renaissance. Peut-on aller jusqu'à dire qu'un état d'esprit mystique a suscité cet art donnant plus d'importance au manque de relief qu'à l'illusion des trois dimensions?

Ce mysticisme naissant, vestige d'un Moyen Age encore vivant, était très répandu en Europe vers la fin du XVe siècle. Associé soit à un réveil religieux ou au néo-platonisme, il semble avoir découlé du profond malaise qui accompagna alors les succès de la Renaissance. A n'importe quelle époque de grande découverte scientifique ou économique, il s'ensuit toujours une réaction de type newtonien selon laquelle l'esprit ne va pas au même rythme que le corps.

Comme leurs descendants cinq cents ans plus tard, les Européens de la fin du XVe siècle connurent un immense élargissement de leur connaissance du monde terrestre. Mais c'était pour découvrir que, d'une manière inversement proportionnelle, leur âme mourait de faim.

Samuel Y. Edgerton, Jr.
Williams College
Williamstown (Mass.)

Bibliographie essentielle

BARON (Hans), *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, Princeton, 1966.
EDGERTON (Samuel Y., Jr.), *Alberti's Color Theory; A Medieval Bottle Without Renaissance Wine*, in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, XXXII(1969), pp. 109-135.
GRAYSON (Cecil) éd., *Leon Battista on Painting and on Sculpture*, London, 1972.
HARTT (Frederick), *Art and Freedom in Quattrocento Florence*, in *Essays in Memory of Karl Lehmann*, New York, 1964, pp. 114-131 (Marsyas. Studies in the History of Art, Suppl. I).
MEISS (Millard), *Ovum Struthionis; Symbol and Illusion in Piero della Francesca's Montefeltro Altarpiece*, in *Studies in Art and Literature for Belle da Costa Greene*, Princeton, 1954, pp. 92-102.
PANOFSKY (Erwin), *Early Netherlandish Painting*, Cambridge, Mass., 1958.
WIND (Edgar), *Pagan Mysteries of the Renaissance*, New York, 1958.

LE RENOUVEAU ARCHITECTURAL

Dans la plupart des pays d'Europe, l'art gothique subit, vers la fin du XIVe siècle, une transformation profonde qui fit naître des formes plus raffinées. Ces formes ont plus d'élan et de dynamisme que celles du XIIIe siècle; elles sont « flamboyantes »; d'où le nom français du style.

En Italie, toutefois, les choses se passèrent autrement. Un retour vers les formes antiques et le néo-platonisme inspirés par l'humanisme italien servirent de base à une révolution architecturale profondément différente de celle du Nord. Ce renouveau s'opéra au milieu du XVe siècle en Toscane, d'où il gagna successivement toute la péninsule et même certaines régions du reste de l'Europe.

Le refleurissement de l'art gothique

La phase tardive de l'art gothique commence vers 1380. C'est tout d'abord la structure de l'édifice qui change : les possibilités du système à contrefort sont mieux exploitées. La proportion de l'armature et des éléments portés par elle change au profit de ces derniers. L'importance des éléments non fonctionnels et décoratifs va grandissant. Alors se développe un style décoratif qui augmente l'ornementation jusqu'à l'excès. Le rôle de l'invention personnelle augmente, ainsi que celui de la liberté individuelle dans l'économie des formes. Pour ce qui est des réalisations, les cathédrales gardent toujours la première place, mais avec les palais urbains, nous assistons à la naissance d'un nouveau type d'édifices, dont nous connaissons quelques beaux exemples. La technique médiévale de l'exécution ne change guère; ainsi, dans le domaine de la construction, c'est toujours un mécanisme traditionnel qui essaie de satisfaire aux exigences croissantes du XVe siècle.

Les cathédrales françaises de l'époque reflètent la tendance générale : on peut y remarquer que les maîtres d'œuvre ont librement disposé les éléments architecturaux, et dans l'espace intérieur (par. ex. les piliers), et sur la façade (fenestrage et portes). Cela vaut pour l'église Saint-Aignan d'Orléans et, à Paris, pour l'église Saint-Laurent (consacrée vers 1429), ou Saint-Médard (construite au XVe siècle). Dans les maisons d'habitation, les galeries, les portails, les escaliers et les cheminées jouent un rôle important : ces éléments sont maintenant ornementaux, tout en restant fonctionnels. Un édifice civil, la maison de Jacques Cœur à Bourges, construite entre 1443 et 1451, marque un pas décisif dans cette évolution. En dehors de la grande variété qu'on observe dans la construction du corps de logis et de la façade, son importance vient du fait

que ce fut une maison bourgeoise et urbaine qui fit l'objet de cette grandiose expression architecturale. L'ensemble de l'édifice est rendu dynamique par des tours et des tourelles. Symétrie et asymétrie : de grandes fenêtres richement ornées et de petites fenêtres à peine ornées alternent sur sa façade. La devise du maître de maison : « A vaillans cueurs riens impossible » symbolise la force d'une classe sociale pleine d'ambition.

Quelques cathédrale d'Espagne (celle de Ségovie ou de Séville par. ex.) trahissent l'influence directe du Nord de la France, tandis que d'autres ne gardent qu'une parenté éloignée avec les précédents français (par. ex. la cathédrale de Saint-Paul à Valladolid). Quant à l'Angleterre, elle suivit, une fois de plus, sa propre voie, en créant le style dit « perpendicular », où, au lieu de lignes curvilinéaires, domine une combinaison de lignes verticales et horizontales. Ces édifices se distinguent, non par leur dynamisme, mais par leur rigidité et leur solennité : c'est le cas de la chapelle du Collège Royal de Cambridge et de la Chapelle Henri VII dans l'Abbaye de Westminster à Londres.

Si l'on avance vers l'Est, l'architecture allemande et, sous son influence, celle de la Pologne et de la Bohême restent sous l'emprise de l'architecture française mais, par leurs dimensions et par leur décoration, les édifices incarnent une tendance modérée. La composition rigoureuse et en même temps très libre de l'Albrechtsburg de Meissen (bâti entre 1471 et 1483) montre que le constructeur a pris en considération la défense militaire du bâtiment. Le goût allemand reste prépondérant dans l'art gothique de la Pologne, où son influence se remarque surtout dans la construction de Notre-Dame de Gdańsk, immense cathédrale voûtée, à nervures rayonnantes, avec une tour occidentale du XVe siècle; ainsi que dans l'art de la Bohême où il est introduit par Peter Parler (Prague, dôme, 1356-1385; Kutná Hora, église Sainte-Barbe, 1388-1401, achevée en 1499).

A l'encontre du reste de l'Europe, la Toscane rompt très tôt (fin du XIIIe siècle) avec la tradition gothique et développe un art nouveau. Les traditions classiques propres à ce pays étaient si fortes que l'art gothique dominant partout en Europe ne pouvait y pénétrer que difficilement. L'architecture italienne ne lui a emprunté que des éléments formels, laissant de côté ses systèmes de plan et de construction. Les cathédrales gothiques de la Toscane sont construites sur des plans basilicaux; elles sont voûtées ou couvertes en ferme ouverte : c'est le dôme de Sienne, achevé à la fin du XIVe siècle; c'est à Florence, Sta Maria Novella, commencée en 1270, Sta Croce, commencée en 1295; Sta Maria del Fiore, commencée en 1296.

En somme, l'art gothique tardif fut un style architectural homogène dominant dans toute l'Europe, sauf l'Italie. La base idéologique en fut ce qu'on appelle « l'humanisme flamboyant » (expression de Roland Sanfaçon) qui différait de l'humanisme italien et lui résista pendant longtemps. L'architecture Renaissance ne put triompher en Europe que contre lui.

L'architecture nouvelle et la théorie nouvelle

L'œuvre grandiose de Brunelleschi, la construction de la coupole de la Cathédrale de Florence peut être considérée à juste titre comme le début du renouveau architectural du XVe siècle. Cette coupole devint, déjà à l'époque, le symbole de l'architecture Renaissance en gestation : d'après Alberti, elle fut assez « ampla da coprire con sua ombra tutti i popoli toscani ». L'œuvre construite avec une grande audace technique (sa construction, qui dura une

quinzaine d'années, fut terminée en été 1436) marqua avant tout la victoire de son constructeur, Filippo Brunelleschi. Avec lui, l'architecte s'élève définitivement au-dessus de la foule des artisans maçons, et devient un intellectuel créateur et, du coup, sa relation avec les clients qui lui passent leur commande est changée. En réalisant les projets ambitieux d'une élite possédant le pouvoir, l'architecte-intellectuel embrasse les intérêts de celle-ci et devient même quelquefois son égal; voir par ex. les relations de Michelozzo et des Médicis, d'Alberti et des Malatesta, pour n'en citer que quelques-uns. Brunelleschi eut aussi sa part dans la transformation de la division du travail sur les chantiers. La différence entre les sculpteurs ornemanistes (scalpellini) et les maçons devint de plus en plus marquée. Avec Brunelleschi les premiers acquirent de telles connaissances techniques que leur réputation se répandit en Europe. Ils formaient une corporation spéciale et, dans la hiérarchie sociale, se plaçaient au-dessus des maçons.

La coupole symbolise aussi un style nouveau qui essaie de rivaliser avec l'art gothique. Par sa « révolution », Brunelleschi répond aux impulsions spirituelles de l'humanisme. Il rejeta les techniques traditionnelles et alla explorer à Rome les possibilités d'une nouvelle forme d'expression. Là, il étudia pendant longtemps la façon dont étaient construits et disposés les piliers des monuments antiques. La redécouverte de l'Antiquité mise à part, les traits caractéristiques de la nouvelle architecture seront la transformation de la conception de l'espace et la proportionnalité basée sur des principes mathématiques. Les résultats de la science de la perspective contribuèrent pour beaucoup à la formation de la nouvelle conception de l'espace qui remplaça la conception médiévale. La théorie de la perspective centrale, c'est-à-dire comportant un seul point de fuite, synthèse d'opérations mathématiques et scientifiques élimina d'une part l'infini, en mettant par le point de fuite une borne au monde visuel; d'autre part elle créa l'ordre systématique de l'espace. L'essence de la nouvelle conception, en effet, sera son caractère de *système*. Il n'y aura plus *agglomération*, mais organisation microcosmique. On mettra en corrélation les parties, ce qui est d'ailleurs l'un des principes de composition les plus généraux. L'analyse des corrélations les plus adéquates conduira — tout comme chez les Grecs et les Romains de l'Antiquité — à la théorie de la proportion, basée sur les nouveaux résultats de la géométrie et de l'arithmétique.

Les résultats pratiques de la « révolution » architecturale de Brunelleschi seront traduits dans le langage de la théorie par Leon Battista Alberti. Au cours de sa carrière d'humaniste, celui-ci s'était déjà occupé de questions théoriques relatives à l'art (*De Statua* et *De Pictura*, 1436). Dans son ouvrage intitulé *De re aedificatoria*, rédigé vers 1450, il cherche surtout à moderniser les vues de Vitruve. Vitruve n'était pas inconnu au Moyen Age, mais son influence s'intensifia en 1416 quand Poggio Bracciolini trouva au monastère de Saint-Gall les rouleaux de son *De architectura*.

Etant donné que l'ouvrage de Vitruve ne l'abordait pas, Alberti ne s'intéressa point à la théorie de l'espace. Par contre, les définitions antiques de l'harmonie lui furent très utiles. L'harmonie vitruvienne s'appele *symmetria* et consiste dans le rapport adéquat des parties : « Proportio est ratae partis membrorum in omni opere totiusque commodulatio, ex qua ratio efficitur symmetriarum. » L'harmonie d'Alberti, appelée *concinnitas*, se définit d'une manière semblable. Elle consiste dans le rapport arithmétique des parties, qui signifie une intégration rationnelle des éléments constitutifs où on ne peut ni ajouter ni enlever quoi que ce soit à l'œuvre sans en rompre l'harmonie. La définition d'Alberti ne fait que paraphraser la conception de la symétrie vitruvienne : « ut sit pulchritudo quidem certa cum ratione concinnitas universarum

partium in eo cuius sint : ita ut addi, aut diminui aut immutari possit nihil, quam improbabilius reddat ».

Au principe vitruvien, Alberti ajoute ici un aspect mathématique qui conduit à rechercher la définition des proportions comme des relations mathématiques et à étudier la corrélation des proportions architecturales avec les harmonies musicales. En dehors même des traités de théorie architecturale, les ouvrages généraux sur la théorie des proportions aborderont cette question; ne citons en exemple que le traité du mathématicien Luca Pacioli, intitulé *De divina proportione* (1497).

Tout comme Brunelleschi en architecture, Alberti a été le pionnier dans la révolution de la théorie. Son activité de novateur sera continuée par Antonio Averlino, c'est-à-dire Filarete, puis par Francesco di Giorgio Martini. Leurs traités s'intitulent l'un et l'autre *Trattato di architettura*; l'un fut rédigé vers 1460 et l'autre, en plusieurs parties, entre 1450 et 1460; ils ne visent point à réinterpréter les précédents antiques. Ils cherchent à créer, par des méthodes logiques et iconologiques, un monde « architectural » idéal et à dépasser d'une manière cohérente le Moyen Age, tout comme l'avait fait Brunelleschi dans la pratique. Ces traités, bien qu'ils n'eussent pas l'intention de résoudre les problèmes concrets, créaient des modèles de plus en plus riches du point de vue iconographique; mais en même temps ils s'éloignaient de plus en plus de la réalité historique. Tout cela est valable surtout pour les théories urbanistes, parmi lesquelles la *Sforzinda* de Filarete, qui contient déjà des éléments utopiques.

Les idées du platonisme et les formes symboliques de l'architecture

La conception exposée dans le traité intitulé *De re aedificatoria* était très proche du néo-platonisme, et cela s'explique surtout par le milieu intellectuel créé par Ficin à Florence. Parmi les idées de Platon, c'est surtout sa conception de la ville développée dans *Les Lois* qui exerça une grande influence. Platon décrit la ville comme une grande maison, c'est-à-dire qu'il prétend que sa structure et sa fonction sont analogues au microcosme de la maison. A quoi s'ajoute encore le principe selon lequel la ville serait un organisme animé (tout comme l'univers ou le corps humain). Dans le *Timée*, Platon dit : « Ayant donc réfléchi, il s'est aperçu que de choses visibles par leur nature ne pourrait jamais sortir un Tout dépourvu d'intelligence qui fût plus beau qu'un Tout intelligent. Et, en outre, que l'intellect ne peut naître en nulle chose, si on le sépare de l'Ame. En vertu de ces réflexions, c'est après avoir mis l'Intellect dans l'Ame et l'Ame dans le Corps, qu'il a façonné le Monde, afin d'en faire une œuvre, qui fût, par nature, la plus belle et la meilleure. Ainsi donc, aux termes du raisonnement vraisemblable, il faut dire que ce Monde qui est véritablement un être vivant, pourvu d'une Ame et d'un Intellect, est né tel par l'action de la Providence du Dieu. »

Sous l'inspiration platonique, Alberti considère donc la ville comme une maison, dont toutes les parties — comme dans le cas du corps — correspondent entre elles. Ainsi la ville n'est autre chose qu'un organisme animé reflétant l'ordre de l'univers. Cette idée revient sous une forme plus générale quand il met en parallèle le bâtiment et le corps animé : « Adventerunt phisici in corporibus animantium naturam assuesse opus suum ita perfinire, ut nunquam ossa ab ossibus separata aut disiuncta esse uspiam voluerit. Sic etiam non ossa ossibus coniungemus et nervis illigamentisque bellissime affirmabimus, ut sit ossium series et compactura, qua sola,

etiam si desint caetera, stet opus suis perfinitum membris atque firmitatibus. » Ici nous sommes déjà tout près de l'analogie entre la ville (le bâtiment) et le corps humain, analogie dont l'expression la plus claire se trouve chez Francesco di Giorgio Martini : « . . . è da sapere che essendo il corpo dell'uomo meglio organizzato che alcun altro, come più perfetto, siccome più volte à detto, è cosa conveniente che qualunque edifizio ad esso si può assimigliare, ad esso si assimigli, e non solo tutta l'opera a tutto il corpo, ma ancora parte a parte, come espressamente si vede essere usato nella proporzione delle colonne, come appare nel capitolo di quelle. »

La sympathie bien connue de l'architecture Renaissance pour l'espace concentrique (et surtout circulaire) n'est pas présente dans l'image de la ville chez Alberti. Francesco di Giorgio Martini s'abstient également de propositions formelles concrètes. Au lieu des formes de l'organisme urbain, il en élabore plutôt les schèmes. Au fond c'est le seul Filarete qui propose des formes concrètes pour sa ville imaginaire, *Sforzinda,* réalisant d'une manière suivie le plan concentrique.

Le livre de Vitruve, pris pour modèle, contenait des données théoriques toutes proches des idées néo-platoniciennes. Réinterprétant l'idée de « mimesis » issue d'Aristote, Vitruve choisit les proportions et les formes architecturales en prenant pour principe l'imitation directe de la nature. Cette « mimesis morphologique » (expression de Muratore) est d'ailleurs d'un caractère anthropomorphique, puisque le modèle des proportions et des formes architecturales est le corps humain. La représentation graphique de ce principe sera la figure humaine inscrite dans le cercle ou dans le rectangle « Homo ad circulum » ou « Homo ad quadratum » qui devint, indépendamment de Vitruve, le symbole des idées anthropomorphiques et cosmologiques, prédominantes à l'époque de la Renaissance. Alberti qui, sous l'inspiration platonicienne considère la ville comme un organisme animé dont le fonctionnement est analogue à celui du cosmos, n'identifie tout de même pas ce « corps animé » avec la figure de l'homme aux bras écartés de Vitruve. Ce sera seulement plus tard et surtout chez Francesco di Giorgio Martini que la figure vitruvienne prendra une signification plus large intégrant l'analogie du macrocosme et du microcosme. Un de ces dessins (manuscrit Saluzzo 148, fol. 3) donne une figure anthropomorphique pour modèle de l'aménagement de la ville fortifiée. Un autre représente la figure vitruvienne montée dans un plan d'église. Cette idée exprime si bien l'essence de la pensée de l'époque qu'on ne sera pas surpris de la retrouver, un siècle plus tard, dans un dessin d'un traité de Cataneo (*I quattro primi libri dell'architettura,* 1554).

Le système organisateur des stéréotypies formelles fut un programme symbolique, réseau de significations liées à des formes définies. Et, comme ces significations contiennent des hypothèses générales sur le monde d'une période historique donnée, nous pouvons parler des « formes symboliques » de l'époque. D'après les traités d'architecture, l'époque de la Renaissance a connu deux domaines de la création de formes architecturales où elle a lié les problèmes morphologiques à des significations symboliques (cosmologiques, anthropomorphiques ou magiques) : celui des théories du plan de la *ville,* et celui de l'*église* de plan concentrique (ou circulaire).

A l'époque de la Renaissance, les tentatives théoriques relatives à la disposition de la ville sont à double face : d'un côté, l'exigence sociale de la mise au point d'une nouvelle structure urbaine rationnelle est incontestable; mais de l'autre côté on peut toujours apercevoir un désir d'expression de la part de l'artiste. Dans la mesure où l'exigence sociale devient institutionnelle, les possibilités de cette expression artistique deviennent claires, en même temps que les obstacles

qui l'entravent. Tout cela explique au début le caractère réel des projets et le dynamisme de l'expérimentation; puis, plus tard, la propagation des tendances utopiques.

Le problème de la création des formes ne se pose d'une manière concrète que dans les traités postérieurs à Alberti (chez Filarete, Francesco di Giorgio Martini) où les projets théoriques et réels connaîtront également une abondante élaboration iconographique. Ces théories sont enrichies d'exemples graphiques et contiennent déjà des propositions concrètes (voir par ex. les dessins de Francesco di Giorgio Martini dans le manuscrit Magliabecchianus II. 1. 141, ff. 29 verso et 61 verso, représentant en fuite l'image d'une forteresse octogonale et la vue en plan d'une ville octogonale).

Naturellement, les deux projets de ville idéaux comportent aussi des différences notables, manifestes surtout au niveau de leurs relations avec la réalité et de leurs chances d'être réalisés. Le traité de Martini, en raison du goût de l'expérimentation caractéristique de son auteur, contient plutôt des projets réels que des modèles abstraits; Filarete, par contre, crée un système plus ou moins homogène, mais imaginaire. Le premier, acceptant les possibilités présentées par la société, va élaborer une typologie de caractère technique pour une ville idéale, tandis que le second ne crée qu'une ville imaginaire, reflétant ainsi la crise de la relation de l'intellectuel avec la réalité sociale.

Bien que l'ouvrage d'Alberti intitulé *De re aedificatoria* ne contienne aucun programme iconographique pour la forme de la ville, il met sans hésitation le plan concentrique à la première place quand il examine les dispositions possibles des plans d'église. Le traité commence par l'éloge du cercle, forme la plus belle, d'après Alberti, parce que conforme à la nature elle-même. La prédominance des formes concentriques dans le cas des églises est si manifeste que, parmi les formes possibles, Alberti ne mentionne même pas la basilique. La conviction inébranlable de la supériorité absolue du cercle, unanime chez les architectes de la Renaissance, est fondée sur l'hypothèse bien connue de Platon selon laquelle l'univers a la forme du cercle, forme choisie par Dieu pour la seule raison qu'elle est la plus parfaite des formes possibles : « Quant à sa figure, il lui a donné celle qui lui convient le mieux et qui a de l'affinité avec lui. Or, au Vivant qui doit envelopper en lui-même tous les vivants, la figure qui convient est celle qui comprend en elle-même toutes les figures possibles. C'est pourquoi le Dieu a tourné le Monde en forme sphérique et circulaire, les distances étant partout égales, depuis le centre jusqu'aux extrémités. C'est là de toutes les figures la plus parfaite et la plus complètement semblable à elle-même. En effet, le Dieu pensait que le semblable est mille fois plus beau que le dissemblable. » (*Timée*, trad. par A. Rivaud; *Œuvres complètes*, T.X, p. 146.) Cette conception platonicienne de la perfection du cercle a inspiré une représentation de Dieu sous une forme circulaire qui remonte à Nicolas de Cues et fut transmise assurément par Marsile Ficin aux théories de l'architecture. Le livre VII de l'ouvrage d'Alberti, énumérant les formes naturelles, fournit des arguments empiriques sur la perfection du cercle. Mais en tenant compte de sa conception de la nature (« La natura cioè Idio »), par-delà l'expérience, on peut deviner l'essence platonicienne.

Alberti ne s'intéresse pas aux problèmes fonctionnels posés par la circularité de la construction de l'église. Martini le fera, mais sans grand souci des exigences liturgiques; il ne s'occupe que de l'installation de l'autel. L'alternative de sa position concentrique ou latérale — comme il apparaît dans l'argumentation de Martini — touche de près les représentations philosophiques de Dieu et laisse voir en même temps les difficultés fonctionnelles causées par le refus du plan allongé, qui s'était révélé valable pendant des siècles.

La théorie de Filarete fait allusion, elle aussi, à la forme concentrique. Le livre VIII de son *Trattato* dit que «come tu il guardi, subito la vista lo circunda intorno al primo sguardo, e trascorsa la vista, che non à ritegnio né ostaculo nessuno». Selon Wittkower, cette idée n'est autre chose que la réinterprétation psychologique et visuelle de la forme concentrique qui était chez Alberti plutôt cosmique et philosophique. (Cf. chap. II. Le nouvel urbanisme.)

La propagation de la nouvelle architecture

La première conquête de la «révolution linguistique» de Brunelleschi, pour utiliser l'expression de Tafuri, avait été la création, par la mise en valeur des lois de la perspective, d'une nouvelle conception de l'espace. Par la logique interne de cette organisation, les qualités essentielles de l'architecture de l'Antiquité redécouverte s'intégrent en un langage homogène, apte à la transmission des nouveaux messages sémantiques. Ce fut sans modèles contemporains et presque par la seule mise en jeu des formes antiques qu'en pleine prédominance des formes gothiques Brunelleschi arriva à créer un nouveau mode d'expression. Ce langage nouveau ne se forma que par degrés : les phases de sa formation se revèlent dans l'organisation de l'espace interne et surtout dans l'utilisation de plus en plus parfaite des formes classiques : celle des structures de pilliers par exemple dans la construction de San Lorenzo commencée en 1419, de la chapelle Pazzi en 1430 ou plus tard, et de l'église Santo Spirito en 1434 ou plus tard.

L'esprit de suite de Brunelleschi théoricien caractérisa le constructeur aussi, qui fut intransigeant dans ses relations avec ses commanditaires. C'est sans doute là la raison de ses mésententes avec Cosme de Médicis. En tout cas, ce n'est pas à lui, mais à Michelozzo que fut confiée la construction du palais Médicis.

L'activité de Michelozzo, puis de Giuliano da Sangallo prouve que la fermeté de Brunelleschi n'était pas typique; la propagation du nouveau langage se trouva entravée par des exigences changeantes. C'est précisément le caractère homogène de l'héritage de Brunelleschi qui se perdit parce que son essence même, la loi de la perspective, génératrice de la hiérarchie des parties, resta inopérante. Pourtant il sembla un moment que Sangallo allait faire un pas en avant vers la réalisation des principes humanistes : il envisageait la construction d'une église de plan central à Prato : Sta Maria delle Carceri, commencée en 1485. Mais l'académisme rigide du projet et les inconséquences dans l'arrangement des formes rendent son innovation contestable.

Le cas d'Alberti est tout différent, parce qu'à l'activité de l'humaniste savant il joignit celle de l'architecte praticien, comme nous le voyons dans la construction du palais Rucellai à Florence, dans la reconstruction de l'église Malatesta à Rimini et dans les plans d'aménagement de Rome dressés sur la commande du Pape Nicolas V. Il voulait subordonner le programme architectural à une conception de caractère littéraire, et par là, il dépasse déjà l'Antiquité. C'est ce qui apparaît surtout dans sa dernière œuvre, l'église S. Andrea à Mantoue. Pour dresser des plans, il prit pour modèle des précédents antiques concrets : il s'inspira de la basilique de Constantin et des arcs imposants des thermes impériaux, pour créer un système de chapelles, forme différente de la forme basilicale. Son plan d'un nouveau type qui malgré son arrangement en forme de croix latine rend possible la création d'un intérieur homogène sera repris plus tard par l'architecture baroque de Rome (Vignola par ex.).

Les rapports de Brunelleschi avec l'Antiquité ne furent pas du tout ceux d'Alberti. Tandis

que Brunelleschi aspirait à créer un nouveau système d'expression, en recherchant les règles et les principes, Alberti, lui, voulait, en s'inspirant des modèles antiques, former un monde plus parfait que celui qu'ils reflétaient.

C'est à Urbino que se présentaient les conditions les plus favorables à la réalisation des nouvelles conceptions architecturales; là, la construction du palais monumental du prince Federico da Montefeltro assume des dimensions quasi urbaines. Le prince, amateur des sciences, avait créé un milieu favorable à la formation — sur la base des principes humanistes — de ce nouveau type de relation entre l'architecte et son commanditaire. L'ensemble du bâtiment allie avec succès les formes sévères de la forteresse et l'élégance du palais. Le meilleur exemple en est la loge à trois étages entre les deux tours du côté de la ville, puis l'aménagement de la cour d'après le modèle du Palazzo Medici à Florence. L'architecte en fut probablement Luciano Laurana, mais Francesco di Giorgio Martini devait y collaborer, lui aussi; on a dû en dresser les plans vers 1470.

Jusque-là, l'occasion ne s'était guère présentée de prendre en considération les principes de «l'urbanisme», c'est-à-dire d'appliquer la nouvelle conception de l'espace dans le cadre d'une ville. L'importance d'Urbino consiste justement dans le fait que ce ne fut pas un seul bâtiment qu'on y construisit, mais un ensemble homogène pouvant être pris pour modèle d'aménagement de l'espace urbain.

Tandis qu'à Urbino, comme nous l'avons vu, les principes de l'urbanisme ne s'appliquaient qu'aux dimensions, à Pienza ils furent mis en œuvre à une échelle vraiment urbaine. Là encore, nous sommes témoins du changement de relation entre l'architecte et son commanditaire. Enea Silvio Piccolomini, devenu le Pape Pie II, dota dès 1458, d'un centre moderne sa ville natale, Corsignano, et il en confia la réalisation au florentin Bernardo Rossellino, disciple et ancien collaborateur d'Alberti, (qui avait exécuté entre autres le Palazzo Rucellai). Le Pape, de formation humaniste, traça un programme détaillé d'urbanisme à l'usage de son architecte, et l'ensemble du bâtiment réalisé sera remarquable de deux points de vue. D'une part, il reste fidèle au principe de base selon lequel la place centrale de la ville doit être dominée par l'église entourée des bâtiments les plus importants (dans notre cas, le palais épiscopal, l'hôtel de ville et le palais familial du Pape). Le centre de Pienza se signale, d'autre part, par le rapport nouveau entre l'architecture et son cadre naturel : dans l'exécution de la façade sud du Palazzo Piccolomini, on a tenu compte de la belle vue qu'on avait sur les montagnes environnantes, et à l'exception de quelques éléments particuliers (la cathédrale par exemple, construite d'après des modèles autrichiens, ne s'intègre pas à son environnement), cette place et l'ensemble des monuments environnants restent une vraie création Renaissance puisqu'ils sont depuis l'époque romaine, le premier ensemble urbain aspirant à intégrer au domaine de l'urbanisme la nouvelle conception de l'espace-système.

A Rome, ce fut Nicolas V, prédécesseur de Pie II, qui entreprit de réformer la structure urbaine médiévale; et au cours de ces travaux, l'église Saint-Pierre et ses alentours permirent de mettre en œuvre les nouvelles conceptions. Mais Rome n'était alors, du point de vue de la politique et des arts, que d'une importance relative : elle se ressentait de la longue absence des Papes. En fait, vers le milieu du XVe siècle il n'y avait qu'un seul bâtiment reflétant les nouvelles conceptions, et c'était le Palazzo Venezia (1467-1471), construit pour Paul II, dont les galeries évoquent la cour de palais des Médicis de Florence et en même temps la façade du Colisée; ici

l'élégance des galeries du palais de Florence fait place au système plus rigide du modèle antique. (Cf. chap. II. Le nouvel urbanisme.)

Au XVe siècle la Papauté n'avait pas encore créé de conditions favorables à la nouvelle architecture. La situation était d'ailleurs semblable sur toute la péninsule, à l'exception naturellement des centres déjà évoqués. Et en l'absence de ces conditions, les rapports de l'élite régnante et de l'architecte-intellectuel ne se transformèrent pas en une alliance plus ferme. Au cours de leurs fréquents voyages, les maîtres de Toscane (Filarete va à Milan, Alberti à Venise et à Rome) n'arrivèrent à réaliser que quelques monuments magnifiques; mais nulle part ailleurs ils ne construisirent de centres comparables à ceux de Florence, Urbino ou Pienza.

Le renouveau architectural de Florence fera survivre l'église de plan central. La chapelle Pazzi de Brunelleschi et l'église de Sangallo à Prato n'en restèrent pas des exemples isolés. L'église idéale aura avec la Sta. Maria della Consolazione à Todi, réalisée par Cola da Caprarola et par d'autres en 1508, son modèle le plus riche, et avec le Tempietto à Rome (Bramante, 1502) son véritable exemple classique. Mais l'église à plan central (et surtout sa projection planimétrique, cercle ou polygone, symbole d'une vision du monde), n'était guère compatible avec les exigences liturgiques; cette incompabilité entre forme et fonction rendait impossible la diffusion générale de l'église à plan central, représentation la plus fidèle de la pensée humaniste.

Dans le reste de l'Europe, l'influence italienne ne parvint pas alors à prédominer dans le domaine de l'architecture. Cette différence tenait à celle de l'évolution de la structure sociale, manifestée par une division du travail inchangée. Les phases de la construction ne se distinguent pas entre elles et, en conséquence, aucune figure d'architecte-intellectuel ne peut pas se dégager. Dans le cas des corporations françaises de maçons par exemple, le directeur de la construction, le maître maçon, est à la fois l'auteur du plan et son exécuteur; ni sa formation, ni sa situation sociale n'égalent celle de l'*architetto* italien.

La propagation de la nouvelle architecture fut liée dans les pays autres que l'Italie à l'activité des maîtres italiens son progrès dépendait de leur rôle. Les premiers architectes italiens, dont Fra Giocondo, arrivèrent en France vers la fin du siècle (après la prise de Naples par Charles VIII) mais leur activité n'a guère changé l'architecture française, étant donné que leurs projets furent réalisés dans le cadre traditionnel (gothique) de l'organisation du travail. Les travaux de construction de l'architecte ne changèrent considérablement d'aspect que vers la première moitié du XVIe siècle, quand sous l'influence italienne, le maître maçon français s'éleva progressivement au rang d'architecte. Ce nouveau système eut la tâche de réaliser le grand programme de la monarchie française, celui surtout de François Ier et de sa noblesse (Paris, les châteaux du Val de Loire).

La situation fut un peu différente dans les pays où l'influence des maîtres italiens était plus directe, soit que l'exécution même leur fût confiée, soit que la tradition locale s'y prêtât. Ce fut le cas de la Hongrie, par ex., où le roi Mathias Corvin fit venir non seulement des architectes italiens (comme Chimenti Camicia) mais également des tailleurs de pierre qui sculptèrent certaines parties des bâtiments « all'antica », c'est-à-dire d'une manière différente de la méthode gothique des pays européens. Ce furent eux qui construisirent les palais de Buda et de Visegrád.

Les architectes italiens étaient présents dans la Russie de la fin du XVe siècle aussi. Le bolonais Aristotile Fioravante arriva en 1475 à Moscu où il travailla à Notre-Dame du Kremlin. Mais la tradition locale étant très forte, l'architecte italien n'arriva à introduire que des

innovations techniques. Le mur du Kremlin, rénové à la fin du siècle d'après le plan des architectes italiens, garde plus de nouveauté dans son style.

L'Europe du XVIe siècle verra enfin la diffusion générale de la nouvelle tendance, élevée entretemps au rang de style, qui transforma définitivement la structure architecturale du Moyen Age. Les pays où le renouveau ne s'opérera qu'au cours du XVIe siècle ne recevront l'impulsion de l'Italie que d'une manière indirecte, par l'intermédiaire d'autres pays. Ainsi, l'art Renaissance de l'Allemagne et des Pays-Bas reflètera l'influence française, tandis qu'en Europe de l'Est, l'art Renaissance en Pologne subira l'influence hongroise.

Gábor Hajnóczi
Université Technique,
Budapest

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

BENEVOLO (Leonardo), *Storia dell'architettura del Rinascimento*, Bari, 1973.
CASSIRER (Ernst), *Individuum und Kosmos in der Philosophie der Renaissance*, Darmstadt, 1963.
GARIN (Eugenio), *L'umanesimo italiano. Filosofia et vita civile nel Rinascimento*, Bari, 1973.
TAFURI (Manfredo), *L'architettura dell'umanesimo*, Bari, 1969.
WITTKOWER (Rudolf), *Architectural Principles in the Age of Humanism*, London, 1952.

Sources

ALBERTI (Leon Battista), *L'Architettura (De re aedificatoria)*, éd. Giovanni Orlandi, Paolo Portoghesi, Milano, 1966, 2 vols.
ID., *Della pittura*, éd. L. Malle, Firenze, 1950 (Raccolta di Fonti per la Storia dell'Arte, VIII).
Il codice dell'architettura. Antologia di trattatisti, éd. Renato De Fusco, Napoli, 1968.
FILARETE (Antonio Averlino), *Trattato di architettura*, éd. A. M. Finoli, L. Grassi, Milano, 1972, 2 vols.
MANETTI (Antonio), *Vita di Filippo di Ser Brunellesco*, éd. E. Toesca, Firenze, 1927.
MARTINI (Francesco di Giorgio), *Trattati di architettura, ingegneria e arte militare*, éd. Corrado Maltese, Livia Maltese Degrassi, Milano, 1967, 2 vols.
PLATON, *Œuvres complètes* Tome X: Timée-Critias, Paris, « Les belles lettres », 1963.
VITRUVIUS (Pollio M.), *De Architectura libri X*. L'architecture de Vitruve, Paris, 1847 (Bibliothèque latine-française).

Etudes thématiques

BLUNT (Anthony), *Artistic Theory in Italy 1450-1600*, Oxford, 1956.
CHASTEL (André), *Art et humanisme à Florence au temps de Laurent le Magnifique*, Paris, 1959.
ID., *Marsile Ficin et l'art*, Genève-Lille, 1954.
GARIN (Eugenio), *La cité idéale de la Renaissance italienne*, in *Les utopies à la Renaissance*, Bruxelles, 1963.
MURATORE (Giorgio), *La città rinascimentale. Tipi e modelli attraverso i trattati*, Milano, 1975.
PANOFSKY (Erwin), *Die Perspektive als « symbolische Form »*, in *Vorträge der Bibliothek Warburg*, IV(1924-1925), pp. 367-378.
ROSENAU (Helen), *The Ideal City*, London, 1959.
SCHLOSSER (Julius), *Die Kunstliteratur*, Wien, 1924.

Monographies

BATTISTI (Eugenio), *Filippo Brunelleschi*, Milano, s.d.
GADOL (Jean), *L.B. Alberti, Universal Man of the Early Renaissance*, Chicago, 1969.
GOLDTHWAITE (Richard), *The Building of Renaissance Florence. An Economic and Social History*, Baltimore-London, 1980.

HYMAN (Isabelle), éd., *Brunelleschi in Perspective*, Engelwood Cliffs, N.J., 1974.
KLOTZ (Heinrich), *Die Frühwerke Brunelleschis und die mittelalterliche Tradition*, Berlin, 1970.
SAALMAN (Howard), *Filippo Brunelleschi. The Cupola of Santa Maria del Fiore*, London, 1980.
TIGLER (Peter), *Die Architekturtheorie des Filarete*, Berlin, 1963.
TOMEI (Piero), *L'architettura a Roma nel Quattrocento*, Roma, 1977.

Aspects nationaux

BIAŁOSTOCKI (Jan), *The Art of the Renaissance in Eastern Europe. Hungary-Bohemia-Poland*, Oxford, 1976.
FEUER-TÓTH (Rózsa), *Renaissance-Baukunst in Ungarn*, Budapest, 1981.
HAUTECŒUR (Louis), *Histoire de l'architecture classique en France*, Paris, 1963.
HEYDENREICH (Ludwig, H.), *Eclosion de la Renaissance. Italie 1400-1600*, Paris, 1963.
LOTZ (Wolfgang), *Architecture in Italy 1400-1600*, London, 1974.
SANFAÇON (Roland), *L'architecture flamboyante en France*, Québec, 1971.

LA MUSIQUE : PERMANENCE GOTHIQUE

Paradoxalement, l'épithète gothique n'est pas utilisée par les historiens de la musique. Ils n'ont pourtant pas hésité à employer, pour d'autres périodes, les termes Renaissance, Baroque, Classicisme ou Romantisme. Or, l'activité musicale européenne entre 1400 et 1480 nous paraît marquée profondément par l'esprit gothique. Les foyers de création artistique et les zones de diffusion dans les domaines de l'architecture et de la musique se recouvrent parfaitement pendant cette période. La France du Nord et la terre flamande constituent alors le cœur géographique de l'Europe musicale tout comme celui de l'art flamboyant. L'habitude de valoriser excessivement le concept de Renaissance, justifiée pleinement par le renouveau italien, a masqué cette réalité indiscutable d'une permanence gothique au XVe siècle. La commodité d'une frontière aux contours simples entre Moyen Age et Renaissance a été souvent préférée à la complexité des faits. La musique témoigne jusqu'au cœur du XVIe siècle de la vitalité de l'art et de la pensée gothique.

La disparition de Guillaume de Machaut (1377) marque la fin de la tradition des trouveurs-déchanteurs, c'est-à-dire des poètes, inventeurs de mélodies et techniciens de la polyphonie. Progressivement, la musique et la poésie s'éloignent l'une de l'autre et se spécialisent dans des technicités de plus en plus poussées. Le musicien-compositeur du XVe siècle est avant tout un contrapuntiste habile, capable d'imaginer des combinaisons de lignes mélodiques superposées dont l'entrelacement complexe évoque irrésistiblement l'exubérance ornementale du gothique tardif. *L'Ars Nova* de Philippe de Vitry avait mis en place tous les moyens d'une maîtrise absolue du temps et de l'espace musicaux grâce à une notation devenue parfaitement précise. Avec ces outils complexes mais efficaces, il était devenu possible de forger un langage autonome pourvu de sa syntaxe, de son vocabulaire et de son symbolisme : le contrepoint.

Le contrepoint du XVe siècle est une technique intellectuelle et savante. C'est la construction, à partir d'une ligne musicale donnée qui constitue l'ossature de l'ensemble, le ténor, d'un tissu de lignes entretenant entre elles des rapports divers de conjonction et d'opposition. Un contrepoint est un faisceau de mélodies différentes dont l'exécution simultanée provoque une totalité rythmique et harmonique parfaite, c'est-à-dire conforme aux lois des consonances et des proportions et, en dernier ressort, à celles, plus générales, de la science des nombres. Cette conception intellectuelle de la musique ne peut se comprendre que dans la mesure où l'on replace cette discipline dans le contexte plus large des sciences du Quadrivium : Arithmétique, Géométrie, Astronomie et Musique. L'arithmétique, science du nombre pur, sert de base à tout cet édifice; la géométrie en est l'application aux figures fixes, l'astronomie aux

figures mobiles et la musique aux rapports et aux mouvements sonores. Des relations analogiques s'établissent entre la Musique et l'Astronomie et, aussi, la construction contrapunctique devient une image du mouvement cosmique lui-même. La maîtrise du contrepoint, c'est la maîtrise d'un temps et d'un espace entièrement symboliques. Nous pensons que le sens profond de la polyphonie jusqu'à Josquin Des Prés et même au-delà, se trouve à ce niveau. La musique de cette période est une image sonore de la complexité, de la beauté et de l'ordre du monde. Il n'est pas surprenant, dans cette perspective, que le plus habile compositeur du siècle, Jean de Ockeghem, ait été comparé par ses contemporains à Dieu lui-même.

Le souci de superposer dans une totalité harmonieuse des lignes aussi diverses que possible apparaît avec évidence dans les compositions dont les voix utilisent des textes différents. Dans ces conditions, on comprend que la musique ne puisse entretenir avec la poésie que des relations très contingentes. L'union de la musique et de la poésie que le XVIe siècle cherchera désespérément à rétablir, est un problème inconnu pendant les années 1400-1480. Le texte sert tant bien que mal de support phonique à la ligne mélodique, sa structure ne coïncide avec celle de la musique que sur le plan mécanique des schémas des formes fixes. La prosodie est ignorée des compositeurs, les mots sont non seulement superposés les uns aux autres, mais aussi fréquemment coupés par des silences ou désarticulés par des structures mélodiques contradictoires. Enfin, le sens même du mot n'apparaît pas au niveau musical. L'expressivité n'est pas la recherche première du musicien. Le *Crucifixus* du *Credo* polyphonique ne diffère pas de l'*Et resurrexit* dans son expression sonore. La nature de la musique n'est pas encore psychologique, elle est ontologique.

L'art du contrepoint a été développé et entretenu grâce à l'enseignement des maîtrises de la France du Nord et en particulier, celle de Cambrai où furent formés les plus grands polyphonistes du XVe siècle. Les grands compositeurs de cette période sont issus de cette même région et les chapelles de l'Europe entière font appel aux chantres formés dans ces maîtrises. On peut dire que ce territoire restreint situé entre la Somme et la Meuse a été le berceau de toute la musique occidentale pendant plus d'un siècle.

L'activité musicale se répartit en deux secteurs principaux : la chapelle et la Cour. Ces deux institutions drainent pour ainsi dire toute la création ou, plus exactement, celle qui, faisant l'objet d'une notation, nous a été conservée. Chaque grand centre ecclésiastique entretient une chapelle de musiciens destinée à assurer la magnificence des célébrations liturgiques. La chapelle papale demeure l'une des plus prestigieuses; les plus célèbres musiciens y furent engagés : Nicolas Grenon, Arnold de Lantins, Guillaume Dufay etc... Mais, les archevêques et les évêques ont également la leur, de même que les princes. La chapelle des ducs de Bourgogne est l'une des plus renommées. On y trouve Binchois, Busnois et Robert Morton. Celle du roi de France n'a rien à lui envier puisqu'elle est placée de 1465 à 1497 sous la direction de Jean de Ockeghem, trésorier de St. Martin de Tours. Le développement de la vie de cour entraîne celui de la musique profane, vocale et instrumentale. A côté des trompettes de guerre, les princes entretiennent des chantres et des joueurs de bas instruments (harpes, vièles ou luths) dont le talent est exploité à chaque fête. La description laissée par Mathieu d'Escouchy du célèbre banquet du Vœu qui réunit à Lille en 1454 les chevaliers de la Toison d'Or, nous donne une image bien vivante de la double institution, religieuse et profane, qui régit l'activité musicale : sur une table « estoit une église croisié, verrée... en laquelle avoit une cloque sonnant et quatre chantres qui y chantoient et jouoient d'orgues... », sur une seconde « estoit... ung pasté,

dedens lequel avoit 28 personnages vifz, juans de divers instrumens...» Ce dispositif représentait les musiques de la chapelle et de la chambre, institutions qui demeurent vivantes jusqu'à la Révolution, réunies ici pour donner plus d'éclat aux festivités.

Les genres musicaux

La musique religieuse occupe, quantitativement tout au moins, la première place dans la création musicale avec deux genres principaux : la messe et le motet polyphoniques. Cet essor nouveau de la musique liturgique polyphonique est souvent expliqué par l'influence de la « Devotio moderna ».

Guillaume de Machaut avait élaboré la première messe polyphonique complète à partir des techniques du motet isorythmique et du conduit issus de l'Ecole de Notre-Dame de Paris (XIIIe s.). Cet événement reste isolé au XIVe siècle. En revanche, à partir de l'école dite franco-flamande et de G. Dufay, les cycles de messes se multiplient. Dunstable montre la voie dans ce genre, mais le corpus des messes de Guillaume Dufay demeure le monument le plus significatif. A partir de la messe *Sine nomine* (1420) écrite à trois voix, il cherche le moyen d'unifier la structure musicale de ces très longues compositions, à leur donner plus de cohésion en utilisant dans toutes les parties le même « cantus firmus ». La permanence d'un motif mélodique commun, placé en tête de chaque séquence, renforce cette cohésion. Dufay reste fortement attaché à l'opposition des caractères mélodiques de chaque voix; il n'utilise que très peu l'écriture en imitation qui aura pour effet, plus tard, d'assurer une plus grande homogénéité du tissu contrapuntique. On lui doit, outre les chefs-d'œuvre que sont les messes *Ecce ancilla Domini, l'Homme armé* et *Ave regina coelorum,* la première polyphonie liturgique réalisée à partir d'un motif de chanson profane : la messe *Se la face ay pale.* Les préoccupations mathématiques y sont évidentes puisque, d'une séquence à l'autre, le motif de la chanson est réutilisé en valeurs rythmiques de plus en plus courtes. La génération suivante, dominée par la personnalité d'Ockeghem, atteint, dans le cadre de la messe, à la perfection de l'écriture en contrepoint en imitations et canonique. *La Missa prolationum* constitue le meilleur exemple de cette ambition du compositeur à créer une musique où la totalité des rapports de hauteur et de durée est contrôlée par le nombre. Les différentes séquences de l'Ordinaire sont basées sur une série de double-canons à intervalles progressifs, de la seconde à la septième, rythmiquement ordonnés par les diverses proportions et mensurations utilisées à l'époque. Cette organisation, d'une complexité inégalée, témoigne d'une volonté de maîtrise totale du temps et de l'espace. La prédilection d'Ockeghem et de ses contemporains pour l'écriture en canon doit être soulignée. Ce procédé d'écriture révèle l'existence implicite de plusieurs voix dans la notation d'une seule; ces voix sont déduites du modèle unique par application de modes de lecture différentes (clés et mensurations). De l'un surgit le multiple. Nous avons conservé une quinzaine de messes de Jean de Ockeghem *(Missa Cujusvistoni, Missa l'Homme armé, Missa Quintitoni, Messe de Requiem...).* Obrecht et Josquin Des Prés partiront des modèles laissés par le maître de chapelle des rois de France et orienteront la messe polyphonique vers une esthétique nouvelle, tournée vers la recherche de l'expressivité du texte.

L'évolution du motet au cours de cette période doit beaucoup à l'imagination créatrice de Guillaume Dufay. Celui-ci commence par écrire des motets à teneur isorythmique combinant

plusieurs textes en latin et en vulgaire, dans la tradition de l'Ars Nova. Ces pièces sont composées pour la célébration d'événements profanes ou religieux. Chaque voix y énonce un texte particulier, et l'ensemble commente l'événement lui-même : le motet *Ecclesie militantis — Sanctorum arbitrio — Bella canunt — Ecce nomen Domini — Gabriel,* à cinq voix et donc, cinq textes superposés, fut composé pour l'élection du Pape Eugène IV dont le prénom de baptême était Gabriel. *Nuper rosarum flores* fut exécuté le 25 mars 1436 lors de la consécration du fameux *Duomo* de Brunelleschi à Florence. Dufay accentue progressivement le caractère religieux du motet et l'oriente vers une nouvelle manière. Chez Ockeghem, dans les six motets à la Vierge, nous ne trouvons plus qu'un seul texte latin qui soutient des mélodies issues du plain-chant. Le motet va devenir à la fin du XVe siècle le lien privilégié des recherches expressives; musicalement, il ne se distinguera plus de la messe qui prendra l'aspect d'une suite de motets sur les textes liturgiques de l'Ordinaire. La somptuosité décorative de cette musique religieuse, greffée sur le chant grégorien, et dont la polyphonie s'élabore à partir de structures numériques de caractère symbolique, ne sera jamais égalée.

La musique vocale profane se développe parallèlement. Cette période voit l'épanouissement, dans toutes les Cours d'Europe, de la chanson française. Courtoise, satirique ou liée à un événement particulier (jour de l'an, anniversaire ou fête), la chanson polyphonique est intégrée à la vie de cour. Les musiciens des ducs de Bourgogne y excellent particulièrement et mettent en polyphonie à trois parties, le plus souvent, les textes de Christine de Pisan, d'Alain Chartier ou de Charles d'Orléans. Ces chansons s'accompagnent d'instruments variés comme harpes, vièles et luths. Une soixantaine de chansonniers calligraphiés entre 1400 et 1480 nous sont parvenus. *La ballade,* fort appréciée à la fin du XIVe siècle, tend à disparaître progressivement au profit du *virelai* et surtout du *rondeau.* Parmi les disciples directs de Guillaume de Machaut dont les œuvres figurent dans le manuscrit de Chantilly, une tendance à simplifier les structures contrapuntiques se fait jour. La musique des rondeaux emprunte ses schémas stéréotypés à la poésie elle-même; on y trouve les mêmes combinaisons de répétitions. Le musicien associe rigoureusement le vers (unité poétique) à la phrase musicale étirée en mélismes dans sa dernière incise et close par une cadence. La rigueur des associations d'unités formelles entre la poésie et la musique demeure le trait caractéristique de ces compositions non dépourvues d'un certain caractère mécanique propre aux formes fixes. On peut presque dire que ces musiques de rondeaux sont interchangeables; elles s'adaptent à des textes divers, s'ils obéissent à la même structure initiale. Les relations entre texte et musique ne sont pensées qu'au seul niveau de l'organisation formelle, il n'y a pas encore entre eux ces rapports de nécessité absolue qui, au niveau du sens, les rendront plus tard inséparables. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer la même polyphonie associée à des textes différents : *l'Ave verum* de Gilles Binchois se chante sur la même musique que *Adieu mes très belles amours.* L'exigence de la répétition strophique ne permet pas au musicien d'associer intimement le rythme verbal au rythme musical. La prosodie demeure donc approximative ou plus exactement, le problème prosodique ne se pose pas au compositeur; il est encore ignoré.

Jusqu'à Josquin Des Prés, ces rondeaux sont écrits à trois parties (supérieur, ténor et contreténor) dont les tessitures sont variables. Ces termes ne désignent pas encore des types de voix, mais des fonctions polyphoniques. Chaque chanson possède donc une couleur vocale particulière mais qu'il est bien difficile d'associer, par analogie, au sens du texte lui-même. Les voix sont relayées, en fin de phrase, par les instruments dont le choix est laissé aux exécutants. Le

ténor conserve encore son rôle de partie conductrice. Il est souvent emprunté soit à une mélodie populaire comme dans la célèbre ballade de G. Dufay *La belle se siet*, soit à une mélodie liturgique. Dans ce cas, la chanson se rapproche de la technique du motet. Dans *Je ne puis plus ce que j'ay peu* de Dufay, le texte évoque la détresse de la vieillesse; il est contrepointé avec un ténor qui énonce *Unde veniet auxilium mihi?* Ce jeu des rapports de signification entre les divers textes, hérité de l'Ars Nova, reste relativement fréquent. Dans cette même chanson, le ténor se démultiplie en canon. Le compositeur en donne la solution sous la forme suivante : « Primo in dupla, Secundo in tripla, Tertio in sextupla proportione. » Ce simple exemple montre la permanence, dans la musique profane, des préoccupations mathématiques plutôt que littéraires, du contrapuntiste. Le canon énigmatique devient une sorte de jeu de société et les musiciens s'ingénient à en inventer un grand nombre dont les solutions sont habilement cachées dans des formules sibyllines.

Avec Dufay, Gilles Binchois et Antoine Busnois qui furent tous deux musiciens des ducs de Bourgogne, excellent particulièrement dans ce genre profane. Leurs œuvres étaient chantées lors des grandes fêtes organisées par ces princes alors au sommet de leur puissance. Selon la *Chronique* de Mathieu d'Escouchy, la chanson de Binchois *Je ne vis oncques la pareille* fut chantée lors du Banquet du Vœu : « sy entra ung cherf merveilleusement grant et bel... Et par dessus... estoit monté ung josne fitz de eage de XII ans... commencha ledit enfant le dessus d'une chanson, moult hault et cler, et ledit cherf lui tenoit la teneur... et nommoit-on la chanson qu'ils disoient : *Je ne vis oncques la pareille*... » Cette description nous montre que l'exécution de ces musiques pouvait s'accompagner d'une véritable mise en scène.

La renommée de la chanson bourguignonne se répand dans toute l'Europe et le genre devient véritablement international. Son importance culturelle exerce une pression considérable sur la création musicale des divers pays et retarde aussi le moment où apparaîtront les polyphonies profanes italiennes, espagnoles ou allemandes. La chanson envahit même le décor de la vie quotidienne. Les dames de la cour de Ferrare ornent leurs manches de titres de chansons et l'on reproduit, en marqueterie, sur les panneaux décoratifs des palais italiens, la notation de chansons en vogue. Toute cette activité prélude à l'épanouissement, à partir des années 1480, de la chanson de la Renaissance proprement dite qui, avec Josquin Des Prés se tournera, elle aussi, vers les recherches d'expressivité.

La musique instrumentale dépend étroitement de la polyphonie vocale. L'instrumentiste n'a pas atteint une véritable indépendance. Recruté dans le milieu populaire des ménétriers, il exerce son activité surtout au niveau de l'improvisation, ses créations relèvent encore de la tradition orale et ce n'est qu'au début du XVIe siècle qu'apparaîtront les premières œuvres instrumentales écrites. Pourtant, la diversité des couleurs instrumentales enrichit l'exécution des messes, des motets et des chansons. La poésie des rhétoriqueurs abonde en longues listes d'instruments dont la variété demeure surprenante. Aucune musique instrumentale notée de cette période n'a été conservée à l'exception de pièces d'orgue allemandes *(Fundamentum organisandi* de K. Paumann et le *Buxheimer Orgelbuch)*.

Le principal théoricien de la période, Johannes Tinctoris, dont le passage à Cambrai en 1460 est attesté, entre en 1475 au service du roi de Naples Ferdinand 1er. C'est entre 1475 et 1485 qu'il rédigea ses douze traités qui constituent une somme complète des connaissances musicales de son temps. Cette œuvre est particulièrement intéressante parce qu'elle s'appuie sur des exemples empruntés aux compositions de Busnois et d'Ockeghem. Avec Tinctoris, la théorie

musicale cesse d'être une réflexion purement intellectuelle coupée de la pratique musicale concrète. On peut dire que ses traités ouvrent en partie la voie à une théorie moderne de la musique.

L'Europe musicale à l'heure franco-flamande.

Entre 1400 et 1480, les principales chapelles et cours d'Europe ne vivent que par les chantres et les compositeurs franco-flamands. Leur technique contrapuntique est aussi incontestée que leurs compétences vocales. Les émissaires de ces Cours et chapelles se rencontrent à la fameuse foire aux chantres de Cambrai, véritable centre de recrutement international.

La Cour de Bourgogne concentre une grande partie de l'activité musicale tant religieuse que profane surtout pendant le règne de Philippe le Bon. Ce prince n'était pas seulement amateur de manuscrits littéraires mais aussi de manuscrits musicaux. Sa chapelle est la mieux fournie qui soit et les fêtes qu'il organise, utilisant de nombreux chantres et ménestrels, servent de modèles aux cours européennes. Parmi les compositeurs attachés à la Cour de Bourgogne au cours de cette période, on note Pierre Fontaine (1380-1450), Nicolas Grenon (1370-1449), Jacques Vide (?-1433), Gilles Binchois (1400?-1460), Hayne van Ghizeghem (?-après 1472), Robert Morton (?-1475) et Antoine Busnois (?-1492). Guillaume Dufay y fit également de nombreux séjours. Cette liste, où l'on trouve les plus grands musiciens du siècle, suffit à témoigner de l'extraordinaire éclat de la musique bourguignonne.

La Cour de France, en dépit des difficultés de la guerre de Cent ans et de ses séquelles, entretient, elle aussi, une chapelle renommée. Sous les règnes de Louis XI et Charles VIII, celle-ci reconquiert une notoriété universelle sous la direction de Jean de Ockeghem. La langue française s'est imposée partout comme unique véhicule de la musique profane et il est bien artificiel de tracer une frontière entre France, Bourgogne et Pays flamand dans le domaine musical. Les compositeurs et chantres se déplacent alors fréquemment. En 1422 la chapelle du roi de France comptait quinze chapelains parmi lesquels deux musiciens venant de la maison de Bourgogne. Il était alors courant de commencer, comme Guillaume Dufay, sa carrière à Cambrai, puis d'entrer quelque temps à la chapelle pontificale, de servir la Cour de Savoie, celle de Bourgogne, de passer à Paris, à Bruges et de revenir mourir au lieu initial de sa formation. La carrière des compositeurs franco-flamands du XVe siècle est presque toujours internationale et c'est la raison pour laquelle leur art s'imposa dans toute l'Europe.

L'Italie qui, au Quattrocento, domine le monde occidental sur les plans intellectuels, littéraires et plastiques, se trouve totalement « colonisée » par les musiciens flamands. La mort de Landino (1397) semble avoir marqué le début d'une éclipse du génie musical italien. Johannes Ciconia, d'origine liégeoise, s'impose à la cathédrale de Padoue en 1403 et après sa mort en 1411, la présence de compositeurs-maîtres de chapelle du Nord se généralise dans les seigneuries municipales italiennes. Après B. Feragut d'Avignon, Agricola, L. Compère et Josquin sont attachés à la chapelle du Dôme de Milan. Isaac travaille à Florence au service des Médicis; Obrecht puis Josquin servent la famille d'Este à Ferrare et Tinctoris exerce à Naples. La chapelle pontificale, rentrée depuis peu en Italie, s'assure le concours des Franco-flamands les plus réputés : Pierre Fontaine, Nicolas Grenon, Guillaume Dufay. Ces compositeurs, formés aux techniques du contrepoint gothique, répandent dans toute la péninsule les genres, les formes, et

la syntaxe de la musique franco-flamande. Les premiers imprimés musicaux vénitiens, réalisés à partir de 1501 par Petrucci ne mettront en lumière que des œuvres d'auteurs flamands : Pierre de la Rue, Brumel, Loyset Compère et Josquin Des Prés.

La situation est comparable en Espagne. Il faut attendre les Rois Catholiques (1474-1504) pour voir apparaître des musiciens espagnols dans les chapelles des maisons d'Aragon et de Castille. A Naples et à Barcelone, Alphonse le Magnanime s'entoure surtout de compositeurs flamands. A la cour de son fils Ferdinand 1er la chanson française constitue le genre favori, selon la mode répandue dans toute l'Italie. La Cour d'Aragon employa à la fin du XIVe siècle des musiciens comme Jean Trebor et Gacian Reyneau de Tours dont quelques pièces profanes sur texte français ont été conservées dans le manuscrit de Chantilly. Reyneau servait encore sous le règne d'Alphonse V, jusqu'en 1429. La véritable naissance de la musique polyphonique espagnole ne se fera qu'à l'extrême fin du XVe siècle. Elle sera en partie due à l'œuvre de Juan del Encina dont les *villancicos* ont été conservés dans le *Cancionero de Palacio*, l'un des plus célèbres chansonniers manuscrits de cette période. Mais il est significatif que la première pièce de ce recueil *Nunca fué pena mayor*, villancico particulièrement réputé dont le texte fut composé par le duc d'Albe, est signée d'un musicien flamand, Johannes Wreede de Bruges alors au service de ce prince.

L'Angleterre joue, pour sa part, un rôle important dans les premières années du siècle. Avec Leonel Power à Canterbury et John Dunstable, musicien du duc de Bedford, elle contribue au renouvellement stylistique qui éloigne définitivement les techniques du contrepoint des pratiques de l'Ars Nova. Dunstable, qui séjourna longtemps sur le continent, marqua en profondeur le style polyphonique nouveau en atténuant les dissonances et en généralisant la consonance de tierce, plus douce, dont la sonorité spécifique caractérisait le contrepoint improvisé anglais. Ses œuvres furent louées par Tinctoris, et Martin Le Franc lui attribue sans réserve dans le *Champion des Dames* la paternité du nouveau contrepoint; il le présente comme le modèle suivi par Dufay et Binchois qui, dit-il, « ont prins de la contenance angloise et ensuy Dunstable ». Parmi les successeurs de Dunstable, Robert Morton et Walter Frye s'imposent comme figures principales; ils travaillèrent surtout sur le continent, au service de la cour de Bourgogne. Morton fut le maître de musique du futur Charles le Téméraire et ses compositions, conservées en très petit nombre, connurent un grand succès. Quant à Walter Frye, sa réputation devait être considérable puisqu'on trouve, par exemple, un de ses motets à la Vierge entièrement copié au plafond de l'oratoire du château de Montreuil-Bellay (Maine et Loire), entouré d'anges musiciens. L'école anglaise a donc joué un rôle tout à fait décisif dans la constitution de ce contrepoint gothique que les musiciens franco-flamands répandirent dans toute l'Europe.

L'Allemagne présente, pendant cette période, une situation particulièrement originale. La tradition de la création monodique des trouvères s'y perpétue avec les Minnesinger puis les Meistersinger jusqu'au cœur du XVIe siècle. Cette région de l'Europe semble avoir ignoré l'existence de la polyphonie vocale pendant le XIVe siècle. Oswald von Wolkenstein est le premier polyphoniste germanique, imitateur de l'Ars Nova. Les chansonniers allemands du XVe siècle contiennent essentiellement des compositions françaises et flamandes dans le style de Dufay. Le *Glogauer Liederbuch* (1480), manuscrit volumineux en trois volumes (supérieur, ténor, contreténor) contient 294 pièces parmi lesquelles on a pu reconnaître des adaptations de compositions dues à Dufay, Ghizeghem, Ockeghem, Tinctoris et Busnois. En revanche, les musiciens allemands ont développé, pendant cette période, les techniques de la musique

instrumentale. La tablature allemande est la première notation instrumentale inventée en Occident. Konrad Paumann, l'organiste aveugle de Nuremberg, doit être considéré comme le principal fondateur de l'école allemande et son célèbre *Fundamentum organisandi*, rédigé, à la Cour d'Albert III de Bavière à Munich, contient, outre des exercices de contrepoint improvisés sur le clavier, un *Magnificat* et quelques préludes. Le *Buxheimer Orgelbuch* (vers 1460) est une anthologie du répertoire des organistes allemands, constituée de préludes et d'adaptations ornées de pièces polyphoniques de Dunstable, Binchois, Dufay, Frye etc... L'Allemagne trouve donc dans ce domaine son originalité profonde.

L'activité musicale des Cours de l'Europe de l'Est est fortement marquée, elle aussi, par les musiciens flamands. En Hongrie, la Cour de Mathias Corvin est un centre réputé pour la qualité de sa musique. La chapelle royale est dirigée vers 1480 par Johannes Stokhem et la reine Béatrice à laquelle Tinctoris avait dédié à Naples son *Terminorum musicae diffinitorium* (1475), entretient dans sa maison chantres et instrumentistes et y donnent des fêtes somptueuses. A Prague, le mouvement hussite est à l'origine de la création de chants de caractère populaire en langue tchèque conservés dans le *Chansonnier* de Jistebnice. Mais, sous le règne de Georges de Poděbrady (1458-1471), la polyphonie flamande s'impose là aussi. Les premiers compositeurs tchèques apparaissent vers le milieu du XVIe siècle, mais la Cour de Prague sera encore à cette époque animée par des étrangers comme Philippe de Monte et Jacobus Gallus.

La musique polonaise apparaît, grâce à l'œuvre de Nicolas de Radom, comme plus originale. Dans ses fragments de messes polyphoniques, ses ballades et ses madrigaux, il prolonge la tradition mensuraliste de l'Ars Nova française mais l'utilisation du faux bourdon prouve qu'il suivait également l'évolution du style franco-flamand. Les sources polonaises du début du XVe siècle contiennent aussi des polyphonies d'origine étrangère signées par Johannes Ciconia et Etienne Grossin. A la fin du XVe siècle, l'essentiel de l'activité musicale savante polonaise se trouve concentré à Cracovie, autour de la célèbre université. Mais c'est au cours de la période suivante que s'épanouira véritablement, tant dans le domaine vocal qu'instrumental, la musique polonaise.

Ce rapide tour d'horizon de la musique européenne entre 1400 et 1480 montre l'expansion des techniques et du style des polyphonistes franco-flamands. On peut parler, au cours de cette période, d'une véritable universalité de la musique gothique; sa technicité supérieure qui lui confère un caractère fortement accusé d'art intellectuel et savant, lui assure partout la suprématie. L'unification à travers toute l'Europe de la polyphonie religieuse liturgique se trouve liée à la catholicité retrouvée, après les difficultés de l'époque avignonnaise. Elle marque un temps d'équilibre, d'homogénéité et de splendeur grandiose de la liturgie où le faste tend quelquefois à submerger la piété elle-même. Les premières manifestations de l'esprit réformiste ne manqueront pas d'attaquer avec vigueur cet édifice du contrepoint gothique. Erasme, aussi bien que Luther, dénonceront à leurs manières ces excessives richesses musicales dont la complexité échappait au commun et où la force de la parole divine demeurait cachée et comme inaccessible, sous la profusion des lignes ornementales. La musique profane franco-flamande s'impose elle aussi partout comme art de cour raffiné et savant, ornement prestigieux de la vie des princes, dont les ducs de Bourgogne incarnent le modèle le plus accompli. Pourtant, un peu partout en Europe et principalement en Italie, une réaction se prépare grâce à un retour aux sources d'une musique populaire dont le caractère plus spontané permettra aux musiciens de s'affranchir progressivement des techniques sophistiquées du contrepoint gothique. Délivrée de

ses implications numériques et orientée vers l'expressivité psychologique, la musique nouvelle se fera jour peu à peu, à travers la frottola italienne, le villancico espagnol ou la chanson parisienne. Cette transformation décisive du sens musical commencera à se faire sentir dans les œuvres de la génération des élèves d'Ockeghem et, tout particulièrement, dans celles de Josquin Des Prés et de ses contemporains.

Jean-Michel Vaccaro
Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance
Tours

Bibliographie essentielle

N. B. Articles consacrés aux divers compositeurs cités dans *Die Musik in Geschichte und Gegenwart*, éd. Friedrich Blume, Kassel-Basel, 1949-1952.

BRIDGMAN (Nanie), *La vie musicale au Quattrocento*, Paris, 1964.

DUFOURCQ (Norbert), *La musique*, Paris, 1965.

MARIX (Jeanne), *Histoire de la musique et des musiciens de la Cour de Bourgogne sous le règne de Philippe le Bon*, Strasbourg, 1939; réimpr. Genève, 1972.

PIRRO (André), *Histoire de la musique de la fin du XIVe siècle à la fin du XVIe*, Paris, 1940.

REESE (Gustave), *Music in the Renaissance*, London, 1954.

SCHRADE (Leo), *La musique de Machaut à Dufay* in *Histoire de la musique*, Paris, 1960 (Encyclopédie de la Pléiade).

THIBAULT (Geneviève), *La chanson française au XVe siècle de Dufay à Josquin Des Prés*, in *Histoire de la musique*, Paris, 1960 (Encyclopédie de la Pléiade).

VAN DEN BORREN (Charles), *Le Moyen Age et la Renaissance*, in *La musique en Belgique du Moyen Age à nos jours*, Bruxelles, 1950.

WANGERMEE (Robert), *La musique dans la société flamande*, Bruxelles, 1970.

VII

DIFFUSION ET RÉFRACTION DU SAVOIR

En ce qui concerne le genre encyclopédique et la création d'encyclopédies, le XVe siècle constitue à la fois une période de continuité à l'égard de la vigoureuse tradition du Moyen Age, et d'innovation, dans la mesure où y débutent des courants nouveaux, de caractère laïcisant, scientifique et humaniste. Continuité et innovation se manifestent respectivement dans deux domaines distincts mais liés entre eux : d'une part, celui des rééditions d'encyclopédies déjà existantes, et d'autre part celui des travaux compilés et publiés au cours du XVe siècle proprement dit. C'est ainsi que le quinzième siècle apparaît, pour ce qui est du genre encyclopédique en Europe, comme une période de transition. Les œuvres de cette période doivent être considérées comme dérivant de la tradition médiévale, elle-même tributaire d'un vaste secteur aristotélicien au sein duquel la philosophie hispano-arabe occupe une place particulièrement importante. En même temps, toutefois, le quinzième siècle fait siens quelques ténus filaments de progrès déjà discernables dans les œuvres du passé, et y ajoute de nombreux éléments novateurs bien à lui. Parmi ceux-ci, la sécularisation et la scientificité continueront à se développer d'une manière remarquable au cours des siècles suivants, tandis que l'humanisme latin orthodoxe sera dépassé par des courants culturels moins radicaux, en langue vulgaire. Le résultat final, c'est que, tant du point de vue idéologique que du point de vue formel, l'encyclopédie rassemble, au XVe siècle, toute une diversité composite d'entreprises au sein desquelles les éléments anciens coexistent avec les éléments nouveaux, au lieu de se déplacer mutuellement.

Époque d'intense activité encyclopédique

Que cette époque s'intéresse aux ouvrages encyclopédiques, la prolifération d'excellentes éditions des encyclopédies du passé l'atteste. Sauf pour le cas de l'anonyme *Compendium philosophiae* (vers 1320), tous les grands ouvrages encyclopédiques des siècles passés connurent des impressions réitérées avant 1500. L'exemple du *De proprietatibus rerum* de Barthélémy l'Anglais (1220-1240), imprimé en 1470, en 1472, 1481, et 1492, est répercuté par l'histoire des autres encyclopédies médiévales. Le *Reductorium, repertorium et dictionarium* (vers 1340) de Pierre Bercheure (ou Bersuire, ou Berchorius) ne fut pas imprimé moins de quinze fois avant 1526. La rapidité avec laquelle se succédèrent les traductions des mêmes ouvrages dans les langues vernaculaires témoigne semblablement de l'intérêt dont jouissait cette littérature auprès

des lecteurs. Barthélémy l'Anglais peut de nouveau servir d'exemple de ce qui fut une tendance générale. Ses ouvrages avaient été traduits en français, flamand, anglais et espagnol avant le tournant du siècle. Sans aucun doute, cette succession si riche en éditions contemporaines imprimées ainsi que de traductions d'encyclopédies médiévales a puissamment stimulé le développement d'encyclopédies propres au XVe siècle même.

Si, vers la fin du Moyen Age, la production encyclopédique fut surtout un phénomène limité au Nord de l'Europe, au quinzième siècle en revanche, à l'exception de quelques auteurs allemands ainsi que d'un Hongrois et un Espagnol, la majorité des figures de première importance provient des provinces du Nord et du centre de l'Italie : Domenico Bandini (environ 1335-1418) était originaire d'Arezzo; Raffaele Maffei, surnommé Volaterranus (1451-1522), de Volterra; Domenico Nanni Mirabelli (vers 1500), d'Alba; et Giorgio Valla, de Piacenza (connu sous le nom de Placentinus, environ 1430-1500). Sans doute le rôle prédominant joué par l'Italie dans le développement de la culture européenne au cours de la seconde moitié du XVe siècle entre-t-il pour beaucoup dans cette concentration géographique.

Au quinzième siècle, un certain nombre d'auteurs d'encyclopédies étaient encore des hommes d'Église. Il en était ainsi de Pierre d'Ailly (ou Petrus de Alliaco), auteur de l'*Imago mundi*, encyclopédie d'un grand intérêt dans le domaine scientifique. Théologien marquant et polygraphe prolifique, Pierre d'Ailly survit surtout dans l'histoire grâce à son rôle au concile de Constance. Gregor Reisch, († 1525) auteur de la *Margarita philosophica* (1496) était prieur du monastère carthusien de Fribourg et confesseur de l'empereur Maximilien. En troisième lieu, il y eut Pelbartus de Temesvár (1440-1504), auteur de l'*Aureum rosarium theologiae* (imprimé en 1503), et professeur au *studium generale* d'Esztergom. Pelbartus se rendit célèbre surtout par ses sermons en latin, plusieurs fois publiés hors des frontières de la Hongrie. Mais, pour la plupart, les auteurs d'encyclopédies furent des laïques : professeurs, érudits, écrivains, humanistes. Alfonso de la Torre († vers 1460), auteur de la célèbre *Visión delectable de la Filosofía y Artes liberales, Metafísica y Filosofía moral* (vers 1435), était un poète et écrivain espagnol de Burgos. Bandini, auteur de *Fons memorabilium universi* (jamais imprimée; l'holographe se trouve dans Vat. urb. lat. 300), était un professeur humaniste qui enseignait à Bologne et à Florence, entretenait des relations avec Pétrarque et cultivait une amitié humaniste avec Salutati. Wenceslaus Brack (ou Bracka), qui vécut au cours de la seconde moitié du siècle et écrivit son *Vocabularins rerum* avant 1483, était *professor artium* à Constance et s'était acquis une certaine renommée pour son érudition. Hermann Torrentius (ou Hermannus Torrentinus, ou Herman van der Boeke, † 1520), auteur de l'*Elucidarium carminum et historiarum, vel Vocabularius poeticus* (1498), était un humaniste et grammairien flamand de Zwoll, qui avait édité les œuvres mineures de Virgile et révisé l'œuvre du grammairien médiéval Alexandre de Villedieu. Maffei, auteur de l'influent *Commentarium urbanorum libri CCCVIII* (1506), était un érudit possédant un tour d'esprit scientifique et humaniste très prononcé. Enfin, Valla, fils du grand humaniste Lorenzo, était lui-même un homme de grand savoir et un humaniste dont le mérite ne devait rien à autrui. Son *De expetendis, et fugiendis rebus opus* (1501) est une des encyclopédies les plus progressistes de son époque. A la différence des auteurs d'encyclopédies qui viennent d'être nommés, la plupart de leurs prédécesseurs médiévaux avaient été membres d'ordres religieux ou occupé des fonctions ecclésiastiques. Les deux seuls laïques, Brunetto Latini et Guglielmo da Pastrengo, étaient italiens, ce qui est assez caractéristique.

Tenter de définir le public de lecteurs à l'adresse de qui les encyclopédies étaient créées et publiées est quelque peu risqué. Il semble inexact de dire qu'un public de commerçants et d'officiels remplaça au XVe siècle celui des générations passées, formé d'érudits et de théologiens. Sans même se référer aux encyclopédies médiévales en tant que telles, on peut dire que celles qui sont apparues au XVe siècle étaient encore, dans l'ensemble, orientées vers le passé. Certes, dans une certaine mesure, le savoir séculier, la science expérimentale, les intérêts humanistes y étaient représentés et mis en relief, mais ceci au sein d'un ensemble dominé par la tendance médiévale au traitement lourdement allégorique, à la moralisation, à la théologie. S'il est vrai que dans le *Commentarium* de Maffei et dans le *De expetendis* de Valla la sécularisation des sujets, l'intérêt scientifique et le penchant humaniste pour l'organisation domestique sont aisément discernables, et que la *Margarita* de Reisch exhale un charme distinctement renaissant, il n'en demeure pas moins que la *Visión* de Torre constitue un traitement allégorique des plus lourds dans la tradition la plus médiévale, et que le centre de gravité de l'*Aureum rosarium* de Pelbartus repose sur des questions théologiques et des moralités illustrées. En outre, ce qui se fait jour dans plusieurs des ouvrages encyclopédiques, c'est la coexistence paradoxale de vieilles traditions et de tendances nouvelles. La *Fons* de Bandini peut être prise ici comme exemple, avec son mélange curieux mais typique des composantes scolastiques, théologiques, scientifiques et humanistes qui entraient dans la mentalité de l'époque. En tout et pour tout, la majorité des ouvrages encyclopédiques alors disponibles visait plutôt à satisfaire l'*ancien* état d'esprit, dont les intérêts et le goût se portaient vers la théologie, la morale, l'édification et l'allégorie. Le public sollicité par ces ouvrages comprenait maintenant des secteurs de la société tels que celui des administrateurs laïcs, des colporteurs, du bas clergé, et des fonctionnaires juridiques, qui auparavant n'avaient pas eu coutume de consulter des encyclopédies. En même temps, ce public comprenait également des théologiens, des érudits appartenant tant à l'université qu'à l'Eglise, des professeurs, des hommes de lettres aux penchants très divers; bien que, de toute évidence, aucun de ces groupements ne coïncidât exactement, au quinzième siècle, avec ce qu'il eût été aux époques précédentes. Le public destiné à lire les encyclopédies possédait donc sur le plan des professions une gamme plus étendue et plus diverse que le public plus restreint des siècles précédents; car, tout en retenant toutes les catégories professionnelles des publics antérieurs, il s'en adjoignait également de nouvelles.

Formes et formats

Les encyclopédies du XVe siècle étaient pour la plupart de grands in-folios, tels que la *Polyanthea nova* de Mirabelli (1503) ou le *De expetendis* de Valla. Il en était de plus maniables, méritant l'appellation d'« encyclopédies portatives ». Le *Vocabularius* de Brack est un ouvrage bref; la *Margarita* de Reisch également. Celle-ci est un volume compact, commode et d'une lecture facile, ne dépassant guère deux cents pages. L'*Imago* de d'Ailly, qui traite d'un seul sujet, est également un ouvrage bref.

On constate par ailleurs chez ces auteurs d'encyclopédies réputées sèches un modeste souci de la forme intrinsèque, du style, en un mot, une certaine grâce. Partout dans sa *Fons*, mais

particulièrement dans les derniers livres, Bandini s'efforce de polir son style. Mirabelli décrit avec à-propos sa *Polyanthea* : « hic est, opus suavissimis floribus celebriorum sententiarum exornatum ». Quant à Reisch, il dédie son ouvrage à la « jeunesse ingénue ». La brièveté ainsi que l'attrait du style figurent à coup sûr parmi les raisons de la popularité de la *Margarita*, dont la première édition connut deux réimpressions non autorisées. Lorsque, au siècle suivant, Gallucci amplifiera la *Margarita* en la traduisant en italien, (en 1599), il veillera sans se lasser à la qualité du style : « Non meno per i curiosi dilettevole, che vtille, e gioueuole per gli studiosi. »

Organisation interne des encyclopédies

Le quinzième siècle avait hérité, dans le domaine de la composition des encyclopédies, aussi bien que dans ce que l'on peut imaginer comme étant les habitudes du public relativement à la lecture, deux présupposés traditionnels : tout d'abord un principe didactique fondé sur l'idée souvent irréaliste que l'ouvrage serait lu en une continuité ininterrompue, ou du moins que certains de ses fragments bénéficieraient d'une lecture continue; et, en second lieu, un principe intellectuel selon lequel une encyclopédie est un ouvrage fait pour être consulté rapidement et pour fournir des renseignements selon les besoins du moment. L'organisation des diverses compilations reflétait tantôt l'un, tantôt l'autre de ces principes. Un cas extrême du principe didactique est fourni par l'*Imago* de d'Ailly qui ne traite que d'un sujet : l'astronomie. On a tenté de dénier la nature encyclopédique de cet ouvrage. Mais il faudrait semblablement refuser le titre d'encyclopédie à quelques-uns des ouvrages encyclopédiques les plus intéressants des siècles précédents. Au XIIe siècle, le *De diversis artibus* de Théophile traite uniquement de techniques artistiques; et, au siècle suivant, la *Mappe monde* de Gautier de Metz s'occupe uniquement — un peu comme l'ouvrage de d'Ailly lui-même — de questions astronomiques et géographiques. D'autre part, au XVIe siècle, plusieurs brèves encyclopédies françaises seront semblablement organisées autour d'un sujet, ou tout au plus deux ou trois sujets. Il convient donc plutôt de considérer les travaux de d'Ailly, de ses prédecesseurs et de ses successeurs comme des encyclopédies spécialisées formant un sous-genre qui plus tard devait connaître un développement considérable. A d'autres égards également, l'*Imago* de d'Ailly est importante pour l'histoire des sciences. Colomb s'en servit dans ses voyages et l'annota. Son exemplaire de l'*Imago* est conservé à la Biblioteca columbina.

Les autres ouvrages étaient pour la plupart organisés en un arrangement systématique par séries de matières. Celles-ci étaient d'abord groupées sous quelques rubriques générales, lesquelles étaient à leur tour sous-divisées en rubrique particulières. Dans certains ouvrages, les rubriques générales étaient systématisées d'une manière relativement simple. Maffei divise son *Commentarium* en trois parties : géographie, anthropologie (c'est-à-dire, en réalité, matières historiques) et philologie. Reisch, dans sa *Margarita*, ajoute aux sept arts libéraux l'astrologie, les principes des choses naturelles, leur origine, leur âme; et la philosophie morale. Dans d'autres ouvrages prévaut une organisation plus élaborée. Valla fait débuter son *De expetendis* avec quatre titres pour le Quadrivium, continue par la physiologie (qui contient aussi la métaphysique) et la médecine, ajoute quatre titres pour englober un Trivium élargi, et termine par la philosophie morale, l'économie et la politique. L'*Aureum rosarium* de Pelbartus commence et se termine par la théologie, sujet du premier ainsi que du quatrième volume de

l'ouvrage. Les volumes intermédiaires, eux, traitent de la création et de l'univers créé, et de questions morales. Il est des encyclopédies dont le mode de division manifeste déjà à lui seul toute une architecture conceptuelle. Le livre 21 du *De expetendis* de Valla, par exemple, traite de la métaphysique en cent-trois chapitres distincts, dont cinq parlent du soleil.

Cette organisation par sujets admettait toutefois des exceptions. Ainsi, par exemple, le *Fons* de Bandini, bien qu'organisée par sujets, présente en même temps dans certains livres un arrangement alphabétique destiné de toute évidence à permettre au lecteur de trouver rapidement les renseignements désirés. C'était une tentative de première heure (bien qu'elle ne fût pas la toute première : l'ordre alphabétique avait déjà été utilisé dans l'encyclopédie *Suidas*, autour de 1080) qui, réalisée peu avant 1418, allait s'avérer d'une importance historique dans les siècles à venir. La progression générale du *Fons* — semblable en cela à la *Summa de exemplis et similitudinibus rerum* écrite au XIVe siècle par Giovanni Goro da San Gimignano — va de Dieu par le cosmos, les éléments, la terre, jusqu'à l'homme. La première partie de l'ouvrage traite de théologie en quatre livres dont le dernier est consacré à la démonologie et comprend aussi un traité de nécromancie ajouté tardivement. La deuxième partie passe en revue, en quatre livres, tous les aspects de l'astronomie en une séquence logique. La troisième partie parle d'abord des éléments, puis des oiseaux et des poissons, encore que ces derniers sujets auraient dû être rattachés à la quatrième partie, qui traite d'une manière systématique de la terre, de sa faune et de sa flore. Plusieurs des livres de la quatrième partie ont trait à des matières qui intéressaient les humanistes; il en est de même des livres de la cinquième partie. Dans le cadre de cette organisation, Bandini range les sous-catégories de sujets particuliers par ordre alphabétique. C'est ainsi que les étoiles et les constellations (livre trois, deuxième partie) et les planètes (livre quatre, deuxième partie) sont dans l'ordre alphabétique. Il en est de même des livres un à neuf de la quatrième partie qui englobent des matières telles que les herbes, les montagnes, les arbres et les quadrupèdes. Il est aisé de voir que Bandini, toutes les fois qu'il en arrive à des individus de valeur égale au sein d'une même catégorie, a recours à l'ordre alphabétique.

Une conception différente et novatrice fut celle de Mirabelli basant entièrement l'organisation de *Polyanthea* sur l'ordre alphabétique. Le nombre total des articles par sujets dépasse légèrement 3000, mais les sujets sont loin d'être traités d'une manière uniforme. Les matières morales, théologiques et religieuses occupent la majeure partie de l'espace de l'œuvre, mais non du nombre des articles. Tandis que « aqua », par exemple, reçoit un minimum d'attention, l'article « avaricia » occupe six pages et demie d'in-folio; « diabolus », plus de trois, et « Deus » en exige dix-huit. A cause de son ordonnance alphabétique, *Polyanthea* constitue l'ancêtre du « Konversationslexikon » moderne.

Forme et esprit

Les différents systèmes d'indexation, souvent complexes, qu'utilisent les encyclopédies, témoignent de la fonction consultative de ces ouvrages. Le format, le type et l'extension de ces systèmes varient considérablement. Dans *Polyanthea* de Mirabelli il y a un long index alphabétique des « Authores hoc opere citati », suivi par une « tabula » des matières également ordonnée selon l'alphabet. C'est le *Commentarium* de Maffei qui comporte le système d'indexation le plus élaboré. Celui-ci embrasse des groupements tels que « loca ac populi »,

« homines clari », « pontifices romani », « principes romani », « principes orientales », « principes occidentales », « reges Italie (sic) & Imp. », « animalia » (liste très longue), « morbi ac medicine », et un index spécial pour le volume Trois qui traite de la philologie. C'est ainsi que l'on concevait et organisait de différentes manières la fonction de l'encyclopédie comme ouvrage de référence. Bandini mérite ici une mention spéciale pour avoir introduit dans le *Fons* de nombreux renvois, particulièrement dans les livres consacrés à l'histoire et à la géographie.

Cependant, le sujet apparent et l'organisation ne donnent pas à eux seuls, dans bien des cas, une idée juste de l'essence véritable d'un ouvrage. Assez souvent, un index d'allure progressiste n'est pas confirmé par le caractère du contenu de l'ouvrage, qui reste conservateur. La persistance d'une vigoureuse tradition médiévale se manifeste dans un très grand nombre de ces encyclopédies par la moralisation implicite ou explicite, par l'inclusion du Trivium et du Quadrivium dans le répertoire des sujets et par le traitement soit symbolique, soit allégorique du contenu, à moins que ce ne soit les deux à la fois. La double visée de la *Visión* de Torre, c'est l'acquisition du savoir jointe à l'édification morale. Cette dernière consiste à montrer comment les vertus modèrent les passions. Après un processus de purification, l'Entendement apprend à connaître l'unité de Dieu, Sa providence, Sa sagesse et Sa bonté. Le plus souvent, les sept arts libéraux figurent au sein des programmes d'éducation. La *Margarita* de Reisch commence avec le Trivium, et se poursuit avec le Quadrivium, le tout dans la meilleure tradition médiévale. Dans la *Visión* l'enfant est tout d'abord instruit dans les sept arts libéraux. Valla fait débuter son *De expetendis*, par ailleurs novateur, par une exposition raisonnée du Quadrivium, et incorpore le Trivium dans une partie ultérieure de son ouvrage.

Le symbolisme et l'allégorie se manifestent de maintes façons différentes. Le *Fons* de Bandini, ainsi qu'il a déjà été noté, est un alliage curieux, mais typique, des composantes médiévales et humanistes de l'époque. La division fondamentale de l'ouvrage en cinq parties rappelant les blessures du Christ reflète encore le recours ultime au symbole, si cher aux auteurs du Moyen Age. La *Visión* de Torre mérite ici une attention particulière. Conçu sur le modèle d'une *vision* toute médiévale, l'ouvrage repose solidement sur le procédé d'une insistante personnification allégorique. Son ambiance stylistique se situe à mi-chemin entre le *Roman de la Rose* et la *Faerie Queen*. Dans la *Visión*, la Vérité, la Sagesse et la Poésie souffrent sous le joug de la Barbarie. Un jeune garçon, l'Entendement, est conduit par une jeune fille, Grammaire, à travers une série de rencontres avec les sœurs de celle-ci : Logique, Rhétorique, Arithmétique, Géométrie, Musique, Astrologie, qui ne sont autres que les sept arts libéraux. A chaque rencontre l'enfant est instruit dans la discipline correspondante. Vérité et Raison, qui habitent avec Astrologie, expliquent à Entendement les mystères derniers.

La plupart de ces tendances, visiblement reliées à une période antérieure, s'expliquent par l'ascendant général qu'exerçaient encore les traditions du Moyen Age sur le quinzième siècle et par l'influence immédiate des éditions imprimées d'encyclopédies médiévales sur les auteurs d'encyclopédies contemporains. Après d'Ailly, Bandini et Torre qui œuvrèrent au cours de la première moitié du siècle, les autres compilateurs composèrent leurs encyclopédies entre 1460 et la fin du siècle. Parce que le travail en collaboration était inconnu, les auteurs devaient consacrer à leurs ouvrages des périodes très longues. Il arrivait souvent que la rédaction de la majeure partie d'un ouvrage fût de longtemps antérieure à la date de sa publication. De toute manière, la rédaction des grands ouvrages originaux se faisait parallèlement avec les grandes rééditions imprimées des chefs-d'œuvre du passé.

Empreinte des œuvres du passé

Dans certains cas on peut constater d'une manière plus directe l'influence des œuvres du passé. De nombreuses encyclopédies suivirent l'exemple du *Speculum majus* de Vincent de Beauvais (dont les trois premières parties furent terminées avant leur réunion en 1244 alors que la quatrième est un ajout du XVe siècle) en surchargeant lourdement leurs textes d'extraits tirés des « autorités ». Le *Vocabularius* de Brack doit beaucoup au *Didascalion* de Hugues de Saint-Victor (vers 1120), qui fut édité plusieurs fois en Europe centrale et septentrionale. Du fait que Hugues est un ardent défenseur du système monastique, on peut mesurer l'opposition entre l'enseignement laïque et l'enseignement monastique dans les pays allemands de la fin du quinzième siècle à travers le modèle choisi par Brack pour son *Vocabularius*. L'attitude moralisatrice de la *Summa* de Goro dérive de la première partie du *Reductorium* de Bercheure. C'est précisément cette première partie de l'ouvrage de Bercheure qui connut une diffusion particulièrement large à partir de l'édition de Strasbourg de 1474. Quant à la *Visión* de Torre, elle emprunte abondamment aux compilateurs antérieurs et surtout à Isidore de Séville. Le traitement allégorique du sujet trouve son modèle chez Martianus Capella.

Indices de renouveau

Soulignons que l'influence des œuvres antérieures n'est pas nécessairement régressive. Le *De expetendis* de Valla est une des œuvres les plus novatrices de son époque. En un sens limité on peut faire remonter l'organisation de l'encyclopédie de Valla à la sécularisation des sujets introduite par Brunetto Latini dans son *Trésor*, antérieur à 1266. Mais, tandis que Brunetto Latini part encore de présupposés théologiques, Valla laisse résolument de côté la théologie et entre en matière avec une exposition raisonnée du Quadrivium. On retrouve dans l'*Elucidarium* de Torrentius, qui traite principalement de sujets historiques et géographiques, une tendance semblable à séculariser la matière. Il a déjà été question plus haut de la gamme de sujets contenue dans la *Margarita* de Reisch, qui manifeste d'une manière énergique et conséquente sa tendance sécularisatrice. On pourrait en dire autant du *Commentarium* de Maffei, qui est le meilleur exemple des tendances sécularisatrices à la fois par la gamme de ses sujets et par son organisation. La géographie y précède l'anthropologie, laquelle précède la philologie. L'ouvrage ne traite d'aucun autre sujet.

Le processus de sécularisation n'est lui-même qu'une des pierres de touche permettant de constater l'attitude changeante des encyclopédies du quinzième siècle vis-à-vis de leurs antécédents médiévaux. Deux autres phénomènes peuvent servir d'indice : l'attitude des textes vis-à-vis de la science, et le savoir humaniste nouveau qui s'y trouve incorporé.

Nombreuses sont les encyclopédies qui saisissent sur le vif l'essentiel du renouveau d'intérêt que cette époque manifeste pour les sciences : l'astronomie avec ses applications à la navigation, aux découvertes géographiques ainsi qu'aux instruments les rendant possibles. Nous avons déjà parlé de l'intérêt exclusif de Pierre d'Ailly pour l'astronomie, et de son importance pour la science. Dans le *De expetendis* de Valla c'est l'optique qui se trouve particulièrement développée. Les chapitres qu'il consacre à l'« astrologie » et à la géométrie contiennent de nombreux diagrammes et chartes; dans celui qui traite d'astrologie, il est parlé en détail de la fabrication et

de l'utilisation de l'astrolabe. Des trois sujets majeurs du *Commentarium* de Maffei, le premier est précisément la géographie. Voilà qui indique un changement parmi les priorités, tendance qui deviendra plus radicale avec le temps. Au siècle suivant, Gallucci augmentera la *Margarita* en y ajoutant de nouveaux livres de géométrie, et d'autres relatifs aux instruments de navigation les plus nouvellement inventés.

Présence de l'humanisme

Des trois phénomènes qui sont autant d'indices annonçant l'émancipation des encyclopédies du XVe siècle par rapport à l'héritage composite du Moyen Age, c'est l'humanisme qui est de loin le plus important. Mais il n'est pas toujours aisé de détecter les tendances humanistes car souvent elles sont à l'œuvre sous la surface et à l'encontre de l'orientation générale d'un ouvrage. Les *Polyanthea* de Mirabelli, par la plupart de leurs traits, s'orientent vers le passé. Mais, si l'on regarde les « auctores » étayant les commentaires de chaque article, on trouve des noms antiques en grand nombre. Dans l'article « Acidia », par exemple, à la suite de personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament et de Pères de l'église, Mirabelli cite Sénèque, Platon, Aristote, Salluste, Valère Maxime, Quinte-Curce, Virgile, Lucain, Ovide, Tibulle, Horace. Dans l'index général une certaine présence des commentateurs arabes se fait jour également. Parmi les « authores hoc opere citati », aux côtés de Dante, on voit figurer Pétrarque, Ermolao Barbaro, Panormita. Dans l'article « Acidia » les citations tirées de Dante, dans l'original italien, sont nombreuses : *Inf.* XXIV, *Purg.* III, XVIII, XXIII et *Par.* XX.

Dans les autres encyclopédies également on discerne la présence d'intérêts humanistes, parfois ostensibles, parfois latents. Dans l'*Elucidarium*, l'intérêt que manifeste Torrentius pour l'histoire et la géographie va de pair avec celui qu'il éprouve pour les Anciens, et plus spécialement pour la mythologie. Le second volume du *Commentarium* de Maffei est consacré à l'« Anthropologie », ce qui pour lui signifie, en réalité, à des biographies. Celles-ci comprennent un nombre assez élévé d'articles portant sur des « homines clari ». En tout et pour tout, les biographies occupent environ un tiers de l'ouvrage. L'intérêt que voue à l'humanisme un Valla est plus important et d'une portée plus vaste. Il met l'accent sur les préoccupations civiques qui existent chez les humanistes de la génération de son père et de la sienne. Trois des livres du *De expetendis*, 20-22, traitent de l'économie domestique : « De Œconomia, siue administratione domus », sujet qui rappelle beaucoup quelques-unes des constantes de la pensée d'Alberti. Le livre concernant la politique possède une valeur toute particulière. Il survient, à la suite du *Trésor*, vers la fin de l'ouvrage. La notion des affaires politiques est ample. Elle inclut le droit civil, la législation, et des questions militaires. Le titre du tout dernier livre de l'encyclopédie de Valla se lit ainsi : « De rebus externis liber unus ac ultimus, ubi de gloria, amplitudine, & caeteris huiusmodi. » Conformément à une attitude humaniste typique, Valla termine son encyclopédie par une discussion des notions abstraites de « gloire » et de « grandeur » si chères à la Renaissance à partir de Pétrarque.

Les tendances humanistes de quelques-unes de ces encyclopédies se voient également dans l'évolution interne d'un ouvrage donné, lorsque la rédaction de celui-ci s'étend sur une durée particulièrement longue.

C'est typiquement le cas du *Fons* de Bandini, dont la composition s'étend depuis une date antérieure à 1374, année où Pétrarque en vit des extraits, jusqu'aux derniers jours de l'auteur,

qui mourut en 1418. C'est donc presque un demi-siècle que dure la composition du *Fons*; et ce demi-siècle est marqué en Italie par une lente cristallisation de l'esprit humaniste dans le domaine civique. Tandis que les auteurs demeurent attachés à l'idéal antique, on voit augmenter le rythme des emprunts faits à leurs œuvres, et de l'utilisation de ceux-ci. Dans le *Fons* on constate à deux niveaux différents une mutation correspondante pour ce qui est de la portée et des intérêts manifestés : l'extension de l'ouvrage, et la nature des sources utilisées. Il y a une disproportion évidente entre les trois premières parties et les deux dernières. Celles-ci sont traitées plus longuement que celles-là. En ce qui concerne les sources, tandis que dans la première partie du *Fons* Bandini se prévaut d'autorités scolastiques communément présentes, dans la dernière portion il utilise en nombre grandissant des sources gréco-latines aussi bien que contemporaines. De ces dernières, tirées de Pétrarque, Boccace, Salutati, Silvestri, F. Villani, l'auteur n'indique pas toujours l'origine. Dans un assez grand nombre de livres de la quatrième partie, l'accent se trouve sur les rapports entre l'homme et son milieu. Ces livres comprennent un traité théorique sur le gouvernement, un livre sur le développement urbain aux temps anciens et aux temps modernes, un autre sur les coutumes de diverses nations, ainsi que des passages d'une certaine longueur sur la viticulture et la viniculture, et un livre sur des questions de régime alimentaire. La cinquième partie du *Fons* traite spécifiquement de l'homme dans ses rapports sociaux. La politique, l'histoire, la morale, et certains aspects de l'histoire religieuse constituent le répertoire des sujets. Le premier livre de la cinquième partie traite d'hommes célèbres, et le tout dernier livre, de femmes célèbres. Dans la description qu'il fait de ces personnages, Bandini met constamment en œuvre des sources gréco-latines, sans pour cela se départir d'une certaine mesure d'originalité. C'est ce trait qui le distingue des compilateurs ordinaires.

Bandini est loin d'être le seul auteur dont l'encyclopédie présente de nombreux liens avec Pétrarque. Pierre Bercheure et Guglielmo da Pastrengo, auteurs du *De originibus rerum libellus*, écrivains situés hors des limites du présent travail, sont dans le même cas. Mais, à propos de ces deux auteurs, une question plus large se fait jour : celle des rapports entre l'humanisme et la tendance scientifique des compilations encyclopédiques. A cet égard il semble que le premier humanisme ait été moins étanche vis-à-vis de certaines formes de spéculation scientifique qu'on ne le croit communément. Dans le cadre des ouvrages encyclopédiques, l'humanisme s'associait d'une manière toute spontanée avec la philosophie aristotélicienne de la nature tant préscolastique que scolastique, et avec l'esprit scientifique émergeant alors. Tout en se concentrant de plus en plus sur quelques-unes des préoccupations traditionnelles de l'humanisme tels que les auteurs et les matières antiques, et en général la reconstitution de la culture de l'Antiquité, les encyclopédistes humanistes se refusaient à sevrer les provinces nouvelles du savoir des domaines, anciennement acceptés, de la théologie et de la philosophie. Leur effort pour intégrer les connaissances pourrait se décrire comme un élan vers la coexistence dans un syncrétisme, plutôt que vers un compromis.

Coexistence de l'ancien et du nouveau

Il serait plutôt problématique de proférer des généralisations concernant la tradition encyclopédique d'une époque qui connut des ouvrages si divers dans leur portée, leurs méthodes, leurs approches. En définitive, les encyclopédies du quinzième siècle ne sont pas plus

régressives qu'elles ne sont progressistes. Du point de vue des contemporains toutefois, les regards en arrière n'avaient rien de condamnable, et les percées vers l'avenir ne conféraient pas de dignité spéciale. Les objectifs intellectuels de l'époque étaient multiples et diversifiés. Nul courant unique ne prédominait que ce fût du point de vue de la pensée, de la méthodologie ou de l'approche. Les encyclopédies de l'époque n'étaient pas plus enracinées dans une pensée théologique, dans la méthodologie scolastique et dans les courants moralisants qu'elles ne penchaient vers la sécularisation, les intérêts scientifiques et l'humanisme. Avec cette différence toutefois : tandis que les racines plongeant dans le passé étaient profondes et tenaces, les percées vers le futur en étaient encore au stade de l'exploration.

On a pu dire que dans le domaine de la création d'ouvrages encyclopédiques, le quinzième siècle est marqué par la coexistence de l'ancien et du nouveau plutôt que par un déplacement de l'ancien par le nouveau. Cette coexistence de courants divergents, parfois contradictoires, au sein des ouvrages encyclopédiques ne dut nullement sembler paradoxale aux auteurs eux-mêmes ou à leur public. En tout temps, la vie intellectuelle est sans doute sujette à des tensions que les époques subséquentes qualifient de paradoxales. Il est également vrai que le degré de tolérance intellectuelle d'une période particulière est un trait omniprésent difficile à évaluer, et dont les contemporains ne parlent presque jamais parce qu'à eux cela ne paraît que trop naturel. A la lumière des preuves que l'on trouve dans les ouvrages encyclopédiques de l'époque, le quinzième siècle semble avoir possédé une importante mesure de tolérance intellectuelle. Les grandes constructions métaphysiques du Moyen Age figuraient encore à l'arrière-plan comme des éléments majeurs, tandis que la science nouvelle, qui plus tard conduira vers Bacon, Galilée et Vico, ne faisait qu'émerger lentement à l'horizon. Entre les deux, la sécularisation et l'humanisme s'affirmaient comme des forces nouvelles en voie d'émergence. Mais on ne saurait affirmer que ces courants aient possédé une orientation suffisamment précise et bien définie ni qu'ils étaient assez répandus, et méthodologiquement robustes, pour donner naissance à une encyclopédie purement humaniste. C'est au milieu de ce no man's land intellectuel que les créateurs d'encyclopédies du quinzième siècle compilèrent et écrivirent leurs ouvrages. Les encyclopédies créées par eux ne pouvaient échapper à des conditions historiquement déterminées dans lesquelles des forces intellectuelles diversifiées, souvent antagonistes, vivaient ensemble en une coexistence tolérante.

William Melczer
Syracuse University
Syracuse (N. Y.)

Bibliographie essentielle

N. B. On constate que la bibliographie concernant les encyclopédies du quinzième siècle est extrêmement limitée. Voici les titres généraux les plus utiles :

BOUARD (Michel de), *Encyclopédies médiévales sur la connaissance de la nature et du monde au Moyen Age*, in *Revue des Questions Historiques*, CXII (1930), pp. 258-304.
CAPPELLI (L. M.), *Primi studi sulle enciclopedie medioevali*, Modena, 1897.
COLLISON (Robert), *Encyclopaedias : Their History throughout the Ages*, New York-London, 1966.
GEYER (Bernhard), *Die patristische und scholastische Philosophie*, Berlin, 1928.
GILSON (Etienne), *History of Christian Philosophy in the Middle Ages*, London, 1955.

MELCZER (William), *Humanism and the Encyclopedic Tradition of the Fifteenth Century*, in *Cithara*, XVII (1978), pp. 13-19.
ID., *Poetica e retorica nelle enciclopedie italiane e tedesche del Quattroçento*, in *Retorica e poetica*, Padova, 1979, pp. 233-242.
SANDYS (John Edwin), *A History of Classical Scholarship*, Cambridge, 1903.
SARTON (George), *Introduction to the History of Science*, Baltimore, 1927-1948, 3 vols.
ID., *The Appreciation of Ancient and Medieval Science during the Renaissance*, New York, 1961.
THORNDIKE (Lynn), *A History of Magic and Experimental Science*, New York, 1923-1958, 8 vols.
ID., *Science and Thought in the Fifteenth Century*, New York, 1929.
WELLS (James M.), *The Circle of Knowledge, Encyclopaedias Past and Present*, Chicago, 1968.
WULF (Maurice de), *Histoire de la philosophie médiévale*, Louvain, 1934-1947.

ÉVOLUTION DE L'HISTORIOGRAPHIE TRADITIONNELLE

L'historiographie médiévale comportait deux genres principaux : d'une part, la chronique universelle, qui traite de l'histoire de l'humanité depuis la création du monde, et de l'autre, les annales qui enregistrent des faits et des événements importants pour un public plus restreint. Bien que le premier genre soit plus spéculatif, il n'a pas besoin pour autant de chercher les causes, les rapports, le sens des événements ni de résoudre les problèmes théoriques de l'histoire : tout cela lui est donné, parce qu'il considère l'histoire comme reflétant le projet que Dieu a conçu pour le monde; ses éléments sont pris à la Révélation, et son but n'est que d'illustrer, par des exemples, la manifestation de la présence divine à travers les événements. Les annales, elles, ont un caractère plus pratique; elles se contentent d'enregistrer les faits et, comme elles ont en vue les intérêts de l'historiographe, de son seigneur ou commanditaire, elles ne se préoccupent que des faits qui, plus tard, seront utilisables dans les questions politiques, juridiques et surtout dans les affaires de « pratique » (propriété, héritage, succession etc...). Les chroniques universelles composées sous l'égide de l'Empire allemand tiennent le milieu entre ces deux sortes d'œuvres : tout en suivant la tradition médiévale de leur genre, ces ouvrages lient à l'histoire de l'humanité celle de l'Empereur; tout en relatant l'histoire du monde à travers la suite des monarchies, elles y ajoutent des notes annalistiques portant sur l'Empereur. Naturellement ce n'est pas qu'une question de forme : ces chroniques sont faites pour consolider le pouvoir de l'Empereur et manifestent sa volonté de puissance.

Historiographie et essor des nations

Le changement surviendra sous l'effet de deux phénomènes qui ont, en dernière analyse, les mêmes causes. L'un, fondamental, est celui qui s'opère en économie dans les rapports de production et dont un des résultats est l'ascension sociale dans le cadre du système féodal, des artisans, des commerçants et de la bourgeoisie. L'autre, originairement fonction du premier, est l'accélération du processus de la formation des nations et la nécessité de créer un pouvoir central. (Cf. aussi Chap. I. Essor des nationalismes.) C'est de la conjonction de ces deux mouvements que procède le besoin de réviser la façon dont le Moyen Age a conçu et écrit l'histoire. L'importance publique de l'historiographie se fait sentir partout en Europe. Dès les premières années du XVe siècle, un intérêt croissant pour la littérature géographique et historique des siècles précédents se manifeste partout et, grâce à l'imprimerie, prend un essor

sans précédent. On voit se multiplier de plus en plus copies, extraits, remaniements, traductions, outre les impressions reproduisant les œuvres historiographiques les plus populaires du Moyen Age (Eusèbe, Augustin, Isidore, Vincent de Beauvais, Rolewinck; et en Russie les Byzantins : Jean Zonaras, Constantin Manassès), les chroniques nationales les plus lues (Bède, Wincenty Kadłubek, *Chronica Hungarorum, Povesti*) et semblablement, les œuvres des géographes et des historiographes classiques, déjà très lues auparavant (Florus, Eutrope, Justin, Tite-Live, Pline, Pomponius Mela). Le *Fasciculus temporum* de Rolewinck par exemple, après l'édition princeps de 1474, paraît bientôt en traduction hollandaise, allemande, française. En même temps, surtout dans les années 30 et 40, l'édition des auteurs grecs et leur traduction en latin se font à un rythme accéléré. Après ces prémices prometteuses, le sens et la vitesse des progrès accomplis seront déterminés par le fait que les causes mentionnées resteront à peu près constantes.

Limites de l'influence humaniste

Au cours des premières décennies du XVe siècle, toute l'Europe arrive presque au même moment à un point où se produit une transformation radicale de l'historiographie, sous l'effet de causes, similaires, mais différant selon les pays, en intensité, en profondeur et en résultats. Sans compter certains territoires déjà atteints à l'époque par les invasions turque et tartare (Russie du Sud, Grèce, Bulgarie, Macédoine, Thessalie) ou bien inexorablement menacés par elles (Valachie, Albanie, Serbie), vers le milieu du XVe siècle la différence de phase est négligeable; essentiellement c'est l'Italie qui prend l'initiative; à la littérature des autres peuples il ne reste qu'à suivre son exemple. (Cf. chap. IX. Les débuts de l'historiographie humaniste.) Tout cela n'exclut pas, naturellement, que la mode d'origine étrangère ne s'intègre en peu de temps à la culture nationale et qu'elle ne devienne une composante importante. Là où l'on comprend le latin, le rattachement simultané à ce mouvement est rendu possible par l'emprunt de la forme développée en Italie, qui est partout accessible; là où on ne le comprend pas, c'est Byzance qui fournit le modèle correspondant. Cette forme toute faite accélère ensuite le changement de contenu là où les conditions internes sont prêtes par ailleurs. L'influence des écrivains venus d'Italie et de Byzance, ou de ceux qui sont passés par ces régions, celle des mécènes et des souverains de mentalité moderne, des auteurs classiques retrouvés, des auteurs modernes en vogue, tout cela provoque d'une manière inévitable la confrontation entre traditions médiévales et exigences contemporaines. Il en résulte que les éléments humanistes importés sont de prime abord d'un caractère rhétorique car on imite surtout ce qui est le plus facile à imiter : le style.

Dans les pays d'Europe occidentale, où le développement économique et social coïncide avec la lutte pour l'indépendance et la formation de nations au pouvoir centralisé, s'ouvre pour l'historiographie une période d'activité glorieuse qui dépassera les initiatives italiennes. Dans ces pays, la tendance rhétorique sera bientôt périmée, et l'historiographie se développera dans le sens de la science historique moderne. Mais dans l'Europe orientale et centrale le déplacement des routes commerciales ainsi qu'une pression extérieure énorme élève une barrière difficile à franchir, et dans certaines régions, insurmontable, au développement économique et social; la lutte pour défendre l'Etat, et quelquefois même pour la simple vie matérielle, épuise les réserves. L'époque qui commence au tournant du XIVe au XVe siècle a pour souci principal la défense

contre les conquérants extérieurs (Turcs et Tartares); et, comme condition primordiale de cette dernière, la formation d'une monarchie centralisée à caractère féodal continue à prédominer; ou bien, si par suite de la supériorité des forces extérieures elle ne parvient pas à se constituer, du moins les pays ainsi affectés cherchent-ils une indépendance relative, et l'assurance du minimum indispensable pour leur subsistance. En Russie, c'est le règne du prince moscovite Dimitri Ivanovitch (1359-1389) et la bataille de Koulikov (1380) qui déclenchent le processus séculaire aboutissant à l'unification autour de Moscou des principautés de cette région. En Hongrie, la famille Hunyadi, en Pologne, celle des Jagellon, en Moldavie, Etienne le Grand (1457-1504) ont fait de vaines tentatives d'union. En Allemagne, les partisans de l'unité se groupent autour de la personne de l'Empereur.

Dans ces pays, l'historiographie sert de soutien idéologique à leurs besoins fondamentaux; elle se lie étroitement à des ambitions politiques; elle perd son objectivité et cède le pas à une variante propagandiste de l'historiographie qui est caractéristique de ces pays. L'auteur propagandiste devait avoir la prudence de ne pas rompre complètement avec une tradition qu'il était facile de mobiliser et de mettre au service d'une cause contemporaine. Sa vision biblique était en harmonie avec le sentiment religieux des masses, et avec l'idéologie de la lutte contre les païens et les hérétiques. Ce qu'il faut également remarquer, c'est que les possibilités matérielles de l'Etat, plus modestes, ne permettent pas le soutien d'un groupe nombreux de savants ni la stimulation d'un public éclairé. C'est pourquoi l'historiographie, en rapport avec la situation générale, forme un tableau diversifié; sa production oscille selon les temps et les lieux entre des niveaux tout à fait différents, des départs prometteurs à la stagnation complète; l'école humaniste la plus moderne et celle qui relève d'une culture en partie ou complètement médiévale fonctionnent l'une à côté de l'autre, parallèlement et s'influençant réciproquement. Quant à leurs buts et fonctions, ce sont les mêmes dans la mesure où les historiens aspirent au maintien ou à la restauration d'un état donné, et non pas au développement social. Le caractère humaniste ne transparaît que dans les méthodes de recherche, dans les procédés employés et dans le style; mais il n'est pas non plus obligatoirement présent et n'affecte guère les principes, la manière de voir, le sens.

L'œuvre du Polonais Jan Długosz trahit une forte influence de Tite-Live et du nouveau style italien; parmi ses méthodes, nous retrouvons aussi les plus modernes; son œuvre est basée sur des documents qu'il a lui-même collectionnés; il a un certain sens de la critique des sources, il cherche les causes derrière les événements, place son récit dans un cadre cosmographique; en même temps, toutefois, il emprunte, sans rien y changer, les éléments légendaires et fabuleux de la tradition médiévale, sans que son sens critique réagisse à ces faits. Il s'oppose résolument aux seigneurs laïques favorables au démembrement, mettant d'abord son espoir dans l'attirance unifiante de l'Eglise, puis se rangeant du côté de Casimir IV.

Le Hongrois János Thuróczy copie presque sans changements le texte de la chronique médiévale qui lui servait de source; sa latinité n'est pas non plus des plus pures, mais il fait le premier pas vers l'intégration de l'histoire de la Hongrie à une synthèse cosmographique; il utilise des sources contemporaines, des diplômes, consulte des témoins oculaires, cite Hérodote et Enea Silvio Piccolomini, et dans le récit tout personnel qu'il fait de son siècle, nous pouvons découvrir des traits d'un style vraiment humaniste. Sa prise de position soutient expressément les prétentions centralisatrices de Mathias Hunyadi qui s'appuyait, contre les barons, sur la petite noblesse et sur les villes.

L'historiographie allemande, on l'a vu, reste fermement attachée à la chronique universelle, base idéologique du pouvoir impérial, et bien qu'elle comporte certaines innovations de forme, elle ne peut pas rompre avec les thèses fondamentales de la conception de l'histoire basée sur la Bible, de la translation de l'Empire et du rôle directeur de la *divina providentia*. Au XVe siècle, les monastères (Melk, Klosterneuburg, etc. . .) poursuivent une activité intense dans le domaine de la chronique. Pour ce qui est de la forme, leurs écrits ne diffèrent en rien de ceux des chroniqueurs précédents : on copie l'histoire universelle d'Eusèbe traduite par Ruffin en y ajoutant, pour l'année donnée, les événements qui se sont déroulés dans le cloître ou ses alentours, et quelquefois dans toute l'Allemagne. Ainsi, en 1476, Johann Bämler publie un ouvrage qui est d'un caractère tout à fait médiéval *(Chronik von allen Kaisern, Königen und Päpsten)*. La synthèse monumentale de Hartmann Schedel, intitulée *Chronicorum liber* (1493), est d'un caractère analogue et vise, par ses concessions au style humaniste (détails cosmographiques, références à la littérature ancienne) à prolonger la validité de la conception antique. L'auteur avait fait ses études à Padoue, y trouvant son inspiration et sa source majeure dans l'ouvrage de Jacopo Filippo Foresti, le *Supplementum chronicarum* (Brescia 1485), ouvrage d'une portée universelle, qui reprend la conception de l'histoire propre à l'humanisme chrétien, et fut maintes fois réédité et continué. Schedel met la mentalité religieuse et l'ouvrage au service de ses buts politiques; il y apprend à utiliser une forme des procédés stylistiques modernes d'une manière qui paraît contraire à leur fonction originelle. Son œuvre jouit d'une immense popularité et fait école; la traduction allemande paraît l'année même de l'édition latine. Avec l'auteur de l'autre chronique universelle à grand succès, Johannes Nauclerus, ami de Reuchlin, qui suivit la même voie, on aboutit directement à l'historiographie de la Réforme.

Dans la littérature annaliste russe *(letopis)* un sentiment apparaît : l'attachement à la « terre russe »; et pourtant nous sommes à une époque où, après plusieurs siècles de démembrement et une occupation étrangère, l'idée d'une patrie russe n'appartient qu'aux rêves les plus audacieux des souverains et des hommes politiques. C'est d'abord dans le domaine de la culture, et dans celui de l'historiographie, que l'unité remplace la dispersion de l'époque précédente. L'activité des chroniqueurs, disséminés auparavant dans des Cours, des villes et des monastères (Kiev, Halitch, Vladimir Volynski etc.) est centralisée maintenant à Moscou. Le *Rousski hronograf* (perdu d'ailleurs et connu seulement dans sa rédaction de 1512 sous le nom de *Hronograf pervoi redaktsii*), œuvre vraisemblablement de Pakhomi, cherche déjà, au cours de la première moitié du XVe siècle, à définir la place de la Russie dans le monde. Le « cycle de légendes babyloniennes » d'origine byzantine, qui est connu d'un large public et fait remonter le pouvoir du souverain des Russes, par-delà Byzance, jusqu'à Babylone, explique la vocation à l'empire du monde de cette nation dont le centre serait Moscou; et, sur la base du principe médiéval de la « translatio imperii », il suggère l'idée de la « troisième Rome » qui sera explicitée dans les années 1550-70, par le monumental *Litsevoi svod*.

Souci de la lutte contre l'ennemi

La fonction première de cette historiographie n'est pas d'explorer objectivement la réalité, mais de rechercher une base idéologique pour la lutte contre les envahisseurs, contre ceux qui menacent l'indépendance du pays et ceux qui, de l'extérieur ou de l'intérieur, empêchent l'unité;

elle servait également d'appui moral aux combattants. Un élément de la conscience nationale est presque toujours au premier plan : chacun veut savoir quelle est la place de sa nation dans le monde. La conscience qu'on a de cette place particulière, de ce rôle essentiel qui ne pourrait être joué par aucun autre pays, est un tonique moral. Długosz est fort préoccupé de définir le rôle de la Pologne dans le monde. L'historiographie russe exploite la thèse de la « troisième Rome ». La Hongrie revendique le rôle de « bastion de la chrétienté » contre les Turcs dès les années 1440, puis pendant des siècles, et au XVe siècle contre les Hussites tchèques. Même des communautés plus petites, dont les conditions d'existence ne se prêtaient pas à la formation d'une nation, cherchaient à leur tour leur fonction particulière; c'est ainsi que l'Ordre des Chevaliers Teutoniques justifie son existence par l'évangélisation et par la lutte contre les païens et les hérétiques. La dépréciation des mérites d'autrui marchait, il va sans dire, de pair avec la fierté nationale.

Parallèlement aux tentatives centralisatrices, les dangers de désunion faisaient partout l'objet d'une attention générale. C'est sans doute la Bulgarie qui en a été la première victime. Dès le début du XVe siècle, presque toute activité culturelle y avait été interrompue ou s'était retirée derrière les murs des monastères. La *B'lgarska Hronika* (environ 1413), née dans ces circonstances, trouve l'unique cause de la défaite dans la discorde qui divise les peuples balkaniques.

Une haine acharnée contre l'ennemi, une polémique acerbe, quelquefois haineuse, entre les partisans de solutions opposées, sont fort caractéristiques de cette historiographie. Sa mentalité très religieuse la rend féroce d'une part contre l'ennemi païen et d'autre part contre les hérétiques qui menacent l'unité idéologique. On peut considérer comme typique les déchaînements de colère de Długosz contre tous les ennemis de la Pologne : Prussiens, Hussites, Hongrois. Les chroniques prussiennes, qui étaient exclusivement au service des intérêts du pouvoir et qui ne changeront guère de nature jusqu'au XVIIe siècle, sont des exemples extrêmes; elles doivent être traitées séparément. Sur ce territoire, de nombreux intérêts se heurtent durement entre eux, plus encore qu'ailleurs; et l'historiographie le reflète. Nous pouvons le constater non seulement chez les chroniquers de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques, mais aussi chez leurs adversaires, par exemple chez Simon Grunau qui, dans son histoire de la Prusse jusqu'en 1529, attaquera tour à tour la politique impérialiste de l'Ordre et la Réforme qui se répand. Sous sa forme la plus modérée, cette tendance s'apparente au journalisme, elle attaque et discute, ne cherche point « l'objectivité » scientifique. Elle a pour caractéristiques l'exagération, les invectives, un nationalisme primitif, un souci religieux des souvenirs de « l'ancienne gloire », source possible du courage nécessaire dans le présent. Nauclerus est convaincu que les anciens Germains se sont couverts de gloire, et que seule l'*inopia scriptorum* explique le peu d'informations dont dispose sur eux la postérité. C'est l'un des points où l'historiographie se rattache volontiers à la tendance rhétorique qui prétend expressément faire remonter la lignée des aïeux jusqu'à des ancêtres redoutables, aux Scythes, aux Germains, aux Sarmates, aux Huns, aux Avars. Voilà pourquoi Tacite devient en Allemagne un auteur populaire.

Le respect des exigences de la stylistique humaniste n'est pas uniformément répandu; nous pouvons quelquefois découvrir de grandes différences entre des œuvres qui, du point de vue idéologique, sont homogènes. En Serbie par exemple nous ne voyons aucune trace de ce respect; la forme la plus populaire et la plus entraînante de l'historiographie y reste celle de la chanson de geste, genre le plus ancien. En Hongrie, jusqu'à la fin du XVIe siècle, à côté d'œuvres riches d'une érudition humaniste du niveau le plus élevé, le conte historique en vers, variante un peu modernisée de la chanson de geste, reste en faveur. En Bulgarie, c'est l'hagiographie qui tient encore le premier rôle.

Sur la forme de l'historiographie pratiquée en Russie, c'est la Renaissance byzantine qui eut la plus forte influence. Nous avons mentionné plus haut Zonaras et Manassès; mais les savants et artistes serbes et bulgares qui s'enfuyaient devant les Turcs servirent d'intermédiaires à des influences plus récentes. Parmi eux nous trouvons le Bulgare Grigori Tsamblak (mort en 1419 environ), auteur de biographies d'allure légendaire qui, après avoir séjourné au Mont Athos, à Constantinople, en Moldavie, en Serbie, s'installe enfin à Kiev. Grâce à leur influence on assiste à un renouvellement : des mémoires apparaissent, des biographies d'un type byzantin; à la chronologie auparavant rigoureuse des *letopisi* se substitue une structure thématique; même le genre de l'histoire universelle *(hronograf)* se doit d'avoir une inspiration byzantine, évidente de partout, dans le style, la forme, la composition. Mais tout cela est secondaire par rapport au contenu idéologique, et l'intention propagandiste de l'œuvre l'emporte sur ses caractéristiques d'érudition et de modernité. Nous retrouvons là le deuxième point de rencontre de l'historiographie polémique et rhétorique, domaine où, en Europe orientale, les apports byzantins et italiens abondent dans chaque écrit, quel que soit son niveau stylistique et scientifique. Car lorsqu'il s'agit de favoriser la propagande, on a recours non seulement à la totalité des traditions nationales capables d'enflammer les cœurs, mais à tous les moyens que propose l'art d'écrire. C'est pourquoi l'historiographie ne se sépare nettement des belles-lettres ni dans sa forme (on trouve de nombreux contes historiques en vers), ni dans son contenu, puisque le même processus s'est déjà déroulé en Occident. Les légendes, les éléments du folklore, les contes incroyables pour l'esprit rationnel sont toujours bien accueillis au XVIe siècle; grâce à l'évolution du style littéraire, ces éléments se voient même enrichis par de nouveaux apports de l'invention poétique. Ainsi, nous trouvons des œuvres russes d'intention historique, assez difficiles à classer dans l'une ou l'autre des deux catégories. Le conte de Nestor-Iskander, relatant la chute de Constantinople *(Povest' o Car'grade)*, bien que son auteur ait été témoin oculaire des événements, contient un si grand nombre d'éléments légendaires, merveilleux, religieux, moraux, lyriques, romanesques et fabuleux qu'il fait plutôt figure de roman historique que d'une pure œuvre historiographique. Le nombre de cas procédés est multiplié avec bonheur par les clichés de l'historiographie rhétorique; les discours d'exhortation, les scènes de bataille, les portraits des héros trouveront relativement vite leur chemin vers l'autre tendance et s'y intégreront.

La présentation même de l'œuvre est, elle aussi, façonnée par l'intention propagandiste. Foresti, Thuróczy, Schedel et d'autres rendent leurs écrits plus intéressants, plus compréhensibles, plus attrayants en les illustrant par des gravures.

Pour ce qui est de la langue nationale, la situation est beaucoup plus compliquée; car de nombreux facteurs interviennent simultanément, à commencer par le développement de la bourgeoisie et la force de la tradition au niveau de la vie économique. Mais dans les grandes lignes, du moins ce qui est de la langue latine, on peut remarquer que dans les pays où l'indépendance est relativement assurée, c'est la langue nationale qui a le dessus; et que là où une occupation menace, mais où il y a encore quelque chance de se défendre, c'est le latin qui tient une place privilégiée. Enfin, dans les territoires occupés, le niveau de la vie culturelle baisse sensiblement, et la langue nationale prédomine. La cause de cet état de choses doit être cherchée sans doute dans le fait que là où la résistance est encore possible, elle réclame l'attention d'une manière primordiale; mais comme les réserves nationales sont insuffisantes contre la supériorité de l'ennemi, on essaie tout de suite de traiter le problème à un niveau international, et c'est pourquoi la propagande se fait, elle aussi, en une langue internationale. Mais le danger venu, au moment où il n'y a plus aucune possibilité de se défendre, ou quand la catastrophe est accomplie, une telle propagande n'a plus aucun sens; ce sont donc de nouveau les problèmes internes qui priment, et ces problèmes ne peuvent être traités qu'en langue nationale.

On trouve un bon exemple de propagande nationale et internationale dans la chronique de Thuróczy. Elle a été terminée en 1488, quand la menace turque pesant sur la Hongrie semblait encore évitable par l'union des forces de résistance. Aussi l'œuvre est-elle écrite en langue latine. Au temps de sa genèse, Mathias Hunyadi et Frédéric III se faisaient la guerre pour la possession de la Basse-Autriche; il est donc naturel que l'auteur se montre partial pour Mathias. Il fait l'éloge des succès du roi en Autriche, célèbre l'occupation de Vienne, consacre Mathias roi d'Autriche.

Compte tenu de ce que nous avons dit plus haut, la diffusion sous une forme imprimée aurait été souhaitable mais les possibilités matérielles ne le permettaient pas. La plupart des pays mentionnés n'étaient pas assez riches pour disposer d'une imprimerie. Les ouvrages russes et polonais et ceux des auteurs de pays balkaniques ne seront mis sous presse que beaucoup plus tard; la chronique de Thuróczy paraît tout de suite, mais à l'étranger. L'Allemagne, qui était plus riche, pouvait publier sans aucune difficulté, en plusieurs éditions et à gros tirages ses chroniques universelles destinées à la diffusion internationale. Bien que la plupart d'entre elles n'atteignent pas le niveau représenté par exemple par Długosz, leur influence sur l'évolution future de la littérature, pour cette raison, se fera sentir beaucoup plus.

Ce type d'historiographie est caractéristique de l'Europe orientale, plus précisément des territoires menacés par l'invasion turque. A la même époque, en Europe occidentale, l'historiographie suit sans interruption le chemin frayé au tournant du XIVe au XVe siècle; elle commence à devenir science. C'est surtout son caractère d'exploration de la réalité qui ressort, ainsi que le développement de ses méthodes; les sciences auxiliaires de l'histoire prennent forme l'une après l'autre au sein de l'historiographie qui se range de plus en plus dans le champ de la littérature générale, après s'être toutefois détachée des belles-lettres. En Europe orientale, l'activité du début est suivie d'un ralentissement dont nous nous sommes efforcés de noter les causes, et la tendance polémique notée plus haut prédominera dans certains pays jusqu'au XIXe siècle.

Péter Kulcsár
Bibliothèque Universitaire
Budapest

Ouvrages généraux

FUETER (Eduard), *Geschichte der neueren Historiographie*, 3e éd., München-Berlin, 1936.
LANDFESTER (Rüdiger), *Historia magistra vitae. Untersuchungen zur humanistischen Geschichtstheorie des 14. bis 16. Jahrhunderts*, Genève, 1972 (Travaux d'Humanisme et Renaissance, CXXIII).

Textes

BÄMLER (Johann), *Chronik von allen Kaisern, Königen und Päpsten*, Augsburg, 1476.
BOGDAN (Joan), éd. *B'lgarska hronika*, in *Archiv für Slawische Philologie*, XIII (1891), pp. 481-543.
DLUGOSSIUS (Joannes), *Historiae Polonicae libri XX*, éd. Aleksander Przeźiecki, in J. D., *Opera omnia*, T. X-XI, Cracoviae, 1873.
NAUCLERUS (Johannes), *Memorabilium omnis aetatis et omnium gentium chronici commentarii*, S.1., 1516.
NESTOR-ISKANDER, *Povest' o vzjatii Car'grade* (Récit sur la prise de Constantinople), éd. Leonid, in *Pamjatniki drevnej pis'mennosti i iskusstva*, Tome LXII, S. Peterbourg, 1886.
Polnoe sobranie russkih letopisei (Édition complète des chroniques russes), S. Petersbourg/Leningrad-Moskva, 1841-1959, 26 vols.
ROLEWINCK (Werner), *Fasciculus temporum*, Köln, 1474.
SCHEDEL (Hartmann), *Chronicarum liber*, Nürnberg, 1493
Scriptores rerum Austriacarum veteres ac genuini, Tome I, éd. Hieronymus Pez, Lipsiae, 1721.
THUROCZ (Joannes de), *Chronica Hungarorum*, éd. Elisabeth Galántai et Julius Kristó. Budapest, 1985. (Bibliotheca Scriptorium Medii Recentisque Aevorum, S. N., VII).

Études particulières

Actes du premier Congrès International des Etudes Sud-Est Européennes (Sofia, 26 août — 1 septembre 1966), Tome III : Histoire, Sofia, 1969.
ADRIANOVA-PERETS (V. P.), *Istoričeskaja literatura XI — natčala XV veka i narodnaja poezia* (Littérature historique du XIe au début du XVe siècle et la poésie populaire), Moskva—Leningrad, 1951 (Trudy Otdela Drevnerousskoi Literatury, 8).
BERNOULLI (R.), *Das Weltbild in Hartmann Schedels Weltchronik*, in *Buch und Bucheinband. Aufsätze ... zum 60. Geburtstag von Hans Loubier*, Leipzig, 1923.
BEŠEVLIEV (Veselin), IRMSCHER (Joannes), éd., *Antike und Mittelalter in Bulgarien*, Berlin, 1960.
BUSCHMANN (Richard), *Das Bewusstwerden der deutschen Geschichte bei den deutschen Humanisten*, Göttingen, 1930.
DUJTCHEV (Ivan), *Pregled' na b'lgarskata istoriografia* (Vue d'ensemble de l'historiographie bulgare), in *Jugoslovenski Istoriski Časopis*, IV (1938), pp. 40-74.
HUBAY (Ilona), *Die illustrierte Ungarnchronik des Johannes von Thurócz*, in *Gutenberg-Jahrbuch*, 1962, pp. 390-399.
JOACHIMSEN (Paul), *Geschichtsauffassung und Geschichtsschreibung in Deutschland unter dem Einfluss des Humanismus*, Leipzig—Berlin, 1910 (Beiträge zur Kulturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance, 6).
LIHATCHEV (D. S.), *Russkie letopisi i ih kul'turno-istoričeskoe značenie* (Les chroniques russes et leur importance au point de vue de l'histoire culturelle), Moskva—Leningrad, 1947.
MACARTNEY (C. A.), *The Medieval Hungarian Historians : A Critical and Analytical Guide*, Cambridge, 1953.
MÁLYUSZ (Elemér), *A Thuróczy-Krónika és forrásai* (La Chronique de Thuróczy et ses sources), Budapest, 1967.
PERFECKIJ (Eugen), *Historia Polonica Jána Długosza a nemecké letopisectvo* (L'histoire polonaise de J. D. et l'annalistique allemande), Bratislava, 1940.
Rozbiór Krytyczny Annalium Poloniae Jana Długosza, éd. Jan Dąbrowski, Wrocław—Warszava—Kraków, 1961-1965, 2 vols.
TIHOMIROV (M. N.), *Istočnikovedenie istorii SSSR s drevnejsih vremen do konca XVIII. v.* (Recherches des sources de l'histoire de l'U.S.S.R. des époques les plus anciennes jusqu'à la fin du XVIIIe siècle), Tome I, Moskva, 1940.
TÖPPEN (M.), *Geschichte der preussischen Historiographie von P. Dusburg bis auf K. Schütz*, Berlin, 1853.
WATTENBACH (Wilhelm), *Hartmann Schedel als Humanist*, in *Forschungen zur deutschen Geschichte*, Tome XI, 1871, pp. 349-374.

LA LITTÉRATURE RELIGIEUSE EN FORMES VULGARISÉES

Malgré l'affaiblissement de l'autorité de l'Eglise, l'élargissement des frontières du savoir et l'amélioration graduelle de l'éducation des classes moyennes et inférieures, le mythe chrétien continue d'occuper une place centrale dans la conscience de la société européenne pendant tout le quinzième siècle. Le mystère de la rédemption reste le foyer de la sensibilité religieuse médiévale tardive mais il n'est plus saisi à travers l'image menaçante du *jugement dernier*; on le conçoit à présent à travers le drame humain que sont les histoires de la vie du Rédempteur et de Sa mère.

Principalement éveillé par le mysticisme franciscain, le côté affectif de la piété médiévale tardive se satisfait le plus par les récits de l'enfance et de la passion du Christ, récits qui prolifèrent aux quatorzième et quinzième siècles. La vie des saints exerce le même attrait. La vulgarisation de la littérature biblique et hagiographique se fait sous forme de récit, de poésie, de drame, et elle se fait de plus en plus à cette époque en langue vulgaire. Les écrits mystiques qui transmettent une expérience religieuse sous forme de méditations, de sermons, de visions, de récits autobiographiques et de lettres sont également de nature pieuse.

A l'autre extrémité de l'éventail on trouve la vulgarisation de la tradition biblique dans un but didactique, et qui s'adresse autant à la société chrétienne en général qu'à son élément monastique et au bas clergé. La traduction de la Bible, partielle ou totale, devient la tâche première et elle entraîne dans son sillage la traduction des Evangiles apocryphes et des exégèses faites par les pères de l'Eglise et les premiers théologiens. D'autres modes de vulgarisation religieuse prennent la forme d'anthologies d'extraits de la Bible, de paraphrases de celle-ci, de Bibles en vers, historiales ou illustrées (la *Biblia Pauperum*), ainsi que la forme d'interprétations allégoriques de la tradition biblique, ou se rangent encore dans d'autres cadres typologiques. Certaines de ces vulgarisations furent conçues, à l'origine, en langue vernaculaire. La littérature biblique d'avant le quinzième siècle est immensément variée; elle n'ouvre pas de nouvelles voies mais tend à une diversification du matériel préalablement existant. Sa propagation est certainement accélérée par la croissante disponibilité de textes en langue vernaculaire et par l'invention de l'imprimerie. (Cf. chap. V. La diffusion de la connaissance de la Bible.) En fait, à cette époque, les textes bibliques et hagiographiques dominent à tel point la scène littéraire que, dans sa *Nef des fous*, Sébastian Brant remarquera : « All lant synt yetz voll heiliger geschrift ».

A l'époque en question, mince est la ligne de partage entre la *scriptura* (écrit spirituel) et la *litteratura* (écrit temporel) de Saint-Jérôme; car toute la vie étant encore empreinte de pensée et d'émotion religieuses, le sacré et le profane se confondent constamment. Cette dualité entre le

monde réel et idéal est illustrée par les accents marials de la poésie laïque d'Oswald von Wolkenstein et par le réalisme grossier, rustique des mystères. Tout en gardant à l'esprit les vertus du *non multa sed multum*, il semble raisonnable de prendre en considération dans ce chapitre quelques écrits visionnaires et allégoriques, puisque leur raison d'être était la vulgarisation de l'histoire biblique à travers une expérience religieuse profondément personnelle; témoin *Piers Plowman :* « . . . et je rêvais alors de la Passion du Christ et de la pénitence qu'il a endurée pour chacun de nous ».

L'essor de la littérature religieuse

L'immense développement de la littérature religieuse populaire à la fin du Moyen Age est lié à des événements historiques et sociaux qui modifièrent le sentiment religieux de la société chrétienne. Ces événements commencent déjà au quatorzième siècle. Les désastres de la Guerre de Cent Ans et de la Peste Noire plongent la population européenne dans le désespoir et la ruine; cette présence de la mort cause une grande ferveur religieuse accompagnée d'une dévotion accrue pour le Christ et pour Marie, et elle est aussi la cause d'une plus intense vénération des saints et d'un incontestable souci de la vie future. Mais, tandis que la direction de l'Eglise est affaiblie par la captivité de Babylone et par le Grand Schisme, une grandissante responsabilité envers soi-même commence à caractériser l'attitude religieuse de mouvements tels que le mysticisme allemand, la *Devotio moderna*, le mouvement des Lollards et des Hussites. Animés d'esprit critique à l'égard du Saint Siège et désirant ardemment une réforme, de plus en plus d'ordres profanes grandissent dans les cités florissantes où la classe montante des bourgeois aspire à posséder sermons et Saintes Ecritures en langue vernaculaire.

Cela demanda un très vaste travail de traduction car souvent même le bas clergé ne savait pas le latin. Mirk montre de la sympathie pour les membres de ce clergé dans son *Festial* : il faut les excuser dit-il « by defaute of bokus and sympulnis of letture ». La plupart des traducteurs, des adaptateurs, des compilateurs et des poètes du quinzième siècle étaient encore membres d'ordres établis : Dionysius van Rijkel est chartreux, Bonifacio Ferrer dominicain, et Thomas a Kempis augustin. Lydgate l'est également, tandis que Bokenham est moine bénédictin. D'autres étaient théologiens et prédicateurs comme Wycliffe, Hus et Gerson. Les traducteurs professionnels de littérature religieuse sont rares mais les poètes professionnels participent largement à la vulgarisation des écrits sacrés. En général, la littérature populaire religieuse n'est pas d'une grande qualité; son but n'est pas d'atteindre à la beauté du mot ou du vers mais d'éduquer et d'élever et ce, à travers des formes auxquelles les gens peuvent s'identifier. (Dans l'*Imitatio*, ch. 5, Thomas a Kempis dit que, dans la Bible, ce n'est pas la noblesse de la langue qu'il faut rechercher mais la vérité.)

Les publics

Qui étaient ces gens qui exigeaient de plus en plus que la parole de Dieu leur soit donnée dans leur langue? Il faut répondre : tout le monde. Bien qu'il y ait eu un véritable déplacement du château à la ville, du monastère à la confrérie, les Cours françaises, et particulièrement celle

de Bourgogne commandèrent de nombreuses nouvelles traductions; et Wenceslas de Bohême se prévalut pour sa Bible d'une traduction toute nouvelle. Tous lisaient leur saint préféré dans leur langue maternelle. Mais c'était surtout la vaste communauté d'ordres religieux et de confraternités d'un enseignement portant sur la pensée chrétienne et ses modèles, qui avaient changé au cours des siècles. On peut se rendre compte à quel point la demande de littérature biblique et exégétique était fréquente d'après le nombre de traductions distinctes des *Postillae perpetuae* de Nicolas de Lyra : Rost en connaîssait déjà 800 manuscrits complets et 700 partiels ainsi que 45 000 exemplaires imprimés. A leur tour, les prédicateurs transmirent une histoire biblique plus adaptée à une dévotion spécifique et ce, à une masse de croyants de plus en plus réceptifs, dont le nombre et l'aptitude à lire augmentaient, et qui avaient les moyens de posséder un livre de prières ou de légendes sacrées. En fait, beaucoup d'entre eux apprirent à lire avec la Bible comme abécédaire. Tandis que la majorité des gens demeuraient fidèles à l'Eglise instituée, un désenchantement grandissant à l'égard des Papes querelleurs et de la moralité qui se dégradait dans les ordres établis en attira vers des mouvements prônant la réforme. Ainsi, le mysticisme franciscain avec sa théologie humanisante avait de nombreux adeptes comme en porte témoignage la popularité de Bernardin de Sienne et de Jean de Capistran. La situation était semblable en Allemagne où la « théologie de l'âme » des trois grands mystiques atteignit des sommets de popularité à la fin du quatorzième siècle; elle inspira d'autres mouvements de dévotion populaire comme le *Gottesfreunde* de Rulman Merswin en Alsace et, résultat plus important encore, la *Devotio moderna*. D'autres mouvements de réforme devinrent ouvertement hérétiques. Les Lollards et les Hussites avaient autorité sur de larges segments de la population et, pour leurs adeptes, la diffusion des Ecritures en langue vernaculaire était une nécessité pratique. La propagation orale de la parole de Dieu est une branche très importante de la vulgarisation religieuse. La langue vernaculaire n'entre pas encore dans la liturgie avant un certain temps, mais la prière non liturgique et surtout les sermons gagnent du terrain vers la fin du Moyen Age. La masse des recueils de sermons populaires anonymes prouve abondamment que la prédication en langue vulgaire était chose commune. A cet égard, la Parole biblique est largement utilisée, le Nouveau Testament surtout, qui se trouve en accord avec la prééminence de la théologie de la Passion. La prière en langue vernaculaire marque aussi la vie dans les monastères; on y tenait particulièrement dans les couvents et maisons de femmes car, dans l'ensemble, les femmes étaient d'un niveau moins élevé en matière d'éducation.

Le temps passant et l'analphabétisme diminuant, les *scriptoria* monastiques établis ne pouvaient plus satisfaire à la demande d'écrits sacrés; la Bible attachée par une chaîne, que l'on voyait dans les couvents, appartenait au passé; la présence d'un livre de dévotion dans les maisons de la bourgeoisie était fait accompli à la fin du quatorzième siècle. C'est l'introduction du papier bon marché venant de Chine, et remplaçant le coûteux vélin, qui amena ce changement, ainsi que la richesse croissante de la classe moyenne. Les Chartreux et les Frères de la Vie Commune aux Pays-Bas et en Allemagne se donnèrent pour tâche particulière de copier les livres religieux en langue vernaculaire. Naturellement, ils produisirent surtout de la littérature mystique, dans le sillage des œuvres spirituelles de Suso et Ruysbroek. Des ateliers de laïques proliférèrent dans les villes (la rue Boutebrie à Paris était uniquement occupée par ces artisans) et la majorité de leurs commandes consistaient en livres religieux. A Hagenau en Alsace, le grand atelier de Diebold Lauber semble s'être spécialisé dans la copie et l'illustration de bibles historiales allemandes, produites en grande quantité, presque comme à l'usine, pour

d'éventuels acheteurs. Il y a une transition directe entre ces manuscrits destinés au commerce et les premiers livres imprimés. L'invention de Gutenberg fut d'une portée incommensurable pour la propagation des livres. Uniquement en Allemagne, il y avait au quinzième siècle 94 impressions différentes de la Bible latine, et 14 en haut et 4 en bas allemand. Les Pays-Bas, l'Italie, l'Espagne, la France et la Bohême possédaient des Ecritures imprimées en langue vernaculaire avant 1480.

Diffusion par l'image

Un mode fort important de la vulgarisation de l'histoire sainte, c'est sa diffusion par l'image. Les livres d'heures luxueusement enluminés, les *Bibles Historiales*, la *Légende Dorée*, le psautier français et autres du Duc de Berry, les bibles allemandes du roi Wenceslas, décorées avec beaucoup d'imagination, et dans le livre de prière de Catherine de Clèves, les scènes de l'enfance et de la passion, remplies de drame humain, toutes ces productions sont mémorables. Mais ces précieux volumes des bibliothèques princières étaient inacessibles. Cependant, les *horae* et divers livres de dévotion, accompagnés d'illustrations standardisées, se trouvaient couramment entre les mains de la bourgeoisie ainsi que nous le raconte E. Deschamps : « Heures me fault de Nostre Dame / Qui soient de soutil ouvraige. » Il y avait à Utrecht des boutiques de peinture sur livre qui se spécialisaient dans ces illustrations standardisées de l'histoire de la Bible et des saints; ces illustrations étaient destinées à être insérées dans des livres et on en faisait le commerce dans toute l'Europe du Nord-ouest. Les livres qui sont spécifiquement des rédactions en images sont extrêmement importants : ainsi la très prisée *Bible historiée* en France. Cette bible en images, abondamment illustrée, offre des extraits bibliques variés et jusqu'à 800 images qui soutiennent le récit abrégé de manière significative. On doit la considérer comme la « littérature » la plus commune des illetrés. Les livres d'images typologiques appartiennent également à la catégorie du *Volksbuch*, le texte qui les accompagne étant encore moins important. La *Biblia Pauperum* est de loin l'exemple le plus courant (même le sultan Mehmet II se la fit copier sous forme d'un unique *rotulus*). Les événements du Nouveau Testament préfigurés par l'Ancien sont pour la première fois systématisés de manière picturale dans le célèbre retable de Nicolas de Verdun (1181); on commence à les utiliser dans les livres à la fin du treizième siècle en Autriche et en Bavière, et la grande masse des manuscrits date des quatorzième et quinzième siècles. Puis s'établit une vaste production de gravure sur bois qui devient un « best seller » parmi les livres xylographiques. La *Biblia Pauperum* consiste en une série de 34 (50) événements « anti-types » du Nouveau Testament, allant de l'Annonciation à la Pentecôte, peints de manière centrale sur autant de pages. Ils sont accompagnés de deux événements « types » de l'Ancien Testament pouvant être mis en relation l'un avec l'autre; l'un datant de l'époque *ante legem* et l'autre *sub lege*; et de quatre prophètes. Le texte est bref, qu'il soit en latin, en langue vernaculaire ou bilingue; des *tituli* rimés expliquent les images et paraphrasent les leçons de la Bible. Cette description montre clairement qu'avec ses trois douzaines de pages, la *Biblia Pauperum* est le transmetteur le plus puissant de la connaissance biblique parmi les gens peu instruits et de peu de moyens. La copie de Saint-Florian se réfère à ce fait : « Den Bible ist der armen leut / die nicht habent viel piermeit heut » (parlant ici des peaux de parchemin). A peine moins célèbre, le *Speculum Humanae Salvationis* en est un autre développement, bien qu'ici le texte englobe toute

l'histoire biblique en 40 chapitres de base, de la Chute à la Rédemption. Les événements du « Nouvel Ordre » sont mis en parallèle avec trois préfigurations appartenant à l'Ancien Testament et, à l'occasion, avec des événements de l'histoire mondiale. Chaque chapitre s'étale sur quatre colonnes, côte à côte sur une double page, avec quatre illustrations disposées verticalement. Le texte latin, probablement écrit par Ludolphe de Saxe, fut presque instantanément traduit en allemand, anglais, français, italien et tchèque. Plus de 350 manuscrits encore conservés, de nombreux livres sur bois et incunables attestent la popularité de l'ouvrage au quinzième siècle. Parmi les autres livres d'images à caractère pieux qui eurent un grand nombre d'éditions xylographiques on trouve : les *Ars moriendi* (écrits au début du quinzième siècle par Nikolaus von Dinkelsbühl), le *Canticum Canticorum* et l'*Apocalypse* qui reflète une tendance à méditer sur la mort, et la vénération de la Vierge. (Cf. chap. III. Les arts graphiques...)

Théâtre religieux

Au quinzième siècle, l'attrait qu'a pour le peuple le livre d'images peint ou imprimé est indéniable. Mais il est certainement éclipsé par les formes dramatisées de la tradition sacrée. Le quinzième siècle est à juste titre appelé l'âge d'or des mystères. Enraciné dans la vie liturgique, le drame religieux se développa à partir du rite de *Depositio-Elevatio* et du dialogue *Quem quaeritis* en un théâtre à part entière, et ce vers la fin du treizième siècle. Avec un nombre croissant de scènes, de *dramatis personae* et d'obligations envers la scène, les pièces se déplacèrent de l'autel pour occuper toute l'église et se porter enfin vers des lieux appropriés à l'extérieur. Des comptes rendus, comme le *Frankfurt Dirigierrolle* de Baldemar von Peterweil (vers 1350) décrivent en détail la riche complexité des mystères. Naturellement, avec ses multiples attraits pour les sens et l'affectivité, le mystère une fois pleinement développé devint un véhicule idéal pour la transmission de l'histoire sainte. Par son réalisme et par la participation d'à peu près toute la population d'une ville pendant des jours (le mystère de Gréban durait quatre jours et jusqu'à 400 personnes y participaient), un haut niveau de *compassio* se trouvait généré. Au quinzième siècle, les pièces sur la Passion ont préséance sur les mystères de l'enfance et les miracles. Adaptant surtout un matériel apocryphe, les textes, agrémentés d'incidents plus ou moins grossiers et burlesques, sont en langue vernaculaire et, pour la plupart, de qualité inférieure. C'est en France, en Allemagne du Sud et en Angleterre que l'on trouve le plus de pièces à caractère religieux.

Il ressort clairement de tout ce qui précède que les activités de vulgarisation religieuse atteignirent leur apogée au quinzième siècle. Il convient maintenant de se demander quel rôle y jouèrent les diverses nations européennes et quelle fut leur contribution spécifique.

La littérature religieuse en France

Il convient de commencer par la France qui connut pendant tout le Moyen Age une tradition ininterrompue de vulgarisation des écrits chrétiens. Etouffée auparavant par les mesures d'interdiction qui avaient frappé les versions vaudoises, la traduction de la Bible ne

reprend pas avant le seizième siècle (avec Lefèvre d'Etaples) mais la *Bible historiale* est constamment copiée au quinzième siècle. L'un des textes préférés reste la *Légende Dorée* dans la traduction qu'en fit Belet qui y ajouta 43 « festes nouvelles » de Jean de Vignay. Puisque c'est dans les Cours que l'on trouve encore les principaux mécènes, il est instructif de se tourner vers la bibliothèque de la Cour de Bourgogne, bibliothèque qui a déjà été l'objet de nombreuses recherches. Parmi les traducteurs officiels de Philippe le Bon, Jean Miélot, expressément employé « a faire de hystoires et autrement » se concentre sur la tradition religieuse. Sa diligence produit plusieurs récits hagiographiques : la *Vie de Ste. Catherine d'Alexandrie* (1450), la *Vie et miracles de St. Josse* (1449), les *Faits et miracles de St. Thomas* (1450) et la *Martyrologie* (1462-1463). Pour les besoins pieux du Duc, Miélot crée, en 1451, *Le Miroir de l'âme pecheresse, La Consolation des desolez*, en 1455 un *Traité des quatre dernières choses* (de Dionysius van Rijkel) et en 1457 le *Traité sur l'oraison dominicale*. Sa traduction du *Speculum* de Ludolphe, le *Miroir de l'humaine salvation* (1448-1449) est conservée en un exemplaire luxueux, copié et enluminé de sa main (Bruxelles, B. R. ms. 9249/50). Mielot fit aussi un *Miracles de Nostre Dame* (1456), indépendant du texte de Gautier de Coincy. A Jean Aubert, Philippe commanda une traduction de la célèbre *Vita Christi* (1461) de Ludolphe de Saxe. Les autres œuvres qu'il possédait en langue vernaculaire reflètent l'état de la littérature religieuse populaire en France. On trouve *Les Sept Psaumes allégorisés* (vers 1409-1420) de Christine de Pisan, une *Cité de Dieu* utilisant une traduction de Raoul de Presles et des traductions ultérieures, les *Prayers to Mary* d'Anselme de Canterbury, anonymement traduites, l'*Horologium* de Suso en français contemporain, et de Jean Gerson la *Complainte de l'homme à son âme*, la *Passion de Notre Seigneur* (le manuscrit date d'environ 1460), et le *Sermon* prononcé le Vendredi Saint (1403). Une pièce peu explorée et intéressante de la bibliothèque ducale est un *Cy nous dit* anonyme (Bruxelles, B. R. ms, II 7831), un recueil versifié d'*exempla*, de nature dévote aussi bien que morale, provenant de l'Ancien et du Nouveau Testament, de la Légende Dorée et des dialogues de Saint Grégoire. On y trouve également la *Louenge a la très glorieuse Vierge* (environ 1450-1460), un *Traité sur la Salutation angélique* (1458) spécialement commandé, et la *Vie de Sœur Colette*, écrite par son confesseur Pierre de Vaux. Philippe possédait même deux exemplaires, d'environ 1380 et 1400 (Bruxelles, B. R. mss 10 176-78, 10 197-98), des très populaires *Pélerinages (de vie humaine, de l'âme, de Jhesu-Crist)* par Guillaume de Deguileville. Cette intarissable allégorie moralisante du quatorzième siècle a très certainement sa place dans la littérature de dévotion du quinzième siècle. Une version en prose (1435) de Jean Galoppe pour le duc de Bedford, une version anonyme (1465) pour Jeanne de Laval et des traductions en cinq autres langues attestent sa popularité.

Ce tableau de la littérature pieuse lue par les classes supérieures en France a peu besoin d'être élargi; le goût en était conservateur, ainsi qu'en témoignent les œuvres religieuses de Christine de Pisan, dont les écrits profanes semblent toutefois plus progressistes. Ses *Orayson Notre Seigneur* (1402-1403) et *Quinze Joyes Nostre Dame* versifiées ont un caractère strictement dévot. En 1418-1429, elle écrit l'histoire de la passion sous forme de *horae*, pour consoler les femmes qui souffraient des maux de la guerre *(Heures de contemplation sur la Passion de Nostre Seigneur)*. Même des hommes très éduqués comme Pierre d'Ailly écrivirent au moins quelques versets religieux en langue vernaculaire. Le grand Gerson, dont le profond mysticisme et les idées de réforme sont exprimés dans la langue de l'Eglise, réalise que la langue vernaculaire répond à un besoin et écrit des traités spirituels tels que *La Montaigne de Contemplacion, Le*

Dialogue spirituel et la *Mendicite spirituelle*. De ses plus de cent sermons, moins de la moitié sont en latin. Il écrit également un poème et des traités sur Saint Joseph, dont il veut purifier le culte exubérant. En adoptant le style des Pères dans ses ouvrages homilétiques et en faisant de la pénitence et de la croyance le *leitmotiv* des sermons, Gerson prend ses distances par rapport aux traités obscurantistes et émotifs des mystiques rhénans; il annonce les attitudes raisonnées, réformatrices des humanistes chrétiens érasmiens. Il en va de même pour Robert Ciboule qui met l'accent sur la responsabilité personnelle dans la vie chrétienne dans son *Livre de Saincte meditacion en cognoissance de soy*.

La vulgarisation religieuse en France atteint son point culminant avec le développement de versions dramatiques de la vie du Christ, de celle de Sa mère et de la vie des saints qui souffrirent en Son nom. Il n'y a vraiment rien de nouveau au quinzième siècle; le *Jeu de St. Nicholas* (d'environ 1200) de Bodel est réécrit (et imprimé) avec des enjolivements réalistes qui dérivent en partie des coutumes contemporaines relatives à l'Avent. Le réalisme grossier, prosaïque de la *Passion du Palatinus* du quatorzième siècle est perpétué et intensifié dans les vies du Christ les plus connues du quinzième siècle : la longue compilation faite par Eustache Mercadé de Corbie, le *Mystère de la Vengeance du Christ* (du premier tiers du quinzième siècle); l'anonyme *Passion de Sémur* (d'environ 1450) et, par-dessus tout, le *Mystère de la Passion* de Gréban, de la même époque, la pièce la plus longue et la plus exemplaire du moment. Elles comprennent toutes des scènes de l'enfance du Christ, insistent sur la flagellation et la crucifixion, et sont souvent d'un réalisme macabre. Arnoul Gréban montre plus de retenue dans ses effets dramatiques. Le fait qu'il ait ajouté un débat allégorique entre la Miséricorde et la Justice sur le besoin de rédemption de l'humanité ne laisse aucun doute quant à son intention d'imprimer la marque des souffrances du Christ sur son public, afin de provoquer sa compassion. La pièce très populaire fut corrigée en 1486 par un médecin, Jean Michel, qui y ajouta les vies terrestres de Judas, Lazare et Madeleine. Gréban écrivit également une pièce avec son frère Simon, les *Actes des Apostres*, qui devait encore être jouée au seizième siècle.

L'Italie

La part de l'Italie dans la vulgarisation religieuse au quinzième siècle n'est pas aussi grande qu'on aurait pu le penser après des ouvrages aussi influents que celui de Voragine, la *Legenda Aurea*, les *Meditationes* du pseudo-Bonaventure et les *Revelationes* extatiques de Sainte Brigitte, tous ces ouvrages étant encore écrits en latin. Sa proximité avec l'italien est en grande partie responsable de l'émergence relativement tardive d'une littérature en langue vernaculaire; ceci ne produisit que de modestes efforts pour traduire la Bible alors que l'esprit de la première Renaissance avait fait preuve d'une activité exemplaire pour traduire les auteurs classiques. Cependant, les moines produisirent bien certaines parties de la Bible en langue vernaculaire, principalement en toscan, dont une version de la Genèse par Romigi de'Ricci (d'environ 1400) et des harmonies évangéliques dérivées du *Diatessaron* (de Jacopo Gradenigo, fin du quatorzième siècle), pour celui «chi non sae gramaticha», c'est-à-dire le latin et les lectures de la communauté. Franco Sacchetti écrivit un exposé des évangiles en prose *(Sposizioni di Evangeli)* et des méditations *(Sermoni)* à la toute fin du quatorzième siècle; et le Dominicain Simone da Cascina effectue une adaptation du *Cantique des Cantiques* vers 1420. Les 380 lettres de

Catherine de Sienne, publiées seulement après sa mort se caractérisent par un zèle réformateur et une intense dévotion témoignée au « Sang du Rédempteur ». Elles font partie de la prose spirituelle la mieux écrite de cette époque en Italie. *Le Armi necessarie alla battaglia spirituale* de la Clarisse Catherine de Bologne (morte en 1463) date de 1438 et connut des éditions imprimées en 1470 et 1474. On ne peut surestimer la vulgarisation de la tradition biblique à travers la prédication, de l'époque des *Fioretti* de Saint François jusqu'à Savonarole. Les sermons retentissants de saint Bernardin de Sienne, transcrits par son public sous le titre *Le Prediche volgari* en 1427 eurent un impact incommensurable. Ses célèbres sermons de carême faits à Padoue datent de 1443. Jean de Capistran et Saint Antonin de Florence sont d'importants prédicateurs dont les sermons furent transcrits. L'*Opera a ben vivere* et la *Summa theologica* de Saint Antonin de Florence marquent de manière éloquente les vertus de l'ascétisme. On trouve, appartenant à ce même mouvement, les lettres attachantes de Giovanni Dominici, légat pontifical au Concile de Constance, envoyées à un groupe de religieuses dominicaines. Sa *Lauda di Maria dolce con quanto disio* et son dévot *Libro d'amore di Carità* furent célèbres à l'époque. A cause de l'écrasante popularité de la *Légende Dorée*, il y a peu de nouveaux écrits hagiographiques au quinzième siècle. Un recueil comportant 334 vies de saints nous vient de l'humaniste Boninus Mombritius; son *Sanctuarium* de 1480 est en latin et tente d'expurger les récits de tous leurs aspects par trop légendaires.

Même les humanistes de la Cour des Médicis s'occupèrent d'écrits religieux bien que seulement de manière tangentielle et la plupart du temps sous forme de *lauda* populaire. La femme de Pierre, Lucrezia Tornabuoni en écrivit une sur le Christ dans les limbes intitulée *Ecco il Re forte* et Laurent en écrivit neuf pour le Carême. Un important corpus de soixante-dix *laude* (dont l'une est copiée sur la *Vergine bella* de Pétrarque) vient du patricien et poète vénitien Leonardo Giustiniani. Une telle poésie était souvent spécifiquement composée pour les *Sacre Rappresentazioni*, telle la *lauda* de Laurent sur *SS. Giovanni e Paolo*. Les longues pièces cycliques, si populaires au Nord, sont rares en Italie, et la *Passion de Ravello* de 1490 est de toute évidence influencée par les mystères français. Dans la péninsule, on favorise plutôt l'Ancien Testament et les mystères. Bien au dessus de l'anonymat et du niveau littéraire de la plupart d'entre eux on trouve les *Rappresentatione d'Abramo et Isac* de Feo Belcari, qui datent d'environ 1450. Cet auteur florentin produisit de nombreuses œuvres religieuses; ses autres pièces portent sur *Saint Jean Baptiste* et sur l'*Annonciation de Nostre Dame*. Il écrivit aussi un recueil de *Laude spirituali* et traduisit en italien le *Prato spirituale* d'Ambrogio Traversari.

L'Espagne

Les traductions de la *Bible historiale* et de la *Bible moralisée* étaient prisées dans les cercles aristocratiques. L'exemplaire le plus connu de cette dernière est la *Osuna Bibel* qui provient de la bibliothèque du Marquis de Santillane. Les nombreuses pertes de textes religieux en langue vernaculaire rendent presque impossible l'évaluation de la vulgarisation de la Bible dans l'Espagne du quinzième siècle. Un Dominicain, Saint Vincent Ferrier (mort en 1419) était une personnalité remarquable et un prédicateur mystique à qui la réforme des ordres tenait à cœur. En plus des célèbres sermons, il écrivit un traité sur la vie spirituelle.

En Espagne, le théâtre religieux n'est pas un facteur important de vulgarisation.

Cependant, on jouait régulièrement le mystère de l'*Assomption de la Vierge d'Elche* et le grand poète Gómez Manrique écrivit une *Nativité* et une *Lamentation* pour les religieuses de Calabazanos. Les *Fechas para la Semana Santa* et le *Auto de la huida a Egipto* ont également un caractère dévot. La plus belle fleur de la poésie religieuse édifiante vient de la plume du neveu de Gómez, Jorge Manrique : *Coplas de la Muerte de su Padre* (1476), pièce à caractère méditatif d'une grande profondeur et d'une grande beauté qui devint extrêmement populaire et fut traduite par Longfellow.

L'Allemagne

L'attrait que pouvait avoir l'image pour le peuple en Allemagne devient apparent lorsqu'on considère la prolifération de la *Biblia historiale* et de la *Bible en images*. La chronique en haut rhénan pour le comte de Toggenburg, écrite en 1411 et illustrée d'environ cent miniatures éclatantes a également, d'une certaine manière, sa place ici. On l'appelle *Bible de Toggenburg* parce que le récit découle principalement de l'Ancien Testament. Le mouvement de mysticisme allemand (cf. chap. V. Les courants mystiques.) est responsable d'une abondante production de littérature religieuse en langue vernaculaire à but didactique et édifiant : tels sont les récits de la Passion, largement diffusés, les légendes et miracles, les traités de dévotion, les homélies et les livres typologiques déjà mentionnés. Le *Büchlein der ewigen Weisheit* de Suso crée le ton de l'expérience personnelle de la vérité du salut. Le texte est constamment copié, adapté et traduit pendant le quinzième siècle, ainsi que la *Vita Christi* de Ludolphe. On trouve des reflets de ces ouvrages dans *Der Spiegel des lidens Christi* (Haut-Rhin, début du quinzième siècle), dans le *Christi Leiden in einer Vision geschaut* (vers 1400), dans *Spiegel der menschlichen Seligkeit* d'Andreas Kurzmann (mort avant 1428), et dans l'original *Spiegel menschlichen Heils* (1437) de Heinrich von Laufenberg. Le traité ascético-mystique *Theologia deutsch* qui date d'environ 1430 fut très populaire; d'après des recherches récentes, il fut probablement écrit par le théologien de Heidelberg, Johannes von Frankfurt (Lagenator). Les recueils de sermons très lus parmi les adeptes allemands de la Devotio moderna, étaient ceux de Johannes Kreutzer (vers 1400-1468), *Der Rosengart* (1436) de Johannes Herolt et *Der Kerstenen Spiegel* (d'avant 1477) de Dietrich Kolde qui fut édité quarante-sept fois avant 1500.

En Allemagne, la littérature mariale est caractérisée par des récits aussi poétiques que celui du Chartreux Philippe, *Leben Christi und Mariens*, qui fut adapté dans tous les dialectes allemands et dont on conserve encore 31 manuscrits du quinzième siècle. Un aristocrate du Bas-Rhin, Bruder Hans, composa ses *Marienlieder*, une réflexion mystique, en 1400. Les poèmes lyriques en l'honneur de la Vierge par Laufenberg et par Wolkenstein ont une plus haute qualité littéraire. L'écrit hagiographique en langue vernaculaire suit le célèbre *Passional*, tel le recueil *Der Heiligen Leben (Wenzel-Passional)* de la fin du quatorzième siècle. De la même période, *Der Maget Krone* met en scène Marie et ses dix vierges saintes. Vers 1400, la légende de Saint François, de Bonaventure, fut traduite pour la première fois en allemand. Les vies de saintes aristocratiques telles que Hedwige de Silésie et Elisabeth de Hongrie trouvèrent chacunes plusieurs traducteurs au quinzième siècle.

Bien qu'il existe une pièce de la Hesse, *Les dix Vierges Saintes* de 1428, et que l'on ait des documents sur de nombreux autres miracles, seuls des fragments en sont encore conservés. En

Allemagne comme ailleurs, les pièces sur la Passion sont en tête. On peut faire une distinction entre plusieurs groupes : un groupe moyen-rhénan, centré sur Frankfort *(Passions de Friedberg,* de *Alsfeld, Fritslar* et *Heidelberg)*; un groupe tyrolien *(Neustift Osterspiel, Passion de Sterzing)*; un groupe alémanique *(Passion de Donaueschingen)*; un groupe en bas allemand, représenté par le célèbre *Redentiner Osterspiel* de 1464. Les *Marienklagen* sont liées à la Passion; celles en bas-rhénan et celle d'Aggsbach sont du début du quinzième siècle; celles de Wolfenbüttel et la très importante pièce *Bordesholm* sont écrites à une période plus tardive du siècle. Des pièces sur le Jugement Dernier se répandirent en Suisse (Donaueschingen, avant 1450, Saint-Gall, quinzième siècle; Lucerne, 1468). Le *Künzelsauer Fronleichnamsspiel* (1479) de Franconie présente un intérêt particulier. Il provient des processions traditionnelles pour la Fête-Dieu et comprend les passages marquants de la Bible, de la Création au Jugement Dernier.

Le premier Pélerinage de Deguileville fut traduit en vers, trois fois différemment, vers le milieu du quinzième siècle, sous le titre *Die Pilgerfahrt des träumenden Mönches*. Le plus important « monument » de la prose religieuse allemande de la fin du Moyen Age fut créé dans l'atmosphère proto-humaniste de la Cour de Bohême sous Charles IV, et plus particulièrement grâce à son chancelier très lettré, Johann von Neumarkt. Il s'agit de *Der Ackermann*, écrit peu après 1400 par Johannes von Tepl, une *disputatio* en 33 chapitres (sic!) entre le plaignant (Ackermann) et l'accusée (la Mort) qui se trouvent devant le Juge Suprême. Sous son influence, Ludvík de Hradec Králové en créa une contrepartie tchèque dès 1409, *Tkadleček*.

Les Pays-Bas

La littérature religieuse populaire des Pays-Bas est étroitement mêlée à celle de la vallée du Rhin où l'on recontre le même climat mystique, et où même les frontières entre dialectes sont souvent floues. Les principaux représentants de la Devotio moderna (cf. chap. V. La Devotio moderna) la Congrégation de Windesheim et les Frères de la Vie Commune, pleins de zèle pour la piété personnelle simple et pour la réforme, répandaient leur message surtout en langue vernaculaire. Le fondateur de la congrégation, Geert Groote, avait adapté une traduction des *horae* latines dont on fit un usage presque général le long des deux rives du Rhin. Ayant étudié à Deventer avec Floris Radewijns, disciple de Groote, Thomas a Kempis écrivit et prêcha à Agnietenberg. Il est l'auteur du livre de dévotion le plus lu de l'époque, le traité ascético-mystique *Imitatio Christi* (d'environ 1420). Des traductions, au quinzième siècle, dans toutes les langues européennes et plus de 2000 éditions imprimées connues font de l'*Imitation* le livre le plus populaire après la Bible. La piété émotive de la Devotio Moderna, partagée par les Franciscains et les Chartreux, engendra la production d'œuvres telles que le *Van den levene ons Heren* vers 1438 (Utrecht, B.U. ms. 5F12), la compilation faite par les Chartreux à partir du pseudo-Bonaventure et le *Leven van Jezus* de Ludolphe de Saxe, qui date du début du quinzième siècle, ainsi que le récit, contemporain, *Dat Lijden ende die Passie ons Heren Jhesu Christi*. Mentionnons également le Chartreux Dionysius van Rijkel, dont le traité spirituel *Van de vier laatse Dingen* fut si bien reçu qu'une traduction française apparut dès 1445. On continue à copier *De Gheestelijke Brulocht* de Ruysbroek et *Rijmbibel* de Maerlant. Dirck van Delfft composa son *Tafel van den Kersten Ghelove* d'après le bréviaire et fit la première traduction hollandaise de la *Summa Theologica*. On ne trouve pas d'écrit hagiographique original au quinzième siècle, mais on fit des traductions en moyen néerlandais du *Passional* allemand et du *Väterbuch*.

En Angleterre aussi, vers 1400, les écrits mystiques méditatifs, didactiques et édifiants jouissaient davantage de la faveur populaire que la Bible en langue vernaculaire. *Scale of Perfection* de Walter Hilton et l'anonyme *Cloud of Unknowing* en témoignent. Les traductions et adaptations des *Meditations* de pseudo-Bonaventure étaient très lues; la meilleure en est le *Mirror of the blessed life of Jesu Christ* (1410) de Nicholas Love, une version en prose comportant des corrections et des gloses. Les écrits religieux dominent la scène littéraire en Angleterre et les auteurs du quinzième siècle sont pour la plupart des ecclésiastiques qui créent, adaptent et traduisent surtout des vies de saints ainsi que des œuvres homilétiques dévotes. Le *Festial* de John Mirk (vers 1403) est un recuil de sermons en partie basé sur la *Legenda Aurea*. John Trevisa, un « tourneur » professionnel, traduisit la *De Passione Christi* de Nicodème peu avant 1400 et John Walton rendit les *Consolationes* de Boèce en des stances de 8 lignes (1410); il connaissait probablement la version en prose de Chaucer. La traduction par Thomas Brampton des *Seven Penitential Psalms* date d'environ 1414 et un recueil de sermons, *Rule of Christian Religion*, l'un des ouvrages de Reginald Pecock à avoir survécu, fut prêt en 1443. John Lydgate, un moine bénédictin de Bury St. Edmund, est l'écrivain religieux le plus prolifique de son temps, particulièrement dans le domaine de l'hagiographie. Sa légendaire *Life of Our Lady* (1411) destinée à Henri V fut très populaire ainsi que l'indiquent 37 manuscrits complets. Elle fut composée d'après la traduction française que Gallope fit des *Meditations*; Lydgate en utilisa la version du premier *Pélerinage* pour un *Pilgrimage of Man* (1426). Il écrivit les légendes des saints suivants : *St. Margaret* (1415-1426); *St. George*, après 1426; *St. Petronilla; St. Gyle;* les doubles vies de *Sts. Alban and Amphibal* et *Sts. Edmund and Fremund* (vers les années 1440). Toutes ces vies sont écrites dans le style de la rime royale de Chaucer et sont plutôt fastidieuses et inanimées. Sa poésie religieuse est meilleure. John Capgrave, théologien et prédicateur augustin, était également un hagiographe diligent. Il écrivit, pour une dame de l'aristocratie, une *Life of St. Norbert* (vers 1440) et *St. Catherine of Alexandria* (avant 1445), texte accompagné d'un commentaire proche du sermon et d'une histoire originale en prose sur *St. Augustin*.

Les *Legendys of Hooly Wummen* (1443-1446) de Osbern Bokenham, un autre moine augustin lettré, étaient également destinées à des femmes nobles. Il écrivit des légendes en vers de *St. Ann, St. Magdalen* et *St. Margaret*, cette dernière datant de 1443. D'après sa *Mappa Angliae*, il écrivit aussi une *Golden Legend*. La meilleure traduction en est une version en prose comportant 179 histoires. Cette *Gilte Legend* de 1438 (London, B. L. Harley ms. 4775), de nature vulgarisatrice et d'une grande intensité de sentiments s'adressait certainement à un public illettré. Le même recueil était utilisé par Caxton, conjointement avec la *Légende Dorée* de Jean de Vignay, dans son édition de 1483 qui eut une longue vie. Il n'est pas seulement important en tant qu'imprimeur mais aussi, à partir de 1469, en tant que traducteur. Il traduisit la *Vita Patrum* à la fin da sa vie.

Tous ces auteurs se nourrissent du grand art de Chaucer mais aucun ne peut égaler l'éclat de sa *Lyf of St. Cecile* (1385-1386). Les visionnaires sont, bien sûr, très caractéristiques de la spiritualité du quinzième siècle. Les visions extatiques ou « apparitions » (1373) de Julian of Norwich furent par la suite transcrites dans *Revelations of Divine Love*. Celles de Margery Kempe sont moins convaincantes. Elle-même illettrée, elle les dicta vers 1432-1436, mais le manuscrit du *Book of Margery Kempe* ne fut découvert qu'en 1934.

On trouve trace de mystères du quinzième siècle en Angleterre dans environ quarante localités, du Nord pour la plupart, et c'est de manière erronée qu'on parle de miracles. Le fait que la plupart d'entre eux soient appelés des pièces du *Corpus Christi* est une question à débattre car la plupart des cycles commencent par la Chute des anges et finissent par le Jugement Dernier. Parce qu'ils se développèrent graduellement en pièces distinctes les unes des autres (auxquelles on en ajouta de nouvelles) sur une période allant d'environ 1375 à 1450, il est difficile d'établir des dates à partir des manuscrits souvent falsifiés des cycles majeurs de Chester, York et Wakefield *(Towneley Plays)* et du *Ludus Coventriae*. D'après les registres et les bans, les *Chester Plays* semblent être les plus anciens; on sait que Richard II assista aux *York Plays* en 1397, mais ils furent réécrits après 1415 et devinrent les plus suggestifs, d'un point de vue dramatique. Les *Towneley Plays* doivent être un peu plus tardifs puisqu'ils font des emprunts à ceux de York. D'une manière caractéristique, ils se concentrent tous, avec émotion, sur la Passion du Christ.

Europe Centrale et Orientale

La fondation de l'université en 1348, la présence de la Cour de Charles IV et, tout particulièrement de Wenceslas, firent de Prague le centre de gravité tout naturel de l'activité littéraire. Pendant la seconde moitié du quatorzième siècle, on peut remarquer une grande intensification de la vie religieuse marquée par un puissant esprit de réforme de chefs religieux tels que Smil Flaška de Pardubice, ou des mystiques Tomáš Štítný et surtout Jan Hus. (Cf. chap. V. L'Hussitisme.) Ce dernier, ainsi que Štítný, prononçait des sermons d'un grand mérite littéraire à la Chapelle de Bethléhem, et ce en langue vulgaire. Les traités les plus importants de Hus en tchèque sont l'*Explication de la foi,* l'*Explication du Décalogue* et l'*Explication de la prière dominicale*. Ses sermons (Postilla) et un recueil d'écrits lyriques religieux furent très lus par les Hussites. Sa dette envers Wycliffe est évidente dans son traité sur la simonie, *O svatokupectví*. Mais il influence à son tour Petr Chelčický, le plus grand penseur parmi les réformateurs et le père spirituel des Frères Moraves. Sa *Postilla* consiste en des sermons dominicaux pour toute l'année et son célèbre *Filet de la foi (Síť víry)* de 1440 est de nature didactique et mystique. Il écrivit aussi un commentaire de la Bible, ainsi que Jan de Rokycany. Le manuscrit communément appelé *Codex d'Iéna* maintenant rapatrié à la Bibliothèque d'Etat de Prague (ms IVB24), est un monument intéressant de l'esprit militant hussite : le cœur de l'ouvrage est une antithèse satirique entre le Christ et l'Antéchrist (Eglise Romaine). A part cela, la vulgarisation religieuse se fait par les chroniques et les biographies de saints nationaux (genre très lié au précédent), en particulier celles de Saint Wenceslas et Saint Procope mais les recueils de la fin du quatorzième siècle, le Passional de Flaška et l'anonyme *Rada otce synovi* (Conseils d'un père à son fils) sont d'une meilleure qualité littéraire.

Très proches de la chronique, des biographies en langue vernaculaire de Saint Etienne et autres personnages historiques saints existaient en Hongrie depuis le treizième siècle, mais leurs textes n'ont pas survécu. Le récit le plus ancien qui existe est celui de la fille récemment canonisée du roi Béla IV, la « princesse bénie » *Marguerite*. Il fut écrit au quatorzième siècle. La légende populaire de *Saint François d'Assise,* traduite vers 1370, existe en un exemplaire qui date d'environ 1440. L'exemplaire versifié de la Vie de *Sainte Catherine* et une grande partie de la *Legenda Aurea* que l'on adorait, en étaient des traductions contemporaines. Le poème hongrois

le plus réussi de l'époque, un hymne sur le roi *Saint Ladislas* date d'environ 1470 ainsi que des écrits dévots et mystiques (p. ex. traductions des psaumes pénitentiaux de Pétrarque, des œuvres de Suso), recueillis tout particulièrement pour les religieuses franciscaines et dominicaines qui ignoraient le latin.

En Pologne, la traduction de la littérature biblique et la création, en langue vernaculaire, d'hymnes, de sermons et de traités, furent accélérées sous l'influence du mouvement hussite. De la période qui nous intéresse, sont conservés quelques paraphrases des Psaumes (*Psautier de Saint Florian*, fin du quatorzième siècle et *Psautier de Puławy*, quinzième siècle), et les *Kazania Świętokrzyskie*, ainsi qu'un recueil semblable de sermons édifiants en provenance de Gniežno. Ces textes font partie des plus anciens monuments de la littérature nationale polonaise. La domination graduelle des slaves du Sud par les Turcs, qui commença en Bulgarie en 1396 pour arriver plus tard en Serbie, eut pour résultat la suppression de la vie chrétienne et l'*exodus* en Russie des principaux hommes d'église. Cyprien, le Bulgare qui fut archevêque métropolitain de Moscou de 1389 à 1406 écrivit des sermons et une biographie de son saint prédécesseur Pjotr. Grigorij Tsamblak (mort en 1419), qui fut archevêque métropolitain de Kiev, écrivit également plusieurs récits hagiographiques. Pakhomij Logofet (mort avant 1484), un Serbe, écrivain professionnel au service de l'évêque de Novgorod, n'écrivit et ne révisa pas moins de dix vies d'ermites saints. Epifanij le Sage de Radonež (mort en 1422) est le maître de l'hagiographie russe; les meilleurs de ses *Žitie* sont ceux de son maître *Saint Serge* et de *Saint Étienne de Perm*. Le dernier représentant significatif du mouvement ermite en Russie, Nil Sorski (Nicolai Majkov, 1433-1508) écrivit des *predanie* (instructions pour les moines), des lettres mystiques, des prières et fit des révisions d'anciennes vies de saints.

Présence de la littérature religieuse

Ce rapide survol de la littérature religieuse populaire pendant le quinzième siècle montre qu'elle ne perdit pas sa force mais que, au contraire, elle gagna du terrain grâce à la multiplication des textes religieux en langue vernaculaire, multiplication favorisée par l'imprimerie après 1460.

Cette littérature fut la première à atteindre les classes inférieures de la société, elle leur apprit à lire, elle les fit réfléchir sur des questions religieuses et les éleva au-dessus des dures réalités de la vie quotidienne. Les traductions favorisèrent grandement la consolidation des langues nationales à partir de nombreux dialectes distincts et elles furent le berceau des littératures nationales, particulièrement en Europe de l'Est. Dans le cas de la Bohême, les écrits liés au mouvement hussite propagèrent un haut degré de conscience nationale. La condamnation et la mort de Hus à Constance en 1415, et les persécutions pour cause d'hérésie, à travers toute l'Europe, de gens qui désiraient une réforme accélérèrent certainement les critiques adressées à l'Eglise et celles-ci menèrent à la Réforme protestante. D'autre part, les mouvements mystico-ascétiques, dont les traités et sermons exprimaient un besoin de participation personnelle dans une expérience religieuse plus directe et plus satisfaisantes pour les émotions, engendrèrent également une critique sérieuse de l'Eglise et des exigences de réforme. Initialement, Nicolas de Cues et Erasme de Rotterdam reçurent tous deux une éducation qui correspondait à l'esprit de la Devotio Moderna. Ce dernier, dont l'idéal était que chaque pasteur

puisse lire la Bible, espérait un « Age d'or » de l'humanisme chrétien; il espérait aussi une réforme de l'Eglise basée sur la véritable piété et le savoir, lesquels s'étaient tous deux développés de manière appréciable dans la littérature chrétienne du quinzième siècle.

Il est important de noter que, par le fait des changements sociaux, le siècle de transition qu'est le XVe se transforma en une période favorable à la classe moyenne. La société urbaine bourgeoise acquiert une certaine indépendence; en fait, elle devient graduellement prédominante sur le plan intellectuel et joue son rôle dans la vie culturelle. La production d'écrits religieux, toujours encore prédominante, reflète cette situation ou en est le résultat puisque les poètes, les dramaturges aussi bien que les prédicateurs tentent d'obtenir la faveur du public populaire. Mais qu'est-ce qui plaît vraiment à ce nouveau public de la classe moyenne? Il avait besoin, en premier lieu, de pouvoir accéder à la parole écrite dans la langue qu'il parlait. On augmenta donc les traductions à un rythme inconnu des siècles précédents. Même les sermons, que l'on prêchait depuis longtemps en langue vernaculaire mais qui étaient écrits en latin, sont maintenant consignés en langue vulgaire (le Concile de Tours, en 835, recommandait l'usage d'une « *Rusticam romanam linguam* »); ils deviennent un courant majeur de littérature religieuse populaire mais la plupart d'entre eux ne sont pas publiés. En second lieu, ce nouveau public de lecteurs nécessitait que les écrits patriotiques, la littérature homilétique et les traités du passé soient réduits à des formes d'expression plus simples, qu'ils soient commentés et adaptés à la sensibilité du quinzième siècle. La teneur abstraite de l'ancien discours scolastique avait besoin d'être transformée en des termes plus tangibles; il fallait revêtir l'allégorique et le surnaturel de comparaisons tirées de la vie quotidienne, dans le sens de la célèbre « spiritualia sub metaphoris corporalium » de Saint Augustin. Cela ne se produit pas seulement dans la littérature religieuse mais aussi dans les autres arts : une grille de cheminée ronde, tressée, peinte derrière la Madone fait double emploi, comme le fait son auréole dans un panneau du maître de Flémalle; et Josquin Des Prés se sert des airs de la tradition populaire pour des messes qui remportent un grand succès. En bref, on sécularise le sacré et on sanctifie le monde visible. C'est sans erreur possible le goût populaire qui fait avancer le naturalisme et le réalisme dans la littérature du quinzième siècle; les mystères et miracles, les écrits illustrés de la Passion et le thème de la mort en sont les exemples les plus évidents. En se dégageant collectivement de la poigne du seigneur féodal et de celle d'une puissante Eglise, les gens de la classe moyenne subissent un processus d'individualisation; il faut donc s'adresser à eux personnellement. Les écrivains en tiennent de plus en plus compte au cours du quinzième siècle et adoptent des attitudes personnelles et même psychologiquement fondées. En ce qui concerne la littérature religieuse populaire, c'est l'*Imitation* de Thomas a Kempis qui représente le mieux toutes ces tendances; elle abaisse les barrières entre le monde médiéval et le monde moderne en réconciliant l'« idéal » et le « réel » dans une coexistence harmonieuse. Le caractère intime de l'expression d'a Kempis caractérise une grande partie de la poésie religieuse en langue vernaculaire, laquelle devient plus personnelle mais souvent moins habile au fur et à mesure que le siècle s'écoule. On expurge les légendes de toute invention exagérée, le côté artificiel de leur rime est parfois tourné en prose, ce qui en fait alors des biographies édifiantes. Les personnes saintes et les visionnaires écrivent des autobiographies, on incorpore les événements contemporains aux histoires bibliques, tout cela pour répondre au plus grand besoin de réalisme et d'individualisme en voie de s'instaurer au sein d'une société changeante.

Entre la perte de Constantinople et le fossé irrévocable qui se creusait entre les Eglises occidentales, les Européens s'étaient libérés de plus de fers que ceux de la hiérarchie ecclésiastique; et la littérature religieuse populaire nous apporte un témoignage éloquent de ce processus complexe.

Rose-Marie Bergmann
McGill University
Montréal

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

The Cambridge History of the Bible, Ed. G. W. H. Lampe, Cambridge, 1969, 2 vols.
KRANZ (Gisbert), *Europas christliche Literatur von 500-1500*, Paderborn, 1968.
LECLERQ (Jean), VANDENBROUCKE (F.), BOUYER (L.), *The Spirituality of the Middle Ages*, London, 1968.
ROST (Hans), *Die Bibel im Mittelalter*, Augsburg, 1939.
STRATMAN (Carl J.), *A Bibliography of Medieval Drama*, 2e éd., New York, 1972.
YOUNG (K.), *The Drama of the Medieval Church*, Oxford, 1933, 2 vols.

Textes

BERNARDINO da Siena, *Opera omnia*, éd. PP. Collegii S. Bonaventurae, Firenze, 1950-1965, 9 vols.
Bruder Hansens Marienlieder, éd. M. S. Batts, Tübingen, 1963.
CHRISTINE de Pisan, *Œuvres poétiques*, éd. M. Roy, Paris, 1886-1896, 3 vols.
GERSON (Jean), *Œuvres complètes*, éd. P. Glorieux, Paris, 1960-, 10 vols parus.
ID., *La passion de Nostre Seigneur*, éd. G. Frénaud, Paris, 1948.
ID., *Six sermons français inédits*, éd. L. Mourin, Paris, 1946.
GREBAN (Arnoul), *Le mystère de la passion*, éd. O. Jodogne, Bruxelles, 1965.
JULIAN of Norwich, *Revelations of Divine Love*, éd. R. Huddlestone, 2e éd., London, 1952.
ID., *The Revelations*, tr. J. Walsh, London, 1961.
KEMPIS (Thomas a), *De imitatione Christi*, éd. M. J. Pohl, in Th. K., *Opera omnia*, Tome II, Freiburg i. Br., 1904.
LYDGATE (John), *Life of Our Lady*, éd. J. A. Lauritis, Pittsburgh, 1961.
ID., *Lives of Sts. Alban and Amphibal*, éd. J. E. van der Westhuizen, Leiden, 1974.
ID., *The Pilgrimage of the Life of Man*, éd. F. J. Furnivall, K. B. Locock, London 1899-1904, 3 vols (EETS.ES. 77,83,92).
MANRIQUE (Gómez), *Auto de la húida a Egipto*, éd. G. Morales, Madrid, 1948.
MIÉLOT (Jean), *Miroir de l'humaine salvation*, éd. J. Lutz, P. Perdrizet, Mulhouse, 1907-1909, 2 vols.
ID., *Miracle de Notre Dame*, éd., A. de Laborde, Paris, 1929.
Theologia Deutsch, éd. K. F. Rieder, Zürich, 1947.
Id., tr. angl. S. Winkworth, New York, 1949.
Die Toggenburg Weltchronik, éd. fac-s., F. Anzelewski, Aachen, 1970.
The York Plays, éd., L. T. Smith, Oxford, 1885.

Études particulières

BREITENBACH (E), *Speculum humanis salvationis; eine typengeschichtliche Untersuchung*, Strassburg, 1930.
BROWN (A.), *York and Its Plays in the Middle Ages*, in *Chaucer und seine Zeit* (Symposium für W. F. Schirmer), éd. A. Esch, Tübingen, 1968, 407-418.
DEANESLY (M.), *The Lollard Bible and other Medieval Biblical Versions*, Cambridge, 1920.

DELAISSÉ (L. M. J.), *Le manuscrit autographe de Thomas a Kempis et l'Imitation de Jésus-Christ'*, Paris, 1956.
DROBNÁ (Zoroslava), *Der Jenaer Kodex; eine Bildsatire vom Ende des Mittelalters*, Praha, 1970.
HRUBÝ (Antonin), *Der Ackermann und seine Vorlage*, München, 1971.
KADLEC (Jaroslav), *Die Bibel im mittelalterlichen Böhmen*, in *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, XXXI (1964), pp. 89-109.
KAMINSKY (H.), *Petr Chelčický. Treatises on Christianity and the Social Order*, in *Studies in Medieval and Renaissance History* I (1964), pp. 105-179.
RODRIGUEZ (C.), *El teatro religioso de Gómez Manrique*, in *Religion y cultura*, XXVII (1934), pp. 327-342.
SCHMIDT (G.), *Die Wiener Biblia Pauperum*, Graz, 1962.

LA LITTÉRATURE DIDACTIQUE ET MORALISANTE*

La période de transition qui s'étend entre Moyen Age et Renaissance connaît une abondante production littéraire à caractère didactique qui choisit de plus en plus la langue vulgaire pour s'écrire en vers, en prose ou dans des compositions mixtes où se mêlent les vers et la prose. C'est la grande période du « Miroir », avatar du *speculum* encyclopédique du XIIIe siècle. Dans ce *doctrinal* composite dont l'allégorisme s'inspire du *Roman de la Rose* se mirent, souvent à la lumière du *De casibus* de Boccace, les mœurs dépravées d'un monde décadent. Le « Miroir » est polyglotte et universel, et chaque littérature nationale revendique ses *specula morum : Speculum artis bene moriendi* du cardinal Capranica (1452), *Speculum vitae humanae* de Rodericus Zamorensis (1470), *Spiegel der Sitten* d'Albrecht von Eyb (1474), *Spieghel der Sonden* de Jan de Weert, *Spieghel der Minnen* de Hein van Aken, *Miroir de Mort* de Georges Chastellain, *Miroir de Vie* de Jean Molinet... L'Angleterre aura même son *Mirror for Magistrates* qui, au dire de C. S. Lewis, est le pire monument qu'ait produit dans le genre composite la rhétorique moralisante.

En Bourgogne, en Flandre, puis en pays néerlandais, cette littérature savante par le fond et par la forme est l'œuvre d'écrivains qu'on nomme alors « rhétoriques » ou « rhétoriciens » mais que l'histoire littéraire connaît plutôt sous le nom de *rhétoriqueurs* ou *Rederijkers*. La rhétorique est en effet le principe directeur de leur art, la « science exquise » (« soavissima » disait Dante) qui permet de persuader ou de dissuader par « bel et notable blason » (*Jardin de Plaisance et Fleur de Rethoricque*, 1501). En marge du renouveau de la rhétorique latine du Quattrocento on peut distinguer deux sortes de rhétorique en langue vulgaire qui correspondent aux deux principaux types de discours, la *prosaïque* et la *métrifiée*.

La « première rhétorique »

La première rhétorique, qui gouverne la prose, n'est pas exposée dans les *arts de rhétorique vulgaire*; elle ne fait pas l'objet d'abondantes théories mais transpose en « volgare » les principes de la *Rhetorica ad Herennium* soit directement, soit à partir des *artes poeticae* transmis par la tradition scolastique. La traduction du *De Inventione* par Alonso García de Cartagena vers 1422

* *Note de l'éditeur :* Ce chapitre, écrit par M. Rigolot initialement pour cet ouvrage, a été publié entretemps comme premier chapitre de son livre intitulé *Le texte de la Renaissance*, Genève, Droz, 1982, pp. 25-40. Les directeurs du volume remercient la Liberairie Droz S. A. d'en avoir autorisé la reproduction.

et celle de la *Rhetorica ad Herennium* par Enrique de Villena entre 1427 et 1428 sont des événements marquants pour les lettres espagnoles. La lente assimilation de la « première rhétorique » dans les textes littéraires s'explique en partie par le « retour des belles lettres » dès le XIVe siècle en Italie et par la redécouverte des modèles anciens qui imposent une éloquence concurrentielle. Parallèlement au renouveau d'un art oratoire latin, on assiste à l'élaboration, lente mais décisive, d'une éloquence en vernaculaire dont témoignent les chefs-d'œuvre de Feo Belcari *(Vita del Beato Colombini)*, de Saint Bernardin de Sienne *(Prediche)* et de Savonarole. En débarrassant la prose prédicante de ses inévitables redondances on a découvert un redoutable instrument de persuasion.

Le retour en force de la *rhétorique prosaïque* est aussi une conséquence paradoxale de la victoire remportée par l'humanisme sur la scolastique. Une fois l'aristotélisme et le formalisme battus en brèche (Lorenzo Valla, *Disputationes dialecticae*, 1439), l'orateur est devenu « le type humain le plus haut » (E. Gilson). Cicéron remplace Aristote et l'éloquence détrône la philosophie. Dès le XIVe siècle les lettres du tribun Cola di Rienzo et du chancelier Coluccio Salutati avaient donné la preuve que l'éloquence latine pouvait rompre avec la tradition consacrée des chancelleries. Les ouvrages didactiques se multiplient ensuite, du *De compositione* de Gasparino Barzizza (1423) aux *Elegantiae* de Lorenzo Valla (1444) où l'*eloquentia* retrouve ses lettres de noblesse. La technique oratoire n'aurait pu faire de tels progrès sans la redécouverte de Quintilien par Nicolas de Clamanges (vers 1396) et par Poggio Bracciolini « in visceribus Alpium » à l'abbaye de Saint-Gall (1416). (Cf. chap. IV. La rhétorique...)

La prose didactique du XVe siècle cherchera à tâtons ses règlements en vulgaire dans le dérimage des romans, par la pratique des orateurs latins (la « grammatica » de Cristoforo Landino) et par un lent travail d'assouplissement du lourd et pompeux appareil légué par les chancelleries (Christine de Pisan, *L'Avision*; Alain Chartier, *Le Quadrilogue invectif*). A cet égard, les traductions du latin en vulgaire jouent un rôle considérable. A la Cour de Bourgogne, Laurent de Premierfait traduit l'éloquence de Cicéron *(De Amicitia, De Senectute)* et les ouvrages moralisants de Boccace avant de donner la première version française du *Décaméron* (1414) dont les amplifications érudites et moralisantes, voulues par le traducteur (voir le prologue), contrastent curieusement avec la souple rhétorique et les raffinements poétiques de l'original (« leggiadre parole » I, 8).

Chez les Allemands, les Anglais, les Flamands et les Bourguignons, il semble que « l'art de ditter » ne puisse se passer de « haut stille » (« heigh style ») et de « langaige aourné » (« flourys of rethoryk »). Les compliments adressés par Jean Castel à Georges Chastellain (*Œuvres*, t. VI, p. 142), ou ceux que composent John Lydgate *(Life of Our Lady)* et William Dunbar (*Golden Targe*, 253) pour Geoffrey Chaucer en sont de singuliers exemples. John Gower, qui s'excuse de son manque d'artifices (comme Jean Molinet de son médiocre « moulinet » pour moudre « farine rhétorique ») associe les réussites littéraires avec le déploiement d'un style élevé, (*Confessio Amantis*, VIII, 3115-9). Quant à Thomas Feylde, qui écrit au début du XVIe siècle, il rassemble Chaucer, Gower et Lydgate dans le même éloge de l'éloquence sentencieuse (cf. P.M. Kean, t.II, p. 210). Il faut attendre la prose arthurienne d'un Michel du Gonnot (*Le Livre de Lancelot*, 1466), d'un Ulrich Füetrer (*Lantzelot* en prose, 1467) et surtout de Sir Thomas Malory (*Morte Darthur*, 1468) pour trouver des exemples d'*ornements* parfaitement intégrés, de *couleurs* judicieusement orchestrées. Mais c'est seulement avec le *Songe de Poliphile* (1499) et les *Illustrations de Gaule et Singularités de Troie* (1511) qu'apparaît au XVe siècle la « prose poétique ».

La « seconde rhétorique »

Les textes qui traitent des formes extérieures de la littérature rimée sont généralement regroupés dans des *arts* ou *instructifs de seconde rhétorique* (Baudet Herenc, *Doctrinal de s. rh.*, 1432; Enrique de Villena, *Arte de trovar*, 1433; Konrad Celtis, *Ars versificandi*, 1486). Pour défendre et illustrer un art d'écrire, la *science du vers* (« sciencia del verso ») entend donner des recettes, des prescriptions normatives sur la manière de versifier la langue vulgaire, instrument privilégié d'une modernité culturelle qui doit soutenir la concurrence latine et toscane pour devenir action politique (débat sur la *terza rima* et sur l'*ottava rima*). L'exploitation consciente et organisée des ressources de la rhétorique doit en effet permettre de « régir les peuples » et de préparer, tout au moins dans les royaumes, l'avènement de l'absolutisme dont le triomphe coïncidera justement avec la parfaite domestication du *languaige rommant*. Nombreux sont donc les traités et les manuels qui, de l'*Art de Dictier* d'Eustache Deschamps (1392) à l'*Art poëtique françoys* de Thomas Sebillet (1548) recensent les diverses catégories de rimes et de formes fixes auxquelles doit se conformer le rhétoricien pour écrire.

Il serait faux cependant de limiter la poétique à cet aspect descriptif et normatif de la versification. L'opposition entre *rymeurs* et *poëtes*, reprise à Quintilien par les théoriciens de tous bords (elle le sera encore par Du Bellay en 1549) est un trompe-l'œil soigneusement entretenu pour déconsidérer de gênants devanciers : « versificator quam poeta melior... » (*Institutio Oratoria*, X, I, 89). Elle trouve sa première formulation moderne dans la *Vita nouva* de Dante, le *poeta* employant le latin alors que le *rimatore* (ou *dicitore per rima*) s'exprime en *volgare*. Or l'influence de Pétrarque, qui accorde un rôle sacré au poète et lui promet les lauriers de la gloire même s'il chante dans sa langue natale, est sensible hors d'Italie dès le XVe siècle (cf. les études de Franco Simone). On trouve chez des *rymeurs* aussi déclarés que Jean Robertet la croyance très vive à l'immortalité et à l'inspiration divine du poète (cf. C. M. Zsuppán). Ce qu'on a appelé la « justification théologique de la poésie » se trouve même développé dans la fameuse lettre du marquis de Santillane à Don Pedro de Portugal (IV, p. 71).

Une « poetrie » nourrie de « ficcions »

A côté de la rhétorique première et seconde, prosaïque (celle de l'orateur) et rythmique (celle du rimeur-poète), les écrivains accordent une place importante à ce qu'ils appellent *poetria* ou *poetrie* (« poesia », « poesy », « gaya sçiençia »). La *poetrie* est la *science qui aprent à faindre* (Jacques Legrand), qui permet d'inventer des choses fabuleuses « sous une très belle enveloppe » (« con muy fermosa cobertura », Marquis de Santillane). *Feindre* n'a pas encore le sens péjoratif que nous lui connaissons, pas même le sens ambigu qu'il prend chez Ronsard; *feindre*, c'est tout simplement créer des *ficcions*, de « subtilles invencions », des « choses admirables » qui rendent le texte « plus fabulatoire que véridique » (Jean Bouchet, *Les Regnars traversant*); « Esta manera de fablar es *fabulosa* ca non es semejable de *verdat* nin conforme a las obras de natura comunes e usadas » (Enrique de Villena, *Los Doze Trabajos de Hércules*, Capítulo I, « Declaración », p. 19). Georges Chastellain adresse au duc Charles le Téméraire un *Advertissement soubs Fiction* et Jean Bouchet présente ses *Epistres familieres* comme des « ficcions poëticques ».

La *poetrie* se nourrit donc de fables souvent empruntées aux quinze livres de la *Genealogia deorum gentilium*, vaste domaine mythologique dont la documentation a été puisée par Boccace

aux sources de la tradition antique et affublée de significations allégoriques et morales (p. ex. la *Mythologia* de Magister Albericus Londoniensis). Cependant elle n'est pas seulement un répertoire de mythes doublé d'une explication fantaisiste de la cosmogonie païenne. Comme chez Boccace, elle affirme ses origines théologiques et tente de révéler à travers ses fables des vérités profondes et universelles, invitant le lecteur à y reconnaître des valeurs morales qui l'aideront à s'élever vers Dieu (conception du « poeta teologo »). La grande entreprise qui consiste, par exemple, à dérimer et à moraliser le *Roman de la Rose* ressort directement de « ymaginacions de la poetrie » (Molinet) : c'est le texte exemplaire de ce premier âge de la rhétorique.

En recourant à la fiction du songe ou de la vision (Boccace ressuscite pour accueillir la reine d'Angleterre dans le *De claris mulieribus* : c'est le *Temple de Boccace*), en présentant des idées abstraites sous le masque de l'allégorie (quatre femmes injurieuses se chargent de l'*Exposition sur Vérité mal prise*), en peuplant ses écrits de fables antiques (Alexandre glorifie Achille dans la *Complainte d'Hector*), un écrivain comme Georges Chastellain recherche un langage propre qui ne soit ni celui du logicien, ni celui du rhétoricien et qui, tout en s'inspirant des écrits exemplaristes et apologétiques, ne soit pas non plus celui de la scolastique. Il faut ici citer deux textes théoriques de première importance, l'un français, l'autre espagnol, qui signalent, mieux que tous les autres, cette recherche d'un langage poétique propre.

Le premier est tiré du *Sophilogium* de Jacques Legrand, texte largement diffusé au cours des XVe et XVIe siècles, traduit et popularisé sous deux titres célèbres, l'*Archiloge Sophie* (1ère partie, 1407) et le *Livre des bonnes mœurs* (2e et 3e parties, 1410) :

> Poetrie ne aprent point à arguer, laquelle chose fait logique ; poetrie aussi ne monstre point la science de versifier, car telle science apartient en partie à grammaire et en partie à rhétorique; et pour tant, à mon avis, la fin et entencion de poetrie si est de faindre hystoires ou autres choses selon le propos duquel on veult parler, et de fait son nom se demonstre, car poetrie n'est autre chose à dire ne mais *science qui aprent à faindre*. (B. N., ms. fr. 1508, fol. 394, v°).

L'autre texte est tiré du *Prohemio* de la fameuse *Lettre* adressée *au connétable Don Pedro de Portugal* par le Marquis de Santillane; il offre une intéressante définition du *gai savoir* d'où se dégage une conception élitiste qui fait défaut au texte de Legrand :

> III. ¿E que cosa es la poesia (que en nuestro vulgar *gaya sçiençia* llamamos), syno un *fingimiento de cosas utiles, cubiertas o veladas con muy fermosa cobertura*, compuestas, distinguidas e scandidas por çierto cuento, peso e medida? (*éd. cit.*, p. 70).

L'histoire et la légende serviront donc à informer ce langage qui veut surprendre plus que convaincre : « nam miranda canunt, sed non credenda poethae »; ou encore, comme le traduit Jean Bouchet, « les poethes chantent choses de admiration, mais non pas à croire ». Pietro Bembo, dans les *Prose della volgar lingua*, et Marco Girolamo Vida, dans son *Ars poetica* (1517-20) auront des formules voisines. Le *Grant et Vray Art de Rhetorique* de Pierre Fabri (1521), synthèse finale tardive, cherchera encore à faire basculer dans l'hermétisme la « poétrie » du premier âge de la rhétorique : « soubz les couvertures des poëtes sont muscez les grandes substances ».

Sans doute pour les partisans de la « belle et polie rethorique » (Ch. de Pisan, *L'Avision*), la poétique se confond-elle souvent avec le savoir mythologique. Jean Robertet écrit une « Ballade

poëtique » sur les dieux antiques (*Œuvres*, IX, p. 95) et Henri Baude appelle « 'Histoire *poëtique* » un ensemble de sept poèmes rimés qui s'inspirent des *Métamorphoses* et de l'*Ovide moralisé* en prose (*Dictz moraux*, pp. 59-65). Cette fable, ces fictions cosmogoniques ou astrologiques ne sont pas de simples « ornemens delictables » mais d'« estranges guises » qui recouvrent de *profondes vérités*. Ce trait est commun, semble-t-il, depuis l'influence de la *Genealogia* de Boccace, à toutes les littératures du Bassin méditerranéen. Il trouve son domaine d'élection dans le *songe*, ou vision allégorique, lieu de toutes les possibilités fabulatoires. Déjà à la fin du XIVe siècle, le poète catalan Bernat Metge peuplait le chant d'Orphée de personnages-fictions appartenant au Royaume des Ombres mais se désignant comme poétiquement véritables (*Lo Somni*, 3e partie, 1398). La plus riche pièce du genre, *El Sueño* de Santillane (1437), établit une corrélation poétique entre la vision allégorique et la « réalité » métaphorique de l'amour. Vérité et Réalité : Christine de Pisan y insiste, il faut appeler « poësie » toute « narracion ou introduction... dont la fin est vérité » (*Livre de Charles V*, II, 126).

Didactisme : limites de la fiction

Le didactisme s'infiltre partout dans la poésie et la prose du XVe siècle. Le prologue des *Lancelot* français, anglais et allemand ressasse les mêmes formules : il faut fuir les mauvais exemples racontés dans les aventures arthuriennes. Le ton est semblable chez Gonnot, Caxton, Füetrer et Malory. Dans la littérature espagnole, de Francisco Imperial à Juan de Padilla, le sujet mythologique cache toujours un enseignement symbolique. Dans les *Doze Trabajos de Hércules* d'Enrique de Villena, les exploits du héros servent de prétexte à mettre en scène la victoire des vertus sur les vices afin d'élever l'âme du lecteur vers Dieu (1417 en catalan ; 1483 imprimé en castillan). Chaque « travail » correspond à un « chapitre » lui-même divisé en quatre parties: « istoria nuda », « declaração », « verdad » et « aplicação ». Vaste parcours catéchétique aux jalons bien marqués, ce qui ne saurait étonner chez le grand théoricien des doctrines du « trovar ». Les « rhétoriqueurs » français choisiront le voile de la *poétrie* pour dire des vérités historiques et morales. Georges Chastellain et Olivier de La Marche proposeront dans leurs *Chroniques* une propédeutique de pédagogie et de morale politique. Les *artes sermoniales* revivront dans les savants écrits des nouveaux prédicants mais en prenant les couleurs de la Fable, « Tous enyvrez de la source Helicone » (Robertet, *Œuvres*, p. 105).

Dans un ouvrage érudit qui rassemble un vaste enseignement moral (*Coplas del contempto del mundo*, 1455?) Don Pedro de Portugal décrit l'instabilité de la Fortune et déclare la naissance inutile si elle n'est accompagnée de vertu (« todos traemos igual nascimiento »). Il relève les apparences trompeuses de la beauté et des honneurs, accuse la flatterie des courtisans, dénonce l'ambition des mauvais princes. Ecrit en castillan par un Portugais, ce long poème se veut un manuel de sagesse vertueuse, une sorte de *Doctrinal de virtudes* (Amados de los Ríos). A la même époque, Georges Chastellain fait tonner le *Dies irae* profane des mauvais princes : « Soyez, vous pry, vrais nobles et *parfaits*. / non pas par nom, mais vrais nobles *par faits* » (*Miroër des Nobles*) ; John Lydgate décrète la Chute des Rois (*Fall of Princes*) et Thomas Hoccleve propose dans la même veine un *Regement of Princes*. En Allemagne, l'humaniste Albrecht von Eyb truffe ses œuvres latines et vulgaires de sentences grammaticales et morales. A côté de sa *Margarita poetica* (1472), premier manuel de rhétorique en Allemagne, son *Ehebüchlein* (1472), sorte de

Liber de Nuptiis vulgarisé, célèbre le mariage, pierre de touche de la nouvelle civilisation citadine, avec une éloquence qui rappelle parfois celle d'un Léon Battista Alberti dans ses fameux dialogues *Della famiglia* (1433-1443). Von Eyb écrit aussi sa *summa* et son *speculum morum* pour fustiger les péchés capitaux et inscrire dans une prose claire et nerveuse la charte morale des guildes et des corporations (*Spiegel der Sitten*, 1474, pub. 1511).

Structures ornementales

Le contenu didactique des œuvres est donc inséparable des ornements et des figures qui lui donnent forme. Si Daniel Poirion, résumant les tendances du « système littéraire » du XVe siècle, a pu emprunter le terme générique de *moralité* au théâtre allégorique pour l'appliquer à l'ensemble des œuvres de l'époque il faut bien voir que chaque genre conjugue cette *moralité* sur un mode qui lui est propre et qui se nuance au gré des techniques littéraires employées. Ainsi l'écriture d'un quatrain ou d'un huitain moralisant est souvent engendrée par un proverbe ou une sentence déjà formalisée (mode des *ditz moraux*, des *refraneros*). Cela est même vrai pour les plus longs poèmes à sujet historique (Jean Marot, *Le Voyage de Gênes*). La pointe parémiologique est de plus recommandée aux écrivains par les *arts de rhétorique* (« faire de la derreniere ligne ung proverbe »; « la derreniere chet en commun proverbe . . . » *Traité anonyme*, *Recueil* de Langlois, p. 272).

Il n'est d'ailleurs pas rare que le *doctrinal* s'élabore à partir de *proverbes en rimes* (voir les relevés de Grace Frank et Dorothy Miner). Commandés par Jean II, les *Proverbios* du marquis de Santillane, destinés à l'instruction morale du prince héritier Enrique (le futur Henri IV), comprennent cent un huitains précédés d'un prologue où le poète explique ses intentions, et accompagnés de *gloses* qui précisent la signification du texte. L'ouvrage qui fera la morale aux princes puisera sa rhétorique moins dans le fonds universel d'une morale plébéienne que dans des formules déjà savantes de la poésie gnomique (cf. les *Proverbs* de Chaucer ou les *Sprichwörter* de von Eyb) où l'on discerne parfois un courant de veine satirique. Car il y a au moins deux façons de « moraliser » quand on est « noble rethor Poete » (Lydgate). On peut suivre « l'art de ditter » du Nord et ses « flourys of rethoryk » : c'est le style ornamental des héritiers de Chaucer qui se gonfle de polysyllabismes latinisants (cf. le phénomène d'*aureation* dans *The King's Quair* ou dans *The Thistle and the Rose*); c'est aussi la manière flamande, lourde et pompeuse, où les vers scandent des lamentations lyriques sur la dépravation des hommes (G. Chastellain, *Dit de Vérité*). On peut en revanche suivre une voie plus subtile, moins sévère aussi : celle du *trovar* méridional. La morale peut être alors prononcée en fin de poème par un « fol » de service (fantaisies de Burchiello) ou par un acteur détaché qui « par maniere d'yronnie » s'en prend aux rituels d'une société dépassée (Luigi Pulci, *Morgante*, 1461-83; Robertet *Œuvres*, XXI, p. 185).

Cette conception de la littérature, à la fois comme didactisme et écriture, reçoit des formulations différentielles d'auteur à auteur, le passage de l'objet moral au langage qui le traduit s'effectuant selon des parcours spécifiques. Le grand procès contre la duplicité qu'intente le moine Alexis se déroule à huis-clos dans chacun de ses textes. Les dix-neuf strophes qui constituent l'*A. B. C. des doubles* (1451) proclament l'adéquation de la morale à la grammaire, chaque strophe choisissant ses rimes dans le *continuum* rassurant de l'alphabet, de A à V, comme

si de l'organisation quasi-adamique du langage devait jaillir naturellement l'étincelle de la vérité. On a là une version laïcisée du mysticisme alphabétique à la mode (cf. les *Epitomae* de Vergilius Maro) qui trouvera sa « divine proportion » dans les diagrammes de Fra Luca Pacioli, de Giovan Francesco Cresci, de Geoffroy Tory et même de Hans Holbein *(L'Alphabet de la Mort)*. Chaucer avait déjà écrit un *A.B.C.*, sous-titré « Carmen secundum ordinem litterarum alphabeti » (*Works*, p. 524-6), où chaque strophe commençait par une lettre différente pour prononcer une nouvelle vertu (« *A*/lmighty... *B*/ountee... *C*/omfort...). Le *Miroir de Mort* de Chastellain se terminera par un abécédaire d'une autre sorte. Engendré par l'acrostiche et l'anaphore, le texte s'écrit selon les catégories *a priori* d'un système linguistique qui lui est extérieur et qui en fonde l'objectivité (cf. Molinet, *Oraison sur Maria*).

Ainsi conçue, la poétique s'apparente plus à la philosophie (voire à la théologie) qu'à la rhétorique. Elle vise à la connaissance *réelle*, celle qui dépasse les apparences (« ficcions ») pour saisir le sens profond et caché, « l'or fin des choses » (Michel Foucault). On reconnaît là un des derniers avatars de l'exégétisme médiéval, cette tendance de l'esprit à tout interpréter allégoriquement. Dès lors il n'est pas étonnant que cette recherche d'un « plus hault sens » (sang, sève, écorce ou moelle selon les images choisies), dont se moquera bientôt Rabelais, se soit doublée, du moins dans sa formule la plus extrême, d'une expérimentation quasi-alchimique du langage, les mots devenant à leur tour des « ficcions » recouvrant d'« horrificques mysteres ».

Musique et littérature

Au-delà des textes théoriques, traités, *artes*, poèmes, qui signalent leur propre poétique en traitant de rhétorique ou de *poétrie*, on peut tenter de dégager à ras de texte une *poétique latente* ou *immanente* de la production littéraire du premier âge de la rhétorique. Le principal problème qui se pose, et auquel on n'a sans doute pas assez prêté d'attention, est celui des rapports entre musique et littérature. La rhétorique prosaïque ou métrifiée *se veut musicale*. Nulle œuvre ne représente sans doute mieux cette association de la parole au chant, cette harmonie des voix, des luths et des violes que le *Décaméron*, œuvre spécifiquement conçue pour être accompagnée de musique et de danse. A la suite de Boccace, les rhétoriciens chercheront à peupler leurs ouvrages d'images instrumentales (le triomphe du *Chevalier délibéré* sera annoncé par Olivier de La Marche à grand renfort de clairons et de tambourins).

Cependant la rhétorique entendra surtout se créer un langage proprement musical qui obéisse aux règles de l'*harmonie imitative* (rimes « rauques » chez Roger de Collerye ou Thomas Hoccleve; cadences heurtées chez Luigi Pulci ou Ulrich Füetrer). Michaut Taillevent inaugurera le long poème en vers équivoqués dans son *Passe Temps*, peu avant 1440. Désormais, bien que les rimes employées soient batelées, couronnées ou enchaînées, le but restera le même : reprendre à la musique son bien et montrer que la poésie peut être à elle-même sa propre musique. Il y a là une évolution complexe qu'il est difficile de généraliser à l'échelle européenne; cependant, sans établir de filiations entre les littératures, certaines analogies de style finissent par s'imposer. Ainsi la production littéraire catalane du XVe siècle opte pour une nouvelle conception scientifique du langage qui trouve sa forme extrême dans le style compliqué d'un Johan Ruis de Corella : le sujet mythologique ou hagiographique est devenu simple prétexte à la pyrotechnie verbale. Nous avons déjà noté un goût voisin pour la virtuosité dans les

recommandations savantes d'un Enrique de Villena en accord avec le Consistoire de la *Gaya Sçiençia*. Les recherches rythmiques se multiplient aussi en Angleterre où, de ce point de vue, le XVe siècle n'est pas un *siècle sans éclat*. Une pièce comme la *Magnyfycence* de John Skelton, dirigée contre le cardinal Wolsey, donnera au didactisme traditionnel un relief nouveau grâce à la mise en œuvre d'une *musicalité* originale.

Si donc Guillaume de Machaut, « grand Rhetthorique de nouvelle fourme » *(Règles de seconde rhétorique)* a été le dernier lyrique chez qui musique et poésie aient eu partie liée, ce sont les « rhétoriqueurs », même lorsqu'ils sont encore comme Molinet écrivains et musiciens, qui vont tenter l'expérience d'une musique du langage totalement affranchie de la tutelle des instruments. A la fin du XIVe siècle, Eustache Deschamps dans son *Art de Dictier* (1392) avait le premier émis l'hypothèse, combien prudente, selon laquelle la musique « artificielle », celle des instruments, pouvait être séparée de la musique « naturelle », celle des voix non accompagnées. Encore concédait-il que les « chançons natureles » étaient bien « delectables » lorsqu'une mélodie artificielle venait les embellir (*Œuvres*, éd. Raynaud, t. VII, pp. 266-92). Si les poèmes de Machaut sont moins hauts en couleurs, moins expressifs que ceux de Deschamps, c'est en partie parce qu'ils sont encore chantés alors que ce n'est plus le cas chez Deschamps; ce dernier croit pouvoir compenser l'absence de « musique artificielle » par une expressivité souvent forcée qui rend son style sans doute inférieur esthétiquement.

Lorsque Jean Molinet écrit dans son *Art de Rhetoricque vulgaire* (1493) que la « Rhetorique vulgaire est une espece de musique appelée richmique », ce n'est pas, comme le croit Langlois (*Recueil*, p.lxv & 216), qu'il fait de la rhétorique « une branche de la musique »; c'est bien plutôt qu'il tente de concurrencer la musique sur son prope terrain et de créer un *nombre*, une *mesure*, un « richme », proprement poétiques. Villena et Santillane ne disaient pas autrement, réclamant « cuento », « peso e medida » pour créer, à l'image des poètes italiens et français, « sonoras melodias » et « dulçes modulaçiones » (*Arte de Trovar, Prohemio e Carta*, passim). La définition qu'avait donnée Dante de la poésie prend donc un nouveau sens : *fictio rethorica musice composita* (*De Vulgari Eloquentia*, ch. 4). Les termes s'en trouvent comme retournés : la poésie est désormais conçue comme *musique rhétorique composée fictivement*. L'essence de la poésie n'est plus d'être *fictio*, mais *musica*.

Si Jean Lemaire, bien plus tard fait entrer la musique au Temple de Vénus, ce n'est certes pas pour lui donner la première place. Ce sont les « facteurs », « rymeurs », « poetes » qui chantent la *Concorde des deux langages* (vv. 286, 274). Les sonorités langagières sont composées et orchestrées selon les lois de la rhétorique naturelle et non selon le solfège « artificiel » de la musique instrumentale (« L'air y resonne . . . Tant de françois que toscan et latin » v. 268-9). Il ne faut donc pas se méprendre sur le sens de la fameuse formule de Lemaire. Si « Rhetorique et Musique sont une mesme chose » (éd. Stecher, t. III, p. 197), c'est que la parole poétique, même lorsqu'elle sort de la bouche du pédagogue ou de l'indiciaire, peut à bon droit revendiquer un statut égal à celui de la musique. La Muse n'est plus une citoyenne de seconde classe; et son émancipation est parallèle à celle de la langue vulgaire, ce « volgare » rajeuni, défendu et illustré, dont tout le Quattrocento avait proclamé les vertus.

Cette promotion de la langue poétique, la première génération des rhétoriques a cru pouvoir la réaliser en dressant l'inventaire des variations métriques, en classant et en détaillant les différentes coupes, « tailles » et « rymes ». Recherche laborieuse et souvent dérisoire qui ne garantissait pas pour autant le fonctionnement d'une « musique » mais qu'on a trop tôt fait de

classer parmi les projets superbement avortés de la première Renaissance. Il faut bien voir que ce travail de classement, ingrat et constamment refait, sans lequel Ronsard et Sidney n'auraient pu produire leurs chefs-d'œuvre, cette manie de la taxinomie où l'on reconnaît une prétention naïve à l'exhaustivité, sont bien la marque d'une époque avide de pouvoir explorer les possibilités d'une nouvelle musique du langage. Marque d'une époque dominée aussi par la passion du savoir, les auteurs de *traités* s'appliquent à inventorier les rimes avec le même sérieux qu'apportent les compilateurs à rassembler les adages, à nommer les serpents, à cataloguer les plantes médicinales.

La nouvelle poésie rhétoricienne est en effet entre les mains des doctes. L'improvisation verbale n'a plus libre cours, l'anarchie des sons est interdite, et cela même chez des poètes en apparence aussi « lyriques » que Pulci ou Villon. Les nouveaux législateurs établissent des *lois poétiques*. Débarrassée des contraintes propres à la musique, celles qui chez Charles d'Orléans obligeaient le rondeau à se conformer encore à la ligne musicale de la chanson, la parole se constitue un nouvel ordre et cherche à s'articuler selon de nouvelles structures héritées des grandes structures lyriques. Ordre strophique : chaque genre possède une logique qui détermine sa composition; ordre rythmique : les différents types de vers sont répertoriés; ordre métrique : la rime se travaille selon divers procédés pour créer une mélodie interne selon l'agencement savant des « teneurs » et des « contreteneurs ». Cette tendance taxinomique est quasi-européenne. Il n'y a guère que dans la poésie portugaise qu'on note peu d'attirance pour la rhétorique métrifiée; les recettes techniques se cachent sous le ton mélancolique de la *saudade* qu'illustrera Gil Vicente.

Aux manies humaines que stigmatise sans ménagement un Sebastian Brant à la fin du siècle (*Das Narren Schyff*, 1494) il faut donc ajouter la folie langagière, celle-là même que met en scène Pierre Gringore (*Mère Sotte*) ou Petrus Van Diest (*Elckerlyc*, vers, 1485), celle aussi que visera Erasme, avec plus de science sans doute, dans son *Eloge de la Folie* (*Encomium Moriae*, 1508). Cependant les écrivains de la deuxième et de la troisième génération ne croiront déjà plus tout à fait à l'autonomie de la rhétorique. Quand Jean Lemaire, dans la *Plainte du Désiré*, gémit sur le sort de Dame Rhétorique, peut-être perçoit-il l'impasse où se sont engagés ses prédécesseurs : « Si croy que Rhetorique/Finablement avec eux se mourra » (éd. Stecher, III, p. 172). Peut-être pressent-il une nouvelle esthétique plus nuancée selon laquelle, sans pour autant renoncer à l'indépendance des arts, la poésie ne se réduira plus exclusivement à une musique naturelle du langage. Alors prend fin cette fabuleuse tentative, collectivement assumée par trois générations de rhétoriqueurs et dont il faut reconnaître avec Albert-Marie Schmidt la « terrifiante richesse ».

Aspect pictural de la poésie

Une poétique immanente ou latente permet en outre de dégager une autre conception des textes, liée à leur dimension picturale. Nombreux sont les « tableaux poétiques » où le discours façonne ses images en s'inspirant de représentations plastiques. Dans les *Douze Dames de Rethoricque* (1464), Jean Robertet se représente « l'escript » comme un monument impérissable qui transmet de génération en génération les « fais passez » en les transformant en « merveilleuses gestes » (les poèmes sont des « huis » et des « fenestres » par lesquels le lecteur peut voir les « fais » de ses aïeux, vv. 127-8). Cette métaphore architecturale est d'ailleurs reprise

par de nombreux textes (« Ouvre la porte de ta pensée interiore et les fenestres de ta souveraine comprehension... » *Temple d'Honneur et de Vertus*, p. 81). Le surpeuplement des idées statufiées est, on le sait, un des traits distinctifs de la littérature allégorisante du XVe et du début du XVIe siècle. La lecture doit être d'abord *jouissance de l'œil*. Pour Lydgate, Chaucer, le « noble rethor Poete of Breteine» a «enluminé» le «rude parler» de son temps pour le rendre plus «plaisant à l'œil» *(Life of Our Lady)*. Robertet contemple les écrits de Chastellain et déclare que son *œil s'y enivre* (*Douze Dames*, vv. 17-21).

La disposition spatiale du texte importe donc autant que sa musicalité. C'est que l'on commence à concevoir l'espace textuel à la manière des peintres, selon les lois nouvelles de la *perspectiva pingendi* illustrées par l'école de Piero della Francesca. Le grand poète sera celui qui, par des techniques appropriées, réussira à « frapper l'œil d'une clarté terrible » (Robertet), à « peindre de chatoyantes enveloppes » (Santillane), à composer de « riches enluminures » (Lydgate). Pour les théoriciens, les mots, au-delà du sens qu'ils véhiculent, possèdent une réalité non seulement *sonore* (les syllabes sont des notes de musique) mais *visuelle* (les syllabes sont des touches de peinture, des matériaux de construction) : l'*escript* est un « objet visible », destiné à être regardé (Robertet, *Œuvres*, p. 129).

Les peintres n'ont plus le monopole du dessin et de la couleur. Les « verbes coulourez » et les « couleurs de Rhetorique » appartiennent aux poètes qui composent des emblèmes (Alciat) et tissent des tapisseries (Baude, Villena). En inscrivant leur art dans la longue tradition des *Technopaegnia* de la Grèce et des *carmina figurata* du Haut Moyen Age, ceux-ci cherchent tous les moyens de *figurer* l'écriture, de décrire son objet en le représentant simultanément. Cela est surtout vrai chez les grands rhétoriqueurs de langue française qui poussent à l'extrême le goût de la *figuration scripturale*; mais elle n'est pas absente chez les disciples de Chaucer (Gower, Hoccleve, Lydgate, Skelton), chez Burchiello et même dans certaines déplorations castillanes *(Defunssion de don Enrique de Villena)*.

Transposant les litanies de la Vierge en « langaige rommant », Jean Molinet combine les vers senés et l'acrostiche pour rendre sa puissance incantatoire au nom de Marie *(Oraison sur Maria)*. Pour servir de commentaire visuel à la mort tragique d'un ami, André de La Vigne reproduit à la rime de ses épitaphes les paroles liturgiques de *Requiem* dont le texte se déchiffre par lecture verticale (*Complaintes et Epitaphes du Roy de la Bazoche*, 1501). Jean Marot composera des rébus et Jean Meschinot un poème qui peut se lire de trente-deux manières différentes. Les conditions pratiques de la lecture expliquent en partie cette objectivation de l'écriture dont la graphie pâteuse se déchiffre lentement, laborieusement. Dans ce lent parcours les raffinements techniques arrêtent l'œil comme pour l'appréciation d'une miniature (*Heures de Rohan*, avant 1435). On goûte une riche enluminure, une « broderie » pittoresque (J. Rasmussen, p. 19) et la jouissance provoquée reste souvent séparable de la compréhension sémantique du texte. Pour le nouveau *public de lisants*, l'oreille n'est plus le seul organe sollicité et le fameux « retard de la vue » (L. Febvre) tend à disparaître. Les dérimages et les traductions de la Cour de Bourgogne arrêtent dans leurs méandres rhétoriques le regard de l'érudit qui s'adonne au plaisir de la lecture individuelle.

On a longtemps considéré les écrits des rhétoriqueurs comme le miroir d'une fin de civilisation. Les jeux « artificiels » de la rhétorique passaient pour le dernier sursaut d'un âge qui veut se ressaisir et se restituer une dernière fois avant de mourir. Le procès en réhabilitation de ces écrivains n'est plus à faire. Si l'on a longtemps insisté sur leurs « constructions insensées » (Henri

Guy), leurs goûts attardés (L. D. Benson à propos de Caxton et de Malory), leurs niaiseries faussement savantes (C. S. Lewis les appelle « dunces »), on les a ensuite remis à l'honneur avec un enthousiasme disproportionné (A.-M. Schmidt).

La thèse de Johan Huizinga doit en tout cas être revue car le « déclin » du Moyen Age n'est pas à sens unique. Il contient aussi sa part de promesses. Qu'aurait été la littérature élisabéthaine si Caxton n'avait pas traduit Christine de Pisan, si Lydgate n'avait pas employé les versions boccaciennes de Premierfait? Les prétendues « monstruosités » de l'art flamboyant ne peuvent plus s'interpréter uniquement comme un trompe-la-mort culturel. Le premier âge de la rhétorique marque aussi le début de temps nouveaux. C'est pourquoi lorsqu'au Prologue du premier livre des *Illustrations* Jean Lemaire parle de restauration culturelle (« toutes sciences sont plus esclaircies que jamais »), croit-on déjà entendre le bon géant Gargantua s'extasier devant le retour des belles lettres : « Maintenant toutes disciplines sont restituées... » (*Pantagruel*, VIII).

François Rigolot
Princeton University

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

BUCK (August), *Italienische Dichtungslehren vom Mittelalter bis zum Ausgang der Renaissance*, Tübingen, 1952.
CHAMPION (Pierre), *Histoire poétique du XVe siècle*, Paris, 1923, 2 vols.
CHAYTOR (Henry J.), *From Script to Print; An Introduction to Medieval Vernacular Literature*, Cambridge, 1945.
CURTIUS (Ernst Robert), *Europäische Literatur und Lateinisches Mittelalter*, Bern, 1948, 1963; tr. angl. de W. R. Trask, Princeton, 1953.
DOUTREPONT (Georges), *Les mises en prose des épopées et des romans chevaleresques du XIVe au XVe siècles*, Bruxelles, 1939.
GARIN (Eugenio) éd., *Prosatori latini del Quattrocento*, Milano—Napoli, 1952 (six préfaces importantes aux *Elegantiarum Libri* de L. Valla).
GUY (Henri), *Histoire de la poésie française au XVIe siècle*, Tome I : L'Ecole des rhétoriqueurs, Paris, 1910, 1968.
HUIZINGA (Johan), *Le Déclin du Moyen Age*, tr. J. Bastin, Paris, 1948. *L'automne du Moyen Age*, 1977
JODOGNE (Pierre), *Les Rhétoriqueurs et l'humanisme*, in *Humanism in France*, éd. A. H. T. Levi, Manchester, 1970, pp. 150-175.
KEAN (P. M.), *Chaucer and the Meaning of English Poetry*, London—Boston, 1972.
KRISTELLER (Paul Oskar), *L'origine e lo sviluppo della prosa volgare italiana*, in *Cultura neolatina*, X (1950), pp. 137-156.
LE GENTIL (Pierre), *La poésie lyrique espagnole et portugaise à la fin du Moyen Age*, Rennes, 1949-1952, 2 vols.
LEWIS (C. S.) *English Literature in the XVIth Century*, Oxford, 1954.
PATTERSON (Warner Forest), *Three Centuries of French Poetic Theory*, Ann Arbor, Michigan, 1935.
POIRION (Daniel), *Le Moyen Age, 1300-1480*, Paris, 1971.
RASMUSSEN (Jens), *La prose narrative au XVe siècle*, Copenhague, 1958.
RIGOLOT (François), *Poétique et onomastique. L'Exemple de la Renaissance*, Genève, 1977.
ID., *Le texte de la Renaissance. Des Rhétoriqueurs à Montaigne*, Genève, 1982.
SCHMIDT (Albert-Marie), *L'âge des Rhétoriqueurs : 1450-1530*, in *Histoire des Littératures*, Paris, Gallimard, 1963, T. 3, pp. 175-190.
SIMONE (Franco), *Umanesimo, Rinascimento, Barocco*, Milano, 1968.
SOUTHWORTH (James G), *The Prosody of Chaucer and His Followers*, Oxford, 1962.
SPONGANO (Raffaele), *Un capitolo di storia della nostra prosa d'arte*. Firenze, 1941.
WEINBERG (Bernard), *A History of Literary Criticism in the Italian Renaissance*, Chicago, 1961, 2 vols.
ID. éd. *Critical Prefaces to the French Renaissance*, Evanston, 1950.
ZUMTHOR (Paul), *Le masque et la lumière. La poétique des grands rhétoriqueurs*, Paris, 1978.

ALEXIS (Guillaume), *Œuvres poétiques*, éd. A. Piaget, E. Picot, Paris, 1948; New York, 1968, 3 vols. (SATF).
BAUDE (Henri), *Dictz moraux pour faire tapisserie*, éd. A. Scoumanne, Paris—Genève, 1959.
BELCARI (Feo), *Prose edite ed inedite*, éd. O. Gigli, Roma, 1843-44.
BERNARDINO da Siena (San), *Le prediche volgari*, éd. P. Bargellini, Milano—Roma, 1936.
BOCCACCIO (Giovanni), *De Genealogia Deorum*, éd. V. Romano, Bari, 1951, 2 vols.
Boccaccio on Poetry, éd. Charles G. Osgood, Princeton, 1930, (Livres XIV et XV de la *Genealogia*).
BOUCHET (Jean), *Epistres morales et familieres du Traverseur*, éd. fac-s. J. Beard, La Haye, 1969.
CELTIS (Konrad), *Works*, éd. Leonard Forster, Cambridge, 1948.
CHARTIER (Alain), *Le Quadrilogue invectif*, éd. E. Droz. Paris, 1950.
ID., *Le Livre de l'Esperance*, éd. F. Rouy, Brest, 1967.
CHASTELLAIN (Georges), *Œuvres*, éd. K. de Lettenhove. Bruxelles, 1863-1866; réimpr. Genève, 1971, 8 vols.
CHAUCER (Geoffrey), *Works*, éd. F. N. Robinson, Boston, 1957.
DESCHAMPS (Eustache), *Art de Dictier* in Eu. D., *Œuvres complètes*, éd. Gaston Raynaud, Paris, 1891, Tome VII, pp. 266-292.
FABRI (Pierre), *Le grand et vrai art de pleine rhétorique*, éd. A. Héron, Rouen, 1889-1890, 3 vols.
GRINGORE (Pierre), *Les Fantasies de Mère Sote*, éd. R. L. Frautschi, Chapel Hill, 1962.
Jardin de Plaisance et Fleur de Rethoricque, éd. fac-s., Paris, 1910, (SATF).
LA MARCHE (Olivier de), *Mémoires*, éd. H. Beaune, J. d'Arbaumont, Paris, 1883-1888, 4 vols.
LA VIGNE (André de), *Les Complaintes et Epitaphes du Roy de la Bazoche*, in *Recueil de Poésies françoises des XVe et XVIe siècles*, éd. A. de Montaiglon, J. de Rothschild, Paris, 1878, Tome XIII, pp. 385-413.
LEGRAND (Jacques), *Archiloge Sophie*, trad. 1re partie du *Sophilogium*, 1407. B. N. ms. fr. 1508.
LEMAIRE DE BELGES (Jean), *Œuvres*, éd. J. Stecher, Louvain, 1882-1891; réimpr. Genève, 1971, 4 vols.
LYDGATE (John), *Poems*, éd. J. Norton-Smith, Oxford, 1966.
MALORY (Sir Thomas), *The Works*, éd. Eugène Vinaver, 2e éd., Oxford, 1967.
ID., *Le chevalier délibéré*, Paris, A. Vérard, 1488.
MAROT (Jean), *Œuvres*, T. V, éd. Lenglet-Dufresnoy, La Haye, 1731.
ID., *Le Voyage de Gênes*, éd. G. Trisolini, Genève, 1974.
MESCHINOT (Jean), *Les Lunettes des Princes*, éd. Ch. Martineau-Genieys, Genève, 1972.
MICHAULT (Pierre), *Le Doctrinal du Temps présent*, éd. Th. Walton, Paris, 1931.
MOLINET (Jean), *Faictz et dictz*, éd. N. Dupire, Paris, 1936-1939, 3 vols. (SATF).
ID., *Chroniques*, éd. G. Doutrepont, O. Jodogne, Bruxelles, 1935-1937, 3 vols.
PISAN (Christine de), *Le Livre du corps de policie*, éd. R. H. Lucas, Genève, 1967 (cf. c.-r. p. Ph. Mesnard, in *Romance Philology* XXIX(1975), I, 110-114).
Proverbes en rimes, éd. Grace Frank, Dorothy Miner, Baltimore, 1937.
Recueil d'arts de seconde rhétorique, éd. E. Langlois, Paris, 1902; réimpr. Genève, 1974.
ROBERTET (Jean), *Œuvres*, éd. C. M. Zsuppán, Genève, 1970.
SALUTATI (Coluccio), *De laboribus Herculis*, éd. B. L. Ullman, Zürich, 1952.
SANTILLANA (Iñigo López de Mendoza, Marqués de), *Canciones y decires*, éd. V. García de Diego, Madrid, 1913.
ID., *Letter of the Marqués to Don Peter, constable of Portugal*, éd. A. R. Pastor, E. Prestage, Oxford, 1927.
ID., *Los Proverbios con su glosa*, Sevilla, 1494; éd. fac-s., Valencia Artes gráficas, 1965.
SAVONAROLA (Girolamo), *Prediche italiane ai fiorentini*, éd. F. Cognasso, R. Palmarocchi Firenze, 1935. 3 vols.
TAILLEVENT (Michaut), *Le Passe Temps*, éd. T. Malmberg, Uppsala, 1877.
VILLENA (Enrique de Aragón, Marqués de), *Arte de Trovar*, éd. F. J. Sánchez Cantón, Madrid, 1923.
ID., *Los Doze Trabajos de Hércules*, éd. M. Morreale, Madrid, 1958.

Monographies

BENSON (Larry D.), *Malory's Morte Darthur*, Cambridge, Mass., 1976.
BOYD (James), *Ulrich Füetrer's Parzifal*, Oxford, 1936.
JODOGNE (Pierre), *Jean Lemaire de Belges, écrivain franco-bourguignon*, Bruxelles, 1972.

L'ESPRIT SATIRIQUE ET LE DÉVELOPPEMENT DE LA SATIRE

L'esprit satirique appartient à tous les âges de la littérature; la satire, en tant qu'ensemble de possibilités discursives, évolue selon les époques, les lieux, l'actualité. Tel est le double principe qui a guidé notre recherche. Quelles furent les sources et les manifestations littéraires du rire vengeur au cours de ce riche et sombre XVe siècle? Quels furent ses objets de prédilection? La question essentielle est sans doute de savoir si une transformation radicale s'opère, durant cette période, dans la conception même de la satire. Evolue-t-elle, par exemple, vers une conscience plus intense de sa propre littérarité? Postuler qu'une esthétique plus consciente s'instaure au fur et à mesure des progrès de l'humanisme classicisant serait simpliste. La moralité, la facétie, le Fastnachtspiel possèdent des structures satiriques qui leur sont propres et divergent autant par rapport aux genres satiriques grecs et latins qu'à ceux de leurs passés nationaux respectifs. Tout au plus peut-on affirmer que le théâtre profane tel qu'il est pratiqué au XVe siècle repose sur des types et des situations fournis par l'imaginaire collectif plutôt que par l'imagination créatrice d'auteurs individuels; c'est à la fin de la période étudiée que sotie, sermon joyeux, moralité, farce commenceront à laisser transparaître l'invention de l'auteur individuel au sein de la confrérie.

Ce que l'on peut affirmer d'une manière générale, toutefois, c'est qu'un large domaine thématique prolonge le passé médiéval tout en développant des formes discursives et génologiques propres au XVe siècles. *Mutatis mutandis,* le Fastnachtspiel, la poésie de Burchiello, les *Quinze joyes de mariage* sont des exemples représentatifs de recherches formelles alliées à une inspiration thématique entièrement ou partiellement traditionnelle. Mais, en outre, là où l'humanisme classicisant se fait jour, s'annonce un métadiscours de la satire, c'est-à-dire sa justification à proprement parler esthétique. (Il est implicite que toute satire, quelque genre qu'elle emprunte, est *ipso facto* mise en forme plutôt que manifestation spontanée de l'esprit satirique; et qu'elle implique un détachement préalable de l'auteur par rapport à l'objet de la satire.) En 1484-85 Politien fait à Florence un cours sur Perse, où il parle également de Lucilius et de l'esprit satirique ménippéen; un autre cours sur Horace; l'année suivante son cours porte sur Juvénal. Bartolomeo della Fonte, qui avait publié en 1477 une *Explanatio in Persium,* fera en 1486-87 un cours sur Juvénal. Innovation humaniste, ou continuité? Les satiriques latins avaient été lus et enseignés pendant tout le Moyen Age et furent parmi les premiers auteurs dont on imprima les œuvres au XVe. Dans la préface des *Facéties,* le Pogge déclare que « illorum imitationem sequi ». Les *Intercoenales* d'Alberti sont à tel point lucianesques que l'une d'elles, *Virtus,* a longtemps figuré dans un volume d'œuvres de Lucien; Poggio traduit *Lucius ou l'âne,* texte attribué à Lucien; Boiardo traduit *L'âne d'or* d'Apulée; Sommariva, Guarino, Aurispa

traduisent Juvénal. Masuccio Salernitano déclare, en un même souffle, suivre « i vestigi lasciati » de Juvénal et de Boccace : qu'est-ce à dire, sinon que l'humanisme lui-même s'inscrit ici dans une continuité qui peut-être n'a pas connu de rupture radicale depuis le Moyen Age? D'ailleurs, avant de cerner la réflexion humaniste sur la satire et le renouvellement qui en résulte en Italie, il nous faut considérer les multiples aspects du sujet à travers l'Europe, donc accepter une certaine relativisation de la préséance italienne si souvent prise pour acquise en matière d'études de la Renaissance.

« Le genre, a écrit Claudio Guillén, est invitation à la forme. » Rares sont les formes discursives pour lesquelles cette constatation soit aussi vraie que pour la satire. Ce n'est en effet qu'à des moments très précis de l'histoire des littératures classiques et modernes que la satire assume un caractère formel, soumis à des règles très strictes. L'Antiquité gréco-latine fonde deux traditions à cet égard : celle de la satire horatienne proche de la conversation, autobiographique selon l'exemple séminal d'Archiloque, ouverte à la vie quotidienne; et celle qui avec Juvénal dénonce violemment et se nourrit d'un pessimisme extrême. L'une cherche davantage à imiter la vie, l'autre à corriger les mœurs. Loin de s'exclure mutuellement, toutefois, ces deux préoccupations existent à des degrés divers dans toute satire; chaque œuvre en manifeste une combinaison particulière qui la caractérise. Il reste que l'hexamètre inventé par Lucilius pour démontrer la démence et la malice des hommes, ainsi que le poème dramatique pratiqué par Horace, Perse et Juvénal, en attendant la satire poétique formelle telle que la réinventeront un Boileau et un Pope, sont autant de cristallisations parfaites d'un processus littéraire virtuellement omniprésent et qui, dans le temps déborde largement ces aboutissements exemplaires, parce qu'il incarne une impulsion elle aussi omniprésente. Au quinzième siècle donc, comme à d'autres époques, et dans un grand nombre de pays, la satire en tant que mode d'expression, attitude, esprit et vision demeure vigoureuse comme elle le fut au Moyen Age. Elle continue à véhiculer son arsenal universel d'invective, de moquerie, de sarcasme, d'ironie, d'exagération alternant avec la litote; à fustiger le vice, espérant, par implication du moins, que le lecteur dûment averti préférera la vertu; à mettre à nu la conscience sociale et morale d'auteurs déchirés par les maux dont ils sont témoins.

Fonctions

Lénient avait coutume d'établir, pour ce qui est des lettres françaises, une distinction radicale entre satire médiévale et satire humaniste : la première, si féroce fût-elle, servait de dérivatif à l'intérieur du système politique et ecclésiastique sans attaquer celui-ci; la satire humaniste commencerait, là où le système lui-même devient objet de critique, par une littérature devenue consciente d'elle-même et de son pouvoir. Cette distinction n'est pas sans valeur comme hypothèse de travail; en effet il est possible de penser que la férocité et la crudité même du rire médiéval, particulièrement lorsqu'il prend pour objets ceux dont on se sent en droit d'exiger une conduite exemplaire : le prêtre, la femme, les grands, et dans une large mesure parce qu'il respecte leur image idéale, jaillit d'une attente déçue; on ne se moque bien que de ce qu'on aime. La satire humaniste correspondrait alors au déracinement de l'image idéale, survenu au moment où elle devient vulnérable parce que le système lui-même l'est devenu. Ce sont les institutions elles-mêmes (ou les personnes morales les symbolisant : l'Eglise, le Prince) qui deviennent alors

objets de satire (mais aussi, dans d'autres formes de littérature, objets de réflexion positive : au lieu de continuer à les prendre pour acquises on les sommera de se réformer). La satire de la femme se libèrera, elle aussi, de ses habitudes médiévales : elle ne disparaîtra pas pour autant — les Amours engendreront des Contr'amours et les pétrarquismes des antipétrarquismes; mais elle cessera au moins de colporter le mythe de la femme origine et habitacle du péché, pour peindre laideur et vices comme des traits individuels.

Les époques tourmentées tendent à faire fuser le rire, et à le formaliser. Or, peu d'époques furent aussi perturbées que celle-ci. Le passage que voici a été écrit à propos de la France, mais peut s'appliquer aussi à d'autres pays : « C'est la guerre civile, et non la guerre étrangère, qui apporte les perturbations et les menaces les plus immédiates. La société désaccordée ne peut plus imposer ses mots d'ordre. Les principes et les institutions féodales disparaissent. Une sorte d'anarchie s'installe dans le royaume, sous l'effet de la rivalité qui oppose les grands princes. La zizanie, les intrigues, les luttes de plus en plus violentes entraînent à leur suite plusieurs provinces et Paris, à partir de 1401... L'Eglise elle-même est divisée. Le Schisme entre les deux papes contribue au trouble des esprits, tout en fournissant aux princes un prétexte pour s'affronter... » (D. Poirion.) Ensuite viendra l'invasion anglaise et le bouleversement produit par la campagne de Jeanne d'Arc. Songeons encore à l'avance turque, aux guerres hussites, aux innombrables émeutes et soulèvements populaires, pour ne citer que ces événements majeurs : époque où chacun devait être sur la défensive si bien que (selon Poirion), tout le discours social y tend à devenir polémique ou à se « réfugier dans la vie intérieure et dans l'histoire » : la floraison satirique du siècle se fonde sur l'alternance de ces deux attitudes. En Castille, par exemple, bouleversement politique et développement de la satire vont de pair : sous Jean II et Henri IV les derniers sursauts du féodalisme aboutissent à une crise continuelle entre noblesse et pouvoir royal; mais c'est aussi une époque de conflits religieux et sociaux, bouillonnante d'indignation, tantôt morale et tantôt politique. Aucun poème ne capte mieux cette ambiance que la si symbolique *Danza de la muerte*, construite sur un thème déjà répandu en Europe, dans les arts comme dans les lettres, mais exprimant spécifiquement l'Espagne d'alors par la vivacité de son défilé de personnages et en particulier ses vestiges de société chevaleresque (l'Empereur, le roi, le duc, le chevalier...), sa hiérarchie ecclésiastique (le Pape, l'archevêque...) la place moindre réservée aux autres classes (le marchand, le médecin, l'usurier...).

En Angleterre également la poésie satirique se nourrit de la guerre civile et de toute la corruption sociale qui l'accompagne : le poème « On the corruption of public manners » déplore surtout, il est vrai, un vice de partout et de toujours, déjà satirisé en Italie et en France — la coquetterie des femmes et du clergé; mais d'autres poèmes s'en prennent d'une manière beaucoup plus générale aux mœurs de l'époque entière. « On the corruption of the times » est le titre de deux poèmes anonymes dont les refrains se passent de commentaires : « For now the bysom ledys the blynde »; et « Of al oure synnys God make a delyveraunce »; ils nous parlent de la corruption de l'Eglise, de la malhonnêteté devenue universelle, de la haine entre les classes sociales, de la simonie, du désœuvrement; ils exercent, de la manière la plus simple et la plus fondamentale, la fonction morale qui est celle de la satire aux époques les plus troublées. John Lydgate ajoute à cette série une « Satirical Ballad on the times » utilisant le procédé ironique du monde à l'envers : tout est bien, mais seulement « So as the crabbe gothe forward » — la fortune instable, l'hypocrisie, l'injustice des princes, la rapacité des hommes de loi, le mécontentement des pauvres, la profanation du sacré, la vénalité et l'inévitable coquetterie féminine.

Ce n'est pourtant pas la dénonciation des abus et des maux contemporains qui constitue l'unique fonction de la satire : il faut encore que les carences dénoncées provoquent le rire et que le plaisir esthétique éprouvé par le lecteur s'allie à sa désapprobation. Les *Quinze joyes de Mariage* sont loin d'être uniquement un réquisitoire contre la femme et ses vices ou un plaidoyer pour le pauvre mari : la narration des quinze épisodes a un caractère rythmique, voire litanique qui fait l'unité du recueil en même temps que le lecteur attend, lors de chaque épisode nouveau, comment se développera l'image de la nasse où le pauvre homme est pris. On pourrait encore invoquer, avec Aubailly, les débuts du monologue et du dialogue de théâtre qui dans toutes leurs ramifications thématiques mettent en œuvre de la façon la plus vivante des conventions observées par l'acteur, attendues du public : contraste des fanfaronnades et de l'action dans le *Franc Archier de Baignollet*; délire verbal de l'énumération dans *Watelet, Hambrelin, La Chambrière;* pronostications bouffonnes prédisant les vices de ceux qui les pratiquent déjà depuis longtemps; imitation parodique exacte (préambule, exorde, questio, parabola) dans le *Sermon joyeulx pour rire* et bien d'autres sermons burlesques du XVe siècle. Ce ne sont là que des exemples de ce que, bien avant l'humanisme, et dans tous les genres qu'elle imprègne, la satire secrète des conventions esthétiques strictement codifiées, donc conscientes. Elle n'attend donc nullement l'humanisme pour assumer sa pleine fonction artistique. La différence, c'est que les humanistes s'expliquent plus largement sur leurs intentions (promesses de véracité dans le prologue du *Novellino* de Masuccio Salernitano et la dédicace des *Cent nouvelles nouvelles*; intentions de soigner « morbos animi » dans la dédicace des *Intercoenales* d'Alberti; analyse par Pontano, dans *De Sermone,* des fondements même de la « facetitas », laquelle fait partie de l'« urbanitas » pour triompher de la nature, instaurer un nouvel art de vivre). Si le XVe siècle pratique, un peu partout, la satire, l'humanisme se charge plus particulièrement de la situer parmi les arts littéraires.

Domaines thématiques

Depuis que la satire existe, la femme est un de ses objets constants. Est-ce, ainsi que l'affirme Hodgart, parce que la littérature ayant surtout été écrite pour et par des hommes, et les femmes ayant longtemps constitué une couche culturelle sous-développée, il était facile de faire d'elles la cible; et, là où elles dominaient, l'objet du ressentiment masculin? Toujours est-il que le XVe siècle a largement sa part du dédoublement louange/blâme qui s'attache au traitement de la femme dans les littératures européennes. Il est sans doute symbolique que les deux extrêmes soient incarnés dans l'œuvre de Boccace, celui du blâme dans le *Corbaccio,* celui de la louange dans le *De claris mulieribus*. Quel pays n'a pas ses propres exemples, soit en latin, soit en langue vernaculaire? De Chaucer à Cervantes, on n'en finit pas de décrier l'amour courtois, en se fondant aussi bien sur la VIe satire de Juvénal et sur Ovide que sur Saint Augustin, qui n'oublie jamais que « inter faeces et urinam nascimur », sur la *Disciplina clericalis,* sur les *Sept sages*. Sources classiques et sources chrétiennes se combinent donc pour produire au XVe siècle les images les plus sévères du caractère féminin, souvent d'ailleurs en conjonction avec ce complice de la femme intrigante et rouée qu'est le moine; mais ce n'est pas le cas lorsque la source elle-même est ecclésiastique. C'est ainsi que l'*Arcipreste de Talavera o Corbacho,* œuvre d'Alfonso Martínez de Toledo qui fut bien Archiprêtre de Talavera, et parle en son propre nom, *ex*

cathedra, à la deuxième personne, s'adresse à la vaste majorité de ses contemporains en un style qui tient compte du populaire (refrains) aussi bien que des théologiens (petits dialogues de type scolastique) et du public littéraire (exempla). S'inspirant du *Corbaccio* il donne de la femme une image horrifiante, d'une « brutal carnalidad » qui a pour pendant et pour explication sa coupure totale d'avec l'« ascética espiritualidad » laquelle selon l'Archiprêtre s'attache au mariage. Tableau totalement dépourvu des nuances, de l'humour, de la joie de vivre et d'aimer qui tempèreront les *Cent nouvelles nouvelles* et un grand nombre de nouvelles italiennes (mais peut-être y a-t-il lieu, précisément, de voir dans ces modifications la présence d'un esprit nouveau, humaniste de fait). L'Archiprêtre, lui, commence par condamner l'amour corporel, dégradation du corps qui entraîne celle de l'âme. La seconde partie porte bien son sous-titre : « Les vicios y tachas y malas condiciones de las perversas mugeres »; les femmes sont « avariciosas », « murmurantes » car « el callar le es muerte », « codisiosas », « inconstantes »; certaines « son como cuchillo de dos filos »; elles sont de plus « desobedientes », « soberbias », « vanagloriosas », « borrachas », « cotillas » (chacune de ces accusations leur vaut tout un chapitre abondamment illustré); mais leur plus grand problème c'est que « no discriminan sobre a quién aman » puisque seul l'amour de Dieu est sagesse. La troisième partie du livre vient corroborer ces accusations par un mélange d'astrologie, de psychologie et de physiologie.

Mais voici un exemple tchèque, tiré d'une satire versifiée *O manželstvi* (Du mariage) dont la correspondance avec les *Quinze joies* ferait accuser l'auteur de plagiat si les dates le permettaient, ce qui n'est pas le cas, et s'il ne s'agissait pas d'une forme littéraire tout à fait différente : la Bohême possède aux XIVe et XVe siècles des satires morales en vers, suffisamment animées pour entrer de justesse dans notre corpus satirique mais empreintes d'un si fort didactisme moral qu'elles y paraissent marginales. Les réclamations de l'épouse qui veut sa robe sont d'une crudité totale : « Je n'ai rien à porter, avec quoi couvrirai-je mon corps? » et pour appuyer son dire elle nomme tout ce qui se trouverait à découvert sans la robe convoitée. De même une traduction allemande du *De amore libri tres* d'André le Chapelain affirme « das ein Weib niemant mag leb haben... wann es ist kaine, die yren eeman oder puelen / treu und stät erzaig und halt... » Là encore, condamnation absolue du caractère féminin, et plus fondamentalement, de la nature même de la femme. Une partie entière du *Novellino* de Masuccio Salernitano est consacrée aux femmes, « questo putrido, villano et imperfetissimo muliebre sesso ».

Les *Quinze joyes de mariage* modifient-elles ce topos? Certes non en ce qui concerne le caractère féminin, ni l'infinie capacité des femmes à s'épauler mutuellement dans leur lutte contre l'homme (les voisines au moment de l'accouchement, la mère dissimulant l'adultère de sa fille). Même la conclusion, affirmant la faiblesse et l'impuissance des femmes, n'a rien que de traditionnel dans sa manière de justifier la satire qui vient d'être proférée. Ce qui renouvelle ici l'art de la satire c'est la défamiliarisation à l'œuvre sur une matière si connue : dans des situations familières au lecteur de l'époque, que va faire, ou dire, la femme, qui soit inattendu, pour embrouiller davantage son mari?

Dans les *Cent nouvelles nouvelles* le topos de l'insatiabilité sexuelle de la femme nourrit de ses variations chacune des histoires; il a le statut d'un présupposé; l'art du conteur tient à la fantaisie avec laquelle il est utilisé dans chaque cas, narrativisé sous la forme de l'imagination déployée par la femme pour surmonter tous les obstacles, triompher de toutes les impossibilités pour parvenir à ses fins, ou encore pour dissimuler les faits à un mari dont la crédulité, constamment mise à l'épreuve, parfois détrompée, forme un topos complémentaire, complété à

son tour par celui du curé ou du cordelier complice (à moins que la femme ne soit elle-même religieuse, comme c'est le cas dans la nouvelle XXI, « L'abbesse guérie »).

La franchise sexuelle et ses analogues métaphoriques, tels la chasse, s'arrête le plus souvent en-deçà de l'obscénité qui est l'image de marque de *Der Ring* de Wittenwiler (1410) et *Der Pfaffe* (1470); ainsi que certaines facéties du Pogge qui ne sont pas conservées dans la traduction française de G. Tardif.

Tout aussi répandue que la satire de la femme est celle du prêtre et du moine. Les dix premières nouvelles du *Novellino* de Masuccio Salernitano sont consacrées à la « scellerata vita et nefandi vitii de finti religiosi ». Emblématique est *Le Testament d'En Serradell*, poème catalan du début du siècle, dont le personnage central traverse le Paradis, la terre, l'enfer : les ecclésiastiques qu'il a rencontrés sur terre peuplent ensuite l'enfer à cause de leur luxure et de leur cupidité. En Pologne une des premières satires formelles est un bref poème intitulé « La satire du prêtre », qui ridiculise la tendance de celui-ci à boire, au détriment de sa santé spirituelle. Et quelle illustration plus éloquente du topos pourrait-on trouver que celle des « Trois frères mineurs » (*Cent nouvelles nouvelles* LX) qui illustre avec la symétrie d'un menuet la complicité du religieux et de la femme infidèle : afin de rendre visite plus facilement à leurs amants qui sont frères mineurs, trois femmes se font tonsurer. Découvertes par la ruse du mari de l'une d'elles, elles reçoivent pour toute leçon le conseil de ne pas recommencer. Telle est la tranquille amoralité de cette littérature, correspondant, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à sa fonction de dérivatif, efficace seulement par sa gratuité, au sein du système social.

C'est dans le domaine politique, y compris celui des luttes religieuses là où elles avaient déjà commencé, que la satire manifeste à la fois toute sa pérennité thématique (puisqu'elle s'attaque toujours et partout, systématiquement, à tous les abus) et son immense adaptabilité qui la fait paraître, dans chaque circonstance et à chaque moment, toute neuve. *Nová rada* de Smil Flaška de Pardubice en constitue un exemple d'autant meilleur que l'originalité s'y allie à une évidente intertextualité européenne. Cette composition de 2000 vers fut écrite au seuil du siècle que nous étudions (1395); son auteur meurt en 1402 dans sa lutte contre Wenceslas IV. C'était un membre instruit de la haute noblesse, résolu à intervenir par sa poésie dans la vie politique de la Bohême et en particulier à attaquer la Cour de Wenceslas IV. Le lion a invité tous les animaux à se réunir pour lui donner des conseils sur l'art de gouverner. L'œuvre constitue un tout métaphorique parfaitement structuré avec son alternance de quadrupèdes et d'oiseaux, de locuteurs naïvement sérieux (le lion) et ironiquement sérieux (le cheval), et la couche concrète du signifiant (le monde animal) laissant transparaître le signifié (la réalité politique, et en particulier les déplorables conseillers du roi). Le cheval incite le roi au luxe, à la luxure, à la soif de domination. Il va sans dire que tout ce que le cheval conseille au lion, le roi le fait dans la réalité, à la grande indignation de l'auteur. Bien entendu, l'œuvre s'inscrit au sein de toute une tradition déjà existante (Esope, le cycle de Renart...); mais, d'autre part, elle est en avance sur le reste de l'Europe par son caractère anti-courtois. Toujours en Bohême, la satire du pouvoir politique éclate également dans un passage du *Tkadleček* où le loup salue l'âne du nom de poisson. « Je ne suis pas un poisson, dit l'âne; tu te trompes. Je sais ce que je sais, réplique le loup; je vais te manger, et au bord de l'eau je ne mange que du poisson. » Une fois de plus c'est l'arbitraire de la force qui est mis à nu ainsi. Par son *De corrupto ecclesiae statu* Nicolas de Clamanges intervient dans la querelle entre Clément VII et l'Université, fustigeant, d'une manière qui rappelle Salluste par ses antithèses, et par le procédé opposant passé vertueux et présent plein de vices, une Eglise où

« plures latrones quam pastores invenias », et où depuis le Pape jusqu'au dernier moinillon, tous sont infidèles au Christ. Au siège de Pontoise (1441) on se bat à coups de chansons, et non seulement de canon :

Fuyez vous-en, prenez les champs
Oubliez la rivière d'Oise,
Et retournez à la cervoise
De quoi vous estes tous nourris,
Sanglans, meseaus, puants, pourris.

Les Francs Buveurs de Vire, avec Olivier Basselin à leur tête, réagissent par la gaieté de leurs chansons à boire aux malheurs de l'invasion; et incidemment dotent la France du « vaudeville » (Vau-de-vire). La Guerre du Bien Public, la rivalité entre Louis XI et Charles le Téméraire sont semblablement jalonnées de chansons satiriques. Louis XI a recours à la plume de Gilles Des Ormes, puis de Jean Molinet, Charles le Téméraire à celle de Georges Chastellain.

Au Portugal, Condestável Don Pedro, figure très hispanique, contribue pourtant considérablement à la satire autochtone par ses *Coplas* et en particulier à la critique des familiers d'Alphonse V, et des grands en général, qu'il censure pour des raisons morales. Il se console de sa propre disgrâce en prédisant la chute des ministres immoraux...

En France, et en Bourgogne, la satire politique est extrêmement répandue tout au long de la période qui nous intéresse. Dans ce domaine les frontières s'estompent entre œuvres d'auteurs marquants, qui descendent dans l'arène pour s'identifier à une cause, et œuvres populaires, parfois anonymes, dont la facture est souvent comparable à celle des premières par la vivacité du ton et l'habileté des procédés. Dans son *Curial,* Alain Chartier définit la cour comme « un couvent de gens, qui soubz faintise de bien commun, se rassemblent pour s'entre-tromper ». Dans le *Quadriloge invectif* il met en scène, face à la France, les trois ordres de la nation, pour s'affronter et se reprocher leurs torts respectifs. De la *Complainte du pauvre commun et des pauvres laboureurs de France* on ne peut dire avec certitude que ce soit l'œuvre de Chartier; (et n'est-ce pas là une illustration de ce qu'œuvres signées, et œuvres restées anonymes ainsi que celles dites populaires sont, à l'époque, thématiquement et même esthétiquement liées entre elles?). De toute manière ce chant exprime à merveille l'écrasante misère imposée aux paysans par les guerres, les famines, les impôts :

Quand nous allons d'huys en huys
Chascun nous dit : 'Dieu vous pourvoye!'
Pain, viande, ne rien qui soit
Ne nous tendez non plus qu'aux chiens,
Hélas! Nous sommes chrestiens.

Et que dire de l'indifférence de l'Eglise que pourtant le peuple soutient :

Hélas! Prélats et gens d'Eglise
Vous nous voyez nuds sans chemise.

On n'en finirait pas d'inventorier les événements et leur accompagnement satirique. Eustache Deschamps exhale son amertume envers le Schisme de l'Eglise : *Du Schisme de l'Eglise, qui est aujourd'hui moult troublée par la Lune* (titre prenant visiblement pour cible Benoît XIII

dont le nom était Pierre de la Lune) espère une fusion et sait pourtant que le débat ne cessera que « quand il ne sera plus d'argent ».

A cause des événements politiques et sociaux dont elle est le théâtre, la Bohême infuse au thème anti-clérical des dénotations et connotations nouvelles par rapport à celles qu'il véhicule dans la prose narrative française et italienne depuis longtemps. Chez Jan Hus lui-même la diatribe se fait directe et s'oriente avant tout contre les abus du clergé et de la Papauté. Dans son traité sur la simonie par exemple, Hus pose directement la question de savoir si le Pape peut en être coupable, et répond affirmativement, mais sous le couvert de l'ironie : le Pape ne saurait pratiquer la simonie, puisqu'il est le seigneur du monde et qu'il peut faire ce qu'il désire, et prendre ce qu'il veut; de même, omniscient et infaillible, il ne saurait tomber dans l'erreur et le péché. Ce qu'il fait ne saurait être péché, ce qu'il dit ne saurait être erreur...

Si la satire fait partie de l'arsenal de Hus et de ses successeurs, elle est utilisée également, et d'une manière très habile, par la réaction anti-hussite, puisqu'elle y assume des formes populaires afin de plaire au peuple et de la persuader des méfaits du Hussitisme. Ainsi, la satire *Viklefice* attaque l'une des pratiques essentielles du Hussitisme qui est l'éducation des femmes, capables de lire et d'expliquer la Bible. Ces femmes hérétiques, engeance de Wycliffe, ont une tendance débridée à expliquer l'Ecriture sainte aux malheureux hommes qu'elles réussissent à attirer chez elles et, naturellement, à séduire. Il ne faut pas, pour autant, inclure dans notre corpus les nombreux pamphlets issus des querelles théologiques de l'époque : *Sít' víry* de Chelčický, *Réponse à Mikuláš de Pelhřimov, Postilla* et *Réponse à Rokycan*; car l'invective directe, cherchant à attaquer avec le maximum d'efficacité et sans la médiation du rire, n'est plus — ou n'est pas encore — de la satire.

Veut-on d'autres exemples? En Espagne, au début du XVe siècle, la poésie politique la plus marquante est anonyme ce qui corrobore notre affirmation selon laquelle l'imaginaire collectif — et il faudrait ajouter la colère collective — ne cède le pas que graduellement, au cours de la période que nous étudions, à la création individuelle. C'est une forme symbolique qu'assume le poème moral anonyme *La danza de la muerte* en « versos de arte mayor ». La société qui défile dans ce poème est encore fortement empreinte d'un caractère chevaleresque (Empereur, roi, duc, chevalier), ecclésiastique (Pape, archevêque), tout en faisant entrer en ligne de compte d'autres classes (marchand, médecin, usurier...). La peinture est humoristique, voire caricaturale, dans son réalisme. Les admonestations de la Mort sont remplies d'angoisse et c'est tout l'édifice social qui est visé, si bien que la satire politique repose sur une pensée philosophique.

Par voie de contraste d'autres poèmes satirico-politiques de l'époque sont anti-héroïques. Ecrites sous le règne de Jean II, *Las Coplas de Ay! Panadera* fustigent la couardise des nobles lors de la bataille d'Olmedo (1445) qui vit la victoire du roi contre eux. Les chevaliers des deux camps sont également attaqués dans cette satire peut-être attribuable à Juan de Mena, et remarquable par la description précise de chaque personnage. La satire des abus sociaux se fait plus agressive encore dans les cent-quarante-neuf strophes des *Coplas del Provincial*, où le provincial d'un ordre religieux imaginaire malmène les grands de la cour de Henri IV, sans épargner le roi, la reine, l'infante. Ecrit entre 1465 et 1474 (date de la mort du roi) ce poème montre douloureusement et sardoniquement — comme plus tard l'*Eloge de la Folie* — le renversement total qui se produit lorsqu'en fait les responsables sont de la scorie humaine. Enfin, dans les *Coplas de Mingo Revulgo* la satire du roi et de son gouvernement assume une forme symboliquement pastorale où la responsabilité du peuple s'ajoute à celle des grands.

1) La poésie satirique

La satire peut habiter tout genre; ce n'est toutefois que dans le cas des poèmes formellement satiriques que tout l'espace textuel lui appartient.

Il n'est que de considérer le cas de l'Italie pour pouvoir mesurer, à la fois, l'omniprésence de la motivation satirique, et le développement d'un genre spécifique. La « poesia popolaresca » satirise à cœur joie, selon les régions, les événements, les bévues des grands, les alliances et querelles. Les Papes ne lui échappent pas; c'est ainsi que Martin V devient en 1420 l'objet d'une insolente chanson florentine qui loue du même coup son ennemi :

Papa Martino
Signor di Piombino
Conte de Urbino
Non vale un quattrino...
Brazo valente,
Nostro parente
Vince omni gente...

Ce qui caractérise souvent cette forme populaire de la satire, c'est sa violence : Nardi note avec indignation la manière dont elle s'attaque à Savonarole, par un essaim de « vituperose canzoni, che infino dalle femmine ne'balli e da'fanciulli di giorno e di notte erano cantate in dispregio del Frate... ». Les « frottole » issues du populaire ne s'en tiennent nullement, d'ailleurs, aux sujets politiques : à Padoue (1430-40) elles s'en prennent à l'usure, ou encore aux dames mal habillées; elles prophétisent volontiers. On a de Savonarole des écrits violemment satiriques prophétisant la chute de l'Eglise — « De ruina ecclesiae » par exemple — populaires dans la mesure où ils s'adressent au peuple.

La poésie d'art en langue vulgaire est également répandue dans toutes les régions de l'Italie; multiforme, et diverse dans ses thèmes; en somme, elle prolonge la production du passé que renouvellera l'humanisme : continuité dans la satire politico-morale (une *Pastorale* de Jacopo di Gennaro datée de 1481 imite habilement l'*Arcadia* en substituant à l'élément amoureux celui de la vendetta politique); continuité dans la satire de la femme (frottole de Pulci), du moine (Politien, Julien de Laurent de Médicis), de la Cour papale (Niccolò Malpighi). Une floraison satirique exceptionnelle s'épanouit en Toscane avec Tommasso Finiguerri, Gambino d'Arezzo, Antonio di Megli, Antonio di Guido, Francesco d'Altobianco degli Alberti; la poésie bourgeoise et citadine à caractère politique constitue un véritable journalisme de l'époque sous diverses formes versifiées. Mais c'est le barbier-poète Burchiello (Domenico di Giovanni) qui domine et dépasse la poésie satirique de sa région jusqu'à sa mort en 1449. Comme Villon en France, il semble incarner la tradition autochtone dans ce qu'elle a de plus vivace et de plus spontané, ce qui n'exclut pas l'art personnel — bien au contraire, Burchiello, comme Villon, est un inventeur de formes; mais, en plein humanisme, de formes qui ne sont pas d'importation classique. Sa poésie est personnelle puisqu'elle s'en prend à ses ennemis (Rosello Roselli, Anselmo Calderoni et Leon Battista Alberti), polémiquant avec eux en « tenzoni » à coups de sonnets, qu'elle prend position contre les Médicis, qu'elle fustige sans pitié le pédantisme sous toutes ses formes, si contraire à sa propre mentalité. Comme Villon, il a maille à partir avec la

justice et connaît la prison; ensuite, c'est l'exil à Rome : sa poésie est remplie d'échos de ces aventures, et sa vision du monde en est affectée. La langue de Burchiello est complexe, son imagerie fantastique et grotesque, le cheminement de sa pensée souvent énigmatique, au moins aux yeux du lecteur moderne : comme sa richesse, son obscurité est voulue; et sa veine satirique est consciente de son pouvoir; comme tous les grands satiriques il sait qu'un sonnet est une arme de combat.

Il est de fait, d'ailleurs, que la satire fut au temps de Laurent le Magnifique un mode de combat au sein des cités et entre elles : entre Toscans demeurés en Toscane, entre Toscans émigrés vers le Nord, entre Vénitiens... Dispute (1474-5) entre Matteo Franco et Luigi Pulci, à coups de sonnets, concourant pour la faveur des Médicis; Franco se livre à un crescendo d'injures contre Pulci et sa famille; celui-ci répond sur un mode ironiquement plaintif (il n'a pas l'habitude de polémiquer), ce qui ne l'empêche pas de savoir dire la vérité à qui que ce soit (il l'affirme à travers le personnage de Gano dans le *Morgante*); en témoignent également ses attaques contre Marsile Ficin et l'Académie florentine, contemporaines de la polémique avec Franco. Il se moque de la philosophie platonicienne, mais aussi des moines, ce qui confirme son statut hors de l'humanisme et pourtant proche de lui par certaines préoccupations. Satires de Bellincioni contre Franco, contre Innocent VIII, la Cour papale, les Vénitiens, qui seront suivies d'une réponse de Pistoia après la mort de Bellincioni. Pistoia, Sasso, polémiquent surtout après 1480. Ce seront, du côté vénitien, Sommariva, Vinciguerra et Cariteo, plus connu pour sa poésie pétrarquisante. Niccolò Lelio Cosmico de Padoue fait date dans la poésie en langue vulgaire lorsqu'il intitule « Satira » un poème ternaire (1478) qui se lamente sur la décadence du monde, et l'opposé à l'âge d'or du passé. C'est le genre de poème moralisateur qui, en littérature anglaise, serait classé « complaint » plutôt que « satire »; on constate pourtant qu'en littérature italienne, en dehors du mouvement humaniste, ce poème considéré par son auteur comme satire n'observe pas en fait les critères de la satire formelle.

Cette distinction issue, au premier chef, de l'histoire littéraire anglaise, clarifie considérablement la différence entre la littérature de réprobation générale, si répandue en Europe à la fin du Moyen Age, et la satire proprement dite. « Complaint » serait de nature conceptuelle, parfois allégorique; « satire » de nature concrète, et personnelle par l'empreinte qu'elle reçoit de la personnalité de l'auteur. Bien que l'auteur d'une satire vise, lui aussi, à l'amélioration morale de son objet, celle-ci n'est pas son but unique, puisque l'exercice même de la satire est pour lui une source de jouissance esthétique. En bref, « complaint » relève d'un système moral et religieux; « satire » d'une vision et d'une personnalité créatrice. « Complaint » a en somme plus d'affinités avec l'homélie qu'avec la satire... Ainsi, le poème de Lydgate *A Tale of Threescore Folys and thre* décrivant l'ordre des Fous et ses soixante-trois membres « qui ne prospèreront jamais » repose sur un système. L'auteur cite des traits isolés plutôt que de faire le portrait vivant d'un personnage. Le poème est un véritable répertoire de personnes dangereuses, à commencer par les hypocrites. Il sert un but moral plutôt que le plaisir esthétique de l'auteur et du lecteur. Il appartiendrait donc au genre « complaint » plutôt que « satire »; ce serait également le cas de Jack Upland (MS de 1401 appartenant au groupe de *Piers Plowman*) avec ses questions ingénieuses et embarrassantes à l'adresse des moines; et de *Pierce the Ploughmans Crede* mettant en parallèle le comportement des moines et les béatitudes...

Malgré cette absence de distinction formelle propre à l'Angleterre, la satire tchèque des XIVe et XVe siècles, dans ses formes traditionnelles, peut se confondre avec la réprobation morale.

Les poèmes de constatation et réprobation morale abondent partout en Europe. Pour la Pologne on cite souvent la *Satyra na leniwych chłopow* qui décrit la paresse des paysans dès qu'il s'agit d'accomplir les corvées qu'ils doivent à leurs seigneurs : la charrue elle-même refuse de fonctionner. Une lecture plus attentive révèle d'ailleurs une critique sous-jacente du système social, et qui fait surface dans la pointe : le comportement paresseux du paysan est en fait une preuve de ruse! Ce type de commentaire moral prend souvent ses exemples dans les métiers ou les classes sociales (ce qui donne lieu également à un sous-genre de la poésie populaire allemande, le *Ständelied*). Les classes aristocratiques en sont la cible la plus fréquente, chez Juan de Mena, chez Fray Iñigo de Mendoza lorsqu'il s'attaque à la frivolité des courtisans, chez Alvarez de Villasandino qui fustige la cupidité des grands sous Henri III... Il faudrait encore citer un Coquillart avec sa *Balade contre les Princes* et surtout ses attaques contre la justice, dont il a une expérience si personnelle; et un Henri Baude, conseiller à la cour des Aides, limogé pour les abus dont il se serait rendu coupable dans ce poste, détenu pendant dix ans, et emprisonné de nouveau par la suite pour ses attaques contre les clercs du Palais. En tout cas la continuité, dans le domaine satirique, est liée à la dominante moralisatrice, et la nouveauté à la personnalisation et à l'esthétisation. Ce glissement se produit tôt ou tard au sein de chacune des littératures nationales, sans qu'il soit utile de faire appel aux modèles latins. Chez un Burchiello ou un Villon la satire est un art conscient de lui-même et nourri de ressources artistiques autochtones.

Tel est aussi le cas de deux poètes allemands qui puisent leur inspiration dans leurs propres déboires. C'est d'abord Hans Rosenplüt : né au début du siècle à Nuremberg, il prend part aux guerres hussites où les chevaliers allemands subissent de lamentables défaites. Il se lamente sur les divisions de la chrétienté

das sich so schendlich hat zutrant

et la lâcheté des princes qui se précipitent au combat

zu sturmen und streiten umb cristennamen,

armés jusqu'aux dents, et se laissent écraser en trois jours. Dans un Fastnachtspiel en 1456 et une chanson de 1458 il se moque de la faiblesse du « wurmstische Reich » contre les Turcs. Il critique en militaire la Cour, d'où l'on chasse les hérauts de la vérité. Dans un Fastnachtspiel intitulé *Von Babst, Cardinal und von Bischoffen* il dénonce, par l'entremise des princes de l'Eglise, la manière dont les princes du siècle exploitent les pauvres.

Meistersänger et tisserand comme son père, Michael Beheim passe en 1440 du service de Konrad von Weinsberg à celui d'Albert Achilles, futur margrave de Brandebourg. Il est fait prisonnier au cours des luttes de celui-ci contre les bourgeois de Roth. En 1450 il accompagne son maître à la Cour palatine où sa franche dénonciation de la rapacité des nobles fait scandale. On le voit en Scandinavie, puis à Vienne : de là sa franchise politique le fait vite bannir une fois de plus. En 1456, avec Ladislas de Hongrie, il participe à la croisade contre les Turcs : nouveaux incidents dus à sa liberté d'expression. Au siège de Vienne par le frère de l'Empereur, que Beheim endure pourtant avec les Viennois, ceux-ci le perçoivent comme un ami de l'Empereur. Son *Buch von den Wienern* raconte le siège. Autant ses Meistergesänge sont artificiels par leur acrobatie

verbale et prosodique, autant sa poésie historique est personnelle et vivante. Comme Rosenplüt il est conscient de la nécessité intérieure du chant satirique :

Was ich begynn in meiner sach,
so muss ich all zeit klingen...

et des difficultés que cela entraîne :

Ich klag es got, das ich
die warhait nit sol singen,
daz man von solchen dingen
so wenig mer wil harn.

2) La prose satirique

La satire peut se loger dans une lettre — une de ces épîtres soigneusement composées par lesquelles les humanistes se communiquaient leur pensée et leurs expériences. A coup sûr l'une des plus remarquables est celle adressée par le Pogge à Niccolò Niccoli : *(Poggii Florentini) De Balneis prope Thuregum sitis descriptio*. On peut, par une série de recoupements, dater cette lettre de l'été 1415, et constater que le Pogge vient se reposer parmi les délices de Bade presque immédiatement à suite du supplice de Jan Hus et de Jérôme de Prague... Le siècle est cruel, nous l'avons dit. D'ailleurs, ce qui est à proprement parler satirique dans la description détaillée, et charmante, de la liberté de mœurs qui règne dans les piscines de Bade et autour d'elles, c'est l'ironie avec laquelle le Pogge traite la placidité germanique : il prétend s'extasier — par voie de contraste avec le caractère latin — devant l'humeur égale de maris qui ne connaissent aucune jalousie, et de femmes jeunes et vieilles qui ignorent toute pudeur. D'un aimable exotisme la lettre n'a donc que l'apparence. Avec une objectivité quasi journalistique le Pogge donne à voir la motivation réelle des femmes qui viennent soigner à Bade leur infertilité, et celle des religieux et religieuses dont il ne prétend même pas qu'ils y viennent pour leur santé : « Quod si quae sit virtus aquarum quaeras : cum varia et multiplex, cum illa est admirabilis eorum virtus et poene divina; nec ego esse ulla, in orbe terrarum, balnea ad fecunditatem mulierum magis accomodata; itaque cum plures, sterilitatis causa, illic accesserunt mirandam illorum virtutem experiuntur. » Et plus loin, attaque satirique directe contre les mœurs des religieux et religieuses : « Hic quoque virgines Vestales, vel ut verius loquar Florales; hic abbates, monachi, fratres, sacerdotes, majori licentia quam cœteri vivunt; et simul quandoque cum mulieribus lavantes, sericis quoque comas ornantes, omni religione abjecta. Omnibus una mens est : tristitiam fugere, quaerere hilaritatem, nihil cogitare nisi quemadmodum laeti vivant, gaudiis fruantur. Non de communi dividendo agitur, sed de communicando divisa. »

En dehors de la satire formelle c'est peut-être le sermon qui constitue le terrain satirique le plus fertile. L'éloquence sacrée fustige et ridiculise ses cibles avec la plus totale liberté dans l'expression et le contenu. Elle s'arme de réalisme, de théâtralité, d'appels multiformes au goût populaire et bourgeois. En France les Raulin, les Ménot, les Maillard vont plus loin que le théâtre profane dans l'usage de la moralité facétieuse et grivoise, qu'il s'agisse de flétrir la coquetterie et la légèreté féminines, l'avarice des maris, la cupidité de l'usurier, la malhonnêteté des marchands, ou la corruption de la justice. « Aujourd'hui, Messieurs de la justice portent de

longues robes, et leurs femmes s'en vont vêtues comme des princesses. Si leurs vêtements étaient mis sous le pressoir, le sang des pauvres en découlerait », s'écrie Ménot; et Maillard apostrophe ainsi la princesse de Flandre et tout son entourage : « Etes-vous de la part de Dieu? Le prince et la princesse, en êtes-vous? Baissez le front. Et vous, gentilhommes, en êtes-vous? Baissez le front. Vous êtes au livre des damnés. Votre chambre est toute marquée avec les diables. »

3) Le théâtre

Dans le domaine du théâtre profane la France possède une gamme de genres organiquement liés entre eux par leurs fonctions successives au sein d'une même représentation. La *sottie* sert de lever de rideau et met en scène, outre le Prince des Sots ou la Mère Sotte, personnages allégoriques et comparses. Dépourvue d'action, elle est tout en conversation — situation idéale pour une multitude d'allusions irrespectueuses, de dénonciations de scandales *(Sottie pour le cri de la Basoche)*, critiques d'abus sociaux *(Folie des Gorriers)*, récriminations contre la cupidité de ceux qui sont au pouvoir *(Farce des gens nouveaulx)* etc... *Le Sermon joyeulx* égaye les spectateurs par des exhortations parodiques, des panégyriques burlesques, des mandements de sots, des anecdotes; les monologues dramatiques mettent en scène des personnages uniques qui, souvent, font la satire du métier qu'ils représentent. La *moralité*, longue ou courte, développe une leçon morale, avec des personnages allégoriques; elle englobe les moyens comiques de la sottie tout en développant une action souvent complexe. La satire — celle qui vise à améliorer la morale individuelle — est souvent son objet, comme dans *Bien Avisé, Mal Avisé* (1439) ou *L'Homme juste et l'homme mondain* (1476). La *farce*, selon sa fonction propre, est peut-être le genre le moins voué à la satire, tout en véhiculant de nombreuses allusions à la vie contemporaine : ainsi, la Farce de *Digeste vieille et Digeste neuve* montre le peu d'argent que les gens de loi tirent de leurs labeurs; la *Farce de Maître Pathelin* prouve que la cupidité caractérise tous les métiers.

En Allemagne, le Jeu de Carnaval est par trop une fête collective pour que la satire en soit le seul but; mais que d'éléments et de possibilités dans ce sens! ainsi, dans *Des Turken Vastnachtspiel* (entre 1452 et 1456) où il revient aux Turcs de s'en prendre aux désordres de la chrétienté contemporaine...

4) Genres narratifs

Quant aux genres narratifs, il serait absurde de vouloir résumer de quelque manière que ce soit, à l'échelle de l'Europe, leur teneur en satire à l'époque que nous étudions. Tout conte, toute nouvelle est en puissance satirique. Faire rire est en général le but du conte facétieux et c'est la « facetitas » qui en fait la valeur aux yeux de l'auditeur ou du lecteur, plutôt que l'objet critiqué. Il reste que dans le cas des *Facéties* du Pogge l'art du bon mot, du persiflage, de la raillerie, de l'histoire pour elle-même, coïncide bien avec le plaisir de l'attaque, surtout lorsqu'il s'agit d'attirer l'attention sur la bêtise humaine. Pas plus que son contraire celle-ci n'est l'apanage d'un sexe plutôt que de l'autre, d'une classe sociale, d'un métier. D'où la diversité des personnages et des cadres : c'est toute la société qui entre en jeu. Voilà aussi pourquoi les *Facéties* ne sauraient

être considérées uniquement comme une œuvre d'appartenance humaniste. On a pu dire que l'ambition latinisante y rencontre avec succès un fond national sinon populaire, du moins bourgeois : « Les *Facetiae* furent d'abord des facezie » (Monnier).

Chez Masuccio Salernitano la tradition narrative converge dans son *Novellino* avec l'apport humaniste : lecteur de Juvénal et de Boccace, c'est au nom d'un idéal de finesse et d'ordre civil qu'il prend pour cible tout ce qui dans la société conteporaine (et, comme par hasard! dans la thématique traditionnelle) pèche contre cet idéal : la corruption du clergé, la faiblesse des femmes, la jalousie des hommes, la magnificence abusive de la vie des Cours. S'insurgeant contre les mêmes maux, Gentile Sermini se complaît dans l'obscénité et aspire, par voie de contraste, à la vie aristocratique.

Les *Cent nouvelles nouvelles,* ainsi que l'indique leur titre, visent au renouvellement de la matière traditionnelle et y parviennent par une sorte de narrativité distillée où se dissoud toute préoccupation morale. Qui se préoccupe de l'atrocité commise dans *L'enfant de neige?* C'est l'astuce du mari qui compte. Et qui s'indigne de ce que toutes les religieuses d'un couvent, dans *L'abbesse guérie,* prennent des amants pour donner bonne conscience à l'abbesse, laquelle prend un amant sur l'avis de son médecin? Dans chaque nouvelle une résolution structurelle arrange tout, qui dérangerait tout si on la considérait à l'étiage des valeurs traditionnelles.

Bien des renouvellements se produisent au sein même de continuités apparentes. Dans *The Tale of Berwyn* un continuateur anonyme de Chaucer décrit par voie de prologue la naïveté des pèlerins qui s'assemblent à Cantorbéry. A la fin du siècle, *Reinke de Vos,* nouvelle mouture en bas-allemand du *Roman de Renard,* et qui a pour source immédiate un poème néerlandais de 1487 par Hinrek van Alkmaar, montre à quel point les puissants s'approprient la loi, et combien de ruse il faut au renard pour obtenir, finalement, le respect du lion : image frappante du nouvel équilibre des classes...

La satire humaniste

Ayant tenté de saisir le cheminement si divers de la satire (*satura* = mélange) à travers l'Europe, nous devons, pour finir, caractériser son aboutissement humaniste en Italie, véritable mouvement littéraire en soi. C'est ainsi que Filelfo écrit entre 1448 et 1453 cent satires de cent vers groupées en dix décades; Niccolò Cosmico imite Juvénal; et Vinciguerra dans ses dix satires conjoncturales cultive l'invective *ad personam* aussi bien que la satire de l'entière condition humaine. Poggio Bracciolini écrit trois invectives contre Filelfo (1435) et cinq contre Valla (1452-53). C'est un antagonisme politique qui l'oppose à Filelfo car il est partisan des Médicis; « Preter Philelphum spurcissimum atque abjectum cadaver », écrit-il dans sa seconde invective. Puis il se rétracte dans une *Invectiva excusatoria Poggii reconciliatoria quarta.* Les invectives à l'encontre de Valla se situent au sein de la polémique provoquée par les *Elegantiae*; dans une première attaque le Pogge avait commis des erreurs de latin que Valla avait relevées; le Pogge (ou du moins une épigramme qui lui est attribuée) rétorque que Jupiter a peur de donner à Valla une place dans les cieux et qu'aux Enfers Pluton « non audet verba latina loqui ». Une nouvelle invective traite Valla de censeur...

Les images employées relèvent du bestiaire : « Valla latrator furibundus » *(Prima invectiva)*; « O caput asininum » (Secunda invectiva); « novum monstrum » (Tertia invectiva).

Les épithètes injurieuses remplacent les jugements de valeur : « O durum caput... O cervicem ferream... O stupidum cerebellum » *(Prima invectiva)*. Les *Antidoti in Poggium* par lesquels Valla lui répond sont plus ironiques qu'injurieux. Il faut laisser les controverses aux jeunes... Poggio polémique « non argumentis, sed opprobriis »... Le deuxième livre remercie ironiquement le Pogge! la vitupération rejoint la louange : « maxime laudat, qui vituperandi cupidissimus, vituperare non potest ».

De la même encre, invective de Pontano contre Pic dans la première version du *De rebus coelestibus*, l'ode ïambique lancée par Politien contre Bartolomeo della Scala, avec un portrait pittoresquement satirique de cet adversaire si imbu de lui-même. La satire réciproque apparaît ainsi comme une activité essentielle au sein de la république des lettres : c'est une forme de communication entre humanistes.

L'épigramme sert aussi souvent de véhicule à la satire en langue latine que le sonnet en langue vulgaire. Enea Silvio Piccolomini s'illustre particulièrement dans ce genre par une multiplicité de portraits satiriques : le duelliste, l'homme de loi ignorant, le moine ridicule, le mauvais précepteur, le noble fanfaron... Antonio Beccadelli (il Panormita), l'auteur de l'*Hermaphroditus* (1425) écrit dans la veine de Martial, combine une lubricité ludique avec des éléments de satire personnelle, par exemple contre Valla et ses velléités poétiques :

> Carmina componis, Laurenti, stans pede in uno :
> Nil mirum si sic carmina facta cadunt.

Janus Pannonius, également disciple de Martial se moque, dans un grand nombre d'épigrammes satiriques construites sur des pointes et des jeux de mots intellectuels, de ses condisciples, de ses rivaux en poésie, des pélerins de l'année sainte de 1450 et en général de ceux qui adhèrent à ce qui est vieux et dépassé. Ses épigrammes mordantes sur les mœurs du Pape Paul II seront volontiers citées au XVIe siècle par les écrivains de la Réforme.

Mais les humanistes, comme leurs contemporains écrivant en langue vulgaire font également servir aux fins de la satire les genres en prose et notamment le dialogue. Mentionnons ici le *Pontifex* (1437-8) de Leon Battista Alberti, avec sa critique du favoritisme qui règne dans les rangs les plus élevés de l'Eglise; et ses *Intercoenales* où éclate la peinture satirique de la tyrannie féminine dans le mariage. Son *Momus* adopte la forme des *Dialogues des dieux* de Lucien de Samosate, ce qui permet à Alberti de représenter le Pape Eugène IV sous les traits de Jupiter. Deux dialogues de Pontano paraissent en 1470 : *Charon*, sans doute l'œuvre la plus lucianesque de la Renaissance italienne, retentit de la colère de Pontano contre la corruption des temps, celle en particulier des grands seigneurs, de l'Eglise et des ordres monastiques, renouvelant par le réalisme de ses portraits la thématique traditionnelle; et *Antonius* avec sa gamme animée de figurants et ses éléments autobiographiques.

Figures emblématiques

Dans son évolution de l'expression anonyme ou collective vers l'expression personnelle, du pôle éthique vers le pôle esthétique, de l'attaque spontanée, occasionnelle ou conjuncturale vers la forme poétique construite, la satire s'incarne au XVe siècle dans certaines figures emblématiques. Celle, d'abord, de Golias, dont on a pu dire qu'il ne fut jamais qu'un mythe.

Certes; mais longtemps après la disparition du dernier des Vagantes l'esprit goliardique est resté vivant par sa mobilité sociale, son irrespect des grands, sa joie de dire et de dénoncer même et surtout lorsque c'est dangereux. Les Goliards proprement dits sont remplacés par les poètes satiriques conscients des risques de leur rôle. Piers Plowman est déjà le satiriste-observateur, correspondant au stade de la satire moralisatrice et générale. En plein XVe siècle il est remplacé, dans plusieurs pays, par l'écrivain (souvent poète) qui tire du vécu la véracité de son propos; mais, ce faisant, il transforme le vécu et il le sait. L'exemple de Villon est particulièrement significatif de la manière dont les éléments du poème satirique commencent à assumer, au XVe siècle, une signification personnelle, qui captera, transformera et conservera leur signification universelle. Sur le plan formel, le testament satirique existait déjà : Villon lui communique une vie sans précédent en lui infusant son expérience personnelle; par exemple, lorsqu'il cède aux pauvres clercs sa place (imaginaire) dans l'université. A mesure que se déroule le *Lais*, chaque don inexistant révèle avec une douce ironie les insuffisances du bénéficiaire. Ce qui en effet caractérise le texte de Villon dans le *Lais* comme le *Testament*, c'est que la pitié du poète s'étend à tous : les pauvres qu'il défend comme les riches qu'il fustige. Tous sont à plaindre car la mort sera leur grande égalisatrice. Si Diomède avait été à la place d'Alexandre (et Villon à celle de ses juges) le monde serait mieux organisé; mais il ne l'est pas et dès lors, dans un monde à l'envers, comment s'étonner que les plus hautes valeurs humaines, que la pitié, l'amour, la sympathie habitent parmi les déshérités et les marginaux : prostituées, buveurs, étudiants perpétuels, mendiants? Ainsi, tout se relativise : les pauvres deviennent riches sous l'aspect de l'abondance de vie. Le rire de Villon est — pour la première fois peut-être dans l'histoire de la satire — un rire libérateur.

Mais la figure la plus universellement emblématique c'est celle du Fou, qui concrétise ce que nous appelons aujourd'hui la carnavalisation. Ce n'est pas par hasard qu'en Allemagne la Narrenzunft était bilingue : son bilinguisme allemand-latin lui permettait de déployer la « vis satirica » à tous les niveaux de la société : ni le poète savant ni le poète populaire ne peut se prendre suprêmement au sérieux au sein de la confrérie de fous. C'est elle, sans doute, qui est l'héritière véritable des Goliards. Elle hérite d'eux et de leur latin corrompu le rire libre et purificateur, qui s'installe dans les langues nationales, y produit en prose des éléments satiriques, et en poésie, peu à peu, des satires formelles parmi lesquelles figurera *aussi* la satire latine humaniste dans son latin renouvelé, gage d'une exigence esthétique sans précédent.

Eva Kushner
McGill University
Montréal

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

AUBAILLY (Jean-Claude), *Le monologue, le dialogue et la sotie*, Paris, 1971.
ARDEN (Heather), *Fools' Plays : A Study of Satire in the Sottie*, Cambridge, 1980.
ELLIOT (Robert, C.), *The Power of Satire : Magic, Ritual, Arts*; Princeton, 1960.
HIGHET (Gilbert), *The Anatomy of Satire*, Princeton, 1961.
HODGART (Matthew), *La Satire*, Paris, 1965 (L'Univers des connaissances).
HUIZINGA (Johan), *Le Déclin du Moyen Age*, tr. J. Bastin, Paris, 1953.

JAUSS (Hans Robert), *Littérature médiévale et théorie des genres*, in *Poétique*, I (1970), pp. 79-101.
LAURENS (Pierre), BALAVOINE (Claudie), éd., *Musae reduces*, Leiden, 1975, 2 vols.
McFARLANE (J. D.), *Renaissance Latin Poetry*, London, 1980.
RABY (F. J.), *A History of Secular Latin Poetry in the Middle Ages*, Tome II, Oxford, 1934.
SCHWOB (Marcel), éd., *Le Parnasse satyrique du XVe siècle*, Paris, 1905.
SWAIN (Barbara), *Fool and Folly during the Middle Ages and the Renaissance*, New York, 1932.
Van ROOY (C. A.), *Studies in Classical Satire and Related Literary Theory*, Leiden, 1965.
WELSFORD (Enid), *The Fool: His Social and Literary History*, London, 1935.

Textes

Alte hoch- und niederdeutsche Volkslieder, éd, Ludwig Uhland, Tome I, Stuttgart, 1844.
COQUILLART (Guillaume), *Œuvres*, éd. M. K. Freeman, Paris, 1975.
Fastnachtspiele aus dem fünfzehnten Jahrhundert, éd. Adalbert von Keller, Stuttgart, 1853, 4 vols.
MARTINEZ de Toledo (Alfonso), *Arcipreste de Talavera o Corbacho*, éd. J. Gonzalez Muela, Madrid, 1970.
Nouveau recueil de farces françaises, éd. Emile Picot, Ch. Nyrop, Paris, 1890.
Le più belle pagine del Burchiello e dei Burchielleschi, éd. Eugenio Giovannotti, Milano, 1923.
Poeci polscy od sredniowieczy do baroku, (Les poètes polonais du Moyen Age jusqu'au baroque), Warszawa, 1977.
Prosatori volgari del Quattrocento, éd. Claudio Varese, Milano—Napoli, 1945 (La letteratura italiana, storia e testi, 14).
Les quinze joies de mariage, éd. Jean Rychner, Genève, 1963.
Recueil de farces françaises inédites du XVe siècle, éd. Gustave Cohen, Cambridge, Mass., 1949.
Recueil de farces, moralités et sermons joyeux publiés d'après le MS La Vallière, éd. Antoine J. V. Leroux de Lincy, François Michel, Paris, 1837, 4 vols.
Recueil de farces, sotties, moralités du XVe siècle, éd. Paul Lacroix, Paris, 1859.
Recueil général des sotties, éd. Emile Picot, Paris, 1892.
Recueil de poésies françaises des XVe et XVIe siècles, éd. A. de Montaiglon, J. de Rotschild, Paris, 1865-1878. 13 vols.
Le Recueil Trepperel, Tome I : Les sotties, éd. Eugénie Droz, Paris, 1935.
Staročeské satiry (Vieilles satires tchèques), éd. Jan Vilikovský, Praha, 1942.
Staročeské satiry hradeckého rukopisu a Smílovy školy (Anciennes satires tchèques du manuscrit de Hradec et de l'école de Smíla), éd. Josef Hrabák, Praha 1962.
The Tale of Beryn, éd. F. J. Furnivall, W. G. Stone, 1876, 1909.
VILLON (François), *Œuvres*, éd. André Mary, Paris, 1951.

Études particulières par pays

Allemagne

BIZET (J. A.), *La poésie populaire en Allemagne*, Paris, 1959.
GAIER (Ulrich), *Studien zu Neidhart, Wittenwiller, Brant und zur satirischen Schreibart*, Tübingen, 1967.
HESS (Günter), *Deutsch-Lateinische Narrenzunft*, München, 1971.
LEFEBVRE (Joël), *Les fols et la folie. Etude sur les genres du comique et la création littéraire en Allemagne pendant la Renaissance*, Paris, 1968.
STAMMLER (Wolfgang), *Deutsche Philologie im Aufriss*, Berlin—Bielefeld, 1951-1957, 3 vols.
ID., LANGOSCH (Karl), *Die deutsche Literatur des Mittelalters, Verfasserlexikon*, Berlin, 1931-1955, 5 vols.

Angleterre

ALLEN (R.), *The Rise of Formal Satire in England under Classical Influence*, Philadelphia, 1961.
BENNET (H. S.), *Chaucer and the XVth Century*, Oxford, 1970/1re édition, 1947.
KERNAN (Alvin), *The Cankered Muse : Satire of the English Renaissance*, New Haven, 1959.
PETER (John), *Complaint and Satire in Early English Literature*, Oxford, 1956.
SUTHERLAND (James), *English Satire*, Cambridge, 1958.

Bohême

HRABÁK (Josef), *Studie ze starší české literatury* (Études sur l'ancienne littérature tchèque), Praha, 1956.
ŠVÁB (Miroslav), *Přehled dějin starší české literatury* (Vue d'ensemble de l'ancienne littérature tchèque), Praha, 1964.

France

ALTER (Jean), *Les origines de la satire anti-bourgeoise en France au Moyen Age et au XVIe siècle*, Genève, 1966 (Travaux d'Humanisme et Renaissance, LXXXIII).
BOWEN (Barbara C.), *Les caractéristiques essentielles de la farce française et leur survivance dans les années 1550-1620*, Chicago, 1964.
DOBIACHE-RAJDESVENSKY (Olga), *Les poésies des Goliards*, Paris, 1931.
LÉNIENT (Charles), *La satire en France au Moyen Age*, Paris, 1833.
LINTILHAC (Eugène), *Histoire générale du théâtre en France*, Tome II : La Comédie. Moyen Age et Renaissance, Paris, 1904; réimpr. Genève, 1973.
SANGNIEUX (Joël), *Les danses macabres de France et d'Espagne et leurs prolongements dans la littérature*, Lyon, 1972.

Italie

CIAN (Vittorio), *La satira*, Tome I : Dal medio evo al Pontano, Milano, 1945 (Storia dei generi letterari italiani).
FUBINI (Mario), *Sulla poesia del Burchiello*, in M. F., *Studi sulla letteratura del Rinascimento*, 1947, pp. 13-40.

Péninsule Ibérique

GUBERN GARRIGA-NOGUÈS (Santiago), *Poesia satirico-política española hasta la corte del cuarto Felipe*, s. l., 1972.
SCHOLBERG (Kenneth), *Satira e invectiva en la España medieval*, Madrid, 1971.
ELIAS DE TEJADA (Francisco), *A satira politica em Portugal durante o século XV*, Lisboa, 1945.

VIII

L'HÉRITAGE LITTÉRAIRE MÉDIÉVAL : PERSISTANCE ET MUTATIONS

VIII

L'HÉRITAGE LITTÉRAIRE MÉDIÉVAL : PERSISTANCE ET MUTATIONS

LE DERNIER ÂGE DE LA CHEVALERIE

Toute recherche sur la période que nous étudions est amenée à constater un fait d'une importance indéniable : l'épanouissement de l'idéale figure chevaleresque. Aux XIVe et XVe siècles, les nobles personnages des romans courtois semblent vouloir sortir des pages enluminées des manuscrits pour faire irruption dans la réalité quotidienne. Bien rares sont les puissants du jour qui ne rêvent pas de la gloire du roi Arthur; plus rares encore les chevaliers qui ne soient pas hantés par le destin d'un Erec ou d'un Lancelot; voilà, semble-t-il, un cas extrême de *mimésis*, où toute l'élite d'une société s'exerce à l'exécution d'une œuvre d'art, à la reproduction fidèle du discours romanesque et courtois.

Pourtant la chevalerie n'était rien moins que « sans peur et sans reproche » : échecs éclatants en Orient, pertes successives de Constantinople, de Jérusalem et de Saint-Jean d'Acre, suppression retentissante de l'Ordre des Templiers sont autant d'indices de l'écart existant entre la mentalité chevaleresque et la réalité historique dans son ensemble. En France, au lendemain de la défaite de Poitiers, la chevalerie, « fausse gent feinte », était accusée de vanité et ridiculisée pour sa frivolité et son goût du spectacle. L'ascension sociale des « vilains », les permanentes inquiétudes économiques et financières, les ambitions nationales de monarchies centralisatrices constituent des obstacles plus insurmontables encore au maintien de la « légitimité historique » de la chevalerie.

Un modèle culturel

Pour l'historien littéraire, toutefois, le vrai problème n'est pas là. Les insuccès militaires, les difficultés et désillusions de toutes sortes ne réussissent pas à saper le prestige de la chevalerie : paradoxalement, en dépit de toutes les vicissitudes qu'elle doit affronter, la chevalerie impose triomphalement un véritable modèle culturel. Déjà, Huizinga notait que l'histoire de la civilisation devrait porter aussi bien sur les rêves de beauté et l'illusion romanesque que sur les faits démographiques et les impôts : « il est possible que cet idéal chevaleresque, si compliqué et si usé, ait eu sur l'histoire politique du XVe siècle une influence plus puissante qu'on ne se le figure généralement ».

Et non pas uniquement sur l'histoire politique : tous les aspects de la vie sont imprégnés des valeurs courtoises. Rites et gestes que l'on croyait depuis longtemps perdus ressurgissent; les ordres de chevalerie abondent, dont la mission pourtant n'est plus d'aller lutter contre l'infidèle.

La chasse remplace la croisade, les vœux des banquets se substituent aux coups d'épée. Le paysage même se transforme, qui n'est plus uniquement dominé par les constructions impériales, les cathédrales, les grandes abbayes : entre ces monuments puissants et sacrés s'interposent les châteaux et les tours des chevaliers. Dans le domaine de l'art, constate Georges Duby, « autour de Prouesse et de Courtoisie s'ordonne la vraie liturgie de ce temps, la seule qui reçoit encore l'adhésion des cœurs, celle qui se développe dans les fêtes et les parades que sont les batailles aussi bien que les tournois et les bals nocturnes... La plus forte nouveauté dans l'art de ce temps consiste peut-être en cette révélation fastueuse de la culture chevaleresque. » La féodalité avait créé l'image d'un chevalier vaillant aux armes, courtois envers les dames, défenseur de la foi et du peuple; à l'époque dont nous nous occupons, la chevalerie n'est plus, depuis longtemps, un groupe professionnel ouvert, mais un état social quasiment fermé, conscient de son prestige et de sa mission, de ses rites et coutumes soigneusement codifiés. Sans être pleinement sacramentel, le cérémonial d'investiture s'accompagne de la bénédiction et de la liturgie ecclésiales. Les nombreux traités de « doctrine », rédigés à son intention dans les langues vernaculaires, expliquaient la nécessité de l'ordre chevaleresque par la défense des déshérités, et de tous les enfants d'Abel contre ceux, criminels, de Caïn. Leurs auteurs insistaient longuement sur les vertus indispensables aux guerriers : force, constance, loyauté, joie de combattre, amour, charité, laquelle est « mise de son corps et de sa vye à abandon, pour garantir aultruy », abstinence, courtoisie.

Cette chevalerie a son correspondant idéal au ciel, dans l'*ost* des anges qui, sous la conduite de l'archange Michel, chasse du Paradis les comparses de Lucifer. Une enluminure des frères Limbourg illustrant la chute des anges rebelles figure les anges guerriers comme des chevaliers de ce temps, cuirassés et casqués; ils sont placés en haut, légèrement au-dessous du Paradis céleste représenté comme un chœur d'église, avec des stalles en demi-cercle. Cet ordonnancement vertical devait s'accorder à la hiérarchie sociale : la chevalerie participe au pouvoir, tout en se soumettant à l'autorité divine. La théorie des trois ordres persiste comme une évidence chez les doctrinaires de la chevalerie. Jean de Bueil ne se lasse pas d'insister dans son *Jouvencel* sur ce qui est déjà un topos idéologique : Dieu a donné aux hommes leur sens de nature pour l'exploiter en bonnes œuvres; pour les gens de guerre, la bataille est une *vocacion* en vue de défendre les *orateurs* et les *laboureurs*. Et maistre Nycolle adressera par la suite au Jouvencel un discours sur les trois ordres, considérés non dans leur historicité mais dans leur essence théologique. Tout comme l'Eglise militante, formant un seul corps mystique, est composée de divers membres ou états à qui la Providence assigne diverses fonctions, de même la société des hommes est semblable à un corps humain avec ses trois parties principales : la tête, à savoir l'état de l'Eglise; les bras et les mains, c'est-à-dire l'état de chevalerie, dont le noble office est de défendre la tête et les autres membres et de les « conserver en paix et union encontre les ennemis »; enfin, « les autres membres inferiores qui sont ordonnez pour l'administration temporelle, comme sont bourgeois, marchands et laboureurs ».

Un mode d'être

Au complexe doctrinal qui assigne à la chevalerie une fonction pratique et l'insère dans le contexte social s'ajoute vers la fin du Moyen Age, d'une manière de plus en plus marquée, un nouveau mode d'être : la chevalerie comme *ornement*. Un noble est *aournez* de chevalerie, disait-

on, et un ordre de chevalerie est *decorement* de la noblesse vertueuse. Il appartient à l'ornement d'attirer le regard : c'est pourquoi le jeu de la passion, le tournoi, le banquet, le vêtement deviennent autant de « monstrations ». La guerre même est une « monstration »; les « grandes apertises d'armes » procurent une satisfaction d'ordre esthétique. Une archaïque symbolique du combat se transforme en l'expression du triomphe de l'image. La guerre s'organise souvent selon un code dramatique défiant la rationalité stratégique et tactique. S'il est vrai que les vertus viriles du chevalier — prouesse, loyauté, force — se faisaient de plus en plus rares, la joie de combattre persistait et se métamorphosait en un jeu strictement réglé. Souvent les luttes se font pour la beauté du spectacle, d'où nécessairement les défaites sanglantes.

Il est d'usage de définir la mobilité des gens au Moyen Age en fonction des guerres, des pèlerinages et des famines. Une réaction justifiée à la vision par trop romantique du passé a fait que les historiens n'attachent guère d'importance aux raisons esthétiques de l'errance. A la fin du Moyen Age, les routes de l'Occident abondent en chevaliers errants, en quête d'aventures, de tournois, de gloire, d'un riche mariage. S'il est vrai que les chevaliers réels lisent et s'emploient à vivre les romans de chevalerie, il n'en est pas moins vrai que ceux-ci reflètent une authentique réalité sociale. En 1402, le sénéchal de Hainaut, Jean de Verchin, envoie par un héraut, à tous les chevaliers « sans reprouche » de divers pays, des lettres annonçant son intention de faire armes en l'honneur de Dieu et de sa dame. Il traverse le royaume de France, passe par le comté de Foix en Castille, arrive au Portugal, combat « jusqu'à outrance » à côté de trois autres chevaliers français à Valence, en présence du roi d'Aragon, et retourne en Bourgogne par la Catalogne et Avignon. Pour aller à Jérusalem, le chevalier aragonais Alonso Mudarra fait un long détour par la Savoie, Gênes, Milan, Buda, Cracovie, Kovno et la Moldavie. Trois nobles polonais traversent toute l'Europe pour être investis chevaliers par le roi du Portugal Manuel I. En 1445 arrive à Anvers le jeune écuyer italien Galiot de Balthasin; son intention est de passer en Angleterre s'il ne trouve personne dans le duché de Bourgogne pour faire armes. Les rois et les princes du temps accordent des sauf-conduits aux plus célèbres chevaliers errants, et leur réservent un accueil solennel; les traités de chevalerie présentent l'errance comme un commandement de la vie guerrière. Selon un chroniqueur un jeune devait aller, dès son investiture chevaleresque, par le monde, « enquérant les hauts faits d'armes et les beaux voyages d'outre-mer et autre part ».

Par un programme d'études composé aussi bien d'exercices physiques (maniement des armes, équitation, chasse) que d'arts d'agrément (musique, danse, jeu d'échecs), sans oublier les pratiques de dévotion, l'idéal chevaleresque de cette époque intègre l'agressivité féodale à la sociabilité courtoise, et surtout à l'amour-passion. Car le chevalier du XVe siècle est essentiellement un chevalier amoureux, à la façon de Tristan ou de Lancelot. Il porte souvent sur ses vêtements une devise, figure emblématique proclamant publiquement, mais sous le voile de l'énigme, son amour éternel. Ainsi, un écuyer gallois se nomme « Poursuivant d'amours », Georges Chastellain est « L'Aventureux », Philippe de Poitiers, chambellan du duc de Bourgogne, est « Le Chevalier à la Blanche Dame », Antoine de Trébizonde porte la devise « De Tout n'ay riens », un certain marquis de Ferrare « Non sans cause » et l'Allemand Friedrich von Flamessan « Sans repos »...

Ce sont les valeurs romanesques qui sont souveraines dans cet univers. La passion de la lecture des romans l'emporte incontestablement sur l'étude des auteurs « sérieux ». C'est en vain que Philippe de Mézières recommande à son élève, le futur Charles VI, de lire les histoires « auctentiques » et non pas les romans de Lancelot et d'Arthur ou les *Vœux du Paon*, « entrelacies et parez de bourdes et rumeurs »; il n'y avait pas moins de dix manuscrits du *Lancelot* dans la bibliothèque de Charles V et Charles VI. En parlant de la jeunesse de Charles le Téméraire, Olivier de La Marche note que son futur maître « s'applicquoit à lire et faire lire devant luy, du commencement, en joyeulx comptes et ès faictz de Lancelot et de Gauvain... »; cela avait été, également, la coutume de Philippe le Bon, son père. Par ailleurs, le confesseur de René d'Anjou se plaint lui aussi de ce que les rois de son temps préfèrent, à l'Ecriture sainte et à la *Cité de Dieu*, « les livres pleins de paroles oiseuses, de sujets d'amour, de vanités et de mensonges, tels que les romans de *Lancelot* et d'*Amadis*, qui portent plutôt l'esprit à la volupté qu'à la dévotion ».

Un inventaire de la « librairie » dijonnaise de Philippe le Bon enregistrait de 1420 à 1424 une trentaine de romans et chansons de geste sur un total de 181 titres. Philippe le Hardi et Jean sans Peur font souvent nettoyer, relier et enluminer les romans les plus lus tels que *Lancelot du Lac*, *Méliadus*, *Merlin*. Jean duc de Berry, frère de Charles V, les princes angevins, Louis de Bruges, Jacques V duc de Nemours ont aussi dans leurs « librairies » les meilleurs romans de chevalerie de l'époque.

Mais, par-delà l'élite à laquelle il s'était tout d'abord adressé, ce modèle culturel se vulgarise. Martial d'Auvergne, procureur en parlement, applique dans ses *Arrêts d'Amour* la technique juridique de l'argumentation au genre aristocratique des débats amoureux. En France comme en Italie la haute bourgeoisie se rallie aux formes et aux valeurs aristocratiques. Le roman a son public dans toutes les couches aisées de la société, jeunes et vieux, laïcs et religieux, hommes et femmes, nobles et vilains. Vers le milieu du XVe siècle, le moine augustin Lope Fernández, auteur d'un traité philosophique sur la nature de l'âme humaine, recommandait aux laïcs la lecture des histoires chevaleresques comme moyen de conjurer la tristesse qui naît de l'oisiveté. Quoi d'étonnant dès lors à ce que le comportement des hommes se modelât souvent sur celui des chevaliers de la Table Ronde? Celle-ci est mentionnée pour la première fois par John Hardyng dans sa *Chronique* (1457-64) comme étant conservée à Winchester, tandis que vers la fin du siècle l'épée de Lancelot était censée figurer parmi les vieilles armes des rois de France. Au XVe siècle, selon Jean Molinet, les Anglais attendaient toujours le retour du roi Arthur... En outre, peu à peu, la fascination du romanesque courtois finit par transgresser les limites de la société laïque pour imprégner le domaine religieux et mystique. Au pied du gisant représentant Lorenzo Suárez de Figueroa, mort en 1409, un chien porte un écu sur lequel on peut lire, répété plusieurs fois, le nom d'Amadis (allusion à l'*Amadis* primitif du XIVe siècle). On peut voir sur certaines stalles du chœur de la cathédrale de Chester des scènes d'amour tirées du *Tristan* et du *Chevalier au Lion*. Aymon de Montfaucon, nourri de Guillaume de Lorris et des romans de la Table Ronde, compose le poème du « Banny a jamais du Jardin d'Amours contre la volonté de sa dame » (1473), avant de devenir évêque et protecteur des lettres à Lausanne.

Vers la même époque, de grandes familles de France et d'Italie s'inventent des généalogies comportant comme premier ancêtre un *miles peregrinus*, chevalier errant, étranger, jeune et

brave. Même si au Sud des Alpes la production épique et romanesque est loin d'être originale, les histoires des « romanzi », plus qu'un simple passe-temps, deviennent partie intégrante de la vie culturelle. En pleine Renaissance, des princes et des chevaliers, des humanistes et des comtes, des notaires et des tapissiers de Ferrare empruntaient des romans arthuriens, écrits en français ou transcrits en italien, à la *librairie* des ducs d'Este. Les romans se laissaient en héritage, comme des objets de grand prix; on les conservait avec piété, on les traduisait avec enthousiasme. On peut dire avec Cesare Segre que c'est grâce aux romans de chevalerie que la bourgeoisie connut la nécessité et le plaisir de la lecture.

Continuations de la littérature chevaleresque

La nostalgie des vertus guerrières, le désir de la gloire, le culte de l'aventure et de l'amour continuent toujours d'alimenter une prolifique littérature chevaleresque. La Cour princière est un lieu d'élection du développement des lettres et des arts : la Cour des ducs de Bourgogne, de René d'Anjou, des ducs de Ferrare... Au début du siècle, la Cour amoureuse de Charles VI est une confrérie littéraire associant l'influence des cénacles poétiques des communes bourgeoises du Nord de la France avec la tradition médiévale des cours d'amour; sous la présidence du « prince d'amour », Pierre de Hauteville, les poètes soumettent des poèmes et des questions de galanterie aux dames de l'entourage de la reine Isabeau de Bavière.

Une des figures les plus hautes en couleur du XVe siècle est sans doute René d'Anjou, souverain titulaire des royaumes de Naples et de Jérusalem, et ne possédant en réalité que le duché d'Anjou et le comté de Provence. Mécène du romancier Antoine de La Sale et de l'érudit Louis de Beauvau parmi d'autres, organisateur de la somptueuse fête du Sacrement, de tournois et de pas d'armes fameux — il écrit d'ailleurs un *Traictié de la forme et devis d'ung tournoy* (1451-2) — fondateur de l'ordre du Croissant et d'une « maîtrise » de douze chanteurs qui donnait chaque jour des concerts, amateur de peinture et lui-même peintre, élève, semble-t-il, de Jan Van Eyck, cosmopolite et polyglotte, le « bon roi René » a encore le temps de se préoccuper des grandes affaires politiques de Bourgogne, de France et d'Italie à la fois, et d'écrire un roman où les vers alternent avec la prose et le songe avec la parabole. *Le Livre du Cueur d'Amours Espris* (1457?) est le récit d'une aventure qui survint à l'auteur « moictié par fantaisie, moictié dormant en resverie »; le galant chevalier Cueur d'Amours Espris entreprend la quête de la *tresdoulce* dame Mercy par analogie avec les histoires des chevaliers de la Table Ronde à la recherche du Saint Graal.

Cette analogie entre une quête amoureuse et une aventure spirituelle est un lieu commun de la littérature chevaleresque. Le recueil des *Cent ballades*, composé par un groupe de chevaliers-poètes à la fin du XVe, présente la destinée de l'homme comme la voie royale vers la joie d'amour, qui est le plus haut lieu d'existence; les idées émises par le vieux Hutin de Vermeilles dans la première partie du recueil tiennent moins de la galanterie conventionnelle que d'un enseignement des valeurs chevaleresques. Du point de vue symbolique, et surtout depuis le célèbre *Livre de l'ordre de chevalerie* de Ramon Lull, la chevalerie est considérée comme analogue à l'Eglise. Pour Geoffroi de Charny, la chevalerie est la religion la plus dure, parce que « la plus périlleuse et d'âme et de corps »; pour Don Juan Manuel, elle est comme un sacrement et pour Rodrigo de Arévalo une « étroite religion ». Dans *Lo Cavaller* de Ponç de Menaguerra

(1479-93), elle est jugée comme un état honoré mais dangereux pour le corps et l'âme. Jean Molinet oppose lui aussi la « félicité mondaine » des bourgeois à la « glorieuse joyssance » des chevaliers.

Biographies chevaleresques

Un nouveau genre littéraire fait son apparition à cette époque — les biographies des chevaliers — dont le but est de présenter le personnage comme une figure typique et impersonnelle, parce qu'élevée à un niveau de signification universelle. Le lecteur doit *se mirer* dans ce genre de livre pour pouvoir imiter ce qui est noble. C'est pourquoi le livre de *Boucicaut* (1409), rédigé d'après la dictée de quelques amis restés anonymes, est moins la biographie fidèle d'un maréchal de France que la relation d'un certain nombre de faits caractéristiques de la chevalerie, pilier établi par Dieu pour soutenir les lois et préserver le monde du désordre. *El Victorial* de Gutierre Díaz de Games nous dépeint un personnage moins sévère que le maréchal Boucicaut, mais tout aussi emblématique : Don Pero Niño combat et tournoie en Espagne, en France et en Angleterre, s'éprend de la belle épouse d'un amiral français, laquelle lui apparaît comme un personnage de roman, épouse secrètement quelque temps plus tard la jeune Béatrice, s'attirant les foudres du père, l'infant Don João du Portugal. Pour *Le Jouvencel* (1461-66) de Jean de Bueil, la guerre est une « vocacion » et sa conduite « artificieuse et subtille » est ce qui fait de la chevalerie une science; les armes ennoblissent l'homme quel qu'il soit, parce que le chef des chevaliers est Dieu même. Bueil construit son personnage comme le modèle exemplaire du guerrier de l'époque.

Jacques de Lalaing nous présente plutôt le produit typique de la Cour bourguignonne de Philippe le Bon. Les ancêtres glorieux, l'éducation méthodique, la grâce et la vaillance, Lalaing possède tout pour devenir un « vray amoureux ». Il tournoie en Bourgogne, en France, en Espagne, en Ecosse, en Italie, et suscite partout l'admiration des hommes et l'amour des femmes. Son pas d'armes de la Fontaine des Pleurs, dans une île de la Saône, reste, en tant que spectacle total, un modèle du genre.

Rôle des thèmes chevaleresques dans la chronique

Si les panégyriques des princes ont comme modèles les biographies des chevaliers (Du Guesclin, Boucicaut, mais aussi Gauvain pour le Prince Noir), les chroniques d'Enguerrand de Monstrelet, de Mathieu d'Escouchy, de Georges Chastellain, d'Olivier de La Marche, de Jean Molinet, la *Crónica de Juan II* par Galindez de Carvajal sont avant tout les relations de hauts faits d'armes, de tournois et de fêtes des ordres chevaleresques; leurs auteurs s'attachent à la description des faits les plus « voyables »; l'histoire se manifeste chez eux dans une suite de tableaux, comme dans les tapisseries de l'époque où les personnages s'entassent tous au premier plan, reliés entre eux par des liens assez lâches. La chronique devient ainsi un récit scénique ayant pour fonction de montrer ce qui déjà est évident : il suffit « d'asseoir l'œil sur les choses » (Chastellain).

Les conséquences de cette emprise du visuel sont l'illusion de l'ordre et le cliché romanesque. L'histoire universelle est divisée en trois cycles (loi païenne, loi juive, loi

chrétienne). Les hommes agissent par désir de gloire (cf. Commynes à propos de Charles le Téméraire); arrêtés dans des attitudes majestueuses, ils illustrent quelque devise chevaleresque.

Survivances du cycle arthurien et du cycle carolingien

L'espace littéraire ressemble parfois à un immense palimpseste où l'on ne cesse de reprendre les mêmes textes; son homogénéité procède en premier lieu de ce « continuel exercice de recomptement des histoires contenans les fais des nobles anchians », comme le déclare un *Erec* en prose du XVe siècle. En dehors de toutes sortes de traductions, de transpositions en prose, de remaniements et d'imitations, le XVe siècle nous donne encore une immense somme du roman arthurien sous la plume de Micheau Gonnot, « somme » qui traduit aussi un changement de goût dans le public : une simplification de l'ancien procédé de l'entrelacement, la répartition systématique de la matière en branches et chapitres avec titres, l'abrègement des récits parallèles indiquent la forme embryonnaire du livre tel que nous le concevons aujourd'hui. Première somme arthurienne en Angleterre, *La Morte Darthur* de Thomas Malory est divisée par son éditeur, William Caxton, en livres et chapitres. Caxton affirme que l'auteur a réduit la matière originale; en effet, Malory condense ses sources anglaises et françaises pour aboutir à un ensemble romanesque cohérent, concernant l'univers arthurien en son entier. Mais la préférence pour la linéarité de l'histoire et la rationalisation des symboles indique que le public s'intéresse plutôt à l'action des personnages qu'à la doctrine du Graal ou à celle de l'amour-passion. Même orientation en Allemagne dans le *Buch der Abenteuer* d'Ulrich Füetrer qui paraîtra en 1490 et sera orienté vers un seul groupe ordonné d'histoires arthuriennes.

Un renouveau d'intérêt pour les héros du cycle carolingien se manifeste en Occident tout au long du XVe siècle : entre 1431 et 1437, Elisabeth de Lorraine, comtesse de Nassau-Sarrebruck traduit du français en allemand les chansons de geste de *Loher und Maller*, *Hugo Scheppel* (Hugues Capet), *Herpin* et *Sibille*; vers 1458, à Bruges, David Aubert mettait en « clair françois » la vaste *Histoire de Charles Martel et de ses successeurs* et compilait les *Conquestes et Chroniques de Charlemaine*, tandis que Jean Mansel donnait sa *Fleur des Histoires*, compilation de chansons de geste, de romans « antiques » et de « matière de Bretagne ». Le public italien se passionne à la fin du XVe siècle pour ces histoires reprises par les premiers imprimeurs — *I reali di Francia*, *Buovo d'Antona*, *La Spagna historiata*, *L'innamoramento di Carlo Magno* et d'autres.

Les histoires d'amour et d'aventure continuent de jouir de la plus grande vogue : *Lancelot du Lac*, *Merlin*, *Tristan*, *Partonopeus de Blois*, *Floire et Blancheflor*, *Mélusine*, *Paris et Viane*, *Le Vaillant chevalier Pierre fils du comte de Provence et la belle Maguelonne*, sont traduits ou réadaptés dans tout l'Occident médiéval. Des différences apparaissent parfois d'un pays à l'autre : Malory localise en Angleterre les aventures des chevaliers de la Table Ronde; le roman d'aventures évolue en Espagne vers le genre chevaleresque-sentimental, dont les représentants les plus renommés sont *Arlindier y Liesa*, *La Carcel de Amor*, *Arnalte y Lucenda*, *Aurelio e Isabela*, *Grisel y Mirabella*, *Peregrino y Ginebra*. En Allemagne Heinrich Wittenwiler réalise dans son poème didactique *Der Ring*, au début du siècle, une juxtaposition d'idéal chevaleresque et de farce paysanne, de sérieux et de grotesque. Le même personnage peut suivre une évolution différente — Gauvain devient un chevalier odieux dans l'*Erec* français du XVe siècle, tandis qu'il

est la fleur de la chevalerie en Angleterre, dans des poèmes comme *Sir Gawain and the Green Knight*, chef-d'œuvre de l'époque de Chaucer, et *Golagrus and Gawain, The Turke and Gowin, The Weddynge of Sir Gawen and Dame Ragnell, The Jeaste of Syr Gawayne* (XVe siècle).

Un effort vers la vraisemblance se fait jour dans certains ouvrages ibériques. Des exploits chevaleresques, des tournois, des prophéties et des miracles sont présentés par Pedro de Corral sous la forme d'une *Chronique Sarrasine* (1430-43), que des esprits sérieux caractériseront plus tard comme « mentira paladina ». Dans le roman catalan anonyme *Curial y Güelfa* le chevalier errant Curial part pour Marseille « bien pourvu d'argent et de lettres d'échanges ».

Evolution du discours chevaleresque en Italie

Cependant, en Italie, la littérature évolue chez certains auteurs dans la direction d'un compromis entre les héros épiques des chansons de geste, le merveilleux breton de la matière arthurienne et l'humanisme. Aux yeux des érudits classicisants, *il romanzo* était dépourvu de titres de noblesse antiques. Il était devenu en Italie un genre vraiment populaire, coupable aux yeux des humanistes de son origine française, c'est-à-dire médiévale. La polémique agressive des humanistes contre les poèmes chevaleresques se nourrit aussi bien de leur mépris pour la matière romanesque, devenue populaire dès le XIVe siècle et véhiculée par les « canterini di piazza », que du dédain de la forme « vulgaire ». De leur côté, les moralistes et les théologiens protestent contre les ravages d'ordre moral produits par les romans de chevalerie (dans le *Corbaccio* de Boccace, une veuve s'était vue blâmée de sa prédilection pour les romans français et chansons de geste...). Humanistes et théologiens accusent ensemble la littérature chevaleresque de manquer de scrupules moraux et religieux, et de mépriser la vérité. Le *Morgante* de Pulci est « plein de vanité » aux yeux de Savonarole, hérétique et mal écrit à ceux des humanistes.

C'est pourquoi le processus d'ennoblissement du discours chevalersque commence tôt en Italie : au Trecento, Boccace avait essayé de combiner la nouvelle rhétorique avec des éléments extraits des romans médiévaux, dans la *Téséide*, le *Filostrato* et surtout le *Filocolo*. Ce n'est pourtant pas l'esprit de la Renaissance qui donnera un souffle nouveau à cette littérature chevaleresque, devenue en Italie une tradition orale professionnelle; en fait Pulci, sans être tout à fait étranger aux idées nouvelles, vit cependant en marge de l'érudition humaniste et de la spéculation néo-platonicienne. Ce poète florentin, ami de Laurent le Magnifique mais détesté par un Matteo Franco et un Marsile Ficin, prend la matière de son *Morgante maggiore* (1460-79) telle qu'elle est déclamée sur les places publiques d'Italie : ses sources sont le *Cantare d'Orlando* et la *Spagna in rima*, c'est-à-dire une littérature épico-chevaleresque et populaire. Son géant Morgante n'est pas une création originale mais renoue, comme ceux de Rabelais, avec la tradition médiévale des géants à la fois primitifs et attachants. Ce qui fait l'unicité de Pulci, ce n'est pas son sujet, ni une joie de vivre qu'on a tort de lier avec celle de la Renaissance, mais un sens de l'humain sans rapport avec l'*eruditio* et les philologues, fait de gentillesse, d'amitié, du sentiment de la justice, de la délicatesse de ses personnages féminins, de la passion amoureuse de ses chevaliers. Quoi de plus courtois que cet univers où il n'y a aucune place pour les lâches et les traîtres?

Comme d'autres œuvres chevaleresques de cette seconde moitié du XVe siècle, le *Morgante* est imprégné d'un « effet de réel » qui procède de la conscience de certains esprits lucides du

danger menaçant l'Occident. Pulci croit à la nécessité de la résistance; son rêve fabuleux de la conquête de l'Orient par les paladins de Charlemagne se fonde sur sa croyance intime en la supériorité de la civilisation chrétienne. Autre écho contemporain : son énergie polémique contre les idoles d'un Marsile Ficin; c'est dans cette réaction antihumaniste permanente que réside sans doute, au-delà du rire, de l'ironie et de l'exubérance verbale, « la fondamentale serietà del *Morgante* » (Ruggero M. Ruggieri).

La tradition rolandienne française-francovénète-toscane, source de toute une littérature dans ce bizarre jargon franco-italien, dont un des derniers exemples fut un immense *Aquilon de Bavière* du début du XVe siècle, s'épanouit ainsi dans un nouveau genre typiquement italien, le poème chevaleresque. Si Pulci est le dernier « rifacitore » de cette matière médiévale, il est aussi le premier d'une lignée poétique qui devait donner encore Boiardo, l'Arioste et le Tasse; Matteo Boiardo est d'abord un humaniste, même s'il est profondément amoureux de l'ancien univers romanesque. Son *Orlando innamorato* (1476-94) est un poème d'« amore e di battaglia » où s'achève la fusion des cycles carolingien et breton. Au centre du poème se trouve la passion d'Orlando pour Angelica, et non plus l'opposition irréductible entre chrétiens et païens. Un univers fait de royaumes exotiques, îles désertes, bois et fontaines magiques, armes merveilleuses, géants, sorcières, monstres, fées idylliques, chevaliers amoureux; l'émerveillement d'Orlando devant Angelica endormie est caractéristique de l'atmosphère d'enchantement du poème, de son balancement continu entre le réel et le rêve.

A la fin du siècle, l'entreprise avait réussi à donner à la matière épico-chevaleresque du Moyen Age les nobles proportions de l'épopée. En France, au temps de la Renaissance, un érudit comme Jacques Peletier du Mans allait recommander aux poètes de traiter « les aventures des Chevaliers, les amours, les voyages, les enchantemans, les combats et semblables choses », non plus selon la tradition française mais à la manière de l'Arioste. Une page de l'histoire littéraire était ainsi définitivement tournée.

Résonances culturelles, sociales, historiques

L'interrogation d'une œuvre littéraire et de sa perception au cours des siècles peut être révélatrice au même titre que l'exploration d'autres formes de l'héritage historique. Nous pouvons considérer le livre de chevalerie non seulement comme le « produit » d'une certaine vision du monde, mais également comme « événement » modifiant mentalités et comportements. Le roman a suscité parmi ses « lysants » et ses « oyants » une telle résonance que ceux-ci ont fini par actualiser son univers imaginaire.

L'évolution du tournoi du haut Moyen Age jusqu'au XVe siècle est représentative à la fois de l'évolution des mœurs et de l'influence du roman sur la vie. A ses débuts, le tournoi était un combat en champ ouvert, presque aussi dur qu'une bataille rangée, et très peu réglementé. Sa fonction première était de préparer à la guerre ... Mais peu à peu, les armes émoussées remplacent les armes de guerre, sans qu'on renonce pourtant jamais définitivement à celles-ci. Le XVe siècle invente la *toile*, c'est-à-dire une barrière en bois qui sépare les deux combattants. Le public de la fin du Moyen Age préfère les *joutes*, c'est-à-dire les affrontements individuels, aux rudes mêlées d'autrefois. Même si l'on meurt parfois encore dans les compétitions, les tournois deviennent des fêtes courtoises.

Les vainqueurs du tournoi de 1402 à Montendre, en Charente, font leur entrée triomphale à Paris vêtus de blanc, symbole chevaleresque de la pureté. Le tournoi de Bruxelles en 1428, par exemple, est une fête qui dure trois jours de suite : « . . . et quant aux dansses et banquès, il en y eut fait en très grand habondance. E y avoit largement dames et damoiselles, moult richement parées selong l'estat du pays » (Enguerrand de Monstrelet). A la fin du Moyen Age, le tournoi s'est ainsi transformé en une véritable suite de réjouissances et de festivités brillantes, où les rêves de gloire deviennent réalités, et les romans, spectacle théâtral.

Tous les arts participent dans un effort collectif à cette mise en scène dramatique du merveilleux romanesque. Le tournoi est un scénario dont le spectaculaire est rehaussé par l'adresse des combattants, l'éclat des armes, la beauté des coursiers, la richesse des costumes, l'élégance des spectatrices, le merveilleux du décor, la peinture des devises, le son des trompettes, les chants des ménestrels, la stricte observance du cérémonial. La joute chevaleresque qui eut lieu à Florence, place de Sainte-Croix, le 29 janvier 1475, fut un des événements sportifs, mondains et artistiques les plus marquants de ce temps. Chaque combattant se rendit aux lices accompagné d'une suite de pages, écuyers, valets, trompettes, hérauts d'armes et amis, et précédé d'un chevalier portant son étendard. Le vainqueur du tournoi fut Julien de Médicis, le frère cadet de Laurent le Magnifique, lui-même vainqueur dans une joute célébrée en hexamètres latins par les poètes du temps. Julien réalise ses exploits sous le regard de la signora Simonetta Cattaneo, dont il est secrètement amoureux. C'est à elle d'ailleurs que se réfèrent les lettres d'or de la devise française « La sans par » inscrites sur son étendard, lequel fut peint par Botticelli lui-même. De véritables comptes rendus, en prose ou vers, furent donc donnés par les spectateurs humanistes du tournoi : Pietro Guicciardini, Naldo Naldi, Bernardo Bembo, Aurelio Augurelli. Politien rédigea à cette occasion ses *Stanze per la Giostra* (1475-78) dédiées à Julien, dans lesquelles la mythologie érudite et classique de la Renaissance italienne rencontre l'univers fabuleux de la « matière de Bretagne ».

Ce qui est encore plus représentatif pour l'univers chevaleresque du XVe siècle, c'est le pas d'armes, c'est-à-dire la représentation dramatique d'une aventure romanesque. Au tournoi d'Evora, organisé à l'occasion du mariage de son fils Alphonse, le roi Jean II du Portugal se déguise en Chevalier au cygne, roman à la mode alors dans les pays ibériques. Le roi Charles VII tournoie en 1445 à Nancy, paré des armes des Lusignan, dont l'histoire avait été « mise en roman » par Jean d'Arras dans sa *Mélusine* de la fin du XIVe siècle.

De nombreuses références existent sur le pas d'armes d'Orbigo, en 1434; sous l'égide du roi de Castille, le seigneur Suero de Quiñones, secondé par neuf chevaliers, défend le pont d'Orbigo contre tout chevalier se rendant en pélerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. A la suite d'un vœu chevaleresque, Suero porte autour de son cou un anneau de fer, signe qu'il est l'esclave amoureux de sa dame. Il y a 627 assauts en trente jours; le roi est informé tous les jours des événements de ce pas d'armes par un courier spécial.

C'est dans le duché de Bourgogne, pourtant, que s'organisent les fêtes chevaleresques les plus splendides : le Pas de l'Arbre Charlemagne à Dijon en 1443, le Pas de la Fontaine des Pleurs à Châlon-sur-Saône en 1449-50, le Pas du Chevalier au cygne à Lille en 1454, le Pas de la Dame celée à Bruxelles en 1463-64. . . Au XVe siècle, le mode d'être de l'univers chevaleresque paraît être la mise en scène des romans d'aventure.

Le pas d'armes reprend souvent les schémas allégoriques de la littérature courtoise; c'est le cas du pas d'armes de Gand, défendu par le Compagnon de la Joyeuse Queste (1470) et décrit en

termes entièrement allégoriques (voyage dans la plaine de Plaisance, attaque par un chevalier nommé Regard entre le château de Beauté et la Montagne de Grâce, etc...). S'agit-il des aberrations d'une civilisation crépusculaire ou, plutôt, du désir d'abolir l'histoire et de retourner à l'innocence d'un âge d'or mythique? Longtemps avant l'*Arcadia* de Sannazzaro ou la *Diane* de Montemayor, dans un poème comme *Le Pastoralet*, des chevaliers de la Table Ronde côtoient de gracieux bergers, tandis que René d'Anjou organise des joutes chevaleresques en créant un cadre bucolique dans son Pas de la Bergère, tenu à Tarascon en 1449.

En ce qui concerne les ordres chevaleresques laïcs, les premières fondations remontent au deuxième quart du XIVe siècle en Castille, en Bavière, en France, en Angleterre, en Sicile; certains furent éphémères, d'autres marquèrent d'une manière plus permanente l'imaginaire contemporain; ce qui est certain, c'est qu'ils perdurent au XVe siècle tout en se transformant dans un sens plus nationaliste. En 1430, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, institue l'Ordre de la Toison d'Or, qui relève d'une idéologie à la fois chevaleresque, politique et religieuse. Les fêtes de l'ordre ont jalonné toute la vie politique et culturelle d'une vaste région comprise entre Dijon, Bruxelles et La Haye. Par la modification des statuts de l'ancien Ordre du Collier, le duc Amédée VIII de Savoie fonde en 1434 l'Ordre des Chevaliers Hermites de Saint Maurice ou de l'Annonciade, dont les buts sont à la fois chevaleresques, religieux et nationaux. Jean Molinet nous apprend qu'en 1481, à la fête de la Toison d'Or, le duc Maximilien d'Autriche fait exclure plusieurs membres pour « demerites » parce qu'ils avaient accepté de porter l'ordre du roi de France.

Le pullulement des ordres chevaleresques ne s'explique pourtant pas uniquement par des raisons d'ordre politique, ou par la forte influence des romans de la Table Ronde. Un ordre se veut véritablement une congrégation de « frères » chevaliers qui se choisissent librement un chef et s'attachent au culte de la gloire et des exploits guerriers. Les réunions symboliques, les cérémonies religieuses, les devises souvent hermétiques, les costumes et les armes, tout indique qu'un ordre de chevalerie échappait à l'emprise de l'immédiat et voulait engager la vie totale de ses membres. Puisque, au XVe siècle encore, l'idée d'ordre est liée à la conception de l'origine divine du monde, ces confréries sont la solution chevaleresque au problème de la hiérarchie universelle, selon laquelle toute chose doit être à sa place pour pouvoir fonctionner. Leurs cérémonies, strictement réglées, sont l'image chevaleresque d'un ordre établi par Dieu. C'est uniquement dans la mesure où nous laissons hors de considération le principe d'ordre hiérarchique du monde et son fondement divin que la civilisation chevaleresque perd sa dignité, et que ses institutions se transforment en simples anomalies sociales.

Mentionnons encore la cérémonie des vœux : un chevalier s'impose, par une prouesse solennelle, une certaine privation jusqu'à l'accomplissement d'un engagement. La privation portait souvent sur la nourriture, le sommeil, le vêtement, ou sur l'usage de fers de prisonniers, ou d'un cilice. On s'engageait à un combat, à une croisade, à de dures épreuves chevaleresques pour l'amour d'une dame. Le vœu se prononçait au cours d'un banquet et l'on jurait sur une volaille — paon, faisan, héron, cygne — qui sera ensuite consommée. On croyait savoir que Robert d'Artois avait poussé Edouard III d'Angleterre à envahir la France, et à déclencher ainsi la Guerre de Cent Ans, en le faisant jurer sur un héron l'ouverture des hostilités avant la fin de l'année; ce rituel fut décrit par un trouvère anonyme dans le poème épique des *Vœux du Héron*, et plus tard traduit en écossais et en néerlandais. Tout aussi célèbres sont les vœux du Faisan prononcés au cours d'un banquet à Lille en 1454; la mise en scène féerique de représentations

considérées parfois comme modèles lointains du grand opéra accompagne ces vœux de participation à une croisade contre les Turcs projetée par le duc de Bourgogne. Telle fut la renommée de cette cérémonie dont le chroniqueur Mathieu d'Escouchy dit avec insistance à plusieurs reprises d'avoir été le témoin oculaire; Olivier de La Marche s'enorgueillit d'avoir été un des acteurs d'un entremets, et compare le spectacle à un «songe». Une véritable littérature fleurit, à la fin du Moyen Age, autour de ces vœux; citons par exemple les poèmes *Les Vœux du Paon, Le Restor du Paon, Le Parfait du Paon* et *Les Vœux de l'Epervier* du XIVe, siècle, très appréciés encore au XVe, et *Alexandre le Grand* de Jean Wauquelin (vers 1450). Le thème est souvent repris dans d'autres œuvres, comme ce fut le cas pour la chanson de geste tardive de Hugues Capet, la pseudo-*Chronique de Naples*, le roman *Il Filocolo* de Boccace, la compilation liégeoise en prose du *Myreur des histors* rédigée par Jean d'Outremeuse ou celle espagnole intitulée *La Conquista de Ultramar*.

Perspectives sur les thèmes chevaleresques

Les thèmes chevaleresques connurent une fortune diverse d'un pays à l'autre, au seuil de l'âge moderne; ils virent leur dernière aventure dans les *libros de caballerías*, couronnés par le maître-livre d'*Amadis de Gaule*. En Italie, le roman disparut définitivement pour se transformer en poème chevaleresque, tandis qu'en Allemagne il subsistera, grâce à l'imprimerie, dans les *Volksbücher* et les almanachs. La Renaissance (Ronsard par exemple) voudra transformer la matière romanesque en discours épique classicisant. L'idéal chevaleresque laissera longtemps des traces morales et psychologiques dans les lettres comme dans les mœurs. Hegel verra dans le «romantisme chevaleresque» l'affirmation de la liberté du sujet dans la sphère profane de l'expression de l'Absolu; les déterminations fondamentales de cette conception du monde seraient l'honneur, l'amour et la fidélité, trois attitudes par lesquelles l'infini subjectif de l'homme en soi se replie sur lui-même jusqu'à la perte du contact avec le monde extérieur. D'autre part, la thèse de Hegel sur le «romanesque» conçu comme tension entre la subjectivité infinie et les conditions objectives de l'existence se retrouve à l'origine de la théorie historico-sociologique actuelle sur l'inauthenticité de la classe chevaleresque, qui ne pourrait s'attribuer, devant la pression de l'histoire, qu'une identité imaginaire. A cette thèse on peut opposer celle de Ruggero M. Ruggieri qui, ayant analysé surtout l'exemple italien, voit dans l'«humanisme chevaleresque» un phénomène culturel et éthique parallèle à l'humanisme classique, fondé non pas sur l'érudition, mais sur l'idéal de *cortesia e valore*. Par ailleurs, des rapprochements constants ont été faits au XXe siècle entre l'esprit chevaleresque qui anime les tournois, les banquets et les déguisements du Moyen Age flamboyant et le monde des masques, des lumières et des fêtes à l'âge du baroque.

Michel Stanesco
Université de Paris—Sorbonne

Ouvrages généraux

CARDINI (Franco), *La tradizione cavalleresca nell'Occidente medievale : Un tema di ricerca tra storia e 'tentazioni' antropologiche*, in *Quaderni medievali*, II (1976), pp. 115-142.
CHEVALIER (Bernard), *L'Occident de 1280 à 1492*, Paris, 1969.
CONTAMINE (Philippe), *Guerre, Etat et Société à la fin du Moyen Age*, Paris—La Haye, 1972.
DUBY (Georges), *Hommes et structures du Moyen Age*, Paris—La Haye, 1973.
ID., *Le temps des cathédrales*, Paris, 1976.
FÉDOU (René), *L'Etat au Moyen Age*, Paris, 1971.
FOURQUIN (Guy), *Seigneurie et féodalité au Moyen Age*, Paris, 1970.
GAUTIER (Léon), *La chevalerie*, Paris, 1884.
GUENÉE (Bernard), *L'Occident aux XIVe et XVe siècles*, Paris, 1971.
HUIZINGA (Johan), *Le déclin du Moyen Age*, tr. J. Bastin, Paris, 1967.
LE GOFF (Jacques), *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, 1964.
MOR (Carlo Guido), *La cavalleria*, in *Nuove questioni di storia medievale*, Torino, 1964, pp. 129-143.
PAUPHILET (Albert), *Le legs du Moyen Age : Etudes de littérature médiévale*, Melun, 1950 (cf. le chap. « Le mythe du Moyen Age »).
PIRENNE (Henri), COHEN (Gustave). FOCILLON (Henri), *La civilisation occidentale du XIe au milieu du XVe siècles*, Paris, 1933.
POIRION (Daniel), *Le Moyen Age*, Tome II : 1300-1480, Paris, 1971.
RIQUER (Martín de), *Cavalleria fra realtà e letteratura*, Bari, 1970.

Textes

ARÉVALO (Rodrigo de), *Suma de política*, in *Prosistas castellanos del siglo XV*, Tome I, éd. D. Mario Penna, Madrid, 1953, pp. 249-309.
L'arbre des batailles d'Honoré Bonet, éd. Ernest Nys, Bruxelles—Leipzig, 1883.
BOUCIQUAUT (Jean le Maingre, dit), *Livre des faits*, in *Les Chroniques de Sire Jean Froissart*, éd. J. A. Buchon, Paris, 1837, pp. 567-689.
BRETEL (Jacques), *Le tournoi de Chauvency*, éd. Maurice Delbouille, Liège—Paris, 1932.
BUEIL (Jean de), *Le Jouvencel*, éd. Léon Lecestre, Paris, 1887; 2 vols.
CAXTON (William), *Selections*, éd. N. F. Blake, Oxford, 1973.
CHARNY (Geoffroi de), *Le livre de chevalerie*, in Jean Froissart, *Chroniques*, éd. Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, 1867, Tome I, pp. 463-533.
CHASTELLAIN (Georges), *Œuvres*, éd. Kervyn Lettenhove, Bruxelles, 1863-1866, 8 vols.
Curial y Guelfa, Novela catalana del quinzen segle, éd. Antoni Rubio y Lluch, Barcelona, 1901.
Le débat des hérauts d'armes de France et d'Angleterre, suivi de The Debate between the Heralds of England and France by John Coke, éd. Léopold Pannier, Paul Meyer, Paris, 1877.
ESCOUCHY (Mathieu d'), *Chronique*, éd. G. du Fresne de Beaucourt, Paris, 1863, 3 vols.
JUAN MANUEL (Don), *Libro del caballero e del escudero*, in *Antologia mayor de la literatura española*, éd. G. Diaz-Plaja, Barcelona, 2e éd. 1969, Tome I, pp. 576-588.
JUVENAL des URSINS (Jean), *Histoire de Charles VI*, éd. Michaud et Poujoulat, Paris, 1836.
LA MARCHE (Olivier de), *Mémoires*, éd. Henri Beaune, J. d'Arbaumont, Paris, 1883, 3 vols.
LANNOY (Ghillebert de), *Œuvres*, éd. Ch. Potvin, Louvain, 1878.
LEFÈVRE (Jean), *Chronique*, éd. François Morand, Paris, 1881, 2 vols.
LE HÉRAUT BERRY (Gilles le Bouvier, dit), *Les Chroniques du roi Charles VII (1402-1455)*, éd. Henri Courteault, Léonce Celier, Paris, 1979.
Libros de caballerías españoles, éd. Felicidad Buendía, Madrid, 1954.
LOPE Fernandez de Minaya (Fray), *Espejo del alma*, in *Prosistas castellanos del siglo XV*, Tome II, éd. Fernando Rubio, Madrid, 1964.
MALORY (Sir Thomas), *Works*, éd. Eugène Vinaver, Oxford, 1977.
MÉZIÈRES (Philippe de), *Le songe du vieil pélerin*, éd. G. W. Copland, Cambridge, 1969.
MOLINET (Jean), *Chroniques*, éd. Georges Doutrepont, Omer Jodogne, Bruxelles, 1937, 3 vols.
MONSTRELET (Enguerrand de), *La Chronique*, éd. L. Douët-d'Arcq, Paris, 1857, 4 vols.
Œuvres complètes du roi René, éd. T. De Quatrebarbes, Angers, 1844-1846, 4 vols.

RENÉ D'ANJOU, *Le livre de Cuer d'Amours Espris*, éd. Susan Wharton, Paris, 1980.
Respuesta del muy noble e sabio obispo de Burgos (1444), in *Prosistas castellanos del siglo XV*, Tome I, éd. D. Mario Penna, Madrid, 1959, pp. 236-245.
SARRAZIN, *Le tournoi de Ham*, in *Histoire des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre*, éd. Francisque Michel, Paris, 1840, pp. 213-384.

Études thématiques

COLTMAN CLEPHAN (R.), *The Tournament. Its Periods and Phases*, London, 1919.
HEERS (Jacques), *Fêtes, jeux et joutes dans les sociétés d'Occident à la fin du Moyen Age*, Paris—Montréal, 1971.
LOOMIS (Roger Sherman), *Arthurian Influence on Sports and Spectacle*, in *Arthurian Literature in the Middle Ages*, éd. R. S. Loomis, Oxford, 1959.
LOT (Ferdinand), *L'épée de Lancelot du Lac*, in *Romania*, L (1924), pp. 99.
MOORMAN (Charles), *A Knight there was : The Evolution of the Knight in Literature*, Lexington, 1967.
PICKFORD (Cedric Edward), *L'évolution du roman arthurien en prose vers la fin du Moyen Age*, Paris, 1976.
RENOUARD (Yves), *L'Ordre de la Jarretière et l'Ordre de l'Etoile*, in Y. R., *Etudes d'histoire médiévale*, Paris, 1968, pp. 93-106.

Etudes par pays

Angleterre

PARSONS (Coleman O.), *A Scottish Father of Courtesy and Malory*, in *Speculum*, XX (1945), pp. 51-64

France

BARROIS (Joseph), *Bibliothèque protypographique ou librairies des fils du roi Jean*, Paris, 1830.
CARON (Marie-Thérèse), *La société en France à la fin du Moyen Age*, Paris, 1977.
CHEREAU (V. Achille), *Catalogue d'un marchand libraire du XVe siècle tenant boutique à Tours*, Paris, 1868.
CONTAMINE (Philippe), *Points de vue sur la chevalerie en France à la fin du Moyen Age*, in *Francia*, IV (1976), pp. 255-285.
COVILLE (A.), *La vie intellectuelle dans les domaines d'Anjou-Provence de 1380 à 1435*, Paris, 1941.
DELISLE (L.), *Recherches sur la librairie de Charles V*, Paris, 1905.
DOUTREPONT (Georges), *Inventaire de la « Librairie » de Philippe le Bon (1420)*, Bruxelles, 1906.
ID., *La littérature française à la Cour des ducs de Bourgogne (1363-1477)*, Paris, 1909.
HIVER DE BEAUVOIR, *La librairie de Jean duc de Berry au château de Mehun-sur-Yevre*, Paris, 1860.
KILGOUR (Raymond Lincoln), *The Decline of Chivalry as Shown in the French Literature of the Middle Ages*, Cambridge, Mass., 1937.
LECOY DE LA MARCHE (Albert), *Le Roi René*, Paris, 1875.
LODS (Jeanne), *Le Roman de Perceforest*, Genève—Lille, 1951.
PAINTNER (Sidney), *French Chivalry : Chivalric Ideas and Practices in Mediaeval France*, New York, 1967.
PIAGET (Arthur), *Aymon de Montfaucon et sa cour littéraire*, in *Mélanges Alfred Jeanroy*, Paris, 1928, pp. 447-467.
ID., *La cour amoureuse dite de Charles VI*, in *Romania*, XX (1891), pp. 417-454.
PLANCHE (Alice), *Du tournoi au théâtre en Bourgogne. Le Pas de la Fontaine des Pleurs à Chalon-sur-Saône, 1449-1450*, in *Le Moyen Age*, LXXXI (1975), pp. 97-128.
POIRION (Daniel), *Le Poète et le Prince*, Grenoble, 1965.

Italie

BERTONI (Giulio), *Lettori di romanzi francesi nel Quattrocento*, in G. B., *Studi su vecchie e nuove poesie e prose d'amore e di romanzi*, Modena, 1921, pp. 253-261.
BRANCA (Vittore), *Boccaccio medievale*, Firenze, 1956.
BUSSANI (V. G.), *Il romanzo cavalleresco in Luigi Pulci*, Torino, 1933.
RAJNA (Pio), *Le origini delle famiglie padovane e gli eroi dei romanzi cavallereschi*, in *Romania*, IV (1875), pp. 161-183.
RUGGIERI (Ruggiero M.), *L'Umanesimo cavalleresco italiano*, Roma 1962.
SCRIVANO (Riccardo), *Luigi Pulci nella storia della critica*, in *Rassegna della letteratura italiana*, LIX (1955), pp. 232-258

DIAZ-PLAJA (Guillermo), *La Crisis de la Edad Media*, in *Hacia un concepto de la literatura española*, 4e éd., Madrid, 1962, pp. 72-75.
PRESTAGE (Edgar), *The Chivalry of Portugal*, in *Chivalry. A Series of Studies to Illustrate its Historical and Civilizing Influence*, éd. E. Prestage, London, 1928, pp. 141-166.
RIQUER (Martín de), *Caballeros andantes españoles*, Madrid, 1967.
SCUDIERI RUGGIERI (Jole), *Cavalleria e cortesia nella vita e nella cultura di Spagna*, Modena, 1980.
THOMAS (Henry), *Spanish and Portuguese Romances of Chivalry*, Cambridge, 1920.

LES ÉPOPÉES CHEVALERESQUES EN PROSE

Si l'on examine la forme littéraire prise par l'épopée en cette fin du Moyen Age, on constate pour l'Europe occidentale un clivage très net. Dans les deux principaux pays méditerranéens, l'Italie et l'Espagne, la littérature épique continue essentiellement à s'exprimer sous forme de poèmes. Ceux-ci ont tendance à être courts et très nombreux dans les deux langues, en particulier les *romanceros* espagnols. On note cependant dans la littérature italienne quelques poèmes d'étendue beaucoup plus considérable, tels que la *Rotta di Roncisvalle* et surtout le *Morgante maggiore* de Pulci (1481) et l'*Orlando innamorato* de Boiardo (1486) qui préfigurent les œuvres de l'Arioste et du Tasse au siècle suivant.

Importance de l'épopée en prose

Dans les trois grands pays du Nord-ouest, au contraire, la France, l'Angleterre, et, à un degré moindre, l'Allemagne, l'épopée, c'est avant tout les « proses », à certaines exceptions près. Parmi les quelques épopées françaises en vers du XVe siècle, mentionnons *Amis et Amile, Huon de Bordeaux, Les Quatre Fils Aymon,* toutes en alexandrins. Pour la littérature de langue anglaise, la liste des « romances » donnée pour 1400-1500 par Severs semble bien ne comprendre comme poème épique que le court et bouffon *Taill of Rauf Coilyear* écossais; on peut cependant y ajouter plusieurs poèmes de datation incertaine à la fin du XIVe siècle, notamment : le *Chevalere assignere* (le *Chevalier au cygne*), *Firumbras* et *Sir Ferumbras (Fierabras)*. En ce qui concerne la littérature allemande, le nombre des textes pour le seul XVe siècle est plus élevé; Ehrismann en cite cinq : *Reinolt von Matalban, Malagis, Ogier von Dänemark, Valentin und Orson* (fragment) et *Margarete von Limburg,* tous traduits du néerlandais. Toutefois, les « proses » prédominent; et qui dit « proses », dit ici *mises en prose* ou *dérimages, compilations, traductions, adaptations* à partir de proses françaises, en particulier pour les littératures anglaise et allemande. Tout ce qui est en somme *translations,* en terme de l'époque. De créations, point qui vaille, selon l'avis unanime de la critique.

L'œuvre épique en prose du XVe siècle, de laquelle il est pratiquement impossible et certainement illogique de dissocier celle de la fin du XIVe siècle avec laquelle elle fait corps, est considérable par son volume en France, qui continue à être le cœur de la vie épique européenne. Pour la francophonie de l'époque — car Belges, Suisses et Bourguignons ont joué ici un rôle important — le nombre approximatif des dérimages conservés est de l'ordre d'une cinquantaine,

y compris les compilations cycliques que l'on semble préférer à la Cour de Bourgogne, soit environ la moitié des chansons de geste parvenues jusqu'à nous. Ce chiffre considérable atteste l'intérêt très vif que l'épopée continue à susciter alors. Du manuscrit au livre imprimé, elle maintient aisément tout son pouvoir d'attraction comme en font foi les éditions successives des œuvres maîtresses : *Fierabras, Renaud de Montauban, Girart de Roussillon, Huon de Bordeaux*... La *Bibliographie des Romans et nouvelles en prose française* de Woledge donne, aux articles 71, 80, 141 et 53, les chiffres suivants pour ces impressions :

Girart de Roussillon;	XVe :	o ;	XVIe :	3;
Huon de Bordeaux,	XVe :	o ;	XVIe :	11;
Renaud de Montauban,	XVe :	7 ;	XVIe :	20;
Fierabras de Bagnyon	XVe :	13 ;	XVIe :	13.

Ces chiffres ne s'appliquent qu'aux imprimés en français, mais l'on aura une idée de l'ampleur du phénomène européen, en prenant le cas, le plus prestigieux il est vrai, des textes issus de la légende de Fierabras, sous leur forme manuscrite ou imprimée, dont la diffusion suffit à prouver l'unité littéraire de l'Europe à toutes les heures du jour gothique. Pour les poèmes : *Fierabras*, provençal (XIIIe); *Firumbras, Sir Ferumbras* et *The Sowdon of Babylon* (fin XIVe), anglais; *Cantare di Fierabraccia e Ulivieri* (XVe), italien. Pour les proses : *Fierabras* (fin XIVe), français; *Fierabras* de Bagnyon (XVe) suisse; version latine (XVe); *Stair Fortibrais* (XVe), irlandais; *Charles the Grete* (traduction de la prose de Bagnyon par Caxton — 1485) anglais; *Fierabras : Eyn schöne kurtzweilige Histori* (traduction de la prose de Bagnyon en 1533), allemand; *Historia del Emperador Carlomagno* (traduction de la prose de Bagnyon au XVIe), espagnol; deux versions portugaises (traduction de la prose espagnole). Pour les proses (compilations) incluant cette légende : *Le Myreur des histors* de Jean d'Outremeuse (XIVe), belge; *Les Cronicques et Conquestes de Charlemaine* de David Aubert (1458), bourguignon.

Notre étude thématique s'appuie sur ces textes, et d'une manière plus générale sur les légendes suivantes : Fierabras (Cycle de Charlemagne); Renaud de Montauban (Cycle des barons révoltés); Girart de Roussillon (Geste bourguignonne); Godefroy de Bouillon (Cycle des Croisades); Huon de Bordeaux, Valentin et Orson (gestes à caractère féérique). Ce *corpus* comprend les poèmes, les proses qui en sont dérivées et les proses correspondantes anglaises et allemandes, là où elles existent. Le choix des textes a été basé non seulement sur des considérations pratiques d'accessibilité, mais surtout sur leur caractère représentatif et européen. On sait en effet le vif succès et la popularité qu'ont connus ces légendes dans toute l'Europe occidentale et ce, non seulement à l'époque qui nous intéresse mais encore dans les siècles suivants. On se souviendra que *Fierabras* a été le premier roman à avoir l'honneur de l'impression en France; *Renaud de Montauban*, d'une portée à peine moins vaste, est également choisi par Caxton, homme d'affaires averti autant qu'admirateur de la chevalerie, pour être traduit et devient également un des *Volksbücher* qui conserveront les légendes épiques en Allemagne pour plusieurs siècles. En France même, ces deux épopées et celles de d'*Huon de Bordeaux* et de *Valentin et Orson* figureront parmi les volumes de la *Bibliothèque bleue*. Les comparaisons qui ont été faites, et les constatations qui en découlent, portent sur toutes les versions conservées, sauf mention contraire.

Si l'on note, en regard de cette abondance en langue française, des chiffres plus réduits pour

les autres littératures occidentales, il faut cependant tenir compte des hasards de la conservation des textes et surtout de l'équilibre démographique de l'époque pour aboutir à des constatations presque identiques, dans les littératures de langue germanique surtout. On compte trois traductions anglaises, toutes de Caxton : *Godefroy of Boloyne* (1481), *Charles the Grete* (1485), *The Four Sonnes of Aymon* (1489-91), à quoi s'ajouteront plus tard *Valentine and Orson* (vers 1502) et *The Boke of Duke Huon of Burdeux* (vers 1530); la délimitation stricte entre épopée et roman est impossible et notre étude devant par conséquent sélectionner au sein du corpus arthurien les éléments les plus proches d'elle. Il y a d'autre part, vers l'allemand, quatre traductions d'Elisabeth de Lorraine : *Loher und Maller, Hugo Scheppel* (Hugues Capet), *Herpin* et *Sibille;* s'y ajoutent les adaptations de *Valentin und Namelos, Gerart von Rossiliun, Die Haimonskinder.*

En ce qui concerne les deux littératures méditerranéennes, Gautier relève cinq proses italiennes, dont les trois adaptations d'Andrea da Barberino (les *Reali di Francia,* l'*Aspromonte* ainsi que les *Nerbonesi*). M. de Riquer cite, pour la littérature espagnole dominée par les poèmes des *romanceros,* une prose castillane du XVe siècle *(Historia de Enrique fi de Oliva),* ainsi que trois versions catalanes de la légende d'Amis et Amile, aux XIVe et XVe siècles.

Stabilité de la littérature épique

Toute cette littérature épique européenne ne disparaîtra pas avec la Renaissance, tant s'en faut, et la littérature italienne en particulier, l'espagnole surtout, moins actives en ce domaine dans la période qui nous intéresse, constitueront au contraire les plus forts retranchements de la littérature épique sous sa forme hybride, du roman chevaleresque. Les sarcasmes d'un Rabelais, puis d'un Cervantes, suffisent à montrer combien vif était encore l'attachement de leur époque à une matière épique que les siècles suivants verront évoluer plus loin dans les *Volksbücher, chapbooks* et romans de la *Bibliothèque bleue.* Il est permis d'affirmer qu'avec la fin du XVe siècle, l'épopée sous sa forme héritée de la chanson de geste n'était plus viable. Dans une longue analyse, Gautier a montré de façon convaincante qu'en fait l'épopée « pure » était morte déjà au XIIIe siècle. Pourtant, les mises en prose des deux siècles qui ont suivi ont su conserver bon an mal an le cœur de la matière épique : le thème chevaleresque, issu d'une société féodale, de service au suzerain, au roi, à l'Eglise, à Dieu, au moment où ce service est compromis par l'avènement de phénomènes culturels, politiques, économiques, techniques qui préfigurent la Renaissance.

Voici en effet qu'apparaissent au XVe siècle des phénomènes rattachés à l'essor nouveau que prit l'idéal de la chevalerie (et l'idéal seulement, à de rares exceptions près) jusqu'à Maximilien Ier, « der letzte Ritter ». Les ordres chevaleresques : Toison d'Or et Saint-Michel; la fréquence et l'éclat accrus des tournois et duels de cour (le *Livre des tournois* du Roi René date de cette époque); la relance de l'héraldique; l'éclat des cours, des fêtes, des banquets, où sont proclamés des Vœux de Croisade, à l'instar de ceux du XIVe siècle : Vœux du Faisan, Vœu du Héron; l'élégance et même le luxe effréné du costume. (Cf. chap. VIII. Le dernier âge de la chevalerie.)

Voilà ce qui aurait pu se glisser dans les proses et en renouveler sinon les thèmes du moins le décor. Mais la nature même de l'épopée, austère au départ, violente et souvent primitive jusqu'à

son aboutissement, excluait cette immixtion. Si l'on peut relever quelques exemples de ces manifestations dans les romans chevaleresques, nous n'avons pu en trouver aucun dans les proses épiques les plus marquantes, à la possible exception des suites de *Huon de Bordeaux* avec leur faste de cours orientales :

> et par dessus le pavement estoyent esparses roses fleurs et herbes si odorans que aujourd'huy n'est chose en ce monde . . . et par dedans la chambre y aoit plusieurs oyseaulx volans qui si souef chantoyent . . . il regarda et veit une table qui toute estoit chargee de viandes . . . deux jouvenceaulx luy apporterent des bassins d'or pour laver . . . puys s'assist Huon a la riche table qui toute estoit bordee d'or et de pierres precieuses . . .

Cependant, ce n'est plus là l'épopée. Les occupations si simples à la Cour de Charlemagne du *Fierabras* en prose, héritées telles quelles du poème, vérifient beaucoup mieux la vie mondaine épique, même au XVe siècle :

> les ungs joent au tables, les aultres aux eschaiz, les autres escremissent et saillent par my les pres, les autres donnent aulmonsnez, les autres vont a la messe, les autrés vont voyr les malades . . .

Mais, dira-t-on, il ne s'agit là que de phénomènes culturels à caractère superficiel, dont l'absence ou la présence vérifie finalement peu l'impact de la vie de Cour sur l'évolution des ressorts profonds du monde épique. Il est beaucoup plus probant d'examiner le cheminement possible du concept de service au suzerain, qui se traduit presque toujours par le service au roi, dans l'épopée.

Epopée et pouvoir royal

Depuis Philippe-Auguste, le pouvoir royal a graduellement grignoté l'autorité des seigneurs petits et grands. La toute-puissance du roi, finalement assurée par Louis XI, est une des causes majeures de la décadence du système féodal. Avant le triomphe du roi-araignée se situe cependant le grand sursaut bourguignon et l'on est finalement surpris que, dans ces circonstances, l'épopée en prose ne se soit pas faite l'écho des grands troubles du royaume. Dire que cet écho est nul n'est pas justifié, devant les répercussions artistiques et littéraires qu'a eues, à travers le XVe siècle, l'existence d'une Cour brillante telle que celle des ducs de Bourgogne, qui a encouragé le dérimage de certaines œuvres — ainsi celui du *Girart de Roussillon* en vers du XIVe siècle, lui-même déjà issu du même désir d'exalter les ancêtres épiques des ducs — et qui n'est pas étrangère à la popularité accrue du Cycle des barons révoltés que la critique a relevée. De son côté, Marie de Clèves suscite deux dérimages du *Chevalier au Cygne*, dont la légende était rattachée à sa famille. Ceci dit, le fait demeure que le passage à la prose ne marque pas de changements significatifs dans les différents motifs tournant autour des relations féodales, notamment du grand vassal vis-à-vis du roi-suzerain.

Il existe certes — mais il a toujours existé — dans le Cycle du roi même, une tradition de rebellion contre le suzerain, Charlemagne. L'attitude de Roland, pour citer le plus preux et le plus fidèle des douze pairs, n'est pas exempte de tels épisodes souvent violents dans tous les textes de la légende de Fierabras. Lorsque l'on passe au Cycle des barons révoltés, cette

indiscipline passe à une hostilité quasi-permanente, ainsi dans tous les textes se rattachant à la geste des Quatre Fils Aymon. Que l'on en juge par ces extraits où les pairs en bloc refusent l'ordre de Charlemagne de faire pendre Richard, l'un des fils d'Aymon :

> Ruolland gieng zuo Karly als ein vertzwyfletter mann und sprach zuo im : « Her, ich gib ŭch minn dienst uff. » Danach sagt er zuo Gergis (Ogier) : « Gsell Gergis, waz wilt du thuon? Wilt mit mir kommen? Lánd uns dyssen tuffel da lăssen ... » sprach Gergis : « Ruolland, du sagst war. Ich will nŭt mer beliben, sunders will mit dir, syt daz er will geschechen lăssen daz ein so manlicher rytter erhänckt werde... »
>
> *(Die Haimonskinder)*

tandis qu'Olivier, le sage Olivier, reprend à son tour, suivi des autres pairs :

> « Lordes, I wylle goo with you I have dwelled here to longe ». « And I also » sayd the duke Naymes ... And whan the byshop turpyn sawe this he casted a grete sighe, and sayd « By my feythe, Charlemagn, It is evyll to serve you For of gode servyse ye doo yelde an evyll rewarde... »
>
> *(The Four Sonnes of Aymon)*

Que l'on en juge encore par les murmures des pairs lorsque Charlemagne fait jeter Bayard dans la Meuse :

> und Turpin sprach zuo Gergis : « Wie gfalt ŭch Karly? Er hat wol ertzougt uff dis măl ein teyl siner thorheyt » « Her, » sagt Gergis, « ir sagend wăr; er hat ein vast grosse torheyt begangen, daz er ein sŏllichs thier hat ummbracht. »
>
> *(Die Haimonskinder)*

poursuivis ainsi :

> « Syr », ṡayd Oliver to Rowlande « Charlemagne is now woxen all folisshe » « ye saye full trouth, » sayd rowland, « I perceyve it full well »...
>
> *(The Four Sonnes of Aymon)*

Mais ici, une fois de plus, rien de nouveau depuis l'épopée en vers. *Le Renaud de Montauban,* trois siècles plus tôt, présentait déjà les mêmes attitudes, la même violence de paroles. Et nous n'avons cité que celles des pairs! Que dire de celles d'Ogier, tout au long des proses et du poème?... Est-ce à dire du moins que la popularité accrue des barons révoltés doit se lire comme le triomphe d'une littérature (pour les proses françaises) pro-bourguignonne ou pour le moins frondeuse? Rien n'est moins sûr. Laissons de côté Renaud lui-même qui manifeste en dernier ressort un respect indestructible du lien d'allégeance envers le suzerain et prenons le texte épique bourguignon par excellence, la geste de Girart de Roussillon. Qu'y trouvons-nous? Malgré douze guerres contre le roi (Charles Martel)... le conseil orthodoxe d'une bonne part de ses vassaux, le mandement d'Etudes de Provence, qui dissuade Girart de reprendre la lutte contre Charles pour venger son père :

> « se le roy desportoit ainsi, la honte en seroit sienne et l'honneur seroit a Gerard : et pour ce (dist-il) s'il despart premier ne vous chaille de l'assaillir, car pour l'assaillir vous pourriez encourre l'ire de Dieu. »
>
> *(Girart de Roussillon* en prose).

N'est-ce pas là toujours la ligne de conduite traditionnelle à l'épopée :

« Ja ne seras retaz de mespreson,
vers ton lige segnor de traiciun;

(*Girart de Rousillon* poème du XIIe),

et n'est-ce pas là le mandement qui tracera en fin de compte la conduite de Girart dans tous les textes, lui permettant une réconciliation finale avec son suzerain, dans l'honneur il est vrai, comme pour Renaud?

Quelle que soit la philosophie politique qui se dégage de cette geste et du cycle en son entier, les textes parlent, et jamais la prose n'a-t-elle tenté, dans ceux que nous avons examinés, de modifier la teneur ou la fréquence des paroles et des actions en supprimant systématiquement des passages comme ceux qui viennent d'être cités. Si ces dérimeurs étaient des propagandistes au service des ducs de Bourgogne, il faut avouer qu'ils faisaient bien mal leur métier et que l'on a fait des progrès depuis; en fait, ils écrivaient dans un autre monde que le leur, comme nous allons continuer à le voir dans les rapports de l'épopée avec l'Eglise et avec le service de Dieu.

L'épopée et l'Eglise

Le Grand Schisme, à cheval sur les XIVe et XVe siècles, et le déplacement du siège de la Papauté à Avignon qui l'a précédé ne laissent aucune trace dans le portrait des Papes lors du passage des vers à la prose; ainsi dans le séjour à Rome de Huon de Bordeaux, pour son mariage avec Esclarmonde, ou de Pépin dans l'histoire de Valentin et Orson. Il y a, certes, dans les proses, c'est-à-dire l'incunable de *Valentin et Orson* et le *Valentine and Orson* de Henry Watson, une description d'un archevêque, étonnamment Tartuffe avant l'heure, qui tente de séduire la sœur de Pépin, Belissant, en des termes qui valent leur citation :

« Sy requiers a Dieu qu'il vous doinst voulente et courage de moy pour amy recepvoir . . . Mais me veullez vostre amour octroyer par tel convenant que je seray loyal et secret en amours plus que fut jamais homme; et que plus est n'aiez paour ou crainte de Dieu pour ce fait offenser ou peche faire. Car je suis vicaire de Dieu en terre. Si vous pouroie donner absolution et penitance facile et legiere . . . »

(Valentin et Orson)

Mais on trouve déjà substantiellement le même texte dans le poème du XIIIe siècle et la scène se passe en outre à Constantinople, de sorte que l'audace de cette attaque, si elle existe, n'est pas de la période qui nous intéresse.

Le chevalier épique continue au contraire à être sans sourciller le bras droit de l'Eglise, ainsi Charlemagne dans *Fierabras*, qui rétablit le Pape Léon III sur son trône et reconquiert pour la chrétienté les Saintes Reliques capturées par Fierabras. Au XVe siècle, où celle-ci assiste, en Occident, à la prise de Constantinople et où l'on continue en des Vœux, que nous avons rencontrés déjà, à prêcher la Croisade, rien d'étonnant à ce que ce thème fondamental dans l'épopée soit tout aussi vigoureux dans les proses. Mais celles-ci n'en ont pas su pour autant intégrer la réalité contemporaine, alors que la *Chanson du Chevalier au cygne* et, avec elle, une

prose du même nom, avaient pu au XIIIe siècle fonder dans l'épopée la généalogie de Godefroy de Bouillon et y faire figurer Saint-Louis, en une création qui montre la vitalité que l'épopée connaissait encore à cette époque. Est-il besoin de faire remarquer que le *Godefroy de Bouillon* en prose du XVe siècle n'ajoute rien à cette originalité?

La prose dérime donc consciencieusement les expéditions en Terre Sainte, les baptêmes et les conversions, forcées s'il le faut. Ainsi Huon de Bordeaux sommant l'amiral Gaudise, père d'Esclarmonde, de prendre la foi chrétienne sous peine de connaître le fer :

> than on all sydes they slew paynyms, men & wemen & chylren except suche as wolde become crystenyd.
>
> *(Duke Huon of Burdeux),*

> Alors de tous costez commercerent moult a occir et detrencher payens hommes femmes et enfans excepte ceulx qui la loy de nostre seigneur jhesucrist receurent...
>
> *(Huon de Bordeaux en prose),*

avec la même cruauté que celle du poème du XIIIe siècle inchangée par des siècles de cohabitation souvent pacifique entre le monde chrétien et le monde musulman. Même continuité à travers textes et pays pour les baptêmes, désirés ceux-ci, d'Orson parrainé par Valentin et de Floripes menés aux fonts par Charlemagne.

Inchangé encore, le motif du chevalier qui fait construire abbayes et églises, celui des bonnes œuvres, de l'humilité d'un Girart de Roussillon sept ans aide-charbonnier, dont la fin édifiante et miraculée se poursuit intacte du XIIe au XIVe siècle et, de là, aux proses du XVe siècle — excepté l'allemande, mais comment tirer conclusion de cet accident devant la ferveur religieuse marquée de la littérature en cette langue? Inchangé, le don des reliques (couronne, clous, suaire) par exemple dans la légende de Fierabras telle qu'elle figure dans le poème et la prose en langue française (tandis que la prose de Bagnyon, suivie par ses dérivés en anglais et allemand, est muette à ce sujet); inchangé, l'ermitage qui, selon une tradition aussi vieille que l'épopée elle-même, clôt la vie d'un Hélias, d'un Maugis, d'un Orson (dans la légende du Chevalier au cygne, celle des Quatre fils Aymon et celle de Valentin et Orson respectivement) pour ne citer que des héros tardifs, conservant au chevalier épique ce caractère éminemment chrétien qui le différencie au premier chef du chevalier courtois — *pace* Lancelot — et à plus forte raison du héros des romans de chevalerie. Doutrepont donne le détail des modifications de l'élément religieux, qui opèrent tantôt par des additions, tantôt par des suppressions, mais dont aucune ne paraît tirer suffisamment à conséquence pour faire conclure à un renouvellement des motifs chrétiens du thème chevaleresque dans l'épopée.

L'épopée et la guerre

Si l'épopée en prose manifeste le détachement que nous avons constaté vis-à-vis des bouleversements sociaux et politiques de son époque — sans parler de ceux qui ont une nature socio-économique, totalement absents de l'épopée, comme on est en droit de s'y attendre — il est un domaine où des changements profonds auraient dû trouver leur expression dans la prose épique : le domaine technique militaire.

On sait combien l'art de la guerre a été bouleversé par la période qui, de Crécy (1346) à Azincourt (1415), a vu l'introduction de tactiques radicalement nouvelles chez les Anglais, où la chevalerie combattait à pied et entourée de massives ailes d'archers. Cette combinaison, qui sonna à deux reprises le glas de la chevalerie traditionnelle pour toute l'Europe occidentale, ne fut que lentement comprise et adoptée dans le camp des Français et aucunement dans les proses épiques (même les anglaises!).

Moins décisive pour le sort de la chevalerie, mais à la longue capitale pour celui de ses châteaux, l'artillerie et ses variantes moins connues : les *ribaulds* ou *ribauldequins*, mitrailleuses primitives, ainsi que les bombardes portatives, ancêtres des arquebuses. En Allemagne, l'emploi de *Wagenburg*, camp mobile fortifié, composé de chariots enchaînés les uns aux autres et précédés de fossés.

Dans la composition des forces armées en présence, apparaissent des contingents de plus en plus importants de mercenaires, écorcheurs, condottieri, et vers la fin de la Guerre de Cent ans, un début d'armée régulière : gendarmerie et compagnies d'ordonnance.

La prose épique se prête mal à l'utilisation de tactiques nouvelles pour ses batailles : sans doute s'agit-il là de considérations techniques que le profane ne pouvait guère assimiler et encore moins utiliser, encore que les poètes du XIIe siècle eussent parfaitement su adapter à leur époque la stratégie et les tactiques de la matière de Rome. On peut comprendre aussi que des données relativement tardives comme celles d'une armée de métier n'aient pu se frayer un chemin dans les œuvres des dérimeurs, mais que penser de l'absence d'adaptation des textes aux circonstances nouvelles de l'armement et des machines de guerre, alors que le Moyen Age avait toujours su auparavant moderniser les textes et que l'iconographie des proses continue, inchangée, cette tradition?

Lorsque le palais où sont enfermés les douze pairs et Floripes est assiégé par l'amiral Balan, on trouve donc dans la prose de *Fierabras : abillemens* et *engins, vertanpes* et *parrieres*; des arbalétriers et leurs carreaux aussi, bien sûr, toujours comme dans le poème, des ingénieurs; mais pas d'artilleurs, pas de bombardes, aucune bouche à feu! De même dans les nombreux sièges du *Gerart de Rousillon* et du *Renaud de Montauban*. L'artillerie est-elle donc tout à fait absente des proses épiques? Pas tout à fait, nous avons trouvé dans le *Fierabras* de Bagnyon une illustration du siège précédent qui montre une bombarde en regard d'un texte où elle fait glorieusement défaut. Doutrepont relève une mention de l'artillerie dans un des incunables de *Huon de Bordeaux*. Avouons que c'est peu...

La guerre y continue donc inchangée, avec les mêmes successions de combats singuliers, de sièges, de captures, de délivrances de prisonniers, de camaraderie intense — même s'il s'agit de guerriers temporairement opposés dans le Cycle des barons révoltés, ainsi les pairs et les quatre fils d'Aymon, comme nous l'avons vu. Un soin de la sépulture chrétienne aussi, vieux motif hérité des premières épopées qui se poursuit encore intact à une époque pourtant particulièrement barbare en matière de traitement des vaincus : prisonniers, blessés et tués.

De temps en temps, comme dans les poèmes, une mention passagère des innocents qui ont le plus à souffrir de toutes ces tueries et le remords qui frappe (rarement) les plus chrétiens de ces guerriers, ainsi Girart de Roussillon et sa femme Berthe consacrant dans la prose douze églises et abbayes à Dieu :

> a luy crier mercy des maulx qui a cause de leurs guerres furent advenuz...

Dans leur onomastique, les proses sont encore le reflet fidèle des poèmes. La liste des pairs du *Fierabras* du XIVe siècle est ainsi celle que présentait déjà la chanson du XIIe siècle. C'est à peine si l'on remarque quelques rares modifications de portée réduite chez les Sarrasins et pour des personnages de second plan. Où sont les Neuf Preux, invention du XIVe siècle? Sur les jeux de cartes et dans certains romans de chevalerie; dans la prose épique, leur emprise est très précaire. De la même façon la portraiture du chevalier reste-t-elle principalement inchangée. On comparera ainsi le portrait généralisé de Charlemagne que Gautier a tiré des chansons de geste avec celui que nous donne le Fierabras de Jean Bagnyon :

> Il estoit homme bien prins de corps et grant de personne et avoit le regart fier et malicieux. La longueur de sa personne contenoit huyt piedz a la mesure de ses piedz qui estoient longz a merveilles, gros et massif estoit des espaules et des reins sans avoir le ventre que bien a point. Les bras et les cuisses il avoit bien amples, chevalier estoit subtil et tres saige actif et moult fier et de tous ses membres estoit resolu en tres grant force, la face avoit desduite en longueur et si portoit barbe d'un pie de long.

Lorsque l'on a fait le compte de la truculence stylistique et linguistique qui préfigure celle d'un Rabelais, que reste-t-il? Essentiellement la taille gigantesque et la vigueur du Charlemagne traditionnel, traits également attribués à son adversaire Fierabras :

> And roos on hys feet in a grete fyersnes, whyche was by comyn estymacyon xv foot longe.
>
> *(Charles the Grete),*

comme déjà au XIIe siècle.

L'utilisation de cette force, on la connaît à travers toute la matière épique, et la fréquence de ses manifestations n'a guère changé en passant à la prose, peut-être moins élaborée dans ses détails. Quant à la vaillance de ces héros, rien de changé non plus. On aurait cependant pu s'attendre à ce que le déclin réel de la chevalerie produisît par réaction une surenchère à la manifestation épique de ce trait particulièrement chevaleresque. Or, il n'en est rien. On relève, certes, des exemples nombreux de ce courage inouï, ainsi Richard, l'un des fils d'Aymon, qui, éventré d'un coup d'épée, se releva...

> and toke his bowelles wyth both his handes and put theym agayn in to his bely...
>
> *(The Four Sonnes of Aymon),*

il est vrai que déjà, le Renaud de Montauban du XIIe siècle présentait ce trait spectaculaire, dans les mêmes termes à peu près.

Mais sa légende relève aussi l'absence curieuse de courage qui hante sporadiquement le héros épique. Ainsi l'épisode de Roland refusant une mission dangereuse :

> Syr kyng and fayre uncle, haue mercy on me! I am wel sure that yf I goo, verayly I shal neuer see you...
>
> *(Charles the Grete)*

> Et comment, dist Rollant, me voulez vous faire mourir? Si je y vois, je suis bien seur que je n'en retourneray jamais sans mort...
>
> *(Fierabras en prose)*

Comme il s'agit là d'une adaptation directe du poème antérieur, on aurait tort de voir dans les proses des tentatives délibérées pour exalter (ou rabaisser) systématiquement la chevalerie; voyons-y plutôt une tradition reçue et conservée.

Dans le rappel de ces mobiles éminemment chevaleresques d'honneur, de générosité, de fidélité, devrons-nous voir une simple routine et un manque d'imagination, comme on a pu le soutenir, ou devrons-nous penser plutôt à un désir bien médiéval d'enchâsser les reliques d'un autre temps dans des proses répondant au goût contemporain?

Fonction de la prose épique

Il ne nous semble guère possible de faire la part exacte de l'un et l'autre phénomène. Certes, le procédé même du dérimage a provoqué de nombreuses modifications extérieures; certes, l'esprit de l'époque et l'art particulier des dérimeurs ont pu apporter un certain réalisme, une recherche de précision, d'historicité et d'universalité, de moralisation peut-être aussi, puisque le public des proses s'est élargi pour inclure des lecteurs bourgeois auxquels on associe ces traits. Cependant, tous, dérimeurs et patrons princiers, imprimeurs et lecteurs bourgeois n'ont-ils pas finalement cherché auprès de cette littérature la part de rêve et de refuge, d'inspiration aussi, que l'on a toujours sollicitée auprès de toute littérature, même et surtout à une époque qui connaît des bouleversements cruels?

Pour la noblesse, en tout cas, dangereusement menacée par la crise profonde qui sape sa raison d'être, l'épopée constitue le dernier Bel Accueil, l'Hostellerie de Pensée, où rêver les idéaux de la nouvelle chevalerie, qui connaîtront parfois un éphémère succès; en sont témoins le défi de Louis d'Orléans à Henri IV d'Angleterre, ou de Philippe le Bon à Humphrey de Gloucester, pour éviter de faire couler le sang de leurs sujets, tout comme Renaud de Montauban défiait Roland dans l'épopée!

Mais le temps passe, et l'édifice se ronge...

Jean Miquet
Carleton University
Ottawa

Bibliographie essentielle

N. B. Chronologie des textes d'après R. Levy, *Chronologie approximative de la littérature française du Moyen Age*, Tübingen, 1957. — Les imprimés des XVe et XVIe siècles ont été consultés au Cabinet des incunables de la Bibliothèque Nationale. Pour la liste des impressions : B. Woledge, *Bibliographie des romans et nouvelles*... (voir ci-dessous)

Ouvrages généraux

BESCH (E.), *Les adaptations en prose des chansons de geste au XVIe siècle*, in *Revue du XVIe siècle*, III(1955), pp. 155-181.

DOUTREPONT (Georges), *La littérature française à la Cour des Ducs de Bourgogne*, Paris, 1909; réimpr. Genève, 1970, pp. 19-69 passim.

ID., *Les mises en prose des épopées et des romans chevaleresques du XIVe au XVIe siècle*, Bruxelles, 1939; réimpr. Genève, 1969.

EHRISMANN (Gustav), *Geschichte der deutschen Literatur bis zum Ausgang des Mittelalters*, 2. Teil, 2. Abschnitt, 2. Hälfte, München, 1935, pp. 473-476, 510-517, 689-690.
GAUTIER (Léon), *Les épopées françaises*, 2. éd., Paris, 1878; réimpr. Osnabrück, 1966, Tome II, pp. 272-376 passim, 544-632; Tome III-IV passim.
RIQUER (M. de), *Les chansons de geste françaises*, 2e éd., Paris, 1957, pp. 268-281 passim, 288-296.
SEVERS (Jonathan Burke), HARTUNG (A. E.), *A Manuel of the Writings in Middle English : 1050-1500*, New Haven, 1967-1972, Tome I, pp. 13-17, 80-103, 147-156; Tome III, pp. 776-802.
SUARD (François), *Guillaume d'Orange. Etude du roman en prose*, Paris, 1979 (Bibliothèque XVe siècle, XLIV).
WOLEDGE (Brian), *Bibliographie des romans et nouvelles en prose française antérieurs à 1500*, Genève, 1964.

Textes

(Le Chevalier au cygne)

Poème XIIIe — *La chanson du Chevalier au cygne et de Godefroy de Bouillon*, éd. C. Hippeau, Paris, 1852-1877; réimpr. Genève, 1969, 2 vols. (Poètes français du Moyen Age).
Prose XVe — *La genealogie ... du tres preux et renomme Prince Godeffroy de Bouillon* de P. Desrey, Paris, Michel le Noir, 1511.
(1512) — *Helyas Knight of the Swan*, tr. R. Copeland, éd. J. Ashton, New York, 1887.

Fierabras

Poème XIIe — *Fierabras*, éd. A. Kroeber, G. Servois, Paris, 1860; réimpr. Nendeln (Liechtenstein), 1966 (Les anciens poètes de la France).
Prose XIVe — *Fierabras*, éd. J. Miquet, Ottawa, 1983 (Editions de l'Université d'Ottava).
XVe — *Fierabras* de Jean de Bagnyon, Lyon, Pierre Mareschal, 1497.
(1485) — *The Lyf of the Noble and Crysten Prynce Charles the Grete*, éd. S. J. H. Herstage, in *The English Charlemagne Romances III-IV*, London, 1880, 1967 (E. E. T. S.)
(1533) — *Fierabras : Eyn schöne Kurtzweilige Histori* ... de J. Rodler, Simmern, 1533, éd. Speelman, s. l., 1884.

Girart de Roussillon

Poème XIIe — *Girart de Roussillon*, éd. W. M. Hackett, Paris, 1955 (S.A.T.F.).
XIVe — *Girart de Roussillon*, éd. E. B. Ham, Yale, 1939.
Prose XVe — *L'Hystoire de monseigneur Gerart de Roussillon*, abrégé de Jean Mansel, Lyon, Olivier Arnoullet, 1846; réimpr. De Terrebasse, Lyon, 1856.

Huon de Bordeaux

Poème XIIIe — *Huon de Bordeaux*, éd. P. Ruelle, Bruxelles-Paris 1960 (Univ. libre de Bruxelles, Travaux de la Fac. de Phil. et Lettres, XX).
Prose XVe — *Les prouesses et faictz merveilleux du noble Huon de Bordeaux* ..., Paris, Michel le Noir, 1516.
XVIe — *The Boke of Duke Huon of Burdeux*, done into English by Sir John Bourchier, éd. S. L. Lee, in *The English Charlemagne Romances*, P. VII, London, 1882 (E.E.T.S.).

Quatre fils Aymon (Les)

Poème XIIe — *Renaus de Mautauban*, éd. H. V. Michelant, Paris, 1862.
Prose XVe — *Les Quatre Filz Aymon*, Lyon, Jehan de Vingle, 1497.
(1489-91) — *The Right Plesaunt and Goodly Historie of the Foure Sonnes of Aymon*, tr. William Caxton, éd. O. Richardson, in *The English Charlemagne Romances*, P. X, London, 1884 (E.E.T.S.).
XVIe — *Die Haimonskinder*, in deutscher Übersetzung des XVI. Jahrhunderts, éd. A. Bachmann, Tübingen, 1895.

Valentin et Orson

Poème XIVe — (perdu)
Prose XVe — *Valentin et Orson*, Lyon, Jacques Maillet, 1489.
(ca 1502) — *Valentine and Orson*, tr. Henry Watson, éd. A. Dickson, London, 1937 (E.E.T.S.).
— *Valentin and Namelos* (aucune édition signalée).

L'HÉROÏSATION FOLKLORIQUE

Il est difficile d'étudier les œuvres populaires et semi-populaires du XVe siècle : elles n'ont été fixées sous une forme écrite que beaucoup plus tard, parfois aux XVIe et XVIIe siècles, le plus souvent même à la fin du XVIIIe et au début du XIXe. Quand ont-elles vraiment pris naissance? Dans certains cas la réponse est partiellement donnée par l'événement historique qu'elles représentent. Mais quelle distance sépare l'histoire vécue de sa transposition littéraire? En outre, les événements historiques se déchiffrent parfois malaisément dans des poèmes qui expriment surtout la lutte interminable de l'homme contre ses ennemis, sa conquête du bonheur terrestre, sa quête du salut éternel.

Par ailleurs, les littératures nationales évoluent différemment, au XVe siècle, dans différents pays d'Europe. Pour certains peuples, c'est le temps du premier élan héroïque qui donne naissance à des chants populaires, évoquant des événements historiques récents et dont les auteurs ainsi que les auditeurs s'identifient, spirituellement, avec des héros littéraires. Mais c'est aussi le temps des souvenirs d'un passé éloigné, où le canevas historique se perd dans les images fantastiques des contes de fées et où les frontières entre le mythe, la légende et le chant héroïque sont presque imperceptibles.

Dans d'autres pays, au déclin d'une culture raffinée, on recherche dans le rêve et la fantaisie héroïque un divertissement sans responsabilité. Mais, dans tous les cas, les motifs folkloriques jouent un rôle important. Toutefois, la coexistence toujours dynamique de la littérature savante et de la littérature populaire, et leur complexe interdépendance, sont soumises à des métamorphoses perpétuelles en fonction du goût des publics, de leurs niveaux culturels, du statut du mécénat et de multiples autres facteurs.

Les chants héroïques populaires forment un domaine autonome de l'expression littéraire, mais certains de leurs traits se combinent aussi, avant tout dans les littératures occidentales, avec l'héritage du roman courtois et chevaleresque. Les chants populaires contiennent quelquefois les mêmes motifs que les romans savants. Longtemps, cette communauté des sources de l'imaginaire a échappé aux historiens des littératures. Elle paraît aujourd'hui acquise.

Présence des chants héroïques au XVe siècle

Pour certains pays, les chants héroïques représentent à cette époque la production littéraire la plus importante. La présence de ce type de poésie permet de juger des conditions de développement culturel dans les pays envisagés. Il est significatif en particulier que les chants

héroïques soient d'une grande portée, avant tout là où se sont entrechoquées deux ethnies idéologiquement opposées : Espagnols contre Maures, Slaves du Sud contre Turcs, Russes contre Tartares. Ces combats séculaires entrent au XVe siècle dans une phase nouvelle. Les événements politiques entraînent des exils massifs; les exilés emportent dans leurs nouveaux pays leurs chants qu'ils développent et enrichissent, comme le patrimoine précieux de leur tribu et de leur race. Cette situation apparaît très clairement dans la naissance et la diffusion des chants populaires serbes. Quand en 1463 les Turcs assujettissent la Bosnie, ils emmènent en captivité une partie de la population. Quittant la Serbie, beaucoup de Serbes viennent habiter les régions désertées; avec eux, le répertoire des chants héroïques pénétra en Bosnie et en Herzégovine et de là, se répand vers le Nord et l'Ouest.

Les Espagnols poursuivent leur lutte contre les Maures qu'ils ne réussissent à chasser de la Péninsule qu'à la fin du XVe siècle. Comme chez les Slaves du Sud, l'ambiance guerrière suscite parmi eux la naissance et la diffusion de chants héroïques; il est vrai que la Russie a été envahie par les Tartares dès le XIIIe siècle et que c'est à cette période que certains théoriciens situent la première rédaction du cycle de Kiev. Toutefois, le XVe siècle est d'une grande importance pour le développement des bylines. Sous le tsar Ivan III (dans la deuxième moitié du XVe siècle), une partie de la population de Novgorod fut obligée de se transporter dans les régions du Nord : elle y emporte ses chants épiques qui connaissent alors un nouvel épanouissement. Si donc la première phase des chants épiques russes remonte, selon certains chercheurs, aux XIIIe et XIVe siècles, la deuxième vague des bylines appartient incontestablement à notre période.

Dans certains cas, nous avons des données plus précises sur la présence et sur l'importance des chants héroïques au XVe siècle. On sait, par exemple, qu'un chanteur serbe vivait à la Cour royale polonaise en 1415; plus tard, on a même publié des arrêtés limitant l'activité des chanteurs serbes en Pologne. Nous pouvons donc supposer qu'ils y étaient assez nombreux. Des chanteurs serbes arrivaient aussi dans d'autres pays. Les sources magyares du XVIe siècle les mentionnent.

Il ne s'agit pas de chants populaires si l'on entend par là une création quasi spontanée par des gens simples. Les chanteurs de la poésie serbe, poètes d'une grande culture, recevaient leur formation des écoles-académies dirigées par de vieux chanteurs; ces maîtres transmettaient à leurs disciples le patrimoine littéraire national, en leur donnant, en même temps, l'exemple de leur propre art. Sous la domination turque, ces académies ne purent se développer et furent graduellement supprimées. Toutefois, l'une d'elles a subsisté jusqu'en 1780. La poésie qu'on y cultivait n'était pas destinée seulement au peuple; elle trouvait aussi accueil favorable dans les Cours royales et princières. Cependant sous beaucoup d'aspects, ces chants relèvent de la poésie populaire : ils sont anonymes, ils n'existent pas en une seule version fixée, mais en plusieurs variantes, reflétant leur passage à travers des siècles et des milieux différents. Il est impossible de reconstituer aujourd'hui la forme exacte des poèmes chantés à une époque bien déterminée. Mais, en étudiant les textes qui nous sont parvenus dans les éditions de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècles, la plus célèbre étant celle de Vuk St. Karadžić, publiée en 1814, nous y découvrons certaines constantes caractéristiques de toute la poésie épique serbe, que nous pouvons alors légitimement attribuer aussi aux chants du XVe siècle.

A l'est de Vienne, les chants héroïques ne sont pas restés cantonnés chez les Serbes. Une partie des chants héroïques bulgares date probablement aussi du XVe siècle. Les chants ukrainiens (dumy), évoquant des événements de la vie des Cosaques à partir du XVe siècle et

mentionnés dans des documents historiques à partir du XVIe siècle, ont pris naissance, du moins partiellement, également dans notre période. Il est vrai que les chants héroïques hongrois et roumains ne nous sont pas parvenus. Cependant leur existence est attestée. D'après le témoignage de Galeotto Marzio da Narni, donné dans son ouvrage *De dictis ac factis regis Mathiae*, les chants héroïques en langue hongroise sur les combats contre les Turcs étaient présentés devant le roi même lors des festins de Cour.

Le cas de la poésie épique serbe

Toutefois, même si les chants héroïques se développent, au XVe siècle, assez largement dans plusieurs pays, c'est la littérature serbe qui les représente de la façon la plus significative et qui les a légués le plus abondamment aux siècles postérieurs.

Les chants serbes n'évoquent pas tous des événements historiques. Beaucoup d'entre eux sont fondés sur le motif traditionnel des épreuves que le héros doit subir pour gagner sa fiancée; plusieurs retracent une lutte contre un ennemi légendaire, sans allusion à une histoire concrète. Certaines chansons s'inspirent d'un passé lointain, où la réalité se confond avec des motifs purement littéraires, comme par exemple dans des chants consacrés à Etienne Nemanja et à son fils Saint Sava, héros à qui la littérature serbe attribue certains traits caractéristiques par ailleurs des légendes de Saint Alexis. Nombreux sont les chants consacrés au Tsar Etienne III (1321-1335) et au Tsar Dušan le Fort (1336-1355). Toutefois, à partir du XVe siècle, la création littéraire fut, parmi les Serbes, influencée avant tout par le souvenir de la défaite de Kosovo et de tout ce qui était lié à cet événement. Même les poèmes qui n'en parlent pas directement peuvent souvent être considérés comme un témoignage du passé glorieux du pays et peuvent ainsi s'unir, dans la conscience du peuple, avec des épopées chantant l'héroïsme des Serbes libres dans la bataille de 1389.

Les chants héroïques serbes inspirés par la tragédie de Kosovo possèdent parmi leur éléments constitutifs des représentations de bataille perdue, que connaissent toutes les littératures. En respectant la structure traditionnelle de la narration héroïque, ils s'éloignent de la vérité historique; seules, la ruse et la trahison peuvent expliquer la défaite du héros national. Donc, si le traître n'existe pas, on l'invente. Aussi accuse-t-on, dans la poésie, Vuk Branković d'avoir trahi ses compatriotes quoique, en réalité, ce héros se soit battu au champ de Kosovo avec le même dévouement que les autres Serbes.

Le destin joue un rôle identique : le désastre de Kosovo ne fut pas seulement le résultat d'un combat terrestre, mais la tragédie des Serbes était décidée d'avance et aucune puissance humaine n'aurait pu la détourner. Elle avait été annoncée à plusieurs reprises par des présages défavorables; les héros ont péri afin de remplir leur devoir patriotique, sans espoir de victoire. Comme dans plusieurs écrits analogues, l'ambiguïté demeure : on ne sait pas si les héros sont victimes de la fatalité, ou maîtres de leur sort.

Un autre cycle de chants serbes est concentré autour du prince Marko, personnage historique de la deuxième moitié du XIVe siècle que la fantaisie populaire a entouré de plusieurs motifs féériques. Même des héros d'origine étrangère apparaissent dans la poésie populaire serbe, comme par exemple deux personnages historiques du XVe siècle : le condottiere italien

Pippo Spano (Filippo Scolari) qui était au service du roi de Hongrie, ou bien le célèbre János Hunyadi, gouverneur de Hongrie, qui figure dans les poésies serbes sous le nom de Janko Sibiniani. Ce type de poésie continue à se développer largement aux siècles postérieurs; il traduit toujours d'une façon spécifique les aspects essentiels du caractère serbe et l'attitude des Serbes dans les conflits entre le monde chrétien et le monde musulman.

Traversant les siècles et se transformant peu à peu, la poésie épique serbe n'en conserve pas moins certains traits permanents qui la distinguent des chants héroïques d'autres pays. Elle reflète la vie des Slaves du Sud chez qui le féodalisme occidental ne s'est pas implanté d'une façon décisive. Leurs rapports interpersonnels n'étaient pas strictement soumis à une hiérarchie verticale; il y régnait plutôt le sentiment d'une égalité et d'une liberté primitives. Les héros des chants épiques serbes sont aussi miraculeusement forts que les héros légendaires des littératures occidentales; capables de vaincre des armées entières d'ennemis, ils disposent de richesses fabuleuses, leurs chevaux sont plus rapides que le vent, leur magnanimité ainsi que leur colère ne connaissent pas de bornes. Pourtant, la vision hyperbolique des héros nationaux, propre à toutes les littératures du monde, ne met pas, dans les chants serbes, de distance entre la réalité décrite et l'expérience du peuple. Peu de motifs surnaturels habitent cette poésie. Quelquefois, l'origine d'un héros est enveloppée de mystère, comme celle du prince Marko; les hommes rencontrent des fées et vivent avec elles; des signes surnaturels accompagnent les moments décisifs de leur vie. Le fantastique ne dépasse pas d'une façon frappante les limites du vraisemblable. Il s'agit de phénomènes inexpliqués qui sortent de l'ordinaire, sans être contraires à la nature humaine. En principe, les chants populaires serbes évoquent l'image de la vie quotidienne, image aux dimensions hyperboliques, embellie et épurée, mais fidèle. Le Tsar Lazar, Miloš Obilić, leur neveux et leurs amis sont des bergers et des paysans; ils ne quittent pas la vie simple pour se distinguer par des actions héroïques, ni ne se métamorphosent en chevaliers. Ils restent toujours paysans, même lorsqu'ils étonnent le monde par leur audace et par leur capacité à vaincre tous les ennemis. L'opposition entre le chevalier et le paysan n'existe guère dans la poésie du Sud slave; la distance entre le seigneur et son serviteur y est souvent oubliée. Il est vrai que certaines familles sont très célèbres et fort riches dans la vie ainsi que dans la poésie serbes (la famille Jugović par exemple) et que les jeunes héros aspirent à se joindre à elles par le mariage. Cependant, ces familles ne se considèrent pas supérieures aux autres, mais comme « primae inter pares ». Le serviteur parle librement avec son seigneur; celui-ci s'adresse à tous ceux qui l'entourent comme à ses frères, sans s'occuper de leur origine.

Un des motifs préférés de la poésie épique est la demande en mariage d'une jeune fille difficilement accessible et les dangers que le héros doit courir pour obtenir sa main. Toutefois, dans ce cas, la femme est un objet désiré, un prétexte pour remplir des actions héroïques plutôt qu'un être vivant éveillant en l'homme une passion irrésistible et l'obligeant à une obéissance absolue au nom du code sentimental de la courtoisie médiévale. Quelquefois, ce n'est d'ailleurs pas le fiancé lui-même qui se bat au tournoi pour obtenir la main de la fille du roi; il se fait remplacer par un membre de sa famille, par un de ses neveux, lequel étonne tous ses adversaires par son audace non pour montrer son amour de la jeune fille, mais pour manifester les liens du sang le rattachant au fiancé et un patriotisme brûlant de prouver, devant les étrangers, les qualités de sa race. Le côté galant est, chez les Serbes, encore plus faible que dans les poésies héroïques des autres pays. L'amour de la femme semble céder le pas, quelquefois, au sentiment d'appartenance à la famille. La sœur du héros devient une rivale importante de sa fiancée; les

liens entre le frère et la sœur sont aussi forts que ceux qui unissent le mari et son épouse. Les femmes apparaissent en assez grand nombre dans les chants serbes. Ce ne sont pas des dames adorées et inaccessibles; elles vivent à côté des hommes, et elles aussi accomplissent des actes héroïques, motivés par le dévouement et l'abnégation. Elles sont prêtes à sacrifier leurs maris, leurs fils et leurs frères au nom de l'honneur et de la patrie. Il y a même dans la vision héroïque serbe une certaine égalité sociale et morale entre l'homme et la femme. Un serviteur blessé peut s'adresser à la femme de son seigneur en lui demandant de l'aider, et celle-ci l'aide spontanément, car elle se comporte envers les hommes, avant tout, comme leur sœur. Et ce sont les femmes qui incarnent un héroïsme spécifique : celui de la douleur acceptée sans murmure, mais qui ne peut être apaisée que par la mort (l'exemple le plus frappant étant celui de la mère des Jugović, reflétant la tragédie de Kosovo).

Le héros n'est pas montré comme un individu exceptionnel. Incarnation des qualités fondamentales de sa race, il agit en accord avec les lois de la nature et obéit à la morale sévère, mais profondément humaine des gens simples. Son héroïsme ne l'éloigne pas des autres. Il a aussi des faiblesses, commet des fautes, se querelle inutilement avec ses amis. Par ailleurs il est capable de reconnaître qu'il avait tort et de réparer ses erreurs. Les héros de la poésie serbe sont très croyants, ils font construire des églises magnifiques; leur souci de la gloire terrestre est égalé et même dépassé par leur désir ardent du salut éternel. Comme dans les poésies épiques des autres pays où le métier de poète errant fut assez répandu, les héros serbes pensent à ceux qui chanteront, un jour, leurs actions héroïques. Ils trouvent un appui moral dans la conviction que leurs exploits ne seront pas oubliés, ils lèguent aux chanteurs certains biens. Il est vrai que quelques noms de personnages concrets, dont plusieurs sont connus de l'histoire, se répètent dans cette poésie. Dans certains cas, leurs actions sont interchangeables; le plus souvent pourtant, leurs portraits sont distincts. Cependant c'est en réalité le peuple tout entier qui devient héros de ces chants représentant la vie humaine comme une lutte où l'on doit respecter certains idéaux moraux, même en les payant de sa mort. Ces poésies évoquent une race fière et libre dont chaque membre est capable de remplir les mêmes actions. La monumentalité héroïque est marquée par le sentiment démocratique de l'égalité; et la combinaison de ces deux aspects donne naissance à une poésie spécifique sans équivalent dans les autres littératures.

Les romances espagnols

Sous cet aspect, les romances espagnols diffèrent des chants serbes. Souvent, il est aussi difficile de dater les poèmes espagnols que de fixer l'origine et la forme primitive des poésies populaires serbes. Pour caractériser le type de vision héroïque qui s'en dégage il faut donc, comme dans le cas de la poésie serbe, connaître les constantes qui, se trouvant dans des poèmes de plusieurs siècles, sont susceptibles par là même d'appartenir aussi à l'époque analysée. Cependant il y a même sous cet aspect une différence entre les chants du Sud slave et les romances espagnols. Les chants héroïques serbes rappellent les icônes : ils montrent la réalité comme fixée une fois pour toutes dans une monumentalité qui donne une forme définitive à toute la vie de l'homme; leurs procédés esthétiques reflètent l'évolution des époques plus lentement et plus faiblement que les autres œuvres soumises au changement des modes et des courants littéraires. Pour un lecteur moins attentif, des chants qui ont pris naissance au cours de

siècles différents emploient les mêmes types de représentation, témoignent de la même attitude devant le monde extérieur ainsi que devant les problèmes psychiques de l'homme. Dans les romances espagnols, les changements dus au temps sont beaucoup plus visibles. Les premiers recueils datent déjà du XVIe siècle, *Cancionero de Amberes* (vers 1545-1550); *Cancionero de romances* (1550); *Silva de varios romances* (1550), etc...; on connaît alors un assez grand nombre de romances qui ont pris naissance avant la date de ces publications, et quoiqu'il y ait plusieurs théories sur leur origine, on peut admettre qu'une partie en a été créée au XVe siècle.

En histoire littéraire on parle normalement des romances médiévaux (ainsi que des romances de la Renaissance, du Baroque, etc.); mais il n'est pas devenu coutumier de caractériser les chants serbes sous l'aspect des époques et des courants littéraires; traditionnellement, on ne les définit que du point de vue de leurs sujets (chants d'avant la bataille de Kosovo, chants de Kosovo, des « uskoks » et des « hajduks » luttant contre l'ennemi dans les montagnes, chants liés à des personnages ou événements historiques et chants, au contraire, sans liens avec l'histoire). Il est vrai que certains sujets n'ont pas pu apparaître avant la date où l'événement chanté a eu lieu; une certaine datation est alors possible aussi dans la poésie du Sud slave : les chants des « uskoks » et des « hajduks » n'apparaissent pas avant le XVIe siècle. Il reste que reflétant presque toujours les mêmes problèmes et les mêmes sentiments, la poésie héroïque emploie aussi presque toujours les mêmes moyens d'expression et échappe ainsi à la datation.

Dans les romances espagnols, les procédés esthétiques changent selon les sujets plus visiblement, ou plutôt, certains sujets y sont caractéristiques de certains courants littéraires. Il y a des sujets préférés de la Renaissance, du Baroque etc. Les romances médiévaux (parmi lesquels on range aussi les romances du XVe siècle) s'inspirent des épopées nationales, reprennent les sujets des chansons de geste françaises, chantent les combats à la frontière et dépeignent des personnages de rois. Il est vrai que l'actualité immédiate résonne dans ces romances comme dans la création littéraire de tous les genres et de toutes les époques. Toutefois, il est significatif que leurs sujets ne soient pas « historiques », ou plutôt qu'ils s'inspirent de légendes, de souvenirs d'un passé éloigné, ou d'œuvres littéraires considérées déjà comme un bien commun des élites européennes. Il ne s'agit pas alors d'une image monumentalisée de la vie où chacun pourrait reconnaître son propre sort et ses propres sentiments comme dans le cas des chants serbes. Les intrigues, ainsi que les portraits des héros semblent y exister à plusieurs niveaux : exprimant la mentalité du peuple, ils reflètent, du même coup, ses nostalgies et ses émotions indirectement, par le biais d'un conte de fées, d'une légende, etc. Les chants serbes ont pu être considérés comme partie intégrante de l'existence spirituelle du peuple; les romances espagnols donnent l'impression d'incarner ce que le peuple vivait — et de rester pourtant à côté de son être, en lui servant d'amusement. Les héros des romances espagnols sont, très souvent, liés au peuple, ils illustrent ses qualités et deviennent l'objet de sa fierté et le symbole de sa gloire : ainsi, au premier chef, le Cid Campeador. Non qu'il y ait identification constante du héros littéraire et du peuple tout entier : une certaine distance existe entre le héros exceptionnel et admiré et le public qui le « regarde ». Dans la poésie du Sud slave, le problème du regard n'entre guère en jeu. Bien que le lecteur (ou plutôt l'auditeur) ait « devant les yeux » Miloš Obilić, le tsar Lazar, Vuk Branković, les frères Jugović et les autres, les poèmes serbes ne l'invitent pas à les « regarder », mais à s'identifier à eux, à accepter leur sort comme son propre sort. Dans la poésie serbe, le problème de l'admiration existe à l'intérieur du poème (les héros étonnent les étrangers par leur audace, etc...); le rapport entre le héros littéraire et son public est fondé sur un autre

principe. Il ne s'agit pas d'une admiration qui introduit une distance entre le lecteur et le personnage littéraire, mais du sentiment d'une parenté spirituelle et raciale.

Quoique les romances espagnols expriment aussi l'esprit de toute la nation, on n'y décèle pas cette identification des héros littéraires et du peuple. Les héros des romances espagnols ont des qualités analogues à celles qui sont chantées dans la poésie serbe. Ils sont audacieux, ils se distinguent dans des combats, avant tout contre les Maures. Ils ont même certains traits populaires : ils n'acceptent qu'à contrecœur de se soumettre à leurs seigneurs; et leurs origines sont parfois modestes du côté maternel. Selon une légende qui existe à partir du XIIIe siècle, le Cid Campeador fut un bâtard, fils d'une meunière; mais le personnage historique de Rodrigo Diaz de Bivar n'a rien de commun avec cette légende. Cependant, ils existent dans un monde où la structure de la société féodale est strictement respectée. Le fils d'une meunière ne peut devenir héros qu'en tant que bâtard d'un seigneur. Il doit quitter la condition sociale de sa mère : un paysan ne peut pas être, en même temps, chevalier, comme cela est possible dans les poésies serbes. Les héros espagnols sont nés du sang du peuple, mais ils dépassent son niveau habituel. N'importe quel paysan ne pourrait pas s'identifier, spirituellement, avec le Cid Campeador, avec don Bernardo del Carpio, avec Fernán Gonzales, etc. On peut admirer ces héros, s'intéresser à leur sort, les considérer comme des représentants de sa propre nation et de sa propre race, mais cette poésie ne pousse le lecteur ni à imiter les héros chantés ni à se mettre à leur place. Dans la société féodale, chacun a son devoir à remplir, les rôles des diverses conditions sociales ne sont pas interchangeables, et la poésie ne cherche pas à ébranler cet ordre des choses. On écoute avec intérêt des histoires qu'on ne pourrait et qu'on ne voudrait pas vivre en réalité. D'ailleurs, les héros de la poésie espagnole ne sont pas séparés du public seulement par leur situation sociale, mais aussi par une distance dans le temps. Ce sont des héros légendaires dont l'existence réelle est voilée par le charme d'un éloignement temporel, qui sont embellis par la pénombre d'un rêve et d'une nostalgie indéfinissables et poétiques. On sait que dans la plupart des cas, ces héros ont vécu réellement et cela augmente leur valeur aux yeux d'un public simple. La vérité historique de leurs portraits ne fait pourtant que véhiculer certains traits éternels chers aux poètes.

La poésie serbe est, en principe, monolithique : toute la vie des héros y est marquée par le sentiment de l'appartenance à leur peuple et à leur famille, par leur fierté et par leur dévouement nationaux, par des idéaux moraux immuables et absolus. Les romances espagnols montrent la bipolarité de l'existence humaine se déroulant dans une tension dramatique entre les combats et l'amour. Les héros espagnols ne se distinguent pas seulement par leur vaillance, mais aussi par leurs passions indomptables, ou du moins par leurs aventures amoureuses extraordinaires. La femme n'y apparaît pas à côté de l'homme comme sœur, mais comme amante passionnée, belle, capable de sacrifice et pourtant, plus souvent encore, prête à se venger de celui qui a déçu ses espoirs. Dans une certaine mesure, les romances espagnols traduisent le conflit éternel des sexes en conjonction avec la lutte éternelle de l'homme contre la nature. La poésie serbe elle, ne connaît guère ce conflit. L'homme et la femme y existent l'un à côté de l'autre; dans certains cas, la femme est plus faible et l'homme doit la punir ou lui pardonner; mais la tragédie d'une passion non partagée ou inaccomplie ne fait pas, dans les chants serbes, vraiment contrepoids aux scènes guerrières.

Les motifs surnaturels sont, dans les romances espagnols, encore plus rares et plus discrets que dans les poèmes serbes. La vision héroïque y est, le plus souvent, exprimée par une individualisation hyperbolique qui ne met pourtant pas en question la vraisemblance de

l'intrigue et la condition terrestre des héros. L'héroïsme des romances espagnols n'exige pas une idéalisation constante des personnages représentés : les héros y ont des défauts, ils se querellent, ils sont injustes, ils se trompent et ils expient leurs fautes. « Hors de l'ordre commun » par leur audace, leurs sentiments forts et indomptables, leur naissance, ils ne se transforment jamais en personnages fantastiques : par leur caractère ainsi que par leur sort, ils restent sur la terre.

Un cas plus complexe : les bylines russes

Plus compliquées sous cet aspect sont les bylines russes. Tout d'abord, il est assez difficile de fixer la date de leur origine. Selon certaines théories les bylines russes n'existaient pas avant le XVe siècle; le plus souvent cependant les monographies russes leur attribuent une origine beaucoup plus ancienne, et en placent certaines manifestations au XVe siècle où l'art épique s'est développé surtout dans la région de Novgorod. Les premières éditions n'apparaissent qu'au commencement du XIXe siècle; ce n'est qu'à partir de 1860 que des recueils plus riches ainsi que des travaux théoriques solides sur leur place dans la culture du pays et dans le contexte mondial sont publiés; aujourd'hui même, en dépit de nombreuses monographies qui leur sont consacrées, les bylines restent sous beaucoup d'aspects inexpliquées. Pour notre part, nous acceptons l'affirmation de la plupart des théoriciens russes et étrangers selon laquelle les bylines ont pris naissance dès avant le XVe siècle. Admettons que les sujets du cycle de Kiev ont été transmis et remaniés à Novgorod et que c'est précisément dans cette ville commerciale que certains motifs ont trouvé un accueil favorable au XVe siècle.

Difficiles à situer dans le temps, les bylines ne se laissent pas non plus aisément définir par sujets. Elles ne sont pas suffisamment cristallisées sous l'aspect thématique; un seul poème contient plusieurs motifs, peut être interprété de plusieurs façons et refléter plusieurs événements. La distinction du cycle de Kiev et de celui de Novgorod n'est pas convaincante dans beaucoup de cas. Les héros chantés dans les deux cycles ne diffèrent pas essentiellement; quelquefois, on utilise, dans la version de Novgorod, les sujets qui appartenaient, à l'origine, au cycle de Kiev; et il y a plusieurs bylines qui n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre cycle. On parle de bylines décrivant les héros « plus anciens », et de celles qui contiennent légendes et contes de fées.

Dans les bylines russes apparaissent certains personnages historiques. A Kiev, on montrait aux visiteurs de Pečorskaja Lavra le tombeau d'Ilja Muromec; de nombreuses bylines parlent de Vladimir, grand-prince de Kiev, mort en 1015; certains théoriciens ont cherché à découvrir dans des héros de bylines anciennes encore d'autres personnages historiques et à interpréter par rapport à l'époque où ils vivaient l'origine du poème. Toutefois, ces interprétations sont très incertaines. Le Vladimir historique diffère essentiellement du Vladimir des bylines. Dans les chants épiques, il est représenté selon les modèles littéraires traditionnels; son vrai visage est effacé. Dans les bylines, il ne se distingue pas par des actions héroïques, il est quelquefois même lâche et ingrat, mais il s'entoure de héros et il leur donne la possibilité de montrer leur audace et leur vaillance. Les autres héros sont encore plus éloignés de la vérité historique et très souvent, on ne peut les identifier avec des personnages connus des chroniques ou des autres documents de l'époque. Les seuls événements historiques qui se reflètent dans les bylines sont les combats avec les Tartares et l'image d'une défaite qui, selon les lois de la narration héroïque, est due à une intervention de forces surnaturelles. La bataille décisive entre Russes et Tartares eut lieu près de

Kalka en 1223. Genghis Khan y a remporté la victoire, s'emparant de vastes territoires du Sud de la Russie. Dans les bylines relatant cet événement, les héros russes se battent avec deux guerriers dont chacun, coupé en deux, se dédouble. Ainsi apparaît une armée invincible d'ennemis surnaturels; les héros russes s'enfuient dans les montagnes, où ils sont changés en pierres.

Les bylines russes ne diffèrent pas des chants serbes et des romances espagnols uniquement par l'effacement des contours historiques des faits représentés, et par l'introduction des motifs purement littéraires. La fiction prédomine aussi dans les deux autres littératures. Toutefois, les héros de ces deux littératures sont des hommes avec lesquels le public pouvait s'identifier ou qui lui rappelaient, dans le cadre de la société féodale, des seigneurs ayant réellement existé. Les héros de la poésie russe, eux, dépassent les conditions terrestres. Ils sont si forts que la terre ne peut les porter; leur origine, leur enfance et leurs actions, voilées de mystère, sont entourées de phénomènes inexplicables à moins de référence à un monde fantastique et surnaturel. Les éléments mythiques, importants dans les chants serbes et par certains côtés également dans les romances espagnols, acquièrent, dans les bylines, une forme spécifique : ils créent des systèmes d'images qui évoquent la vision d'un au-delà de la réalité quotidienne, où le mythe s'unit aux structures imaginaires des contes de fées et où les rares échos d'événements historiques apparaissent, non dans leur unicité, liés à un lieu et à un moment concrets, mais dans l'optique de valeurs éternelles. Les combats des héros russes avec leurs ennemis ne créent pas l'illusion de s'être déroulés une seule fois, mais d'exister toujours, de se répéter et de se renouveler sans cesse. L'aspect du temps est négligé non seulement dans l'intrigue, mais aussi dans les procédés esthétiques des bylines. Il est vrai que les poésies russes et serbes ont pris naissance dans le cadre de la culture byzantine et que l'on pourrait alors supposer, dans les deux cas, certaines ressemblances avec les icônes. Et pourtant, les bylines diffèrent des poèmes du Sud slave. L'immobilité des chants serbes n'exclut pas le caractère terrestre et profondément humain de l'intrigue présentée. Les événements qui y sont chantés semblent enracinés dans le temps : ils se sont déroulés une seule fois, à un moment concret, et ils restent toujours présents dans la conscience du peuple comme un souvenir qui s'imprime à jamais dans l'âme de chaque individu. Au contraire, les bylines russes sont situées dans un temps mythique plutôt que dans le temps historique et cela se reflète aussi dans le caractère des héros qui y sont représentés. Il s'agit de géants qui échappent à la logique de tous les jours. Ils peuvent vivre simultanément des aventures différentes, et se distinguent par des actions contradictoires. Ils incarnent la mentalité du peuple russe mais en même temps, ils sont inaccessibles, situés dans un monde différent. Ce ne sont pas des seigneurs féodaux : la féodalité ne s'est pas développée en Russie sous la forme qu'elle a connue en Europe occidentale. On y rencontre assez souvent des personnages simples qui ont néanmoins quitté leurs activités quotidiennes pour accomplir une mission extraordinaire, accédant à une nouvelle réalité où les lois terrestres cessent de valoir. Ces héros ne sont même pas mortels au sens ordinaire : Ilja Muromec, selon certaines légendes, a vécu 350 ans sans perdre sa force héroïque. Jusqu'à un certain moment, ils sont invulnérables. S'ils sont malades, ils guérissent miraculeusement; seule, une intervention surnaturelle peut les faire mourir. Toute leur existence est « héroïque »; leurs actions ne témoignent pas d'efforts exceptionnels. Ils agissent héroïquement d'une manière qui paraît facile et naturelle comme les activités quotidiennes des autres hommes. Ainsi, leur héroïsme ne naît pas de leur volonté ou de leur sentiment; il résulte de la condition élémentaire de leur être.

Les aspects galants sont assez rares dans les bylines. Il est vrai que la demande en mariage est un des motifs connus des poèmes russes; toutefois, l'amour passionné n'y est dépeint que rarement. Les femmes y sont représentées comme des héroïnes surhumaines qui se battent à côté des hommes, et plus souvent encore contre les hommes, et qui les dépassent quelquefois même par leur habileté physique, comme par exemple la princesse lithuanienne Nastasja qui tirait mieux à l'arc que son fiancé Dunaj. Ilja Muromec épouse une héroïne qu'il a vaincue dans un combat. Les héros russes rencontrent soit des femmes géantes, soit des femmes sorcières. Les premières se battent avec eux, les autres les attirent par un charme magique et les détournent de leur mission héroïque, comme par exemple la belle Marina qui a temporairement changé Dobrynja Nikitić en bœuf aux cornes d'or. Le portrait de la belle Marina a pu être inspiré, il est vrai, par Marina Mniszkówna, femme du faux Dimitri, qui a vécu au début du XVIIe siècle. Toutefois, l'image cristallisée de cette «sorcière» reflète non seulement certains événements historiques mais aussi une longue tradition populaire selon laquelle il y a hostilité entre l'amante et la mère d'un jeune homme, les deux femmes étant alors prêtes à employer des moyens magiques pour agir sur le héros. Un écho de la conception de l'amour comme force toute-puissante transformant toute l'existence de l'homme résonne donc aussi dans les poèmes russes; toutefois, il est entièrement transposé dans le surnaturel : il n'y a guère de traces d'une analyse psychologique de sentiments humains. Pour devenir ce qu'il doit être, l'homme est obligé de se libérer de cet amour-enchantement. Il ne s'agit pas alors, comme dans certains romances espagnols, d'un équilibre entre l'amour et la lutte. L'amour n'est qu'un épisode passager dans la vie des héros; il ne crée pas un contrepoids aux scènes guerrières. Le portrait d'une femme adorée ne joue pas un rôle important dans les bylines. Ce sont plutôt les mères des héros, femmes pleines de dignité, qui participent à la vie héroïque de leurs fils, en leur donnant de bons conseils, en les gardant de l'enchantement des sorcières, etc. Il est caractéristique que dans la littérature russe c'est toujours la mère qui a raison et qui l'emporte à la fin. Le conflit de la belle-mère et de la fiancée est présenté d'une manière différente dans les littératures occidentales : dans ces dernières en effet, c'est la fiancée qui est innocente; la belle-mère qui, l'ayant accusée injustement, est punie. Cette différence d'interprétation du conflit dans diverses littératures reflète peut-être la différence des coutumes entre les pays d'où proviennent les œuvres. (Il est significatif que dans les bylines et partiellement aussi dans les chants serbes ce soit la mère qui incarne les qualités de la famille, tandis que le père reste dans l'ombre.)

Dans les bylines, l'héroïsme se combine aussi quelquefois avec une finesse qui peut aller jusqu'à l'astuce. Si certains héros, comme par exemple Ilja Muromec, se distinguent, avant tout, par leur force, d'autres, comme Volh Vseslavjevič, l'emportent par leur esprit et par leur sagesse. Les héros des bylines ne sont d'ailleurs pas représentés comme des modèles d'un comportement moral impeccable. Comme les dieux des épopées grecques, ils ont toutes les qualités de l'homme, mais elles prennent chez eux des dimensions surnaturelles; dans une certaine mesure, ils échappent aux lois morales qui exigent, pour tout crime, un châtiment. Leur force, leur colère, leur injustice, ainsi que leur ruse dépassent le niveau ordinaire. Cependant dans la poésie russe encore beaucoup plus que dans les œuvres d'Homère, la description hyperbolique des héros est accompagnée d'une narration d'événements fantastiques, ce qui augmente encore la distance entre le monde de ces géants et la vie quotidienne du peuple.

Dans les chants héroïques de tous les pays, la gloire guerrière est souvent liée à une richesse fabuleuse. Toutefois c'est précisément dans les bylines que le motif d'une richesse fantastique

semble quelquefois remplacer chez un héros légendaire l'audace et la force. Dans certains textes, Ivan, fils d'un marchand, ne se distingue par nulle action héroïque; il dépasse l'ordinaire seulement par sa capacité à dissiper en débauche ses biens immenses. Toutefois, c'est avant tout le riche marchand Sadko qui représente le type spécifique d'un héros riche accédant, par une splendeur inouïe, au monde des géants.

Les ballades

Dans les autres littératures, les chants héroïques ne se sont pas développés, entre le Moyen Age et la Renaissance, d'une façon aussi conséquente. Il est vrai que des ballades populaires et semi-populaires prirent alors naissance dans plusieurs pays. Quelquefois, il s'agit d'œuvres littéraires qui jouent dans la littérature nationale ainsi que mondiale un rôle analogue à celui des poèmes héroïques, comme avant tout les ballades écossaises et anglaises. Parfois, nous trouvons les mêmes motifs dans les chants héroïques, dans les romances et dans les ballades. Par exemple, on trouve dans ces trois genres le motif du mort qui revient au monde, appelé par sa fiancée, sa mère ou sa sœur. En principe, cependant, nous pouvons distinguer deux types dans la représentation littéraire : a) la narration où l'accent est mis sur l'intrigue et où les caractères des personnages sont dépeints, en premier lieu, par rapport aux événements qu'ils vivent; b) la description des personnages; l'intrigue où ils sont placés sert, avant tout, à montrer leur caractère et leur qualités. Le premier type de représentation est caractéristique des ballades, le deuxième appartient aux chants héroïques. En réalité cependant, les deux aspects s'unissent souvent. Quelques traits caractéristiques des ballades apparaissent dans des chants serbes ainsi que dans des romances espagnols; et, en revanche, les ballades ont certaines ressemblances avec des poèmes héroïques.

Les héros de ballades se distinguent par la grandeur de leurs passions et de leur malheur, par une punition ou par une mort exemplaires. Les femmes jouent le même rôle que les hommes : face aux cataclysmes, elles font preuve de la même audace désespérée, comme par exemple la jeune femme de la ballade *The Lass of Lochroyan* qui, ne pouvant pas trouver l'accès du château de son amant, meurt avec son fils dans le bateau; ou comme le héros de la ballade *The drowned Lovers* qui, maudit par sa mère et chassé de la porte de son amante, se noie. Les chants héroïques montrent, le plus souvent, l'homme en tant que représentant d'une collectivité ou d'une certaine attitude élémentaire de l'humanité devant le monde et ses problèmes essentiels. Les ballades dévoilent plutôt des tragédies privées et des drames intimes. La vision héroïque de l'homme décidant de son sort et du sort des autres y est remplacée par la conception dramatique et tragique de la vie où règne la fatalité et où chaque individu est condamné à lutter à jamais contre ses ennemis ainsi que contre ses propres penchants et passions. En réalité, le héros s'y change en victime. Cependant, même sous cet aspect, la frontière entre les chants héroïques et les ballades est quelquefois incertaine. L'homme en tant qu'individu unique et l'homme en tant que représentant d'une certaine collectivité ne créent qu'un seul être; le sentiment que tout a été décidé d'avance et que personne ne peut échapper à son sort guette sous l'optimisme de la vision héroïque laquelle semble toujours présupposer que la face du monde dépend de l'activité de l'homme.

Un autre domaine de la vision héroïque au XVe siècle est celui des épopées médiévales transformées en romans en vers ou en prose, de certains récits divertissants décrivant la vaillance de personnages extraordinaires, de certains poèmes de fantaisie et d'aventures où les héros des chansons de geste et des romans bretons revivent sous une nouvelle forme et où des scènes invraisemblables servent à amuser un public qui ne croit plus aux vertus de la chevalerie. C'est avant tout en Italie que se développe ce type d'héroïsme dégénéré. Il est significatif que le sujet de l'œuvre représentative de ce genre ne soit pas originaire du pays même. Elle reprend l'intrigue et avant tout les personnages des épopées françaises, indifférentes du point de vue patriotique, et en général sentimental, au poète ainsi qu'aux lecteurs et auditeurs. Il s'agit du *Morgante* de Luigi Pulci. La différence entre cette transposition littéraire des sujets médiévaux et leurs modèles est énorme et elle témoigne d'un changement radical du goût et de tout le contexte socio-culturel. Les héros de l'œuvre italienne sont fantastiques plutôt qu'héroïques, la frontière entre la vision héroïque et héroï-comique s'efface, la description d'une force surnaturelle, ou des actions inouïes des héros, n'y évoque pas le souvenir d'un passé historique ou mythique subsistant dans la conscience du peuple. L'épopée de Pulci, née dans l'atmosphère de la Cour des Médicis, unit l'imagination populaire à des éléments à la fois savants et ludiques; elle représente un monde à la réalité duquel personne ne croit.

Il y a une différence essentielle entre Morgante et Ilja Muromec, par exemple. Le géant russe apparaît dans plusieurs bylines et il semble subsister à travers le temps, symbolisant toujours certaines qualités fondamentales du peuple. Morgante est lié à une seule œuvre, dont l'auteur est connu; et quoiqu'on puisse découvrir sa parenté avec plusieurs héros populaires, son existence est beaucoup plus limitée que celle du héros russe. C'est un personnage créé pour divertir. Il serait absurde de chercher à l'identifier avec un personnage historique. Il est d'une littérarité insouciante, reflétant le goût d'une société qui aimait la surface agréable et souriante des choses. Une telle atmosphère a, nécessairement, amené un émiettement et une dégénérescence de la vision héroïque, d'ailleurs caractéristiques non seulement de l'Italie, mais presque de toutes les littératures occidentales qui, ayant dépassé le sommet de la pensée médiévale, n'ont pas encore trouvé la profondeur de la Renaissance. On y rencontre plusieurs métamorphoses et plusieurs caricatures de personnages héroïques bien connus, tirés des épopées médiévales ou du folklore, et dont certains joueront un rôle important dans le développement littéraire; ainsi le héros populaire, l'anti-héros, dont on voit les germes dans le personnage de Marculphe, très en faveur au XVe siècle. En général, la vision héroïque se décompose à cette époque dans la plupart des littératures occidentales : le monde de la chevalerie a perdu sa réalité, il est devenu un sujet de contes de fées où la fantaisie illimitée a transformé les héros en personnages de pure fiction, affranchis des lois de la nature. Les aventures que vivent ces héros sont beaucoup plus extraordinaires que celles des épopées médiévales. Leur héroïsme est si étonnant et si incroyable qu'il cesse d'être un héroïsme : il devient le jeu de la fantaisie, un sujet littéraire dont on n'exige pas qu'il soit vraisemblable, et qui ne se reflète pas profondément dans la conscience morale du peuple.

Mais toute généralisation en matière de recherche littéraire est trompeuse. Un amusement raffiné et un élan héroïque existent souvent simultanément, ou se succèdent d'une façon apparemment imprévue, répondant aux postulats esthétiques complexes de leur temps. Les

traits héroïques ne se trouvent pas seulement dans des œuvres épiques; ils apparaissent aussi dans l'expression lyrique, dans des chansons menant les peuples au combat, comme par exemple les chants hussites en Bohême, au début du XVe siècle; ils pénètrent dans des chroniques dépeignant le glorieux passé du pays; ils sont puissamment à l'œuvre dans des sermons donnant des exemples de vies courageuses et vaillantes.

*

En analysant la vision héroïque du point de vue des genres où elle prèdomine, nous n'avons adopté qu'un des procédés méthodologiques possibles. Pour celui qui s'occuperait de ce problème sous un autre aspect (par exemple, à travers les traits de l'héroïsation folklorique dans les divers genres de l'époque), les analogies et les divergences littéraires se présenteraient sous un autre éclairage, celui, sans doute, des procédés stylistiques.

Hana Jechová
Université de Paris IV

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

MÁCHAL (Jan), *Slovanské literatury* (Les littératures slaves), Tome I, Praha, 1922.
Ukazatel' k naučnym trudam A. N. Veselovskogo (Catalogue des ouvrages scientifiques de A. N. Veselovskij), S. Petersburg, 1888.
ŽIRMUNSKIJ (V. M.), *Narodnyj istoričeskij epos. Sravnitelno-istoričeskije očerki* (L'épopée historique populaire. Aperçu d'histoire comparée), Moskva—Leningrad, 1962.

Ouvrages particuliers

BANAŠEVIĆ (Nikola), *Ciklus Marka Kraljevića i odjeci francusko-talijanske viteške književnosti* (Le cycle de Marko Kraljević et la résonance de la littérature chevaleresque franco-italienne), Skopje, 1935.
ID., *Le cycle de Kosovo et les chansons de geste*, in *Revue des Etudes Slaves*, VI(1926), pp. 224-244.
BARANOV (S. V.), *Russkoe narodnoe poetičeskoe tvorčestvo* (La poésie populaire russe), Moskva, 1962.
DÁVID (András), *Délszláv epikus énekek, magyar történeti hősök* (Chants épiques yougoslaves, héros historiques hongrois), Újvidék (Novi Sad), 1978.
ĐURIĆ (Vojislav), *Srpskohrvatska narodna epika* (La poésie épique populaire serbo-croate), Sarajevo, 1955.
GACAK (V. M.), *Vostočnoromanskij geroičeskij epos* (L'épopée romanique orientale), Moskva, 1967.
HALANSKIJ (M. E.), *Južnoslavjanskie skazanija o Kraleviće Marke v svjaz' s proizvedenijami russkogo bylevogo eposa* (Les légendes yougoslaves de Marko Kraljević en relation avec la poésie épique des bylines russes), Varšava, 1893-1896, 4 vols.
HOLEČEK (Josef), *Srbská národní epika* (La poésie épique populaire serbe), Tome I, Praha, 1909.
KOLJEVIĆ (Sv.), *Naš junački ep* (Notre épopée héroïque), Beograd, 1974.
KOSTIĆ (Dragutin), *Starost narodnog epskog pesništva našeg* (L'antiquité de notre poésie épique populaire), in *Južnoslovenski filolog*, XII(1933), pp. 1-72.
KRAVCOV (N. I.), *Istoriko-sravnitelnoe izučenie eposa slavjanskih narodov* (Etude historique comparée de l'épopée des peuples slaves), in *Osnovnye problemy eposa vostočnyh Slavjan*, Moskva, 1958, pp. 299-313.
MÁCHAL (Jan), *O bohatýrském epose slovanském* (L'épopée héroïque slave), Praha, 1894.
PFAND (Ludwig) éd., *Spanische Romanzen*, Halle 1933.
PLISECKIJ (M. M.), *Istorizm russkih bylin* (L'aspect historique des bylines russes), Moskva, 1962.
PROPP (V. J.), *Russkij geroičeskij epos* (L'épopée héroïque russe), 2e éd. Leningrad, 1958.

ID., *Osnovnye etapy razvitija russkogo geroičeskogo eposa* (Les principales étapes de l'évolution de l'épopée héroïque russe), in *Issledovanija po slavjanskomu literaturovedeniju i folkloristike*, Moskva, 1960.
PUTILOV (B. N.), *Russkij i južnoslavjanskij geroičeskij epos*, (L'épopées héroïques russes et yougoslaves), Moskva, 1971.
ID., *Slavjanskaja istoričeskaja ballada* (La ballade historique slave), Moskva—Leningrad, 1965.
SKAFTYMOV (A. P.), *Poetika i genezis bylin* (Poétique et genèse des bylines), Moskva—Saratov, 1924.
THOMAS (Henry), *Spanish and Portuguese Romances of Chivalry*, Cambridge, 1920.
VAILLANT (André), *Les chants épiques des Slaves du Sud*, Paris 1932.
ŽIRMUNSKIJ (V. M.), *Epičeskoje tvorčestvo slavjanskih narodov i problemy sravnitelnogo izučenija eposa* (La poésie épique des peuples slaves et le problème de l'étude comparée de l'épopée), in *Voprosy Literatury*, 1958, n°. 6, pp. 117-144.

LA TRADITION DE L'AMOUR COURTOIS

Le terme d'*amour courtois* ne désigne rien d'une manière universelle. D'où les nombreuses controverses l'entourant depuis quelques années. Quelques caractéristiques cependant paraissent en esquisser à gros traits les contours jusque dans le XVe siècle.

Fin'amors dans le Sud de la France, *fin'amore* en Italie, *hohe Minne* en Allemagne, partout où l'on tourne le regard en Europe de l'Ouest, la courtoisie fut surtout affaire d'aristocrates. Lorsque les structures sociales se transformeront, ce sera, avec un décalage toutefois, conjointement à la disparition de cette tradition littéraire que fut l'amour courtois.

L'amour célébré dans la littérature courtoise est presque toujours un amour adultère, amoral donc par rapport à l'éthique et à la philosophie médiévales. Grégoire le Grand, Pierre Lombard, Albert le Grand avaient condamné la sexualité. Un peu plus souple, Saint Thomas n'avait pas considéré que l'acte sexuel en soi, mais plutôt l'annulation momentanée de la raison pendant l'acte sexuel, constituait le péché. Reste que cet amour courtois adultère est généralement non consommé. En Espagne, au XVe siècle, les *Cantos de Amor* d'Ausías March exalteront l'excellence du désir non satisfait. En Italie, Mario Equicola célébrera dans *Il libro de natura de amore* (1509), la continence. *Continentia, temperantia, vergogna, honestade* sont des vertus valorisées par ceux qui tendent à une épuration platonicienne de l'amour.

Les auteurs italiens ont lu, sans nécessairement l'imiter, la lyrique courtoise provençale. Déjà vers 1260 un poème de Guido Guinizzelli, « Al cor gentil ripara sempre amore », nuançait l'idéal provençal et contenait certaines des marques de la poésie néo-platonicienne florentine qui la caractériseront encore au XVe siècle. Les poètes du *dolce stil* ont beaucoup hérité des trouvères. Ils en ont cependant rejeté la mise en scène curiale et les thèmes associés à elle. L'hyperbole n'y remplit pas la même fonction : exagération chez ceux-là, elle est base de rationalisation chez les poètes du *dolce stil*. Ceux-ci, nobles ou hommes de loi, ont écrit une poésie difficile à lire, richement ornée, d'une musicalité remarquable et au contenu technique et précis : la noblesse de l'homme tient à son amour de la beauté. Pour des écrivains tels Guinizzelli, Guido Cavalcanti, Dino Frescobaldi et Cino da Pistoia l'amour, en effet, est intellectuel et n'a rien à voir avec la sexualité. Ces poètes ont influencé la poésie dantesque reprise à son tour par Ventura Monachi, Franceschini degli Albizzi, Sennuccio del Bene, Cino Rinuccini. On retrouve chez ces poètes la recherche d'une expression : *dolcezza, leggiadria, sottilezza*. Ils parlent d'un conflit intérieur. La beauté de la femme constitue le lien entre la matière et l'esprit. Celle-ci est symbole de la beauté intellectuelle toute de vertu et de sagesse que poursuit l'amant. Ainsi dégagé des préoccupations charnelles, le *dolce stil* a pris un caractère

moral, philosophique et religieux. L'amour est conçu comme la source de la vraie poésie et l'âme est le lieu d'une lutte entre la soumission et la révolte, l'espoir et le désespoir, l'apaisement et les ardeurs mystiques. Cette tradition de l'amour idéalisé sera filtrée par Pétrarque et les pétrarquistes jusqu'à Spenser, au Tasse, à l'Arioste, à Shakespeare et à Cervantès.

Souvent, au lieu de se laisser aller à la passion amoureuse, on en discute. En France, cette tendance à la discussion ira s'accentuant dans les tençons et les jeux partis, dialogues à l'intérieur desquels deux personnages tiennent des opinions contraires sur des questions de casuistique amoureuse. L'élément didactique va prédominer nettement à partir du XIVe siècle lorsque le lyrisme dit bourgeois et la littérature de rhétoriqueurs succéderont au lyrisme plus proprement courtois. Inauguré par Guillaume de Machaut dans le *Voir dit,* roman d'amour de neuf mille vers écrit entre 1363 et 1365, continué par Eustache Deschamps et Jean Froissart, ce lyrisme bourgeois imprègne l'œuvre de Christine de Pisan, d'Alain Chartier et de Charles d'Orléans. Les *Marguerites de la Marguerite des Princesses* (1547) de Marguerite de Navarre seront en pleine Renaissance pénétrées des concepts de l'amour courtois modifiés sous l'effet du néo-platonisme et de la tendance au mysticisme de leur auteur. Les *Elégies* et les *Chansons* de Clément Marot reprendront, en dépit d'une note libertine, les thèmes familiers du lyrisme courtois. On pourrait, partant de ce point de vue, établir une chaîne allant de Ronsard à Bembo, puis à Pétrarque et aux premiers poètes courtois français.

Une courtoisie en crise

C'est au début du XVe siècle, le 14 février 1404 plus précisément, que fut fondée la cour amoureuse de Charles VI pour « honorer le sexe féminin et cultiver la poésie » (G. Doutrepont). Le lyrisme courtois français, marqué par la crise morale qui accompagne le déclin social de la chevalerie, entreprend alors sa dernière étape. L'éclosion de sentiments nettement patriotiques conduit bien des poètes à mépriser les formes lyriques et à leur préférer une littérature plus engagée. On reconnaît là, quoique de manière imparfaite, l'attitude de Christine de Pisan et, avec plus de facilité, celle d'Alain Chartier et des rhétoriqueurs. Le lyrisme courtois va peu à peu se retirer dans le domaine de l'intimité. Il cherchera à saisir, derrière les masques et les jeux de cour, l'authenticité du moi (D. Poirion).

Avec Charles d'Orléans, la réflexion sentimentale passe au premier plan. Ou plutôt semble passer au premier plan car peut-être l'auteur n'est-il pas si malheureux qu'il voudrait le faire croire. On a en effet pu lire et interpréter ses plaintes comme la « transposition d'un échec, au fond, politique » (D. Poirion). Il n'en demeure pas moins que, d'une manière générale et non équivoque, les poètes entendent laisser d'eux l'image de l'amant en larmes à cause de l'indifférence de sa belle. Machaut souffrait d'aimer une dame trop peu conciliante. Il n'y a pas à insister encore une fois sur la popularité de la *Belle dame sans merci* (1424). Et pourtant, Oton de Grandson, mort en 1397, et Jean de Garencières avaient déjà fait perdre un peu de son indulgence à la dame. Dans les *Cent ballades d'amant et de dame,* une Christine de Pisan bien ajustée à son personnage de veuve éplorée présente, au début du XVe siècle, le refus de la dame comme provisoire.

Au milieu de toutes ces plaintes, c'est la volonté de raisonner, encore plus que la mélancolie, qui frappe. Si une sorte de mal du siècle semble attaquer toute une génération de poètes à partir

de Garencières, Grandson et Chartier, les rangs des révoltés se gonflent : Meschinot, le « banny de liesse »; Chastellain, l'*Oultré d'amour*; Villon, l'amant « remys et renyé ». Chez les rhétoriqueurs on constate un double mouvement. Qu'il s'agisse du *Miroir de Mort* de Chastellain, du *Siège d'amours* de Molinet, du *Parement et Triomphe des Dames d'Honneur* (environ 1493) d'Olivier de La Marche, du *Playdoyé de l'amant doloreux* de Guillaume Cretin, de *La Chasse et le Départ d'Amour* d'Octavien de Saint-Gelays, de l'*Amoureux transy sans espoir* (1500) et des *Angoisses et Remèdes d'Amours* (1501) de Jean Bouchet, voire même des *Epîtres de l'amant vert* de Jean Lemaire de Belges, il y a hésitation entre l'épanchement des sentiments personnels et la casuistique amoureuse héritée d'Alain Chartier. Ces poètes aiment moraliser et chercher le sens allégorique des choses. Dans le *Livre des fais* (1409) Christine de Pisan ne définissait-elle pas la poésie comme essentiellement symbolique? Il faut dès lors retrouver, à travers le sens apparent et l'obscurité du concept, le sens caché ou la vérité abstraite.

De Machaut à Charles d'Orléans, le lyrisme courtois traverse une crise. En voie d'adaptation à une vision concrète du monde, il conserve cependant des éléments de sa vision enracinés dans ce mysticisme qui conférait sa vocation spirituelle à l'art. Charles d'Orléans avait sur ses rayons le *De Consolatione* de Boèce, le *Miroir d'Historial* de Vincent de Beauvais, des œuvres cisterciennes (Hugues de Foulloi, Saint Bernard), victoriennes (Hugues de Saint-Victor), illustrant les deux écoles de mysticisme alors en vogue. De plus, on ne peut que constater l'importance de livres tels le *Trésor* de Brunetto Latini et le *Roman de la Rose* de Jean de Meung dans l'élaboration des théories esthétiques au XVe siècle. Pas de cloison rigide toutefois entre le lyrisme courtois et le didactisme moral : « le poème est le lieu ambigu où se rencontrent la passion et la loi, l'existence et l'enseignement, l'enthousiasme et la rigueur » (D. Poirion).

Les changements qui marquent la littérature du XVe siècle en France touchent aussi le lyrisme courtois. Dans la *Belle dame sans merci* Chartier pousse à sa limite le système de la courtoisie. On peut aussi signaler les caricatures dont elle sera objet dans le *Jardin de Plaisance* et dans le *Parnasse Satyrique*. On peut mentionner aussi un texte d'un tout autre ordre, la *Complainte d'un gentilhomme à sa dame* de Molinet. L'auteur se sert de rimes équivoques pour répéter soixante-seize fois le mot *con*. Que ce texte soit issu hors des milieux courtois tels que nous les entendons habituellement, peu importe. Une révision des valeurs est en cours qui affecte le système social et tend à dévaloriser la lyrique courtoise. Après Machaut, le lyrisme courtois semble perdu, sans lieu entre le didactisme et la satire.

Parmi les métaphores utilisées par les poètes courtois, il est difficile de faire la part de ce qui est amour d'une femme, amour des femmes, amour de la Beauté. Il n'en demeure pas moins que l'on remarque, au cours du XVe siècle, un changement d'attitude dans la conception du couple. On cherche à établir les relations hommes-femmes sur une base égalitaire. Christine de Pisan dénoncera cette courtoisie d'apparence qui ne fait que servir de couverture au libertinage. Si le *Livre du duc des vrais amants* met clairement les dames en garde contre les surprises de l'amour, la deuxième collection des *Cent ballades* est présentée comme punition pour avoir écrit le *Livre du duc*. Mise dans la nécessité d'écrire dans la joie courtoise, Christine de Pisan parvient à dessiner dans ses ballades et rondeaux l'image de la veuve éplorée, de l'abandonnée, avec cette profonde tristesse qui deviendra à la mode un peu plus tard et qui est si accusée dans la lyrique portugaise. La conscience qu'a Christine de la condition féminine donne un poids nouveau à la partenaire de l'amant et permet à l'auteur de découvrir un sens nouveau dans les thèmes traditionnels. Mais par le même mouvement par lequel on considère la femme dans sa réalité, on

éprouve de la difficulté à croire encore en son pouvoir. Peu à peu on se dirige vers cette attitude d'esprit qu'est le libertinage et qui finira par triompher à la Cour de Bourgogne. Et Machaut qui, comme le font systématiquement au XVe siècle les Espagnols et les Portugais, décrivait un amant timide hésitant à déclarer sa passion!

Dans la deuxième moitié du XVe siècle, Alain Chartier faisait déjà figure de pionnier d'un certain modernisme. Sa poésie a eu des répercussions sur certains textes comme le *Parlement d'Amours* de Baudet Herenc, la *Cruelle Femme en Amour* et l'*Hopital d'Amours* d'Achille Gaulier, le *Psautier des Villains* de Michault le Caron. Eloquence et lucidité sont cependant des qualités qui caractérisent davantage l'écriture de Chartier que ne le fait l'expression d'émotions ou de sentiments personnels. Préoccupations sociales et style à tendance oratoire expliquent la modification des formes lyriques que Chartier imprégna d'une fonction politique. De la poésie traditionnelle, il a conservé surtout le genre du débat qu'il utilise dans le cadre d'une recherche de la vérité psychologique fondée sur la dialectique et conduisant à poser un jugement rationnel sur une situation. D'une part Chartier représente l'aboutissement logique de Machaut mais d'autre part il fonctionne bien dans des genres où se concentrent les tendances de pointe de l'époque, « passion politique, sentimentalité triste, intellectualisme raisonneur » (D. Poirion).

La *Belle Dame sans Merci* (1424), qui fut à l'origine d'une grande activité littéraire, est probablement le texte de Chartier qui a fait couler le plus d'encre. Ce texte, où la dame appartient à la convention littéraire, n'a pas été écrit pour plaire aux dames, pas plus que le *Curial* ne l'a été pour plaire à la noblesse. Si dans leur sujet immédiat la *Belle Dame sans Merci*, le *Débat des deux Fortunés d'Amours* (1425?) et le *Lay de Plaisance* (1414?) paraissent moins sérieux que le *Quadrilogue Invectif* (1422), ce n'est qu'apparence car ces textes sont sous-tendus par la conception qu'a Chartier des intérêts publics et individuels. La psychologie de la dame de la *Belle Dame sans Merci* était en germe dans le *Débat du Réveille-Matin*. Dans le *Débat des deux Fortunés*, Chartier souligne, par le biais de Maigre Chevalier et de Gras Chevalier, la contradiction entre l'amour-discipline et l'amour-révolte. Et si le contexte immédiat du *Livre des Quatre Dames* (1416) est aussi celui de l'amour courtois, ce texte, écrit au lendemain de la bataille d'Azincourt, n'est pas, comme on l'a trop rapidement affirmé, décroché de la réalité. Privées du *summum bonum* que constitue la relation amoureuse, les quatre dames tiennent un discours où le politique imprègne l'amoureux. Cela n'empêche pas de repérer des traces ovidiennes dans les *Quatre Dames*, le *Débat du Réveille-Matin* ou bien celui des *Deux Fortunés*. Cela n'empêche pas non plus le désespoir de percer dans les *Quatre Dames*, le *Quadrilogue Invectif*, le *Lay de Paix* (1426?), le *Curial*. Il n'en reste pas moins que les personnages de Chartier ne sont jamais réductibles à leur seul rôle d'amants. On a l'impression que le désespoir qui se manifeste dans les textes est en rapport de coïncidence avec le sens qu'a Chartier de la détérioration morale de la vie publique et privée. Chez lui, amour et vie politique ne s'excluent pas mais constituent deux sphères d'activité gouvernées par les mêmes mécanismes psychologiques et moraux.

Charles d'Orléans a connu l'œuvre de Chartier, que lui a communiquée le duc de Suffolk. L'amour est le thème fondamental des premières poésies de Charles d'Orléans. Mais, bien qu'il existe quelque rapport entre les allégories (qu'il est difficile de déchiffrer de manière cohérente) et la vie du prince, on ne peut retracer sa vie par la seule lecture de ses poèmes. Rentré en France et installé définitivement à Blois, il se laisse aller à *Merencolie*. Profitant des leçons de morale de Deschamps, Pisan et Chartier, il ramène tout à son expérience personnelle et philosophique. Ce

poète tient une place importante dans l'histoire du lyrisme courtois et dans celle de l'allégorie. Ses métaphores, chargées d'une réalité de plus en plus concrète, transforment le rôle traditionnel de l'allégorie. Chez lui comme chez Chartier (bien que d'une manière moins frappante et moins systématique) le lyrisme courtois traditionnel s'allie au didactisme et au moralisme qui deviendront caractéristiques de l'école des rhétoriqueurs. Dans la poésie de Charles d'Orléans, le lyrisme est une pratique qui engage l'homme. Dans la poésie lyrique « le thème amoureux n'est pas à considérer comme la vérité même du poème, comme sa signification ». L'amour est une métaphore de la vie, un « moyen de traduire le sentiment profond qui est le véritable sujet de la poésie lyrique ». Que l'amour dont il est question dans le poème soit vrai ou pas, peu importe. Ce qui compte, c'est que « ce vers quoi il nous oriente est une certaine tonalité de l'existence, avec ses nuances de joie et de tristesse » (D. Poirion).

Aliénation et double mort

L'existence d'un esprit courtois dans l'Espagne du XVe siècle explique probablement l'inclusion systématique de toute la *poesia amatoria castellana* dans la *literatura cortes*. Devises, cérémonial, étiquette, vêtements, sujets de romans, autant d'indices qui tendraient à démontrer l'influence de la tradition française. Cependant, bien que l'amour courtois constituât un phénomène étranger avec lequel toute personne cultivée pouvait entrer en contact, une telle familiarité n'est pas indispensable à l'explication de l'existence de l'amour courtois en Espagne. Les études actuelles diminuent donc la portée de la conception de l'idéal courtois castillan comme fruit tardif de l'évolution de la sensibilité européenne pour insister sur le caractère exclusif du thème à l'Espagne du XVe siècle.

La tradition littéraire provençale entra dans la péninsule ibérique par le biais de la langue gallico-portugaise au XIIIe siècle et passa en Castille au siècle suivant. Le *Cancionero de Baena* (1445) fait date. Il marque la castillanisation de la lyrique provençale. L'Espagne s'est en effet peu à peu débarrassée de la licence qui caractérisait la courtoisie provençale et a adapté l'amour courtois à la notion chrétienne du mariage. Au XVe siècle cependant, elle conserve encore une partie du patron traditionnel. Les définitions que Juan de Mena et Iñigo de Mendoza donnent de l'amour courtois comportent la plupart des éléments familiers. Chez Jorge Manrique, les qualités des amants sont celles qu'énumèrent trouvères et troubadours. Mais pourtant, à l'exception des plus anciens poètes de l'école gallicienne-castillane, peu de poètes ibériques se prétendent l'homme-lige de leur dame. Partout cependant, ils accentuent leur propre timidité et chantent un martyre amoureux qui a des antécédents français.

Cet amour a son décalogue, « los diez mandamientos de Amor » de Juan Rodríguez de la Cámara, et ses adversaires. C'est pour combattre la religion d'amour que Fernando de Rojas a composé la *Comedia o Tragicomedia de Calisto y Melibea* mieux connue sous le nom de *La Celestina* et dont la plus ancienne édition qui nous reste date de 1499. Ce texte a laissé des marques sur le XVIe siècle espagnol.

Les théories amoureuses de l'époque tirent leur source principale d'un ascétisme chrétien mitigé par des idées néo-platoniques. La conception dualiste de la personne humaine ainsi que les idées religieuses concernant la femme ont été cristallisées dans les *cancioneros* de Juan de Padilla, de Mendoza et d'autres. Les particularités de l'amour courtois espagnol ne peuvent

cependant être expliquées à la seule lumière du néo-platonisme et du pétrarquisme. Plutôt, elles relèvent de forces socio-religieuses à l'œuvre dans le catholicisme espagnol. L'intérêt du *Doctrinal de Gentileza* d'Hernando de Ludueña, par contraste, résidera dans le caractère séculier de sa perspective et dans son manque d'intention de résoudre l'incompatibilité entre l'idéal courtois et l'idéal chrétien. Là, comme chez Soria, Gauberte, Juan Alvarez Gato, on trouve une quasi-totale absence de l'idée, très répandue chez les Français, que l'amour transforme l'aimée en être digne d'adoration. Ailleurs par contre, les poètes espagnols et portugais parlent d'une dame plus grande que nature et parée de toutes les vertus.

Spiritualisé, l'amour s'élève au-dessus des insatisfactions jusqu'à ce que l'amant puisse jouir de la présence de sa dame en toute quiétude. On reconnaît là la dernière phase de l'amour courtois en France et aussi en Italie où, pour donner une solution au problème de l'incompatibilité de la foi chrétienne et de l'amour courtois, on a créé le symbole de la *dona angelicata* qui élève la femme au sommet de l'amour divin. Ce symbole a été repris par Ausías March, Alfonso Alvarez de Villasandino, don Francés Carrós Pardo. Parfois la Vierge devient une source d'aide : c'est la solution, entre autres, de l'auteur anonyme des *Coplas de un gentilhombre las quales se intitulan Remedios de Amores*.

Plus généralement, dans la lyrique péninsulaire, l'amour est considéré comme un pouvoir fatal qui paralyse l'amant. Pour Villasandino, Juan de Mena, Iñigo López de Mendoza, marquis de Santillane, Juan del Encina, Diego de San Pedro dans le *Tractado de Amores de Arnalte et Lucenda* (1491) et dans le *Cárcel de Amor* (1492), l'amour courtois constitue un égarement dont il faut revenir. Victime du dieu *Amor*, l'amant souffre. Malgré lui ou bien avec une acceptation qui comporte un certain plaisir : un très long service d'amour comme celui qu'a dû supporter Fernando de la Torre est censé grandir celui qui en souffre car c'est l'acceptation des peines amoureuses qui réconcilie l'amour courtois avec l'idéal chrétien. Le sentiment d'aliénation et de dépossession qu'éprouvent les poètes peut alors être considéré comme leur ultime refuge contre le malaise provoqué par les conflits entre les prétentions individuelles à la gratification et les normes de la religion.

Certains poètes protestent toutefois. Santillane, dont la poésie demeure malgré tout la plus près de la conception dantesque, finit par réclamer à sa dame quelque récompense tangible. Manrique finit par chercher la dissolution des liens terrestres. Costave, dans « Conjuro de Amor que hizo a su amiga, conjurándola con todas las fuerzas dell amor », par souhaiter que ses peines soient transférées à sa dame.

A côté de l'aspect mondain et profane qui est de la sorte présent dans le *Cancionero castellano* du XVe siècle se trouvent réflétées certaines conceptions du christianisme médiéval. Le quatorzième poème du *Retablo del Cartuxo sobre la vida de Nuestro Redentor Jesu Christo*, ensemble terminé en 1500 par Juan de Padilla, s'intitule « De la conversion de la Magdalena, y como el amor es en dos maneras, sensual y racional, es a saber, malo y bueno ». L'auteur y condamne radicalement l'amour humain, la sexualité étant d'origine diabolique. Dans les écrits du moine franciscain Iñigo de Mendoza, favori de la reine Isabelle, on trouve à côté d'une apologie de la foi chrétienne, des accents polémiques contre certains aspects idéologiques appartenant au noyau de la conception européenne de l'amour courtois. Pour lui aussi, l'amour relève d'un appétit vulgaire et les peines de l'enfer attendent ceux qui ont péché par amour. C'est la leçon qu'enseignent ses « Coplas ... en vituperio delas malas hembras y ... en loor delas buenas mugeres ». En partie manuel de religion chrétienne à l'usage des courtisans, sa *Vita*

Christi por coplas (1482) fustige les poètes qui abusent du nom de Dieu pour célébrer un amour mondain.

Inspirée de la *canso* des troubadours et de la chanson des trouvères, la *cantiga d'amor* en développe les thèmes à sa manière, atténuant ce qu'elle considère outrancier. La *cantiga d'amor* s'adresse à des jeunes filles, plus rarement à une femme mariée (à moins qu'il ne s'agisse de l'épouse du poète). Ecrite en langage conventionnel, elle chante la *coita* d'amour, cette souffrance d'aimer qui conduit à la folie ou à la mort. Spontané ou de commande, l'éloge est à peu de détails près le même que la destinataire, indiquée dans les rubriques, soit jeune fille ou mariée.

La connaissance de Dante et de Pétrarque a pu enrichir les contenus de la littérature courtoise péninsulaire. En Catalogne surtout, on imite de manière relativement évidente Boccace et les Français. Mais il semble que les Castillans, pour leur part, n'aient retenu de Pétrarque que ce qui se trouvait déjà chez les Provençaux. Les noms cités par Pero Ferrús, un des plus anciens auteurs du *Cancionero de Baena*, sont tirés de romans d'origine française. De plus, les textes qui y sont réunis présentent des analogies de formes avec les techniques françaises et provençales. Il est certain que les thèmes de Chartier étaient connus. Il n'est cependant pas possible de préciser la portée exacte de cette influence, pas plus que de celle d'Oton de Grandson, de Machaut ou de Charles d'Orléans. Tous trois trouvaient en Espagne des esprits prêts à les suivre mais qui avaient bien pu arriver seuls aux mêmes conclusions.

Grâce à Impérial qui a ouvert la voie à l'école dite dantesque (regroupant aussi bien Juan de Mena que le marquis de Santillane), le *dit d'amour* a eu du succès en Espagne au début du XVe siècle. Impérial, comme son émule Fray Diego de Valencia de Léon, connaissait la littérature romanesque française et la *Divine Comédie* dont il a traduit des passages entiers que par la suite il a souvent inclus dans ses poèmes. Les *decires* de Santillane portent la marque française. Il a lu Chartier et Machaut. Son *Infierno de los enamorados* a beaucoup emprunté à la *Divine Comédie* de Dante et au *Corbaccio* de Boccace qu'il a réécrit librement. Ses *Triumphete de amor* s'inspirent de Pétrarque et sont pleins de souvenirs français. Il y conduit le poète au trône de Vénus, une Vénus qui est la modification à la fois de la doña Venus du *Libro de buen amor* (vers 1330) et de celle de la tradition médiévale. Suero de Ribeira écrit une *Missa de Amor* dans laquelle les pétitions des amants sont adressées à Cupidon. Même chose dans le *Siervo libre de Amor* (1439-1440) de Juan Rodríguez de la Cámara.

Des auteurs comme Diego López de Haro, Juan del Encina et Tapia illustrent bien la polarisation religieuse de l'amour courtois castillan au XVe siècle. Ils réussissent à introduire dans le thème de la *doble muerte* une inquiétude métaphysique. Dans la poésie de Juan del Encina, par exemple, la cruauté de la dame est assimilée à l'enfer. Les *Coplas* de Garci Sánchez de Badajoz font allusion au thème, plus rare, du change. De manière globale, les conceptions religieuses de Mendoza concernant l'amour, la femme et la condition humaine en général constituent un système qui a irradié toute la production de littérature amoureuse au XVe siècle. L'idée médiévale de la femme instrument du diable, concurrencée toutefois par cette autre de la femme dépositaire des attributs et pouvoirs divins, est encore très répandue dans l'amour courtois espagnol. A côté de la censure qu'ont exercée les écrits de Mendoza et de Padilla, pour ne nommer qu'eux, il faut mentionner la position beaucoup plus indulgente de Ludueña qui ne croit pas que tout amour mette automatiquement l'âme en péril. Une concession de *Raison*, l'acceptation de la sensualité dans le mariage. Mais, en dépit de quelques dissensions, Mendoza,

Padilla et de Ludueña s'accordent sur ce point que l'alliance du corps et de l'âme dégrade l'âme.

Généralement les textes de la courtoisie péninsulaire s'élaborent autour de quelques mots-clés *(raison, sensualité, volonté, cœur, yeux, âme, corps, mort, rétractation, fuite...)* qui mettent en place un conflit sans solution pratique entre deux modes de vie : l'un personnel et qui centre l'existence sur les biens matériels; l'autre spirituel qui prône le renoncement aux biens passagers *(contemptus mundi)* pour miser sur une félicité éternelle. Pour Padilla, l'amour rationnel (celui-là qui tend vers Dieu) est bon; l'amour sensuel est mauvais parce que la sexualité est du domaine du diable. Des dits d'amour de la deuxième moitié du XVe siècle prendront donc la forme de tournois ou de batailles d'amour (la *Batalla* de Gómez Manrique; la *Guerra de Amor* de Bivero; le *Combate de Amor* de Barva). Paraissent aussi au XVe siècle plusieurs purgatoires et enfers qui développent le thème de la double mort : le *Penitencia de amor* (1514) de Pedro Manuel de Jiménez de Urrea; le purgatoire de Antonio de Guevara ; l'*Infierno de amor* de Garci Sánchez de Badajoz; deux enfers portugais, celui de Duarte de Brito puis le *Fengymento de Amores* de Diogo Brandão, tous deux inspirés de Santillane.

Au niveau des textes, on observe une dichotomie radicale entre la Raison et les autres facultés. Certains poètes considèrent la volonté comme une force neutre, qui peut être soumise soit à Raison, soit à quelque autre faculté. C'est la position de Mendoza, Garci Sánchez de Badajoz, Jorge Manrique... dont on peut remarquer au passage le caractère guerrier du langage et la prise de position comparable à celle de *La Celestina*. Par contre, d'autres auteurs considèrent qu'elle est liée aux bas instincts. Telle est la position de Juan de Mendoza dans ses *Coplas de los siete pecados mortales* (1500). Dès lors que les séductions amoureuses s'insinuent dans l'âme par les mêmes détours que les tentations diaboliques, la réconciliation entre *Raison* et *Amour* ne saurait être que précaire. Blessé d'amour, le poète cherche un remède au mal qui le mine. La *muerte de amor* est la limite vers laquelle tend le poète qui a conscience de son aliénation. Jorge Manrique soutient que jamais plus il ne retrouvera son intégrité. Pour Pedro de Cartagena la mort est explicitement *le* remède à son mal. Quand même, il finira par abandonner sa quête pensant qu'après tout, cette façon de se réconcilier avec lui-même est moins radicale et tout aussi efficace. L'incapacité des poètes des *cancioneros* à parler de manière cohérente des mécanismes qui régissent les relations entre la volonté, la raison et la vie instinctive souligne l'intransigeance du cadre à l'intérieur duquel il était impossible d'apporter des arguments en faveur de la sensualité. A travers ses larmes et son angoisse, le poète découvre une distance infranchissable entre lui et sa dame. Il se sent aliéné et ce sentiment d'aliénation baigne dans une tristesse et un désenchantement inhérents à la poésie amoureuse du XVe siècle. La poésie portugaise, dont la profonde mélancolie a reçu le nom de *saüdade*, offre peu d'exemples comparables. C'est là que le thème du *desengaño* a sa signification la plus authentique. Charles d'Orléans ne sera jamais allé aussi loin que Bernadim Ribeiro qui mourut d'un amour non partagé, à ce que l'on dit.

Chaucériens

En Angleterre, la mort de Chaucer (1400) laisse la littérature aux mains d'imitateurs ayant à leur tête John Lydgate et Thomas Hoccleve. Le style de la vie de Cour encourage les poètes à entrer dans le moule et à reproduire formes et thèmes traditionnels. De Lydgate, il reste quelque

cent quarante-cinq mille vers commandés pour la plupart par ses différents mécènes (Thomas Montacute, earl de Salisbury, Richard Beauchamp, earl de Warwick et Margaret Talbot). Vers 1408 il publia *Reason and Sensuality*, sept mille quarante-deux octosyllabes sur le thème de la chasteté qui sont dans la tradition des *Echecs amoureux* et où les éléments du montage allégorique traditionnel (printemps, jardin, Nature, Forêt, Raison) circonscrivent l'univers. Thomas Hoccleve a pour sa part participé à la controverse soulevée par la lecture du *Roman de la Rose* de Jean de Meung en adaptant dans sa *Letter of Cupid* un livre de Christine de Pisan. Dans la *Male Regle* (1406), il décrit ses mésaventures personnelles.

Un certain nombre d'autres textes du XVe siècle méritent de retenir l'attention : *The Flower and the Leaf*, savoureuse allégorie prise à Chaucer à la fin du siècle; *The Cuckoo and the Nightingale*, texte du début du siècle et dont l'attribution fait problème et qui serait peut-être de Sir Clanvowe, chaucérien bien connu à la Cour de Henri IV; *The Assembly of Ladies*, traduction allégorique de la *Belle Dame sans Merci* faite par Sir Richard Ros; *The Court of Love*, série de poèmes qui datent de la fin du XVe siècle ou du début du XVIe siècle et qui présentent plusieurs similarités avec ceux de Chaucer et de la tradition médiévale.

L'abondance de la poésie séculière en Angleterre au XVe siècle s'explique en partie par l'importance de la vie de Cour qui attira des poètes connus et des amateurs comme le duc de Suffolk, Humphrey Newton... sans oublier la présence de Charles d'Orléans. En relisant ces textes à la lumière de ce qu'on sait maintenant de la poésie française qui lui est contemporaine, on arriverait peut-être à juger autrement que de manière négative les phénomènes cumulatifs (répétitions, synonymes, pléonasmes, intensifications, appositions, vers sans rapport immédiatement perceptible avec le thème) qui la caractérisent.

Les auteurs écossais du XVe siècle (Gower, Dunbar, Henryson...) sont allés à l'école de Chaucer, Machaut et Deschamps. John Gower, contemporain et ami de Chaucer appartenait à la Cour de Richard II. C'est à l'instigation de ce dernier qu'il écrivit la *Confessio amantis*, long poème où *Amans* se confesse à *Genius* et où plusieurs historiettes tirées des *Métamorphoses* d'Ovide en illustrent le propos. Son *Mirouer de l'omme* est constitué de ballades à la Froissart. En plus d'écrire de la poésie morale et religieuse, allitérative et burlesque, Robert Henryson a rédigé une brève version d'*Orphée et Eurydice*, *Robene and Makene*, pastourelle presque entièrement dialoguée et *The Testament of Fair Cresseid* (1493) qui s'inspire du *Troilus and Criseyde* de Chaucer et compte parmi les poèmes les plus complexes de la fin du Moyen Age. Pour sa part, William Dunbar fut associé à la Cour de Jacques IV. Son œuvre, pleine de contrastes, oscille entre l'amour courtois et la chanson obscène, la parodie et le poème d'inspiration religieuse. Sa tendance à la nomenclature a agacé les critiques qui ont fini par considérer que sa poésie sur la mort et la résurrection avait plus d'intérêt que *Bewty and the Presoneir*, *The Thrissil and the Rose*, et *The Golden Targe*.

Minnesang et Meistergesang

Au XVe siècle la poésie lyrique allemande est encore liée à la musique. L'école de composition lyrique créée au XIVe siècle par Heinrich von Meißen marque le début de l'ère du *Meistersinger*. Von Meißen, mieux connu sous le nom de Frauenlob, avait appris son métier des maîtres du XIIIe siècle, Konrad von Würzburg, Wolfram von Eschenbach et Gottfried von

Strassburg. Son *Marienleich*, où Marie raconte sur un registre amoureux la visite du Saint-Esprit, peut être considéré comme l'écho de *Under der linden* de Walther von der Vogelweide ou bien celui du *Cantique des Cantiques*. En outre, dans ce même poème, Frauenlob retravaille une allégorie du *De Planctu* d'Alain de Lille. Un peu plus tard, Heinrich von Mügeln composera des chants courtois imitant ceux de Frauenlob. Son ouvrage majeur cependant, *Der Meide Kranz*, est un traité philosophique allégorique fortement imprégné des idées de l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille. Suchensinn, qui vécut à la Cour de Bavière, a laissé quelque vingt *lieder* (ceux qui sont allégoriques étant presque tous destinés à un auditoire courtois), rappelle le *Minnesang* plus qu'il n'annonce le *Meistergesang*.

La tradition de la *Minneallegorie*, dont la mode s'est répandue rapidement, suppose un cadre bien défini et un langage plus ou moins maniéré. Le schème nucléaire traditionnel comprend les éléments suivants : le poète marche ou chevauche dans les bois (1) où il rencontre une dame fort belle et joliment vêtue (2) qu'il suit jusque dans son palais où il fera la connaissance de plusieurs figures féminines allégoriques dont *Amour*, *Joie*, *Honneur*, *Chasteté*, *Constance*... (3). *Die Mörin* d'Hermann von Sachsenheim continue au XVe siècle la veine de la *Minneallegorie*. L'héroïne semble sortir du *Parzival* (1200/1210) de Wolfram et l'inspiration principale venir du *Der Tugende* d'Altswert.

Du point de vue formel, le *Meistergesang* apparaît comme une tentative de continuer le *Minnesang* qui avait fleuri en Allemagne durant le premier quart du XIIIe siècle alors que les auteurs imitaient les formes strophiques de la lyrique provençale tout en en satirisant, comme Kürenberg, les contenus.

Oswald von Wolkenstein et Hugo von Montfort, tous deux de la région des Alpes autrichiennes, où la tradition du *Minnesang* s'est répandue plus tard qu'ailleurs en Allemagne, vont tenter d'en maintenir les formes en usage.

Plus de cent vingt-six *lieder* et cent vingt-deux compositions musicales constituent ce qui nous est parvenu de la poésie du Tyrolien Oswald von Wolkenstein, l'un des écrivains les plus difficiles de la fin du Moyen Age. Avec lui, la *Liebesdichtung* s'éloigne du *Minnesang* traditionnel. En effet, Wolkenstein réussit à combiner la narration d'amours réelles et les formes du *Minnesang* mais de telle sorte qu'il soit difficile de faire la part du sentiment authentique et des pratiques discursives courantes à l'époque. Par contre, il est certain que son œuvre porte la trace d'événements contemporains. Les déboires politiques qu'a connus Oswald semblent liés à une femme dont l'identité demeure obscure. C'est avec l'intention de conquérir cette dernière que le poète aurait entrepris le pèlerinage en Terre Sainte évoqué dans plusieurs de ses poèmes (ainsi dans « Ach senliches leiden » et « Var, heng und lasz »). Ailleurs (« Nempt der shonen plüde ») il combine des éléments de la nature et de la poésie courtoise conventionnelle. Ailleurs encore (« Es fugt sich ») Wolkenstein décrit sa peine dans le langage de la *Minne*. Rien de neuf, en apparence du moins. De plus, le thème du voyage en Terre Sainte est fréquent dans la littérature chevaleresque. On a donc conclu à la possibilité que Wolkenstein ait inventé de toutes pièces la situation de la Minne. Si la tentation était forte d'interpréter son œuvre de manière autobiographique, l'incertitude des conclusions n'en est que plus décevante.

Hugo von Montfort, aristocrate, intendant à la Cour de Léopold III d'Autriche, connaissait bien les règles de la chevalerie *(Ritterdienst)* et de l'amour courtois *(Minnedienst)*. Parfois considéré comme le dernier écrivain du *Minnesang*, il était au fait des transformations que la forme avait subies à son époque. Cette connaissance, autant que sa foi chrétienne et son

idéal chevaleresque, donne à son œuvre une coloration particulière. Ses premiers poèmes, destinés à un public constitué par la noblesse, appartiennent à la tradition courtoise bien qu'il n'y soit guère question de dames inaccessibles, mais de ses trois épouses. Dans ce thème de base de l'amour de l'épouse (image de la mère de Dieu), on décèle le caractère ambivalent de l'époque. D'un côté, préférence marquée pour la courtoisie et la chevalerie; de l'autre, revendications bourgeoises d'honnêteté et de fidélité conjugales.

Un autre auteur, Muskatblüt, a écrit dans la première moitié du XVe siècle des poèmes allégoriques sur des thèmes bibliques, des textes en l'honneur de Marie, des poèmes politiques et satiriques et des poèmes d'amour où l'influence de Frauenlob est visible. Là aussi, comme partout ailleurs, on le constate, les frontières n'étaient pas nettes entre les genres.

En Allemagne aussi on a théorisé l'amour courtois. Ce genre d'écrits a atteint son apogée au XVe siècle dans le *Konstanzer Minnelehre* de Johann von Konstanz (2500 vers répartis en deux parties; l'allégorie, confinée à la première partie, prend la forme du cadre typique traditionnel du rêve). En outre, on n'a pu que constater l'influence du *Roman de la Rose*, ainsi que celle du *Büchlein* (1180/1185) d'Hartmann von Aue sur la tradition courtoise allemande au XVe siècle. Il faut mentionner encore deux versions d'André le Chapelain qui se rattachent à la tradition de la *Minneallegorie* : l'une, au début du XVe siècle, par Everhard von Cesne (qui est par ailleurs l'auteur de quelques chants courtois); l'autre, en 1440, une traduction faite par Johann Hartlieb.

Un trecento encore vivant

Les souvenirs du *Trecento* marquent fortement la poésie, aristocratique pour la plus grande partie, du XVe siècle. On suit, surtout dans la première moitié du siècle, une rhétorique fondée sur les anciens et théorisée par Gasparino Barzizza, Pier Candido Decembrio. La tendance dominante est pétrarquisante : les auteurs du *Quattrocento* reprennent les thèmes centraux de Pétrarque qu'ils adaptent à leur manière. Mais le XVe siècle n'est pas que pétrarquisant : les vers polémiques de Burchiello font retentir une poésie bourgeoise et satirique qui marque le début d'un genre nouveau, grotesque presque jusqu'à l'hermétisme, et qui en portera le nom, « alla Burchia ».

L'importance du *Trecento* est telle qu'on a tendance, aujourd'hui encore, à passer sous silence la littérature italienne du XVe siècle. Celle-ci n'est pourtant pas dénuée de tout intérêt. Plusieurs poètes de l'époque furent aussi des politiciens d'envergure. Né à Venise en 1388, élève de Guarino de Verona humaniste, traducteur du grec et du latin, homme d'affaires et homme politique, Leonardo Giustiniani aimait la musique et la poésie. Il composa des vers inspirés de Pétrarque. Serafino Ciminelli fut lui aussi associé à la vie de Cour. Né à Aquila, d'où il tient son nom Aquilano, il devint, très jeune, page à Naples. Il étudia la musique et la poésie, celle de Pétrarque surtout. Il vint à Rome, accompagna Ferdinand Ier, roi de Naples, à Urbin, alla ensuite dans des Cours de l'Italie septentrionale, puis à Milan pour revenir à Rome où il mourut en 1500. Il s'est acquis une grande renommée par son activité de chantre et d'improvisateur. Il est l'auteur d'un *Canzoniere*, d'épîtres amoureuses en *terza rima* et d'églogues.

Mais le politicien-poète le plus célèbre de l'époque est sans doute Laurent de Médicis qui a écrit des poèmes lyriques amoureux, trente-deux *canzoni a ballo* où l'on retrouve trois motifs

caractéristiques de l'amour courtois (la lamentation amoureuse, le thème de la fuite du temps et l'invitation à l'amour), des pièces d'inspiration religieuse, d'autres satiriques, humanistes et quasi païennes telles le poème inachevé *Simposio* et la *Canzone delle Cegale,* chant carnavalesque.

La poésie de Matteo Maria Boiardo est étroitement liée à l'idéal chevaleresque. Ses trois *Amorum Libri* (ou *Amores*), inspirés par son amour pour Antonia Caprara, une dame de la Cour, ont pu être considérés comme les plus beaux du siècle. Ils représentent trois étapes précises dans l'amour : éclosion et première félicité, lamentations sur la froideur soudaine de la dame, trahison de l'infidèle et résignation du poète-amant. La mort de Boiardo laissa incomplet l'*Orlando innamorato,* texte que le poète avait temporairement délaissé parce qu'il lui semblait futile de travailler à une œuvre de fantaisie alors que l'Italie était dévastée par les armées de Charles VIII.

Malgré ses variantes locales, la littérature courtoise constitue un phénomène qui a marqué toute l'Europe occidentale jusqu'en Angleterre où Lydgate, apportant malgré tout quelque chose de différent aux écrits de Chaucer, a produit des poèmes inspirés de Boccace et qui proclament la noblesse de l'homme. La tradition courtoise a étendu ses ramifications aussi loin que la Cour de Charles IV à Prague. Ce dernier et ses imitateurs s'en sont toutefois tenus aux règles périmées du XIIIe siècle. En Bourgogne, cette Bourgogne que l'on amalgame trop facilement avec la France et qui joua un rôle important dans le développement de la grande rhétorique, fut fondée cette cour d'amour qui regroupait quelque sept cents membres, parmi lesquels Antoine de La Sale, auteur du *Jehan de Saintré.* Là, Christine de Pisan trouva refuge temporaire. A la Cour de Marguerite d'Autriche, Molinet, le transformant en un livre de piété, traduisit en prose le *Roman de la Rose.* Nicaise Ladam, suivant la mode, utilise à peu près partout les allégories du *Roman de la Rose.*

Il est difficile, nous l'avons constaté à plus d'une reprise, de faire la part exacte de la contribution des trécentistes ou bien de celle des poètes provençaux à la littérature courtoise du XVe siècle. Quelques grandes lignes ont cependant pu être dégagées, qui nécessiteront de fréquents réajustements. L'on ne saurait trop se méfier de toute définition totalisante de la courtoisie. Aucune de ces visions essentiellement réductrices ne saurait tenir compte de toutes les différences de temps et de lieux. Déjà Christine de Pisan établissait des distinctions entre les deux parties du *Roman de la Rose* à partir de leurs divergences dans la représentation de l'amour.

Il n'y a pas vraiment à s'étonner lorsque l'on constate que le discours tenu sur l'amour courtois se complique quand pointe la suggestion qu'un texte comme le *De arte honeste amandi* d'André le Chapelain est ironique, que les règles qui y sont proclamées dénoncent l'hypocrisie de l'amant traditionnel au lieu de donner la Bible de l'amour courtois. Que dire alors lorsque ce même concept d'ironie est reporté sur l'œuvre de Chrétien de Troyes? Les dires des poètes assez malins pour soupeser les effets des propos de leurs ennemis sur leur crédibilité ne supportent-ils pas, plus souvent qu'autrement, une reconnaissance tacite du caractère ironique de la situation?

Il semble que les poètes allemands aient été très tôt sensibles à l'absurdité inhérente à l'amour courtois. Peu importe que cette conscience dérive d'une mauvaise compréhension de leurs modèles français ou non. Le poète ironise : c'est ce que firent Reinmar, Walther von der Vogelweide et Neidhart von Reuental dès le XIIe siècle. Ailleurs, en France, en Espagne et en Angleterre, on parodiera aussi l'amour courtois mais à une époque ultérieure et lorsque celui-ci se sera, en bien des cas, embourgeoisé. Dans *Flamenca* les amants utilisent le langage courtois

sans être à proprement parler des amants courtois. Dans le *Guillaume au Faucon*, aussi bien que dans le *Parliament of Fowles* de Chaucer, l'on perçoit bien quelque chose qui ressemble à un refus de l'amour courtois. Dans son *Purgatorio de amor*, Bachiller Jiménez se plaint de l'absence de relations sexuelles avec sa dame.

Au XVe siècle, la tradition courtoise française s'enrichit d'images sensibles. On tente une réévaluation de l'amour en fonction de la vie « concrète ». La vie intérieure s'écrit dans une tristesse grandissante qui sera une des caractéristiques marquantes de la littérature courtoise espagnole, par ailleurs fortement polarisée religieusement.

Quoi qu'il en soit, depuis que Gaston Paris en inventa le terme et en donna la définiton, l'amour courtois a été le sujet de bien des discussions portant sur le problème des origines. Peu à peu le centre d'intérêt s'est déplacé vers une remise en question du concept même d'amour courtois. Remise en question sévère et violente puisqu'on va, dans certains milieux, aussi loin que de considérer que le terme et la notion d'amour courtois constituent une entrave à la compréhension des textes que l'étiquette regroupe, que l'expression n'a aucun contenu spécifique et ne constitue que la base d'un morceau d'histoire fictive. Inaccessible au-delà de nos schèmes d'analyse, l'amour courtois semble vouloir se retrancher derrière son mystère.

Lucie Brind'Amour
Louisiana State University
Baton Rouge

Bibliographie essentielle

N. B. Pour une bibliographie plus étendue, voir en particulier Boase, Kelly, Newman et Poirion.

Ouvrages généraux

BOASE (Roger), *The Origin and Meaning of Courtly Love*, Manchester, 1977.
DRONKE (Peter), *The Medieval Lyric*, London, 1968.
DUPIN (H.), *La courtoisie au Moyen Age (d'après les textes du XIIe et du XIIIe siècle*, Paris, 1931; réimpr. Genève, 1973.
FERRANTE (J. M.), ECONOMOU (G. D.) éd., *In Pursuit of Perfection : Courtly Love in Medieval Literature*, Port Washington—New York—London, 1975.
GLUNZ (Hans H.), *Die Literaturästhetik des europäischen Mittelalters*, Frankfurt a. M., 1963 (1ère éd. 1937).
KELLY (D.), *Medieval Imagination : Rhetoric and the Poetry of Courtly Love*, Madison, Wisc., 1978.
LAFITTE-HOUSSAT (J.), *Troubadours et cours d'amour*, Paris, 1950.
LEWIS (C. S.), *The Allegory of Love*, London, 1936.
NEWMAN (F. X.), éd., *The Meaning of Courtly Love*, Albany, N. Y., 1968.
TOPSFIELD (L. T.), *Troubadours and Love*, Cambridge, 1975.
VALENCY (M.), *In Praise of Love : an Introduction to the Love-Poetry of the Renaissance*, New York, 1958.

Etudes particulières par pays

France

BRUNEAU (Charles), *Charles d'Orléans et la poésie aristocratique*, Lyon, 1924; réimpr. Genève, 1973.
CHAMARD (Henri), *Les origines de la poésie française de la Renaissance*, Paris, 1920; réimpr. Genève, 1973.
CHAMPION (Pierre), *Histoire poétique du XVe siècle*, Paris, 1923; réimpr. Paris, 1966.
DOUTREPONT (Georges), *La littérature française à la Cour des ducs de Bourgogne*, Paris, 1909; réimpr. Genève, 1970.
PLANCHE (Alice), *Charles d'Orléans ou la recherche d'un langage*, Paris, 1975.
POIRION (Daniel), *Le poète et le prince : l'évolution du lyrisme courtois de Guillaume de Machaut à Charles d'Orléans*, Paris, 1965.

SHAPLEY (C. S.), *Studies in French Poetry of the Fifteenth Century*, The Hague, 1970.
THIBAUT (Fr.), *Marguerite d'Autriche et Jean Lemaire de Belges ou de la littérature et des arts aux Pays-Bas sous Marguerite d'Autriche*, Lyon, 1924; réimpr. Genève, 1970.
ZUMTHOR (Paul), *Le masque et la lumière : la poétique des grands rhétoriqueurs*, Paris, 1978.

Espagne

BEYSTERVELDT (Antonie Adrianus van), *La poesia amatoria del siglo XV y el teatro profano de Juan del Encina*, Madrid, 1972.
GREEN (Otis H.), *The Literary Mind of Medieval and Renaissance Spain*, Lexington, Kent., 1970.
HEUGAS (P.), *La tradition et sa réinterprétation dans le Libro de Buen Amor : Juan Ruiz et l'art d'aimer*, in *Le Moyen Age en Espagne* (Actes du Xe Congrès national de la Société des Hispanistes français de l'Enseignement Supérieur), Saint-Étienne, 1975, pp. 41-53.
LABERTIT (A.), *Note pour une sémiotique et une poétique de la parodie dans le Libro de Buen Amor*, *ibid.*, pp. 31-40.
LE GENTIL (Pierre), *La poésie lyrique espagnole et portugaise à la fin du Moyen Age*, Tome I. : Les thèmes et les genres, Rennes, 1949; Tome II : Les formes, Rennes, 1952.
RECKERT (Stephen), *La textura verbal de la Celestina*, in *Medieval Hispanic Studies presented to Rita Hamilton*, London, 1976, pp. 161-174.
RODRIGUEZ-PUERTOLAS (Julio), *De la Edad Media a la edad conflictiva*, Madrid, 1972 (cf. pp. 217-242).
RUSSELL (Peter E.), *The Celestina comentada*, in *Medieval Hispanic Studies presented to Rita Hamilton*, London, 1976, pp. 175-193.
SALINAS (Pedro), *Jorge Manrique, o tradición y originalidad*, Buenos Aires, 1970.

Angleterre

BENNETT (H. S.), *Chaucer and the Fifteenth Century*, Oxford, 1947.
CHAMBERS (E. K.), *English Literature at the Close of the Middle Ages*, Oxford, 1945.
GRAY (Douglas), *Later Poetry : the Courtly Tradition*, in *History of Literature in the English Language*, éd. W. F. Bolton, London, 1970, Tome I, pp. 312-370.

Italie

AURIGEMMA (Marcello), *Aspetti e figure del Quattrocento letterario*, Roma, 1972-1973, 2 vols.
DE ROBERTIS (Domenico), *L'esperienza poetica del Quattrocento*, in *Storia della letteratura italiana*, éd. Emilio Cecchi, Natalino Sapegno, Milano, 1965, T. III, pp. 281-628.
GALARDO (P.), *Il Quattrocento*, Milano, 1968.
RESTA (Gianvito), *Dante nel Quattrocento*, in *Dante nel pensiero e nella esegesi dei secoli XIV e XV* (Atti del Convegno di Studi realizzato dal comune di Melfi), Firenze, 1975, pp. 71-91.
ULLMAN (B. L.), *Studies in the Italian Renaissance*, Roma, 1970.

Allemagne

KERN (I.), *Das höfische Gut in den Dichtungen Heinrich Frauenlobs*, Berlin, 1934; réimpr. Nendeln (Liechtenstein), 1967.
KUHN (Hugo), *Minnesangs Wende*, Tübingen, 1967.
MÜLLER (U.), *Oswald von Wolkenstein : Die 'Heimatlieder' über die Tiroler Streitereien*, in *Mittelhochdeutsche Lyrik*, éd. H. Moser, B. Wiese, *Zeitschrift für deutsche Philologie*, LXXXVII (1968), pp. 222-234.
PETZSCH (Christoph), *Die Bergwaldpastourelle Oswalds von Wolkenstein*, *ibid.*, 195-222.
ROBERTSHAW (A.), *Oswald von Wolkenstein : The Myth and the Man*, Göppingen, 1977.
RUPPRICH (Hans), *Die deutsche Literatur vom späten Mittelalter bis zum Barock*, in *Geschichte der deutschen Literatur*, Tome I-II, éd. H. De Boor, R. Newald, München, 1970-1973.
SCHMIDT (Joseph), *Renaissance, Humanismus, Reformation*, Stuttgart, 1976 (Die deutsche Literatur, ein Abriss in Text und Darstellung, 3).
WALSHE (Maurice O. C.), *Medieval German Literature : a Survey*, Cambridge, Mass., 1962.
WENTZLAFF-EGGEBERT (Friedrich Wilhelm), WENTZLAFF-EGGEBERT (Erika), *Deutsche Literatur im Späten Mittelalter (1250-1450)*, Hamburg, 1971.

LE CONTE ET LA NOUVELLE

Le soudain essor de la narration brève au XIVe et au XVe siècles est l'un des phénomènes collectifs les plus remarquables qui aient contribué au développement des littératures modernes européennes. Un état descriptif et comparatif du conte et de la nouvelle devrait permettre de préciser les sources, les mécanismes et les influences, qui ont présidé à son avènement et déterminé son évolution.

Antécédents du genre

Il suffirait de citer Esope, Ovide, Apulée, les fabliaux, la littérature courtoise, les chansons de geste, les romans de chevalerie, la Bible, les écrits des Pères de l'Eglise et le roman de Renart, pour rendre compte de la diversité des sources thématiques et structurelles qui ont préparé l'essor du genre narratif bref. Cependant, d'autres sources ont joué un rôle déterminant dans l'évolution du conte, et c'est par l'intermédiaire de la péninsule ibérique — foyer de rencontre des cultures juive, arabe et chrétienne — que les principales sources orientales ont été introduites en Occident. A la fin du XIe, ou au début du XIIe siècle, Pedro Alfonso, juif converti espagnol, réunit une trentaine de contes d'origine orientale dans la *Disciplina Clericalis*. Ils seront ensuite incorporés à la compilation médiévale des *Gesta Romanorum* qui en répandra les thèmes et les anecdotes dans toute l'Europe. Le *Sendebar* fut traduit de l'arabe en castillan dès le XIIIe siècle sous le titre de *Libro de los engannos y los asayamientos de las mugeres*, mais c'est dans une version latine du XIIe siècle, traduite de l'hébreu par un moine, Juan de Alta Silva, que le recueil des *Sept Sages de Rome*, traduit et imité dans la plupart des langues modernes, exercera une influence déterminante sur la littérature didactique européenne à tendance anti-féministe. Du *Pantchatantra*, recueil de fables, apologues et exemples, destiné aux prédicateurs bouddhistes, on a imité les historiettes et le cadre général : la fiction des animaux doués de la parole. Un chef-d'œuvre castillan du XIIIe siècle s'en inspire directement : le *Calila e Dimna*, qui, à son tour, suggère vers la fin du siècle au Mallorquin Ramon Lull son *Libro de les besties*. Avec la fin de la Reconquête, la culture arabisante et morisque disparaît de la péninsule, mais la pensée, les thèmes et les modèles orientaux qui ont été transmis à l'Occident font désormais partie du fonds commun de la culture européenne médiévale.

Sur un plan formel, les recueils d'exemples médiévaux peuvent être considérés comme la forme primitive occidentale des premières collections de contes. Principalement destinés aux

prédicateurs, ils participent davantage de l'aide-mémoire que du conte moderne. Ce qui explique en partie leur forme schématique, l'absence d'analyses psychologiques, de descriptions et de préparation dans la présentation d'un fait narratif réduit à un argument unique et non développé. Mais sous une forme laconique, lapidaire ou proverbiale, l'exemple offre cependant une sorte de récit en miniature centré autour d'un noyau narratif simple. Il est à la fois anonyme et universel, la vision du monde qu'il présente est celle d'une société et d'une morale dont les structures sont immuables et les types humains permanents. Projection de la conscience collective populaire médiévale, le monde et la société sont envisagés suivant une éthique d'inspiration profondément religieuse qui exclut toute interprétation personnelle. De même que pour les premiers recueils de contes, on ne saurait apprécier le potentiel narratif de l'époque en fonction des seules compilations qui nous sont parvenues. L'art de conter est oral, avant de devenir un art d'écrire. La relation d'interdépendance existant entre le conteur et son public a déterminé l'évolution formelle du conte, et défini la codification orale d'une matière narrative en cours d'élaboration et de transformation, dont l'évolution sera ultérieurement fixée par l'écriture. Les compilations d'exemples ont été une forme de transition nécessaire lors de la transmission des thèmes traditionnels du Moyen Age aux premiers recueils de contes primitifs connus.

Les prosateurs italiens ne tardèrent pas à transcrire en langue vulgaire la matière reçue de France, des Anciens, et de l'Orient. Outre le *Libro dei sette savi* traduit du français, on trouve les *Dodici conti morali,* dérivés d'une source française, et les *Conti d'antichi cavalieri,* relations de prouesses et actions valeureuses tirées de l'Histoire et de la matière de Bretagne. Mais l'ouvrage le plus remarquable, par sa diffusion européenne autant que par la place qu'il occupe dans l'évolution du conte, est le *Novellino* ou *Le Cento novelle antiche*. Composé vers la fin du XIIIe siècle, il représente une étape importante dans l'évolution du conte et la fixation du genre en prose vulgaire. Le sous-titre précise : *Libro di novelle e di bel parlar gentile*; le style est laconique, concis, sans recherches ni ornements, mais si pour l'époque, la langue est un modèle de prose narrative, il n'offre guère d'originalité quant au renouveau des thèmes, ni grand achèvement sur le plan artistique. La matière est tirée des compilations latines médiévales, des textes français et provençaux, des Anciens, et même de la tradition orientale. On a pu considérer le *Novellino* comme une forme ultime des recueils d'exemples, mais le prototype de la nouvelle brève en prose, limité à un argument simple et disposé suivant une structure linéaire, est déjà présent. L'auteur, probablement florentin, n'apparaît ni n'intervient dans ses récits qui participent encore d'une conception médiévale du monde et de la société. Le *Novellino* dépasse son époque et son cadre géographique par la portée universelle de l'expérience humaine qui s'y reflète, mais il ne différerait guère des recueils d'exemples ni des contes moraux ou didactiques, si l'esprit d'observation incisif qui l'anime, la raillerie des ridicules, l'éloge de la ruse et de l'intelligence triomphant de la sottise et l'innocence, ne l'en distinguaient nettement.

Après avoir transmis à l'Europe les modèles orientaux, l'Espagne offre une notable contribution au développement du conte en prose. Ecrit dans la première moitié du XIVe siècle, le *Libro de Patronio* ou *Conde Lucanor,* est un ouvrage didactique illustré de cinquante contes moraux, bien que l'idéal de générosité chrétienne dont s'inspire le traité n'exclut pas les leçons d'une sagesse pratique qui l'emporte bien souvent sur l'éloge de la vertu. Les contes ne sont pas originaux, ils sont imités des modèles arabes, provençaux, français et latins. Le recours constant au discours indirect leur confère quelque monotonie, un ton dogmatique, et même une certaine

froideur, mais le style volontairement sobre et dépouillé est un modèle de pure prose castillane, qui, sur le plan de l'écriture, correspond à l'éthique élevée de Juan Manuel, et témoigne du développement d'une prose narrative originale : le conte s'affirme pour la première fois en langue castillane comme une création artistique. La prose de Juan Manuel est fortement marquée de sa personnalité et l'anonymat inhérent aux compilations précédentes a disparu. Contemporain de Chaucer et de Boccace, on constate cependant que Juan Manuel ne subit aucunement l'influence vivifiante du renouveau des Lettres Classiques, et que le *Conde Lucanor* se situe exclusivement dans le cadre d'une évolution strictement péninsulaire. Cet achèvement artistique dans la castellanisation se retrouve également dans le *Libro de buen amor*, collection d'exemples, de fables et d'apologues, insérés dans une structure autobiographique. Cette structure et l'emploi de formes versifiées traditionnelles le rapprochent davantage des *Canterbury Tales* que du *Décaméron*, bien que la création des caractères et l'analyse psychologique n'y soient que très peu développées. Les fables versifiées de Juan Ruiz sont en soi un achèvement artistique, elles ne seront pas imitées, et la narration brève sera désormais dominée par une prose en langue vulgaire qui n'évoluera de nouveau qu'au siècle suivant, sous la plume de l'auteur du *Corbacho*. Cette situation en marge des grands courants de la Renaissance s'explique en partie par la volonté de christianisation qui a accompagné la lente Reconquête de la péninsule, et on remarque qu'en ce qui concerne le conte édifiant, cette tendance s'est maintenue plus longtemps que dans les autres littératures à cette époque. C'est ainsi que dans l'*Expeculo de los legos* on expose une morale sévère illustrée d'anecdotes, de paraboles tirées du *Nouveau Testament*, des *Vies des Saints*, des écrits des Pères de l'Eglise, des histoires romaines, etc... *El Libro de exemplos* ou *Suma de exemplos por A.B.C.* de Clemente Sanchez de Bercia (fin XIVe siècle ou début XVe) comprend quelque 467 exemples ou contes en miniature. Chaque exemple est précédé d'une phrase latine traduite en vers qui précise la moralité de l'apologue. Ces anecdotes sont tirées du fonds commun des recueils antérieurs, la narration est réduite à la présentation d'un argument principal unique, le style simple et fonctionnel n'est pas influencé par la personnalité de l'auteur; l'ensemble n'est pas sans rappeler, mais en plus sommaire, le *Novellino*. D'un style plus élaboré, *El libro de los gatos* comprend cinquante-huit contes, principalement des apologues d'animaux qui sont le prétexte à une satire mordante des vices et des abus des puissants et du clergé. Ces recueils, et d'autres en portugais et en catalan, quoique plus proches du *Novellino* que des premiers recueils d'exemples, n'en marquent pas moins la permanence d'une mentalité médiévale peu favorable au renouveau idéologique et social de la Renaissance. La situation politique et économique particulière à la péninsule ibérique a fortement contribué à renforcer son isolement littéraire et philosophique, à maintenir la faveur des thèmes édifiants et des modèles médiévaux, et à développer une prose castillane dont le style grave et dépouillé, joint à un solide réalisme, sera l'une des caractéristique de la littérature espagnole des siècles suivants.

L'isolement de l'Espagne est partagé à la même époque par l'Angleterre. Sensible à l'influence française, mais surtout inspiré par les humanistes et les conteurs italiens, Chaucer, rompant avec la tradition littéraire anglo-saxonne, compose en langue vulgaire l'un des recueils de contes les plus achevés de son temps. Ecrits vers 1387, les *Canterbury Tales* ne se réclament plus de l'exemplarité, et le propos didactique s'est estompé au profit du divertissement. Bien que les vingt-trois contes ne soient pas originaux, mais tirés ou imités d'ouvrages antérieurs, Chaucer ne fait œuvre ni de compilateur ni de traducteur; les contes et les prologues sont autant

de créations nouvelles qui témoignent de la forte personnalité et du talent diversifié du conteur. Le cadre-prétexte d'un pèlerinage lui permet de réunir des personnages très divers, tant par leur profession que par la classe à laquelle ils appartiennent, bien que ni la haute noblesse ni le menu peuple n'y soient représentés. La structure interne de l'ensemble des contes repose sur la mise en situation narrative des quelque trente personnages qui tour à tour content leur histoire. Ils sont, avec ironie et pénétration, définis et décrits au début du voyage dans le *Prologue* général. Le style des conteurs, l'atmosphère, le genre et le ton des récits, sont en étroite harmonie avec la psychologie et la définition sociale du personnage-conteur. Brossés avec drôlerie et pittoresque dans un style vif et précis, et avec un sens artistique jusqu'alors inégalé, ces personnages sont autant de portraits satiriques et humoristiques des divers types de la société anglaise. Le chef-d'œuvre de Chaucer participe autant de l'étude de caractère que de la satire sociale. Par la peinture réaliste de la société, l'analyse psychologique, les tableaux de mœurs, le traitement des personnages et l'intégration de ces éléments dans un cadre harmonieux et une structure narrative moderne, les *Canterbury Tales* resteront longtemps sans rivaux. Ce n'est qu'au XVIe siècle que le conte sera de nouveau traité avec talent par William Dunbar et Robert Henryson, qui, imitant en cela Chaucer, auront encore recours à une forme versifiée.

Le Décaméron et sa descendance immédiate

Une grande faveur accompagne le conte et la nouvelle en Italie, et des modèles élaborés et variés se développent, qui seront imités par toute l'Europe. Création «spontanée», le *Décaméron* est aussi l'aboutissement d'une tradition vivifiée et renouvellée par le contact avec l'humanisme. Des goûts classicisants et l'imitation des Anciens ont inspiré les premières œuvres de Boccace, mais dans le domaine du conte, la tradition n'ayant pas fourni de modèles définis à imiter, l'originalité profonde de son chef-d'œuvre apparaît en pleine lumière. L'achèvement du *Décaméron* vers 1350 marque une étape importante dans l'évolution du conte et de la nouvelle en Europe. Thèmes, situations et personnages, ne sont pas issus de l'imagination de Boccace : il les a tirés de plusieurs sources érudites et on les retrouve dans la tradition orale. Le recueil participe de la diversité inhérente au genre, mais il présente une plus grande variété que les recueils précédents; variété dans le cadre de l'action : château féodal, échoppe, taverne, palais royal, océan, montagnes sauvages, vallées tranquilles, forêts obscures, bosquets ombragés, descriptions pittoresques de la vie florentine, évocation des longs voyages et de l'Orient...; variété dans les types humains, où toutes les classes sociales sont représentées, des esprits simples et crédules aux intelligences les plus avisées; variété dans la peinture et analyse de l'amour, héroïsme, joie, douleur, immoralité, gloire, vice, honneur, etc., tout est sujet d'observation et prétexte narratif pour l'auteur. A la différence du *Novellino*, le *Décaméron* est un ensemble artistique structuré dont on ne trouve guère d'équivalent que dans les *Canterbury Tales*. La division en dix journées, groupant chacune une dizaine de contes ayant quelque communauté de ton ou de sujet, leur confère unité harmonique et thématique, et permet à l'auteur de présenter une galerie de tableaux savamment disposés pour le plaisir toujours renouvelé du lecteur. L'impression de disparité et de sécheresse du *Novellino* a disparu au profit d'une ordonnance savante et raffinée, centrée sur le microcosme de la société florentine, somme narrative et artistique qui sera imitée et dans laquelle puiseront les conteurs des siècles suivants. Par le degré

de perfection auquel atteint la prose dans le *Décaméron*, le toscan rivalise heureusement avec les lettres classiques et affirme sa prééminence dans la culture littéraire de l'Europe du XIVe siècle. D'une élégance aristocratique, le style de Boccace reste simple et ne dédaigne pas l'usage dialectal; d'une étonnante souplesse, il s'adapte à la condition et à la définition de chaque personnage. Langue complexe aux coloris variés, c'est un modèle achevé de prose narrative qui trouve sa pleine expression dans les descriptions prosaïques de la vie quotidienne et dans la peinture réaliste des milieux bourgeois et populaires. Il serait sans doute exagéré de voir en Boccace le premier conteur moderne, ou encore l'inventeur du réalisme psychologique et social; cependant, la transformation d'une matière schématique, bien souvent orale, comique et vulgaire, en chef-d'œuvre narratif aux multiples facettes, alliant à l'ironie et au plaisir de conter une saine bonne humeur, idéalisme, héroïsme et sentimentalisme, atteste la richesse des qualités humaines, la profondeur de la perception, le raffinement et le sens artistique de Boccace et de ses contemporains. Le réalisme des contes du *Décaméron* participe autant de la tradition médiévale que de l'esprit de la Renaissance, et de même que Chaucer, c'est une attitude mentale nouvelle qui lui fait rechercher la vraisemblance dans l'évolution psychologique de ses personnages, autant qu'une peinture objective, précise, suggestive et amusée, de la société contemporaine : fruit du dynamisme intellectuel d'une société en expansion, triomphe de l'intelligence à l'école de la vie, et du sentiment des réalités sur la naïveté, la crédulité, la superstition et le dogmatisme. Boccace célèbre l'amour souverain fondé sur le sentiment, la passion, et le plaisir des sens, mais où ne dominent ni l'idéal aristocratique et sentimental des romans courtois, ni la transcendance d'un amour spiritualisé. Par ailleurs, il est symptomatique que le prétexte initial du *Décaméron* soit la fuite de dix jeunes gens d'excellente société devant la peste, échappant ainsi à la réalité et aux images obsédantes de la mort noire dans la cité ravagée par le fléau. En quelque sorte retirés du monde de la corruption et de la destruction, placés hors du temps dans l'éden littéraire du paysage arcadien, ils content avec toute la soif de vivre et d'aimer que pouvait ressentir la bourgeoisie florentine du XIVe siècle, la chronique intime d'une société menacée d'anéantissement. Dans l'automne du Moyen Age, soumis aux forces de désagrégation des structures sociales qui avaient régi les rapports humains pendant de longs siècles, plongé dans une époque de contestation du monde féodal et de l'Eglise, en réaction contre les vieux réflexes d'insécurité et d'inquiétude permanente aggravés par une crise prolongée de l'autorité, tant royale qu'ecclésiastique, Boccace, sans la moindre nostalgie de l'ordre ancien, projette sur les êtres et les institutions un regard optimiste et cynique qui reflète l'optimisme existentiel de la société bourgeoise et mercantile florentine. A mi-chemin entre Dante et Pétrarque, Boccace, dans le domaine du conte et de la nouvelle, par cette synthèse d'humanisme, de traditions et de réalisme psychologique et social, a devancé l'évolution intellectuelle et esthétique de l'ensemble de ses contemporains.

Ses successeurs immédiats ne montrent pas un talent comparable et n'atteignent pas au degré d'achèvement artistique et littéraire qui est le sien. En contrepoint aux contes non édifiants du *Décaméron*, le conte anecdotique reste présent dans des ouvrages didactiques et religieux, tels que le *Specchio di vera penitenza* de Jacopo Passavanti, dont la vision du monde est strictement médiévale, ou dans les *Fioretti di San Francesco*, recueil de légendes traduites du latin. Cette permanence de l'anecdote exemplaire se manifeste encore dans la prédication au XVe siècle, sous l'éloquence enflammée de Savonarole, prêchant à Florence, et en langue populaire, les leçons de l'ascétisme médiéval. La première imitation du *Décaméron* est l'œuvre d'un Florentin : dans son

Pecorone, achevé en 1378, Ser Giovanni intègre cinquante nouvelles dans un cadre de vingt-cinq journées, qui sont chacune suivies d'une ballade et correspondent à un entretien, dans le parloir d'un couvent, entre une nonne et un chapelain supposé amoureux. L'intégration des nouvelles dans ce cadre reste très artificielle. Les contes sont tirés de la tradition populaire mais ils diffèrent de ceux de Bocacce et de Sacchetti; les descriptions et la psychologie des personnages se situent à un niveau superficiel; le style est gauche, sans originalité, et bien que le propos de Ser Giovanni soit de récréer, ses nouvelles sont assez peu divertissantes et ne montrent aucune évolution depuis le *Décaméron*. Un autre recueil de nouvelles écrites vers la fin du XIVe siècle présente davantage d'intérêt. Les quelque 250 contes des *Trecento novelle* sont d'inégale longueur et vont de l'anecdote au conte bref ou développé, ils ne sont pas insérés dans un cadre fictif semblable aux recueils précédents. Ecrivant pour le plaisir de conter, Franco Sacchetti restitue avec ironie et concision une chronique animée et parfois caricaturale de la vie florentine. Témoin de son temps et des particularités de la vie politique, Sacchetti possède un sens aigu de la caricature et du mouvement. Ses personnages ne subissent aucune distorsion d'ordre littéraire; il peint avec réalisme, vivacité et fraîcheur les scènes quotidiennes de la vie populaire, mais sur le plan artistique et quant à la perfection de la prose narrative, il ne présente aucun renouvellement par rapport à Boccace. Cette absence de renouvellement se remarque encore dans les *Novelle* de Giovanni Sercambi, achevées vers 1425. Les 155 nouvelles du recueil sont réunies dans un cadre qui n'est plus original : fuyant la peste de 1374, un groupe du Lucquois entreprend un voyage par l'Italie et pour l'agrément de la compagnie les voyageurs-conteurs prennent tour à tour la parole; mais, en dépit d'un cadre fictif comparable à celui du pèlerinage, l'ensemble est très inférieur au chef-d'œuvre de Chaucer. Vingt-quatre de ces nouvelles sont tirées du *Décaméron*, sans pour autant égaler le modèle; la tradition orale a suggéré les autres. Bien que ce recueil présente une matière narrative originale, les thèmes traités sont relativement identiques et l'ensemble manque d'originalité; les récits se limitent pour la plupart à l'expression directe d'une série de faits sans que des observations, considérations ou interventions de l'auteur viennent leur conférer un cachet personnel. Pour Sercambi, la narration en soi n'est pas un art et il ne tente pas de restituer vie et couleur à ses personnages et à ses descriptions. De même que pour les recueils précédents, on pourrait croire, si la chronologie ne venait le démentir, qu'ils sont antérieurs au *Décaméron* et aux *Canterbury Tales*.

Les variantes du genre en Italie

Durant les deux premiers tiers du XVe siècle, la langue vulgaire étant reléguée au second plan au profit du latin, les œuvres écrites en italien semblent refléter cette désaffection. Ce retour vers la langue et la tradition classiques se manifeste dans le conte et la nouvelle; parallèlement, Poggio Bracciolini substitue le latin à la prose vulgaire dans ses œuvres polémiques et dans la peinture des mœurs et de la corruption de son temps, et Giovanni Pontano adopte le latin comme véhicule de l'humanisme et de la modernité. La traduction et l'imitation des Anciens, son goût pour l'humanisme et sa vision réaliste de la société, rapprochent le Pogge de Boccace. Le *Liber facetiarum*, écrit entre 1432 et 1452, est une somme d'exemples qui par sa variété et sa multiplicité offre une peinture satirique de la société de son temps. Le recueil n'est pas original; anecdotes et historiettes sont tirées de la tradition populaire ou reprises des recueils précédents.

Son mérite principal est de faire servir la langue latine à une peinture satirique de son époque et de transcrire dans la langue de l'érudition une matière narrative qui n'était plus traitée qu'en langue vulgaire. Outre les *Facéties* du Pogge, on peut citer les *Proverbii in facetie* qui furent composés vers la fin du XVe siècle, contes fort libres écrits en vers latins et en prose italienne par Antonio Cornazzano. Ecrits pour le divertissement, avec humour, bonne humeur et grande liberté, l'argument du conte repose sur un proverbe «justifié» par le récit, il tient lieu de «moralité» sans que l'exemplarité y trouve son compte. En accord avec la faveur des lettres classiques et de la philosophie néo-platonicienne, un renouveau des thèmes et de la pensée tend à se manifester dans la prose en langue vulgaire. Achevés en 1483, *Le Porretane* groupent soixante et un récits ou contes, galants, tragiques ou scandaleux, mêlés à des dialogues érudits et diserts d'inspiration néo-platonicienne. Giovanni Sabadino degli Arienti écrit pour l'agrément d'une société cultivée et raffinée que passionnent les traditions érudites et populaires, le renouveau philosophique et la peinture de la société contemporaine. Ces tendances sont mises en valeur dans les nouvelles que les participants, réunis dans le cadre bucolique des bains de Porreta, content tour à tour afin de se distraire de la monotonie de la cure. L'auteur mêle avec grand naturel ces divers éléments dans un cadre narratif où se confondent fiction et réalité, passé et présent.

Cependant, la nouvelle sentimentale n'avait cessé d'être cultivée au XIVe siècle. Ainsi, traduite et imitée dans la plupart des littératures européennes, l'histoire de *Floire et Blanchefleur* se retrouve sous la plume de Boccace dans *Il Filocolo*. Pétrarque et Chaucer reprennent le conte de Troïlus et Crisède, tiré du *Roman de Troie*, qui inspire à Boccace son *Filostrato* : passion, scepticisme et ironie en renouvellent le thème et caractérisent le principal personnage féminin. De Boccace également on peut encore citer *L'Elegia di Madonna Fiammetta*, imitée des *Héroïdes*, et dans laquelle l'analyse des sentiments acquiert une importance nouvelle, *Il Ninfale d'Ameto*, qui remet en honneur le roman pastoral et arcadien, et *Il Ninfale Fiesolano*, largement tributaire des *Métamorphoses*. Mais si les imitations gagnent en profondeur et en concentration quant à l'analyse psychologique, l'addition d'éléments mythologiques contribue à ralentir le déroulement de l'action. Le genre sentimental ne rencontre pas au XVe siècle une faveur comparable à celle du conte à tendance réaliste, et il faut attendre le siècle suivant pour qu'il fleurisse de nouveau. Enea Silvio Piccolomini, dans son *Historia de duobus amantibus*, roman écrit en latin et qui, pour les thèmes et la langue, imite Ovide et Boccace, offre du monde et de la société une vision renouvelée par l'humanisme. Achevée en 1444, l'histoire d'Euryalus et de Lucrèce participe pleinement du genre sentimental. On y trouve non seulement de pénétrantes analyses de la psychologie de l'amour et la fatalité de la passion amoureuse dans le personnage de Lucrèce qui ne peut survivre au départ de son amant, mais aussi une leçon de réalisme, lorsque cette même passion atteint ses limites chez un Euryalus en voie de consolation. En dépit d'un ton légèrement ironique, on discerne une certaine amertume dans la vision satirique que l'auteur présente d'une société contemporaine livrée aux plaisirs du monde; en outre, un souci d'érudition et de rhétorique tend à surcharger plus qu'il ne l'enrichit un roman dont les plus grandes qualités reposent sur une structure formée d'éléments satiriques et sentimentaux. Il a cependant exercé une grande influence sur les littératures européennes, et a contribué au renouvellement formel et thématique du conte et de la nouvelle. Mélange digne de l'humanisme italien, cette pluralité dans les genres reflète les diverses préoccupations contemporaines et se retrouve dans le *Paradiso degli Alberti*. Attribué à Giovanni Gherardi da Prato, cet «essai-

dialogue » est divisé en cinq livres et comprend plusieurs nouvelles intercalées dont la forme imite celles de Boccace. Il participe simultanément de plusieurs genres, et offre un contenu singulièrement riche et divers, représentatif de cette époque de renouvellement des idées et des curiosités intellectuelles. Partagé entre l'amour du passé et la passion de vivre, l'auteur a tenté de rassembler en un même ouvrage les connaissances de l'humanisme et la somme des expériences humanistes de son époque. On y disserte sur l'amour, les types humains, les contrées et les pays étrangers, anciens et modernes, on y traite d'archéologie, de questions historiques, métaphysiques, politiques, etc. Cette tentative d'intégration de l'Antiquité dans l'époque contemporaine aboutit à un mélange que rend impraticable la définition d'une structure formelle fondée essentiellement sur l'itinéraire intellectuel, esthétique et affectif de l'auteur. Parmi les nouvelles, celle de *Michel Scotto* semble résumer l'ensemble du « roman » en évoquant l'aventure d'un jeune chevalier qui vit en quelques instants d'une grande intensité une existence entière avec sa richesse d'expériences, de joies et de souffrances. Le thème en soi n'est pas original, mais la conscience de la vanité du jeu dialectique des apparences entre réalité et illusion, qui imprègne cette nouvelle, lui confère une tonalité baroque et mélancolique.

Cependant, et malgré les efforts des latinistes, la prose italienne s'impose de plus en plus comme le support linguistique de l'érudition et de la culture par rapport au latin, et le conte en langue vulgaire ne subit aucune désaffection. Masuccio Salernitano est, au XVe siècle, le meilleur imitateur de Boccace. Réparties en cinq livres, ou décades, les cinquante nouvelles de son *Novellino* ont été composées entre 1460 et 1470. L'esprit caustique et satirique de l'auteur s'applique aussi bien aux histoires « magnanimes » et tragiques, qu'aux mésaventures des maris jaloux, aux mœurs dépravées des femmes et à la vie licencieuse des moines. Imité de Boccace, son style convient parfaitement à la dénonciation des vices et des tares de la société, et sert efficacement ses intentions polémiques et propagandistes. Lorsqu'il s'indigne de la conduite scandaleuse du clergé et dénonce l'exploitation de la crédulité populaire dans la représentation de faux miracles, destinée à maintenir un état de superstition, il recoupe les grands courants de la pensée européenne. Masuccio diffère profondément de Boccace par l'âpreté, la violence du style et le contenu satirique, moralisant et polémique de ses nouvelles, caractéristiques qui ont opposé un obstacle majeur à l'achèvement artistique du *Novellino*. (Cf. aussi chap. VII. L'esprit satirique. . .) Bien que le renouveau des thèmes ne soit pas directement concerné, mais suive une évolution générique semblable à celle du *Renart*, lorsque le milieu favorise une expression relativement indépendante de l'influence aristocratique d'une prose latine liée au culte des Anciens, ou libérée de la férule de la scolastique et de la prédication, on constate que le conte ou narration brève en prose vulgaire — et, dans une moindre mesure, en latin — tend naturellement à devenir le support privilégié d'une remise en question des structures sociales et de la pensée traditionnelle. Le *Novellino* fut considéré comme un livre « dangereux ». Par ailleurs, il semble légitime que la « démocratie » florentine ait été le foyer d'un rapprochement décisif entre culture érudite et inspiration populaire. A une mentalité féodale se substitue une mentalité nouvelle en partie déterminée par l'activité mercantile, la puissance de l'argent et le culte de l'intelligence. Au XVIe siècle, la tendance réaliste ne cessera de s'affirmer tandis que se multiplieront des recueils de contes en prose dont l'agencement ne présente qu'une apparente diversité. On peut citer les scabreuses anecdotes de Pietro Fortini dans les *Notti dei novizi*, les dix-sept nouvelles des *Diporti* de Girolamo Parabosco, les *Cene* de Francesco Grazzini, les *Ragionamenti d'amore* d'Agnolo Firenzuola, des *Ecatommiti* de Giraldi Cinzio, les *Piacevoli notti* de

Straparola, et le recueil de 214 nouvelles de Matteo Bandello, parmi les plus importants. Ces auteurs écriront dans une prose en langue vulgaire qui tendra de plus en plus vers le réalisme le plus crû, et continueront la tradition du *Décaméron* en réunissant leurs contes dans le cadre fictif des journées, décades, voyages, veillées, nuits et soupers.

La nouvelle française

En France, lorsque le conte en prose commence à se développer, les modèles italiens sont déjà nombreux, et le genre accepté et goûté des lecteurs français. Cependant, malgré la présence d'une tradition suivie dans le domaine de la narration brève en langue française, on ne trouve pas avant le XVe siècle de chef-d'œuvre narratif qui puisse prétendre à un degré d'achèvement comparable à celui du *Décaméron* et des *Canterbury Tales*. Il faut attendre le siècle suivant pour que le conte en prose soit cultivé par plusieurs auteurs de talent. Le premier recueil de contes fut achevé en 1461 et on y retrouve l'influence des fabliaux, du *Décaméron* et des *Facéties* du Pogge. Le cadre fictif des *Cent nouvelles nouvelles* n'est guère développé; l'auteur reste anonyme, il n'intervient pas directement, et s'efface devant chacun des trente-six personnages conteurs, dont la fonction essentielle est d'assurer la succession des récits. Bien qu'il soit souvent mentionné, le cadre de l'action n'est pas décrit, et le nombre de personnages intervenant dans chacune des historiettes est très réduit. Les contes sont donc relativement schématiques; la structure narrative se limite généralement à une brève exposition de l'argument, suivie d'un développement linéaire que viennent renouveler ou réorienter les péripéties, jusqu'à ce qu'un trait final et humoristique mette un terme au récit. Comparée à celle de Boccace, la prose narrative des *Cent nouvelles nouvelles* semble peu élaborée, mais sa concision, sa constante économie d'effets, son absence d'ornements et de recherches stylistiques, en font un instrument en parfait accord avec la structure simple et linéaire des contes. Le langage crû et objectif qui unifie le style du recueil est heureusement renouvelé par un jeu métaphorique d'inspiration populaire qui, pour le plaisir du lecteur, introduit fantaisie et diversité dans une thématique assez peu variée. L'esprit des contes se situe à l'opposé du genre psychologique et sentimental. De même que pour les *Quinze joies de mariage*, ils ont pour sujets les mésaventures conjugales et les moyens les plus divers pour les mener à bien. Les personnages principaux, sans distinction d'origine sociale, sont des femmes et des maris infidèles, des mal mariées, des maris trompés, et toutes sortes de suborneurs : clercs, moines, chevaliers, bourgeois, artisans, etc. Les classes sociales représentées sont celles d'une société médiévale où dominent bourgeois, artisans et paysans. Les *Cent nouvelles nouvelles* participent encore d'une conception médiévale et d'une évolution de l'esthétique littéraire qui marque un bon siècle de retard sur celle des prosateurs italiens. Comparé au *Décaméron*, il semble que ce recueil lui soit antérieur, et qu'il soit plus proche des exemples, du *Novellino*, et de l'esprit des *Trecento novelle*, bien qu'il diffère profondément de ce dernier, tant par les thèmes traités que par l'intérêt amusé que manifeste Sacchetti dans l'observation de ses contemporains. Décalage très réel, et qui ne vaut pas seulement pour les *Cent nouvelles nouvelles*, car l'absence de développements ou d'analyses psychologiques correspond à une intention délibérée de l'auteur. En réaction contre l'esprit de raffinement esthétique, sentimental et amoureux qui animait, par exemple, les *Lais* de Marie de France, ces contes veulent être brefs, rapides et vraisemblables. En outre, l'évocation d'un cadre

narratif, d'un argument et de personnages novellesques tirés de la réalité contemporaine appelle nécessairement un comportement et une psychologie plus ou moins stéréotypés. En prise directe sur les attitudes mentales collectives et individuelles de l'époque, le conte implique une sorte de définition des caractères et des situations qui est commune au conteur et aux lecteurs ou auditeurs.

Si les mésaventures conjugales forment l'essentiel des *Cent nouvelles nouvelles*, elles sont le thème central et unique des *Quinze joies de mariage*. Achevé en 1430, ce recueil d'historiettes faussement édifiantes participe de la tendance anti-féministe que l'on retrouve dans les imitations du *Sendebar*, les farces et les fabliaux, dans le *Corbaccio*, dans le dialogue des *Two Marrit Wemen and the Wedo*, écho scabreux et amplifié de la *Wife of Bath*, ou encore dans le *Corbacho* de l'Archiprêtre de Talavera, qui dans une prose truculente, savoureuse et riche de créations verbales, présente de la femme et du matriarcat une satire violente et colorée. Les *Quinze joies* ont contribué à maintenir et à imposer de la femme une vision réaliste conforme aux données traditionnelles de l'expérience matrimoniale, et très éloignée des clichés célébrés dans la littérature courtoise, les ouvrages religieux, les romans, les nouvelles sentimentales et les traités consacrés aux « Femmes Illustres ». Reprenant une matière déjà riche et très élaborée, l'auteur des *Quinze joies* y ajoute le raffinement et le goût de l'analyse psychologique qui se sont développés dans le genre sentimental. Quant à la forme adoptée, elle repose sur une série de considérations satiriques, humoristiques et morales, agencées autour de plusieurs historiettes ou anecdotes. On y retrouve la présence continue d'un auteur, observateur pessimiste et ironique de la psychologie féminine, s'exprimant dans une prose narrative souple, précise, élégante et naturelle. Par leur élaboration dans la peinture et la définition des caractères, par la perfection du style et le recours à une forme narrative évoluée et personnalisée, les *Quinze joies de mariage* peuvent être, en dépit de la permanence d'une mentalité médiévale, considérées comme le recueil de contes le plus achevé du XVe siècle français.

Les recueils suivants indiquent, ici encore, une régression dans l'évolution du genre. Ainsi, les *Arrêts d'amour* de Martial d'Auvergne présentent une casuistique amoureuse qui donne lieu à de fines analyses psychologiques, mais sur le plan narratif, ses arrêts continuent la littérature courtoise et le conte psychologique et sentimental en vers de Marie de France, sans en reprendre la forme novellesque. Quant au recueil dit des *Nouvelles de Sens*, réunion d'anecdotes morales et d'exemples tirés des compilations médiévales, il ne présente en fait qu'une très faible évolution par rapport à ces dernières.

Le conte et la nouvelle en langues germaniques

Dans les pays des langues germaniques, le conte et la nouvelle ne sont guère développés à l'époque de la Renaissance. La littérature provençale et la matière de Bretagne avaient jusqu'alors exercé une influence dominante, mais le courant réaliste, déjà notable dans le *Renart* du XIIe siècle, n'avait cessé d'être présent en langue allemande dans des fabliaux tel celui du *Pfaffe Amis*, où, au cours des douze récits qui lui sont consacrés, une sorte de « picaro » déploie ses talents et contribue à rendre peu crédible le propos d'exemplarité avancé par l'auteur. Ecrit vers 1260, le *Meier Helmbrecht* participe d'une veine similaire et se rattache au roman de voleurs; le récit des méfaits d'une bande de brigands donne lieu à une satire de la petite noblesse

et des paysans. La littérature à vocation édifiante est représentée au XIVe siècle par un recueil de fables, récits et considérations moralisantes de quelque 25 000 vers distribués selon les péchés capitaux : le *Renner* de Hugo von Trimberg. Un autre fabuliste, Ulrich Boner, réunit une centaine de fables traduites des modèles latins dans *Der Edelstein*. Enfin, la tradition anecdotique européenne de la fin du Moyen Age est représentée par les traductions de recueils d'historiettes et d'exemples tels que les *Gesta Romanorum*. Dans la seconde moitié du XVe siècle, *Der Pfaffe von Kahlenberg* du Viennois Philipp Frankfurter décrit dans un style rude, crû et direct, des paysans frustes et obtus. Son mépris pour la rusticité éclate dans ses railleries sur les villageois. Cette réaction contre la vogue de la pastourelle, la « höfische Dorfpoesie » du siècle précédent, se retrouve dans les récits centrés autour de Neidhart Fuchs, où figurent les historiettes consacrées à Till Eulenspiegel. La satire du monde paysan est encore présente dans *Der Ring*, long poème de 10 000 vers composé vers 1400 par Heinrich Wittenwiler, dont les inventions scabreuses et le recours aux procédés burlesques ne contredisent pas le propos didactique et moralisant. La prose en langue allemande n'avait guère été utilisée jusqu'alors comme véhicule littéraire; cependant, vers la même époque se manifeste le souci d'une prose élaborée liée à la défense de la paysannerie dans *Der Ackermann aus Böhmen*, long dialogue entre la Mort et le Paysan, écrit par Johannes von Tepl et imité de l'italien. Déjà en Angleterre la défense de la paysannerie liée à la dénonciation des vices du clergé et des injustices sociales avait inspiré l'auteur de *Piers Plowman*. Justifiant les colères populaires, en 1519, John Skelton exprimera ces revendications avec une violence accrue dans *Colin Clout*. Le courant réaliste s'impose dans les villes florissantes de la Hanse, et conditionne l'essor d'une littérature à vocation populaire; c'est ainsi que les poèmes courtois, les poèmes épiques et les grandes figures de l'histoire ancienne, apparaissent sous la forme vulgarisée de romans d'aventures, en prose. Imprimés dès la fin du XVe siècle dans les « Volksbücher », ces éditions bon marché leur assurent dans les pays de langues germaniques une grande diffusion, qui ne tarde pas à s'étendre aux écrits des humanistes italiens. Mais ce n'est que vers la fin du XVe siècle que l'on a commencé de traduire Pétrarque, Boccace, le Pogge, etc. La première traduction en langue allemande du *Décaméron* date de 1473, mais elle n'a pas suscité d'imitateurs qui puissent rivaliser avec les conteurs italiens, et lorsque Hans Sachs composera en 1527 des fables et des récits facétieux en vers, ils participeront encore davantage des fabliaux que des contes et nouvelles italiens.

Bien que les conditions réunies aient été favorables à une évolution du conte et de la nouvelle comparable à celle de l'Italie, on constate que le genre narratif bref en prose est alors presque inexistant dans les pays germaniques. La tradition des longs poèmes épiques, la désaffection du genre sentimental, le goût pour le fantastique et la prédominance des formes versifiées en ont retardé l'implantation et le développement. En outre, très tôt, l'usage de la prose en langue vulgaire s'est trouvé dépendant des controverses idéologiques, d'une satire réaliste de la société, du burlesque de la farce et de la parodie des genres nobles. De même qu'en Angleterre, un climat de revendication sociale, une polémique religieuse orientée vers une adhésion populaire, et l'utilisation de pamphlets en prose pour la prédication et la diffusion des idées nouvelles, ont retardé le développement du conte. Cette orientation utilitaire de la prose domine tout au long du XVe siècle et se poursuit au siècle suivant au service de la Réforme et de polémiques que caractérise très vite une satire âpre et violente. Ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du XVIe siècle que l'influence des thèmes et des modèles traditionnels déclinant, tandis que se répand l'humanisme venu d'Italie, la prose, tout en restant engagée dans les polémiques

du siècle, acquiert une qualité esthétique et littéraire qui permet au conte de s'affirmer en tant qu'œuvre d'art destinée au seul divertissement.

*

Une évolution comparée du conte et de la nouvelle dans l'Europe du XVe siècle permet de discerner le rôle capital joué par les modèles orientaux et la civilisation méditerranéenne. Etant donné le degré d'émancipation économique et culturelle atteint par la bourgeoisie des grandes et prestigieuses cités de la Guilde, l'Italie était la mieux préparée à les reprendre et à les cultiver. Le développement du genre narratif bref, étroitement lié à l'évolution de la prose nationale, fut entravé en Angleterre et en Allemagne par la force de la tradition et par une prise de conscience collective des conflits sociaux et religieux. En France, une société provinciale épuisée par la Guerre de Cent Ans et située en marge des principaux centres économiques et culturels, cultive les modèles du Moyen Age et n'est pas encore sensible aux influences italiennes. Les pays situés au Nord et à l'Est de l'Europe, tant en raison de leur isolement géographique et culturel, qu'à cause des entraves apportées à leur développement économique par les structures féodales, la rigueur du climat ou la menace ottomane, n'ont pas présenté un milieu favorable à l'essor du conte écrit, et si l'on excepte quelques traductions des compilations médiévales et du *Novellino*, l'ensemble reste dominé par la transmission orale de thèmes et de motifs folkloriques. Enfin, après avoir transmis les modèles orientaux, la péninsule ibérique voit son isolement culturel se renforcer à mesure qu'elle tente de se définir dans le cadre d'une rigoureuse castellanisation. Pour chacun de ces groupes linguistiques, on retrouve, avec un nécessaire décalage, une évolution générale comparable qui va de l'exemple et de l'historiette au conte artistique, des formes versifiées à une prose de plus en plus achevée, de l'anonymat à la personnalisation du conte par l'auteur, du prosaïsme au raffinement de l'analyse psychologique, du propos édifiant et religieux à la propagande politique par la satire et la polémique. Mais on constate aussi la permanence des modes sentimentaux et burlesques, de la tendance réaliste et anti-féministe, ainsi que l'influence constante des sources érudites et folkloriques. Par leur diffusion et leur variété, le conte et la nouvelle représentent un genre composite, novateur et traditionnel, à destination tant populaire qu'aristocratique, qui a offert aux romanciers et aux conteurs des siècles suivants une réserve inépuisable de sujets narratifs. Il n'est pas exagéré d'affirmer que le genre narratif bref, s'il a souvent contribué à maintenir les structures médiévales, a néanmoins participé à l'évolution de cette société vers une civilisation bourgeoise nouvelle et a joué un rôle déterminant dans la lente prise de conscience collective des aspirations populaires.

Michel L. Bareau
University of Alberta
Edmonton

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

BROCKMEIER (Peter), *Lust und Herrschaft. Studien über gesellschaftliche Aspekte der Novellistik : Boccaccio, Sachetti, Margarete von Navarra, Cervantes*, Stuttgart, 1972.
SPITZER (Leo), *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, Tome I, Heidelberg, 1972.

Etudes particulières par pays

Italie

AUERBACH (Erich), *Zur Technik der Frührenaissancenovelle in Italien und Frankreich*, 2e éd., Heidelberg, 1971.
HAUVETTE (Henri), *Boccace, étude biographique et littéraire*, Paris, 1914.
SAPEGNO (Natalino), *Il Trecento*, Milano, Vallardi, 1933 (Storia letteraria d'Italia, IV).

France

DE JONGH (W. F.) *A Bibliography of the Novel and Short Story in French, from the Beginning of Printing till 1600*, Albuquerque, 1945.
DUBUIS (Roger), *Les « Cent nouvelles nouvelles » et la tradition de la nouvelle en France au Moyen Age*, Grenoble, 1973.
JOURDA (Pierre), *Conteurs français du XVIe siècle, Pléiade*, Paris, 1965.
PARIS (Gaston), *La nouvelle française aux XVe et XVIe siècles*, in *Journal des Savants*, Sér. 3., LX (1895).
REDENBACHER (Fritz), *Die Novellistik der französischen Hochrenaissance*, München, 1926.
SÖDERHJELM (Werner), *La nouvelle française au XVe siècle*, Paris, 1910.
TOLDO (P.), *Contributo allo studio della novella francese del XV e XVI secolo, considerata specialmente nelle sue attinenze con la letteratura italiana*, Roma, 1895.
WOLEDGE (Brian), *Bibliographie des romans et nouvelles en prose française antérieurs à 1500*, Genève, 1975.

Espagne

MARSAN (R. E.), *Itinéraire espagnol du conte médiéval* (thèse), Univ. de Lille III, 1973, 2 vols.
MENÉNDEZ Y PELAYO (D. Marcelino) éd., *Origines de la novela*, Tomes I-II, Madrid, 1905-1907 (Nueva Biblioteca de autores españoles).

IX

ESSOR DE LA LITTÉRATURE SAVANTE

Entre l'année 1400, où meurt Franco Sacchetti, épigone à la fois de Boccace, des burlesques, des poètes lyriques et des écrivains dévots du Trecento, et la composition des trois premiers *Livres de la Famille* (1432-1434) de Leon Battista Alberti, la production en langue vulgaire est loin de répondre aux promesses que contenaient les chefs-d'œuvre des « Trois Couronnes » : la *Comédie* de Dante, largement répandue et glosée en Italie centrale peu après la disparition du poète (1321), les *Rerum vulgarium fragmenta* (ou *Canzoniere*) de Pétrarque, rassemblés et retouchés par leur auteur jusqu'à la veille de sa mort (1374), le *Décaméron* de Boccace, composé entre 1348 et 1353 et rapidement divulgué.

Crise de la littérature en langue vulgaire

Durant la première moitié du siècle, en effet, l'expression littéraire en langue vulgaire traverse en Italie une crise aussi manifeste qu'inattendue. L'institution infructueuse du « certame coronario » à Florence en 1441 en fournit la preuve. Il s'agit du concours public de poésie en langue vulgaire institué par Alberti et des universitaires florentins sous la présidence de Pierre de Médicis, avec pour sujet l'amitié véritable et pour objet la « défense et illustration » du toscan. Aucun concurrent ne fut jugé digne du prix à décerner par les dix membres du jury, dont faisaient partie des humanistes tels que Poggio Bracciolini, Flavio Biondo et Giovanni Aurispa. Non seulement la production en vulgaire s'appauvrit considérablement, mais les textes « d'art » autres que la *Comédie*, le *Canzoniere* ou le *Décaméron* semblent disparaître de la circulation. Les lyriques de l'« école sicilienne », les poètes de Toscane, d'Ombrie ou d'Emilie, ceux du « dolce stil novo » plus encore que les burlesques ou les mystiques, entrent dans l'ombre. Quand le jeune Laurent de Médicis, promis à l'appellation de Magnifique, fera présent au futur roi de Naples, Frédéric d'Aragon en 1465, d'un recueil de poésies toscanes du temps jadis, cette anthologie, passée à l'histoire sous le nom de *Raccolta aragonese*, fera l'effet d'une exhumation.

On a coutume d'imputer pour une bonne part cette éclipse de la littérature en langue vulgaire à la Renaissance, très tôt prestigieuse, du latin littéraire « régularisé » sur les modèles de l'Antiquité classique et de plus en plus indifférent, sinon hostile ou dédaigneux, envers la rythmique ou le *cursus* qui avaient été en honneur dans la versification, l'épistolographie, les traités, parfois les chroniques des XIIe et XIIIe siècles. Il est de fait que, hors des milieux directement tributaires de scolastique, on n'écrira plus après Pétrarque le même latin

qu'auparavant. C'est en un latin d'ambition « humaniste » que, de Pétrarque lui-même à Marsile Ficin et Pic de la Mirandole en passant par Coluccio Salutati, Leonardo Bruni, Poggio Bracciolini, Lorenzo Valla et tant d'autres, s'est exprimé, exception faite du « bilinguisme » équilibré de Leon Battista Alberti, l'essentiel de la pensée rénovatrice du Quattrocento. Le pari du *Convivion* de Dante, qui se risquait à dispenser le savoir philosophique dans l'idiome vulgaire, n'est pas recommencé. S'il est peut-être excessif de traiter ce siècle, comme l'a fait Benedetto Croce suivant ses critères propres, de « siècle sans poésie », il faut attendre son dernier quart pour voir renaître, avec Laurent de Médicis et son entourage, d'importantes expériences poétiques en langue vulgaire.

Est-ce à dire que les œuvres en vulgaire de Dante, de Pétrarque, de Boccace avaient brillé en vain ou cessé de répandre leur lumière? Que la fascination des modèles offerts par les grands auteurs de la latinité classique avait détourné d'eux tous les regards?

Les « trois couronnes » : leur retentissement en langue vulgaire

Il faut résister à la tradition qui, à force de réunir les trois grands écrivains du XIVe siècle italien, finit par suggérer qu'on les associât à toute époque dans une même considération. Le tissu de rapports ou de références qu'on peut établir entre eux y contribue sourdement de surcroît. Bien connue est l'amitié entre Pétrarque et Boccace, avec sa bienveillance un peu condescendante d'une part, sa dévotieuse admiration de l'autre. Or Boccace est aussi l'admirateur de Dante. Il est son premier biographe (abstraction faite de la brève nécrologie insérée dans la Chronique de Giovanni Villani), et un de ses premiers exégètes publics. Pétrarque, s'il affectait de ne pas attacher à Dante le même prix, ne l'en connaissait pas moins suffisamment pour être obsédé, non sans quelque jalousie peut-être, par sa dimension. Mais il reste que les destinées respectives des « Trois Couronnes » ont été fort différentes, fort inégales suivant les époques, du XVe au XVIIIe siècle à tout le moins.

Une première distinction s'impose entre le sort de leurs œuvres en latin et celui de leurs œuvres en vulgaire. A cet égard le sort de Dante est au rebours de celui de Pétrarque. Ni le rôle joué par Dante dans la vie publique de sa cité, suivi de son inflexible engagement envers l'Empire, ni l'abondant contenu politique de la *Divine Comédie*, n'entretinrent l'intérêt pour la *Monarchia* ou ses épitres latines, écrites, il est vrai, — le traité surtout — dans un style fort éloigné des élégances cicéroniennes. Ni le *De Vulgari Eloquentia*, resté inachevé, ni même les deux églogues latines, à la facture ajustée sur les *Bucoliques* de Virgile, que Dante composa vers la fin de sa vie, en correspondance avec un maître de l'Université de Bologne, n'ajoutèrent grand-chose au renom du poète pendant les deux siècles qui suivirent sa mort. Et pas davantage sa *Quaestio de aqua et terra*, qui semble avoir été à peu près inconnue jusqu'à la publication qu'en fit le P. Moncetti en 1508, et peu connue même au-delà. La gloire de Dante reposa d'emblée sur la *Comédie*, subsidiairement sur la *Vita nova* et l'ensemble de sa poésie lyrique. De bonne heure, elle reçut à la fois le tribut des commentateurs savants formés à l'enseignement médiéval de la poétique, tels que Benvenuto da Imola, Pietro Alighieri — un des fils de Dante —, d'autres encore, et la chaude admiration des lecteurs ou auditeurs bourgeois, voire populaires, de Florence et de ses abords.

Il en alla différemment de l'œuvre de Pétrarque. Faible fut la diffusion, réduite à des communications amicales, que connurent de son vivant les pièces lyriques rassemblées dans le

Rerum vulgarium fragmenta. Les allégoriques *Trionfi*, inachevés, tardèrent aussi à atteindre la notoriété qui devait être ultérieurement si remarquable. Le Pétrarque de la première célébrité fut bien moins le poète de Laure que l'animateur des recherches de textes antiques oubliés ou négligés, l'épistolographe, l'auteur de traités de morale, d'églogues, etc., bref le poète et prosateur latin à l'incomparable talent. Un des résultats les plus certains des congrès qui se sont tenus en 1974, à l'occasion du sixième centenaire de sa mort, a été de mettre en relief ce « paradoxe de la postérité ». Entre le dernier quart du XIVe siècle et le dernier quart du XVe, l'ouvrage de Pétrarque qui est de loin le plus fréquemment transcrit hors d'Italie est le catéchistique *De remediis utriusque fortunae ;* suivent l'*Historia Griselidis*, version latine due à Pétrarque de la dernière nouvelle du *Décaméron*, les *Psalmi penitentiales*, le *De vita solitaria*, le *Secretum* et le *Bucolicum carmen*. Non, certes, qu'il soit permis de méconnaître l'ampleur et la nouveauté fécondes des entreprises « philologiques » de Pétrarque et d'une large part de ses œuvres latines : le paradoxe tient à ce que ces œuvres, où subsistent auprès de démarches profondément originales des modes de pensée et d'exposition de type « médiéval » frappés plus tard de caducité à cause de la révision culturelle promue par Pétrarque lui-même, ont servi dans un premier temps son succès plus que n'a fait sa poésie en langue vulgaire. Or c'est bien cette poésie, et avant tout le *Canzoniere* qui assure encore universellement sa pérennité. (On ne connaît de façon certaine aucun écrit de Pétrarque en prose vulgaire.) Au XVe siècle, surtout dans sa première moitié, la circulation du *De remediis utriusque fortunae*, épais ouvrage de catéchèse morale où dialoguent la Raison, la Joie, l'Espérance, la Crainte, la Douleur, l'emporte de loin sur celle des *Rerum vulgarium fragmenta*. La physionomie de Pétrarque en est rendue plus « cosmopolite », moins fortement italienne, en tout cas, que celle de Dante, et des copistes ou exégètes de Hollande, de Rhénanie et de Pologne, supputant que seul un dignitaire de l'Eglise a pu composer une telle œuvre, en viennent à transformer le nom Franciscus Petrarca en Franciscus Patriarcha...

Différente de la fortune de Pétrarque comme de celle de Dante est celle de Boccace, avec ses deux visages. Si le *Décaméron* bénéficia très tôt d'une extraordinaire faveur à Florence, particulièrement dans les milieux de la bourgeoisie d'affaires, et la conserva longuement, si le livre se répandra plus promptement, peut-être, hors d'Italie, à commencer par la France, que dans le reste de la péninsule, et si les autres écrits, de caractère romanesque, élégiaque ou polémique composés en vulgaire par Boccace ne furent pas délaissés, ses œuvres latines, entre autres sa *Genealogia deorum*, furent longtemps reproduites et exploitées comme des textes d'appoint ou de synthèse de l'érudition littéraire. De l'étude de Ch. Bec il ressort par exemple qu'entre 1413 et 1453, dans les inventaires après décès de patrimoines temporairement gérés par la magistrature des pupilles, on trouve pour Dante 32 ex. de la *Comédie* et 1 commentaire du poème, 2 ex. de la *Vita nova* et 1 des *Canzoni ;* pour Pétrarque 2 ex. du *Canzoniere* seulement ; pour Boccace 12 ex. du *Décaméron*, 3 du *Ninfale* (d'Ameto, sans doute), 5 du *Filostrato*, 3 du *Filocolo*, 3 du *Corbaccio*. La *Divine Comédie* n'est dépassée, de peu, que par les Evangiles (36 ex.) ; le *Décaméron* fait jeu égal avec les *Fables* d'Esope, qui comptent parmi les manuels scolaires. La situation change au cours de la période comprise entre 1467 et 1520. Dante vient toujours en tête avec 17 ex. de la *Comédie* et 1 de la *Monarchia* ; de Boccace on trouve 3 ex. du *Décaméron* et 2 volumes sans indication de titre qui sont probablement des copies du même recueil, 5 du *Ninfale d'Ameto*, 1 du *Ninfale Fiesolano*, 1 de l'*Elegia di Madonna Fiammetta*, 1 de *l'Amorosa Visione*, 1 du *De mulieribus claris* ; mais Pétrarque est représenté, cette fois, par 13 ex.

des *Trionfi*, 1 du *Canzoniere*, 3 volumes dont le titre n'est pas précisé et 1 ex. du *Bucolicum carmen*. Les aspects libertins du *Décaméron* ne semblent pas avoir choqué grand monde d'abord, même chez les hommes de culture, malgré les réserves sourcilleuses de Pétrarque et les remords tardifs de Boccace lui-même, aiguillonné à la fois par les observations de son ami et par l'inquiétude religieuse. C'est à partir du XVIe siècle, notamment des *Prose della volgar lingua* (1525) de Bembo, que le grief d'indécence sera fréquemment articulé, tandis que commence à peser sur la *Comédie* de Dante le grief de vulgarité intermittente en fait de langage. Exprimé dès le début du XVe siècle par un lettré tel que Niccolò Niccoli, ce regret deviendra courant chez les raffinés après le jugement de Pietro Bembo.

La considération dont jouissent au XVe siècle, à des titres divers et dans des publics différents, les trois auteurs, jointe à la quasi disparition autour d'eux des « minores » de la littérature précédente, autorise indéniablement à parler des « patronages » qu'ils exercent toujours pendant la phase initiale de l'humanisme. Toutefois, les présentes pages n'ayant d'autre objet que de faire entrevoir, en négatif comme en positif, le sens de ces patronages dans le climat de l'humanisme commençant, sans doute convient-il de s'interroger non seulement sur ce qu'ils représentent, mais sur ce qu'ils ne représentent pas encore et dont on les créditerait volontiers aujourd'hui.

L'héritage de Dante

Dante, bien qu'ait commencé sa pénétration en Italie septentrionale, voire hors de la péninsule (on pense à Christine de Pisan), reste au XVe siècle un poète dont l'aire de diffusion principale s'étend de la Toscane à la Romagne en passant par l'Emilie, avec Florence pour foyer majeur. La *Comédie* est le plus souvent l'objet d'une lecture régionale, voire municipale, axée sur les épisodes anecdotiques — avec une prédilection pour ceux de l'*Enfer* —, car la science philosophique et théologique du poète constitue plus un motif de fierté supplémentaire qu'un centre d'intérêt fondamental pour le gros du public. Si l'on admire la richesse du poème, la dimension du théâtre où se développe l'aventure inouïe de Dante-personnage, on n'est pas encore frappé, semble-t-il, par la coïncidence de l'œuvre avec la totalité du connaissable, par le fait, en somme, que la *Comédie* n'a ni sujet circonscrit ni titre véritable. Son sujet réel n'est autre que l'univers, de la Création au Jugement Dernier, et on sait que *Commedia* — l'épithète *Divina* étant une addition de la postérité — est plus une dénomination se référant à un genre littéraire, bien distinct de la *tragedia* et de l'*elegia*, qu'un titre proprement dit. On ne parle pas encore de la *Comédie* comme d'une « somme » ou d'une « cathédrale » élevant en un édifice d'art le *de omni re scibili* d'une ère de la chrétienté.

Nombreux au XIVe siècle, les commentaires que suscite le poème vont diminuant jusqu'à celui où Cristoforo Landino tente d'élaborer une glose culturellement syncrétiste de la *Comédie* (1481) en conjuguant les élucidations et compléments soit historiques soit sommairement doctrinaux d'exégètes antérieurs avec les vues, empreintes de symbolisme ésotérique, de la philosophie platonicienne et hermétique en faveur dans le cercle médicéen des dernières décennies du Quattrocento. Ce qui ne pouvait qu'éloigner l'attention, si besoin en était, de cette rationalisation extrême de la science catholique, poussée jusqu'aux confins des suprêmes mystères de la foi, qui engagea longtemps plus tard à considérer le poème comme un monument

dont l'architecture conceptuelle égalait et même surpassait le systématisme rationnel de l'aristotélisme latin, et plus spécialement du thomisme. Plus surprenante, au moment où reprend force l'amour de la gloire terrestre, est la méconnaissance apparente de l'exaltation par Dante de cette gloire qui devient, au chant IV de l'*Enfer*, comme un substitut de la grâce divine, et au *Paradis* une visée de l'âme propre à conduire vers le salut (*Inferno*, IV, 75-78; *Paradiso*, V, 100-139; VI, spécialement 112-123).

On ne fut pas davantage attiré par les significations inédites attribuées à la vie amoureuse, avec de notables oscillations d'une œuvre à l'autre, par le poète de Béatrice — et apparemment d'autres que Béatrice. L'impression demeure que les lecteurs du Quattrocento n'ont pas été intrigués, comme nous pouvons l'être, de voir l'amour s'épuiser avec la *Vita nuova* dans l'admiration dévotieuse, dictant par là une « poésie de louange » contiguë à l'action de grâces religieuse, mais s'affirmer comme une sombre et tyrannique passion dans une part des *Rime*, et reparaître dans l'*Enfer* avec un irrésistible pouvoir de réciprocité ignorant du bien et du mal (*Vita nuova*, chap. XIX-XLII; *Rime*, LIII-LVI; *Inferno*, V, 73-142, spécialement 100-105). Variations que nul ne se fait fort, aujourd'hui comme hier, d'expliquer autrement que par de fragiles conjectures de caractère biographique ou par l'hypothèse, exclusivement littéraire, d'une expérimentation successive de « styles », mais qui semblent être passées alors inaperçues ou n'avoir, à tout le moins, donné de fil à retordre à personne.

L'héritage de Pétrarque

Il est vrai que ces variations relevaient de la vie des passions qui, déconcertante pour qui l'épie en soi-même sans simplifications préconçues, appartient davantage en ce temps au domaine de l'éthique que de la « philosophie naturelle ». Une raison du même ordre explique sans doute que ni les tergiversations de Dante sur l'amour humain, ni la « phénoménologie » de la passion qui se développe dans le *Canzoniere* de Pétrarque n'aient causé de saisissement aux lecteurs et interprètes du XVe siècle. Car si la poésie en langue vulgaire de Pétrarque a tardé à recevoir la consécration qui la rendit souveraine du XVIe au XVIIIe siècle, force est d'observer que cette consécration n'est pas venue tout entière d'une appréciation plus enthousiaste de la perfection artistique des pièces qui forment le *Canzoniere*, de la dignité sans faille du langage poétique, voire de l'ingéniosité tant admirée des antithèses, des métaphores ou des métonymies — point de départ de ce pétrarquisme alambiqué qui se résume dès le XVe siècle dans les noms de Cino Rinuccini (mort en 1417), de Benedetto Cariteo (dont l'*Endimione* ne parut qu'en 1506), d'Antonio Tebaldeo (qui fit paraître une première édition de ses *Rime* en 1498), de Serafino Aquilano. A noter que, sauf Cino Rinuccini, aucun de ces poètes n'est toscan, ni d'origine, ni d'adoption, mais le pétrarquisme colore déjà, joint à des suggestions venues de Dante, certaines compositions de Laurent de Médicis, en particulier le *Simposio* et l'*Altercazione*.

Bembo, ses disciples et sa descendance littéraire ne jugeront pas seulement incomparable la facture des poésies du *Canzoniere*, ils liront le recueil comme une exemplaire histoire d'amour, telle qu'à vouloir bien aimer et bien exprimer en vers son état amoureux, on ne peut mieux faire que de se guider sur l'odyssée de Pétrarque. C'était percevoir, au moins intuitivement, que la « rhapsodie » du *Canzoniere* offrait non certes réponse à tout en la matière mais, s'il est permis de dire, question à tout; qu'elle traçait, disséminé sur toute son étendue ou peu s'en faut (cette

réserve n'a trait qu'aux quelques poésies du recueil qui sont dénuées de tout rapport avec l'amour de Pétrarque pour Laure), un portrait sans précédent de la passion amoureuse vécue au jour le jour pendant près d'un demi-siècle.

La révolution apportée par Pétrarque dans la connaissance de l'amour humain dépassait de plusieurs façons les démarches, anxieuses ou expérimentales, de Dante en ce domaine, comme les vues de Boccace, plus ou moins ouvertement commandées par un postulat naturaliste. Pétrarque avait liquidé le problème, cent fois abordé avant lui, de savoir si l'amour est de l'ordre de la nature ou étranger à cet ordre, s'il abaisse ou élève l'homme par sa force propre, s'il confère, au bilan, joie ou douleur, s'il répond, en somme, à une catégorie intelligible. Sous une présentation qui peut passer pour délibérément « informelle », le *Canzoniere* mettait en échec, au nom de l'expérience intime, toute métaphysique de la passion qui eût voulu se proposer comme science. L'amour y prend l'aspect d'une force naturelle qui suffit à balancer et mettre en crise à elle seule tout le reste de la nature humaine, une énergie antithétique de la nature de l'homme au-dedans de celle-ci. Bravant tous les *impossibilia* de la mentalité scolastique, il rend coexistants les contraires, abroge l'incompatibilité des contradictoires, confond noblesse et indignité, joie et souffrance.

Tout ensemble ravi et douloureux, exalté et humilié, justifié et coupable, lucide et désemparé, le poète, se sentant dénaturé, fait un instant l'hypothèse du miracle, l'écarte aussitôt, hasarde le pari qu'il est aimé au moment où il se juge le moins digne de l'être, se voit par éclairs comme « surnaturé », caresse l'idée de la mort jointe au vertige du péché sans rémission, éprouve plus de bonheur à souffrir par Laure qu'à recevoir la joie d'une autre. Sa passion procède de la contemplation sans fin de ce chef-d'œuvre de la Nature qu'est Laure : mais de l'hommage ainsi rendu à la Nature, fille de Dieu, dérive l'élan qui détourne de Dieu le poète . . . Ce qui est appelé à devenir dans le pétrarquisme des virtuoses un jeu d'antithèses gratuites et de paradoxes cabriolants dessine dans le *Canzoniere* l'image instantanée d'une conscience attentive à tout ce qui advient d'incompréhensible en elle-même.

Quelle durable mythologie de l'amour en est issue, celle-là même que véhiculent de nos jours encore tant de chansons en vogue, il est à peine besoin de le souligner en passant. Mais peu sensible jusqu'au début du XVIe siècle fut l'innovation de Pétrarque par où la condition amoureuse devient non plus un accident ou une face temporaire, mais une variante fondamentale de la condition humaine, les amoureux étant, comme on lit à la fin d'un sonnet, *sciolti da tutte qualitati umane*, de toutes les propriétés humaines dégagés.

L'héritage de Boccace

Moins voyant est le « paradoxe de la postérité » qui affecta Boccace, et il n'y a pas si longtemps, à vrai dire, qu'il est possible de le définir. Il s'agit ici de l'œuvre en vulgaire, la fortune précoce de plusieurs textes latins n'ayant rien qui doive surprendre si l'on considère que la *Genealogia deorum* ou le *De mulieribus claris* rassemblaient abondamment et commodément des informations qui n'existaient qu'éparses ou fragmentaires soit dans les sources mises à profit par Boccace, soit dans des compilations antérieures. Ce qui n'est pas davantage paradoxal, c'est la place que tint le *Décaméron*, qualifié par V. Branca d'*epopea mercantile* dans les coffres des bourgeois florentins du XVe siècle, hommes de négoce ou issus de gens d'affaires en majeure

part. Les imitateurs et émules n'avaient pas manqué dès le XIVe siècle, de Ser Giovanni Fiorentino avec son *Pecorone* au lucquois Giovanni Sercambi et au florentin Franco Sacchetti, auteurs à eux trois de 431 nouvelles, et le XVe verra s'y ajouter un autre Lucquois, Gentile Sermini, un Campanien, Masuccio Salernitano, un Bolonais, Sabadino degli Arienti. Mais rien n'approcha en ce domaine de la popularité continue du *Décaméron*.

Si l'histoire du « boccacisme » est à peine moins fournie au temps de la Renaissance que celle du pétrarquisme, elle se signale avant tout par la reprise des procédés de co nposition (des nouvelles contées, à l'occasion d'une retraite à l'écart du monde ou d'une villégiature, par un nombre de personnages-narrateurs déterminé d'avance), des situations et des thèmes. La descendance littéraire de Boccace débouchera au XVIe siècle dans le *piacere di novellare*, le pur plaisir du récit pour le récit, d'un Bandello.

Le *Décaméron* se donne pour un livre de divertissement, particulièrement destiné à tempérer la mélancolie des femmes amoureuses, privées des dérivatifs que peuvent escompter leurs maris. Il n'y a pas à sourire de cette préface, qui a peut-être contribué à entretenir l'idée que le livre n'a d'autre fin que de désennuyer ses destinataires. Qu'on n'ait pas attaché de bonne heure une attention précise au tableau de la société qui s'y déploie ne saurait surprendre : ce tableau frappe d'autant plus le lecteur d'aujourd'hui qu'il fait surgir un monde largement oublié. Il ne pouvait en aller de même, où que ce fût, au XVe siècle.

Il y aurait lieu de s'étonner, en revanche, qu'exception faite d'un petit nombre de nouvelles tragiques, le *Décaméron* ait été généralement pris comme un ouvrage dénué de sérieux. Est-ce parce que la politique en tant que telle n'y tient aucune part, parce que la religion y apparaît sous un jour ambigu — quand ses représentants ne sont pas franchement raillés ou vilipendés — parce que le livre semble, sous ces rapports, à l'opposé de la gravité, rarement tempérée d'humour, de Dante, comme de la distinction d'esprit et de langage de Pétrarque? Toujours est-il que les « discours d'idées » du volume, assez nombreux en fin de compte, ont été plus volontiers tenus pour des morceaux d'éloquence que pour des témoignages de convictions. Il faudra longtemps pour que soient saisies dans tout leur relief les diatribes ou les accusations portées, de façon directe ou indirecte, contre l'iniquité et la cruauté inutile des magistrats de justice, l'infériorité imposée aux femmes, le terrorisme moral des gens d'Eglise, la dégradation des valeurs chevaleresques. Que Boccace ne procède ni par syllogismes ni par références explicites au savoir philosophique de son temps ne veut pas dire que le *Décaméron* soit uniquement l'œuvre d'un artiste de l'écriture indifférent à toute idée sur les vertus et les vices de la société environnante. Philosophe, Boccace l'est au sens que le terme avait fréquemment depuis Abélard, dans la mesure où il traite de la nature, de la vie et des hommes suivant les seules espèces de la passion et de la raison — ou de la déraison —, sans perspectives ouvertes sur la transcendance divine. Dans aucune œuvre du XIVe siècle ne s'exprime une vision plus uniment laïque de la destinée humaine. Ce n'est pas verser dans l'anachronisme que d'apercevoir dans le *Décaméron* une disposition critique à l'égard des institutions, des lois et des mœurs qui fait penser à des partis pris, rationalistes et naturalistes à la fois, de l'époque des Lumières. Le Quattrocento ne fut pas plus attiré par la substance « idéologique » du livre que les deux ou trois siècles suivants.

Les différences, voire les oppositions, qui apparaissaient alors entre Dante, Pétrarque et Boccace n'étaient pas identiques à celles qu'on est porté à mettre aujourd'hui en évidence. Ainsi Dante et Boccace nous semblent se distinguer par l'intensité de la passion politique chez le premier, l'absence d'une telle passion chez le second. Dante et Pétrarque nous semblent différer par l'élaboration, chez le premier, d'un rationalisme chrétien nourri d'optimisme sous le rapport de salut, chez le deuxième, au contraire, par le sentiment, imprégné d'augustinisme, de l'insondable incertitude de la grâce divine, et le refus des secours, tenus pour factices, de ce que la scolastique thomiste suggérait d'un peu réconfortant à cet égard. Pour Pétrarque et Boccace, ce qui les sépare à nos yeux c'est la primauté donnée par l'un aux énigmes de la vie intérieure envisagée sous l'angle du *quoddam suum et propium*, par l'autre aux traits du comportement, avisé ou téméraire, de quiconque envers les impulsions dictées par la nature et par la force des passions. Et en tous trois nous sommes enclins à reconnaître, sous la différence des formules d'investigation mises en œuvre dans la *Vita nova*, le *Canzoniere* et l'*Elegia di Madonna Fiammetta*, les fondateurs de l'autobiographisme moderne et des explorateurs originaux de la vie amoureuse.

Le XVe siècle, lui, ne cessant de voir en Dante aussi bien l'incomparable chroniqueur poétique d'une Toscane sertie comme une gemme à la fois sinistre et rutilante dans l'immense joyau de l'univers que le *theologus* (. . .) *nullius dogmatis expers* de la célèbre épitaphe, lui voue une admiration intimidée, mais témoigne une sympathie sans révérence à Boccace, « auteur de consommation » inégalé en prose vulgaire, docte instructeur en latin de qui se soucie de mieux connaître le trésor romanesque et mythologique des temps passés. Entre Dante et Pétrarque se faisait jour la distance qui peut séparer d'un poète pour tous, si savant fût-il, un écrivain dédaigneux du vulgaire, restaurateur ou instaurateur de nouveaux modèles littéraires accessibles aux seuls esprits informés et exercés. De Pétrarque à Boccace, enfin, l'écart, moins tranché quant à leurs productions respectives en latin — encore que l'honneur d'avoir relevé la belle *latinitas* revînt à Pétrarque seul — était nettement marqué pour ce qui avait trait à leurs œuvres en vulgaire : d'un côté, le poète lyrique tout en attention prodiguée à lui-même, en densité captatrice, en harmonie étudiée, de l'autre le narrateur fertile du monde comme il va, dont l'assidu travail de style se faisait presque oublier sous la vivacité, la diversité et le charme des contes.

Ces vues, plus ordinairement sous-entendues ou tacitement admises qu'énoncées de façon expresse en sentences critiques, ne s'organisent pas en verdicts longuement justifiés. Elles n'en rendent pas moins témoignage sur l'inflexion que prend la culture littéraire à l'époque où se succèdent de nouvelles découvertes de manuscrits anciens, où se manifestent des scrupules philologiques sans précédent, où sont avancées les propositions d'une pédagogie « joyeuse », où adviennent le retour en force de l'histoire profane, la lente exhumation du théâtre antique, l'irruption du néo-platonisme et des livres hermétiques. Les contenus que nous appellerions idéologiques ou psychologiques des œuvres de Dante, de Pétrarque et de Boccace, dont l'érudition moderne s'est efforcée de retrouver la signification historique, posée comme primordiale au nom de l'authenticité, attirent faiblement la curiosité des hommes du XVe siècle. Les trois grands auteurs sont rangés sous des étiquettes de prestige différentes de celles dont on leur fait gloire de notre temps. Bientôt la possibilité de les imiter globalement, qui s'avérera à peu

près nulle avec Dante malgré la tentative de Matteo Palmieri avec sa *Città di vita* composée de 1455 à 1465, mais appréciable avec Boccace, et plus grande encore avec Pétrarque, contribuera à différencier leurs fortunes respectives.

En attendant, on peut entrevoir dans les physionomies qui leur sont prêtées les signes de certaines approches colorées par les aspirations de l'humanisme, si ces approches font passer la considération de l'individu avant celle du système, la philosophie morale et civique avant la spéculation sur les essences et les catégories, enfin la création esthétique avant la virtuosité dialectique, suivant une conception aristocratique de la littérature où l'expression en langue vulgaire, aux chances de noblesse préjudiciellement limitées, le cède à l'expression en latin renové, à laquelle toutes les espérances seraient permises.

† Paul Renucci
Université de Paris

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

BARON (Hans), *From Petrarch to Leonardi Bruni : Studies in Humanistic and Political Literature*, Chicago, 1945.
BEC (Christian), *Recherches sur la culture à Florence au XVe siècle*, in *Revue des Etudes Italiennes*, XIV(1968), pp. 211-245.
HALL (Vernon), *Renaissance Literary Criticism : Studies of its Social Content*, New York, 1945.
MOMBELLO (Gianni), *I manoscritti delle opere di Dante, Petrarca e Boccaccio nelle principali librerie francesi del secolo XV*, in *Il Boccaccio nella cultura francese*, éd. Carlo Pellegrini, Firenze, 1971, pp. 81-209.
ULLMANN (B. L.), *Studies in the Italian Renaissance*, Roma, 1955.

Dante

BIGI (Emilio), *Dante e la cultura fiorentina del Quattrocento*, in *Giornale Storico della Letteratura Italiana*, CXLIII(1966), pp. 212-240.
Dante nel mondo, éd. Vittore Branca, Ettore Caccia, Firenze, 1965.
FARINELLI (Arturo), *Dante e la Francia dall'età al secolo di Voltaire*, Milano, 1906, 2 vols (comme le suivant, à consulter en tenant compte des observations de Aldo Vallone dans son *Dante*, 2e éd., Milano, 1974).
ID., *Dante in Spagna, Francia, Inghilterra, Germania*, Torino, 1922.
FRIEDERICH (Werner P.), *Dante's Fame abroad (1350-1850)*, Roma, 1950.
GARIN (Eugenio), *Dante nel Rinascimento*, in *Rinascimento*, VII(1967), pp. 3-28.
OSTERMANN (D.), *Dante in Deutschland*, Heidelberg, 1929.
PRETORIO (F. di), *La Divina Commedia nelle sue vicende attraverso i secoli*, Firenze, 1965.
ROSSI (Vittorio), *La fortuna di Dante nel Trecento e nel Quattrocento*, in *Saggi e discorsi su Dante*, Firenze, 1930.

Pétrarque

ALONSO (Dámaso), *La poesia del Petrarca e il petrarchismo*, in *Petrarca e il petrarchismo*, Bologna, 1961, pp. 73-120.
BILLANOVICH (Giuseppe), *Petrarca letterato*, Tome I: Lo scrittoio del Petrarca, Roma, 1947.
BOSCO (Umberto), *Petrarca*, Torino, 1946.
KARDOS (Tibor), *Petrarca e la formazione dell'umanesimo ungherese*, in *Italia ed Ungheria. Dieci secoli di rapporti letterari*, éd. M. Horányi, T. Klaniczay, Budapest, 1967, pp. 67-89.
KRISTELLER (Paul Oskar), *Il Petrarca, l'Umanesimo e la Scolastica a Venezia*, in *La civiltà Veneziana del Trecento*, Firenze, 1956, pp. 147-178.
MANN (Nicholas), *Dal moralista al poeta : appunti per la storia del Petrarca in Inghilterra*, in *Convegno Internazionale Francesco Petrarca*, Roma, 1976, pp. 59-69.

MARTELLOTTI (Guido), *Linee di sviluppo dell'umanesimo petrarchesco*, in *Studi Petrarcheschi*, II(1949), pp. 51-80.
NOLHAC (Pierre de), *Pétrarque et l'humanisme*, 2e éd., Paris, 1907; réimpr. 1965.
WHITFIELD (John H.), *Petrarca e il Rinascimento*, Bari, 1949.

Boccace

BARATTO (Mario), *Realtà e stile nel Decameron*, Vicenza, 1971.
Il Boccaccio nella cultura inglese e angloamericana, Firenze, 1974.
BRANCA (Vittore), *Boccaccio medievale*, 3e éd., Firenze, 1970.
ID., *Linee di una storia della critica al Decameron*, Milano—Roma, 1939.
ID., *Tradizione delle opere di Giovanni Boccacccio*, Roma, 1958.
CHIARI (Alberto), *Polemica sul Boccaccio*, in *Indagini e letture*, Tome I, Città di Castello, 1946.
DE MICHELIS (Cesare), *Rassegna boccacciana*, in *Lettere Italiane*, XXV(1937), pp. 88-129.
DI PINO (Guido), *La polemica del Boccaccio*, Firenze, 1953.
MAGGINI (F.), *Il Boccaccio traduttore dei classici*, in *Primi volgarizzamenti dei classici latini*, Firenze, 1952.
QUAGLIO (Antonio Enzo), *Scienza e mito nel Bòccaccio*, Padova, 1967.
SIMONE (Franco), *Giovanni Boccaccio, « fabbro » della sua prima fortuna francese*, in *Il Boccaccio nella cultura francese* éd. Carlo Pellegrini, Firenze, 1971, pp. 49-80.

LES TRADUCTIONS HUMANISTES

Là où, du XIIe au XIVe siècles, les traducteurs ont trouvé les conditions socio-culturelles les plus favorables — en Europe méridionale et occidentale —, leur activité a été multiple. C'est ainsi que l'on a vu passer dans plusieurs langues nationales la Bible, en totalité ou en partie, des manuels de piété, des récits hagiographiques, moraux ou récréatifs, des compilations historiques ou scientifiques. Cette diversité persistera au XVe siècle, mais un trait caractéristique de l'époque se révèle dans la progression de ce qu'on peut appeler les traductions humanistes, celles qui visent à diffuser les œuvres philosophiques, morales, littéraires, scientifiques de l'Antiquité gréco-latine. Bien d'autres traductions sans doute marquent alors les progrès du savoir et, dans un tableau général des traductions du temps, celles des auteurs classiques risquent de sembler peu nombreuses. Ce sont elles pourtant qui contribuent à donner à la littérature européenne du XVe siècle un de ses aspects les plus originaux. Aussi convient-il d'en parler spécialement.

Si l'on considère l'activité des traducteurs humanistes, l'Europe est alors fort différenciée. Quatre zônes au moins s'y distinguent.

D'abord les territoires byzantins, qui, passant au cours du siècle sous la domination turque, cesseront bientôt en fait d'être européens. A côté du grec vulgaire, la langue littéraire, toute proche de la *koinè* de l'époque hellénistique, y reste jalousement cultivée par les lettrés. Mais ni le grec savant ni, à plus forte raison, le grec populaire n'ont été des langues accueillantes aux influences étrangères. Les efforts de Maxime Planude traduisant au début du XIVe siècle du Boèce, du Cicéron *(Songe de Scipion)*, de l'Ovide *(Métamorphoses)* sont demeurés sans lendemain. Ce n'est pas à l'époque troublée qui précède et qui suit la chute de Constantinople que l'on verra changer à cet égard l'attitude sourcilleuse de ses lettrés, plus anxieux que jamais de défendre l'hellénisme menacé. Seuls quelques émigrés essaieront de faire en sorte que l'échange entre monde grec et monde latin ne soit pas à sens unique. C'est ainsi que Théodore Gaza, en Italie, mettra en grec du César, du Cicéron *(De la Vieillesse* et, de nouveau, le *Songe de Scipion)*. Mais il faut avouer que, par rapport à la masse des traductions du XVe siècle, celles qui ont été faites vers le grec sont négligeables. C'est vers le latin, c'est vers les langues vulgaires les plus évoluées que travaillent les traducteurs.

L'Italie forme à elle seule une seconde zone. Elle est, en effet, le seul pays où la traduction assume, durant le *Quattrocento*, une double fonction. Certains traducteurs approvisionnent le monde savant en versions latines d'œuvres grecques; d'autres (ou parfois les mêmes) mettent en italien des textes classiques. Par le passé il est arrivé qu'on traduise en latin, voire en langue vulgaire, des textes grecs et plus rarement arabes ou hébraïques dans certaines zones de contact

entre l'Orient et l'Occident : Espagne, Sicile, Proche-Orient. Au XVe siècle, avec les relations privilégiées qui se sont établies entre les villes commerçantes italiennes et Constantinople, avec l'émigration des lettrés de langue grecque vers la péninsule, l'Italie — on le verra — s'est assuré le monopole des traductions de grec en latin. En outre c'est là, à n'en pas douter, que la vulgarisation de la culture classique est la plus avancée.

Viennent ensuite les contrées où la traduction érudite n'existe pas, faute d'interprètes compétents, mais où cependant, comme en Italie, un idiome vernaculaire est devenu langue de culture pour l'élite laïque. Ces langues sont, outre l'italien (négligeons, pour simplifier, les différences dialectales), le français, le catalan, l'espagnol, le portugais, l'allemand, l'anglais. Selon le degré de développement culturel de chacun des pays où ces langues sont parlées, la vulgarisation y sera plus ou moins poussée.

Enfin, le reste de l'Europe, Centre, Est et Nord, n'a pas encore été atteint par la vague de vulgarisation des auteurs classiques. Certaines langues s'y montrent capables d'accueillir des traductions, mais en général uniquement dans le domaine religieux. Les autres n'ont jusqu'alors servi qu'à l'expression d'une culture populaire. Toute cette aire demeure donc, au XVe siècle, hors du champ des traductions humanistes.

Du grec au latin

Parlons en premier lieu de celles qui se sont faites de grec en latin, ne serait-ce que parce qu'elles ont servi, dans la grande majorité des cas, d'étape nécessaire sur la route menant aux langues vulgaires.

Jusqu'alors, elles avaient presque exclusivement concerné un auteur privilégié, Aristote, dont l'œuvre, partiellement transmise en latin par Boèce, se trouvait depuis le XIIIe siècle latinisée dans sa quasi-totalité. De Platon, dont l'influence avait pourtant été grande avant que ne l'emporte celle du Stagyrite, ne subsistait guère que le *Timée*, dans une version latine transmise par Cicéron. Henri Aristippe avait bien traduit en Sicile, au XIIe siècle, le *Phédon* et le *Ménon*; ces versions étaient si peu répandues que Pétrarque les a ignorées. On ne peut ajouter à cela que de rares ouvrages de mathématiques (Euclide), de physique (Hiéron d'Alexandrie), d'astronomie (Ptolémée), de médecine (Hippocrate). Les fables dites ésopiques dérivaient en réalité de Phèdre et de ses émules. L'*Ilias latina* étudiée dans les écoles n'avait pratiquement plus rien d'homérique. Si la légende troyenne se maintenait vigoureuse, c'est en puisant dans les écrits attribués à Darès le Phrygien et à Dictys de Crète, strictement latins en dépit de ces noms. Il faut attendre 1360 et l'humanisme italien pour que se fasse le premier pas vers la connaissance d'un Homère authentique, lorsque les efforts conjugués de Pétrarque et de Boccace obtiennent du moine calabrais Leontius Pilatus une grossière version latine du début de l'*Iliade*. Tel est à peu près, vers 1400, le maigre inventaire des ouvrages grecs profanes connus en Occident.

Or, entre cette date et 1480, c'est une substantielle partie de la littérature hellénique qui, latinisée, viendra s'intégrer à l'héritage classique. Ce grand mouvement de traduction est intimement lié au développement de l'enseignement du grec en Italie. L'élan initial, on le sait, fut donné par Manuel Chrysoloras, venu de Constantinople à Florence en 1396 sur l'invitation de Palla Strozzi. Enseignant à Milan de 1400 à 1402, puis brièvement à Pavie, l'érudit commence à traduire en latin la *République* de Platon; nombre de ses disciples se feront à la fois enseignants et

traducteurs. D'autres lettrés, sans faire de cours magistraux, contribueront aussi à la diffusion du grec en interprétant les textes qu'ils ont le privilège de pouvoir goûter dans la langue originale.

Ni les manuscrits ni les mécènes ne manquent. La migration des manuscrits grecs a commencé, parallèlement à celle des érudits, bien avant la chute de Constantinople. Guarino dès 1408, Aurispa en 1423, Filelfo en 1427 en ont rapporté d'Orient par centaines. Quant aux protecteurs éclairés, on en trouve aisément : Cosme, puis Laurent de Médicis à Florence, l'Empereur Sigismond de Hongrie, le roi Alphonse d'Aragon à Naples, et bien d'autres. L'un d'eux mérite toutefois une mention spéciale : Nicolas V, Pape de 1447 à 1455, fut l'instigateur d'un grand projet de traduction des classiques grecs en latin. Les tâches furent réparties entre une douzaine d'érudits, ceux qui étaient d'origine grecque chargés plus spécialement de retraduire avec fidélité Aristote. Bien qu'interrompue par la mort de Nicolas, l'entreprise devait favoriser singulièrement la cause de l'hellénisme.

Parmi les traducteurs de grec du *Quattrocento*, certains sont des immigrants : Basile Bessarion, que sa qualité de cardinal résidant à Rome désignait comme patron de ses compatriotes; le Crétois Georges de Trébizonde (Georgius Trapezuntius), secrétaire du Pape Nicolas; Théodore Gaza, venu de Thessalonique en 1430; Jean Argyropoulos, de Constantinople, quinze ans professeur à Florence; Andronicus Callistus, lui aussi de Constantinople, qui travailla pour Laurent de Médicis avant d'aller enseigner à Paris et mourir en Angleterre; Niccolò Sagundino, né en Eubée d'une famille originaire d'Espagne; Athanase de Constantinople, venu au Concile de Florence et resté en Italie comme évêque de Gerace.

La plupart, pourtant, sont des Italiens : Leonardo Bruni, l'Arétin, élève de Chrysoloras, humaniste bien connu du cercle de Cosme de Médicis; Guarino da Verona, qui suivit Chrysoloras à Constantinople et passera trente ans de sa vie à Ferrare; le Pogge (Poggio Bracciolini); Francesco Filelfo, qui épousa à Constantinople la petite-nièce de Chrysoloras; Pier Candido Decembrio, dont le père, Uberto, avait suivi les leçons de Chrysoloras; Carlo Marsuppini, un autre Arétin, successeur de Bruni au poste de secrétaire latin de Florence; Rinucci da Castiglione, secrétaire papal; Ambrogio Traversari, dit Ambroise le Camaldule, général de cet ordre monastique; Giannozzo Manetti, son étudiant, devenu ensuite marchand et diplomate; Lorenzo Valla, illustre auteur des *Elegantiae linguae latinae*, qui applique ce souci d'élégance latine aux versions qu'il tire du grec; Marsile Ficin, désigné dès l'âge de six ans, paraît-il, par Cosme de Médicis pour être le futur interprète de Platon. D'autres encore : Jacopo Angeli (Jacobus Angelus) da Scarperia; Gregorio da Città di Castello, dit Tifernate; Lapo da Castiglionchio (Lapus Castelliunculus) le Jeune; Niccolò Perotti; Giovanni Aurispa; L. Giustiniani; N. Leoniceno; Matteo Palmieri; F. Accolti; P. P. Vergerio; D. Acciaiuoli.

Tous ces noms, on le voit, sont ou grecs ou italiens. Si le patronyme de l'astronome Regiomontanus est allemand (Johannes Müller), c'est auprès de Bessarion qu'il a appris le grec et c'est en liaison avec Théodore Gaza et Georges de Trébizonde qu'il a traduit Ptolémée. Si le Hongrois Janus Pannonius traduit des œuvres de Démosthène, Plutarque et Plotin, c'est en raison de son appartenance au cercle de Guarino da Verona, puis au groupe des néo-platonistes florentins. En vérité, au XVe siècle, l'Italie est le seul creuset où les ouvrages grecs prennent une forme latine. Quant à la liste de ces ouvrages, qu'on ne saurait donner *in extenso*, elle se révèle, même abrégée, impressionnante.

Commençons par le domaine de la philosophie, aux frontières fort étendues puisqu'elles

englobent la logique, la morale, la politique, la physique, les sciences naturelles, etc... A n'en pas douter, le plus universel des philosophes, ARISTOTE, jouit sensiblement du même prestige qu'autrefois. Loin de renverser l'idole des scolastiques, les humanistes exigent une étude approfondie de son œuvre, qu'il convient de fidèlement interpréter. Une bonne partie du projet de Nicolas V lui est consacrée. C'est surtout au moraliste que va la faveur : les *Ethiques (à Nicomaque, à Eudème* et, moins souvent, la «grande morale» — *magna moralia)* sont inlassablement remises en latin (Bruni, Argyropoulos, Tifernate, Manetti). Comme par le passé, on aime y joindre la *Politique* et l'*Economique* (Bruni, Argyropoulos). Les *Rhétoriques* ont été traduites par Georges de Trébizonde *(Rh. à Théodecte)* et par Filelfo *(Rh. à Alexandre)*. Pour les traités sur les *Animaux* et les *Problèmes,* Georges de Trébizonde et Gaza sont entrés en compétition. Ce dernier donne aussi une version du *Ciel,* Argyropoulos une de *l'Ame*. La *Météorologie* est traduite par Palmieri, le traité sur *la Génération et la corruption* par Andronicus Callistus, la *Métaphysique* par Bessarion et par Argyropoulos. Aux problèmes attribués à Aristote, Gaza joint ceux d'ALEXANDRE D'APHRODISE. Dans le sillage du grand philosophe se situe également THÉOPHRASTE, dont les rares écrits précédemment connus étaient en général regardés comme des ouvrages d'Aristote. Maintenant on traduit sous son nom sa *Métaphysique* (Bessarion, Tifernate). Lapo di Castiglionchio donne entre 1430 et 1438 une version partielle des *Caractères*. Plusieurs de ses traités de botanique et de physique passent en latin (Gaza, Tifernate).

Face à Aristote, PLATON reprend son entière dimension. C'est l'œuvre de Bruni *(Phédon, Gorgias, Criton, Phèdre, l'Apologie de Socrate* et, en partie, *le Banquet)*; de Georges de Trébizonde *(Parménide, les Lois)*; de Rinucci (*Criton, Euthyphron,* ainsi qu'*Axiochus,* d'attribution douteuse); des deux Decembrio, père et fils, qui continuent et terminent la version de la *République* commencée par Chrysoloras; d'Antonio Cassarino, autre interprète de la *République*; et pour finir, de Ficin, par qui les œuvres complètes de Platon en latin seront achevées en 1477. On sait que ce même Ficin a traduit le *Pimandre* (1471), ouvrage d'occultisme placé sous le nom d'HERMÉS TRISMÉGISTE, et qu'il continuera après 1480 avec toute une série d'opuscules touchant aux mystères et à la magie (Jamblique, Proclus, Synésius, Psellus, Pythagore, et d'autres), ainsi que l'œuvre néo-platonicienne de Plotin.

XÉNOPHON, à son tour, est latinisé par Bruni (le *Hiéron ou la tyrannie* dès 1403, puis l'*Apologie de Socrate* et les *Helléniques*); par le Pogge (*Cyropédie,* 1437); par Bessarion *(Mémorables)*; par Castiglionchio *(Economique)*; par Filelfo (*Agésilas, la République des Lacédémoniens,* nouvelle version de la *Cyropédie,* 1471). Le *Manuel* d'ÉPICTÈTE est traduit par Perotti. On va chercher dans les opuscules moraux de PLUTARQUE des conseils de pédagogie, d'instruction morale et civique (Cassarino, Aurispa, Guarino).

Le domaine de l'histoire est largement exploité. Par le nombre des traducteurs qu'ont attirés les *Vies parallèles,* c'est PLUTARQUE qui arrive en tête : Bruni, Aurispa, Guarino, Rinucci, Filelfo, Leonardo Giustiniani, Angeli, Acciaiuoli ont traduit chacun un nombre variable de ces *Vies*. Un élève de Valla, Campano, berger devenu humaniste, donnera l'édition latine de l'ensemble à Rome en 1470. Valla s'est attaqué à THUCYDIDE, difficile entreprise qu'il a poursuivie jusqu'au bout; en revanche, il a laissé inachevée sa version d'HÉRODOTE. Le Pogge a commencé pour Nicolas V à traduire DIODORE DE SICILE. Paraphrasé par Bruni dans son *De primo Bello punico* (1421), POLYBE sera partiellement traduit par Perotti. DION CASSIUS trouve un traducteur en Leoniceno (1426), DIOGÈNE LAËRCE en

Traversari (1435), FLAVIUS JOSÈPHE en Castiglionchio. ARRIEN en Vergerio (vers 1435), APPIEN en Candido Decembrio (vers 1457).

Ce sont des leçons d'éloquence et de politique que l'on va chercher chez les orateurs attiques, parmi lesquels le premier rang est reconnu à DÉMOSTHÈNE (Bruni, Bessarion, Castiglionchio, Janus Pannonius, Rinucci, Valla), suivi d'ESCHINE, LYSIAS, ISOCRATE (Bruni, Castiglionchio, Guarino, Filelfo). Aux exercices de rhétorique se rattachent les recueils d'*Epîtres* apocryphes, dont les plus célèbres, dites de PHALARIS, ont eu pour interprète le jurisconsulte Accolti d'Arezzo (Franciscus Aretinus); imprimées en 1470, elles ont connu de nombreuses rééditions.

Géographes et cosmographes reçoivent l'attention des traducteurs. La mise en latin de STRABON avait été répartie par Nicolas V entre Guarino et Tifernate. C'est bien ainsi que se présente l'édition imprimée à Rome vers 1470 : Guarino y est le traducteur des dix premiers livres, Tifernate des sept derniers. Mais, sous l'aiguillon de la rivalité, Guarino a traduit en manuscrit Strabon en entier; Tifernate aurait songé, paraît-il, à faire de même. Calderini (Domitius Calderinus) a commencé à travailler sur PAUSANIAS en 1477. La mort l'a interrompu l'année suivante; sa version s'arrête au livre second. PTOLÉMÉE, pourtant latinisé de longue date, a maintes fois été repris (Georges de Trébizonde, Angeli, Regiomontanus) pour l'intérêt qu'il offrait dans les domaines de l'astronomie, de la navigation et de l'astrologie. C'est aussi leur intérêt pratique qui pousse Gaza à retraduire les *Aphorismes* d'HIPPOCRATE et à présenter au roi Alphonse la *Tactique* d'ÉLIEN, tout comme Sagundino à mettre en latin la *Stratégie* d'ONOSANDER.

Peu nombreuses sont les œuvres proprement littéraires. D'HOMÈRE, des extraits de l'*Iliade* ont été mise en prose latine par Bruni, cinq chants par Candido Decembrio, seize chants par Valla. Pour Nicolas V, Marsuppini a mis en vers latins le premier chant, ainsi que la *Batrachomyomachie*. Valla a traduit des fables d'ÉSOPE. Des morceaux plus ou moins importants de l'œuvre de LUCIEN sont peu à peu latinisés par le Pogge, Rinucci, Guarino, Aurispa, Castiglionchio, Athanase.

Ainsi, entre 1400 et 1480, un véritable foisonnement de traductions latines, qui toutes ont vu le jour en Italie, a rendu de nombreuses œuvres grecques accessibles aux lettrés non-hellénisants. La liste ne représente pas, néanmoins, l'ensemble des textes disponibles. A la considérer, il est évident que le travail n'a jamais été systématique, même quand le Pape Nicolas a voulu l'ordonner quelque peu. Redondances et manques y abondent, reflétant un choix dicté par les enthousiasmes et les dédains de l'époque. Il faut noter la durable fortune d'Aristote, que ne semble guère entamer l'émergence de Platon; un intérêt marqué pour l'histoire et, dans une certaine mesure, pour les orateurs. En revanche, du côté de la fiction littéraire, l'inventaire reste pauvre. Ni l'*Odyssée*, ni Hésiode, ni les poètes lyriques, ni Aristophane, ni les grands tragiques ne trouvent alors d'interprètes. Visiblement, si certains commencent à être sensibles chez les Grecs à la Beauté, la plupart cherchent dans leur littérature les utiles leçons qu'elle renferme, qu'elles soient de morale, de politique, de tactique ou d'éloquence, leçons dont sont particulièrement riches philosophes, orateurs et historiens.

La substantielle latinisation de la littérature grecque en Italie grossissait le *corpus* des textes classiques offerts à la vulgarisation. Jusque-là, en effet, rares étaient les auteurs grecs qui avaient réussi à pénétrer dans une langue vulgaire. C'était uniquement le cas de ceux qui existaient déjà en latin : Aristote, Ptolémée, Hippocrate. Au XVe siècle, les vulgarisateurs puiseront indifféremment chez les Latins ou chez les Grecs latinisés, complétant à l'occasion — en histoire, par exemple — les uns par les autres. L'Antiquité gréco-latine est devenue un tout assimilable par les langues vernaculaires.

A vrai dire, en 1400, pour quelques-unes de ces langues au moins, l'expérience n'est pas nouvelle. Avant cette date, des textes classiques y existaient en plus ou moins grande abondance. C'est ainsi que la *Consolation de la philosophie* de Boèce, dernier auteur antique, premier auteur médiéval, était passée très tôt dans les grandes langues de l'Occident. Sénèque, charriant avec lui une masse d'apocryphes, avait déjà pénétré en italien, en espagnol, en français. On trouve de même, un peu partout, des écrits de Cicéron, qu'il s'agisse de philosophie morale *(De la Vieillesse, De l'Amitié, Des Devoirs, le Songe de Scipion, Paradoxes)* ou d'art oratoire (*De l'Invention,* formant avec la *Rhétorique à Hérennius,* alors attribuée au même auteur, une « rhétorique cicéronienne »). Aristote est connu en italien, en français, en allemand, pour les parties les plus réputées de son œuvre : *Ethiques, Politique, Economique, Météorologie, Problèmes.* Parmi les historiens latins, Salluste, Suétone, Lucain (regardé davantage comme un historien que comme un poète), Valère Maxime, Tite-Live ont donné matière à des versions populaires en Italie, en Espagne, en France. Quelques ouvrages techniques sont, depuis le XIIIe ou XIVe siècles, passés de latin en vulgaire : *Aphorismes* d'Hippocrate, écrits de Ptolémée, manuel d'agronomie de Palladius, traités d'art militaire de Végèce et de Frontin. Quant à la poésie, elle peut presque se résumer en un nom : Ovide. *Art d'aimer, Remèdes de l'amour, Héroïdes, Métamorphoses* ont été amplement transposés, imités, allégorisés, les derniers siècles s'étant forgé du poète latin une curieuse image de thaumaturge et presque de saint.

Tels sont, en gros, les textes vulgarisés dans une ou plusieurs langues nationales dont héritait le XVe siècle. En plus d'un cas, les nouveaux traducteurs, ignorant ou dédaignant les anciennes versions, en ont donné de nouvelles. Ils ont parfois aussi étendu à leur langue ce qui existait dans d'autres. Souvent enfin, ils ont fait du neuf.

En Italie, les vulgarisateurs ont été parfois les mêmes humanistes qui traduisaient du grec en latin. On voit, par exemple, Candido Decembrio mettre en italien CÉSAR, QUINTE-CURCE; Marsuppini récrire en langue vulgaire la *Batrachomyomachie*; Filelfo donner en traduction un choix de lettres de CICÉRON; Leoniceno, du LUCIEN; Athanase de Constantinople (« Athanagio Greco ») donner en prose italienne un abrégé de l'*Enéide* (1476). Peut-être Bruni, interprète latin de DIODORE DE SICILE, est-il aussi celui qui l'a italianisé. Mais la vulgarisation n'a pas été sans rencontrer de résistance. Au début du siècle surtout, nombre d'humanistes intransigeants ne jurent que par le latin et méprisent la *scuola volgare*. Peu à peu, cependant, un *modus vivendi* s'établit et le toscan finira par obtenir ses lettres de noblesse.

Même frénée, la vulgarisation italienne a été active. Aux ouvrages cités plus haut peuvent s'ajouter de l'ARISTOTE (Bruni), de l'OVIDE (en particulier l'*Art d'aimer,* que Troïlo Avenanti mettra finalement en *terza rima* en 1481); les *Tusculanes* de CICÉRON; la *Cyropédie* de XÉNOPHON (Poggio Bracciolini fils); plusieurs *Décades* de TITE-LIVE (Ferrari, 1466);

JUSTIN (Squarzafico, 1477); CÉSAR et SALLUSTE (Ortica della Porta); l'*Histoire naturelle* de PLINE L'ANCIEN (Landino, 1473); MARTIAL (Mazzaciuvoli, 1439); JUVÉNAL (Sommariva, 1480); les *Epîtres de Phalaris* (Fenzio, 1471).

En France, l'impulsion donnée aux travaux de traduction par Charles V et Jean de Berry se fait sentir jusque vers 1418, date où la guerre civile engloutit, avec le cénacle humaniste de Gontier Col, le distingué traducteur Laurent de Premierfait. Il faut attendre ensuite une trentaine d'années avant que la Cour de Bourgogne ne reprenne le flambeau. C'est pour le « Grand Duc d'Occident » et les mécènes de son entourage que travaillent Miélot, Soillot, Du Quesne, Vasque de Lucène.

Dès le début du siècle, le VALÈRE MAXIME laissé inachevé par Simon de Hesdin est complété par Nicolas de Gonesse, à la demande du duc de Berry (1401). Importante est l'œuvre de Laurent de Premierfait, clerc champenois, humaniste averti qui a séjourné à la Cour d'Avignon. Pour le vieux Louis de Bourbon, il traduit les dialogues de CICÉRON sur *la Vieillesse* (1405) et sur *l'Amitié* (1416), fait connaître en français le *De casibus virorum illustrium* de BOCCACE, retraduit l'*Economique* d'ARISTOTE ainsi que les *Lettres à Lucilius* et autres ouvrages de SÉNÈQUE.

En Bourgogne, Jean Miélot traduit vers 1449 un texte latin de « Bone Surse » (Buonaccorso), où l'on reconnaît le XIIe *Dialogue des morts* de LUCIEN; cette version française, Clément Marot la versifiera au siècle suivant. Après un anonyme (1409), le Champenois Guillaume Coquillart, homonyme du poète, met en français, en 1464, la *Guerre des Juifs* de FLAVIUS JOSÈPHE, avec quelques chapitres des *Antiquités judaïques*. Le faisceau de traductions classiques exécutées en l'espace de quelques années pour Charles le Téméraire est remarquable. En 1468 Miélot met en français la lettre de CICÉRON *A son frère Quintus* sur le gouvernement d'une province. La même année, Charles Soillot, filleul du duc, traduit pour lui *Hiéron ou la tyrannie* de XÉNOPHON sur le latin de Bruni. La même année encore, Vasque de Lucène, Portugais devenu Bourguignon, lui dédie sa version de QUINTE-CURCE, dont il a comblé les lacunes par des extraits de PLUTARQUE; en 1470 il lui donnera en français la *Cyropédie*. En 1472, le Lillois Jean Du Quesne (Du Chesne) lui offre la première traduction française de CÉSAR.

Par contraste, la Cour du roi de France fait pâle figure. A Charles VII, en lutte pour son royaume, Jean de Rovroy présente vers 1439 les *Stratagèmes* de FRONTIN, déjà connu des Aragonais et des Castillans. En 1447, pourtant, Jean Lebesgue, notaire royal et greffier de la Cour des Comptes, fait preuve de ses goûts humanistes en traduisant le récit de la première Guerre punique que Bruni a tiré de POLYBE. Vers 1465, Anjorrant Bourré, bailli de Beaugency, démarque pauvrement, pour Tanneguy du Chastel, le traité *des Devoirs* de CICÉRON. La véritable nouveauté, c'est en 1466, dans l'entourage de Louis XI et vraisemblablement par son secrétaire Guillaume Rippe, la traduction en français des comédies de TÉRENCE. Cette prose, accompagnée de l'original latin et d'une version en vers de peu postérieure, deviendra le « Grand Thérence en françois », imprimé vers 1500 et souvent réédité au XVIe siècle.

Dans la péninsule ibérique, la vulgarisation des auteurs classiques ne remonte pas, à une ou deux exceptions près, au delà des dernières décennies du XIVe siècle. C'est alors que la culture italienne y pénètre, par la Catalogne et l'Aragon. D'où l'importance historique du catalan, langue intermédiaire. En catalan, Nicolas Quilis traduit vers 1420 le traité *Des Devoirs* de

CICÉRON; Ferran Valenti, élève de Bruni, les *Paradoxes* du même auteur; Luis de Fenollet, QUINTE-CURCE; Anton de Vilaragut, les tragédies de SÉNÈQUE. Les opuscules moraux de SÉNÈQUE, les *Héroïdes* et les *Métamorphoses* d'OVIDE y sont traduits ou retraduits.

Le castillan a tiré profit de ces versions catalanes et il a fait de même, à l'occasion, avec des versions italiennes ou françaises. Cette technique de la traduction indirecte, à partir d'une autre langue vulgaire, a été fort en usage en Espagne. C'est ainsi que les tragédies de SÉNÈQUE y entrent par le catalan de Vilaragut, que CÉSAR y est tiré de l'italien de Candido Decembrio, que QUINTE-CURCE y dérive à la fois de Candido Decembrio et de Fenollet; que TITE-LIVE y est pris au Tite-Live français de Pierre Bercheure, que le VALÈRE MAXIME de Ugo de Urries (1467) combine la version catalane d'Antoni Canals avec la version française de Simon de Hesdin et Nicolas de Gonesse.

D'autres traductions espagnoles, toutefois, s'appuient directement sur l'original. Alonso García de Cartagena, évêque de Burgos, met en espagnol, vers 1420, pour le roi Duarte de Portugal, le premier livre *De l'Invention* de CICÉRON. Il exécute pour Jean II de Castille de nouvelles versions des écrits moraux de SÉNÈQUE et des ouvrages de CICÉRON sur *la Vieillesse*, sur *l'Amitié*, *Des Devoirs*, *Paradoxes*, etc., dont il n'est pas à l'époque, d'ailleurs, le seul interprète. Pour Jean II également, Pedro Diaz de Toledo met en castillan les *Proverbes* et le traité *des Mœurs* faussement attribués à Sénèque. Vasco de Guzmán traduit le *Catilina* de SALLUSTE et des fragments du *Jugurtha*. Mais il faut surtout signaler l'*Enéide* d'Enrique de Villena, qui semble bien être la première version complète du poème de VIRGILE dans une langue vulgaire.

En ce qui concerne les auteurs grecs, les Espagnols ont très tôt tiré parti de leur latinisation par les humanistes d'Italie. Don Carlos, prince de Viane, donne une nouvelle version castillane des *Ethiques* d'ARISTOTE et vulgarise des opuscules moraux de PLUTARQUE. Pedro Diaz de Toledo donne un *Phédon* espagnol, qu'il tire, avec l'*Axiochus*, du latin de Bruni : grâce à lui, l'Espagne est peut-être le premier pays où PLATON atteint le niveau de la langue commune. Dès 1440 enfin, l'*Iliade* entière existait en castillan, traduite par Juan de Mena, fait également remarquable dans l'histoire de la vulgarisation.

Le mouvement se dessine timidement au Portugal, à l'instigation du frère du roi Duarte, Don Pedro, qui fait mettre dans sa langue le traité *Des Devoirs* de CICÉRON et l'*Art militaire* de VÉGÈCE.

Dans les pays germaniques, CICÉRON a pénétré en langue vulgaire au XIVe siècle; il reste le grand favori du siècle suivant et le nombre de ses œuvres traduites en allemand augmente. Les autres traductions classiques, rares et tardives, semblent représenter des choix individuels d'humanistes isolés. C'est un médecin d'Ulm, Heinrich Steinhöwel, ancien étudiant de Vienne et de Padoue, qui donne en 1471 une version allemande de la *Vie d'Apollonius* de PHILOSTRATE. C'est un chanoine de Bamberg, Albrecht von Eyb, ex-camérier de Pie II, qui — le premier sans doute des vulgarisateurs de PLAUTE — germanise les *Ménechmes* et *Bacchidès* avant 1475. C'est Nikolaus von Wyle, qui tire du latin en 1478 un *Goldener Esel* qu'il prend pour l'*Ane d'or* d'Apulée, mais qui n'est autre que *Lucius ou l'Ane* de LUCIEN, dans la version du Pogge.

Malgré sa maturité culturelle, la Hollande — qui va donner un Erasme à l'hellénisme — ignorera jusqu'au siècle suivant, semble-t-il, les traductions vulgaires de l'Antiquité profane. Quant à l'Angleterre, elle ne s'ouvre à la vulgarisation des œuvres classiques qu'à l'extrême fin de la période qui nous occupe. La première vraie traduction d'un auteur ancien en anglais semble

être celle que John Tiptoft, comte de Worcester, fit avant 1460 du dialogue de CICÉRON sur *l'Amitié* et que William Caxton publiera en 1481, en même temps que celle du dialogue sur *la Vieillesse* tiré, probablement, par Botoner, de la version française de Premierfait. Caxton, traducteur lui-même, a donné en 1480 une version anglaise des *Métamorphoses* qui reflète, non le poème original, mais l'*Ovidius moralizatus* de Pierre Bercheure, d'allure bien médiévale.

*

Ce rapide inventaire des traductions d'auteurs classiques permet, malgré ses lacunes, de préciser sur la carte de l'Europe de 1400 à 1480 dans quelles directions, sous quelles formes et avec quelle force l'humanisme s'est diffusé durant cette période.

Le grand phénomène, qui commence avec le siècle, est sans nul doute la latinisation des Grecs, fruit de la collaboration entre les émigrés byzantins et les Italiens qui se sont faits leurs élèves. Du coup, l'Antiquité devient *une* et la pénétration en Occident d'une partie au moins de la littérature hellénique n'aura pas à attendre que s'organise hors d'Italie, avec un siècle de retard sur ce pays, l'enseignement du grec. Cette nouveauté qu'est l'avènement de l'hellénisme ne se présente pourtant pas comme une rupture avec le passé. Aristote tient une aussi grande place chez les humanistes que chez les scolastiques; seulement il n'est plus seul et les critères de fidélité gouvernant les traductions de son œuvre se sont affinés. Ce qui tient au passé, aussi, c'est le caractère utilitaire de la plupart des traductions. Même en Italie, on ne se soucie pas encore beaucoup de « belles-lettres », on s'en aperçoit aux préfaces des traducteurs et au choix des textes traduits, dont il est clair qu'on attend presque toujours un bénéfice moral ou pratique.

La vulgarisation de la littérature gréco-latine, déjà commencée, s'est poursuivie activement en Italie, en Espagne, en France, s'amplifiant après 1460 et ensuite favorisée par l'imprimerie naissante. L'Italie a servi de foyer, offrant d'une part ses versions latines des textes grecs, d'autre part l'exemple de ses propres vulgarisateurs. Mais le retard des autres langues sur l'italien, gêné par sa crise de croissance, n'est pas énorme. Dans certains secteurs, les élèves dépassent les maîtres. Sauf erreur, c'est l'espagnol qui accueille en premier l'*Enéide*; le français, Térence; l'allemand, Plaute; le catalan, Sénèque le Tragique. Dans cette adaptation des textes anciens aux langues vulgaires, les traductions indirectes ont joué un rôle non négligeable; à cet égard, comme langue de transit, le catalan a été exemplaire.

Les limites atteintes par cette diffusion vers 1480 sont assez évidentes. Elles passent par les zones marginales que constituent encore, pour peu de temps, le Portugal, l'Allemagne, l'Angleterre. A l'intérieur de cette aire, le siècle a vu se développer, parallèlement à l'humanisme érudit d'expression latine, un humanisme en langue vulgaire qui, somme toute, suit l'autre d'assez près et dont l'expansion marque un sérieux progrès dans le processus de laïcisation du savoir.

Paul Chavy
Dalhousie University
Halifax

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

BOLGAR (R. R.), *The Classical Heritage and its Beneficiaries*, Cambridge, 1954.

LUCAS (R. H.), *Mediaeval French Translations of the Latin Classics to 1500*, in *Speculum*, XIV (1970), pp. 225-253.

MONFRIN (Jacques), *Humanisme et traductions au Moyen Age*, in *L'humanisme médiéval dans les littératures romanes du XIIe au XIVe siècle*, éd. Anthime Fourrier, Paris, 1964, pp. 217-245.

Translation in the Renaissance /La traduction à la Renaissance, in *Canadian Review of Comparative Literature*, VIII (1981), pp. 169-363 (no. spécial éd. Eva Kushner, Paul Chavy).

VOIGT (Georg), *Die Wiederbelebung des klassischen Altertums*, 3e éd., Berlin, 1893, 2 vols.

Etudes sur les principaux traducteurs

BERTALOT (L.), *Zur Bibliographie der Übersetzungen des Leonardus Brunus Aretinus*, in *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, XXVII (1936-1937), pp. 178-195; XXVIII (1937-1938), pp. 268-285.

BERTONI (Giulio), *Guarino da Verona*, Genève, 1921.

BOSSUAT (R.), *Jean Miélot traducteur de Cicéron*, in *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, XCIX (1938), pp. 1-45.

ID., *Vasque de Lucène, traducteur de Quinte-Curce*, in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, VIII (1946), pp. 197-245.

GATHERCOLE (Patricia), *Fifteenth Century Translation; The Development of Laurent de Premierfait*, in *Modern Language Quarterly*, XXI (1960), pp. 365-371.

KRISTELLER (Paul Oskar), *The Philosophy of Marsilio Ficino*, New York, 1943.

PERDRIZET (P.), *Jean Miélot*, in *Revue d'Histoire Littéraire*, XIV(1907), pp. 472-482.

SAMARAN (Charles), *Vasco de Lucena à la Cour de Bourgogne*, in *Bulletin des Etudes Portugaises*, VIII(1938), pp. 13-26.

SHEPPARD (L. A.), *A Fifteenth-Century Humanist : Francesco Filelfo*, London, 1935.

WOLFF (Max), *Lorenzo Valla, sein Leben und seine Werke*, Leipzig, 1893.

LA POÉSIE LATINE HUMANISTE – LE PRINCIPE DE L'IMITATION

L'humanisme fut avant tout un mouvement pédagogique et littéraire, né en Italie d'une idéalisation nostalgique de l'Antiquité et d'un grand désir de retour à la grandeur romaine du pays. Sur le plan de la littérature savante, c'est-à-dire celle écrite en latin, ce désir se traduisit par un effort constant pour surmonter le niveau linguistique et artistique des latinistes du bas Moyen Age, qui était devenu — il faut en convenir — extrêmement pauvre après 1300. Pour ce faire, on visait de nouveau à la perfection sublime des grands poètes classiques de l'époque augustéenne surtout, mais sans exclure par exemple Catulle, Juvénal, Martial ou Claudien, qui appartiennent à d'autres moments de la littérature romaine. Cet effort, qui avait commencé déjà dans quelques villes italiennes du Nord, comme Padoue, dès avant l'époque de Dante, n'atteindra son plein épanouissement et des résultats définitifs que dans la deuxième moitié du quinzième et le premier quart du seizième siècle avec des poètes comme Tito V. Strozzi, Pontano, M. Marulle, Politien, Sannazzaro, Vida, Fracastor...

C'est précisément pendant ces années qu'on assistera à la victoire définitive de la « poésie » humaniste sur la « versification » médiévale. Simultanément commence la diffusion de cette poésie à travers l'Europe, de la Pologne au Portugal et du littoral croate et albanais jusqu'aux îles britanniques; elle gagnera même, peu après sa découverte, le continent américain.

Conception humaniste de la poésie

L'idéal des humanistes italiens, qu'ils ont communiqué plus tard à leurs confrères transalpins, était d'être « *poeta et orator* » et surtout « poeta », c'est-à-dire poète selon les traditions et normes anciennes, bien distinct du « *versificator* » barbare de la tradition médiévale. A leurs yeux la poésie ainsi conçue était la plus belle réalisation à laquelle l'esprit humain était capable d'atteindre :

Inter mortales nemo est sublimior arte,
Quam qui describit cuncta poeta bonus

nous déclare Konrad Celtis, l'archihumaniste allemand dans son recueil d'*Amores* (III 10, 31-32). C'est par la poésie qu'on peut aspirer à la renommée immortelle; c'est par elle donc qu'on vivra dans la mémoire des générations futures, comme le chantait Janus Pannonius dans une de ses élégies (XX 33-34) :

Vivus apud vivos memorabile nomen habebo,
Mortuus a sera posteritate legar.

ou, pour citer encore Celtis (*Am.* IV 15.45) :

Mortuus et vivus vates aeternus in orbe est.

On comprend mieux l'attitude hautaine des poètes humanistes quand on compare leurs vers avec ce que nous ont laissé les derniers représentants de la « versification » médiévale. Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas des grands auteurs du plein Moyen Age comme une Hrotswitha von Gandersheim ou un Gautier de Châtillon, que même les humanistes étudiaient et publiaient parfois avec plus d'ardeur que les savants modernes, mais il s'agit des auteurs des XIVe et XVe siècles. Si parmi ceux-ci quelques-uns comme Dionysius van Rijkel, le Chartreux (†1471) ou Jean Tisserant (†1494) ont écrit encore des hymnes ou d'autres pièces religieuses dignes d'être connues, même si elles n'ont rien de commun avec la poésie classique, il est d'autres versificateurs dont les œuvres ne diffèrent vraiment en rien des spécimens célèbres de « métrification » que l'on peut lire dans les *Epistolae Obscurorum Virorum*. Que l'auteur ou les auteurs de cette satire mordante n'ont pas du tout exagéré, on peut le constater en jetant un coup d'œil sur la grammaire versifiée d'Alexandre de Villedieu, ou sur l'*Eloge du Brabant*, qui, en 1430, a été offert au duc Philippe le Bon par un professeur de Louvain, Henricus van Oisterwijk, ou encore sur la description suivante de Nimègue, écrite vers 1450 par un certain Laurentius physicus, courtisan d'Arnold d'Egmond, duc de la Gueldre :

Sunt Novimagenses solares Martinienses
Et Veneris gentes, leopardum conscipientes.
Est urbs regalis, urbs nobilis, imperialis.
Huic pars australis mons est, vallis borealis.
Urbs nimis et grata, pulchris statuis graduata,
Aedibus ornata, pluraliter est populata.
Hic nemus et pratum, bonus aer, rus bene satum.
Illi classatum rivus dat largifluatum;
A Iulio stratum, Carolo Magno reparatum.
In muris, portis, fossis decoratur et hortis.
Gens inibi fortis, animosa, bonaeque cohortis,
Gens proba, subtilis, formosa, decens et herilis,
Armis hostilis, in bellis posse virilis.
Et pulchrum clarum genus est ibi laude gamarum (gama = dame)
Nempe Diana parum superat virtute suarum.
Sunt convivales, hilares ibi valde sodales :
Nocte die quales tu vis, reperis ibi tales...

La comparaison avec un texte contemporain sur le même thème, appartenant au même genre littéraire (l'éloge d'une ville) et dû à la plume d'un courtisan aussi, c'est-à-dire à Tito Vespasiano Strozzi, ministre à la Cour d'Este à Ferrare, fait éclater la distance qui sépare la « poésie » de la « versification ».

Vos patriae turres, patrii salvete Penates,
Urbs faustis, salve, condita sideribus!
Tu superûm templis domibusque ornata superbis
Finitimis effers invidiosa caput.
Dives agri atque auri, Leonello principe, flores
Et populi turbam vix capis ipsa tui.

Iam tibi Pierios Phœbus largitur honores,
Vivida nec desunt artibus ingenia.
Te fœcunda Ceres immensis frugibus implet,
Nec tibi Lenaeus dulcia musta negat.
Laeta saginati depascunt prata iuvenci;
Lanigerae carpunt fertile gramen oves.
Te pater Eridanus sinuoso flumine cingit,
Et vetat hostiles pertimuisse minas.
Martis securi contemnunt classica cives,
Nullaque sunt nisi quae prœlia fecit Amor.
O felix nimium tellus nimiumque beata,
Tu modo cœlicolas religiosa cole!
Hic tibi perpetuum ver floreat ipsaque nullo
Exercente sinum Gargara vincat humus.
Non lupus insidias stabulis meditetur apertis
Et cum rore cadant nectar et ambrosia.
Tum gens secura, exactis feliciter annis,
Elysias sedes et loca sancta petat.

(*Eroticon*, III/1)

La littérature latine devait donc prendre un autre chemin si elle voulait survivre à un moment où les langues modernes commençaient à produire leurs œuvres classiques. Cet autre chemin était celui des *veterum vestigia vatum*, indiqué par le Padouan Lovato Lovati dès avant 1300. Même des versificateurs malhabiles, tel un Engelbert Schut de Leyde, dans son *Ars dictaminis* (1454) indiquent la même direction, (fin du livre III) :

Si bene vis fari, tu priscis utere verbis,
Qualia doctiloqui quondam posuere poetae.

Imitation et émulation des poètes antiques

Ce retour aux exemples antiques impliquait fondamentalement l'application beaucoup plus stricte du grand principe de l'IMITATIO et de son corrélatif l'AEMULATIO. Les poètes humanistes se considèrent à la fois comme les continuateurs et les égaux des Anciens. Lorsque Pontano écrivit une épitaphe pour son ami Marulle (†1500), poète érotique, il le présente dans l'Elysée, accueilli par les chantres de Corinne (Ovide), Délie (Tibulle), Cynthie (Properce) et Lesbie (Catulle). Ces vers (*Tumuli* 14, 9-14) sont une expression typique de l'attitude humaniste : il vit avec les Anciens. C'était fatal : le principe de l'imitation présuppose un sens et une connaissance approfondis d'une tradition qu'on reconnaît comme normative. L'auteur aussi bien que ses lecteurs admettent l'idée qu'il y a eu dans le passé, et généralement à une époque bien circonscrite, un certain nombre d'écrivains assez doués pour que leurs œuvres aient fixé une fois pour toutes les normes idéales. L'imitation concerne quatre aspects essentiels : genres, thèmes, langue ou style. C'est une conception de la littérature qui remonte à l'Antiquité gréco-romaine, et elle a été adoptée, en général sans trop de discussion, sauf pour ce qui concerne le vocabulaire de la prose latine, par tous les humanistes s'exprimant en latin ainsi que par les auteurs en langues modernes de la Renaissance. Ainsi tous les poètes épiques se conforment à l'*Enéide*, depuis l'*Africa* de Pétrarque jusqu'aux grandes épopées messianiques de Bona, Vida et

Sannazzaro à la fin du quinzième et au début du seizième siècle. Dans son *De Arte Poetica,* qui a connu un succès européen et qui a été publié encore au siècle dernier avec Boileau et Aristote, l'Italien Vida a codifié les règles du poète épique humaniste. Le jeune Maffeo Vegio de Lodi ose composer un treizième livre pour achever l'*Enéide*. Le fait qu'il a trouvé des imitateurs jusqu'au dix-huitième siècle, qui ont complété non seulement Virgile, mais aussi Plaute, Tite-Live, Lucain, Quinte-Curce, Tacite, Pétrone etc., prouve que cet exercice n'était pas jugé vain ou ridicule. Les poètes d'amour avaient le choix entre Catulle, Ovide, Properce ou Tibulle, auxquels on a ajouté Pétrarque sous l'influence des humanistes florentins comme Landino, Verino et Naldi. Par leur intermédiaire l'Europe connaîtra au quinzième et au seizième siècle une immense littérature pétrarquiste. Examinons un autre domaine bien vivant, la satire. Comme à l'époque romaine, le nombre de ceux qui pratiquent ce genre difficile est assez limité. Le mieux connu est le *Satyrarum opus* (Milan 1476) de Francesco Filelfo, qui a trouvé son chemin même au-delà des Alpes et dont des extraits se retrouvent dans des anthologies ou livres scolaires en Alsace et aux Pays-Bas. Moins célèbres mais également caractéristiques sont les cinq satires du Florentin Lorenzo Lippi et les six du Vénitien Gregorio Correr/Corrarius (né en 1432). Sans Horace et Juvénal on n'arrivera jamais à bien comprendre ces pièces, où la critique de personnes et de situations contemporaines est déguisée complètement sous des formules romaines parfois fort énigmatiques. (Cf. chap. VII. L'esprit satirique...)

Les poètes humanistes écrivent donc pour des lecteurs initiés, capables de déceler les réminiscences dont foisonnent leurs ouvrages et qu'on qualifierait à tort, de plagiat.

Dans la description de l'archange Gabriel au premier livre (vers 55 et suivants) de son *De Partu Virginis* (1504-26), le poète napolitain Sannazzaro a évoqué consciemment la figure de Mercure, telle que la fixent les livres I et IV de l'*Enéide*. Au deuxième siècle avant Jésus-Christ, le poète Lucilius avait écrit :

Maior erat natu; non omnia possumus omnes.

Virgile le dit littéralement:

Dicite Pierides! Non omnia possumus omnes. (*Egl.* VIII, 63)

En 1749, le *Tom Jones* d'Henry Fielding parodie le genre épique : « Ye Muses... assist me on this great occasion. All things are not in the power of all! » (IV, 7). Au vingtième siècle on mettrait une référence; à l'âge de l'imitation l'emprunt n'est pas une citation, mais un réemploi du matériel disponible par qui en a besoin. Ainsi Sannazzaro a procédé de la même façon dans son poème cité plus haut : au moment où l'enfant Jésus vient de naître et d'être déposé dans la crèche, le poète nous dépeint la réaction du bœuf par le vers suivant :

Protinus agnoscens Dominum procumbit humi bos. (II, 381)

Or, dans l'hexamètre, le monosyllabe isolé à la fin du vers, tout à fait exceptionnel, souligne, d'une manière expressive, l'immobilité ou la chute. Or, l'exemple classique nous a été fourni par Virgile (*Enéide,* V, 481) :

Sternitur exanimisque tremens procumbit humi bos.

Ce même vers sert aussi à Politien pour l'eau d'une fontaine qui retombe :

Eliciuntur aquae praecepsque recumbit agro fons. (*Rusticus,* vers 152)

Un autre exemple de cet art raffiné nous a été donné par Pontano dans une de ses meilleures réussites, sa cinquième berceuse *(Naenia)*, qui commence : « Scite puer, mellite puer... » et que l'on lit dans son recueil *De amore coniugali* (ca. 1461). La fin de cette chansonnette émouvante nous montre la mère appelant le zéphyre pour endormir de ses caresses légères l'enfant dans le berceau :

Aura, veni foveasque meum placidissima natum...
An strepitant frondes?... Iam levis aura venit!
Scite puer, mellite puer, nate unice, dormi :
Aura fovet flatu, mater amata sinu.

Pontano pastiche délicatement son devancier et modèle antique, Ovide, qui s'arrêtait sur Céphale endormi après la chasse.

Grata quies Cephalo. Famulis canibusque relictis
Lassus in hac iuvenis saepe resedit humo.
« Quae que meos releves aestus », cantare solebat
« Accipienda sinu, mobilis aura, veni ». (*Art d'aimer*, IV, 695-98)

Mais Pontano rajeunit situation et forme. Tous ne sont pas d'aussi grands artistes; souvent leurs emprunts sont trop chargés, donnent l'impression d'une science pédantesque, au lieu de la surprise agréable d'une retouche délicate et neuve. Ainsi, l'Italien Angelo Sabino (Angelus de Curibus Sabinis), mieux connu dans l'histoire littéraire pour les réponses qu'il a écrites à trois des *Héroïdes*, au début de son épopée sur la prise de Liège par le Téméraire en 1468, accumule les souvenirs virgiliens :

Arma ducis canimus Legiorum clara ruinis,
Necnon Pontificis Pauli ditissima pacis
Consilia, eximio Venetorum *sanguine creti.*
Qui, si Thessiphone, *divûm si fata tulissent,*
Ferrea perpetui clausisset limina Iani.
Diruta non essent modo Belgica mœnia forti
A duce Burgundo, nec Honofrius isset ad urbes
Orator Belgas, *tanto in discrimine rerum...*

Cet art d'imitation et d'émulation des Anciens subit une longue évolution qui est principalement un raffinement formel progressif à partir de Pétrarque et de Mussato au XIVe siècle jusqu'à l'apogée de cette poésie en Italie au début du XVIe siècle. En Italie la première période, caractérisée par un art encore moins sûr et moins pur à cause de la persistance de beaucoup d'influences médiévales dans la langue et la métrique (confusion de *suus* et *eius*; *muliēris* avec e long) se termine vers les années soixante du quinzième siècle; ailleurs elle se prolonge jusqu'au premier quart du seizième.

Ainsi le premier poète humaniste écossais, Jacobus Follisius (Foulis) a publié à Paris vers 1511 un recueil de ses poésies latines, dont les qualités techniques ne sont certes pas plus grandes que celles du Boccace latin. Mais Foulis étudie et écrit non à Edimbourg, mais à Paris, où enseignaient des maîtres italiens et où on pouvait acheter les œuvres des meilleurs poètes italiens. Ces Italiens, qui écrivaient dans la deuxième moitié du Quattrocento, avaient atteint une perfection artistique telle que leurs œuvres ont bientôt éclipsé la renommée de la plupart des poètes entre Pétrarque et Landino ou Janus Pannonius. Ce seront eux — Politien, Marulle,

Pontano, Baptista Mantuanus, Urceus Codrus, Sannazzaro, Octavius Cleophilus... — qui passeront les Alpes et seront lus à travers toute l'Europe; il est évident que cette diffusion a été favorisée aussi par l'art nouveau de la typographie. Mais rares étaient les auteurs du XIVe et de la première moitié du XVe siècle qui avaient pu trouver un imprimeur vers 1500 et beaucoup ont dû attendre les éditions scientifiques de notre époque pour sortir de l'état manuscrit. La grande exception à cette règle, ce sont les *Eglogues* de Pétrarque, qui ont connu un regain de faveur spectaculaire dans le Nord de l'Europe à la fin du quinzième siècle.

Diffusion européenne d'une poésie d'élite

Il va sans dire que cette littérature d'imitation savante était nettement, par définition, une littérature élitiste, ce qui ne vaut d'ailleurs pas seulement pour les auteurs qui écrivaient en latin. En outre si cette élite appartient pour une bonne partie à la classe dirigeante de la société — courtisans, diplomates, évêques, professeurs d'université —, elle reste avant tout une élite de l'esprit, où on rencontre aussi l'étudiant pauvre mais doué, le petit professeur ou précepteur de province, des moines et des prêtres subalternes. Les femmes n'y manquent pas totalement mais restent des exceptions, malgré les plaidoyers en faveur de l'éducation classique des filles de la part de politiciens comme Leonardo Bruni ou de pédagogues comme Guarino da Verona, et malgré leurs efforts dans ce sens. Puisqu'il s'agit d'une élite de l'esprit, celui qui peut tourner de beaux vers latins ou prononcer un discours élégant a de bonnes chances de faire une carrière remarquable. Un exemple probant nous est fourni dans la personne d'Enea Silvio Piccolomini, fils de parents ruinés, latiniste éminent en vers et en prose, qui deviendra le Pape Pie II. Il arrive aussi évidemment que ces poètes d'origine humble ne réussissent pas à se procurer une position stable auprès d'un mécène italien. La concurrence était grande et impitoyable. Alors il s'expatriaient et allaient chercher aux universités transalpines ou à la Cour de Paris, Londres, Lisbonne, Vienne, Cracovie ou Buda l'existence qu'ils croyaient convenir à quelqu'un qui pouvait s'enorgueillir d'être un « poeta » ou même « poeta laureatus ». Par l'entremise de ces poètes errants, comme un Fausto Andrelini à Paris, un Cataldus Siculus à Lisbonne, un Filippo Buonaccorsi (Callimachus) à Cracovie, et par celle des étudiants étrangers descendus en Italie pour écouter des maîtres de renommée internationale comme Guarino da Verona et son fils Battista ou comme, plus tard, Pomponio Leto à Rome, la poésie humaniste a traversé les Alpes surtout pendant la deuxième moitié du quinzième siècle et a enflammé d'enthousiasme quelques jeunes étudiants tels qu'Erasme et ses amis, qui s'ennuyaient mortellement à la lecture des *Modi significandi*, du *Doctrinale* et d'autres livres scolaires d'une aridité inconcevable.

En Italie l'éclosion et le développement de cette poésie humaniste est lié essentiellement — on l'aura deviné en lisant ce qui précède — aux écoles et universités, surtout à Florence, Ferrare, Sienne, Padoue, Pavie, Bologne, aux Cours princières ou royales à Milan, Mantoue, Ferrare, Urbin, Rimini, Florence et Naples, à quelques palais épiscopaux comme à Vérone et Trévise et, finalement, à la Cour de plusieurs Papes à partir de Nicolas V (1447-1455). Les centres les plus importants au quinzième siècle sont sans doute Florence, Ferrare et Naples. Rome et Venise leur disputeront cette prééminence au début du seizième.

Ecrire une histoire de la poésie humaniste en Italie est une entreprise fort compliquée. L'avènement ou la mort d'un prince a parfois des conséquences plus sensibles que l'arrivée ou le

départ d'un poète. Voilà pourquoi en beaucoup d'endroits on ne perçoit pas un développement qui serait lent mais régulier. D'autres facteurs ont également joué. Tout d'abord, si un certain nombre de poètes a travaillé dans une seule ville, d'autres par contre vont d'un centre à l'autre : Francesco Filelfo, dont la longue vie couvre presque tout un siècle, se déplace entre Bologne, Florence, Sienne, Milan et Rome. Le Napolitain Porcellio cherche fortune à Ferrare, Naples, Rimini, Milan, Rome et encore Naples. Ensuite, il faut noter que la poésie humaniste et profane est souvent pratiquée au début de la carrière et abandonnée par la suite. Il y a évidemment des exceptions notables, comme Pontano, pour qui la poésie est restée une occupation chérie pendant toute sa vie; dans bien des cas par contre la poésie semble avoir été une occupation de l'âge estudiantin, un moyen de formation en même temps que de délassement juvénile. L'historien ne peut alors parler de mûrissement du talent, ni d'une évolution prolongée. Ici pourtant il convient d'introduire un correctif : on constate qu'un certain nombre des Ovides et Catulles modernes subissent une sorte de conversion mentale et se tournent, à l'âge mûr, vers la poésie religieuse, où seule la forme reste humaniste. C'est le cas du Florentin Ugolino Verino, du Lombard Maffeo Vegio et aussi du célèbre Enea Silvio Piccolomini, que nous avons rencontré déjà : dans sa jeunesse il chanta Cynthie, plus tard la sainte Vierge. Cette évolution religieuse sera encore plus prononcée dans les pays du Nord : que l'on pense à l'exemple illustre d'Erasme. Dans les pays germaniques surtout les poètes ne reprendront souvent que la forme humaniste pour la remplir d'un contenu strictement religieux et moralisateur. La poésie érotique d'un Peter Luder ou de Konrad Celtis y est largement contrebalancée par des recueils de poésie pieuse ou morale de Rudolf Langius, Joannes Murmellius, Sébastian Brant et tant d'autres. Cette conversion religieuse saisira même des Italiens émigrés, comme Fausto Andrelini, poète royal à Paris, qui de son tempérament propre ne semblait nullement destiné à un tel revirement. Budé et Vivès, lorsqu'ils condamnent la poésie des Italiens comme nuisible à l'âme chrétienne, s'inscrivent dans la même perspective, de même que le moine Arnold Bostius de Gand, qui envoie des lettres en Italie, en France, en Allemagne pour inviter les poètes à chanter les louanges de Saint Joachim, ou encore l'ami d'Erasme, Cornelius Aurelius de Gouda, qui compose une longue Mariade pour chasser des écoles les poètes corrupteurs de la jeunesse.

Florence

Retournons en Italie. L'évolution la plus régulière s'est produite, nous semble-t-il, en Toscane et plus précisément à Florence, à laquelle on peut ajouter Sienne. C'est aux bords de l'Arno qu'on peut suivre un succession ininterrompue de poètes, depuis l'époque de Pétrarque et de Boccace jusqu'à Benedetto Varchi et même après. Plusieurs facteurs ont concouru pour favoriser cette situation, à savoir l'action de quelques chanceliers humanistes comme Coluccio Salutati (†1406), ardent défenseur de la poésie classique profane contre Giovanni Dominici, et lui-même auteur de vers classiques en ses heures libres : sa plainte de Phyllis à Démophoon (octobre 1367) est sans doute le premier exemple d'imitation humaniste des *Héroïdes* d'Ovide, genre littéraire qui connut un succès immense tant en latin qu'en langues vulgaires jusqu'en plein XIXe siècle. Coluccio a transmis le flambeau allumé par les deux grands Florentins, qu'il avait connus et qu'il voulait imiter. L'*Afrique* de Pétrarque l'incite à essayer ses propres forces dans le même genre et à commencer une épopée, dont le héros serait le roi Pyrrhus. Pétrarque et Boccace

avaient écrit des églogues; Salutati en fera autant et après eux quelques centaines d'autres poètes parmi lesquels il faut citer surtout Baptista Mantuanus, Pontano, Sannazzaro, Andrelini, Matteo Boiardo, le jeune Erasme. Les successeurs de Salutati tels que L. Bruni, et d'autres intellectuels florentins comme Carlo Marsuppini ou bientôt les Médicis eux-mêmes renforceront une tradition déjà solide et vénérable. En outre un heureux hasard voulut que tant avant 1450 qu'après cette date deux poètes d'envergure occupent une chaire à l'université de Florence, où ils purent former une pléiade de disciples ou susciter — ce qui ne contribue pas moins à la vitalité d'une littérature — des inimitiés littéraires virulentes. Avant 1450 le poète dominant est Cristoforo Landino, qui de 1443 à 1458 publia les trois parties de son important recueil, intitulé *Xandra*, du nom de la belle dont il chante les charmes. Il serait faux de dire que la poésie érotique, qui occupait une place si grande dans l'œuvre des humanistes, a commencé par ce recueil. Si l'on ne tient pas compte des sonnets de Pétrarque, écrits en italien, l'honneur en revient surtout à quelques étudiants, deux Siciliens et un Toscan, qui à Sienne aux environs de 1425 ont essayé d'écrire des élégies pour célébrer leurs amours. C'est tout d'abord Antonio Beccadelli, mieux connu sous le nom de « Panormita » parce qu'il venait de Palerme, qui publia son *Hermaphroditus*; cette œuvre ne témoigne pas toujours du meilleur goût mais rencontra néanmoins un succès appréciable parmi les humanistes. La censure attardée d'un moine en fera plus tard un livre controversé voué au malheur de finir dans les Enfers des bibliothèques, où il est conservé encore aujourd'hui. Le deuxième Sicilien, Giovanni Marrasio, composa sept élégies pour son Angéline, pièces peu brillantes à vrai dire, mais qui forment peut-être le premier en date de ces recueils de poésie pétrarquiste en latin, dont la *Xandra* à Florence et l'*Eroticon* de Tito Strozzi à Ferrare sont les premières réussites véritables. Il est plus difficile de juger des poèmes d'amour du troisième étudiant siennois Enea Silvio Piccolomini, pour la bonne raison qu'il les a lui-même détruits plus tard en majeure partie. Parmi les quelques pièces pour Cynthie — nom emprunté à Properce — qui nous restent, le quatrième est une élaboration du thème *De rosis nascentibus* ou « Mignonne, allons voir si la rose... », que tant de poètes depuis l'Antiquité ont repris de façon plus ou moins heureuse :

Mane, vides, primo candescunt lilia sole,
Vespere succisâ languidiora rosâ...
...
Te miseram dicis, rugis cum tempus arabit
Et faciet crispas in tua damna genas...

La Cynthie de Piccolomini annonce l'Hélène de Ronsard, mais avant que le poète tourangeau ne puisse chanter, l'art devra être raffiné par d'autres amants tels le Napolitain Pontano et le Hollandais Jean Second.

La *Xandra* de Landino est importante sous plusieurs aspects : quelques pièces semblent avoir ressuscité avec bonheur l'ode horatienne. Les mètres lyriques sont sensiblement plus difficiles que l'hexamètre ou le distique élégiaque. C'est pourquoi leur succès et leur qualité formelle sont une indication assez sûre pour mesurer le niveau atteint par les poètes latins d'une époque donnée. En Italie l'ode s'élève à un niveau poétique considérable au cours de la deuxième moitié du Quattrocento, moins peut-être dans les *Odes* (1497) de Filelfo, qui est toujours un peu trop verbeux pour être vraiment poète, que dans les pièces lyriques de Pontano, du Politien, de Marulle etc. Les strophes lyriques que tentèrent d'écrire certains contemporains non-Italiens

sont généralement encore de valeur faible ou nulle, et leur intérêt est presque exclusivement historique. C'est le cas des Allemands (Peter Luder, Rudolf Langius), des écrivains des Pays-Bas (Alexander Hegius, Fredericus Maurus, Judocus Beisselius, Willem Hermansz van Gouda, et à un niveau un peu plus élevé, le Frison Rodolphe Agricola), de France (Andreas Bernardus), d'Angleterre (Joannes Opicius) etc. Les œuvres de ces auteurs n'atteignaient pas encore vers la fin du siècle le niveau des pièces de Landino, écrites cinquante ans plus tôt. Le recueil de Landino est également important en histoire pour une autre raison : c'est qu'il a suscité bon nombre d'imitateurs. Citons p.e. la *Flametta* d'Ugolino Verino, dans laquelle le thème de la timidité de l'amant est traité avec des touches assez heureuses. Citons encore les élégies de Naldi et surtout l'*Amorum libellus* (1463-73) d'Alessandro Braccesi (Braccius), le premier, semble-t-il à introduire le motif du baiser qui fera deux générations plus tard la gloire immortelle de Jean Second. Quoiqu'il en soit, le motif apparaît effectivement dans son poème I, 16, invective contre le sommeil, où on lit aux vers 7-8 :

Saepe etenim per te videor lasciva puellae
Basia candidulis figere nocte genis.

Avec le Politien nous rencontrons pour la première fois un poète important, qui pratique sont art avec la même verve en latin qu'en italien et même en grec.

Poète de cour et poète amoureux, le Politien est l'auteur de quelques pièces qui surprennent par une légèreté de ton assez rare en latin, tel son *In puellam suam* :

Puella delicatior
lepusculo et cuniculo
Coaque tela mollior
anserculique plumula;
Puella qua lascivior
nec vernus est passerculus
nec virginis blande sinu
sciurus usque lusitans...

On remarque ici déjà ce jeu des diminutifs qui plaira aussi à d'autres Italiens comme Pontano (sa pièce pour Fannia, qui commence « Puella molli delicatior rosa » a peut-être inspiré le Politien), qui sera imité par les poètes français de la Renaissance et qui, finalement, sera pratiqué à l'excès avec des torrents de diminutifs interminables par les néo-latins allemands du seizième et dix-septième siècles, un Barthius, un Taubmann, un Flemingus, un Mühlpforth.

Son professorat à Florence a inspiré au Politien une série de grands poèmes mythologiques et didactiques : ses *Silvae*, par lesquelles il était habitué à commencer chaque année ses cours sur Virgile ou la poésie classique. Les appréciations modernes de ces compositions sont assez divergentes. Il nous paraît indiscutable cependant qu'une évocation majestueuse de l'œuvre virgilienne comme la *Manto* a suscité l'enthousiasme et l'admiration d'un auditoire, qui venait pour entendre un poète parler du plus grand des poètes et non pour apprendre les derniers détails issus d'une recherche philologique méticuleuse. Il est d'ailleurs certain que des œuvres poétiques de longue haleine plaisaient assez au public du quinzième siècle. La plupart des poètes humanistes ont pratiqué le grand poème épique ou didactique à côté de compositions mineures telles qu'élégies, odes ou épigrammes. Si, aujourd'hui, on pense surtout au poète érotique quand

on parle de Pontano, on ne doit pas oublier cependant plusieurs grandes œuvres, dans lesquelles il a chanté la culture des oranges (*De hortis Hesperidum libri II*), aussi bien que l'astrologie (*Urania* en cinq livres) ou les phénomènes atmosphériques (*Meteora*). La même chose est vraie pour Basinio de Parme, poète de Cour des Malatesta à Rimini vers 1450-57, qui décrit l'amour de ses mécènes dans un roman composé de lettres versifiées (*Liber Isottaeus*), mais publie aussi des *Astronomica*, des *Argonautica* et une épopée, *Hesperis*, en treize chants. Il faut noter d'ailleurs que les Lucrèces néo-latins resteront particulièrement nombreux jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, et qu'on trouve parmi eux des savants comme le Croate Ruđer Bošković ou de grands seigneurs comme le cardinal Melchior de Polignac.

Les élèves et amis du Politien sont certes moins importants que ses ennemis, en premier lieu le Grec Michel Marulle, qui avait appartenu auparavant au cercle de Pontano et de Sannazzaro à Naples. Marulle est le chanteur pétrarquisant de Neaera, la « blonde » au nom horatien qui sera deux générations plus tard de nouveau la belle qu'un grand poète, Jean Second, couvrira de « baisers ». En outre, après tant d'autres, Marulle — et il ne sera nullement le dernier — commença un « miroir des princes » en hexamètres et il composa une belle série d'hymnes paganisants, qui célèbrent les divinités antiques comme des forces vives de la nature : ils susciteront en France et en Allemagne aussi bien l'admiration enthousiaste que l'indignation religieuse.

Terminons cet aperçu florentin en faisant remarquer que l'enseignement poétique de ces maîtres a eu des résonances jusqu'à la Cour hongroise de Mathias Corvin, par l'intermédiaire de Naldi et d'un élève du Politien, Aurelio Brandolini. Pourtant, un autre centre italien fut bien plus important pour l'implantation de la poésie humaniste, non seulement en Hongrie, mais aussi dans les pays germaniques : c'était Ferrare.

Ferrare

Cette ville, située sur le Pô à mi-chemin entre les deux grands centres universitaires de Padoue (philosophie et médecine) et de Bologne (droit), était un exceptionnel foyer de rayonnement littéraire. Non sans raison le poète Paganello da Modena se rappelant probablement le vers ovidien célèbre « Quot coelum stellas, tot habet tua Roma puellas », s'est écrié :

. . . . . Nam tot Ferraria vates,
Quot ranas tellus Ferrariensis habet!

La base solide sur laquelle s'est développée cette littérature, c'était l'école latine de Guarino da Verona, qui s'est établi à Ferrare en 1429 et qui, avec l'appui de son élève Lionello d'Este, a introduit une réforme profonde de l'Université et des écoles latines de la ville. L'œuvre pédagogique de Guarino a été continuée de façon brillante par son fils Battista, si bien que pendant de longues années les meilleurs latinistes italiens et étrangers furent formés à Ferrare. Il n'est donc pas étonnant que pendant un siècle Ferrare a produit quelques-uns des poètes les plus renommés de l'humanisme mûr et que des étudiants y accouraient de tous les coins de l'Europe entre la Frise et Chypre. La première figure importante a été le courtisan Tito V. Strozzi, qui commença à chanter ses amours à partir de 1440 environ et qui passe pour un des maîtres

raffinés de la langue latine, doublé d'une sensibilité poétique peu commune. Son fils, mort jeune, a suivi ses traces et après lui toute une pléiade de poètes dont les plus connus occupent aussi une place d'honneur dans les lettres italiennes : M. Boiardo, l'Arioste et Antonio Tebaldeo. Chez ce dernier, imitateur d'Ovide, on rencontre parfois des réflexions critiques peu communes dans le monde humaniste, où chacun se prend pour un Horace ou Virgile :

Qui legit aut nostros audit, Pontane, libellos
Miratur, laudat, tollit ad astra, stupet.
Nescio quid credam : mala carmina et optima laudant.
Iudicibus nostro tempore rara fides.
Decipimur stulti verbis et credimus omnes
Nobile Maeonii vincere vatis opus.
(Cf. S. Pasquazi, *Poeti Estensi del Rinascimento*, p. 25.)

Parmi les poètes formés à Ferrare il convient de mentionner Raffaele Zovenzoni de Trieste, auteur d'un recueil de poésies diverses *(Istrias)*. Son talent n'a rien de particulier, mais avec lui nous touchons à la zone de culture slave jusqu'où a rayonné l'humanisme ferrarais : Zovenzoni était l'ami de Georgius Sisgoreus de Sibenik (Sebenico), le premier poète humaniste de la Croatie. Ses *Elegiarum et carminum libri tres* de 1477 atteignent déjà un niveau artistique appréciable et ils ont une valeur culturelle indéniable. Plus important encore et — au contraire de Sisgoreus — formé pendant de longues années à l'école de Guarino, est le talent de Janus Pannonius, plus tard évêque de Pécs en Hongrie. Né au bord du Danube où les cultures croate et hongroise se touchent et s'entremêlent, il est revendiqué par ces deux peuples comme le plus grand de leurs poètes humanistes. Et en effet, il sait manier le vers latin, surtout le distique élégiaque, avec grâce et élégance, sans pour cela atteindre déjà la perfection caractéristique de la fin du XVe siècle. Ses meilleurs vers chantent ses propres malheurs ou le souvenir de sa mère.

Pour compléter le tableau de la poésie humaniste en Italie du Nord, il faudrait passer en revue une à une toutes les villes : partout où on enseignait le latin, on a écrit des vers latins avec plus ou moins de bonheur; parfois des familles entières s'adonnaient à cet art : les cinq frères Bologni à Trévise, plusieurs générations des Amaltei à Pordenone etc. Cela arrivait aussi dans les « pays barbares » comme prouve la célèbre famille frisonne des Canter, qui parlait déjà le latin au temps de Rodolphe Agricola. Souvent le vers latin à cette époque jouait le rôle du télégramme de condoléances ou de félicitations moderne, d'un formulaire pour une demande officielle (p. ex. de subvention) aussi bien que des faits divers de nos journaux. Les gens d'alors avaient le temps et le goût de formuler tout cela en distiques ou en strophes latines classiques.

Rome

En l'Italie centrale et méridionale les centres les plus importants furent Rome et Naples, surtout à partir de la deuxième moitié du quinzième siècle. Il va sans dire que les gros bourgs de la province n'étaient pas dépourvus d'artistes locaux, formés le plus souvent dans les universités du Nord.

A Rome les Papes ne furent pas parmi les premiers promoteurs de la poésie humaniste : dans la bulle *Ad exaltationem Romanae Urbis*, rédigée par L. Bruni sur l'ordre d'Innocent VII

lorsqu'il fonda à nouveau l'Université romaine (1er juillet 1406), on trouve bien des chaires de rhétorique et de littérature grecque (ce qui est très tôt pour cette dernière discipline!), mais il n'y a pas encore de trace d'activité poétique. Il faut constater d'ailleurs que la plupart des humanistes travaillant à Rome avant 1450, un Bruni, un Pogge, un Valla, un Tortelli, n'étaient pas particulièrement portés vers la poésie et s'exprimaient presque toujours en prose. Le tournant survint, semble-t-il, sous le pontificat de Nicolas V (1447-1455), avec cet inconnu qui se cache sous le nom de « Horatius Romanus » et surtout avec Pietro Odi, qui succèdera à Valla à la chaire d'éloquence en 1457. Cet homme avait un penchant très prononcé pour la poésie latine. Dans son éloge funèbre on rappela encore son « coeleste ingenium in poetis enarrandis », qui lui avait valu d'être chargé d'un cours de poésie par Pie II. Nous possédons de lui encore vingt-trois compositions poétiques, pour la plupart fort longues. Odi est loin d'atteindre la virtuosité stylistique des meilleurs Florentins, Ferrarais ou Napolitains. Son vers est peu souple, la structure grammaticale souvent obscure et tortueuse. Mais par ses cours et par son exemple il a su susciter l'enthousiasme des étudiants et son successeur sera son élève Pomponio Leto, qui jouera à Rome un rôle semblable à celui de Guarino à Ferrare. Leto n'avait pas lui-même de talent poétique, mais son « Academia Romana » était un foyer d'humanisme et de poésie, aussi vital que la « Pontaniana » à Naples et dont l'influence internationale n'est pas moindre que celle de Guarino. Dans son Académie Leto a repris la tradition millénaire du couronnement des « poetae laureati ». Un des premiers à qui échut cet honneur était le jeune Fausto Andrelini de Forli, qui vers 1500 deviendra poète de Cour en France et professeur à Paris, où il forma des dizaines de jeunes Français, Flamands, Hollandais, Allemands. Un autre lauréat fut le Croate Aelius Cervinus (Crievič). Mieux encore : de cette Académie partit le Toscan Filippo Buonaccorsi (Callimachus Experiens) pour aller enseigner la poésie, la rhétorique et l'historiographie aux Polonais de la Cour de Cracovie; de la même Académie provient encore le Sicilien Lucius Marineus, qui se rendra en Espagne; finalement la poésie humaniste anglaise est née dans ce milieu avec les *Lucubratiunculae Tiburtinae* (1473-1477) de Robert Flemmyng, qui avait étudié aussi chez Guarino. Le poème chante les louanges de Sixte IV, bâtisseur de la chapelle Sixtine. Ainsi l'Académie a jeté les bases solides sur lesquelles la poésie classique latine atteindra son apogée au début du seizième siècle à la Cour de Léon X et dans les salons d'un cardinal Colocci, du Luxembourgeois Corycius et d'autres encore.

Naples

De même qu'à Rome, la grande époque de la poésie humaniste à Naples se situe après 1450, grâce à la protection active de plusieurs rois d'Aragon : Alphonse (1442-1458), Ferdinand (1458-1494) et Frédéric (1496-1501). A l'Académie fondée par Beccadelli mais appelée, encore aujourd'hui par le nom du plus grand poète néo-latin, Pontano, la prose aussi bien que la poésie latine atteint un des sommets de toute son histoire. Deux noms dominent : J. J. Pontano et Sannazzaro. Autour d'eux une pléiade d'écrivains assez doués, M. Marulle, Altilio, Elisio Calenzio, Anisio, dont la renommée a été évincée par la présence des deux grands. En outre, de tous les coins de l'Italie d'autres « poetae » envoient leurs œuvres à la Cour aragonaise dans l'espoir d'une récompense royale. Toute cette activité littéraire a sans doute produit ses fruits les plus beaux dans l'œuvre lyrique et didactique de Pontano, et dans les églogues de pêcheurs et le

poème épique *De Partu Virginis* de Sannazzaro. C'est à coup sûr chez Pontano que l' on trouve la plus grande perfection et le plus haut degré de souplesse linguistique joints à une richesse de thèmes abondante. Dans sa poésie lyrique il ne se contente pas de chanter quelques belles Napolitaines. Ses pièces les plus émouvantes sont de petites chansons pour ses enfants, des berceuses aussi bien que des tombeaux. En outre, Pontano est un des très rares poètes humanistes à chanter sa propre femme. A côté de lui on ne connaît guère en Italie que Bartolomeo Pagello, gloire locale de Vicence. Sur ce point on le comparera surtout à l'Horace français, Salmon Macrin qui appartenait au milieu littéraire de la Pléiade. Dans ses grandes compositions didactiques Pontano enseigne avec bonheur l'astrologie et la météorologie, sans oublier les thèmes bucoliques tels que la culture des oranges. Toujours, il manifeste une imagination vivante : il crée des mythes nouveaux, peuple le paysage méridional de nymphes ou de faunes issus de sa fantaisie et leur donne une histoire. Ainsi, il brise les clichés de la tradition mythologique tout en respectant le grand principe de l'imitation. Au contraire de Pontano, Sannazzaro est un artiste bilingue. Lui aussi est un maître raffiné de la langue latine, lui aussi a su évoquer à merveille les beautés du golfe de Naples. Se rappelant une pièce de Théocrite, il a eu l'idée heureuse de changer les bergers Virgiliens de la vallée du Pô en pêcheurs napolitains. C'est ainsi qu'il sut communiquer un charme caractéristique à ses propres églogues tout en restant, lui aussi, dans le cadre de l'imitation ; mais il devint en outre, du même coup, le grand rénovateur du genre bucolique : bientôt d'autres poètes, et non seulement en latin, peupleront leurs églogues de pêcheurs — p. ex. le Croate Petar Hektorović au seizième siècle — puis de chasseurs et même, au dix-neuvième siècle, d'émigrants partant pour l'Amérique.

*

Dans les pages précédentes nous n'avons pu évoquer qu'un nombre très restreint de ceux qui au XVe siècle ont pratiqué la poésie latine humaniste. Si l'histoire a fait oublier la plupart d'entre eux, du moins depuis que le romantisme a pris le dessus dans la littérature, il n'en est pas moins vrai que des humanistes ont été lus avec assiduité par tous les grands auteurs de l'Europe classique, qui souvent se sont formés au contact de leur exemple. Un lecteur moderne peut s'étonner de ce qu'un Luther, lorsqu'il voulut décrire la corruption romaine dans son traité *Wider das Papstum zu Rom vom Teuffel gestifft* qui date d'une année avant sa mort (1545), ait cité douze vers d'un grand poème *De calamitatibus horum temporum* (Bologne 1489), composé par un poète néo-latin Baptista Mantuanus, général de l'ordre du Mont-Carmel. Au seizième siècle Baptista était lu au moins autant que Virgile lui-même, l'autre cygne mantouan. Et même aujourd'hui on le cite encore, sans le savoir, quand on dit : « Semel insanivimus omnes... » (*Eglogue* I, 118). Les poètes humanistes ont trouvé des lecteurs intéressés parmi les lettrés jusqu'au seuil du XIXe siècle, comme le prouvent les éditions successives. L'étude savante a commencé déjà au cours du XVIIe siècle lorsque des philologues comme Janus Gruterus, bibliothécaire à Heidelberg, ont commencé un travail immense de collection par la publication de recueils tels que *Delitiae poetarum Italorum, Germanorum* etc. ou les *Carmina illustrium poetarum Italorum*. Le dix-neuvième siècle a négligé les Néo-latins, même en ce qui concerne leur étude scientifique. Sur ce point on constate maintenant un regain d'intérêt très marqué, qui ne manquera pas de corriger le tableau littéraire de l'Europe moderne que nous ont laissé les cent dernières années.

Jozef IJsewijn
Katholieke Universiteit
Leuven

Bibliographie essentielle

Bibliographies

Acta Conventus Neo-Latini Lovaniensis, éd. J. IJsewijn, E. Kessler, Leuven-München, 1973.
Acta Conventus Neo-Latini Amstelodamensis, éd. P. Tuynman, G. C. Kuiper, E. Kessler, München, 1979.
Acta Conventus Neo-Latini Turonensis, éd. Jean-Claude Margolin, Paris, 1980.
Acta Conventus Neo-Latini Bononiensis, éd. R. J. Schoeck, Binghamton, N. Y. 1985.
BINNS (J. W.), UPTON (C. A.), *Neo-Latin*, in *The Year's Work in Modern Language Studies* (Chronique annuelle depuis 1970).
IJSEWIJN (Jozef), *Companion to Neo-Latin Studies*, Amsterdam—Oxford—New York, 1977.
ID. et alii, *Instrumentum bibliographicum Neo-Latinum*, in *Humanistica Lovaniensia* (Chronique annuelle depuis 1974).
JONES (W. M.) éd. *The Present State of Scholarship in Sixteenth-Century Literature*, Columbia, Mi., 1978 (avec une section « néo-latine » de L. V. Ryan).
Neo-Latin News (Philadelphia), bulletin trimestriel.

Etudes générales et anthologies

ALTAMURA (A.), SBORDONE (F.), SERVIDIO (E.) éd., *Antologia poetica di umanisti meridionali*, Napoli, 1975.
ARNALDI (Francesco) et alii éd., *Poeti latini del Quattrocento*, Milano—Napoli, 1964.
BOTTIGLIONI (G.), *La lirica latina in Firenze nella seconda metà del secolo XV*, Pisa, 1913.
BRANCA (Vittore), GRACIOTTI (Sante), *L'Umanesimo in Istria*, Firenze, 1983.
BURGER (Heinz Otto), *Renaissance, Humanismus, Reformation. Deutsche Literatur im europäischen Kontext*, Bad Homburg, 1969.
La cultura in Sicilia nel Quattrocento, Catalogo della Mostra : Messina 1982, Roma, 1982.
ELLINGER (Georg), *Italien und der deutsche Humanismus in der neulateinischen Lyrik*, Berlin, 1929 (Geschichte der neulateinischen Literatur Deutschlands im 16. Jahrhundert, I).
FORSTER (Leonard), *The Icy Fire. Five Studies in European Petrarchism*, Cambridge, 1969.
IJSEWIJN (Jozef), *La poesia latina all'epoca di Giano Pannonio*, in *Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae*, XIV (1972), pp. 331-340.
LAURENS (Pierre), BALAVOINE (Claudie), *Musae reduces. Anthologie de la poésie latine dans l'Europe de la Renaissance*, Leiden, 1975, 2 vols.
McFARLANE (J. D.), *Renaissance Latin Poetry*, London, 1980.
MURARASU (D.), *La poésie néo-latine et la renaissance des lettres antiques en France (1500-1540)*, Paris, 1926.
NICHOLS (Fred J.), *An Anthology of Neo-Latin Poetry*, New Haven—London, 1979.
PASQUAZI (Silvio), *Poeti Estensi del Rinascimento*, Firenze, 1966.
PEROSA (Alessandro), SPARROW (John), *Renaissance Latin Verse. An Anthology*, London, 1979.
Il Quattrocento, Bari, 1972 (Letteratura Italiana Laterza, fasc. 10-16).
ROSSI (Vittorio), *Il Quattrocento*, 8e éd., Milano, 1964 (Storia Letteraria d'Italia, V).
SCHIRMER (Walter F.), *Der englische Frühhumanismus*, 2e éd., Tübingen, 1963.
SIMONE (Franco) éd., *Miscellanea di studi e ricerche sul Quattrocento francese*, Torino, 1967.
TATEO (Francesco), *La letteratura umanistica oggi*, Palermo, 1976.

L'imitation

BORINSKI (Karl), *Die Antike in Poetik und Kunsttheorie*, Leipzig, 1914; réimpr. Darmstadt, 1965.
BUCK (August), *Italienische Dichtungslehren vom Mittelalter bis zum Ausgang der Renaissance*, Tübingen, 1952.
MAINUSCH (H.), *Dichtung als Nachahmung. Ein Beitrag zum Verständnis der Renaissancepoetik*, in *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, XLI(1960), pp. 122-138.
ULIVI (Ferruccio), *L'imitazione nella poetica del Rinascimento*, Milano, 1959.

Auteurs

N. B. On se limite à énumérer quelques monographies importantes consacrées aux auteurs traités. Pour les éditions de textes et les études particulières le lecteur est renvoyé au *Companion to Neo-Latin Studies* de J. IJsewijn et à la bibliographie annuelle paraissant dans *Humanistica Lovaniensia*.

BIRNBAUM (Marianna D.), *Janus Pannonius; Poet and Politician*, Zagreb, 1981.
COCCIA (E.), *Le edizioni delle opere del Mantovano*, Roma, 1960.
CORDI (S.), *Studi su Maffeo Vegio*, Lodi, 1959.
DE ROSMINI (Carlo), *Vita di Francesco Filelfo da Tolentino*, Milano, 1808, 3 vols.
HUSZTI (József), *Janus Pannonius*, Pécs, 1931.
LUDWIG (Walther), éd., *Die Borsias des Tito Strozzi*, München, 1977.
MAIER (Ida), *Ange Politien. La formation d'un poète humaniste (1469-1480)*, Genève, 1966 (Travaux d'Humanisme et Renaissance, LXXXI).
PAPARELLI (Gioacchino), *Callimaco Esperiente (Filippo Buonaccorsi)*, 2e éd. Roma, 1977.
RESTA (Gianvito) éd., *Johannes Marrasius, Angelinetum et Carmina varia*, Palermo, 1976.
SKUNCA (S.), *Aelius Lampridius Cervinus, poeta Ragusinus (saec. XV)*, Roma, 1971.
TOURNOY-THOEN (Godelieve), *Publii Fausti Andrelini Amores sive Livia. Met een bio-bibliografie van de Auteur*, Brussel, 1982.
VAN DER VELDEN (H.E.J.M.), *Rodolphus Agricola (Roelof Huusman), een Nederlandsch humanist der vijftiende eeuw*, Leiden, 1911.
VIGNATI (D.B.), *Maffeo Vegio, umanista cristiano (1407-1458)*, Bergamo, 1959.
ZILIOTTO (B.), *Raffaele Zovenzoni. La vita — i carmi*, Trieste, 1950.

Les tragédies humanistes en latin

Le théâtre du Moyen Age se présente partout en Europe sous les mêmes formes : miracles et mystères, moralités, farces et soties, auxquels il faut ajouter les improvisations des jongleurs, des mimes et des histrions (les seuls acteurs professionnels du Moyen Age).

Mais au XIIIe et surtout à partir du XIVe siècle, on assiste en Italie à la naissance d'un phénomène théâtral entièrement nouveau : les premiers humanistes commencent à s'interroger sur la nature du théâtre latin (Sénèque, Plaute et Térence) et à essayer de l'imiter en écrivant des œuvres dialoguées en latin; si celles-ci ont une valeur littéraire modeste et revêtent, à tous les points de vue, un caractère très « expérimental », elles doivent néanmoins être considérées comme la première manifestation du théâtre profane moderne.

Certes, le Moyen Age n'avait oublié ni Sénèque, ni Plaute, ni Térence, mais il avait de leurs œuvres une notion partielle et inexacte. Ce sont les humanistes qui ont approfondi la connaissance des auteurs dramatiques classiques et ont essayé de voir les œuvres de ces derniers dans un contexte théâtral. Cette prise de conscience débute par les études de l'Anglais Nicolas Trevet (1259-1329), des Italiens Lovato Lovati (1241-1309) et Albertino Mussato (1261-1329) sur les tragédies de Sénèque. D'autre part, la connaissance des modèles classiques s'élargit au cours du XVe siècle, grâce à quelques découvertes importantes, comme celles de douze comédies de Plaute inconnues au Moyen Age (par Nicolas de Cues en 1429) et du commentaire de Donat à Térence (par Giovanni Aurispa en 1433).

L'historien Albertino Mussato, de Padoue, n'a pas seulement étudié Sénèque, mais il a aussi été le premier à rédiger, vers 1314, une tragédie latine, l'*Ecerinis*, destinée plutôt, selon toute vraisemblance, à la lecture qu'à la représentation. Dans l'ensemble, cette pièce a une structure médiévale : la narration l'emporte nettement sur l'action dramatique, les unités de lieu et de temps sont ignorées (l'action couvrant une période de vingt-trois ans); Mussato n'oublie toutefois pas ses lectures de Sénèque, et la métrique et le style reflètent cette influence. Le sujet de l'*Ecerinis*, qui est tiré de l'histoire contemporaine, évoque la carrière et la mort du farouche tyran de Vérone, Ezzelino III da Romano, et revêt une signification politique, car Mussato met ses concitoyens en garde contre l'actuel seigneur de Vérone, Cangrande della Scala, qui, selon la légende, serait une réincarnation d'Ezzelino.

Il y a d'autres ouvrages en forme dialoguée qui retracent des épisodes de l'histoire contemporaine, tels le *De casu Caesenae* (1377) de Ludovico Romani da Fabriano, le *De captivitate ducis Jacobi* (1465) de Laudivio Zacchia, l'*Historia Baetica* (1492) de Carlo Verardi, le *Fernandus servatus* (1493) de Marcellino Verardi, la *De rebus italicis deque triumpho Ludovici*

XII regis Francorum tragoedia (1499-1500) de Giovanni Armonio Marso, ainsi qu'une tragédie de Giovanni Manzini della Motta sur Antonio della Scala (1387), dont seulement un chœur de cinquante huit vers nous est parvenu. Quelques autres « tragédies » de cette époque empruntent, par contre, leur sujet soit à la mythologie classique (*Achilles*, 1390, d'Antonio Loschi et *Progne*, 1429, de Gregorio Correr), soit à l'histoire ancienne (*Hiensal*, 1442, de Leonardi Dati) : l'influence de Sénèque commence à se faire sentir davantage, bien que dans *Hiensal*, par exemple, les personnifications des Vertus et des Vices, qui accompagnent et commentent l'action historique, fassent encore penser aux moralités médiévales.

Ces œuvres, qu'on appelle « tragédies humanistes » — faute d'une étiquette plus satisfaisante — constituent donc un répertoire très limité et en même temps fort composite : Sénèque y côtoie la tradition médiévale, et l'« engagement » politique y a sa part tout aussi bien que la mythologie. Il est évident que l'idée de « tragédie », telle qu'elle sera élaborée au XVIe siècle, est totalement étrangère à ces pionniers du théâtre tragique de la Renaissance.

Les comédies humanistes en latin

Les « comédies » humanistes méritent un examen plus détaillé : même sous réserve de la véritable nature théâtrale de certaines d'entre elles, on peut parler d'une cinquantaine de « pièces », en prose ou en vers, de longueur fort différente, qui furent écrites entre 1390 (*Paulus* de Pier Paolo Vergerio) et 1505 (*Bophilaria* et *Annularia* d'Egidio Galli); mais, bien avant 1390, Pétrarque avait écrit sa *Philologia*, dont seulement le fragment « Maior pars hominum expectando moritur » nous a été conservé (par Pétrarque lui-même qui le cite dans une lettre, *Fam.*, 2, 7).

On peut distinguer quatre types de comédies humanistes :

1. Des exercices littéraires de jeunes humanistes : tentatives plus ou moins habiles de faire revivre la comédie classique, œuvres écrites rapidement et qu'on ne destinait généralement pas à la scène : si une représentation avait lieu, il y a bien des chances qu'elle se soit limitée à un cadre privé et même peut-être à une simple lecture à plusieurs voix. Nous rangeons dans cette catégorie des œuvres telles que *Paulus* (1390) de Pier Paolo Vergerio, *Cauteriaria* (vers 1420-25) d'Antonio Barzizza, *Philodoxeos fabula* (1426) de Leon Battista Alberti, *Philogenia* (vers 1432-37) d'Ugolino Pisani, *Poliscena* (1433) de Leonardo della Serrata (1433), *Chrysis* (1444) d'Enea Silvio Piccolomini (le futur Pie II), *Fraudiphila* (vers 1442-43) d'Antonio Cornazzano, *Armiranda* (1457) de Giovanni Michele Alberto Carrara, les deux comédies d'Egidio Galli (*Bophilaria* et *Annularia*, 1505), ainsi que l'*Aetheria* anonyme.

2. Des comédies qui doivent leur naissance à un événement précis : une fête scolaire ou courtoise, agrémentée d'une représentation théâtrale. Ce n'est pas un hasard que les dramaturges les plus féconds de cette époque aient été deux maîtres d'école qui faisaient jouer leurs pièces par leurs élèves : Tito Livio de' Frulovisi à Venise (auteur de sept comédies d'inspiration classique : *Corallaria*, *Claudi Duo*, *Emporia*, *Symmachius*, *Oratoria* écrites entre 1432 et 1435, suivies, quelques années plus tard, de la *Peregrinatio* et de l'*Eugenius*) et Pietro Domizi à Florence (à qui l'on doit trois œuvres hagiographiques — *Augustinus*, *Petrus* et *Zenobius*, dernier quart du XVe siècle — et un texte qui ne nous est pas parvenu : *Licinia*). Ajoutons à ces œuvres l'élégie dialoguée *Isis* (1444) de Francesco Ariosto, jouée ou lue

publiquement à Ferrare à la Cour de Lionello d'Este, ainsi que trois comédies vénitiennes de la fin du XVe siècle, *Epirota* de Tommaso Medio, *Stephanium* (vers 1500) de Giovanni Armonio Marso et *Dolotechne* (1504) de Bartolomeo Zamberti.

3. Des œuvres qui se rapprochent de la farce par leur structure et par les circonstances de leur composition : ce sont de courts « sketches » grossiers et obscènes, destinés à être joués pendant le carnaval ou une fête estudiantine. Les plus importantes de ces farces virent le jour dans les troisième et quatrième décennies du XVe siècle, dans le milieu universitaire de Pavie : l'anonyme *Janus sacerdos* (1427), *Repetitio Zanini* (1435) de Ugolino Pisani, *De falso hypocrita* (1437) de Mercurino Ranzo. Dans ce groupe on peut faire rentrer d'autres « sketches » d'origine différente, tels les anonymes *Anorecta* (ou *Andrieta*; vers 1430-40), *Comedia Bile* (vers 1430-50), la *Comédie électorale* (vers 1460-65), ainsi que *Catinia* (1419) de Sicco Polenton.

4. Des œuvres qu'il est difficile de faire rentrer dans les trois groupes précédents; leur contenu et leur forme les situent nettement en dehors de la tradition remontant à Plaute et Térence et ont quelquefois suggéré un renvoi à Aristophane : ceci est surtout le cas pour la *Fabula Penia* de Rinuccio Aretino (peu après 1415-16), mais on peut classer ici également la *Catinia* de Sicco Polenton (1419), la *Michaelida* (1439) de Gigliolo Giglioli et la *Paedia* (anonyme).

La forme et le contenu des comédies humanistes dépendent de trois éléments qui seront également à la base du théâtre des époques postérieures. Le premier de ces éléments est constitué par la tradition classique qui se manifeste à travers le vocabulaire, les structures théâtrales, la typologie des personnages, la trame de certaines comédies et par l'usage (généralement très maladroit) du sénaire iambique. Au début du XVe siècle, les imitations de Plaute et de Térence s'avèrent plutôt superficielles *(Paulus, Poliscena, Cauteriaria, Fraudiphila, Philogenia)* et témoignent dans certains cas d'une connaissance lacunaire des modèles. La diffusion et l'étude des comédies de Plaute et de Térence s'accroissant de plus en plus par la suite, l'influence classique devient plus évidente dans la deuxième moitié du siècle *(Chrysis, Epirota, Stephanium, Dolotechne, Bophilaria, Annularia, Aetheria)*. D'autre part, et c'est la deuxième composante de la comédie humaniste, plusieurs pièces semblent reprendre, sous forme théâtrale, des personnages et des sujets de certaines nouvelles médiévales (surtout du *Décaméron*) qui comportent souvent un aspect dramatique latent et, par conséquent, se prêtent à merveille à la transformation. La troisième source d'inspiration se situe dans la réalité contemporaine. Bien des auteurs ont tenu à souligner l'actualité de leur récit et la modernité des personnages, soit en déclarant que leur œuvre se fonde sur des faits réels, soit en introduisant des références à des événements historiques, à des institutions politiques contemporaines ou à des localités modernes.

Si les personnages d'origine plautienne ou térencienne sont fréquents, il ne faut pas oublier que, même dans des comédies de type classique, on trouve des personnages marqués par la tradition médiévale : ainsi les prêtres corrompus *(Janus sacerdos, De falso hypocrita, Philogenia, Oratoria)*, les maris trompés *(Cauteriaria, Fraudiphila)*, les paysans victimes de leur simplicité et de la fourberie des gens de la ville *(Philogenia)*, les femmes qui se plaignent de leurs malheurs conjugaux et qui essayent d'y remédier à l'aide d'astuces d'un goût douteux *(Cauteriaria, Fraudiphila)*, les jeunes filles qui font preuve d'une initiative personnelle et d'une franchise inconnues au théâtre classique *(Philogenia, Poliscena, Emporia, Symmachus)*.

Si les comédies humanistes — par leur nombre et par leur intérêt culturel — occupent dans

le théâtre du XVe siècle une place plus importante que les tragédies, on ne peut pourtant pas leur reconnaître un niveau très élevé du point de vue esthétique. Le chef-d'œuvre du genre est sans aucun doute la *Philogenia* d'Ugolino Pisani : Philogénie est un des rares personnages du théâtre humaniste qui soit doté d'une psychologie nuancée et qui sache exprimer d'une façon convaincante ses sentiments; dans le même ouvrage, le confesseur hypocrite Prodigius a une vigueur satirique qui a fait penser — toute proportion artistique respectée — au fra Timoteo de la *Mandragore* de Machiavel. Une autre pièce remarquable est l'anonyme *Aetheria*, à qui une certaine tension dramatique permettrait peut-être d'affronter les feux de la rampe; la partie la plus singulière de cette comédie est un rêve prophétique du protagoniste, véritable poème à l'intérieur de la pièce. Si l'on ajoute à la *Philogenia* et à l'*Aetheria* quelques scènes vivaces et immédiates que l'on peut dénicher dans d'autres pièces, telles la *Cauteriaria* d'Antonio Barzizza et la *Chrysis* d'Enea Silvio Piccolomini, on aura dressé le bilan artistique de la comédie humaniste.

Ce niveau modeste est une des raisons qui ont empêché le théâtre humaniste d'avoir une résonance plus grande; les autres raisons principales étant l'emploi d'une langue (le latin) que le grand public ne comprenait plus très bien et l'absence, pendant la plus grande partie du XVe siècle, d'une organisation théâtrale. Ceci explique aussi le fait que le théâtre humaniste n'a pas exercé une influence importante sur ses successeurs directs (les auteurs du XVIe siècle se réfèreront directement aux modèles de l'antiquité et ignoreront en majeure partie les tentatives des premiers humanistes).

Place du théâtre humaniste dans l'histoire du théâtre européen

Le théâtre humaniste (et la comédie beaucoup plus que la tragédie) a constitué la première expérience dans le domaine du théâtre profane moderne. Tant par sa forme que par son contenu, la comédie humaniste du XVe siècle est très proche de la comédie italienne du XVIe siècle (qu'on appelle parfois «commedia erudita») : cette dernière, elle aussi, naîtra de la confluence des trois filons principaux qui animent les tentatives des humanistes, les modèles latins, la tradition médiévale et la vie contemporaine. Ces analogies sont si palpables et si évidentes que — malgré la différence de langue — nous pensons qu'on doit considérer la comédie latine du XVe siècle et la comédie italienne du XVIe comme les différentes phases d'un phénomène unique et cohérent, au-delà des «étiquettes» telles que «comédie humaniste» ou «comédie érudite». (Ceci est surtout valable pour la comédie; pour la tragédie, il est plus admissible de voir une césure nette entre le XVe et le XVIe siècles, comme le fait M. Ariani.) Il ne paraît donc pas excessif de dire que le théâtre humaniste assure au théâtre italien au moins un siècle d'avance sur les tentatives analogues faites dans d'autres pays.

Si au XVIe siècle on voit s'épanouir partout en Europe le théâtre dans les langues nationales, il ne faut cependant pas négliger le fait que dans le même siècle, en Allemagne et aux Pays-Bas, de même qu'en Angleterre, en France et en Espagne, on représente Plaute et Térence, comme on l'avait fait un siècle plus tôt en Italie, et qu'en même temps le théâtre néo-latin se développe dans plusieurs pays en tant que continuation idéale du théâtre des humanistes italiens du XVe siècle. C'est la représentation de *Stylpho* de l'Alsacien Jakob Wimpheling, à Heidelberg, qui inaugure en 1480 cette activité théâtrale; les années suivantes voient la parution de *Codrus*

de Johannes Kerkmeister (1485), des comédies satiriques de Johann Reuchlin et des comédies historiques de Jakob Locher. Au XVIe siècle, le théâtre néo-latin d'Allemagne occupera en outre une place importante dans la polémique engagée entre catholiques et protestants.

D'autre part, plusieurs comédies humanistes italiennes connaissent une fortune plus importante au Nord des Alpes qu'en Italie même, ainsi qu'en témoigne le nombre élevé de manuscrits conservés et d'éditions établies dans les pays de culture germanique; dans quelques universités allemandes, notamment à Leipzig, certaines pièces servent, pendant des années, de sujet de cours. On peut supposer que l'exemple des Italiens a poussé quelques humanistes allemands à écrire eux-mêmes pour le théâtre. Mais, dans ce domaine, nous devons nous limiter à formuler quelques hypothèses et à indiquer des directions de recherche, car jusqu'à présent le problème de la fortune européenne du théâtre humaniste italien n'a pas fait l'objet d'une étude détaillée et systématique.

Organisation théâtrale et technique du spectacle

Le tableau que nous avons brossé ne serait pas complet si nous ne consacrions quelques lignes aux problèmes de la mise en scène et de l'organisation et, partant, à la place du théâtre dans la société.

En ce qui concerne la représentation, les comédies et les tragédies ne peuvent nous offrir beaucoup d'indications. Pendant une bonne partie du XVe siècle, il n'existait presque aucune activité théâtrale régulière; les « dramaturges » humanistes n'ont pas eu beaucoup d'occasions d'aller au théâtre et, par conséquent, il est peu probable qu'ils se soient souciés des problèmes scéniques, même quand leurs propres pièces étaient jouées; les mises en scènes étaient selon toute vraisemblance modestes et improvisées; du point de vue théâtral, les auteurs tout comme les acteurs potentiels étaient de purs dilettantes. E. Battisti a présenté une hypothèse sur l'aspect qu'aurait pu avoir la scène des premières comédies humanistes et en particulier celle du *Philodoxeos fabula* d'Alberti. Nous pensons que l'époque à laquelle cette pièce fut écrite (1426) est prématurée pour une conception scénique aussi complexe que celle proposée par Battisti, et que, par ailleurs, on ne peut pas dire que le texte d'Alberti fut « certamente pensato per la rappresentazione ». Le caractère hypothétique de cette reconstruction ne l'empêche toutefois pas d'offrir un intéressant sujet de réflexion aux historiens des techniques théâtrales.

A notre avis, cependant, c'est plutôt en dehors des textes mêmes qu'il faut chercher les débuts de la technique théâtrale moderne : vers la fin du XVe siècle, les Cours princières italiennes prennent l'habitude d'organiser des spectacles. Il s'agit souvent de représentations allégoriques ou mythologiques montées à l'occasion du carnaval, d'un mariage ou de la réception d'un prince dans une ville (le genre qui s'appellera, dans la France du XVIe siècle, « entrées solennelles »), représentations qui donnent lieu à des mises en scène fastueuses et compliquées : rappelons, par exemple, le spectacle monté à Milan en 1490 et en 1496 où l'on vit apparaître les machines théâtrales de Léonard de Vinci.

D'autre part on joue, surtout dans le dernier quart du siècle, des comédies de Plaute et de Térence, parfois en latin, le plus souvent en traduction italienne. Ces représentations ont quelquefois lieu dans des milieux scolaires ou humanistes : à Rome, par exemple, Pomponio Leto faisait jouer des pièces à ses disciples de l'Accademia Pomponiana, parmi lesquels il faut

citer le célèbre Tommaso Inghirami, surnommé Fedra d'après le rôle qu'il interpréta dans la tragédie de Sénèque. Dans les Cours italiennes de la fin du XVe et du début du XVIe siècle, le théâtre s'insère peu à peu d'une manière formelle dans la vie publique : les spectacles ne restent pas toujours réservés aux courtisans, mais l'on y admet de plus en plus souvent un public plus large : ceci vaut en particulier pour la Cour des Este à Ferrare, sous le règne d'Hercule 1er : grâce à lui et à ses successeurs, Ferrare peut être considérée comme la capitale du théâtre de la Renaissance.

Parmi les représentations montées à Ferrare, celle du 25 janvier 1486 (les *Menaechmi* de Plaute) revêt une importance capitale du fait que, pour la première fois, des documents nous renseignent sur les décors, dus au peintre Nicoletto Segna : les maisons des personnages étaient alignées l'une à côté de l'autre et suggéraient l'image stylisée d'une ville. Ce principe, fort simple, rappelle les illustrations de certaines éditions de Térence et, à un moindre degré, de Plaute, où l'on voit les portes d'entrée des différentes maisons, décorées du nom du personnage qui y habite; les acteurs jouent devant ces maisons, comme s'ils se trouvaient dans une rue ou une place publique. Cette scène (appelée en allemand « Badezellenbühne », c'est-à-dire scène à cabines balnéaires) peut être considérée comme la première étape de l'évolution scénographique qui, dans les scènes de Pellegrino da Udine, Baldassare Peruzzi et Sebastiano Serlio, conduira au triomphe de la perspective théâtrale au XVIe siècle. Il faut ajouter que selon T. E. Lawrenson et H. Purkis les illustrations de Térence ne reflètent pas la pratique théâtrale de l'époque et ont uniquement pour but d'orner un livre; la disposition des personnages ne correspond pas à la situation dictée par le déroulement de l'action scénique. Nous pensons que cette liberté des illustrations par rapport au texte n'exclut pas forcément tout lien avec la récitation, car il n'est pas nécessaire que chaque illustration reproduise fidèlement l'action théâtrale. On peut supposer que les auteurs des planches se soient inspirés d'une représentation tout en se livrant librement à leur fantaisie, ou bien qu'un organisateur de spectacles ait utilisé les illustrations comme modèle pour ses décors. Il nous paraît donc possible que les illustrations rappellent, au moins dans leurs grandes lignes, un certain style de mise en scène.

Au XVe siècle, on commence d'autre part à réfléchir sur les problèmes architecturaux et scénographiques du théâtre antique : le manuscrit du *De architectura* de Vitruve est redécouvert en 1414 et édité pour la première fois à Rome en 1486 par Sulpizio de'Veroli; mais déjà Leon Battista Alberti, dans son *De Re Aedificatoria* (écrit entre 1443 et 1452, publié en 1485) s'était inspiré de Vitruve pour décrire un théâtre idéal. Vers 1500, Pellegrino Prisciano écrit à l'intention de son maître, le duc Hercule 1er de Ferrare, un petit ouvrage intitulé *Spectacula*, dans lequel il résume ses connaissances sur le théâtre antique, en se fondant sur Vitruve et Alberti.

Conclusion

En guise de conclusion, esquissons la situation du théâtre vers 1480. A cette époque, le nouveau théâtre profane, le théâtre de l'époque moderne, est déjà né en Italie tandis que dans les autres pays il est encore inexistant ou bien il en est à ses débuts; il faudra attendre le XVIe siècle pour pouvoir parler d'un développement national du théâtre dans les autres pays d'Europe.

En Italie, berceau de la Renaissance, de nombreuses tentatives dans le domaine théâtral ont été faites avec plus ou moins de bonheur : deux genres littéraires du futur théâtre classique européen (tragédie, comédie) sont ébauchés, mais leurs règles n'ont pas encore été élaborées

d'une manière précise : il appartiendra aux commentateurs d'Aristote du XVIe siècle de fixer des règles rigides. L'organisation théâtrale en est également à ses premiers pas : des princes, des maîtres d'école, des humanistes montent des spectacles secondés par leurs courtisans, par leurs élèves, ou par d'autres humanistes, donc par des dilettantes; là aussi, ce ne sera qu'en plein XVIe siècle qu'on assistera à la naissance d'une organisation professionnelle. Le lieu théâtral est encore provisoire : les spectacles sont montés dans des salles ou en plein air, avec des décors simples; on n'a pas encore pensé à construire des édifices spécialement destinés aux spectacles comme ce sera le cas plus tard. On a toutefois commencé à méditer sur ces problèmes en relation avec Vitruve (L. B. Alberti, P. Prisciano) : cette réflexion conduira à l'emploi de la perspective en relief dans la construction des décors, à la codification des trois scènes-types (pour la tragédie, la comédie et le drame pastoral) telles qu'elles sont décrites dans le deuxième livre du traité sur l'architecture de Sebastiano Serlio (1545), et à la construction d'un certain nombre de théâtres. Trois d'entre eux, authentiques chefs-d'œuvre architecturaux, existent encore aujourd'hui : le Teatro Olimpico de Vicence (1580-1585), le théâtre de Sabbioneta (1588-1590) et le Teatro Farnese de Parme (1618-1628).

Le théâtre italien (ce qui veut dire à ce moment, le théâtre européen) vers 1480 se trouve à tous les points de vue dans une phase de transition : tout est prêt pour l'épanouissement du théâtre de la Renaissance (Politien, Arioste, Machiavel, Ruzante, etc.) et, par extension, du grand théâtre européen anglais, espagnol et français du XVIIe siècle; aussi bien pour les textes que pour l'organisation du spectacle, les expériences italiennes du XVe siècle ont permis de poser les fondements d'une construction qui sera achevée au siècle suivant.

Antonio Stäuble
Université de Lausanne

Bibliographie essentielle

N. B. On trouvera toutes les indications concernant les manuscrits et les éditions des tragédies et des comédies humanistes dans les ouvrages suivants :

STÄUBLE (Antonio), *L'idea di tragedia nell'umanesimo*, in *La rinascita della tragedia nell'Italia dell'umanesimo*, Viterbo, 1980, pp. 47-70.
ID., *La commedia umanistica del Quattrocento*, Firenze, 1968, pp. 268-288.
ID., *Risonanze europee della commedia umanistica del Quattrocento*, in *The Late Middle Ages and the Dawn of Humanism outside Italy*, éd. G. Verbeke, J. Ijsewijn, Louvain, 1972, pp. 182-194.
ID., *La commedia umanistica : bilancio e prospettive*, in *Maia*, N. S., XXVIII(1976), pp. 255-265.
ID., *Rassegna di studi teatrali*, in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XLII(1980), pp. 185-218.
ID., *Teatro del Quattrocento*, in *Giornale storico della letteratura italiana*, CLXII(1985), pp. 276-288.
ID., *Umanistica, commedia; Umanistica, tragedia*, in *Dizionario critico della letteratura italiana*, éd. Vittore Branca, Torino, 2e éd. 1986.

Ouvrages généraux

BRADNER (Leicester), *The Latin Drama of the Renaissance*, in *Studies in the Renaissance*, IV(1957), pp. 31-70.
D'AMICO (Silvio), *Storia del teatro drammatico*, Milano, 1940; réimpr. en livre de poche, 1970.
D'ANCONA (Alessandro), *Origini del teatro italiano*, Torino, 1877; 1891.
DOGLIO (Federico), *Teatro in Europa*, Tome I, Milano, 1982.
Enciclopedia dello spettacolo, Roma, 1954-1966, 10 vols.
IJSEWIJN (Jozef), *Le théâtre latin de la Renaissance*, in *Acta Conventus XI «Eirene»*, Warszawa, 1971, pp. 237-244.
KINDERMANN (Heinz), *Theatergeschichte Europas*, Tome II, Salzburg, 1959.

Tragédies humanistes

ARIANI (Marco), *Tra classicismo e manierismo. Il teatro tragico del Cinquecento*, Firenze, 1974.
BERTANA (Emilio), *La tragedia*, Milano, 1905 (Storia dei generi letterari).
HERRICK (Marvin Théodore), *Italian Tragedy in the Renaissance*, Urbana, Ill., 1965.
PICCIOLI (Gianandrea), *Gli Orti Oricellari e le istituzioni drammaturgiche fiorentine*, in *Contributo dell'Istituto di filologia moderna*, Serie Storia del teatro, Tome I, Milano, 1968, pp. 60-70.
La rinascita della tragedia nell'Italia dell'umanesimo, Centro di Studi sul teatro medioevale e rinascimentale, Viterbo, 1980.

Comédies humanistes

HERRICK (Marvin Théodore), *Italian Comedy in the Renaissance*, Urbana, Ill., 1960.
PADOAN (Giorgo), *La commedia rinascimentale veneta*, Vicenza, 1982.
PEROSA (Alessandro), *Teatro umanistico*, Milano, 1965 (avec choix de pièces en tr. ital.).
RADCLIFF-UMSTEAD (Douglas), *The Birth of Modern Comedy in Renaissance Italy*, Chicago—London, 1969.
ID., *The Italian University as Drama*, in *The University World, a Synoptic View of Higher Education in the Middle Ages and Renaissance*, Pittsburgh, 1973, pp. 84-103 (Medieval and Renaissance Studies Committee, II).
SANESI (Ireneo), *La commedia*, 2e éd., Milano, 1954, 2 vols. (Storia dei generi letterari).
STÄUBLE (Antonio), *La commedia umanistica del Quattrocento*, Firenze, 1968.
Teatro goliardico dell'umanesimo, éd. V. Pandolfi, E. Artese, Milano, 1965 (choix de textes).
Il teatro italiano, I : Dalle origini al Quattrocento, Tome II, éd. E. Faccioli, Torino, 1975 (choix de textes).

Les modèles classiques

La fortune de Sénèque, Plaute et Térence

BILLANOVICH (Guido), *Per la diffusione di Seneca tragico e Catullo*, in *Tra latino e volgare* (Mélanges C. Dionisotti), Padova, 1974, pp. 147-166.
BRAUN (Ludwig), *Scenae suppositiciae oder der falsche Plautus*, Göttingen, 1980.
BRUGNOLI (Giorgio), *Note di filologia medioevale, I : Teatro latino medioevale*, in *Rivista di cultura classica e medioevale*, III(1961), pp. 114-120.
DIATZKO (Karl.), *Zu Terenz im Mittelalter*, in *Fleckeisens Jahrbücher*, CXLIX(1894), pp. 465-477.
PACETTO (G.), *La fortuna di Terenzio nel Medio Evo e Rinascimento*, Catania, 1918.
PASTORE STOCCHI (Manlio), *Un chapitre d'histoire littéraire au XIVe et XVe siècles : Seneca poeta tragicus*, in *Les tragédies de Sénèque et le théâtre de la Renaissance*, éd. Jean Jacquot, Paris, 1964, pp. 10-36.
PITTALUGA (Stefano), *Terenzio, Ovidio e la tradizione comica nella commedia del primo umanesimo*, in *Respublica litterarum — Studies in the Classical Tradition*, VIII(1985), pp. 231—243.
REINHARDSTOETTNER (Karl von), *Plautus. Spätere Bearbeitungen plautinischer Lustspiele*, Leipzig, 1886.
SABBADINI (Remigio), *Biografi e commentatori di Terenzio*, in *Studi italiani di filologia*, V(1897), pp. 289-327.
STEMBLER (B.), *Terence in Europe to the Rise of Vernacular Drama*, thèse Cornell Univ., Ithaca, 1938.
I « Menechini » di Plauto. Volgarizzamenti rinascimentali, éd. Maria Luisa Uberti, Ravenna, 1985.

Le Commentaire de Trevet

EHRLE (Franz), *Nikolaus Trevet, sein Leben, sein Quodlibet und Quæstiones ordinariæ*, in *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, Suppl. II : Abhandlungen zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. Festgabe zum 70. Geburtstage Clemens Bæumkers, Münster, 1923, pp. 1-63.
FRANCESCHINI (Ezio) éd., *Il commento di Nicola Trevet al Tieste di Seneca*, Milano, 1938.
MELONI (P.) éd., *Nicolai Treueti Expositio L. A. Senecæ Agamemnonis*, Sassari, 1961.
ID. éd., *Nicolai Treueti Expositio L. A. Senecæ Herculis Oetae*, Roma, 1959.
USSANI Jr. (Vincenzo) éd., *Nicolai Treueti Expositio Herculis Furentis*, Roma, 1959.

BILLANOVICH (Giuseppe), *I primi umanisti e le tradizioni dei classici latini*, Fribourg, 1953.
BILLANOVICH (Guido), « *Veterum vestigia vatum* » *nei carmi dei preumanisti padovani*, in *Italia medioevale e umanistica*, I(1958), pp. 155-243.
MEGAS (Anastasios Ch.) éd., Ἀλβερτίνου Μουσσάτου : οἱ ὑποθέσεις καὶ τὰ ἀποσπάσματα τοῦ ὑπομνήματος στὶς τραγωδίες τοῦ Σενέκα, Salonique, 1969 (éd. des écrits de Mussato sur Sénèque).
ID., Ὁ προουμανιστικὸς κύκλος τῆς Πάδουας *(Lovato Lovati—Albertino Mussato)* καὶ οἱ τραγωδίες τοῦ *L. A. Seneca*, Salonique, 1967 (avec l'édition des écrits de Lovati et de Mussato sur Sénèque).
NOVATI (Francesco), *Nuovi aneddoti sul cenacolo letterario padovano del primissimo Trecento*, in *Scritti storici in memoria di Giovanni Monticolo*, Venezia, 1922, pp. 170-192.
ID., *Nuovi studi su Albertino Mussato*, in *Giornale storico della letteratura italiana*, VI(1885), pp. 177-200; VII(1886), pp. 1-47 (avec l'édition de *Nota domini Louati, judicis et poete Pataui*)
WEISS (Robert), *Lovato Lovati (1241-1309)*, in *Italian Studies*, VI(1951), pp. 3-28.

Organisation théâtrale, technique du spectacle

BATTISTI (Eugenio), *La visualizzazione della scena classica nella commedia umanistica*, in E. B., *Rinascimento e Barocco*, Torino, 1960, pp. 96-111.
COPPO *(Anna Maria)*, *Spettacoli alla corte di Ercole I*, in *Contributi dell'Istituto di filologia moderna, Serie Storia del teatro*, Tome I, Milano, 1968, pp. 30-59.
DIETRICH (Margaret), *Pomponius Lætus' Wiedererweckung des antiken Theaters*, in *Maske und Kothurn*, III(1957), pp. 245-267.
FLEMING (W.), *Formen der Humanistenbühne*, *ibid.*, VI(1960), pp. 32-52.
LAWRENSON (Thomas Edward), PURKIS (H.), *Les éditions illustrées de Térence dans l'histoire du théâtre*, in *Le lieu théâtral à la Renaissance*, éd. J Jaquot, Paris, 1964, pp. 1-23.
MAROTTI (Ferruccio), *Lo spettacolo dall'umanesimo al manierismo*, Milano, 1974 (avec le texte de Prisciano).
PIRROTTA (Nino), POVOLEDO (Elena), *Li due Orfei*, Torino, 1975.
ROSITI (Franco), *La commedia rinascimentale e le prime traduzioni di Plauto rappresentate a Ferrara*, in *Contributi dell'Istituto di filologia moderna, Serie Storia del teatro*, Tome I, Milano, 1968, pp. 1-29.
SABATINI (Mary), *The Problem of Setting in Early Humanist Comedy in Italy*, thèse Columbia Univ.
SCOGLIO (E.), *Il teatro alla corte Estense*, Lodi, 1965.
STÄUBLE (Antonio), *Scenografia ed architettura teatrale nel Rinascimento*, in *Letteratura e critica — Studi in onore di Natalino Sapegno*, Tome II, Roma, 1975, pp. 391-415.
STEINITZ (Kate T.), *Les décors de théâtre de Léonard de Vinci, Paradis et Enfer*, in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XX(1958), pp. 257-265.
ID., *Leonardo architetto teatrale e organizzatore di feste*, Firenze, 1970 (IX Lettura vinciana).
Teatro del Quattrocento — Le corti padane, éd. Antonia Tissoni Benvenuti et Maria Pia Mussini Sacchi, Torino, 1983.
ZORZI (Ludovico), *Il teatro e la città*, Torino, 1980.

LES DÉBUTS DE L'HISTORIOGRAPHIE HUMANISTE

Les écrits historiques modernes qui naquirent au quinzième siècle étaient un sous-produit du mouvement humaniste et partageaient certains traits de ce programme de réforme culturelle, en particulier dans leur effort pour imiter les modèles anciens et pour tirer profit des leçons de l'Antiquité. L'histoire était la « maîtresse de la vie » *(magistra vitae)* selon la formule que les humanistes aimaient répéter. Qui plus est, un « sens de l'histoire » était inhérent à ces disciplines qui formaient la base de l'humanisme de la Renaissance, surtout les deux premiers éléments du *trivium* universitaire (la grammaire et la rhétorique) par opposition au troisième (la dialectique) et à la philosophie scolastique en général. Car la grammaire impliquait une méthode d'interprétation littéralement historique (le *sensus historicus*, à distinguer des sens allégorique, moral et tropologique), tandis que la rhétorique prescrivait un style en prose, éloquent, explicatif, persuasif, moralement (ou politiquement) édifiant qui englobait l'idéal du récit historique et était en fait conforme au sens original d'« historia » et de ses dérivés en langue vernaculaire. Le *grammaticus* et l'orateur répondaient tous les deux à l'idéal humaniste du savant encyclopédique maîtrisant les disciplines requises pour arriver à une vaste compréhension de la civilisation ancienne. L'éloignement de cette civilisation dans le temps ne procurait pas seulement un enchantement mais créait aussi des difficultés d'accès; c'est cette circonstance même qui établit la distinction importante et, en fait, déterminante entre l'idéal classique de l'histoire et sa transformation « moderne », c'est-à-dire la conscience de ce qu'il y avait une vaste disjonction, un millénaire de barbarie, entre une Antiquité idéalisée et un présent plus ennuyeux et peut-être plus corrompu. La perspective historique humaniste fut en partie le fruit d'une sorte de nostalgie intellectuelle des premières étapes de la tradition ancienne, mais vint aussi en partie d'une curiosité technique, surtout littéraire, portant sur la nature de cette tradition que l'on ne pouvait évidemment reconstruire que par des recherches sur l'Antiquité.

Théorie humaniste de l'histoire

La théorie humaniste de l'histoire émergea parallèlement à l'historiographie, suivant également en cela un précédent ancien. Le siècle séparant Coluccio Salutati (mort en 1406) de Giovanni Pontano (mort en 1503) vit la formation d'un nouveau genre, l'« art de l'histoire » *(ars historica*, correspondant aux *artes poetica* et *rhetorica)*, sorte de critique littéraire à laquelle contribuèrent Georges de Trébizonde, Lorenzo Valla, Battista Guarino, Politien, Pontano et d'autres. L'histoire était définie en termes aristotéliciens et surtout cicéroniens; on la distinguait

d'une part de la poésie, à cause de sa véracité (la *prima lex historiae* de Cicéron) et d'autre part de la philosophie à cause de son aspect concret et humain. On opérait une distinction entre l'histoire et les annales : celle-là se rapportait aux affaires contemporaines au sens le plus strict et celles-ci à des périodes plus anciennes, bien qu'en pratique, l'étude générale de l'« Antiquité » n'ait pu être séparée de l'histoire puisque la recherche concernant les ancêtres, réels ou putatifs, était la raison principale de l'historiographie humaniste. Les *trattatisti* s'accordaient pour penser que l'histoire est, idéalement, un récit vrai et éloquent, ordonné chronologiquement *(ordine temporum)* et orienté vers le double problème de la cause et de la motivation (la formule était *causa et consilia*). Par ses trésors d'expériences humaines *(historia plena exemplorum)* vécues par procuration, l'histoire remplissait le triple but d'enseigner, de plaire et de persuader *(ad docendum, ad delectandum, ad movendum)*. La réalisation de ce programme n'exigeait pas seulement un érudit mais un véritable *uomo universale*, idéal humaniste. Valla déclarait : « Pour être expert en histoire, il faut être supérieur de par son savoir, sa perspicacité, son jugement, son exactitude, sa sagacité et sa mémoire . . ., il faut donc placer les historiens au-dessus des poètes et des philosophes » (*De Rebus a Ferdinando Hispaniarum rege*, « Prooemium »). Et d'après Pomponio Leto, l'histoire était aux autres formes de sagesse ce que l'âme était au corps (*Opera varia*, 1521).

Les origines italiennes; le rôle de Pétrarque

Le modèle et, jusqu'à un certain point, le fondateur de la vision humaniste de l'histoire fut Pétrarque dont les goûts littéraires, les préjugés antiscolastiques et la fascination de soi-même donnèrent à la fois un élan et une justification aux études historiques. Se détournant avec dégoût des domaines stériles et mercenaires de la loi et de la philosophie académique pour se consacrer aux humanités (les *studia humanitatis* qui incluaient aussi bien l'histoire que la grammaire et la rhétorique), Pétrarque entama avec le passé classique un dialogue qui devait durer toute sa vie. « Des nombreux sujets qui m'ont interessé » écrivait-il au sujet de son éducation, « je me suis appesanti sur l'Antiquité, car notre propre époque m'a toujours répugné . . . Et pour oublier mon époque, je me suis toujours efforcé de me placer en d'autres temps. » (« Lettre à la postérité ».) Cet intérêt de Pétrarque pour la compréhension et l'imagination historiques s'exprima dans des ouvrages situés du moins à la périphérie de l'histoire : ce sont les *Rerum memorandum libri IV*, le poème épique *Africa*, les biographies de personnages classiques et les lettres, particulièrement celles adressées aux auteurs anciens tels Tite-Live, Cicéron, Quintilien et Virgile. Ce fut cette identification affective à l'Antiquité qui aiguisa, chez Pétrarque, le sens de l'anachronisme, base principale de ses efforts en critique historique, telle sa révélation sur la prétendue « donation autrichienne » (concession supposée de Jules César aux Habsbourg) contrefaite. Ce que Pétrarque accomplit pour l'histoire en général, ce fut de poser l'Antiquité latine comme idéal culturel et politique, réintroduisant le « culte de Rome » en termes historiques, et faisant de l'Antiquité un objet d'étude plutôt qu'une tradition vivante mais tristement dégénérée, comme elle l'avait été pour Dante. Toutefois, la pertinence et même les accomplissements de Pétrarque se retrouvent moins dans ses ouvrages que dans l'exemple qu'il donna, dans la légende qu'il créa et l'école qu'il fonda; et ce, jusqu'au point où cet aspect du pétrarquisme peut presque être identifié à l'idée même de la Renaissance et à une phase du « sens de l'histoire » moderne.

L'école de Pétrarque, surtout à Florence, conserva les attitudes de celui-ci et approfondit de diverses manières sa compréhension historique. Après Boccace, son plus important disciple fut le chancelier florentin Coluccio Salutati, qui poursuivit la défense du programme culturel humaniste et fit avancer l'art de la critique historique. Mais le personnage-clef parmi les épigones de Pétrarque fut Leonardo Bruni, successeur de Salutati à la chancellerie et premier grand helléniste occidental. Pour Bruni, Pétrarque était certainement le fondateur *(il primo)* de l'école humaniste, au sens littéraire, mais il montrait des faiblesses à d'autres égards, particulièrement en ce qui concerne sa responsabilité civique envers Florence, sa *patria,* qui était le point d'appui de tout le travail de Bruni en tant qu'érudit et propagandiste. Ce que Bruni réussit à accomplir en matière d'études historiques, ce fut d'introduire à la fois l'influence grecque et l'attitude que l'on a appelée « humanisme civique »; c'est-à-dire une perspective qui combinait la *vita activa* et la *vita contemplativa,* le perfectionnement moral et la conscience politique ainsi que Cicéron en avait particulièrement donné l'exemple. D'un point de vue institutionnel, la convergence d'une politique de type pratique et d'un idéal d'érudition se trouva reflétée dans la position d'historiographe public chez Bruni; ce poste devint de plus en plus courant dans les cités-états italiennes et, plus tard, dans les monarchies nationales. Ce double idéal ne renforça pas seulement l'engagement de Bruni envers l'histoire — tout comme Pétrarque, il considérait que celle-ci était la clef d'une bonne éducation — mais le conduisit à l'élargir d'une manière significative, en lui donnant une base sociale et politique aussi bien que littéraire. D'après Bruni, la Renaissance antique introduite par Pétrarque ne découlait pas seulement d'un génie littéraire individuel mais aussi des conditions de libertés civiques qui, ayant été perdues après la chute de la république romaine, furent retrouvées par les cités-états du Nord de l'Italie pendant les deux siècles qui précédèrent Dante et Pétrarque. Un autre aspect de cette double perspective, caractéristique de l'historiographie humaniste dans sa totalité, se trouve dans la tentative de réconcilier la tradition classique avec celle des chroniqueurs médiévaux, de Giovanni et Matteo Villani à Goro Dati, en liant l'histoire de la cité dans sa substance aux formes de l'humanisme.

La conception de l'histoire de Bruni fut illustrée dans des œuvres polémiques et rhétoriques telles sa *Laudatio Florentinae urbis* écrite dans le feu du conflit avec Milan au tournant du siècle, mais elle reçut sa plus large expression dans l'*Histoire de Florence (Historiarum Florentini populi libri XII)* à laquelle il travailla à partir d'au moins 1416 jusqu'à sa mort en 1444. Cette œuvre primordiale, *primum in genere* de l'historiographie humaniste, prit pour sujet les actions des Florentins *(res gestae Florentini populi)* et les traita dans le style de Tite-Live depuis les débuts *(ab urbe condita)*; mais Bruni montrait une impatience typiquement humaniste envers les « fables » comme celles des origines troyennes ou encore la nouvelle fondation de la ville par Charlemagne. D'après Bruni, Florence avait d'abord été une colonie étrusque et plus tard une colonie militaire fondée par Sulla, thèse qui satisfaisait à la fois les exigences de la critique historique et son propre désir de démontrer que Florence était de descendance républicaine plutôt qu'impériale. C'est dans le style des annales que Bruni continua sa discussion des affaires intérieures et extérieures de sa ville; il l'appuyait sur de larges sources dont les auteurs classiques, les chroniqueurs médiévaux tels que Orosius, Paul-Diacre et surtout son prédécesseur florentin Villani, et probablement sur des documents d'archives; il les dépassait

par la minutie, l'esprit critique et l'intérêt pour le comportement humain, plutôt que recourir à une justification de type providentiel.

Pourtant, ce qui différenciait le plus l'histoire de Bruni de la tradition des chroniques, ce n'était pas la perspicacité historique mais plutôt la forme littéraire, et particulièrement l'unité du thème, la cohérence du récit et la consistance du style. En conservant sa théorie de la traduction, selon laquelle c'était le latin cicéronien qui rendait l'expression la plus complète de la réalité, Bruni, grâce à sa rhétorique, transmue et, d'une certaine manière, rend homogènes ses sources inégales et disparates. En conservant les conventions de l'*ars historica*, il exploite également les usages moraux de l'histoire et porte une attention particulière à la psychologie individuelle, offrant souvent son interprétation des motivations et de la politique à l'aide de conventions classiques du discours ou de dialogues. Mais le principal intérêt de Bruni restait l'excellence (*virtus*, dans un sens point très éloigné de celui de la *virtù* de Machiavel) et le destin politique de Florence : l'histoire pour Bruni, bien avant Hegel, Croce et Lord Acton, était en fait l'histoire de la liberté.

C'est ainsi que Bruni contribua à faire avancer l'art de l'histoire et ce que l'on a appelé le « mythe de Florence » et, à ces deux titres, son histoire fut un modèle et une inspiration pour les générations futures.

C'est à partir de lui que se développa une éminente lignée d'historiographes florentins comprenant deux de ses successeurs à la chancellerie, Poggio Bracciolini et Bartolomeo della Scala, et, au siècle suivant, des historiens en vernaculaire tels que Machiavel, Guichardin et Scipione Ammirato. Le Pogge était lui-même un grand érudit humaniste; son *Historia florentina*, une continuation de celle de Bruni mais de portée plus étroite, fut un ouvrage relativement mineur assemblé au cours des quatre dernières années de sa vie (1455-1459). Tandis que Bruni avait modelé son travail sur l'exemple de Tite-Live, le Pogge choisit de suivre la voie de Salluste; il s'intéressait surtout aux affaires militaires et diplomatiques survenues depuis le milieu du quatorzième siècle. Il portait une attention considérable aux facteurs psychologiques, surtout à la colère et à la soif de pouvoir, et insistait sur la valeur didactique de son livre. Le *De historia Florentinorum* de Scala fut moins significative, car l'auteur y remontait aux origines mais il n'atteignit même pas le quatorzième siècle avant de mourir en 1497. Les autres productions de l'école florentine incluent : une histoire de la première croisade de Benedetto Accolti, autre chancelier florentin (1458-1464); une histoire de Pise par Giannozzo Manetti; plusieurs ouvrages de Matteo Palmieri; une histoire des guerres italiennes de 1491 par l'ami de Machiavel Bernardo Rucellai; et une série d'histoires en langue vernaculaire issues de ce que Fueter appelle « l'école de Machiavel ». En fait, le premier digne successeur de Bruni fut Machiavel lui-même, non seulement à cause de ses *Histoires florentines*, expressément conçues pour contrebalancer chez Bruni la supposée négligence de l'histoire constitutionnelle, mais aussi parce qu'il proposa « une nouvelle route » dans *ses Discours sur Tite-Live*, défense de la valeur de l'histoire toute conforme à l'esprit de l'« humanisme civique » de Bruni.

Au cours du quinzième siècle, ce nouveau style d'historiographie — érudite, éloquente et élitiste — attira hors de Florence un nombre croissant d'adeptes ainsi qu'un plus vaste public grâce à l'invention de l'imprimerie qui, de manière providentielle pour la pensée des humanistes, survint juste à temps pour propager leur message. Parmi les plus distingués se trouvaient deux historiens de Venise, Bernardo Giustiniani et Marcantonio Coccio, connu sous le nom de Sabellico et qui tous deux, pendant les années 1480, écrivirent des histoires de la Sérenissime *ab*

urbe condita, à la manière de Tite-Live et de Bruni sans atteindre nécessairement à la même habileté critique. Giustiniani montra une fascination typiquement humaniste pour le problème des origines mais se satisfaisait de la vieille théorie troyenne alliée à l'idée, également acceptée par Sabellico, que les *prisci Veneti* venaient de Gaule. Pourtant, en termes politiques, il considérait Venise comme l'héritière de l'Empire romain; il décrivait en fait l'histoire de Venise comme la synthèse de ces deux concepts que les Florentins pensaient opposés, *imperium* et *libertas*, un équilibre maintenu par une ancienne et continuelle tradition de noblesse et d'ordre institutionnel. Sabellico, étudiant de Pomponio Leto et admirateur de Flavio Biondo, eut plus de succès et son histoire reçut presque un statut officiel. Milan, vieille rivale de Florence, trouva aussi un certain nombre d'érudits pour célébrer sa splendeur ancienne et ses succès modernes, dont la *Patria historia* (1503) de Bernardino Corio, effort humaniste malgré sa forme vernaculaire. Il en fut de même pour le royaume de Naples dont les historiographes les plus remarquables furent Pontano et Valla. Cette mode en fait d'historiographie fut suivie, avec des succès divers, par plusieurs des plus petits Etats italiens dont Gênes, Sienne, Mantoue et Ferrare.

Une nouvelle tradition historiographique : l'histoire « érudite »

La prolifération et la publication de ces livres et de leurs modèles classiques vers la fin du quinzième siècle sont une preuve de la popularité des écrits historiques humanistes mais ne montrent qu'indirectement la profondeur et l'étendue croissantes des études historiques en général. Car ce travail n'était pas celui d'historiographes officiels ou de connaisseurs locaux de l'Antiquité mais de quelques érudits originaux et novateurs, désireux d'explorer de nouveaux domaines ou d'appliquer de nouvelles méthodes. La vision de l'histoire qui émergeait un siècle après la mort de Pétrarque fut transformée par plusieurs facteurs : la découverte de manuscrits classiques par le Pogge et d'autres érudits, avec les nouvelles influences qui en découlaient, comme celle de Tacite et Polybe; l'accumulation des travaux en archéologie et dans les domaines connexes; la naissance de nouvelles spécialisations comme l'histoire des lois, des institutions, de l'art, de la langue et de la littérature; et surtout l'élaboration de techniques de critique historique et conjecturale qui sont à la base de la grande tradition de la philologie occidentale et de la science historique moderne. La continuité de cette tradition est nettement illustrée par le manuscrit de Tite-Live, successivement examiné et corrigé par Pétrarque et Valla dont les critiques furent un modèle pour les générations futures; elle est aussi illustrée par le manuscrit encore plus célèbre du *Digest* de la bibliothèque des Médicis qui non seulement devint la cible de Politien et d'autres « grammairiens » mais servit de véhicule au nouveau domaine de l'histoire juridique. Les fondations de tout ceci avaient déjà été posées par Valla, Pomponio Leto et d'autres tandis que les domaines reliés de l'archéologie et de l'épigraphie furent cultivés par Pétrarque lui-même ainsi que par le Pogge, Cyriaque d'Ancône et surtout Flavio Biondo.

Lorenzo Valla fut, de bien des manières, le personnage dominant des études historiques au quinzième siècle bien que sa contribution à l'historiographie en tant que telle n'ait été que modeste et imparfaite. Valla s'attaqua au passé sous plusieurs angles et ses efforts inclurent des notes critiques sur le Nouveau Testament et sur Tite-Live, des analyses de textes du droit classique romain, des traductions d'Hérodote et de Thucydide, et surtout ses écrits sur la langue

latine qui étaient le point central de sa tentative de restaurer la *Romanitas*, l'ancienne civilisation dans sa totalité, et qui manifestaient à nouveau un mélange pétrarquien de motifs esthétiques et historiques. Il fournit aussi une justification implicite à la philologie et à l'érudition historique dans ses *Dialecticae disputationes*, critique humaniste de la philosophie aristotélicienne. C'est l'argumentation élaborée dans ce texte qui le mena à contredire les vues couramment acceptées d'Aristote selon lesquelles l'histoire était inférieure à la poésie parce que moins philosophique. « L'histoire est plus solide que la poésie », avançait Valla, « parce qu'elle est plus véridique. Elle est orientée non pas vers l'abstraction mais vers la vérité concrète..., et elle enseigne par l'exemple ». La contribution la plus célèbre et la plus exemplaire de Valla aux écrits historiques fut sa déclamation contre la donation de Constantin, contribution qui était en même temps la critique d'un faux canoniste spécifique et une attaque générale contre la tradition papale — « non seulement contre les morts », ainsi qu'il l'exprimait, « mais aussi contre les vivants... et contre les autorités ». Ce fut la critique textuelle de Valla, plutôt que sa banale *Gesta Ferdinandi regis Aragonum*, qui lui donna sa place centrale dans l'histoire de l'histoire et qui explique son extraordinaire influence sur les générations qui lui succédèrent, et surtout sur l'étude historique de la Bible, du droit civil, et sur la critique de la tradition ecclésiastique qui eut part à la formation de Luther et, de la vision protestante de l'histoire; celle-ci était, à maints égards, un prolongement de la vision historique de l'humanisme.

Dans sa contribution à l'*ars historica*, Guarino da Verona représentait Clio, muse de l'histoire, portant une trompette dans une main et un livre dans l'autre; et cela symbolise la polarité existant en historiographie entre le genre d'histoire narrative destinée au plaisir ou à la persuasion, et peut-être à la propagande, et l'histoire savante, destinée à l'étude de l'Antiquité et souvent analytique. La première tendance est représentée par Bruni, qui fut surtout admiré pour son style quasi cicéronien et la seconde l'est par Flavio Biondo dont le latin fut méprisé par des humanistes tels que Enea Silvio Piccolomini et Bruni lui-même, mais dont les écrits apportèrent à la nouvelle historiographie une contribution des plus fécondes et des plus substantielles. La distinction conventionnelle faite par Fueter entre une école « rhétorique » et une école « érudite » est certainement exagérée, car Bruni et Biondo possèdent tous deux des traits caractéristiques de chacune des écoles. Il y a toujours eu une différence entre la pure érudition et le talent littéraire, entre l'histoire en tant que science et l'histoire en tant qu'art, mais certains auteurs se sont toujours élevés au-dessus de ces obstacles qui les bridaient. De ces auteurs, Biondo fut l'un des plus remarquables, qui allia le récit à la Tite-Live à l'érudition varronienne. Appartenant plutôt à la deuxième tendance, sa *Roma instaurata* (1440-1446) était consacrée à la topographie de la Rome antique ainsi qu'aux monuments de la ville chrétienne; l'*Italia illustrata* (1448-1453), étude géographique et historique des quatorze régions de la péninsule, s'appuyait sur de nombreux voyages et de larges observations; et, portant sur les institutions de l'Antiquité romaine, sa *Roma triumphans* (1456-1460) était dédiée à son ami historien Enea Silvio. Il y ajouta un court essai sur l'histoire juridique, *De militia et iurisprudentia*, de manière à ce que dans sa discussion du corps de la ville il n'en négligeât pas l'âme, c'est-à-dire son système de lois. Mais c'est le coup d'essai de Biondo qui lui assura la gloire et son impact sur les générations futures avec ses *Historiarum ab inclinatione Romanorum imperii decades* (1439-1442) qui se voulaient une étude de tout le parcours de l'histoire médiévale, à partir de l'invasion de Rome par les Goths en 410; c'était ce *medium aevum* perçu par Pétrarque et auquel le siècle de Biondo allait donner un nom.

A certains égards, le projet de Biondo était conforme à celui de Gibbon, qui trouva aussi son inspiration dans les ruines romaines, sauf que Biondo avait une notion plus légale du « déclin » et de la « chute » — les associant spécifiquement à la juridiction romaine —, qu'il avait une vision moins optimiste de la « Renaissance » et qu'il lui manquait, bien entendu, le sens de la forme, dramatique ou autre. L'ouvrage est divisé en des livres portant sur quatre « décennies », allant jusqu'à 1441, les sections portant sur le siècle même de l'auteur ayant été composées les premières. Ni le centre d'intérêt ni le sujet ne sont très conséquents bien que le thème d'ensemble soit clair : il s'agit du remplacement de la *respublica* païenne sur le déclin par l'*orbis christianus* montant, et du remplacement des Césars par le Christ comme *imperator*; et cela se reflète dans son système de datation qui passe de manière significative de *ab inclinatione imperii* à *anno Domini*. Ses horizons s'étendent à toute l'Europe mais ses remarques sur des régions hors d'Italie sont éparpillées et de plus en plus rares, particulièrement celles relatives à sa propre époque. Jusqu'à un certain point, c'était peut-être le résultat de la vision lugubre qu'il avait du *praesens tempus*, surtout depuis le commencement du grand schisme de 1378; mais provenait aussi en partie de son incapacité de maîtriser le rythme déprimant des guerres et des conflits entre Etats au quinzième siècle, thèmes dominants de son récit. Et malgré sa relative objectivité, ou tout du moins son ouverture d'esprit, il eut de la difficulté à utiliser ses sources autrement que de manière éclectique; mais cela n'est pas surprenant lorsqu'on considère leur nombre (plus de cinquante), qui comprend non seulement les chroniques médiévales habituelles mais aussi les écrits de Dante et de Pétrarque (surtout les lettres), les privilèges et les registres pontificaux, le droit canon et, bien sûr, des documents archéologiques et épigraphiques. Pourtant, si Biondo semble parfois être un connaisseur plutôt myope de l'Antiquité, à la merci de ses « monuments », le pouvoir de donner une certaine forme à ses documents ne lui manque pas complètement. A certains moments, il fait un effort, quoiqu'intermittent et maladroit, pour atteindre un style cicéronien et, ce qui est plus important encore, il manifeste un point de vue politique qui donne une certaine direction et un aspect distinctif à son récit. Il parle avec approbation de la nouvelle croissance urbaine en Italie du Nord ainsi que dans l'ancien Empire, mais la principale mission civilisatrice qu'il suivait n'était ni celle de l'humanisme civique de Bruni ni l'impérialisme des équivalents milanais ou vénitiens du même Bruni; respectant les devoirs de sa position de secrétaire apostolique, il suivait plutôt celle de l'Eglise romaine et, de manière anachronique, celle du Moyen Age.

Survivance des genres médiévaux

Il y eut d'autres représentants de la tradition « médiévale » mais ils étaient moins redevables au mouvement humaniste. On en voit un exemple dans les célèbres et parfois scandaleuses *Vitae Pontificum* de Platina (Bartolomeo Sacchi), ouvrage qui allait jusqu'au règne de Paul II et qui fut encore plus influent au siècle suivant par l'adaptation protestante qu'en fit Robert Barnes, ainsi que par l'édition et le prolongement qu'en donna Onofrio Panvinio. Un autre genre fut la chronique mondiale universelle dont les débuts remontaient à Eusèbe et Saint Jérôme et qui connaîtra un regain de vie au seizième siècle, toujours grâce aux protestants. Au quinzième siècle, les contributions ayant au moins certains liens avec l'humanisme comprenaient la chronique mondiale de Saint Antonin de Florence, les *Ennéades* de Sabellico et, jusqu'à un

certain point, la chronique allemande de Hartmann Schedel, toutes ayant recours au vieux modèle augustinien (et orosien) des six âges et des quatre monarchies du monde.

La plus célèbre de toutes, bien qu'elle appartienne plutôt à la catégorie de l'histoire contemporaine ou même des mémoires, est constituée par les *Commentaires* d'Enea Silvio Piccolomini, humaniste, diplomate et (pendant la période couverte par ce travail, 1458-1463) Pape Pie II. Enea Silvio était querelleur, un peu vaniteux et égocentrique d'une manière qui ne différait guère de celle de Pétrarque; avec celui-ci il partageait également un attachement pour le culte humaniste de la gloire, bien qu'il justifiât cette tendance — suivant en cela sa vocation cléricale — en termes d'immortalité. Puisant dans toute une vie de voyages et d'expériences diplomatiques, Enea Silvio traita dans ses commentaires de toutes sortes de questions politiques, allant de l'Italie à la France, de l'Empire au problème de la Croisade, bien que la Papauté restât son centre d'intérêt le plus constant, que ses propres intérêts omnivores fussent la source de ses choix et que son style vif et fortement personnel soit resté son mode de discours. C'est dans cet ouvrage et plusieurs autres, particulièrement dans son abrégé des *Décades* de Biondo, dans ses histoires de Bohême et de l'Empereur Frédéric III et dans une autre lettre sur l'Allemagne qui fit d'Enea un chaînon significatif entre l'humanisme italien et nordique, que se manifestent surtout ses attitudes humanistes.

Les premiers pas de la nouvelle historiographie hors de l'Italie

Tout comme l'humanisme, la nouvelle historiographie émergea relativement tard dans les autres pays de l'Europe. En Allemagne elle était animée par des motifs de compétition, pour ne pas dire d'envie. Le premier érudit à se dévouer au sujet fut Peter Luder, *poeta et historiographus*, qui enseigna à Heidelberg en 1456; au même moment, les effets de l'humanisme se faisaient sentir sur l'ancienne tradition de la chronique, surtout dans l'ouvrage de Sigmund Meisterlin sur Augsbourg, tout légendaire et dénué de sens critique qu'il fût. Essentielle dans l'émergence d'une vision critique de l'histoire — et aussi pour la réhabilitation de la culture allemande — fut la découverte contemporaine de la *Germania* de Tacite qui fut transmise à l'humanisme allemand par Enea Silvio dont le propre livre du même titre fut également fécond. Tacite insistait sur le caractère indigène, racialement pur des Allemands, sur l'intégrité de leur morale et sur la nature libérale et démocratique de leurs institutions politiques. Et ceci devint une importante base idéologique de l'historiographie humaniste allemande, ainsi qu'un véhicule pour l'érudition critique et pour la dénonciation des légendes, telle celle de l'origine troyenne. L'*Italia Illustrata* de Biondo fut importante d'une autre manière, à la fois comme modèle d'écrit historico-topographique et comme défi au sentiment national allemand. Pour répondre à ce texte, Konrad Celtis et certains de ses collègues travaillèrent assidûment pour produire une *Germania Illustrata* dont le but était de justifier et d'exalter la grandeur de leurs propres traditions. « Nous devrions avoir honte, nobles gentilhommes », déclarait-il, « de ce que certains historiens modernes (qui, parce qu'ils publient de nouvelles *Décades*, se targuent d'avoir égalé l'ancien Empire romain) parlent de nos plus célèbres chefs comme de simples 'barbares' ... afin de... souiller notre réputation à nous, Allemands ». Ces lignes furent écrites dans les dernières années du siècle et feront donc partie, tout comme les œuvres qui traitent l'histoire des Allemands selon l'esprit humaniste — voir celle de Jakob Wimpheling et d'Albert Krantz — de la tranche chronologique suivante.

En France, la nouvelle historiographie était encore plus étroitement associée aux conventions médiévales et à la tradition des chroniques, fortement représentée par Thomas Basin et Philippe de Commynes. Les *Mémoires* de ce dernier, précurseur, à maints égards, de Machiavel, furent écrits, cependant, après 1480, tout comme les premières œuvres réellement humanistes sur l'histoire française : le *Compendium super Francorum gestis* (1495) de Robert Gaguin et le *De rebus gestis Francorum* de l'Italien Paul-Emile.

En Angleterre, la contrepartie de Paul-Emile était également un émigré italien, Polydore Vergil, mais qui ne commença à écrire son *Anglica historia* qu'en 1502. Dans la personne d'Antonio Bonfini, la Hongrie trouva aussi son historiographe humaniste italien qui rédigea son *Rerum Ungaricarum decades* dans la dernière décennie du siècle. En Pologne, Filippo Buonaccorsi, figure de l'avant-garde de l'humanisme dans ce pays n'écrivit que quelques petits traités historiques entre 1486-1488. C'est en Espagne que l'influence de Bruni, Biondo et Enea Silvio Piccolomini se manifestait déjà durant notre période par l'œuvre de Juan Margarit y Pau qui se consacra à l'histoire de l'Espagne pré-visigothique.

La nouvelle historiographie humaniste, l'Italie mise à part, n'atteignit sa maturité qu'à la fin du XVe siècle et manifeste un retard d'une génération au moins par rapport à l'Italie.

La portée de l'historiographie humaniste

Chronologiquement, cette nouvelle historiographie s'étendit sur les quinzième et seizième siècles et au-delà ; elle eut naturellement des effets sur les genres et domaines du savoir connexes. Son accomplissement le plus évident fut de latiniser, sinon de rendre classique le passé médiéval en dissolvant, pour ainsi dire, les sources inégales et barbares de l'histoire européenne dans une solution de prose néo-cicéronienne, néo-livienne ou néo-tacitienne, en donnant à cette histoire cohérence et continuité par le biais de relations causales et de formes littéraires comme le discours et le dialogue et, enfin, en tirant des leçons morales et politiques de ce passé reconstruit. Parallèment, cette historiographie instituait un idéal de vérité et des normes d'érudition — « fides et eruditio » selon la formule d'Erasme — qui basèrent les écrits historiques sur le savoir laïque plutôt que sur des conventions théologiques.

Pourtant, les avantages qu'offrait cette nouvelle école n'étaient pas sans mélange. Les historiens italiens étaient incontestablement francs dans leur critique des antécédents médiévaux, et Biondo pouvait ainsi rejeter Geoffrey de Monmouth en prétendant qu'il dépassait « les rêves des personnes ivres et fiévreuses ». De nombreux auteurs, et en fait certains des meilleurs historiens, semblaient attacher plus de prix à l'*eloquentia* qu'à la *doctrina,* selon la formule humaniste. Biondo possédait cette dernière en abondance, souvent au détriment de la première, de sorte qu'il se livrait très peu à l'usage du discours par exemple, et, au contraire de Bruni, ne se livra jamais à la pratique (maladroite et génératrice de confusion) qui consistait à latiniser les noms propres. Un tel manque de respect, et son style rude, contribuèrent certainement à abaisser l'estime dans laquelle certains érudits le tenaient. Parmi ces derniers se trouvaient Bruni et surtout Enea Silvio, qui croyait Biondo « moins concerné par la vérité que par la quantité de ses écrits ». Pour Enea Silvio, Bruni avait une éloquence presque cicéronienne tandis que Biondo était « loin de posséder l'éloquence des anciens ». Souvent, la critique des fables et des histoires à dormir debout n'était pas tant entreprise sur la base de la vérité

historique que sur la base du procédé rhétorique du rejet critique — le topos *anasceua* —, ou était encore le fait de considérations idéologiques comme l'honneur national.

En général, la nouvelle historiographie tirait ses racines du renouveau classique du quatorzième siècle, non seulement en termes de style et de forme mais aussi de sujet : « Qu'est donc toute l'histoire si ce n'est l'éloge de Rome? » demanda une fois Pétrarque de manière rhétorique; et cela continua à être vrai dans un sens tropologique sinon toujours littéral, car Rome restait le modèle de l'expérience historique sinon l'objectif de la recherche historique. Ceci nous est suggéré par l'énorme popularité dont jouissaient des historiens romains de second ordre (Florus et Valère Maxime ainsi que Tite-Live, Salluste, Suétone et César), popularité qui surpassait celle des Grecs (à l'exception d'Eutrope); cette fascination allait bien au-delà du simple goût littéraire pour mener à une conceptualisation historique. Les humanistes étaient surtout attirés, d'un côté par des questions d'origine et de déclin, par des questions d'ancêtres politiques et d'« inventeurs de choses » culturelles, et de l'autre par le problème de la mort politique et de la barbarie culturelle. Les formes de l'*imperium* et du *studium*, le mythe de l'empire, idéal de civilisation, les changements et les « transferts » de tous ceux-ci restèrent les grands thèmes sous-jacents à la pensée historique moderne. Et la force montante des nationalismes ne fit qu'intensifier cette préoccupation et la rendre concurrentielle. Du point de vue de son autonomie, c'était évidemment la vie future de cette tradition classique et les liens, réels ou imaginaires, l'unissant aux traditions nationales spécifiques, qui firent l'objet de la recherche. Les caractéristiques les plus frappantes de ce genre sont sans doute son universalité et sa relative uniformité, celles-ci provenant surtout de deux circonstances qui furent, la première un effort pour retrouver, ou reproduire exactement, ou au moins essayer d'égaler la langue et la culture classiques, et la seconde la venue du livre imprimé. Les conséquences en furent profondes et s'étendent bien au-delà de la Renaissance. Elles englobent : l'établissement de nouvelles méthodes et de nouveaux outils de recherche; les avènements d'une érudition fondée sur la coopération et d'un domaine public d'études historiques qui purent se développer tant qualitativement que quantitativement; la prolifération de nouveaux champs de spécialisation et les soit-disant sciences auxilaires; le bourgeonnement sans précédent de l'histoire comme forme de littérature populaire et de propagande; enfin, pour le meilleur et pour le pire, la formulation de problèmes communs sur lesquels il fallait faire porter la recherche, et dont il fallait débattre. Bien qu'il y ait eu beaucoup de « nouvelles histoires » depuis lors, l'école humaniste du quinzième siècle est, de bien des manières fondamentales, à l'origine des écrits historiques modernes.

Donald R. Kelley
University of Rochester (N. Y.)

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

BUCK (August), *Das Geschichtsdenken der Renaissance*, Krefeld, 1957.
BURKE (Peter), *A Survey of the Popularity of Ancient Historians*, in *History and Theory*, V(1966), pp. 135-152.
COTRONEO (Girolamo), *I trattatisti dell'Ars Historica*, Napoli, 1971.
FUETER (Eduard), *Geschichte der neueren Historiographie*, 2e éd., Berlin, 1936.
GREEN (L.), *Chronicle into History*, Cambridge, 1972.

KELLEY (Donald R.), *The Rise of Legal History in the Renaissance*, in *History and Theory*, IX(1970), pp. 174-194.
LANDFESTER (Rüdiger), *Historia Magistra Vitae*, Genève, 1972.
PATRIDES (C. A.), *The Grand Design of God*, London, 1972.
REYNOLDS (Beatrice), *Latin Historiography : A Survey 1400-1600*, in *Studies in the Renaissance*, II(1955), pp. 3-66.
SABBADINI (Remigio), *Il metodo degli umanisti*, Firenze, 1920.
SEIFERT (Arno), *Cognitio historica*, Berlin, 1976.
THOMPSON (J. W.), *A History of Historical Writing*, New York, 1942, 2 vols.
WEISS (Roberto), *The Renaissance Discovery of Classical Antiquity*, Oxford, 1969.

Aspects nationaux

ALONSO (Benito Sanchez), *Historia della historiografía española*. Tome I, Madrid, 1941.
BODMER (Jean-Pierre), *Die französische Historiographie des Spätmittelalters und die Franken*, in *Archiv für Kulturgeschichte*, XIV(1963), pp. 91-118.
BORCHART (Frank), *German Antiquity in Renaissance Myth*, Baltimore, 1970.
BUSCHMANN (R.), *Das Bewusstsein der deutschen Geschichte bei den deutschen Humanisten*, Göttingen, 1930.
COCHRANE (Eric), *Historians and Historiography in the Italian Renaissance*, Chicago, 1981.
JOACHIMSEN (Paul), *Geschichtsauffassung und Geschichtsschreibung in Deutschland unter dem Einfluss des Humanismus*, Leipzig—Berlin, 1910.
ID., *Tacitus im deutschen Humanismus*, in *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur*, XXVII(1911), pp. 697-717.
KINGSFORD (C. L.), *English Historical Literature in the Fifteenth Century*, London, 1913.
MIGLIO (Massimo), *Storiografia pontifica del Quattrocento*, Bologna, 1975.
SIMONE (Franco), *La coscienza della rinascità negli umanisti francesi*, Roma, 1949.
SRBIK (Heinrich Ritter von), *Geist und Geschichte vom deutschen Humanismus bis zur Gegenwart*, Tome I, München, 1950.
TATE (Robert), *Ensayos sobre la historiografía peninsular del siglo XV*, Madrid, 1970.
TIEDEMANN (H.), *Tacitus und das Nationalbewusstsein der deutschen Humanisten*, Berlin, 1913.
WEGELE (F. X. von), *Geschichte der deutschen Historiographie*, München, 1885.
WILCOX (Donald J.), *The Development of Florentine Humanist Historiography in the Fifteenth Century*, Cambridge, Mass., 1969.

Auteurs : textes et monographies

Pétrarque

BILLANOVICH (Giuseppe), *Il Petrarca e gli storici latini*, in *Medioevo e umanesimo*, XVII(1974), pp. 67-145.
ID., *Petrarch and the Textual Tradition of Livy*, in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, XIV(1951), pp. 137-208.
HANDSCHIN (Werner), *Francesco Petrarca als Gestalt der Historiographie*, Basel, 1964.
KESSLER (Eckhard), *Petrarch und die Geschichte*, München, 1978.
NOLHAC (Pierre de), *Pétrarque et l'humanisme*, Paris, 1907.
WILKINS (E. H.), *Petrarch's Eight Years in Milan*, Cambridge, 1958.

Salutati (Coluccio)

ULLMAN (B. L.), *The Humanism of Coluccio Salutati*, Padova, 1963.

Bruni (Leonardo)

ID., *Historiarum Florentini populi libri XII*, éd. Emilio Santini, Città di Castello [1927] (Rerum Italicarum Scriptores, XIX/III).
ID., *Istoria fiorentina*, tr. Donato Acciaiuoli, Firenze, 1855-1860.
BARON (Hans), *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, 2e éd., Princeton, 1966.

SANTINI (Emilio), *Leonardo Bruni Aretino e i suoi Historiarum Florentini populi libri XII*, Pisa, 1910.
ULLMAN (Berthold Louis), *Leonardo Bruni and Humanistic Historiography*, in B. L. U., *Studies in the Italian Renaissance*, Roma, 1955, pp. 45-61.
VASOLI (Cesare), *Bruni, Leonardo*, in *Dizionario biografico degli Italiani*, Tome XIV, Roma, 1972, pp. 618-633.

Valla (Lorenzo)

ID., *Gesta Ferdinandi regis Aragonum*, éd. Ottavio Besomi, Padova, 1973.
ID., *Opera omnia*, éd. Eugenio Garin, Torino, 1962, 2 vols.
The Treatise of Lorenzo Valla on the Donation of Constantine, éd. et tr. C. Coleman, New Haven, 1922.
GAETA (Franco), *Lorenzo Valla, Filologia e storia nell'umanesimo italiano*, Napoli, 1955.
KELLEY (Donald), *Foundations of Modern Historical Scholarship*, New York, 1970 (ch. I).
MANCINI (Girolamo), *Vita di Lorenzo Valla*, Firenze, 1891.
ZIPPEL (Gianni), *Lorenzo Valla e l'origine della storiografia a Venezia*, in *Rinascimento*, VII(1956), pp. 93-133.

Biondo (Flavio)

ID., *Historiarum ab inclinatione Romanorum imperii decades ab anno 472 ad annum 1440*, Venezia, 1483, 1484, 1503, 1510; Verona, 1481-1482.
ID., *Italia illustrata*, Roma, 1474; Verona, 1481-1482, Torino, 1527.
ID., *Roma instaurata*, Roma, 1470-1471; Verona, 1481-1482.
ID., *Roma triumphans*, Brescia, 1473-1475 (?), 1482, 1503; Venezia, 1511; Basel, 1531, 1559; Paris, 1533.
ID., *Scritti inediti e rari*, éd. B. Nogara, Roma, 1927.
HAY (Denis), *Flavio Biondo and the Middle Ages*, in *Proceedings of the British Academy*, XIV(1959), pp. 97-125.
MARINO (Eugenio), *Eugenio IV e la storiografia di Flavio Biondo*, in *Memorie domenicane*, N.s. IV(1973).
MASIUS (A.), *Flavio Biondo. Sein Leben und seine Werke*, Leipzig, 1879.

LE CULTE HUMANISTE DES GRANDS PERSONNAGES

Le culte des personnalités exceptionnelles est un des sujets les plus anciens de la littérature. Cependant le type et le milieu des personnages jugés dignes d'être glorifiés changent d'une époque à l'autre, aussi bien que le but, la manière et la forme littéraire de l'éloge. Le grand homme du Moyen Age c'est le saint et le héros dont les qualités et les actes surhumains sont chantés par la littérature hagiographique et chevaleresque. Pour devenir objets de ce culte, même les souverains et les princes ont besoin de faire montre des traits du saint ou du héros de chevalerie, — ou des deux, comme par exemple Louis IX de France ou Ladislas Ier de Hongrie. Le grand homme est aussi un exemple à suivre; l'épopée héroïque exhorte à l'héroïsme; les vies des saints sont des lectures édifiantes et le « miroir » consacré aux rois enseigne l'art de bien gouverner. La conjonction de l'hommage et de la pédagogie se manifeste aussi à l'aube de la Renaissance, comme en témoigne le *Livre des fais et bonne mœurs du sage roy Charles V* de Christine de Pisan, (1404) : le roi, représenté comme bon chrétien et vrai chevalier est un exemple à suivre pour le dauphin. Au cours du XVe siècle, la littérature hagiographique continue à s'enrichir, et l'épopée héroïque produit à son tour de nouvelles variantes; mais la première se ravale petit à petit au rang de la littérature de colportage, et la seconde sert déjà la distraction plutôt que l'exaltation. Au sein de la littérature savante de l'élite se forme un tout autre culte du grand personnage, différant fondamentalement de celui du Moyen Age, tout au moins dans la sphère de rayonnement du premier humanisme italien.

Les « viri illustres »

Quand le condottiere Carlo Malatesta fit renverser, en 1397, la statue de Virgile à Mantoue, sous prétexte que seuls les saints méritaient des statues, mais non point les poètes, Pier Paolo Vergerio, indigné, se hâta d'exposer que ces derniers étaient tout aussi dignes d'estime que les saints et les chefs de guerre. Les citoyens d'Arezzo n'hésitèrent pas à accueillir Pétrarque « come si gli fusse venuto un re » (selon l'expression de Leonardo Bruni), et à déclarer sa maison natale monument commémoratif, ce qui n'arrivait pourtant qu'à des saints. C'est par les saints que Michele Savonarola commence, dans *De laudibus Patavii* (vers 1450), la présentation des gloires de sa ville, mais aussitôt après il remarque que par leur « ingenium » et par leur « virtus » beaucoup d'autres aussi ont leur place dans la même sphère, et il énumère longuement les notabilités de toute sorte originaires de Padoue, en commençant par Antenor, fondateur

légendaire de la ville, et en terminant par les philosophes, les juristes et les médecins de sa propre époque. « A la presente età ha fiorito in ogni facultà d'uomini singularissimi » — c'est ainsi que le vieux Vespasiano da Bisticci résume, dans l'introduction de l'œuvre qu'il consacre à ses contemporains, une des grandes découvertes du premier siècle de la Renaissance. Des hommes illustres sont donc présents « dans chaque faculté », c'est-à-dire dans tous les domaines de la vie, et non seulement dans le monde des saints, des héros et des rois. A côté d'eux se dressent, les dépassant même à l'occasion, tous ceux qui ont créé quelque chose d'exceptionnel, sans considération de leur naissance et de leur profession. C'est à juste titre que les personnalités célébrées de l'époque reçurent — à l'instar des prédécesseurs antiques, tel Suétone — la dénomination commune de « viri illustres », ou « uomini famosi » en italien.

Le panthéon humaniste des grands hommes s'est formé progressivement, grâce avant tout aux recueils de biographies. Le mérite de cette initiative revient, une fois de plus, à Pétrarque. A peine un demi-siècle après le couronnement monumental de l'hagiographie médiévale que fut la *Legenda aurea*, il commença à écrire sa contre-partie profane, l'inachevé *De viris illustribus*. Parmi les sujets de ses biographies figurent des personnages bibliques, Adam en tête; des héros de la mythologie grecque (Jason, Héraclès), mais surtout les grands hommes de l'histoire romaine. L'entreprise de Pétrarque fut poursuivie par ses disciples et ses amis, dont Boccace qui, ayant commencé ses recueils de biographies — *De casibus virorum illustrium* et *De mulieribus claris* — également par Adam et Eve, arriva jusqu'à l'époque contemporaine. Leur attention se tourne avant tout vers les grandes personnalités historiques du passé et de l'Antiquité. Filippo Villani apporte du nouveau dans ce domaine avec son *Liber de civitatis Florentiae famosis civibus* (vers 1405), où le passé lointain est remplacé par un passé récent, et les hommes d'État et les chefs d'armée par les grands noms de la culture : ce sont des savants (Brunetto Latini), des poètes (Guido Cavalcanti, Pétrarque, Boccace), des peintres (Giotto), des chroniqueurs (Giovanni et Matteo Villani), des astrologues, des juristes, des médecins, et, naturellement, le grand contemporain : Coluccio Salutati. C'est également de contemporains, mais avant tout de souverains, de chefs de l'armée et de l'Eglise que traitent les excellentes biographies d'Enea Silvio Piccolomini *(De viris aetatis suae claris)*; en effet celles-ci étaient destinées à composer une étude préliminaire pour son grand ouvrage historique, les *Commentarii*. Bartolomeo Fazio (*De viris illustribus liber*, 1456) en revanche remet à la première place les poètes (Panormita, Filelfo, Pontano, etc.), les orateurs (Vergerio, Bruni, etc.), les juristes, les médecins (y rangeant même Bernardin de Sienne), les peintres, sans oublier toutefois les « cives privati » (Cosme de Médicis, par ex.), les chefs d'armée (Francesco Sforza, etc.), les Papes et les souverains. En même temps, on retrouve la tendance à présenter l'ensemble des grands hommes, dans un tableau panoramique : Giannozzo Manetti note les courtes biographies *(De illustribus longaevis)* de tous ceux qui, au cours des cinq derniers millénaires, se sont illustrés « vel sanctitate morum, vel excellentia doctrinae, vel rerum gestarum gloria ». La vogue des recueils de biographies atteint l'Espagne aussi : Ferrán Perez de Guzmán, dans ses *Generaciones y semblanzas*, traite de ses éminents contemporains dans un esprit encore médiéval, mais le *Libro de los claros varones de Castilla* (1486) de Hernando del Pulgár fait déjà valoir des aspects humanistes. Le culte alternant de personnalités anciennes et nouvelles, politiques, militaires et littéraires s'exprime aussi dans les cycles d'« uomini famosi » des peintres du Quattrocento, dans les fresques d'Andrea del Castagno à la Villa Legnaia (Dante, Pétrarque, Boccace, etc.), ou dans les portraits du studiolo de Federico da Montefeltro à Urbin.

La revue la plus représentative est due enfin à Vespasiano da Bisticci (*Le vite,* vers 1490), qui composa la biographie de toutes les grandes personnalités, ou presque, du siècle humaniste, portant son regard loin au-delà des frontières de l'Italie. C'est dans son œuvre que le rapport avec la culture devient définitivement un des critères de base, sinon le premier, de la qualité du « vir illustris ». Parmi les « signori ispirituali et temporali » il sélectionne et apprécie ceux qui ont eu des mérites dans le domaine des « studia humanitatis » aussi, ou qui les ont du moins encouragés; mains les vraies lumières de leur siècle et des siècles à venir, ce ne sont à ses yeux que les créateurs des œuvres littéraires (« che hanno composto »), soit les humanistes eux-mêmes.

L'œuvre de ce libraire de Florence retiré dans sa solitude représente un tournant par le fait aussi qu'elle prend ses héros résolument dans son époque, car les hommes illustres abondent surtout, selon lui, « à l'époque présente ». C'est en évoquant les grands hommes de l'Antiquité que ses prédecesseurs, à commencer par Pétrarque, ont donné forme au nouveau concept humaniste du grand personnage; mais, à la lumière des Anciens, c'était de plus en plus la grandeur des contemporains qu'ils ont reconnue. C'est l'opinion générale des humanistes qu'exprime le florentin Benedetto Accolti quand, dans la dédicace, adressée à Cosme de Médicis, de son *Dialogus de praestantia virorum sui aevi,* il dit qu'en lisant l'histoire des Anciens il a compris que les hommes de l'« aetas nostra » n'étaient pas moins excellents qu'eux et les dépassaient même souvent.

La formation de la galerie des « viri illustres » se poursuivit parallèlement à la création du nouveau concept humaniste de l'homme. La littérature biographique qui s'édifie de Pétrarque à Vespasiano est une source, mais en même temps une conséquence et également une illustration de tous les traités qui, des écrits de Coluccio Salutati à *De hominis dignitate* de Pic de la Mirandole, ont défini théoriquement l'idéal de l'homme actif et créateur affrontant le fatum et la fortune, s'élevant par sa propre force et sa volonté triomphant par sa « virtus » et son talent.

Une nouvelle hiérarchie des valeurs inhérentes au grand personnage apparaît face à celle du Moyen Age. La vie contemplative à elle seule n'est plus très appréciée : dans ses *Vita Socratis* et *Vita Senecae* Giannozzo Manetti exalte avant tout l'homme capable de persévérer jusqu'à la mort dans et pour ses principes. De même Leonardo Bruni qui, dans sa biographie latine de Cicéron et celle italienne de Dante, célèbre en ses héros la parfaite unité de l'activité littéraire et politique. C'est par leurs actes utiles et créateurs que les saints même méritent les louanges : Manetti, pourtant très croyant, souligne avant tout dans sa biographie de Saint Bernardin de Sienne les études constantes que celui-ci poursuivait nuit et jour, ses mérites humains, ses missions de paix, son activité de réformateur; le « saint » n'a d'autre hommage que ces paroles : « ex hac vita emigravit ad celos ». Les vertus militaires cessent à leur tour d'être un objet d'admiration particulière : ce ne sont plus les prouesses individuelles des chefs d'armée, mais leurs dons de dirigeant que les biographes apprécient; Giovanni Antonio Campano loue les réformes militaires de Braccio da Montone et sa tentative pour fonder un Etat *(Vita et gestis Brachii)*; Jacopo di Poggio Bracciolini (fils du grand Pogge) souligne les valeurs morales et la fermeté politique dans la biographie de Filippo Scolari, condottiere florentin œuvrant au service du roi Sigismond de Hongrie. C'est donc l'homme souverain qui devient l'idéal, l'homme qui sait prendre en main son destin, qui fait triompher sa volonté, l'homme qui crée et laisse derrière lui des actes et des œuvres : c'est lui qui répond à l'idée humaniste du grand personnage au XVe siècle et mérite le culte voué à lui par les contemporains et la postérité.

Les trois mots-clés, dans l'infinie richesse du produit littéraire humaniste consacré à l'exaltation des grands personnages, sont : « gloria », « fama » « laus ». La célébrité assure la gloire, et l'éloge entretient la célébrité. La « gloriae cupiditas », comme un des éléments positifs du catalogue humaniste des vertus, apparaît déjà dans les lettres de Pétrarque; Filippo Villani à son tour souligne dans sa biographie de Giotto qu'il fut « della fama piuttosto che del guadagno seguitatore ». Pour les souverains, les fondateurs d'empires, les chefs d'armée, la seule récompense durable est la célébrité, puisque leurs œuvres disparaissent, comme celle de Gian Galeazzo Visconti qui a conquis la moitié de l'Italie. Les poètes et les savants doivent tendre, eux aussi, vers la « fama » éternelle, dit Carlo Marsuppini dans nombre de ses poèmes. Celui dont la gloire et la célébrité survivent, mérite les épithètes « divus », « divinus » : Pétrarque les donne non seulement aux grands empereurs romains, mais aussi à Homère, à Cicéron et à Saint Augustin; et c'est déjà lui et Boccace que Salutati honore du qualificatif de divin dans ses lettres. La « virtus » surhumaine incarnée par les grands hommes mérite à juste titre les superlatifs qu'inspire l'admiration. Les écrivains se sentent donc appelés à couvrir d'éloges les personnages exceptionnels anciens ou contemporains, à leur élever des « statuas, si non aureas, at litterarias », comme écrit Poggio Braciolini à Guarino da Verona en 1455 à propos des mérites immortels du « divin » Manuel Chrysoloras. Les lettres et les dédicaces des humanistes regorgent de mentions de « laus », de « laudatio », confessant ouvertement que leur but est l'éloge des mérites du destinataire. L'on peut lire de telles séries de louanges dans la dédicace, adressée à Innocent VIII, de la traduction du *Phédon* par Bruni, ou dans les lettres du Pogge adressées à Alphonse d'Aragon.

Servir la gloire, maintenir la renommée, exalter les mérites, c'étaient là les vrais buts de la littérature biographique qui avait débuté avec Pétrarque. « Ne illorum bene facta perirent negligentia scriptorum » : voilà pourquoi Bartolomeo Platina écrit ses biographies des Papes *(De vitis Pontificum)*. Tel fut le motif de nombreux biographes, d'autant plus qu'ils écrivirent souvent sur commande, par amitié ou par hommage. Donato Acciaiuoli écrit en 1461 une vie de Charlemagne pour faire hommage, en sa qualité d'ambassadeur de Florence, à Louis XI. Matteo Palmieri est poussé par son amitié pour Adovardo Acciaiuoli à composer la biographie d'une des gloires de la famille, de Niccolò Acciaiuoli, homme d'Etat napolitain au XIVe siècle. Filippo Buonaccorsi, réfugié en Pologne, remercie du droit d'asile les prélats Zbigniew Oleśnicki et Grzegorz de Sanok en écrivant leur biographie.

Malgré tout, dans les recueils de biographies aussi bien que dans les biographies individuelles écrites pour telle ou telle occasion on constate, tout au moins au début, une certaine tendance à l'objectivité, au réalisme. Villani ne passe pas sous silence les échecs dus aux défauts de caractère de certains de ses héros; il reproche à Fazio degli Uberti, poète du *Dittamondo*, d'avoir flatté les tyrans pour obtenir des avantages matériels; et s'il ne parle pas en détail de l'œuvre littéraire de Salutati, c'est qu'il ne veut pas paraître un flatteur (adulatore). C'est une objectivité sévère, quelquefois même impitoyable qui se manifeste dans les biographies d'Enea Silvio.

Cependant, le genre de la biographie devient, avec le temps, prétexte à une louange dépourvue de tout esprit critique. Vespasiano da Bisticci en fournit un bon exemple, bien qu'il n'attendît aucune récompense, ses héros étant morts. Pourtant, à peu d'exceptions près, il passe

sous silence leurs faiblesses. Ainsi, il est à peine question chez lui du caractère fort douteux de Georges de Trébizonde, mais il est d'autant plus question de ses œuvres; de même, les manipulations financières assez obscures de Niccolò Perotti sont dissimulées discrètement sous les compliments adressés à son style. En lisant le brave biographe, on pourrait croire que les grands de son siècle furent tous des exemples de vertu et méprisèrent la richesse, loin des contingences de ce bas monde. L'identité de la biographie et de la louange n'est quelquefois même pas cachée : Filippo de Lignamine, cet obscur médecin de Messine devenu éditeur à Rome, donna ce titre révélateur à sa biographie du roi de Naples : *Incliti Ferdinandi regis vita et laudes*. Et, même si leurs titres ne le trahissent pas, les biographies de Francesco Sforza par Pier Candido Decembrio, de Federico da Montefeltro par Francesco Filelfo, de Ferdinand d'Aragon (roi de Naples) par Antonio Beccadelli sont chacune une « laudatio » et même une « adulatio » à peine cachée.

Ce ne fut pas seulement la biographie, mais tous les autres genres littéraires traitant des grands personnages, qui se transformèrent en « laudatio », en « panegyricus ». Cela vaut particulièrement pour les oraisons funèbres, genre le plus caractéristique peut-être de culte des grands hommes. « Funebris oratio » et « funebris laudatio » sont synonymes; aussi Giannozzo Manetti les utilise-t-il comme tels dans son oraison funèbre de Bruni. Platina qualifie à son tour de « panegyricus » l'oraison funèbre qu'il prononce sur le cardinal Bessarion. Le caractère encomiastique ne fut nulle part aussi dominant que dans la poésie. Un grand nombre des poèmes des humanistes latins du XVe siècle n'est autre chose que l'éloge de leur grands contemporains, composé à l'occasion de victoires, de paix conclues, de mariages, de décès, etc.

Dans cette avalanche d'éloges, le point de vue pédagogique reste naturellement secondaire; les écrivains ne font allusion que par convenance à ce que leurs écrits, perpétuant le souvenir de leurs héros, servent aussi d'enseignement. Ils attachent bien plus d'importance au caractère érudit de leurs œuvres. La gloire des grands hommes ne peut être bien servie que par des œuvres reflétant à un haut degré l'érudition de l'époque. Leonardo Bruni décida de récrire la biographie de Dante, car il jugeait que l'œuvre de Boccace *(Della vita, costumi e studi del chiarissimo poeta Dante)* était trop désinvolte, semblable à un roman d'amour, l'accent n'y étant pas mis sur « les choses respectables ». S'agissant d'un poète de langue vulgaire, Bruni, pareillement à son prédecesseur, écrivit sa biographie en italien, tout comme celle de Pétrarque. C'est ce qui pousse Manetti à récrire en latin, complétant la série par Boccace, la vie des trois grandes gloires de Florence *(De vita et moribus trium illustrium poetarum Florentinorum)* pour que non seulement le peuple, mais les érudits aussi puissent apprécier leur grandeur. Bien qu'à cette époque, tout au moins en Italie, le culte savant des grands personnages pût être pratiqué en langue vulgaire aussi, ainsi qu'en témoigne la biographie de Brunelleschi, faite par l'autre Manetti, Antonio, la gloire et la renommée n'étaient vraiment assurées que par la langue latine. Aussi le vieux Vespasiano da Bisticci qui, en tant que disciple de Giannozzo Manetti et le plus célèbre libraire de son époque, possédait pourtant une culture humaniste peu commune, et dans son œuvre s'appuyait aussi, en dehors de ses souvenirs, sur une documentation savante, regrette-t-il fort de ne pouvoir composer ses biographies qu'en italien. Il espère cependant que sur la base de son travail quelqu'un les récrira un jour en latin.

Les modèles historiques et littéraires pour la célébration et la perpétuation du souvenir des grands hommes furent fournis par la littérature antique. L'époque qui nous occupe, fascinée par les « viri illustres », eut hâte de resusciter toute la littérature biographique de l'Antiquité. Les portraits des philosophes de Diogène Laërce, traduits par Ambrogio Traversari, ou les biographies de Cornelius Nepos, furent des exemples pour les biographes humanistes, tout autant que le *De vita Caesarum* de Suétone, édité la première fois en 1470, à Rome, justement par le biographe Campano. Mais le vrai modèle, et le plus exploité, fut fourni par les vies parallèles de Plutarque.

Grâce à la commande de Juan Fernandez de Heredia, correspondant espagnol de Salutati, une traduction catalane des vies de Plutarque avait vu le jour dès la fin du XIVe siècle, et fut aussi traduite en toscan vers 1396. La traduction du grec en latin des biographies individuelles commença dans les milieux des disciples et des amis de Salutati : le premier fut Jacopo Angeli, suivi par Bruni, Guarino, Filelfo, Alamanno Rinuccini, Donato Acciaiuoli et d'autres. Des traductions latines se formèrent ensuite petit à petit en recueils qui trouvèrent bientôt leur chemin vers les bibliothèques des Este, des Médicis, des Malatesta, des Montefeltro, des Aragonais, des Corvins. Le premier recueil complet fut classé et édité par les soins de Campano, en 1470, suivi d'une multitude d'autres éditions et de traductions en langue vulgaire (italienne en 1482, espagnole en 1491, etc.). La popularité des biographies de Plutarque vint de ce que, parmi tous les auteurs antiques, c'est sa représentation de l'homme qui répondait le mieux aux goûts de l'époque de la Renaissance. Dans les héros de Plutarque on pouvait reconnaître la force de la « virtù » bâtissant l'histoire, et ceux-ci purent ainsi devenir des exemples et des justifications de l'idéal que l'humanisme suggère de l'homme. En outre, Plutarque donne vie à ses héros, il les rapproche de l'homme de tous les temps, comme le remarque un de ses traducteurs, Rinuccini. La biographie humaniste est donc devenue avant tout plutarquienne, en ce qu'elle montre comment, au milieu des passions et des conflits sociaux et politiques, l'homme, en possession de la « virtù », crée sa propre existence terrestre. On pouvait ainsi saisir ensemble l'apparence physique, les qualités morales et les dons intellectuels, présenter l'unité de la vie publique, de l'activité scientifique et de la sphère privée; représenter donc de façon individualisée, l'homme intégral qui sait faire valoir sa dignité. Et c'est justement la réalisation individuelle, unique, celle que « jamais on ne verra deux fois », dont le biographe humaniste est appelé à perpétuer l'éternelle renommée. De Bruni, un des premiers biographes traducteur de Plutarque, à Vespasiano, la plus grande partie de la littérature biographique de l'époque suit cette tendance et cette méthode.

Ce sont la tradition plutarquienne et l'exemple des *Facta et dicta memorabilia* de Valère Maxime qui s'amalgament pour créer une ramification intéressante et précieuse de la littérature biographique : les recueils des sentences et des apophtegmes proférés par les grands hommes, et des anecdotes parlant d'eux. La filiation plutarquienne se manifeste par le fait que l'insignifiant Giovanni Albino remplit son recueil *(Heroum clarissimorumque virorum divinae sententiae ex Plutarcho)* justement des « singolar dicti et clari facti » des héros du biographe grec. Ce devait être Poggio Bracciolini qui ressuscita le genre pour l'époque humaniste, en réunissant, dans une œuvre perdue, les plus célèbres actes, paroles et traits d'esprit de l'Empereur Sigismond. L'œuvre la plus réussie dans ce genre est sans conteste le *De dictis et factis Alphonsi regis* (1455) d'Antonio

Beccadelli (Panormita) qui, au lieu d'une représentation historique cohérente (existant déjà grâce à *De rebus gestis ab Alphonso rege*, 1445, de Bartolomeo Fazio), préfère servir le souvenir et la gloire du roi Magnanime en réunissant ses faits et gestes moins importants, relevant souvent de la vie privée. En apparence, ce ne sont que des événements insignifiants : les habitudes du roi, ses déclarations faites à différentes occasions, qui se succèdent sans composition particulière; pourtant, mieux que d'aucune autre œuvre de l'époque, il en ressort la figure vivante et convaincante du grand souverain de la Renaissance. Comme exemple du genre, Panormita cite l'œuvre de Xénophon commentateur des paroles et des actes de Socrate, et laisse entendre par là que son héros est également un sage recherchant « laudem ex sapientia potius, quam ex armis », sage qui, s'il n'avait pas été roi, aurait été philosophe. L'œuvre de Panormita fournit à Galeotto Marzio l'idée de consacrer un ouvrage semblable à l'autre grand monarque de l'époque, célèbre de ses paroles pleines d'esprit : Mathias Corvin. Cette sorte de littérature ne fut pas étrangère à la Cour hongroise; c'est ce que prouve la traduction du *De dictis regnum et imperatorum* de Plutarque, faite par Janus Pannonius en 1467 et offerte au roi Mathias; Marzio lui-même renvoie aux apophtegmes réunis par Plutarque, louant l'esprit railleur de Mathias. Son œuvre, *De egregie, sapienter, iocose dictis ac factis Regis Mathiae* (1485), est sur le plan littéraire un petit chef-d'œuvre qui ne se contente pas d'exposer les sages paroles et les menus faits, mais les entoure d'un cadre anecdotique plus large et les valorise par de petites histoires et des scènes de genre placées en pointe. Panormita et Galeotto, ayant choisi une forme exempte de toute fioriture rhétorique qui tournerait souvent à la « laudatio », léguèrent à la postérité de la façon la plus heureuse la « fama » et la « gloria » de leurs héros.

On doit également considérer comme une autre branche de la biographie le discours exaltant les mérites, relatant la vie du personnage fêté ou pleuré. Dans ce domaine l'exemple fut donné avant tout par le recueil retrouvé à Mayence en 1433 par Giovanni Aurispa et connu sous le nom des XII Panegyrici. Ce sont, à l'exception du panégyrique de Trajan par Pline, des œuvres d'une valeur esthétique moyenne; elles offrirent cependant un excellent modèle au culte littéraire des grands personnages. Les humanistes se servaient du modèle antique surtout pour les oraisons funèbres. Sans doute en existait-il avant la découverte d'Aurispa; il est pourtant caractéristique qu'en 1428 Leonardo Bruni prononçant son *Oratio funebris* à l'occasion de la mort de Nanni degli Strozzi, imite le discours de Périclès transmis par Thucydide qui, pleurant les Athéniens tombés, exalte la république d'Athènes. Bruni à son tour exalta moins le mort que la république florentine. Un des premiers exemples du panégyrique de nouveau type naquit précisément à sa mort à lui, en 1444 : la Signoria de Florence décida à cette occasion de faire prononcer une oraison funèbre publique et de couronner le mort de lauriers, « secondo l'antica consuetudine ». Le discours fut prononcé par Giannozzo Manetti, qui relata la biographie détaillée du mort, fit connaître son activité politique et donna une vraie bibliographie raisonnée de ses œuvres littéraires. A partir de là, le modèle devient constant : il est obligatoire de faire mention — et de faire l'éloge — de la ville natale du mort, d'apprécier sa famille, ses origines, etc., trouvant moyen dans tous les cas de faire place à l'éloge. Le Pogge lui aussi a une oraison funèbre sur Bruni où naturellement il exploite le fait que son héros avait vu le jour dans la ville natale de Pétrarque, de même qu'il était né dans une famille peu connue et devait ainsi tout ce qu'il avait obtenu à sa propre « virtù », servant d'exemple à la « vera et perfecta nobilitas ». Mais c'est toujours lui, le Pogge qui, dans son oraison consacrée au cardinal Giuliano Cesarini, tombé à Varna, également en 1444, s'extasie sur les origines célèbres et anciennes du cardinal

humaniste et qui, couvre son héros, lui-même romain, de toute la gloire de la ville éternelle. On peut observer par ailleurs que les souverains et les chefs d'armée furent honorés surtout par des biographies individuelles de grande envergure, tandis que les humanistes eux-mêmes obtinrent plutôt des oraisons élogieuses, et travaillèrent ainsi réciproquement à leur propre immortalité. Le panégyrique de Bessarion fut prononcé par Platina et l'oraison funèbre de celui-ci par son ancien compagnon conspirateur, Pomponio Leto; la *Laudatio funebris* de Guarino da Verona fut l'œuvre de Lodovico Carbone, celle de Matteo Palmieri était due à Alamanno Rinuccini; Donato Acciaiuoli qui, dans sa vie, avait fait l'oraison de Cosme de Médicis, fut enterré après les paroles élogieuses de Cristoforo Landino. Dans tous ces cas cités, les mérites réels des morts excusent les excès des éloges.

L'image idéale du grand personnage

Les tendances et les schèmes du culte littéraire des grands hommes se dégagent clairement des biographies, des discours, aussi bien que des dédicaces des œuvres littéraires et de l'infinie richesse de la littérature épistolaire. Le « vir illustris » ne peut pas être laid et répugnant. S'il n'est pas doté de beauté, on peut toujours louer l'élégance de son maintien, de son regard, comme le fait Vergerio dans sa biographie de Pétrarque, ou la dignité de son aspect comme le fait Leonardo Bruni à propos de Dante. Les descriptions de Villani et d'Enea Silvio abondent également en présentations de ce genre qui ne sont ni stylisées ni fantaisistes, mais sont en dernier ressort harmonieuses et dignes de respect. Cependant Vespasiano da Bisticci distribue déjà trop facilement l'adjectif « beau », même au superlatif : c'est une « bellissima presenza » qui caractérise Matteo Palmieri ou Janus Pannonius; « bellissimo del corpo » fut le cardinal Jacopo di Portogallo enterré à San Miniato de Florence, aussi bien que le patriarche vénitien Gregorio Correr, pour n'en mentionner que quelques-uns. Mais il y a plus important : l'excellence morale, la « virtus », dont la notion, à cette époque, n'était pas encore tout à fait identique avec la catégorie politico-éthique qu'en fera Machiavel. On peut reconstituer une vraie revue des qualités particulièrement appréciées des grands hommes en évoquant la façon de parler et d'agir du grand Alphonse dans le *De dictis et factis* . . . de Beccadelli : humaniter, liberaliter, magnifice, sapienter, magnanime, graviter, fortiter, fidenter, iuste, pie, clementer, urbane, studiose, facete, etc. Le secret des réussites d'Alphonse, tout comme celui des autres souverains et chefs d'armée contemporains, consistait dans la réalisation conséquente et, s'il le fallait, dépourvue de scrupules de ses buts politiques et dans le choix des occasions et des moyens adéquats. Cependant ce ne sont pas les mérites politiques que la littérature exalte directement, comme le fera plus tard Machiavel pour Castruccio Castracani, mais l'auguste auréole morale dont elle les couronne. C'est ainsi qu'Alphonse aura l'épithète de « magnanimo », Laurent de Medicis celle de « magnifico », Mathias Corvin deviendra « le juste », René d'Anjou « le bon roi René » et Federico da Montefeltro sera l'exemple de l'« humanitas ». « Ignuna cosa doveva essere più comune agli uomini grandi che l'umanità » disait le duc d'Urbin selon Vespasiano, et, en effet, le XVe siècle préféra, parmi toutes les qualités des grands hommes, l'« humanitas », y joignant souvent la « liberalitas » aussi. Les deux ensemble forment une sorte de synthèse des valeurs morales incarnées par les plus grands personnages, et déterminent aussi leur comportement envers la culture : l'« humanitas » comme qualité s'approprie surtout par l'étude du patrimoine

intellectuel et littéraire appelé également « humanitas ». Le développement, l'encouragement des sciences et de la culture, la noble générosité envers ceux qui les cultivent, bref, la « liberalitas » est donc indispensable au vir illustris. C'est pourquoi les rapports avec les studia humanitatis deviennent la principale échelle des valeurs, et que la pratique ou l'encouragement de la littérature occupe une place privilégiée dans les portraits des grands hommes. Collectionner des livres, fonder des bibliothèques, offrir des récompenses aux écrivains et des bourses d'études aux jeunes talents; enfin encourager les arts et les nouvelles constructions, voilà autant de signes de la grandeur des souverains, des seigneurs et des pontifes. Giacomo Curlo de Gênes dédicaçant une de ses œuvres (*Epitoma Donatum in Terentium,* 1459) à Ferdinand Ier, roi de Naples, pour tout éloge du grand prédecesseur « magnanime » décédé un an auparavant, ne fait qu'énumérer les œuvres que les humanistes lui offrirent, y voyant le gage principal de sa gloire. Des louanges particulières reviennent au souverain qui lui-même lit et poursuit des études, comme le répètent souvent les admirateurs d'Alphonse et de Mathias. C'est pour avoir été à la fois poète et peintre que René d'Anjou fut peut-être le plus apprécié. L'encouragement de la culture, la fondation de la bibliothèque du Vatican, les premières grandes constructions romaines de la Renaissance sont causes de ce que Vespasiano da Bisticci place le Pape Nicolas V au-dessus de tous ses prédécesseurs et de tous ses successeurs, le déclarant un des trois plus grands personnages de son époque, à côté de Federico da Montefeltro et Alphonse. La partialité savante des humanistes dans ce domaine va très loin : Poggio, apprenant que le vainqueur des Turcs, János Hunyadi, père de Mathias, lit volontiers ses œuvres (ce qui ne pouvait guère être la vérité littérale puisqu'il ignorait le latin), n'hésite pas à l'encourager de cette manière : « quoniam coepisti, sequere studia litterarum, quae tibi maiorem laudi et gloriam quam ulla imperia praestabunt » (1448). Quand ce sont les écrivains eux-mêmes qui font l'objet de la biographie ou du panégyrique, il est tout naturel que les éléments de la gloire éternelle soient les dons intellectuels, la connaissance des langues, surtout celle du grec, l'admirable style latin, l'étude et le travail philologique incessants, et principalement bien entendu les œuvres accomplies. Ce n'est pas par hasard qu'au XVe siècle personne, ni même un souverain, ne compte autant de biographies que les trois grandes gloires de Florence : Dante, Pétrarque et Boccace.

La poésie encomiastique

La figure idéale du grand personnage, telle qu'elle se dessine dans les pages qui précèdent, est naturellement ornée dans la littérature de tout l'attirail rhétorique. La technique littéraire et une réserve d'expressions d'éloge se constituent. Ils sont présents, tout comme les superlatifs, les comparaisons avec les grands de l'Antiquité, et bien d'autres procédés, dans les genres de la prose; mais la poésie leur offre un terrain infiniment plus vaste et plus favorable. Tandis que dans les biographies le point de vue de la « laudatio » colore et façonne seulement le récit des faits réels, et que même les oraisons coulant à grands flots de rhétorique ont besoin d'éléments de réalité comme gage de crédibilité, la poésie encomiastique peut quitter entièrement le terrain de la réalité; elle peut même remplacer les faits par l'éloge, dissimuler l'insignifiance du personnage célébré ou embellir sa nature haïssable. La « laudatio » ici passe souvent à l'apologie et, ne se contentant pas de grossir seulement les mérites, devient une célébration, de valeur douteuse, de

mérites inexistants. Peu de souverains furent aussi entourés de poètes admirateurs que Sigismondo Malatesta, le célèbre tyran de Rimini. Parmi d'autres, ce furent surtout Basinio de Parme et Porcellio de'Pandoni qui se surpassèrent à tresser la gloire de Malatesta et, pour lui être agréables, de son amante célèbre Isotta degli Atti. Le *Liber Isottaeus* de Basinio est un roman d'amour imitant le genre des *Héroïdes* d'Ovide, et dans l'œuvre de Porcellio *(De amore Jovis in Isottam)* c'est le dieu suprême lui-même qui convoite l'incomparable dame, et ne renonce à ses droits que par respect pour Malatesta, l'amant terrestre. Le prince de Rimini, célèbre par sa grossièreté et par sa cruauté, devient dans ces poèmes un amant tendre et fidèle; dans l'autre ouvrage de Basinio, l'épopée virgilienne *Hesperis*, nous le retrouvons en héros défenseur de la civilisation latine.

La poésie encomiastique fut pratiquée presque sans exception par tous les poètes humanistes; pour beaucoup d'entre eux ce fut la première et quelquefois l'unique expérience poétique. Le premier poème latin humaniste d'un auteur anglais, *Lucubratiunculae Tiburtinae* (1473-77) de Robert Flemmyng, n'est autre chose que l'éloge du Pape Sixte IV. Cette sorte de poésie ne se limitait pas à tel ou tel genre : l'épigramme, l'élégie, l'épithalame, la complainte convenaient également aux poètes pour intensifier par leurs vers l'éclat des fêtes et la gloire du personnage fêté. Mais le genre littéraire susceptible de servir le plus dignement ce but, c'était le poème épique de longue haleine, épopée virgilienne ou panégyrique en vers à la manière de Claudien. Déjà Pétrarque qualifiait le «carmen heroicum» de sommet de la poésie, et considérait son poème héroïque consacré à Scipion, l'*Africa*, comme la principale œuvre de sa vie. A son exemple, de nombreux poètes humanistes du XVe siècle nourrirent l'ambition d'atteindre l'immortalité par une grande œuvre épique. C'est pour cela que Janus Pannonius encourage, dans une de ses élégies, son ancien condisciple de Ferrare, Tito Vespasiano Strozzi, à abandonner les sujets amoureux et à chanter plutôt les actes de quelque héros antique ou mieux encore, moderne. Il lui propose comme sujets Alphonse d'Aragon, Malatesta, les membres de la famille Este ou Lodovico Gonzaga. Strozzi lui-même fut l'auteur d'une *Borsias*, d'autres laissèrent des œuvres d'ailleurs oubliées à juste titre, telles l'*Alfonseis*, la *Feltrias*, la *Herculeia*, la *Sfortias* et d'autres, la plupart n'ayant connu aucune édition jusqu'aujourd'hui. Pourtant, la *Sfortias* par exemple est l'œuvre d'un humaniste de premier plan, de Francesco Filelfo, mais au lieu d'être une véritable épopée, elle n'est qu'une description historique assez pâlotte, relevée d'éléments mythologiques. Janus Pannonius lui-même tenta l'épopée dans le genre de Claudien, choisissant — sur commission — pour héros de son panégyrique le politicien et chef d'armée vénitien Jacopo Marcello. Son œuvre est un exemple typique de la technique de l'apologie : il n'y a pas un seul événement dans la vie de Marcello, y compris son inculpation pour machinations douteuses, que l'appareil littéraire opportun ne tourne à son avantage. Dans ce genre d'œuvres, la plus réussie est encore la *Volaterrais* (1474) du florentin Naldo Naldi, qui relate l'occupation par Federico da Montefeltro, sur l'ordre de Laurent de Medicis, de Volterra révoltée, et célèbre la victoire. A part l'introduction, au début, du «Deus ex machina» virgilien, le poète expose plutôt les événements avec une certaine objectivité, à la manière de Lucain. Naldi fut d'ailleurs l'un des plus inventifs parmi les poètes encomiastiques : il exalta les membres de la famille des Médicis par ses *Bucolica* en onze églogues, et pour rendre hommage à la grandeur de Mathias Corvin, il composa une œuvre poétique sur sa célèbre bibliothèque.

Il arrive exceptionellement dans la poésie encomiastique que le poète soit lié à un grand

personnage non seulement par l'intérêt, mais par quelque sentiment plus intime, plus authentique. Dans ces cas les schémas courants sont remplacés par une voix poétique plus personnelle; ou, tout au moins, le poème peut contenir des renseignements de valeur. Cela arrive le plus souvent quand les poètes rendent hommage à leurs propres maîtres humanistes. Raffaele Zovenzoni par exemple, dans sa complainte élégiaque intitulée *Monodia Chrysolorae* (1458-59) exalte les mérites du grand maître grec de façon à chanter par là indirectement la gloire de son propre maître Guarino, disciple de Chrysoloras. Guarino est le héros d'un poème encomiastique des plus réussis : un panégyrique en vers de Janus Pannonius. Bien que le genre du panégyrique exige que son héros soit élevé au-dessus de tous et exalté sans condition, la « laudatio » est dans ce cas justifiée; d'autant plus que Janus, partant du personnage de Guarino, s'élève vers un niveau plus général et fait de son poème un éloge des « studia humanitatis », de la vie studieuse et de la paix.

La poésie célébrant de grands personnages se pratiquait naturellement aussi en langues vulgaires, en Italie aussi bien qu'ailleurs. Cependant cette création s'intégrait pour la plupart dans les formes traditionnelles de telle ou telle poésie nationale, reprenant certains modèles de la poésie courtoise, comme ce fut le cas dans l'entourage des ducs de Bourgogne par exemple; même les poésies castillane et catalane, pratiquées à la Cour napolitaine du roi Alphonse, ne font pas exception à cette règle. Le *Dittié* célébrant Jeanne d'Arc, écrit par Christine de Pisan, reste également enraciné dans la tradition médiévale, tout comme le *Chappelet des Dames* (1478) de Jean Molinet qui célèbre Marie de Bourgogne à travers un jeu raffiné des lettres et des signes. L'un des rares exemples de poésie savante qui soit d'inspiration humaniste et écrit en langue vulgaire est le *Trionfo delle lodi di Federico da Montefeltro duca d'Urbino* d'un certain Alessandro da Firenze. Cette œuvre quelque peu pétrarquiste, sorte de vision poétique qui doit peut-être quelque chose au tableau bien connu de Piero della Francesca représentant Federico sur un char de triomphe, ne peut plus être désignée par la notion de « laudatio »; c'est déjà une vraie apothéose : devant le prince couronné et paré d'une auréole défilent et rendent hommage les plus grands héros de la mythologie et de l'histoire (Thésée, Achille, Alexandre, César), tandis qu'un « gran poeta » lit son éloge dans le livre saint.

La valeur de l'éloge

Quelle est finalement la valeur du culte littéraire humaniste des grands personnages? Elle est inestimable. C'est ce qu'expliquent tout au moins sans répit et avec succès les humanistes du XVe siècle. En effet, il n'y eut jamais d'époque assez inculte et pauvre en vertus pour ne pas produire de grands hommes, ainsi que l'explique Bartolomeo Fazio dans la préface de *De viris illustribus*. Pourtant, « illorum nomen una cum vita finitum est », car il n'y avait personne pour perpétuer leur souvenir. Si nous connaissons les grands hommes de l'Antiquité, ce n'est que grâce aux œuvres de Tite-Live, Salluste et des autres, ainsi que nous le rappelle Vespasiano da Bisticci. L'immortalité sur terre des grands esprits ayant à leur actif de grands actes et de grandes œuvres ne peut être assurée que par la littérature : « omnia superiorum principium gesta ac virtutes — écrit le Pogge — in oblivione ac tenebris obscuras fuisse futuras, nisi litterarum lumine in memoriam hominum atque in lucem educerentur. Singula enim opera manu facta suum fatum sortiuntur, et fortunae arbitrio sunt subiecta, solae hae supra fortunam sunt, et

praestant famam egregiorum principum immortalem. » Tous les humanistes étaient convaincus de la vérité profonde de cette affirmation et s'efforçaient de la faire admettre aussi aux intéressés, d'autant plus que cela revenait à valoriser leur propre situation. Les avertissements adressés aux souverains et aux chefs d'armée ne se comptent pas. Dans sa lettre écrite au sujet du renversement de la statue de Virgile à Mantoue, Vergerio souligne qu'il serait précisément dans l'intérêt des souverains de tenir en estime les écrivains, car que deviendraient-ils si ceux-ci n'étaient pas là pour perpétuer leur souvenir. Le véritable grand homme doit prendre soin lui-même de la survie de sa gloire, et même lui consentir des sacrifices, insinue Campano dans sa lettre adressée à Paul II; et il se propose de perpétuer le souvenir de ses actes et de ses paroles, renvoyant à des exemples méritoires du passé, entre autres également au rôle des évangélistes.

Nombreux furent les grands personnages de l'époque qui surent comprendre la leçon et qui, sans ménager argent et pensions, s'efforcèrent d'encourager l'activité littéraire au service de leur gloire. Les plus conséquents dans cet effort furent Alphonse d'Aragon, Federico da Montefeltro et Mathias Corvin, et ce ne fut pas seulement parce qu'en eux s'unissait l'« immensa animi magnitudo cum ingenti gloriae cupiditate » — comme l'affirme Antonio Bonfini de Mathias —, mais aussi parce qu'ils reconnaissaient la valeur de la propagande, l'immédiate utilité politique de la « laudatio ». Une dépendance réciproque se créa ainsi entre glorifié et glorifiant : le premier avait intérêt à gagner les services du plus célèbre écrivain possible, le second à trouver le commanditaire le plus illustre possible. La gloire est d'autant plus grande qu'elle est perpétuée d'une plume plus douée; mais la renommée de l'écrivain augmente également s'il se consacre à un personnage extraordinaire.

Ce point de vue moral se muait souvent en intérêts fort matériels : d'un côté se pratiquait la séduction flatteuse des écrivains, et de l'autre l'offre souvent indécente de services, ou le chantage. A l'occasion du congrès de Mantoue par exemple, en 1459, les délégués de Francesco Sforza se présentèrent chez Giovanni Antonio Campano et, rappelant sa biographie de Braccio da Montone, l'invitèrent à en faire autant pour leur seigneur. Poggio Bracciolini inonda de ses lettres les hommes importants de l'Italie et de l'Europe sans leur ménager ses louanges, dans le but évident d'obtenir une commission pour perpétuer leur renommée. Plus d'une fois les écrivains recherchèrent avec constance le meilleur client, comme par exemple Pier Candido Decembrio qui fit d'abord historier une copie somptueuse de son recueil de biographies de Plutarque pour Sigismondo Malatesta, puis il l'offrit dans une lettre au roi Louis XI, pour le consacrer enfin à celui qui porte non seulement le nom, mais la « virtus » aussi d'Hercule : à Ercole d'Este.

L'humaniste n'ignorait pas la valeur de ses services et attendait toujours la récompense qui en fût digne; si elle ne venait pas, il se scandalisait. Alphonse n'ayant pas honoré la traduction de la *Cyropédie* que le Pogge lui avait offerte, celui-ci raya le nom du roi des autres exemplaires et ne s'apaisa que deux ans plus tard, ayant reçu, grâce à la médiation de Panormita, une belle somme du Magnanime qu'il « avait d'abord insulté et ensuite exalté à l'infini » — comme le remarque Vespasiano. Federico da Montefeltro à son tour, à qui Naldo Naldi, offensé, rappela par une épigramme mordante que la récompense de *Volaterrais* se faisait trop attendre, se hâta d'en rendre responsable l'oubli d'un secrétaire. Mais c'est Filelfo qui, dans des cas semblables, avait la conduite la plus directe; comme si la littérature était une marchandise, il fit du chantage prenant pour prétexte la *Sfortias* préparée pendant vingt ans, mais jamais achevée et présentant de temps en temps des listes précises de ses exigences. L'intérêt matériel oppose quelquefois entre

eux d'excellents humanistes. Lorenzo Valla projeta d'écrire les biographies du roi de Naples et de son père, sous le titre de *Historia regum Ferdinandi patris et Alphonsi filii*; ayant terminé la première partie, sur Ferdinand, il la remit à Alphonse qui en fut content. Mais ses deux rivaux, Fazio et Beccadelli, profitant d'une absence du roi et de Valla, étudièrent en secret le manuscrit et Fazio, secondé de son compagnon, écrivit une invective contre lui. Valla refusa la critique (*Antidotum in Facium*), mais renonça à écrire la deuxième partie, la vie d'Alphonse : ce travail largement payé resta ainsi à Fazio et à Beccadelli. Quand pareils intérêts sont en cause, il est facile de comprendre que toute critique devient attaque et insulte qu'il faut énergiquement refuser, comme le fit Filelfo qui dut défendre sa *Sfortias* contre Galeotto Marzio. En appréciant la valeur du savant culte littéraire des grands personnages, il n'est peut-être pas inutile de rappeler les intérêts mesquins tapis à l'ombre de l'éternelle gloire.

*

Cette forme et ce mode du culte littéraire des grands personnages que nous venons de présenter caractérisent la première période de la Renaissance, soit les deux premières générations d'humanistes. Ce genre de littérature encomiastique continue naturellement à subsister au XVIe siècle, mais il change de caractère et sa signification n'est plus la même. S'il put avoir au XVe siècle une importance exceptionnelle, c'est qu'en lui se réunissaient pour s'exprimer tant d'idées et d'éléments divers : la célébration du nouvel idéal humain, celle de la culture humaniste aussi bien que le service d'objectifs politiques ou d'intérêts individuels, de la représentation ou encore l'expression de sentiments personnels. Par la suite tel ou tel de ces éléments trouvait peu à peu une forme d'expression plus adéquate, et la mode de la *laudatio* humaniste savante se perdit graduellement. Le type du *principe nuovo* qui apparaît à la fin du siècle préconise moins l'éloge que l'analyse politique (p. ex. Louis XI chez Commynes), et dans les biographies des artistes et des savants, l'accent sera mis également sur l'analyse des œuvres (ainsi p. ex. dans les biographies de Vasari). La *laudatio* dégénère de plus en plus en un accessoire de la représentation.

Tibor Klaniczay

Centre de Recherches de la Renaissance
Budapest

Bibliographie essentielle

Ouvrages généraux

BARON (Hans), *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, Princeton, 1955, 2 vols.
ELLINGER (Georg), *Italien und der deutsche Humanismus in der neulateinischen Lyrik*, Berlin—Leipzig, 1929.
SANTORO (Mario), *Fortuna, ragione e prudenza nella civiltà letteraria nel Rinascimento*, Napoli, 1967.
WEISE (Georg), *L'ideale eroico del Rinascimento e le sue premesse umanistiche*, Napoli, 1961.
TENENTI (Alberto), *Il senso della morte e l'amore della vita nel Rinascimento (Francia e Italia)*, 2e éd., Torino, 1977.

Textes

Analecta nova ad historiam renascentium in Hungaria litterarum spectantia, éd. Eugenius Ábel, Stephanus Hegedüs, Budapest, 1903.

BASINIUS Parmensis *Opera praestantissima*, éd. Laurentius Drudius, Ariminii (Rimini), 1794, 2 vols.

Breve vita inedita di S. Bernardino scritta di Giannozzo Manetti, éd. P. Dionisio Pacetti, in *Bullettino di Studi Bernardiani*, 1935, pp. 182-190.

BRUNI (Leonardus), *Epistolarum libri VIII*, éd. Laurentius Mehus, Florentiae, 1741 (avec les oraisons funèbres par Giannozzo Manetti e Poggio Bracciolini).

BRUNI (Leonardus), *Humanistisch-philosophische Schriften mit einer Chronologie seiner Werke und Briefe*, éd. Hans Baron, Leipzig—Berlin, 1928.

CAMPANUS (Johannes Antonius), *Braccii Perusini vita et gesta*, éd. Roberto Valentini, Bologna, 1929 (Rerum Italicarum Scriptores XIX/IV).

FACIUS (Bartholomeus), *De viris illustribus liber*, éd. Laurentius Mehus, Florentiae, 1745.

FILELFO (Francesco), *Commentarii della vita e delle imprese di Federico di Montefeltro*, éd. Giovanni Zannoni, Tolentino, 1901.

JANUS Pannonius, *Poemata*, éd. Samuel Teleki, Trajecti ad Rhenum (Utrecht), 1784, 2 vols.

MANETTI (Antonio), *Vita di Filippo Brunelleschi*, éd. D. De Robertis, G. Tanturli, Milano, 1976.

MARTIUS Narnensis (Galeottus), *De egregie, sapienter, jocose dictis ac factis regis Mathiae*. éd. Ladislaus Juhász, Leipzig, 1934 (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Aevorum).

NALDIUS Florentinus (Naldus), *Bucolica, Volaterrais, Hastiludium, Carmina varia*, éd. W. Leonard Grant, Firenze, 1974.

Olaszországi XV. századbeli íróknak Mátyás királyt dicsőitő művei (Œuvres laudatives sur Mathias Corvin par des écrivains italiens du XVe siècle), éd. Jenő Ábel, Budapest, 1890.

PANORMITA (Antonius), *De dictis et factis Alphonsi regis*, Basileae, 1538.

ID., *Liber gestarum Ferdinandi regis*, éd. Gianvito Resta, Palermo, 1968.

PETRARCA (Francesco), *De viris illustribus*, Tome I, éd. Guido Martellot, Firenze, 1964 (Edizione nazionale delle opere di Petrarca, II).

PICCOLOMINI (Aeneas Sylvius), *De viris illustribus*, Stuttgardiae, 1842 (Bibliothek des Literarischen Vereins, I).

PLATYNA historicus, *Liber de vita Christi ac omnium pontificum*, éd. Giacinto Gaida, Città di Castello, 1932 (Rerum Italicarum scriptores III/I).

POGGIUS, *Epistulae*, in *Spicilegium Romanum*, X(1844), pp. 225-384 (avec l'oraison funèbre de Giuliano Cesarini).

Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc dite la Pucelle, Tome V, éd. Jules Quicherat, Paris, 1849.

Prosatori latini del Quattrocento, éd. Eugenio Garin, Napoli, 1952.

Reden und Briefe italienischer Humanisten, éd. Karl Müllner, Wien, 1899.

SAVONAROLA (Michael), *Libellus de magnificis ornamentis Regie Civitatis Padue*, éd. Arnoldo Segarizzi, Città di Castello, 1902 (Rerum Italicarum Scriptores XXIV/XV).

Trionfo delle lodi di Federico da Montefeltro duca d'Urbino, éd. Giovanni Zannoni, in *Propugnatore*, N. S. III(1890), I, pp. 162-187.

VALLA (Laurentius), *Gesta Ferdinandi regis Aragonum*, éd. Ottavio Besomi, Padova, 1973.

VESPASIANO da Bisticci, *Le vite*, éd. Aulo Greco, Firenze, 1970-1976, 2 vols.

VILLANI (Philippus), *Liber de civitatis Florentiae famosis civibus*, éd. Gustavus Camillus Gallettus, Florentiae, 1847 (avec le dialogue de Benedetto Accolti).

Le vite di Dante, Petrarca e Boccacio scritte fino al secolo decimosesto, éd. Angelo Solerti, Milano, 1904.

Etudes particulières

BATTAGLINI (Angelo), *Della corte letteraria di Sigismondo Pandolfo Malatesta, Signor de Riminio*, in *Basini Parmensis ... opera*, Ariminii, 1974, II, pp. 43-255.

BESOMI (Ottavio), *Introduzione*, in L. Valla, *Gesta Ferdinandi regis Aragonum*, Padova, 1973, pp. IX-XC.

DE ROSMINI (Carlo), *Vita di Francesco Filelfo da Tolentino*, Milano, 1808, 3 vols.

FENICZY (György), *Claudius Claudianus és Janus Pannonius panegyricus költészete* (Claudien et la poésie lyrique de J. P.), Budapest, 1943.

GIUSTINIANI (Vito R.), *Sulle traduzioni latine delle vite di Plutarco nel Quattrocento*, in *Rinascimento*, I(1961), pp. 3-62.

GRACIOTTI (Sante), *Le ascendenze dottrinali dei lodatori italiani di Mattia Corvino* in *Rapporti veneto-ungheresi all'epoca del Rinascimento*, Budapest, 1975, pp. 51-63.

GRECO (Aulo), *Introduzione*, in Vespasiano da Bisticci, *Le vite*, Firenze, 1970, Tome I, pp. V-LVIII.
KLANICZAY (Tibor), *Mattia Corvino e l'umanesimo italiano*, Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 1974.
MOMBELLO (Gianni), *Quelques aspects de la pensée politique de Christine de Pisan*, in *Culture et politique en France a l'époque de l'humanisme*, Torino, 1974, pp. 43-153.
PONTIERI (Ernesto), *Alfonso il Magnanimo, re di Napoli (1435-1458)*, Napoli, 1975.
ID., *Per la storia del regno di Ferrante I d'Aragona, re di Napoli*, Napoli, 1947.
RENUCCI (Paul), *La quête du héros national dans la culture italienne de la Renaissance*, in *Théorie et pratique politiques à la Renaissance*, Paris, 1977, pp. 365-385.
RESTA (Gianvito), *Introduzione* in A. Panhormita, *Liber gestarum Ferdinandi regis*, Palermo, 1968, pp. 5-58.
ID., *Le epitomi di Plutarco nel Quattrocento*, Padova, 1962.
WEISS (Robert), *Humanism in England during the Fifteenth Century*, 3e éd., Oxford, 1967.
WITTSCHIER (Heinz Willi), *Giannozzo Manetti; Das Corpus der Orationes*, Köln—Graz, 1968 (Studi Italiani, 10).

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Elle couvre en principe toute la période traitée dans les quatre volumes (1400-1600), sans toutefois s'étendre aux thèmes spécifiques du XVIe siècle. Ainsi, la bibliographie d'ensemble concernant la Réforme figurera au volume III (1520-1560), celle définissant la crise de la Renaissance et le maniérisme au volume IV (1560-1600). Celle-ci, plus particulièrement attachée au XVe siècle, recevra donc les additifs nécessaires.

Elle doit être complétée par la bibliographie propre à chaque chapitre.

Elle comprend deux parties. La première, thématique, éclaire les différentes sphères de la vie intellectuelle et spirituelle. Les ouvrages retenus débordent en principe les cadres nationaux. La seconde se réfère au contraire aux différents pays. Tout classement, certes, est arbitraire, et bien des ouvrages pouvaient figurer à des places différentes, voire être repris à divers endroits.

La graphie des titres suit les règles de la *Bibliographie internationale de l'Humanisme et de la Renaissance*.

THÉMATIQUE

I. CONCEPT, PÉRIODISATION, INTERPRÉTATION

ANGELERI (Carlo), *Interpretazioni dell'Umanesimo e del Rinascimento*, in *Grande Antologia filosofica*, T. VI, Milano, 1964, pp. 91-170.

BAEYENS (Herman), *Begrip en Problem van de Renaissance*, Louvain, 1952.

BAHNER (Werner) éd., *Renaissance—Baroque—Aufklärung. Epochen und Periodisierungsfragen*, Berlin, 1976.

BALACHOV (Nicolaï Ivanovitch), *La typologie de la culture de la Renaissance et les problèmes d'unité de la littérature universelle du XIIIe au XVIe siècle*, in N. I. BALACHOV, T. KLANICZAY, A. D. MIKHAILOV éd., *Littérature de la Renaissance*, Budapest, 1978, pp. 11-47.

BATTISTI (Eugenio), *L'antirinascimento*, Milano, 1962.

BOUWSMA (William J.), *The Interpretation of Renaissance Humanism*, Washington, 1959.

BRANDI (Karl), *Das Werden der Renaissance*, Göttingen, 1908.

BUCK (August) éd., *Zu Begriff und Problem der Renaissance*, Darmstadt, 1969.

ID., *Überlegungen zum gegenwärtigen Stand der Renaissanceforschung*, in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XLIII (1981), pp. 7-38.

BURCKHARDT (Jacob), *Die Kultur der Renaissance in Italien*, Stuttgart, 1860; 1952.

BURDACH (Konrad), *Reformation, Renaissance, Humanismus*, Berlin, 1918; 1926.

CANTIMORI (Delio), *Sulla storia del concetto di Rinascimento*, in *Annali della R. Scuola normale superiore di Pisa*, S. II, 1 (1932), pp. 229-268; réimpr. in D. C., *Storici e Storia*, Torino, 1971, pp. 413-462.

ID., *La periodizzazione dell'età del Rinascimento nella storia d'Italia e in quelle d'Europa*, in *Relazioni del X Congresso Internazionale di Scienze Storiche*, Firenze, 1955, T. IV, pp. 307-334; réimpr. in D. C., *Studi di storia*, Torino, 1959, pp. 340-365.

CHABOD (Federico), *Scritti sul Rinascimento*, Torino, 1967.

CILIBERTO (Michele), *Il Rinascimento. Storia di un dibattito*, Firenze, 1975.

DELUMEAU (Jean), *Réinterprétation de la Renaissance : les progrès de la capacité d'observer, d'organiser et d'abstraire*, in *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, XIV (1967), pp. 296-314.

DE MOLEN (R. L.) éd., *The Meaning of the Renaissance and Reformation*, Boston, 1974.
FEBVRE (Lucien), RENAUDET (Augustin), COORNAERT (Emile) éd., *Actes du Colloque sur la Renaissance par la Société d'Histoire Moderne*, Paris, 1958.
FERGUSON (Wallace K.), *The Renaissance in Historical Thought. Five Centuries of Interpretation*, Cambridge, Mass., 1948; 1960.
ID., *The Interpretation of the Renaissance. Suggestions for a Synthesis*, in *Journal of the History of Ideas*, XII (1951), pp. 483-495.
GARIN (Eugenio), *Umanesimo e Rinascimento*, in *Questioni e correnti di storia letteraria*, Milano, 1949, pp. 349-404.
HAY (Denis) éd., *The Renaissance Debate*, London-New York, 1965.
HAYDN (Hiram), *The Counter-Renaissance*, New York, 1950.
HELTON (Tinsley) éd., *The Renaissance : a Reconsideration of the Theories and Interpretations of the Age*, Madison, 1961.
HUIZINGA (Johan), *Das Problem der Renaissance*, in J. H., *Wege der Kulturgeschichte*, München, 1930, pp. 89-139; réimpr. in J. H., *Verzamelde Werken*, Haarlem, 1949, T. IV, pp. 231-275.
KLANICZAY (Tibor), *Renaissance und Manierismus. Zum Verhältnis von Gesellschaftsstruktur, Poetik und Stil*, Berlin, 1977.
KONRAD (N. I.), *Ob epoche Vozroždenija* (L'époque de la Renaissance), in N. I. BALACHOV, Ju. B. VIPPER, éd., *Literatura epohu Vozroždenija i problemi vsemirnoj literatury* (La littérature de l'époque de la Renaissance et les problèmes de la littérature universelle), Moskva, 1967, pp. 7-45.
KRISTELLER (Paul Oskar), *Changing Views of the Intellectual History of the Renaissance since Jacob Burckhardt*, in T. HELTON éd., *The Renaissance*... cit., pp. 27-52.
MASAI (François), *La notion de la Renaissance. Équivoques et malentendus* in *Les catégories en histoire*, Bruxelles, 1966, pp. 57-86.
PRANDI (A.) éd., *Interpretazioni del Rinascimento*, Bologna, 1971.
Renaissance, Maniérisme, Baroque, Actes du XIe Stage International de Tours, Paris, 1972.
Il Rinascimento, Interpretazioni e problemi, Dedicato a E. Garin nel suo settantesimo compleanno, Bari, 1979.
Il Rinascimento, Significato e limiti. Atti del III. Convegno Internazionale sul Rinascimento, Firenze, 1953.
RUSSO (Luigi), *Umanesimo, Rinascimento, Controriforma e la storiografia contemporanea*, Firenze, 1940.
RUTENBURG (Viktor I.) éd., *Tipologija i periodizacija kul'tury Vozroždenija* (Typologie et périodisation de la culture de la Renaissance), Moskva, 1978.
SCHULTE NORDHOLT (H.), *Het Beeld van der Renaissance. Een historiographische Studie*, Amsterdam, 1948.
TOFFANIN (Giuseppe), *Interpretazione dell'umanesimo rinascimentale*, in *Umanesimo e mondo moderno*, Roma, 1953, pp. 5-26.
TRINKAUS (Charles), *Humanism, Religion, Society : Concepts and Motivations of Some Recent Studies*, San Francisco, 1975.
TROELTSCH (Ernst), *Entwicklung des modernen Renaissancebegriffs*, in E. T., *Gesammelte Schriften*, Tübingen, 1925, T. IV, pp. 830-870.
ULLMAN (Berthold Louis), *Renaissance : the Word and the Underlying Concept*, in *Studies in Philology*, XLIX (1952), pp. 105-118; réimpr. in B. L. U., *Studies in the Italian Renaissance*, Roma, 1955, pp. 11-25.
VASOLI (Cesare), *Umanesimo e Rinascimento*, Palermo, 1969; 1976.
ID., *Il concetto di Rinascimento nel pensiero contemporaneo*, in *Il Rinascimento. Aspetti e problemi attuali*, éd. Vittore BRANCA, Firenze, 1982, pp. 21-43.
WEISE (Georg), *Il duplice concetto di Rinascimento*, in *Rivista storica italiana*, LXVIII (1956), pp. 5-36, 129-164.

II. HISTOIRE ET SOCIÉTÉ

BRAUDEL (Fernand), *Civilisation matérielle et capitalisme (XVe-XVIIIe siècles)*, Paris, 1967, 2 vols.
CALMETTE (Joseph), *L'élaboration du monde moderne*, Paris, 3e éd., 1949.
CHAUNU (Pierre), *L'expansion européenne du XIIIe au XVe siècle*, Paris, 1969.
CURL (J. S.), *European Cities and Society*, London, 1970.
DELUMEAU (Jean), *La civilisation de la Renaissance*, Paris, 1967.
ENGEL (Joseph) éd., *Die Entstehung des neuzeitlichen Europa*, Stuttgart, 1971 (Handbuch der europäischen Geschichte, III).
FERGUSON (Wallace K.), *Europe in Transition, 1300-1520*, Boston 1962.
GAETA (Franco), *Il Rinascimento e la Riforma (1378-1598)*, Torino, 1976.
GILMORE (Myron P.), *The World of Humanism, 1453-1517*, New York, 1952; 1962.
GREEN (V. H. H.), *Renaissance and Reformation. A Survey of European History between 1450-1660*, 2e éd., London, 1964.

GUENÉE (Bernard), *L'Occident aux XIVe et XVe siècles. Les Etats*, Paris, 1971.
HALE (John Rigby), *Renaissance Europe 1480-1520*, London, 1971.
HASSINGER (Erich), *Das Werden des neuzeitlichen Europa, 1300-1600*, Braunschweig, 1957; 1966.
HAUSER (Henri), RENAUDET (Augustin), *Les débuts de l'âge moderne*, Paris, 1929; 4e éd. 1956.
HAY (Denis), *Europe in the Fourteenth and Fifteenth Centuries*, New York, 1966.
HEERS (Jacques), *L'Occident aux XIVe et XVe siècles. Aspects économiques et sociaux*, Paris, 1963.
HERDING (Otto), STUPPERICH (Robert) éd., *Die Humanisten in ihrer politischen und sozialen Umwelt*, Boppard am Rhein, 1976.
Individu et société à la Renaissance, Bruxelles, 1967.
JENSEN (De Lamar), *Renaissance Europe. Age of Recovery and Reconciliation*, Lexington—Toronto, 1981.
KOENIGSBERGER (Helmut Georg), MOSSE (George L.), *Europe in the Sixteenth Century*, London, 1971.
LAPEYRE (Henri), *Les monarchies européennes au XVIe siècle*, Paris, 1967.
LUCAS (Henry Stephen), *The Renaissance and the Reformation*, London, 1934; réimpr. New York, 1960.
MANN (Golo), NITSCHKE (August) éd., *Propyläen Weltgeschichte*, T. VI-VII Berlin—Frankfurt—Wien, 1964.
MARTIN (Alfred von), *Soziologie der Renaissance*, Stuttgart, 1932; réimpr. Frankfurt a.M., 1949.
MATTINGLY (Garrett), *Renaissance Diplomacy*, Cambridge, Mass., 1955.
MAURO (Frederic), *Le XVIe siècle européen : aspects économiques*, Paris, 1970.
PERONNET (Michel), *Le XVIe siècle : des grandes découvertes à la Contre-Réforme (1492-1620)*, Paris, 1981.
POTTER (G. R.), ELTON (G. R.), WERNHAM (R. B.) éd., *The New Cambridge Modern History*, T. I-III, Cambridge, 1957-1968.
RENOUVIN (Pierre) éd., *Histoire des relations internationales*, T. I-II, Paris, 1953-1955.
ROMANO (Ruggiero), TENENTI (Alberto), *Alle origini del mondo moderno (1350-1500)*, Milano, 1967.
SPITZ (Lewis W.), *The Renaissance and Reformation Movements*, St. Louis, Miss., 1971. 2 vols.
STEGMANN (André) éd., *Pouvoir et institutions en Europe au XVIe siècle*, Paris, 1986.
TENENTI (Alberto), *La formazione del mondo moderno, XIV-XVII secolo*, Bologna, 1980.
THOMPSON (Samuel Harrison), *Europe in Renaissance and Reformation*, New York, 1963.

III. HISTOIRE INTELLECTUELLE

ARTZ (Frederick B.), *Renaissance Humanism*, Kent, Ohio, 1966.
BERTIN (Giovanni Maria), *La pedagogia umanistica europea nei secoli XV e XVI*, Milano, 1961.
FEBVRE (Lucien), MARTIN (Henri-Jean), *L'apparition du livre*, Paris, 1958; 1971.
GARIN (Eugenio), *La Cultura del Rinascimento*, Bari, 1967; 5e éd., 1971.
ID., *L'educazione in Europa, 1400-1600. Problemi e programmi*, Bari, 1957; 1976.
ID., *L'età nuova. Ricerche di storia della cultura dal XII al XVI secolo*, Napoli, 1969.
ID., *Il pensiero pedagogico dell'Umanesimo*, Firenze, 1958.
ID., *Rinascite e revoluzioni. Movimenti culturali dal XIV al XVIII secolo*, Bari, 1975; 1976.
GOLDSCHMIDT (E. P.), *The Printed Book of the Renaissance*, Cambridge, Mass., 1950.
HELLINGA (Lotte), HÄRTEL (Helmar) éd., *Buch und Text im 15. Jahrhundert*, Hamburg, 1981.
IRMSCHER (Johannes) éd., *Renaissance und Humanismus in Mittel- und Osteuropa*, Berlin, 1962, 2 vols.
IRSAY (Stephen d'), *Histoire des universités françaises et étrangères des origines à nos jours*, T. I, Paris, 1933.
KIBRE (Pearl), *The Intellectual Interests Reflected in Libraries of the Fourteenth and Fifteenth Centuries*, in *Journal of the History of Ideas*, VII (1946), pp. 257-297.
KRAFFT (Fritz), WUTTKE (Dieter) éd., *Das Verhältnis der Humanisten zum Buch*, Boppard am Rhein, 1977.
KRISTELLER (Paul Oskar), *Humanismus und Renaissance*, München, 1974-1976, 2 vols.
ID., WIENER (Philip P.) éd., *Renaissance Essays Reprinted from the Journal of the History of Ideas*, New York—Evanston, 1968.
MANDROU (Robert), *Des humanistes aux hommes de science, XVIe et XVIIe siècles*, Paris, 1973.
MARGOLIN (Jean-Claude), *L'humanisme en Europe au temps de la Renaissance*, Paris, 1981.
ID. éd., *L'avènement des temps modernes*, Paris, 1977.
MILKAU (Fritz), LEYH (Georg), *Handbuch der Bibliothekswissenschaft*, T. III, Wiesbaden, 1955; 1957.
PAQUET (Jacques), IJSEWIJN (Jozef) éd., *Les Universités à la fin du Moyen Age*, Louvain, 1978.
Pédagogues et juristes, Congrès du Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance de Tours, Paris, 1963.
RASHDALL (Hastings), *The Universities of Europe in the Middle Ages*, Oxford, 1895; 1936, 3 vols.
SCHAUWERS (Franz), *L'expansion de l'humanisme par l'imprimerie*, Bruxelles, 1954.
STELLING-MICHAUD (Sven) éd., *Les Universités européennes du XIVe au XVIIIe siècle. Aspects et problèmes*, Genève, 1967.
TOFFANIN (Giuseppe), *Storia dell'umanesimo dal XIII al XVI secolo*, Napoli, 1933; 4e éd. Bologna, 1950.
VERGER (Jacques), *Les Universités au Moyen Age*, Paris, 1973.

IV. PHILOSOPHIE

BAKER (Herschel), *The Image of Man. A Study of the Idea of Human Dignity in Classical Antiquity, the Middle Ages, and the Renaissance*, New York, 1947; 1961.
BUCK (August), *Das Geschichtsdenken der Renaissance*, Krefeld, 1957.
CASSIRER (Ernst), *Individuum und Kosmos in der Philosophie der Renaissance*, Leipzig, 1927; Darmstadt, 1963, 1974.
CASTELLI (Enrico) éd., *Umanesimo e esoterismo*, Atti del V Convegno Internazionale di Studi Umanistici, Padova, 1960.
ID. éd., *Umanesimo e scienza politica*, Atti del I Congresso Internazionale di Studi Umanistici, Milano, 1951.
ID. éd., *Umanesimo e simbolismo*, Atti del IV Convegno Internazionale di Studi Umanistici, Padova, 1958.
DAL PRA (Mario) éd., *La filosofia moderna dal Quattrocento al Seicento*, Milano, 1976.
DILTHEY (Wilhelm), *Auffassung und Analyse des Menschen im 15. und 16. Jahrhundert*, in W. D., *Gesammelte Schriften*, T. II, Leipzig—Berlin, 1914, pp. 1-89.
GANDILLAC (Maurice de), *La philosophie de la Renaissance*, in *Histoire de la philosophie*, Paris, 1972, pp. 444-555 (L'Encyclopédie de la Plèiade).
GARIN (Eugenio), *Il concetto della storia nel pensiero del Rinascimento*, in *Rivista critica della storia della filosofia*, VI (1951), pp. 108-118.
ID., *La cultura filosofica del Rinascimento italiano. Ricerche e documenti*, Firenze, 1961.
GILBERT (Neal Ward), *Renaissance Concept of Method*, New York, 1960.
GORFUNKEL' (Aleksandr Haizovič), *Filosofija epohi Vozroždenija* (La philosophie à l'époque de la Renaissance), Moskva, 1980.
HELLER (Ágnes), *A reneszánsz ember*, Budapest, 1967; 1971; tr. ital. *L'uomo del Rinascimento*, Firenze, 1977.
KLIBANSKY (Raymond), PANOFSKY (Ervin), SAXL (Fritz), *Saturn and Melancholy. Studies in the History of Natural Philosophy, Religion and Art*, Edinburgh, 1958, réimpr. New York, 1964.
KRISTELLER (Paul Oskar), *Eight Renaissance Philosophers*, Stanford, 1964.
ID., *Renaissance Thought : The Classic, Scholastic and Humanist Strains*, New York—Evanston, 1961-1965, 2 vols.
ID., *Studies in Renaissance Thought and Letters*, Roma, 1956; 1969.
MESNARD (Pierre), *Essor de la philosophie politique au XVIe siècle*, Paris, 1936; 3e éd. 1969.
MONDOLFO (Rodolfo), *Figure e idee della filosofia del Rinascimento*, Firenze, 1963.
O'KELLY (Bernard), *The Renaissance Image of Man and the World*, Ohio Univ. Press, 1966.
Platon et Aristote à la Renaissance, XVIe Colloque International de Tours, Paris, 1976.
RENAUDET (Augustin), *Humanisme et Renaissance*, Genève, 1958.
RICE (Eugene R.), *The Renaissance Idea of Wisdom*, Cambridge, Mass., 1958.
ROSSI (Paolo), *Clavis Universalis. Arti mnemoniche e logica combinatoria da Lullo a Leibniz*, Milano—Napoli, 1960.
RÜEGG (Walter), WUTTKE (Dieter) éd., *Ethik im Humanismus*, Boppard am Rhein, 1979.
SKINNER (Quentin), *The Foundations of Modern Political Thought*, Cambridge, 1978, 2 vols.
L'Univers à la Renaissance : microcosme et macrocosme, Bruxelles, 1970.
Les Utopies à la Renaissance, Bruxelles—Paris, 1963.
VASOLI (Cesare), *La dialectica e la retorica dell'Umanesimo. « Invenzione » e « Metodo » nella cultura del XV e XVI secolo*, Milano, 1968.
ID., *Considérations sur l'histoire de la philosophie de la Renaissance*, in *Revue des études italiennes*, XXVIII (1982), pp. 227-254.
VEDRINE (Hélène), *Les philosophies de la Renaissance*, Paris, 1971.
WALKER (Daniel P.), *The Ancient Theology. Studies in Christian Platonism from the Fifteenth to the Eighteenth Century*, London, 1972.
ID., *Spiritual and Demonic Magic from Ficino to Campanella*, London, 1958.
YATES (Frances A.), *The Art of Memory*, London, 1966.

V. ÉGLISE, RELIGION, SPIRITUALITÉ

ANGELERI (Carlo), *Il problema religioso del Rinascimento*, Firenze, 1952.
L'attesa dell'età nuova nella spiritualità della fine del Medioevo, Todi, 1962.
BEDARIDA (Henri) éd., *Pensée humaniste et tradition chrétienne aux XVe et XVIe siècles*, Paris, 1950.
CANTIMORI (Delio), *Umanesimo e religione nel Rinascimento*, Torino, 1975.
Courants religieux et humanisme à la fin du XVe et au début du XVIe siècle, Paris, 1959.
FLICHE (Augustin), MARTIN (Victor) éd., *Histoire de l'Eglise*, T. XIV-XVII, Paris, 1947-1964.
GUIRAUD (Jean), *L'Eglise et les origines de la Renaissance*, Paris, 1902.

HERMANS (Francis), *Histoire doctrinale de l'humanisme chrétien*, Tournai, 1948.
JEDIN (Hubert) éd., *Handbuch der Kirchengeschichte*, T. III-IV, Freiburg—Basel—Wien, 1973-1975.
KRANZ (Gisbert), *Europas christliche Literatur von 500 bis 1500*, Paderborn, 1968.
LECLERQ (Jean), VANDENBRUCKE (F.), BOUYER (L.), *The Spirituality of the Middle Ages*, London, 1968.
LE GOFF (Jacques) éd., *Hérésies et sociétés dans l'Europe pré-industrielle, 11e-18e siècles*, Paris—La Haye, 1968.
OAKLEY (Francis), *The Western Church in the Later Middle Ages*, Ithaca, N. Y.—London, 1979.
OLGIATI (Francesco), *L'anima dell'Umanesimo e del Rinascimento*, Milano, 1924.
RAPP (Francis), *L'Eglise et la vie religieuse en Occident à la fin du Moyen Age*, Paris, 1971.
TOFFANIN (Giuseppe), *La religione degli umanisti*, Bologna, 1950.
TRINKAUS (Charles), *In Our Image and Likeness. Humanity and Divinity in Italian Humanist Thought*, London, 1970, 2 vols.
ID., OBERMAN (Heiko A.) éd., *The Pursuit of Holiness in Late Medieval and Renaissance Religion*, Leiden, 1974.

VI. MENTALITÉ

ARIÈS (Philippe), MARGOLIN (Jean-Claude) éd., *Les jeux à la Renaissance*, Actes du XXIIIe Colloque International d'Etudes Humanistes de Tours, Paris, 1982.
BAKHTIN (Mihail), *Tvorčestvo Fransua Rable i narodnaja kultura Srednevekov'ja i Renessansa*, Moskva, 1965; tr. fr. *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, 1970.
BURKE (Peter), *Popular Culture in Early Modern Europe*, London, 1978; 1983.
ID., *The Renaissance Sense of the Past*, New York, 1970.
BURNS (Norman T.), REAGAN (J.) éd., *Concepts of the Hero in the Middle Ages and the Renaissance*, Albany, N. Y., 1975.
CASTELLI (Enrico), *L'umanesimo e la «follia»*, Roma, 1971.
CHABOD (Federico), *Storia dell'idea d'Europa*, Bari, 1961; 5e éd. 1971.
COMITO (Terry), *The Idea of the Garden in the Renaissance*, New Brunswick, 1978.
La conscience européenne au XVème et au XVIème siècles, Paris, Ecole Normale Supérieure de jeunes filles, 1982.
DELUMEAU (Jean), *La peur en Occident, XIVe-XVIIIe siècles*, Paris, 1978.
Folie et déraison à la Renaissance, Bruxelles, 1976.
FRASER (Russel), *The Dark Ages and the Age of Gold*, Princeton, 1973.
HAY (Denis), *Europe. The Emergence of an Idea*, Edinburgh, 1968.
Image and Symbol in the Renaissance, in *Yale French Studies* (no. spécial), XLVII (1972).
JACQUOT (Jean) et alii éd., *Les fêtes de la Renaissance*, Paris, 1955-1975, 3 vols.
KELSO (Ruth), *Doctrine for the Lady of the Renaissance*, Urbana, Ill., 1956.
KINSMAN (Robert S.) éd., *The Darker Vision of the Renaissance*, Los Angeles, 1974.
LEVIN (Harry), *The Myth of the Golden Age in the Renaissance*, London, 1969.
MARGOLIN (Jean-Claude), SAUZET (Robert) éd., *Pratique et discours alimentaires à la Renaissance*, Actes du collogue de Tours, Paris, 1982.
ROMANELLO (Marina) éd., *La stregoneria in Europa*, Bologna, 1975.
SANTORO (Mario), *Fortuna, ragione e prudenza nella civiltà letteraria del Rinascimento*, Napoli, 1967.
Symboles de la Renaissance, Paris, Ecole Normale Supérieure, 1976-1982, 2 vols.
TENENTI (Alberto), *Il senso della morte e l'amore della vita nel Rinascimento (Francia e Italia)*, Torino, 1957; 1978.
WEISE (Georg), *L'ideale eroico del Rinascimento e le sue premesse umanistiche*, Napoli, 1961.

VII. L'HÉRITAGE ANTIQUE

BEZOLD (Friedrich), *Das Fortleben der antiken Götter im mittelalterlichen Humanismus*, Bonn, 1922, réimpr. Aalen, 1962.
BILLANOVICH (Giuseppe), *I primi umanisti e le tradizioni dei classici latini*, Friburgo, 1953.
BOLGAR (R. R.), *The Classical Heritage and Its Beneficiaries*, Cambridge, 1954; 1964.
ID. éd., *Classical Influences on European Culture A. D. 1500-1700*, Cambridge, 1976.
BUCK (August), *Die Rezeption der Antike in den romanischen Literaturen der Renaissance*, Berlin, 1976.
ID. éd., *Die Rezeption der Antike : Zum Problem der Kontinuität zwischen Mittelalter und Renaissance*. Vorträge des I. Kongresses des Wolfenbütteler Arbeitskreises für Renaissanceforschung, Hamburg, 1981.
HIGHET (Gilbert), *The Classical Tradition. Greek and Roman Influences on Western Literature*, New York—Oxford, 1949; 1957.
Il mondo antico nel Rinascimento, Atti del V Convegno Internazionale di Studi sul Rinascimento, Firenze, 1958.

JAEGER (Werner), *Antike und Humanismus*, Leipzig, 1926.
KRISTELLER (Paul Oskar), *The Classics and Renaissance Thought*, Cambridge, Mass., 1955.
PFEIFFER (Rudolf), *History of Classical Scholarship from 1300 to 1850*, Oxford, 1976; 1978.
SALIS (Arnold von), *Antike und Renaissance. Überleben und Weiterwirken der alten in der neueren Kunst*, Zürich, 1947.
SANDYS (John Edwin), *A History of Classical Scholarship*, Cambridge, 1906-1908; 4e éd. New York, 1959, 3 vols.
SCHMIDT (Charles), *Cicero scepticus*, The Hague, 1972.
SEZNEC (Jean), *La survivance des dieux antiques, essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'Humanisme et dans l'Art de la Renaissance*, London, 1940.
VOIGT (Georg), *Die Wiederbelebung des klassischen Alterthums oder das erste Jahrhundert des Humanismus*, Berlin, 1859; 4e éd. 1960, 2 vols.
WARBURG (Aby), *Die Erneuerung der heidnischen Antike, Kulturwissenschaftliche Beiträge zur Geschichte der europäischen Renaissance*, Leipzig—Berlin, 1932, 2 vols.
WEISS (Robert), *The Renaissance Discovery of Classical Antiquity*, Oxford, 1969.
WILSON (N. G.), *Copisti e filologi. La tradizione dei classici dall'antichità al Rinascimento*, Padova, 1969.
WIND (Edgar), *Pagan Mysteries in the Renaissance*, New York, 1958; réimpr. Harmondsworth, 1967.

VIII. L'HÉRITAGE MÉDIÉVAL

BOULENGER (Jacques), *Le vrai siècle de la Renaissance*, in *Humanisme et Renaissance*, I (1934), pp. 1-30.
DANNENFELDT (K. H.) éd., *The Renaissance : Medieval or Modern?* Boston, 1959.
GARIN (Eugenio), *Medioevo e Rinascimento*, Bari, 1954; 1973.
GOETZ (Walter), *Mittelalter und Renaissance*, in *Historische Zeitschrift*, XCVIII (1907), pp. 30-54.
GENICOT (Léopold), *Les lignes de faîte du Moyen Age*, Paris, 1950; 6e éd. 1969.
GILSON (Étienne), *Humanisme médiéval et Renaissance*, in E. G., *Les idées et les lettres*, Paris, 1932, pp. 171-196.
ID., *Notes sur une frontière contestée*, in *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, XXV (1958), pp. 65-81.
HUIZINGA (Johan), *Herfsttij der Middeleeuwen*, Haarlem, 1919; 1969; tr. fr. *Le déclin du Moyen Age*, Paris, 1932, 1948.
KRISTELLER (Paul Oskar), *Medieval Aspects of Renaissance Learning*, Durham, N. C., 1974.
MIKHAILOV (Andrei Dimitriévitch), *Les problèmes de la Prérenaissance en Europe*, in N. I. BALACHOV, T. KLANICZAY, A. D. M. éd., *Littérature de la Renaissance*, Budapest, 1978, pp. 151-181.
NORDSTRÖM (Johan), *Medeltid och Renassans*, Stockholm, 1920; tr. fr. *Moyen Age et Renaissance. Essai historique*, Paris, 1933.
PERROY (Edouard) éd., *Le Moyen Age*, Paris, 1955 (Histoire générale des civilisations).
RENUCCI (Paul), *L'aventure de l'humanisme européen au Moyen Age*, Paris, 1953.
SAPORI (Armando), *Medioevo e Rinascimento. Spunti per una diversa periodizzazione*, in *Archivio Storico Italiano*, CXV (1957), pp. 135-164.
SICILIANO (Italo), *Medioevo e Rinascimento*, Milano, 1936.
ULLMAN (Berthold Louis), *Medieval Foundations of Renaissance Humanism*, Ithaca, 1977.

IX. ESTHÉTIQUE

ARTZ (Frederick B.), *From the Renaissance to Romanticism. Trends in Style in Art, Literature and Music, 1300-1830*, Chicago, 1962.
BALDWIN (Charles Sears), *Renaissance Literary Theory and Practice*, New York, 1939; Gloucester, Mass., 1959.
BAUER (Hermann), *Kunst und Utopie. Studien über das Kunst- und Staatsdenken in der Renaissance*, Berlin, 1965.
BLUNT (Sir Anthony), *Artistic Theory in Italy, 1450-1600*, Oxford, 1940; 1959.
BORINSKI (Karl), *Die Antike in Poetik und Kunsttheorie vom Ausgang des klassischen Altertums bis auf Goethe und W. von Humboldt*, T. I, Leipzig, 1914.
BUCK (August), *Italienische Dichtungslehren vom Mittelalter bis zum Ausgang der Renaissance*, Tübingen, 1952.
ID., HEITMANN (Klaus), METTMANN (Walter) éd., *Dichtungslehren der Romania aus der Zeit der Renaissance und des Barock*, Frankfurt a. M., 1972.
DE BRUYNE (E.), *Geschiedenis van de Aesthetica. De Renaissance*, Antwerpen, 1951.
DUFRENNE (Mikel), FORMAGGIO (Dino) éd., *Trattato di estetica*, T. I : Storia, Milano, 1980.
HAUSER (Arnold), *Social History of Art and Literature*, London, 1951, 2 vols.
KLEIN (Robert), *La forme et l'intelligible*, Paris, 1970.
KRISTELLER (Paul Oskar), *Renaissance Thought. Papers on Humanism and the Arts*, New York—London, 1965.

RIGOLOT (François), *Poétique et onomastique. L'exemple de la Renaissance*, Genève, 1977.
SAINTSBURY (George), *A History of Criticism and Literary Taste in Europe from the Earliest Texts to the Present Day*, Edinburgh—London, 1902-1904, 3 vols.
SCHLOSSER (Julius von), *Die Kunstliteratur. Ein Handbuch zur Quellenkunde der neueren Kunstgeschichte*, Wien, 1924.
SPINGARN (Joel E.), *A History of Literary Criticism in the Renaissance*, New York, 1899; 1930.
SYPHER (Wylie), *Four Stages of Renaissance Style*, Garden City, N.Y., 1955.
TRABALZA (Ciro), *La critica letteraria del Rinascimento*, Milano, 1915.
VASOLI (Cesare), *L'estetica dell'Umanesimo e del Rinascimento*, in *Momenti e problemi di storia dell'estetica*, T. I, Milano, 1959, pp. 325-433.
WEINBERG (Bernard), *A History of Literary Criticism in the Italian Renaissance*, Chicago, 1961, 2 vols.
ZUMTHOR (Paul), *Le masque et la lumière. La poétique des grands rhétoriqueurs*, Paris, 1978.

X. LITTÉRATURE

BALACHOV (Nicolaï Ivanovitch), KLANICZAY (Tibor), MIKHAILOV (Andréi Dimitriévitch) éd., *Littérature de la Renaissance*. Budapest, 1978.
BALAŠOV (Nikolaj Ivanovič), VIPPER (Jurij Borisovič) éd., *Literatura epohu Vozroždenija i problemi vsemirnoj literatury* (La littérature de l'époque de la Renaissance et les problèmes de la littérature universelle), Moskva, 1967.
BOWRA (C. M.), *From Virgil to Milton*, London, 1945.
ID., *Heroic Poetry*, London, 1952.
BUCK (August) éd., *Renaissance und Barock*, Wiesbaden, 1972, 2 vols. (Neues Handbuch der Literaturwissenschaft, 9-10).
CLEMENTS (Robert J.), GIBALDI (Joseph), *Anatomy of the Novella : The European Tale Collection from Boccaccio and Chaucer to Cervantes*, New York, 1977.
COPE (Jackson I.), *The Theater and the Dream : From Metaphor to Form in Renaissance Drama*, Baltimore, 1973.
CREISENACH (Wilhelm), *Geschichte des neueren Dramas*, Halle, 1893-1903; 1911, 3 vols.
CURTIUS (Ernst Robert), *Europäische Literatur und Lateinisches Mittelalter*, Bern, 1948.
ERZGRABER (Willi) éd., *Europäisches Spätmittelalter*, Wiesbaden, 1978 (Neues Handbuch der Literaturwissenschaft, 8).
FORSTER (Leonard), *The Icy Fire : Five Studies in European Petrarchism*, Cambridge, 1969.
GOLENIŠČEV-KUTUZOV (I. N), *Ital'janskoe Vozroždenie i slavjanskie literatury XV-XVI vekov*, Moskva, 1963; tr. ital. *Il Rinascimento italiano e le letterature slave dei secoli XV e XVI*, Milano, 1973, 2 vols.
GREG (Walter Wilson), *Pastoral Poetry and Pastoral Drama*, London, 1906.
KINDERMANN (Heinz), *Theatergeschichte Europas*, T. II : Das Theater der Renaissance, Salzburg, 1959.
KLANICZAY (Tibor), *La littérature comparée et la Renaissance*, in *Canadian Review of Comparative Literature*, X(1983), pp. 1-22.
KRAILSHEIMER (A. J.) éd., *The Continental Renaissance, 1500-1600*, Harmondsworth, 1971.
KUSHNER (Eva), CHAVY (Paul) éd., *Translation in the Renaissance*, in *Canadian Review of Comparative Literature*, VIII(1981), pp. 169-363. (no. spécial).
LONGEON (Claude) éd., *Le genre pastoral en Europe du XVe au XVIIe siècle*, Saint-Etienne, 1980.
MEOZZI (Antero), *Il petrarchismo europeo (secolo XVI)*, Pisa, 1936.
NELSON (William), *Fact or Fiction : The Dilemma of the Renaissance Storyteller*, Cambridge, Mass., 1973.
VALENCY (Maurice), *In Praise of Love : an Introduction to the Love-Poetry of the Renaissance*, New York, 1958.
WEIMANN (Robert) éd., *Realismus in der Renaissance. Aneignung der Welt in der erzählenden Prosa*, Berlin—Weimar, 1977.

XI. LITTÉRATURE LATINE

BÜCHNER (Karl) éd., *Latein und Europa. Traditionen und Renaissancen*, Stuttgart, 1978.
ELLINGER (Georg), *Geschichte der neulateinischen Literatur Deutschlands im XVI. Jahrhundert*, Berlin—Leipzig, 1929-1932, 3 vols.
IJSEWIJN (Jozef), *Companion to Neo-Latin Studies*, Amsterdam—New York—Oxford, 1977.
ID., KESSLER (Eckhard) éd., *Acta Conventus Neo-Latini Lovaniensis*, München, 1973.
LAURENS (Pierre), BALAVOINE (Claudie) éd., *Musae reduces. Anthologie de la poésie latine dans l'Europe de la Renaissance*, Leiden, 1975, 2 vols.

MARGOLIN (Jean-Claude) éd., *Acta Conventus Neo-Latini Turonensis*, Paris, 1980, 2 vols.
McFARLANE (J. D.), *Renaissance Latin Poetry*, Manchester—New York, 1980.
NICHOLS (Fred. J.), *An Anthology of Neo-Latin Poetry*, New Haven—London, 1979.
NORDEN (Eduard), *De antike Kunstprosa vom VI. Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, Leipzig—Berlin, 1898; 5e éd. Darmstadt, 1958, 2 vols.
PEROSA (Alessandro), SPARROW (John) éd., *Renaissance Latin Verse. An Anthology*, Chapel Hill, N. C., 1979.
SINCLAIR (T. A.), WRIGHT (F. A.), *A History of Later Latin Poetry (IV-XVII centuries)*, London, 1931.
TUYNMAN (P.), KUIPER (G. C.), KESSLER (E.) éd., *Acta Conventus Neo-Latini Amstelodamensis*, München, 1979.
VAN TIEGHEM (Paul), *La littérature latine de la Renaissance. Etude d'histoire littéraire européenne*, Paris, 1944; réimpr. Genève, 1966.

XII. ARTS ET MUSIQUE

BENESCH (Otto), *The Art of the Renaissance in Northern Europe; its Relation to the Contemporary Spiritual and Intellectual Movements*, Cambridge, Mass., 1945.
BENEVOLO (Leonardo), *Storia dell'architettura del Rinascimento*, Bari, 1973.
BIALOSTOCKI (Jan), *The Art of the Renaissance in Eastern Europe*, Oxford, 1976.
BROWN (Howard M.), *Music in the Renaissance*, Englewood Cliffs, N. J., 1976.
CASTELLI (Enrico), *Il demoniaco nell'arte*, Milano—Firenze, 1952.
La chanson à la Renaissance, Actes du XXe Colloque International d'Etudes Humanistes de Tours, Luynes, 1981.
CHASTEL (André), *Le mythe de la Renaissance*, Genève, 1968.
GOMBRICH (Ernest H.), *Art and Illusion*, Princeton, 1970.
PANOFSKY (Erwin), *Renaissance and Renaissances in Western Art*, Uppsala, 1960.
ID., *Studies in Iconology : Humanistic Themes in the Art of the Renaissance*, New York, 1939; 1962.
REESE (Gustave), *Music in the Renaissance*, New York, 1954; 1959.
TAFURI (Manfredo), *L'architettura dell'umanesimo*, Bari, 1969.
VIPPER (B. R.), LIVANOVA (T. N.) éd., *Renessans, barokko, klassicizm*, Moskva, 1966.
WHITE (John), *The Birth and Rebirth of Pictorial Space*, London, 1957; 1967.
WITTKOWER (Rudolf), *Architectural Principles in the Age of Humanism*, London, 1949; 1952.
WÖLFFLIN (Heinrich), *Renaissance und Barock*, München, 1888; 1907.

XIII. SCIENCES

BOAS HALL (Marie), *The Scientific Renaissance 1450-1630*. London, 1962.
BUTTERFIELD (H.), *The Origins of Modern Science*, London, 1949.
CROMBIE (A. C.), *From Augustine to Galileo. The History of Science A. D. 400-1650*, London, 1952; 1969.
DAUMAS (Maurice), éd. *Histoire générale des techniques*, Paris, 1962-1968, 3 vols.
DEBUS (Allen G.), *Man and Nature in the Renaissance*, Cambridge, 1978.
ID., *Science, Medicine and Society in the Renaissance*, London, 1972, 2 vols.
DUHEM (Pierre), *Le système du monde : Histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic*, Paris, 1914-1958; 1954-1959, 10 vols.
GILLE (Bertrand), *Les ingénieurs de la Renaissance*, Paris, 1964; 1974.
KOYRÉ (Alexandre), *From the Closed World to the Infinite Universe*, Baltimore, 1957.
OLSCHKI (Leonardo), *Geschichte der neusprachlichen wissenschaftlichen Literatur*, Heidelberg—Leipzig, 1919-1927; réimpr. Vaduz, 1965, 3 vols.
SARTON (George), *The Appreciation of Ancient and Mediaeval Science in the Renaissance*, Philadelphia, 1955.
ID., *Six Wings : Men of Science in the Renaissance*, Bloomington, 1957.
Les sciences à la Renaissance, VIIIe Stage International de Tours, Paris, 1973.
SHUMAKER (Wayne), *The Occult Sciences in the Renaissance. A Study in Intellectual Patterns*, Berkeley—Los Angeles, 1972.
Le soleil à la Renaissance. Sciences et mythes, Bruxelles—Paris, 1965.
TATON (René), éd., *Histoire générale des sciences*, T. I-II, Paris, 1957-1958.
THORNDIKE (Lynn), *A History of Magic and Experimental Science*, New York, 1923-1958, 8 vols.
ID., *Science and Thought in the Fifteenth Century*, New York, 1929.
VASOLI (Cesare) éd., *Magia e scienza nella civiltà umanistica*, Bologna, 1976.

WIGHTMAN (W. P. D.), *Science and the Renaissance*, Edinburgh, 1962, 2 vols.
ID., *Science in a Renaissance Society*, London, 1972.
WOLF (Abraham), *A History of Science, Technology and Philosophy in the XVIth Century*, London, 1950.

LES PAYS

ALLEMAGNE

Répertoires

Allgemeine deutsche Biographie, Leipzig—München, 1875-1912, 56 vols.
DAHLMANN (Friedrich Christoph), WAITZ (Georg), *Quellenkunde der deutschen Geschichte, Bibliographie der Quellen und der Literatur zur deutschen Geschichte*, 10e éd. Stuttgart, 1965- (en cours).
ENGEL (James E.), *Renaissance, Humanismus, Reformation* I [Bibliographie], Bern, 1969.
JÖCHER (Christian Gottlieb), *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*, Leipzig, 1750-1751, 4 vols.
KOSCH (Wilhelm), *Deutsches Literatur-Lexikon*, 2e éd. Bern, 1949-1958, 4 vols.; 3e éd., Bern—München, 1968- (en cours).
KÖRNER (Josef), *Bibliographisches Handbuch des deutschen Schrifttums*, Bern, 1949.

Manuels

BOECKH (Joachim G.) et alii, *Geschichte der deutschen Literatur von 1480 bis 1600*, Berlin, 1960 (Geschichte der deutschen Literatur von den Anfängen bis zur Gegenwart, 4).
GEBHARDT (Bruno), éd., *Handbuch der deutschen Geschichte*, T. I-II, Stuttgart, 9e éd. 1970.
RUPPRICH (Hans), *Vom späten Mittelalter bis zum Barock*, München, 1970-1973, 2 vols. (De Boor-Newald éd. Geschichte der deutschen Literatur von den Anfängen bis zur Gegenwart, IV/1-2).

Monographies

BURDACH (Konrad), *Deutsche Renaissance, Betrachtungen über künftige Bildung*, Berlin, 1916; 1918.
BURGER (Heinz Otto), *Renaissance, Humanismus, Reformation, Deutsche Literatur im europäischen Kontext*, Bad Homburg, 1969.
L'Humanisme allemand, XVIIIe Stage International de Tours, Paris, 1979.
MÜLLER (Günther), *Deutsche Dichtung von der Renaissance bis zum Ausgang des Barock*, Darmstadt, 1927; 1957 (Handbuch der Literaturwissenschaft).
NEWALD (Richard), *Probleme und Gestalten des deutschen Humanismus*, Berlin, 1963.
The Renaissance and Reformation in Germany, New York, 1977.
RUEGG (Walter), *Humanismus, Studium generale und Studia humanitatis in Deutschland*, Genève—Darmstadt, 1954.
RUPPRICH (Hans), *Die Frühzeit des Humanismus und der Renaissance in Deutschland*, Leipzig, 1938.
SPRIEWALD (Ingeborg), SCHNABEL (Hildegard), LENK (Werner), ENTNER (Heinz), *Grundpositionen der deutschen Literatur im 16. Jahrhundert*, Berlin—Weimar, 1972.
STAMMLER (Wolfgang), *Von der Mystik zum Barock, 1400-1600*, Stuttgart, 1927; 1950 (Epochen der deutschen Literatur).
STEINMETZ (Max), *Deutschland von 1476 bis 1648. Von der frühbürgerlichen Revolution bis zum Westfälischen Frieden*, Berlin, 1965.
TAYLOR (Archer), *Problems in German Literature History of the 15th and 16th Centuries*, Oxford, 1939.

ANGLETERRE

Répertoires

ALLIBONE (S. A.) éd., *A Critical Dictionary of English Literature and British and American Authors*, Philadelphia, 1858-1891, 5 vols.
HARVEY (Sir Paul) éd., *The Oxford Companion to English Literature*, Oxford, 1932; 4e éd. 1967.
POLLARD (A. W.), REDGRAVE (G. R.), *Short Title Catalogue of Books Printed in England, Scotland and Ireland and of English Books Printed Abroad, 1475-1640*, London, 1926.
STEPHEN (Leslie), LEE (S.) éd., *Dictionary of National Biography*, London—Oxford, 1885-1900; 1908-1909, 63 vols.
WATSON (George) éd., *The New Cambridge Bibliography of English Literature*, T. I : 600-1600, Cambridge, 1974.

Manuels

CLARK (George) éd., *The Oxford History of England*, T. VI-VIII, Oxford, 1957-1961.
TREVELYAN (G. M.), *Illustrated English Social History*, T. I-II, Harmondsworth, 1964; 4e éd. 1973.
WARD (A. W.), WALLER (A. R.) éd., *The Cambridge History of English Literature*, T. II-VI, Cambridge, 1909-1912.
WILSON (F. P.), DOBRÉE (Bonamy), éd., *The Oxford History of English Literature*, T. II-IV, Oxford, 1947-1969.

Monographies

BUSH (D.), *The Renaissance and English Humanism*, Toronto, 1939; réimpr. 1965.
CUNNINGHAM (J. V.), *The Renaissance in England*, New York, 1966.
MEISSNER (Paul), *England im Zeitalter von Humanismus, Renaissance und Reformation*, Heidelberg, 1952.
SAINTSBURY (George), *The Earlier Renaissance*, Edinburgh—London, 1901; réimpr. New York, 1968.
SCHIRMER (Walter F.), *Der englische Frühhumanismus : Ein Beitrag zur englischen Literaturgeschichte des 15. Jahrhunderts*, Leipzig, 1931; réimpr. Tübingen, 1963.
TILLYARD (E. M. W.), *The English Renaissance : Fact or Fiction?* London, 1952; 1960.
TRAPP (J. B.) éd., *Background to the English Renaissance*, London, 1974.
WEISS (Robert), *Humanism in England during the Fifteenth Century*, Oxford, 1957; 3e éd. 1967.
WOODWARD (G. W. O.), *Reformation and Resurgence, 1485-1603; England in the Sixteenth Century*, London, 1963.

BOHÊME

Répertoires

TOBOLKA (Zdeněk), *Knihopis československých tisků od doby nejstarší do konce XVIII. stol.* (Bibliographie des livres tchécoslovaques imprimés jusqu'à la fin du XVIIIe siècle), Praha, 1925.
TRUHLÁŘ (Antonín), HRDINA (Karel), HEJNIC (Josef), MARTÍNEK (Jan), *Enchiridion renatae poesis Latinae in Bohemia et Moravia cultae*, Praha, 1966-1973, 4 vols.
ZEMAN (Jarold K.), *The Hussite Movement and the Reformation in Bohemia, Moravia and Slovakia (1350-1650). A Bibliographical Study Guide*, Ann Arbor, Mi., 1977.

Manuels

BOSL (Karl) éd., *Handbuch der Geschichte der böhmischen Ländern*, Stuttgart, 1967-1974, 4 vols.
HRABÁK (Josef) éd., *Starší česká literatura* (Littérature tchèque ancienne), Praha, 1959 (Dějiny české literatury, I).
HUSA (Václav), *Geschichte der Tschechoslowakei*, Praha, 1963.
LÜTZOW (Francis), *A History of Bohemian Literature*, London, 1899.
PALACKÝ (František), *Dějiny národu českého* (Histoire de la nation tchèque), Praha, 1848-1860. 5 vols; réimpr. 1968.

Monographies

BAUMANN (Winfried), *Die Literatur des Mittelalters in Böhmen. Deutsch-lateinisch-tschechische Literatur vom X. bis zum XV. Jahrhundert*, Wien—München, 1978.
KOPECKÝ (Milan), *Pokrokové tendence v české literature od konce husitsvi do Bilé Hory* (Tendances progressistes dans la littérature tchèque entre le Hussitisme et la Montagne Blanche), Brno, 1979.

CROATIE ET DALMATIE

Répertoires

BOŠKOV (Živojin) éd., *Leksikon pisaca Jugoslavije* (Dictionnaire des écrivains de Yougoslavie), Novi Sad, 1972- (en cours).
UJEVIĆ (Mate) éd., *Bibliografija rasprava, članaka i književnih radova* (Bibliographie des études et œuvres littéraires), T. I : Nauka o književnosti (Sciences littéraires), Zagreb, 1956-1957, 2 vols.
MILISAVAC (Živan) éd., *Jugoslovenski književni leksikon* (Dictionnaire littéraire yougoslave), Novi Sad, 1971.

Manuels

FRANIČEVIĆ (Marin), ŠVELEC (Franjo), BOGIŠIĆ (Rafo), *Od renesanse do prosvjetiteljstva* (De la Renaissance aux Lumières), Zagreb, 1974 (Povijest hrvatske književnosti-Histoire de la littérature croate, 3).
GRAFENAUER (Bogo), PEROVIĆ (Dušan), ŠIDAK (Jaroslav), *Historija naroda Jugoslavije* (Histoire des nations de Yougoslavie), T. I, Zagreb, 1953.
KOMBOL (Mihovil), *Povijest hrvatsku književnosti do narodnog preporoda* (Histoire de la littérature croate jusqu'au renouveau national), Zagreb, 1945, 1961.
MURKO (Matija), *Geschichte der älteren südslawischen Literaturen*, Leipzig, 1908; réimpr. München, 1971.
TROGRANČIĆ (Franjo), *Storia della letteratura croata dall'Umanesimo alla Rinascita nazionale (Secolo XVI-XIX)*, Roma, 1953.

Monographies

CRONIA (Arturo), *L'Umanesimo nelle letterature slave*, Bologna, 1948.
PAVLOVIĆ (Dragoljub), *Starija jugoslavenska književnost* (La littérature yougoslave ancienne), Beograd, 1971.
STIEF (C.), *Renaissancen i Dalmatien*, København, 1968.

ESPAGNE

Répertoires

DÍAZ (José Simón), *Bibliografía de la literatura hispánica*, Madrid, 1950- (en cours, 11 vols. parus).
GONZÁLEZ OLLÉ (Fernando), *Manual Bibliográfico de Estudios Españoles*, Pamplona, 1976.
SAINZ de ROBLES (Federico Carlos), *Ensayo de un diccionario de la literatura*, Madrid, 1949, 3 vols.

Manuels

DOMINGUEZ ORTIZ (Antonio), *El antiguo régimen : los Reyes Católicos y los Austrias*, Madrid, 1973 (Historia España Alfaguara, III).
DÍAZ-PLAJA (D. Guillermo) éd., *Historia general de las literaturas hispánicas*, T. II : Pre-renacimiento y Renacimiento, Barcelona, 1951.
JONES (Royston Oscar) éd., *A Literary History of Spain*, T. I-III, London, 1971.
RICO (Francisco), *Historia y crítica de la literatura española*, T. I-II, Barcelona, 1979-1980.

Monographies

BATAILLON (Marcel), *Erasme et l'Espagne, recherches sur l'histoire spirituelle du XVIe siècle*, Paris, 1937.
DÍAZ VIANA (Luis), *Del Medioevo al Renacimiento : Poesia y prosa del s. XV*, Madrid, 1980.
FERNÁNDEZ ALVAREZ (Manuel), *La sociedad española de Renacimiento*, Madrid, 2e éd. 1974.
GREEN (Otis H.), *The Literary Mind of Medieval and Renaissance Spain*, Lexington, Kent., 1970.
MARAVALL (José Antonio), *Antiguos y modernos. La idea de progreso en el desarrollo inicial de una sociedad*, Madrid, 1972, 2 vols.
ID., *Estado moderno y mentalidad social*, Madrid, 1972, 2 vols.
REDONDO (Augustin) éd., *L'Humanisme dans les lettres espagnoles*, XIXe Colloque International d'Etudes Humanistes, Tours, Paris, 1979.

FRANCE

Répertoires

CIORANESCO (Alexandre), *Bibliographie de la littérature française du XVIe siècle*, Paris, 1959.
GRENTE (Georges) et alii, *Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Age*, Paris, 1964.
ID., *Dictionnaire des lettres françaises. Le XVIe siècle*, Paris, 1951.
LELONG (Jacques), *Bibliothèque historique de la France*, Paris, 2e éd., 1768-1778, 5 vols.
NICÉRON (Jean Pierre), *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages*, Paris, 1729-1745; réimpr. Farnborough, 1969, 33 vols.

Manuels

ABRAHAM (Pierre), DESNÉ (Roland) éd., *Manuel d'histoire littéraire de la France*, T. I, Paris, 1965.
CALVET (Jean) éd., *Histoire de la littérature française*, T. I-II, Paris, 1931-1933.
DUBY (Georges), MANDROU (Robert), *Histoire de la civilisation française*, T. I : Le Moyen Age et le XVIe siècle, Paris, 1958; 1968.
McFARLANE (I. D.), *Renaissance France, 1470-1589*. London—Tonbridge—New York, 1974 (A Literary History of France).
PARIAS (Louis-Henri) éd., *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, T. I, Paris, 1981.
PICHOIS (Claude) éd., *Littérature française*, T. 2-5. Paris, 1971-1974.

Monographies

BALMAS (Enea), VALERI (Diego), *La letteratura nell'età del Rinascimento in Francia*, Firenze—Milano, 1968.
GUNDERSHEIMER (W. L.) éd., *French Humanism, 1470-1660*, London, 1969.
L'Humanisme français au début de la Renaissance, XIVe Stage International de Tours, Paris, 1973.
LEVI (A. H. T.) éd., *Humanism in France at the End of the Middle Ages and the Early Renaissance*, Manchester, 1970.
MANDROU (Robert), *Introduction à la France moderne, Essai de psychologie historique, 1500-1640*, Paris, 1961.
PLATTARD (Jean), *La Renaissance des lettres en France de Louis XII à Henri IV*, Paris, 1947; 1952.
SAULNIER (Verdun-L.), *La littérature française de la Renaissance*, Paris, 1942; 10e éd. 1974.
SHARRAT (P.) éd., *French Renaissance Studies. Humanism and the Encyclopedia*, Edinburgh, 1976.
SIMONE (Franco), *Il Rinascimento francese*, Torino, 1961; 1965.
ID., *Umanesimo, Rinascimento Barocco in Francia*, Milano, 1968.
ID. éd., *Culture et politique en France à l'époque de l'Humanisme et de la Renaissance*, Torino, 1974.
SOUTET (Olivier), *La littérature française de la Renaissance*, Paris, 1980.

HONGRIE

Répertoires

BENEDEK (Marcell) éd., *Magyar irodalmi lexikon* (Dictionnaire littéraire hongrois), Budapest, 1963-1965, 3 vols.
BORSA (Gedeon) et alii, *Res litteraria Hungariae vetus operum impressorum, 1473-1600*, Budapest, 1971.
KENYERES (Ágnes) éd., *Magyar életrajzi lexikon* (Dictionnaire biographique hongrois), Budapest, 1967-1969, 2 vols.

KOSÁRY (Domokos), *Bevezetés a magyar történelem forrásaiba és irodalmába* (Introduction aux sources et à la littérature de l'histoire hongroise), T. I, Budapest, 1951.
STOLL (Béla), VARGA (Imre), V. KOVÁCS (Sándor), *A magyar irodalomtörténet bibliográfiája 1772-ig* (Bibliographie de l'histoire littéraire hongroise jusqu'à 1772), Budapest, 1972.

Manuels

KLANICZAY (Tibor) éd., *A magyar irodalom története 1600-ig* (Histoire de la littérature hongroise jusqu'à 1600), Budapest, 1964.
ID. éd., *Histoire de la littérature hongroise des origines à nos jours*, Budapest, 1980.
PAMLÉNYI (Ervin) éd., *Histoire de la Hongrie*, Budapest—Roanne, 1974.
RUZICSKA (Paolo), *Storia della letteratura ungherese*, Milano, 1963.
SINOR (Denis), *History of Hungary*, London, 1959.

Monographies

FÜGEDI (Erik), SZÉKELY (György) éd., *La Renaissance et la Réformation en Pologne et en Hongrie*, Budapest, 1963.
GERÉZDI (Rabán), *Janus Pannoniustól Balassi Bálintig* (De J. P. à B. B.), Budapest, 1968.
HORVÁTH (János), *Az irodalmi műveltség megoszlása. Magyar humanizmus* (Scission de la culture littéraire. Humanisme hongrois), Budapest, 1935.
KARDOS (Tibor), *A magyarországi humanizmus kora* (L'époque de l'humanisme en Hongrie), Budapest, 1955.
KLANICZAY (Tibor), TÖRÖK (Gyöngyi) et alii éd., *Matthias Corvinus und die Renaissance in Ungarn*, Schallaburg' 82, Wien, 1982.
VARJAS (Béla), *A magyar reneszánsz irodalom társadalmi gyökerei* (La sociologie de la littérature hongroise de la Renaissance), Budapest, 1982.

ITALIE

Répertoires

COSENZA (Mario Emilio), *Biographical and Bibliographical Dictionary of the Italian Humanists and of the World of Classical Scholarship in Italy, 1300-1800*, Boston, 1962, 5 vols.
Dizionario biografico degli italiani, Roma, 1960- (en cours).
KRISTELLER (Paul Oskar), *Iter Italicum*, London—Leiden, 1963-1967. 2 vols.
BRANCA (Vittore), éd., *Dizionario critico della letteratura italiana*, Torino, 1973, 3 vols.

Manuels

ASOR ROSA (Alberto) éd., *Letteratura italiana*, T. I : Il letterato e le istituzioni, Torino, Einaudi, 1982.
CECCHI (Emilio), SAPEGNO (Natalino) éd., *Storia della letteratura italiana*, T. III-IV, Milano, Garzanti, 1965-1966.
COGNASSO (Federico), *L'Italia nel Rinascimento*, Torino, 1965, 2 vols. (Società e costume. Panorama di storia sociale e tecnologica, V).
MUSCETTA (Carlo) éd., *Letteratura italiana Laterza*, T. III-IV, Bari, 1971-1973.
ROMANO (Ruggiero), VIVANTI (Corrado) éd., *Storia d'Italia*, T. II : Dalla caduta dell'Impero romano al secolo XVIII, Torino, Einaudi, 1974, 2 vols.
ROSSI (Vittorio), *Il Quattrocento*, Milano, Vallardi, 1933; 8e éd. 1964 (Storia letteraria d'Italia).
TOFFANIN (Giuseppe), *Il Cinquecento*, Milano, Vallardi, 1929; 6e éd. 1960 (Storia letteraria d'Italia).

Monographies

BARON (Hans), *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, Princeton, 1955, 2 vols; 1966.
BATKIN (Leonid), *Die historische Gesamtheit der italienischen Renaissance*, Dresden, 1979.
BRANCA (Vittore) et alii éd., *Il Rinascimento. Aspetti e problemi attuali*, Atti del X Congresso dell'A. I. S. L. L. I., Firenze, 1982.

BURKE (Peter), *Culture and Society in Renaissance Italy, 1420-1540*, London, 1972.
CLOUGH (C. H.) éd., *Cultural Aspects of the Italian Renaissance*, Essays in honor of P. O. Kristeller, Manchester—New York, 1976.
DE BLASI (Giorgo), *Problemi critici del Rinascimento*, in *Letteratura italiana. Le correnti*, Milano, 1956, T. I, pp. 203-416 (Orientamenti culturali).
DOTTI (Ugo), *L'età dell'umanesimo*, Palermo, 1978.
GALLARDO (Piero), *Il Quattrocento*, Milano, 1968.
GARIN (Eugenio), *Scienza e vita civile nel Rinascimento italiano*, Bari, 1965; 4e éd. 1980.
ID., *L'umanesimo italiano. Filosofia e vita civile nel Rinascimento*, Bari, 1952; 8e éd, 1981.
GEBHART (Emile), *Les origines de la Renaissance en Italie*, Paris, 1897.
GENTILE (Giovanni), *Il pensiero italiano del Rinascimento*, Firenze, 1940; 4e éd. 1968.
HAY (Denis), *The Italian Renaissance in its Historical Background*, Cambridge, 1961.
LABANDE (Edmond-René), *L'Italie de la Renaissance. Duecento, Trecento, Quattrocento. Evolution d'une société*, Paris, 1954.
LAVEN (Peter), *Renaissance Italy, 1464-1534*, London, 1966.
MACEK (Jan), *Italská Renesance*, Praha, 1965; tr. ital. *Il Rinascimento italiano*, Roma, 1972.
MARSH (David), *The Quattrocento Dialogue*, Cambridge, Mass., 1980.
MONTI (Silvana), *L'età del Rinascimento*, Palermo, 1979.
ROMANO (Ruggiero), *Tra due crisi : l'Italia del Rinascimento*, Torino, 1971.
RUTENBURG (Viktor Ivanovič) éd., *Problemy kul'tury italjanskogo Vozroždenija* (Les problèmes de la culture de la Renaissance italienne), Leningrad, 1979.
SAITTA (Armando), *Il pensiero italiano nell'umanesimo e nel Rinascimento*, Firenze, 1949-1951; 3e éd. 1961, 3 vols.
SYMONDS (John Addington), *History of the Renaissance in Italy*, London, 1875-1886, 7 vols.
TATEO (Francesco), *Tradizione e realtà nell'Umanesimo italiano*, Bari, 1967.
TOFFANIN (Giuseppe), *Che cosa fù l'umanesimo*, Firenze, 1919; 1929.

(LES ANCIENS) PAYS-BAS

Répertoires

GERLO (Aloïs), VERVLIET (Hendrik D. L.), *Bibliographie de l'humanisme des Anciens Pays-Bas*, Bruxelles, 1972.
MOLHUYSEN (P. C.), BLOK (P. J.), KOSSMANN (K. H.) éd., *Nieuw Nederlands biografisch woordenboek*, Leiden, 1911-1937, 10 vols.
Nationaal biografisch woordenboek, Brussel, 1964- (en cours).
PAQUOT (Jean Noël), *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Dix-Sept Provinces des Pays-Bas, de la Principauté de Liège et de quelques contrées voisines*, Louvain, 1763-1770, 18 vols.

Manuels

BAUR (F.) et alii éd., *Geschiedenis van de Letterkunde der Nederlanden*, T. II-III, Antverpen—Brussel, 1941-1947.
KNUVELDER (Gerard), *Handboek tot de geschiedenis der Nederlandse letterkunde*, T. I-II, 's-Hertogenbosch, 6e éd. 1976.
MEIJER (Reinder P.), *Literature of the Low Countries : A Short History of Dutch Literature in the Netherlands and Belgium*, The Hague—Boston, 1971; 1978.
VAN HOUTTE (J. A.) et alii éd., *Algemene geschiedenis der Nederlanden*, T. III-V, Utrecht, 1951-1953.
VLEKKE (B. H. M.), *The Evolution of the Dutch Nation*, London, 1951.

Monographies

BOT (P. N. M.), *Humanisme en onderwijs in Nederland*, Utrecht—Antverpen, 1955.
EWERBECK (F.), *La Renaissance en Belgique et en Hollande*, Leipzig, 1883-1889, 4 vols.
LESURE (François) éd., *La Renaissance dans les provinces du Nord (Picardie—Artois—Flandres—Brabant—Hainaut)*, Paris, 1956.
ROERSCH (A.), *L'humanisme belge à l'époque de la Renaissance*, Bruxelles—Louvain, 1910-1933, 2 vols.
TERLINDEN (Vicomte Charles) et alii, *La Renaissance en Belgique*, Bruxelles, 1945.
VAN GELDER (H. A. E.), *The Two Reformations in the 16th Century; a Study of the Religious Aspects and Consequences of Renaissance and Humanism*, The Hague, 1961; 1964.

POLOGNE

Répertoires

KONOPCZYŃSKI (Wladyslaw), LEPSZY (Kazimierz), ROSTWOROWSKI (Emanuel) éd., *Polski slownik biograficzny* (Dictionnaire biographique polonais), Warszawa, 1935- (en cours, 27 vols. parus).
MADUROWICZ-URBANSKA (Helena) éd., *Bibliografia historii Polski. Do roku 1793* (Bibliographie de l'histoire de Pologne jusqu'à 1793), Warszawa, 1965, 3 vols.
POLLAK (Roman) éd., *Pismiennictwo staropolskie* (Littérature polonaise ancienne), Warszawa, 1973-1975, 3 vols. (Bibliografia Literatury polskiej « Nowy Korbut », 1-3).

Manuels

BRÜCKNER (Aleksander), *Dzieje kultury polskiej* (Histoire de la culture polonaise), 3e éd., T. I-II, Warszawa, 1957-1958.
GIEYSZTOR (Aleksander) et alii, *Histoire de Pologne*, Warszawa, 1971.
KREJČÍ (Karel), *Geschichte der polnischen Literatur*, Halle, 1958.
MANTEUFFEL (Tadeusz) éd., *Historia Polski*, T. I/1-2, Warszawa, 1957.
SUCHODOLSKI (Bogdan) éd., *Historia nauki polskiej* (Histoire de la science polonaise), T. I, Wrocław—Warszawa—Kraków, 1970.
ZIOMEK (Jerzy), *Renesans*, Warszawa, 1973 (Historia literatury polskiej).

Monographies

BARYCZ (Henryk), *Z epoki renesansu, reformacji i baroku. Prądy, idee, ludzie, ksiązki* (Les époques de la Renaissance, de la Réforme et du Baroque. Courants, idées, personnes, livres), Warszawa, 1971.
JAROSZEWSKI (Tadeusz S.) éd., *Renesans. Sztuka i ideologia* (Renaissance. Art et idéologie), Warszawa, 1976.
Odrodzenie w Polsce (La Renaissance en Pologne), Warszawa, 1955-1958, 5 vols.
POLLAK (Roman), *Od renesansu do baroku*, Warszawa, 1969.
STOLFI (Lanfranco), *Rinascimento in Polonia*, Bologna, 1979.
WALICKI (Michał) éd., *Studia renesansowe*, Wrocław—Warszawa—Kraków, 1956-1964, 4 vols.
WYCZAŃSKI (Andrzej) éd., *Polska w epoce Odrodzenia. Panstwo, spoleczenstwo, kultura* (La Pologne à l'époque de la Renaissance. Etat, société, culture), Warszawa, 1970.

PORTUGAL

Répertoires

ANSELMO (Antonio Joaquim), *Bibliografia das Obras Impressas em Portugal no Século XVI*, Lisboa, 1926.
PRADO COELHO (Jacinto do) éd., *Dicionário de Literatura*, Porto, 3e éd. 1978, 5 vols.
SERRÃO (Joel) éd., *Dicionário de História de Portugal*, Porto, 1979, 6 vols.

Manuels

OLIVEIRA MARQUES (A. H. de), *História de Portugal*, T. I, Lisboa, 1972; 7e éd. 1977.
PERES (Damião), CERDEIRA (Eleutério) éd., *História de Portugal*, T. III-IV, Barcelos, 1931-1932.
ROSSI (Giuseppe Carlo), *Storia della letteratura portoghese*, Firenze, 1953.
SARAIVA (Antonio José), LOPES (Óscar), *História da Literatura Portuguesa*, Porto—Coimbra—Lisboa, 11e éd. 1979.

Monographies

BATAILLON (Marcel), *Etudes sur le Portugal au temps de l'humanisme*, Coimbra, 1952.
CARVALHO (Joaquim de), *Estudos sobre a Cultura Portuguesa do Século XV*, Coimbra, 1949.
ID., *Estudos sobre a Cultura Portuguesa do Século XVI*, Coimbra, 1947-1948, 2 vols.
DA COSTA (Alvaro Júlio), *La Introducción del Humanismo en Portugal*, Madrid, 1954.
PINA MARTINS (José V.), *Humanismo e Erasmismo na Cultura Portugeusa do Século XVI*, Paris, 1973.
SARAIVA (Antonio José), *O Humanismo em Portugal*, Lisboa, 1956.

RUSSIE

Répertoires

ADRIANOVA-PERETS (V. P.) éd., *Bibliografija sovetskih russkih rabot po literature XI-XVII vekov za 1917-1957 godov*, Moskva, 1961.
LUNAČARSKIJ (A. V.) éd., *Literaturnaja enciklopedija*, T. I-IX, XI, Moskva, 1929-1939, 12 vols. prévus, 10 vols. parus.
SURKOV (A. A.) éd., *Kratkaja literaturnaja enciklopedija* (Dictionnaire littéraire abrégé), Moskva, 1962-1978, 9 vols.

Manuels

BLAGOJ (D. D.) éd., *Istorija russkoj literatury v 3-h tomah*, T. I : Literatura X-XVIII vekov, Moskva—Leningrad, 1958.
Istorija russkoj literatury v 10 tomah, T. II : Literatura 1220-h—1580-h godov, Moskva—Leningrad, 1945.
GUDZIJ (I. K.), *Istorija arevnej russkoj literatury*, Moskva, 1938; 7e éd. 1966; tr. angl. *History of Early Russian Literature*, New York, 1949.
PICCHIO (Riccardo), *La letteratura russa antica*, Firenze—Milano, 1968.
PRÉCHAC (Alain), *Histoire de la Russie avant 1917*, Paris, 1974.

Monographies

LIHAČËV (Dmitrij S.), *Kul'tura Rusi vremeni Andreja Rublëva i Epifanija Premudrogo*, Moskva—Leningrad, 1962; tr. allem. *Die Kultur Russlands während der osteuropäischen Frührenaissance vom 14. bis zum Beginn des 15. Jahrhunderts*, Dresden, 1962.
ID., *Razvitie russkoj literatury X-XVII vekov. Epohi i stili*, Leningrad, 1973; tr. allem. *Russische Literatur und europäische Kultur des 10.-17. Jahrhunderts*, Berlin, 1977.
TIHOMIROV (M. N.), *Roussijskoe gosudarstvo XIV-XVII vekov* (L'Etat russe aux XIVe-XVIIe siècles), Moskva, 1973.
ID., *Russkaja kul'tura X-XVIII vekov*, Moskva, 1968.

PAYS ET PEUPLES DIVERS

Manuels

ALBECK (G.), BILLESKOV-JANSEN (J.) éd., *Dansk Litteraturhistorie*, T. I, København, 1964.
CARTOJAN (Nicolae), *Istorie a literaturii române vechi*, Bucureşti, 1940-1944, 3 vols.; réimpr. 1980.
EINARSSON (St.), *A History of Icelandic Literature*, Baltimore, 1957.
GUSTAFSON (A.), *A History of Swedish Literature*, Minneapolis, 1961.
LEBEDYS (Jurgis), *Snenoji lietuviu literatura* (Littérature lituanienne ancienne), Vilnius, 1977.
MIŠIANIK (Ján), MINÁRIK (Jozef), MICHALCOVÁ (Milena), MELICHERČIK (Andrej), *Dejiny staršej slovenskej literatúry* (Histoire de la littérature slovaque ancienne), Bratislava, 1958.
MITCHELL (P. M.), *A History of Danish Literature*, Copenhagen, 1957.
TIGERSTEDT (E. N.) éd., *Ny illustrerad svensk litteraturhistoria*, T. I, Stockholm, 1952.

GOLENIŠČEV-KUTUZOV (N. I.), *Gumanizm i vostočnyh slavjan (Ukraina i Belorussija)* [L'humanisme chez les slaves orientaux (Ukraine et Blanche Russie)], Moskva, 1963.

HOLOTÍK (L'udovít), VANTUCH (Anton) éd., *Humanizmus a renesancia na Slovensku v 15.-16. storočí* (Humanisme et Renaissance en Slovaquie aux XVe-XVIe. siècles), Bratislava, 1967.

JURGINIS (Juozas), *Renesansas ir humanizmas Lietuvoje* (Renaissance et humanisme en Lituanie), Vilnius, 1965.

LÖVGREN (B.), *Svensk renässanslitteratur. Ett urval*, Stockholm, 1928.

SIMONITI (Primož), *Humanizem na Slovenskem in slovenski humanisti do srede XVI. stoletja* (Humanisme en Slovénie et humanistes slovènes jusqu'au milieu du XVIe siècle), Ljubljana, 1979.

SPRINGER (Otto), *Die nordische Renaissance in Skandinavien*, Stuttgart—Berlin, 1936.

INDEX DES NOMS

Abbott, W. C. 32
Abélard, Pierre (1079-1142) 182, 200, 207, 209, 481
Abraham, Pierre 557
Acciaiuoli, les 76
Acciaiuoli, Adovardo (XVe s.) 534
Acciaiuoli, Donato (1429-1478) 177, 182, 487, 488, 529, 534, 536, 538
Acciaiuoli, Niccolò (1310-1365) 534
Accolti, Benedetto (1415-1464) 180, 522, 533, 544
Accolti d'Arezzo, Franceso (Franciscus Aretinus, 1416-vers 1488) 487, 489
Accurse (Accurtius, 1185-vers 1273) 43
Acquoy, J. G. R. 267
Acton, lord (1834-1902) 522
Adolphe II de Nassau, électeur de Mayence (1461-1475) 139
Adrianova—Perets, V. P. 355, 561
Ady, Cecilia 294
Agricola, Alexander (?-1506) 202, 330
Agricola, Rodolphe (Roelf Huusman, 1444-1489) 164, 166, 178, 202, 503, 505, 509
Agrippa von Nettesheim, Cornelius (1486-1535) 209, 213
Ailly, Pierre d' (Petrus de Alliaco, 1350-1420/25) 19, 20, 97, 104, 178, 180, 253, 282, 283, 285, 292, 338, 340, 342, 343, 361
Aken, Hein van (?-avant 1330) 372
Alain de Lille (1115/1128-1203) 206, 455
Alban, saint (?-vers 313) 366, 370
Albe, duc d' (García Alvarez de Toledo, XVe s.) 331
Albeak, G. 561
Alberi, Eugenio 61
Albericus Londoniensis, Magister (XVe s.) 375
Alberigo, Giuseppe 286, 292
Albert le Grand, saint (vers 1200-1280) 206, 446
Albert (de Habsbourg), empereur, roi de Hongrie et de Bohême (1438-1439) 21, 48, 276
Albert III, prince de Bavière (1438-1466) 332
Albert Achilles, margrave de Brandebourg (1414-1486) 394
Alberti, Leon Battista (1404-1472) 65, 86, 88, 89, 144, 176, 178, 181-184, 197-201, 204, 216, 217, 219, 222-225, 231, 303-305, 309, 310, 313, 315-325, 377, 384, 387, 392, 398, 475, 476, 511, 514-516
Alberti, Francesco d'Altobianco degli (1401-1479) 392
Albino, Giovanni (1440-1503) 536
Albizzi, Franceschini degli (?-1348) 446
Albornoz, Egidio, cardinal (1310-1367) 26
Albuquerque, Alfonso de (1453-1515) 93, 102
Alciat (Andrea Alciato, 1492-1550) 381
Alcibiade (Alkibiadês, vers 450-404) 94
Alessandro da Firenze (XVe s.) 541
Alessio, F. 260
Alexandre d'Aphrodise (fin du IIe - début du IIIe s.) 213, 488
Alexandre de Villedieu (vers 1150-?) 118, 143, 338, 496
Alexandre le Grand, roi de Macédoine (336-323) 94, 176, 375, 399, 416, 541
Alexis, saint (saint légendaire) 434
Alexis, Guillaume (?-vers 1486) 383
Alfonsi, Alvaro (XVe s.) 174
Alfonso, Benito Sanchez 529
Alfonso Dámaso 483
Alighieri, Dante voir Dante Alighieri
Alighieri, Pietro (?-1346) 476
Al-Kashi (début du XVe s.) 112
Allen, R. 400
Allibone, S. A. 555
Almagia, Roberto 104
Almain, Jacques (1480-1515) 288, 292
Alphonse V (le Magnanime), roi d'Aragon (1416-1458), roi de Naples (1442-1458) 22, 42, 53, 58, 88, 105, 130, 174, 176, 192, 201, 331, 390, 487, 489, 506, 534, 536, 545
Alphonse X (le Sage), roi de Castille (1254-1284) 21, 42, 107
Alphonse II, roi de Naples (1494-1495) 88
Alphonse IV, roi de Portugal (1325-1357) 99
Alphonse V, roi de Portugal (1438-1481) 105, 331, 390
Alphonse, fils de Jean II du Portugal (1475-1491) 414
Alta Silva, Juan de (XIIe s.) 460
Altamura, Antonio 508
Alter, Jean 401

Altilio, Antonio (1440-1501) 506
Altswaert (2e moitié du XIVe s.) 455
Alvarez de Villasandino, Alfonso (1345-1425) 394, 451
Alvise da Mosto (1432-1488) 101, 102
Ambroise le Camaldule voir Ambrogio Traversari
Amédée VI, comte de Savoie (1343-1383) 28
Amédé VIII, duc de Savoie (1391-1440) 43, 415
Ammien Marcellin (Ammianus Marcellinus, 330-400) 128, 171
Ammirato Scipione (1531-1601) 522
Amos, prophète 279
Amphibal, saint, voir Alban, saint
André le Chapelain (Andreas Capellanus, fin du XIIe s.) 388, 456, 457
Andrea da Barberino (vers 1370-après 1431) 422
Andrea da Perugia (?-1332) 96
Andreas Bernardus (actif vers 1500) 503
Andreas, Willy 61
Andrelini, Fausto (1460-1518) 500,-502, 506, 509
Anfossi, M. 204
Angeleri, Carlo 546, 549
Angeli de Scarperia, Jacopo (1360-vers 1411) 128, 487-489, 536
Angelico, Fra (Fra Giovanni da Fiesole, 1400-1455) 303, 308, 310
Angelo Sabino (Angelus de Curibus Sabinis, actif 1468-1476) 499
Angelus de Clavasio (?-1495) 46
Angelus Silesius (1624-1677) 206
Anisio, Giano (1465-après 1540) 506
Anjou, les 31, 88
Anne, sainte 366
Anselme de Canterbury, saint (1033-1109) 361
Anselmo, Antonio Joaquim 560
Anténor, personnage légendaire 531
Antiochus (le Grand), roi de Syrie (223-187) 94
Antoine de Trébizonde (XVe s.) 407
Antonin de Florence, saint (1389-1459) 178, 211, 259, 260, 289, 299, 300, 305, 312, 363, 525
Antonio di Guido (XVe s.) 392
Antonio, Frederico 61
Anzelewski, F. 370
Apollonios de Rhodes (295-230) 172
Apostolos, Arzène (1465-1535) 123
Apostolos, Michel (v. 1422-1480) 123, 173
Appien (Appianos, fin du Ier s. - après 180) 173, 489
Apulée (Lucius Apuleius, 125-vers 180) 211, 384, 460, 492
Aquilano, Serafino (Serafino Ciminelli, 1466-1500) 456, 479
Aragazzi da Montepulciano, Bartolomeo (2e moitié du XIVe s.) 128
Aragonnais, les 31, 536
Aragona, Tullia d' (vers 1510-1556) 218
Aratos (vers 315-vers 240) 181
Arbaumont, J. d' 383, 417
Archiloque (Arkhilokhos, vers 712-vers 664) 385
Archimède (Arkhimedês, 287-212) 111
Arden, Heather 399
Areval, Rodrigo de, voir Sánchez de Arévalo, Rodrigo
Areopagite, voir Pseudo-Denys l'Areopagite
Aretino, Rinuccio, voir Castiglione, Rinuccio Aretino da
Argan, Guilio Carlo 92
Argona, khan de Perse (XIVe s.) 96
Argyropoulos, Jean (vers 1415-1487) 67, 122, 125, 159, 172, 184, 487, 488
Ariani, Marco 513, 517
Arias Montano, Benito (1527-1598) 95
Arienti, Sabadino degli, voir Sabadino degli Arienti, Giovanni
Ariès, Philippe 550
Arioste (Lodovico Ariosto, 1474-1533) 413, 420, 447, 505, 516
Ariosto, Francesco (vers 1415-1484) 511
Aristippe, Henri (Henricus Aristippus, milieu du XIIe s.) 486, 489, 512
Aristophane (Aristophanês, 445-385) 172, 489, 512
Aristote (Aristotelês, 384-322) 109, 111, 119, 120, 122, 128, 161, 172, 173, 176-180, 183, 190-192, 197, 205, 209, 210, 212, 213, 218, 228, 230, 231, 258, 318, 344, 373, 486-492, 516, 524
Armonio Marso, Giovanni (vers 1477-après 1520) 511, 512
Arnaldi, Francesco 508, 560
Arnaldi, Girolamo 167
Arnold de Lantins, voir Lantins, Arnold de
Arnoullet, Olivier 430
Arragal, Moses (actif vers 1430) 243
Arrien (Flavius Arrianos, 95-180) 128, 489
Artese, E. 517
Arthur, prince de Galles, fils de Henri VII (1486-1502) 59
Arthur, roi légendaire 66, 373, 383, 405, 408
Artz, Frederick B. 548, 551
Ascelin, M. (Ascelinus, XIIIe s.) 95
Asconius, Pedianus Quintus (milieu du Ier s.) 171
Ashton, J. 430
Asor Rosa, Alberto 558
Astemio, Lorenzo (1435/40-vers 1508) 130
Astengo, Giovanni 92
Athanase de Constantinople (Athanagio Greco, 2e moitié du XVe s.) 487, 489, 490
Attila, roi des Huns (434-453) 67
Aubailly, Jean-Claude 387, 399
Aubenas, Roger 292
Aubert, David (actif 1458-1479) 411, 421
Aubert, Jean (actif vers 1461) 361
Audin, Maurice 145
Aue, Hartmann von der (?-1210/1220) 456
Auerbach, Erich 472
Augurelli, Aurelio (vers 1456-1524) 414
Auguste, empereur romain (27-14) 94
Augustin, saint (354-430) 113, 121, 142, 148, 179, 180, 206, 232, 252, 289, 349, 369, 387, 511, 534
Aurelius, Cornelius (?-1520) 66, 501
Aurigemma, Marcello 225, 459
Aurispa, Giovanni (1376-1459) 121, 128, 159, 160, 172, 178, 384, 475, 487-489, 510, 537

Avanzi, Gianetto 184
Avenanti, Troilo (actif 1481) 490
Averlino, Antonio, voir Filarete, Antonio Averlino
Aviz, les 22, 69
Axters, S. T. 267
Aymon de Montfaucon (XVe s.) 408, 418

Bachmann, A. 431
Bacon, Francis (1561-1626) 346
Bacon, Roger (1214-1294) 207, 258, 299, 305
Badaloni, Nicola 204
Baeyens, Herman 546
Bagnyon, Jean de (actif 1469-1494) 421, 427, 428, 430
Bahner, Werner 546
Bajatnay (Batky), prince des Tartars (Ire moitié du XIIIe s.) 95
Bajazet Ier, sultan ottoman (1389-1402) 28, 29, 103
Baker, Herschel 519
Bakhtin, Mihail 546, 550
Balachov, Nicolaï Ivanovitch 546, 547, 551, 552
Balassi, Bálint (1551-1594) 558
Balavoine, Claudie 400, 508, 552
Baldwin, Charles Sears 234, 551
Baley, C. C. 203
Balma, Hugues de (XVe s) 255
Balmas, Enea 557
Balous, Joan (milieu du XVe s.) 207
Balthasin, Galiot de (actif 1445) 407
Bämler, Johann (actif 1472-1493) 150, 351, 355
Banaševič, Nikola 444
Bandello, Matteo (vers 1485-1561) 468, 481
Bandini, Domenico (vers 1335-1418) 338-342, 344, 345
Baptista Mantuanus (Battista Spagnuoli, 1448-1516) 500, 502, 507
Baranov, S. V. 444
Baratto, Mario 484
Barbaro, Ermolao (1453-1493) 57, 61, 232, 234, 344
Barbaro, Francesco (vers 1395-1454) 181, 217
Barbaro, Giosafatte (1413-1494) 98
Barbatia, Andreas (Andrea Barbazza, ?-1479) 61
Bardi, les 76
Bargellini, P. 383
Barleti, Marin (1450-1312) 68
Barnes, Robert (1495-1540) 525
Baron, Hans 203, 307, 313, 483, 529, 543, 544, 558
Barrois, Joseph 418
Barthélémy l'Anglais (Bartholomaeus Anglicus, actif 1220-1240) 163, 337, 338
Barthius, Caspar (Barth, 1587-1658) 503
Bartole de Sassoferrato (Bartolus, 1314-1357) 43, 47, 52, 61
Bartoš, František Michálek 280
Barva (XVe s.) 453
Barycz, Henryk 560
Barzizza, Antonio (Ire moitié du XVe s.) 511, 513
Barzizza, Gasparino (vers 1370-1431) 118-120, 160, 176, 178, 228, 230, 373, 456
Barzizza, Guiniforte (1400-1463) 181
Baschet, Armand 62
Basile, saint (329-379) 122, 172, 173, 179, 232
Basile Ier, grand prince de Moscou (1389-1425) 27
Basin, Thomas (1412-1491) 527
Basinio de Parme (1425-1457) 504, 540, 544
Basselin, Olivier (Ire moitié du XVe s.) 390
Bastin, J. 382, 399, 417
Bataillon, Marcel 557, 561
Batkin, Leonid 558
Bátori, László (2e moitié du XVe s.) 242
Batou, khan des Mongols (?-1255) 95
Battaglini, Angelo 544
Battisti, Eugenio 323, 514, 518, 546
Batts, M. S. 370
Baude, Henri (1415/20-1495) 376, 381, 383, 394
Bauer, F. 551
Baumann, Winfried 556
Baur, F. 559
Baxandall, Michael 305
Béatrice, fille de l'infant don João de Portugal (?-1506) 410
Béatrice d'Aragon, reine de Hongrie (1457-1508) 332
Béatrice (Beatrice Portinari, ?-1290) 479
Beauchamp, Richard, earl de Warwick (1382-1439) 454
Beaune, H. 383, 417
Beauvais, Vincent de, voir Vincent de Beauvais
Beauvau, Louis de (1417/18-1462) 409
Beazley, C. Raymond 105
Bec, Christian 477, 483
Beccadelli, Antonio (Panormita, 1394-1471) 181, 196, 344, 398, 502, 506, 532, 535, 537, 538, 542-545
Beccaria, Antonio (1400?-1474) 201
Bedarida, Henri 549
Bède (Beda Venerabilis, 673-735) 227, 349
Bedford, duc de (1398-1435) 361
Behaim, Martin (1459-1506) 102, 111
Beheim, Michael (1416-vers 1475) 394
Beisselius, Judocus (XVe s.) 503
Béla IV, roi de Hongrie (1235-1270) 95, 367
Belcari, Feo (1410-1484) 363, 373, 383
Belet, Jean (XIVe s.) 361
Belle Burke, Robert 305
Bellincioni, Bernardo (1452-1492) 393
Belloni, Gino 204
Bembo, Bernardo (1433-1519) 414
Bembo, Pietro (1470-1547) 119, 224, 375, 447, 478
Bene, Sennuccio del, voir Sennuccio del Bene
Benedek, Marcell 557
Benedetto Folco da Forli (Ire moitié du XVe s.) 54
Benesch, Otto 553
Benevolo, Leonardo 92, 323, 553
Benivieni, Girolamo (1453-1542) 224
Bennett, H. S. 235, 400, 459
Benoît XIII (Pierre de la Lune) pape (1394-1423) 19, 390
Bensaude, Joaquim 105
Benson, Larry D. 382, 383
Benvenuto da Imola (?-1390) 470

Benz, Richard 155
Bercheure, Pierre (Bersuire, Berchorius, vers 1290-1362) 337, 343, 345, 492, 493
Berger, Samuel 249
Bergeron, Pierre 105
Bernard de Clairvaux, saint (1090-1153) 142, 180, 251, 257, 262, 265, 282, 283, 448
Bernard du Rosier de Toulouse (Rosergio Bernardus, Bernardin du Rosier, ?-1575) 53, 61
Bernardin de Sienne, saint (1380-1444) 179, 180, 258, 260, 289, 292, 293, 312, 358, 363, 370, 373, 383, 532, 533
Bernhard von Kraiburg, voir Kraiburg, Bernhard von
Bernhard von Waging, voir Waging, Bernhard von
Bernouilli, R. 355
Berry, duc de, voir Jean, duc de Berry
Bertachino da Fermo, Giovanni (vers 1448-1497) 57, 61
Bertalot, Ludwig 494
Bertana, Emilio 517
Bertin, Giovanni Maria 548
Bertoni, Giulio 125, 418, 494
Berve, Maurus 155
Besch, E. 429
Beševliev, Veselin 355
Besoni, Ottavio 204, 530, 544
Bessarion, Basile, cardinal (1403-1472) 67, 71, 110, 122, 125, 128, 160, 163, 172, 173, 184, 208, 210, 214, 487-489, 535, 538
Béthencourt, Jean de (vers 1360-1425) 99
Bettini, Antonio (1396-1487) 153
Beysterveldt, Antonie Adrianus van 459
Bezold, Friedrich 550
Białostocki, Jan 324, 553
Bianchini, Giuseppe (?-1469) 109, 110
Biel, Gabriel (1410/25-1495) 163
Bierzanek, Remigiusz 50
Bigi, Emilio 204, 483
Billanovich, Giuseppe 184, 483, 518, 529, 550
Billanovich, Guido 517, 518
Billeskov-Jansen, J. 561
Binchois, Gilles (1400-1460) 326, 328-332
Binder, K. 293
Binns, J. W. 508
Biondo, Flavio (1392-1463) 64, 67, 175-177, 475, 523-527, 530
Birnbaum, Marianna 509
Bivero, Luys de (XVe s.) 453
Bizet, J. A. 400
Black, Antony 293, 294
Blagoj, D. D. 561
Blake, John William 105
Blake, N. F. 417
Blasius de Zalka (XVe s.) 272
Blok, P. J. 559
Bloomfield, Morton W. 260
Blum, André 155
Blume, Friedrich 333
Blunt, Sir Anthony 323, 551
Boas Hall, Marie 122, 553
Boase, Roger 458
Boccace (Giovanni Boccaccio, 1313-1375) 65, 117, 121, 127, 129, 144, 152, 154, 159, 165, 182, 216, 223, 345, 372, 373, 375, 376, 378, 383, 385, 387, 397, 412, 416, 418, 452, 457, 462-468, 470, 472, 475-478, 480-484, 486, 491, 499, 501, 521, 532, 534, 535, 539
Bodel, Jean (?-vers 1210) 362
Bodmer, Jean-Pierre 529
Boèce (Ancius Manlius Severinus Boetius, vers 480-524) 143, 196, 206, 211, 366, 448, 485, 486, 490
Boèce de Dacie (Boetius de Dacia, ?-avant 1284) 206
Boeck, Joachim 554
Boeke, Herman van der, voir Torrentius, Hermann
Boerius, Nicolaus (Nicolas Bohier, 1469-1539) 61
Bogdan, Joan 355
Bogišić, Rafo 556
Böhm, Hans (?-1476) 39
Böhmer, Aloys 136
Boiardo, Matteo Maria (1441-1494) 144, 223, 384, 412, 420, 457, 502, 505
Boileau, Despréaux (1636-1711) 385, 498
Bokenham, Osbern (1392-vers 1447) 357, 366
Bolgar, R. R. 184, 494, 550
Bollingbroke, Henry of, voir Henri IV, roi d'Angleterre
Bologni, les 505
Bolton, W. F. 459
Bona, Giacomo (Jakov Bunič, 1469-1543) 497
Bonaventure, saint (1221-1274) 65, 251, 258, 262, 364
Boner, Ulrich (actif 1324-1349) 149, 155, 470
Bonet, Honoré (actif 1378-1398) 46, 417
Bonfini, Antonio (vers 1427-1505) 70, 527, 542
Bonicatti, Maurizio 92
Boniface VIII (Benedetto Caetani), pape (1294-1303) 20
Boninus Mombritius (?-1482) 363
Borchart, Frank 529
Borinski, Karl 508, 551
Borsa, Gedeon 145, 557
Borso Ier (d'Este), duc de Ferrare (1450-1471) 89, 129
Bosco, Umberto 483
Boškov, Živojin 556
Boškovic, Ruder (1711-1787) 504
Bosl, Karl 555
Bossuat, R. 494
Bostius, Arnold (vers 1445-1499) 501
Bot, P. N. 559
Botoner, William (1415-1482) 493
Botticelli, Sandro (1444-1510) 312
Bottiglioni, G. 508
Bouard, Michel de 346
Bouchet, Jean (1476-1557) 374, 375, 383, 448
Boucicaut (Jean le Meingre, 1365-1421) 103, 410, 417
Boulenger, Jacques 551
Bourchier, Sir John (?-1660) 430
Bourré, Anjorrant (XVe s.) 491
Bouwsma, William J. 546
Bouyer, L. 370
Bovelles, Charles de (vers 1470-vers 1553) 209, 213
Bowen, Barbara, C. 401

Bowra, C. M. 552
Boyd, James 383
Boyle, Robert (1627-1691) 108
Braccesi, Alessandro (Braccius, 1445-1503) 503, 544
Braccio da Montone, Andrea (1368-1424) 533, 542, 544
Bracciolini, Jacopo di Poggio (1441-1478) 490, 533
Bracciolini, Poggio, voir Pogge, le
Brack, Wenceslaus (Bracka, 2e moitié du XVe s.) 338, 339, 343
Bradner, Leicester 516
Bradwardine, Thomas (1290?-1349) 254, 270
Brahé, Tycho (1546-1601) 106, 109
Brahmer, Mieczysław 136
Bramante, Donato (1444-1514) 322
Brampton, Thomas (actif 1412) 366
Branca, Vittore 418, 480, 483, 484, 508, 516, 547, 558
Brandão, Diogo (?-vers 1530) 453
Brandi, Karl 546
Brandmüller, Walter 293
Brandolini, Aurelio (1440-1497) 504
Branković Vuk, prince de Serbie (1388-1398) 434, 437
Brant, Sebastian (1458-1521) 151, 154, 356, 380, 400, 501
Braudel, Fernand 547
Braun, Ludwig 517
Breitenbach, E. 370
Breslay, Jehan (actif 1462) 44
Bretel, Jacques (actif 1285) 417
Bretholz, Berthold 280
Breydenbach, Bernhard von (1440-1497) 151, 154
Briccius de Buda (début du XVe s.) 273
Bridges, John Henry 305
Bridgman, Nanie 333
Brigitte, sainte (1303-1373) 142, 362
Brito, Duarte de (XVe s.) 204, 453
Brito, Guilelmus (actif vers 1250) 240
Brockmeier, Peter 472
Brosse, Olivier de la 292
Brown, A. 370
Brown, Howard M. 553
Brückner, Aleksander 560
Brugnoli, Giorgio 517
Brumel, Antoine (vers 1480-1540) 331
Bruneau, Charles 458
Bruneau, Jean (Joannes Brunellus, XVIe s.) 53, 61
Brunelleschi, Filippo (1377-1446) 85, 301, 302-305, 308, 315-317, 320-324, 328, 535, 544
Brunetto Latini, voir Latini, Brunetto
Bruni, Leonardo (1369-1444) 64, 66, 87, 89, 118, 121, 144, 158, 171, 173, 175, 178-180, 183, 191-193, 201, 203, 217, 227, 228, 230, 313, 470, 483, 487-492, 494, 500, 502, 505, 506, 521-525, 527, 529, 530, 531, 532, 535-538, 544
Bruno, Giordano (1548-1600) 208, 209, 219
Buchanan, George (1506-1582) 294
Büchler, Eduard 145
Buchon, J. A. 417
Buchwald, Wolfgang 125
Buck, August 184, 204, 225, 382, 508, 528, 546, 549-552
Bucking, Arnold (actif vers 1478) 153
Büchner, Karl 552
Budai-Nagy, Antal (?-1438) 38, 41
Budé, Guillaume (1467-1540) 174, 501
Bueil, Jean de (vers 1405-vers 1480) 406, 410, 417
Buendia, Felicidad 417
Buhler, Curt F. 145
Buonaccorsi, Filippo (Callimachus Experiens, 1437-1496) 70, 134, 175, 177, 197, 202, 500, 506, 509, 527, 534
Buonaccorso da Montemagno (Bone Surse, 1391/1393-1429) 491
Buondelmonte de' Buondelmonti (?-1215) 26
Burchiello (Domenico di Giovanni, 1404-1449) 377, 381, 384, 392-394, 400, 456
Burckhardt, Jacob 546, 547
Burdach, Konrad, 546, 554
Burger, Heinz Otto 508, 554
Burgundio da Pisa (?-1193) 80
Buridan, Jean (vers 1300-après 1358) 111, 165, 206
Burke, Peter 305, 528, 550, 559
Burn, Richard 105
Burns, James H. 294, 550
Bury, Richard Angerville de (1287-1343) 132
Buscarelli, Ghisolfi (fin du XIIIe s.) 96
Busch, Johannes (?-vers 1479) 262, 263
Buschmann, Richard 355, 529
Bush, D. 555
Busnois, Antoine (?-1492) 326, 331
Bussani, V. G. 418
Bussi, Jean André de (1417-1475) 205
Butterfield, H. 113, 553
Buyer, Barthélémy (?-1483) 141
Bylica, Marcin (vers 1433-1493) 166

Caccia, Ettore 483
Cade, Jack (?-1450) 34
Caedmon (VIIe s.) 245
Calderini, Domizio (Domitius Calderinus, vers 1444-1478) 179, 489
Calderoni, Anselmo (1393-1446) 392
Calenzio, Elizio (vers 1420-1502) 506
Calliergis, Zacharie (actif 1499-1523) 123
Callimachus Experiens, voir Buonaccorsi, Filippo
Callistus, Andronicus (?-1478), 172, 173, 487, 488
Calixte III (Alfonso Borgia), pape (1455-1458) 56
Calmette, Joseph 547
Calvet, Jean 557
Camicia, Chimenti (vers 1431-après 1505) 322
Cammelli, Antonio, il Pistoia (1436-1502) 393
Cammelli, Giuseppe 125, 184
Campana, A. 184
Campano, Giovanni Antonio (1429-1477) 181, 488, 533, 536, 542, 544
Campbell, Marinus Frederik 145
Campin, Robert (Maître de Flémalle, 1375-1444) 308, 309, 311

Campo, Heimericus de (1395-1460) 285, 293
Camporeale, Salvatore J. 204, 225
Canals, Anton (?-1419) 492
Canter, les 505
Cantimori, Delio 546, 549
Capgrave, John (1393-1464) 66, 366
Capistran, saint Jean de, voir Jean de Capistran, saint
Cappelli, L. M. 346
Capranica, Domenico, cardinal (1400-1458) 372
Caprara, Antonia (1451-après 1471) 457
Carbone, Lodovico (1430-1485) 228, 229, 538
Cardini, Franco 417
Carignano, Giovanni di (XIVe s.) 99
Cariteo, Benedetto (vers 1450-1514) 393, 479
Carlen, Louis 293
Carlos, Don, prince de Viane (1421-1461) 492
Caron, Marie-Thérèse 418
Carotti, Goggi 204
Carrara, Giovanni Michele Alberto (1438-1490) 511
Carrós Pardo, Francés 451
Cartagena, Pedro (?-1492) 453
Cartojan, Nicolae 561
Carvalho, Joaquim de 561
Carvalho, Pedro de (actif vers 1500) 104
Casaïs (XVe s.) 100
Casimir III (le Grand), roi de Pologne (1333-1370) 27
Casimir IV, roi de Pologne (1447-1492) 49, 70, 99, 350
Cassarino, Antonio (fin du XIIIe s.-1447) 488
Cassirer, Ernst 202, 323
Castagno, Andrea del (1423-1457) 310, 532
Castel, Jean (1383-?) 373
Castelli, Enrico 549, 550, 553
Castiglionchio, Lapo di (vers 1406-1438) 487, 489
Castiglione, Baldassare (1478-1529) 89
Castiglione, Branda (1350-1443) 174, 177
Castiglione, Rinuccio Aretino da (vers 1395-vers 1456), 487, 488, 512 536
Castorius (IVe s.) 94
Castruccio Castracani, duc de Lucques (1281-1328) 538
Cataldus Siculus (1455-après 1516) 500
Cataneo, Pietro (vers 1500-1569) 318
Cathala de Séverac, Jourdain (?-1336) 96
Catherine d'Alexandrie, sainte (?-vers 307) 361, 366, 367
Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand II (1485-1536) 59, 62
Catherine de Bologne (1413-1463) 363
Catherine de Sienne, sainte (1347-1378) 20, 64, 142, 363
Cattaneo, Simonetta (1453-1475) 414
Catulle (Caius Valerius Catullus, vers 87-vers 54) 495, 497, 498, 517
Cavalcanti, Giovanni (1381-1451) 211
Cavalcanti, Guido (1255-1300) 446, 532
Caxton, William (1422-1491) 66, 144, 150, 152, 366, 376, 382, 411, 417, 421, 422, 493
Cecchi, Emilio 459, 558
Cecco d'Ascoli (1269-1327) 144
Cécile, sainte (?-vers 232) 366
Cellier, Léonce 417
Celtis, Konrad (1459-1508) 202, 374, 383, 495, 496, 501, 526
Cencio de' Rustici, voir Rustici, Cencio de'
Cerdura, Eleuterio 560
Čerepnin, L. V. 71
Cerisay, Guillaume de (2e moitié du XVe s.) 40
Cervantes y Saavedra, Miguel de (1547-1616) 387, 422, 447
Cervinus, Aelius Lampridicus (Ilija Crievič, 1463-1520) 506, 509
César, Jules (Caius Julius Caesar, 101-44) 143, 485, 490-492, 520, 527, 541
Cesarini, Giuliano (1398-1444) 174, 177, 208, 287, 537, 544
Cesne, Everhard von (début du XVe s.) 456
Chabod, Federico 546, 550
Chalcocondylas, Demetrios (1424-1511) 159, 172
Chalcocondylas, Laonikos (1432-1490?) 67, 123
Chamard, Henri 458
Chambers, E. J. 459
Champier, Symphorien (1472-1539) 224
Champion, Pierre 382, 458
Charlemagne, empereur (800-814), roi des Francs (768-814) 66, 131, 182, 411, 413, 414, 421, 428, 430, 431, 521, 534
Charles IV, empereur, roi de Bohème (1346-1378) 20, 27, 69, 133, 134, 240, 241, 269, 271, 365, 367, 457
Charles-Quint, empereur (1519-1556), roi d'Espagne (1516-1556) 21
Charles V (le Sage), roi de France (1364-1380) 23, 129, 132, 376, 408, 418, 491, 531
Charles VI, roi de France (1380-1422) 19, 28, 97, 408, 409, 417, 418
Charles VII, roi de France (1422-1461) 23, 40, 43, 58, 61, 82, 414, 491
Charles VIII, roi de France (1483-1498) 60, 87, 91, 162, 212, 322, 330, 457
Charles de Lorraine, cardinal (1525-1574) 240
Charles Martel (vers 688-741) 411, 424
Charles d'Orléans (1391-1465) 328, 380, 447-450, 452-454, 458
Charles le Téméraire, duc de Bourgogne (1467-1477) 40, 48, 58, 59, 62, 231, 331, 374, 390, 408, 410, 491, 499
Charles de Valois (1270-1325) 97
Charlotte de Lusignan, reine de Chypre (1458-1460) 103
Charny, Geoffroy de (?-1356) 409, 417
Charrière, Ernest 105
Chartier, Alain (1390-1440) 144, 177, 328, 373, 383, 390, 447, 450, 452
Chastel, André 91, 214, 323, 553
Chastel, Tanneguy du (?-1477) 323
Chastellain, George (1405-1475) 64, 178, 231, 372-378, 381-383, 391, 407, 410, 417, 448
Chaucer, Geoffrey (vers 1340-1400) 65, 235, 366, 373, 377, 378, 381-383, 387, 397, 400, 412, 453, 454, 457-459, 462-466
Chaunu, Pierre 205, 214, 547
Chavy, Paul 494, 552

Chaytor, Henry J. 382
Chelčický, Petr (1390-1460) 245, 277, 278, 367, 371, 391
Chereau, V. Achille 418
Chevalier, Bernard 417
Chiari, Alberto 484
Chrétien de Troyes (vers 1135-vers 1183) 457
Christ, Karl 136
Christian Ier, roi de Danemark (1448-1481) 48
Christine de Pisan (vers 1364-vers 1430) 68, 69, 144, 177, 178, 328, 361, 370, 373, 375, 376, 382, 383, 447-449, 454, 457, 478, 531, 541, 545
Christophe, saint (saint légendaire) 148
Christophe (de Bavière), roi de Danemark (1440-1448) 48
Chrysolora, Theodora, femme de Filelfo (Ire moitié du XVe s.) 122, 124
Chrysoloras, Manuel (vers 1350-1415) 88, 121, 123, 125, 159,171-173, 486-488, 534, 541
Cian, Vittorio 401
Ciboule, Robert (1403-1458) 165, 362
Cicéron (Marcus Tullius Cicero, 106-43) 85, 119, 120, 128, 132, 141, 143, 144, 171, 172, 176, 177, 179-183, 193, 197, 227, 228, 230-233, 373, 485, 486, 490-494, 520, 521, 533, 534
Ciconia, Johannes (1335/40-1411) 330, 332
Cid Campeador, voir Diaz de Bivar, Rodrigo
Ciliberto, Michele 546
Ciminelli, Serafino, voir Aquilano, Serafino
Cino da Pistoia (1270-1337) 446
Cioranesco, Alexandre 557
Città di Castello, Gregorio da, voir Tifernate, Gregorio
Clamanges, Nicolas de (vers 1360-vers 1440) 180, 201, 230, 232, 373, 389
Clantier, Barthélémy (1370-après 1410) 250, 251
Clanvowe, Sir Thomas (?-vers 1410) 454
Clark, George 555
Claudien (Claudius Claudianus, vers 370-vers 404) 495, 540, 544
Claudin, Anatole 145
Clément V (Bertrand de Got), pape (1305-1314) 96
Clément VI (Pierre Roger de Beaufort), pape (1342-1352) 99
Clément VII (Robert de Genève), pape (1378-1394) 389
Clements, Robert 225, 552
Cleophilus, Octavius (actif vers 1500) 500
Clèves, Catherine de (début du XVe s.) 359
Clèves, Marie de (1426-1487) 423
Clough, C. H. 559
Coccia, E. 509
Coccio, Marcantonio, voir Sabellico
Cochrane, Erik 529
Codrus Urceus (1446-1500) 500
Cœur, Jacques (vers 1395-1456) 82, 314
Cognasso, Federico 383, 558
Cognet, Louis 267
Cohen, Gustave 400, 417
Coing, Helmut 49
Coke, John 417
Col, Gontier (?-1418) 491
Cola di Caprarola (actif 1494-1518) 322
Cola di Rienzo (1313/14-1354) 63, 373
Colame, Alexandre 113
Coleman, C. 530
Colet, John (146?-1519) 183, 202, 225
Colette de Corbie, sainte (1380-1447) 258, 260, 361
Collerye, Roger de (vers 1470-vers 1540) 378
Collison, Robert 346
Colocci, Angelo (1474-1549) 506
Colomb (Cristoforo Colombo, 1451?-1506) 80, 93, 97, 104, 212, 297, 340
Colomer, Eusebio 207, 214
Colonna, Fra Francesco (1433-1524) 223, 231
Coltman Clephan, R. 418
Columelle (Lucius Junius Moderatus Columella, Ier s.) 171, 172, 181
Combes, André 254, 260
Comenius (Amos Jan Komenský, 1592-1670) 50, 281
Comestor, voir Petrus Comestor
Comito, Terry 550
Commynes, Philippe de (vers 1447-1511) 69, 213, 411, 527, 543
Compère, Loyset (vers 1455-1518) 330, 331
Condestável, Don Pedro, voir Pedro de Portugal, Don
Connolly, J. L. 260, 293
Constantin le Grand, empereur romain (306-337) 175, 524, 530
Constantin XI, empereur de Byzance (1449-1453) 54
Contamine, Philippe 417, 418
Contarini, Ambrogio (?-1499) 98
Conti, Niccolò dei (Niccolò Veneto, ?-1469) 98
Coornaert, Emile 547
Cope, Jackson I. 552
Copeland, R. (début du XVIe s.) 430
Copernic (Mikołaj Kopernik, 1473-1543) 107, 108, 112, 206, 297
Copland, G. W. 417
Coppinger, W. A. 248
Coppo, Anna Maria 518
Coquillard, Guillaume (vers 1421-1510) 394, 400
Cordi, S. 509
Cordier, Henri 105
Corio, Bernardino (1459-1519) 523
Cornazzano, Antonio (1429?-1484?) 466, 511
Cornelius Nepos (100-25) 536
Cornevin, Robert 105
Cornificius (Ier s. avant n. ère) 277
Corral, Pedro de (actif 1443) 412
Correr, Gregorio (Corarius, 1411-1464) 498, 511, 538
Cortesão, Jaime 104
Cortesi, Paolo (1465-1510) 182
Corvin, les 536
Corvin, Mathias voir Mathias Corvin
Corycius, Johannes (vers 1455-1527) 506
Cosenza, Mario Emilio 558
Cosme de Médicis (l'Ancien), voir Médicis, Cosme de
Cosmico, Niccolò Lelio (1420-1500) 393, 397
Costa Lobo, Antonio 105

Costadoni, A. 293
Costave (XVe s.) 451
Coster de Haarlem, voir Janszoon, Laurens
Cotroneo, Girolamo 528
Coucy, Enguerrand Sieur de (vers 1340-1397) 29
Coutinho, Gago 105
Courteaud, Henri 417
Coville, A. 148
Craven, William G. 225
Creighton, M. 32
Creisenach, Wilhelm 552
Cresci, Giovan Francesco (vers 1534-vers 1614) 378
Cretin, Guillaume (?-1525) 448
Criević, voir Cervinus, Aelius Lampridicus
Croce, Benedetto 476, 522
Crombie, A. C. 113, 553
Cronia, Arturo 556
Crowder, C. M. D. 292
Csapodi, Csaba 136
Csapodi-Gárdonyi, Klára 136
Cues, Nicolas de (Nikolaus Krebs, Nicolaus Cusanus, 1401-1464) 106-110, 113, 134, 164, 174, 176, 179-184, 205-211, 213, 214, 250, 255-257, 261, 285, 287, 290-293, 319, 368, 510
Cunningham, J. V. 555
Curl, J. S. 92, 547
Curlo, Giacomo (vers 1400-vers 1461) 539
Curtius, Ernst Robert 382, 552
Cusanus, voir Cues, Nicolas de
Cuttino, G. P. 49
Cydonès, Démétrios (vers 1324-vers 1400) 121, 123
Cyprien, saint, évêque de Carthage (200-258) 232
Cyprien le Bulgare, archevêque de Moscou (?-1406) 368
Cyriaque d'Ancône (Ciriaco d'Ancona, 1391-1452) 175, 523
Cyrille, saint (826-869) 240

Dąbrowski, Jan 355
Da Costa Fontoura, A. 105, 561
Dahlmann, Friedrich Christoph 554
Dal Pra, Mario 549
D'Amico, Silvio 516
D'Ancona, Alessandro 516
Dandolo, Fantini (?-1459) 207
Dandolo, Marco (1re moitié du XVe s.) 43
Daňhelka, Jiří 280
Daniel, prophète 279
Dannenfeldt, K. H. 551
Dante Alighieri (1265-1321) 65, 144, 153, 154, 159, 177, 180, 182, 190, 193, 202, 211, 217, 344, 372, 374, 379, 452, 459, 464, 475, 476-483, 495, 520, 521, 525, 532, 533, 535, 538, 539, 544
Darès le Phrygien (auteur fictif) 486
Dati, Agostino (1420-1478) 230
Dati, Goro (Gregorio, 1362-1435) 521
Dati, Leonardi (1408-1472) 511
Datini, Francesco (vers 1335-1410) 81
Daumas, Maurice 145, 553
David Ier, négus d'Etiopie (1382-1411) 100
Dávid, András 444
Deanesley, M. 370
De Blasi, Giorgio 559
Debongnie, P. 268
De Boor, H. 459, 554
De Bruyne, E. 551
Debus, Allen G. 553
Decembrio, Pier Candido (1392-1477) 173, 201, 456, 487-490, 492, 535, 542
Decembrio Uberto (vers 1350-1427) 121, 487, 488
De Frusco, Renato 323
Degert, Antoine 62
De Jongh, W. F. 472
Delaissé, L. M. J. 371
Delaruelle, Etienne 292
Delbouille, M. 417
Delisle, L. 418
Delitsch, F. 249
Della Robbia, Luca (1400-1482) 304
Delumeau, Jean 91, 167, 546, 547, 550
De Marinis, Tammaro 136
Démétrios, roi de Macédoine (337-283) 182
De Michelis, Cesare 484
De Molen, R. L. 547
De Monte Regio, voir Regiomontanus
Demosthène (Dêmosthenês, 374-322) 67, 128, 171, 172, 173, 228, 230, 487, 489
Denys l'Aréopagite (fin du Ier s.) 255, 256
Denys le chartreux, voir Rijkel, Dionysius van
De Petris, Alfonso 204
De Quatrebarbes, T. 417
De Robertis, Domenico 459, 544
De Roover, Raymond 82
De Rosa, D. 203
De Rosmini, Carlo 125, 184, 509, 544
Deschamps, Eustache (1346-1406) 359, 374, 379, 383, 390, 447, 449, 454
Desjardins, Abel 61
Desnée, R. 557
Desprez, E. 104
Des Prés, Josquin (1450-1521) 326-332, 334, 369
Desrey, P. (XVe s.) 430
De Terrebasse 430
Devaux, G. 260
Diatzko, Karl 517
Diaz, Bartolomé (vers 1450-1500) 102, 104
Diaz, José Simon 556
Diaz Viana, Luis 557
Diaz Plaja, Guillermo 417, 419, 554
Diaz de Bivar, Rodrigo (Cid Campeador, 1043-1099) 437, 438
Diaz de Games, Gutierre (1370-1450) 410
Diaz de Toledo, Pedro (?-1499) 201, 492
Dickson, A. 431
Dictys de Crète (auteur fictif) 486
Diego de Valencia de Leon, Fray (1350-1412) 452

Dietrich, Margret 518
Dietrich von Niem (vers 1340-1418) 285, 293
Diez de Aux, Martin (XVe s.) 42, 44
Dilthey, Wilhelm 184, 549
Dimitri Ivanovitch Donskoï, grand prince de Moscou (1359-1389) 27, 350
Dimitri le Faux (1580-1600) 441
Dinant, David de (2e moitié du XIIe s.) 256
Di Napoli, Giovanni 204, 225
Dinkelsbühl, Nikolaus von (?-1435) 274, 360
Diodore de Sicile (Diodôros, Ier s. av n. ère) 173, 488, 490
Diogène Laërce (Diogenês Laertios, IIIe s. ap. n. ère) 195, 488, 536
Diomède (personnage légendaire) 399
Dion Cassius (vers 155-vers 235) 488
Diotime (Diotima, personnage fictif) 213
Di Pino, Guido 484
Dirck van Delfft (vers 1365-?) 365
Długosz, Jan (1415-1480) 70, 134, 177, 350, 352, 354, 355
Dobrache-Rajdisvensky, Olga 401
Dobrée, Bonamy 555
Dobrovsky, Josef 248
Doglio, Federico 516
Doglio, Maria Luisa 224
Dollinger, Philippe 82, 105
Dols, J. M. E. 268
Domenico Veneziano (?-1461) 310
Domenico di Bartolo (vers 1400-1445) 310
Dominguez Ortis, Antonio 556
Dominici, Giovanni (1357-1419) 188, 232, 299, 305, 363, 501
Domizi, Pietro (fin du XVe s.) 511
Donat (Aelius Donatus, milieu du IVe s.) 140, 143, 149, 171, 174, 510
Donatello (Donato Bardi, 1383/86-1466) 303, 304, 308
Donati, Lamberto 155
Dotti, Ugo 559
Douët-d'Arcq, L. 417
Doukas, Demetrios (XVe s.) 67, 123
Doussinague, J. M. 62
Doutrepont, George 382, 383, 417, 418, 426, 429, 447, 458
Dovie, D. L. 260
Dreyer, J. L. E. 112
Dringenberg, Ludwig (XVe s.) 166
Drobná, Zoroslava 371
Dronke, Peter 458
Droz, Eugénie 400
Drudius, Laurentius 544
Družinin, N. M. 71
Duarte, de Portugal (1433-1438) 43, 492
Du Bellay, Joachim (1522-1560) 374
Dubois, Pierre 48
Dubuis, Roger 472
Duby, Georges 406, 417, 557
Duccio di Buoninsegna (vers 1260-1319) 307
Dudley, Edmund (1462-1520) 69
Dufay, Guillaume (vers 1400-1474) 326-333
Dufourcq, Norbert 333
Dufrenne, Michel 551
Du Guesclin, Bertrand (vers 1320-1382) 410
Duhem, Pierre 112, 553
Dujtchev, Ivan 355
Dumont, J. 61
Dunbar, William (1465-1530) 373, 454, 463
Duns, Scot (John Duns, vers 1266-1308) 180, 254
Dunstable, John (vers 1400-1453) 327, 331, 332
Dupin, H. 458
Dupré, Theseider Eugenio 260
Du Quesne, Jean (Du Chesne, XVe s.) 491
Durand, Guillaume (vers 1237-1296) 47, 143, 282, 293
Dürer, Albrecht (1471-1528) 90, 92, 151
Durić, Vojislav 444
Durkan, John 294
Dušan, tsar de Serbie (1331-1355) 28, 434
Dusburg, P. 355

Eanes de Zurara, Gomez (vers 1410-vers 1473/4) 69
Eckhart, Johannes (vers 1260-1327) 20, 206, 253, 256, 257, 262
Economou, G. D. 458, 472
Edgerton, Jr., Samuel Y. 304, 305, 313
Edmund, saint (841-870) 366
Edouard Ier, roi d'Angleterre (1272-1307) 21, 42, 49
Edouard III, roi d'Angleterre (1327-1377) 23, 415
Edouard IV, roi d'Angleterre (1461-1483) 59
Egas, Enrique de (vers 1455-vers 1534) 91
Egliš, Peter, voir Payne, Peter
Egmond, Arnold d' (actif vers 1450) 496
Ehrismann, Gustav 420, 430
Ehrle, Franz 517
Einarsson, St. 561
Eischel, Lilli 155
Eiximenis, Francisco (Ximenes, vers 1340-vers 1409) 177
Elekes, Lajos 71
Elias de Tejada, Francisco 401
Elien (Elianos, Ier-IIe s.) 93, 122, 489
Elisabeth de Hongrie, sainte (1207-1231) 364
Elisabeth de Lorraine, comtesse de Nassau-Sarrebruck (fin du XIVe s.-1456) 411, 422
Ellinger, Georg 508, 543, 552
Elliot, Robert 399
Elton, G. R. 32, 548
Emden, A. B. 167
Encina, Juan del (1469-1530) 451, 452, 459
Engaas, C. 305
Engel, James, E. 547, 554
Engel, Joseph 547
Engelbrekt Engelbrektsson (vers 1390-1436) 37
Entner, Heinz 554
Epictète (Epiktêtos, Ier s.) 488
Epicure (Epikouros, 341-270) 195
Epifanij le Sage de Radonež (?-1422) 368
Equicola, Mario (vers 1470-1525) 446
Erasme (Desiderius Erasmus Roterodamus, 1469-1536) 183, 191, 205, 213, 267, 332, 368, 492, 501-502, 527

Eratosthène (Eratosthenês, vers 284-202) 93
Ercole d'Este, voir Hercule Ier
Erik VII (de Poméranie), roi de Danemark (1396-1439) 36, 37
Erik le Rouge (Xe s.) 95
Erlez, G. 293
Errera, Carlo 104
Erzgraber, Willi 552
Esch, A. 370
Eschenbach, Wolfram von (vers 1170-vers 1220) 66, 454, 455
Eschine (Aiskhinês, 390-après 330) 489
Eschyle (Aiskhulos, 525-446) 171, 172
Escouchy, Mathieu d' (1420-vers 1483) 326, 329, 410, 416, 417
Esope (Aisôpos, VIe s. av. n. ère) 65, 143, 144, 150, 154, 155, 172, 389, 460, 489
Este, la maison d' 45, 129, 330, 409, 496, 515, 536, 540
Estouteville, Guillaume d', cardinal (vers 1403-1483) 163, 164, 167
Etienne de Perm, saint (XIVe s.) 368
Etienne Ier, saint, roi de Hongrie (1000-1038) 63, 367
Etienne (le Grand), prince de Moldavie (1458-1504) 70, 350
Etienne Nemanja, prince de Serbie (vers 1170-1196/1200 434
Etienne III, tsar de Serbie (1321-1335) 434
Euclide (Euklidês, IIIe s. av. n. ère) 111, 150, 299, 486
Eugène IV (Gabriele Condulmer), pape (1431-1447) 103, 160, 172, 175, 208, 258, 287, 291, 292, 328, 398, 530
Eusèbe de Césarée (Eusêbios, 265-340) 122, 349, 351, 525
Eutrope (Eutropius, 2e moitié du IVe s.) 349
Everhard von Cesne, voir Cesne, Everhard von
Ewerbeck, F. 559
Eyb, Albrecht von (1420-1475) 181, 184, 372, 376, 377, 492
Ezzelino III da Romano, tyran de Vérone (1194-1259) 510

Faber, J. 113, 293
Fabre, Paul 136
Fabri, Pierre (Pierre Lefèvre, ?-1520) 375, 383
Facchinetti, Vittorino 260
Faccioli, E. 517
Falve, Paul 136
Fanfani, Amintore 82
Farinelli, Arturo 483
Faucon, Maurice 136
Fava, Domenico 136
Fazio, Bartolomeo (vers 1400-vers 1457) 182, 341, 532, 537, 541, 543, 544
Febvre, Lucien 145, 381, 547
Fedou, René 417
Feniczy, György 544
Fenolle, Louis de (fin du XVe s.) 492
Fenzio (actif vers 1471) 491
Feragut d'Avignon, Bertrand (XIVe s.) 330
Ferdinand Ier, roi d'Aragon (1412-1416) 22, 42, 182, 520, 524, 530, 543, 544
Ferdinand II (le Catholique), roi d'Aragon (1479-1516) 22, 59, 62, 68
Ferdinand (Ferrante) Ier, roi de Naples (1458-1494) 22, 58-60, 329, 331, 506, 535, 539, 544, 545
Ferguson, Wallace K. 32, 203, 547
Fernandez Alvarez, Manuel 557
Fernandez de Cordoba, Luis (?-1526) 201
Fernandez de Heredia, Juan (vers 1310-1396) 189, 536
Fernandez de Palencia, Alfonso (1423-1492) 64
Ferrante, voir Ferdinand Ier, roi de Naples
Ferrante, J. M. 458
Ferrare, marquis de (XVe s.) 407
Ferrari, Ruggiero de (2e moitié du XVe s.) 490
Ferrer, Bonifacio (1355-1417) 243, 357
Ferrier, Vincent, voir Vincent Ferrier, saint
Ferrús, Pedro (2e moitié du XIVe s.) 452
Festugière, Jean 214
Festus Sextus Pompeius (IIe s.) 171
Feuer-Tóth, Rózsa 324
Feylde, Thomas (début du XVIe s.) 373
Fichet, Guillaume (1433-vers 1480) 141, 164, 165, 201, 230
Ficin, Marsile (Marsilio Ficino, 1433-1499) 86, 161, 173, 193, 205, 209, 211, 212, 214, 219-222, 224, 225, 229, 258, 259, 317, 319, 393, 412, 413, 476, 488, 494
Fielding, Henry (1707-1754) 498
Figgis, J. N. 60
Filarete, Antonio Averlino (1400-après 1469) 86-88, 182, 317-321, 323, 324
Filelfo, Francesco (1398-1481) 105, 119, 121, 122, 124, 125, 128, 159, 160, 172, 173, 177, 184, 227, 229, 230, 397, 487, 488, 490, 494, 498, 501, 502, 509, 532, 535, 536, 542-544
Filhol, René 50
Finiguerri, Tommaso (1426-1464) 392
Finoli, A. M. 323
Fioravante, Aristotile (1415/20-vers 1486) 322
Firenzuola, Agnolo (1493-1543) 467
Firpo, Luigi 92
Fischel, Lilly 155
Fitz, József 146
Flamessan, Friedrich von (XVe s.) 407
Flaška de Pardubice, Smil (?-1402) 367, 389
Flavius, Josèphe (37-après 100) 172, 243, 489, 491
Flémalle, maître de, voir Campin, Robert
Fleming, W. 158
Flemingus (Paul Fleming, 1609-1640) 503
Flemmyng, Robert (1415-1483) 228, 506, 540
Fliche, Augustin 214, 549
Flore, Joaquim de, voir Joaquim de Flore
Florus, Lucius Annaeus (IIe s. apr. n. ère) 349, 527
Focillon, Henri 417
Fois, M. 204
Foix, Pierre de (1386-1464) 45
Follisius Iacobus (Foulis, actif en 1511) 499

Fontane, Pierre (vers 1380-1450) 330
Fonte, Bartolomeo della (vers 1445-1513) 136, 384
Fontenelle, Bernard (1657-1757) 108, 113
Foresti, Jacopo Filippo (1434-1520) 351, 353
Formaggio, Dino 551
Forster, Leonard 383, 508, 552
Fortescue, Sir John (vers 1358-vers 1479) 69
Fortini, Pietro (1500-vers 1562) 467
Foucault, Michel 378
Fouquet, Doris 155
Fourquin, Guy 41, 82, 417
Fourrier, Anthime 494
Fracastor (Girolamo Fracastoro, 1483-1553) 495
Franceschini, Ezio 517
Franchetti Pardo, V. 92
Francisco de Victoria (?-1553) 292
Franco, Matteo (1447-1497) 393, 412
François Ier, roi de France (1515-1547) 322
François d'Assise, saint (1181/2-1226) 363, 364, 367
François de Sales, saint (1567-1622) 259
François de Tolède (1532-1596) 279
François Xavier, saint (1506-1552) 96, 102
Franičević, Marin 556
Frank, Grace 377, 383
Frankfurt, Johannes von (Lagenator, vers 1380-1440) 364
Frankfurter, Philipp (fin du XVe s.) 470
Fraser, Russel 550
Frauenlob, voir Meißen, Heinrich von
Frautschi, R. L. 383
Frédéric Ier, roi de Naples (1496-1501) 475, 506
Frédéric II, empereur (1220-1250) 42, 44, 205
Frédéric III, empereur (1450-1493) 45, 48, 54, 69, 109, 133, 354, 526
Frédérique le Victorieux, électeur du Palatinat (1449-1476) 134
Freeman, M. K. 400
Fremund, saint (?-886) 366
Frénaud, G. 370
Frescobaldi, Dino (1271-1316) 446
Fresne de Beaucourt, G. du 417
Frezzi, Federico (1346-?) 144
Friedenthal, Richard 280
Friedrich, Werner P. 483
Fristedt, Sven L. 248
Froissart, Jean (1347-1410), 417, 447, 454
Frontin (Frontinus Sextus Julius, 30-103/4) 171, 182, 490, 491
Frulovisi, Tito Livio de' (1400-1456) 201, 511
Fry, Walter (XVe s.) 331, 332
Fubini, Mario 401
Fueter, Eduard 355, 522, 524, 528
Fuetrer, Ulrich (?-vers 1495) 66, 373, 376, 378, 383, 411
Fügedi, Erik 558
Fugger, les 77
Fürer, les 77
Furnivall, J. 370, 400
Fust, Johann (1400-vers 1466) 139, 140, 152
Gacak, V. M. 444
Gaddi, Taddeo (vers 1300-1366) 301
Gadio, Bartolomeo (1414-1484) 88
Gadol, J. 204, 343
Gaeta, Franco 126, 184, 204, 530, 547
Gaffarel, Paul 104
Gagner, Sten 49
Gaguin, Robert (?-1501) 164, 165, 230, 527
Gaida, Giacinto 544
Gaier, Ulrich 400
Galántai, Elisabeth 355
Galeotto Marzio, voir Marzio da Nardi, Galeotto
Galifer (XIVe s.) 99
Galilée (Galileo Galilei, 1564-1642) 106, 108, 113, 208, 346.
Galindez de Carvajal, Lorenzo (1472-1532) 410, 470
Gallardo, Piero 459, 559
Gallettus, Gustavus Camillus 544
Galli, Egidio (début du XVIe s.) 511
Gallopes, Jean (2e moitié du XVe s.) 361, 366
Gallucci, Giovanni Paolo (1538-1621) 340, 344, 346
Gama, Vasco de (vers 1469-1524) 33, 93, 101
Gambarus, Petrus Andreas (1480-1528) 61
Gambino d'Arezzo (XVe s.) 392
Gandillac, Maurice de 184, 214, 260, 293, 549
Gansfort, Johann Wessel (1419-1489) 262
Ganshof, François-L. 49, 60
Garati da Lodi, Martino (?-1453) 52, 61
Garázda, Péter (1450?-1507) 202
Garcia de Cartagena, Alonso (1384-1456) 173, 179, 201, 372, 373, 492
Garcia de Diégo, V. 383
Gardafus (IIe s. apr. n. ère) 94
Garencières, Jean de (1372?-1415) 447, 448
Garin, Eugenio 91, 113, 125, 168, 176, 177, 184, 202-204, 214, 225, 235, 323, 382, 483, 530, 544, 547-549, 551, 559
Gasparo da Volterra (milieu du XVe s.) 123
Gassendi, Pierre (1592-1655) 109, 111
Gathercole, Patricia 494
Gato, Juan Alvarez (1433-1509) 451
Gauberte (2e moitié du XVe s.) 431
Gaudemet, Jean 49
Gaulier, Achille (fin du XVe s.) 449
Gaunt, John of, voir John of Gaunt
Gautier, Léon 417, 422, 428, 430
Gautier de Châtillon, Philippe (vers 1135-vers 1200) 496
Gautier de Coincy (1177-1236) 361
Gautier de Metz (actif vers 1245) 340
Gaza, Théodore (vers 1400-1475) 67, 110, 122-125, 160, 171-173, 485, 487-489
Geanokoplos, Deno John 184
Gebhardt, Bruno 41, 554, 559
Geiger, Eugenio
Geiger, L. 184
Geldner, Ferdinand 146
Gémiste Pléthon (vers 1355-1450) 71, 122-124, 173, 178, 184, 208-212, 214

Genet, Raoul 60
Genghis Khan (1206-1227) 440
Genicot, Léopold 551
Gennadij, archevêque de Novgorod (?-1504) 242
Gennadios, patriarche de Constantinople (vers 1405-1472) 173, 209
Gennaro, Jacopo di (1436-1508) 392
Gensfleisch, Johann, voir Gutenberg
Gentile, Giovanni 202, 559
Gentile da Fabriano (vers 1370-1427) 300
Geoffrey de Monmouth (vers 1100-1154) 527
Georges, saint (saint légendaire) 148, 366
Georges de Poděbrady, roi de Bohême (1458-1471) 48-50, 276-278, 281, 332
Gérard de Crémone (1114-1187) 109
Gerardo da Borgo San Donnino (?-1276) 259, 283
Gerézdi, Rabán 558
Gerl, Hanna-Barbara 204
Gerlo, Aloïs 559
Gernhuber, Joachim 50
Gersen, abbé de Verceil (XIIIe s.) 264
Gerson, Jean (1363-1428) 20, 65, 68, 142, 163, 166, 176, 179, 250-255, 257, 261, 262, 285, 292-294, 357, 361-363, 370
Geyer, Bernhard 346
Gherardi da Prato, Giovanni (vers 1367-1442/46) 466
Ghiberti, Lorenzo (1478-1455) 182, 304, 408
Ghirlandaio, Domenico (1449-1494) 311
Ghisolfi, Buscarello (XIIIe s.) 96
Ghizeghem, Hayne van, voir Hayne van Ghizeghem
Giacomo da Teramo (1349-1417) 143
Gibaldi, Joseph 552
Gibbon, Edward (1737-1794) 525
Gieysztor, Aleksander 560
Gigli O. 383
Giglioli, Gigliolo (1re moitié du XVe s.) 512
Gilbert, Creighton, E. 305, 549
Gilissen, John 50
Gill, Joseph 292
Gille, Bertrand 553
Gilles, Nicole (?-1503) 66
Gilles Des Ormes (1438-?) 390
Gilles de Rome (Egidio Romano, vers 1243-1316) 177, 528
Gilles de Viterbe (Egidio da Viterbo, 1469-1532) 283, 287
Gilles le Bouvier (le Héraut Berry, vers 1386-apr. 1455) 64, 417
Gilmore, Myron P. 32, 184, 203, 547
Gilson, Etienne 55, 346, 373
Giocondo, Fra (Giovanni da Verona, vers 1435-1515) 322
Giotto di Bondone (1266-1337) 298, 305, 307, 532, 534
Giovanni di Carignano (XIVe s.) 99
Giovanni da Legnano (?-1383) 46
Giovanni da Milano (?-1451) 88
Giovanni da Montecorvino (1247-1328) 96
Giovanni da Ragusa (1390/95-1443) 282, 285, 293
Giovanni da San Miniato (actif vers 1400) 232
Giovanni Fiorentino, Ser (2e moitié du XIVe s.) 465, 481
Giovanotti, Eugenio 400
Giraldi Cinzio, Giambattista (1504-1573) 467
Giustiniani, Bernardo (1408-1489) 522, 523
Giustiniani, Leonardo (1388-vers 1446) 182, 363, 456, 487, 488
Giustiniani, Tommaso (1476-1528) 282, 287, 293
Giustiniani, Vito R. 544
Glendower, Owen (vers 1359-1416) 36
Glorieux, P. 293, 370
Gloucester, Humphrey, duc de, voir Humphrey, duc de Gloucester
Glunz, Hans H. 458
Godefroy de Bouillon (vers 1061-1100) 421, 422, 426, 430
Godet, R. 105
Goethe, Johann Wolfgang von (1749-1832) 551
Goetz, Nicolaus (IVe s.) 154
Goetz, Walter 551
Goldast, Melchior 293
Goldschmidt, E. P. 548
Goldthwaite, Richard 323
Goleniščev-Kutuzov, N. I. 552, 562
Gombrich, Ernest H. 304, 553
Gonesse, Nicolas de (actif vers 1400) 491, 492
Gonnot, Micheau (actif en 1466) 373, 376, 411
Gonzaga, Lodovico, duc de Mantoue (1444-1472) 540
Gonzales, Fernán (actif vers 940) 438
Gonzales, Muela 400
González De Puebla, Dr. Rodrigo (actif entre 1487-1507) 59, 60, 62
Goodfield, J. 113
Gorfunkel, Aleksandr Haizovič 549
Goro da San Gimignano, Giovanni (XIVe s.) 341, 343
Gottfried von Straßburg, voir Straßburg, Gottfried von
Gottifredi, Bartolomeo (1re moitié du XVIe s.) 218
Gouda, Willem Hermansz van (XVe s.) 503
Gourmont, Remy de 265
Gower, John (vers 1325-1408) 373, 381, 454, 481
Gozzoli, Benozzo (1420-1497) 311
Graciotti, Sante 508, 544
Gradenigo, Jacopo (?-avant 1420) 362
Grafenauer, Bogo 556
Grandson, Oton de (?-1397) 447, 452
Grant, Leonard 544
Grassi, L. 323
Gratien (Gratianus, ?-vers 1160) 46, 292
Gray, Douglas 459
Grayson, Cecil 204, 224, 313
Grazzini, Francesco (il Lasca, 1503-1584) 467
Gréban, Arnoul (vers 1420-vers 1471) 247, 360, 363, 370
Gréban, Simon (XVe s.) 363
Greco, le (Domenikos Theotokopoulos, vers 1540-1614) 545
Greco, Aulo 184, 545
Green, L. 528, 547
Green, Otis H. 225, 459, 557
Greg, Walter Wilson 552
Grégoire Ier (le Grand), saint, pape (590-604) 361, 446
Grégoire de Nazianze, saint (vers 330-vers 390) 122

Grégoire de Nysse, saint (vers 335-395) 173, 183
Gregorio da Città di Castello, voir Tifernate, Gregorio
Grenon, Nicolas (vers 1370-1449) 326, 330
Grente, Georges 557
Grévy-Pons, Nicole 214
Grey, William (2e moitié du XVIe s.) 228
Gringore, Pierre (vers 1475-vers 1538) 144, 380, 383
Groote, Geert (1340-1384) 166, 257, 261-264, 266, 267, 365
Grosjean, Georges 155
Grosseteste, Robert (vers 1170-1253) 255
Grotius, Hugo (1583-1645) 60
Grunau, Simon (XVIe s.) 352
Grüninger, Johann (vers 1455-vers 1532) 150
Gruterus, Janus (1560-1627) 507
Gualdo Rosa, Lucia 203
Guardi, les 76
Guarino, Battista (1434-1513) 161, 504, 519
Guarino da Verona (1374-1460) 110, 118, 121, 125, 128, 134, 135, 159-161, 164, 168, 174, 178, 181, 182, 184, 189, 228, 229, 384, 456, 487-489, 494, 500, 504-506, 524, 534, 536, 538, 541
Guasti, Cesare 62
Gubern Garriga-Noguès, Santiago 401
Gudzij, I. K. 561
Guenée, Bernard 32, 417, 458
Guenée, Simone 167
Guevara, Antonio de (vers 1480-1544) 453
Guggenbühl, Gottfried 41
Guglielmo da Pastrengo (vers 1290-1362) 338, 345
Guicciardini, Pietro (1370-1441) 414
Guichardin (Francesco Guicciardini, 1483-1540) 522
Guidoni, E. 92
Guignard, Jacques 145
Guillaume de Deguileville (1330-1358) 361, 365
Guillaume de Hildernissem (XVe s.) 253
Guillaume de Saint-Thierry (vers 1085-1148) 251, 254
Guillaume de Lorris (vers 1200/1210-1240) 408
Guillén, Claudio 385
Guinizelli, Guido (vers 1240-1276) 446
Guiraud, Jean 184, 549
Gundersheimer, W. L. 557
Gustafson, A. 561
Gutenberg (Johann Gensfleisch, 1394/1399-1468) 110, 137, 139, 140, 145, 147-149, 239, 239, 359
Gutkind, E. A. 92
Guy, Henri 382
Guyard des Moulins (fin du XIIIe s.) 243
Guzmán, Ferrán Pérez de (vers 1378-vers 1460) 69, 532
Guzmán, Luiz de (1re moitié du XVe s.) 243
Gyle, saint (VIIe s.) 366

Habakukk, H. J. 105
Habsbourg, les 31, 59, 277, 520
Hackett, W. M. 430
Haebler, Konrad 145, 146
Hagenau, Reinmar von (vers 1160-vers 1210) 457
Hagenbach, Peter von (?-1474) 40
Haiton (vers 1235-vers 1314) 96
Hakluyt, Richard (vers 1553-1616) 96
Halanskij, M. E. 444
Hale, John Rigby 548
Halecki, O. 71
Halkin, Léon-E. 268
Hall, Vernon 483
Haller, J. 292
Ham, E. B. 430
Hamann, Günther 113
Han, Ulrich (actif entre 1467-1478) 151
Handschin, Werner 529
Hannibal (247/6-183 av. n. ère) 182
Hans, Bruder (actif vers 1400) 364, 370
Hardi, Vincent 62
Hardyng, John (1378-1465) 408
Hart, H. 204
Härtel, Helmar 548
Hartlieb, Johann (?-1468) 149, 556
Hartmann von der Aue, voir Aue, Hartmann von der
Hartt, Frederick 307, 311
Hartung, A. E. 430
Harvey, Sir Paul 555
Hasištejnský de Lobkovic, Bohuslav, voir Lobkovic, Bohuslav Hasištejnský de
Hassinger, Erich 43, 548
Haubst, Rudolf 214
Hauser, Arnold 91, 551
Hauser, Henri 548
Hautecœur, Louis 324
Hauteville, Pierre de (début du XVe s.) 409
Hauvette, Henri 472
Havránek, Bohuslav 280
Hay, Denis 294, 530, 547, 548, 550, 559
Haydn, Hiram 547
Hayne van Ghizeghem (?-1472) 330, 331
Hedwige (Jadwiga), reine de Pologne (1384-1399) 27
Hedwige de Silésie, sainte (1175-1243) 364
Heers, Jacques 32, 41, 82, 105, 418, 548
Hegedűs, Stephanus 544
Hegel, Friedrich (1770-1831) 416, 522
Hegius, Alexander (1433?-1498) 503
Heimburg, Gregor (1400-1472) 285, 293
Heimpel, H. 293
Heinrich von Langenstein, voir Langenstein, Heinrich von
Heinrich von Laufenberg, voir Laufenberg, Heinrich von
Heinrich von Meißen, voir Meißen, Heinrich von
Heinrich von Mügeln, voir Mügeln, Heinrich von
Heinrich von München, voir München, Heinrich von
Heitmann, Klaus 551
Heitz, Paul 155
Hejnic, Josef 555
Hektorović, Petar (1487-1572) 507
Hellinga, Lotte 548
Heller, Ágnes 202, 549
Helton, Tinsley 547

Hemerken, Thomas, voir Kempis, Thomas a
Henning, Richard 104
Henri IV (Bolingbroke), roi d'Angleterre (1399-1413) 23, 429, 454
Henri V, roi d'Angleterre (1413-1422) 23, 233, 366
Henri VI, roi d'Angleterre (1422-1461) 23, 34
Henri VII (Tudor), roi d'Angleterre (1485-1505) 23, 59
Henri III, roi de Castille (1390-1407) 394
Henri IV, roi de Castille (1454-1479) 58, 377, 386, 391
Henri III, roi de Portugal (1390-1407) 22
Henri le Navigateur, prince portugais (1394-1460) 22, 101, 102, 105, 112
Henry the Minstrel (actif 1407-1492) 68
Henryson, Robert (vrs 1425-vers 1506) 454, 463
Hercule Ier (d'Este), duc de Ferrare (1471-1505) 89, 129, 515, 518, 542
Herde, P. 203
Herding, Otto 548
Heredia, F. de 189, 536
Herenc, Baudet (XVe s.) 374, 449
Hermann von Sachsenheim, voir Sachsenheim, Hermann von
Hermans, Francis 550
Hermansz von Gouda, Willem, voir Gouda, Willem Hermansz
Hermès Trismégiste (auteur fictif) 211, 232, 483
Hermogène (Hermogenês, IIe s. av. n. ère) 119
Herod, Charles C. 71
Hérodote (Herodotos, vers 484-vers 420) 67, 173, 350, 488, 523
Héroët, Antoine (vers 1492-1568) 224
Herolt, Johannes (1380/90-1468) 364
Héron, A. 383
Héron d'Alexandrie (Ier s. apr. n. ère) 486, 488
Herp, Hendrik (début du XVe s.-1477) 142
Herrick, Marvin Theodore 517
Hermann, R. 184
Herstage, G. J. H. 430
Hertz, Frederick 71
Hesdin, Jean de (milieu du XIVe s.) 229
Hesdin, Simon de (fin du XIVe s.) 491, 492
Hésiode (Hêsiodos, VIIIe s. avant n. ère) 67, 71, 176, 181, 489
Hess, Günter 400
Hesse, Benedykt (?-1456) 166
Heugas, P. 459
Heydenreich, Ludwig, H. 324
Heydte, Friedrich August, Fr. von der 49
Heymerich de Campo (?-1460) 207, 285, 293
Heynlin, Jean (1430/33-1496) 141, 164, 167
Highet, Gilbert 399, 550
Hill, Jane 32
Hill, David J. 32, 60
Hilton, Walter (?-1395) 366
Hind, Arthur M. 154
Hinrek van Alkmaar (2e moitié du XVe s.) 397
Hippeau, C. 430
Hippocrate (Hippokratês, vers 460-vers 377) 484, 489, 490
Hirsch, Rudolf 145
Hiver de Beauvoir 418
Hoccleve, Thomas (1368-1450) 376, 378, 381, 453, 454
Hodgart, Matthew 387, 399
Hodnett, Edward 155
Hofer, Johannes 260
Hoffman, E. 293
Höfler, K. 280
Hohlweg, Armin 125
Holbein, Hans, le Jeune (1497-1543) 378
Holeček, Josef 444
Holle, Lienhart (actif en 1482-84) 150
Holmes, G. 203
Holotík, L'udovít 562
Holye von Laufen, Elias (actif vers 1470) 240
Homère (Homêros, VIIIe s. av. n. ère) 121, 173, 181, 421, 441, 486, 489, 532
Honorius, Augustodunensis (Honoré d'Autun, XIIe s.) 163
Horace (Quintus Horatius Flaccus, 65-8) 344, 383, 395, 498, 705
Horváth, János 558
Hrabák, Jozef 280, 400, 401, 555
Hrabaz, Vladimir, E. 61
Hrdina, Karel 555
Hrotswith von Gandersheim (vers 935-975) 496
Hrubý, Antonín 371
Hubay, Ilona 355
Hubrecht, Georges 50
Huddlestone, R. 370
Hugelmann, Karl Gottfried 71
Hugues Capet, roi de France (987-996) 411, 416, 422
Hugues de Balma, voir Balma, Hugues de
Hugues de Foulloy (?-après 1173) 448
Hugues de Saint-Cher (?-1263) 240
Hugues de Saint-Victor (?-1141) 206, 255, 343, 448
Huizinga, Johan 71, 382, 399, 417, 547, 551
Humboldt, Wilhelm von (1767-1835) 551
Humphrey, duc de Gloucester (1392-1447) 133, 201, 429
Hunyadi, les 350
Hunyadi, János (1387-1456) 49, 54, 103, 135, 435, 539
Hunyadi, Mathias, voir Mathias Corvinus
Hus, Jan (Jan z Husince, 1369-1415) 21, 37, 41, 65, 241, 245, 259, 270-273, 280, 281, 357, 367, 368, 391, 395
Húska, Martinek (?-1421) 38
Huss, Mathias (fin du XVe s.) 152
Huszti, József 225, 509
Hutten, Ulrich von (1488-1523) 191
Huusman, Roelf, voir Agricola, Rodolphe
Huza, Václav 286, 555
Hyma, A. 260
Hymann, Isabelle 324

Ignace de Loyola, saint (1491-1556) 263, 266
Igor (héros légendaire) 69
Ijsewijn, Jozef 167, 168, 225, 508, 516, 548, 552
Ilardi, Vincent 61
Imbert, Jean 82

Imola, Benvenuto da, voir Benvenuto da Imola
Imperial, Francisco (1450-?) 376, 452
Inghirami, Tommaso (Fedra, 1470-1516) 515
Innocent IV (Sinibaldo Fieschi), pape (1243-1254) 95
Innocent VI (Etienne Aubert), pape (1352-1362) 26
Innocent VII (Cosimo de' Migliorati), pape (1404-1406) 505
Innocent VIII (Giovanni Battista Cybo), pape (1484-1492) 80, 313, 393, 534
Irmscher, Johannes 71, 355, 548
Irsay, Stephen d' 167, 548
Isaac, Heinrich (vers 1450-1517) 330
Isabeau de Bavière, reine de France (1371-1435) 409
Isabelle Ire, reine de Castille (1474-1504) 22, 43, 59, 451
Isabelle, princesse d'Aragon, fille de Ferdinand II (1470-1498) 59
Isabelle de France, femme de Gian Galeazzo Visconti (?-1372) 129
Isidore de Séville, saint (vers 560-636) 118, 153, 227, 229, 343, 349
Isidore, métropolite de Kiev (vers 1380-1463) 27
Isocrate (Isokratês, 436-338) 121, 172, 174, 489
Isotta degli Atti (1432/33-1474) 540
Ivan III Vassiliévitch (le Grand), grand-prince de Russie (1462-1505) 27, 68, 70, 103, 433
Ivanich, Paulus (milieu du XVe s.) 177

Jack, R. D. S. 225
Jacob, E. F. 292, 293
Jacobellus de Mysa, voir Jakoubek de Stříbro
Jacobus Gallus (1550-1591) 332
Jacopo di Gennaro (1431-1508) 392
Jacopo di Portogallo, cardinal (?-1459) 538
Jacques de Marchia, saint (1394-1476) 242
Jacques IV, roi d'Ecosse (1488-1513) 454
Jacques V, duc de Nemours (XVe s.) 408
Jacques de Venise (XIIe s.) 120
Jacques de Voragine (Jacopo da Varazze, vers 1228-1298) 143, 150, 362
Jacquot, Jean 517, 518, 550
Jadwiga, voir Hedwige
Jaeger, Werner 551
Jagellon, voir Vladislas II Jagellon, roi de Pologne
Jagellons, les 28, 68, 134, 350
Jakoubek de Stříbro (Jacobellus de Mysa, 1373-1429) 271, 273, 274, 279, 280
Jamblique (Jamblikhos, IIe s. av. n. ère) 211, 488
Janszoon, Laurens (Coster de Haarlem, 1405-1484) 139, 149
Janus Pannonius (1434-1472) 64, 135, 136, 177, 202, 224, 398, 487, 489, 495, 499, 505, 508, 509, 537, 538, 540, 541, 544, 558
Jappe, Alberts W. 268
Jaroszewski, Tadeusz S. 560
Jarry, Eugène 214
Jaspers, Karl 214
Jauss, Hans Robert 400
Jean, saint, évangeliste 180
Jean de Capistran, saint (1393-1456) 56, 270, 277, 289, 358, 363
Jean Chrysostome, saint (344/54-407) 22, 172, 173, 179
Jean Damascène, saint (675-749) 183
Jean V (Paléologue), empereur de Byzance (1341-1354, 1355-1391) 28
Jean VI (Cantacuzène), empereur de Byzance (1347-1355) 28
Jean VIII (Paléologue), empereur de Byzance (1425-1448) 54, 122
Jean XXII (Jacques Duèse), pape (1316-1334) 20
Jean Ier, roi d'Aragon (1387-1395) 22
Jean II, roi d'Aragon (1458-1479) 22, 58, 102, 410
Jean II, roi de Castille (1405-1454) 201, 377, 386, 391, 492
Jean Ier (le Grand), roi de Portugal (1385-1433) 22, 43, 69
Jean II, roi de Portugal (1481-1495) 105, 410, 414
Jean, duc de Berry (1340-1416) 132, 307, 359, 408, 491
Jean sans Peur, duc de Bourgogne (1404-1419) 23, 29, 408
Jean, prêtre (personnage légendaire) 100, 103
Jean d'Arras (fin du XIVe s.) 414
Jean de Meung, voir Meung, Jean de
Jean de Vignay, voir Vignay, Jean de
Jeanne d'Arc, sainte (1412-1431) 23, 68, 162, 386, 541, 544
Jedin, Hubert 292, 550
Jensen, Lamar de 548
Jérôme, saint (340-419/20) 179, 232, 267, 356, 525
Jérôme de Prague (vers 1380-1416) 21, 233, 259, 270, 280, 395
Jiménez, Bachiller (XVe s.) 458
Jiménez de Cisneros, Francisco, cardinal (1436-1517) 243, 249, 290
Jiménez de Urrea, Pedro Manuel de (vers 1486-vers 1535) 453
Joachim, saint 501
Joachim de Flore (Gioacchino da Fiore, 1132-1202) 259, 260, 283
Joachimson, Paul 293, 355, 529
Joannes Pannonius (2e moitié du XVe s.) 211
João de Portugal, Don (1400-1442) 410
Jobst, margrave de Brandebourg (?-1411) 21
Jöcher, Christian Gottlieb 554
Jodogne, Omer 417
Jodogne, Pierre 370, 382, 383
Johann von Konstanz, voir Konstanz, Johann von
Johann von Neumarkt, voir Neumarkt, Johann von
John of Gaunt, duc de Lancastre (1340-1399) 22, 23
Jones, Royston Oscar 508, 556
Jones, W. M. 508
Josquin Des Prés, voir Des Prés, Josquin
Josse, saint (saint légendaire) 361
Jourda, Pierre 472
Juan de Encina, voir Encina, Juan de
Juan Manuel, Don (1282-1348?) 409, 417, 462
Juan de Mena, voir Mena, Juan de
Juan de Padilla, voir Padilla, Juan de
Juba II, roi de Numidie (?-23 apr. n. ère) 94
Jugurtha, roi de Numidie (118-103 av. n. ère) 492

Jurginis, Juozas 562
Jules II (Giuliano della Rovere), pape (1503-1513) 287
Julian of Norwich (1340-1413) 366, 370
Julien l'Apostat, empereur romain (355-363) 210
Julien, frère (?-après 1237) 95
Justin (IIe s.) 94, 349, 491
Juvénal (?-avant 1450) 210
Juvénal (Decimus Junius Juvenalis, vers 60-vers 140) 132, 143, 384, 385, 387, 397, 491, 495, 498
Juvénal des Ursins, Jean (1388-1473) 417

Kadlec, Jaroslav 248, 371
Kadłubek, Wincenty (1160-1223) 349
Kalivoda, Robert 281
Kaminsky, Howard 280, 371
Karadžić, Vuk St. 433
Kardos, Tibor 71, 249, 281, 483, 558
Kaulen, Franz 248
Kautzsch, Rudolf 155
Kavka, František 280
Kean, P. M. 373, 382
Keck, Johann (?-1480) 256
Keller, Adalbert 400
Kelley, Donald R. 529, 530
Kelly, D. 458
Kelso, Ruth 550
Kendall, Paul Murray 61, 62
Kenyeres, Ágnes 557
Kempe, Margery (milieu du XVe s.) 366
Kempf, Nikolaus (1397-1467) 180
Kempis, Thomas a (1379/80-1471) 257, 262-266, 289, 357, 365, 369-371
Kepler, Johannes (1571-1630) 109
Kerkmeister, Johannes (actif vers 1485) 514
Kerl, Anton 136
Kern, I. 459
Kernan, Alvin 400
Kessler, Eckhard 203, 508, 529, 552, 553
Kibre, Pearl 548
Kilgour, Raymond Lincoln 418
Kinauer, Rudolf 155
Kindermann, Heinz 552
Kingsford, C. L. 529
Kinsman, Robert S. 550
Klaniczay, Tibor 145, 483, 551, 545-547, 552, 558
Klein, Robert 91, 551
Klibansky, Raymond 255, 549
Klotz, Heinrich 324
Kneer, A. 294
Knös, Börge 184
Knuvelder, Gerard 559
Koberger, Anton (vers 1440-1513) 151
Koch, Ursula 155
Koenigsberger, Helmut Georg 548
Kohut, Karl 235
Kolde, Dietrich (vers 1435-1515) 364
Koljević, Iv. 444
Kombol, Mihovil 556
Komenský, voir Comenius
Konetzke, Richard 62
Konopczyński, Wladyslaw 560
Konrad von Weinsberg, voir Weinsberg, Konrad von
Konrad, N. I. 547
Konstanz, Johann von (XIIIe-XIXe s.) 456
Kopeczký, Milan 556
Koranda, Václav (1424-1519) 275, 279
Körner, Josef 554
Korybut, Sigismond (?-1435) 38
Kosáry, Domokos 558
Kosch, Wilhelm 554
Kossmann, K. H. 559
Kostić, Dragutin 444
Koublaï, grand-khan des Mongols (1259-1294) 97
Koyré, Alexandre 112, 553
Krafft, Fritz 548
Kraiburg, Bernhard von (1410/20-1477) 230
Krailsheimer, A. J. 552
Krantz, Albert (1448-1517) 526
Kranz, Gisbert 370, 550
Krása, Josef 136, 249
Krauske, Otto 60
Kravcov, N. J. 444
Krebs, Nikolaus, voir Cues, Nicolas de
Krejčí, Karel 560
Kreutzer, Johannes (vers 1400-1468) 364
Křišťán de Prachatice (XVe s.) 275
Kristeller, Paul 154, 155
Kristeller, Paul Oskar 202, 214, 221, 225, 382, 483, 494, 547-549, 551, 558
Kristo, Julius 355
Kroeber, A. 430
Kropáček, Pavel 280
Kuhn, Hugo 459
Kuiper, G. C. 508, 553
Kunze, Horst 155
Kürenberg, Der von (XIIe s.) 455
Kurz, M. 155
Kurzmann, Andreas (?-avant 1428) 364
Kushner, Eva 494, 552
Kyas, Vladimir 244, 248, 249
Kybal, Vlastimil 280, 281
Kyeser, Konrad (1366-après 1405) 182

Labande, Edmond-René 292, 559
Labertet, A. 459
Laborde, A. de 370
Lactance (vers 260-vers 325)
Ladame, Nicaise (1465-1547) 457
Ladislas Ier, saint, roi de Hongrie (1077-1095) 368, 531
Ladislas, V, roi de Bohème (1440-1457) et de Hongrie (1444-1457) 109, 229, 394
La Fosse, Eustache de (v. 1451-1523) 102

Lafitte-Houssa, J. 458
La Marche, Olivier de (vers 1426-1502) 376, 378, 383, 408, 410, 416, 417, 448
Lampe, G. W. H. 248, 370
Lanam, E. 155
Landfester, Rüdiger 355, 529
Landino, Cristoforo (1424-1504) 180, 194, 211, 373, 478, 491, 498, 499, 502, 503, 538
Landino, Francesco (1325-1397) 330
Lane, F. C. 105
Langenstein, Heinrich von (1223-1297) 286, 294
Langius, Rudolf (1438/39-1519) 501, 503
Langlois, Charles Victor 104, 379
Langlois, E. 383
Langrosch, Karl 400
Lannoy, Ghillebert de (1386-1462) 417
Lantins, Arnold de (1re moitié du XVe s.) 326
Lapeyre, Henri 548
Lapo da Castiglionchio (Lapus Castelliunculus, le jeune, 1405-1438) 172, 174, 182
La Roncière, Charles de 104, 105
Larsen, Sofus 104
La Sale, Antoine de (vers 1388-1461) 409, 457
Lascaris, Constantin (1435-1501) 67, 123
Lascaris, Janus (vers 1445-1534) 130, 172, 184
Lasocki, Mikołaj (?-1450) 134
Latini, Brunetto (vers 1220-1294) 338, 343, 448, 532
Lauber, Diebold (1427-1468) 358
Laufenberg, Heinrich von (139-/91-1460) 364
Laurana, Luciano (1420-25-1479) 88, 321
Laure (Laura, 1308-1348) 477, 480
Laurens, Pierre 400, 508, 552
Laurent de Médicis, voir Médicis, Laurent de
Laurent le Magnifique, voir Médicis, Laurent le
Laurentius de Březova, voir Vavřinec de Březov
Laurentius Nicolaus (actif 1476-1486) 153
Laurentius physicus (XVe s.) 496
Lauritis, J. A. 370
Laval, Jeanne de (?-1468) 361
Lavedan, Pierre 92
Laven, Peter 559
La Vigne, André de (vers 1457-vers 1527) 381, 383
Lawrenson, Thomas Edward 515, 518
Lazar, tsar de Serbie (1329-1389) 435, 437
Lebedys, Jurgis 561
Lebesgue, Jean (1368-1457) 491
Lecestre, Léon 417
Lechler, D. D. 248
Leclerq, Jean 330, 370, 550
Lecoy de la Marche, Albert 418
Lee, G. 555
Lee, S. L. 430
Lefebvre, Joël 400
Lefèvre, Jean (?-1468) 417
Lefèvre, d'Etaples, Jacques (vers 1450-1537) 183, 202, 205, 209, 212, 213, 224, 361
Leff, Gordon 292
Le Franc, Martin (1410-1461) 144, 331
Le Gentil, Georges 105
Le Gentil, Pierre 382, 459
Léger, Louis 249
Le Goff, Jacques 167, 281, 417, 550
Legrand, Jacques (?-1425) 374, 375, 383
Lehmann-Haupt, Hellmut 155
Le Huen, Nicolas (?-1497) 154
Lelong, Jacques 557
Lemaire de Belges, Jean (1473-vers 1525) 379, 380, 382, 383, 448, 459
Le Myésier, Thomas (XIIIe-XIVe s.) 207
Lemberg, Eugen 71
Lenglet-Dufresnoy 383
Lénient, Charles 385, 401
Lenk, Werner 554
Léon III, saint, pape (795-816) 425
Léon X (Giovanni de' Medici), pape (1513-1521) 123, 258, 282, 506
Léonard de Vinci (1452-1519) 86, 182, 183, 206, 213, 304, 514, 518
Leonard, E. R. 204
Leone Ebreo (1460/65-1535) 224
Leoni, Francesco 71
Leoniceno, Niccolò (1428-1524) 487, 488, 490
Leonid 355
Leontius Pilatus (XIVe s.) 121, 486
Léopold III, prince d'Autriche (1351-1386) 455
Lepszy, Kazimierz 560
Leroux de Lincy, Antoine J. V. 400
Le Roy, Guillaume (1473-1493) 41
Lestocquoy, Jean 83
Lesure, François 559
Leto, Pomponio (1428-1497) 175, 197, 500, 506, 514, 518, 520, 523, 538
Lettenhove, Kervin de 383, 417
Levi, A. H. T. 382, 557
Levy, R. 429
Levin, Harry 202, 550
Lewis, C. S. 372, 382, 458
Leyh, Georg 136, 145, 548
Lignamine, Filippo de (XVe s.) 535
Lihačëv, Dmitrij S. 355, 561
Limbourg, frères (début du XVe s.) 307, 406
Lindberg, Conrad 248
Lindberg, David C. 305
Lintilhac, Eugène 401
Lionello (d'Este), duc de Ferrare (1441-1450) 129, 504, 512
Lippi, fra Filippo (vers 1406-1469) 310
Lippi, Lorenzo (1440-1485) 498
Lippmann, Friedrich 154, 155
Livanova, T. N. 553
Lobkovic, Bohuslav Hasištejnský de (Bohuslaus Hassensteinius a Lobkowicz, 1460-1510) 134
Locher, Jakob (1471-1528) 514
Locock, K. B. 370
Lods, Jeanne 418
Lövgren, B. 562

Longeon, Claude 552
Longfellow, Henry (1807-1882) 364
Loomis, Roger Sherman 418
Lope Fernandez de Minaya, Fray (XVe s.) 417
Lopes Fernão (vers 1380-vers 1460) 69
Lopes, Oscar 560
López de Haro, Diego (XVe s.) 452
López de Mendoza, Iñigo, voir Santillane, Marquis de
Lorenzetti, frères 307
Lorenzetti, Pietro (vers 1280-vers 1438) 301
Loschi, Antonio (vers 1365-1441) 229, 511
Lot, Ferdinand 418
Lotz, Wolfgang 324
Louis IX, saint, roi de France (1226-1270) 21, 95, 96, 243, 426, 531
Louis XI, roi de France (1461-1483) 23, 40, 48, 49, 58-62, 68, 69, 102, 162, 213, 330, 390, 491, 534, 542, 543
Louis XII, roi de France (1498-1515) 129, 511
Louis Ier (d'Anjou), le Grand, roi de Hongrie (1342-1382), roi de Pologne (1370-1382) 27, 28
Louis Ier (d'Anjou), roi titulaire de Naples et comte de Provence (1381-1384) 132
Louis II (d'Anjou), roi titulaire de Naples et comte de Provence (1384-1417) 47
Louis de Beauvau (1410?-1462) 209
Louis de Bourbon (1337-1410) 28, 491
Louis de Bruges (XVe s.) 408
Louis de la Cerda (XIVe s.) 99
Louis d'Orléans (1372-1407) 23, 429
Loup de Ferrières (?-862) 131
Lourdaux, W. 268
Lovati, Lovato (1241-1309) 497, 510, 518
Love, Nicholas (actif vers 1410) 366
Lubec, Henri de 214
Lucain (Marcus Annaeus Lucanus, 39-65) 344, 490, 498, 540
Lucas, R. H. 383, 494, 548
Lucena, Juan de (?-vers 1506) 180
Lucène, Vasque de (Vasco Fernandez de Lucena, vers 1435/1440-1512) 491, 494
Lucien de Samosate (Loukianos, 125-vers 192) 121, 128, 143, 172, 178, 181, 384, 489-492
Lucilius, Caius (vers 180-vers 102 av. J.-C.) 384, 385, 498
Lucrèce (Titus Lucretius Carus, vers 98-55 av. J.-C.) 128, 171, 191, 195, 211
Luder, Peter (?-après 1474) 501, 503, 526
Ludolphe de Saxe (vers 1295-1377) 142, 143, 360, 361, 364, 365
Ludovic le More, duc de Milan (Lodovico Sforza, il Moro, 1452-1508) 86
Ludvík de Hrádec Králové (début du XVe s.) 365
Ludwig, Walther 509
Ludueña, Hernando de (XVe s.) 451-453
Lugli, P. M. 92
Luiso, F. P. 203
Lull (Ramón Llull, vers 1235-1315) 176, 179, 184, 207, 214, 250, 254, 332, 409, 460
Lunačarskij, A. V. 561
Lur'e, Ja. S. 71
Luther, Martin (1483-1546) 213, 254, 289, 332, 507, 524
Lutz, J. 370
Lützow, Francis 555
Lydgate, John (1375-1460) 144, 231, 357, 366, 370, 373, 376, 377, 381-383, 386, 393, 453, 457
Lysias (vers 440-380 av. J.-C.) 489

Macartney, C. A. 355
Macek, Josef 41, 281, 559
Machado, F. 104
Máchal, Jan 444
Machaut, Guillaume de (1300-1377) 325, 327, 328, 333, 379, 447-449, 452, 454, 458
Machiavel (Niccolò Machiavelli, 1469-1527) 60, 64, 166, 213, 513-516, 522, 527, 538
Machovec, Milán 281
Macrin, Salmon (Jean Salmon, 1490-1557) 507
Madurowicz-Urbanska, Helena 560
Maerlant, Jacob van (vers 1235-vers 1300) 244, 365
Maffei, Raffaele (Volaterranus, 1451-1522) 338-341, 343, 344
Magdalen, sainte 366
Magelhaes Godinho, Vitorino 104
Maggini, F. 484
Magnus VI, roi de Norvège (1263-1280) 42
Mahomet (570/580-632) 209
Maier, Ida 509
Maillard, Olivier (vers 1430-vers 1502) 395, 396
Maillet, Jacques (XVe s.) 431
Mainardi, Arlotto (1396-1484) 223
Mainusch, H. 508
Mair, John (vers 1467-1550) 205, 288, 294
Mair, Martin (?-1481) 49, 205
Maitland, William (vers 1528-1573) 42
Malatesta, les 316, 504, 536
Malatesta, Carlo (1368-1429) 531
Malatesta, Sigismondo (1417-1468) 210, 540, 542, 544
Malermi, Niccolò (vers 1422-1481) 244
Malfante, Antonio (vers 1410-vers 1450) 99, 100
Malle, L. 323
Mallucello, Lanzaroto (actif vers 1312) 99
Malory, Sir Thomas (vers 1408-1471) 66, 373, 376, 382, 384, 411, 417, 418
Malpighi, Niccolò (XVe s.) 392
Maltese, Corrado 323
Maltese Degrassi, Livia 323
Mályusz, Elemér 355
Mamaï, khan des Mongols (?-1380) 27
Manassès, Constantin (1143-1181) 349
Mancini, Girolamo 125, 204, 530
Mande, Hendrik (vers 1360-1431) 262
Mandeville, Jean de (vers 1300-1372) 93
Mandrot, B. de 61
Mandrou, Robert 548, 557
Manetti, Antonio di Tuccio (1423-1497) 301, 305, 323, 535, 544

Manetti, Giannozzo (1396-1459) 121, 131, 173, 175, 176, 179, 180, 184, 192, 193, 199, 204, 302, 323, 487, 488, 522, 523, 533, 535, 537, 544, 545
Manfredi da Vercelli (XVe s.) 258
Mangou, grand-khan des Mongols (1251-1259) 95, 96
Manilius, Marcus Ier s. av.-Ier s. ap. n. ère) 171
Mann, Golo 548
Mann, Nicholas 71, 483
Mannteufel, Tadeusz 560
Manrique, Gómez (vers 1412-vers 1490) 69, 177, 364, 370, 371, 453
Manrique, Jorge (vers 1440-1479) 65, 364, 450, 453, 459
Mansel, Jean (XVe s.) 411, 430
Mansion, Colard (?-1484) 154
Mantegna, Andrea (1431-1506) 310
Manuce (Aldo Manuzio, vers 1449-1515) 123, 151
Manuel Ier (le Grand), roi de Portugal (1495-1521) 189, 407
Manuel II (Paléologue), empereur de Byzance (1391-1425) 29, 121
Manuel, Juan, voir Juan Manuel, Don
Manzini della Motta, Giovanni (2e moitié du XIVe s.) 511
Maravall Casesnoves, José Antonio 71, 557
Marcadé, Eustache (?-vers 1440) 362
Marcanova, Giovanni (1418-1467) 175
Marcel, Raymond 214, 224
March, Ausias (1397-1459) 446, 451
Marchesinus, Johannes (actif vers 1300) 240
Marchia, Jacques de, saint, voir Jacques de Marchia, saint
Marcin de Przemyśl (Marcin Król z Żurawiczy, 1422-1460) 166
Marconi, Paolo 92
Maréchal, Pierre (fin du XVe s.) 430
Margarit y Pau, Juan (1421-1484) 527
Margolin, Jean-Claude 508, 548, 550, 553
Marguerite, reine de Danemark (1387-1412) 23, 31
Marguerite, sainte 366
Marguerite d'Autriche (1480-1530) 457, 459
Marguerite de Hongrie, sainte (1242-1271) 367
Marguerite de Navarre (1492-1549) 224, 447, 472
Marie de Bourgogne (1457-1482) 541
Marie de Clèves, voir Clèves, Marie de
Marie de France (XIIe s.) 468, 469
Marineus, Lucius (1444-1533) 506
Marini, Antoine (actif vers 1460) 49
Marino, A. 92
Marino, Eugenio 530
Marius Victorinus, Caius (IVe s.) 256
Marix, Jeanne 333
Marko, prince serbe (vers 1335-1394) 434, 435, 444
Marliani, Giovanni (1420-1483) 160
Marot, Clément (1496-1544) 447, 491
Marot, Jean (1463-vers 1526) 377, 381, 383
Marotti, Ferruccio 518
Marrasio, Giovanni (vers 1405-après 1457) 502, 509
Marsan, R. E. 472
Marsh, David 559
Marsile de Padoue (vers 1265-vers 1343) 20, 211, 212, 220
Marsili, Luigi (vers 1342-1394) 178
Marsuppini, Carlo (1399-1453) 121, 487, 489, 490, 502, 534
Martellotti, Guido 484
Martial (Marcus Valerius Martialis, 40-104) 179, 398, 491, 495
Martial d'Auvergne (1430-1508) 408, 469
Martianus Capella (Ve s. 227, 343
Martin V (Oddone Colonna), pape (1417-1431) 175, 258, 274, 286, 287, 392
Martin, A. 155
Martin, Alfred von 548
Martin, Henri-Jean 145, 548
Martin, Victor 549
Martineau-Genieys, Ch. 383
Martínek, Jan 555
Martines, Lauro 32, 41, 203
Martinez de Toledo, Alfonso, voir Talavera, Archiprêtre de
Martini, Francesco di Giorgio (1439-1502) 26, 86-88, 317-319, 321, 323
Marulle, Michel (1453-1500) 495, 497, 499, 502, 504, 506
Mary, André 400
Marzio da Narni, Galeotto (1427-vers 1495) 197, 434, 537, 543, 544
Masaccio, Tommaso (1401-1428) 303, 304, 308, 309, 311
Masaï, François 71, 184, 210, 214, 547
Masius, A. 530
Masolino da Panicale, Tommaso (1383-vers 1440) 303, 308
Massmünster, Anselme de (2e moitié du XVe s.) 39
Masuccio Salernitano (Tommaso Guardati, ?-1475) 223, 385, 387, 389, 397, 467, 481
Matěj de Janov (1350-1394) 269, 280
Mathias Corvin (Hunyadi), roi de Hongrie (1458-1490) 44, 45, 49, 59, 68-70, 91, 110, 134-136, 174, 182, 225, 322, 332, 350,354, 434, 504, 537-540, 542, 544, 545, 558
Mattingly, Garrett 53, 60-62, 548
Maulde la Clavière, René de 60
Mauny, Raymond 104
Mauro, Fra (?-1460) 97, 100
Mauro, Frederic 548
Maurus, Fredericus (XVe s.) 503
Maxime Planude, voir Planude, Maxime
Maxime de Tyr (2e moitié du IIe s.) 97
Maximilien Ier (d'Autriche), empereur (1493-1519) 48, 59, 134, 338, 415, 422
Mazal, Otto 155
Mazzaciuvoli, G. (actif vers 1439) 491
McFarlane, J. D. 400, 508, 553, 557
McFarlane, K. B. 280, 292
McGoven, J. P. 292
Médicis, les 56, 76, 82, 85, 89, 316, 321, 330, 363, 390, 393, 502, 523, 536, 540
Médicis, Cosme de (l'Ancien, 1389-1464) 35, 56, 85, 130, 193, 211, 312, 320, 487, 532, 533, 538
Médicis, Julien de Laurent de (1479-1516) 392
Médicis, Julien de Pierre de (1453-1478) 414

Médicis, Laurent de (le Magnifique, 1449-1492) 56, 58, 60, 65, 130, 136, 212, 223, 225, 259, 312, 323, 363, 392, 393, 412, 414, 456, 475, 476, 479, 487, 538, 540
Médicis, Pierre de (1416-1469) 86, 275, 363, 475
Médio, Tommaso (1447-?) 512
Megas, Anastasios Ch. 518
Megli, Antonio di (1384-1448) 392
Mehmet II, sultan ottoman (1451-1481) 55, 69, 103, 122, 350
Mehus, Laurentius 203, 544
Meijer, Reinder P. 559
Meiss, Millard 313
Meissen, Heinrich von (Frauenlob, 1250-1318) 454-456, 459
Meissner, Paul 555
Meister Eckhart, voir Eckhart, Johannes
Meisterlin, Sigmund (?-après 1489) 526
Melanchthon, Philipp (1497-1560) 183, 202
Melczer, William 347
Melicherčik, Andrej 561
Melis, F. 83
Meloni, P. 517
Melsztyn, Spytko de (1398-1439) 38
Memling, Hans (vers 1435-1494) 64, 311
Mena, Juan de (1411-1456) 65, 66, 69, 391, 394, 450-452, 492
Menaguerra, Ponç de (actif 1479) 409
Mencětić, Šiško (1457-1527) 224
Mendoza, Fray Iñigo de (1422-1492) 394, 451
Mendoza, Juan de (actif en 1500) 453
Menendez y Pelajo, D. Marcellino 472
Ménot, Michel (vers 1440-1518) 395, 396
Mentlin, Johann (1410-1478) 140
Meozzi, Antero 552
Merell, Jan 248
Merill, Robert Valentine 225
Merswin, Rulman (1307-1382) 358
Merula, Giorgio (vers 1424-1393) 128, 175, 179, 229
Meschinot, Jean (1420-1491) 144, 381, 383, 448
Mesnard, Ph. 383
Mesnard, Pierre 549
Metge, Bernard (vers 1350-1413) 376
Méthode, saint (vers 825-885) 241
Metsys, Quentin (vers 1466-1530) 256
Mettmann, Walter 551
Meung, Jean de (vers 1240-vers 1305) 50, 205, 448, 454
Meuthen, Erich 214
Meuring, les 77
Meyer, Paul 417
Meyjes, G. H. M. Posthumus 293
Meylan, Edouard F. 224
Mézières, Philippe de, voir Philippe de Mézières
Michalcová, Milena 561
Michaud 417
Michault, Pierre (XVe s.) 144, 383
Michault le Caron (XVe s.) 449
Michel, Francisque 418
Michel, François 400
Michel, Jean (vers 1430-1501) 144, 362
Michel, Paul-Henri 184, 304, 335
Michel, Simon 362
Michel-Ange (Michelangelo Buonarotti, 1475-1564) 303
Michelaut, H. V. 431
Michelozzo di Bartolomeo Michelozzi (1396-1472) 130, 316, 320
Miélot, Jean (XVe s.) 361, 370, 491, 494
Miglio, Massimo 529
Migne, Paul 125
Mikhaïlov, A. D. 546, 551, 552
Mikuláš Biskupec de Pelhřimov (?-1459) 275-279, 391
Milič de Kroměříž, Jan (Mylicius, vers 1325-1374) 269-270
Milisavac, Živan 556
Milkau, Fritz 136, 145, 548
Minárik, Jozef 561
Miner, Dorothy 377, 383
Miquet, Jean 430
Mirabelli, Domenico Nanni (actif vers 1500) 338-341, 344
Mirk, John (fin du XIVe s.) 366
Mišianik, Ján 561
Mitchell, P. M. 225
Mitchell, Rosamund J. 561
Mithridate VI (le Grand), roi du Pont (111-63) 94
Mittarelli, B. 293
Mniszkówna, Marina (fin du XVIe s.) 441
Mohler, Ludwig 125, 214
Moïse 211
Molhuysen, P. C. 559
Molinet, Jean (1435-1507) 178, 231, 372, 373, 375, 378, 379, 381, 383, 390, 408, 410, 415, 417, 448, 457, 541
Mollat, Michel 41, 105
Mombaer, Jan (vers 1460-1501) 262, 263
Mombello, Gianni 483, 545
Monachi, Ventura (fin du XIIIe s.-1348) 446
Moncetti, Giovanni Benedetto (?-1543) 476
Mondolfo, Rodolfo 549
Monfasani, John 125
Monfaucon, Aymon de (XVe s.) 408
Monfrin, Jacques 494
Monstrelet, Enguerrand de (vers 1390-1453) 410, 414, 417
Montacute, Thomas, earl de Salisbury, (?-1428) 454
Montaiglon, A. de 383, 400
Montaigne, Michel Eyquem de (1533-1592) 180, 207, 382
Monte, Philippe de (1521-1603) 332
Monte, Pietro del (?-1457) 201
Montefeltro, les 174, 536, 542
Montefeltro, Federico da, duc d'Urbin (1422-1482) 88, 89, 130, 176, 310, 321, 532, 535, 538, 539, 541, 542, 544
Montemayor, Jorge de (vers 1520-1561) 415
Montfort, Hugo von (1357-1423) 455
Monti, Silvana 559
Monticulo, Giovanni 158
Montreuil, Jean de (?-1418) 201, 228, 230, 232
Montrocher, Guy de (XIVe s.) 142
Moorman, Charles 418
Mor, Carlo Guido 417

Morand, François 417
Morales, G. 370
More, Thomas (Morus, 1478-1535) 183, 213
Morini, M. 92
Morison, Samuel Eliot 104
Moro, G. 260
Morrall, John B. 293
Morreale, M. 383
Morton, Robert (?-1465) 326, 330, 331
Moser, H. 459
Mosse, George L. 548
Mota, A. Teixera da 105
Mounier, 397
Mourad Ier, sultan ottoman (1359-1389) 28
Mourad II, sultan ottoman (1421-1451) 29, 103
Mourin, L. 370
Mousouros, Marcos (1470-1517) 123
Moussa Ier, roi de Soudane (XVe s.) 100
Mudarra, Alonso (?-1580) 407
Mügeln, Heinrich von (1346-1371) 455
Muglio, Pietro di (actif 1371-1382) 160
Mühlpforth, Heinrich (1639-1681) 503
Müller, Gregor 168
Müller, Günther 554
Müller, Johannes, voir Regiomontanus
Müller, U. 459
Müllner, Karl 544
Mumford, Lewis 92
München, Heinrich von (1re moitié du XIVe s.) 245
Müntz, Eugène 136
Murarasu, D. 508
Muratore, Giorgio 92, 318, 323
Murko, Matija 556
Murmellius, Joannes (1480-1517) 501
Muromec, Ilja (héros légendaire) 440, 441, 443
Muscetta, Carlo 558
Muskatblüt (fin du XIVe-début du XVe s.) 456
Musper, H. Theodor 155
Mussato, Albertino (1261-1329) 499, 510, 518
Musset, J. 41
Mussini Sacchi, Maria Pia 518
Muther, Richard 155

Naaldwyck, J. van (XVe s.) 66
Nagy, Zoltán 113
Naldi, Naldo (1436-vers 1513) 136, 413, 498, 503, 504, 540, 542, 544
Nanni di Banco (1373-1421) 308, 311
Nauclerus, Johannes (1425-1510) 351, 352, 355
Nebrija, Antonio de (1444-1522) 54, 202
Neidhart von Reuental, voir Reuental, Neidhart von
Nejedlý, Zdeněk 280
Nelson, John Charles 224
Nelson, William 552
Nemanja, Etienne, voir Etienne Nemanja
Nestor-Iskander (XVe s.) 353, 355
Neumarkt, Johann von (1310-1380) 133, 365
Neumeister, Johannes (actif vers 1479) 152
Newald, Richard 459, 554
Newman, F. X. 458
Newton, Humphrey, duc de Suffolk (1396-1450) 454
Newton, A. P. 104
Niccoli, Niccolò (1363-1437) 118, 129, 130, 133, 172, 196, 395, 478
Niccolò dei Conti, voir Conti, Niccolò dei
Nicéron, Jean Pierre 557
Nichols, Fred J. 508, 553
Nicodème, saint 366
Nicolas III (d'Este), duc de Ferrare (1393-1441) 129
Nicolas IV (Gerolamo Masci), pape (1288-1292) 96
Nicolas V (Tommaso Parentucelli), pape (1447-1455) 54, 88, 94, 95, 130, 131, 136, 173, 250, 287, 290, 291, 320, 321, 487-489, 500, 506, 539
Nicolas de Dresde (début du XVe s.) 273
Nicolas de Lyra (1270-1340) 244, 358
Nicolas de Verdun (actif 1181-1205) 359
Nicolaus de Tudeschis (Panormitanus, 1386-1453) 285, 294
Niels, le moine (XVe s.) 66
Nietschke, August 548
Nifo, Agostino (vers 1469-1539/46) 213
Nikitin, Afanasij (?-1472) 99, 105
Nikolaus von Dinkelsbühl, voir Dinkelsbühl, Nikolaus von
Nogara, B. 530
Noir, Michel le (début du XVIe s.) 430
Nolhac, Pierre de 136, 484, 529
Noli, Antonio da (Usodimare, 1415-vers 1461) 102
Nonius Marcellus IVe s.) 171
Norbert, saint (vers 1080-1134) 366
Norden, Eduard 124, 553
Nordeström, Johan 551
Nörr, K. W. 294
Novara, Pacifico da (1420-1482) 153
Novati, Francesco 203, 518
Nyrop, Ch. 400
Nys, Ernest 60, 417

Oakley, Francis 292, 294 550
Oberman, Heiko 550
Obilić, Miloš (héros légendaire, XIVe s.) 435, 437
Obrecht, Jacob (1433-1505) 322, 330
Ockeghem, Jean de (vers 1430-1495) 326-331, 333
Ockham, Guillaume d' (vers 1285-1349) 20, 163, 180, 182, 205, 254, 285
Octavus Cleophilus (1457-1490) 500
Odi, Pietro (milieu du XVe siècle) 506
Odložilík, Otakar 280, 281
Odorico da Pordenone (vers 1286-1331) 96
Ohlander, Urban 248
O'Kelly, Bernard 549
Oldcastle, Sir John (?-1417) 283
Oleśnicki, Zbigniew (1389-1455) 38, 534
Olgiati, Francesco 550

Oliveira, Marques, H. H. de 560
Olschki, Leonardo 553
Onosandre (Ier s. après n. ère) 489
Opicius, Joannes (XVe s.) 503
Oresme, Nicole (vers 1320-1382) 111, 165, 206, 218
Origène (Origenês, 183/5-253/4) 173, 179, 194
Orlandi, Giovanni 323
Orme, Nicholas 168
Orode, roi des Parthes (56-37) 94
Orosius, Paulus (vers 390) 521
Osgood, Charles, G. 383
Ostermann, D. 483
Ostroróg, Jan (1436-1501) 70
Oswald von Wolkenstein, voir Wolkenstein, Oswald von
Ourliak, P. 292
Outraka, VI. 50
Outremeuse, Jean d' (1338-1400) 416, 421
Ovide (Publius Ovidius Naso, 43-17) 143, 216, 219, 344, 376, 387, 454, 460, 466, 485, 492, 494, 497, 498, 499, 501, 505, 517, 540
Oystervijk, Henricus van (actif vers 1430) 496

Pacetti, Dionisio 293, 544
Pacetto, G. 517
Pacioli, Luca (1445-1515) 317, 378
Padilla, Juan de (1468-1522) 376, 450, 453
Padoan, Giorgio 517
Paganello da Modena, Bartolomeo (?-1493) 504
Pagello, Bartolomeo (vers 1450-vers 1525) 507
Painter, M. G. 140
Paintner, George, D. 140, 145
Paintner, Sidney 418
Pakhomij Logofet (?-avant 1484) 368
Palacký, František 555
Palec, Štěpán (vers 1370-après 1422) 273
Palencia, Alfonso, voir Fernandez de Palencia, Alfonso
Paléologue, les 124
Paléologue, Thomas (1429-1460) 103
Paléologue, Zoé (?-1503?) 103
Palladius Rutilius Taurus Aemilianus (Ve s.) 181, 490
Palmarocchi, R. 383
Palmieri, Matteo (1406-1475) 175, 177, 178, 180, 193, 194, 204, 482, 487, 488, 522, 534, 538
Pamlényi, Ervin 558
Pandolfi, V. 517
Panizza Lorch, Maristella de 225
Pannartz, Arnold (actif 1465-1476) 140
Pannekoek, Anton 112
Pannier, Léopold 417
Pannonius, Janus, voir Janus Pannonius
Panofsky, Erwin 299, 304, 309, 313, 323
Panormita, voir Beccadelli, Antonio
Panvinio, Onofrio (1529-1568) 525
Paolo da Perugia (?-1348) 129
Paparelli, Gioacchino 184, 394, 509
Paquet, Jacques 167, 548
Paquot, Jean Noël 559
Parabosco, Girolamo (vers 1524-1557) 467
Paracelse (Theophrastus Bombastus von Hohenheim, vers 1493-1541) 213
Pardo, Francés Carrós (XVe s.) 451
Parentucelli, Tommaso, voir Nicolas V, Pape
Paris, Gaston 458, 472
Paris, Louis-Henri 557
Parler, Peter (1330-1399) 314
Parronchi, Alessandro 305
Parsons, Coloman 268, 418
Pascal, Blaise (1623-1662) 106, 208
Pascal, Pierre 251
Pascoe, Louis B. 293
Pasquasi, Silvio 508
Passavanti, Jacopo (vers 1300-1357) 464
Pastor, A. R. 383
Pastore Stocchi, Manlio 517
Pastrengo, Guglielmo da, voir Guglielmo da Pastrengo
Patrides, C. A. 529
Patterson, Warner Forest 382
Paul, saint 80, 180, 197, 212, 232, 254, 255, 279
Paul II (Pietro Barbo), pape (1464-1471) 44, 321, 398, 525, 542
Paul-Diacre (Paulus Diaconus, vers 720-vers 799) 521
Paul-Emile (Paolo Emilio, ?-1529) 67, 527
Paolo da Perugia (Ire moitié du XIVe s.) 129
Paulus Vladimir, voir Wlodkowicz de Brudzewo, Paweł
Paumann, Konrad (1410-1473) 329, 332
Pauphilet, Albert 417
Pausanias (vers 110-après 180) 489
Pavlović, Dragoljub 556
Payne, Peter (Petr Egliš, vers 1380-1455) 273, 275, 276
Pecham, John (1230/35-1292) 305
Pecock, Reginald (vers 1395—vers 1460) 231, 366
Pedersen, O. 112, 192
Pedro de Portugal, don (1429-1466) 374—376, 390, 492
Pedro Alfonso (1062-1110) 460
Pegolotti, Nanni (XIVe-XVe s.) 79
Pehl, M. 112
Pelbartus de Temesvár (1440-1504) 338-340
Peletiers du Mans, Jacques (1517-1582) 413
Pellegrini, Carlo 483, 484
Pellegrini, Elisabeth 136
Pellegrino da Udine (vers 1467-1547) 515
Penna, D. Mario 417, 418
Perdrizet, P. 494
Pereira, Carlos 104
Peres, Damião 560
Perez de Guzmán, Ferrán (vers 1378-vers 1460) 69, 532
Perfeckij, Eugen 355
Perfetti, Francesco 71
Péricles (Periklês, 495-429) 537
Pero Niño, don (XVe s.) 410
Perotti, Niccolò (1429—1480) 118, 123, 160, 178, 487, 488, 535
Péronnet, Michel 548
Perosa, Alessandro 508, 517, 528, 553
Perović, Dušan 556

Perroy, Edouard 551
Perse (Aulus Persius Flaccus, 34-62) 143, 384, 385
Persoons, E. 268
Peruzzi, les 76
Peruzzi, Baldassare (1481-1536) 515
Perter, John 400
Peters (Petri), Gerlach (1378-1411) 262
Peterweil, Baldemar von (XIVe s.) 360
Petr de Mladěnovice (?-1451) 273
Petr de Žatec (XVe s.) 275
Pétrarque (Francesco Petrarca, 1304-1373) 63-65, 117, 119, 121, 127, 129, 132, 133, 136, 144, 172, 174, 178, 182, 187, 190, 203, 221, 226, 228-230, 232-234, 236-238, 254, 267, 338, 344, 345, 363, 368, 374, 447, 452, 456, 464, 466, 470, 475-477, 480-484, 486, 497, 499, 500-502, 511, 520, 521, 523, 525, 527-529, 532-535, 537-540, 544
Pétrone (Caius Petronius Arbiter, ?-65) 498
Petronilla, saint (Ier s.) 366
Petrucci, Ottaviano (1466-1539) 204, 331
Petrus Comestor (Pierre de Troyes, vers 1100-1179) 243, 244, 246
Petrus de Riga (?-1209) 245
Petzsch, Christoph 459
Peurbach, Georg von (1423-1462) 109-112, 166
Peutinger, Konrad (1465-1547) 94, 111
Pez, Hieronymus 355
Pezagno, Manuel (début du XIVe s.) 101
Pfand, Ludwig 444
Pfeiffer, Rudolf 551
Pflanzmann, Jodocus (actif vers 1475) 150
Pfister, Albrecht (?-1466) 140, 149, 150
Phalaris (vers 570-554) 489, 491
Phèdre (Caius Iulius Phaedrus, 15-50) 486
Philippe, chartreux allemand (XVe s.) 364
Philippe-Auguste, roi de France (1180-1223) 423
Philippe II, roi de Macédoine (359-336) 94
Philippe IV (le Bel), roi de France (1285-1314) 96
Philippe le Bon, duc de Bourgogne (1419-1467) 28, 43, 53, 58, 101, 132, 330, 333, 361, 408, 410, 415, 418, 496,
Philippe le Hardi, duc de Bourgogne (1363-1404) 132, 408
Philippe le Sincère, électeur du Palatinat (1476-1508) 134
Philippe de Leyde (2e moitié de XIVe s.) 46
Philippe de Mézières (1327-1405) 408, 417
Philippe de Poitiers (XVe s.) 407
Philippe de Vitry (1290-1361) 325
Philostrate (Philostratôs, 181-vers 247) 492
Piaget, Arthur 418
Pic de la Mirandole (Giovanni Pico della Mirandola, 1463-1494) 86, 112, 183, 193, 211-214, 222, 225, 231, 233, 397, 476, 533
Picchio, Riccardo 561
Piccioli, Gianandrea 517
Piccolomini, Alessandro (1508-1578) 218
Piccolomini, Enea Silvio, voir Pie II, pape
Piccolomini, Francesco di Niccolò (1520-1604) 182
Pichois, Claude 557
Pickford, Cedric Edward 418
Picot, E. 383, 400
Pie II (Enea Silvio Piccolomini), pape (1458-1464) 49, 56, 88, 89, 119, 120, 131, 133, 165, 174, 175, 178-180, 182, 184, 202, 208, 209, 217, 219, 220, 222, 225, 227-230, 285, 287, 288, 293, 294, 321, 350, 398, 466, 492, 506, 511, 513, 524, 526, 527, 532, 538, 542, 544
Pierre, saint 511
Pierre IV, roi d'Aragon (1336-1387) 22
Pierre le Cruel, roi de Castille (1350-1369) 22
Pierre de Dresde (?-1440) 272
Pierre de Foix, cardinal (vers 1376-1464) 45
Pierre de la Rue (?-1518) 331
Pierre Lombard (Petrus Lombardus, 1100 (1100-1160) 143, 178, 446
Pierre de Vaux (XVe s.) 361
Pina, Rui de (1440-1529) 69
Pina Martins, José V. 561
Pipino da Bologna, Fra (XVe s.) 97
Pippo Spano, voir Scolari, Filippo
Pirckheimer, Willibald (1470-1530) 183
Pirenne, Henri 105, 417
Pirenne, M. H. 304
Pirro, André 333
Pirrotta, Nino 518
Pisan, Christine de, voir Christine de Pisan
Pisani, Ugolino (actif 1434-1440) 511-513
Pistoia, il, voir Cammelli, Antonio
Pittaluga, Stefano 517
Pjotr, métropolite de Moscou (XIVe s.) 368
Placentinus, voir Giorgio Valla
Plan-Carpin (Giovanni Plano Carpini, vers 1182-1252) 95
Planche, Alice 418, 458
Planude, Maxime (1260-1310) 120, 123, 485
Platina (Bartolomeo, Sacchi 1421-1481) 123, 175, 177, 178, 525, 534, 535, 538, 544
Platon (Platôn, 428-348) 88, 106, 121, 128, 161, 172, 173, 179, 180, 183, 192, 209-213, 224, 228, 258, 312, 317, 319, 323, 344, 486-489
Plattard, Jean 555
Platzek, Erhard Wolfram 214
Plaute (Titus Maccius Plautus, 254-184) 492, 493, 498, 510, 512, 517, 518
Pléthon, voir Gémiste Pléthon
Pleydenwurff, Wilhelm (?-1494) 151
Pline, l'Ancien (Caius Plinius Secundus, 23-79) 93-95, 97, 172, 178, 181, 349, 491
Pline, le Jeune (Caius Plinius Caecilius Secundus, 62-114) 119, 537
Pliseckij, M. M. 444
Plomer, Henry R. 145, 146
Plotin (Plôtinos, vers 205-vers 270) 209, 487, 488
Pluckbett, Theodore F. T. 49
Plutarque (Plutarkhos, vers 50-vers 125) 109, 121, 172, 177, 179-182, 199, 228, 487, 488, 491, 492, 536, 537, 542, 544, 545
Poděbrady, Georges de, voir Georges de Poděbrady
Pogge, le (Poggio Bracciolini, 1380-1459) 69, 85, 98, 119, 128, 144, 172, 174-176, 178, 180, 181, 184, 191, 192,

195, 201, 204, 220, 223, 227, 229, 230, 233, 258, 316, 373, 384, 389, 395-397, 465, 466, 468, 470, 475, 476, 487-489, 492, 506, 522, 523, 534, 536, 537, 539, 541, 542, 544
Poirion, Daniel 377, 382, 386, 417, 418, 447-450, 458
Polenton, Sicco (1375-1447) 512
Polignac, Melchior de (1661-1742) 504
Polišenký, Josef 50
Politien (Angelo Poliziano, 1454-1494) 65, 119, 122, 128, 176, 183, 211, 227, 229, 384, 392, 398, 414, 495, 498, 499, 502, 504, 509, 516, 519
Pollak, Roman 560
Pollard, Alfred W. 154, 555
Poller, G. R. 32
Polo, Marco (1243-1324) 93, 96-98, 100, 105
Polybe (Polubios, 200-125/120) 173, 488, 491, 523, 533
Pomponazzi, Pietro (1462-1525) 206, 213
Pomponius Mela (Ier s. après n. ère) 93, 94, 349
Pontano, Giovanni (1426-1503) 64, 178, 387, 398, 401, 465, 494, 495, 497, 500, 501-504, 506, 507, 519, 523, 532
Ponte, Giovanni 225
Pontieri, Ernesto 545
Pope, Alexandre (1688-1744) 385
Porcellio de' Pandoni (1405-1485) 501, 540
Porphyre (Porphurios, 234-305) 211
Porta, Ortica della (début du XVIe s.) 491
Portinari, les 91
Portoghesi, Paolo 323
Post, Regnerus R. 168, 268, 292
Postan, M. M. 83, 105
Pothurst, Hans (XVe s.) 95
Potter, G. R. 32, 548
Potwin, Ch. 417
Poujoulat 147
Povoledo, Elena 518
Power, E. 83, 105
Power, Leonel (?-1445) 331
Powicke, F. M. 167
Prado Coelho, Jacinto do 560
Prandi, A. 547
Préchac, Alain 561
Preiser, Wolfgang 50
Premierfait, Laurent de (?-1418) 373, 491, 493, 494
Presles, Raoul de (vers 1314-vers 1383) 361
Prestage, Edgar 383, 419
Prestorio, F. di 483
Přibram, Jan (?-1448) 274-276
Prince Noir, le (Edouard, prince de Galles, 1330-1376) 23, 410
Prisciano, Pellegrino (actif vers 1500) 515, 516, 518
Proclus (Proklos, 412-485) 111, 180, 206, 209, 258, 488
Procope, saint (?-562) 240, 367
Prokop le Grand (vers 1380-1434) 38
Properce (Sextius Aurelius Propertius, vers 47-vers 15) 497, 498, 502
Propp, V. J. 444
Przeżiecki, Aleksander 355
Psellus (Psellos, 1018-1078) 488
Pseudo—Bonaventure (XIIIe s.) 362, 366
Pseudo—Denys l'Aréopagite (vers 500) 172, 179, 206, 251, 255, 256, 527, 528
Ptaček (?-1444) 276
Ptolémée, roi d'Egypte (323-285) 94
Ptolémée (Ptolemaios Klaudios, 100-vers 160) 93, 108, 110, 111, 122, 150, 153-155, 302, 486, 487, 489, 490
Puke, Erkki (XVe s.) 37
Pulci, Luigi (1432-1484) 144, 223, 377, 378, 380, 392, 393, 412, 413, 418, 420, 443
Pulgár, Hernando del (1436-1495) 69, 532
Purkish, H. 515, 518
Putilov, B. N. 445
Pyrrhus II, roi d'Epire (318-272) 501
Pythagore (Puthagoras, VIe s.) 179, 208, 210, 213, 488

Quaglio, Antonio Euro 484
Queller, Donald E. 60, 61
Quicheret, Jules 544
Quintilien (Marcus Fabius Quintilianus, 35/40-96) 118, 172, 177, 181, 191, 227, 230, 233, 373, 374, 520
Quilis, Nicolas (actif vers 1420) 491
Quinn, David B. 105
Quinoñes, Suero de (vers 1409-1458) 414
Quirini, Lauro (vers 1420-1481) 123
Quirini, Vincenzo (?-1514) 282, 288, 293
Quinte-Curce (Quintus Curtius Rufus, Ier s. après n. ère) 94, 344, 490-492, 494, 498

Rabban, Cauma (XIVe s.) 96
Rabelais, François (vers 1494-1553) 378, 412, 422, 428
Raby, F. J. 400
Radcliff-Umstead, Douglas 517
Radetti, Giorgio 204, 225
Radewijns, Floris (1350-1400) 262, 263, 365
Radom, Nicolas de (Ire moitié du XVe s.) 332
Raimondi, Cosma (?-1435) 195
Rajna, Pio 418
Ramusio, Giovanbattista (1485-1557) 96
Ransano, Pietro (1420-1492) 68, 70
Ranzo, Mercurino (?-1469) 512
Rapp, Francis 292, 550
Rashdall, Hastings 156, 167, 548
Rasmussen, Jens 381, 382
Ratdolt, Erhard (vers 1443-vers 1528) 150
Rath, Erich von 155
Ratingk, Amplonius (actif vers 1433) 164
Raudense, Fra Antonio (vers 1398-vers 1450) 218
Raulin, Jean (1443-1514) 205, 395
Raynaud, Gaston 379, 383
Reagan, J. 552
Reckert, Stephen 459
Redenbacher, Fritz 472
Redgrave, G. R. 555
Redlick, Virgil 260
Redondo, Augustin 557

Reese, Gustave 333, 353
Regiomontanus (Johannes Müller, 1436-1476) 109-113, 166, 487, 489
Regoliosi, M. 204
Reibstein, Ernst 49
Reimer, Imre 154
Reinhardstoettner, Karl von 517
Reinmar von Hagenau, voir Hagenau, Reinmar von
Reisch, Gregor (vers 1467-1525) 338-340, 342, 343
Renaudet, Augustin 547, 549
René d'Anjou, roi titulaire de Naples (1435-1480) 40, 132, 408, 409, 415, 417, 418, 422, 538, 539
Renouard, Yves 83, 105, 418
Renouvin, Pierre 60, 548, 549
Renucci, Paul 545, 551
Resta, Gianvito 459, 509, 545
Reuchlin, Johann (1455-1522) 122, 183, 202, 213, 351, 514
Reuental, Neidhart von (?-après 1237) 400, 457
Reumont, Alfred von 61
Reuwich, Erhard (actif 1484-88) 151, 154
Reyneau de Tours, Gacien (?-1429) 331
Reynolds, Béatrice 529
Reyser, Georg (fin du XVe s.) 154
Reyser, Michael (fin du XVe s.) 154
Röhn, Kaspar von der (XVe s.) 66
Ribeira, Suero de (XVIe s.) 452
Ribeiro, Bernardim (1482-1552) 453
Ricard, Robert 104, 105, 292
Rice, Eugene R. 549
Richard II, roi d'Angleterre (1377-1399) 23, 367, 454
Richard d'York (?-1460) 34
Richard de Saint-Victor (?-1173) 206
Richardson, O. 431
Richenthal, Ulrich von (?-1437) 150
Rico, Francisco 556
Rieder, K. F. 370
Rigolot, François 382, 552
Rijkel, Dionysius van (?-1471) 250, 257, 258, 260, 357, 361, 365, 496
Rinucci da Castiglione, voir Castiglione, Rinuccio Aretino da
Rinuccini, Alamanno (1426-1499) 536, 538
Rinuccini, Cino (?-1417) 446, 479
Riós, Amados de los (XVe s.) 376
Ripa, Jean de (Giovanni da Ripatransone, milieu du XIVe s.) 254
Rippe, Guillaume (XVe s.) 491
Riquer, Martin de 417, 419, 422, 430
Rivaud, A. 319
Robb, Nesca, A. 224
Robert (Rupprecht), empereur (1400-1410) 21
Robert (le Sage), roi de Naples (1309-1343) 129
Robert d'Artois (1287-1343) 415
Robertet, Jean (XVe s.) 374-377, 380. 381, 383
Robertshaw, R. 459
Robinson, F. N. 383
Rodler, J. (actif vers 1531) 430
Rodriguez, C. 371
Rodriguez de la Cámara, Juan (1390-1450) 450, 452
Rodriguez-Puertolas, Julio 459
Roersch, A. 559
Rojas, Fernando de (1465-1541) 450
Rokycany, Jan de (1397-1471) 275-278, 367, 392
Rolewinck, Werner (1425-1502) 143, 349, 355
Romanello, Marina 550
Romani da Fabriano, Ludovico (XIVe s.) 510
Romano, Ruggiero 32, 92, 548, 558, 559
Romano, V. 383
Romigi de' Ricci (actif vers 1400) 362
Ronsard, Pierre de (1524-1585) 374, 380, 416, 447, 502
Rooke, M. 204
Ros, Sir Richard (1429-?) 454
Roselli, Rosello (1399-1451) 392
Rosenau, Helen 92, 323
Rosenplüt, Hans (début du XVe s.-après 1460) 394, 395
Rositi, Franco 158
Rossellino, Bernardo (1409-1464) 89, 321
Rossetti, Biagio (vers 1447-1516) 89
Rossi, Giuseppe Carlo 225, 560
Rossi, Paolo 549
Rossi, Vittorio 184, 483, 508, 558
Rost, Hans 244, 248, 358, 370
Rostworowski, Emanuel 560
Rothschild, J. de 383, 400
Roublov, Andreï (1360-1430) 558, 561
Roussy, comte de (XVe s.) 33
Rouy, F. 383
Rovroy, Jean, de (XVe s.) 491
Roy, M. 370
Rožmberk, Oldřich de (1403-1462) 275
Rubio, Fernando 417
Rubio y Lluch, Antonio 417
Rubruk, Guillaume de (1210-1270) 95
Rucellai, les 89
Rucellai, Bernardo (1449-1514) 522
Rüegg, Walter 549, 554
Ruelle, P. 430
Ruffin (Tyrannius Rufinus, 345-410/11) 351
Ruggieri, Ruggiero M. 413, 416, 418
Ruis de Corella, Johan (1460-1500) 378
Ruiz, Juan (milieu du XIVe s.) 459, 462
Ruppel, Aloys 145
Rupprich, Hans 235, 459, 554
Russel, Peter E. 459
Rustici, Cencio de' (vers 1390-après 1445) 128, 172
Rustichiello da Pisa (fin du XIIIe s.) 97, 98
Rutenburg, Viktor I. 547, 559
Ruysbroek, Jan (1293-1381) 20, 250-252, 257, 258, 261, 262, 358, 365
Ruzicska, Paolo 558
Ruzzante (Angelo Beolco, 1502-1542) 516
Ruzzo, Luigi 547
Ryan, L. V. 508
Ryba, Bogumil 280
Rychner, Jean 400

Saalman, Howard 323, 324
Sabadino degli Arienti, Giovanni (vers 1475-1510) 223, 466, 481
Sabbadini, Remigio 124, 125, 184, 518, 529, 547
Sabatini, Mary 518
Sabellico (Marcantonio Coccio, vers 1436-1506) 64, 175, 522, 523, 525
Sacchetti, Franco (vers 1330-1400) 362, 465, 468, 475, 481
Sacchi, Bartolomeo, voir Platina
Sachs, Hans (1494-1576) 247, 470
Sachsenheim, Hermann von (1353/4-1458) 455
Sacrobosco, Jean de (début du XIIIe s.-1256) 108
Sadolet (Jacopo Sadoleto, 1477-1547) 119
Sagundino, Niccolò (1402-1464) 487, 489
Saignet, Guillaume (XVe s.) 205, 206, 214, 250
Saint-Gelys, Octavien de (1468-1502) 448
Saintsbury, George 552, 555
Saitta, Armando 559
Sainz de Robles, Federico Carlos 556
Salcon, Nicolas de (vers 1235-vers 1314) 96
Salembier, Louis 292
Salernitano, Masuccio, voir Masuccio Salernitano
Salinaz, Pedro 459
Salis, Arnold von 551
Salluste (Caius Sallustius Crispus, 86-35) 344, 389, 490-492, 528, 541
Salutati, Coluccio (1331-1406) 25, 85, 118-120, 127, 171, 172, 174, 176, 178, 181, 183, 183, 186-193, 203, 219, 227-229, 230, 232, 338, 345, 383, 476, 501, 502, 519, 521, 532-534, 536
Samaran, Charles 61, 494
Sánchez Canton, F. J. 383
Sánchez de Arévalo, Rodrigo (Rodericus Zamorensis, 1404-1470) 180, 372, 409, 417
Sánchez de Badajoz, Garci (1460-1526), 452, 453
Sánchez de Bercial, Clemente (actif vers 1400) 462
Sandys, John Edwin 124, 184, 347, 551
Sanesi, Ireneo 517
Sanfaçon, Roland 314, 317, 324
Sangallo, Giuliano da (1445-1516) 320
Sangnieux, Joël 401
Sannazzaro, Jacopo (vers 1456—1530) 128, 415, 495, 498, 500, 502, 504, 506, 507
Sanok, Grzegorz de (vers 1406-1477) 134, 534
San Pedro, Diego de (1437?-1498?) 451
Santillane, marquis de (Iñigo López de Mendoza, 1398-1458) 65, 363, 374-377, 379, 381, 383, 451-453
Santinello, Giovanni 204
Santini, Emilio 203, 529, 530
Santoro, Mario 543, 550
Sanudo, Mario (1466-1536) 97
Sapegno, Natalino 459, 472, 558
Sapori, Armando 83, 551
Saraiva, Antonio José 560, 561
Sarrazin (XIIIe s.) 418
Sartak, khan des Mongols (?-1255) 95
Sarton, George 113, 347, 533
Sasso, Panfilo (vers 1455-1527) 393
Saulairol, J. 184
Saulnier, Verdun L. 557
Sauzet, Robert 550
Sava, saint (vers 1174-1235) 434
Savonarola, Michele (1384-1486) 64, 531, 544
Savonarole (Girolamo Savonarola, 1452-1498) 212, 213, 290, 312, 363, 373, 383, 392, 464
Saxl, Fritz 549
Sbordone, F. 508
Scala, Antonio della (?-1405) 511
Scala, Bartolomeo della (1430-1497) 398, 522
Scala, Cangrande della (1291-1329) 26, 520
Scève, Maurice (vers 1505—1562) 224
Schardius, G. 294
Schauwers, Franz 548
Schedel, Hartmann (1440-1514) 143, 151, 351, 353, 355, 526
Schirmer, Walter F. 235, 508, 555
Schlitpacher, Johann (1403-1482) 230
Schlochauer, H.-J. 50
Schlosser, Julius von 323, 552
Schmeidler, Felix 113
Schmidt, Albert-Marie 380, 382
Schmidt, Charles 551
Schmidt, G. 371
Schmidt, Joseph 459
Schmidtová, Anežka 280
Schmutz, Richard 61
Schnabel, Hildegard 554
Schoeck, R. J. 508
Schöffer, Peter (1420/40-vers 1504) 139, 140, 151, 152
Scholarios, Georgios (vers 1405-après 1472) 276
Scholberg, Kenneth 401
Schoner, Johann (1477-1547) 111-113
Schoonhoven, Jan Theodorici (Dirks, ?-1432) 262, 263
Schottenloher, Karl 145
Schrade, Leo 333
Schramm, Albert 154
Schreiber, Wilhelm Ludwig 149, 154
Schretlein, M. J. 155
Schulte, Aloys 83
Schulte-Nordholt, H. 547
Schulz, E. 50
Schut, Engelbert (vers 1410-1503) 497
Schűtz, K. 355
Schweyen, Renate 125, 167
Schwob, Marcel 400
Scipion (Publius Cornelius Scipio Africanus, 235-183) 176, 182, 540
Scoglio, E. 518
Scolari, Andrea (?-1426) 125
Scolari, Filippo (Pippo Spano, 1369-1426), 435, 533
Scot, Duns, voir Duns Scot
Scot Erigène, Jean (vers 810-vers 877) 179, 206, 208, 255, 256
Scoumanne, A. 382
Scrivano, Riccardo 418
Scudieri Ruggieri, Jole 419

Sears, Jayme 225
Sébastien, saint (saint légendaire) 148
Sébillet, Thomas (1512-1589) 374
Sebonde, Raymond de (?-1436) 207
Second, Jean (Jan Everaerts, Janus Secundus, 1511-1530) 502, 504
Segarizzi, Arnoldo 544
Segna, Nicoletto (XIVe s.) 515
Segre, Cesare 409
Segovia, Juan de (XVe s.) 285, 293, 294
Seibt, Ferdinand 281
Seifert, Arno 529
Seigel, Jerrold E. 203, 235
Sekoudinos (milieu du XVe s.) 210
Semedo, Alvarez (1585-1658) 98
Sénèque (Lucius Annaeus Seneca, 5-65) 30, 119, 172, 176, 179, 180, 183, 192, 344, 490-493, 510, 511, 515, 517, 518, 533
Sennuccio del Bene (?-1349) 446
Sercambi, Giovanni (1348-1424) 465, 481
Ser Giovanni, voir Giovanni Fiorentino, Ser
Serge, saint (1314-1392) 368
Serlio, Sebastiano (1475-1554) 515, 516
Sermini, Gentile (XVe s.) 223, 397, 481
Serrao, Joel 560
Serrata, Leonardo della (milieu du XVe s.) 511
Servais, saint (IVe s.) 149
Servidio, E. 508
Servois, G. 430
Setton, Kenneth M. 124
Seuse, voir Suso, Heinrich
Severs, Jonathan Burke 420, 430
Seznec, Jean 551
Sforza, les 82, 129, 136
Sforza, Francesco, duc de Milan (1401-1466) 54, 56, 58, 61, 86, 88, 129, 532, 535, 542
Sforza, G. 136
Sforza, Lodovico, voir Ludovic le More
Shakespeare, William (1564-1616) 447
Shapely, C. S. 459
Sharret, P. 557
Sheppard, L. a. 125, 494
Shumaker, Wayne 553
Siciliano, Italo 551
Šidak, Jaroslav 556
Sidney, Sir Philip (1554-1586) 380
Siger de Brabant (XIIIe s.) 206
Sigismond, empereur (1410-1437), roi de Hongrie (1387-1437), roi de Bohême (1420-1437) 21, 22, 28, 29, 34, 38, 39, 45, 47, 53, 54, 69, 133, 135, 177, 274, 293, 487, 533, 536
Sigmund, Paul 293
Silius Italicus (25-101) 135
Silvestri, Domenico (1re moitié du XIVe s.) 345
Šimek, František 280
Simon de Tyssnow (1re moitié du XVe s.) 272
Simone de Cascina (actif vers 1420) 362
Simone, Franco 168, 201, 203, 235, 374, 382, 484, 508, 529, 557
Simoniti, Primož 562
Sinclair, T. A. 553
Sinor, Denis 558
Sisgoreus, Georgius (vers 1420-1509) 505
Sixte IV (Francesco della Rovere), pape (1471-1484) 58, 60, 68, 82, 87, 88, 111, 122, 131, 175, 506, 540
Skaftymov, A. P. 445
Skanderbeg (?-1467) 68, 103
Skarbimierz, Stanislaw de (?-1431) 46
Skelton, John (1460?-1529) 379, 381, 470
Skinner, Quentin 549
Skunca, S. 509
Skolp, John (XVe s.) 95
Skrzicziek, Václav (actif 1480-1490) 279
Sluter, Claus (vers 1340/50-1405/6)
Šmahel, František 281
Smith, L. T. 370
Smith, W. K. 294
Socrate (Sokratês, 470-399) 176, 180, 192, 199, 488, 533, 537
Söderhjelm, Werner 474
Soillot, Charles (actif en 1468) 491
Soldi Rondini, Gignola 61
Solerti, Angelo 544
Solin (Caius Julius Solinus, IIIe s.) 93
Sommariva, Giorgio (?-après 1497) 384, 393, 491
Sophie de Bavière, reine de Bohême (?-1428) 240
Sophie, reine de Pologne (vers 1405-1461) 38, 241, 249
Sophocle (Sophoklês, 497-406) 172
Sorg, Anton (fin du XVe s.) 150
Soria, Andrès (2e moitié du XVe s.) 451
Sorski, Nil (Nicolai Majkov, 1435-1508) 277, 368
Sottas, Jules 105
Soutet, Olivier 557
Southworth, James 382
Sozomeno (Zomino) da Pistoia (1387-1458) 128
Sparrow, John 508, 553
Speelman 430
Spenser, Edmund (1552-1599) 447
Spingarn, Joël, E. 184, 552
Spinner, P.
Spira, Johannes de (?-1470) 123, 141
Spitz, Lewis W. 548
Spitzer, Leo 472
Spongano, Raffaele 382
Sprenger, Marquart (1436-1495) 257
Spriewald, Ingeborg 554
Spunar, P. 280
Squarzafico, Girolamo (XVe s.) 491
Srbik, Heinrich, Ritter von 529
Stace (Publius Papinius Statius, 45-96) 172
Stagyrite, voir Aristote
Stammler, Wolfgang 400, 554
Standonck, Jan (1453-1504) 262, 289
Stănescu, E. 71

Stanislas de Znojmo (?-1414) 270
Stäuble, Antonio 516-518
Stecher, J. 379, 380, 383
Steener 383
Steggink, O. 268
Stegmann, André 548
Stehlin, C. 294
Steinegger, Fritz 293
Steinhöwel, Heinrich (1412-1483) 65, 150, 155, 492
Steinitz, Kate T. 518
Steinmetz, Max 554
Stelling-Michaud, Sven 167, 168, 548
Štembler, B. 517
Štěpán de Dolany (actif vers 1400) 272
Stephen, Leslie 555
Stief, C. 556
Stiglmayr, Josef 260
Štítný, Tomáš (1331/35-1401/9) 245, 367
Stokhem, Johannes (2e moitié du XVe s.) 332
Stolfi, Lanfranco 560
Stoll, Béla 558
Stone, W. G. 400
Strabon (58 av. n. ère-21 ap. n. ère) 93, 94, 128, 132, 489
Strängnäs, Thomas de (XVe s.) 37
Straparola, Gianfrancesco (fin du XVe s.-1557) 468
Straßburg, Gottfried von (début du XIIIe s.) 454
Stratman, Carl, J. 370
Strozzi, les 76, 89, 300
Strozzi, Nanni degli (?-1428) 537
Strozzi, Palla (vers 1373-1462) 121, 172, 486
Strozzi, Tito Vespasiano (1424-1505) 495, 496, 502, 504, 509, 540
Stupperich, Robert 548
Suard, François 430
Suárez de Figueroa, Lorenzo (?-1409) 408
Suchensinn (actif 1390-92) 455
Suchodolski, Bogdan 560
Suétone (Caius Suetonius Tranquillus vers 70-après 128) 490, 527, 536
Sulla (138-78) 521
Sullivan, Donald 293
Surkov, A. a. 561
Suso, Heinrich (Seuse, vers 1293-1366) 20, 142, 256, 262, 264, 265, 358, 361, 364, 368
Sutherland, James 400
Švab, Miroslav, 401
Švelec, Pranjo 556
Swain, Barbara 400
Sweynheim, Konrad (?-1477) 140, 153
Sykes, Sir Percy 105
Sylvestre Ier (314-335) 176
Symonds, John Addington 559

Taccola, Mariano (1378-1455) 182
Tacite (Publius Cornelius Tacitus, 55-vers 120) 67, 71, 127, 189, 352, 498, 523, 526
Tafuri, Manfredo 92, 323, 553
Taillevent, Michaut (XVe s.) 378, 383
Talavera, Archiprêtre de (Alfonso Martinez de Toledo, 1398-vers 1470) 387, 388, 400, 469
Talbot, Margaret (XVe s.) 454
Tanneguy de Chastel, voir Chastel, Tanneguy de
Tapia (XVe s.) 452
Tardif, Guillaume (1400-?) 389
Tasse, le (Torquato Tasso, 1544-1595) 413, 420, 447
Tate, Robert 529
Tateo, Francesco 204, 408, 559
Tatou, René 553
Taubmann, Friedrich (vers 1565-1613) 503
Tauler, Johannes (vers 1300-1361) 206, 257, 262
Taylor, Archer 554
Tebaldeo, Antonio (1463-1537) 479, 505
Teleki, Sámuel 544
Tempier, Etienne (?-1279) 205
Tenenti, Alberto 32, 92, 202, 543, 548, 550
Tepl, Johannes von (1350-1414) 149, 227, 231, 365, 470
Térence (Publius Terentius Afer, vers 190-159) 143, 152, 491, 493, 510, 512, 513-515, 517, 518
Terlinden, Vicomte Charles 559
Théocrite (Théokritos, vers 315/10-vers 250) 507
Theodora, voir Chrysolora, Theodora
Théon d'Alexandrie (IVe après n. ère) 110, 111
Théophile (Theophilus Presbyter, actif vers 1100) 340
Théophraste (Theophrastos, vers 372-vers 287) 172, 178, 488
Thibaut, Fr. 459
Thibaut, Geneviève 333
Thomas, Henry 419, 445
Thomas, prêtre hussite hongrois (Ire moitié du XVe s.) 242, 276
Thomas, prieur d'Aggsbach (2e moitié du XVe s.) 257
Thomas d'Aquin, saint (1225-1274) 42, 46, 54, 65, 177, 205, 211, 252, 259, 361, 446
Thomas de Cantimpré (1201-1270) 163
Thomas de Strängnäs, voir Strängnäs, Thomas de
Thompson, James Westfall 136, 529
Thompson, Samuel Harrison 280, 548
Thomson, John A. F. 292
Thorndike, Lynn 113, 347, 553
Thucydide (Thoukudidês, 465-395), 65, 173, 488, 523, 537
Thrupp, Sylvie L. 83
Thuróczy, János (1435-1490) 70, 350, 353-355
Tibulle (Albius Tibullus, 50-19) 344, 497, 498
Tiedemann, N. 71. 529
Tierney, Brian 292
Tifernate, Gregorio (Gregorio da Città di Castello, 1415-1464) 164, 173, 487-489
Tigerstedt, E. N. 561
Tigler, Peter 324
Tignosi, Ambrogio (1402-1474) 195
Tigrane, roi d'Arménie (95-55) 94
Tihomirov, M. N. 355, 561
Tillyard, E. M. W. 555
Timour, khan mongol (1369-1405) 22, 29, 103
Tinctoris, Johannes (vers 1435-1511) 329-332

Tiptoft, John (vers 1375-1443) 493
Tisserant, Jean (?-1494) 496
Tissoni Benvenuti, Antonia 518
Tite-Live (Titus Livius, 64/59-17) 132, 143, 181, 189, 349, 350, 490, 492, 498, 520-524, 528, 541
Tobolka, Zdeněk 555
Toesca, E. 323
Toffanin, Giuseppe 547, 548, 550, 559
Toggenburg, comte de (début du XVe s.) 364
Toldo, P. 472
Tomei, Piero 324
Tonelli, Luigi 224
Topsfield, L. T. 458
Töppen, M. 355
Torbarina, Josip 225
Tornabuoni, Lucrezia (1425-1482) 363
Török, Gyöngyi 558
Torre, Alfonso de la (?-1460) 438
Torre, Antonio de la 61
Torre, Fernando de la (vers 1416-après 1468) 338, 339, 342, 343, 451
Torrentius, Hermann (Herman van der Boeke, ?-1520) 338, 344
Tortelli, Giovanni (vers 1400-1466) 118, 506
Tory, Geoffroy (vers 1480-vers 1533) 378
Toscanelli, Paolo dal Pozzo (1397-1482) 104, 112, 113, 302
Tóth-Szabó, Pál 281
Toulmin, S. 113
Tournoy-Thoen, Godelieve 509
Trabalza, Ciro 552
Trapp, J. B. 555
Trask, W. R. 382
Traversari, Ambrogio (1386-1439), 159, 172, 177-179, 195, 256, 263, 487, 489, 536
Trébizonde, Antoine de (XVe s.) 407
Trébizonde, Georges de (1395-1484) 110, 119, 122-125, 171-173, 176, 178, 210, 487-489, 519, 535
Trébor, Jean (fin du XIVe s.) 331
Trevelyan, G. M. 555
Trevet, Nicolas (1259-1328) 510, 517
Trevisa, John (?-1402) 376
Trimberg, Hugo von (vers 1230-après 1313) 470
Trinkaus, Charles 224, 547, 550
Trisolini, G. 383
Troeltsch, Ernst 547
Trogrančić, Franjo 556
Tröster, Johann 230
Truhlář, Antonín 555
Tsamblak, Grigori (vers 1364-vers 1419) 353, 368
Tschackert, Paul 292
Tudela, Benjamin de (XIIe s.) 95
Tudeschis, Nicolaus de, voir Nicolaus de Tudeschis
Tudor, les 59, 68
Tudor, Henry, voir Henri VII, roi d'Angleterre
Tullia d'Aragon, voir Aragona, Tullia d'
Turmeda, Anselmo (1352-1432) 178
Turrecremata, G. de (Jean de Torquemada, 1388-1468) 152
Tuynman, P. 508, 553
Tyndale, William (1490/95-1536) 344

Uberti, Fazio degli (?-après 1368) 144, 534
Uberti, Maria Luisa 517
Ubertino da Casale (vers 1259-après 1329) 253, 254
Ucello, Paolo (1397-1475) 310
Ugoleto, Taddeo (avant 1459-vers 1514) 135
Uhland, Ludwig 400
Ujević, Mate 557
Ulewicz, Tadeusz 146
Ulivi, Ferruccio 508
Ullman, Berthold Louis 184, 203, 383, 459, 484, 529, 530, 547, 551
Ullmann, Walter 294
Ulug Beg (1393-1449) 112

Václav de Krumlov (XVe s.) 279
Vaillant, André 455
Valdo (Valdès, Pierre; Pierre de Vaux, vers 1142-1317) 284
Valency, Maurice 458, 552
Valenti, Ferran (1re moitié du XVe s.) 492
Valentino, Roberto 544
Valentinus, prêtre hussite hongrois (1re moitié du XVe s.) 242, 276
Valère Maxime (Valerius Maximus, Ier s. av. n. ère-Ire s. ap. n. ère) 94, 344, 490-492, 528, 536
Valeri, Diego 557
Valeri, Nino 32
Valerius Flaccus, Caius (vers 45-vers 90) 172
Valla, Giorgio (Placentinus, vers 1430-1500) 338-344
Valla, Lorenzo (1405-1457) 118, 125, 160, 171, 175-177, 179, 180-182, 184, 195-197, 203, 204, 218, 222, 223, 225, 228-230, 233, 373, 382, 397, 476, 487-489, 494, 506, 519, 520, 523, 524, 530, 542, 544
Vallese, Giulio 224
Vallone, Aldo 483
Valturio, Roberto (1405-1475) 182
Vandenbroucke, F. 370, 550
Van der Beurs, les 91
Van der Essen, Léon 60
Van der Linden, Herman 104
Van der Velden, H. E. J. M. 509
Van der Vorren, Charles 333
Van der Weyden, Rogier (début du XVe s.-1464) 64, 256, 311, 312
Van Diest, Petrus (2e moitié du XVe s.) 380
Vaněček, Václav 50, 281
Van Eyck, Hubert (vers 1370-vers 1426) 308
Van Eyck, Jan (vers 1390-1441) 308, 311, 409
Van Gelder, H. H. E. 559
Van Helmont, Jan Baptist (1577-1644) 108

Van Joutte, J. A. 559
Van Rooy, C. A. 400
Vansteenberghe, Edmond 214, 260, 293
Van Tieghem, Paul 553
Vantuch, Anton 562
Varchi, Benedetto (1503-1565) 501
Varese, Claudio 400
Varese, J. E. 203
Varga, Imre 557
Varjas, Béla 558
Varron (Marcus Terentius Varro, 116-27) 181
Vasari, Giorgio (1511-1574) 543
Vasoli, Cesare 202, 203, 224, 235, 530, 547, 548, 552, 553
Vassian Rylo (?-1481) 70
Vast, Henri 184
Vaughan, Dorothy M. 32, 62
Vaughan, Richard 62
Vaux, Pierre de Vaux (début du XVe s.) 361
Vavřinec de Březov (vers 1365-vers 1438) 274
Vecchietta (Lorenzo di Pietro, vers 1412-1480) 310
Védrine, Hélène 549
Végèce (Flavius Vegetius Renatus, fin du Ve s.) 85, 143, 172, 182, 490, 492
Vegio, Maffeo (1407-1458) 174, 178, 180, 218, 498, 501, 509
Vérard, Antoine (actif 1485-1512) 152, 383
Verardi, Carlo (1440-1500) 510
Verardi, Marcellino (XVe s.) 510
Verbeke, G. 168, 225, 516
Verchin, Jean de (XIVe-XVe s.) 407
Verger, Jacques 167, 548
Vergerio, Pier Paolo (1370-1444) 135, 158, 159, 173, 177, 181, 189, 202, 228, 487, 489, 511, 531, 532, 538, 542
Vergil, Polydore (1480?-1555) 67, 69, 527
Vergilius Maro, le grammairien (VIe s.) 378
Vergilius Maro, Publius, voir Virgile
Verino, Ugolino (1438-1516) 498, 501, 503
Vermeille, Hutin de (actif 1388-1389) 409
Veroli, Sulpizio de' (2e moitié du XVe s.) 515
Véronique, sainte 148, 250
Vervliet, Hendrik, D. K. 559
Veselovskij, A. N. 444
Vespasiano da Bisticci (1421-1498) 130, 135, 176, 180, 184, 532-535, 538, 539, 541, 542, 544, 545
Vespucci, Amerigo (1454-1512) 212
Vicente, Gil (vers 1465-1537) 380
Vicens Vives, Jaime 105
Vico, Giambattista (1668-1744) 346
Vida, Marco Girolamo (vers 1485-1566) 375, 485, 497, 498
Vide, Jacques (?-1433) 330
Vignati, D. E. 509
Vignay, Jean de (XIVe s.) 361, 366
Vignola (Giacomo Barozzi 1507-1573) 320
Vilaragut, Anton de (1336-1400) 492
Vilikovsky, Jan 400
Villadiego, Gonzalo de (1438-1487) 53, 61
Villani, Filippo (?-1405) 345, 532, 534, 538, 544
Villani, Giovanni (vers 1280-1348) 521, 532
Villani, Matteo (?-1363) 521, 532
Villasandino, Alvarez de, voir Alvarez de Villasandino, Alfonso
Villedieu, Alexandre de, voir Alexandre de Villedieu
Villena, Enrique de (1384-1434) 372-374, 376, 379, 381, 383, 492
Villon, François (1431-après 1463) 380, 392, 394, 399, 400, 409, 448
Villoslada, Ricardo García 292
Vinaver, Eugène 383, 417
Vincent, chartreux allemand (XVe s.) 255-257
Vincent, A. 146
Vincent de Beauvais (vers 1190-1264) 95, 104, 163, 343, 349, 448
Vincent Ferrier, saint (Vincente Ferrer, 1355-1419) 39, 248, 289, 363
Vinci, voir Léonard de Vinci
Vinciguerra, Antonio (1439/46-1502) 393, 397
Vindel Angulo, Francisco 146
Vingle, Johan de (1498-?) 431
Vipper, B. R. 547, 552, 553
Virgile (Publius Vergilius Maro, vers 79-19) 107, 143, 144, 176, 181, 338, 344, 476, 492, 498, 503, 507, 520, 531, 542
Vischer, Melchior 281
Visconti, les 25, 31, 53, 87, 128, 129, 136
Visconti, Bianca Maria (1425-1468) 80
Visconti, Filippo Maria (1392-1447) 53, 54, 61, 129
Visconti, Gian Galeazzo (1351-1402) 25, 26, 35, 53, 54, 129, 186, 534
Visconti, Giovanni Maria (1388-1412) 129
Vitéz János (vers 1408-1472) 110, 113, 135, 136, 177, 202
Vitruve (Marcus Vitruvius Pollio, Ier s. avant n. ère) 85, 86, 176, 182, 316, 318, 323, 515, 516
Vittorino da Feltre (1378-1446) 161, 178, 189, 228
Vitry, Philippe de, voir Philippe de Vitry
Vivanti, Corrado 558
Vivès, Juan Luis (1492-1540) 501
Vlad l'Empaleur, prince de Valachie (1456-1462) 70
Vladimir Ier, grand-prince de Kiev (980-1015) 439
Vladislas II (Jagellon), roi de Pologne (1386-1434) 27, 38
Vladislas III (Jagellon), roi de Pologne (1434-1444), roi de Hongrie (1440-1444) 27, 37, 38
Vladislas (Jagellon), roi de Bohème (1471-1516), roi de Hongrie (1490-1516) 134
Vlekke, B. H. M. 559
V. Kovács, Sándor 557
Vogelweide, Walther von der (vers 1170-vers 1230) 455, 457
Voigt, Georg 124, 294, 494, 551
Volaterranus, voir Maffei, Raffaele
Volgin, V. P. 105
Voltaire (François Marie Arouet, 1694-1778) 483
Voragine, Jacques de, voir Jacques de Voragine
Vostre, Simon (?-1521) 152
Vouillième, Ernst 154

Waging, Bernhard von (vers 1400-1472) 255, 257
Walch, Christian 292
Waitz, Georg 554
Waldfoghel, Prokop (actif 1444-1448) 139
Waldhauser, Konrad (1320-1369) 242, 259, 280
Walecki, Michel 560
Walker, Daniel P. 549
Wallace, Sir William (1260-1305) 68
Waller, A. R. 555
Walser, Ernst 184, 204
Walsh, J. 370
Walske, Maurice O. C. 459
Walther, Bernhard (1430-1504) 110
Walther, Wilhelm 249
Walther von der Vogelweide, voir Vogelweide, Walther von der
Walton, John (actif vers 1410) 366
Walton, Th. 383
Wangermee, Robert 333
Warburg, Aby 551
Ward, A. W. 555
Watanabe, Morimichi 293
Watson, Henry (fin du XVe s.) 425, 431
Wattenbach, Wilhelm 355
Wauquelin, Jean (?-1452) 416
Weert, Jan de (actif vers 1436) 372
Weert, R. 372
Wegele, F. X. von 529
Weil, Ernst 155
Weilheim, Johann von (milieu du XVe s.) 255, 257
Weimann, Robert 552
Weinberg, Bernard 382, 552
Weinsberg, Konrad von (?-1443) 394
Weise, Georg 543, 547, 550
Weiss, Robert 184, 235, 518, 529, 545, 551, 555
Welsford, Enid 400
Wells, James M. 347
Wenceslas, saint (vers 903-935) 367
Wenceslas IV, empereur (1378-1400), roi de Bohême (1378-1419) 21, 25, 37, 38, 69, 133, 134, 136, 240, 242, 249, 358, 359, 367, 389
Wenck, Johannes (?-1460) 256
Wentzlaff-Eggebert, Erika 459
Wentzlaff-Eggebert, Friedrich Wilhelm 459
Werner, Wilfried 155
Wernham, R. B. 52, 548
Westheim, Paul 154
Wethuizen, J. E. van der 370
Wharton, Susan 418
White, John 304, 553
Whitefield, John H. 484
Widmann, Hans 136
Wiener, Philip P. 548
Wiese, B. 459
Wightman, W. P. D. 554
Wilcox, Donald, J. 203, 529
Wilkins, E. H. 529
Wilson, F. P. 555
Wilson, N. G. 551
Wimpheling, Jakob (1450-1528) 513, 526
Wind, Edgar 313, 551
Wingfield-Stratford, Esmé 71
Winkworth, S. 370
Witt, Ronald 203
Wittenwiler, Heinrich (fin du XIVe-début du XVe s.) 389, 400, 411, 470
Wittkower, Rudolf 92, 320, 323, 553
Wittschier, Heinz Willi 204, 545
Wlodkowicz de Brudzewo, Paweł (Paulus Vladimiri, 1370-1435) 47, 50
Woledge, Brian 421, 429, 430, 472
Wolf, Abraham 554
Wolf, Armin 44, 49
Wolff, Max 494
Wolff, Philippe 41
Wölfflin, Heinrich 553
Wolgemut, Michael (1434-1519) 151
Wolkenstein, Oswald von (1377-1445) 331, 357, 364, 455, 459
Wolsey, Thomas (vers 1473-1530) 379
Woodward, W. H. 184, 555
Worczyn, Pawel de (XVe s.) 166
Worringer, Wilhelm 155
Wostry, Wilhelm 280
Wreede, Johannes (2e moitié du Ve s.) 331
Wright, F. A. 104, 553
Würzburg, Konrad von (1220/30-1287) 454
Wulf, Maurice de 347
Wuttke, Dieter 548, 549
Wycliffe, John (vers 1320-1384) 20, 23, 37, 65, 239, 241, 244, 248, 259, 270-274, 276, 280, 283, 284, 292, 357, 367, 391
Wyczański, Andrzej 560
Wyle, Nikolaus von (1410-1478/9) 65, 492
Wyntoun, Andrew (1350?-1422?) 66

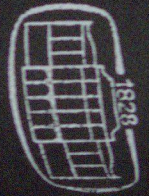
Xénophone (vers 430-vers 315) 128, 172, 176, 180, 181, 228, 488, 490, 537

Yates, Frances A. 549
Young, K. 370
Ysalgier, Anselme d' (XVe s.) 100
Yule, Sir Henry 105

Zabarella, Francesco, cardinal (?-1417) 47, 195, 285, 294,
Zaccaria, V. 203
Zacchia, Laudivio (XVe s.) 510
Zainer, Günther (?-1478) 150, 155
Zainer, Johan (actif vers 1480) 150
Zambeccari, Pellegrino (vers 1350-1400) 187
Zamberti, Bartolomeo (actif vers 1500) 512
Zamorensis, Rodericus voir Sánchez de Arévalo, Rodrigo
Zannoni, Giovanni 544

Zarebski, Ignacy 136
Zbyněk de Hazmburk (1376-1411) 272
Žedler, Gottfried 155
Želivský, Jan (?-1422) 274
Zeller, Gaston 60
Zeman, Jarold K. 555
Zenobus, saint 511
Zeppel, G. 204
Zerbolt van Zutphen, Gerard (1367-1398) 262, 263
Zernov, Nicholas 281
Zevi, Bruno 92
Ziliotto, B. 509
Zinner, Ernst 112
Ziomek, Jerzy 560
Zippel, G. 530
Žirmunskij V. M. 444, 445
Žižka, Jan (vers 1360-1424) 38, 68, 275
Zmilelý de Písek, Janíček (début du XVIe s.) 280
Zollner, E. 41
Zonaras, Jean (XIIe s.) 349
Zoroastre 211, 212
Zorzi, Ludovico 518
Zovenzoni, Raffaele (1431-1485) 505, 509, 541
Zsuppan, L. M. 274
Zumthor, Paul 382, 459, 552
Zurara, Gomes Eanes de, voir Eanes de Zuzara, Gomes

Bibliotheca Academiae Scientiarum Hungaricae
MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA



l'époque de la renaissance

1. l'avènement de l'esprit nouveau (1400-1480)

507539